



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

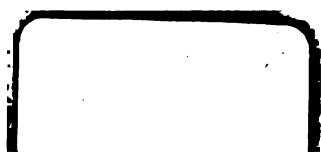
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06667120 1





GBX  
Beckeliev







# **BIOGRAPHIE**

## **LIÉGEOISE.**



**BIOGRAPHIE**  
**LIÉGEOISE,**  
OU  
**PRÉCIS HISTORIQUE**  
**ET CHRONOLOGIQUE**

**DE TOUTES LES PERSONNES QUI SE SONT RENDUES CÉLÈBRES  
PAR LEURS TALENS, LEURS VERTUS OU LEURS ACTIONS,**

**DANS**

**L'ANCIEN DIOCÈSE ET PAYS DE LIÈGE,  
LES DUCHÉS DE LIMBOURG ET DE BOUILLON, LE PAYS  
DE STAVELOT, ET LA VILLE DE MAESTRICHT;**

**DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.**

---

**BIBLIOGRAPHIE LIÉGEOISE.**

---

*Par le C<sup>t</sup>. De Becdelièvre.*

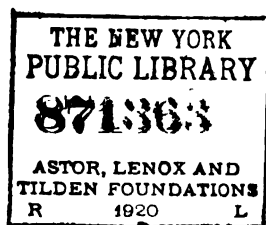
---

**TOME II.**

---

**LIÈGE,**  
**IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME FRÈRES, DERRIÈRE-LE-PALAIS,**  
**N° 334.**

**1837.**



G. ROGER.



# BIOGRAPHIE

## LIÉGEOISE.

---

**1639. ÉLÉONORE DE ST.-BERNARD**, fille de Jean de Corbaria et d'Éléonore de Bavière, naquit à Liège le 24 mars 1579. Ses parens, qui étaient Génois, l'envoyèrent dès son bas âge dans leur patrie, chez ses aïeux maternels, Charles de Bavière et Blanche de Lotona, pour y recevoir sa première éducation. A l'âge de huit ans, ils l'emmenèrent avec eux à Madrid, où, se refusant aux desirs de l'impératrice qui voulait la mettre au rang de ses filles d'honneur, elle entra chez les religieuses de l'ordre de Cîteaux; et huit ans après, Éléonore prit l'habit de Carmélite déchaussée au couvent de Las Luachas.

On l'envoya ensuite à Avila, pour s'y préparer aux desseins de ses supérieures sur elle, qui la destinaient pour la France, où l'on désirait des religieuses de son ordre, alors dans sa première ferveur. On l'envoya donc en 1603 à Paris avec cinq autres religieuses : là, son mérite et ses connaissances lui attirèrent des disciples.

L'archiduchesse Isabelle, ayant témoigné le désir d'avoir des Carmélites déchaussées dans les Pays-Bas, pour y répandre de plus en plus le goût de la piété, Éléonore fut envoyée à Bruxelles pour y élever des novices sous la vénérable mère Anne de Jésus : elle s'acquitta de cette fonction pendant dix mois, au bout desquels on la chargea d'établir des maisons de son ordre à Louvain, à Mons et à Malines.

Cette sainte fille était prieure à Mons, en 1622, lorsque cinq filles d'honneur de l'archiduchesse-infante l'attirèrent au couvent qu'elles avaient fondé dans la ville de Gand et où elles prirent l'habit de Ste.-Thérèse. Eléonore dirigea cette maison jusqu'à sa mort ; elle se montra toujours un modèle de toutes les vertus. Après vingt années de souffrances continues, elle succomba sous le poids de ses infirmités, le 12 avril 1639, à l'âge de soixante ans. On lui attribue une *Vie de la vénérable mère Anne de St.-Barthélemy*.

\* 1640. MEYERS (*Mathias*), né dans la Campine liégeoise, prit l'habit de dominicain à Maestricht. Ayant appris avec douleur que l'hérésie s'était glissée dans la ville de Hasselt, il résolut d'y aller dans l'intention de fortifier les catholiques et de leur découvrir les pièges que leur tendaient les prédicans. Dans ces temps de guerre et de dissensions civiles, les chemins étant remplis de maraudeurs huguenots, qui en voulaient surtout aux ecclésiastiques, il se dépouilla de son habit religieux, chargea de ses vêtemens un paysan qui lui servait de guide, et mit un *sarot* afin de ne pas être reconnu. Mais cette précaution fut inutile : on dépouilla le paysan, et le bon religieux fut emmené comme un criminel à Bréda, où, après l'avoir revêtu de ses habits, on le traîna par toute la ville à travers une populace insolente qui le couvrit de boue et lui fit toutes sortes d'insultes. On le jeta ensuite dans un cachot, et il ne lui fut accordé pour nourriture qu'autant de pain et d'eau nécessaires pour l'empêcher de mourir.

Les Hollandais exigèrent pour la rançon du P. Meyers, une somme d'argent tellement forte, que le couvent de Maestricht qui avait été pillé et dévasté par les Calvinistes en 1567 et 1578, ne put la payer. La mère

de ce religieux , en apprenant cette accablante nouvelle , vendit ses meubles et presque tout ce qu'elle avait pour compléter la somme.

Le P. Meyers , après son élargissement , ne voyant plus de ressources à sa pauvre mère qui lui avait tout donné pour qu'il recouvrât sa liberté , obtint de ses supérieurs la permission de desservir la cure de Meeuwen dans la Campine , afin de pouvoir fournir à ses besoins. Après qu'il eut fermé les yeux à sa mère, le P. Meyers revint à Maestricht et rentra dans son couvent où il vécut encore longtemps et mourut dans un âge fort avancé. On a de lui un opuscule qui a pour titre : *De nominibus Dei* , in-8°. Nous ignorons la date et le lieu de l'impression.

\* 1640. TAULIER (*Jean*), peintre , né à Bruxelles, où il apprit chez un bon maître les élémens du dessin : quelques voyages perfectionnèrent les talens dont la nature l'avait favorisé. Il fut appelé à Liège vers l'an 1600 ; et comme il trouva la situation de cette ville très-agréable, il s'y fixa, en se mariant avec *Catherine Damery*, sœur de *Simon Damery*, excellent peintre liégeois , auquel il donna des leçons de son art , et dont il dirigea les études avec succès.

Les maisons religieuses de Liège possédaient un grand nombre d'ouvrages de Taulier. L'ancien réfectoire de St.-Laurent , et plusieurs salles de celui de St.-Jacques , en étaient décorés. Le tableau du maître-autel de l'église collégiale de St.-Martin , à Liège , est un de ses plus beaux morceaux ; il a été très-applaudi dans le temps , et les connaisseurs le voyent encore aujourd'hui avec plaisir.

Jean Taulier , n'était pas sans génie : sa touche est franche et grande. Il a suivi de près les traces de Martin de Vos et autres peintres flamands dont il imite assez bien la manière.

Les peintres doivent souvent, pour vivre, exercer plusieurs arts ; c'est ce qui arriva à Taulier qui *grava sur bois*, et qui *sculpta et dora*, soit pour des autels, soit pour parer les appartemens des gens riches, quantité d'ouvrages d'une délicatesse admirable, en guise de filigrane, qui ont disparu pour faire place à d'autres nouveautés, lesquelles n'ont eu aussi qu'un moment d'existence. Il s'est encore adonné à la *gravure en taille-douce* ; on a de lui, en ce genre, plusieurs petites pièces, entr'autres, une *sainte famille*, au bas de laquelle on lit : *Jean Taulier sculp. et excudit. Leodii, anno 1635.*

Ce peintre, qu'un séjour de plus de quarante ans doit faire placer au nombre des artistes liégeois, mourut vers l'an 1640.

1640. DAMERY (*Simon*), né à Liège vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle, montra dès son enfance d'heureuses dispositions pour la peinture. Jean Taulier fut son premier maître ; mais voulant atteindre à une plus grande perfection, il résolut d'aller en Italie pour y étudier les plus beaux modèles dans son art. Sans attendre la fin du terme de son apprentissage, et de crainte que ses parens, à cause de sa trop grande jeunesse, ne s'opposassent à son dessein, il se déroba secrètement de la maison paternelle, et se rendit à pied et presque sans argent à Rome. Dès qu'il fut dans cette ville, il se livra sans relâche à l'étude de son art, et y acquit en peu de temps une telle réputation d'habileté, que recherché et estimé de tous les amateurs de peinture, il eût pu prétendre à une grande fortune, s'il avait voulu se fixer à Rome. L'amour de la patrie l'emportant sur toute autre considération, lui fit reprendre la route de Liège dans le dessein de venir s'y fixer ; mais la réputation qu'il s'était acquise, fut cause qu'il ne la revit jamais. Etant passé à Milan où

il se proposait de séjourner quelque temps, il se lia d'amitié avec un peintre de cette ville, qui pour l'y retenir lui offrit sa fille en mariage : Damery l'accepta et resta à Milan, où il mourut de la peste, en 1640. Liège possède quelques tableaux de Simon Damery qui prouvent qu'il mérite d'être placé parmi les bons peintres. Cet artiste se distinguait surtout par les contours gracieux qu'il donnait à ses figures.

Guillaume de Fayn, gentilhomme liégeois, fixé à Rome, où il avait rempli plusieurs emplois marquans, ayant été obligé, pour cause de santé, de revenir dans sa patrie, passa par Milan et y vit Damery avec lequel il était lié d'amitié. Il lui acheta plusieurs de ses tableaux pour en orner le pavillon qu'il se proposait de faire bâtir au-dessus de Jupille.

Il y avait à Liège deux tableaux de ce peintre qui étaient fort estimés : le premier représentant la *Ste. Vierge avec l'enfant Jésus*, était placé dans la chapelle des Flamands : le second était le *Sauveur du monde tenant sa croix*.

\* 1640. VALDOR (*Jean*), graveur, né à Liège, en 1580, fut l'élève des Wierx dont il a imité la manière extrêmement finie, mais un peu sèche. Il a orné de ses estampes des livres de morale et de piété. En 1600, il grava l'*Assomption de la Vierge*, qui est un morceau remarquable. En 1625, il présenta à Jean de Chokier, vicaire-général du diocèse, une tête de *St.-Jean Baptiste* en relief, avec ces mots gravés au-dessous : *Malos qui monet, offendit incurrit periculum qui arguit, criminosos*. L'année suivante il grava un *St.-François de Paule*, d'après une copie de l'original qui se conserve au Vatican. On a aussi de lui : 1° la *Conversion de St.-Paul*, qu'il offrit à Jean de Groënsbeck, chanoine de St.-Lambert et abbé de Dinant ; c'est un morceau très-estimé ; 2° une estampe qui se trouve en

tête des *OEuvres* du cardinal Bellarmin; 3° l'*Institution de la fête du St.-Sacrement par le pape Urbain IV*; 4° un *Ecce Homo*, qu'il présenta à Gilles Lambrecht, abbé de St.-Laurent.

Valdor a gravé les *portraits* de plusieurs hommes illustres, entr'autres, ceux d'*Oger de Loncin*, abbé de St -Laurent, de *Jean Chapeauville* et de *Ste.-Lyndt-wyne*, vierge de Scheidam.

VALDOR (*Jean*), né à Liège, célèbre graveur, et l'un des premiers médaillistes de son siècle au rapport de Florent le Comte, était, selon toute apparence, fils du précédent. Il se proposa pour modèle le célèbre Wenceslas Hollar dont il parvint à imiter la *manière* de graver, à un tel point, qu'il est souvent difficile de reconnaître les pièces sorties du burin de l'un ou de l'autre.

Valdor, homme instruit pour son temps et très-consideré de Maximilien Henri de Bavière, évêque de Liège, fut envoyé par ce prince à la cour de France, en qualité de chargé d'affaires. Son mérite et son talent lui concilièrent bientôt la bienveillance et l'estime du cardinal Mazarin, alors premier ministre, auprès duquel il resta toujours en grande faveur.

Lié d'une étroite amitié avec l'immortel Lebrun, qu'il fit connaître à Mazarin, ce cardinal encouragea les talens naissans de l'ami et du protégé de Valdor, et le présenta à Louis XIV, qui, pour essayer son talent, lui ordonna de peindre la *famille de Darius protégée par Alexandre*, et l'obligea de peindre sur-le-champ la *tête de Parysatis*; ce qu'il fit à l'entière satisfaction du roi. Dès lors, commencèrent la fortune et la renommée de Lebrun dont la France s'honore comme l'un de ses plus grands peintres, et dont elle est peut-être redevable à Valdor.

Depuis longtemps retenu par ses fonctions à la cour

de France, où il était généralement recherché et estimé, Valdor honoré de la bienveillance de Louis XIV , résolut de se fixer à Paris.

Pendant son séjour dans cette ville , il grava un grand nombre *d'estampes* , tant sur ses propres dessins, que d'après Michel Pontianus, et autres. Ses paysages surtout qui sont fort bien exécutés , lui acquirent une grande célébrité.

On a publié, en 1649, in-fol., les *Triumphes de Louis-le-Juste* , dont cet artiste a gravé une partie des planches sur ses propres dessins. Louis XIV encore mineur , jugeant que les gravures de cet ouvrage méritaient des inscriptions en vers du grand Corneille, ce prince lui écrivit à ce sujet la lettre suivante, dont voici le commencement : « Monsieur de Corneille , » comme je n'ai point de vie plus illustre à imiter que » celle du feu roi , mon très-honoré seigneur et père , » je n'ai point aussi un plus grand désir que de voir » en abrégé ses glorieuses actions dignement représentées, ni un plus grand soin que d'y faire travailler » promptement : et, comme j'ai cru que , pour rendre » cet ouvrage parfait, je devais vous en laisser l'expression , et à Valdor les dessins, et que j'ai vu , par ce » qu'il a fait, que son invention avoit répondu à mon » attente , je juge, par ce que vous avez accoutumé de » faire , que vous réussirez en cette entreprise ».... Le tragique français ne put se refuser à cet ordre obligeant, mais Valdor eut la gloire de surpasser dans ses *estampes* les inscriptions du grand Corneille.

Valdor non content de s'adonner à la gravure , art dans lequel il excellait , voulant encore acquérir une parfaite connaissance des antiquités , se livra à l'étude des médailles : son application soutenue de beaucoup d'érudition et d'une grande pénétration d'esprit, lui firent faire des découvertes qui lui acquirent une grande réputation dans cette science. On lui

est redevable d'un gros *volums in-folio*, fruit de ses recherches, dans lequel se trouvent les éloges historiques d'un grand nombre de savans, dont il a fait graver les *portraits*.

Ayant eu le malheur de perdre sa femme, il en conçut un tel chagrin, que ne songeant qu'à s'éloigner d'une ville qui lui rappelait sans cesse la perte irréparable qu'il avait faite, il quitta Paris et revint à Liège, où il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat de l'église collégiale de St.-Denis. Depuis lors, il se consacra tout entier aux œuvres de charité et d'une piété édifiante.

Valdor avait eu de son mariage deux fils et une fille. L'un de ses fils lui succéda dans la charge d'agent du prince-évêque de Liège à la cour de France : l'autre embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat dans l'église de St.-Denis, à Liège ; il marcha sur les traces de son père ; son zèle et sa charité envers les jeunes personnes du sexe, qui, après avoir eu le malheur de se livrer au désordre, paraissaient pénétrées d'un *sincère repentir*, sont dignes de tous éloges. Les *pauvres incurables* furent aussi l'objet de sa charité : peu content de leur donner tout ce qu'il possédait et de se retrancher souvent le nécessaire pour les soulager dans leurs infirmités, sa piété compatissante, le rendait ingénieux à leur procurer des secours de toutes parts. Il est le premier fondateur de l'hôpital des *Incurables* de Liège. Sa sœur, animée du désir de la perfection, passa ses jours dans la retraite et la pratique de toutes les vertus.

\* 1640. VLIERDEN (*Lambert de*), avocat, poète latin, historien, né en 1564, à Herstal près de Liège, fit ses premières études, d'abord à Aix-la-Chapelle et ensuite à Cologne. Sa bouillante vivacité lui fit interrompre le cours de ses études pour prendre le



parti des armes ; mais plusieurs blessures et le malheur d'être fait deux fois prisonnier , le dégoûtèrent d'un état qu'il avait embrassé sans réflexion. Voici les vers qu'il composa à ce sujet :

Me pater ô utinàm duro sacrâsset avatro ,  
Tempora cum vitæ prima fuêre meæ.  
Non ego militiam , neque castra secutus abissem ,  
Ad vada quæ ripis proxima , Rhene , tuis ,  
Non ego vidiissem Moenum , neque forsitan Istrum ,  
Ignotusque suis Neccarus esset aquis.  
Odera non esset , nec cognitus esset Obrincus ,  
Nec Vesaris Vari sanguinis ille reus.  
Nulla Borussiacis essent mihi cognita regnis  
Oppida , Vandalicis oppida nulla locis.  
Machina nulla meum penetrâsset Ahenea pectus ,  
Rupissent somnos classica nulla meus.

Revenu d'une campagne en Bohême , il chanta en vers latins les exploits de ses compagnons d'armes. On trouve dans le *Recueil* de ses poésies , un poème plein de feu et d'énergie sur la victoire de Prague , remportée par Ferdinand II , en 1620. Les vues de sa famille l'obligèrent de sacrifier son goût pour la poésie à l'étude des lois.

Ayant donc renoncé aux armes , il revint dans sa patrie , d'où il se rendit à Louvain pour y commencer son cours de philosophie. Né avec un esprit vif et pénétrant , il fit de si rapides progrès dans cette science , qu'il se vit bientôt consulté de ses compagnons comme un oracle. Devenu maître ès-arts , il se livra tout entier à l'étude de la jurisprudence , et prit le bonnet de docteur en 1615.

Lambert de Vlieden vint ensuite se fixer à Liège , où il obtint les plus brillans succès. La haute idée qu'on avait de sa probité , de son érudition et de son éloquence , lui attira un si grand concours de personnes qui venaient le consulter de toutes parts , ou le

prier de plaider leur cause , que malgré son assiduité au travail , il ne pouvait suffire aux affaires dont il était surchargé. L'épuisement de ses forces l'obligea à renoncer à une profession , qu'il avait exercée pendant quarante-neuf ans , avec autant de gloire pour lui que d'utilité pour le public ; il mourut vers 1640. Ses principaux ouvrages sont :

1° *Apotheosis et Panegyricus Ernesto ac Ferdinando Bavaris successivè Leodien. Episcopis.* Liège , 1613.

2° *De electione et coronatione Ferdinandi II, imper.* Liège , 1619.

3° *Epitaphium Catharinæ de Miche , quod inscripsit Antia Daphne.* Jéna , 1619.

4° *Vota preces et monita publica pro bello Bohemico.* Liège , 1621.

5° *De morte Alberti Pii , Belgarum Principis.* Liège , 1622.

6° *Epistolæ militum regionum ad obsessos Bredæ rebelles milites et horum ad illos responsoriæ.* Augustæ-Rauracorum , 1625.

7° *Tractatus de XXXII tribubus opificum civitatis Leodiensis , deque earum origine.* Liège , 1628.

8° *Fasti magistrales inclytæ civitatis Leodiensis ad normam Cæsareæ jussionis in comitiis anni 1628.*

9° *Historia civitatis Leodiensis.*

10° *Edicta nummorum omnium quo usus in civitate Leodiensi et vicinis provinciis ab anno 1477 usque ad annum 1623.* Liège , 1623.

11° *Hercules Belgicus, sive de rebus comitis Bucquois.*

12° *Prosopopœia satyrica civitatis Leodiensis.*

1641. MELART ( *Laurent* ) , né à Huy en 1578 , fut bourgmestre de cette ville ; il consacra ses momens de loisir à l'étude de l'histoire de sa patrie. Les fruits de ses recherches sont consignés dans l'*Histoire de la ville et château de Huy et de ses antiquités , avec une*

*chronologie de ses comtes et des évêques de Liège, qui en sont devenus comtes par la donation qu'en a faite Aufroi ou Ansfride. Liège, Tournay, 1641, in-4°.*

Cette histoire, qui n'est pas sans quelque mérite, manque de critique : le style en est si suranné qu'il faut un glossaire pour en comprendre tous les termes ; mais les recherches cependant que Mélatr a faites pour son ouvrage, doivent faire pardonner son excessive crédulité et son style singulièrement barbare.

1641. HORION (*Jean de*), issu d'une ancienne et noble famille du pays de Liège, se distingua dès son enfance par un grand amour pour le travail et une facilité extrême pour l'étude des sciences. Son oncle, chanoine de la cathédrale de Liège, le destinait à être son héritier et à lui succéder dans sa charge de trésorier ; mais le jeune de Horion, nullement touché de tous les avantages que sa naissance et son mérite pouvaient lui procurer dans le monde, entra dans la compagnie de Jésus, en 1591. Après son noviciat, il commença son cours de philosophie, et fut ensuite envoyé à Rome pour y étudier la théologie.

Il enseigna successivement à Mayence et à Paderborn la philosophie, la théologie scholastique et morale, ainsi que l'écriture-sainte. Sa réputation lui attira bientôt, des provinces de la Basse-Saxe, un concours d'hommes instruits, qui venaient le consulter sur leurs doutes, et s'en remettaient à ses décisions qu'ils regardaient comme des oracles.

Jean Godefroid, évêque et prince de Bamberg ayant été nommé par l'empereur, son ministre auprès de la cour de Rome, ce prélat voulut avoir avec lui Jean de Horion. Quelques années après, de retour de ce voyage, de Horion fut nommé chancelier de l'Université nouvellement établie à Paderborn. On est redevable à ce savant jésuite de la découverte du XXXIII<sup>e</sup> livre de

*Tite-Live*, qu'il trouva enseveli dans la bibliothèque de l'église cathédrale de Bamberg; il le publia à Paderborn, en 1607, enrichi de ses notes, et le dédia à Théodore, évêque de cette ville et fondateur de l'Académie.

De Horion mourut à Cologne, en 1641, regretté vivement des grands et des savans. Il a publié :

1° Une *traduction latine de la vie du B. Louis de Gonzague*, écrite en italien, 1608.

2° *Commentaire sur les vies de SS. Léandre, Isodore et Florent*, composées en espagnol par Prudent Sandoval. Le P. Christophe Bonver l'a inséré dans son ouvrage intitulé : *Les Astres*.

3° *Panegyrique de l'établissement de l'Académie de Paderborn*, dédié à son fondateur.

1641. RAMPEN (*Henri*), docteur en théologie, était fils de *Pierre Rampen* et de *Marie Haneffe* qui eurent dix-huit enfans de leur mariage. Il reçut le jour à Huy vers l'an 1572. Il fit son cours de philosophie à Cologne sous le professeur Guillaume Atonius, et commença celui de théologie dans la même Université : il le continua à Mayence et vint l'achever à Louvain, où il fut choisi pour enseigner le grec et bientôt après la philosophie au collège du Lys. Reçu docteur en théologie en 1607, avec le célèbre Wiggers, il fut nommé professeur de théologie à l'abbaye du Parc près de Louvain, où il demeura sept ans.

Le docteur Janson, qui remplissait la chaire publique d'écriture-sainte à l'Université de Louvain, se trouvant par son âge hors d'état de s'acquitter de cette fonction, Rampen donna pendant dix ans les leçons à sa place; en 1630, le fameux Jansénius, fut élevé à cet emploi, mais cinq ans après, ayant été nommé à l'évêché d'Ypres, Rampen reprit cette chaire jusqu'en 1637, où la place d'interprète royal d'écriture-sainte

fut confié à l'un de ses compatriotes, le docteur Libert Froidmont.

Malgré ses occupations, il s'était chargé de l'administration du collège de Ste.-Anne, dont il fut le onzième président. En 1635, il passa à la présidence du Grand-Collège, où il attira les meilleurs sujets de l'Université pour la théologie : il donna tous ses soins à cette maison pendant plus de quinze années, et ne cessa jamais d'assister aux exercices publics, malgré les cuisantes douleurs de goutte qu'il ressentait aux pieds et aux mains.

Rampen était très-versé dans les langues grecque et latine, et bon théologien. Il fut élu recteur de l'Université en 1620, et obtint un canonicat à Bréda ; mais, cette ville étant retournée au pouvoir des Hollandais, en 1637, l'Université de Louvain, pour le dédommager de cette perte, lui en procura un autre de l'église cathédrale d'Anvers. Rampen mourut dans de grands sentimens de piété, le 4 mars 1641, et fut inhumé à St.-Pierre dans la chapelle de St.-Charles Borromée. On a de lui :

*Commentarius in quatuor evangelia*. Louvain, Franç. Simonis, 1631-33-34, 3 vol. petit in-4°. On trouve de bonnes remarques dans ce commentaire, qui du reste, est bien inférieur à ceux de Maldonat, de Jansénius, évêque de Gand, et de Luc de Bruges. Il en est fait mention dans la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du 17<sup>e</sup> siècle*, par Dupin.

\* 1641. RAUSIN (*Etienne*), docteur en droit et publiciste, né à Liège. Il prit d'abord le parti du peuple et défendit avec zèle les libertés de sa patrie contre la politique astucieuse et tracassière de Ferdinand de Bavière, alors évêque de Liège. Honoré de l'estime et de la confiance de ses concitoyens, il fut élu par eux bourgmestre en 1627. Pendant sa magistrature, la cité

ayant été injustement condamnée par l'empire, dans ses différends avec l'évêque, il fut député par elle vers l'empereur Ferdinand II, pour la disculper des faussetés et calomnies que lui imputaient les perfides agens de l'évêque Ferdinand et obtenir le redressement de ses griefs. Instruit à fond des lois et coutumes de son pays, il les exposa avec tant de lucidité et s'acquitta de sa mission avec un tel succès, que le conseil aulique, condamna formellement les folles et absurdes prétentions de Ferdinand, désapprouva sa conduite, et accorda aux Liégeois une *sauve-garde spéciale* de l'empire, pour les mettre à l'avenir, à l'abri des violences et de la tyrannie de leur évêque; mais on ne sait pourquoi Rausin tint cachée cette *sauve-garde*, et n'en donna connaissance qu'un an après son retour de Vienne.

Il fut élu de nouveau bourgmestre en 1634. Gagné par Ferdinand, il prit parti pour ce prince et n'eut pas honte de rétracter tout ce qu'il avait écrit contre ses prétentions. Une pareille défection ne resta pas impunie : le peuple en fut si indigné, que Rausin, malgré la faveur de l'évêque, pour échapper à sa juste vengeance, se vit contraint de fuir et de s'exiler le reste de ses jours! Il a publié :

1° *Delegatio ad Cæsaream Majestatem*, etc., 1627; c'est le mémoire qu'il composa à l'occasion de sa mission auprès de l'empereur. Les libertés, privilèges et immunités de la cité y sont exposées avec clarté : les artifices, les détours et les fourberies de Zorn, conseiller de Ferdinand de Bavière, et le principal auteur de tous les maux que les Liégeois eurent à souffrir sous le règne de ce prince, y sont dévoilés dans tout leur jour.

2° *Leodium*. Liège, 1639, in-4°. Cet ouvrage principalement consacré à réfuter le précédent, et à établir les prérogatives et les droits régaliens des évêques de Liège, est divisé par chapitres. Le commencement de

celui où il s'occupe du *tribunal de paix* et de celui de l'*anneau du palais*, est vraiment curieux : il y fait intervenir les dieux de la fable pour exalter la grandeur de l'église de Liège. Cet ouvrage qui est sans suite, est cependant très-intéressant pour l'histoire du pays : on y trouve des recherches curieuses, tant sur les premiers temps de l'histoire de Liège, que sur les mœurs, les usages, le cérémonial et les habitudes nationales.

3° *Celebris Stephani Rausini, annotationes judicæ. Codex autographus.* C'est un manuscrit que l'on trouve sous le n° 3486 dans le *catalogue* imprimé des livres du baron de Crassier.

1641. BOUILLE (*Pierre*), Jésuite, né à Dinant en 1575, enseigna avec réputation les humanités et la langue grecque, et prêcha avec beaucoup de succès dans plusieurs villes wallonnes. Il fut recteur des collèges de Liège et de Dinant, et mourut à Valenciennes le 22 décembre 1641, après avoir souffert patiemment les douleurs de la pierre. On a de lui :

1° Une ode dont voici le titre latin : *Leonardo Lessio theologicam virtutum quadrigam edenti, Ode Pindarica, numeris adservatis.* Cette ode composée de soixante-douze vers grecs et d'autant de latins, se trouve à la tête du traité de Lessius, intitulé : *De jure et justitiâ.* Louvain, 1605, in-folio, et dans les éditions suivantes :

2° *Histoire de la découverte et merveilles de l'image Notre Dame de Foy, trouvée en un chesne près de la ville de Dinant, pays de Liège, l'an MDCIX, 1620, in-12; Liège, 1627, in-4°, avec quelques augmentations; Toul, 1628, in-12; seconde (4°) édition, fort augmentée; Liège, Guill. Henry Streel, 1666, in-12, p. 414, gros caractère.* Cette relation écrite dans le mauvais goût du temps, et ornée de traits d'érudition fort déplacés, a paru aussi en latin, sous ce titre :

*Narratio miraculorum Virginis Foyensis, quæ singulari Dei munere à latebris annosæ quercûs emituit anno MD. MC. IX. In Cellensi toparchiâ, non procul Dionanto, Leodiensis agri oppida; è gallico latinitate donata.* Douai, 1620, in-12.

Cette image miraculeuse fut trouvée le 6 juillet 1609, près de la cense ou métairie dite de *Foy*, dans la baronnie de Celles, à une lieue de Dinant. Elle était dans le cœur du tronc d'un chêne qu'on avait abattu. On la plaça dans une chapelle construite à cet effet, en 1618, par le baron de Celles, qui fut changée en une belle église, en 1624. Outre les miracles opérés en ce lieu, on en rapporte un grand nombre d'autres, qui se sont faits à Reims, à Lille, Gravelines, St.-Omer, Valenciennes, Bailleul, Oudenburg, Lobbes, Ruisseauville, Montmartre, Dilingue, etc., etc., où l'on a exposé à la vénération des fidèles des images de Marie, faites du bois de ce chêne, ou de celui qu'on planta ensuite au même endroit.

3° *L'Histoire de la naissance et progrès de la dévotion à l'endroit de Notre Dame de Bonne Espérance près de Valenciennes*, imprimée vers 1624 sans nom d'auteur.

Quelques écoliers des jésuites de Valenciennes étant allés le 5 août 1625, en un endroit du bois de Raisme, situé à une demi-lieue de cette ville, et qui avait servi aux prêches des Calvinistes, y attachèrent à un chêne une image de la Ste. Vierge qu'ils nommèrent *N. D. de Bonne Espérance*, et introduisirent la coutume d'y aller faire des prières en commun. Cette dévotion fut imitée par beaucoup d'autres personnes : des communautés de religieux s'y rendirent en corps. Les guérisons obtenues par l'intercession de la mère de Dieu s'y multipliant de jour en jour, on bâtit une église dans cet endroit en 1629, et le duc d'Arschot qui en était seigneur, la donna aux PP. Carmes.



4<sup>e</sup> *Histoire de Notre Dame de Miséricorde honorée chez les religieuses Carmélites de Marchiennes-au-Pont; petite ville du pays de Liège située sur la Sambre. Liège, 1641, in-12.*

1643. BONFRÉRIUS (*Jacques*), naquit à Dinant en 1573, et se fit jésuite en 1592. Il enseigna la philosophie et la théologie au collège d'Anchin à Douai, fut professeur d'écriture-sainte et de langue hébraïque au même collège, emploi qu'il remplit avec distinction pendant un grand nombre d'années. Foppens dit qu'il prit le bonnet de docteur dans l'Université de Douai en 1617; il est certain du moins qu'il fut honoré de ce grade, dont les jésuites wallons et ceux de France trouvèrent à propos de se passer depuis. Bonfrérier fut encore préfet des hautes études au collège d'Anchin, et devint, en 1630, supérieur du séminaire des Ecosais, à Douai. Ce savant jésuite, affaibli par ses travaux, se retira à Tournai, où il mourut le 9 mai 1643, dans sa 70<sup>e</sup> année.

Bonfrérier était un religieux de mœurs exemplaires, très-laborieux et d'une grande capacité dans la conduite des affaires. Il était versé dans les langues grecque, latine et hébraïque : il était bon poète, bon théologien et excellent critique. Ses connaissances étaient très-variées : il avait étudié avec soin la chronologie, l'antiquité, et la géographie sacrée. Une mémoire heureuse et un jugement net et solide, joints à des connaissances aussi étendues, le mirent en état de travailler avec succès sur l'Ecriture Sainte, dont l'étude faisait ses délices. Swertius et Valère en font le plus grand éloge, et Dupin en parle ainsi : « De tous les commentateurs jésuites de l'Ecriture Sainte, il n'y en a point à mon avis qui ait suivi une meilleure méthode, et qui ait plus de science et de justesse dans ses explications que Jacques Bonfrérier. Ses Prolégo-

» mènes sur l'Ecriture Sainte sont d'une utilité et d'une  
 » netteté merveilleuses. Il en a retranché la plupart  
 » des questions de controverse que Serarius avait traitées  
 » dans ses Prolégomènes, pour se renfermer dans  
 » ce qui regarde la critique du texte et des versions de  
 » l'Ecriture Sainte, et rapporte en abrégé tout ce qu'il  
 » est nécessaire de savoir sur cette matière. Ses com-  
 » mentaires sur le *Pantateuque*, sur *Josué* et sur le livre  
 » des *Juges* et de *Ruth*, sont excellens. Il y explique  
 » les termes et le sens de son texte avec une étendue  
 » raisonnable, et évite de traiter les questions en scho-  
 » lastique ou en controversiste, etc. » Voici les ouvrages  
 de ce jésuite :

1° *Jacobi Bonfrerii, Soc. Jesu theologi, in totam Scripturam Sacram preloquia*. Anvers, 1625, in-fol. p. 92. Insérés dans le recueil publié par le P. Tournemine sous ce titre : *R. P. Joan. Stephani Menochii, doctoris theologi, à Soc. Jesu, commentarii totius scripturæ, ex optimis quibusque authoribus collecti*, etc. Paris, 1719, in-fol., et dans les éditions suivantes de Menochius faites d'après celle-ci, en particulier dans l'édition de Venise, 1758, in-fol. Le P. Tournemine, dans son édition, a souvent estropié ou dérangé les mots hébreux et a omis la carte de Bonfrérius dans son *Onomasticon*; on a suppléé à cette omission dans celle de Venise.

Bonfrérius traite dans ses *Prolégomènes* : 1° et 2° de la *parole de Dieu* en général et en particulier; 3° de l'*Ecriture* et des *livres canoniques*; 4° des *livres deutéro-canoniques*; 5° des *apocryphes*; 6° des *livres de l'Ecriture* qui sont perdus; 7° et 8° des *écrivains sacrés* et de la manière dont ils ont été inspirés; 9° de l'*obscurité* de l'*Ecriture*; 10° de son *style*; 11° de ses *effets*; 12° des *langues* dans lesquelles elle a été d'abord écrite; 13° et 14° de l'*authenticité* du texte hébreux de l'*Ancien* et du texte grec du *Nouveau Testament*; 15° de

l'autorité de la *Vulgate*; 16° de la *version des Septante*; 17° des autres *versions grecques*; 18° des nouvelles *versions latines*; 19° de la *paraphrase chaldaïque* et de la *version syriaque* du *Nouveau Testament*; 20° des différens *sens* de l'*Ecriture*; 21° de la *Cabale*. Il termine par quelques règles pour l'intelligence de l'*Ecriture*.

Comme les *Prolégomènes* de Bonfrérius ne donnaient point toutes les notions nécessaires pour s'initier dans l'intelligence des *livres sacrés*, le P. Tournemine y a joint cinq *Appendices*.

2° *Pentateuchus Moysis commentaria illustratus....*  
Anvers, 1625, in-folio. L'auteur dans un *Appendix* à ce commentaire qu'il dédia à Jean de Meere, abbé d'Anchin, fixe autant qu'il est possible, l'époque de tous les livres de l'*Ecriture Sainte*, et le lieu où ils ont été écrits.

3° *Josue, Judices, et Ruth, commentaria illustrati....*  
Paris, 1631, in-folio. Il est dédié à Antoine de Montmorency, abbé de St.-André du Cateau-Cambrésis. On peut regarder ce commentaire et le précédent comme les meilleurs qui aient paru sur l'*Octateuque*.

4° *Onomasticon urbium et locorum Sacrae Scripturae: seu liber de locis hebraicis, ab Eusebio graece primum, deinde ab Hieronymo latine scriptus; in commodiorem nunc ordinem redactus, et variis additamentis auctus operâ Jacobi Bonfrerii Soc. Jesu.* Paris, 1631, in-fol. C'est un dictionnaire géographique de tous les lieux mentionnés dans la Bible, dont chaque page est divisée en quatre colonnes : la première renferme la version d'Eusèbe par St. Jérôme : la deuxième les remarques de Bonfrérius sur les lieux décrits par l'un et l'autre : la troisième le texte grec d'Eusèbe : la quatrième une nouvelle version du même texte, que le P. Bonfrérius fut obligé de faire, parce que St. Jérôme dans la sienne avait beaucoup ajouté à Eusèbe, et qu'il avait corrigé

et supprimé certains endroits de cet écrivain. L'auteur a suppléé plusieurs articles omis par St. Jérôme et les a rangés comme les autres dans l'ordre alphabétique. Bonfrénius , dans une préface qui précède celles de St. Jérôme et d'Eusèbe , rend compte de son travail. Il a joint à cet ouvrage la *carte chorographique de la Terre Sainte* d'Andrichomius, qu'il a corrigée avec beaucoup de soin. Cette carte qui est bien gravée et plus fidèle que toutes celles qui avaient paru auparavant , a été adoptée par plusieurs écrivains, entr'autres par le P. Tirin dans son *Commentaire* , et Lambert Bos dans son *édition des Septante*.

Le Clerc a donné une magnifique édition de l'*Onomasticon* (Amsterdam , 1707 , in-folio), dans laquelle il a joint ses *remarques* à celles de Bonfrénius , et où se trouve la *Description de la Terre Sainte* par Brocard. Le P. Tournemine a inséré cette édition dans le supplément de son *Menochius* (édit. de 1719, édit. de Venise, 1758) , et il a ajouté ses *notes* à celles de Bonfrénius et de J. Le Clerc.

5° *Libri regum et Paralipomenon, commentario illustrati*. Tournai , 1643 , in-folio. Il n'existe aucun exemplaire de cette impression ; on en attribue la cause à un incendie qui réduisit en cendres l'imprimerie d'Adrien Quinque , lorsque l'ouvrage presque achevé allait sortir de ses presses. Les jésuites de la province wallonne possédaient des copies de ce commentaire.

Bonfrénius avait fait aussi des *Commentaires* sur les livres d'*Esdras* , de *Tobie* , de *Judith* et des *Macchabées* , mais ils sont restés manuscrits. Il en avait commencé sur les quatre *Evangelies* , sur les *Actes des Apôtres* , et sur les *Epîtres de St. Paul*. Il avait encore entrepris de commenter le *Psautier* , et il en était au psaume XXXIV , lorsque la mort l'enleva.

On trouve deux pièces de poésie de cet écrivain ,

l'une à la tête du traité de Lessius : *De justitiâ et de jure* ; et l'autre au commencement de celui de Jean Viringus : *De jejuniâ et abstinentiâ*.

1644. DUËZ (*Paul*) , jésuite , né à Liège vers 1606 , fut employé un grand nombre d'années à régenter les basses classes et au ministère de la prédication. Il fut recteur des collèges de Bar-le-Duc et de Sens , prit le bonnet de docteur en théologie dans l'Université de Pont-à-Mousson , dont il fut recteur pendant quatre ans ainsi que du collège de cette ville. Ce père mourut à Metz le 14 avril 1644 , de la manière dont il l'avait souvent demandé à Dieu , c'est-à-dire , d'une léthargie après une confession générale. Il en fit une la veille de sa mort , quoiqu'il ne fût que légèrement incommodé , et fut enlevé le lendemain après un sommeil si opiniâtre , qu'il n'avait pas été possible de l'éveiller. On a de lui :

1° *Commentarius brevis in selectas Tibulli et Propertii Elegias , et Ausonii Mosellam. Item in selecta veterum et recentiorum Epigrammata*. Pont-à-Mousson , 1615 , in-12. Réimprimé en France et dans les Pays-Bas. Le P. Duëz donne la préférence aux Elégies de Tibulle et de Properce sur celles d'Ovide.

2° *Cantus Musarum ad Henricum II , Serenissimum Lotharingæ ducem*. Pont-à-Mousson , 1615. C'est un mélange de poésies latines et françaises.

3° *Pratique de la perfection religieuse , traduite de l'espagnol d'Alphonse Rodríguez de la Compagnie de Jésus*. Paris , 1621 , in-8°. Mons , 1625 , in-8°. Il s'en est fait d'autres éditions ; mais cette version surannée a été effacée par celle que l'abbé Regnier de Marais a donnée de cet excellent traité.

Paquot parle d'une édition française de cet ouvrage dont voici le titre : *Pratique de la perfection et des vertus chrestiennes et religieuses , composée en espagnol*

par le R. P. Alphonse Rodriguèz de la C. de J. *Œuvre très-utile et nécessaire pour toutes les personnes tant religieuses que séculières, pour les entretenir en la piété et dévotion : divisée en trois parties. Traduite en françois par L. S. D. Tome 1, dernière édition, revue, corrigée et augmentée de plusieurs chapitres omis aux précédentes.* Paris, Rolet Boutonné, 1630, in-4° p. 390. Tome II. id. 1629, in-4° p. 391-771. Tome III. (On lit sur le titre de ce volume : *Traduite en françois nouvellement et succinctement par L. S. D.*). ibid. id. 1629. in-4° p. 400. Le premier tome est dédié à Louis XIII, par une lettre sans date, signée *Dandidier*, et le 3<sup>e</sup> au cardinal de Richelieu par une autre lettre aussi sans date, et signée *Dandignier*. Le privilège donné à Gervais Alliot, libraire à Paris, et l'approbation sont de janvier 1623. Cette version est-elle différente de celle de P. Duèz, ou celui-ci aurait-il pris un nom supposé ? Nous l'ignorons.

1644. BREUCHÉ DE LA CROIX (*Edmond*), curé de Flémalle, protonotaire apostolique, conservateur des privilèges de l'Ordre de Malte dans la principauté de Liège, prédicateur de S. A. R. la duchesse d'Orléans, poète et littérateur. Il nous apprend lui-même dans ses ouvrages, qu'il était d'une naissance distinguée, qu'il parcourut une partie de l'Italie et occupa un emploi honorable auprès d'un souverain, mais qu'un événement qu'il tait, le força d'abandonner la cour et sa famille. Il se retira à Flémalle-Grande, village situé sur la rive gauche de la Meuse à deux lieues de Liège, où il exerça les fonctions de curé, qu'il remplit avec zèle et sollicitude. Il habitait dans ce village une maison de l'Ordre de Malte, qui était seigneur de la terre de Flémalle et en conférait la cure ; maison très-commode et singulièrement agréable par ses vues délicieuses et ses belles promenades, sur l'emplacement de

laquelle fut construit depuis le château de Flémalle. Il y établit une *académie*, où il présidait lui-même à l'éducation d'une douzaine de gentilshommes, au nombre desquels se trouvaient les *enfants* du prince de Gavre, qui habitait aussi le même rivage de la Meuse et venait le visiter. Prodiguant tous ses soins et son temps à ses paroissiens et à ses élèves, il consacrait ses instans de loisir à la poésie et à la littérature, qui lui tenaient lieu de passe-temps agréables et non d'occupations sérieuses. On a de lui :

1° *Divertissement d'Ergaste*. Liège, 1635. Cet ouvrage, qu'il publia sous le voile de l'anonymé, a eu deux éditions. C'est une espèce de *pastorale* qu'on ne lit plus depuis longtemps, quoiqu'elle soit préférable, tant pour le style que pour les images champêtres qui y sont très-souvent noblement exprimées, à plusieurs poèmes du même genre, composés vers le milieu du dix-septième siècle. La langue française, du temps de Breuché de la Croix, commençait seulement à s'épurer et à prendre quelque consistance. A cette époque, tous les ouvrages écrits par des Liégeois en cette langue, à l'exception de trois ou quatre, ne présentent qu'un style obscur et gothique, inférieur en quelque façon à celui des auteurs français, même du second ordre, des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles.

Dans la préface du *Divertissement d'Ergaste*, Breuché de la Croix, peint le bonheur dont il jouit depuis qu'il habite le rivage de Flémalle : il s'étend surtout sur le prince de Gavre qu'il fait descendre des *puissans ducs* de Gueldre et des *anciens rois* de Frise : « Pour-  
quoi, s'écrie-t-il, n'aimerois-je pas le village, puis-  
que j'y possède tout ce qu'on peut raisonnablement  
souhaiter dans les villes sans en recevoir d'incommo-  
dités ? L'air y est le plus sain du monde et dans toute  
sa pureté ; tous les objets en sont aimables, les cam-  
pagnes vertes, les prairies émaillées, les arbres char-

« gés de fleurs et de fruits, y réjouissent continuelle-  
« ment la vue ; les concerts des oiseaux y charment  
« l'ouïe depuis le lever du soleil jusqu'à notre coucher ;  
« les promenades en sont ravissantes, soit que nous les  
« prenions sur les rivages de la Meuse, le long des cô-  
« teaux ou des vignobles, dans les vallons ou dans les  
« bois, ou même proche de ces grands abymes et pro-  
« fondes houillères. »

Il prie ensuite ses lecteurs de l'excuser, si on ren-  
contre des fautes dans ses vers, ayant préféré de pêcher  
contre la *richesse de la rime* que contre la *force de la*  
*raison* ; et termine sa préface par s'estimer heureux,  
si sa retraite à Flémalle peut engager ses anciens amis  
à quitter la cour et à chercher la tranquillité dans la so-  
litude des bois.

Il commence par un poème pastoral, intitulé : *Le*  
*malheureux content*, etc. Il est lui-même le sujet de ce  
poème, il y décrit ses infortunes, et en même temps il  
y trace ce qui les allège :

Agréable séjour, objet de mes desirs,  
Remède de mes maux, source de mes plaisirs,  
Beaux rivages de Meuse, où la bonté divine  
Me veut faire cueillir des roses sans épines,  
Où, séparé des cours et loin de leurs dangers, etc.

Il oublie les malheurs qu'il a éprouvés, en con-  
templant Flémalle :

Que j'aime vos vallons, que j'aime vos côteaux !  
Que je prends de plaisirs le long de vos ruisseaux !  
Que le tremblant émail de vos larges prairies  
Entretient à souhait mes douces rêveries !...  
Que j'aime la fraîcheur de ces sombres bocages !  
Que ces champs à mes yeux étalent de beautés,  
Et qu'ils effacent bien l'orgueil de nos cités !

Breuché se promet bien de fuir pour toujours la  
demeure empoisonnée des cours :



Croyez que pour mes yeux la cour n'a plus d'attraits,  
Et que j'en suis sorti pour n'y rentrer jamais...  
Oui, grandeurs dont mes sens furent souvent ravis,  
Pour arrêter mon cœur, vous n'avez plus de force,  
Il a fait avec vous un éternel divorce !  
Je ne veux plus me mettre à la suite des rois,  
Je ne veux plus aimer que ces eaux et ces bois.

Ces vers sont faciles et assez harmonieux : les quatre premiers du passage suivant sont beaucoup plus énergiques ; c'est à la cour, dit notre poète, où

... Le luxe et l'art corrompent la nature,  
Où le crime triomphe et l'innocence endure,  
Où la volupté charme et la vertu fait peur,  
Où chacun est trompé, s'il ne devient trompeur.  
Ainsi la cour des rois n'a plus rien qui me tente,  
Mon cœur est à Flémal : Flémal seul me contente,  
Flémal est le lieu seul où je veux demeurer,  
Et ce n'est que Flémal que je veux honorer.

Nous ignorons si Breuché de la Croix a été constant dans le dessein qu'il forme ici de passer le reste de ses jours à Flémalle ; un ami voudrait lui persuader que *son pays* le redemande, et qu'il *doit y retourner* ; il lui conseille même *d'aspirer aux grandeurs des cités*, en ajoutant, *que le palais d'un prince doit être sa demeure* ; mais cet ami ne le séduit pas ; Breuché est content et heureux dans sa retraite :

O champs, champs de Flémal ! ô que vous êtes beaux !  
Doux rivages de Meuse, ô fertiles collines !  
O rochers cultivés ! ô sources argentines !  
Vous faites mon bonheur !...

C'est surtout l'été qui embellit ces lieux, il les anime, il les vivifie :

Et les oiseaux cachés sous les feuillages verts,  
Dès la pointe du jour commencent leurs concerts.

Les brebis y paissent tranquillement dans de gras pâturages ; c'est à elles que Breuché s'adresse :

Oui, pour vous j'ai quitté mes parens et la cour.

Le poète fait sans doute ici allusion à ses ouailles, d'où l'on pourrait conjecturer qu'il avait abandonné sa famille et dédaigné les faveurs des princes pour se retirer à Flémalle et s'y dévouer tout entier à la conduite spirituelle de son troupeau. L'auteur dépeint dans les vers, en partie déjà connus, les environs de la fontaine minérale de Flémalle :

J'aime cette fontaine, et cet antre écarté,  
Où jamais le soleil ne porte sa clarté :  
Dans ces bois, les oiseaux quand l'aube les réveille,  
D'un concert enchanteur chatouillent mon oreille ;  
Et ce ruisseau, qui fuit au travers des cailloux,  
Réjouit tous les bords d'un murmure bien doux.  
Agréables zéphirs, soufflez sans violence,  
Hôtes de ces forêts, oiseaux, faites silence ;  
Meuse, qui vers la mer t'enfuit si promptement,  
Arrête un peu ton cours, ou coule lentement ;  
Vous, aimables brebis, qui proche ces bocages,  
Chacune à votre goût paissez les frais herbages,  
Cessez de me troubler par vos cris innocens...

Il fait ensuite un éloge magnifique du village de Flémalle et des paysages charmans qui l'environnent ; le soleil, *quoiqu'il voit tout*, ne voit point, selon lui, de contrée,

De moissons et de fleurs si riche et si parée :  
Lorsque du firmament il redore l'azur,  
Pour ces lieux variés son feu devient plus pur,  
Et toujours à regret sa lumière le quitte,  
Quand son char va tomber dans le sein d'Amphitrite ;  
Ces arbres orgueilleux, en dépit des hivers,  
Conservent la fraîcheur de leurs ombrages verts ;  
Ces prés ont un émail qui jamais ne s'efface ;  
De ces sources d'argent jamais l'eau ne se glace,  
On les entend toujours.....

Flemalle enfin présente de tous côtés :

Les fleurs dont au printemps la terre se couronne,  
Et les fruits différens que nous offre l'automne.

On y trouve plus loin ces quatre vers :

Aussitôt que l'aurore a ramené le jour,  
La tourterelle au bois parle de son amour,  
Et son âme, insensible à des flammes nouvelles,  
Nous apprend, Corridon, à demeurer fidèles.

Après ce poème pastoral, en succède un autre, intitulé : *Le paradis des anges de la terre*, qui n'est pas sans mérite, mais inférieur au précédent. Breuché de la Croix exprime assez bien par un seul vers la vie solitaire qu'il mène :

Je me vois même ici séparé de mon ombre.

En voyant un rocher qui, par son élévation, frappe ses regards, il s'écrie :

La tourterelle y vole, y soupire, y gémit ;  
Au bruit de cet oiseau tout le rocher frémit ;  
Les échos, occupés à redire sa plainte,  
Rempliraient mon esprit de frayeur et de crainte,  
Si des objets plus grands, plus heureux et plus saints,  
Ne lui faisaient former de plus justes desseins.

Ces lieux agrestes étaient habités par des hermites :

Celui-là peint ses vers sur l'écorce d'un arbre,  
L'autre grave une croix sur un morceau de marbre :  
Voyez-vous celui-ci, qui de l'eau de ses pleurs,  
Arrose son jardin et fait naître des fleurs.

Cette dernière idée est outrée, défaut commun à presque tous les poètes de ce temps. Le désert de Marlagne, près de Namur, désert peuplé de Carmes, est le sujet d'un autre petit poème. L'amour voulut s'associer aux travaux pénibles de ces religieux ; il se rendit parmi eux et prit l'habit d'hermite.

Dans cette adorable demeure ,  
Ce généreux hermite avec des traits puissans  
Enchante les cœurs et les sens ,  
Et triomphe à toute heure.  
C'est ici qu'il fait ses miracles ;  
Ici le repos naît au milieu des douleurs ,  
Ici les épines sont fleurs.....

Breuché de la Croix a fait encore d'autres pièces qui mériteraient d'être citées, mais en voilà assez pour justifier les éloges donnés à un auteur qui écrivait dans un temps où les bons poètes français étaient encore rares. Il a joint à son *Divertissement d'Ergaste* un petit roman qui a pour titre : *La maison d'Aristée*. C'est la description d'un beau château, telle qu'on en rencontre dans une multitude de romans et surtout de contes de Fées. Breuché en convient lui-même : *C'est, dit-il, dans sa préface, l'image d'un palais en partie véritable et en partie feint*. Il fit cette bagatelle dans sa jeunesse.

2° *Etablissement de l'Académie de Flémalle*. Cette pièce se trouve insérée dans la seconde édition du *Divertissement d'Ergaste*. Il composa cet ouvrage pour la direction de ses élèves ; il est rempli de choses utiles et bien écrit pour le siècle où l'auteur vivait. Il fait, dans sa préface, un portrait flatteur de Michel Taxillis, né à Liège, abbé du Val-S'-Lambert, son voisin, avec lequel il était lié d'une étroite amitié. Comme il s'y étend sur le mérite des *tragédies* de Garnier sans faire mention de celles de Corneille, il y a tout lieu de croire qu'il écrivait avant que ce père de la tragédie française n'eût fait part au public de ses belles pièces de théâtre.

Breuché a enchassé d'une manière assez ingénieuse quelques pièces de vers dans la seconde édition de ce petit ouvrage, qu'il a terminé par des quatrains parmi lesquels il en est quelques-uns qu'on pourrait placer à

côté de ceux de Pibrac et de plusieurs autres poètes français plus modernes. Nous ne citerons que celui-ci :

Ne demandez à Dieu, ni gloire, ni richesse,  
Ni les biens dont l'éclat rend le peuple étonné;  
Mais pour vivre en chrétien, demandez la sagesse :  
Avec un don si saint, tout vous sera donné.

3<sup>e</sup> *Paraphrase sur le tableau de Michel-Ange du jugement dernier*, etc. Liège, 1644, in-4<sup>e</sup>. Dédicée au prince de Lixheim ; ouvrage rare aujourd'hui. Il en conçut le plan à Rome. « J'entreprends, dit-il, à me servir de cette excellente et admirable peinture du Jugement de Michel-Ange Bonaroti, qui est dans la Chapelle de Sixte IV, au palais de St-Pierre, pour représenter dans cette *Paraphrase* toutes les idées qu'elle m'a données, et tout ce que j'ai conçu, toutes les fois que je l'ai admirée ; etc. C'est un crayon, ajoute-t-il un peu plus loin, de ce fameux tableau que je marque sur le papier ; mais je ne peux me flatter jusqu'au point de croire que je puisse rendre toutes les beautés de cet excellent ouvrage, puisqu'il n'y en a pas une qui n'arrête l'œil, qui ne contente l'esprit, et qui ne demande l'étonnement et les applaudissemens de tout le monde. »

On voit, dans cette préface, que l'auteur avait visité une grande partie des villes de l'Italie ; il trace un portrait pompeux de Florence, revient ensuite à celle de Rome et à son ouvrage. « C'est, continue-t-il, à la vue du tableau du Jugement Universel qui est dans le Vatican, que j'ai été persuadé de donner au public, par ce travail, quelques marques de ce qui arrivera à la fin du monde. C'est l'occupation que j'ai prise à Rome, croyant qu'elle est aussi honnête que profitable à un homme de ma condition ; et j'ai toujours préféré ce qui pouvait satisfaire mon esprit à ce qui pouvait contenter mes sens. »

Il fait ensuite un beau parallèle entre Rome chrétienne et Rome payenne. Il est peut-être plus d'un auteur français qui aujourd'hui même ne serait pas fâché d'avoir écrit ce morceau ; cependant nous observerons à la louange du curé de Flémalle, que lorsqu'il fit sa *Paraphrase*, le célèbre Pascal n'avait pas encore composé ses *Lettres Provinciales*. Voici ce parallèle :

« J'aime mieux Rome chrétienne que payenne ,  
» Rome sainte que profane. J'y respecte davantage la  
» majesté et la religion de ses Souverains Pontifes ; que  
» la pompe et l'autorité de ses premiers Césars. Je trouve  
» le Conclave plus auguste que le Sénat ; j'ai en plus  
» grande vénération les sacrées reliques de nos Saints,  
» que tous ces beaux restes de l'antiquité, et j'estime  
» qu'on y doit plutôt venir pour honorer les pauvres  
» tombeaux des humbles Apôtres de Jésus-Christ que  
» les riches mausolées de ces superbes Empereurs de  
» l'univers. Comme Rome n'est plus ce fameux théâtre  
» où l'on ne représentait que de funestes jeux , de  
» tragiques combats et de sanglantes batailles ; où l'on  
» voyait la tyrannie couronnée ; mais où l'on admire  
» aujourd'hui la piété régnante , et où la vérité est  
» chérie et adorée : comme Rome est plus aimable,  
» pour être maintenant la servante et l'épouse de Jésus-  
» Christ, que pour avoir été autrefois la maîtresse du  
» monde : nous ne devons aussi avoir que du respect  
» et de la dévotion pour elle, et nous sommes obligés  
» de rejeter tout ce qui porte avec soi quelques mar-  
» ques d'idolâtrie. Son empire s'étend jusques au ciel,  
» au lieu qu'autrefois, quelque grand et quelque puis-  
» sant qu'on l'aie crû, il était borné aux limites de la  
» terre. »

Après ce parallèle, notre auteur se transporte encore près du tableau sublime de Michel-Ange : « J'a-  
» voue, dit-il, que je n'ai jamais rien vu de plus beau

» d'une chose si horrible, et je proteste que cet admirable chef-d'œuvre, m'ayant touché plus sensiblement que tous les autres, m'a donné aussi plus d'envie de le choisir pour l'objet de mon travail, et quoiqu'il soit inimitable, j'ai bien osé tenter d'en tirer une copie. »

Breuché de la Croix convient avec ingénuité qu'il n'a pas prétendu égaler par sa plume le pinceau du peintre italien, et que sa copie se ressent de la faiblesse des talens de celui qui l'a tirée. Son dessein, en traitant cette matière, était d'abord de faire un sermon, mais le sujet s'agrandissant dans la composition, il donna à son ouvrage une forme moins méthodique et plus étendue. Si on le compare aux écrits du même genre des auteurs de ce temps-là, on est forcé d'avouer que le curé de Flémalle a une grande supériorité sur eux. Le style de sa *Paraphrase* est en général naturel, facile et souvent énergique. Un seul passage suffira pour confirmer ce jugement.

« Oui, il est indubitable que tous les hommes ressusciteront, sortant de leurs tombeaux, que chacun reprendra son corps, et en sa propre chair, verra son Dieu. La nature même nous enseigne cette vérité, si nous considérons le changement des temps et des saisons : Le printems ne ressuscite-t-il pas après l'hiver, l'été, après le printems, l'automne, après l'été, et l'hiver, après l'automne ? Et ne dirions-nous pas que toutes choses sont mortes en hiver, et que tout le monde en ce tems-là n'est qu'un sépulchre ? L'air est rempli de vapeurs et de brouillards ; la mer est agitée de vents, d'orages et de tempêtes ; la terre est noyée de pluie, ou couverte de neige. Mais quand le printems commence à naître, c'est alors que l'air reprend sa sérénité, que la mer devient calme, que la terre pousse ses fleurs, et, en un mot, que la nature ressuscite. Tant cette sentence du grand Tertullien

» est véritable, que l'ordre muable des choses du monde  
» est une preuve manifeste de la résurrection des  
» morts...! »

Il y a du mouvement et une certaine élégance dans ce passage ; ce qui n'était pas commun alors : les réflexions qui suivent ne le déparent pas. « En ce jour, » la pesanteur des foudres de Jésus-Christ étouffera » ces monstres d'orgueil et d'impureté, et accablera » ces idoles devant qui l'on va tous les jours fléchir les » genoux : les flatteries sont leurs plus riches ornemens » et les trophées dont on orne leurs temples. Ils ne » croiroient pas leur triomphe parfait, s'ils n'étoient » accompagnés des acclamations du peuple : Ils veulent » qu'on les nomme les pères de la patrie, lorsqu'ils en » sont les persécuteurs, et se disent hautement le bonheur et la gloire du public en même tems qu'ils en » procurent la ruine par toutes sortes d'inventions. Ils » ne peuvent rendre d'oracles si on ne leur offre de » l'encens. Ils se pâment après les applaudissemens et » les louanges et veulent que les autres hommes les » révèrent comme des divinités, encore qu'ils ne soient » que des chétives créatures, poussées par le hasard » dans les dignités qui causent leur vaine gloire. Dieu, » dis-je, qu'ils ont oublié pendant la splendeur de leur » condition, le luxe de leur vie, et les excès de leurs » plaisirs, leur fera souffrir des ignominies et des opprobres qui les rendront insupportables à eux-mêmes » et les feront avoir en horreur à tout le monde. » Il les punira des outrages qu'ils ont faits aux gens de » bien ; il leur fera rendre compte, non pas du sang » d'un seul homme, comme autrefois David l'a rendu » de celui d'Urie, mais de plusieurs millions de personnes qu'ils sacrifient tous les jours à leur vanité, et » dont ils nourrissent leur cruelle ambition. »

4<sup>e</sup> *Larmes à la Vierge souffrante au pied de la croix.*  
Cet opuscule est adressé à la princesse de Lixheim.



5° *Maxime du Royaume de Jésus.*

6° *Deuil de l'univers sur la mort de son Roi Jésus-Christ.* Ces deux derniers ouvrages sont restés inédits.

M. de Villenfagne a publié la notice de Breuché de la Croix dans le 2<sup>e</sup> tome de son *Histoire de Spa*. Il est le premier qui nous ait fait connaître la personne et les écrits de cet auteur, omis par tous les bibliographes.

1645. BOLLANDUS (*Sébastien*), né à Maestricht vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle, originaire sans doute de Bolland, village de l'ancien duché de Limbourg, prit l'habit de Récollet dans la province dite de la Basse-Allemagne; il reçut les ordres sacrés, et fut chargé par ses supérieurs d'enseigner la philosophie et la théologie dans des couvens de son ordre. Ce père mourut au couvent des Récollets d'Anvers, le 13 octobre 1645. Il est l'éditeur des ouvrages suivans :

1° *Historica, theologica et moralis Terræ Sanctæ Elucidatio; in quâ plerūque ad veterem et præsentem ejusdem Terræ statum spectantia, accuratè explicantur: varii errores refelluntur: veritas fideliter exactè discutitur ac comprobatur, etc., auctore Fr. Francisco Quaresmio, Laudensi, Ordinis Minorum theologo; olim Sanctæ Terræ præside, ac commissario apostolico. Cum triplici Indice et Elencho Concionum.* Anvers, 1639, 2 vol. in-fol. Cette description qui est estimée, le serait encore davantage, si l'auteur eût donné moins de créance à des traditions mal fondées sur la demeure des anciens patriarches ou prophètes, sur le lieu de leur sépulture, et sur d'autres choses semblables.

2° *Sermones aurei Fratris Petri ad Boves in dominiis et festa per annum.* Anvers, 1643, in-folio. Bollandus a corrigé les fautes qui se trouvaient auparavant dans ces sermons: il y a joint des *Tables* et un *Elenchus* pour former d'autres sermons. Pierre aux

Bœufs était un Cordelier , né à Paris , docteur et professeur en théologie au commencement du 15<sup>e</sup> siècle.

1645. LIVERLO (*Walter de*) , né à Liège , sortait d'une ancienne famille de cette ville. Il épousa *Jeanne des Fossés*. Plusieurs églises de Liège furent décorées de tableaux qu'il avait fait faire par les meilleurs peintres liégeois de son temps. On cite entr'autres, le *Martyre de Ste.-Catherine* qui était dans la paroisse de ce nom. C'était un des plus beaux tableaux de Gérard Douffet. Sur un des volets dont il était accompagné , il avait tracé le portrait de Walter de Liverlo , et celui de Jeanne des Fossés , sa femme. Ce morceau précieux a été consumé par les flammes , lors du bombardement de la ville de Liège , en 1691. Il fit construire le couvent des Capucins à Spa , et imposa pour toute condition à ces bons religieux , que le jardin de leur communauté , qui était singulièrement beau pour cette époque , servirait de promenade publique pour les personnes des deux sexes, afin que les étrangers qui venaient prendre les eaux de Spa , eussent un but de promenade dans ce village , où il n'y en avait pas encore.

Walter était d'une taille haute et majestueuse , et Jeanne était petite et délicate : elle fut cependant mère de quantité d'enfans tous beaux et bienfaits ; et elle vit ses garçons revêtus des charges les plus honorables.

LIVERLO (*Gilles de*) , fils du précédent , prieur de la grande Chartreuse de Liège , était versé dans l'architecture ; c'est lui qui jeta les fondemens du cloître et de l'église de cette maison qui fut achevée au commencement du 18<sup>e</sup> siècle. Il acheta les douze colonnes de marbre qui servaient de soutien au chœur : elles ne furent employées que longtemps après sa mort qui arriva en 1667.

Le chœur de la Chartreuse était un des plus beaux monumens d'architecture du pays. C'est un Récollet, le frère Paul Kourz qui en donna le plan et l'exécuta.

LIVERLO (*Lambert de*), frère du précédent, était le plus jeune de la nombreuse famille de Walter. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Liège, archidiacre de la Hesbaye, et prévôt du chapitre de Fosses. Il se fit bientôt remarquer par la régularité de sa conduite et la sagesse de ses conseils; ce qui porta l'évêque Maximilien-Henri de Bavière à le choisir pour son chancelier dans des temps difficiles : il l'employa dans plusieurs négociations importantes, tant avec les ministres de France qu'avec ceux de Hollande. Louis XIV sut distinguer Liverlo, et lui accorda son estime.

Lambert de Liverlo aimait et protégeait les arts, dont le goût était comme inné dans sa famille. Ses ancêtres avaient commencé une précieuse collection de tableaux : il l'augmenta et l'enrichit de beaucoup d'autres des peintres liégeois les plus renommés qui florissaient alors. Il indiquait lui-même les sujets et les distribuait aux artistes, d'après leur genre et leurs forces qu'il connaissait. Il présidait souvent à leurs travaux.

Cette superbe collection amassée avec tant de frais et de soins, et continuée après la mort de Lambert, fut dispersée et perdue pour le pays, à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Le dernier rejeton de la famille de Liverlo s'allia, vers 1750, à une demoiselle de la famille de Vanbuel; il n'en eut point d'enfans, et lui laissa tout ce qu'il possédait. Cette dame, ayant perdu son mari, épousa dans un âge avancé, Mr. de Beauchamps, jeune officier français, sans fortune, et lui transporta ses grandes richesses. Il vendit à Liège une partie des tableaux de cette magnifique collection, et envoya l'autre à Paris où elle fut aussi vendue.

1646. DECKER DE WALHORN (*Jean*) né à Walhorn , en 1583 , conseiller au conseil souverain de Brabant , mort à Bruxelles l'an 1646. On a de lui :  
1° *Dissertationum juris et decisionum libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable , est celle de Bruxelles , 1686 , in-folio.

2° *Philosophus bonæ mentis*. Bruxelles, 1674, in-8°.

1647. WENNEN (*François*), religieux Prémontré, naquit à St.-Trond, en 1599. Il entra à l'âge de 22 ans à l'abbaye du Parc près de Louvain , où il prononça ses vœux , et reçut ensuite les ordres sacrés. Après avoir rempli quelque temps l'emploi de *circateur* à son monastère , il fut nommé à la cure de Winghe-St.-Georges , et revint quelques années à l'abbaye du Parc , où il fut sous-prieur , maître des novices , et enfin prieur. Il mourut le 22 octobre 1647. Le siège abbatial étant venu à vaquer depuis la mort de Jean Masius , arrivée vers 1637 , Wennen , quoiqu'atteint depuis longtemps d'une phthisie , fut seul chargé du gouvernement de la maison. Le *Nécrologe* de son monastère en parle comme d'un religieux fort exercé dans la pratique des observances de son ordre , et fort adonné à la prière et à la mortification. Il a publié :

*Speculum religiosorum , totum interiorem hominem , et omnia religiosæ vitæ officia perfectionem , obligationemque septem tractatibus repræsentans*. Louvain , Bernard Masius, 1645 , in-4°. Les sept traités contenus dans cet ouvrage , roulent 1° sur les devoirs d'un maître des novices ; 2° sur ceux des novices ; 3° sur la connaissance de soi-même ; 4° sur la réformation de l'homme intérieur ; 5° sur la mortification ; 6° sur la prière ; 7° sur la profession religieuse et sur les principales obligations de la vie hiérarchique. On trouve dans ce livre utile , beaucoup de vérités morales tirées des SS. Pères et des autres maîtres de la vie spirituelle.

1647. GALAS (*Mathias*), feld-maréchal des armées impériales , naquit en 1589 à Maestricht , où il fit son cours d'humanités. Son père était né à Trente , et descendait d'une ancienne et illustre famille de ce pays ; c'est ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques historiens qui ont fait naître Mathias Galas dans cette ville. On peut consulter à ce sujet le P. Engelfus , dans la préface de l'ouvrage intitulé : *Virtutis et honoris Aedes*.

Après avoir terminé ses études, il fut d'abord attaché comme page et ensuite comme écuyer , à un seigneur de Baufremont , chambellan du duc de Lorraine , qui , dans la guerre d'Espagne contre le duc de Savoie , en 1616 et 1617 , le fit enseigne. Galas obtint ensuite le commandement de Riva , place forte située dans les montagnes , sur le lac de Garda : mais il le quitta bientôt à la suite d'un démêlé qu'il eut avec un commissaire autrichien , et il alla chercher fortune en Allemagne. Les services qu'il rendit dans l'armée de Tilly à Ferdinand II et à la ligue catholique en Bohême , sur le Rhin et ailleurs , lui valurent un avancement rapide. Il contribua au succès que les impériaux obtinrent sur les Danois , près de Brême , et à la victoire qu'ils remportèrent en 1625 , près de Steinfurt en Westphalie.

Il fut, en 1629 , major-général de l'armée qui , sous les ordres de Colalto , marcha contre le duc de Mantoue , et bientôt les infirmités du général l'ayant forcé à se démettre du commandement , Galas le partagea avec Aldringer. Plusieurs avantages brillans et la prise de diverses places précédèrent celle de Mantoue , qui fut saccagée , et où se fit un butin immense. Galas veilla ensuite , comme ministre plénipotentiaire de l'empereur , à l'exécution du traité de paix de Chérasco , conclu en 1630 , puis retourna l'année suivante en Allemagne , avec les troupes impériales et le titre de général de cavalerie.

L'empereur l'éleva au rang de comte de l'empire ; et, après la bataille de Leipzig , gagnée par les Suédois , il lui donna , sous Wallenstein , le commandement d'un des corps de troupes destiné à secourir la Bohême. Galas justifia cette marque de confiance , en dégageant Pilsen , et en aidant à reprendre Prague. Il montra une bravoure extrême à la bataille de Nuremberg et à celle de Lutzen : il fut chargé ensuite par Wallenstein de menacer Dresde avec un corps de dix mille hommes, ce qui facilita la reprise des places dont les Suédois s'étaient emparés sur la ligne de l'Oder ; de là il marcha au secours du duc de Bavière et de la ville de Ratisbonne ; mais Wallenstein , qui déjà couvrait des desseins ambitieux , lui avait donné l'ordre de rester sur la défensive. Cependant la prise de Ratisbonne força le généralissime à faire avancer des troupes pour couvrir Passau : Galas défendit cette place , et aida ensuite à conquérir le Haut-Palatinat.

Quand Wallenstein écrivit à ses généraux absens de venir le trouver pour obtenir un acquiescement à ses projets , ou pour s'assurer de leurs personnes en cas de refus , Galas , instruit d'avance , se hâta d'arriver , mais pour voir par lui-même l'état de choses , et pour envoyer à l'empereur des avis d'autant plus certains. Les éclaircissemens qu'il donna , conjointement avec Piccolomini , firent connaître toute l'étendue du danger que l'on avait seulement soupçonné. Ferdinand II lui expédia une patente , qui lui conférait le commandement suprême , enjoignait aux généraux et aux officiers de lui obéir en tout , et promettait l'oubli pour tout ce qui s'était passé.

Rien de moins rassurant pour Galas que cette marque honorable de confiance. Il était alors à Pilsen , sous les yeux et au pouvoir de celui dont il tenait le sort dans ses mains , et qui avait un nombre infini d'espions , pour le surveiller et découvrir le secret de

sa commission. D'ailleurs, les sentimens des chefs étaient incertains : il était douteux qu'ils voulussent se fier aux promesses de l'empereur, et renoncer tout d'un coup aux brillantes espérances qu'ils avaient fondées sur Wallenstein. Il y avait trop de danger à essayer de l'arrêter comme un simple criminel, au milieu des gardes qui l'entouraient, et dans une ville qui lui était entièrement dévouée. Galas bien pénétré de l'impossibilité d'exécuter sa commission sous les yeux de Wallenstein, désirait se concerter avec Aldringer avant de rien hasarder. La longue absence de celui-ci avait commencé à éveiller les soupçons du généralissime. Galas lui offre d'aller trouver Aldringer : sa proposition est acceptée avec empressement.

Profitant de sa ruse, il charge Piccolomini de surveiller la conduite de Wallenstein, et se hâte de quitter Pilsen. Partout où il passe, il fait connaître la patente impériale : les troupes se déclarent d'une manière beaucoup plus favorable qu'il n'avait osé l'espérer ; personne ne fait résistance. Il envoie Aldringer défendre l'empereur contre une attaque dont il était menacé, s'assure des principales places de la Bohême, prend toutes les dispositions nécessaires pour déjouer les entreprises du rebelle et marche vers l'Autriche supérieure où l'approche du duc Bernard mettait tout en combustion.

Après la mort de Wallenstein, Ferdinand II avait nommé généralissime son propre fils, Ferdinand, roi de Hongrie : sous lui commandait Galas, qui exerçait réellement les fonctions de général. L'armée impériale entreprit le siège de Ratisbonne, que Wallenstein s'était constamment obstiné à ne pas vouloir tenter. Grâce à l'activité de Galas, cette ville fut obligée d'ouvrir ses portes : les Suédois furent graduellement repoussés des rives du Danube, et enfin éprouvèrent une défaite complète sous les murs de Nordlingen, le

6 septembre 1634. Cette victoire qui causa au chancelier Oxenstiern la seconde mauvaise nuit qu'il dit avoir passée en Allemagne, remit les impériaux en possession de la Souabe, de la Franconie, et du cours du Rhin.

Galas avait en tête une armée française commandée par le cardinal de la Valette : il surprit Philisbourg à la faveur des glaces, et mit ensuite le siège devant Deux-Ponts. Les Français joints aux confédérés d'Allemagne l'obligèrent à le lever, et demeurèrent maîtres de la campagne : ils s'étaient déjà avancés jusqu'à Francfort-sur-le-Mein, lorsque Galas, les harcelant et leur coupant les vivres, les obligea à leur tour de songer à la retraite ; il les poursuivit au-delà du Rhin, et se posta toujours si avantageusement, qu'il les mettait à la fois hors d'état d'avancer dans leur marche et de l'attaquer. Ils parvinrent cependant à lui échapper, il les poursuivit à travers le Hundsruock ; mais leur vigoureuse résistance et quelques échecs qu'il éprouva, lui firent manquer son but principal, celui de prendre ses quartiers d'hiver en France.

Il se vit contraint de ramener ses troupes par la Lorraine, l'Alsace et la Souabe, provinces déjà épuisées ; et il perdit beaucoup de monde. Mais la retraite des Français, quoiqu'elle leur eût acquis beaucoup de gloire, lui avait donné la facilité de reprendre Mayence et d'autres places sur le Rhin : il passa ce fleuve à Brisach, secourut Dôle assiégé par le prince de Condé, et, fondant sur la Bourgogne, il fit mine d'assiéger Dijon, et vint investir St.-Jean-de-Lône. Son armée grossie de celles du duc de Lorraine, qui commandait en personne, et du roi d'Espagne, se montait à quatre-vingt mille hommes. La résistance courageuse de cette petite ville, mal fortifiée et mal pourvue de troupes, sauva Paris, où tout était déjà dans la consternation, car les ennemis avaient aussi fait des incur-



sions en Picardie. La bravoure des habitants de St-Jean-de-Lône rendit nuls tous les assauts qui furent donnés : l'armée impériale, épuisée par les fatigues du siège et par la rigueur de la saison, diminuait chaque jour.

Galas, après avoir vu périr l'élite de ses troupes fut obligé de s'en aller précipitamment, le 2 novembre 1636, abandonnant son artillerie et une partie de son bagage.

L'année suivante, il reparut avec plus de succès sur la scène : il contraignit Banier à lever le siège de Leipzig, et le chassa de Torgau où il avait pris position. Galas crut avoir mis son ennemi dans l'impossibilité de lui échapper; mais celui-ci arriva dans la Poméranie, en exécutant une retraite dont l'audace et la réussite paraissent incroyables. Cependant Galas, à qui l'on indique près de Tribsee, un passage important qui n'était pas gardé avec assez de soin, pénètre dans la Poméranie, réduit la plupart des places situées à gauche de l'Oder, et les Suédois sont repoussés jusqu'aux bords de la Pène. Pendant près d'un an, la Poméranie fut le théâtre de la guerre entre les deux rivaux.

Galas, après avoir laissé des garnisons dans les places qu'il avait conquises, ainsi que dans les îles de l'embouchure de l'Oder, cantonna ses troupes dans la Saxe : mais la famine, qui bientôt régna dans ces contrées ravagées et appauvries, fit périr un grand nombre de soldats impériaux, d'autres désertèrent à l'ennemi. Banier, qui avait reçu de la Suède des renforts, reprit, l'une après l'autre, toutes les villes de la Poméranie, força Galas à se retirer et le repoussa jusqu'en Silésie et en Bohême.

L'empereur, voyant ses états héréditaires menacés, ôta le commandement à Galas, qui resta dans l'inaction jusqu'en 1643; alors la retraite de Piccolomini lui fit de nouveau confier le commandement. Il se signala

contre les Suédois en Bohême, en Moravie et en Silésie, et fut, au mois de décembre, envoyé avec l'élite des troupes contre Torstenson, qui, traversant la Saxe, était tombé sur le Holstein, et avait pénétré dans le Jutland.

Galas avait ordre de suivre, malgré la rigueur de la saison et la longueur de la marche, les mouvemens rapides des Suédois : il vola au secours du roi de Danemarck, joignit ses troupes à celles de ce prince, s'empara de Kiel, et ne douta pas un instant qu'il n'enfermât les Suédois, et ne les réduisit à la dernière extrémité ; mais Torstenson prévint l'exécution de ce dessein. Un défilé était resté libre près de Sleswig, il en profita pour marcher au devant de Galas, et lui présenta la bataille, que celui-ci refusa : il sortit ensuite du Holstein, en faisant passer son armée sous les retranchemens des impériaux. Ceux-ci se séparèrent des Danois, fort mécontents les uns des autres, et l'on frappa à Hambourg une médaille avec ces mots : « On » peut voir sur l'autre côté le narré succinct des hauts » faits de Galas dans le Holstein. » De l'autre côté il n'y avait rien.

Galas repoussé tout le long de l'Elbe vint se retrancher à Bernbourg, où, malgré sa réunion aux Saxons, il fut réduit à la plus grande détresse, parce que les Suédois avaient choisi, en arrière de lui, des positions qui lui coupèrent toute communication avec la Saxe et la Bohême. La famine exerça ses ravages dans le camp des impériaux, et en fit périr un grand nombre. Une retraite qu'ils tentèrent sur Magdebourg n'améliora en rien cette situation désespérée : la cavalerie, en cherchant à s'échapper vers la Silésie fut atteinte par Torstenson, près de Juterbock, et dispersée ; le reste, en essayant de se faire jour les armes à la main, fut presque entièrement anéanti, près de Magdebourg, le 23 novembre 1644.

De toutes ses troupes, Galas ne ramena en Bohême que quelques milliers de soldats exténués; *et cette campagne lui mérita, dit Schiller, la réputation d'être le premier général du monde pour perdre une armée.* Cette catastrophe termina la vie militaire de Galas : rongé par les infirmités que les fatigues de la guerre lui avaient causées, il mourut à Vienne, le 25 avril 1647. Son corps fut transporté à Trente, dans l'église des Jésuites.

Il était fort aimé des soldats, parce qu'il se montrait pour eux plein de bonté : mais poussée à l'excès, cette qualité l'empêchait de faire observer exactement la discipline ; et l'on prétend que c'est à cela qu'il faut attribuer une partie des revers qui finirent par l'accabler : ils ne purent néanmoins faire perdre le souvenir de ses exploits brillans durant une guerre où il tint un rang distingué au milieu d'un grand nombre de généraux habiles.

1647. HAYM (*Gilles*), chanoine et chantre de l'église collégiale de St-Jean à Liège, compositeur célèbre dans son temps. Sa musique était si agréable et si mélodieuse qu'elle attira à Liège beaucoup de personnes des pays éloignés où sa réputation était parvenue. Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne et prince de Liège, le choisit pour diriger la musique de sa chapelle. Il fut aussi appelé par le duc de Neubourg qui aurait désiré l'avoir pour le même emploi. Les *œuvres* de Gilles Haym ont été gravées de son vivant, et distribuées avec succès, même après sa mort, arrivée en 1647. On grava son portrait en 1633. Il était le neveu de Gérard Haym, mort en 1588, dans un âge très-avancé, auquel il avait succédé.

HAYM (*Nicolas-François*), numismate, bibliographe et musicien, né à Rome, est sans doute de la même famille que les précédens. Il vint à Londres où il éta-

blit un *Opéra italien* qui eut d'abord assez de vogue : mais en 1710, le *Rinaldo* de Haendel ayant absorbé toute l'attention des amateurs de musique dramatique, l'opéra italien tomba, et Haym passa quelque temps après en Hollande, où il publia en 1713, à Amsterdam, deux cahiers de *Sonates* qu'on a jugées peu inférieures à celles de Corelli.

De retour à Londres, il conçut l'idée de graver et de décrire toutes les médailles, statues, pierres précieuses, etc., etc., qui existaient en Angleterre dans divers châteaux et qui n'avaient pas encore été publiées : son *Tesoro Britannico*, Londres, 1719-20, 2 vol. in-4°, quoique surpassé depuis, a longtemps été regardé comme un ouvrage capital en ce genre. On préfère à l'original italien, l'édition latine donnée à Vienne, en 1762-65, par le P. Khell, à cause des notes dont l'a enrichie le savant traducteur.

Haym donna ensuite (en italien), à Londres, 1726, in-8°, un traité des livres rares en langue italienne : cet ouvrage intitulé : *Notizia de libri rari nella lingua italiana*, renferme environ trois mille articles classés par ordre de matières avec une table alphabétique des noms d'auteurs, qui facilite les recherches. L'édition la plus ample, sous le titre de *Bibliotheca italiana*, est celle de Milan, 1771, 2 vol. in-4°.

On cite de Haym quelques autres écrits, et le projet d'une *Histoire de la musique* : le docteur Burnet regrette qu'il ne l'ait pas exécutée ; cet ouvrage étant celui qu'il était le plus capable de traiter avec succès Haym mourut en mars 1730.

1648. COUVIN DE COURCELLES (*Gisbert de*), né dans la principauté de Liège, vers 1607, était originaire de la petite ville de Couvin, si toutefois il n'y a pas reçu le jour. Il fit son cours de philosophie au collège du Château à Louvain, et eut la cinquième place à la promotion générale de l'an 1625. Rappelé

peu de temps après à ce collège pour y enseigner la philosophie , il s'acquitta sept ou huit ans de cette fonction et fut nommé ensuite professeur du premier rang. Il se livra à l'étude de la théologie et de la jurisprudence , mais sans cependant prendre de grade dans ces facultés, quitta ensuite l'habit ecclésiastique et se mit à voyager. Il parcourut la plupart des états de l'Europe , et alla jusqu'à trois fois en Pologne. Il paraît qu'il revint à Liège vers 1640 , et qu'il passa le reste de ses jours dans cette ville, où il mourut en 1648, après avoir fondé deux bourses au collège du Château. On a de lui :

*Satyra, quâ vir civilis exprimitur, sententiis probationum auctorum confirmata.* Liège, Jean Tournay, 1642, in-12.

1648. MARCHANT (*Jacques*), poète et littérateur, doyen et curé de Couvin , ville du pays de Liège, où il reçut le jour vers l'an 1587. Il se distingua par sa science et sa piété. Il mourut dans cette ville en 1648. Ses ouvrages sont :

1° *Hortus pastorum.* C'est un ouvrage savant (quoique d'une critique peu sévère), édifiant et utile , où il y a des choses curieuses qu'il serait difficile de trouver ailleurs : il est encore estimé aujourd'hui ; il a eu seize éditions.

2° *Triumphus Joannis Baptistæ.* Mons , 1644 , in-8° ; Cologne , 1679 , in-8°. Cet ouvrage contient trois pièces de vers latins , l'une à D. del Tombor , abbé de Florennes , et les deux autres au doyen de Couvin. Elles sont sorties de la plume de Jean Geldre , qui eut pour successeur dans la cure de Philippeville, maître Lefebve, docteur en théologie , auteur d'une *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche , reine de France*, 1666 , in-4°.

3° *Flandria.* Il y fait, entr'autres, l'apologie de la bière.

Ses divers traités ont été recueillis et publiés en un vol. in-folio. Cologne , 1633.

MARCHANT (*Pierre*) , frère du précédent , né à Couvin , dans l'Entre-Sambre-et-Meuse , en 1585 , se fit Récollet , se distingua par sa science et sa régularité , et fut élevé aux premières charges de son ordre. En 1639 , il fut fait commissaire-général avec plein pouvoir sur les provinces de son ordre dans l'Allemagne , les Pays-Bas , les Iles Britanniques , etc. Il est le fondateur de la *province* , dite de *St.-Joseph* , dans la Flandre , et le principal auteur de la réforme des Franciscaines , avec la vénérable sœur , Jeanne de Jésus , nommée Neering de Gand ; cette congrégation est connue sous le nom de *Réforme des sœurs Franciscaines de la pénitence de Limbourg* , qui fut approuvée par Urbain VIII , l'an 1634. Cet homme plein de zèle pour la discipline religieuse , mourut à Gand , le 11 novembre 1661. On a de lui :

1° *Expositio litteralis in regulam S. Francisci*. Anvers , 1631 , in-8°.

2° *Tribunale sacramentale*. Gand , 1643 , 2 vol. in-fol. ; le 3° vol. id. Anvers , 1650. C'est un traité de théologie qui renferme plusieurs choses plus pieuses que solides , entr'autres , le traité intitulé : *Sanctificatio S. Josephi in utero* , qui a été aussi imprimé séparément et condamné à Rome , le 19 mars 1633.

3° Les *Constitutions* de la congrégation des religieuses qu'il a établie.

1648. CONTE (*Michel le*) , prier des Jéronimites de Fumay et de Charleville , et vicaire-général de cet ordre en-deça des Monts , se signala pendant trente-huit ans dans les Ardennes comme auteur et prédicateur. Les biographes ont négligé de transmettre son nom à la postérité. Mr. l'abbé Boulliot est le premier qui l'ait fait connaître ( voy. la *Biographie Ardennaise* ).

Michel Le Conte était d'Avranches en Condroz , près de la ville de Huy , où il naquit d'une famille estimable vers 1582. Au sortir de ses classes , il embrassa l'état cléricale , et reçut la prêtrise à Liège. Maîtrisé par l'ambition de parvenir , si naturelle à son âge , et sentant que la science de l'école ne lui suffisait pas pour paraître avec avantage dans l'église et y exercer une influence utile , il résolut de cultiver ses talens par une étude assidue ; et afin de n'être ni troublé , ni distrait dans ce dessein , il prit tout-à-coup le parti de s'enfermer à Liège dans une profonde solitude. Il ne se doutait guères alors qu'il était destiné à pratiquer un jour les vertus paisibles du cloître.

Une application soutenue et dirigée par une sage méthode , un esprit vif et pénétrant , hâtèrent ses progrès. La théologie positive , science si négligée aujourd'hui , fixa d'abord son attention. Il cultiva ensuite l'histoire ecclésiastique , que l'on a toujours regardée comme un des yeux de la théologie. La lecture des ouvrages de St. Jérôme , le plus savant des pères de l'église latine , décida de son sort. Ses épîtres , où le monde et ses attraits sont peints avec des couleurs rembrunies , le subjuguèrent. Soudain il se revêtit de l'habit d'ermite de St. Jérôme , et résolut d'imiter ce saint docteur , qui , dans les laures de la Palestine et des bords du Rhin près de Trèves , alliait les pratiques de la vie monastique avec la culture des lettres.

Son amour pour le travail ne prenait jamais rien sur ses devoirs religieux. Comme le propre de l'étude , de celle même qui a la religion pour objet , est de dessécher le cœur et d'éteindre la piété , il nourrissait son ame et ranimait sa ferveur par les exercices de la prière et de la méditation. Les belles-lettres avaient aussi quelques portions de son loisir. Il sentait l'utilité que la religion peut en retirer , et les regardait comme les feuilles qui servent aux fruits d'ornement et de dé-

fense. Cicéron et Plaute étaient les auteurs favoris de St. Jérôme : ils devinrent les siens.

Quelque soin qu'il prit d'ailleurs de se dérober aux regards publics, ses talens soutenus des plus rares vertus le trahirent. Jaloux de les utiliser, les Liégeois le prièrent avec instance de se charger de l'éducation de leurs enfans, et malgré son penchant pour la vie solitaire, il céda à leurs vœux, et ouvrit un pensionnat. Les élèves qui y affluèrent et son zèle actif, épuisèrent ses forces au bout de quelques mois; mais la providence ne permit pas qu'il succombât sous le faix. Basile du Mont, prêtre vertueux et bon humaniste, touché de son noble dévouement et de sa position pénible, vint se ranger sous sa conduite et partager ses travaux. Un laïc pieux, Antoine Renson, se réunit à eux, en qualité de frère convers. L'un et l'autre prirent l'habit d'ermite de l'ordre de St.-Jérôme, ne pouvant, comme ils l'auraient désiré, embrasser cet institut, qui n'avait alors aucun monastère en-déça des Alpes.

Ce secours inattendu consolida l'établissement du P. Le Conte. Le premier soin de nos ermites fut de porter dans l'exercice de leurs fonctions le zèle et l'exactitude nécessaires au succès des institutions naissantes. Là, leur couvent prospéra de telle sorte, qu'il fallut bientôt penser à s'agrandir. Une maison spacieuse, située près de la paroisse St.-Christophe, dans un des faubourgs de Liège, parut leur convenir. On en fit l'acquisition en 1608.

De si heureux commencemens ne furent pas démentis par la suite. Les progrès de la jeunesse confiée à leurs soins ne furent jamais au-dessous de l'attente du public. Les familles les plus distinguées du pays envoyèrent leurs enfans à l'école de ces maîtres pieux et éclairés, et elles n'eurent qu'à s'applaudir de l'éducation religieuse et classique qu'ils y reçurent.

Nos pères Jéronimites, c'est ainsi que nous les



nommerons désormais , jouissaient au plus haut degré de l'estime publique , quand deux notables de Fumay vinrent offrir au P. Le Conte , en 1610 , un établissement dans leur ville. Désireux de quitter une cité bruyante , afin de suivre son attrait pour la solitude , notre bon ermite sourit à cette offre inattendue. Il se rendit à Fumay où il fut reçu comme un ange envoyé du ciel. Ayant paru désirer un terrain pour y bâtir un ermitage , on lui laissa la liberté de le choisir , ce qui le mit à même de le faire avec beaucoup de maturité et de réserve.

Une chapelle rustique , nommée *Divers-Mont* , contigue à une chaumière contenant quelques cellules , située sur une montagne , à un quart de lieue de la ville , frappa sa vue. Cette montagne , d'un accès difficile , hérissée de cailloux à peine couverts d'une couche de terre végétale , semée de bruyères , et offrant des bouquets d'arbres croissant çà et là à la base et dans les fentes de rochers escarpés , ne présentait qu'une solitude affreuse , plus convenable à des animaux farouches qu'à des hommes civilisés. A cet aspect romantique , le P. Le Conte éprouva une douce mélancolie. Prosterné dans l'oratoire , il se mit en prières pour connaître la volonté du ciel : transporté au-dessus des choses terrestres , saisi de l'esprit de Dieu , il tomba dans un étrange assoupissement ; mais s'éveillant tout-à-coup , et se sentant comme ravi hors de lui-même , il s'écria avec un vif transport d'amour : Ici , c'est le lieu de mon repos , *hæc est requies mea. . .*

La ville de Fumay ayant approuvé ce choix , le P. Le Conte repartit pour Liège , qu'il quitta subitement au bout de quatre mois , afin de se dérober aux poursuites de l'amitié. Son départ causa une vive douleur aux habitans de la ville de Liège. Revenu à Fumay en juillet 1610 , il y partagea avec ses deux

compagnons tous les honneurs d'une brillante réception. Au mois de janvier suivant, on leur assura et à leurs successeurs la possession de la chapelle et dépendances de *Divers-Mont*. Cette chapelle jadis occupée par un ermite, d'abord desservie par des chanoines de Molhain, l'était alors par le doyen de Fumay, qui y acquittait une messe fondée pour chaque semaine. Sa vétusté faisait craindre une chute prochaine. Le P. Le Conte l'agrandit et la répara, et il y joignit des lieux réguliers. Ces travaux furent terminés en 1614, à l'aide des libéralités du comte Alexandre d'Artemberg, prince de Chinay, de Madelaine d'Egmont son épouse, des comtes de Hamal et de Mérode, etc. Lothaire, archevêque de Trèves, haut seigneur justicier de Fumay, Revin, Fépin, etc., en sa qualité d'abbé de Prum, confirma cette donation par une charte du 10 septembre 1616.

Le P. Le Conte regarda dès lors l'Ardenne comme sa terre natale, celle où la Providence voulait qu'il se fixât pour toujours. L'ermitage de *Divers-Mont*, plus ancien, dit-on, que la ville de Fumay, devint aussi le berceau des religieux Jérônimites en France. Ils y vécurent sous la règle de St.-Augustin et la juridiction de l'ordinaire jusqu'en 1637, qu'ils furent unis à une congrégation célèbre, fondée en 1380 à Mont-Bel, ou Monte-Bello, qui est une agréable solitude de l'Ombrie.

Il y avait dans l'oratoire de cet ermitage une confrérie très-ancienne, érigée en l'honneur de la sainte Vierge; mais elle était déchuë depuis longtemps de son ancienne splendeur. Jaloux de la ranimer, le P. Le Conte obtint, le 14 juin 1614, de Ferdinand de Bavière, prince-évêque de Liège, des indulgences pour ceux qui s'y agrégeraient. L'association devint nombreuse, et le concours des pèlerins attirés à *Divers-Mont* contribua à la prospérité de la ville de Fumay.

De nouveaux disciples vinrent, par trait de temps, peupler cette solitude et s'y vouer aux pratiques de la vie érémitique. De ce nombre furent deux prêtres de Fumay, Simon Pittre, poète latin, et Jérôme Thiry, depuis prieur du Mont-Calvaire, près de Charleville.

Le monastère de Divers-Mont acquit de la célébrité sous les auspices du Père Le Conte. Les mœurs et les lettres y fleurirent à l'ombre du sanctuaire, et ses nouveaux hôtes, entièrement dévoués à l'instruction de la jeunesse et aux travaux du saint ministère, fixèrent l'attention du public, qui mesure toujours d'avance le succès d'un établissement sur le degré d'utilité qu'il présente.

Le zèle du P. Le Conte pour la foi et le salut des âmes était infatigable. La gloire qu'il s'acquit dans la carrière de la chaire ne se borna pas à l'Ardenne ; elle porta son nom à la cour de Bruxelles. Il y prêcha deux carêmes avec un succès digne de ses talens et de sa renommée. L'infante Isabelle d'Espagne, gouvernante des Pays-Bas, l'honora de l'estime la plus profonde. Elle dota son monastère de cinquante-deux cartels de froment sur le moulin de Dailly, situé près de Couvin, et le combla de présens magnifiques, parmi lesquels on distinguait une couronne d'or, enrichie de pierres précieuses, ce qui servit à embellir la chapelle et à meubler le couvent de Divers-Mont, et à constituer quelques rentes au profit de ce monastère.

Appelé à la cour de Charles I<sup>er</sup> de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, et souverain de Charleville, notre ermite y reçut un accueil distingué. Ce prince, l'un des plus grands hommes de son siècle, le retint pendant quelques jours, et conversa avec lui. Il fut si touché de son mérite, qu'il résolut de se l'attacher, et de lui confier la direction de sa conscience. Le P. Le Conte, qui préférait les douceurs de la soli-

tude à l'éclat des grandeurs, fit valoir les raisons que lui suggéra sa modestie, pour se dispenser d'accepter ces offres avantageuses. Mais le prince vint à bout de son dessein, en s'obligeant à bâtir un monastère dans le voisinage de Charleville, et à le doter suffisamment pour l'entretien de plusieurs ermites de l'ordre de St. Jérôme. C'était en 1627. Le P. Le Conte en prit possession avec quatre de ses confrères en 1629.

Ce nouvel ermitage, bâti sur un rocher escarpé, baigné par la Meuse, fut nommé le *Mont-Calvaire*, parce qu'il était à la même distance de Charleville que le Calvaire l'est de Jérusalem. Le duc de Rethel, qui avait admis le P. Le Conte dans sa plus intime familiarité, aurait désiré qu'il ne quittât point son palais; mais après avoir rempli ses devoirs à la cour du prince, l'humble religieux rentrait dans son cloître pour y vaquer aux pratiques de sa règle et à l'étude. Il parcourait ensuite les villes et les campagnes, travaillant avec zèle à affermir les catholiques dans la croyance de l'église, et à y ramener ceux que les Calvinistes de Sedan avaient séduits.

Quelques personnes trouvant dans sa conduite la condamnation de la leur, cherchèrent à traverser ses pieux desseins. Elles prétendirent qu'un supérieur d'une communauté d'ermes, non approuvée par le St.-Siège, devait vaquer uniquement à la vie contemplative, sans s'immiscer dans les fonctions du saint ministère, etc., etc.; enfin, l'envie, qui ne pardonne qu'à la médiocrité, souffla son poison, et ce qui devait mériter des éloges au bon ermite, devint l'occasion des satires et des humiliations; mais il en triompha par les vertus qui étaient les principes de son zèle.

Pour tarir la source de ces tracasseries, Charles de Gonzague, de concert avec le P. Le Conte, fit agréger les monastères du Mont-Calvaire et Divers-Mont à la congrégation des Jéronimites du bienheureux Pierre de

Pisc. Rome prononça cette union le 27 novembre 1637, et le chapitre général de cet ordre y mit le sceau le 26 avril suivant. Ce fut la dernière marque de bienveillance que le duc de Rethel donna à nos Jéronimites Ardennais, la mort l'ayant surpris le 27 septembre 1637, à l'âge de cinquante-sept ans.

Le P. Antoine Balducci chargé de pleins pouvoirs du P. Horace Drago, général de la Congrégation, vint leur donner l'habit dans le mois de juin 1638. Les ayant ensuite accoutumés aux pratiques de la règle qu'ils devaient embrasser, il reçut leurs vœux solennels après six mois d'épreuve, le St.-Siège ayant dispensé du temps requis par le Concile de Trente. Cette cérémonie eut lieu le 6 janvier 1639 au Mont-Calvaire, et le 21 du même mois à Ste.-Marie de Divers-Mont.

Le chapitre général de l'ordre ayant été convoqué pour le 20 avril 1641, le P. Le Conte s'y rendit, et y parut avec éclat; ce qui lui valut d'être continué dans les charges de prieur du Mont-Calvaire et de vicaire-général, dont le P. Balducci l'avait investi le jour de sa profession religieuse. Il fit hommage à cette assemblée d'un ouvrage latin de sa composition, et l'on décida qu'il serait imprimé aux frais de la Congrégation. Mais cette décision n'ayant pas eu de suite, le P. Le Conte le traduisit en français, et le publia sous le titre de *Trophées de l'amour divin*.

De retour dans son couvent, au mois de juin 1641, après huit mois d'absence, le P. Le Conte y consacra le reste de sa vie à la gloire de la religion. Le jansénisme naissant lui offrit de fréquentes occasions de signaler son zèle. De concert avec les Jésuites de Charleville, il lui livra une guerre à outrance : ce qui suscita de puissans ennemis à son monastère, et provoqua peut-être sa suppression, le 16 août 1676, sous le pontificat de Charles Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, l'un des plus ardens défenseurs de la doctrine de Jansénius.

Il semblait que le P. Le Conte avait l'art de se multiplier : dans les temples, il nourrissait le peuple de la parole du salut ; dans les prisons, il essuyait les larmes des malheureux ; dans les hôpitaux, il consolait les malades et les mourans ; et lorsque dans ses missions, il parlait sans préparation, ses discours étaient l'épanchement d'un cœur plein de Dieu, qui se répand sur des lèvres pures ; son talent pour la direction des âmes répondait à son ardente charité. Tous indistinctement, grands et petits, riches et pauvres, trouvaient en lui un guide éclairé, qui, par les voies les plus sûres et les plus conformes à l'évangile, les menait à la vertu. A cette charité agissante, plus précieuse à l'humanité que les qualités de l'esprit, il joignait l'art de concilier les intérêts, de terminer les différends et de pacifier les familles, en employant ces tours heureux qui savent allier les prétentions contraires.

Loin de regarder la vie religieuse dont il faisait profession, comme un obstacle à l'étude des lettres, dans ses momens de loisir, il consacrait sa plume à composer divers ouvrages utiles à la religion ; et quoique la théologie eût fixé son goût, il se délassait quelquefois avec les Muses. Une correspondance suivie l'avait mis en relation avec plusieurs savans : on remarquait parmi eux le P. Pauli, jésuite, son compatriote, le P. Georges Maigret et Jacques Marchand, doyen de Couvin, qui s'honorait de son amitié. Aux yeux de ses religieux, ses exemples étaient une règle vivante ; il pensait que si le chef n'anime le corps, tous les membres se relâchent. Du reste, il leur témoignait une tendre affection, les regardant plutôt comme ses frères que comme ses inférieurs. Épuisé de fatigues, et âgé d'environ soixante-six ans, il rendit le dernier soupir le 7 février 1648. Il fut autant regretté après sa mort qu'il avait été considéré et respecté pendant sa vie. On remarquait son portrait dans le réfectoire de Divers-

Mont, et son épitaphe dans la chapelle du Calvaire.  
Il a publié :

1° *La naissance et le paradis de la bienheureuse Vierge Marie*. Liège, Christian Ouverx, 1618, in-8°.

2° *Catéchisme du comte Albert*. Liège, ibid. 1621, in-8°; it. sous ce titre : *Le docte catéchisme du P. Michel Le Conte, auquel sont déduits et déclarés les principaux et les plus importants mystères de notre foi*. Paris, 1647, in-12; it. avec ce titre : *Le Théologien familier, ou le docte catéchisme*, etc. Rouen, V° Robert Doré, 1658, in-12 (BB. Ste.-Geneviève, D. 4020); it. Paris, Bresche, 1664, in-12.

Ce catéchisme, en tête duquel est un sixain à la *studieuse jeunesse*, par F. Nicolas Hatel, mineur conventuel de Liège, fut composé principalement en faveur du jeune comte Albert de Warfusée, l'un des élèves du P. Le Conte, à Liège. Il le dédia à René de Renesse, comte de Warfusée, son père, chef des domaines et finances de l'empereur; maître de camp de six mille wallons, seigneur de plusieurs villages voisins de Fumay, etc., etc.

3° *Apostrophes de l'âme dévote sur le Miserere*. Liège, ibid. 1621, in-8°; dédié à la baronne d'Oignies.

4° *Apostrophes de l'âme dévote sur le De profundis*. Liège, ibid. 1622, in-8°; dédié à Alis de Baillœuil, dame de Dion, près de Givet.

5° *Oratoire des pénitens, avec de belles oraisons à Dieu, à la Sainte Vierge et aux Saints*. Liège, ibid. 1627, in-8°; dédié à Hugues L'Archier, échevin et reffier de la cour de Fumay, ami de l'auteur et syndic du couvent de Divers-Mont.

6° *Le Calvaire de la Vierge, contenant les pitoyables élégies de sa douleur sur la mort de son fils*. Charleville, Gédon Poncelet, 1630, in-8°; ouvrage dédié à Charles 1<sup>er</sup> de Gonzague. Le titre fait allusion au monastère du Calvaire, dont ce prince est le fonda-

teur. Le P. Basile du Mont et le P. Jérôme Thiry, ont loué ce livre dans deux pièces de vers que le P. Bajomez a insérées dans sa *Vie du P. Le Conte*, p. 13 et 14.

7° *Les Trophées de l'amour divin au très-saint-Sacrement de l'autel*. Charleville, ibid. 1645, in-8° ; dédié à la duchesse de Mantoue, mère et tutrice de Charles II de Gonzague, petit fils de Charles 1<sup>er</sup>, par son père Charles, mort le 31 août 1631, âgé de 22 ans.

8° *Le portrait des âmes chérubines, où se voient leurs faces et leurs ailes, dont elles s'élèvent aux riches couronnes et aux plus belles séances du paradis*. Charleville, ibid. 1647, in-8° (BB. Maz. 24899); dédié à Charles II de Gonzague. On voit à la fin douze vers français de l'auteur.

9° Un ouvrage traduit de l'italien, cité par le P. Bajomez.

On remarque dans la plupart de ces ouvrages, de l'onction et un esprit nourri de l'Écriture Sainte et des Pères. Le style en est un peu diffus, mais ce qui serait un défaut dans les livres philosophiques, où il faut être concis, n'en est pas un dans des productions ascétiques, qui demandent un style plus abondant. Fénelon ne prit jamais La Bruyère pour modèle dans ses livres de dévotion. Si l'on voulait faire revivre quelques-uns de ces ouvrages, il faudrait en rajeunir le style, n'y laisser aucune trace de la vieillesse des tours, et en retrancher des allégories mystiques dont la plupart sont surannées aujourd'hui.

On ne doit pas confondre notre Jéronimite avec Michel Le Conte, auteur de l'ouvrage suivant : *Michaelis Le Comte carmina, et alia opuscula*, in-4°. Celui-ci était avocat et filleul de Michel Boudet; évêque de Langres, auquel il a dédié son livre. Il florissait en 1558.

1649. FISEN (*Barthélemi*), né à Liège en 1591, fit ses humanités chez les Jésuites de cette ville, et



entra dans leur compagnie en 1610. Il régenta six ans les basses classes et la rhétorique , et fut ensuite recteur des collèges d'Hesdin , de Dinant , et de Lille , et directeur des Jésuites qui faisaient leur troisième épreuve , ou leur second noviciat. A l'âge de 58 ans , il lui survint un abcès à la tête , qui étant venu à crêver , lui fit tomber dans la poitrine une quantité de pus , qui lui ôta la respiration et ne lui laissa que le temps de recevoir ses derniers sacremens ; il mourut quelques instans après , le 26 juin 1649.

Fisen était un homme doux , modeste , parlant peu , et d'une grande aptitude aux affaires. Il était érudit , et très-versé dans l'histoire et les antiquités belgiques , mais particulièrement en ce qui concerne son pays. Son style prend de la couleur lorsqu'il peint les discordes civiles qui ont agité sa patrie ; mais crédule à l'excès , on peut lui reprocher d'avoir entassé dans ses écrits , une foule de faits absurdes qu'il aurait dû rejeter.

1<sup>o</sup> *Origo prima festi corporis Christi ex viso Sanctæ Virgini Julianæ divinitus oblato*. Liège, Jean Ouwerx, 1628, in-12. Le P. Fisen adresse cette histoire aux chanoines de la cathédrale de Liège. Elle est écrite avec beaucoup de soin , et a coûté des recherches ; mais elle est trop ornée et manque de simplicité.

Robert de Langres , évêque de Liège , institua la *Fête-Dieu* dans son diocèse en 1246. Les chanoines de l'église collégiale de St.-Martin la chômèrent les premiers , l'année suivante. Le cardinal Hugues de St.-Cher , dominicain , légat du St.-Siège , l'autorisa en 1252 , et la célébra lui-même en l'église de St.-Martin en Mont : elle fut confirmée de nouveau par le cardinal légat Pierre Capoccia en 1254. On la reçut dans tout le diocèse en 1262 , et le pape Urbain IV autrefois archidiacre de Liège , l'étendit à toute l'église deux ans après. Cependant on ne la solennisait pas encore

partout en 1312. Jacques Eveillon, chanoine d'Angers, s'appuyant sur le sentiment de beaucoup d'autres écrivains, soutient que la *procession de la Fête-Dieu* commença dès-lors; mais le P. Fisen adopte l'opinion de Jean Blœrus et de Serrarius, qui prétendent que cette *procession* ne fut instituée que par le pape Jean XXII. Jean de Warnant, historien liégeois du 14<sup>e</sup> siècle, confirme cette dernière opinion : *Festum Sacramenti* (1317), *prout ecclesia Leodiensis ... ab Urbano IV, P. M. usque præsens tempus celebrare consueverat, papa Joannes per universam ecclesiam coli instituit : hoc addens, quod solennis supplicatio, in quod sacramentum Altaris, id est, corpus Christi circumferatur, eodem die fiat*. L'abbé Fleury est du même avis dans son *Histoire ecclésiastique*. Le Concile de Sens, tenu en 1320, ne voulut rien ordonner touchant cette procession : il la laissa à la dévotion du clergé et du peuple.

2<sup>e</sup> *Paradoxum christianum : Lodi neminem nisi a se ipso*. Liège, Jean Ouwerx, 1640, in-12.

3<sup>e</sup> *Bartholomæi Fisen, Leodiensis, è societate Jesu, sancta Legia, Romanæ ecclesiæ filia, sive Historia Ecclesiæ Leodiensis*. Liège, Jean Tournay, 1642, in-folio, p. 523, non compris la *dédicace* de l'auteur aux Etats du pays de Liège, ni les *tables*. It. *Sancta Legia, R. E. filia, sive Historiarum Ecclesiæ Leodiensis partes duæ, quarum prima ab ipso auctore aucta fuit, atque recognita : et secunda nunc primum in lucem prodit*. Liège, Guill. Henri Streel, 1696, in-folio, p. 334 et 408, sans l'*épître dédicatoire* de l'imprimeur au magistrat de Liège, la *préface* du P. Fisen, les *tables chronologiques*, qui ne sont pas commodes, et celles des *matières*, qui sont assez mal faites.

La première édition est ornée d'un *frontispice* gravé par Michel Natalis, dont le haut représente une *gloire*, au milieu de laquelle on aperçoit la *Sts.-Vierge*,

patrons de l'église cathédrale de Liège, et près d'elle St. Materne, St. Servais, St. Lambert et St. Hubert. Vers le bas, on voit l'église romaine qui dit à celle de Liège : *Hæc est dilecta parenti filia*. Celle-ci lui répond : *Tu mihi, diva parens*. Un génie placé entre deux, offre à la première, la mitre de la seconde, en forme d'hommage. Vers le côté droit s'élève le perron de Liège, accompagné d'emblèmes relatifs à ces deux églises : 1° un soleil en temps serein, avec la devise : *sine nube* ; à côté la lune avec ces mots : *mihi lumen ab illo* ; 2° une colonne sur sa base : *non moveor* ; une pyramide entourée de lierre : *te stante, virebo* ; 3° la grande ourse : *signo viam* ; une boussole : *secura sequor*. Le génie de l'histoire se trouve au bas du perron et présente le titre du livre.

Cette histoire (2<sup>e</sup> édition) commence 600 ans avant J.-C., et se termine à la mort d'Ernest de Bavière, arrivée le 18 février 1612. On sent qu'elle remonte trop haut pour que les premiers siècles ne soient chargés de faits plus qu'incertains. Les dix premiers siècles ne contiennent presque aucun événement qui soit propre au pays de Liège.

Le P. Fisen ne se contente pas de mettre au nombre des évêques tongrois, les dix ou onze qui ont précédé St. Lambert, il leur associe St. Euchaire et St. Valère, quinze autres saints qu'on dit avoir succédé à Saint Materne dans l'épiscopat de Trèves (dont Hontheim, suffragant de cet archevêché, a nié l'existence dans son savant ouvrage), St. Agricolaüs, et huit autres qu'Hariger et Gilles d'Orval ont donnés pour successeurs à St. Servais, sans rien dire de leur vie.

Dire que St. Materne est l'un des premiers apôtres du christianisme dans la cité des Tongrois : que St. Servais (s'il fut véritablement évêque des Tongrois) est le premier que l'on sache, avoir résidé à Maestricht : que St. Domitian assista en 638, au concile tenu à

Clermont en Auvergne , dans les actes duquel il prend le titre d'évêque des Tongrois : que St. Amand, s'efforça de convertir au christianisme , non-seulement les habitans de la cité des Tongrois qui étaient pour la plupart *payens* (c'est-à-dire adonnés à la religion de leur pays) , mais encore ceux des contrées voisines, et d'autres assez éloignées , qui l'honorent avec raison comme leur apôtre : que St. Remacle, St. Théodard , St. Lambert , St. Hubert et St. Floribert continuèrent l'œuvre de St. Amand. Tel est en deux mots , si le P. Fisen avait apporté plus de critique dans son histoire, ce qu'il se serait contenté de rapporter sur l'origine de l'église de Liège.

En général , il donne un détail assez circonstancié et fort exact de toutes les actions des évêques de Liège , depuis les temps connus , et ne dissimule pas la bonne ou mauvaise conduite de chacun. Il rapporte ce qu'on sait de plus certain de la vie des Saints et des Saintes qui ont fait l'ornement du diocèse par l'éclat de leurs vertus.

Toute son histoire est divisée en trente et un livres , suivis chacun de notes , où il éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin , et produit de temps en temps des pièces justificatives des faits qu'il rapporte ; c'est la partie la plus intéressante pour les savans.

L'ouvrage en général est bien exécuté ; l'auteur y donne partout des preuves de sa bonne foi. On peut lui reprocher cependant : 1° d'avoir employé un style trop oratoire et trop fleuri pour une histoire ; 2° de s'être trop appesanti sur les guerres qui ont déchiré la principauté de Liège pendant plus de quatre siècles , et qui ne regardent qu'indirectement l'*Histoire de l'Eglise de Liège* ; 3° d'avoir traité trop légèrement , ou plutôt d'avoir omis entièrement ce qui concerne les *usages ecclésiastiques et civils* , le *gouvernement* , les *mœurs* , le *commerce* et l'état des *arts* , des *sciences*

et des *études* dans ce vaste diocèse ; 4° d'avoir adopté beaucoup de faits plus que douteux , surtout par rapport aux premiers siècles et aux prédécesseurs de St. Lambert , quoiqu'il ait partout rejeté quantité de fables débitées dans les siècles gothiques sur les évêques des Tongrois , entr'autres , la prétendue résurrection de St. Gondulfe , pour assister au concile d'Aix-la-Chapelle ; 5° de n'avoir fait enfin , à la manière de Strada , sur les évènements qu'il rapporte , que des réflexions vagues , triviales , et généralement ennuyantes et inutiles.

Le P. Fisen avant d'écrire cette histoire , avait eu le dessein de composer celle des Pays-Bas ; mais ayant jugé le travail au-dessus de ses forces , il l'abandonna pour ne s'occuper que du diocèse de Liège.

4° *Flores Ecclesiæ Leodiensis ; sive vitæ vel Elogia sanctorum , et aliorum qui illustriori virtute hanc diocesim exornârunt.* Insulis, Nicolaus de Rache, 1647, in-folio. Cet ouvrage utile et curieux est dédié par l'auteur à Guillaume de Lamboy , maréchal de l'empire , membre du conseil de guerre de S. M. I. , etc.

Après avoir débuté par les *vies* de St.-Materne de St. Lambert et de St. Hubert , le P. Fisen donne celles de tous les autres Saints et Saintes du diocèse de Liège , et de beaucoup d'autres personnes qui y sont mortes en réputation de sainteté , quoiqu'elles n'aient aucun culte public. Ces vies sont rangées selon l'ordre du calendrier. La plupart sont divisées en chapitres avec des sommaires à la tête. Il indique à chacune les ouvrages dont il l'a tirée , mais il le fait d'une manière trop générale.

Dans la première partie des *Paralipomènes* de ce livre il traite des *avantages* et de la *gloire* que l'église de Liège a retirés de ses évêques , du *clergé* de St.-Lambert , de tout le *diocèse* en général , de l'*Université* de Louvain , et des différens *ordres religieux*.

Dans la deuxième partie on trouve les *vies* des Saints, et d'autres *personnes* d'une piété éminente, qui n'ont pu être rangées selon l'ordre des mois, parce qu'on ignore le jour de leur mort. Ces *vies* sont au nombre de 90 environ, et finissent à la page 610. Elles sont suivies de différentes tables, dont quelques-unes seraient plus utiles, si l'on y avait joint le chiffre des pages auxquelles les articles se rapportent.

Le P. Fisen a fait entrer dans cet ouvrage, des listes assez exactes des *abbés* et *abbesses* de tous les monastères du diocèse de Liège.

5°. *Vita S. Trudonis, Hasbania Apostoli*. La mort de l'auteur l'empêcha de la publier; elle est restée manuscrite.

1649. JUNIUS (*Hadelin*) ou LEJEUNE, natif de Herstal, près de Liège. Il fut pourvu d'un cononicat de St. Amé de Douai, probablement en vertu des privilèges de la faculté des arts de Louvain, où il fut régent du collège du Faucon depuis l'année 1605 jusqu'en 1608, et en obtint ensuite un autre de la collégiale de St.-Servais qui était la principale de Maestricht, quoiqu'il y eût des contestations sur la prééminence entre cette église et celle de Notre-Dame. En 1620, les chanoines de Notre-Dame prétendant que St. Servais avait établi sa chaire épiscopale dans leur église, firent graver cette année sur une plaque de cuivre au bas de la statue de St. Lambert qu'ils possédaient, les vers suivans :

Hæc stetit insigni Lambertus Episcopus æde :  
Hinc sibi translatam Legia fert Cathedram.

Mais ceux de St.-Servais leur firent un procès sur cette inscription, et les obligèrent à l'ôter.

Hadelin Junius jouissait depuis trente-trois ans de son cononicat, lorsque le P. Fisen publia son *Histoire*

de Liège. Indigné que ce Père y démontrait que St. Servais n'était point cousin de N. S. J. C. : que ce Saint n'avait point vécu 300 ans, ainsi que le prétendait sa légende : qu'il n'avait pas transféré le siège épiscopal de Tongres à Maestricht : et qu'il traitait de fable, la résurrection des évêques St. Monulfe et St. Gondulfe, pour assister à la dédicace de la collégiale de Notre-dame d'Aix-la-Chapelle, bâtie par Charlemagne, etc., et ne doutant nullement que le P. Fisen n'eût écrit par jalousie, et que l'honneur de St. Servais et de son chapitre, ne fût grièvement lésé par ces assertions, notre bon chanoine, quoiqu'il avoue ne s'être point adonné à l'histoire, essaya de les réfuter dans l'opuscule suivant, qu'il dédia à Messieurs de St.-Servais :

*Apologia R. D. Hadelini Junii, insignis ecclesiæ collegiatæ S. Servatii Mosæ - Trajectensis canonici, contra R. D. societatis Jesu P. Bartholomæum Fisen, ubi Historiæ Ecclesiæ Leodiensis auctorum. Anno 1649, VI. idus juliæ. in-4°, p. 16, non chiffrées, sans nom de ville, ni d'imprimeur. On trouve à la page 15, le Sacrarium illustris patriæ Leodiensis, contenant une liste des évêques de Liège, et de tous les chapitres, monastères et couvens de ce diocèse, dressée par le collège des Jésuites de Liège, et présentée en Etrenne, en 1617. C'est peut-être le Sacrarium Leodiense du P. Monin.*

Il cherche à démontrer dans cet écrit, la parenté de St. Servais au quatrième degré avec Jésus-Christ, révoquée en doute avec raison par le P. Fisen ; *car il faudrait*, dit-il, *que ce saint eût vécu 300 ans.* Mais Junius pour toute preuve de la longévité de St. Servais, cite l'exemple de *Joannes de temporibus*, chevalier de la cour de Charlemagne, qui mourut en 1139, à l'âge 341 ans !... *Pourquoi*, dit-il, *notre Saint n'aurait-il pas pu vivre autant ?* Ce qu'il rapporte pour prouver que St.-Servais a transféré le siège de Tongres à Maes-

tricht, ne vaut guères mieux. Au reste, Hadelin ne prit la défense de son église, que parce qu'elle lui avait donné du pain pendant 33 ans. On doit lui savoir bon gré de sa reconnaissance ; mais il n'avait pas les talens nécessaires pour soutenir une cause aussi défectueuse. Nous ignorons si Hadelin a exercé sa plume sur d'autres objets que sur l'histoire. Les bibliographes se taisent sur cet auteur.

1650. PONTEAU (*Michel*), connu en Italie sous le nom de PONTIANI, naquit à Liège vers l'an 1588. Il eut d'abord pour premier maître de dessin Bertin Hoyoux, dont on conservait encore dans cette ville diverses peintures à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Ses principaux ouvrages sont restés en Italie, où il a passé la plus grande partie de ses jours. On conservait à Liège dans l'église St.-Martin en Isle (aujourd'hui démolie) une *Ste.-Anne*. L'église des Carmes du même quartier (qui n'existe plus), possédait deux morceaux de ce peintre, dont l'un représentait le *massacre* de quelques religieux de cet ordre. La chapelle du Mont-Carmel était aussi ornée de quelques-uns de ses tableaux.

Michel Ponteau avait sa demeure à Liège dans la rue des Clarisses, près du couvent des Sœurs-Grises, où l'on voyait également des ses ouvrages. Afin qu'on pût distinguer sa maison de celles de ses voisins, il avait peint sur les fenêtres les *portraits des empereurs romains*. Il mourut célibataire vers l'an 1650.

1650. WISSOCH (*Gishert de*), seigneur de Bomy, reçu comme noble dans le chapitre cathédral de Liège, se livra à des recherches étonnantes sur les familles des évêques et des chanoines de l'église de Liège ; il détaillait les preuves de noblesse qu'elle avait exigé de tout temps pour y être admis comme gentilhomme. Son travail ne comprenait que trois siècles, c'est-à-dire,



depuis 1350 environ jusques vers 1650. Il se proposait de le faire imprimer ; il avait même fait déjà buriner quantité d'armoiries avec leurs cimiers, mais la mort qui l'enleva dans un âge avancé, ne le lui permit pas. Il a été enterré dans le chœur de l'église des R. F. Mineurs de Huy, sous un mausolée de marbre blanc assez remarquable. Il laissa une partie de ses manuscrits aux religieux de ce couvent. Il avait été élevé à la grande chanterie de l'église cathédrale de Liège. Son successeur dans cette dignité hérita aussi de son goût pour l'histoire généalogique.

**HINNISDAEL** (*Guillaume Bernard de*), seigneur de Soumagne et de Melin, et chanoine de la cathédrale de Liège, embrassa, en profitant des recherches de ses prédécesseurs, le même sujet que Gisbert de Wissoch auquel il avait succédé dans ses fonctions, mais il l'étendit beaucoup plus loin ; il passait en revue, dans son vaste ouvrage, tous les chanoines de cette cathédrale qui avaient occupé quelques emplois ou dignités ; il y donnait les généalogies de leurs familles ; il y marquait leurs promotions, les fondations qu'ils avaient faites, la date de leur mort, etc. Il avait fait dessiner leurs blasons et leurs quartiers ; il avait même inséré dans son ouvrage les noms des bourgmestres de Liège avec des remarques sur les évènements arrivés pendant leur magistrature : tous ces objets formaient cinq grands volumes qui n'ont point paru. Bernard de Hinnisdael est mort vers le commencement du 18<sup>e</sup> siècle.

**DESCHAMPS** (*Bertholet ou Barthélemi*), juriconsulte estimé et l'un des greffiers du conseil-ordinaire. Il avait rempli son porte-feuille d'une prodigieuse quantité de mémoires sur les familles nobles et patriciennes du pays de Liège, mais sans avoir aucun dessein d'en faire part au public ; il offrait sur presque

toutes ces familles des détails très-curieux. Bertholet Deschamps mourut en 1697. Loyens, dans son *Recueil Héraldique*, nous apprend que ses manuscrits ont passé dans la bibliothèque de M. Duchâteau, bourgmestre de Liège en 1716.

1650. RAMÉE (...*La*), célèbre chef de partisans, né vers la fin de l'autre siècle. En 1608, il partit de Liège avec un grand nombre de ses compatriotes que la gloire des armes et le zèle pour la religion conduisirent en Hongrie pour y aller combattre les Turcs. Lambert Foullon, oncle de l'historien, mourut dans cette guerre après s'y être signalé par des exploits glorieux.

La Ramée revint au pays de Liège en 1611, couvert de lauriers : il persuada à quelques braves de le suivre, et retourna en Bohême, où l'archiduc Léopold, voulant introduire l'inquisition, venait de se brouiller avec les protestans. Ce prince, aidé de la troupe de La Ramée, en partie composée de Liégeois, surprit la ville de Prague, et en donna le commandement à ce vaillant capitaine investi de la confiance de l'empereur ; mais, malgré son courage et son habileté dans l'art militaire, il en fut bientôt délogé par les forces de l'archiduc Mathias : néanmoins, il sut se maintenir sur les frontières de la Bohême jusqu'à la paix.

Par suite de la guerre qui agitait alors toute l'Europe, et dont le pays de Liège, sans cesse traversé par les troupes, eut cruellement à souffrir ; malgré sa neutralité, le capitaine La Ramée vint au mois de novembre 1623, se cantonner à Jupille avec sa compagnie. Le conseil de la cité de Liège voulant l'en déloger, ordonna aux paysans et aux manans de Jupille et des environs, de prendre les armes pour arrêter ses courses, et se refusa à ses demandes. La Ramée montra alors ses ordres signés des commissaires de l'empereur, por-

tant qu'il pouvait exiger en toute rigueur le paiement de ses gages et celui de sa troupe ; ce qui jeta le trouble et l'alarme dans la ville et les campagnes.

Cet homme qui, par ses exploits militaires, s'était acquis un nom dans l'histoire des guerres de cette époque, fut condamné à mort par les ordres de l'empereur, pour quelques crimes dont il s'était rendu coupable.

1650. GOSSWIN (*Gérard*), peintre, né à Liège. Nous ignorons les principales circonstances de la vie de cet artiste si remarquable, l'année de sa naissance et celle de sa mort. Ses tableaux de fleurs et de fruits, dignes de Zeuxis, le firent connaître avantageusement en Italie et en France. La réputation qu'il s'était acquise à Rome par ses ouvrages, le suivit à Paris où il obtint le plus grand succès. Louis XIII l'appela à sa cour, et le chargea d'enseigner les premiers éléments du dessin au Dauphin, depuis Louis XIV. L'amour de la patrie l'emporta sur l'espoir certain d'une fortune brillante en France, s'il voulait s'y établir. Gosswin, de retour à Liège, se lia d'une étroite amitié avec Bertholet Flémalle et Gérard Douffet. Ils ont quelquefois employé leurs pinceaux dans le même tableau. Parvenu à l'âge de 60 ans, notre artiste s'engagea dans les liens du mariage ; son épouse lui donna deux filles qui se consacrèrent à la vie religieuse. Il mourut à Liège et fut enterré dans l'église paroissiale de St.-Remi (depuis démolie). Avant de mourir, il légua à la Ste.-Vierge qu'on honorait particulièrement dans cette église, deux superbes tableaux de fleurs, qui ont été ravies à sa patrie, lors de la révolution.

Peu de peintres ont été plus instruits que Gérard Gosswin ; les qualités du cœur ne le rendaient pas moins estimable que celles de son esprit. Naturellement généreux et bienfaisant, il ne paraissait sensible

qu'à un seul plaisir, celui d'en faire aux autres : sa douceur, sa probité, sa candeur lui conciliaient l'amitié et l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Plus avide de gloire que d'argent, il ne laissait pas sortir d'ouvrages de ses mains, qu'il ne leur eût donné le dernier trait de perfection. Il dissertait agréablement sur tout ce qui a rapport à son art, comme l'histoire, la fable, les costumes des différens peuples, l'architecture, etc.

Son inclination le portait à peindre des fleurs et des fruits ; il y réussit singulièrement, non par un travail léché et pénible, mais par une *touche hardie*, des *couleurs vraies* et *bien empâtées* : ses tableaux, vus à une distance convenable, font un très-grand effet. C'est dans ce genre qu'il a égalé les plus grands maîtres qui ont parcouru la même carrière.

Mr. J. L. Desoer, à Solières près de Iluy, qui possède, entr'autres, de *très-belles copies* faites par Delcours de *deux fresques de Raphaël*, au Vatican, l'*Ecole d'Athènes* et une *Dispute du St.-Sacrement*, ainsi qu'une *Ste.-Fansille* de grandeur naturelle attribuée à Raphaël, possède aussi un superbe tableau dont l'idée est sublime et prouve tout à la fois la supériorité et la noblesse des sentimens des deux amis de Gérard Gossuin. En voici le sujet :

Bertholet Flémalle, Gérard Douffet et Gérard Gossuin se trouvant à Rome, avaient acheté une petite statue de *Bacchus* en bronze. Ne pouvant la partager, ils convinrent d'établir entre eux un concours de peinture, et que celui des trois, qui produirait le meilleur tableau, posséderait seul la statue. Les tableaux achevés, les trois amis se réunirent, mais il ne purent s'accorder sur celui qui avait mérité le prix. Douffet voulait le donner à Bertholet, et celui-ci à Gossuin, dont on suppose que l'avis était en faveur de Douffet. Cette discussion fait l'objet du tableau suivant, dont

ils trouvèrent piquant de faire le spectateur juge de leurs talens, en y mettant la main tous les trois.

Les personnages sont à demi-corps et de grandeur naturelle. On voit dans le coin, à droite du spectateur, Gérard Douffet ; il est peint de profil, et vêtu de noir ; vers le milieu se trouve sa femme, qui est peinte de face, et dont la robe est de satin blanc : elle tient de la main droite une branche de rosier rouge qu'elle admire. — Bertholet, vu presque de face, est dans le coin à gauche : il est habillé en chanoine, manteau rouge, etc. etc. ; derrière lui, se trouve un vase antique auquel est attachée une guirlande de fleurs. — Douffet tient de la main droite, et derrière sa femme, la statue en bronze, et il l'offre à Bertholet : celui-ci la refuse, et montre de la main gauche, la guirlande de fleurs. Douffet semble dire à Bertholet : *Je vous donne le prix* ; et Bertholet répond : *C'est Gossuin qui l'a mérité.*

Dans ce tableau, Douffet et sa femme sont peints par Bertholet ; celui-ci est peint par Douffet, et les fleurs sont de Gossuin. La hauteur de ce tableau, qui est très-bien conservé, est d'un mètre, 20 centimètres : la largeur de deux mètres environ. Les grands maîtres s'y font reconnaître par la correction du dessin, l'entente du clair-obscur, et la magie de la couleur. Les portraits passent pour très-ressemblans.

La famille Desoer possède encore un tableau du même maître, représentant : *Les Cyclopes forgeant l'armure d'Enée en présence de Vénus.* Hauteur 95 cent., largeur 1 mètre. 62 cent.

1650. BAVIÈRE (*Ferdinand de*), électeur de Cologne, évêque de Liège, de Munster, d'Hildesheim et de Paderborn, et abbé de Stavelot, était fils de Guillaume V, duc des deux Bavières, et de René de Lorraine. Il fut d'abord nommé coadjuteur de son oncle, Ernest de Bavière, dans l'archevêché de Cologne,

et ensuite chanoine de Liège ; enfin élu évêque à l'unanimité, le 16 mars 1612. Quelques jours après, il partit pour Francfort, où la diète s'occupait alors de l'élection de l'empereur ; il assista au couronnement de Mathias. Durant son absence, l'église de St.-Remacle au Pont fut entièrement consumée par les flammes.

Ayant notifié aux Etats qu'il ferait sa joyeuse entrée à Liège, le 17 janvier 1613, on se prépara à le recevoir avec toute la magnificence de ce temps-là. Mr. Polain nous en donne le récit suivant :

La garde de dix hommes, les arquebusiers, les arbalétriers, les archers de St.-Pholien et de St.-Nicolas, les corps de métiers avec leurs bannières étaient échelonnés dans les rues que devait traverser le cortège. Le conseil de la cité et les principaux bourgeois, revêtus du riche *costume espagnol*, attendaient le prince au petit pont *Del Creyr*, à Coronmeuse. Vers les dix heures du matin, plusieurs coups de canon annoncèrent l'arrivée de Ferdinand.

Près de quinze cents cavaliers des plus nobles familles de la Lorraine, de l'Allemagne et du Brabant, parmi lesquels on distinguait le prince de Vaudemont, escortaient l'évêque. Les habitans du faubourg St.-Léonard faisaient retentir l'air de cris de joie, et applaudissaient à cette magnifique cavalcade. Après avoir salué Ferdinand, le conseil et les bourgeois se mirent en marche et précédèrent le prince escorté des deux bourgmestres de la cité. Arrivés à la porte de St.-Léonard, ils lui présentèrent les clefs de la ville sur un plateau d'argent, et Ferdinand prononça à voix haute le serment exigé par les statuts.

On continua d'avancer ; arrivé près de l'église St.-Georges, le cortège s'arrêta. On avait élevé dans cet endroit un théâtre richement décoré, où des musiciens chantaient en l'honneur du prince. Une jeune

filles, représentant la cité de Liège, s'y tenait debout ; à la vue de l'évêque, elle s'élança du théâtre, et soutenue par quelques fils de fer artistement placés, elle se laissa glisser jusqu'aux pieds de Ferdinand, lui offrit un riche bouquet de fleurs, et récita ces vers composés par l'un des beaux esprits du temps :

Grand prince, noble d'yeux,  
Prince délicieux,  
D'où m'arrive ce bonheur,  
D'où m'aborde cet honneur.  
Que chez moi, ta pauvre Liège,  
Tu viens, quittant ta duché,  
Laisant ton archevêché,  
Planter les pieds de ton siège ?  
Las, prince, je n'ai loyer,  
Digne de toi pour payer  
Un si charitable office,  
Si ce n'est un grand amour  
Duquel ton peuple à l'entour  
Te fait déjà sacrifice, etc.

Le cortège continua sa marche vers la grande place du marché, où de nouveaux spectacles attendaient le prince. On y avait aussi élevé plusieurs théâtres où l'on représentait des mystères et des histoires. A côté de ces théâtres, on avait allumé trois grands feux de joie, et à côté de ces feux, s'élevaient trois pyramides ornées de guirlandes aux couleurs de la maison de Bavière.

Arrivé près de la cathédrale, le prince jeta plusieurs poignées d'or et d'argent à la foule qui se pressait avidement sur ses pas, et monta les degrés de St.-Lambert où l'attendait le chapitre. Après avoir rendu des actions de grâces au Seigneur, Ferdinand fit son entrée dans le palais épiscopal, et assista au splendide banquet qui lui avait été préparé. Une statue de cire, artistement faite, représentant Ernest de Bavière, avait été élevée dans la salle du banquet ; à l'arrivée du prince, on ôta la guirlande qui couronnait la tête

de la statue , pour en orner celle de Ferdinand , en présence des députés des bonnes villes du pays , qui , après lui avoir présenté *bœufs , moutons et brebis* , prêtèrent le serment de fidélité. On se mit ensuite à table ; la *nymphé*, chargée de représenter la cité de Liège fut placée à côté de l'évêque. Après le repas , le peuple se dispersa , faisant retentir l'air d'acclamations prolongées.

Les rejouissances publiques durèrent encore pendant plusieurs jours , mais elles firent bientôt place à de profondes inquiétudes. Ferdinand qui n'avait prêté le serment accoutumé des évêques de Liège , qu'après avoir exigé des modifications à certains articles et avoir commenté longuement les autres , ne tarda guères à démasquer ses vues ambitieuses et despotiques.

Pour obvier aux *désordres* fréquens , et surtout aux *querelles* et *homicides* qui se commettaient alors , ce prince , d'un commun accord avec le magistrat et conseil de la cité , prohiba *dague , verdin , poignard , habits fourrés , corselets de maille*, etc. , jusqu'à une espèce de *bâtons durcis au feu* , et ne permit d'autre port d'armes que celui de l'épée.

Élevé dans la politique allemande et imbu dès l'enfance des principes du despotisme , Ferdinand , sans consulter la cité , obtint de l'empereur Mathias un rescrit impérial qui anéantissait le règlement de 1603 , que la cité de Liège s'était donné pour l'élection de ses magistrats , et le remplaçait par celui de Heinsberg. Ce règlement , qui confiait directement l'élection magistrale aux XXXII métiers , contrariait les vues de Ferdinand , parce qu'il donnait trop d'influence au peuple. Dans la journée d'État , il demanda un impôt de 5 *sols sur chaque vitre* : les États s'y refusèrent , et le peuple irrité de ses manœuvres se souleva : Ferdinand , suivant l'usage , fit tomber quelques têtes de bourgeois , et tout rentra dans l'ordre , du moins pour



quelque temps. Tels furent les tristes précurseurs des nombreux orages qui signalèrent ce long règne de trente-huit ans. Le mécontentement devint général, et une puissante opposition, soutenue par la politique française, s'organisa bientôt, et entretint dans le pays un ferment de discorde qui le mit à deux doigts de sa ruine.

L'évêque voulut justifier les mesures qu'il venait de prendre. Dans un long manifeste dirigé contre les bourgmestres et adressé à la chambre impériale de Spire, il se plaignit de la résistance du conseil de la cité et de ses nombreux empiétemens sur l'autorité du prince. Des murmures violens éclatèrent de toutes parts à la publication de cette pièce célèbre qui reparut plus tard sous le nom des *cinquante-huit articles*. Malgré les intrigues du prince, et les divers mandemens de la chambre impériale, les bourgmestres ne tinrent aucun compte d'ordres qui froissaient si évidemment les anciens privilèges de la cité, et l'on continua de procéder à l'élection des magistrats selon les formes populaires de 1603.

Après quinze années d'attente, la chambre impériale prit enfin une décision touchant les affaires du pays de Liège ; elle était favorable au prince, et celui-ci s'empressa de la faire signifier aux magistrats de la cité. Cette triste nouvelle fut bientôt connue de tous ; les métiers s'étant assemblés, décidèrent qu'il serait formé opposition au rescrit de la chambre impériale et qu'une députation se rendrait près de l'empereur à Vienne : le bourgmestre Rausin et l'avocat Prié furent choisis pour remplir cette mission. D'un autre côté, les partisans du prince, sous prétexte de s'opposer aux incursions des soldats étrangers, mandèrent quelques corps de troupes allemandes qui, pendant sept mois, se livrèrent à d'affreux brigandages, et ne quittèrent le pays qu'après s'être fait payer des sommes considérables.

Le 13 avril 1629, les députés Rausin et Prié obtirent de l'empereur une résolution favorable à la cité ; mais les ministres de Ferdinand et les gens de son conseil privé en détournèrent le sens par de perfides interprétations , et crurent s'y voir autoriser à agir militairement contre la cité ; l'empereur déclara alors qu'il défendait toute exécution à main armée : *Apprenant, dit-il, que le pays de Liège est travaillé et rongé par les fréquentes vexations et les ravages des soldats étrangers qui arrachent les entrailles et la substance des pauvres ; que les dits soldats tiennent les voies publiques assiégées , empêchent le commerce , tuent , pillent , et traitent fort mal nos sujets , et voulant porter remède à toutes ces misères , nous déclarons prendre ce pays sous notre sauve-garde.*

Ferdinand, environné de flatteurs, inspiré par Zorn, son conseiller intime , qui abusait étrangement de sa confiance , irrité comme toutes les ames faibles par la contradiction , jura dès ce moment une haine implacable à la cité de Liège. Ne respirant que le despotisme , mais sentant bien que pour y parvenir et établir une domination arbitraire dans le pays , il fallait subjuguier Liège ; c'est donc à détruire la liberté de cette capitale, qu'il va consacrer tous ses efforts. Tantôt vaincu , toujours souple et sachant céder aux circonstances , mais aussi toujours actif , acharné , rien ne le détournera de ses sinistres projets : les courtisans l'applaudiront, l'aideront, mais malgré vingt années d'oppression , de vexations , et la corruption la plus raffinée , la force seule lui procurera une espèce de triomphe , qui a transmis son nom à la postérité couvert d'opprobre et d'infamie ; et il trouvera jusqu'à la fin de son règne, les Liégeois pleins d'un patriotisme pur et d'une énergie que rien ne peut abattre. Beeckman et La Ruelle qu'il détestait , parce qu'ils défendaient avec intrépidité les droits de leurs con-

citoyens injustement attaqués , périrent victimes de leur zèle. Des dissensions civiles, des guerres intestines, causées en partie par la politique astucieuse de la France , et d'un autre côté par la marche tortueuse et hypocrite de Ferdinand , ensanglantèrent le règne de ce prince , et préparèrent la ruine de l'antique liberté liégeoise.

En 1613 , Albergati , évêque de Bitôgle et légat du St.-Siège , vint à Liège et fit la visite du diocèse. Il travailla à redresser les abus et à rétablir l'ancienne discipline ecclésiastique dont il restait peu de vestiges ; ce qu'il attribuait, dit-il, dans un discours, à ce que :

« Quoique tout ce qui regarde le ministère des pasteurs , soit amplement expliqué tant dans les saints conciles que dans les canons, et que ce qui concerne l'administration des sacrements soit compris dans le *Rituel* de l'église de Liège ; néanmoins nous avons reconnu par notre propre expérience, et non sans une très-vive douleur, que les points les plus essentiels étoient pour la plupart, ou ignorés ou négligés, pour ne pas dire méprisés par les uns et les autres, sous prétexte qu'il n'y avoit point de précepte particulier qui les obligeât de les observer.

« De ce mauvais principe, continue-t-il, est suivi un dérèglement affreux dans les mœurs , et un scandale criant dans l'exercice du ministère de la parole de Dieu. »

Dans la vue d'augmenter et de perpétuer la dévotion singulière des Liégeois envers le St.-Sacrement , Albergati dressa le plan d'une *Confrérie* pour laquelle il fit quelques réglemens et obtint du St.-Siège des indulgences considérables. Depuis lors , ces confréries se multiplièrent à l'envie non-seulement dans le diocèse de Liège, mais encore dans les provinces voisines.

Cette même année, Ferdinand de Bavière ayant été nommé conjointement avec l'archiduc Albert , pour

faire exécuter à Aix-la-Chapelle la sentence portée par l'empire contre cette ville , où le protestantisme appuyé du voisinage et de la protection de la Hollande était dominant depuis l'an 1581 , rétablit l'ancien ordre de choses ; cet évêque , profitant de la circonstance favorable , y envoya André Streignart et Jean Chapcauville avec mission de raffermir le catholicisme dans cette ville impériale dépendante de l'évêché de Liège. Pour mieux y parvenir , il obtint du nouveau sénat , l'établissement d'un collège pour les Jésuites.

Vers le même temps , on vit s'établir successivement à Liège , les *Jésuites Anglais* , les *Dames Anglaises* , les *Religieuses de Ste.-Walburge* , les *Minimes* , les *Carmes-Déchaussés* , les *Ursulines* , les religieuses dites de *Notre Dame des Anges* , les *Augustines* , les *Carmélites-Déchaussées* , les *Célestines* , les *Bénédictines* , les *Dominicaines* , les *Franciscaines* , les *Capucines* , les *Récollectines* , les *Conceptionnistes* , les *Urbanistes* , les *Tertiaires* , qui eurent bientôt après des maisons dans les diverses villes et bourgs du pays.

Se conduisant en toutes choses , par système , dans un sens opposé à l'esprit de la constitution liégeoise , Ferdinand demanda et obtint de l'empereur Mathias un diplôme , par lequel il lui accordait du consentement des électeurs de l'empire , pour le terme de 20 ans , la permission d'établir dans la principauté de Liège , un nouveau soixantième sur les marchandises d'importation , d'exportation ou de transit , dont le produit devait être appliqué à la solde des garnisons de Huy , Dinant , Bouillon , et autres places. Prévoyant bien que les états du pays ne consentiraient point à cette permission inconstitutionnelle , et ne pouvant cependant la publier ni la mettre à exécution sans leur concours , il sollicita l'envoi à Liège d'une commission impériale , sous le prétexte d'y assoupir les différends qui existaient entre le clergé , les états et la

été au sujet de la quote-part que chacun devait fournir pour les nécessités publiques, et de travailler à la réformation des tribunaux, mais dans le fond, pour parvenir à faire exécuter le diplôme impérial qui lui tenait à cœur. Ses diverses manœuvres échouèrent contre la fermeté des états.

En 1618, cet évêque tint à Liège un synode, dans l'église cathédrale, composé du clergé primaire et secondaire et de tous les abbés du diocèse, qui fut publié sous le titre suivant : *Decreta synodi diœcesis Leodiensis. Anno 1618, sub Ferdinando à Bavariâ.* Liège. Ouwertx. 1618. On lui doit un nouveau Bréviaire : *Breviarium Leodiense Ferdinandi.* Liège, Tournay, 1636. *Pars Hiemalis*, in-16; et un Paroissien : *Parochiale Leodiense jussu Ferdinandi emendatum.* Liège, Hovius, 1641, in-4°.

Les Jésuites de Liège, à l'instigation de l'évêque, ouvrirent un cours de philosophie dans leur collège; mais l'Université de Louvain s'y étant opposée, ils le cessèrent. Le séminaire de la Chaîne continua le sien.

L'année suivante eut lieu la conspiration de Hersin, jeune homme né à Utrecht. Les ministres et conseillers de Ferdinand de Bavière, ne pouvant digérer l'affront qu'ils avaient reçu de la part des États qui s'étaient refusé à l'impôt sur les vitres, au nouveau soixantième, etc., etc., résolurent de s'en venger, et couvrirent leur dessein du masque de la religion : ils lancèrent des libelles atroces contre tous ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, les accusant hautement de vouloir introduire la liberté de conscience dans la ville et le pays de Liège. Hersin, poussé par eux, dénonça le suffragant de Liège, Maurice prince d'Orange, Justin comte de Nassau, le comte de Bellejoyeuse, le prince de Sedan, et un grand nombre d'autres personnes de distinction et des principaux de la bourgeoisie, dont deux, entr'autres, Bassinier et Hardé, accusés d'être de

ce prétendu complot, furent mis à mort. Les véritables auteurs de cette conspiration ayant été découverts, ils quittèrent pour un temps la ville ; mais Hersin, qu'ils avaient mis en avant, fut livré aux échevins et supplicié à l'opposite de la rue Neuvice. Tels étaient les moyens habituels (la perfidie et la calomnie), qu'employaient contre les hommes opposés à leurs petites vues, les conseillers de ce prince.

Sous son règne, on apporta des améliorations au mont-de-piété de Liège ; les usuriers furent chassés, et l'on établit des monts-de-piété dans quelques-unes des bonnes villes du pays. Ayant voulu assigner en 1624, un lieu particulier pour le *poids de la ville*, les bourgeois pour calmer le mécontentement du peuple, ou pour tout autre motif, permirent à chacun, l'année suivante, d'aller peser sa marchandise où bon lui semblait. Ferdinand dans la pensée de favoriser le commerce liégeois avec l'Allemagne, envoya des députés à Bruxelles pour y traiter le projet d'un canal de jonction entre le Rhin et la Meuse. Les Hollandais alarmés des suites d'une pareille entreprise, s'y opposèrent de toutes leurs forces, et engagèrent même les États du pays à ne pas y donner la main, s'ils ne voulaient s'exposer aux malheurs d'une guerre. Malgré ces menaces, on commença les travaux de ce canal en 1626 ; il prend les eaux du Rhin à Rhinberg, passe par Gueldre et vient aboutir à Venloo.

En 1628, Ferdinand tenta pour la première fois, mais en vain, de donner de sa seule autorité des lois au pays. Il publia sous son sceau particulier un mandement, ordonnant aux étrangers, vagabonds et soldats qui rôdaient alors dans la principauté, d'en sortir, sous peine d'être *fouettés de verges* pour la première fois ; et en cas de récidive, d'être *pendus et étranglés*.

Depuis longtemps, Ferdinand, par ses tracasseries, son indigne et méprisable manière de gouverner, et

son projet de voir la principauté accéder de nouveau au cercle de Westphalie , avait perdu la confiance des Liégeois. De plus en plus irrité des contradictions que lui suscitait la cité de Liège dans ses empiétemens sur la constitution, il lança un manifeste contre elle. Le bourgmestre La Ruelle , en sa qualité de syndic , y répondit par un écrit en forme d'appel, qui fut envoyé à la chambre impériale de Spire. On publia la même année (1636), une lettre adressée au pape Urbain VIII par le chapitre cathédral et le clergé de Liège. Cette pièce est un exposé de tous les griefs du pays contre l'évêque, et une condamnation de sa conduite. Après quatre années de troubles , la paix de Tongres ramena Ferdinand à Liège ; mais les Chiroux et les Grignoux dont la haine existait toujours, plongèrent de nouveau le pays dans de nouveaux malheurs.

Au mois de janvier 1643 , la Meuse déborda et vint baigner le portail de l'église cathédrale : elle renversa le Pont-des-Arches et causa des dommages incalculables. On fit venir des ingénieurs de Hollande, et la cité conclut avec eux pour une somme de 180,000 écus la reconstruction de ce pont , qui fut terminé vers 1646 , malgré les réclamations de l'évêque.

En 1649, le baron Gilles de Bocholt, grand doyen de l'église de Liège , étant mort , une partie du chapitre élut Jean Arnold , baron de Lérade , pour le remplacer ; et l'autre Maximilien Henri de Bavière, neveu de Ferdinand. Ce dernier soutint ses droits par la voie des armes , se rendit maître de Liège, lui imposa la loi , et fit décapiter les bourgmestres Barthélemi Roland et Wathieu Hennet , Léonardi et Barbière , pour avoir soutenu les droits de la cité. Après cette sanglante exécution , on vit renaître l'ordre et la tranquillité à Liège. La principauté fut accablée d'impôts, tant de la part de l'évêque que de celle de l'empire qui envoya des troupes pour les faire payer.

Ferdinand de Bavière sentant ses forces défaillir, travailla à se donner un successeur. Le chapitre cathédral lui donna pour coadjuteur son neveu, Maximilien-Henri, auquel il laissa tous ses pouvoirs pour régler les affaires du pays.

Sur la fin de cette année, la coutume d'envoyer le vin à ceux qui avaient assisté aux obsèques, fut abolie, par la raison que la plupart de ceux qui le donnaient, n'avaient souvent pas le moyen de faire cette dépense. L'érection d'une citadelle fut résolue et exécutée avec vigueur par les soins de Maximilien-Henri de Bavière, à l'aide de laquelle il se proposait de tenir en bride les Liégeois.

Ferdinand de Bavière mourut subitement le 13 septembre 1650, dans son château d'Aremberg en Westphalie, après avoir gouverné l'évêché de Liège 38 ans, sans avoir pris les ordres sacrés : il fut enterré dans l'église cathédrale de Cologne.

Il ne montra jamais *aucun amour ou bonté épiscopale* : obéissance et argent étaient ses seuls moyens de gouverner. Durant 23 ans, il ne résida à Liège que six mois et dix-huit jours. Il engagea la mense épiscopale, malgré le donatif qu'il reçut de la nation, pour 350,000 florins, et tira du mont-de-piété de Liège, au détriment des pauvres, une somme de 75,000 florins. Il fut un véritable fléau pour les Liégeois. Sous son règne, les états firent l'acquisition de la terre et seigneurie de Fléron : la ville de Brée, dans la Campine, fut déclarée définitivement appartenir à la principauté ; on tâcha d'obtenir de l'Espagne, une compensation pour les territoires de Charlemont, Philippeville et de Mariembourg, qui appartenaient au pays.

Le P. Foullon nous apprend, que sous Ferdinand de Bavière, la cité de Liège était accablée d'impôts consistant dans les suivans : 1° un soixantième sur toute



espèce de marchandises venant dans la cité, faubourgs et banlieue ; 2° un impôt de 29 sous par tonne de bière ; un autre de 40 sous par tonne de hougarde ; 4° un autre de 18 florins par tonne de vin ou de vinaigre ; 5° que celui sur la viande rendait annuellement 14,000 florins : celui sur chaque pièce de draps sortant de la foulerie rendait annuellement 40,000 florins. Il estime l'impôt annuel de la cité à 407,820 florins, ce qui fait, outre les donatifs fréquens accordés à l'évêque, les sommes payées aux troupes étrangères et les impôts immenses de l'État, environ 15,497,160 florins pour la durée du règne de ce prince.

Ferdinand avait fait construire à une lieue de Bonn, une superbe église, sur une montagne qu'on appelle Ste.-Croix, où il fonda aussi le monastère des Servites auquel il assigna des rentes.

1651. ROBERTI (*Jean*), savant Jésuite, né le 4 août 1569, à St.-Hubert, bourg de l'Ardenne dépendant de la principauté de Liège. Il fit son cours d'humanités chez les Jésuites nouvellement établis à Liège, et celui de philosophie chez les PP. de la même compagnie, au collège des Trois Couronnes à Cologne, où il remporta la première place à la promotion des maîtres-ès-arts faite en 1592. La même année, il entra au noviciat des Jésuites de la province du Rhin. Depuis il enseigna avec réputation la théologie et l'écriture sainte dans les Universités de Douai, de Trèves, de Wurtzbourg, et ensuite dans celle de Mayence, où il se fit recevoir docteur en théologie. Il fit aussi un assez long séjour à Liège, et mourut d'une manière fort édifiante à Namur, le 14 février 1651, à l'âge de 82 ans.

Les ouvrages du P. Roberti sont encore recherchés : ils traitent en grande partie de matières singulières, et prouvent que l'auteur était versé dans les belles-

lettres, la théologie, la controverse et dans l'histoire ecclésiastique. Il a publié :

1° *Dissertatio de superstitione*. Trèves, Henr. Bock, 1614, in-16.

2° *Mysticæ Ezechielis Quadrigæ, id est, sacrosanctæ quatuor Evangelia, et historiarum et temporum serie vinculata, græcè et latinè, digestore R. P. Joh. Roberti*.... S. T. D. Mayence. Joan. Albinus, 1615, in-fol. p. 256. C'est l'ouvrage le moins estimé de cet auteur.

Rodolphe Goclenius, fils, docteur en médecine, et professeur de physique et de mathématiques à Marpurg, zélé disciple de Paracelse, après avoir donné au public sa *Physiologia crepitûs ventris*, une *Uranoscopia*, une *Chiromancia*, et divers autres ouvrages en faveur des devinations superstitieuses, publia : *Tractatus de magneticâ curatione vulnerum*, etc., etc., ce traité dans lequel il prétend guérir toutes les maladies avec l'aimant, donna lieu à une dispute très-vive entre lui et le P. Roberti qui publia à ce sujet :

3° *Tractatûs novi de magneticâ vulnerum curatione, authore D. Rodolpho Goclenio, etc. brevis Anatomie*, etc. Louvain, 1616, in-18, p. 54; Trèves, 1615, in-12; et dans le *Theatrum Sympatheticum auctum*. Nuremberg, 1662, in-4°.

Rodolphe Goclenius répondit à cet opuscule par sa *Synarthrosis magnetica*, etc., que le P. Roberti réfuta par l'écrit suivant :

4° *Goclenius Heautontimorumenos, id est, Curationis magneticæ et unguenti armarii ruina*, etc. etc. Luxembourg, 1618, petit in-12, p. 356.

Goclenius ayant depuis publié son *Mirabilium naturæ liber*, le P. Roberti fit paraître :

5° *Metamorphosis magnetica Calvino-Gocleniana*, etc., etc. Liège, Jean Ouwerx, 1618, in-16, p. 140.

6° *Goclenius magnus serio delirans epistola*. Douai,

1619, in-12; réfutation de l'opuscule de Goclenius intitulé : *Morosophia*.

7° *Curationis magneticæ, et unguenti armarii nãgica impostura clarè demonstrata modesti responsio ad perniciosam disputationem Joannis Baptistæ ab Helmont, medici pyrotechnici, contra eundem Robertum acerbè conscriptum*. Luxembourg, 1621, in-12; Cologne 1622, in-12. On trouve dans le *Theatrum Sympatheticum*; Nuremberg, 1662, in-4°, tous les écrits des deux antagonistes au sujet de cette polémique.

8° *Contemptus mundi, auctore anonymo: opusculum pium versu rythmico conscriptum*, à Joanne Roberti. S. J. publicatum. Luxembourg 1618, in-12.

9° *Nathanaël Bartholomæus seu Demonstratio quã clarè probatur Nathanaëlem esse Bartholomæum Apostolum*. Douai, 1619, in-4°; d'autres savans écrivains ont soutenu cette assertion, entr'autres, Alphonse Tostat, Cornelius à Lapede, Henri Hammond, Gavantus, le P. Fabricio Pignatelli et le P. Jean Stilling.

10° *Ecclesiæ Anglicanæ reformatæ basis, impostura; cum epistolâ ad ill.<sup>mos</sup> atque amp.<sup>mas</sup> Serenissimi Magnæ Britannicæ Regis consiliarios. Discutitur etiam obiter consilium profectionis, sive fugæ in Angliam Marci Antonii de Dominis; quondam archiepiscopi, nunc archiapostatæ. Reducendis seductis, maxime Anglis, scribebat Joh. Roberti*. S. T. D. Luxembourg, 1619, in-32 p. 307. Le P. Roberti attaque dans cet ouvrage, deux synodes tenus en Angleterre.

11° *D. Thiofridi Ordinis S. Benedicti, abbatis et domini Eflernacensis, Flores Epitaphii Sanctorum, libris quatuor, hactenus nunquã editi; Opus multâ pietate, eruditione multigenâ, et verè floridâ refertum*. Joh. Roberti, ex duobus MSS. biblioth. Eflernacensis S. Clementis Willibrordi,., descripsit recensuit, distinxit et notis illustravit. Flôrui Thiofridus antè

*annos D. L. cujus et vita ab eodem Roberti addita.* Luxembourg, 1619, in-4° p. 224, gros caractère.

12° *Historia S. Huberti, principis Aquitani, ultimi Tungrensis et primi Leodiensis episcopi, ejusdemque urbis conditoris, Arduennæ apostoli, magni Thaumaturgi*, etc. Luxembourg, 1621, in-4°, p. 572. Dédicée à l'infante Isabelle et à Nicolas Fanson, abbé de St. Hubert. Cette histoire est très-curieuse et assez rare aujourd'hui : elle est divisée en trois parties. La 1<sup>re</sup> contient la *vie* de St. Hubert telle que Surius l'avait donnée; on y trouve la translation du corps de ce saint, des notes et des paralipomènes sur sa vie.

La 2<sup>e</sup> qui traite du culte de St. Hubert et de ses miracles, renferme le livre *De miraculis sancti Huberti*, ouvrage écrit par un moine de St.-Hubert, qui vivait encore vers la fin du onzième siècle. L'auteur de cette relation écrit assez bien pour son siècle: il montre dans son récit beaucoup d'exactitude et de bonne foi, mais aussi beaucoup de crédulité. Il nomme les personnes, sur qui se sont opérés les miracles qu'il rapporte, et spécifie les lieux d'où elles étaient: souvent même il marque l'année des miracles des 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> siècles; ce qui prouve qu'il avait de bons mémoires entre les mains. Cet auteur anonyme commence sa relation à l'an 825 (époque de la translation du corps de St. Hubert à Andain), et la termine vers 1100. Elle n'offre d'autre intérêt qu'en ce qui concerne le pouvoir que St. Hubert continuait d'avoir auprès de Dieu, en faveur de ceux qui l'invoquaient. Ce que l'auteur dit de la *guérison de la rage*, est une preuve de l'ancienneté du recours qu'on a eu à St. Hubert pour cette maladie, ainsi que des cérémonies qui s'y pratiquaient dès lors. Il désigne, mais en termes obscurs, la *neuvaine*, qu'on fait encore faire aujourd'hui à ceux qui vont à St.-Hubert, pour être garantis du danger de la rage: il indique plus clairement la coutume déjà reçue de les *tailler au front*, et d'y insérer un *brin de l'étole*

de *St. Hubert*. Il parle aussi de la fameuse *chasse*, que la noblesse avait coutume de faire tous les ans à la fête du Saint, et qui était depuis longtemps en usage. Il rapporte jusqu'à dix miracles opérés par ce saint pour la conservation des biens temporels de son monastère, ou de quelques particuliers. On ne peut guère s'empêcher de rire, en lisant au chapitre 21, la délivrance d'un *possédé*, qu'on avait placé dans un tonneau rempli d'eau froide : *Coactus Dæmon*, dit l'auteur, *per posteriora egredi, talem dedit crepitum, ut omne dolium à compage sud resolveretur*. Le P. Mabillon a donné une nouvelle édition de ce livre, dans ses *Acta S. S. Ordinis S. Benedicti*, avec de courtes notes au bas des pages, tome V. p. 297-303.

La 3<sup>e</sup> partie renferme dix dissertations; la plus importante est la 9<sup>e</sup> où le P. Roberti parle des guérisons qui se font journellement à *St.-Hubert*; il y examine selon les règles de la plus sévère critique, si les cérémonies qui s'y observent, renferment quelque chose de superstitieux, et se déclare pour la négative.

L'usage de *tailler* les personnes mordues par des chiens enragés, c'est-à-dire, de leur faire une *légère incision au front* pour leur enfermer sous la peau un brin de l'étole de *St. Hubert*, est fort ancien, puisqu'il en est parlé dans l'anonyme, qui a écrit vers la fin du 11<sup>e</sup> siècle les miracles arrivés en 825, à la translation du corps de ce saint évêque de Liège à Andaïn. Ce même écrivain désigne obscurément la *neuvaine*, qu'on pratique encore aujourd'hui après l'incision. Jean Gerson, auteur du 15<sup>e</sup> siècle, traita cette *neuvaine* de *superstitieuse* (*Tractatus de directione cordis* op. *Bochellum* L. IV. *Decretor. Eccl. Gallicanæ* cap. 50). Quelques docteurs en théologie de Paris, après avoir vu l'avis de ceux en médecine de l'Université de cette ville, parmi lesquels se trouvaient Brayer et Dordart, en portèrent le même jugement, le 10 juin 1671 (*roy. Ste. Beuve* tome 2. cas. 193 p. 627).

Cependant, outre le P. Roberti, le P. Pierre, marchand récollet (*ap. Nicol Pauwels, Theol. Pract. part. IV. c. 12. § 4*), s'était déclaré en faveur de la neuvaine, en ajoutant qu'on disait qu'elle avait été de nouveau examinée et approuvée. Jacques Bondart (*Manualis theol. Tract. V. de præceptis 1 tabulæ. §. 10.*) se fondant sur l'ancienneté de cette dévotion pratiquée à la vue de l'église, avertit qu'on doit se garder de la ranger parmi les vaines observances. Les docteurs de Louvain, Gommar Huygens, Henri de Charneux, Jean Libert Hennebel, le P. Lambert Ledrou, et Martin Steyaerts, l'approuvèrent par une déclaration en date du 6 septembre 1690. Les examinateurs synodaux de Liège, Théodard Cochet, Jean Lebeau, Henri Denys, et Philippe Ferdinand Cuvelier, en firent autant le 22 du même mois.

Jean Louis d'Elderen, évêque de Liège, donna le 4 octobre suivant (1690), un acte où il dit : *Nous jugeons que la dite neuvaine se peut observer et pratiquer en toute seureté et sans aucune superstition.* Il faut remarquer que ce prélat, ainsi que les théologiens de Liège et de Louvain, fait mention dans cet acte de l'explication donnée en 1690 par les religieux de St.-Hubert, du 1<sup>er</sup> article de la neuvaine qui porte : *Elle (la personne taillée) doit se confesser et communier neuf jours consécutifs.* L'évêque et les théologiens restreignirent leur approbation aux termes de cette explication, qui ajoute au 1<sup>er</sup> article : *sous la conduite et le bon avis d'un sage et prudent confesseur, à qui il appartient de juger de la disposition de la personne tant pour la confession que pour la communion.* Les docteurs en médecine de Louvain, Laurent Peeters, Henri Somers et Adrien Regnault approuvèrent, le 17 juin 1691, les articles de la neuvaine qui ont rapport à la médecine, comme conformes aux principes de cette science.

Germain Gillot, docteur de Sorbonne, et chanoine de la cathédrale de Reims, fort connu par la communauté de jeunes gens qu'il élevait, ayant attaqué la *neuvaine* comme remplie d'*observations vaines, ridicules et superstitieuses*, dans une dissertation en forme de lettre qu'il adressa au docteur Hennebel, sous la date du 20 avril 1701, un religieux de l'abbaye de St.-Hubert défendit la cause de son monastère et publia à cet effet : *Explication plus ample de la. neuvaine de St. Hubert*, qu'il fit suivre la même année (1701) d'une *réponse aux objections*, dans laquelle il semble abandonner ce qu'on dit communément de l'origine de l'étole du saint, et du miracle qui la conserve sans qu'elle s'use. Le P. Pierre Lebrun de l'Oratoire, a inséré cette dernière *explication* dans son *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, etc. (édit. de 1733, tome 2 p. 58-99.), et considère cette neuvaine comme *pleine de pratiques superstitieuses*. Nicolas Pauwels, pléban et professeur en théologie à Louvain, s'est proposé cette question et semble la laisser indécise dans sa *Théol. pract. part. IV*.

Collet, prêtre de la Congrégation de la mission, et docteur de Sorbonne, parle de la *neuvaine* à St. Hubert, dans le 3<sup>e</sup> vol. de son *Traité des dispenses (lettre XXII, édit. de Paris, 1753, p. 209-218)*. Après avoir répondu aux plus fortes objections, et observé que les docteurs de l'Université de Louvain ne sont pas gens à tolérer des usages superstitieux, il conclut en ces termes : « Voilà, M., tout ce que je puis vous dire au sujet de la neuvaine de St. Hubert; pour moi, je n'aurais point de peine à la faire. Son adversaire le plus déclaré, Gilot, et tous ses Gilotins, avouent qu'elle n'est pas évidemment mauvaise : *Aperté corruptelâ vacat*. Il dit de plus qu'au moyen de la bonne foi et de la piété, avec laquelle on la fait, on peut obtenir, il aurait pu ajouter et l'on obtient tous les

« jours de Dieu, par les mérites de son saint le préservatif qu'on va lui demander. »

13° *Sanctorum quinquaginta jurisperitorum elogium, contra popolare commentum de solo Ivone publicata*. Liège, Jean Ouwerx, 1632, in-16, p. 212. Ce recueil d'éloges des saints qui s'adonnèrent à la jurisprudence, est dédié à Adrien de Fléron, chanoine de la cathédrale de Liège, qui cultivait particulièrement cette science. Après s'être étendu dans sa dédicace, sur Servais et Gérard de Fléron, père et oncle d'Adrien, il fait l'éloge d'Antoine de Libert l'un des jurisconsultes les plus instruits de son temps et qui savait allier aux devoirs de son état la culture des belles-lettres. Parmi les hommes marquans qu'a fourni la famille de Fléron, le P. Roberti n'oublie pas Gérard, grand-père d'Adrien, que la providence, dit-il, semble avoir accordé aux Liégeois pour les préserver du *venin de l'hérésie* qui s'était introduite à Liège vers 1570. Quelques habitans de cette ville, zélés partisans de la religion prétendue réformée, jugèrent qu'il fallait en admettre l'exercice. Mais on devait en faire la demande au peuple, et puis la lui faire agréer. Gérard de Fléron en était aimé et respecté; on le requit donc, de préférence à tout autre, de lui proposer s'il voulait recevoir cette nouvelle secte. Gérard s'acquitta très-adroitement de cette commission dangereuse : « Désirez-vous, » dit-il, « ô mes concitoyens ! maintenir ou changer » la religion que l'église de Liège, dès son berceau, a » conservée jusqu'à présent, cette religion que vos ancêtres ont observée avec ferveur, cette religion hors » de laquelle ils ont cru qu'il n'était aucun salut à espérer, cette religion enfin, ô Liégeois ! qu'ils vous ont » transmise pure et intacte. » ? Le peuple s'écria unanimement : « Nous n'en voulons pas d'autre. » On statua par un décret inviolable, que tous les fauteurs des opinions de Luther sortiraient de Liège. Ce qui fut exé-



cuté avec rigueur; et depuis on ne s'avisa plus d'agiter cette question. Théodore de Bry, l'un des premiers graveurs de son siècle, expulsé par ce décret, transporta dès lors ses talens en Allemagne. Le P. Roberti termine sa dédicace par l'éloge de François de Fléron, savant Jésuite, que Henri IV voulut fixer en France.

Dans une préface, Roberti rend compte des motifs qui lui ont fait entreprendre cet ouvrage, et répond d'avance aux critiques qu'il s'attend qu'on lui fera d'avoir écrit sur cette matière. On connaît le proverbe qui veut que la profession d'avocat n'a fourni qu'un seul saint, l'unique Yves, qui, après être monté au ciel, retira et cacha l'échelle qui l'y avait conduit. Le jésuite Roberti s'est plu à démentir ce proverbe, et au lieu d'un saint, il nous en offre cinquante dans son livre qui suivirent la même profession, ou qui s'appliquèrent à l'étude des lois.

C'est Moïse le plus ancien des législateurs qui ouvre le recueil de Roberti : Charlemagne, comme cela devait être, y tient aussi sa place. Nous y voyons deux évêques de Liège, St. Hubert et le bienheureux Walbodon. Parmi les modernes, on distingue Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, qui n'est point inscrit au nombre des saints, et St. François de Sales qui ne l'était pas encore du vivant de l'auteur.

Le style de Roberti est en général facile, simple et coulant.

14° *Legia catholica Leodiensibus catholicis offert Joh. Roberti.* Liège, Jean Ouwerx, 1633, in-32, p. 185. Elle a été traduite en français par le P. Alard le Roi, jésuite. C'est une petite histoire de l'église de Liège, dans laquelle l'auteur cherche à prouver qu'elle a toujours conservé sa foi depuis son premier évêque.

15° *Vita Sancti Lamberti martyris episcopi Tungrensis, Leodiensis civitatis, et dittonis divi titularis, et antiquis, probatisque authoribus et chartis collecta*

*et edita.* Liège, Jean Tournay, 1633, in-12, p. 258, gros caractère. Traduite en français par le P. Alard le Roi. Liège, 1634, in-12. Il y ramasse avec beaucoup d'ordre et d'exactitude tout ce que l'antiquité a pu lui fournir sur la vie de St. Lambert, et y discute fort judicieusement les doutes qu'il rencontre sur son chemin. Paquot reproche à Roberti d'avoir semé trop de fleurs de rhétorique dans cet ouvrage.

16° *De l'idolâtrie prétendue de l'église romaine, en l'adoration des images. Response à un écrit du sieur Ahraham Rambour, approuvé et signé par le sieur Pierre Du Moulin, tous deux ministres de la religion prétendue réformée à Sedan.* Liège, Jean Tournay, 1635, in-12, p. 196, gros caractère. Rambour répliqua en publiant son *Traité de l'adoration des images, avec quelques observations sur l'écrit du sieur Jean Roberti, jésuite, imprimé à Liège, concernant le culte des images.* Sedan, Jean Jannon, 1635, in-12.

17° *La confession de foy des prétendus reformez de Flandre, convaincus de fausseté dans tous les articles où elle est contraire à la doctrine de l'église romaine.* Liège, Jean Tournay, 1642, in-12.

18° *Paralella sacro-sanctæ missæ, et cænæ hæreticæ, præside R. P. Joanne Roberti..... proposita disputationi à Joanne Eringo.*

19° *Considérations adressées aux habitans de Liège pour les porter à retenir la foi catholique.* En français et en flamand.

20° *Magia fanatica.*

Le P. Roberti avait encoire ébauché d'autres ouvrages auxquels il ne put mettre la dernière main. Il avait deux frères : l'un nommé Remacle, qui était commissaire des vivres dans les armées du roi d'Espagne; et l'autre appelé Pierre, homme de lettres, licencié en théologie et abbé de St.-Pierre ou de N. D.

de Luxembourg, qui gouverna ce monastère avec beaucoup de sagesse depuis 1602 jusqu'en 1626, et y fit beaucoup de bien.

1651. MONCEAUX (*Jean de*), naquit à Hannut, bourg de la province de Liège, en 1569. Sorti des basses classes, il étudia en philosophie, d'abord au collège du Lys, et ensuite à celui du Porc à Louvain, où il remporta la première place de son concours à la promotion générale de l'an 1586. La guerre et la peste avaient alors presque fait abandonner l'Université de Louvain depuis six ans. Du Monceaux ayant atteint sa 20<sup>e</sup> année, entra dans la compagnie de Jésus. Ce Père mourut à Namur le 28 octobre 1651, dans sa 82<sup>e</sup> année. Il se fit aimer par sa bonne conduite, la douceur de ses mœurs et l'obligeance de son caractère. On a de lui les deux pièces suivantes :

1<sup>o</sup> *La vie de Ste. Odile, vierge, extraicte d'un ancien manuscrit latin d'Orp-le-Grand.* Liège, Léonard Streel, 1614, in-12, dédiée à Adrien Stalpaerts, abbé de Tongerlo, par une épître latine. Ste. Odile est honorée le 30 juin à Orp-le-Grand, village à deux petites lieues de Hannut, où l'on croit posséder son corps.

2<sup>o</sup> *Antidote du péché, ou traité de la pénitence.* Liège, Jean Ouwerx, 1624, in-16.

1651. CALENUS, ou van CAELEN (*Henri*), naquit à Bérighen, petite ville de la principauté de Liège, au comté de Looz, vers l'an 1582. Ayant achevé son cours d'études à l'Université de Louvain, il fut nommé curé d'Assche, et exerça pendant quelque temps les fonctions d'archi-prêtre du doyenné d'Alost. Il fut pourvu, en 1625, de la cure de Ste.-Catherine à Bruxelles, et nommé archiprêtre du doyenné de cette ville, chanoine de Malines et censeur archiépiscopal des livres.

Ayant donné, en cette dernière qualité, une magnifique approbation au fameux ouvrage de Jansénius, celui-ci étant sur le point de mourir, fit don du manuscrit à son chapelain, le 6 mai 1638, à condition de le communiquer au docteur Libert Froidmont, et à Calenus, pour qu'ils le fissent imprimer. L'*Augustinus* parut par leurs soins en 1640, avec une dédicace au cardinal Ferdinand, Infant d'Espagne et gouverneur des Pays-Bas ; et depuis ils furent deux des principaux conseillers de l'archevêque de Boonen dans les démêlés que ce livre occasionna.

L'archidiaconat de Malines étant venu à vaquer, ce prélat le confia à Calenus, et s'employa si vivement auprès de Philippe IV, en sa faveur, que ce prince le nomma à l'évêché de Ruremonde. Mais cette dernière nomination lui devint inutile.

Calenus étant violemment soupçonné d'adhérer à la doctrine de Jansénius, l'internonce de Bruxelles lui proposa une formule d'abjuration, par laquelle il devait déclarer, que quoiqu'il eût regardé jusqu'alors l'*Augustinus* comme contenant la pure doctrine de St. Augustin, désormais il se montrerait inviolablement soumis aux décrets du St.-Siège qui avait condamné ce livre, et tiendrait pour erronées toutes les propositions et les opinions proscrites ou à proscrire en quelque auteur que ce put être, et spécialement dans le livre de Jansénius. Calenus se rendit au désir de l'internonce et signa cette formule ; mais le 8 janvier 1646, il alla le trouver, et lui protesta que malgré ce qu'il avait signé, il ne pouvait regarder l'ouvrage en question, que comme un abrégé de la doctrine de St. Augustin, que toutefois, par respect pour le souverain Pontife, il ne le lirait plus, et qu'il se contenterait dorénavant de lire Jansénius dans St. Augustin, après avoir lu jusqu'alors St. Augustin dans Jansénius. S'étant refusé à signer de nouveau,

sans restriction, la formule qu'on lui avait représentée, l'internonce lui fit entendre qu'il ne devait plus songer à l'épiscopat. Quatre jours après, il signa un acte de renonciation au droit qu'il avait acquis par la nomination du roi d'Espagne.

Calenus, après avoir quelque temps exercé, avec sa charge d'archidiacre, celle de vicaire-général de l'archevêque Boonen, mourut à Bruxelles, le 1<sup>er</sup> février 1653. On a de lui :

1<sup>o</sup> *Histoire de la découverte et des miracles de la Ste. Croix, honorée dans l'église paroissiale d'Asschen.* En flamand. Bruxelles, vers 1615, in-12.

2<sup>o</sup> Une *lettre* qu'il signa avec Libert Froidmont, le 16 juin 1641.

3<sup>o</sup> *Déclaration véritable de M. Calenus, nommé à l'évêché de Ruremonde; en latin et en françois.* Bruxelles, 1646, in-4<sup>o</sup>.

1651. PAULI (*Mathias*), religieux Augustin de la ville de Hasselt, où il reçut le jour en 1580. Il entra à l'âge de quinze ans au couvent des Augustins de sa ville natale et il y fit la profession solennelle. Après avoir achevé son cours de théologie à Louvain, il fut nommé préfet du collège d'humanités que les religieux de son ordre ouvrirent dans l'Université de cette ville, en 1612 et ne subsista que jusqu'en 1743. Il fut ensuite chargé successivement de divers emplois, et enfin prieur du couvent de Bruges durant douze ans. En 1622, il ouvrit dans cette ville une école d'humanités sous les auspices de son provincial, le P. Georges Maigret, docteur de Louvain. Vers le même temps, on le nomma définiteur de la province de Cologne, et prieur des couvents de Tenremonde, de Louvain, et de Maestricht, où il finit ses jours, le 14 janvier 1651, à l'âge de 70 ans, après avoir célébré son jubilé de profession en 1645.

Le P. Pauli était un religieux fort modeste, et très-appliqué aux devoirs de son état. Il eut trois frères plus jeunes que lui, qui se firent tous trois Augustins, et auxquels il succéda. Les ouvrages qu'il a laissés sont tous en flamand, à l'exception des n<sup>os</sup> 3, 9 et 21 :

1<sup>o</sup> *Les sept petites heures du nom de Jésus et de Ste. Anne, avec des méditations et des prières sur la vie et la mort de N. S. J.* 1614, in-16; Item sous le titre de *Bouquet de piété*, augmenté d'un *Soliloque*, ou *Entretien de l'ame dévote avec son époux*. Gand, 1615, in-12.

2<sup>o</sup> *L'Arbre de vie produisant douze fruits, en douze méditations sur le St.-Sacrement*. Gand, 1618, in-12; It. Anvers, 1631, in-12. L'auteur parle ici de douze fonctions que le fils de Dieu a exercées sur la terre, et qu'il continue d'exercer dans l'eucharistie; il y explique aussi les mystères de la messe dans un sens spirituel.

3<sup>o</sup> *Officium parvum in honorem S. Josephi Sponsi B. Mariæ, continens totum Psalterium S. Augustini* (tome IX de l'édition de Plantin) *quod scripsit matris sue Monicæ*. Anvers, 1619, in-12. Traduit en français par un gentilhomme nommé Philippe de Vliesberghe, qui y a joint quantité de prières tirées des œuvres du P. Pauli. Douai, 1621, in-12. En flamand. Gand, 1621; Liège, Léonard Streel, 1646, in-12.

4<sup>o</sup> *La ceinture militaire, ou le miroir des œuvres de la justice chrétienne*, Gand, 1619, in-12. Il y traite de l'établissement des confréries chez les religieux des quatre Ordres Mendians.

5<sup>o</sup> *Le processionnel ou les voyages et les pèlerinages que notre Sauveur a faits en descendant du ciel en terre, et en remontant de la terre au ciel; avec un détail de ses douze principales vertus, expliquées par les propriétés d'un cierge*. Gand 1719, in-12. C'est la suite de l'ouvrage précédent; il y traite aussi des vertus et des vices, et de la manière d'assister les moribonds.

6° *La vie de St. Nicolas de Tolentin.* Gand, 1619, in-12.

7° *Histoire des hosties miraculeuses conservées chez les religieuses de Herckenrode* (dans la Campine Liégeoise), à *Ste.-Gudule de Bruxelles*, et chez les *P. Augustins de Cologne, de Louvain et de Gand.* Anvers, 1620, in-12.

8° *Miroir de la perfection, pour l'instruction d'une fille de qualité qui renonce au monde.* Anvers, 1623, in-12.

9° *Manipulus precum sacer, suavissimo Puero Jesu, castissimæ Virgini Mariæ, ejusque sanctissimo sponso Josepho.* Bruges, 1624, in-16.

10° *Plaintes de J. C. contre l'ingratitude des Juifs et des mauvais chrétiens, expliquées en forme de sermons et divisées en deux parties.* Louvain, 1624, 2 vol. p. 586. L'auteur s'étend particulièrement dans cet ouvrage, sur le bienfait de la création et sur celui de la rédemption.

11° *Epithalame de Jésus et de Marie en vers dramatiques, tiré des cantiques de Salomon.* Louvain, 1630, in-12.

12° *Le cadran spirituel, ou Exercice journalier du chrétien.* Louvain, 1631, in-16.

13° *Traité de la présence de Dieu.* Gand, 1633, in-12.

14° *La Porte du ciel, ou la glorieuse Vierge Marie, ornée de douze pierres précieuses des plus excellentes vertus, attirant tous les fidèles dans la voie de la Jérusalem céleste par ses instructions, par ses miracles; et par son exemple.* Anvers, 1634, in-12, p. 543. Ce livre n'est rempli que d'histoires miraculeuses tirées de Césaire d'Heisterbach, de Thomas de Cantimpré, du *Miroir des exemples*, etc.; il faut le lire avec circonspection.

15° *La vie de St. Roch, patron contre la peste.* Liège,

Léonard Streel, 1635, in-12. Publiée à l'occasion des ravages que la contagion avait faits dans le pays de Liège depuis quelques années.

16° *Des deux plus grands et plus dangereux maux qui puissent arriver en cette vie à l'homme, tant pour le corps que pour l'ame; avec les remèdes pour s'en garantir, ainsi que de la peste.* Liège, Jean Ouwerx, 1636, in-12.

17° *Manuel contenant diverses prières pour les morts, tirées principalement des livres de St. Augustin.* Liège, Léonard Streel, 1636, in-12.

18° *Requête des ames détenues dans le purgatoire aux fidèles vivant sur la terre.* Liège, Léonard Streel, 1637, in-12.

19° *Dialogues sur les cérémonies de la sépulture catholique, sur le purgatoire, sur le sacrifice de la messe, etc.* Liège, Léon. Streel, 1637, in-16.

20° *Les petites heures des sept douleurs de Notre-Dame.* Liège, Léon. Streel, 1639, in-16.

21° *Preuves de la vérité du purgatoire.* En français. Liège, Léon. Streel, 1640, in-16.

22° *Jubilé de dévotion.* Liège, Léon. Streel, 1645, in-16. Le P. Pauli avait alors 50 ans de religion.

23° *L'Echelle du ciel, ou Eloges de la Ste. Croix, divisée en deux parties.* Liège, Léon. Streel, 1650, in-12.

Le P. Pauli a encore laissé un volume de *Sermons*, qui se conservait en manuscrit chez les Augustins de Maestricht.

\* 1651. GHEINE (*Albert*), maître de musique de la ci-devant collégiale de St.-Martin à Liège. Il sut répandre dans ses compositions des idées neuves et musicales. Ses œuvres ont été très-recherchées de son vivant; mais elles n'ont pas été publiées. Après sa mort, plusieurs artistes médiocres se les ont appropriées sans le nommer. Très-jeune encore, une blessure



que ce musicien se fit au petit doigt du pied, termina sa carrière.

1652. DEBEFVE (*Cloes Polis*), né à Thimister, village du duché de Limbourg, en 1595, perfectionna la solidité des rouages employés dans l'horlogerie, par le *détrempelement de l'acier*. Il mourut à Thimister, le 20 février 1652.

DEBEFVE (*Cloes*), fils du précédent, épousa le 27 octobre 1658, Catherine Franck de Gérono; il embrassa l'état de son père et y acquit quelque réputation.

DEBEFVE (*François Franck*), dit maître François, fils de Cloes, naquit à Thimister, le 2 mars 1663; il était sculpteur et bon horloger mécanicien. Il construisit la première horloge pour l'église paroissiale de son village. Il sculpta en bois de tilleul et de grandeur naturelle un *St. Antoine* avec un *cochon*, et une *Ste. Barbe*. Ces deux morceaux n'étaient pas sans mérite, au dire des connaisseurs. Maître François n'était jamais sorti de son village; son atelier était la nef de l'église; c'était là qu'il rabotait et polissait son cochon sur le modèle vivant qu'il y avait attaché. Il eut deux fils; le premier né le 4 octobre 1694, et le second, le 26 juillet 1697.

DEBEFVE (*Gilles et Jean*), fils du précédent, s'adonnèrent particulièrement à l'horlogerie. Ils furent appelés à Liège vers l'an 1726, et furent chargés de fonder les *cloches* destinées à l'*horloge* et au *carillon*, commandés pour la cathédrale de Lisbonne en Portugal. Les deux frères s'embarquèrent pour cette ville, afin de diriger eux-mêmes le mécanisme de cette horloge et de son carillon, qui fut placée sur une *rotonde*: elle offrait, à chaque heure sonnante, un personnage qui sortait d'une niche; à midi et à minuit on voyait

douze statues représentant les apôtres qui s'offraient aux regards du public.

Jean Debefve resta plusieurs années à Lisbonne, mais son frère Gilles, accompagné de son épouse, Marie Groutaers de Tongres, revint bientôt dans sa patrie. Il eut un fils, nommé Gilles, qui s'établit à Liège, derrière l'hôtel de ville, et fut chargé jusqu'en 1793 de la direction de l'horloge et du carillon de St.-Lambert.

Henri Cloes et Jacques Cloes Debefve, du village de Thimister, exercèrent la profession d'horloger depuis l'an 1580 environ jusqu'en 1610. Dès l'an 1550, une personne du même nom, s'occupait déjà de cet art, dans le duché de Limbourg.

Marguerite de Valois dit dans ses *Mémoires*, que les horloges de son temps (1577), *chantant et représentant toute sorte de musique et de personnages, étoient faites avec l'industrie d'Allemagne*. Cependant un manuscrit du 17<sup>e</sup> siècle, rapporte que l'horloge et le carillon de la tour de l'église cathédrale de Liège qui subsistèrent jusqu'en 1794, *n'ont commencé à jouer que le 9 du mois d'août de l'an 1621.*

\* 1652. PIRARD DE LA VAL (*François*), célèbre voyageur, dont le véritable nom était PYRAU. Il naquit au village de Stembert près de la ville de Verviers, au Marquisat de Franchimont, dans l'ancien pays de Liège, vers l'an 1570. Voici ce que nous en apprend l'abbé *Duval Pyrau*, son petit neveu, de Heusy près de Verviers, dans sa *défense* devant le tribunal révolutionnaire de Liège :

« Le premier de mes ancêtres qui changea le nom de » *Pyrau* contre celui de *Pirard*, fut un frère de mon » aïeul, qui, passé à St.-Malo en Bretagne, fit le com- » merce avec assez de succès pour équiper deux vais- » seaux, et avec assez d'honneur et de courage pour

» avoir été le premier armateur qui , sous la protection  
» du gouvernement, des côtes de France fit voile vers  
» les Iles Maldives. Cet homme entreprenant et intré-  
» pide fit une navigation de dix ans, vit le Nouveau  
» Monde en observateur, y prit note de ce qui pouvait  
» servir à l'ancien, donna la description des plages où  
» il était descendu, leva le plan des côtes qu'il avait  
» louvoyées, écrivit la relation de ses voyages, et donna  
» à la France l'idée d'une *Compagnie des Indes*. Cette  
» compagnie le nomma son *premier armateur*. Je cite  
» les faits d'après un extrait de ses *archives*. Raynal les  
» consacre dans son *Histoire des Deux Indes*, et sur ces  
» autorités incontestables, parce qu'elles sont sans  
» intérêt, je les consignai dans mon *Eloge* de Nicolas  
» Sahlgren, fondateur de la compagnie suédoise des  
» Indes Orientales. Ma famille, à la mort de l'armateur  
» Pirard n'en devint pas plus riche, trop faible pour se  
» faire ouvrir les portes où entra sa succession : elle put  
» s'honorer d'un homme illustre et célèbre de son nom,  
» mais la France jouissant du *droit d'aubaine*, compta  
» son argent et s'appliqua sa fortune ».

On conserve encore à Mangonbroux et à Heusy, vil-  
lages situés près de la ville de Verviers, quelques tra-  
ditions sur Pirard, dont il existe encore des descen-  
dants dans ces endroits. La famille de l'épouse de M.  
l'avoué Fassin, petite nièce de l'abbé Duval Pyrau,  
possède quelques papiers qui lèvent tous les doutes sur  
la naissance de notre célèbre voyageur liégeois.

La *Biographie Universelle* des frères Michaud fait  
naître Pirard à Laval, en France, ce qui est, nous  
semble-t-il, une erreur grave et dénuée de preuves.  
Nous rapportons ici textuellement ce qu'elle dit de ce  
voyageur liégeois dont la France s'honore à juste titre,  
quoique né sur un sol étranger.

Il passa à St.-Malo, s'y établit et amassa une grande  
fortune. Non moins désireux de voir et d'apprendre,

que d'acquérir du bien, il s'embarqua sur le *Corbin*, gros navire, qu'une compagnie de marchands de St.-Malo, de Laval et de Vitré, arma, ainsi que le *Croissant*, pour sonder le gué, visiter le Brésil, chercher un chemin des Indes, et le montrer aux Français.

Les deux bâtimens partirent de St.-Malo, le 18 mai 1601 : « Je n'avois jamais eu bonne opinion de notre voyage depuis l'embarquement, dit Pirard, vu le mauvais ordre et le peu de police qui étoient dans nos navires. » On relâcha successivement aux îles Annobon, Madagascar et Comore. Le 7 juin 1602, on quitta cet Archipel; le 2 juillet, le *Corbin*, sur lequel se trouvait Pirard, fit naufrage sur les Maldives, par l'inexpérience du capitaine; le *Croissant*, averti du danger, s'éloigna des écueils et fit voile pour Sumatra. Pirard et ses compagnons furent recueillis par les insulaires, qui les divisèrent sur plusieurs îles.

Pirard fut ensuite mené de Pouladouë à Paindoué : « Ainsi écartés et séparés les uns des autres en ces îles, dit-il, nous souffrîmes toutes sortes d'afflictions et de misères, pressés par la famine, couchés sur la dure, au-dehors, sans couvert, exposés aux injures de l'air et des pluies qui étoient lors fort continues, parce que c'étoit leur hiver. Joint que les eaux de toutes ces îles sont si malsaines pour tous étrangers qui n'y sont point accoutumés, et l'intempérature de l'air si grande, que j'ai remarqué durant mon séjour, que ceux du dehors, et toutes sortes d'étrangers, même des Indiens de la terre ferme et des autres îles, n'y peuvent faire une longue demeure que presque tous ne deviennent malades, et que la plupart n'y meurent. Aussi grande partie de mes compagnons ne demeurèrent guère là qu'ils ne mourussent. » Pirard fut ensuite conduit à Malé, résidence du roi, qui le traita fort bien, parce qu'il parlait facilement la langue du pays. Quelques-uns de ses compagnons en conçurent

de la jalousie : d'autres furent punis de mort pour avoir essayé de s'évader ; il y en eut qui réussirent dans cette tentative. Le roi irrité défendit de continuer les distributions de vivres à ceux qui restaient, n'empêchant pas néanmoins les insulaires de leur donner des provisions, s'ils le voulaient.

Tous ces évènements, et la mort d'un de ses amis, affligèrent tellement Pirard, qu'il fut attaqué d'une longue maladie. On l'avait relégué avec les autres, dans une île écartée ; au bout de quatre mois, il revint auprès du roi : « Je servois le roi, comme l'un de ses domestiques, dit Pirard, prêt à faire tous ses commandemens. J'étois fort bien auprès de lui et des reines, qui souvent s'enquéroient des façons de vivre des François, de leurs mœurs, habits et principalement des habits de dames de France, et de notre religion. Le roi me donna un logis à part assez près de lui ; et, tous les jours on m'apportoit de sa maison du riz et des provisions nécessaires pour ma vie : il me bailla aussi un serviteur pour me servir, outre quelque argent et d'autres présens dont il m'accommoda : par le moyen de quoi, je devins quelque peu riche à la manière du pays, à la manière de laquelle je me conformois au plus près qu'il m'étoit possible, et à leurs coutumes et façons de faire, afin d'être mieux reçu parmi eux. Je trafiquois avec les navires étrangers qui arrivoient là, avec lesquels j'avois même pris une telle habitude, qu'ils se confioient entièrement à moi, me laissant grande quantité de marchandises de toutes les sortes, pour vendre en leur absence, ou pour garder jusqu'à leur retour, dont ils me donnoient une certaine partie. J'avois quantité de cocos à moi, qui est là une espèce de richesse, que je faisois accourir par des ouvriers, qui sont gens qui se louent pour cet effet. Bref, il ne me manquoit rien que l'exercice de la religion chrétienne, dont il me

« s'achoit fort d'être privé, comme aussi de perdre l'espérance de jamais revenir en France. »

Depuis cinq ans, Pirard vivait dans ces îles, lorsqu'au mois de février 1607, elles furent attaquées par une flotte du roi de Bengale. Le roi des Maldives s'enfuit et fut tué; Pirard alla trouver les étrangers, les priant de le sauver. On le prit pour un Portugais, et on voulut lui ôter la vie; on le mit tout nu, et on le dépouilla de tout ce qu'il avait. Cependant, lorsque l'on eut reconnu qu'il était Français, on le traita plus humainement, et on le conduisit au chef, qui le prit sous sa protection avec trois de ses compagnons. Ils s'embarquèrent sur la flotte qui fit voile pour le Bengale.

1608 Au bout d'un mois, l'on entra dans le port de Chartican. Un navire de Calecut transporta les quatre Français à Montingue, port voisin de Cananor; ils gagnèrent ensuite Calecut. Deux jésuites, qui jouissaient de la confiance du roi, leur conseillèrent d'aller à Cochin: c'était au mois de février 1608. Les Portugais les arrêterent en route, et les envoyèrent garrottés à Cochin: on les y emprisonna. Pirard ne sortit de captivité que pour être traîné malade à l'hôpital de Goa. Revenu à la santé, il servit deux ans comme soldat, et fut employé dans plusieurs expéditions qui lui donnèrent la facilité de connaître différentes parties des Indes, et de recueillir des renseignements sur celles qu'il ne vit pas. Il était de retour depuis six mois, lorsqu'il fut mis en prison avec tous les étrangers qui se trouvaient à Goa. Les jésuites vinrent à bout de les délivrer. Durant son séjour à Goa, Jean Mocquet, voyageur français, fit connaissance avec Pirard, qui lui raconta beaucoup de particularités sur les Maldives.

Pirard et trois Français partirent le 30 janvier 1610; et le 20 janvier 1611, il débarqua aux îles de Baïonne

dans une baie de la côte de Galice : il profita du voisinage pour accomplir un pèlerinage à St.-Jacques de Compostelle. Il ne mit ensuite que trente-six heures à faire la traversée d'un petit port de Galice à La Rochelle; et vint ensuite à St.-Malo.

Pirard ne tarda pas à faire un voyage à Paris, où le récit de ses aventures lui valut la protection de personnages puissans. Le président Jeannin lui conseilla de publier la relation de ses voyages. Elle parut sous ce titre :

*Discours du voyage des François aux Indes Orientales, ensemble des divers accidents, adventures et dangers de l'auteur en plusieurs royaumes des Indes, etc., Traité et description des animaux, arbres et fruits des Indes, etc. Plus un brief advertissement et avis pour ceux qui entreprennent le voyage des Indes.* Paris 1611, in-8°. Le *Discours* est dédié à la reine-régente : et les *Traité et Description des animaux*, etc., avec l'*Avis* au président Jeannin.

Le succès de ce petit livre fixa l'attention sur Pirard. Jérôme Bignon, avocat-général, le fit venir chez lui, le questionna, et tira de ses réponses, ainsi que des entretiens qu'il eut avec lui, des renseignemens beaucoup plus amples que ceux qui étaient contenus dans le *Discours*. Ces matériaux, soigneusement transcrits, furent confiés à Bergeron, qui les mit en ordre et les publia sous ce titre :

*Voyages des François aux Indes Orientales, Maldives, Molusques, et au Brésil, depuis 1601 jusqu'en 1611.* Paris, 1615, 2 vol. in-8°.

La narration est beaucoup plus détaillée dans ce dernier ouvrage que dans le premier. Quelquefois les circonstances diffèrent un peu entre elles; mais le fond est le même : cette édition est enrichie d'un *Vocabulaire de la langue des Maldives*. Enfin Pierre Duval fit imprimer :

*Voyage de François Pirard De Laval , contenant sa navigation aux Indes Orientales , etc., divisée en trois parties , nouvelle édition , revue , corrigée et augmentée , etc. Paris, 1679 , in-4°.*

Quoique Duval se vante de donner une édition du voyage de Pirard plus correcte , et plus ample que les précédentes , et d'y avoir ajouté quelques *Discours* fort curieux , on peut lui reprocher d'avoir omis le *Vocabulaire des Maldives*. Il a au reste dressé une *carte* ou *routier* de ce voyage , pour l'ornement du livre. On ne peut que partager son opinion , lorsqu'il dit que la relation de Pirard est une des plus exactes et des plus agréables que l'on puisse lire. Il y a , s'écrie-t-il , des aventures si extraordinaires , qu'elles passeraient pour des incidens de roman , si l'on n'était pas persuadé de la sincérité de l'auteur , qui n'étant pas homme savant , avait eu la précaution de prendre les avis des plus savans hommes de son temps. Quiconque a lu les voyages de Pirard confirmera ce jugement.

Il faut que ce voyageur ait eu une mémoire prodigieuse , pour s'être souvenu de tout ce qui lui était arrivé durant un si grand nombre d'années , et dans les divers pays où il était allé. On suppose difficilement qu'il ait tenu un journal , ou qu'il ait pu le conserver au milieu des événemens de sa vie agitée. Il se plaint même de ce que la méfiance des Portugais ne lui permit pas de s'instruire de beaucoup de choses qu'il aurait voulu connaître. Il n'avait pas fait beaucoup d'études ; mais son bon sens , son esprit observateur , et sa sincérité , l'ont mis à même de donner un livre excellent sur un pays peu connu. Des voyageurs anglais , qu'un malheureux hasard avait jetés , de même que lui , sur les Maldives , ont , par leur récit , confirmé son témoignage.

On trouve des extraits de la relation de Pirard dans



plusieurs recueils de voyages , écrits en français , ou dans les langues étrangères, entr'autres , la *Bibliothèque universelle des voyages* de Boucher de la Richarderie ( 6 vol. in-8°. Paris , 1608 ) ; son *Voyage* est souvent cité par Buffon dans sa *Théorie de la terre* , et dans son *Histoire naturelle de l'homme* ; Raynal parle aussi très-avantageusement de Pirard.

1652. WEERT , ou WEERTH ( *Jean , baron de* ) , l'un des plus célèbres partisans du 17<sup>e</sup> siècle , était né en 1594 , à Weert , petite ville du comté de Hornes , faisant partie de la principauté de Liège. Ayant embrassé l'état militaire , à l'exemple d'un grand nombre de ses compatriotes qui avaient pris du service sous le capitaine La Ramée , chef de partisans , il dut à son courage un avancement rapide. Il passa ensuite au service de la Bavière ; et après la mort d'Aldringer , il succéda dans le commandement des troupes bavaroises , et eut beaucoup de part à la victoire remportée par les impériaux à Nordlingen , en 1634. Il marcha ensuite sur Heidelberg , s'empara d'un des faubourgs de cette ville et la força à capituler ; mais n'ayant pu se rendre maître du château , il se retira à l'approche de Bernard de Weimar.

L'année suivante , il reprend Spire aux Suédois , obtient sur eux différens succès , et rejoint le duc Charles IV en Lorraine. Gassion lui fait d'abord éprouver un échec ; mais il n'en intercepte pas moins les convois de l'armée française , bat son arrière-garde , et lui enlève une partie de ses bagages. La Lorraine était tellement dévastée , qu'il devenait impossible d'y faire subsister une armée ; Jean de Weert établit la sienne en Alsace pendant l'hiver.

À l'ouverture de la campagne ( 1636 ) , il se présente devant Liège , qui ne s'était point encore déclarée pour l'empereur , et la tient bloquée pendant cinq

mois avec les armées du duc de Lorraine et de Piccolomini ; durant cet espace de temps , ses troupes commirent des cruautés et des profanations de tous genres , ne respectant ni les églises , ni le rang , ni la condition des personnes des deux sexes : au mois de novembre , ses *Croates* se répandirent dans la Campine et attaquèrent la ville de Brée ; mais ayant été repoussés avec perte , ils n'en devinrent que plus furieux , et se mirent à saccager le plat-pays. Le chapitre cathédral , pour faire cesser un pareil état de choses , ordonna une procession générale de tous les ordres de la ville de Liège , et l'on porta le *chef de St. Lambert* en grande solennité. Quelques jours après , les Liégeois furent battus par les Croates et contraints de rentrer dans la cité ; dès lors , les Impériaux se répandirent en toute liberté dans les plaines de la Hesbaye , et surprirent la ville de Tongres. Jean de Weert , qui , pour établir ses communications avec le duc de Lorraine et Piccolomini , avait jeté un pont de bateaux sur la Meuse , feignit de vouloir attaquer Liège , et alla camper à Fléron ; mais ayant manqué son coup , il attaqua la petite ville de Bilsen et y mit le feu.

Les Liégeois , résolus de défendre leurs libertés , et de repousser l'injuste agression des Allemands , levèrent 4,000 mousquetaires et 300 arquebusiers dont ils donnèrent le commandement au capitaine Gupsin. Le danger relevant leur courage , un grand nombre de volontaires se joignirent à ces troupes payées : ils se battirent avec les Croates , les mirent en déroute à différentes reprises , et précipitèrent dans les bures de houillères , tous ceux qui tombèrent entre leurs mains. Un pareil traitement ne laissa pas de déconcerter les Croates , et de ralentir leur courage. Désespérant de pouvoir se rendre maître de Liège , Jean de Weert s'en éloigna vers la fin de juin , mettant le feu à quelques villages : ses soldats brûlèrent plus de

huit mille maisons , profanèrent quantité d'églises , et se livrèrent à toutes les cruautés imaginables , ne respectant rien.

Jean de Weert , ayant abandonné tout-à-coup le blocus de Liège , entra avec une armée d'Allemands , de Hongrois , de Polonais et de Croates , dans la Picardie laissée sans défense. La France crut voir se renouveler les anciennes invasions des barbares. Bientôt il menace Paris , dont les habitans effrayés se réfugient dans les provinces où ils portent l'épouvante. L'entrée de Galas dans la Bourgogne accroît encore le danger ; mais la résistance inattendue qu'il éprouve devant St.-Jean-de-Losne donne aux Parisiens le temps de se remettre de leur effroi. Dans quelques jours cinquante mille hommes sont prêts à marcher. Jean de Weert ne jugea pas à propos de hasarder une bataille, et il abandonna la Picardie , emportant un riche butin.

En 1637 , il enlève aux Suédois Ehrenbreitsein et Hanau , et marche contre le duc de Weimar , qui s'avancait au secours de cette dernière ville. Battu deux fois par ce prince , il est blessé grièvement dans un troisième combat. Dès qu'il est rétabli , Jean de Weert va rejoindre l'armée devant Rhinfeld , et il contribue puissamment à forcer le duc de Weimar d'en lever le siège (1638). Tandis que les Impériaux se réjouissent de cette victoire , le duc de Weimar les surprend dans leur camp et fait prisonniers les quatre généraux.

Jean de Weert , malgré ses instances pour rester en Allemagne , fut envoyé à Paris , où son arrivée produisit la plus grande joie. Enfermé d'abord au château de Vincennes , il n'eut bientôt d'autre prison que la capitale. Les Parisiens qu'il avait fait trembler quelques années auparavant , s'empressaient d'aller voir le

Redoutable Jean de Vert  
Qui lors les avait pris sans vert.

*Gigantomachie de Scarron. Chap. II.*

Le cardinal de Richelieu lui donna dans son château de Conflans une fête dont le duc d'Orléans fit lui-même les honneurs. A l'exemple du premier ministre, les grands seigneurs se firent un mérite de lui procurer chaque jour de nouveaux divertissemens. La captivité de Jean de Weert dura quatre ans ; mais on voit que rien ne fut négligé pour la rendre agréable.

En 1642, ayant été échangé contre Horn, général suédois, fait prisonnier à la bataille de Nordlingen, Jean de Weert reprit sur-le-champ son commandement, et battit le brave Rantzan à Tudlingen. Quelques mécontentemens le décidèrent à passer au service de l'Autriche, et il se signala, en 1646, dans l'armée impériale; mais il ne tarda pas à rejoindre les drapeaux de la Bavière.

Après la paix de Westphalie, il se retira dans une terre qu'il avait obtenue en Bohême pour prix de ses services. Il y mourut épuisé de fatigues, le 6 septembre 1652. Son nom resta longtemps populaire en France. Plus de cinquante ans après, on le retrouve encore dans les refrains des chansons. Il y avait un air de trompette qu'on nommait l'*air de Jean de Weert*. Voyez la *romance* de Mlle. L'Héritier, dans le *Mercur Galant*, mai 1702, et le *Dictionnaire* de Bayle.

1652. HUSTIN (*Jean*), ou *Jean Chrysostôme de St.-Mathieu*, né à Liège ou dans les environs de cette ville. Il embrassa l'état ecclésiastique et professa quelques années la philosophie au séminaire de Liège. Dégouté du monde, il se retira à Bruxelles et entra dans l'ordre des Carmes Déchaussés de cette ville, en 1621. Il enseignait depuis quelques années, la philosophie et la théologie au couvent de Placet à Louvain, lorsque ses supérieurs l'appelèrent à Rome. Le pape Urbain VIII lui présenta l'évêché d'Ispahan, capitale de la Perse, qui était affecté à l'ordre des Carmes Dé-

chaussés. On l'envoya ensuite à Constantinople , où il édifia beaucoup les chrétiens du pays; de retour dans le Brabant , il y exerça les charges de prieur et de définiteur , et mourut à Bruxelles , le 21 février 1652.

Il a mis en français la *Vie de la sœur Marguerite de la mère de Dieu , carmélite converse de Bruxelles* , dont il avait été quelque temps le confesseur. Cet ouvrage manuscrit se conservait au couvent de son ordre à Bruxelles.

1652. **BOUILLON** (*Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne , duc de*) , né à Sedan le 22 octobre 1605 , était fils de Henri et frère aîné du grand Turenne. Il servit en Hollande sous le prince d'Orange son oncle. Au siège de Bois-le-Duc , en 1629 , par une manœuvre hardie , il défit les Espagnols qui venaient au secours de cette place , fit prisonnier leur commandant , et amena dans le camp le convoi préparé pour Bois-le-Duc , qui se rendit. Il se signala , en 1632 , au siège de Maestricht ; après la prise de cette ville , dont on le fit gouverneur , il la défendit en 1634 , et obligea les ennemis d'en lever le siège. Attaché au service de France , en 1635 , il fut fait maréchal de camp. Il commanda les troupes hollandaises au siège de Bréda , en 1637.

En 1641 , uni au comte de Soissons , qui était mécontent du cardinal de Richelieu , et aux Espagnols , il commença le combat à la journée de la Mariée , le 6 juillet , chargea la cavalerie française , et la renversa sur l'infanterie. Cette attaque vigoureuse mit toute l'armée en déroute. La résistance fut plus vive au canon ; le duc de Bouillon l'attaqua et s'en empara. Le comte de Soissons périt au sein de la victoire. Bouillon , abandonné par le général espagnol , se retira à Sedan , et eut l'adresse de conclure une paix très-avantageuse avec le roi. Nommé lieutenant-général

de l'armée d'Italie, en 1642, il la commanda en chef, et ensuite avec le prince Thomas de Savoie. Accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars, contre le cardinal de Richelieu, il fut arrêté à Casal, et conduit au château de Pierre-Cize, à Lyon; la duchesse de Bouillon se jeta aussitôt dans Sedan, et menaça de livrer cette place importante aux Espagnols: cet acte de courage et de présence d'esprit sauva la vie à son mari, que l'on mit en liberté. De nouveaux mécontentemens le firent sortir de France en 1644; il passa en Italie, et commanda les troupes du pape.

Revenu en France en 1650, il prit le parti des princes, et fut longtemps l'ame de la fronde: enfin, il fit son accommodement en 1651; il céda au roi de France (Louis XIV) la principauté de Sedan et ses dépendances, et reçut en échange les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierry, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, et plusieurs autres terres. Il mourut à Pontoise, le 9 août 1652. Le cardinal de Retz dit dans ses mémoires, *qu'il étoit d'un sens profond et d'une valeur éprouvée*. Il a laissé des *Mémoires*, rédigés par Aubertin, et publiés avec ceux de Th. Agrippa d'Aubigné. Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12.

1652. GURNEZ (*Jean Antoine de*), étoit de la ville de Stavelot, célèbre par son abbaye, où il reçut le jour vers la fin de l'autre siècle. Il fut nommé régent de l'école publique de Malines. En 1629, il entra dans la Congrégation de l'Oratoire, et fut ordonné prêtre. L'année suivante, la régence de Malines, à la demande de l'infante Isabelle, confia l'école publique aux PP. de l'Oratoire, et en remit l'inspection (qu'elle avait obtenue du St.-Siège en 1445) à l'archevêque Boonen. Le P. de Gurnez en devint le premier préfet; mais il abandonna cette charge, pour se retirer avec son frère et deux autres oratoriens, chez le curé de St.-

Géri à Bruxelles. L'année suivante , ayant été nommé premier recteur de la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours qui dépendait de cette paroisse, il y demeura jusqu'à sa mort arrivée dans l'oratoire de St.-Géri , le 23 octobre , 1652. Le P. de Gurnèz était versé dans la poésie , l'éloquence , la critique et l'histoire. On a de lui :

1° *Palæstra scholæ publicæ Mechliniënsis.*

2° *Elogium R. Domini Cornelii Jansenii , Iprensis episcopi.* Cet opuscule composé de 56 vers hexamètres , se trouve à la tête du *Commentaire* de Jansénius sur le *Pentateuque* , dans les éditions de Louvain , 1660 , in-4° , et de Rouen , 1704 , in-4°. L'*Augustinus* y est loué en termes énergiques.

3° *Vita et martyrium S. Liberti Malinatis , et Mechliniensium principum Adonis et Elisæ filii , historicâ face et poëmaticis variis aucta* , etc. Malines , 1639 , in-4° , p. 217. La vie de St. Libert offre peu de faits nouveaux et intéressans. On trouve ensuite des *épi-grammes* , des *élégies* et une *églogue* , à l'occasion de la translation solennelle d'une partie du crâne de St. Libert , dans l'église métropolitaine de Malines , à laquelle Hubert Germeys , abbé de St.-Trond , en avait fait présent. A la fin de cet ouvrage , le P. de Gurnèz jette un grand jour sur la vie de St. Libert , sur l'origine de la ville de Malines et sur les antiquités du Brabant. Il a dédié son travail à Hubert de Suten-dael , abbé de St.-Trond.

4° *Laca , Bruzellense suburbanum , culta ac prodigijs Deiparæ , à Normannorum temporibus , id est , antè omnia Partheniis ædibus et iconibus miraculosis in Belyio loca clara , celebris , etc. , etc.* Bruxelles , 1647 , in-4°. It. *Chorographia sacra lacæ Parthenia , Mariani cultûs antiquitate , et miraculorum gloriâ illustris , quam è majoribus ejusdem argumentis commentarius nuper editis , etc. , etc.* Inséré dans le *Chorographia sacra Brabantiae* , 1<sup>re</sup> édit. 1 vol. , p. 63.

1653. VOECHT ou VOECHTIUS (*Gilles*), historien, né vers la fin de l'autre siècle, dans la Campine liégeoise. Il entra fort jeune dans l'ordre des chanoines réguliers de Prémontré, et prononça ses vœux à l'abbaye d'Everbeur. Excité par l'exemple de Godefroid Wendelin, son compatriote, dont il reçut d'utiles conseils, il employa ses loisirs à l'étude de l'histoire et des antiquités de son pays. L'estime dont il jouissait parmi ses confrères lui mérita la charge de proviseur qu'il remplit pendant quarante-cinq ans. Il mourut le 13 juin 1653, à l'abbaye d'Everbeur, où l'on conservait ses ouvrages en manuscrit. Foppens (*Bibl. Belgica*) cite les trois suivans :

1° *Historia episcopatum totius mundi.*

2° *Commentarium de jure Abbatum.*

3° *De comitatu Lossensi in Tungrid et Taxandriâ.*

L'abbé Ghesquière a inséré ce dernier ouvrage en partie dans les *Acta Sanctorum Belgii*. Tome 1. 299.

1653 STRAVIUS (*Richard-Pauli*), évêque de Dionysie et suffragant de Liège sous Ferdinand de Bavière, naquit vers 1590, à Borchloon, capitale du comté de Looz. Il fut anobli avec toute sa famille à quatre degrés d'aïeux de part et d'autre, par un décret de l'empereur Ferdinand III, du 18 mai 1640. Il avait commencé sa carrière par entrer dans l'ordre de St. Sauveur, vulgairement appelé de Ste. Brigitte, de la Congrégation belge, duquel il devint président et visiteur apostolique perpétuel : il en fut en même temps le bienfaiteur et le protecteur. Dans la suite il parvint à la dignité de chanoine et d'archidiaque de l'église métropolitaine de Cambray, et de la cathédrale d'Arras. Le pape Urbain VIII le nomma son internonce à la cour de Bruxelles.

Pauli Stravius avait passé quelque temps à Rome, car on dit qu'il en rapporta des reliques, entr'autres,



un morceau de la pourpre de St. Charles Borromée, dont il mit une partie dans l'autel de l'église de Marcour, chef-lieu du comté de Montaigu en Ardenne, qu'il consacra en 1652, et fit présent de l'autre à Jamotte, curé de cet endroit, et auteur du livre : *Le Montaigu de Saint Thiebaud*, etc. Liège, 1660. Il s'intéressa vivement au succès de la confrérie de la Ste. Trinité, pour la *rédemption des captifs*, érigée en 1646 dans l'église paroissiale de St.-Adalbert, à Liège.

Le désir ardent de Stravius, qui habitait dans cette paroisse, pour l'accroissement de la dévotion des fidèles au mystère de la Ste. Trinité dans le diocèse de Liège, engagea Herbeto, curé de St.-Adalbert, à dédier à ce prélat, comme il nous l'apprend lui-même dans son épître dédicatoire, le livre qu'il publia sous le titre suivant : *Institution, privilèges, indulgences et devoirs des confrères de la très-Sainte Trinité*. Liège, Bronckart, 1647, in-12 de 358 pages.

Nicolas Ambrosi, abbé d'Averboden, de l'ordre des Prémontrés, connu par sa dévotion singulière à la Ste. Vierge, ayant fait construire une très-belle église à Cortenbosch dans la paroisse de Coesen, à une lieue de St.-Trond, le suffragant Stravius la consacra le 1<sup>er</sup> mai 1648, à l'honneur de la mère de Dieu, dont on y plaça une petite statue sous le titre de *Salut des Infirmes*, qui passait pour miraculeuse, c'est-à-dire, que Dieu avait par l'intercession de la Ste. Vierge, opéré devant cette image plusieurs miracles, dont quelques-uns avaient été avérés, après un examen juridique fait par Jean de Chokier, grand-vicaire de Liège. Le suffragant fit à cette occasion un éloge bien mérité des religieux d'Averboden, dont l'institut était entièrement dirigé vers le salut des âmes. Deux jours après il bénit l'abbé de ce monastère, Servais Vaes. La même année il consacra, le 24 septembre, l'église du couvent de Notre-Dame des Anges. C'était un couvent

de chanoinesses-régulières de St. Augustin qui venait d'être établi à Liège. Il dédia encore la même année, l'église de Marienthal à Aix-la-Chapelle, et celle des Augustins de la même ville,

Stravius mourut au mois de juin 1653, à l'âge de 63 ans. Ses vertus lui avaient concilié la confiance du peuple liégeois, qui le chargea de négocier un accommodement avec Ferdinand de Bavière, alors en guerre avec ses sujets.

STRAVIUS (*Georges*), frère du précédent, né à Borchloon, au comté de Looz, fut chanoine de l'église métropolitaine et du chapitre de Ste.-Ursule à Cologne, et devint suffragant de cet archevêché, sous le titre d'évêque de Joppé ou Jaffa en Palestine, sous le patriarchat de Jérusalem. Il fut sacré à Bonn le 17 février 1641, par l'évêque d'Osnabruck, assisté de Wolther Henri de Strevesdorf. Ce fut à l'occasion de son sacre que Heister, ou plutôt son oncle Gélenius, publia sous son nom un ouvrage sur les suffragans de Cologne. Si nous en croyons Robyns, il cessa de vivre en 1647, à l'âge de 54 ans; mais il y a certainement erreur de date, puisqu'il recueillit la succession de son frère, qui lui fut adjugée le 21 octobre 1665, par l'official de Liège, après un procès soutenu contre d'autres parens.

1653. FROIDMONT (*Libert*), théologien, mathématicien, physicien, géologue, naquit à Haccourt, près de Visé, l'une des bonnes villes de la principauté de Liège, en 1587. Il enseigna la philosophie à Anvers et à Louvain, reçut le bonnet de docteur en théologie dans l'Université de cette dernière ville. Après avoir enseigné la philosophie au collège du Faucon à Louvain, il fut choisi pour remplir la chaire de professeur royal des saintes écritures, et fut nommé en 1633, doyen du chapitre de St.-Pierre de Louvain, bénéfice qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Libert Froidmont avait étudié avec soin les langues savantes, surtout l'hébreu et le grec, et connaissait très-bien les saintes écritures. Ces études n'avaient pas empêché qu'il ne se livrât aux sciences physiques, et qu'il n'y obtint des succès. Il avait fait dans les mathématiques, des progrès assez considérables pour y paraître habile à Descartes lui-même, qui n'estimait pas moins le savoir de Froidmont que sa personne. Il n'était pas non plus étranger aux belles-lettres : son style prouve non-seulement qu'il les aimait, mais encore qu'il les avait cultivées avec fruit.

En 1618, il observa le passage d'une comète à Louvain, et découvrit, en 1626, près d'Anvers, une mine de soufre, qui fut exploitée par ses soins.

Philippe Laensbergh, natif de la Zélande, médecin, mathématicien, ministre et prédicant à Anvers, soutenait alors le système de Copernic sur le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil. Il composa sur cette matière, en hollandais, un ouvrage qu'un professeur d'Amsterdam, nommé Hortensius, traduisit en latin et publia à Middelbourg, en 1630, mais il rencontra un adversaire redoutable dans Libert Froidmont. La qualité de docteur, dit le savant Baillet (*Jugemens des savans*, 1725, tome 6<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> part. page 61), d'une Université parfaitement soumise à l'inquisition, lui était peut-être la liberté d'examiner le préjugé dont ses maîtres l'avaient prévenu sur ce sujet. Il craignait sans doute, comme la plupart des catholiques de son temps, que l'opinion de Copernic ne donnât quelque atteinte à l'autorité de l'écriture, et il la croyait d'autant plus dangereuse, que les protestans paraissaient ardents à l'embrasser, et à l'adopter en dépit de nous, quoiqu'ils en eussent l'obligation à un catholique, et qui plus est à un membre du clergé. C'est ce qui engagea Froidmont, ajoute Baillet, à combattre ceux des protestans qui enseignaient l'opinion de Copernic.

Le docteur de Louvain fit donc imprimer à Anvers, en 1631, un volume in-4° contre Philippe Laensbergh, dans lequel il cherche à prouver que la terre est immobile. Philippe étant mort en 1632, Jacques son fils, qui n'était pas moins instruit dans les mathématiques, prit sa défense, attaqua l'ouvrage de Froidmont et publia un écrit, en 1633, pour prouver que la terre tourne autour du soleil. M. de Villenfagne pense, qu'il est probable que la dispute de Libert Froidmont avec les Laensbergh a pu faire naître à l'inventeur du célèbre *Almanach de Liège*, l'idée de le publier sous un nom que ce docteur avait fait connaître dans le pays. Lalande, dans son *Dictionnaire de mathématiques* (tome 2. p. 334), croit que la renommée de Philippe Laensbergh a fait donner son nom à cet almanach, dont l'Europe est inondée chaque année.

Jansénius, docteur en théologie de l'Université de Louvain, où il était interprète royal de l'écriture sainte, se trouvait dans cette Université dans le même temps que Froidmont : les mêmes études, la conformité de profession et de sentimens, établirent entre ces deux personnages, un commerce d'une étroite amitié. Lorsque Jansénius fut promu à l'évêché d'Ypres, Froidmont lui succéda dans sa chaire.

Jansénius ayant été chargé par le nonce de Bruxelles, de répondre au défi de quatre ministres protestans, envoyés par leur gouvernement à Bois-le-Duc pour y prêcher la religion réformée, mais quelques raisons ne lui permettant pas d'accepter cette commission, Froidmont le suppléa, à la satisfaction des catholiques.

La confiance qui régnait entre le docteur Froidmont et l'évêque d'Ypres, porta celui-ci, après avoir légué son trop fameux ouvrage (*l'Augustinus*) à Reginaldus Lamæus, son chapelain, à mettre dans son testament la condition qu'il conférerait avec Libert Froidmont et Henri Calenus, archidiacre de Malines,

et depuis évêque de Ruremonde, afin d'en faire une édition exacte ; ajoutant que , *si le Saint-Siège exigeait qu'on y fit quelque changement, il était et mourait fils de l'Eglise*. Calenus et Froidmont firent imprimer l'ouvrage à Louvain , chez Zegers. Que de maux ils auraient épargné à la religion , que de disputes funestes n'auraient pas eu lieu , s'ils avaient été fidèles aux intentions de l'auteur , annoncées d'une manière si solennelle à son lit de mort !

Froidmont termina sa carrière à Louvain , en 1653, à l'âge de soixante-six ans , regretté pour ses vertus et son savoir , qui faisaient de lui un des principaux ornemens de la célèbre Université dont il était membre. Valère André , dans sa *Biblioth. Belgica* , p. 626 , fait en ces termes l'éloge de ce savant : *Amœnissimi ac politissimi vir ingenii , doctrinæ et lectionis omnifarius , atque in Mathesi rerumque coelestium indagatione non infelicitè*. Un vers chronogrammatique , tiré d'un éloge de Froidmont , mis à la tête de son Commentaire sur les Actes des Apôtres , fixe l'époque de sa mort , le voici :

SoL aCaDeMIæ obIIIt.

Il fut inhumé dans l'église de St.-Pierre de Louvain avec une épitaphe honorable. Les ouvrages sortis de sa plume sont :

- 1° *Saturnalia*. Louvain , 1616.
- 2° *Dissertatio de cometâ anni 1618*.
- 3° *Meteorologicorum libri VI*. Anvers , 1631.
- 4° *Brevis anatomia hominis*. Louvain , 1641, in-4°.
- 5° *Querimonia Jacobi regis*.
- 6° *In Actus Apostolorum Commentarii*. Paris, 1670, avec d'autres commentaires du même auteur : Dom Calmet fait un bel éloge de cet ouvrage. Les autres commentaires de Froidmont sont : *sur le Cantique des Cantiques*, imprimé à Louvain en 1675 ; *sur les Epîtres de St. Paul*, ibid. 1663, in-folio. Ce livre

est un excellent abrégé des commentaires d'Estius sur les mêmes épîtres, et passe pour un des meilleurs ouvrages de Froidmont.

7° *Chrysippus sive de libero arbitrio*. 1644.

8° *Novus prosper contra novum collatorem* ; contre l'écrit intitulé : *Collatio Antwerpiensis*.

9° *Vincentii Lenis Theriaca adversus Petavium et Ricardum*. Paris, 1648, contre le P. Pétau et le P. De Champs, qui avaient publié, en 1646, le dernier, sous le nom de Richard, un ouvrage sur le libre arbitre. Les mêmes Jésuites, en 1648, firent une réponse, en latin, à l'ouvrage intitulé : *Theriaca* ; Froidmont y repliqua sous ce titre : *Vincentii Lenis epistola podroma gemella ad Petavium et Ricardum*.

10° *Homologia Augusti Hipponensis et Augustini Yprensis*.

11° *L'immobilité du globe de la terre contre Philippe Laensbergh*. Anvers, 1631, in-4°.

12° *Vesta, ou le vengeur de l'Antiaristiarque contre Jacques Laensbergh*. Anvers 1633.

13° *Oraison funèbre de Jean Drusius, abbé du Parc de l'ordre des Prémontrés*.

14° *Oraison funèbre du cardinal Jean François Du Brin, protecteur de l'Université de Louvain*.

15° D'autres écrits sous des titres bizarres, tels que : *Lucerna Augustiniana, emunctorum lucernæ* (Lampe de St. Augustin, et mouchettes de cette lampe). Tous ces ouvrages polémiques ont perdu l'intérêt que leur donnaient les circonstances.

16° *Quelques écrits de controverses contre Voete*. Louvain, 1665, in-4°.

Froidmont a eu, de son nom, un neveu et un petit neveu, dont quelques biographes font mention.

1653. LE ROY (*Alard*), Jésuite, né à Lille en 1588, passa les trente dernières années de sa vie à Liège,

dans les exercices de la chaire et du confessionnal, et mourut dans cette ville, le 14 décembre 1653. Nous avons de lui :

1° *Iter certum cæli et modus efficax ad salutem.* Tournay, 1621, in-16.

2° *Beata Virgo, causa omnium bonorum, et nota salutis.* Tournay, 1622, in-16.

3° *Compendium vitæ B. Francisci de Borgiâ.* Lille, 1624, in-12.

4° *La vie de St. Lambert, martyr, évêque de Tongres, patron de la cité et pays de Liège, composée en latin par le P. Roberti, etc., et traduite en français par le P. Alard Le Roy, etc.* Liège, 1634, in-12.

5° *Liège catholique*, traduit du même. Liège, 163., in-16. C'est un abrégé de l'Histoire de Liège, qui est inférieur au *Compendium Historiæ Leodiensis*, attribué au P. Foullon. Il existe encore un autre abrégé de cette histoire qui n'est pas sans mérite; il a pour titre : *Abrégé curieux et nouveau de l'Histoire de Liège, de la vie de St. Lambert, et de St. Hubert, dédié au peuple liégeois.* Liège, Henri Hoyoux, 1673; in-24, p. 160.

6° *La pénitence différée.* Liège, Baudouin Bronckart, 1641, in-12.

7° *Le père de famille et ses obligations.* Liège, Baudouin Bronckart, 1642, in-4°.

8° *Notre-Dame de Grâce, ou N. D. de bon aller et de bon retour.* Liège, Baudouin Bronckart, 1651, in-12. Grâce est le nom d'une paroisse voisine de Liège, où l'on honore une image miraculeuse de la St. Vierge.

9° *La vertu enseignée par les oiseaux, par le R. P. Alard Le Roy, de la C. de J.* Liège, Baudouin Bronckart, 1653, in-12, p. 519. Ce livre est assez recherché en France.

10° *La sainteté de la vie , tirée de la considération des fleurs.* Liège , Baudouin Bronckart , 1653, in-12. Dédié à Marguerite de Saint-Fontaine , abbesse du Val-Benoît , maison de religieuses Bernardines située près de Liège. L'auteur ne mentionne que treize fleurs. Il compare l'odeur de la rose à la vertu. Le lys enseigne la chasteté. La hyacinthe doit nous porter à la méditation des choses célestes. Il nous engage, par la couronne impériale , à dédaigner les grandeurs du monde. La marguerite excite les âmes pieuses à louer Dieu de bon matin. Le narcisse nous apprend à négliger la beauté. L'œillet condamne les *parfums des corps musqués*. A l'article de la tulipe , Alard rapporte les noms de celles qui étaient les plus estimées de son temps.

Ce livre présente parfois des choses assez singulières. Nous y trouvons que l'odeur de la rose est mortelle à l'escarbot. Le P. Alard y cite un passage du savant jésuite liégeois, Pierre à Lapide, où il est question d'une dame des Pays-Bas qui conseillait aux hommes de ne point regarder les femmes , parce que leurs yeux sont tellement *attrayans que si elles les jettent sur quelque homme, infailliblement elles l'attireront à leur amour*. Cette dame disait qu'elle *ferait tout ce qu'elle voudrait* de l'homme, même le plus grave, pourvu qu'il la regardât un quart d'heure. Il rapporte ensuite une répartie du philosophe Aristippe à une personne qui lui demandait si elle devait se marier : *Non, dit-il, parce que la femme que vous épouserez , ou sera laide , ou sera belle ; si elle est laide , vous la verrez avec répugnance , et si elle est belle , vous ne pourrez la conserver pour vous*.

Le P. Alard raconte aussi plusieurs apparitions de revenans. Son ouvrage a été approuvé par Florent de Montmorency , grand doyen de la cathédrale de Liège, et ensuite provincial de la société de Jésus.



1653. **BOXHORN** (*Marc Zuerius*), professeur d'éloquence, de politique et d'histoire, à l'Université de Leyde, naquit à Berg-op-Zoom, en 1612; il était fils d'un ministre de la religion réformée, et mourut en 1653. Outre un grand nombre de savans ouvrages qui ne sont pas du ressort de ce livre, on a de lui :

*De republicâ Leodiensi auctores præcipui ex recensione Marci Zuerii Boxhornii.* Amsterdam, 1633, in-24. C'est un résumé historique très-intéressant.

\*1654. **GEER** (*Louis de*), né en Hollande, se rendit en Suède sous le règne de Gustave-Adolphe-le-Grand, et seconda les vues de ce monarque pour la prospérité intérieure du royaume. Ce fut de Geer qui introduisit en Suède les meilleures méthodes de fondre le fer, et qui établit les fonderies de canon, les manufactures d'armes et les fabriques de laiton. Pour faciliter l'exécution de ses projets, il avait fait venir des ouvriers du pays de Liège et des contrées voisines. Ces ouvriers formèrent une colonie dont on conserve encore avec intérêt les descendans au canton de Danmora, où sont les principales mines de fer. Les entreprises auxquelles se livra de Geer, en contribuant au bien de l'état, lui procurèrent à lui-même une fortune considérable, qui lui donna de nouveaux moyens d'être utile. Il encouragea les talens, fonda des hôpitaux, des écoles, et fit venir en Suède Amos Comenius pour organiser l'instruction publique. Sous le règne de Christine, il équipa une flotte, qui servit à défendre les côtes et à protéger le commerce. Les services que rendit de Geer à sa patrie adoptive, furent reconnus et honorés. Le gouvernement plaça ses armes parmi celles de la noblesse du pays et lui accorda d'autres distinctions flatteuses. Les descendans de cet homme sont restés en Suède; et l'un d'eux, Charles, baron de Geer, a joint aux titres et aux

richesses, des succès glorieux dans la carrière des sciences.

1654. BOLOGNE (*Jean de*), peintre, né à Liège, était fils d'Ogier et de Jeanne Duchâteau. Il apprit les principes du dessin et les premiers élémens de la peinture de Pierre Dufour. Il partit ensuite pour l'Italie, où il étudia avec succès les grands modèles que possède ce beau pays, qui était alors la terre classique des beaux-arts.

Un des premiers tableaux qu'il fit, de retour dans sa patrie, est la *Piscine*, qui était placée au-dessus de la pierre sépulcrale de son père et de sa mère, enterrés dans l'église des Dominicains de la ville de Liège. C'est un grand tableau, plein d'*activité*, mais qui pêche du côté du coloris qui est trop brun : ce que l'on doit peut-être attribuer au peu de couleurs qu'il employait dans ses ébauches, et à la manière assez précipitée avec laquelle il terminait ses ouvrages. On voyait, dans l'abbaye du Val-St.-Lambert, d'autres pièces de Bologne qui étaient mieux peintes et mieux conservées; elles lui acquirent une grande réputation parmi ses compatriotes : il les acheva en 1605.

Jean de Bologne eut le bonheur d'être mis en œuvre par ses concitoyens. Laborieux, et travaillant avec promptitude, malgré la quantité de figures qu'il mettait dans ses tableaux, il parvint à faire beaucoup d'épargnes. Il aimait la solitude et pour en jouir plus à son aise, il avait choisi son domicile dans le faubourg de St.-Laurent de la ville de Liège; il s'y renfermait, se suffisant à lui-même, et s'amusant uniquement dans ses vieux jours de la culture de son jardin. Il visitait seulement de temps en temps, les religieuses du St.-Sépulcre, qui étaient ses voisines, et auxquelles il laissa tout son bien par son testament en date du 23 octobre 1654.

Ce peintre mourut peu de temps après dans un âge très-avancé. Avec l'argent qu'on trouva dans sa cassette, les religieuses Sépulchrines reconstruisirent leur église: elles essayèrent cependant un procès, que leur intentèrent les parens de Jean, qui réclamaient son héritage; procès qui n'était pas encore entièrement jugé au commencement du 18<sup>e</sup> siècle.

1655. ROSENTHAL (*Jean*), Jésuite, né à Rolduc, dans le duché de Limbourg, en 1612. Après avoir enseigné le latin et le grec, la philosophie et les mathématiques à l'Université de Cologne, et prêché avec applaudissement dans l'église métropolitaine de cette ville, il passa dans le diocèse de Trèves, où il fit les fonctions de missionnaire dans le bourg de St-Goar. Il fut aussi confesseur du célèbre Ernest, Landgrave de Hesse, qui venait d'abjurer le calvinisme: il accompagna ce prince dans le voyage qu'il fit à Rome pour rendre ses devoirs au pape Alexandre VII; mais à peine arrivé dans cette ville, Rosenthal fut attaqué d'une fièvre qui l'enleva le 15 février 1655.

C'était un religieux fervent, et d'une vie fort austère; il portait toujours le cilice, jeûnait toute l'année, et donnait chaque jour au moins six heures à la prière. Il sollicita en vain plusieurs fois de ses supérieurs, la permission d'aller à la mission des Indes, mais ils s'y refusèrent le trouvant plus utile en Europe. Ses vertus ne purent le mettre à l'abri des *Satyres* du P. Valérien Magnus: une *Lettre* du prince Ernest, publiée en latin et en allemand, l'a vengé, lui et sa Société, des invectives de ce capucin. Nous avons du P. Rosenthal:

1<sup>o</sup> *La manière de bien employer le temps, en priant et en s'entretenant avec Dieu.* En allemand. Cologne, 1651, in-12, p. 592.

2° *L'édifice construit sur la pierre , qui est J.-C.* En allemand. Cologne , 1653 , in-4°.

3° *Les pâturages de J.-C. , le bon pasteur , ou sermons pour les dimanches et pour les fêtes de l'année , tirés de l'écriture et des SS. Pères.* En allemand. Cologne , 1653-54 , 2 vol. in-4°.

4° *Sermon de paix prononcé dans l'église des Jésuites de Dusseldorp , le 1<sup>er</sup> novembre 1653 , pendant la messe célébrée par le prince Maximilien Henri de Bavière , archevêque de Cologne et évêque de Liège , pour la réconciliation et l'abjuration solennelle de la princesse Elisabeth-Amélie , née Landgrave de Hesse , comtesse palatine du Rhin.* En allemand. Cologne , 1654 , in-4°.

5° *Epistola irenica ad juventutem Hassiæ super dissentionibus doctorum quos audiunt.* Cologne, 1655.

6° *Juste plainte sur les points de foi contestés , adressée à un ministre calviniste.* En allemand. Cologne , 1656 , in-12.

\* 1656. MAREE (Valentin), Récollet , fut successivement attaché aux couvens de Bolland , de Liège et de Verviers ; c'était un religieux pieux et non moins recommandable , tant par sa conversation que par sa science , *vir pius , non minus conversatione quam scientiâ venerandus* , au dire du dominicain Vander Meer , de Tongres , dans un ouvrage inédit sur les écrivains liégeois , dont le docte Mr. Van Hulthem possédait le manuscrit original qu'il avait prêté à Mr. de Villenfagne. Le P. Valentin Marée passa la plus grande partie de sa vie dans la principauté de Liège ; mais nous ignorons s'il y est né : la date de sa naissance et celle de sa mort nous sont inconnues. Il est auteur d'un ouvrage très-rare , singulier et original , intitulé :

*Traicté des conformités du disciple avec son maistre , c'est-à-dire de St. François avec Jésus-Christ , etc., etc.*

Il est divisé en quatre parties qui comprennent 3 vol. in-4°. La singularité du sujet de cet ouvrage fait son seul mérite : le style en est si diffus, si suranné et si barbare , que la lecture en est à peine supportable. Le P. Nicéron dans ses *Mémoires*, tom. 36 , p. 148 , article Barthélemi Albizzi de Pise , cite le *Traité* de notre récollet qu'il croit n'être que de deux volumes. De Bure , qui est le premier qui l'ait annoncé comme un livre *très-rare , singulier et original* , et qui ait donné une notice bibliographique des deux premiers volumes , ignorait l'existence du troisième. Du temps de ce savant imprimeur , il n'y avait à Paris qu'un seul exemplaire de cet ouvrage , et il était incomplet ; c'est lui que possédait Mr. Gaignat dans sa précieuse bibliothèque , et c'est sur cet exemplaire que de Bure a arrangé sa notice. Crevenna , auquel le baron de Cler , de Liège , savant bibliophile liégeois , avait fait présent d'un exemplaire complet , a donné une courte notice bibliographique du troisième volume. Mr. de Villenfagne en possédait deux exemplaires , et Mr. de Fossonl , ancien bourgmestre de Liège , connu par son goût pour les estampes et les livres , en possédait aussi un exemplaire.

Le premier volume a pour titre : *Traicté des conformités du disciple avec son maistre , c'est-à-dire , de St. François avec Jésus-Christ en tous les mystères de sa naissance , vie , passion , mort , etc. Le tout recueilly , aiancé et divisé en deux parties , par un frère Mineur récollet.*

L'année où ce volume a paru , le nom de l'auteur , celui de la ville et de l'imprimeur n'y sont pas désignés. Le couvent des Récollets de la ville de Liège possédant en 1634 , une imprimerie domestique (*typographia domestica*) , il y a lieu de croire que ce premier volume a été imprimé dans ce couvent , peut-être même sous l'inspection de Henri Tournay.

L'intitulé est enchassé dans une estampe, ou cadre assez joliment gravé, que Mr. de Villenfagne conjecture être de Michel Natalis.

A la fin de l'épître dédicatoire datée du 12 septembre 1656, et adressée à Madame Anne de Barbieux, veuve de Guillaume de Caldenbourg, haut-drossard du duché de Limbourg, *comme à la principale nourricière*, dit-il, *de nostre couvent de Bolland*, le P. Valentin Marée a placé son nom. Il y prend la qualité de *vicaire du dit couvent*, Bolland, situé près de Herve, faisait partie du duché de Limbourg.

N'ignorant pas le scandale qu'avait produit le fameux livre des conformités (*Liber conformitatum*) de Barthélémi Albizzi de Pise, par son parallèle de St-François avec Jésus-Christ, et ses assertions pour prouver que les actions de la vie de ce saint sont aussi et même plus éclatantes que les actions de la vie du Sauveur, le P. Valentin Marée qui cite souvent cet auteur dans son *Traité*, a soin de prévenir ses lecteurs dans un *Avant-propos*, qu'il cherche à se borner à *conférer et marier les faits mémorables de son grand patriarche avec les hauts faits de N. S. J. C.* ; et il déclare en même temps, que son intention n'est pas *d'exalter ce saint patriarche au-dessus de son estre, ny encore moins de mettre le disciple en parallèle avec son Seigneur. Je confesse, ajoute-il, et je confesserai toujours que St. François est St. François, et rien plus haut, . . . c'est-à-dire, le petit sot de J.-C. fatuellus et pauperculus Domini, le pauvre du Seigneur, indigne de lui deslier la courroye de ses souliers. . . .*

Au commencement du volume, on trouve une estampe en taille-douce avec un crucifix sous la figure d'un Séraphin ; et St. François stigmatisé à côté. L'auteur met ensuite dans la bouche de ce saint la pièce de vers latins suivante qui a de l'onction et n'est pas dénuée de mouvement :

Ergo manus jungam ; jungamne pedesque latasque ?

Nùm sacra cœlestis portabo symbola regis ?

Quid tu , summe Deus ! quidve missellus ego !

Jàm tuus ignoratur amor , tua passio dormit ;

Hæcne meo sculptis renovabo in corpore signis ?

Quid tu , summe Deus ! quidve misellus ego !

Leges temnuntur ; calcantur sancta ; domusque

Destruitur tua : nùm tantas reparabo ruinas ?

Quid tu , summe Deus ! quidve misellus ego !

Tu Dominus ; cedo , concedo ego servulus ; in me

Quod vis , sicut vis , age ; fige manusque pedesque ;

Ut nos jungat crux unica , fige latus.

La langue italienne n'était pas étrangère au P. Marée. Il traduit ainsi cette strophe d'un cantique que chantait le P. François :

In foco l'amor mi mise.

Il mio sposo novello

Quando l'anel mi mise

L'Agnello amorosello :

Poiche in Peigion mi mise

Ferimmi d'un Cotello ,

Tutto il oor mi divise.

L'amour m'a mis en feu ;

En feu d'amour m'a mis

Mon espoux nouvellet ,

L'amoureux Agnellet ,

Quand l'anneau il m'a mis :

Dès qu'en prison m'a mis

D'un cousteau m'a blessé ,

Tout le cœur divisé.

Ces vers ne donnent pas une idée bien avantageuse du talent de notre bon religieux pour la versification française ; ils sont néanmoins à peu près les meilleurs qu'il ait faits. On trouve dans ce volume qui est de plus de 600 pages, une centaine de conformités.

Le 2<sup>e</sup> volume a pour titre : *Partie seconde du traité des conformités du disciple avec son maître ; c'est-à-dire, du séraphique père St. François avec nostre*

*Seigneur Jésus-Christ, contenant en soy tous les mystères de leur passion, mort, résurrection, etc. Le tout recueilli et ajusté par F. Valentin Marée, etc., in-4°. Liège, 1658.*

Il est dédié à Messire Frédéric de Marselier, seigneur du Parcy et autres lieux. Cette dédicace nous apprend seulement, que St. François même *a honoré* la famille de Marselier *de son habit et de son cordon* : ce qui veut dire, peut-être, que les membres de cette famille jouissaient du privilège de se revêtir, au lit de la mort, de l'habillement que ce saint patriarche a laissé à ses enfans, privilège que les gens de qualité ambitionnaient encore d'obtenir, il y a deux ou trois siècles. Le P. Valentin Marée habitait alors le couvent des Récollets de Liège dans lequel il remplissait les fonctions d'*instructeur des jeunes novices*.

Il a joint à chaque chapitre des *instructions pieuses* ; ce qui a singulièrement grossi son livre. Ce volume ainsi que le précédent est parsemé de vers français. L'auteur s'est surpassé dans les deux qui suivent, si toutefois ils sont de lui :

O qu'heureux est celui qui pour devenir sage  
De la peine d'autrui fait son apprentissage !

Il cite cet ancien proverbe qui fut, dit-il, *jadis sagement inventé* :

Gutta cavat lapidem, non vi, sed sæpè cadendo,  
proverbe qui a inspiré à un autre poète ce beau vers latin :

Vota Deum flectunt, non vi, sed sæpè præcando.

Le P. Valentin, en les associant ensemble, les traduit ainsi :

Tout goutte à goutte en distillant,  
L'eau creusera un dur rocher :  
Par vœux et à force de prier,  
Nous fléchissons le Tout-Puissant.



Le nombre des conformités dans ce second volume, qui est de 576 pages, n'est pas aussi considérable que dans le premier.

Le titre du 3<sup>e</sup> volume est : *Partie troisième des conformités du disciple avec son maistre, c'est-à-dire, du séraphique père St. François avec N. S. J. C., contenant en soy tous les mystères de leurs calvaires, crucifiemens et dernières paroles. Le tout recueilli et ajusté par P. Valentin Marée, etc., in-4°. Henri Tournay, Liège, 1660.*

Le P. Marée a dédié ce volume aux membres du conseil municipal de la ville de Verviers, où il demeurait alors, occupant dans le couvent des Récollets de cette ville, la place de *vicaire et de directeur des novices*. Il leur représente dans cette épître dédicatoire, que *Dieu ne les a pas mis en haut* pour autre chose que pour mettre les vices en bas ; afin de parvenir à ce but salutaire, *vous devez en tout tems*, leur dit-il, *marier la justice avec la miséricorde, et la miséricorde avec la justice* : axiôme important que les juges et tout magistrat feraient bien de méditer.

Notre bon religieux, en parlant des stigmates de St. François, rappelle un trait de la vie du philosophe Cratès qui, ayant reçu du musicien Nicodrome *un puissant coup de poing sur la bouche*, se montra en public avec cet écriteau sur le front : *c'est Nicodrome qui m'a ainsi accommodé*. Voilà la seule vengeance qu'ait tirée Cratès de cette injure. Regardez, s'écrie ici le P. Marée, l'image de St. François ; comme il fait parade de ses stigmates aux yeux de tout le monde ! Ne semble-t-il pas nous dire, *je porte les stigmates du seigneur Jésus, gravés en mon corps* ? Beaucoup de chrétiens ne sont pas aussi patients que le philosophe Cratès. Combien ne pourrait-on pas en citer qui n'ont pu oublier une injure même légère ?

Il fait voir, à la page 244, la *conformité* qu'il y a

entre l'habit de notre sauveur et celui de St. François et de ses enfans. On croyait, du temps du P. Marée, que le chapitre métropolitain de Trèves possédait dans son trésor, cette relique précieuse. On l'exposa en 1655, à la vénération des ames dévotes. Suivant notre auteur, le sentiment de tous les peuples et nations qui assistèrent à ce spectacle, fut que cette robe était de couleur de cendre et ressemblait à la tunique des vrais frères Mineurs. Il avoue cependant qu'il y avait une petite différence; c'est que la robe du sauveur avait des manches plus larges que celles de l'habit de son disciple; mais néanmoins, il cherche à montrer la conformité qui existe entre l'une et l'autre. Quant à leur couleur, même conformité, quoique le bon père convienne qu'il est *mal-aisé de discerner* celle de la robe de J. C., parce qu'elle paraît être, tantôt d'un brun rougeâtre, tantôt mêlé d'un gris bleu et ressemblant, lorsqu'on la regarde en plein jour, au vermillon cru. Il en est de même de l'habit franciscain; tantôt il semble d'un brun tanné, tantôt d'un gris bleu, et quelquefois, quand il commence à s'user, d'un brun rougeâtre : ainsi, conclut le père Marée, l'habit des pauvres frères Mineurs est conforme à la tunique du sauveur.

Un des chapitres les plus curieux de son livre, est le 17<sup>e</sup>, intitulé : *Conformité de St. François avec J. C. en la vérité de leurs playes*. L'auteur y rend compte de la visite que les papes Nicolas V et Sixte IV firent longtemps après la mort de ce saint, à la grotte souterraine du couvent d'Assise où il a été déposé, et se conserve intact. Il rapporte plusieurs miracles opérés par l'invocation des stigmates de St. François.

Dans la *conclusion* de la 3<sup>e</sup> partie des conformités, le P. Marée parle d'une confrérie qui n'est plus guères connue aujourd'hui, la *confrérie du cordon de saint François*, érigée en 1586 par le pape Sixte V. Il raconte à ce sujet, les miracles opérés par la vertu de ce cordon.

Le P. Valentin termine son 3<sup>e</sup> volume par une quatrième et dernière partie pour servir de *supplément* aux autres. Il annonce dans un *avant-propos*, qu'il la partagera en *trois genres de calvaires* : il comprend dans le premier, *les pauvres patients*, dans le second, *les cordials compatissans*, et dans le troisième, *les ardans amoureux* (J. C. et St. François).

Longtemps avant le père Valentin Marée, son confrère Barthélemi Albizzi de Pise, avait publié en 1510, *Liber conformitatum*, vol. in-fol. dans lequel il compare les évènements de la vie du Séraphin Père François avec ceux de la vie de Notre-Seigneur. La première édition bientôt épuisée, on en fit une autre en 1513, semblable à la première, et qui fut de même bien accueillie : toutes les deux sont devenues fort rares. On s'aperçut enfin que ce livre était farci de choses ridicules et impies ; les Franciscains eux-mêmes en rougirent, y firent plusieurs changemens, retranchèrent quelques passages et le livrèrent ainsi au public en 1590.

Le P. Valentin Marée cite souvent cet ouvrage dans ses deux premiers volumes. Tout porte à croire que le livre de Barthélemi de Pise lui a fourni l'idée de ses *conformités* : il y a cependant une assez grande différence entre ces deux ouvrages, et c'est avec raison que le bibliographe de Bure observe que l'un n'est pas la traduction de l'autre. A en juger, en effet, par les extraits tirés du livre de Barthélemi de Pise, et reproduits avec de belles figures de Bernard Picart, en 1734, dans l'*Alcoran des Cordeliers*, on conviendra que la production de Barthélemi l'emporte en sottises et en extravagances sur celle du bon père Marée. M<sup>r</sup> de Villenfagne est le premier qui nous ait bien fait connaître l'ouvrage du P. Marée ; il en a donné une assez longue analyse, dans le 2<sup>e</sup> vol. de ses *Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège*, p. 556, dont nous nous servons ici.

1656. HALLOIX (*Pierre*), naquit à Liège en 1572. Après avoir fini son cours de philosophie, il entra au noviciat des Jésuites, à l'âge de dix-neuf ans ; il s'y fit bientôt remarquer par son attachement à l'étude et l'étendue de son esprit. Possédant les langues latine, grecque et hébraïque, et versé dans l'Écriture-Sainte, la théologie, la philosophie, les SS. Pères, et l'histoire ecclésiastique, ancienne et moderne ; une merveilleuse sagacité de jugement, aidée d'une érudition très-vaste, le firent particulièrement exceller dans la critique. A la science, il joignait toutes les vertus qui font le vrai religieux. Il prêcha pendant plusieurs années avec beaucoup d'éloquence.

Le P. Halloix mourut à Liège le 30 juillet 1656, à l'âge de 84 ans. Il porta le cilice durant dix années, et l'ayant quitté par ordre de ses supérieurs, il se serra d'une ceinture de crin, qu'il porta même de nuit pendant des années entières. Le P. Olivier Manar lui ayant ordonné d'abandonner cette mortification, à cause de ses infirmités, il y substitua la discipline pour laquelle il se levait tous les jours à minuit ; ce qu'il continua de faire jusqu'à l'âge de 69 ans. Nous avons de ce savant jésuite :

1° *Annux litteræ Societatis Jesu è Japoned, annorum M. DC. IX et X.* Traduit de l'italien.

2° *Triumphus sacer sanctorum Terentiani et sociorum Martyrum, in translatione sacrorum corporum ipsorum Atrebato Duacum in templum Societatis Jesu.* Douai, 1615, in-12. Les corps de ces saints avaient été tirés à Rome du cimetière de Priscille : ils furent transférés à Douai avec une pompe extraordinaire.

3° *Anthologia poëtica græco-latina, Synonymis poëticis, eorumque auctoritatibus instructa, sed et variis sententiis, adajiis, priscis formulis passim respersa ; operâ Petri Halloix, S. J. cum latinâ interpretatione, et locorum difficiliorum expositione.* Douai, 1617, in-12.

4° *Vita et documenta S. Justini philosophi et martyris*. Douai, Balthazar Bellère, 1622, in-12. Les Bollandistes l'ont insérée dans les *Acta sanctorum*, aprilis, tome II, p. 108-119; ils y ont fait quelques changements, et en ont retranché les hors-d'œuvre et ce qui regarde les ouvrages et la doctrine de St. Justin.

5° *Vita P. Camilli de Lellis, fundatoris Clericorum Regularium infirmis ministrantium scripta italicè à P. Sanctio Cicatello, latinitate donata à Petro Halloix* S. J. Anvers, 1623, in-12.

6° *Illustrium ecclesiæ orientalis scriptorum qui sanctitate justà et eruditione primo Christi sæculo floruerunt, et Apostolis convixerunt, vitæ et documenta.... Adjuncta sunt à Græcorum Menæo de iisdem sanctis viris Elogia græco-latina, ex ejusdem versione. Item notationes et quæstiones quædam, ad vitarum confirmationem et illustrationem pertinentes*. Douai, 1633, 1636, 2 vol. in-fol. Le premier volume a pour objet les écrivains de l'église d'Orient du premier siècle; dans le second, il est traité de ceux du deuxième siècle. Cet ouvrage est plein d'érudition et de recherches; on lui reproche cependant un défaut de critique, surtout à l'égard de St. Denis l'Aréopagite. Plusieurs vies de ces saints ont été insérées dans les *Acta sanctorum*. Le P. Halloix se proposait de donner plusieurs autres volumes à cet ouvrage; le 3° était déjà fort avancé en 1642, mais il n'en publia que la partie suivante :

7° *Origenes defensio, sive Origenis Adamanti Presb. Amatoris Jesu, vita, virtutes, documenta: item veritatis super ejus vitâ, doctrinâ, statu, exacta disquisitio... ad sanctissimum D. N. papam Innocentium X.* Liège, Henri et Jean Mathias Hovius, 1648, petit in-fol. Cet ouvrage est divisé en quatre livres. Dans le premier, l'auteur donne la vie d'Origène: dans le second il fait l'éloge de ses vertus: dans le

troisième, il trace un abrégé de sa doctrine sur le dogme et sur la morale ; et dans le quatrième, il entreprend l'apologie de sa conduite et de sa doctrine, et soutient la pureté de la foi d'Origène contre le sentiment de plusieurs conciles qui ont condamné cet auteur.

« Personne, dit Richard Simon (*Lettres choisies*, 1730, t. 1 p. 135), n'a défendu Origène avec plus de zèle que le P. Halloix..... Mais ce jésuite n'est pas assez modéré dans sa critique, où il avance bien des faits, qu'il n'appuie sur aucunes preuves. S'il trouve St. Epiphane opposé à ses sentimens, il dit librement que *l'Histoire des Hérésies*, telle que nous l'avons présentement, n'est point de ce père, ayant été interpolée par ses disciples, qui y ont ajouté plusieurs choses absurdes et contraires à la vérité. Mais il était aisé de juger que St. Epiphane, qui ne s'est pas assez appliqué à discerner les actes faux d'avec les véritables, a fait un recueil peu exact. Halloix ne garde pas plus de modération à l'égard de St. Augustin. Il prétend que ce saint docteur, n'ayant pu lire ni examiner les livres d'Origène, qui étaient écrits en grec, a été obligé de s'en rapporter au jugement des autres, et principalement à celui de Théophile, patriarche d'Alexandrie, ennemi déclaré du même Origène. Sixte de Sienne est bien plus judicieux dans l'éloge qu'il a fait de ce grand homme, où il éclaire en même temps plusieurs difficultés de ses ouvrages. »

Le P. Halloix fut rudement attaqué par Sinnich dans son *Peregrinus Jerosolymitanus* ; mais il trouva encore un adversaire beaucoup plus redoutable dans le savant cardinal Henri de Noris, qui publia contre lui : *Dissertatio historica de Synodo V OEcumenicâ, in quâ Origenis ac Theodori Mopsuesteni, pelagianæ scholæ doctorum, justa damnatio exponitur, et Aquileïense Schisma describitur* ; cette dissertation, qui est une histoire complète de ce concile tenu en 553, où ce

cardinal relève quelques erreurs du P. Halloix, et des autres jésuites, Lupus, Sirmond et Pierre de Marcâ, se trouve dans ses *Œuvres* imprimées en 1702, in-fol., à Amsterdam (Louvain).

8° *Commentarius in Evangelia quadragesimæ, complectens Expositionem litteralem et moralem*. Paris, 1658, 3 vol. in-fol.

9° *Lettre* du P. Halloix au P. Morin de l'Oratoire ; elle se trouve dans les *Antiquitates ecclesiæ orientalis*, etc., de cet auteur, Londres, 1682, in-12.

10° *Commentarius in epistolas duodecim S. Ignatii* (Antiocheni).

11° *Vita venerabilis viri Antonii de Winghe, abbatis Lætiensis*.

\* 1656. BALEN (*Pierre*), né à Liège vers 1580 ; il annonça de bonne heure, pour la peinture, beaucoup de goût et des dispositions naturelles que fortifièrent et développèrent quelques disciples de Lombard, surtout Jean Ramaye qui l'admit parmi ses élèves. Il alla ensuite se perfectionner dans les Pays-Bas et en Italie. Après ces courses, il regagna les foyers paternels et épousa Marie Lombard, fille que le célèbre peintre de ce nom avait eue de sa troisième femme : elle lui donna un fils, nommé Lambert Balen, qui exerça la médecine à Liège.

A l'exception du tableau représentant la *Sainte Trinité*, qui est dans le chœur de l'église de St.-Christophe à Liège, Pierre Balen ne peignit que de *petits morceaux*.

En 1626, il entra, en qualité de voyageur, dans la *Société des maîtres de l'hôpital de St.-Jacques*, situé près du pont d'Avroy à Liège. Cette société était alors composée de 24 personnes, dont une moitié était de voyageurs, et l'autre, de bourgeois de cette ville ; ils avaient l'administration de cet hôpital, pour lequel

Gérard Douffet entreprit le *portrait de St. Jacques*, en 1656 : cet habile peintre fit la tête de ce saint, d'après le dessin de Balen qui vivait encore alors ; ce qui n'est pas un moindre éloge pour ce dernier.

1657. BOUCHY (*Philippe*), né en 1574, à Chièvres, petite ville du Hainaut, d'où il prit le surnom latin *Servius*. Après avoir achevé ses études, il reçut les ordres sacrés ; mais en 1600, il entra dans la compagnie de Jésus, où il avait un oncle, *Jean de La Haye*. Il fut pendant dix ans préfet du collège des humanités à Liège. Il y dirigea aussi l'une des *solidarités*, ou congrégations de la Vierge, et mourut dans cette même ville, le 9 février 1657. On a de sa façon :

1° *Les larmes de Parthénophile séchées, ou Reconfort des ames dévotes à la Sainte Vierge*. Liège, 1636, in-12.

2° *Le Reconfort des ames désolées, en forme de conférences, ou devis spirituels*. Liège, 1637, in-12 ; item, avec des augmentations ; ibid. Baud. Bronckart, 1645, in-12.

3° *Le conseil d'Estat, ou direction pour connaître l'estat, dans lequel Dieu veut sauver un chascun*. Liège, 1637, in-12.

4° *Traité de la charité fraternelle*. Liège, Christian Ouwerx, 1638, in-16.

5° *L'art de bien mourir*. Liège, 1639, in-16.

6° *L'ami fidèle jusqu'à la mort, ou la manière de disposer le malade à bien mourir*. - Liège, Baudouin Bronckart, 1639, in-16 ; id. Liège, 1650, in-16, en latin. Liège, Baudouin Bronckart, 1642, in-16. Anvers, 1649, in-24, 4° édition. Liège, 1652, in-16, 5° édition. Liège, Bertin Hoyoux, 1665, in-16. Ce petit livre est bien fait, il montre de la part de l'auteur, beaucoup d'expérience dans la conduite des ames.

7° *Diva Tungrensis Hanno-Belgica, sive imaginis ejus*



*Tungros Hannoniæ mira per Angelos deportatio, etc.*, Liège, Baudouin Bronckart, 1651, in-16, dédié à Maximilien Henri de Bavière, évêque-prince de Liège.

8° *Divæ Serviciæ Hanno-Belgiæ, sive miraculorum abed patratorum Florilegium*. Liège, Baudouin Bronckart, 1654, in-4°.

\* 1659 FRANCHIMONT (*Mathias*), prêtre et bénéficiaire de l'église cathédrale de Liège, est l'auteur d'une *vie de St. Lambert* en 43 *odes*. Ce poème qui n'est pas sans mérite, a été imprimé à Liège, en 1659, par la veuve Léonard Streel. Dans la strophe suivante, l'auteur nous peint St. Lambert saisissant une épée, en voyant sa maison assaillie par Dodon, frère de la belle Alpaïde, mais s'abandonnant bientôt à la providence, après avoir jeté son arme pour aller se prosterner aux pieds des autels :

. . . . . sed generosior  
Ac motus subitus increpans, memor  
Se non vivere militem,  
Demisit gladii fulmina noxii.  
Heu stragem ! bipatentibus  
Portis irruitur, luctificæ cadunt,  
Pro Christo, nece, victimæ, etc.

1659. HORION (*Alexandre de*), peintre, né à Liège vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle. Il s'adonna particulièrement au portrait : il sut se concilier l'estime de ses concitoyens et eut le bonheur, ainsi que Jean de Bologne, de leur plaire longtemps. On ambitionnait d'être peint par cet artiste ; aussi eut-il bientôt, par ce moyen, acquis une fortune considérable. Ses portraits cependant ne peuvent entrer en comparaison avec ceux de Gérard Douffet ; ils sont, en général, assez ressemblans, bien dessinés, mais peu animés. Il les accompagnait ordinairement de bordures et de beaux ornemens : ce qui, peut-être, n'a pas peu contribué à les faire re-

chercher dans le temps avec empressement. Alexandre de Horion ne s'est pas toujours borné à ce genre de peinture. Il laissa, entr'autres, deux tableaux d'un genre plus élevé, dont l'un existe encore dans l'église de St.-Servais de la ville de Liège, et l'autre, dont le sujet est la *Résurrection des morts*, était placé dans l'église du couvent de S<sup>te</sup>-Claire de la même ville. Ce peintre a été enterré, près de ce tableau, dans cette dernière église, où l'on voyait sa pierre sépulcrale, ornée de ses armes. Il mourut en 1659.

\* 1659. LAMBOY (*Guillaume de*), baron de Cortesheim et d'Arnau, comte du St.-Empire, seigneur de Dessener, de Wintershoven et de Neuschlos, et feld-maréchal des armées de l'empereur, reçut le jour de *Guillaume de Lamboy* et de *Marguerite de Méan*. Sa famille était l'une des plus nobles et des plus anciennes du pays de Liège. Dès sa plus tendre jeunesse, il manifesta un goût décidé pour la profession des armes. Le récit des conquêtes de l'empereur Ferdinand II, au commencement de son règne, attristait Lamboy, dans l'appréhension que ce prince n'eût plus d'ennemis à combattre, lorsque l'âge lui permettrait de s'attacher à son service.

En 1635, les Espagnols, après avoir surpris Trèves, en avaient enlevé l'archevêque et l'avaient mené prisonnier en Flandre, parce que cet électeur s'était mis depuis peu de temps sous la protection de la France. Le cardinal de Richelieu, dans son désir d'abaisser la maison d'Autriche, saisit cette occasion de lui déclarer la guerre. Il se ligua, à cet effet, avec les états protestans de l'empire, la Suède et la Hollande contre l'empereur et le roi d'Espagne.

Le jeune Lamboy était à peine parvenu à sa quatorzième année, qu'entendant parler de cette guerre depuis plusieurs années, et désirant s'y signaler, il passa

au service de l'empereur : ses parens pressés par ses instances , lui permirent d'aller en Allemagne , alors le théâtre de la guerre. Il fit les deux premières campagnes en qualité de volontaire. Son application à remplir ses devoirs , sa fermeté , sa patience et sa bravoure lui méritèrent une lieutenance dans un régiment de dragons ; peu de temps après , il obtint une compagnie dans le même régiment.

Parvenu par ses talens au grade de général , il fut envoyé , conjointement avec le duc de Lorraine , au secours de la ville de Dôle , assiégée par le prince de Condé. Lamboy poursuivit ensuite ce prince en Bourgogne , et ravagea sous ses yeux cette province , sans que celui-ci osât s'y opposer. En 1638 , il fit lever le siège de St.-Omer , alors investie par le maréchal de Châtillon.

Le duc de Weimar avait ouvert la campagne par la prise de Seckingen et de Lauffembourg , et venait d'ouvrir la tranchée devant Rhinfeld , lorsque les impériaux commandés par quatre généraux , le duc de Savelli , Jean de Weert , Goetz et Sperniter , marchèrent au secours de la place assiégée. Weimar les prévint , et après un deuxième combat , il les surprit et les fit prisonniers tous les quatre : il s'avança ensuite contre Brisac. L'empereur résolu de sauver , à tout prix , cette dernière place , qui devenait entre les mains des Français , la clef de l'Allemagne , une barrière contre les entreprises des Impériaux sur la France et un obstacle aux secours que l'empire envoyait aux Espagnols dans les Pays-Bas , donna ordre au général Lamboy de marcher au secours de Brisac , avec toutes les troupes qu'il pourrait rassembler ; ce qu'il fit avec tant de promptitude et d'habileté , qu'il fut sur le point de délivrer cette place assiégée par Weimar , sans l'arrivée du vicomte de Turenne et du comte de Guébriant. L'empereur , pour le récom-

penser de sa belle retraite , au milieu de circonstances si difficiles , le nomma feld-maréchal.

Le siège d'Arras formé par les Français en 1640, fournit à Lamboy une occasion de donner de nouvelles preuves de son intrépidité et de sa valeur. Le roi d'Espagne dont il s'était concilié l'estime depuis la levée du siège de Dôle, lui confia le commandement de ses troupes, pour l'opposer aux entreprises de la France, et le chargea de secourir Arras, assiégée par les maréchaux de Chaulnes, de la Meilleraye et de Châtillon sur lesquels il remporta quelques avantages : il mit en déroute toute la cavalerie française , fit prisonnier l'un des maréchaux , et tua un grand nombre d'officiers distingués.

L'année suivante (1641), Lamboy ouvrit la campagne par la réduction de la forteresse de Creuznac, qui fut suivie de la bataille de Sedan, où ce général, uni à Louis de Bourbon, comte de Soissons, et au prince Maurice de la Tour, ennemis jurés du cardinal de Richelieu, remporta une victoire signalée sur les Français commandés par le maréchal de Châtillon. Cette victoire fut suivie immédiatement de la prise de Donchéry-sur-Meuse et de la réduction de la ville d'Aire. L'empereur, pour récompenser tant de services, le nomma général d'artillerie.

Lamboy se disposait à prendre ses quartiers d'hiver, lorsqu'il apprit que les Français réunis aux Hessois et aux Weimariens s'approchaient du Rhin. Résolu de les empêcher de pénétrer dans l'électorat de Cologne et dans le pays de Juliers, il s'avancait vers eux à grandes journées, mais il reçut ordre de s'arrêter et de n'en venir aux mains, que lorsqu'il aurait reçu un renfort de nouvelles troupes. L'ennemi profita de ce contretemps pour passer le Rhin et venir assiéger Ordingen, qui se rendit sans résistance. La reddition de cette place fut suivie d'une bataille qui eut lieu le 14 janvier 1642, assez près de Kempen. Lamboy,

après avoir eu trois chevaux tués sous lui, accablé par le nombre, fut vaincu et fait prisonnier avec les généraux Mercy, Vehelen et un grand nombre d'officiers.

Rendu peu de temps après à la liberté, il rejoignit son armée, l'augmenta de 8,000 hommes et s'avança vers l'Allemagne sur la fin de novembre 1643, dans le dessein de faire lever le siège de Rothweil; mais elle venait de se rendre au maréchal de Guébriant. Le comte de Rantzau, après la mort de ce maréchal, étant demeuré chargé du commandement général de l'armée française, l'avait conduite en Souabe pour y prendre ses quartiers d'hiver aux environs de Tuthlingen. Le duc Charles de Lorraine, le comte de Mercy, Jean de Weert et le feld-maréchal Lamboy, combinant leurs forces, marchèrent contre les Français, les surprirent dans leur camp, firent prisonniers de guerre tous les officiers-généraux, près de 6,000 soldats, enlevèrent toute l'artillerie et le bagage : cinq à six mille cavaliers seulement échappèrent à ce désastre et se retirèrent en deçà du Rhin.

En 1644, les Français cherchant à s'emparer de Gravelines, les généraux Piccolomini, Beck et Lamboy firent diverses tentatives pour sauver cette place assiégée par le duc d'Orléans et bloquée par mer par l'amiral Tromp; mais elle se rendit après quatre assauts et 48 jours de siège. La reddition de Gravelines eût entraîné celle de plusieurs autres places, si les généraux des troupes confédérées n'avaient eu la précaution de faire creuser un canal à Mardyck et d'y faire construire quantité de forts et de redoutes.

La fortune continua les années suivantes à favoriser les armes de France et ne changea de parti qu'en 1647. Armentières, Cassel, Béthune, Mardyck, Dunkerque, Courtrai et quelques autres places furent enlevées aux Espagnols, dont les forces se trouvaient

malheureusement bien inférieures à celles de leurs ennemis. Le duc de Lorraine, Picolomini, Lamboy et Beck tentèrent en vain de sauver Dunkerque ; leur armée, qui n'était composée que de 25,000 hommes, se trouvait hors d'état de faire tête aux forces combinées de la France et de la Hollande.

Désirant vivement arrêter les progrès que ces deux puissances faisaient dans les Pays-Bas, et renforcer l'armée espagnole, la cour de Madrid détermina celle de Vienne à envoyer en Flandre l'archiduc Léopold avec un corps d'armée. Ce prince secondé du feld-maréchal Lamboy pour lequel il avait une estime particulière, ouvrit la campagne par le siège d'Armentières. Cette place, malgré l'opiniâtre fureur avec laquelle Du Plessis Bellicum, qui en était gouverneur, se défendit, ne put soutenir que treize jours de tranchée ouverte. Une médaille où l'on voyait quantité d'armes en pièces, avec cette légende : *Les Français n'ont plus d'armes entières*, fut destinée à perpétuer la mémoire de cette glorieuse conquête, à laquelle Lamboy eut la meilleure part.

Landreci eut le même sort qu'Armentières : le marquis d'Endecour, qui en était gouverneur, fut contraint de capituler après 20 jours de siège. Dixmude opposa encore moins de résistance, et se rendit après quatorze jours de siège, presque à la vue de l'armée française qui marchait à son secours.

La campagne de 1648 fut un mélange de bons et de mauvais succès pour les troupes espagnoles commandées par le feld-maréchal Lamboy et le comte de Fulsadagne, sous les ordres de l'archiduc Léopold : elles s'emparèrent de Courtrai, de Furnes, du château de Serres et de quelques autres places ; mais elles furent cruellement battues à la bataille de Lens, où elles perdirent 7 à 8,000 hommes et 1500 prisonniers, au nombre desquels se trouvaient le général

Beck, le prince de Ligne et le comte de St.-Amour, le feld-maréchal Lamboy y reçut deux blessures et eut un cheval tué sous lui.

Durant tout le temps que dura la guerre entre la France et l'Espagne jusqu'à la paix des Pyrénées, conclue le 7 novembre 1659, Lamboy donna des preuves continuelles de son habileté et de sa valeur. Il sut, au milieu du bruit et du tumulte des armes, allier la pratique des vertus chrétiennes avec celles qui forment les héros selon le monde. Chéri des soldats dont il avait gagné l'affection, parce qu'il les traitait comme ses enfans, il en était tout à la fois craint et révérend pour la sévérité dont il punissait toutes les fautes qui se commettaient contre la piété et la religion; aussi, le libertinage et la licence étaient-ils bannis des armées qu'il commandait, par le soin qu'il prenait de punir le vice et de récompenser la vertu.

\* 1659. DUBOSC DE MONT-ANDRÉ, historien. Il consacra la plus grande partie de sa vie à l'étude de l'histoire du pays de Liège. Il nous apprend lui-même qu'il avait écrit les *Vies de St. Servais, de St. Remacle et de St. Hubert*, et qu'il se proposait de composer toute l'*Histoire des évêques de Tongres et de Maestricht*, dont il espérait faire bientôt suer la presse; mais cet ouvrage n'a point vu le jour. Il entreprit la *Vie de St. Walbodon*, dont le corps avait été exposé, vers le milieu du 17<sup>e</sup> siècle, dans l'abbaye de St.-Laurent près de Liège, à la vénération du peuple, pour satisfaire le désir des âmes pieuses de connaître l'histoire de ce saint. On a de lui :

1<sup>o</sup> *Le courtisan chrétien, immolé en victime d'Etat à la passion de la cour, ou Saint Lambert, sacrifié pour les intérêts de l'honneur conjugal*. Liège, veuve Léonard Streel, in-4<sup>o</sup>.

Dubosc a dédié cet ouvrage aux chanoines de l'église

de Liège ; il semble y vouloir excuser les amours du roi Pepin et d'Alpaïde : « N'est-ce pas, dit-il, à la fécondité de ce beau crime que la France est redevable des deux dernières lignées des rois qui l'ont gouvernée ? Et n'est-ce pas cette mère qui a enfanté le noble et illustre chapitre dont vous êtes aujourd'hui les dignes membres ? » L'abbé de Tello a critiqué sévèrement Dubosc de Mont-André, dans la *Vie de St. Lambert* qu'il a publiée à Liège, en 1722.

2° *Mémoires historiques et politiques* concernant la maison d'Autriche ; ils sont cités par le P. d'Avrigni, jésuite, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire universelle*.

\* 1659. BRACHELIUS (*Adolphe*), est l'auteur d'un ouvrage, plein d'intérêt pour l'histoire de son temps, qui a pour titre : *Adolphi Brachelii historiarum nostri temporis rerum*, etc., imprimé en 1659.

1660. DOUFFET (*Gérard*), peintre, né à Liège, le 16 août 1594. Sa bouillante vivacité empêcha les progrès qu'il eût pu faire dans les lettres, s'il eût voulu en faire une étude sérieuse ; mais à peine eut-il appris les élémens de la langue latine, que ses parens se virent obligés de le retirer du collège, où il s'était bien moins occupé de ce qui était contenu dans ses livres, qu'à les remplir de différentes figures qu'il traçait, de façon à faire conjecturer qu'il deviendrait un jour un très-habile peintre. On le plaça chez Jean Taulier, peintre à Liège, lequel pour éprouver la vocation de son nouveau disciple, jugea à propos de l'employer à tout ce qui était le plus capable de lui donner du dégoût pour la profession qu'il voulait embrasser.

Douffet, loin de se rebuter, s'appliqua avec tant d'ardeur qu'il surpassa bientôt tous ses compagnons ; mais son inconstance ne lui ayant pas permis de demeurer longtemps chez son premier maître, il le quitta pour



aller à Dinant où il se plaça chez un peintre nommé Perpète. Celui-ci, après avoir vu travailler le jeune Douffet, jugea qu'il n'avait rien à lui apprendre; et quoiqu'il eût pu tirer de son élève de grands services, sacrifiant son intérêt particulier à l'avancement de notre jeune Liégeois, il écrivit à ses parens pour les informer des heureuses dispositions de leur fils, et pour les engager à lui donner un maître, qui, par son habileté, fût en état de le perfectionner dans un art pour lequel il paraissait avoir un génie particulier. L'avis de Perpète fut suivi.

Le célèbre Rubens, qui en 1609, était revenu d'Italie à Anvers, fut prié de recevoir Douffet au nombre de ses élèves. Sous la discipline d'un si grand maître, il fit de si rapides progrès, qu'au bout de deux ans d'apprentissage, il peignit quelques morceaux qui méritèrent l'approbation des plus habiles connaisseurs.

Notre jeune artiste charmé de pouvoir rendre ses parens témoins du fruit de ses études, revint à Liège, où il débuta par un tableau de JUDITH, qui fut exposé dans l'église de St.-Martin, et acheté un assez grand prix par Arnould de Sélys, chanoine de la cathédrale de Liège. Il fit ensuite un autre tableau, représentant *Prométhée dévoré par un vautour*, qui fut très-applaudi.

Dans le désir de se perfectionner dans son art, Douffet, alors âgé de vingt ans, partit pour l'Italie, en 1614. Il se rendit à Rome, et y demeura sept ans. Parcourant un jour la galerie de Médicis, dont il admirait les beautés, il eut le bonheur d'y faire la connaissance du peintre du cardinal de Médicis qui, charmé de la solidité du jugement et des connaissances de l'artiste liégeois, lui accorda son estime, et lui promit un emploi qui lui donnerait la facilité de voir tout ce que Rome renferme de beau et de curieux en fait d'antique.

troisième, il trace un abrégé de sa doctrine sur le dogme et sur la morale ; et dans le quatrième, il entreprend l'apologie de sa conduite et de sa doctrine, et soutient la pureté de la foi d'Origène contre le sentiment de plusieurs conciles qui ont condamné cet auteur.

« Personne, dit Richard Simon (*Lettres choisies*, 1730, t. 1 p. 135), n'a défendu Origène avec plus de zèle que le P. Halloix..... Mais ce jésuite n'est pas assez modéré dans sa critique, où il avance bien des faits, qu'il n'appuie sur aucunes preuves. S'il trouve St. Epiphane opposé à ses sentimens, il dit librement que *l'Histoire des Hérésies*, telle que nous l'avons présentement, n'est point de ce père, ayant été interpolée par ses disciples, qui y ont ajouté plusieurs choses absurdes et contraires à la vérité. Mais il était aisé de juger que St. Epiphane, qui ne s'est pas assez appliqué à discerner les actes faux d'avec les véritables, a fait un recueil peu exact. Halloix ne garde pas plus de modération à l'égard de St. Augustin. Il prétend que ce saint docteur, n'ayant pu lire ni examiner les livres d'Origène, qui étaient écrits en grec, a été obligé de s'en rapporter au jugement des autres, et principalement à celui de Théophile, patriarche d'Alexandrie, ennemi déclaré du même Origène. Sixte de Sienne est bien plus judicieux dans l'éloge qu'il a fait de ce grand homme, où il éclaircit en même temps plusieurs difficultés de ses ouvrages. »

Le P. Halloix fut rudement attaqué par Sinnich dans son *Peregrinus Jerosolymitanus* ; mais il trouva encore un adversaire beaucoup plus redoutable dans le savant cardinal Henri de Noris, qui publia contre lui : *Dissertatio historica de Synodo V OEcumenicâ, in quâ Origenis ac Theodori Mopsuesteni, pelagianæ scholæ doctorum, justa damnatio exponitur, et Aquileiense Schisma describitur* ; cette dissertation, qui est une histoire complète de ce concile tenu en 553, où ce

cardinal relève quelques erreurs du P. Halloix, et des autres jésuites, Lupus, Sirmond et Pierre de Marcâ, se trouve dans ses *Œuvres* imprimées en 1702, in-fol., à Amsterdam (Louvain).

8° *Commentarius in Evangelia quadragesimæ, complectens Expositionem litteralem et moralem.* Paris, 1658, 3 vol. in-fol.

9° *Lettre* du P. Halloix au P. Morin de l'Oratoire ; elle se trouve dans les *Antiquitates ecclesiæ orientalis*, etc., de cet auteur, Londres, 1682, in-12.

10° *Commentarius in epistolas duodecim S. Ignatii* (Antiocheni).

11° *Vita venerabilis viri Antonii de Winghe, abbatis Lætiensis.*

\* 1656. BALEN (*Pierre*), né à Liège vers 1580 ; il annonça de bonne heure, pour la peinture, beaucoup de goût et des dispositions naturelles que fortifièrent et développèrent quelques disciples de Lombard, surtout Jean Ramaye qui l'admit parmi ses élèves. Il alla ensuite se perfectionner dans les Pays-Bas et en Italie. Après ces courses, il regagna les foyers paternels et épousa Marie Lombard, fille que le célèbre peintre de ce nom avait eue de sa troisième femme : elle lui donna un fils, nommé Lambert Balen, qui exerça la médecine à Liège.

A l'exception du tableau représentant la *Sainte Trinité*, qui est dans le chœur de l'église de St.-Christophe à Liège, Pierre Balen ne peignit que de *petits morceaux*.

En 1626, il entra, en qualité de voyageur, dans la *Société des maîtres de l'hôpital de St.-Jacques*, situé près du pont d'Avroy à Liège. Cette société était alors composée de 24 personnes, dont une moitié était de voyageurs, et l'autre, de bourgeois de cette ville ; ils avaient l'administration de cet hôpital, pour lequel

Gérard Douffet entreprit le *portrait de St. Jacques*, en 1656 : cet habile peintre fit la tête de ce saint, d'après le dessin de Balen qui vivait encore alors ; ce qui n'est pas un moindre éloge pour ce dernier.

1657. BOUCHY (*Philippe*), né en 1574, à Chièvres, petite ville du Hainaut, d'où il prit le surnom latin *Servius*. Après avoir achevé ses études, il reçut les ordres sacrés ; mais en 1600, il entra dans la compagnie de Jésus, où il avait un oncle, *Jean de La Haye*. Il fut pendant dix ans préfet du collège des humanités à Liège. Il y dirigea aussi l'une des *solidarités*, ou congrégations de la Vierge, et mourut dans cette même ville, le 9 février 1657. On a de sa façon :

1° *Les larmes de Parthénophile séchées, ou Reconfort des ames dévotes à la Sainte Vierge*. Liège, 1636, in-12.

2° *Le Reconfort des ames désolées, en forme de conférences, ou devis spirituels*. Liège, 1637, in-12 ; item, avec des augmentations ; ibid. Baud. Bronckart, 1645, in-12.

3° *Le conseil d'Estat, ou direction pour connaître l'estat, dans lequel Dieu veut sauver un chascun*. Liège, 1637, in-12.

4° *Traité de la charité fraternelle*. Liège, Christian Ouwerx, 1638, in-16.

5° *L'art de bien mourir*. Liège, 1639, in-16.

6° *L'ami fidèle jusqu'à la mort, ou la manière de disposer le malade à bien mourir*.- Liège, Baudouin Bronckart, 1639, in-16 ; id. Liège, 1650, in-16, en latin. Liège, Baudouin Bronckart, 1642, in-16. Anvers, 1649, in-24, 4<sup>e</sup> édition. Liège, 1652, in-16, 5<sup>e</sup> édition. Liège, Bertin Hoyoux, 1665, in-16. Ce petit livre est bien fait, il montre de la part de l'auteur, beaucoup d'expérience dans la conduite des ames.

7° *Diva Tungrensis Hanno-Belgica, sive imaginis ejus*

personne et n'abaissant jamais les ouvrages de ses confrères; il se faisait au contraire un plaisir de louer tout ce qu'il y rencontrait de bon. Il se lia d'une étroite amitié avec Bertholet Flémalle et Gérard Goswin. Il parvint à la fin de ses jours sans avoir fait d'épargnes. La gloire et non l'argent le guidait dans ses travaux. Il méditait longtemps les sujets qu'il voulait traiter et composait lentement. Le maniement trop assidu du pinceau le mettait dans un état d'épuisement et d'affaiblissement qui faisait craindre pour sa vie; aussi la faiblesse de sa santé le forçait-elle souvent d'avoir recours au repos. Les violentes douleurs de goutte dont il fut tourmenté les dernières années de sa vie, ne lui firent rien perdre de sa tranquillité d'esprit. Douffet aimait le séjour de la ville de Liège; il avait sa demeure dans la rue d'Amay, où il était logé commodément. Cethabile artiste mourut l'an 1660, à l'âge de soixante-six ans; il a été enterré dans l'église des PP. Dominicains de Liège. L'auteur du livre intitulé : *Les Tableaux parlans du peintre Namurois*. (Namur, 1658, in-12), nous le peint en ces vers :

N'oubliez pas Douffet; esprit ingénieux,  
Ses dessins sont hardis, ses traits sont précieux;  
Et cet autre Dameri, qui fait tant de merveilles,  
Qu'il mérite les fruits de nos plus longues veilles.

Gérard Douffet excellait également dans le *portrait* et dans l'*histoire*. Ses attitudes sont bien *choisies*, ses airs de tête d'une variété admirable; son coloris est d'une *grande douceur*. Ses principaux ouvrages sont :

1° Une *Invention de la Ste. Croix*, morceau magnifique qui lui fut acheté cent pistoles par dom Charles Hardy, religieux de l'abbaye de St.-Laurent de Liège. On lit au-dessous les paroles suivantes : *Amor et delicias generis humani Crux*. Ce tableau est en général très-recommandable pour la *composition*, le *dessin*, la

*touche hardie et la force d'expression* : il serait parfait dans toutes les parties, si celle du coloris était portée au même degré. Jean Guillaume Joseph, prince de Bavière, duc de Neubourg et électeur Palatin, qui avait réuni à Dusseldorf, une riche collection de tout ce que la France, les Pays-Bas et l'Italie avaient produit de plus beau en fait de peinture, acheta ce tableau 8,000 florins.

2° *Le pape Nicolas V, visitant la grotte où le corps de St. François d'Assise avait été déposé.* Ce morceau est d'une *grande composition*; le sujet en est *bien amené et bien caractérisé*. On serait tenté de croire que Douffet a puisé le motif de son travail dans la description du P. Valentin Marée. L'électeur Palatin acheta ce tableau pour la somme de 11,000 fls. Ce tableau fut acheté en 1627, par Charles Caroli, qui le consacra à la mémoire de son épouse, Aleyde Gabrielle, morte à Liège le 25 septembre 1625. M<sup>r</sup> de Pigage a donné une *description très-détaillée* de ces deux grandes pièces, qui se conservent dans la galerie de Dusseldorf, n<sup>os</sup> 39 et 65.

3° *Le martyre de Ste. Catherine*; il représentait cette sainte attachée à une roue et déchirée en morceaux; deux volets peints en dehors et en dedans accompagnaient ce chef-d'œuvre : sur le premier, on voyait Ste. Catherine représentée sous la figure d'un agneau, entraînée avec violence par un bourreau et conduite au pied d'un autel pour y être immolée en l'honneur des faux dieux : sur le second volet, on la voyait assise au milieu des docteurs et des sacrificateurs, disputant avec eux sur la religion. Sur le revers de ces deux volets, étaient peints, de grandeur naturelle, Wal-tère de Liverlo et Jeanne Des Fossés son épouse, qui avaient commandé ce tableau à Douffet, en 1640, pour l'église paroissiale de Ste.-Catherine, à Liège; ce tableau a été la proie des flammes lors du bombardement de cette ville, en 1691.

4° Une *Adoration des bergers*, ou la *Naissance de Jésus à Bethléem*.

5° Une *Institution du sacrement de l'Ordre*.

6° Une *Descente de croix*. Ce tableau qui est rempli de beautés, se voyait dans l'église de l'abbaye de Cornelis-Munster.

DOUFFET (*Gérard*), fils du précédent, avocat ; il s'appliqua moins aux sciences qui convenaient à sa profession qu'à l'architecture pour laquelle il était passionné. Il poussa si loin la manie de bâtir qu'il s'y ruina entièrement, et ne subsista jusqu'à la fin de ses jours qu'à l'aide d'une pension qui lui fut accordée par le conseil privé du prince-évêque de Liège.

1660. DEFRAISNE (*Pierre*), orfèvre et graveur, né à Liège en 1612. Son père était un bon orfèvre qui travaillait avec goût, et sa mère était la fille de Pierre Zutman qui exerçait la même profession. Après avoir fait ses premières classes, le jeune Defraisne reçut des leçons de dessin de son père. Il voulut ensuite joindre à la pratique de son art, tout ce qui pouvait en étendre les progrès et l'utilité ; il n'épargna donc rien pour améliorer les talens que la nature lui avait si libéralement dispensés. Il fit divers voyages dans des villes riches et opulentes de France, pour se perfectionner dans la ciselure. Il passa de là en Italie et séjourna quelque temps à Rome où il se lia d'amitié avec l'un des plus habiles sculpteurs de son siècle, François Quesnoy, Flamand, homme autant décrié pour son libertinage, que célèbre par son talent ; mais Defraisne profita de ses leçons, et apprit de lui à réussir dans les trytons, les satyres et les enfans, sans avoir le malheur de se laisser corrompre par la contagion de ses exemples. Aux leçons d'un pareil maître sous lequel il fit de grands progrès dans son art, il s'adonna à l'étude de l'antique.

Il revint à Liège en 1641, et perdit, après quelques années de mariage, une femme qu'il aimait beaucoup. Il se remaria avec la fille de Renier Houbar. Les premiers ouvrages qu'il fit depuis son retour dans sa patrie, furent : 1° un *bassin* et une *aiguïère*, qui lui furent commandés par Tinténier, membre des états-généraux : il fut si charmé du travail de l'artiste liégeois, qu'il fit présent de ces chefs-d'œuvre aux états-généraux ; ceux-ci, bientôt après, envoyèrent ces deux morceaux au roi de France, qui les loua beaucoup ; un *vase* dont l'anse était surmontée d'une figure d'homme contemplant la liqueur dont ce vase était rempli et semblait vouloir s'y noyer ; 3° un autre *vase* travaillé dans le même goût, représentant un serpent qui, attiré par l'odeur d'une liqueur enchanteresse, paraissait faire des efforts pour pouvoir parvenir jusqu'à l'embouchure du vase et y plonger sa tête.

Sa réputation se répandit bientôt dans les Pays-Bas, la Hollande, la France et l'Allemagne, et parvint jusqu'en Suède, où la reine Christine, qui savait distinguer le génie, le fit venir avec son épouse, et le retint pendant sept ans. Durant son séjour à Stockholm, Defraisne fit quantité de portraits en médailles, qui lui valurent de riches présents de la part des principaux seigneurs et des premières dames de la cour. Les amateurs conservaient encore à Liège, au commencement du 18<sup>e</sup> siècle, de ces portraits modelés et jetés en plâtre.

La reine Christine abdiqua en 1654, et Defraisne revint à Liège. Cette princesse, passant par les Pays-Bas, voulut revoir Defraisne qui s'empressa de l'aller trouver à Bruxelles : elle l'y reçut avec distinction, lui montra une cassette remplie de diamans et exigea qu'il en choisît vingt-huit dont elle lui fit présent. Le *gobelet d'argent* dont se servait cette princesse,



était l'ouvrage de notre artiste , qui l'avait ciselé avec *tant d'industrie et de charmes* , qu'on le citait comme son chef-d'œuvre.

On voit encore aujourd'hui , de Pierre Defraïse , dans l'église cathédrale de Liège , une *arche d'alliance* ou un vaisseau de cuivre doré que présenta , en 1633 , Jean Tabollet à l'église de St.-Lambert dont il était chanoine. On la regarde comme la principale de ses pièces , *toute simple qu'elle est*. Ce vaisseau repose sur quatre pieds d'argent.

Malgré la fortune que cet artiste avait acquis par ses travaux , il ne voulut rien relâcher de son ardeur pour le travail ; sa trop grande application avança le terme de ses jours. Il mourut à Liège , en 1660 , âgé seulement de 47 à 48 ans.

1660. WENDELIN ou VENDELIN ( *Godefroid* ) , géomètre et astronome , naquit le 6 juin 1580 , à Herck , ville de la principauté de Liège , au comté de Looz. Placé dès son enfance sous la direction d'un habile maître , Henri Alen , il fit de rapides progrès dans les lettres. A treize ans , il composait des *iambes* dont un poète plus âgé aurait pu se glorifier. Il fit sa rhétorique à Tournai , sous les Jésuites , et sa philosophie à Louvain. Malgré son penchant pour les sciences qui commençait à se manifester , il ne cessa pas de cultiver les lettres , et dans ses loisirs il apprit l'hébreu. Un de ses condisciples lui persuada de l'accompagner à l'Université de Prague ; mais il tomba malade à Nuremberg , et le manque d'argent l'obligea de revenir dans sa famille.

Le désir d'acquérir des connaissances le conduisit en France ; il s'arrêta quelque temps à Lyon , où l'on sait qu'il exerça l'emploi de correcteur dans une imprimerie. Il partit pour Rome , en 1600 , avec des pèlerins qui s'y rendaient pour gagner les indulgences du

jubilé. Après avoir rempli ses devoirs de religion, il visita les principales villes d'Italie, revint en France par Marseille, et établit à Digne une école qui fut assez fréquentée.

Valère André, et après lui les biographes des Pays-Bas, disent que Wendelin eut l'avantage de compter au nombre de ses élèves le célèbre Gassendi, mais le P. Bougerel a démontré que cette assertion était inexacte.

Wendelin retourna en 1604 dans sa patrie, d'où il revint presque aussitôt à Paris; et s'étant chargé de l'éducation des enfans d'André Arnaud, il partagea son temps entre les soins qu'il leur devait et l'étude de la jurisprudence. Dès qu'il eut achevé ses cours, il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et parut au barreau avec distinction.

La mort de son père et de sa mère le força de revenir au pays de Liège, en 1612, pour régler ses affaires. Il résolut de s'y fixer, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de la cure de Herck, au comté de Looz, lieu de sa naissance.

Passionné pour les sciences, il contribua de tout son pouvoir à les propager dans les Pays-Bas. Il ouvrit à Herck une école où il donna lui-même des leçons; aidant de ses conseils et de ses livres tous ceux qui recouraient à ses lumières, ou avaient le désir de s'instruire.

Wendelin entretenait une correspondance suivie avec les savans les plus distingués de la France et de l'Italie, tels que Gassendi, Peiresc, Mersenne, Petau, Naudé, Riccioli, etc.; et ce fut à sa prière qu'en 1636, Gassendi répéta la mesure du *gnomon* de Pythéas, et détermina la hauteur méridienne solsticiale du soleil à Marseille, pour s'assurer de la variation de l'obliquité de l'écliptique.

En 1635, il fut nommé chanoine du chapitre de Condé par l'infante Isabelle-Claire-Eugénie. Les re-

venus de ce bénéfice qu'il n'avait point sollicité, lui procurèrent les moyens de s'appliquer à l'astronomie avec une nouvelle ardeur. Les observations qu'il fit sur la lune l'occupèrent pendant plus de quinze ans. Il avait pris l'engagement de les pousser plus loin, mais il en fut détourné par les emplois dont il fut revêtu contre son gré. L'évêque de Tournai, l'ayant choisi pour secrétaire, le nomma bientôt après official et chanoine de sa cathédrale. Wendelin mourut, en 1660, doyen du chapitre de Rothnac, laissant la réputation d'un *esprit universel*.

Gassendi le regarde comme *un homme de bien et des plus savans de son temps*. Wendelin, dit Bailly, a beaucoup observé, mais particulièrement la lune, dont il considéra les taches et détermina les positions; cependant il ne lui fit point parcourir l'ellipse de Kepler : il lui donne bien un cercle, mais sans épicycle, et il explique ses inégalités par un balancement semblable à celui des pendules. Il eut aussi le tort d'établir que les jours sont égaux, malgré l'inégalité de la marche du soleil, dont le mouvement leur sert de régulateur.

Wendelin reconnut le premier la vérité de la loi de Kepler, relative aux satellites de Jupiter, et la confirma par ses propres calculs. Il établit d'une manière formelle la variation de l'obliquité de l'écliptique par la comparaison des observations modernes aux anciennes; enfin, et c'est ce qui doit lui faire le plus d'honneur, il a déterminé la parallaxe du soleil que l'on regardait comme inaccessible pour sa petitesse. (*Histoire de l'astronomie moderne*, 11, 158-62).

Sans avoir jamais tracé de cartes, Wendelin a rendu les plus grands services à la géographie; il a tenté d'en réformer le système dont il sentait toute l'imperfection; et l'on est surpris que Delisle n'ait pas profité de ses observations pour améliorer les cartes qu'il publia cinquante ans après lui. Les ouvrages de Wendelin sont :

1° *Loxia, seu de obliquitate solis diatriba*, etc. Anvers, 1626, in-4° rare et intéressant. L'auteur en préparait, en 1644, une édition corrigée et augmentée qu'il avait l'intention de dédier aux magistrats de Marseille ; mais elle n'a point paru.

2° *De tetrady Pythagoræ epistolica dissertatio*. Louvain, 1627, in-4°.

3° *Aries, seu aurei velleris encomium*. Louvain, 1628, in-4°. C'est un poème en vers élégiaques.

4° *Censura et judicium de falsitate Bullæ Martini I papæ*. Bruxelles, 1643, in-4°, contre l'abbé de St.-Amand qui fondait son exemption sur cette bulle.

5° *Arcanorum cælestium lampas paradoxa*. Bruxelles, 1643, in-12.

6° *Eclipses lunares ab anno 1573 ad annum 1640 observatæ, quibus tabulæ atlanticæ superstruuntur quarum idea proponitur*. Anvers, 1644, in-4°. Le P. Riccioli cite ces deux opuscules avec éloge, et regrette que d'autres occupations aient empêché Wendelin de continuer ses observations lunaires (Voy. *Almagest Novum*. 1, XXXV).

7° *De pluvii purpurei Bruxellensi*. Bruxelles, 1646, in-8°. Wendelin attribuait ce phénomène aux exhalaisons des mines de vitriol situées dans les environs de cette ville. Cette observation, dit Descartes, est belle, d'un homme savant et de très-bon esprit ; je ne doute pas qu'elle ne soit vraie (Vie de Descartes par Baillet, 11, 285). Cependant ce phénomène, si Wendelin en eût deviné la véritable cause, aurait dû se renouveler. Peiresc avait expliqué d'une autre manière les pluies de sang.

8° *Leges salicæ illustratæ ; illarum natale solum demonstratum, cum glossario salico legum adventicarum*. Anvers, 1649, in-fol. L'auteur a dédié cet ouvrage à J. J. Chiffet ; et on le trouve ordinairement à la suite des *Vindiciæ Hispanicæ* dans les *Opera politica*

de ce savant médecin. La loi salique avait été publiée pour la première fois par J. B. Hérolde, dans les *Leges antiquorum Germanorum*. Bâle, 1557, in-fol. Wendelin n'a fait que reproduire le texte de cette édition, n'ayant point eu de manuscrit. Dans une dissertation préliminaire, il cherche à prouver que cette loi a été rédigée dans la Taxandrie, ou Campine liégeoise. Il y a des choses curieuses dans cet ouvrage ainsi que dans le *Glossaire*; mais Wendelin n'avait pas fait une étude assez approfondie de l'ancienne langue germanique, et les explications qu'il donne de différens mots obscurs ont paru ridicules à D. Bouquet (Voy. le *Recueil des historiens de France*. IV, Préf. V). La meilleure édition de la loi salique est celle que l'on doit à J. G. Eckhard.

9<sup>e</sup> *Epistola de calcedonio lapide seu gemma gnostica*. S. L. 1655, in-4°.

10<sup>e</sup> Des *Lettres* à Gassendi qui se trouvent dans le *Recueil des Œuvres de ce philosophe*, VI, 427 et suivantes; elles contiennent des particularités intéressantes.

Wendelin a laissé plusieurs ouvrages manuscrits sur l'astronomie, la chronologie et le déluge. Voy. la *Bibl. Belgica* de Foppens.

\* 1660. LOUIS (*le Père*), prieur des Carmes de Liège, prédicateur ordinaire de Maximilien Henri de Bavière, évêque de Liège, cultiva la poésie française avec quelque succès. Ce poète manque parfois de critique, mais on ne peut lui refuser de la chaleur et de l'imagination. Des Hayons s'exprime ainsi, en parlant du P. Louis :

Beaux vers, saintes fureurs, agréables transports !  
Prodigieux amas de brillantes merveilles,  
Que je chéris vos doux efforts !  
Et que l'éclat me plaît de ces illustres veilles !

Il a laissé les fruits de sa verve dans les deux recueils suivans :

1° *Peintures sacrées du Temple du Carmel*, etc. Liège, 1669, petit volume in-4° orné de 26 figures dont tous les sujets sont tirés des vies des saints et des saintes du Mont-Carmel. Ces figures sont d'un burin élégant, précieux et fini : elles ont été gravées, d'après les dessins d'Abraham Diepenbecke, par Pierre Clouwet, par Lommelin, Vanlifebetten et par Richard Collin, artiste liégeois d'un mérite distingué. Notre poète dans son épître dédicatoire adressé à Maximilien Henri de Bavière, électeur de Cologne et évêque de Liège, nous apprend que ce prince possède les éminentes qualités des *mortifiés*, des *extatiques*, des *savans*, des *zélés*, des *chastes*, des *prélats* et des *princes* dont il trace les portraits dans ses *Peintures sacrées*. Il le compare au soleil qui dissipe de ses rayons les épais nuages dont l'*envie* et la *rébellion* voudraient obscurcir son héros. Il prévient modestement ses lecteurs, dans un *avis*, qu'il n'a pas la vanité de croire qu'il est né poète ; il convient qu'il a beaucoup plus de peine à *tourner un vers* qu'à l'âge de seize ans, et que son ouvrage a été composé dans les momens qu'il a dérochés à ses *petits emplois de la chaire*.

Chacune des 26 figures contenues dans ce *recueil* est accompagnée d'un sonnet que le P. Louis adresse à la Ste. Vierge :

Vierge que l'Eternel reconnaît pour sa mère,  
Qui parmi les beaux fruits de ta maternité,  
Conservant les trésors de la virginité,  
A conçu dans le tems ton époux et ton père.

La 1<sup>re</sup> estampe représente la mère de Dieu, parlant aux *enfans et successeurs du grand Patriarche Elie* ; elle leur dit :

Rejetons animés d'une source féconde,  
Qu'un éternel printemps fait sans cesse fleurir,  
Que deux mille ans entiers n'ont pu faire périr.  
Et dont la mort sera celle de tout le monde.....

La 3<sup>e</sup> représente Jésus, Marie et Joseph', visitant *personnellement* la montagne du Carmel; les prophètes qui l'habitent leur font ce compliment :

Ah ! que la solitude a d'agréables appas !  
Et puisque vous daignez y conduire vos pas ,  
La pompe des palais n'a rien de comparable :  
Un homme sur un trône en fait tout l'ornement.  
Mais ici nous voyons par un sort admirable  
Tout ce que le ciel a d'auguste et de charmant.

Dans la 8<sup>e</sup> estampe on voit saint Bertholde en extase, qui, pour empêcher Jésus-Christ prêt à châtier les crimes des hommes, impløre la Ste. Vierge, dont il obtient la protection en instituant le *petit Stellaire*, composé de trois *pater* et de douze *ave Maria*; ce que le P. Louis a rendu par ce vers singulier :

La justice est bloquée avecque douze grains.

Peu de personnes connaissent le *petit Stellaire*; mais le *saint Scapulaire* que saint Simon Stoch reçut des mains de la Ste. Vierge, est très-connu des gens pieux et dévots; notre poète a consigné cet évènement dans ces vers :

Oui, d'un auguste habit, fait dans le firmament  
Son corps est revêtu par les mains de Marie ;  
Son âme en ce moment de plaisirs s'extasie,  
Et cède aux doux transports de son contentement.  
Reçois, dit cette reine à ce saint solitaire,  
Reçois, ô mon cher fils ! ce divin Scapulaire,  
Comme un gage d'amour pour ton ordre et pour toi.  
Dans l'une et l'autre vie il domptera les flammes ,  
Au milieu des périls il donnera la foi,  
Et des cachots brûlans élargira les âmes.

Dans la 11<sup>e</sup> figure, la mère du sauveur rassure le bienheureux Franc, qui pleurait les excès de sa vie passée, et lui adresse ces vers :

Que la grâce est puissante et qu'elle a de vigueur !  
Ta libertine vie à peine t'est connue,  
A peine son horreur te paraît toute nue,  
Que des torrents de pleurs publient ta douleur.

Saint Louis, roi de France, en danger de faire naufrage, est le sujet de la 14<sup>e</sup> estampe; le P. Louis y décrit ainsi la tempête :

Des vents les plus mutins les flots sont assaillis ;  
Il semble que les cieux , dans l'onde ensevelis ,  
N'ont plus pour les nochers que des clartés éteintes.  
L'orage impérieux , par des coups inouis ,  
Tâche de triompher du vaisseau de Louis ,  
Et pour le dévorer ouvre ses noirs abysmes....

Mais la tempête s'apaise aussitôt que Louis eut fait le vœu de *mener des Carmes en France*. La 18<sup>e</sup> figure représente le vénérable Gratian, lié sur un bûcher pour y être brûlé vif : il se souvient heureusement de ces paroles : *Solve vincla reis* , etc. ; en les prononçant, ses fers tombent et le bras d'un de ses bourreaux qui voulait le frapper, devint sec. L'auteur animé d'un vrai délire poétique, apostrophe de cette façon les assassins de Gratian :

Barbares, vainement vous allumez des feux  
Pour dévorer celui qui fut toujours de braise ;  
Ce n'est pas l'outrager, c'est le mettre à son aise ,  
Et le traiter ainsi, c'est contenter ses vœux.  
Au milieu des liens il se croit bienheureux ;  
Ses fers ont tant d'appas, que de joie il les baise :  
Toutes vos cruautés n'ont rien qui lui déplaise ,  
Et son bûcher lui sert d'un trône lumineux.

Le P. Louis, dans les vers suivans, contraste assez bien l'état d'opulence dont jouissait à la cour la bien-



heureuse Angèle de Bohême, avec celui qu'elle trouva  
au fond d'un cloître :

Renoncer aux honneurs qu'on rend aux souverains ,  
Quitter la soie et l'or pour se vêtir de bure ,  
Préférer aux palais une austère masure  
Et rechercher des emplois du dernier des humains, etc.

C'est ce que fit Angèle, en entrant dans la solitude  
du Mont-Carmel. Une autre bienheureuse du même  
nom, Angèle de Arena, délibérant sur la règle qu'elle  
doit embrasser, aperçut en extase une échelle ap-  
puyée sur la montagne du Carmel où se reposaient la  
Ste. Vierge avec l'enfant Jésus et deux Carmes, l'un à  
la droite et l'autre à la gauche de Marie. Le poète dans  
le sonnet qui accompagne cette estampe, parle ainsi  
à Angèle :

Vois-tu comme Jésus, tout brillant de lumière  
Dans les bras de sa mère, épris de ta beauté,  
Semble s'en arracher, afin qu'en liberté  
Il puisse posséder ton ame toute entière.  
Pour jouir d'un objet si doux, si plein d'appas,  
Précipite ta course et double un peu le pas :  
Jésus veut que l'on vole alors qu'il nous appelle.

2 *Mélanges poétiques*, etc. Liège, 1660; c'est un  
volume plus considérable et beaucoup plus intéressant  
que le précédent. Le P. Louis prévient ses lecteurs dans  
un *avertissement*, que c'est la *douce importunité de ses*  
*illustres amis* qui l'a engagé à donner ses poésies au  
public; il nous apprend encore qu'il a composé quel-  
ques *tragédies sacrées*. Ernest de Surlet-Chokier, grand  
vicaire du diocèse de Liège, fait, dans son approbation,  
le plus bel éloge du P. Louis. On ne peut en effet  
lui refuser un talent décidé pour la poésie française,  
mais on désirerait que le bon goût eût plus souvent  
dirigé sa plume. *L'approbation* de Surlet-Chokier est

suivie de quelques stances de Thomas Des Hayons à la louange du poète : elles sont assez bien faites : voici les deux premières :

C'est sur le Mont-Carmel , et non pas sur le Pinde ,  
Que Louis a fait choix de tant de rares fleurs ;  
L'amante de Céphale , aux bords même de l'Inde,  
Ne fit jamais d'émail de si riches couleurs.

La tulipe , l'œillet , la rose et l'anémone ,  
Près de ces traits charmans perdent tous leurs appas ;  
Et la fleur dont la pompe éclate sur le trône ,  
Dans sa vive fraîcheur , ne les égale pas.

Il commence son recueil par des stances à Egon, comte de Furstenberg, grand-maître d'hôtel de l'électeur de Cologne et évêque de Liège (Maximilien Henri de Bavière), chef de ses conseils d'état et privé, chanoine de la cathédrale de Liège, etc. Il fait dans celle-ci le portrait le plus pompeux de ce ministre :

Je dirais que tes soins se portent bien plus loin  
Qu'à veiller seulement au bien d'une province ;  
Que d'autres souverains dans leur plus grand besoin  
Partagent tes avis avec ton digne prince :  
Que la Meuse et le Rhin étant en sûreté ,  
Tu n'es pas cependant dedans l'oisiveté ;  
Que l'aigle , que les lys , que les lions du Tage  
Avec étonnement dès longtemps ont appris  
Qu'Egon dans ce qu'il fait , n'a pas attendu l'âge  
Que la nature emploie à former les esprits.

Le dernier vers de l'épithaphe suivante qu'il fit sur un comte de Mérode, grand mayer de Liège, surprend par la manière dont il est amené :

Ci-gît le grand Itel dont l'invincible bras  
S'est rendu signalé dedans mainte aventure ;  
Et celui qui jadis a donné le trépas ,  
Paie ici le tribut qu'on doit à la nature ,

Admire, en gémissant, l'empire de la mort,  
Encore que désarmé, elle abat sans efforts  
Celui qui fut le bras de Bellone et d'Astrée.  
Ce héros qui jadis dans l'horreur et le bruit,  
Présentait à la mort la pointe de l'épée,  
Lui-même, cher passant, est mort dedans le lit.

Le lecteur aime-t-il les vers majestueux et sonores ?  
Qu'il lise ceux-ci sur Eugène de Croy, duc d'Havré :

Géans inanimés, colosses immobiles,  
Aimables et célestes Titans,  
Contre qui les saisons, les âges et les temps  
Ont donné jusqu'ici des combats inutiles :  
Innocents espions des mystères des cieux ;  
Magnifiques palais de nos premiers aïeux,  
Théâtres étonnans des merveilles d'Elie,  
Monts sacrés du Carmel, de grâce courbez-vous,  
Que votre racine s'humilie,  
Vous devez admirer des spectacles plus doux.

Le duc d'Havré ayant pris l'habit des Carmes, en  
1657 ; c'est pour chanter cet événement que le P. Louis  
monte sa lyre sur un ton si élevé :

Et vous, sacrés déserts, mystiques labyrinthes,  
Où jadis les hébreux fugitifs,  
Huit lustres tout entiers, ont formé mille plaintes..  
Soyez témoins, déserts, d'un miracle nouveau,  
Et sachez que la Palestine,  
Au prix de celui-là, n'a rien vu de si beau.

Ces vers semblent avoir été inspirés par les Muses ;  
ils décèlent ainsi que les suivans, malgré leurs défauts,  
un véritable talent, dans leur auteur, pour la poésie :

Vous enfin du Carmel, divinité visible,  
Fléaux des rois, maîtres des élémens,  
Dont la juste fureur et les saints mouvemens  
Ont rendu votre nom à Baal si terrible :  
Homme prodigieux, ange vraiment humain,  
Du vrai Dieu d'Israël ministre souverain :

Mortel sur qui la mort n'a jamais eu d'empire,  
Grand Elie, en ce jour, me sera-t-il permis  
De vous apprendre et de vous dire  
Ce qu'Eugène va faire aux yeux de ses amis.

Le P. Louis sait prendre un ton moins élevé, lorsque son sujet le comporte, comme on en pourra juger par ce *madrigal* au maréchal de Fabert, dont les derniers vers sont assez singuliers :

On dit de vous, grand maréchal,  
Que soit à pied, soit à cheval,  
Votre bras redoutable est la mortelle foudre  
Dont Louis, ce prince charmant,  
Dedans les champs de Mars a fait mordre la poudre  
A l'Espagnol, à l'Allemaud :  
Et qu'aux sièges comme aux batailles  
Vous savez enfoncer escadrons et murailles.  
Tout cela ne m'étonne pas,  
Mais certes j'ai peine à comprendre,  
Comme vous nous cachez avecques tant d'appas,  
Sous la vertu d'un saint, la valeur d'Alexandre ;  
Et montez droit au ciel par la flamme et le fer  
Et le même chemin par où l'on voit descendre  
Tant de guerriers dedans l'enfer.

On trouve dans le recueil du P. Louis l'énigme suivante, doute il ne nous a point consigné le mot :

Je suis fille du ciel et je n'y saurais vivre ;  
Sans ailes et sans pieds, sans corps, ni mouvemens ;  
Au bout de l'univers je vole en un moment,  
Et celui-là se perd qui ne veut pas me suivre.  
J'instruis sans discourir, et j'enseigne sans livre ;  
Aux peuples comme aux rois je parle également :  
Tous peuvent m'écouter sans aucun truchement,  
Et bien plus que le vin mon entretien enivre.  
Je rends solide l'eau ; le soleil m'obéit ;  
Le feu quitte la sphère et sur la terre me suit ;  
Je fais mouvoir les monts ; je dompte la mort même ;  
Je commande en un mot dessus chaque élément :  
Admirez cependant mon infortune extrême,  
Celui qui me veut voir, me met un monument.

Maximilien Henri de Bavière, alors évêque de Liège, accueillit favorablement le P. Louis, et donna des marques visibles de l'estime qu'il faisait de ses ouvrages. Ce prince, voulant présider en quelque façon à l'impression des *Mélanges poétiques* de notre auteur, donna ordre à l'imprimeur de faire monter une presse dans les galeries du palais. Le P. Louis composa à cette occasion un *sonnet* qui fut imprimé en présence de Maximilien. Dans un autre *sonnet*, il remercie ce prince d'avoir assisté à ses *Tragédies sacrées*.

M<sup>r</sup> de Villenfagne nous a laissé la première notice connue sur le P. Louis, ainsi que l'analyse de ses ouvrages. On les trouve dans ses *Mélanges historiques et littéraires*. Liège, 1810, in-8°.

1661. HUART (*Ignace*), religieux de l'ordre de Citaux, docteur en théologie, entra vers 1618 dans la célèbre abbaye d'Alne, diocèse de Liège : il y enseigna avec distinction la philosophie et la théologie. Ses supérieurs lui confièrent la direction des religieuses Bernardines de Vivegnis, village situé à deux lieues de Liège sur la rive gauche de la Meuse. Il s'acquitta de ce dernier emploi l'espace de cinq ans, et mourut dans cette maison, le 9 avril 1661, à l'âge de 49 ans. Nous avons de lui :

1<sup>o</sup> *Ranutii Higati* (nom anagrammatique) *Lintrivallensis, Bernardus, hoc est, D. Bernardi abbatis Claravallensis, doctoris melliflui, Tractatus de gratia et libero arbitrio, periodice dispunctus, commentarius illustratus, S. Augustino, primario gratiae christianae, propugnatori, consonus demonstratus, atque à filiorum alienorum depravationibus vindicatus*, 1649, in-4°, sans nom de ville ni d'imprimeur. Le P. Huart dans cet ouvrage, a pour but de montrer la conformité qui existe entre les sentimens de saint Augustin et de saint Bernard, sur la grace, la prédestination et le

libre arbitre. Il y refute, en passant, quelques opinions relâchées du P. Mathias Hauzeur, Recollet de Verviers, qui les avait avancées dans un livre intitulé : *l'Anatomie de saint Augustin*. Le P. Bertrand Tissier, prieur et réformateur de l'abbaye de Bonne-Fontaine au diocèse de Reims, et docteur en théologie dans l'Université de Pont-à-Mousson, attaqua l'ouvrage du P. Huart comme injurieux à saint Bernard, et favorable à la doctrine de Jansénius, dans l'un des deux *Appendix* qu'il joignit à sa *Disputatio theologica in Janseniana dogmata*, imprimée à Charleville, chez Gédéon Poncelet, 1651. Huart lui repliqua par la brochure suivante :

2° *Bernardus Abbreviatus*. Le P. Hauzeur, offensé de l'ouvrage de dom Huart, fit paraître : *Correctio fraterna Ranutii Higati anagrammatici*, libelle rempli d'invectives et de reproches qui n'était digne que du mépris ; mais ce dernier se crut obligé d'en demander justice : il s'adressa à cet effet au P. Pierre Marchant, supérieur du P. Mathias, et publia son apologie sous ce titre :

3° *Exceptiones et vindiciæ pro Ranutio Higato, adversus criminationes et errores, quibus ejus doctrina et mores impetuntur ab authore libelli, cui titulus : Correctio fraterna, etc., etc., authore J. H.*, in-4°, sans date ni nom de ville et d'imprimeur. Le P. Hauzeur lui ayant répondu, en l'accusant de manquer de soumission pour les décrets du Saint Siège. Il publia peu de temps après : *Appendix vindiciarum pro Ranutio Higato*. S'il en faut croire Foppens, ces divers écrits de Huart auraient été mis à l'*index* par le pape Innocent X. On voit par les écrits de Huart, qu'il avait donné un temps considérable à la lecture des ouvrages de saint Bernard, et qu'il était bien éloigné d'être sectateur de Molina.

4° *Bernardus abbas, sive sanctus prælatus : hoc est,*

*Flores pastorales, ex selectissimis quibusque D. Bernardi operibus collecti, atque in gratiam prælatorum omnium, tam sæcularium, quàm regularium, eligentium item et nominantium ad prælaturas, ac denique concionatorum singularem utilitatem in tractationis modum et formulam digesti.* Louvain, 1651, in-4°, p. 304. Cet ouvrage, divisé en 189 chapitres, est dédié à Jacques Boonen, archevêque de Malines.

5° *Commentarius in logicam Aristotelis, sive Aristoteles rationalis, dilucidissimis brevissimisque commentariis, ex selectissimis quibuscumque philosophis recentioribus et antiquis illustratus.*

6° *Sti. Bernardi facies immaculata, MSS.*

7° *Bernardus monachus, ubi vita spiritualis, ipsius S. Doctoris verbis, exprimitur. MSS.*

\* 1662. KERKHEM (*Arnold de*), baron de Wyer, descendait d'une des familles les plus anciennes du pays de Liège. Il était fils de Guillaume de Kerkhem, lieutenant féodal du comté de Looz, et de sa seconde femme, Anne de Glimes. Arnold fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et après quelques difficultés, il fut reçu chanoine de Saint-Lambert, en 1639. Depuis il reprit l'habit séculier, et épousa sa cousine germaine, Anne Marie, dame de Wyer. Il était commissaire-décideur à Maestricht, pour Maximilien Henri de Bavière, évêque de Liège, lorsqu'il fut élu bougmestre de Liège en 1661. Il a publié :

*Repartie du sieur Arnould de Kerkhem, contenant la résolution de plusieurs belles et remarquables questions en matière de noblesse, d'armoiries de bastardise, de légitimation, et autres sommairement cottées par les feuillets suivants. Contre la réponse confutatoire du très-illustre chapitre de la cathédrale église de Liège.* Liège, Christian Ouwerx, 1636, in-4°, p. 118, grès caractère.

1662. BOUILLON (*de*), fut attaché à la maison de Gaston de France, duc d'Orléans, en qualité de secrétaire du cabinet et des finances, et eut des relations avec Chapelain, Ménage, Pélisson et autres gens de lettres de son temps. Il mourut en 1622. On a de lui ses *OEuvres contenant l'Histoire de Joconde, le Mari commode, l'Oiseau de passage, la mort de Daphnis, l'Amour déguisé, Portraits, Mascarades, Avis de cour et plusieurs autres pièces galantes*. Paris, 1663, in-12.

L'*Histoire de Joconde*, qui se trouve dans ce volume, est imitée de l'Arioste, ainsi que le *Conte de La Fontaine* qui a donné lieu à la célèbre *Dissertation critique* de Boileau, qui juge ainsi Bouillon : « C'est, dit-il, un auteur sec et aride ; toutes ses expressions sont rudes et forcées ; il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit ; et, bien qu'il bronche à chaque ligne, son ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit et le génie qui n'y est pas. »

\* 1663. VAN DEMBERG (*Hubert-Henri*), chanoine et doyen de l'église collégiale de la Ste.-Trinité à Spire, né vers la fin de l'autre siècle. Il parcourut une partie de la Basse-Allemagne, les Pays-Bas et la principauté de Liège pour ramasser des matériaux sur les familles nobles ; il visita les églises, les maisons religieuses et surtout les plus anciennes abbayes (dans lesquelles il recueillit des épitaphes et des inscriptions), et dont il compulsa les archives quand il pouvait y avoir accès. Il parvint enfin à former une collection volumineuse qui lui servit à dresser quantité de généalogies de beaucoup de maisons nobles, dont il dessina à la plume les blasons, les armoiries et les quartiers.

Henri Van Demberg prenait la qualité de *roi et héraut d'armes* de la principauté de Liège et du comté de Looz, qualité dont l'avait revêtu l'évêque Ferdinand



de Bavière : il plaçait aussi parmi ses titres ceux de chevalier et de comte palatin du Rhin.

Il avait fait graver en taille-douce les armes des papes, des cardinaux et autres personnages illustres, qui tous avaient été reçus dans l'église cathédrale de Liège. Il se préparait à livrer le fruit de ses veilles à la presse, lorsqu'une maladie subite le conduisit au tombeau. Après sa mort, on vendit ses manuscrits *pour peu de chose*, dit un de ses contemporains. Ils passèrent ensuite dans la bibliothèque du célèbre échevin de Louvrex, qui les conservait soigneusement. Les manuscrits de Van Demberg furent achetés avec la bibliothèque de Louvrex, par le comte de Méan, prince-évêque de Liège en 1792. Le catalogue imprimé de cette bibliothèque comprend les ouvrages suivans :

1° *L'Etat de la sainte et noble cité, pays, évêché et diocèse de Liège, ensemble la dignité prééminence, seigneurie d'icelle avec figures et blasons*, gros in-fol. écrit par l'auteur même, et augmenté de ses propres notes et observations.

2° *Recueil des 8, 16, 32 et 64 quartiers de diverses maisons et alliances d'empereurs, rois, princes, ducs, landgraves, marquis, comtes, vicomtes, bannerets, barons, gentilshommes, chevaliers, hommes d'armes et nobles écuyers, dressés à grands frais et laheurs indicibles, par l'auteur, au premier feuillet duquel se trouvent tous ses titres*. Manuscrit très-beau orné de tous les blasons.

3° *Recueil des généalogies des souverains des dix-sept provinces et de la Germanie, avec celles des maisons les plus distinguées, contenant toutes les preuves et blasons y relatifs*. Cet ouvrage est beau et utile pour le maintien des familles et de leurs possessions.

4° *Tables des maisons et familles nobles avec autres de moindre alloy, ou magasin généalogique des preuves d'icelles, tirées de divers cahiers et autres ouvrages,*

écrit par l'auteur en 1641. Ce manuscrit est très-net.

5° *Copie du manuscrit de Hemricourt (Le miroir des nobles de la Hesbaye)* par Van Demberg, enrichie de notes et additions de ce dernier, ainsi que de plusieurs blasons qui ne se trouvent point dans l'édition imprimée en 1636. On y trouve aussi quelques autres discours sur les armoiries. Manuscrit beau et lisible.

6° *Nomina summorum Pontificum Purpuratorum de cathedrali ecclesiâ Leodiensi, nomina 60 canonicorum uno et eodem tempore in S. et illustri ecclesiâ residentium.* Ce même manuscrit contient une chronique très-curieuse qui se termine à l'an 1641, écrite par Van Demberg, avec des remarques sur un monstre qui parut en 1639. Le tout est orné de figures et blasons.

7° *Chroniques et Annales des évêques de Metz, de Toul, de Verdun, etc., avec ceux de Tongres et de Liège, remplies de beaucoup de faits rares ; le tout extrait ou rapporté par Rozières, archidiacre, avec des notes originales de l'auteur, enrichies d'ailleurs de blasons et figures.*

8° *Le tableau des armoiries de France, auquel sont représentées les origines et raisons des armoiries, hérauts d'armes et des marques de noblesse, par Philippe Moreau Bordelais.* Manuscrit copié par Van Demberg, et enrichi de ses notes, recherches et blasons. On y trouve aussi plusieurs petits traités.

9° *Portraits de tous les princes et ducs de Venise, depuis l'an 679 jusques à présent, avec un abrégé de leurs vies et gestes, copié par Van Demberg et enrichi de ses blasons, notes et recherches sur les maisons d'Autriche, Bourgogne, Brabant, Lothier, Tongres, etc., avec la généalogie de M. Uluy, comte de Rivière Heer.*

10° *Grand recueil manuscrit des armes et blasons avec les noms de famille qui y appartiennent, ainsi qu'une table très-explicative, et explications des abrégés*

viations des provinces, dont il est parlé dans ce recueil.

11° *Imperatorum Orientalium et Occidentalium, Regumque Francorum et illustrium virorum nomina, eorumque Gesta ac Hæresiarcharum initia; item, Catalogus Academicarum totius orbis christiani*, 1554, in-4°. La valeur de ce manuscrit consiste principalement dans les notes et blasons de Van Demberg.

12° *Principum, Episcoporum et Archiepiscoporum insignis et metropolitane ecclesie Salisburgensis descriptio*, in-4°; avec armes et blasons, et les médaillons des empereurs.

13° *Repertorium Statutorum et Unionum quatuor ecclesiarum Spirensium; partim latinè partim germanice*.

14° *Table des armoiries de la plupart de la noblesse des cantons suisses, avec une chronique de Saxe; le tout enrichi de figures et de blasons*.

15° *Chronologie abrégée depuis la naissance de J. C. jusqu'en l'an 1618, tirées de plusieurs manuscrits, avec additions et notes de Van Demberg; item, généalogies et armoiries des évêques de Tongres et de Liège, ainsi que les blasons des familles de Suède*,

16° *Annales historiques et généalogiques de l'Autriche, des ducs de Bourgogne et des familles de ce duché, ainsi que du Brabant, Lothier et Limbourg, etc., enrichies de dessins, blasons, etc.* Ce manuscrit n'est qu'une copie d'un plus ancien, mais il est précieux par les recherches de Van Demberg.

17° *Summaria et Collectio et Informatio rerum quæ tam inter episcopos Leodienses quàm duces Brabantie circa judicium pacis Leodiensis, et bullam auream Brabantinorum gesta et tractata*. C'est un recueil de toutes les paix les plus rares, des accords ou traités les plus importants.

18° *Recueil de quantité de blasons et armoiries des*

*familles les plus distinguées d'Allemagne, suivi d'un écrit de Louvrex sur l'histoire de Liège, commençant en 1688, en forme de chronique, et finissant l'an 1732.*

19° *Blasonnement de quantité de familles de tous les pays de l'Europe, contenant plusieurs citations, et se référant à un ancien ouvrage, dont il n'appert point de titre.*

20° *Recueil héraldique d'une infinité de familles de différens pays, rangées selon l'ordre alphabétique dans un index très-explicatif, avec leurs blasons, armes, figures et monumens relatifs avec une addition de Louvrex. Manuscrit très-net et lisible qui annonce un grand travail.*

21° *Copie manuscrite de l'ouvrage anglais de Selden, sur les titres et honneurs, suivie de la description des différens couronnemens des souverains de l'Europe, et de plusieurs fragmens relatifs à la maison d'Autriche, ainsi que de plusieurs chroniques. Ouvrage curieux.*

22° *Description des vingt-huit villes de Liège, avec leurs armes et blasons, où est compris le dénombrement des gentilshommes qui assistèrent à la paix de Fexhe de 1316, vendredi veille de St. Jean Baptiste. Il y mentionne les trois manuscrits de Jean d'Outre-Meuse.*

23° *Traité héraldique des pontifes et évêques de Tongres, avec les blasons et généalogies de plusieurs autres anciennes familles, ainsi que quelques parties chronologiques de l'histoire du pays de Liège.*

24° *Romanorum Pontificum Synopsis exprobatiss Scriptoribus, Onuphrio, Platino, etc., desumpta, cum adjectione Armorum, Gentilitiorum cujusque familiæ; item, episcoporum Trevirensium, Wormatiensium, Moguntinensium et Herbipolensium catalogus, cum armis, in-4°.*

25° *Abrégé et introduction à la connaissance de la*

noble science et art héroïque ou héraldique, avec des blasons et figures, par Van Demberg, in-8°.

26° *Le blason royal des armoiries des rois, reines, dauphins, fils et filles de la maison royale de France, avec un recueil d'armoiries composé par le révérend père Philippe Labbe, de la compagnie de Jésus ; copié par Van Demberg, avec des notes et additions ; in-8°.*

27° *Mélange de diverses chroniques et armoiries, ainsi que la collection de quelques généalogies, composées en partie par Van Demberg.*

28° *Nobiliaire liégeois où sont détaillées les armoiries des chanoines et autre noblesse liégeoise, tant titrée que non titrée, commençant vers l'an 1500 ; in-4° oblong.*

29° *Recueil d'une partie d'armoiries éparpillées, avec des courtes descriptions ; in-8° oblong.*

30° *Autre recueil de même nature, avec des emblèmes et épigraphes ou proverbes ; in-8° oblong.* Ces deux derniers ouvrages sont en partie coloriés.

31° *Translat de certain Liburet en langue thioise, intitulé : La chronique ou histoire des très-nobles seigneurs et barons d'Egmont, avec leurs généalogies et armoiries, donné à M. Van Demberg en 1631, par le chanoine Gilzel de Ste.-Croix à Liège ; in-4° oblong.* Manuscrit superbe avec des armoiries bien exécutées.

32° *Trente blasons peints avec de courtes notes, dans un petit volume in-12.*

33° *Nobilitas ecclesie Moguntinæ ab anno Christi 1500 usque ad annum 1614, Collectore Georgio Helvich ; in-4°.* Ce manuscrit, entrelacé en partie d'imprimés, contient les recherches les plus curieuses de Van Demberg et se termine par une chronique des chanoines de cette cathédrale.

34° *Libellus, sive Memoriale collectum ex variis literis existentibus in archivio ecclesie collegiatæ Stæ. Trinitatis, Spirivæ.*

35° Vingt-trois rouleaux de différentes *généalogies* des familles les plus illustres avec leurs *armoiries* enluminées ou peintes par Van Demberg. On en trouve le détail p. 25-27 du *catalogue* imprimé de la bibliothèque de Louvrex. Liège, Bollen, 1792.

36° *Farde héraldique de différentes pièces de blasons et autres monumens, par Van Demberg, avec plusieurs recherches d'autres écrivains.*

37° *Vita sancti Trudonis confessoris apud Hasbanos. Vita sancti Eucharîi episcopi Aurelianensis. Vita sancti Liberti martyris breviter prescripta. Gerardo Moringo auctore, 1 vol. in-4°.* Ce manuscrit, qui appartient aujourd'hui à M. Lavalleye, fils, de Liège, est écrit sur papier : il est très-soigné ; on y lit à la page 36 : *fecit can. illustr. eccl. Leodien. L. V. D. B.* Outre les *vies* précédentes, il contient quelques documens précieux, entr'autres, un édit et ordonnance sur le *port des armoiries, titres et autres marques d'honneur de la noblesse.*

1665. BOLLANDUS ou BOLLAND (*Jean*), naquit le 13 août 1596, au village de Bolland près de Herve, dans l'ancien duché de Limbourg ; la plupart des biographes le font naître à Tirlemont, mais c'est une erreur : on voit encore à Bolland, la maison où ce célèbre Limbourgeois reçut le jour. Il entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus.

Le P. Héribert Rossweide d'Utrecht, Jésuite de la maison professe d'Anvers, qui avait conçu l'idée de recueillir tous les monumens qui pouvaient constater les *vies* des saints, ayant été surpris par la mort, en 1629, avant d'avoir commencé son travail, dont il n'avait encore publié que le projet : la compagnie de Jésus, appréciant toute l'importance d'un pareil ouvrage, et les avantages qu'elle en pouvait retirer, en chargea le P. Bollandus qui avait la sagacité, l'érudi-

tion et le zèle qu'il fallait pour cette entreprise, et lui associa le P. Godefroid Heinschenius. Ces deux laborieux écrivains publièrent, à Anvers, en 1643, les deux premiers volumes des *Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur*, in-fol., qui contiennent les vies des saints du mois de janvier. Les trois volumes pour février parurent en 1658. Bollandus mourut le 12 septembre 1665, dans sa 70<sup>e</sup> année, avant que le mois de mars fût en état de paraître. Daniel Papebroch qui avait été adjoint aux deux collaborateurs continua le travail avec le survivant. Les autres continuateurs furent Fr. Baert, Conrad Jauning, J. Pinus, Guillaume Cuper, N. Rayceus, J. B. Sollier, P. Bosch, J. Stilting, J. Limpenus, J. Veldius, Const. Suyskhen, J. Périer, Urb. Sticker, J. Cleus, Corn. Bye, J. Bue, Jos. Ghesquière, J. B. Fonson et Hubens, tous Jésuites. Le P. Berthold, bénédictin, S. Dick, Cypr. Goorius, Heylen et M. Stalsius, Prémontrés, y ont aussi coopéré. On nomme ces écrivains *Bollandistes*, du nom du premier d'entr'eux. Il est à remarquer que Bollandus, le père de cette compilation, était moins bon critique que ses continuateurs.

« Presque toute l'histoire de l'Europe, dit Camus, et une partie de celle d'Orient, depuis le 7<sup>e</sup> siècle jusqu'au 13<sup>e</sup>, est dans la vie des personnages auxquels on donna alors le titre de *saints*; chacun a pu remarquer en lisant l'histoire, qu'il n'y avait aucun événement de quelque importance dans l'ordre civil, auquel un évêque, un abbé, un moine ou un saint n'eussent pris part. » Aussi, quoiqu'on ait comparé cette collection à *un filet qui prend toutes sortes de poissons*, est-elle très-estimée; elle a aujourd'hui 53 volumes in-fol., savoir : janvier, 2; février, 3; mars, 3; avril, 3; mai, 8, y compris le *Propyleum*; juin, 7; juillet, 7; août, 6; septembre, 8; octobre (jusqu'au 14<sup>e</sup> jour), 6; les deux derniers volumes sont rares; le 53<sup>e</sup> a été

imprimé à Tongerlo, en 1794. On joint à cette collection : 1° *Martyrologium Usuardi*, 1714, in-fol. ; 2° *Acta Sanctorum Bollandiana apologeticis libris vindicata*, 1755, in-folio ; et quelquefois encore : 1° *Exhibitio errorum quos Papebrochius suis in notis ad Acta Sanctorum commisit*, per Seb. à Sancto Paulo, 1693, in-4° ; 2° *Examen juridico-theologicum præambulorum Sebastiani à Sancto Paulo, auctore N. Rayæo*, 1698, in-4° ; 3° *Responsio D. Papebrochii*, 1696-98, 3 vol. in-4°.

Les travaux des *Bollandistes*, interrompus lors de la suppression des Jésuites, ont été repris en 1779 par ordre de Marie-Thérèse, à la grande satisfaction des savans chrétiens. Le philosophisme faisant toujours de plus grands progrès sur l'esprit des gouvernemens, celui de Bruxelles supprima l'ouvrage et détruisit la société des Bollandistes, en 1788, le jour de la Toussaint. Lors de la révolution brabançonne, en 1789, cette célèbre association se rétablit par les soins de l'abbé de Tongerlo, ordre des Prémontrés. Il fit l'acquisition des matériaux qui existaient encore : il réunit dans son abbaye deux collaborateurs, qui, avec trois de ses religieux, se mirent à l'œuvre : il acheta des presses et fit imprimer sous ses yeux et à ses frais, en 1793, dans l'abbaye même de Tongerlo, le 53<sup>e</sup> volume. En 1794, la révolution française ayant pénétré en Belgique, elle vint détruire de nouveau cet établissement.

Plus l'expérience nous apprendra qu'on ne peut former des hommes de bien, de bons citoyens, des sujets fidèles, sans les grandes maximes de la religion, l'*histoire des saints*, si riche en exemples, si propre à donner des leçons pratiques à toutes les classes de la société, nous paraîtra-t-elle précieuse ; et il est bien à craindre que cette collection ne soit jamais achevée.

Les *Acta Sanctorum* renferment une infinité de



pièces originales , de diplômes et de dissertations intéressantes, on y trouve toutes les légendes, vraies, douteuses et fausses. Les savans collecteurs discutent la plupart des faits et dégagent l'histoire des saints des contes ridicules et des fables indécentes dont l'ignorance ou une piété mal entendue l'avait chargée. On y trouve, outre l'objet direct de leurs travaux, un grand nombre de traits qui intéressent non-seulement l'histoire ecclésiastique mais encore l'histoire civile, la chronologie, la géographie, les droits et les prétentions des souverains et des peuples. Chaque volume est accompagné de tables exactes et très-commodes.

On a réimprimé successivement à Venise les quarante-deux volumes qui vont jusqu'au 15 septembre. Cette nouvelle édition peut bien remplacer l'original ; mais elle est beaucoup moins estimée, tant à cause des fautes d'impression qui s'y trouvent, que par rapport à la médiocrité de l'exécution.

Bollandus a fait des *notes latines* sur la *Vie de Charlemagne* par Eginhart, que Schminck a insérées dans l'édition qu'il a donnée de cet ouvrage, en 1711, in-4°. La *Bibliothèque des Jésuites* dit que Bollandus a fait imprimer sans son nom, ou sous un faux nom, quelques *vers* et quelques *discours* : elle fait mention de quelques opuscules traduits par Bollandus de l'italien en latin. On croit aussi qu'il a publié, de concert avec Tollenar et Heinschenius, le recueil intitulé : *Imago primi sæculi societatis Jesu*. Anvers, 1640, in-folio. La *vie* de Bollandus se trouve dans les *Acta Sanctorum*, en tête du premier volume de mars.

1666. WERP (*Charles*), né dans le Condroz, province de la principauté de Liège, vers l'an 1592, prit l'habit de Jésuite en 1612, au noviciat de Tournay. Ses supérieurs le destinèrent à l'enseignement. Il professa les humanités et la rhétorique en Flandre et en Bohême

avec beaucoup de succès. De retour dans sa patrie, il remplit les mêmes fonctions et se livra en même temps à la prédication et aux travaux du ministère. Il était zélé et charitable lorsqu'il y avait du bien à faire ou du mal à réparer. Il en donna la preuve à l'occasion de la peste qui se déclara à Dinant : plusieurs de ses confrères y avaient péri victimes de leur dévouement en soignant les malades. Cette considération ne détournait point Werp d'aller les remplacer dans ce périlleux ministère ; il brava le danger et ne quitta point la ville que le fléau n'eût cessé.

Werp aimait les pauvres, et ils étaient l'objet de ses soins les plus affectueux. Pauvre lui-même et humble religieux, n'ayant rien à leur donner, il recueillait les aumônes des personnes riches de sa connaissance, et les distribuait à ses chers indigens. En pourvoyant aux besoins du corps, il ne négligeait pas ceux de l'âme. Ce bon religieux passa douze ans de sa vie occupé de ces soins charitables, dans un hospice destiné à recevoir des pauvres infirmes. S'il lui restait du temps, il l'employait à la culture des lettres et surtout à la poésie latine pour laquelle il était doué d'une grande facilité. Enfin, après avoir exercé longtemps les fonctions ordinaires aux *coadjuteurs spirituels*, il mourut au Collège de Huy, le 27 décembre 1666, à l'âge de 47 ans. Il a publié :

1° *Piarum lacrymarum fontes, libris quatuor; cum rhythmis ad calcem singulorum*. Cologne, 1640, in-16. Retouché par l'auteur et publié sous ce titre : *Caroli Werpæi, à Soc. Jesu, Magdalena pœnitens, exulans, amans, Elegiarum tribus libris expressa*. Liège, Jean Mathias Hovius, 1667, petit in-12, p. 114; belle édition. On trouve, entr'autres, dans les préliminaires une dédicace à Ambroise de Fraïse, abbé de Beau-Repart, à Liège, et une belle et longue élégie sur la conversion de St. Norbert.

Le 1<sup>er</sup> livre qui a pour titre : *Magdalena pœnitens* renferme douze élégies. L'auteur y fait parler Ste. Madelaine dans les montagnes voisines de Marseille, où il suppose qu'elle avait déjà demeuré trente ans. Dans la première élégie, la sainte exhorte les passans à lire sa vie écrite par elle-même : les six suivantes contiennent l'histoire de sa conversion : dans les cinq dernières, elle fait un détail abrégé de la vie, des souffrances et de la résurrection du Fils de Dieu dont elle avait été témoin.

Le 2<sup>me</sup> livre : *Magdalena exulans*, contient quatorze élégies : les deux premières traitent des commencemens de l'Eglise, de la mort de St. Etienne, etc. Dans les six suivantes, Madelaine fait le récit de son bannissement de la Judée et de son arrivée à Marseille. Le gouverneur de cette ville l'ayant priée de lui expliquer la cause de son exil, elle reprend depuis la naissance de J. C. et rapporte les principaux traits de la vie de cet homme-Dieu, parle de la haine des Juifs contre les chrétiens, et termine par le récit de son embarquement en Judée, et de son arrivée au port de Marseille.

Le 3<sup>me</sup> livre : *Magdalena amans*, renferme : 1<sup>o</sup> trois élégies, où Ste. Madelaine abandonne à Lazare, son frère, le soin d'instruire les Marseillais, déclare le dessein qu'elle a formé de vivre dans la retraite, et se félicite de sa solitude ; 2<sup>o</sup> une quatrième élégie où elle s'entretient avec l'Echo ;

3<sup>o</sup> *Rhythmus S. Magdalene, excusso mundi jugo, in Eresno exultantis*, en strophes iambiques rimées ;

4<sup>o</sup> *Piæ S. Magdalene Allocutiones, versibus Anacreontæis illigatæ, quibus ostenditur quonam pacto Magdalena sanctæ contemplationi vehementer addicta, ex rebus creatis assurgat et rapiatur in Deum*. Madelaine s'y adresse au soleil levant, aux étoiles, au soleil couchant, à un rossignol et à un ruisseau ;

5° *Pia S. Magdalensæ vota et susperia..... variis versibus expressa, quibus cœlestes ejus ruptur et extases declarantur.* Ces petites pièces, remplies de feu et de sentiment, sont des paraphrases de ces paroles de l'Écriture : *Quis dabit mihi pennas...* PS. LIV, *Domine volumus Jesum videre*, Joh. XII. et *Trahe me post te*, Cant. 1.

2° *De raptu Manresano S. Ignatii de Loiolâ, libri quatuor.* Anvers, 1647, in-12. Inséré dans le *Par-nassus Societatis Jesu.* Francfort, 1654, in-4°. Poème épique dans lequel l'auteur fait entrer l'Histoire de la Compagnie de Jésus. .

3° *S. Aldegundi virgini nobilissimæ, singulari Malbodiensium patronæ, Epicharma*, etc., etc.; en vers phaleuques. *Ejusdem Parænesis ad pios S. Aldegundis cultores*, etc., etc.; en vers de même mesure. Ces pièces, qui forment douze pages, se trouvent à la tête de la 7° édition de la *vie de Ste. Aldegonde*, par le P. Triquet. Tournay, 1665, in-4°.

Le P. Daniel de la Vierge Marie, après avoir rapporté dans son *Vinea Carmeli*, p. 302, deux miracles opérés en faveur de la dévotion du *Scapulaire*, en 1648 et 1649, dans les villages de Masée et de Treigne, au quartier d'Entre-Sambre-et-Meuse, dans la principauté de Liège, ajoute : que le vicaire-général, Ernest Surllet Chokier, députa pour les examiner, cinq théologiens, religieux de la ville de Huy, Gilles Pierre-Pont, prieur des Augustins, Jean Baptiste Dupont, définitéur des Cordeliers, Augustin Desmoulins, gardien des Récollets, Jean Sacré, jésuite, et le P. Charles Werp; et que sur leur rapport, il permit la publication de ces miracles.

WERP (*Henri*). né à Huy, parent du précédent, remporta la première place à la promotion des arts dans l'Université de Louvain, en 1730. Il enseigna la

philosophie au Collège du Faucon pendant 25 ans, et se fit recevoir licencié en théologie, vers 1659, dans la même Université. Il professa cette science au séminaire épiscopal de Liège jusqu'en 1674.

1666. BILEVELT (*Antoine*), peintre, né à Maesricht. Les Italiens, chez lesquels il a probablement passé la plus grande partie de sa vie, ne le connaissent que sous le nom de *Bilivelti*, et recherchent ses tableaux (Voy. le livre curieux et intéressant du chevalier de Burtin : *Traité théorique et pratique des connaissances qui sont nécessaires à tout amateur de tableaux*, etc., tome 1, page 186).

1667. HAN (*François du*), naquit au sein du calvinisme. L'auteur de la *Biographie Ardenaise* en a donné la notice suivante que nous rapportons textuellement. Il pense qu'il pouvait appartenir à la famille noble de Champagne du même nom, et qu'il reçut le jour à Jaudun, vers 1630. Après avoir fait de bonnes études à l'Académie de Sedan, il prit le parti des armes et devint écuyer et secrétaire du maréchal de Turenne.

« Il avait de l'esprit, et aimait à boire jusqu'à s'enivrer. Il fut chassé par son maître pour avoir fait quelques profits illicites sur les passeports qui devaient être délivrés gratis. Dans la suite, le maréchal lui pardonna, et le reprit à son service. Il composa un ouvrage concernant les droits de Marie-Thérèse d'Autriche sur les Pays-Bas. Ce livre servit de manifeste à Louis XIV pour commencer la guerre de 1667; et il donna une gratification à l'auteur. » (Note communiquée par feu le général de Grimoard, d'après les pièces existantes dans les papiers du maréchal de Turenne).

Vainqueur des préjugés qui l'attachaient au calvinisme, il l'abjura en 1663, et s'efforça de réparer, par une conduite plus régulière, les torts de sa jeunesse.

Pour se recueillir davantage, il se fit alors cordelier à Paris. Elevé au sacerdoce, il se distingua par son talent pour la chaire, et les principales villes du royaume furent tour-à-tour le théâtre de son zèle et de ses nombreuses prédications. Devenu la terreur et le fléau de ses anciens co-religionnaires, il les traita moins en frères égarés que l'on devait ramener au giron de l'église par la douceur et la persuasion, qu'en ennemis qu'il fallait foudroyer; comme si l'on pouvait confondre avec le malfaiteur, celui qui n'adore le mensonge que sous la forme de la vérité qu'il cherche, et qu'il a le malheur de méconnaître.

« Voulant se faire valoir, ce nouveau converti mit au jour un petit ouvrage pour lequel il prétendait détruire en France, dans vingt-quatre heures, la religion réformée..... Il faisait l'homme d'importance, et parlait de lui-même comme s'il avait tenu dans l'état, quelque rang considérable..... En quittant l'épée, il ne s'était pas défait de son humeur martiale. Jamais moine n'a été plus turbulent, plus séditieux, plus malhonnête homme; il se fit connaître tel en plusieurs occasions. » (*Histoire de l'Edit de Nantes*, tome 4<sup>e</sup>, p. 34, année 1665).

Ce récit d'Elie Benoist n'est probablement qu'une des injustices ordinaires de l'esprit de parti. Néanmoins, le P. Bordes, oratorien, qui a entrepris de réfuter ce pasteur, ne cherche pas à justifier pleinement le P. du Han; il se borne à dire que : « Si cet auteur avait retenu quelque chose de son *humeur martiale*, il s'en faut moins prendre à la charge qu'il avait exercée auprès de M. de Turenne, qui ne lui avait donné que des exemples de modération, qu'à la religion réformée, qui laissait assez souvent ces impressions, si on en croit particulièrement Elie Benoist, parlant de tous les nouveaux convertis comme de celui-ci. » (*Supplément au Traité des Edits* du P. Thomassin, p. 638).

Le P. du Han était fort laborieux, et l'on peut dire qu'il consumma autant d'huile que de vin, pendant le cours de sa vie. Il aimait fort les chansons de table ; et en cela, il n'est pas blâmable, car depuis qu'elles ne sont plus d'usage, le Français a beaucoup perdu de sa gaité. Nous ignorons quand et où il finit sa carrière. Il a été inconnu aux biographes, même à ceux de son ordre. Le maréchal de Turenne l'a signalé dans une lettre à sa femme, insérée n° 1<sup>re</sup> de la *collection des lettres et mémoires trouvés dans les porte-feuilles de Turenne*, par de Griinoard. Paris, 1782, 2 vol. in-fol. Voici l'énumération des écrits sortis de sa plume :

1<sup>o</sup> *La justification du changement de doctrine par les ministres de la religion prétendue réformée de France*. Paris, 1663 et 1664, in-8°.

Cet ouvrage est divisé en 28 chapitres. L'auteur s'y montre versé dans l'histoire du Calvinisme. Sur chaque point il oppose l'ancienne doctrine des protestans à celle des ministres de son temps, afin de faire sentir leurs variations et de prouver ainsi combien ils ont eu tort de se séparer de l'église romaine, puisqu'ils ne s'accordent pas entr'eux. Ils ont dit souvent que saint Pierre n'alla jamais à Rome, et qu'on ne peut le démontrer par l'Écriture-Sainte. Notre cordelier leur oppose dans le 22<sup>e</sup> chapitre, le témoignage de David Blondel, savant calviniste, qui affirme que St. Pierre a souffert la mort dans la capitale du monde chrétien, et que l'antiquité atteste qu'il s'y rendit pour confondre Simon-le-Magicien (*Traité de la primauté de l'église*, p. 602 et 604). Les réformés enseignent que le pape est un tyran : c'est, selon notre controversiste franciscain, le seul point sur lequel ils n'ont jamais varié. Depuis que Bossuet a publié l'*Histoire des variations des églises protestantes*, il ne reste au P. du Han que la gloire de lui avoir ouvert la route.

2<sup>o</sup> *Moyen pour empêcher l'exercice de la religion*

*prétendue réformée en France, présenté au roi.* Paris, 1663, in-8° rare contenant près de trois feuilles, dont l'auteur fit hommage à Louis XIV; en y joignant le n° précédent.

« Il y présente les réformés comme les auteurs de tous les désordres de l'Europe, il fait un abrégé malin et calomnieux de leur histoire, depuis l'origine de la réformation, et tâche de prouver au roi qu'il est en état de les exterminer s'il veut sans rien craindre ni du dedans, ni du dehors. » (Elie Benoist, loc. cit.). Il y provoque d'ailleurs la révocation de l'édit de Nantes. Les traits qu'il y lance contre le calvinisme, n'ont jamais cette pointe légère qui les rend agréablement piquans.

3° *La condamnation de deux faits avancés par les ministres de la religion prétendue réformée, et la profession de foi de l'église romaine prouvée par les textes du Nouveau Testament : avec la confession de foi des églises réformées, dont pas un mot n'est dans le Nouveau Testament.* Paris, 1663, in-8°.

4° *Traité, où il est prouvé que les Anges et les Saints connaissent nos nécessités, qu'ils prient pour nous, que nous avons des Anges Gardiens, et que nous devons honorer et vénérer les reliques et les images des saints ;* par F. F. D. R. C. (frère du Han religieux Cordelier). Paris, 1675, in-8°. Le P. du Han y oppose des raisons à des préjugés; mais malheureusement il est bien peu d'hommes capables de sacrifier leurs préjugés à des raisons.

5° *Traité des droits de la reine très-chrétienne (Marie-Thérèse d'Autriche) sur divers Etats de la monarchie d'Espagne.* Paris, imprimerie royale, 1667, in-4° et in-12, p. 322.

Plusieurs biographes attribuent ce *traité* à Guy Joly, et d'autres, à Antoine Bilain, avocat au Parlement, natif de Fismes (Marne). Barbier le donne au même et



à du Han, dans sa première édition du *Dictionnaire des anonymes*; mais dans la seconde, il l'attribue à Bilain seul. La note précitée du général de Grimoard a décidé l'abbé Boulliot en faveur du P. du Han.

Cet ouvrage est curieux et plein de recherches sur le droit public de l'Europe. L'abbé du Hamel, connu par sa belle latinité, fut chargé de le traduire en latin; le roi, qui l'avait fait publier, voulant qu'il pût être lu de toute l'Europe, dans un temps où ses conquêtes n'avaient pas encore rendu le français aussi familier qu'il l'est devenu depuis (Fontenelle, *Eloge de du Hamel*). Sa traduction porte ce titre : *Reginæ christianiss. jura in ducatum Brabanticæ, et alios ditionis Hispanicæ principatus*. Paris, à typog. regid, 1667, in-4°, p. 293, et in-12. Elle fut suivie, la même année, de deux autres versions, l'une espagnole, Paris, in-12, et l'autre allemande, par Gusemeyer, in-4°.

On peut voir dans les *Mémoires littéraires* de Paquot (art. STOCKMANS) et dans la *B. B. hist. de la France*, par Fontenelle, tome II, p. 873, les ouvrages opposés au *Traité des droits*; ce qui n'empêcha pas que Louis XIV, comptant sur ses forces, ne marchât en Flandre à des conquêtes faciles : « Y pensez-vous, » disait Favorin à ses amis qui lui reprochaient d'avoir « cédé trop aisément à l'empereur Adrien dans une dispute? Vous voulez qu'un homme qui a trente légions à son service n'ait pas raison? »

1666. BUSCHE (*Henri-Michel*), ou le bon *Henri*, philanthrope, simple cordonnier dans un village du duché de Luxembourg, diocèse de Liège, fut l'instituteur de la *Société des frères-cordonniers* et de celle des *frères-tailleurs*. C'étaient des artisans qui se réunissaient pour vivre chrétiennement, travailler en commun, et employer le surplus de leur nécessaire au

soulagement des pauvres. Renti, gentilhomme normand, et Cocquerel, docteur de Sorbonne, dressèrent les réglemens que ces pieux frères ont observés jusqu'en 1794; où la révolution vint détruire cette édifiante corporation.

1667. LAIRESSE (*Renier*), naquit à Liège vers l'an 1596; il fut admis, jeune encore, parmi les élèves de Jean Taulier; il témoigna d'abord beaucoup d'aptitude pour le dessin et la peinture, et bientôt il laissa derrière lui tous les disciples de son maître. Renier se disposait à voyager pour se perfectionner, lorsque l'amour l'attacha à la fille de Taulier, qu'il épousa. Ce mariage le détourna du projet qu'il avait formé de voir l'Italie : ce qu'on ne saurait assez regretter, parce qu'il promettait de devenir, et qu'il serait en effet devenu un peintre de première classe. Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne et prince-évêque de Liège, le nomma son *premier peintre*. Renier n'était pas sans talens : Descamps, dans ses *Vies des peintres*, s'exprime ainsi à son sujet : « Loin d'être jaloux de » Bertholet, son contemporain, il se fit gloire d'adopter » sa manière; il l'imita, et l'aurait égalé, si sa couleur » eût été moins crue, sa touche moins négligée, son » génie plus cultivé. » Mais sa manière approche en général beaucoup plus de celle du Guide, de Paul Véronèse et autres peintres italiens auxquels nous sommes loin de vouloir le comparer. On a de cet artiste :

1° Le *Martyre des onze mille Vierges*, qui est au couvent des Urselines à Liège.

2° Le *Martyre de St. Laurent*, que l'on voyait au monastère du même nom, près de Liège. Ce tableau est remarquable par ses clairs-obscurs bien entendus.

3° Une *Résurrection des morts*, qui se trouvait au même monastère. C'est une production hardie qui atteste que Renier Lairese avait un génie créateur.

4° Une *Visitation de Ste. Elisabeth*, qui est dans l'église de la Sarte près de Huy ; sujet bien exécuté.

5° Le *plafond* de l'église de la Sarte qu'il a peint lui-même.

6° *Divers tableaux* qui décoraient autrefois le couvent des Augustins de Liège.

7° La *Mort de Sénèque*.

8° L'*Enlèvement d'Helène* : ces deux derniers tableaux sont parfaits.

9° Le *Portrait de St. Bonaventure*.

10° Le *Martyre de St. Libert*.

Malgré tant de belles qualités que Renier possédait, et quoiqu'il eût acquis pour son art un grand fond de connaissances, on lui a reproché, sans faire attention que c'était la nécessité qui l'y forçait, d'avoir négligé le genre de peinture qu'il avait embrassé et où il eût pu faire de plus grands progrès encore, pour s'adonner à un nouveau genre. Il s'appliqua, avec un succès étonnant, à rendre sur le bois le jaspé rouge, le marbre blanc et ceux des carrières du pays ; et il les imitait avec tant de naturel que tout le monde y était trompé : il fallait enfin y porter la main pour être persuadé que ce n'était pas du marbre. L'église du ci-devant monastère du Val-Benoît, près de Liège, en était ornée.

C'était pour entretenir une famille nombreuse, que Renier Lairesse fut obligé de recourir à ce nouveau genre ; il s'en trouva bien et il fut à même de donner une éducation soignée à ses enfans. Cette manière de peindre lui procura donc beaucoup d'occupation, non-seulement dans son propre pays, mais aussi dans toute la Belgique et en France. On l'appela à Châlons et à Vitri-le-Français où il travailla longtemps ; il fut même redemandé une seconde fois dans la dernière de ces villes, où il termina sa carrière en 1687, ayant près de 70 ans. Quatre de ses enfans héritèrent de ses talens pour la peinture : Ernest, Jacques, Jean et Gérard.

**LAIRESSE** (*Ernest*), fils aîné de Renier ; son inclination le porta à peindre, en petit, des fruits, des fleurs et des oiseaux ; et c'était en effet le genre pour lequel la nature l'avait fait. Ses tableaux, en ce genre, ressemblent à de jolies miniatures. Il peignait aussi les animaux à la gouache. Maximilien-Henri de Bavière, électeur de Cologne et évêque de Liège, fut si charmé des talens de cet artiste qu'il le prit à son service, et l'envoya à Rome, à ses frais, pour qu'il s'y perfectionnât. Durant les deux années qu'Ernest passa dans cette capitale des beaux-arts, il n'étudia et n'imita que ce qui était de son goût ; car naturellement paresseux et d'une humeur peu agréable, il n'ambitionnait pas de faire valoir ses talens et d'en tirer parti. Ernest aimait beaucoup la retraite. De retour de Rome, il passa par Liège pour voir ses parens, et alla ensuite se fixer à Bonn, où il vécut de la même manière. Il travailla principalement pour son protecteur, Maximilien-Henri de Bavière. Lors du bombardement de la ville de Bonn, il eut le malheur de perdre ses plus beaux ouvrages. Liège en possède peu. On y voyait naguère, de son pinceau, sur le volet des petites orgues de l'église des Dominicains, la *Ste. Vierge qui apparaissait à St. Dominique*. En 1664, il peignit encore quelques autres *tableaux* pour différens particuliers de la ville de Liège. On ignore l'année de la mort de ce peintre.

**LAIRESSE** (*Jacques et Jean*), frères du précédent, apprirent dès leur enfance, à manier le crayon, sous la direction de Renier, leur père. Mais Liège ne jouit pas longtemps de leurs talens ; ils allèrent trouver en Hollande le célèbre Gérard Lairese, leur frère, qui, obligé de quitter sa patrie, s'y était réfugié : ils s'établirent dans ce pays, où il paraît qu'ils vivaient encore au commencement du 18<sup>e</sup> siècle.

Jacques et Jean aimaient les lettres et les beaux-arts ; ils possédaient parfaitement le latin , et ils avaient formé une bibliothèque de bons livres dans cette langue. Leur maison ressemblait à une académie : à des représentations théâtrales succédaient des concerts brillans. Ils firent quantité de tableaux *de différent goût*, qui furent bien accueillis par les Hollandais.

Jacques excella dans les *fleurs*, il peignit à Liège une vingtaine de *portraits très-achevés*, et un *Ange-Gardien* pour les Jésuites de cette ville.

Jean, à l'exemple de son frère, cultivait non-seulement la peinture, mais la poésie, la musique et l'art théâtral. Il réussissait surtout à peindre les *insectes*.

LAIRESSE (*Hubert*), frère des précédens, passa la plus grande partie de sa vie en Hollande, et cultiva aussi les beaux-arts. Le chevalier Chardin nous apprend dans ses *Voyages*, tomes 3 et 4, que la compagnie des Indes Hollandaises, mécontente du traité conclu en son nom avec la Perse, en 1652, par Cuneus, et ayant beaucoup à se plaindre du Grand-Visir, envoya Hubert Lairesse, en 1666, en qualité de son ambassadeur auprès du roi de Perse, pour assurer ce monarque des respects de la compagnie, lui demander la continuation de sa bienveillance, et se plaindre du gouverneur de la province de Perse, qui jouait sans cesse de mauvais tours à ses commis et à leurs voituriers. Le général-gouverneur de Batavia, à l'arrivée de Hubert Lairesse, chargea le directeur de la compagnie qui était à Bandar-Abassi, de dresser les instructions nécessaires pour la conduite de l'ambassadeur.

Hubert Lairesse, muni de ses instructions, s'embarqua pour la Perse, et se rendit à Ispahan, capitale du royaume. Le jour de sa réception à la cour, il fit au roi et à ses ministres, des présens pour une valeur de dix mille écus : ils consistaient en deux éléphans, en

oiseaux rares, en draps, en brocards, en porcelaines, en bijouteries, en cabinets du Japon et en or monnaïé. Comme parmi ces présents, se trouvaient 56 pièces de *vieille porcelaine de Perse*, le roi se mit à rire, demandant avec mépris ce que c'était : on lui observa que les Hollandais mêlaient cette vieille porcelaine avec celle de la Chine, qu'ils transportaient dans leur pays. Laïresse fut reçu par le monarque persan avec tous les honneurs possibles. Cependant, ne pouvant concevoir qu'une compagnie de négocians lui envoyât un ambassadeur avec des présents aussi considérables, sans quelque dessein particulier, ce prince s'informa à différentes reprises quelle était la nature des demandes de l'ambassadeur et le motif de sa mission. Ayant reconnu, qu'en effet, c'était seulement pour lui témoigner le respect et la reconnaissance de ses maîtres, ce généreux prince en fut si charmé, et se sentit tellement porté d'inclination pour Laïresse, que si celui-ci, dit le chevalier Chardin, *avait eu tout l'esprit et la hardiesse qu'un tel emploi demande*, il aurait pu dans ce bon moment obtenir des avantages très-considérables pour la compagnie des Indes. Après quelque séjour à Ispahan, Laïresse ayant obtenu ce qu'il demandait, fut promptement expédié et comblé d'honneurs : outre les présents ordinaires d'habits et d'étoffes, le roi lui donna un cheval et une épée de turquoises de la valeur de 400 pistoles.

LAIRESSÉ (*Gérard*), frère des précédens, peintre et graveur à la pointe et au burin, naquit à Liège en 1640. Son père lui inspira de bonne heure le goût des belles-lettres, de la poésie et de la musique. Gérard y fit des progrès rapides, surtout dans la musique, qu'il ne cessa de cultiver tout le reste de sa vie. Lorsqu'il se mettait au travail, il jouait du violon et peignait alternativement. Bientôt il apprit également de son père les

élémens de la peinture, et se perfectionna en copiant les meilleurs tableaux, particulièrement ceux de Bertholet Flémalle, peintre et chanoine de la ville de Liège, avec lequel son père était lié d'une étroite amitié. Le style agréable et savant de ce peintre, sa manière de fondre les couleurs, séduisirent le jeune Lairesse, et à l'âge de quinze ans, il se fit connaître par de *beaux portraits* et de *grands tableaux d'histoire* qu'il peignit pour les électeurs de Cologne et de Brandebourg. Ce n'est pas seulement par ses tableaux que Bertholet lui fut utile; l'enthousiasme avec lequel il lui parlait des monumens antiques et des chefs-d'œuvre modernes de Rome, les études qu'il avait faites d'après Le Poussin et Pierre Testa, achevèrent de déterminer le goût de Lairesse. Il prit ces deux derniers pour modèles, et ne cessa par la suite de les suivre. Il est à regretter qu'il n'ait point vu l'Italie, où sans doute son talent eût atteint toute sa perfection.

Enhardi par les succès qu'il venait d'obtenir, il résolut de se produire à la cour de l'électeur de Cologne, Maximilien-Henri de Bavière, évêque de Liège. S'étant mis en chemin, il fut prié, en passant par Aix-la-Chapelle, de peindre le *martyre de Ste. Ursule*; il accepta avec joie et ne réussit que trop dans l'ouvrage qu'il avait entrepris. Son talent merveilleux lui attira bientôt l'envie de tous les peintres de la ville, qui, honteux et désespérés de se voir surpassés par un jeune homme de vingt ans, conçurent contre lui une jalouse fureur. Lairesse, ne croyant pas devoir s'exposer à leur ressentiment, se détermina à revenir à Liège.

A peine y fut-il arrivé, qu'il se vit surchargé d'occupations. Il fit pour Warnotte, chanoine de St.-Materne, un tableau représentant le *Martyre de Saint Lambert*, et pour Godefroid de Sélis, une *Descente d'Orphée aux enfers*. MM. de Diffuy possèdent, à Liège,

ce morceau précieux. On sait que cet époux infortuné pénétra dans l'empire des morts pour en retirer sa chère Eurydice. Par les sons de sa lyre, il enchanta les ombres, il fléchit les dieux infernaux. On lui rend sa femme, à condition qu'il ne la reverra qu'à la lumière. Il ne peut se soumettre à cet ordre cruel, un penchant plus fort que lui l'entraîne. Le peintre a saisi ce moment. Orphée se retourne, ses yeux se fixent sur Eurydice. Au même instant, elle tombe pâle et défaillante dans les bras des Parques... A ce spectacle déchirant pour Orphée, une secrète horreur agite tous ses membres; le saisissement, la douleur et l'effroi sont peints sur son visage : l'espérance l'abandonne. Un ange des ténèbres paraît tout-à-coup, une torche embrasée à la main, et le conduit hors de ces lugubres lieux. Au milieu d'une horrible caverne, on remarque le palais enflammé de Pluton; les déités infernales le quittent pour être témoins de cette scène douloureuse; la pitié, inconnue aux enfers, paraît pour la première fois les émouvoir et les attendrir. Caron, dans sa barque, est entouré d'ombres gémissantes. Les eaux de l'Achéron rougissent et jettent une faible lueur sur ses bords affreux. Tout dans ce chef-d'œuvre frappe, étonne et transporte.

Il peignit sous les traits de *Pallas*, à laquelle une nombreuse troupe de bergers venaient offrir leurs hommages, une jeune parente du comte de Glimes, grand-commandeur de l'ordre teutonique, qui épousa depuis le prince de Salm; ce dernier tableau fut trouvé si plein de beautés que l'esquisse, quoiqu'en petit, fut acheté à un très-grand prix par Regnier de Stephany, pour lequel Laïresse peignit encore trois autres tableaux dont le premier représentait *Vénus et Adonis*, le second *Narcisse*, occupé à se contempler dans le miroir des eaux, et le troisième une *Vénus* à la clarté de la lune.



Lairesse peignit ensuite les *Aventures de Pyrame et de Thiébé*, celles d'*Aglauze*, de  *Mercure*, de *Térée* et de *Philomèle*, ainsi que plusieurs autres tableaux dont les sujets étaient tirés des *Métamorphoses d'Ovide*. Il fit pour l'église des dames Urselines une *Conversion de St. Augustin* et le *Baptême* du même saint.

La promptitude avec laquelle il peignait, lui procurait assez d'argent; mais sa facilité à le gagner le cédait à celle qu'il mettait à le dépenser, magnifique dans ses habillemens, passionné pour les plaisirs et pour la galanterie, il réparait par l'agrément de son esprit la difformité de son visage : il n'y avait point de son temps, à Liège, de petit-maître qui lui fut comparable : sans cesse occupé du soin de se parer, il n'était pas rare de le voir changer plusieurs fois d'habits dans un seul jour : sa vanité, soutenue d'une imagination féconde, le faisait raffiner sur les modes, et lui en faisait inventer de nouvelles.

Son amour pour le faste n'était pas la seule chose qui le ruinait; rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de satisfaire son penchant pour la volupté : son malheur voulut qu'il se laissât éblouir par les charmes d'une jeune *aventurière polonoise*, pour laquelle il s'éprit de l'amour le plus violent. Quelqu'aveuglé qu'il fût par sa passion, il ne put cependant se cacher que sa fortune dépendait de rompre promptement une pareille liaison. Par un généreux effort, dont on ne le croyait pas capable, il se détermina enfin après bien des combats qu'il se livra à lui-même, à chercher dans une longue absence le remède à son mal. Cette résolution prise, il s'éloigna secrètement de Liège et n'y revint que lorsqu'il se crut parfaitement guéri; mais le naturel et les passions perdent rarement de leurs droits; l'amour de Lairesse ne fit que changer d'objets.

Un penchant trop vif pour les femmes l'engagea dans une malheureuse affaire qui l'éloigna pour tou-

jours de sa patrie. Il fit connaissance de deux sœurs venues de Maestricht à Liège pour y chercher fortune. L'une d'elles, jeune personne aimable et jolie, sut le captiver au point que se laissant entraîner par sa passion, il lui donna par écrit une promesse de mariage. La famille de Lairesse en ayant été informée, lui représenta d'une manière si vive la honte dont il allait se couvrir, que rendu à lui-même, il promit de rompre tout commerce avec celle qui se promettait d'être bientôt son épouse. Il tint, en effet, parole. Sa future moitié, désespérée d'un changement auquel elle ne s'était pas attendue, pria sa sœur de se joindre à elle et de la seconder dans la vengeance qu'elle se proposait de tirer de son perfide amant. Celle-ci, plus courageuse que ne le sont ordinairement les personnes de son sexe, applaudit au dessin de sa sœur, et s'arme, à son exemple, d'un poignard et d'une épée qu'elle cache sous sa robe : les deux sœurs sortent ensemble, et se présentent chez Lairesse. Celle à laquelle il avait fait une promesse de mariage, la lui présenta, en lui demandant s'il était disposé à tenir la parole qu'il lui avait donnée. Lairesse ayant témoigné par sa réponse que ses intentions étaient changées, l'autre sœur fondit sur lui et lui porta un coup de poignard dans la gorge. Notre peintre se sentant blessé, mit l'épée à la main, et en voulut percer de plusieurs coups celle qui l'avait attaquée, mais la jeune fille se défendait vaillamment. Irrité de se voir dans l'humiliante nécessité de se battre contre deux femmes, il ne chercha pas à les épargner : il fondit sur elles, et fit deux profondes blessures à celle qui l'avait provoqué au combat. Lairesse fut décrété de prise de corps, ce qui l'obligea de chercher un asyle chez les PP. Dominicains.

Une parente de son beau-frère ne l'abandonna pas dans cette triste situation. Empressée à lui procurer tous les petits secours qui lui manquaient, elle sut si

bien gagner son cœur, que par amour et par reconnaissance, il se détermina à l'épouser. Ils quittèrent ensuite Liège et s'enfuirent à Bois-le-Duc.

L'infortuné Lairesse éprouva dans cette ville les suites fâcheuses de son inconduite. Obligé de se loger dans une misérable chambre et d'y vivre de façon à manquer quelquefois du nécessaire, toutes les réflexions qu'il faisait ne servaient qu'à accroître sa tristesse : il se serait consolé, s'il eût trouvé dans l'exercice de sa profession un remède à sa pauvreté ; mais quelque excellens que fussent ses ouvrages, personne ne se montrait empressé à les acheter. Il fut atteint d'une maladie contagieuse pendant laquelle sa femme accoucha : se trouvant sans argent, il n'eut pendant quelques jours d'autre ressource que de peindre des enseignes et des paravents. Telle était sa situation déplorable, lorsqu'un heureux hasard le tira d'embarras. Un tableau qu'il avait exposé en vente à la fenêtre de sa chambre arrêta les regards d'un bourgeois d'Amsterdam, nommé Hooft : frappé de la beauté de cette pièce, il demanda à parler à celui qui en était l'auteur, et l'acheta. L'année suivante, passant par Bois-le-Duc, ce même Hooft ayant vu exposé au même endroit, un autre tableau encore plus beau que le premier, l'acheta, et ému de compassion sur la triste situation d'un artiste si habile, il engagea Lairesse à venir avec lui à Amsterdam, ce qu'il accepta avec joie. Hooft le logea dans sa propre maison, le combla des plus touchans témoignages d'estime et d'amitié, et ne tarda pas à le faire connaître.

Suivant la *Biographie universelle* (art. Gérard Lairesse), ce peintre se retira à Utrecht. S'y trouvant sans argent et sans aucune ressource, un de ses voisins lui conseilla d'envoyer deux de ses tableaux à Gérard Vlyenburg, marchand de tableaux d'Amsterdam ; celui-ci les fit voir à Van Pée et à Grebber, peintres re-

nommés qui travaillaient pour lui. Ces deux artistes furent frappés de la perfection des tableaux de Lairesse. Vylenburg les acheta au prix qu'on en demandait, et s'embarqua avec la personne qui les avait apportés pour faire connaissance avec leur auteur et l'engager à venir s'établir à Amsterdam. Lairesse ne put résister aux instances qu'on lui fit ; il suivit Vylenburg à Amsterdam et travailla pour lui quelque temps.

L'heureux changement survenu dans ses affaires, le mit en état de louer une maison belle et commode, et de la meubler superbement. Recherché, estimé des personnes les plus distinguées d'Amsterdam, Lairesse s'y fit admirer par ses rares talens, et acquit une grande réputation dans cette ville, où chacun désirait le connaître. La politesse de ses manières, l'enjouement de son humeur, la vivacité de son imagination, la délicatesse de son esprit, rendaient sa société la plus aimable du monde : la joie et les plaisirs paraissaient le suivre partout où il se montrait. Peintre, poète et musicien, il eût cru ne mériter aucun de ces titres, s'il n'eût été un peu buveur. Cette manière de vivre lui attira quelques mortifications qui ne le corrigèrent pas. Le célèbre peintre hollandais, François Mieris, très-enclin à l'ivrognerie, mais qui ne pouvait tolérer ce vice dans les autres, retira son fils Jean de l'école de Lairesse, par la raison seule que ce peintre, dont il estimait les talens, vivait peu régulièrement. Jean Mieris étudia avec soin les ouvrages de son ancien maître qu'il affectionnait beaucoup, et s'est fait un nom distingué dans les arts.

Quelques-uns des amis de Lairesse l'ayant invité à souper, le repas se prolongea presque au jour. Notre peintre, à moitié ivre, ne sachant trop ce qu'il faisait, s'avisa, en retournant chez lui, de chanter à tue-tête quelques *vers français* de sa composition. Louis XIV venait d'envahir une partie de la Hollande : l'armée

française, campée aux environs d'Utrecht, avait tellement jeté l'épouvante dans les environs d'Amsterdam, que les gens de la campagne accouraient de toutes parts pour se réfugier dans cette grande ville : cette circonstance fut cause de ce qui arriva à Lairesse. Quelques Hollandais qui l'avaient entendu chanter, s'imaginant que c'était un espion français, se saisirent de lui, et sans vouloir rien entendre de tout ce qu'il put dire pour sa justification, ils le traînèrent avec violence en prison, et le firent enfermer dans le fond d'un cachot. Il lui eût été facile de s'en tirer, s'il eût pu instruire sa femme de son infortune, mais ce fut en vain que pendant trois jours il en sollicita la permission ; quoique durant tout ce temps-là, il fut demeuré comme collé à la grille du souterrain, où il avait été jeté, il n'avait cependant encore vu passer personne à qui il pût se faire connaître : il commençait à perdre toute espérance, lorsque le hasard lui amena un homme auquel il avait fait quelque bien. Celui-ci, sans perdre de temps, courut prévenir sa femme de l'endroit où se trouvait son mari : elle se donna tant de mouvement, qu'avant la fin de la journée, elle eut la consolation de le voir en liberté.

Cette disgrâce rappela Lairesse à une vie moins dissipée ; il commença dès lors à donner moins de temps à ses plaisirs, pour en pouvoir donner davantage à l'exercice de sa profession. Le seul plaisir qu'il se permit, fut celui de la musique, à laquelle il consacra un jour de chaque semaine. Pendant l'hiver, il employait la plus grande partie des nuits à imaginer les sujets d'histoire qu'il gravait ensuite à l'eau-forte.

Guillaume, Stadhoudher de la Hollande, depuis roi d'Angleterre, fit venir Lairesse à La Haye où il le chargea de plusieurs travaux ; quelques années s'étant écoulées sans en avoir été payé, la femme de notre artiste, ennuyée d'un si long délai, s'enhardit à venir

elle-même parler à ce prince. Elle l'attendit dans un endroit par où il devait nécessairement passer, s'approcha de la portière de son carrosse et lui présenta sa requête : « Quoi, dit le prince, c'est là la femme de mon *Apelles* ; ah ! je suis trop content de lui pour qu'il ne le soit pas de moi ! » Il ordonna qu'on lui envoyât sur-le-champ une somme beaucoup plus forte que celle qu'il devait à son mari.

Le goût des plaisirs et du luxe qu'il avait contracté dès sa jeunesse s'était encore accru par sa facilité à gagner de l'argent ; mais sur la fin de sa vie, il tomba dans le besoin, sans toutefois que son ame forte et stoïque se laissât ébranler par ce malheur : la musique adoucissait tous ses maux. Mais un accident affreux acheva d'empoisonner sa vieillesse. Il devint aveugle à l'âge de cinquante ans.

Pour se consoler de ne pouvoir plus exercer un art qui avait toujours fait ses délices, il réunissait chez lui les artistes et les élèves qui voulaient l'entendre, et il leur expliquait de vive voix les principes du dessin et de la peinture. Sa maison ressemblait au sanctuaire des beaux-arts, où tout le monde allait le consulter. Comme il ne pouvait écrire ses leçons, il imagina pour y suppléer des signes qu'il traçait sur une toile imprimée, placée à côté de lui, et que ses fils traduisaient ensuite et conservèrent avec soin. C'est de cette manière qu'il composa le *Traité sur la peinture*, que publia en hollandais, après sa mort, la société des peintres d'Amsterdam, sous le titre suivant : *Leçons de peinture pour l'instruction des jeunes gens qui veulent s'instruire dans l'art, sans maître, avec la manière de fonder les teintes et d'employer les couleurs*. Amsterdam, 1720, 2 vol. in-fol. enrichis de planches. Cette production, dit le célèbre Gassendi, si secourable pour les jeunes élèves, a mérité à son auteur le titre de bien-

*fauteur des arts que ses travaux ont illustrés.* Le même livre a été publié en allemand, en 1724, in-4°, H. J. Jansen l'a traduit en français et publié sous ce titre : *Le grand livre des peintres, ou l'art de la peinture considéré dans toutes ses parties, et démontrée par principes.* Paris, Moutard, 2 vol. in-4°. Le *Mercur de France*, en annonçant cette traduction qui a été faite sur la seconde édition hollandaise, ajoute : *C'est, sans doute, rendre un grand service aux artistes français, que de traduire dans leur langue un ouvrage si utile et si estimé.* Il existait déjà une *traduction française* de l'ouvrage de Lairese, imprimée à Amsterdam, au commencement du 18<sup>e</sup> siècle. Celle de Paris renferme une *vie* de Lairese bien faite, dans laquelle on a inséré quelques anecdotes très-intéressantes.

Ce peintre célèbre a aussi laissé : 1° *Les principes du dessin* (en français). Amsterdam, 1719 et 1729, in-fol., avec 120 planches : traduit en allemand. Berlin, 1735, in-4° ; et Leipzig, 1746, in-fol., traduit en anglais. Londres, 1730 et 1733, in-fol.

2° *Histoire de Didon et d'Enée, inventées et gravées par G. Lairese*, in-12.

3° *Tableaux qui se trouvent à La Haye, etc.*, gravés sur les dessins de N. Verkolie. Amsterdam, 1757, in-fol.

4° *Godefridi Bidloo, Anatomia corporis humani, 150 tabulis per artificiosissimum G. de Lairese, ad vivum delineatis demonstrata*, etc. Amsterdam, veuve Van Someren, 1685, grand in-fol. Leyde, 1730, in-fol. en forme d'atlas, avec 114 planches. Utrecht, 1750, in-fol. Ces *tables anatomiques* dessinées d'après nature par G. Lairese, sont gravées avec beaucoup d'exactitude et de netteté.

Cet ouvrage eut de grands succès dans son temps ; il est encore recherché aujourd'hui dans nos bibliothèques, quoique toutes les planches ne soient pas de la

plus grande exactitude. Les derniers *originaux* de Lairese ont été achetés par le directeur de l'imprimerie royale, à Paris, et se trouvent maintenant à la bibliothèque de la faculté de médecine de Paris.

Un chirurgien anglais publia dans sa langue, en 1698, ces *Tables anatomiques*, comme un ouvrage de sa façon, en annonçant qu'elles étaient ornées de *figures des meilleurs maîtres de l'Europe*. Ces figures néanmoins sont les mêmes que celles dessinées d'après les dessins de Lairese; et les planches sont absolument les mêmes que celles qui avaient servi à l'édition de l'*Anatomie* de Bidloo, ami de Lairese, savant médecin hollandais. L'auteur anglais y a ajouté, il est vrai, 8 à 9 planches avec des explications; mais cela n'était pas suffisant pour s'attribuer ce livre et le donner sous son nom.

Lairese sans cesse occupé d'importants travaux, malgré sa cécité, fut attaqué d'une maladie violente qui le conduisit au tombeau. Cet homme de génie mourut à Amsterdam, le 28 juillet 1711, plus de vingt ans après avoir perdu la vue, laissant trois fils dont l'aîné, ANDRÉ LAIRESSE, prit le parti du commerce : les deux autres, ABRAHAM et JEAN, étudièrent la peinture sous la direction de leur père.

La facilité de cet artiste était si prodigieuse qu'il fit la gageure de peindre en un seul jour *Apollon et les Muses*, de grandeur naturelle; il eut fini avant le temps marqué, et il peignit encore la tête d'un curieux que cette singularité avait attiré chez lui : cette tête était si ressemblante, que tout le monde le reconnut. C'est ce qui explique la quantité presque innombrable de tableaux et de dessins que l'on doit à Lairese. Son activité ne s'est pas bornée à la peinture : il s'adonna avec un égal succès à la gravure à l'eau-forte et au burin; et son œuvre en ce genre, composée de plus de deux cents pièces, est généralement estimée des connaisseurs et très-utile aux jeunes artistes.



Les qualités qui distinguent particulièrement Lairese sont la grandeur et la noblesse de ses compositions, l'élévation des idées, l'entente du costume, de l'architecture et des cérémonies des anciens; une richesse d'ornemens qui lui ont mérité le titre du *Poussin hollandais*. Mais ce surnom prouve seulement combien la manière de voir en peinture offre de points de vue différens, car il n'existe aucun terme de comparaison entre lui et le Poussin. Si on peut le comparer à un peintre, c'est à Pierre Testa, qu'il avait également pris pour modèle, quoique ce dernier montre plus de force et d'énergie. Comme son imagination seule le guidait, Lairese a moins bien réussi dans les sujets qui exigent de la sévérité dans le style. C'est surtout dans les *Bacchanales* et dans les *scènes de la mythologie* qu'il déploie toutes les richesses de son génie. Alors ses idées sont pleines de poésie, de feu et de grace. S'il représente *Vénus pleurant sur Adonis*, il l'entoure d'une foule d'amours qui cherchent à tromper son désespoir, en lui montrant la pomme que lui mérita sa beauté, ou en préparant leurs armes pour aller à de nouvelles conquêtes, tandis que quelques-uns d'entr'eux recueillent avec soin dans un vase d'or, les pleurs que répand la déesse. D'ailleurs son dessin est gracieux et coulant, quoiqu'en général un peu pauvre de choix : son coloris manque de vigueur ; mais il est agréable et facile ; et c'est surtout par l'idéal de son style qu'il a obtenu un rang à part parmi les artistes des écoles allemande et hollandaise.

Ses dessins jouissent d'une égale estime. Ils sont ordinairement lavés à l'encre de la Chine et rehaussés à la plume ; d'autres sont arrêtés à la sanguine, lavés au bistre avec des hachures à la sanguine conduites d'une manière très-propre. Il en existe aussi de très-finis au bistre seul. En général, on les reconnaît à leurs figures courtes et un peu lourdes, au manque de grace

des têtes, au feuiller pointu des arbres, à la richesse des fonds et à la science de l'ordonnance. Parmi le grand nombre de tableaux qu'il a laissés nous citerons les suivans :

1° *Héliodore pillant et profanant le temple de Jérusalem*, qu'il fit pour Hompton, bourgeois d'Amsterdam.

2° *Les Aventures de Marc-Antoine et de Cléopâtre* ; elles forment deux tableaux qui furent envoyés en Angleterre.

3° *Ulysse dans l'île de Calypso*.

4° *Stratonice*.

5° *Les Triomphes de Paul Emile* ; ces deux derniers tableaux, pour Pancratius, bourgmestre d'Amsterdam.

6° *Mort de Germanicus*.

7° *Les neuf Muses sur le Mont-Parnasse présidées par Pallas* ; ce tableau lui avait été acheté par Pierre de Méan.

8° Une *Assomption de la Vierge*, pour le grand autel de l'église cathédrale de Liège ; outre le prix de cette pièce, le chapitre de Saint-Lambert fit un riche présent à la femme de Laïresse.

Le Musée du Louvre à Paris possède encore de ce maître les tableaux suivans :

9° *L'Institution de l'Eucharistie*.

10° *Hercule jeune entre le vice et la vertu*.

11° *Le Débarquement de Cléopâtre au port de Tarse*.

Le roi d'Angleterre, les électeurs de Brandebourg et de Cologne possédaient aussi plusieurs morceaux de cet artiste. En 1815, le gouvernement français a rendu huit tableaux de Laïresse aux galeries de Brunswick et de Cassel.

Ses gravures les plus connues sont :

1° *Joseph se faisant connaître à ses frères*.

2° *Marc-Antoine et Cléopâtre*, avec cette inscription :  
Quem Mars nunquàm, vicit Venus.

3° Une *grande Bacchanale*.

4° Une *Allégorie* à la gloire du prince d'Orange, avec cette inscription : *Wilhelmo Henrico principi Auriano, ob fugatos hostes et rempublicam restitutam, etc.*

5° L'*Onction de Salomon*.

6° La *Chûte de David*, avec ce beau vers :

*Fortior est qui se, quàm qui fortissima vincit Mœnia.*

7° La *crainte du Seigneur défendue par Minerve*, ou la *vertu contre l'envie*, avec ces mots : *Una et eadem.*

8° La *Dévotion, fille de la nécessité* : *Ubi necessitas, speranda benignitas.*

9° *Jésus à l'âge de douze ans, entretenant ses père et mère et Ste. Anne, de la sagesse du Père Eternel* : *Sapientia unigenita Dei maximi.*

10° *Endymion, auquel Diane rend une visite nocturne à la clarté de la lune.*

11° Le *Repos de l'ame*, représenté sous la figure d'une femme qui paraît dégoûtée des choses de la terre, avec ces mots : *Animi excelsi lota quies.*

12° *Jésus chassant les marchands du Temple.*

13° Le *sacrifice de Didon.*

14° La *liqueur de Bacchus.*

15° *Silène dormant* : *Vinum cautis innocuum.*

16° Une *Ste. Thérèse*, avec ce vers :

*Parcere subjectis et debellare superbos.*

17° *Des enfans occupés à l'étude des sciences et des beaux-arts.*

18° *Vénus réveillant Enée pour le préserver de l'incendie de Troie.*

19° La *Hollande délivrée par la valeur et la prudence du prince d'Orange.*

20° *Hercule chassant l'Hydre et les Harpies du*

*magnifique jardin que les Hollandais possédaient au Cap de Bonne-Espérance.*

21° *Sophonisbe.*

22° *Des Bacchanales.*

23° *Mars averti par Mercure de se défier de Vénus.*

24° *Les quatre saisons de l'année.*

25° *Vénus offrant de nouvelles armes à Enée.*

Parmi ces diverses pièces, on fait un cas particulier des quatre premières.

1668. PONTANUS ou DUPONT (*Jacques*), né en 1604, à Hermalle près de Liège, bourg situé dans la baronnie du même nom et dépendant alors du Brabant. Il fit ses humanités chez les Jésuites de Maestricht, et vint étudier la philosophie au Collège du Faucon à Louvain, sous Libert Froidmont. Il obtint le quatrième rang à la promotion générale de 1621. Après avoir étudié six ans la théologie, il fut nommé professeur de philosophie au Collège du Faucon; durant les dix années qu'il s'acquitta de cet emploi, il enseigna aussi la théologie à l'abbaye du Parc près de Louvain. Vers le même temps, il obtint en vertu des privilèges de la faculté des arts, une prébende de la collégiale de Saint-Pierre de Lille. En 1638, il fut pourvu de la charge de *censeur apostolique et royal des livres*, à laquelle était annexée une prébende de Saint-Pierre de Louvain, et prit la même année le bonnet de docteur en théologie.

Il approuva, en 1640, l'*Augustinus* de Jansénius, et fit même dans son approbation un éloge [magnifique de cet ouvrage; ce qui lui suscita quelques difficultés, lorsque deux ans après, il voulut entrer dans la régence de la faculté de théologie. Les anciens docteurs-régens appréhendant qu'il ne soutint la doctrine contenue dans l'*Augustinus*, Pontanus leur déclara, qu'il n'avait loué cet ouvrage, qu'à cause de la réputation de l'auteur et à la sollicitation des éditeurs, dont

*l'un (Libert Froidmont) avait été son maître en philosophie : qu'au reste, il n'avait jamais soutenu ni ne soutiendrait ce que l'on condamnait dans Jansénius, et qu'il était même dans des sentimens opposés.* Ces docteurs, non contents de sa déclaration, voulurent qu'il signât sept articles (rapportés par Paquot) pour mettre sa foi à couvert ; il y consentit.

Malgré ces engagements, Pontanus n'en approuva pas moins différens livres faits pour la défense de Jansénius, ce qui lui attira de nouvelles affaires. Ayant approuvé en 1647, l'ouvrage intitulé : *Rythmica consideratio*, etc., l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas le suspendit quelque temps de ses fonctions de *censeur royal*, et l'internonce Bichi lui ordonna de la part d'Innocent X, de s'abstenir de celles de *censeur apostolique*. Dix ans après, l'approbation qu'il donna à la *version* que Plempius avait faite du *Canon medicine* d'Avicenne, le mit encore aux prises avec le même internonce, aux reproches duquel il répondit en 1658, que depuis près de onze ans *il s'était abstenu du titre de censeur apostolique, et qu'il n'avait agi qu'en qualité de censeur royal.*

En 1666, il approuva la fameuse *version du Nouveau Testament*. Mons (Amsterdam) Migeot (Elzévir) 1667, 2 vol. in-12. Cette version qui avait été commencée par Antoine Le Maître, avocat au Parlement de Paris, retiré à Port-Royal, fut achevée par son frère, connu sous le nom de Saci, par le fameux Arnauld, par Pierre Nicole, par l'abbé de Camboust de Pont-Château et par Claude de Ste.-Marthe. Ces traducteurs la firent revoir par plusieurs docteurs de Paris, dont quatre d'entr'eux, Elie du Fresne de Mincé, Grénet, Thomas Fortin et Jacques Boileau, l'approuvèrent. Ils en présentèrent ensuite une magnifique copie au chancelier de France, Pierre Séguier, pour obtenir le privilège, mais celui-ci s'y refusa sur l'avis

des docteurs Claude, Morel et Martin Grandin. Les traducteurs désespérant de pouvoir faire paraître cet ouvrage en France, revêtu des formalités requises par les lois, tournèrent leurs vues du côté des Pays-Bas. Ils s'assurèrent d'abord du consentement de Pontanus, et s'adressèrent ensuite à Jean de Wachtendonck, évêque de Namur, qui, ayant passé la plus grande partie de sa vie dans les exercices du barreau, s'en reposa entièrement sur le jugement du censeur Pontanus. Enfin, un de leurs amis écrivit à Gaspar Nemius, archevêque de Cambrai, *qu'un docteur de Sorbonne avait fait une fidèle traduction du Nouveau Testament sur la Vulgate, et qu'elle avait été approuvée par le censeur de Louvain* (qui l'était en même temps pour tous les Pays-Bas catholiques) *et par M. de Namur*. Le prélat, accablé de vieillesse et presque aveugle, crut ce qu'on mandait; il expédia, le 12 octobre 1665, l'acte où il supposait que la version *avait été approuvée par le censeur des livres*; cependant, elle ne l'avait pas encore été ni par celui-ci, ni par l'évêque de Namur, qui signa seulement le 30 septembre 1666; et S. M. catholique n'accorda le privilège que le 24 juillet de la même année. L'archevêque de Cambrai supposait encore dans sa permission, que l'ouvrage serait imprimé à Mons chez Gaspar Migeot; mais l'abbé de Pont-Château le porta à Amsterdam, où il arriva le 4 juin 1667, et le fit imprimer chez les *Elzéviros*. Il parut pour la première fois cette année-là en 2 vol. in-12, sous le nom de *Migeot*. On distingue cette première édition, qui a été plus d'une fois contrefaite, par les II sans queue qui se voyent. *Matth.* II. 1. et suiv. Cette version ne tarda pas à être condamnée par les puissances ecclésiastiques et séculières. Elle le fut à Rome, en France, dans les Pays-Bas, et en particulier par l'Université de Louvain. Arnauld publia quantité d'écrits, pour cette *version française*; mais le docteur Mallet, Dubois, pro-

fesseur d'écriture-sainte à Louvain, le savant Richard Simon, et les PP. Maimbourg, Annat et Letellier, Jésuites, lui répondirent. Enfin de Saci, qui avait eu beaucoup de part à cette fameuse version, y a fait divers changemens avant de la joindre à son *Explication de la Bible*.

Pontanus fut successivement doyen du chapitre de Saint-Pierre de Louvain, président des Collèges de Viglius et de Craendonck, et recteur de l'Université, en 1645 et 1658.

Nicolas Dubois, professeur royal d'écriture-sainte à Louvain, ayant publié un ouvrage sur les XLV propositions de morale relâchée, condamnées par le pape Alexandre VII, Pontanus, piqué sans doute contre lui, engagea Nicolas Meys, alors recteur de l'Université, à proscrire cet écrit : lui alléguant, entr'autres, *que M. Dubois lisait les livres comme un coq qui marche sur les braises* : celui-ci y consentit, mais cette proscription eut des suites qui mortifièrent tellement Pontanus, que malgré son tempérament vigoureux et robuste, il en contracta une maladie lente dont il mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1668. Dubois étant venu le voir quinze jours avant sa mort, Pontanus touché de sa démarche, lui demanda pardon des paroles qu'il s'était permises à son sujet. On a de ce docteur :

*Laudatio funebris reverendi ad modum et ampl. præsulis D. Joannis Masii illustris monasterii Parcensis ord. præmonstr. abbatis, ducis Brabantii archiepiscopi, nec non Statuum Brab. deputati ordinarii, dicta..... An. 1648, die 2 Aprilis.* Louvain Bern. Masius, 1648, in-12 p. 34, non chiffrées.

1668. FOULLON (*Jean Erard*), Jésuite, l'un des meilleurs historiens de Liège, naquit dans cette ville, en 1609, d'une ancienne famille patricienne. Il fit ses premières études à Liège au collège des Jésuites. Ses

dispositions heureuses pour la science, engagèrent ces RR. PP. à ne rien négliger pour le décider à entrer dans leur ordre. Les parens du jeune Foullon qui avaient conçu l'espoir de le voir briller dans les hautes fonctions civiles, se proposaient de l'envoyer à l'Université de Louvain, suivre le cours de droit professé alors par Zoésius, qui avait remplacé dans la chaire de droit civil, Gérard de Courselle, célèbre jurisconsulte liégeois; mais ils cédèrent à ses instances, et lui permirent d'entrer dans la compagnie de Jésus. N'étant encore que dans sa seizième année, il fit son noviciat à Liège en 1625. Le désir d'acquérir la perfection chrétienne étant l'unique motif qui l'avait conduit en religion, il commença les épreuves de son noviciat avec une ferveur qui, loin de se ralentir, ne fit que s'augmenter avec les années.

Le P. Foullon enseigna successivement la grammaire et les belles-lettres, se regardant moins comme le maître que comme le père de ses disciples. Il ne bornait pas seulement ses soins à cultiver et à polir leurs esprits, il s'appliquait encore à former leurs cœurs à la piété. Après avoir professé six ou sept ans la grammaire et les belles-lettres, ses supérieurs l'envoyèrent à Luxembourg pour y étudier la théologie. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de cette science dont il sentait toute l'utilité qu'il en pouvait retirer dans le ministère de la prédication auquel on le destinait.

Doué de toutes les qualités qui font les bons orateurs, il se distingua bientôt dans la prédication, et l'on courait en foule écouter ses sermons. Il fut pendant quatorze ans consécutifs prédicateur ordinaire de l'église cathédrale de Liège, et prêcha durant six années, à la collégiale de St.-Paul, dans la même ville.

Le P. Foullon, dont la réputation s'était répandue dans les Pays-Bas, après avoir exercé l'espace de trente ans, avec le plus grand succès, le ministère de la parole,



fut successivement recteur du Collège des Jésuites à Huy et de celui de Tournay.

La peste, en 1668, ayant fait les plus grands ravages dans cette dernière ville, Foullon, uniquement occupé du soin de ménager ou de sauver la vie à ses confrères sans cesse exposés à cet horrible fléau, et de porter des secours aux malheureux qui en étaient atteints, fut victime de sa charité. Il mourut de la peste, le 25 octobre 1668, à l'âge de 63 ans, fort regretté du public et de sa communauté.

La vie du P. Foullon fut toujours conforme à l'institut qu'il avait embrassé : doué d'une grande pénétration d'esprit et d'aptitude aux sciences, il était laborieux, très-éloquent pour son temps et possédait un grand fond d'érudition. L'écriture-sainte, la morale chrétienne et l'histoire de son pays, furent les principaux objets de ses études. Le P. Foullon a publié :

1° *Modèle très-parfait du saint mariage et viduité, dans la vie de Ste. Ode.* Mons, 1641, in-12; it. Liège, 1648, in-16; it. avec les n° 2 et 3. Liège, Jean Mathias Hovius, 1665, in-16. Cette édition est suivie de *Remarques critiques* sur la Vie de cette sainte, qui était tante de saint Hubert, évêque de Liège, et vivait en 711. Elle a fondé l'église collégiale de Saint-Georges à Amay près de Huy.

2° *Remède général à tous les accidens de cette vie, dans le dernier chef-d'œuvre de saint Jean Chrysostôme : Que personne n'est intéressé sinon de soi-même ;* vers 1641, it. avec les n° 1 et 4. Liège, Jean Mathias Hovius, 1665, in-16. Le P. Fisen avait publié cet opuscule en latin. Liège, 1640.

3° *Bellorum causæ.* Namur, 1641, in-12. Cologne, 1646, in-12; traduit en français et augmenté. Liège, Baudouin Bronckart, 1648, in-12.

4° *Jonas fugitif et ramené par les actes des vertus théologales : ou le serviteur fugitif de Dieu, figuré dans*

*Jonas*. Tournay, veuve Adrien Quinqué, 1653, in-16 ; it. avec les n<sup>os</sup> 1 et 2. Liège, Jean Mathias Hovius, 1665, in-16.

5° *Actes des vertus théologiques , ou petit abrégé de la perfection chrétienne*. Inséré à la suite du précédent ; édition de 1665.

6° *Vindiciæ ecclesiæ Tungrensis , contra Diatribam R. P. Godrefridi Henschenii : de episcopatu Tungrensi et Trajectensi*. Liège , 1654 , in-16. Le P. Henschenius avait soutenu en 1653 , que la chaire épiscopale de Tongres avait passé de cette ville à Maestricht , d'où il concluait que saint Amand , et quelques-uns de ses prédécesseurs et de ses successeurs auraient été véritablement *évêques de Maestricht* , et non pas de *Tongres*. Le P. Foullon prétend au contraire que les évêques de Tongres , depuis saint Servais jusqu'à saint Hubert , ont résidé à Maestricht , comme les papes du 14<sup>e</sup> siècle à Avignon. Il prend dans cet ouvrage le nom de Nicolas Fisen , peut-être , parce qu'il s'y déclarait pour le P. Barthélemy Fisen , son confrère , contre un autre jésuite.

7° *Historiæ Leodiensis universæ Compendium in annos digestum. Pauciloqua veritas*. Liège , Jean Mathias Hovius , 1655 , in-24 , p. 220. Publié sous le voile de l'anonyme ; il en a paru deux éditions la même année. M. de Villenfagne s'exprime ainsi sur cet *Abrégé* , dans le tome 2<sup>e</sup> , p. 250 de ses *Recherches sur l'histoire de Liège* : « Tout ce qui regarde les derniers siècles de nos annales , est d'une grande exactitude dans cet abrégé de l'histoire de Liège du jésuite Foullon dont le style est clair , élégant et en même temps énergique ; il voulait sonder le goût du public sous le voile de l'anonyme : les Liégeois applaudirent à cet ouvrage , et cet auteur entreprit pour lors sa grande histoire , qui ne parut que plusieurs années après sa mort. » Ou y trouve quelques particularités inconnues aux

historiens précédens. Suivant l'opinion de quelques-uns, le P. Foullon n'est point le seul auteur de ce *Compendium*; le jurisconsulte Charles de Méan y aurait travaillé.

Paquot rapporte dans ses *Mémoires littéraires* (art. Foullon), qu'il avait entre les mains un exemplaire de cet Abrégé à la tête duquel se trouvait la note suivante : « L'auteur de cet excellent livre est *Erard Foullon*, Liégeois, qui mourut étant recteur du collège de Tournay, où il se sacrifia au service du jeune et saint Monberteau, infecté de la peste. Foullon m'écrivit à Douai le jour de sa mort, et il eut la précaution de me dire que je devais mettre devant le feu sa lettre, avant de la lire, et de la brûler aussitôt. C'était l'an 1668, où Douai fut pris par la France. »

8° *Bona voluntas optimæ consentiens*. Liège, Jean Mathias Hovius, 1658 et 1668, in-16, it. en français : *La bonne volonté, qui s'accommode en tout en la très-bonne volonté de Dieu et à la conduite de sa Providence*. Liège, Jean Mathias Hovius, 1658, in-16, p. 456. Le P. Foullon est l'auteur de cette traduction, qu'il dédia à Marguerite, baronne de Groesbeck, de Bocholtz et d'Orey, dame de Grandville, etc. L'original latin est dédié au fils de cette dame. Ce livre est solide et édifiant, mais le style de la traduction française est vieilli.

9° *Commentarii historici et morales perpetui ad primum Machabæorum librum; additis liberioribus excursibus, ubi plurima, Ecclesiasticis, Theologis, Ascetis, Christiano-Politicis explicatè traduntur, etc. Præmittitur tabula topographica Judææ: deindè indices questionum, excursuum, locorum Judææ et vicinorum; subjiciuntur indices luculenti concionatorii, et index materiarum.* — *Commentarii... ad secundum Machabæorum librum; additis liberioribus excursibus in quibus plurima, publicè privatimque ad fidem et mores*

*utilia , explicatè traduntur... Præmittuntur indices quæstionum theologicarum , historicarum , christiano-politicarum , et excursuum ; subjiciuntur indices luculenti concionum de moribus ac de fide , et index materiarum.* Liège , Jean Mathias Hovius , 1659-1665 , 2 vol. in-folio dédiés à Maximilien Henri de Bavière , évêque de Liège. Ce travail était d'autant plus important et utile alors , que l'on manquait de bons *commentaires* sur les livres des *Machabées*. L'antiquité ne nous a laissé sur ce sujet que quelques *homélies* , et le moyen âge ne nous offre que les *remarques* de Liranus. Paquot regrette que le P. Foullon n'ait point lu les *notes* de Grotius et de Blackwell , avant d'avoir écrit son *Commentaire*.

10° *Vera ecclesia , omnium in fide errorum commune remedium.* Liège , 1662 , in-16.

11° *Lapis philosophicus , Aurum potabile , Eleemosyna.* Liège , 1667 , in-16.

12° *Historia Leodiensis per episcoporum et principum seriem digesta ab origine populi usque ad Ferdinandi Bavari tempora , etc. , etc. ; nunc primum ex eruditorum scriniis in lucem edita , et doctorum quorundam curâ ad ætatem nostram supplata.* Liège , Everard Kints , 1735-36-37 , 3 vol. in-folio.

M. de Gerlache , dans ses *Souvenirs historiques du pays et de la principauté de Liège* , s'exprime ainsi , en parlant de cet historien : « Le latin de Foullon est assez élégant ; il y a du mouvement dans quelques-unes de ses descriptions , mais il affecte trop les formes de Tite-Live , et il oublie que si Rome et Liège eurent l'une et l'autre de faibles commencemens , leurs destins ne furent point les mêmes. »

Le P. Foullon n'a écrit que les deux premiers volumes de cette histoire : le baron de Crassier et l'échevin Louvrex sont les auteurs du 3° ; du moins ce fut par leurs soins que l'ouvrage entier a été publié.

On trouve dans le premier volume quelques préliminaires sur la situation des anciens Eburons , sur les antiquités du pays , sur la langue et les mœurs des peuples qui habitent aujourd'hui le territoire de l'ancienne principauté ; l'auteur y traite ensuite de l'histoire des évêques de Tongres et de Liège , depuis saint Materne jusqu'à Jean de Bavière qui mourut en 1424. Malgré les peines qu'il s'est données pour démêler les fables dont les anciens chroniqueurs ont ornées l'histoire des évêques de Liège jusqu'au dixième siècle , il n'a pu éviter de tomber dans quelques-unes : il croit que St. Materne vivait au premier siècle : il admet la réalité de ses prétendus successeurs antérieurs à saint Servais , etc. , etc. Il s'arrête , dans son second volume , à la mort d'Ernest de Bavière , arrivée en 1612. Ses continuateurs finissent à l'année 1737.

Malgré ses défauts , cette histoire est encore la meilleure que nous ayons sur la principauté de Liège : elle l'emporte sur les autres , principalement par le choix des matériaux , sans en excepter même celles de MM. Sériys et Dewez , qui ne sont pas cependant sans mérite.

Voici ce que nous en dit Mr. Polain dans la notice de cet historien , insérée dans le n° du *Politique* ( 26 et 28 février 1837 ) : « Cet ouvrage (*Historia Leodienſis uniuerſarum compendium* , etc. ), eut beaucoup de succès ; on en publia deux éditions dans le courant de la même année. Rassuré sur le sort du grand travail historique qu'il avait entrepris , Foullon se hâta d'y mettre la dernière main , et peu de temps après , il le soumit à l'approbation de ses supérieurs. Des trois réviseurs chargés d'en faire l'examen , deux opinèrent pour l'impression , sauf le retranchement de quelques passages , le troisième fut d'un avis contraire et pensa que le livre ne pouvait être imprimé ; Foullon embrassa ce dernier parti. Si je présentais cette histoire aux Liégeois , telle qu'elle est , dit cet écrivain dans une

» *note autographe que nous avons eue sous les yeux , la*  
» *vérité qui y brille pourrait déplaire, et si je la publiais*  
» *avec des retranchemens , on s'offenserait d'y trouver*  
» *fréquemment cette vérité blessée ; j'aime donc mieux*  
» *ne point la faire paraître du tout.* Il en laissa seule-  
» ment prendre des copies à quelques amis ; nous cite-  
» rons entr'autres celle que fit , sous les yeux même de  
» l'auteur , Gérard Douffet , l'un de nos bons peintres ,  
» copie qui existait dans la riche bibliothèque du sa-  
» vant baron de Crassier.

» C'est sur ce même manuscrit qu'on publia en 1735,  
» l'Histoire du père Foullon, 2 vol. in-folio; cet histoire,  
» écrite dans un style clair et précis, s'étend jusqu'à la  
» fin du règne d'Ernest de Bavière. L'auteur y fait cons-  
» tamment preuve d'une haute impartialité et cherche  
» toujours à distinguer le vrai au milieu de l'obscurité  
» qui couvre certains faits importants de notre histoire ;  
» il aime son pays, mais encore plus la vérité ; s'il ra-  
» conte volontiers les hauts faits d'armes et les grandes  
» actions de ses ancêtres , il ne cache pas pour cela les  
» crimes qu'a pu leur faire commettre un amour effréné  
» de la liberté. Il n'y a pas , il est vrai , dans Foullon ,  
» cette richesse de détails que nous trouvons dans Fisen,  
» autre historien de Liège ; celui-ci se complait souvent  
» à longuement raconter ; Foullon cherche à peindre  
» en peu de mots ; son coloris est plus large et plus sé-  
» vère ; s'il était permis d'établir quelque rapproche-  
» ment entre ces deux grands historiens de l'antiquité ,  
» on pourrait dire que la manière de Fisen a quelque  
» ressemblance avec celle de Tite-Live , et que Foullon  
» a dû faire une lecture assidue de Tacite.

» En 1737 , on publia à Liège la continuation de  
» l'histoire de Foullon , *écrite par quelques hommes ha-*  
» *biles* , dit l'éditeur dans son avertissement ; elle s'é-  
» tend jusqu'au règne du prince Georges Louis. On  
» peut dire de cette continuation , que c'est ce que nous

avons de plus exact sur l'état de Liège, au 17<sup>e</sup> siècle. Les auteurs, et l'on ignore toujours leurs noms, avaient une connaissance parfaite de l'histoire des règnes de Ferdinand et de Maximilien de Bavière; ils avaient recueilli les innombrables pamphlets qui parurent à cette époque, compulsé les archives, examiné attentivement toutes les pièces qui pouvaient jeter quelque jour sur les troubles qui désolèrent alors la principauté; aussi leur travail est-il fort remarquable, c'est ce que nous ne craignons pas d'affirmer, nous qui avons lu plus d'une fois ce volume, et qui avons pu le comparer avec une bonne partie des pamphlets consultés par eux.

Plusieurs bibliographes (Feller, *Biographie universelle*) ont attribué cette continuation à MM. de Crassier et Louvrex qui soignèrent l'impression des deux premiers volumes; nous avons déjà combattu cette opinion dans la notice sur Mr. de Crassier que nous avons publiée en 1831, dans les *Nouvelles Archives philologiques* de Mr. de Reiffenberg. En effet, comment croire, disions-nous alors, que ces deux personnages illustres, membres du conseil-privé de l'évêque, et jouissant auprès de lui d'une haute considération, aient composé une histoire où l'on prend continuellement à tâche de défendre les droits du peuple contre les empiètemens continuels de nos princes; de pareilles doctrines auraient mal sonné aux oreilles de Joseph Clément. Depuis lors, nous avons eu entre les mains un travail inédit de Louvrex, embrassant l'histoire de Liège de 1688 à 1734, et nous avons pu nous convaincre qu'il différait essentiellement de celui des continuateurs de Foullon.

FOULLON (*Erasmus de*), frère du précédent, naquit à Liège en 1606, d'*Erard Foullon* et de *Marguerite Rindaxhe*. Il descendait d'une famille originaire de Cambrai, qui s'allia autrefois avec celles de l'*Aumos-*

nier, de Cartignies, de Lagnicourt et de Carpentier, et fit l'acquisition de la seigneurie d'Eswars. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la jurisprudence, et son application soutenue aidée de talens naturels, le rendit, de bonne heure, apte aux emplois. Maximilien Henri de Bavière ayant succédé à son oncle Ferdinand, dans l'évêché de Liège, en 1651, ce prince mit Erasme Foullon dans son conseil privé, le fit son chambellan et le nomma conseiller de la cour féodale, il fut élu premier bourgmestre de Liège, en 1654; il y exerça aussi la charge d'échevin. L'évêque l'employa dans plusieurs négociations dont il s'acquitta avec succès. Il parvint même à conclure des traités avantageux à sa patrie, particulièrement celui de Spa. Erasme Foullon mourut à Liège le 3 février 1687, dans sa 80<sup>e</sup> année. Sa famille subsistait encore à la fin du dernier siècle.

Il fonda, à perpétuité, dans l'église paroissiale de Saint-André, une messe qui s'y disait tous les lundis à l'autel de la confrérie des trépassés, dont son père était l'un des fondateurs et le premier préfet. L'un et l'autre ont été enterrés dans le chœur de cette église. Il a publié :

*Explanatio uberior et omnimoda assertio excelsioris et supremi juris in Ducatum et Arcem Bulloniensem*, etc. Liège, 1681, in-4°. Erasme de Foullon nous apprend qu'il publia ce mémoire peu de temps après la conclusion du traité de Nimègue, afin de prouver les droits de l'église de Liège sur le duché de Bouillon.

L'art. 28<sup>e</sup> de la paix faite à Nimègue entre l'Empire et Louis XIV, suppose d'anciennes contestations pour la propriété du domaine des château et duché de Bouillon entre les évêques de Liège et les ducs qui prirent ce nom. Ce fut d'après cette fausse supposition, que l'on convint dans le même article, que la possession de ce duché demeurerait provisoirement à la maison de la Tour d'Auvergne. C'est ainsi que Louis XIV fit



servir à ses vues d'agrandissement les prétentions ridicules d'un de ses sujets.

Notre auteur donne ensuite un abrégé historique de l'acquisition du territoire de Bouillon par Obert, évêque de Liège; puis il vient à Robert, comte de la Marck, seigneur ou prince de Sedan, le premier de cette famille qui eut l'ambition au 16<sup>e</sup> siècle, d'ajouter aux qualités de sa maison, celle de *duc de Bouillon*.

1669. JONGHEN (*Henri de*), né à Hasselt, ville du comté de Looz, vers l'an 1608, prit l'habit de Récollet, fut ordonné prêtre et exerça durant plusieurs années les fonctions de confesseur et de prédicateur. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite au grand couvent de son ordre à Louvain, pour y enseigner la théologie. Il fut successivement *lecteur jubilé*, *visiteur* de quelques provinces de son ordre, et deux fois *définiteur*. Il en était pour la seconde fois *custode*, lorsqu'il mourut au couvent de Maseick-sur-Meuse, le 20 octobre 1669. On a de ce religieux :

1<sup>o</sup> *Medulla sancti Evangelii, seu regula FF. Minorum exposita per F. Bonaventuram Dernoye, stylo suaviori ornata à F. Henrico de Jonghen....., ac figuris ex Sacra Scriptura locupletata*. Anvers, 1657, in-8<sup>o</sup> fig.

2<sup>o</sup> *Nuptiæ Agni, sive discursus exhortatorii pro sacris Vestitionibus, Professionibus Jubilæis Religiosorum : item de Dedicationibus ecclesiarum, Strenisque Spiritualibus*. Anvers, 1658, in-4<sup>o</sup>.

3<sup>o</sup> *Marianum Haseletum, sive Historia per antiquas miraculosæ Imaginis, et Capellæ, nec non Fraternitatis insignis B. Mariæ apud Haseletenses*. Anvers, 1660, in-8<sup>o</sup>. Henri de Jonghen donne, dans cet ouvrage, une antiquité fabuleuse à la chapelle de Notre-Dame de Hasselt; mais le P. Mantelius, Augustin, a démontré la fausseté de cette tradition, et a prouvé que cette chapelle n'avait été bâtie qu'en 1334, et dédiée en 1350.

4° *Brevis elucidatio litteralis libri Job, ex præbatis auctoribus excerpta.* Anvers, 1661, in-8°.

5° *Vera Fraternitas declamanda confratribus Sodalitatum Rosarii Dominicani, Scapularis Carmelitani, Zonæ Augustinianæ, Funiculi Franciscani.* Anvers, 1662, in-4°.

6° *Novena pro cultu S. Antonii Paduani.*

7° *De Antiphonâ ad B. Mariam Virginem, quæ incipit : Ave Regina cælorum.*

Le P. de Jonghen est encore l'auteur de plusieurs autres *petits livres de piété* dont nous ignorons les titres.

\* 1670. CHEFNEUX (*Mathias*), né à Liège vers le commencement de l'autre siècle, y prit l'habit des Ermites de saint Augustin établis sur le quai d'Avroy. Sorti de noviciat, il fut envoyé à Paris pour y faire son cours de théologie. Il ne voulut jamais prendre les degrés académiques, ni accepter aucune charge dans son ordre : il fut cependant choisi prieur de son couvent, mais sa passion pour l'étude lui fit bientôt renoncer à cet emploi. Depuis lors, il vécut paisiblement à Liège, partageant son temps entre la composition, la prédication et les devoirs de son état. On a de lui :

1° *Psalmorum Davidicorum expositio tam juxta litteralem, quam juxta mysticum sensum.* Liège, Gérard Grison, in-8°. Ce *Commentaire* n'est point recherché.

2° *Ecclesiæ Catholicæ ab origine mundi ad Christum usque serie nunquam interruptâ, similique formâ deductæ speculum chronographicum, libris quinque expositum juxta numerum todidem ætatum, quibus universis sæculorum ortum Christi præcedentium, ordo dirigitur.* Liège, Guillaume Henri Streel, 1670, in-fol., p. 401. Dédié à Eugène Albert d'Allamont, évêque de Ruremonde. Ce 1<sup>er</sup> volume est ainsi divisé. *Periodus prima :*

CAPUT I. *Harmonia Evangelica, seu curriculum vitæ Christi ex quatuor Evangelii depromptum*

CAP. II. *Profanus mundi Status degente in terris Christo.*

CAP. III. *Veteris Ecclesiæ sub Christo facies et novæ institutionis.*

CAP. IV. *Authores ethnici Christo cœvi.*

CAP. V. *Eventa memorabilia.*

— *Ecclesiæ Catholicæ, à Christo ad nos usque serie nunquam interruptâ, similique formâ deductæ speculum chronographicum, libris septemdecim expositum juxta numerum totidem sæculorum, à partu virgineo fermè elapsorum. Pars prima continens libros novem, ac proindè sæcula novem.....* Liège, Guillaume Henri Streel, 1666, in-fol., p. 405. Tel est le titre du 2<sup>e</sup> volume qu'il dédia au cardinal Frédéric, landgrave de Hesse, grand maître de l'ordre de Malte en Allemagne. Il est divisé de cette manière : *Periodus ultera :*

CAPUT I. *Apostolorum gesta per annos 67.*

- » II. *Profanus mundi status.*
- » III. *Ecclesia sub Apostolis facies.*
- » IV. *Romanorum Pontificum perennis facies*
- » V. *Hæreses Apostolicis temporibus exortæ.*
- » VI. *Concilia ad orthodoxæ fidei veritatem astruendam*

*ritè habita.*

- » VII. *Scriptores qui per id tempus claruère.*
- » VIII. *Eventa memorabilia illius ævi.*
- » IX. *Persecutiones adversus Ecclesiam.*

— *Pars altera, continens libros octo, ac proindè sæcula propè octo.* Ibid. idem. 1670, in-fol., p. 351. Dédié à Jean Baptiste Pierrepont, abbé du Val-Saint-Lambert. Ce troisième volume qui contient les huit derniers siècles de l'église, est divisé de la même façon, et traite des mêmes matières que les deux précédens.

Cette vaste chronique qui embrasse tous les siècles, depuis la création du monde jusqu'au temps même de l'auteur, est une preuve de sa grande érudition et de son amour infatigable pour le travail : elle n'est pas sans mérite, mais nous avons de meilleurs ouvrages en ce genre.

3<sup>e</sup> *Series chronologica virorum sanctorum*, quos Christus omni tempore suscitavit, quo nova aliqua surrexit hæresis. Le P. Chefneux composa cet opuscule à Paris, lorsqu'il y étudiait la théologie. On ne l'a pas imprimé ainsi que le suivant :

4<sup>e</sup> *Chronicum Gentium Infidelium ad fidem adductarum*, quando aliæ ab Ecclesiâ catholicâ defecerunt. Composé en 1645.

1670. BORRE (*Nicolas de*), né à Liège ou aux environs. Il fut le premier curé de la paroisse de *N. D. des Lumières en Glain*, située dans un des faubourgs de cette ville. Il entra dans cet emploi l'an 1617, l'exerça d'une manière louable pendant 53 ans, et mourut le 7 mai 1670, dans un âge avancé. Le docte Paquot nous apprend ses *Mémoires littéraires*, que de Borre eut beaucoup à souffrir dans ses fonctions pastorales, durant les douze premières années, se voyant obligé, à la réquisition de Jean de Chokier, alors vicaire-général de l'évêque Ferdinand de Bavière, de se livrer à exercer quantité de personnes obsédées ou maléficiées, qu'il parvint à délivrer. Il employa, durant quelques années, jusqu'à six et sept heures par jour à ces exercices pénibles; et loin de recevoir aucun salaire pour ces œuvres de charité, il se vit au contraire plus d'une fois en butte aux traits de la calomnie; c'est lui même qui nous apprend ces circonstances dans les préliminaires d'un ouvrage qu'il publia sous ce titre :

1<sup>o</sup> *Apologia pro Exorcistis, Energumenis, Maleficiatis, et ab incubis Dæmonibus molestatis, in quatuor partes divisa; in quâ demonstratur fuisse omni ævo et ubique, modoque esse, etiâ apud nos, plurimos omnis ætatis et conditionis Energumenos, Maleficiosos, et ab incubis Dæmonibus molestatos; contra quosdam incredulos, obtrectatores et temerarios Exer-*

*cistatorum Censores, qui assertam veritatem pertinaciter inficiari non verentur. Continens insuper vera signa et argumenta, ex quibus certò dignosci potest, an quis verè sit energumenus vel maleficiatus, modosque seu remedia efficacissima à Dæmonum potestate eos liberandi, qui tales ex dictis signis reperti fuerint. Cum plenariâ et exactâ Exorcistarum hanc in rem Instructions. Ad Sereniss. Principem Maximilianum Henricum Electorem Coloniensem. Episcopum et Principem Leodiensem...* Louvain, Georges Lipse, 1660, petit in-4°, p. 236. L'auteur a puisé en grande partie les preuves de ce qu'il avance dans son livre, dans des ouvrages apocryphes ou sur des relations plus que suspectes.

2° *Examen profani Exorcismi contrâ Dæmonem mendaciî sub ementito Lamberti Dicæi Theologi Medici nomina, in lucem nuper emissi.* Louvain, Georges Lipse, 1660.

De Borre avait promis en 1660, de publier en français, un ouvrage assez considérable contre les ministres de la religion réformée : il y avait travaillé longtemps.

\* 1670. HAYONS (*Thomas des*), historien, poète, helléniste et traducteur. Les premières années de sa vie nous ont été tellement obscures qu'on a ignoré jusqu'alors où il était né. Paquot, dans ses *Mémoires littéraires des Pays-Bas et de la principauté de Liège*, se borne à dire que c'était un écrivain *liégeois* ; et M. de Villenfagne, qui nous a donné la liste de six de ses productions dans ses *Mélanges pour servir à l'Histoire du pays de Liège*, le traite de *concitoyen*. Valère André et Foppens ne l'ont point connu. L'abbé Bouilliot dans sa *Biographie Ardennaise*, pense que la famille de cet auteur est originaire du petit village des *Hayons*, situé dans le duché de Bouillon, et que lui-même,

reçut le jour , en 1612, de Thomas des Hayons , régent de la quatrième classe au collège académique de la ville de Sedan.

Le premier ouvrage de Thomas des Hayons , publié en 1636 , prouve qu'il était né dans la religion calviniste : les autres sont le fruit de la plume d'un bon catholique ; d'où il résulterait qu'il aurait abjuré le protestantisme postérieurement à l'année 1636 , peut-être même en 1637 , à l'exemple de Frédéric Maurice de la Tour, prince de Sedan , et qu'il se serait ensuite retiré à Liège qui fut sa patrie adoptive.

Des Hayons passa la plus grande partie de sa vie à Liège. On ne voit point qu'il y ait occupé d'emploi. Il paraît qu'il y fit ressource de sa plume ; et si l'on en juge par sa dédicace des *Mystères de notre rédemption* , etc. , adressée au chapitre cathédral de Liège , il semble qu'il avait à se plaindre de la fortune : *si mon destin se change, et qu'il me traite mieux*, etc. On ignore l'année de sa mort , que l'on ne peut guères fixer avant 1670 , où parut son dernier ouvrage. Il a publié :

1° *Les larmes de Sion , ou plaintes sur l'affliction de l'église* , par Th. des Hayons, Sédanois. Genève , Jean de la Planche , 1636 , in-16. (BB. de l'Arsenal , 8096 , B).

La *Dédicace* à demoiselle Julienne de la Tour , fille de feu Henri de la Tour , prince de Sedan ( morte en octobre 1638) , est suivie d'un *sixain* sur l'anagramme du nom de cette princesse. Cinq *plaintes* ou *lamentations* , tirées de l'Ancien Testament, trois *cantiques* sur la maladie et la convalescence , une *prière* du soir et du matin , une *paraphrase* du psaume : *Qui confidunt* , une traduction du *De profundis* , deux *sonnets* , le premier sur l'Incarnation et l'autre sur la Passion de N. S. ; tellessont les pièces de vers dont se compose ce recueil , qui est terminé par une *méditation* en

prose sur l'affliction de l'église , et par une *ode chrétienne* à demoiselle Anne de Rohan. A la tête de l'ouvrage , un *anonyme* D. F. S. fait hommage à notre poète de huit quatrains français , et Charpentier lui adresse ensuite huit stances et le quatrain suivant sur son livre :

Dulce canis , dulces Parnassi è cespite lymphas ,  
Fundis , castalio dulcia fonte trahis.  
Dulcior at ploras , istis est dulcior undis  
Quæ te dulce fluit monte Sionis aqua.

Voici sa plainte , tirée du psaume : *Deus , venerunt gentes* , où il y a plus de force que de délicatesse.

O Dieu ! ton temple est profané ,  
Ton héritage est ruiné  
Par l'effort d'un peuple idolâtre :  
Si on voit ses murs démolis ,  
Et ses palais ensevelis  
Sous des poudreux monceaux de plâtre.

Les animaux les plus goulus  
Régorgent du sang des élus.  
Leurs corps dont on a fait litière,  
Privés de l'honneur des tombeaux ,  
Dans les entrailles des corbeaux  
Font leur funeste cimetière , etc.

2°. *Les mystères de notre rédemption , représentés en quatre tableaux*. Sedan , 1646 , in-4° , it. Liège , 1661 , in-8°.

La naissance de Jésus-Christ a fourni à notre poète la matière de son premier tableau. Il y paraphrase l'hymne : *A solis ortus cardine*. Ce tableau , ainsi que les trois autres , est divisé en strophes. Tel est le début de cette pièce :

Vous à qui la beauté des cieux ,  
Paraît au matin la première ;  
Et vous , qui vivez en ces lieux  
Où l'on voit mourir la lumière ,

Louez ce merveilleux enfant ,  
Qui , dès le berceau triomphant ,  
Veut que partout sa gloire brille :  
Exaltez en cet heureux jour ,  
Le nom de ce vrai Dieu d'amour ,  
Qui , père de sa mère , est né fils de sa fille.

Des Hayons a placé à la fin de chacun de ses tableaux un sonnet analogue au sujet qu'il y traite. De la naissance de Jésus-Christ , il passe, dans le deuxième tableau , à sa mort :

La mer se trouble , le ciel tonne ,  
La terre ouvre ses fondemens ;  
Le soleil s'enfuyant sous l'onde ,  
Punirait volontiers le monde  
D'une éternelle obscurité ;  
Et , voyant pâtir l'impossible ,  
Le plus dur rocher est sensible :  
L'homme seul , immobile , est sans humanité.

Le troisième tableau a pour objet la résurrection du Sauveur. Notre poète en puise les principaux traits dans l'hymne : *Aurora lucis rutilat*. Dans son quatrième tableau , il paraphrase l'hymne : *Jesu, nostra redemptio*. A ces quatre tableaux , il joint un cantique qu'il met dans la bouche de la Madeleine , et une paraphrase du *Magnificat* , dont voici un échantillon :

Ce grand dieu , cet être invisible  
De qui l'auguste majesté ,  
Dans sa splendeur inaccessible ,  
Cache l'éclat de sa beauté.

Ce monarque absolu du monde ,  
Malgré ma bassesse profonde ,  
N'en a point détourné les yeux ;  
Et l'honneur qu'il a fait à sa simple servante ,  
Fera , certes , vanter à la race suivante  
Mon bonheur en tous lieux.

3°. *Les visions de Mélinte , ou les triomphes de la*



*valeur et de la piété, dressés en l'honneur des très-glo-  
rieux saints Conrard, comte de Friburg et de Furs-  
temberg, cardinal ; Menrard, comte de Hohenzollern  
et Bussen ; Gosbert, comte d'Aspremont et de Dun ;  
Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers (en  
vers). Liège, Baudouin Bronckart, 1657, in-4°. (BB,  
de l'Arsenal 11599, B.*

Voici une *note* écrite de la main du marquis de Paulmy, tracée sur l'exemplaire qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris : « Cette espèce de poème contient l'histoire de quatre différens saints auteurs ou prétendus de quatre maisons illustres. C'est à quatre de leurs descendans que l'auteur a dédié ces quatres *vies* réunies par une espèce de fiction ou de vision supposée. Cet auteur s'appelait des Hayons, apparemment Liégeois, mauvais auteur et peut-être aussi mauvais généalogiste. Ce des Hayons est fort inconnu ; les saints dont il fait ses héros sont un peu plus connus. Conrard, cardinal, né en Allemagne, évêque de Porto et abbé de Cîteaux, vivait effectivement au commencement du 12<sup>e</sup> siècle. Des Hayons le fait naître d'un comte de Furstemberg, et c'est effectivement une opinion reçue en Allemagne. Mais des Hayons le fait évêque d'Ostie et ne dit pas qu'il fut abbé de Clairvaux, puis de Cîteaux. Il est vrai aussi qu'il poursuivit l'assassin d'Engelbert, archevêque de Cologne et qu'il fut légat en France pour faire la paix entre l'empereur Henri et Philippe-Auguste. Enfin, le cardinal Conrard fut fondateur du monastère du Val-Benoît, près de Liège. Il est enterré à Clairvaux : c'est ce que des Hayons ne dit point dans son récit en *vers prosaïques*. St. Menrard vivait effectivement dans le 9<sup>e</sup> siècle. Il fut le premier ermite qui s'établit à Einsiedel dans le canton de Schwitz. Cet ermitage est devenu depuis une belle abbaye, dont l'abbé est prince de l'empire. St. Men-

» rard fut assassiné par des coquins , que des corbeaux  
» poursuivirent , dit-on , jusqu'à Zurick , et les décou-  
» vrirent. De là, l'abbaye d'Einsiedel a pris des corbeaux  
» pour armes. Des Hayons ne dit point ces dernières  
» circonstances , mais il prétend que St. Menrard  
» était de la maison de Hohenzollern ; c'est ce que je  
» n'ai vu que dans ce poème de M. des Hayons. Il est  
» pourtant vrai que les comtes de Salgon passent pour  
» fondateurs, ou du moins premiers bienfaiteurs d'Einsiedel. — L'histoire du bienheureux Gobert, abbé de  
» Villiers , diocèse de Liège , est conforme à la généa-  
» logie de la maison d'Aspremont. Cet abbé fut, dit-on,  
» un brave chevalier qui alla à la croisade vers le temps  
» de St. Louis. Il fit de beaux exploits , surtout en fa-  
» veur des chevaliers templiers ; et puis , étant de re-  
» tour de ses pèlerinages , il se retira à Villiers et y  
» mourut l'an 1203. — Guillaume fut le dernier duc  
» de Guienne , comte de Toulouse et d'Auvergne , père  
» d'Eléonore , qui épousa d'abord Louis-le-Jeune et  
» puis Henri II , roi d'Angleterre , à qui elle porta tout  
» l'héritage de Guillaume. Ce saint fut d'abord grand  
» schismatique , puis converti par St. Bernard. Il mou-  
» rut en pèlerinage à St. Jacques de Compostelle. Grand  
» nombre de familles peuvent descendre de ce prince  
» par les femmes , d'autant qu'Eléonore eut une sœur  
» cadette (Alix) , mariée au comte de Vermandois. Mais  
» personne n'en descend par mâles. Guillaume mourut  
» en 1137. »

Bernard Hembachius , professeur d'histoire à Louvain , qualifie des Hayons de *Ronsard* de son siècle , dans une pièce de vers qui termine cet ouvrage.

4° Une *Pièce de vers* , à la louange du P. Louis , prieur des Carmes de Liège , imprimée à la tête du livre de ce religieux , ayant pour titre : *Peintures sacrées du Temple du Carmel*. Liège , 1659 , in-12. L'approbation du livre est suivie de quelques stances

de des Hayons à la louange du poète, dont voici les deux premières :

C'est sur le Mont-Carmel, et non pas sur le Pinde,  
Que Louis a fait choix de tant de rares fleurs;  
L'amante de Céphale, aux bords même de l'Inde,  
Ne fit jamais d'émail de si riches couleurs.

La tulipe, l'œillet, la rose et l'anémone,  
Près de ces traits charmans perdent tous leurs appas;  
Et la fleur dont la pompe éclate sur le trône,  
Dans sa vive fraîcheur, ne les égale pas.

5° *La belle manière de vivre, ou Avis moraux pour la conduite de la vie, par des Hayons.* Liège, 1666, in-8°.

6° *La princesse solitaire, ou la vie de Ste. Landrade, fondatrice de l'abbaye de Munster-Bilsen : plus l'Amour divin, ou la vie de St. Amour, patron du dit lieu : plus le Triomphe de la chasteté, ou la Vie de Ste. Amalberge (Ardennaise), disciple de Ste. Landrade, par le sieur des Hayons.* Liège, veuve Baudouin Bronckart, 1665, in-8°, p. 202. Avec les portraits de Ste. Landrade et de St. Amour (BB. du roi, H. 2469). Il a dédié ce recueil à une comtesse d'Aspremont Lynden de Recheim, abbesse de Munster-Bilsen, qu'il fait descendre directement, du côté paternel, de Clodion-le-Chevelu, roi des Francs, et du côté maternel, des anciens ducs d'Aquitaine dont sont issus St. Guillaume, St. Amour et St. Hubert. Ste. Landrade était l'amie de St. Lambert. Elle tira des carrières de ses propres mains, suivant la tradition, les pierres qui servirent à bâtir la première église de Munster-Bilsen. — St. Amour est le patron de Maestricht, il a été enterré dans cette ville, dans une chapelle qui portait son nom et a été démolie en 1652. Les époux qui éprouvaient du refroidissement dans leur union, invoquaient autrefois ce saint. — Ste. Amalberge, Ardennaise et disciple de Ste. Landrade. Des Hayons rapporte quantité de traits singuliers dans la vie de cette sainte ainsi que dans celles des précédens. On en jugera par celui-ci. Ste. Amalberge,

étant à Vilvorde, commanda, un matin, à la servante de la maison où elle était logée, d'aller sur le bord de l'eau cueillir du cresson, herbe, dont avec un morceau de pain elle faisait son déjeuner. La servante obéit, mais arrivée près de la rivière, un poisson d'une grandeur prodigieuse fit semblant de l'assaillir. Sainte Amalberge entendant les cris de sa servante, épouvantée à cette vue, lui demande quel est le sujet de sa frayeur ? Si je ne m'étais enfuie, répondit la pauvre fille, j'allais assurément être dévorée par un monstre, Non, non, dit Amalberge, appelez un valet et retournez à la rivière, c'est un poisson envoyé de Dieu pour notre réfection. On le prit en effet, et la sainte en remercia la Divine Providence. Charles Martel voulut en vain engager Ste. Amalberge à l'épouser, rien ne put la séduire : elle s'était vouée à Dieu. La mort l'enleva en 1772, à l'âge de près de cent ans. Le chapitre des dames nobles de Susteren la reconnaissait pour sa patronne.

Les vies de ces saints sont parsemées de vers.

*7<sup>e</sup> Relation de la maladie et de la mort de Philippe IV, roi d'Espagne, traduite de l'espagnol. Liège, veuve Baudouin Bronckart, 1666, in-8<sup>o</sup>. Cette relation contient des détails curieux, que l'histoire dédaigne quelquefois de recueillir. Nous citerons entr'autres celui-ci :*

Ce prince avait eu une attaque de paralysie ; il lui prit soudainement, le 12 septembre de l'an 1665, un flux de sang si violent qu'il ressembla, en moins de deux heures, à un mort : les médecins jugèrent d'abord que cet accident serait mortel ; ils avertirent le roi de mettre la dernière main à son testament. C'est ce qu'il fit le 13 du même mois qui était un dimanche. Il se confessa le jour suivant, et reçut en public le sacré Viatique : ce qui, dit l'auteur de cette relation, n'était pas arrivé depuis longtemps. Le même jour, il demeura *enfermé* plus d'une heure avec la reine. On ouvrit en-

suite la porte de sa chambre; les *présidens* et autres grands seigneurs y entrèrent : depuis l'indisposition du monarque, ils n'avaient *bougé* de l'appartement. Le roi n'eut bientôt que la peau sur les os, et une plaie sanglante à l'épaule vint encore ajouter à son mal. Les remèdes humains n'opérant pas, on invoqua le secours du ciel. On apporta, entr'autres reliques, les images de St. Didace et de St. Isidore : on les mit aux pieds du lit du moribond, mais ce fut inutilement.

Le mercredi, 16 du mois, Philippe IV reprit un peu de forces; il entendit la messe, communia pour la seconde fois, et mangea un peu. On eut quelque lueur d'espérance, que le docteur Chovari fit évanouir, en assurant que sans un miracle, l'auguste malade ne pouvait vivre jusqu'au lendemain. En effet, le soir on lui donna l'Extrême-Onction, et il prit congé de la reine, en lui disant : *c'est tout de bon, madame, que je me meurs* ; il l'embrassa et lui recommanda son fils qu'il embrassa pareillement, en proférant ces mots : *Dieu veuille que vous soyez plus heureux que moi.* Telles furent ses dernières paroles. Il expira le jeudi 17, à quatre heures et demie. Ce fils qui était son successeur n'avait pas quatre ans accomplis. Toute la cour alla lui baiser les mains. Il était assis sur le giron de sa gouvernante, vêtu d'un petit bonnet noir avec sa robe de deuil et un petit collet blanc rabattu. Quand le tour du marquis de Velada fut arrivé : *comment, sire, lui dit-il, faut-il qu'un roi tette encore?* L'enfant répondit avec une grace merveilleuse : *il me manque encore une dent, aussitôt qu'elle me sera venue, je ne tetterai plus.*

8° *Calendrier nouveau, tiré des observations de Thomas à Kempis.* Liège, 1667, in-16.

9° *Le fidèle et vaillant gouverneur, représenté dans l'Histoire de la vie et de la mort de Jean (V) d'Allamont (né en 1626, mort en 1657), seigneur du dit lieu, et de*

*Malandry, baron de Busy, etc., chevalier profès de St. Jacques, gentilhomme de sa majesté catholique, lieutenant de ses gardes allemandes, gouverneur et capitaine de Montmédy.* Liège, Guill. Henri Streel, 1668, in-12, p. 268, 2<sup>e</sup> édition, augmentée de quelques pièces. (BB. du roi, 15972).

D'Allamont n'ayant pour toute garnison que 676 fantassins et 60 cavaliers commandés par l'intrépide Liégeois *Beloute*, dit *Crahay*, soutint dans la petite ville de Montmédy, un siège de 43 jours contre le maréchal de La Ferté, et se battit ensuite contre Louis XIV en personne, commandant le siège. D'Allamont fut blessé mortellement ayant à ses côtés, durant tout le combat, sa maîtresse qu'il devait épouser ce jour-là même.

Des Hayons n'est que l'éditeur de ce livre que le P. de Waha, Jésuite, avait publié vers 1658. Il est précédé de deux dédicaces. La deuxième est signée : *le patriote luxembourgeois* (le P. de Waha). La première, qui porte le nom de des Hayons, est adressée à Eugène Albert d'Allamont, évêque de Gand et frère du gouverneur de Montmédy. L'éditeur y dit, que cette histoire ayant été en partie brûlée, le 20 juin 1665, dans l'incendie du palais épiscopal de Ruremonde, il a cru devoir la reproduire, *pour la satisfaction des curieux et des braves*. On y voit à la p. 129, l'épithaphe en vers de Jean V d'Allamont, de la façon de l'éditeur. A la fin de l'ouvrage est une autre pièce de vers, adressée à la comtesse de Mérode, douairière de Malandry et mère du gouverneur de Montmédy, où notre poète vante la vertu de ses enfants. Il s'exprime ainsi sur Eugène Albert, évêque de Gand :

L'autre, par un mystère inconcevable aux sens,  
Fait descendre son Dieu tous les jours sur la terre :  
Il s'immole à soi-même, et par des mots puissans,  
L'infini, dans ses mains, sous un point se resserre.

10° *Les Césars de l'empereur Julien, ou fable satyrique contre les anciens empereurs romains traduite du grec par Th. des Hayons*. Liège, veuve Baudouin Bronckart, 1670, in-8°, p. 120 (BB. du roi. Z. 1281) avec un sonnet à Ferdinand de Mérode, comte de Groesbeck, auquel cette traduction est dédiée.

Les n° I. III et VII ont été inconnus à M. de Villenfagne, dont voici le jugement sur des Hayons : « Je le regarde, après le P. Louis, comme celui de nos auteurs (belges et liégeois) du 17° siècle qui a écrit le plus correctement en français, et qui a le mieux connu le génie de la langue, en général peu cultivée encore à cette époque parmi nous. Ses vers donnent une idée assez avantageuse de sa verve. Ses idées sont, en général, grandes et poétiques; mais on regrette qu'il se soit servi pour les exprimer des mots peu nobles et souvent impropres... Pour asseoir un jugement équitable sur ce poète, il faut faire attention qu'il a composé ses vers lorsque le beau siècle de Louis XIV n'était encore qu'à son aurore, dans un temps où le goût n'était pas encore très-épuré, et avant que les grands écrivains de ce siècle fameux eussent fixé irrévocablement, par leurs ouvrages immortels, la langue française. »

1670. NATALIS (*Michel*), fils de Henri Noël, naquit à Liège en 1609, et devint l'un des plus habiles graveurs de son temps. Son père qui exerçait aussi cet art, cultiva avec soin ses heureuses dispositions, et voulut être son premier maître. Il n'avait pas encore onze ans, qu'il grava en petit, une *Ste. Madeleine*, un *St. François* et une *Ste. Thérèse*, qui furent admirés des connaisseurs. Il présenta lui-même à Anne de Pottier, comtesse de Bellejoyeuse, la dernière de ces trois planches.

L'application soutenue du jeune Natalis, accompag-

née de toutes les dispositions nécessaires pour exceller dans son art, le mit bientôt en état d'égaliser et même de surpasser les maîtres qu'il s'était d'abord proposés pour modèles.

En 1629, il grava en petit un *St. François de Paule*, dont la beauté des traits, l'élégance et la proportion des attitudes surpassent les plus beaux morceaux de Valdor. L'année suivante, il grava encore en petit, un *St. Bernard à genoux devant la Vierge, l'enfant Jésus dans ses bras*. L'attitude de l'enfant et celle de Marie qui lui fait jaillir dans la bouche du lait d'une de ses mamelles, sont très-remarquables. Il offrit cette pièce à l'abbé de St.-Lambert.

Ne respirant que la perfection de son art, Natalis résolut de voyager. Il se rendit d'abord à Paris où il grava un grand nombre de *portraits*, et alla ensuite à Rome où le célèbre Joachim Sandrart l'accueillit avec bienveillance et distinction : il le présenta au prince Justiniani, grand amateur des beaux-arts, et lui procura toutes les facilités de perfectionner ses talens naturels.

A la recommandation de Sandrart, le prince Justiniani employa l'artiste liégeois à graver d'après quelques-unes des statues antiques dont il était possesseur. C'est à ce travail que nous sommes redevables de l'heureuse idée qu'eut ce prince de donner au public la collection des plus belles statues de la superbe galerie qui ornait son palais à Rome. Il en confia l'exécution à Joachim Sandrart, à Corneille Blomaer, à Théodore Mathamius, à Regnier Persinius et à Michel Natalis, dont la beauté du génie, au dire même de Sandrart, brilla avec tant d'éclat dans cet ouvrage, qu'il mérita dès lors d'être considéré comme l'un des plus habiles graveurs de son siècle.

Dans le désir de faire connaître tout ce que les arts avaient alors produit de plus beau à Rome, Natalis



consacra plusieurs années à graver un grand nombre de tableaux de Raphaël d'Urbain, de Romanelli, de Georgio di Crasso, d'André Sacy, de Pietro de Cortone, du Poussin, du Titien, de César Bossanus et autres fameux peintres d'Italie.

Parmi les divers morceaux dus au burin de Natalis, on distingue :

1° Le *frontispice* d'un livre intitulé : *Le Triomphe des mouches*, qu'il grava à Rome d'après François Romanelli de Viterbe. Ce frontispice représente une *Palas avec ses attributs* : on y voit le bouclier de cette déesse chargé de l'écu du cardinal Barberin, vice-chancelier de l'église romaine.

2° Les *armoiries du pape Innocent X*, issu de la maison de Pamphyle, avec leurs supports et leur cimier.

3° Une *Vierge assise portant l'enfant Jésus, accompagnée de St. Joseph*. Cette estampe d'une beauté remarquable, est chargée des armes du marquis Vicence de Justiniani, auquel l'auteur l'offrit.

4° Le *portrait du B. Philippe Benitius*, de l'ordre des Servites, foulant à ses pieds des mitres et des tiaras.

5° Le *Ravissement de l'apôtre St. Paul*.

6° Les *noces de Ste. Catherine*, d'après Bourdon. Il dédia cette estampe au président Bailleul, ministre de France, avec ces mots au bas : *Sponsabo te mihi in fide*. Ces deux dernières gravures quoique tirées à un grand nombre de feuilles, sont devenues extrêmement rares.

7° Une *Vierge et l'enfant Jésus dormant entre ses bras, accompagnés de St. Jean-Baptiste*. Le fond de cette estampe représente un paysage charmant, qui fixe l'attention par l'agréable variété des divers objets qu'il présente à la vue.

8° La *Cène*, d'après le tableau d'Abraham Diepenbeek. On voit sur le visage des apôtres l'étonnement

et la douleur dont ils sont saisis, en apprenant de la bouche de leur divin maître, qu'il doit être trahi par l'un d'eux.

Durant son séjour à Paris, Natalis grava une *antique* représentant la déesse *Pomone*. Cette pièce qu'il offrit au cardinal Mazarin passe pour un chef-d'œuvre.

De retour de France et d'Italie, il vint dans les Pays-Bas, et se fit admirer à Anvers par la délicatesse de son burin dans les morceaux qu'il grava sur les dessins de Diepembeek : les plus estimés sont : un *St. François*, un *B. Godefroid*, issu des comtes de Carpeberg, un *St. Raimond*, une *Ste. Apolline*, et le *B. Pierre Siardis*, abbé du Jardin Marin, ordre de Prémontré en Frise.

Il grava aussi le *portrait de l'archiduc Léopold d'Autriche*, gouverneur des Pays-Bas et frère de l'empereur Mathias, d'après le tableau de Bertholet Flémalle. Ce prince conduit par Pallas, est monté sur un superbe coursier que Hercule mène par la bride. Audessus de l'estampe, on lit ces mots : *Hæc regit ille tuetur.*

Dans les *portraits historiques* de dom Fernand de Tolède, duc d'Albe et de son épouse, on lit dans leurs yeux la tendresse et l'amour qui unissaient leurs cœurs.

Après onze ans d'absence, Natalis vint se fixer à Liège, en 1642, où il se livra à de nouveaux travaux. Il grava 1° la planche qui se voit au commencement de l'*Historia Leodiensis* du P. Barthélemy Fisen ; 2° une *Sainte Famille*, d'après le tableau de Raphaël ; 3° la *Mission des Apôtres*, qu'il dédia à Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne et évêque de Liège. Cette estampe fut transportée à Dusseldorf, et placée dans la galerie de l'électeur Palatin ; 4° un *St. Bruno au milieu des Saints de son ordre*, gravé d'après le tableau de Bertholet Flémalle : le ciel paraît ouvert et l'on y voit la Vierge soutenue et élevée par des anges ; 5° le

*Buste de St. Lambert*, d'après l'original que l'évêque Evrard de La Marck avait fait faire en vermeil, pour l'église cathédrale de Liège. Ces deux dernières estampes sont très-estimées.

Natalis a gravé un grand nombre de portraits dont nous ne citerons que les suivans :

1° *Ferdinand de Bavière*, archevêque de Cologne et évêque de Liège.

2° *Maximilien Henri de Bavière*, électeur de Cologne et évêque de Liège, d'après le tableau de Joachim Sandrart.

3° *Nicolas de Gomzée*, abbé de Beaurepart, ordre de Prémontré.

4° *Eugène Albert d'Allamont*, évêque de Gand.

5° *Itel Frédéric*, comte de Mérode, grand mayer de la ville de Liège.

6° *Lambert de La Mothe*, chanoine de l'église de Liège.

7° *Anne Catherine de Lamboy*, abbesse de Herkenrode.

8° *Jean d'Allamont*, gouverneur de Montmédi.

9° *Charles de Méan*, baron du St. Empire. On trouve sur une autre planche, les *armes* de ce jurisconsulte avec ces mots au bas : *Fax mentis honestæ gloria*.

10° *Gilles de Lambrecht*, abbé de St.-Jacques.

11° *Gérard Sany*, abbé de St.-Laurent.

12° *Frédéric*, landgrave de Hesse, cardinal et grand-maître de l'ordre de St. Jean de Jérusalem.

13° *Emmanuel Théodore de la Tour d'Auvergne*, duc d'Albret, chanoine et grand prévôt de l'église de Liège et doyen du sacré Collège.

14° *l'Electeur palatin*, d'après le tableau de Bertholet Flémalle.

Les estampes en taille-douce qu'il a gravées d'après les plus beaux morceaux de Joachim Sandrart, d'Abraham Diepembeek, de Mignard, de Bourdon, de Rubens,

de Bertholet Flémalle, de Gérard Douffet et de Walter Damery, lui acquirent une grande réputation dans les Pays-Bas, quoique quelques-unes de ses gravures soient exécutées d'un burin un peu trop froid et trop égal.

Natalis ayant été appelé à Francfort lors de l'élection de Léopold à l'empire, ce prince le chargea de graver son portrait. Lorsqu'il eut terminé ce travail, notre artiste eut l'honneur d'en présenter lui-même la planche et l'épreuve à l'empereur, qui, curieux de lui voir manier le burin, fut si charmé de sa dextérité, qu'après l'avoir récompensé d'une somme considérable, il l'honora d'une médaille d'or et le nomma son *graveur ordinaire*. Tant de marques d'estime de la part du monarque mirent tellement Natalis hors de lui-même, que tout occupé des honneurs qu'il venait d'en recevoir, il oublia son burin en sortant de l'appartement de l'empereur. Revenu à lui et se ressouvenant de cet oubli, il retourna sur ses pas et frappa à la porte de l'appartement que l'empereur vint ouvrir lui-même, en lui disant : *je sais, Natalis, ce que vous cherchez ; s'approchant ensuite de la table, il prit le burin, le lui remit entre les mains et lui adressa ces mots : souvenez-vous, Natalis, qu'un empereur vous a servi !*

L'évêque Ferdinand de Bavière qui avait la plus grande estime pour les talens de Natalis, lui donna la charge de son *graveur des monnaies* pour la principauté et celle de *sailleur* (étalonneur) des poids de la ville de Liège.

Louis XIV, dont l'ambition était d'attirer à sa cour tous les genres de mérite, frappé de la réputation que s'était acquise Natalis, eut la pensée de le déterminer à venir se fixer à Paris : il lui fit offrir la place de son *premier graveur*, avec une pension considérable et un logement au Louvre. De pareilles propositions de la part d'un si grand roi, ami et protecteur des arts, furent

acceptées avec reconnaissance. Natalis se mit quelque temps après en chemin pour se rendre à Paris, mais arrivé sur la frontière, il fut surpris d'un si violent mal de gorge, qu'il se vit obligé de retourner à Liège, où il mourut de cette maladie en 1670. Le bruit courut alors qu'il avait été empoisonné par quelques jaloux.

Dans les *Tableaux parlans du peintre Namurois*, on lit sur ce graveur célèbre, ces vers médiocres qui témoignent que si on aimait ses ouvrages, on ne faisait pas moins de cas de son caractère :

Natalis est un homme sage ,  
Son burin le fait estimer ;  
Si son dessin sait nous charmer ,  
Son humeur fait d'avantage.

Avant de quitter sa patrie pour venir se fixer en France, Michel Natalis avait vendu une partie de ses planches à une personne de La Haye, qui les revendit à un marchand de France où elles étaient encore au commencement du 18<sup>e</sup> siècle : elles existent sans doute toujours à présent, puisque nous voyons des colporteurs posséder des *estampes* de Natalis qui paraissent sortir de la presse ; mais il est inutile d'avertir les amateurs qu'elles ont beaucoup perdu de leur beauté. On aperçoit aisément, quoiqu'elles aient encore de l'éclat, qu'elles ont été *retouchées*. Le baron de Heineken nous apprend (Voy. *Idée générale d'une collection complète d'estampes*, etc., p. 510), que le superbe ouvrage des statues de la fameuse galerie Justinienne, dont une partie a été gravée par notre artiste, a subi le même sort.

Cet artiste donnait quelquefois ses dessins à graver, ainsi qu'on le voit dans l'ouvrage du savant jésuite Alexandre Wiltheim, intitulé : *Dypticon Leodiense*. Liège, 1669, in-fol., où l'on distingue deux estampes

assez considérables et élégamment gravées, portant la souscription suivante : M. NATALIS *delineavit*. R. COLLIN *sculpsit*. Ces deux estampes qui renferment des choses vraiment singulières et originales, sont d'un beau burin, et donnent une grande idée du talent de R. Collin, que M. de Villenfagne soupçonne être Liégeois ; s'il en est ainsi, cet artiste mériterait d'être connu.

Alexandre Wiltheim a dédié son livre à Laurent de Méan, grand écolâtre de Liège et prévôt de Tongres : il le loue principalement sur ses connaissances en architecture, et vante beaucoup sa bibliothèque qui était garnie d'ouvrages précieux et de manuscrits rares...

Michel Natalis avait épousé *Marie de Falcaumont* dont il eut plusieurs enfans : un, entr'autres, qui voulut s'adonner à la gravure ; mais désespérant de pouvoir égaler un jour son père, il y renonça pour se livrer entièrement à la peinture, et alla se fixer à Hambourg où il est mort. Ses tableaux ne sont pas, dit-on, sans mérite.

\* 1672. LONCIN (*Albert de*), religieux Jacobin, né à Liège vers 1600. Il acheva une partie de ses études en France et prit le bonnet de docteur en théologie, à l'Université d'Angers : il revint ensuite dans sa patrie où il vivait encore en 1672. Il a publié :

*Le Rosaire, ses indulgences et privilèges*. Angers, René Hernault, 1645, in-12, p. 318. Dédié à Jeune-Baptiste de Bourbon, abbesse de Fontévrault,

1672. PAULI (*Gautier*), Jésuite, né à Huy, ville du pays de Liège, en 1587. Il était très-versé dans la langue grecque, la poésie latine, la philosophie du temps et la théologie scholastique. Après avoir professé plusieurs années à l'Université de Douai, il prit le bonnet de docteur et fut envoyé à Vienne en Autriche où il fut pendant dix ans professeur de théolo-

gie, et préfet des études supérieures. Le général de la compagnie de Jésus, Mutio Vitelleschi, l'ayant appelé à Rome vers l'an 1643, il y remplit durant cinq ans la charge de *censeur-général* des livres composés par ceux de sa compagnie. Après ce terme, il alla en France à la suite des ducs de Bouillon dont il avait été confesseur, et revint delà à Douai, où il passa le reste de ses jours dans les exercices du confessionnal, et la préfecture des hautes études. Il mourut dans cette ville, d'une manière fort édifiante, à l'âge de 84 ans, le 17 avril 1672. Le P. Pauli était un religieux plein de piété et d'une vie exemplaire. Dès son noviciat, en 1603, il avait fait vœu de donner chaque jour une heure à l'oraison mentale, et une demi-heure à l'examen de sa conscience ; il ne demanda à être dispensé de ce vœu, que lorsque les infirmités de la vieillesse ne lui permettaient plus de l'observer. On a de cet excellent religieux les ouvrages suivans :

1° *Septem dolores B. Virginis rhythmo numeroso expressi*. Vienne, 1631.

2° *Canticum novum animi salientis à mundo, à terrâ, à cœlo, à seipso ad Deum : Melodiæ lyricæ genus rhythmometrum*. Vienne, 1637, in-sol.; item. réimprimé avec les n° 3 et 4. A la tête de cet ouvrage on trouve : *Regum iter in Imperium, sive Ferdinandi III tria I trium expeditionum, jubente et primum I dicente Ferdinando II. Cæsare, ab eo in Imperium contra hostes susceptarum : tres columnæ triumphales editæ cùm coronaretur Rex Romanorum*. L'auteur fait ici allusion à la lettre I, qui a la figure d'une colonne, et au mot latin I (allez).

3° *Affectus Eucharistici rhythmometro expressi*, 1640, in-12.

4° *Cogitationes seriæ : Bivium duplex, unum mortalitatis, alterum æternitatis*. Douai, 1653, in-12.

5° *Jesus-csus, novus orbis, famis et sitis animi vera*

*satietas, in Pusil-mundo duce Amorifico quærita et inventa, duobusque cantibus communionis et unione gustata. Leopoldo Ignatio imperatori scribebat dicabatque Gualterus Paullus. Douai, 1661, in-fol., p. 152. C'est un roman spirituel en prose mêlée de vers, où l'auteur introduit des personnages allégoriques dans le genre de ceux que D. Jean-de Palafox fait parler dans son *Pasteur de la nuit de Noël*.*

6° *Triumphus Corporis Christi sub Eucharistia, Leodio, ductus in universam Ecclesiam, duce Juliana virgine Leodia, stipantibus Pontificum, Cæsarum, Regum, Principum, populorum affectibus Eucharisticis*. Inséré à la suite du précédent.

7° *Scala et alæ animi ascendentis ad Deum ab inferno à mundo, à terrâ, à cælo stellato, ab empyreo, à seipso, à nihilo sui*. Douai, 1667. C'est le n° 2 retouché.

8° *Hortus Olivarum : Dolor-Amor, Rosa-Spina; cui additur Cordolium Deiparæ, et Cormancipium Jesu et Mariæ, rhythmométricè*.

9° *Rhythmometra lyrica*. Prague, 1686. La mort empêcha le P. Pauli de publier ce qui suit :

10° *Jesu-logia, seu fundamenta totius theologiæ et philosophiæ : sive Summa humanæ ac divinæ sapientiæ*. Cet ouvrage devait renfermer toute la philosophie et la théologie suivant la méthode de l'école.

11° *Medulla sanctioris theologiæ, interjecta scalis et alis animi ascendentis in Deum*.

12° *De B. Virgine Deiparâ*.

13° *Controversiæ fidei, disputatæ per sæcula, quibus natæ sunt hæreses*.

Les écrits du P. Pauli ont de l'imagination et du feu : le style en est pur, élégant, et les sentimens qu'il y exprime respirent la piété ; on y trouve , suivant l'esprit de ce temps-là, des jeux de mots, des anagrammes, des concetti et des paroles embléma-



tiques. Voici un échantillon de sa poésie, tiré de la page 109 du *Jesus-esus. Communionis Jesu Rhythmus* XVII.

*Omnia excelsa tua, et fluctus tui super me transierunt. Abyssus abyssum invocat :*

Fumante de Vesevo  
Voraginosus ructibus,  
Nostrum videmus ævo  
Flammas vomit cum fluctibus

Nequit Amor esse sævus ;  
Nec cor quod illo tangitur :  
In me tamen Vesevus  
Fit, quando Panis frangitur

Quo fonte prodit ignis,  
Manant eodem flumina :  
Cor ardet absque lignis,  
Et mergit imbre lumina.

Id opinor inde nasci,  
Quod seriùs notaverim  
Me tanto amore pasci,  
Qui turpiter peccaverim.

Amor hinc dolorque crescit,  
Cordisque fit contritio :  
Dolore cor liquescit,  
Amor est ignitio.

1672. VARIN ou WARIN (*Jean*), peintre, graveur, sculpteur, né à Liège en 1604. Il est regardé comme l'un des hommes les plus rares et les plus estimés de son siècle. Il était fils de *Pierre Varin, sieur de Blanchard*, gentilhomme du comte de Rochefort, prince du St.-Empire. Il entra, vers l'âge de onze ans, au service de ce seigneur, en qualité de page. Son inclination naturelle le portant aux arts du dessin, ses parens, qui étaient assez bien partagés du côté de la fortune, lui donnèrent les maîtres les plus capables de cultiver ses

heureux talens. Le jeune Varin apprit tout à la fois à graver et à peindre, et fit d'étonnans progrès dans ces deux arts, auxquels il joignit bientôt la sculpture. Il perfectionna le premier la gravure des médailles, et imagina pour les frapper, des procédés supérieurs à ceux qu'on avait employés jusqu'alors.

Ses talens l'ayant fait appeler à Paris, sous le règne de Louis XIII, il s'établit dans cette ville, où il acquit bientôt un nom célèbre et une fortune immense. Il fut chargé de graver le *sceau* de l'Académie française, nouvellement fondée (1635) : la perfection avec laquelle il l'exécuta lui mérita la bienveillance du cardinal de Richelieu. Le roi le nomma peu de temps après *garde-général des monnaies de France*. Ce monarque ayant ordonné par un édit, la conversion générale des espèces légères d'or et d'argent dans toute l'étendue de son royaume, Varin fut choisi pour diriger cette refonte, et il grava tous les nouveaux poinçons. Louis XIII créa à cet effet deux nouvelles charges en sa faveur, celle de *conducteur-général des monnaies*, et celle de *graveur-général des poinçons*. Sa reconnaissance pour le cardinal de Richelieu qui le comblait de faveurs, lui fit exécuter le *buste* de ce premier ministre, en or, du poids de 55 louis; ce chef-d'œuvre passa dans le cabinet du président de Ménars; mais on ignore ce qu'il est devenu.

Toutes les monnaies faites par Varin sont d'une si grande beauté que les curieux qui les recherchent, les comparent à ce que les anciens ont fait de plus estimable en ce genre : « Nous avons égalé, dit Voltaire » dans son *Histoire de Louis XIV*, les anciens dans les » médailles : Varin, continue-t-il, fut le premier qui » tira cet art de la médiocrité, sur la fin du règne de » Louis XIII. » Les pièces de huit et de dix pistoles peuvent être mises au rang des plus beaux médaillons. Toute la monnaie fabriquée pendant la minorité de Louis XIV, est aussi de cet habile graveur.

On doit à Varin la *suite des médailles* frappées pour perpétuer le souvenir des principaux évènements du règne de Louis XIII et de la régence d'Anne d'Autriche. Après la mort de Louis, il conserva la direction des monnaies et joignit à cette charge celle d'*intendant des bâtimens de la couronne*. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie de peinture et de sculpture (1664).

Varin exécuta le *buste* en marbre de Louis XIV, qu'on voyait autrefois dans les grands appartemens du château de Versailles : « Quoique ce fut son coup d'essai, il peut, dit Perrault dans ses *Hommes illustres*, soutenir le parallèle avec les excellens morceaux de l'antiquité. » Le chartreux Bonaventure d'Argonne observe au sujet de ce *buste* (*Mélanges d'histoire et de littérature*, données au public sous le nom de Vigneul de Marville, tome 3, p. 9), que « Varin n'entreprit de faire ce buste du roi en marbre, que pour mortifier le cavalier Bernin, qui ne travaillait en France que pour sa propre gloire ; aussi heureux, continue-t-il, dans l'exécution, que hardi dans l'entreprise, ce buste parut plus fini que celui dont Bernin, depuis longtemps, flattait notre attente. Bernin en eut du dépit, et néanmoins, quoique son ouvrage eût quelque chose de plus fier, il ne put refuser à Varin les louanges et l'approbation qu'il méritait : ce qui est beaucoup, ajoute le même auteur, pour un Italien, les gens de cette nation n'avouant pas aisément qu'il se trouve grands maîtres hors de chez eux. »

Perrault vante beaucoup une *statue* de Louis XIV, en marbre, de 7 à 8 pieds de haut, qu'il dit être d'une beauté extraordinaire. Varin fit aussi en bronze, une *statue* colossale de ce grand roi.

On doit à Varin, les *médailles* placées dans les fondemens du frontispice du Louvre, de l'Observatoire et de l'église du Val-de-Grâce, à Paris. Il a aussi gravé

les *médailles* suivantes, représentant : le *duc d'Orléans*, frère unique de Louis XIV, le *prince de Condé*, le *cardinal Mazarin*, *Christine, reine de Suède*, *Colbert*, etc., etc.

Il cultivait aussi la peinture; ses *portraits* sont beaux et bien ressemblans, s'il en faut croire Félibien, dans ses *Entretiens sur les Vies des peintres*.

Cet homme de génie, qui occupe une des premières places parmi les grands hommes de son siècle, avait entrepris l'*Histoire métallique de Louis XIV*, quand il mourut, le 26 août 1672, à l'âge de 68 ans. Comme il avait reçu de la nature un tempérament robuste, qui lui promettait une longue vie, on soupçonna, dit Per-rault, qu'il avait été empoisonné par des scélérats auxquels il avait refusé des poinçons de monnaies. Parmi les personnes qui travaillaient sous sa direction, on cite avec éloge *Gérard-Léonard Errard*, de Liège : il ne gravait ordinairement que des sujets de médailles.

Varin était fort avare. En 1651, il maria sa fille unique, belle et jeune, dont Guy-Patin rapporte (*Voy. Lettres choisies*, tome I, p. 190) la fin malheureuse en ces termes : « Le 30 du mois de novembre » (1651), il arriva ici une chose bien étrange. M. Varin, » qui a fait de si belle monnoie et de si belles mé- » dailles, avoit tout fraîchement marié une sienne fille » fort belle; âgée de 25 ans, moyennant 25,000 écus, » à un correcteur des comptes, nommé Oulry, fils d'un » marchand de marée. Il n'y avoit que dix jours qu'elle » étoit épousée. On lui apporta un œuf frais pour son » déjeuner; elle tira de la pochette de sa juppe une » poudre qu'elle mit dans l'œuf, comme on y met » d'ordinaire du sel; c'étoit du sublimé qu'elle avala » ainsi dans l'œuf, dont elle mourut trois quarts d'heure » après sans faire d'autre bruit, sinon qu'elle dit : il » faut mourir, puisque l'avarice de mon père l'a voulu » ainsi. On dit que c'est de mécontentement qu'elle

avoit d'avoir épousé un homme boîteux, bossu, écrouëlleux. Elle mourut dans le logis de son mari, près des Halles, et fut enterrée le lendemain sans grande cérémonie. Les femmes de la Halle, qui sont les muettes de Paris, mais qui ne laissent pas de bahiller plus que tout le reste du monde, disent que cette pauvre femme est morte vierge et martyre; et que son mari n'a jamais couché avec elle. Elle eut l'horreur de lui dès le soir de ses noces, en voyant quatre hommes occupés à le déshabiller et à démonster son corps comme à vis, et lui ôter une jambe d'acier qu'il avoit et le reste du corps tout contrefait. Voyant ce bel appareil de noces, elle se mit à pleurer et se retira dans un cabinet où elle demeura le reste de la nuit. Le lendemain ses parens ayant fait leur possible pour la remettre et la fléchir en quelque façon, sans en avoir rien pu obtenir, le mari dont la présence étoit fort odieuse à cette nouvelle épouse, monta à cheval et s'en alla à Châlons pour affaire d'importance à ce qu'on dit. Néanmoins la vérité est qu'il n'a bougé de Paris et que sa retraite n'a été que pour cacher l'imperfection de son corps. Enfin, elle est morte..... » Loret, dans sa *Gazette* en vers (3 décembre 1631) rapporte aussi la mort de cette fille infortunée.

Varin s'étoit beaucoup occupé de l'*Histoire métallique de Louis XIV*, mais son travail n'a pas été publié; ses matériaux auront sans doute servi au recueil publié sous ce titre : *Médailles sur les principaux évènements du règne de Louis-le-Grand, avec des explications historiques. Par l'Académie royale des médailles et des inscriptions. Paris, imprimerie royale, 1701 in-fol., item. Paris, imp. royale, 1702, in-4° feuillets 286.*

On trouve l'éloge de Varin, par Perrault, dans les *Hommes illustres de la France*, vol. 11, p. 85, et dans l'*Histoire littéraire de Louis XIV*, par l'abbé Lam-

bert , ch. 11 , p. 240. On peut consulter à son sujet : *Mélanges d'histoire et de littérature* de Vigneul de Marville , tome 3<sup>e</sup> p. 9 ; *Dictionnaire des beaux-arts* de La Combe , p. 740.

Le portrait de cet artiste célèbre a été gravé par Edelinck, in-fol., pour l'ouvrage de Perrault : ce même portrait fait aussi partie du *Recueil* d'Odieuvre , in-4<sup>e</sup>.

**VARIN** (*Joseph*), célèbre graveur , né à Châlons-sur-Marne le 11 mai 1740 , s'honorait de compter parmi ses ancêtres Jean Varin. Il eut pour premier maître son père , graveur sur métaux , qui avait fondé en 1755 une *école gratuite* de dessin à Châlons où il enseigna en même temps les élémens de la géométrie , de l'architecture , de la perspective et de la fortification.

Joseph fit des progrès rapides sous un tel maître , et fut bientôt en état de se perfectionner à Paris où il se rendit avec son frère en 1760 et où il trouva dans les Croizat , les Caylus , les Dargenville , les Watelet , des protecteurs et des amis qui lui donnèrent les plus grands encouragemens. C'est à la vue des productions les plus célèbres que les frères Varin sentirent naître en eux une noble émulation. Joseph avait déjà débuté par un *St. François Anachorète* du chevalier de la Touche , gravé dans le genre du dessin , mais il ne continua pas longtemps ses essais en ce genre et se livra à différens travaux d'architecture , de géographie et de topographie , bien plus analogues à ses premières études.

Il fut chargé par les états de Bourgogne en 1755 , de la gravure d'une partie de la *grande carte de la province* , dont il fit aussi les *ornemens* : ce travail lui valut une médaille et l'honneur d'être présenté au roi avec les députés des états. D'autres ouvrages lui firent obtenir le diplôme de membre associé de l'Académie de Dijon.

Parmi les nombreuses productions dues au talent de Joseph Varin, nous citerons le *Traité d'architecture*, in-4°, de Blondel, qu'il grava de concert avec St. Aubin; celui de *fortification* du marquis de Montalembert, gravé en société avec Perrier, et ensuite les *cartes et ornemens d'inscription* qui devaient servir de clef à l'ouvrage de Belin et Berthier, intitulé : *Instruction pour la marine royale*.

En 1766, M. Rouillé d'Orfeuil, intendant de la province de Champagne et le conseil municipal de Reims, voulant perpétuer par la gravure, les fêtes données dans cette ville au sujet de l'inauguration de la statue pédestre de Louis XV, invitèrent les frères Varin à exécuter ce travail sur les dessins de Moreau et Blaremborghe et sous la direction de Cochin. Lorsque les estampes en furent présentées au roi par les ministres, les auteurs graveurs furent admis à l'audience donnée aux députés de la ville dont le conseil les gratifia d'une médaille en témoignage de sa satisfaction.

En 1774, l'abbé de St.-Non ayant publié son *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, les frères Varin réunirent de nouveau leurs talens pour l'exécution des gravures de cette superbe édition. Joseph travailla ensuite aux belles *planches* qui ornent l'édition du *Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier.

On doit encore au burin de ce laborieux artiste, d'abord pour l'œuvre de l'architecte Le Doux, la *Vue générale de la ville de Caën*, et des *édifices* qui la décorent : celles des *villes d'Aix, de Besançon et de Neufchâtel*; ensuite pour l'œuvre de M. Louis, la *Vue et perspective de la superbe place de Bordeaux*, celle du théâtre de cette ville prise intérieurement : la *Vue de la salle de comédie à Nantes* : celles du *Palais-Royal, jardin et galeries*, ainsi que du *Palais de justice*, à Paris : celles du *Palais, place et prisons de Caën*, du *Palais des Etats à Dijon*, etc., etc. Mais ce qui acheva

de fonder sa réputation , ce sont les *planches* dont le *Tableau de l'Empire Otthoman* par le chevalier d'Ossou Mouradja , est enrichi , ainsi que celles du *Voyage pittoresque de Syrie, de Phénicie et de Palestine* , de l'infatigable Cassas.

Après avoir perdu par la révolution française le fruit de ses économies , Joseph Varin termina sa laborieuse carrière le 16 novembre 1800, dans la 61<sup>e</sup> année de son âge.

1672. LOBBET (*Jacques*), Jésuite, né à Liège en 1592, enseigna la philosophie à l'Université de Douai d'où il passa au rectorat du Collège de Liège, et ensuite à celui de Tournay. Valère André et Dupin Konig font l'éloge de ce pieux et savant religieux qui mourut le 18 juin 1672. On a de lui :

1<sup>o</sup> *Cinq livres du péché, de sa nature, de ses peines et de ses remèdes*. Anvers, 1635.

2<sup>o</sup> *Trois livres du chemin de la vie et de la mort*. Anvers, 1638.

3<sup>o</sup> *Trois livres de la force et de la constance chrétienne*.

4<sup>o</sup> *Le fléau du pécheur*.

5<sup>o</sup> *La Quadragésime ou questions théologiques, historiques et morales sur les Evangiles des dimanches du Carême*. Liège, 1641.

6<sup>o</sup> *Traité de la Passion et de la Croix de J. C.*

7<sup>o</sup> *Le Temple du Seigneur ou Traité du culte religieux qu'on doit aux temples*.

8<sup>o</sup> *Glorie Leodiensis Ecclesiae*, imprimé à Liège.

1673. GAYANT (*Louis*), de Clermont en Beauvoisis, ancien prévôt des chirurgiens de Paris, passait pour l'un des meilleurs anatomistes de son temps, et fut nommé par Louis XIV à l'Académie royale des sciences. Ses fréquentes dissections, tant publiques que particulières, lui donnèrent occasion de vérifier



les découvertes des anatomistes qui l'avaient précédé. Témoin des recherches que Pecquet faisait alors, il contribua par ses conseils à la découverte du *canal thorachique*, que ce médecin a heureusement démontré.

Gayant mourut à Maestricht, le 19 octobre 1673, où il était en qualité de chirurgien-consultant des armées de Louis XIV. Il a publié : *Communicatio ductûs thoracici cum emulgente*. Francfort, 1668, in-4°.

1673. MARCHIN (*Jean Gaspar Ferdinand, comte de*) et du St. Empire, marquis de Clermont, d'Entragues, baron de Dunes, seigneur du grand Modave et de la Neuville-au-Pont, chevalier de l'ordre de la Jarretière, conseiller de S. M. C., colonel du régiment des chevaux-légers liégeois, gouverneur de Stenai, de Bellegarde et de Tortose, lieutenant-général des armées du roi d'Espagne et capitaine-général de la Catalogne. Il acquit en 1642, la seigneurie du grand Modave près de Huy, et fut admis à l'état noble du pays, par l'assemblée générale tenue à Liège le 16 juillet 1645.

Après la prise de Fribourg en 1644, par le comte de Merci l'un des plus grands généraux de l'empire, le duc d'Enghien ayant reçu l'ordre de joindre le vicomte de Turenne, alors occupé à faire la guerre en Allemagne, prit avec lui le comte de Marchin et le chargea de faire passer le Rhin à son corps d'armée à Brissac, d'où il se rendit au camp du vicomte de Turenne, après avoir attaqué celui du comte de Merci situé près de Fribourg. Marchin donna des preuves de sa bravoure et de son intrépidité dans cette attaque.

Le lendemain 5 août, le comte de Marchin eut un cheval tué sous lui et reçut deux blessures en combattant contre les Bavares. Le duc d'Enghien voulant couper les vivres à ces derniers, fit avancer son armée

vers Langendentzling, mais le comte de Merci pénétrant le dessein du prince, décampa par le haut des montagnes de la Forêt-Noire, et fit conduire le bagage par le Val-St.-Pierre. Le duc d'Enghien en ayant été informé, marcha en toute hâte contre lui; malgré sa promptitude, ne pouvant plus espérer que l'armée française parvint à cause des montagnes presque inaccessibles qu'il fallait traverser, à couper la retraite aux Bavares, il se contenta de détacher *Rosen* avec huit cents chevaux. Ce brave officier chargea l'arrière-garde de Merci avec une telle intrépidité que celui-ci fit avancer une partie de ses troupes pour le repousser. *Rosen*, accablé par le nombre, ne put opérer sa retraite qu'en combattant pêle-mêle avec les ennemis.

Le comte de Marchin, devenu le compagnon inséparable du duc d'Enghien, depuis prince de Condé par la mort de son père, le suivit dans toutes ses guerres et partagea ses périls. Il assista au siège de Courtrai, à la prise de Bergue-St.-Vinox, de Mardyck, de Furnes et au siège de Dunkerque, où il se fit remarquer par son intrépidité et sa bravoure peu communes.

L'année suivante (1647), le comte de Marchin fut fait prisonnier au siège de Lerida en Espagne; mais le gouverneur de cette place, qui savait combien ce brave officier était cher au prince de Condé, le lui renvoya.

En 1648, le cardinal de Ste.-Cécile, frère de Mazarin, ayant été obligé de s'enfuir de la Catalogne dont il était vice-roi, laissa le commandement général de l'armée au comte de Marchin, qui, sans perdre de temps, fit tous les préparatifs nécessaires pour le siège de Tortose, auquel il contribua principalement sous les ordres du maréchal de Schomberg. Après le départ de ce maréchal, le commandement de l'armée lui fut confié : malgré les forces de l'ennemi, il sut les maintenir. « Le comte de Marchin, dit l'auteur de l'His-

toire de France sous Louis XIV, qui commandoit à Barcelone et dans le reste de la province soumise à la France, fit tout ce qu'on peut attendre d'un brave homme et d'un habile général, et on peut dire qu'il sauva Barcelone. Mais il ne put empêcher l'armée des Espagnols, beaucoup supérieure à la sienne, de s'emparer du duché de Cardonne et de quelques places. Ils se fussent même rendus maîtres de Barcelone qu'ils avoient résolu d'assiéger par terre avec toutes leurs troupes et par mer avec une flotte composée de trente vaisseaux de guerre et de vingt-deux galères, si la vigilance du comte de Marchin n'y eut fait entrer un puissant secours qu'il ramassa de toutes les garnisons, et ne se fut préparé à soutenir vigoureusement le siège. Sa hardiesse et la connaissance qu'ils avoient de sa capacité, l'empêchèrent de l'entreprendre. Il dépêcha cependant trois courriers coup sur coup à la cour, pour avoir un secours d'hommes et d'argent et manda le besoin qu'il en avoit, enfermé par une armée de seize mille hommes de pied et de trois mille chevaux, sans l'armée navale, toutes ces forces se trouvant prêtes, non-seulement d'assiéger Barcelone, mais encore d'envahir toute la *Catalogne françoise*. On l'assura qu'il seroit bientôt secouru comme il le souhaitoit. »

Son attachement au prince de Condé l'ayant rendu suspect à la cour, qui le soupçonnait d'avoir intrigué en faveur de ce prince, le duc de Mercœur le fit arrêter à Barcelone et l'envoya prisonnier à Perpignan peu de temps après que le prince de Condé avec le prince de Conti et le duc de Longueville eurent été renfermés au château de Vincennes. Après treize mois de détention, il fut mis en liberté et chargé du commandement général des troupes en Catalogne, qu'il abandonna bientôt pour suivre de nouveau le parti du prince de Condé en faveur duquel il prit les armes contre son roi.

Après la paix conclue en 1653, Marchin alla rejoindre le prince de Condé qui s'était retiré dans les Pays-Bas où il venait d'être nommé généralissime des troupes espagnoles. Voulant récompenser les services importants qu'il en avait reçus, le prince le présenta à l'archiduc qui l'éleva à la dignité de capitaine-général des armées d'Espagne dans les Pays-Bas. Ce fut en cette qualité qu'il servit l'année suivante au fameux siège d'Arras, où il se distingua par sa valeur et son habileté.

En 1657, quelque mésintelligence étant survenue entre le comte de Marchin et le prince de Condé, le cardinal Mazarin qui estimait la haute capacité militaire du comte, chargea le comte de Rochefort de lui faire les offres les plus avantageuses pour le détacher des intérêts du prince et l'attirer au service de France.

Le comte de Rochefort nous a laissé dans ses *Mémoires* le récit de cette négociation : nous le donnons textuellement :

« M'étant rendu à Bruxelles, je m'y donnai pour un  
» marchand de Liège, et fut loger dans une rue détour-  
» née. Je feignis d'être malade en arrivant, et disant  
» que j'avois une lettre de conséquence à rendre au  
» comte de Marchin, qui étoit du même pays dont je  
» me disois, je l'insinuai si bien à mon hôte qu'il s'of-  
» frit de la lui porter. Je lui recommandai de ne la lui  
» rendre qu'en main propre, à quoi n'ayant pas man-  
» qué, le comte de Marchin seconda ma feinte, et lui  
» dis qu'étant de sa part, il le prioit d'avoir soin de moi,  
» qu'il me dit seulement que si j'avois besoin de quel-  
» que chose, je ne fisse point de difficulté de l'envoyer  
» quérir chés lui, qu'il ne pouvoit me venir voir plutôt  
» que le lendemain, mais qu'il n'y manqueroit pas sur  
» les huit heures du matin. Mon hôte revint avec ces  
» bonnes nouvelles, mais il n'eut garde de me trouver  
» au logis. J'étois en embuscade à dix ou douze mai-

sons delà pour voir si au lieu de cette réponse, il ne viendrait pas des soldats pour m'arrêter. J'y demeurai pour le moins encore une heure après l'avoir vû revenir, mais voyant qu'il ne paraissoit rien, je m'en retournai. Je lui dis en rentrant que j'avois voulu aller à la messe, mais que j'étois si faible que j'avois pensé ne jamais revenir. Il m'apprit quel avoit été le succès de son ambassade, ce qui me causa beaucoup de joie, espérant que mes peines ne seroient pas perdues.

» Monsieur de Marchin étant venu à l'heure qu'il m'avoit dit, me demanda quelles propositions j'avois à lui faire et quelles assurances il pouvoit prendre en moi. Je lui dis que pour les assurances elles étoient toutes entières, et pour ne lui point laisser lieu d'endouter, je lui fis voir une lettre de créance que j'avois de monsieur le cardinal. Il me dit que c'étoit quelque chose que ce que je lui montrois, que néanmoins ce n'en étoit pas assés, que je devois avoir une lettre de créance du roi même, que quoique monsieur le cardinal gouvernât le royaume comme premier ministre, il s'engageoit souvent dans des négociations dont il se retireroit, sous prétexte qu'elles n'étoient pas agréables au roi, que c'étoit pour reconnaître toujours dans quels sentimens étoient ceux qu'il faisoit rechercher, et souvent pour les rendre suspects à leur parti, que cependant je pouvois lui dire quels avantages on lui vouloit faire, que s'il les trouvoit assés grands pour les écouter, je pourrois retourner chercher un pouvoir plus ample et plus certain, sinon qu'il seroit inutile de me donner tant de peines.

» Je répondis à M. de Marchin, que s'il vouloit renoncer aux intérêts du prince de Condé et à tous les traités qu'il pouvoit avoir faits avec les Espagnols, le roi lui donneroit cinquante mille écus d'argent comptant, un gouvernement de province dans le cœur du

» royaume , avec l'assurance d'être chevalier de l'ordre  
» à la première promotion. J'avois bien d'autres ofres à  
» lui faire , mais je ne voulois pas tout d'un coup dé-  
» ploier ma marchandise ; et à l'exemple de ces mar-  
» chands qui ne montrent jamais ce qu'ils ont de plus  
» beau que le dernier , je voulois le laisser parler et  
» reconnoître auparavant ses sentimens. Il me dit que  
» monsieur le cardinal se moquoit de lui avec de telles  
» ofres , qu'il y avoit longtemps que s'il l'avoit voulu  
» écouter il lui en avoit fait faire de plus avantageuses ;  
» qu'il falloit qu'il le crût ou bien outré contre monsieur  
» le Prince ou bien misérable s'il s'étoit mis en tête de le  
» tenter avec si peu de chose , qu'il ne lui ofroit pas la  
» moitié des pertes qu'il avoit souffertes dans le bien  
» qu'il avoit en France ; que c'étoit bien loin de vouloir  
» effacer par quelque bienfait tant d'autres méchants  
» traitemens qu'il avoit reçus : que s'il avoit quitté la  
» Catalogne dans un temps où sa présence y étoit si né-  
» cessaire , monsieur le cardinal devoit n'en imputer la  
» faute qu'à lui seul : qu'après l'avoir fait mettre en pri-  
» son , dans le temps que le prince de Condé , le prince  
» de Conti et le duc de Longueville avoient été arrêtés ,  
» quoiqu'il n'eût jamais rien fait qui pût le rendre sus-  
» pect ; il falait du moins tenir plus secrets les ordres  
» qu'il avoit donnés de lui faire le même traitement ,  
» lorsque le prince de Condé étoit sorti du royaume :  
» qu'il n'y avoit rien qu'un homme ne fit pour assurer  
» sa liberté ; qu'il se ressouvenoit tous les jours ce que  
» lui avoit coûté la perte de la sienne ; qu'il avoit été  
» obligé pour se sauver de se jeter du haut d'une tour  
» embas qu'il en avoit eu la jambe cassée ; et que pour  
» éviter un pareil traitement , il n'y avoit rien de si sacré  
» qu'il ne fût permis de violer : qu'il ne falloit donc pas  
» que monsieur le cardinal l'accusât tous les jours  
» comme il le faisoit de la plus noire infidélité qui se fut  
» jamais faite : que s'il y avoit quelqu'un à qui on pût

imputer une chose semblable, c'étoit à lui, qui l'avoit fait arrêter une fois sans sujet et qui auroit fait la même chose une seconde fois s'il n'y eût donné ordre : que ce n'étoit pas assés de soupçonner un homme de bien pour en venir à ces extrémités, mais qu'il faloit avoir auparavant des preuves claires comme le jour.

Je répondis, continue le comte de Rochefort, qu'il ne faloit point rapeller un temps si malheureux, mais tâcher d'en esacer le souvenir par un accommodement plein de sincérité et où il trouvât ses avantages ; que puisque ceux que je lui avois oferts n'étoient pas capables de le contenter, je le priois de m'informer de ses intentions. Il me répartit qu'il y penseroit ; mais que pour ôter tout sujet de défiance aux Espagnols , il me prioit de m'en aller à Liège et de le venir trouver dans son château de Modave, où il se rendroit dans les huit jours. Je lui dis que je me rendrois à ses ordres ; et en effet dès que j'eus appris qu'il étoit arrivé à son château, j'allai l'y trouver déguisé en maçon. D'abord qu'il me vit il me reconnut, et me demanda si je lui avois apporté le devis que je lui avois promis. Lorsque nous fûmes enfermés ensemble, il me déclara que ses intentions étoient qu'on le fit maréchal de France, gouverneur de province, chevalier de l'ordre à la première promotion, général d'armée ou en Italie ou en Catalogne, et qu'on lui donnât deux cents mille écus d'argent comptant. Je repliquai au comte que le cardinal à qui j'avois écrit et qui venoit de me faire réponse, lui promettoit le bâton de maréchal, le cordon bleu, un gouvernement de province, avec cent mille écus. Mais le comte s'en tint à ses premières demandes et n'en voulut rien rabattre ; ainsi cette négociation n'eut aucun succès.

Charles II, roi d'Angleterre, qui venait de conclure un traité avec l'Espagne et levait alors des troupes pour les opposer à celles que Cromwel avait fournies à la

France, dans le désir de s'attacher le comte de Marchin, lui donna le commandement général de ses troupes, sous les ordres des ducs d'York et de Gloucester, auxquels il devait servir de conseil. Les services importants qu'il rendit à Charles et au roi d'Espagne, durant les campagnes de 1657 et 1658, lui méritèrent bientôt d'être fait chevalier de l'ordre de la Jarretière et comte de l'empire.

Le prince de Condé, malgré l'attachement et le dévouement du comte de Marchin, le paya de la plus noire ingratitude. Ce prince ne le fit point comprendre dans l'acte d'amnistie qu'il obtint pour lui-même, dans le traité des Pyrénées, ce qui obligea Marchin de continuer à porter les armes contre la France.

A la mort de Philippe IV (1665), dont Louis XIV avait épousé la fille, celui-ci prétendant que, par droit de dévolution, Malines et Anvers, la Gueldre, le Limbourg, le Hainaut, l'Artois, le Cambrésis, la Bourgogne et le Luxembourg (y compris le Franchimont), devaient revenir à son épouse; la guerre se ralluma dès lors entre la France et l'Espagne. Louis XIV, pour mieux assurer ses droits, entra en Belgique à la tête d'une nombreuse armée, et vint mettre le siège devant Lille. Marchin fut envoyé au secours de cette ville importante; mais il n'arriva que pour la voir au pouvoir des Français. Malgré toute son habileté, Marchin ne fit rien de remarquable durant cette guerre, grâce à la lenteur des Espagnols et à leur négligence à se mettre en état de défense.

En 1672, Marchin fut chargé d'aller investir Charleroi. Le comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, avait promis qu'en arrivant devant cette place, le prince d'Orange et le comte Marchin qui en devaient faire le siège, y trouveraient tout ce qui était nécessaire pour le presser vivement; mais tout y manqua, et près de quinze jours se passèrent avant que la grosse



artillerie fût arrivée. Ce long délai joint à l'approche des troupes françaises qui s'avançaient pour venir au secours de la place investie , obligea le comte de Marchin à se retirer.

Ce fut là sa dernière campagne. Indigné contre les gouverneurs espagnols , dont la négligence le mettait hors d'état de réussir dans des entreprises dont le succès eut été infallible pour peu qu'il eut été secondé, il se retira dans sa terre de Modave près de Huy, où il avait fait bâtir un superbe et magnifique château. Il n'y jouit pas longtemps du repos qu'il y était allé chercher. Il mourut l'année suivante à Spa (1673), et fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres à Modave. Il avait épousé en 1655, Marie de Balsac, fille de Henri de Balsac, marquis de Clermont, d'Entragues et baron de Dunes (laquelle devint seule héritière des grands biens de cette noble et ancienne maison), et dont il eut un seul fils, qui marcha sur les traces de son père.

La famille de Marchin est originaire du pays de Liège, si l'on en juge par diverses inscriptions, entr'autres celle que M. Lamarche, propriétaire du magnifique château de Modave, a eu la bonté de me communiquer. Elle se trouve dans le vestibule : « *Wilberty, seigneur de Marchin, donna sa terre de Marchin à l'église, à l'exception de ceux de son nom et lignage, selon l'acte de confirmation par Obert, évêque de Liège, l'an 1106.*

**MARCHIN** (*Ferdinand, comte de*), fils du précédent.

Après la mort de son père, le comte Ferdinand vint en France, n'ayant alors que 17 ans, mais il montrait beaucoup d'envie de se signaler. Nommé brigadier de cavalerie, il servit en Flandre en 1690, et fut blessé à la bataille de Fleurus. En 1693, il se trouva à la bataille de Nerwinde, à la prise de Charleroy, et passa ensuite en Italie.

Dans la guerre de la succession, il fut employé comme guerrier et comme négociateur. Il était également propre à ces deux emplois, parce qu'il avait du courage, de l'esprit et un sens droit.

Louis XIV le nomma en 1701, ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, qui lui donna sa première audience à bord du vaisseau qui le transportait en Italie.

« Etant absolument nécessaire, écrivait-il à Louis XIV, que l'ambassadeur de V. M. en Espagne, ait un crédit sans bornes auprès du roi son petit-fils, il est également indispensable qu'il n'en reçoive jamais rien sans exception, ni biens, ni honneurs, ni dignités, parce que c'est un des principaux moyens pour faire recevoir, au conseil du roi catholique, toutes les propositions qui viendront de la part de V. M. — Il ajouta modestement que, n'ayant point de famille, ni le dessein d'en avoir, ce sacrifice apparent ne devait lui être compté pour rien. »

Un autre aurait mis son adresse à le faire compter pour beaucoup.

« Quoique je ne sois pas surpris de votre désintéressement, lui répondit le roi, je ne le loue pas moins; et, plus il est rare, plus j'aurai soin de faire voir que j'en connais le prix, ce que je suis très-sensible aux marques d'un zèle aussi pur que levôtre. »

Ce prince lui donna peu de temps après le cordon bleu.

Marchin alla ensuite commander en Allemagne, où il remplaça Villars auprès de l'électeur de Bavière. En y arrivant, il reçut les patentes de maréchal de France en 1703. Il commanda la retraite à la bataille d'Hochstedt en 1704, et y parut plutôt bon officier qu'habile général.

Enfin, ayant été envoyé en Italie pour diriger les opérations du duc d'Orléans, il fut si chagrin d'avoir

donné lieu, malgré lui, mais suivant les ordres de la cour, à la bataille de Turin, livrée le 7 septembre 1706, et qui fut perdue, qu'il s'exposa au péril en homme qui voulait finir sa vie sur le champ de bataille. Blessé à mort, il fut fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse, et il mourut quelques moments après l'opération.

En partant de Versailles pour l'armée, il avait représenté au roi que, si les ennemis paraissaient devant Turin, il fallait aller à eux avec toutes les forces réunies et ne pas les attendre dans les lignes, où l'on ne pouvait mettre que 8000 hommes en bataille. Chamillart fut d'un avis contraire; et une armée fut la victime du protégé de madame de Maintenon, qui craignait que si les Français sortaient de leurs lignes, le duc d'Orléans ne déployât une valeur que Louis XIV voyait peut-être avec peine dans son neveu.

L'abbé de St.-Pierre parle de Marchin comme d'un homme ardent, généreux, médiocre général, et dérangé dans ses affaires. Comme il n'avait pas été marié, en lui finit la postérité mâle des Marchin, qui n'étaient connus que depuis le quinzième siècle.

1673. SEVERIN (*André*), facteur d'orgues, né à Maestricht et décédé à Liège en 1673. On voit sur son tombeau, l'épithaphe suivante, dans l'église de Saint-Jacques :

André Severin , en son art sans pareilles .  
Nous a fait ces orgues , l'une de ses merveilles ,  
Reçut à Maestricht sa vie et son estre ,  
Et mourut , rempli de graces , dans ces cloistres :  
Ainsi , d'un destin très-heureux ,  
Son corps repose dans ces lieux ,  
Son ame esclate dans les cieux ,  
Et son ouvrage au milieux .

Pour l'intelligence de cette épithaphe un peu singulière, il faut observer que Severin est enterré sous son

ouvrage, c'est-à-dire, sous les orgues qui, en effet, sont excellentes et passent pour être les meilleures de Liège.

1674. MÉAN (*Charles de*), seigneur d'Atrin, membre du conseil ordinaire et privé, bourgmestre de Liège, et commissaire déciseur à Maestricht pour le prince Maximilien-Henri de Bavière, né à Liège en 1604. C'était un homme d'un mérite distingué, très-versé dans la jurisprudence et d'un beau caractère.

Lors de la collision qui eut lieu en 1646, entre les *Grignoux* et les *Chiroux*, au sujet de l'élection des bourgmestres de la cité de Liège, Charles de Méan, vivement ému des scènes meurtrières de cette lutte, et voyant que Jaymaert, l'élu des Grignoux, voulait, même contre les lois reçues, parvenir à la dignité de bourgmestre à quelque prix que ce fût, par un esprit de paix et de concorde, remit généreusement à ce dernier la clef magistrale. Un auteur contemporain (*L'indifférent et véritable Liégeois*), nous a transmis les expressions dont s'est servi ce grand homme, en cette circonstance délicate : « *Je ne veux*, dit-il, *sacrifier à mon ambition la vie des bourgeois et l'intérêt de l'état.* »

Méan est l'auteur d'un ouvrage très-estimé sur le droit civil des Liégeois, où l'on trouve de sages observations sur la jurisprudence des nations étrangères. Cet ouvrage a été enrichi de notes par Louvrex. Liège, 1740, 8 vol. in-f°.

1675. FLÉMALLE (*Bertholet*), dont le véritable prénom est *Barthélemi*, peintre distingué, naquit à Liège en 1614. Il était le second des fils de *Renier Flémalle*, peintre sur verre qui n'était pas sans mérite, et d'*Agnès Soiron*. Son père qui n'épargna rien pour son éducation et celle de ses frères, le fit entrer très-jeune parmi les enfants de chœur de l'église cathédrale

de Liège; il s'y distingua par la beauté et la mélodie de sa voix. Ce fut là, pour ainsi dire, le premier instrument de sa fortune; on se plaisait à l'entendre, et les gens les plus qualifiés de la ville de Liège le recherchaient avec empressement. Cependant son inclination l'appelait à un art plus relevé qui le fit connaître de toute l'Europe.

Il reçut les premières leçons de dessin de *Henri Trappez*, peintre assez renommé; mais ce qui servit beaucoup à exciter l'admiration du jeune Bertholet et à enflammer son génie, c'est que ce Trappez avait un jugement sain, et qu'il savait admirer et faire admirer les beaux monumens de l'antiquité. Il se rangea ensuite sous la discipline de *Gérard Douffet*, qui le mit en état de voyager avec succès.

A l'âge de 24 ans, Bertholet quitta Liège et parcourut l'Italie. Il visita Rome surtout; et les chefs-d'œuvre qu'elle renferme fixèrent son attention : quoique ses talens lui eussent ouvert plusieurs maisons où il trouvait de nombreux sujets de dissipation, il sut, par un bonheur très-rare, accorder l'étude et les plaisirs. Sa réputation s'étendit, et malgré la prévention des Italiens contre tout talent ultramontain, on lui rendit justice, tant à Rome qu'à Florence, où le grand duc l'appela, lui confia plusieurs tableaux, et le récompensa magnifiquement. De Florence, il alla à Paris, où il eut le bonheur de faire la connaissance de Pierre Séguier, chancelier de France. Il peignit plusieurs tableaux dans cette dernière ville, entr'autres, le *Prophète Elie enlevé au ciel sur un char de feu*, à la coupole de l'église des Carmes-Déchaussés; une *Adoration des rois* pour le couvent des Grands-Augustins; un *plafond*, au château des Tuileries, etc., etc.

Une jeune Française, vive et spirituelle, lui inspira dans cette ville, une passion très-forte qu'il sut faire partager; ils allaient s'unir par les liens du mariage,

quand pour des raisons qui nous sont inconnues, Bertholet l'abandonna. Il revint à Liège vers la fin de l'année 1647, dont il était absent depuis neuf ans; il y habita d'abord une maison sur les cloîtres de la collégiale de St.-Paul, et très-près du chœur de cette église. Durant son séjour, il peignit un *Crucifiement* en petit, composé d'un très-grand nombre de figures.

Par suite des troubles politiques qui agitaient alors la ville de Liège (1649), le prince Ferdinand de Bavière l'ayant cernée, Bertholet se retira à Bruxelles, où il peignit plusieurs tableaux, entr'autres, la *Pénitence d'Exéchias*, pour le roi de Suède.

Son attachement pour les lieux de sa naissance le rappela à Liège, après que Ferdinand de Bavière eut pacifié momentanément les troubles qui divisaient cette capitale. Il se logea alors chez un peintre, nommé *André Marckon*, et fit plusieurs ouvrages, dont une *Epiphanie*, que l'on regarde comme un morceau capital.

Lambert de Liverlo, chanoine de la cathédrale de Liège, qui aimait, encourageait et protégeait les artistes, engagea Bertholet-Flémalle à venir prendre un appartement chez lui; ce qu'il accepta. Lambert, qui fut depuis chancelier du prince, était un des plus zélés amateurs des beaux-arts que l'on ait eu à Liège. Il orna sa maison des ouvrages de Bertholet : il présidait en quelque façon à ses travaux et passait souvent des heures entières à s'entretenir avec cet habile peintre.

En 1670, Bertholet revint à Paris où, soutenu par l'illustre Séguier et le ministre Colbert qui savaient apprécier tout son mérite, il fut reçu à l'Académie royale de peinture et nommé professeur. Ces seigneurs voulurent de nouveau le fixer dans cette grande ville, en lui proposant un mariage très-avantageux : mais tous leurs efforts pour le retenir furent inutiles; il revint dans sa patrie, où il avait acheté, dès l'an 1665,

un terrain sur le rivage de St.-Remi. Bertholet, par un travail long et assidu, avait fait des épargnes; il les employa entièrement à faire élever sur ce terrain, d'après ses propres dessins, une maison assez étendue, d'une architecture très-agréable, et qu'on trouva même remarquable, parce qu'il y avait mêlé avec dextérité les trois ordres de ce bel art.

Maximilien-Henri de Bavière, qui aimait à encourager et à protéger les artistes, conféra à Bertholet, en 1670, une prébende de la collégiale de St.-Paul, à Liège. Il fut reçu chanoine de cette église le 12 décembre de la même année, et obtint pour être tonsuré, une dispense du pape. Pour n'être point tenu à la résidence, cet artiste offrit de fournir chaque année, à son chapitre, deux ou trois tableaux de sa composition, ce qui lui fut refusé. On s'en repentit beaucoup dans la suite, et on regretta longtemps de n'avoir pas accepté ce marché.

Tout-à-coup cet artiste, aimé et estimé, non-seulement à Liège, mais aussi dans les états voisins, dont le caractère avait toujours été très-gai, et qui se trouvait dans une situation si heureuse, tomba dans une profonde mélancolie; la peinture même n'eut plus de charmes pour lui, et il mourut bientôt après, âgé de soixante ans, en 1675. Cette singularité dans sa conduite a été expliquée de deux manières. On dit que la célèbre marquise de Brinvilliers, alors réfugiée à Liège, avait eu avec Bertholet *de légères habitudes qu'elle prenait à la dérobée*, essaya sur lui l'effet d'un de ses poisons, et que telle fut la cause de cette langueur. Comme on n'a de cette affaire aucune preuve, il est possible que l'obligation de lire les heures canoniales, et celle de la résidence dans l'église collégiale de St.-Paul, le jetèrent dans l'inaction et lui firent contracter cette fatale mélancolie qui le suivit jusqu'au tombeau. Quelques-uns prétendent qu'un de ses élèves, nommé Car-

lier., annonçait tant de dispositions, que son maître voulut le dégoûter de l'art, et arrêter ses progrès, en le bornant au métier de broyeur de couleurs, mais que celui-ci ayant la conscience de ses forces, peignit secrètement un *Martyr de St. Denis*, qui fut placé en l'église collégiale de ce nom, à Liège. La vue de ce tableau, remarquable par une excellente couleur, affligea tellement Bertholet, qu'il jeta ses pinceaux au feu, et ne travailla plus.

Il avait choisi pour ses héritiers les PP. Dominicains de Liège, dans l'église desquels il fut enterré. La maison qu'il avait fait construire et qu'il avait embellie de tapisseries peintes, et de quantité de tableaux de son pinceau, était d'une construction peu solide et très-légère. Ces pères négligèrent de l'entretenir et la laissèrent, en quelque façon, tomber en ruines; ils la vendirent enfin à Léopold de Bonhonne, bourgmestre de Liège, qui bâtit, en 1692, sur les fondemens jetés par notre artiste, celle qui existe à présent. Elle a longtemps conservé le nom de Bertholet; et on y voit encore aujourd'hui, dans quelques chambres, des tapisseries qu'on a retirées de l'ancienne maison, et qui sont de la main de ce fameux peintre.

Bertholet avait l'esprit orné et de l'élévation dans les idées; son dessin tient, pour la correction, de celui des grands maîtres d'Italie, qu'il avait choisis pour modèles. Son coloris est vigoureux, et sa manière de peindre tient de celle des grands maîtres d'Italie. Il connaissait à fond l'antiquité; aussi, trouve-t-on beaucoup d'exactitude dans ses morceaux d'histoire: le costume y est très-bien observé.

Versé dans la connaissance de l'architecture, il est à regretter que l'on n'ait pas conservé le plan d'une église qu'il avait fait pour les pères Dominicains de Liège. Ce morceau était d'un goût nouveau et d'une grande magnificence; mais les religieux de ce couvent,



ne se pressant pas de l'exécuter, le feu, sur ces entre-faites, consuma leur bibliothèque avec ce beau plan qu'on y avait renfermé.

M. Desoer, de Solières, possède de ce peintre, une *Sainte famille*, dans un paysage avec des ruines.

FLÉMALLE (*Henri*), frère du précédent, s'adonna à l'orfèvrerie et à la ciselure, il eut la gloire de diriger les premières études de Bertholet, son frère. Gilles François de Surlet-Chokier, prévôt de l'église collégiale de St.-Barthélemy, lui fit faire plusieurs *petites figures* en argent, pour son église, qui furent très-admirées dans leur temps. Mais son meilleur ouvrage est sans contredit, la grande *Statue de St. Joseph*, en argent, qu'il exécuta sur le modèle de Jean Delcour, pour Jean Ernest de Surlet-Chokier, alors grand-vicaire du diocèse de Liège, qui en fit présent à la cathédrale. Le piédestal de cette statue est embelli de plusieurs bas-reliefs. Cet habile ciseleur fut enlevé aux arts dans la force de l'âge, par une fin malheureuse.

Henri, par un sentiment de curiosité et le désir de s'instruire, étant descendu dans une houillère; là, un froid violent le saisit; rien ne fut capable de le rechauffer, et il en mourut peu de temps après, n'ayant pas encore mis la dernière main à son *St. Joseph*, que Jean Mivion, son élève, acheva et perfectionna.

FLÉMALLE (*Guillaume*), frère du précédent, est le dernier peintre qui ait cultivé à Liège la peinture sur verre; il fut l'élève de son père. Cet artiste avait assez de dessin et de génie pour entreprendre de grands ouvrages; la mode pour ce genre de peinture commençait à décliner, et on n'avait plus de son temps la même ferveur que nos ancêtres pour décorer les temples du Seigneur; il peignit cependant *en gris* quelques vitres de l'église de la Magdelaine de la ville de Liège, qui furent très-applaudies.

Guillaume Flémalle réunissait les qualités nécessaires pour se faire aimer et estimer : il avait une physiologie agréable, un esprit très-facétieux et beaucoup de douceur dans le caractère. Il eût pu acquérir de la fortune, s'il eût su profiter des avantages dont il avait été favorisé par la nature. A son art, il joignait celui de la musique; il chantait parfaitement bien : ce qui le fit admettre dans les meilleures sociétés qu'il amusait par sa conversation et qu'il enchantait par sa belle voix : mais tout cela ne l'enrichit point. Il mourut à Liège en 1676.

FLÉMALLE (*Renier*), frère des précédens, annonça dès sa jeunesse de grandes dispositions pour la peinture; mais il ne paraît pas qu'il les ait cultivées, car il quitta Liège très-jeune. On sait seulement qu'il voyagea beaucoup, et resta plusieurs années en Espagne où l'on croit qu'il est mort.

FLÉMALLE (*Renier*), père des précédens, excella dans la peinture sur verre. On voyait de lui, tant à Liège que dans plusieurs autres villes, des morceaux admirables de peinture sur verre. Les connaisseurs allaient encore examiner dans le 17<sup>e</sup> siècle, l'*Adoration des rois*, que l'on voit encore à St.-Paul, à Liège, et que fit faire pour cette église, en 1532, Jean Houten, qui en était doyen : c'était, prétendait-on, un chef-d'œuvre pour le temps, d'un dessin assez correct, *d'une grandeur et d'une harmonie de couleur tout-à-fait charmantes.*

1675. WALESCART (*Jean*), peintre, né à Liège. Son père le destinait à l'orfèvrerie; mais, voyant que son inclination le portait vers la peinture, il l'envoya à Anvers, pour y apprendre les premiers élémens de cet art. Le jeune Walescart ne se contenta pas des applaudissemens qu'il reçut à son retour : il voulut, à

l'exemple de ses compatriotes , visiter l'Italie. L'étude de l'antique et les leçons du Guide le mirent au rang des habiles peintres. Il mourut en 1675 , dans un âge fort avancé. Il fit des tableaux pour les églises de Liège et de Maestricht. Son premier essai est : une *Naissance du Sauveur*. On possède entr'autres de ce peintre :

1° *Le Martyr de St. André*, fait pour l'église de ce nom à Liège.

2° *L'Assomption de la Vierge*, pour le grand autel de la Chapelle-des-Flamands.

On voyait aussi quelques ouvrages de lui , à Liège , dans les églises de St.-Thomas , de St.-Christophe , de St.-Adalbert et dans celle des religieuses de Ste-Claire.

1675. **CARLIER** (*Jean Guillaume*) , peintre , né à Liège , vers 1638. Il fut l'élève de Bertholet Flémalle , et devint en peu de temps presque son égal. Carlier excellait dans l'*histoire* et le *portrait*, dessinait bien et coloriait de même. Comme il avait un talent particulier pour les *draperies*, son maître s'en servit pour celles de plusieurs de ses ouvrages , entr'autres , pour le tableau que l'on voyait dans le chœur de l'église des Dominicains de Liège. Ces deux peintres étant à Paris, eurent ordre d'exécuter quatre tableaux pour le roi ; mais , comme on s'était aperçu que Bertholet n'occupait son élève que dans les draperies et qu'il pouvait faire autre chose , on lui fit peindre à l'insu de son maître , un de ces tableaux. On le voyait , avant la révolution dans le cabinet du roi de France, et l'on assure qu'il était comparable à ceux de Bertholet.

Mr. d'Argenville, à l'art. *Bertholet*, dans son *Abrégé de la vie des peintres*, cite une autre anecdote, qui toute invraisemblable qu'elle nous paraisse , prouve du moins combien les grandes dispositions de Carlier pour la peinture excitaient la jalousie de son maître. Ce dernier, dit-il, remarquant dans son élève un génie

supérieur , ne l'employait qu'à broyer ses couleurs ; mais celui-ci se sentant capable d'un emploi plus honorable , fit en secret un grand tableau sur bois , pour la voûte de l'église collégiale de St.-Denis de Liège , où le *martyr* de ce saint est représenté avec une force de couleur et une entente de lumière qui étonnèrent Bertholet. Le dépit qu'il en conçut , lui fit jeter au feu ses pinceaux ; et depuis ce temps-là , il cessa de travailler.

Ce tableau , le *Martyr de St. Denis* , était le chef-d'œuvre de ce peintre : il ornait la voûte de l'église de ce nom. Les agens du gouvernement français le firent détacher de cette voûte , sans faire attention à la difficulté de l'opération. Ce tableau aussi remarquable par sa grandeur que par sa belle exécution, peint sur bois, était enchassé dans un cadre , ou plutôt incrusté dans une charpente d'un poids énorme ; il tomba avec fracas au milieu de l'église , et fut endommagé dans toutes ses parties.

On voyait encore de Carlier , en 1793 , dans l'église des Carmes-Déchaussés à Liège , le *Baptême de notre Seigneur*, le *Centenier*, et un *Saint Joseph* , dans l'église des Conceptionistes de la même ville. Mr. Desoer de Solières possède encore de ce peintre : *Loth et ses filles* ; hauteur , 97 cent. , largeur 1 mètre , 61 cent. Les productions de cet artiste , dont la plupart ornent aujourd'hui les galeries de St.-Pétersbourg et de Dusseldorf , montrent qu'il aurait été un des premiers peintres de l'Europe , si la mort ne l'avait moissonné dans un âge si peu avancé et d'une manière si malheureuse. Il était occupé à peindre la famille du commandant de la citadelle de Liège , lorsque ce commandant , nommé Beckers , reçut l'ordre d'y introduire les Français ; ce qu'il fit , dans la nuit du 27 au 28 mars 1675. Beckers , malgré le tumulte , sortit de la citadelle cette même nuit avec ses gens et Carlier ; comme il traversait le

marché où se trouvaient quelque troupes liégeoises, on lui cria : *qui vive !* ayant répondu : *France !* à ce mot, il fut assailli de quelques coups de feu. Carlier, effrayé, s'enfuit promptement et se réfugia chez les Carmes , où l'on tenta inutilement de le rassurer. On ne put le calmer , et il mourut peu de jours après , à l'âge de 37 ans.

1676. MATHIAS (à Coroné), Carme de Liège , sa patrie, mort l'an 1676 , à l'âge de 78 ans. C'était un grand prédicateur et un théologien très-instruit. Le seul ouvrage qu'il a publié , est une *Encyclopédie Théologique* en douze volumes in-folio , dont huit seulement ont vu le jour. Liège , 1663 , Henri Streel. Le père Mathias y traite , entr'autres choses, de l'origine de l'église romaine , de sa primauté , etc. , de sa puissance , de son infaillibilité dans ce qui regarde la foi , etc. ; de la dignité et de l'autorité spirituelle des évêques , etc. ; des missions apostoliques , etc. ; des cardinaux , des nonces et des inquisiteurs de la foi.

1676. ROUGEMONT (*François de*) , né à Maestricht en 1624. Ayant achevé ses premières études avec beaucoup de succès , il entra dans la compagnie de Jésus en 1641. Sorti de noviciat , il fut employé , suivant la coutume , à régenter les humanités , et il le fit pendant six ans.

Vers l'an 1654, il apprit que le P. Martin Martini , célèbre missionnaire , natif de Trente , était revenu de la Chine et devait y retourner. Le P. Rougemont désirait l'accompagner et aller travailler au salut des âmes aux extrémités de l'Asie ; mais ses supérieurs , craignant d'offenser ses parens qui l'aimaient beaucoup , ne voulurent le lui permettre que de leur consentement. Il obtint enfin ce qu'il désirait avec tant d'ardeur , et le général des Jésuites en fut informé par les lettres de

ses père et mère. Il partit des Pays-Bas sans voir ses parens, auxquels il fit ses adieux par écrit, et s'embarqua pour la Chine avec le P. Prosper Intorcetta, Sicilien, et quelques autres Jésuites, ayant pris terre dans ce vaste empire en 1659, il se lia à la société par la profession des quatre vœux, qu'il prononça la même année. Enfin, il se fixa dans la province de Nankim, ou Nanquin, et se chargea pendant quelques années de la direction de 14 églises et de 22 stations, toutes situées à l'entour de la ville de Cham-Xo.

Un accident ayant consumé la maison qu'il habitait, on lui en bâtit une plus grande et plus commode, dont il fut redevable à la libéralité de la vertueuse Candide Hiù, dame des plus qualifiées et des plus ferventes chrétiennes de la Chine. Les calomnies de l'infâme Yam-Quam-Sien contre les Jésuites, et le crédit qu'il acquit pendant la minorité du second empereur tartare, ayant allumé une persécution générale contre les chrétiens de la Chine en 1664, le P. Rougemont trouva l'occasion d'être confesseur de la foi. Les bourreaux le menèrent chargé de chaînes à Peking et delà à Canton avec la plupart des autres missionnaires, qui y furent longtemps détenus en prison. Enfin, la vérité s'étant fait jour auprès de l'empereur Cam-Hi, ce prince fit relâcher les prisonniers d'une manière honorable sur la fin de l'année 1671, et leur permit de retourner à leurs stations.

Quelque temps après, le P. Rougemont voulut aller voir le P. Jacques Faure ou Faber, Jésuite français, qui était venu à la Chine en 1661, et qui le premier avait pénétré dans l'île de Cum-Mim, ou Zum-Mim (située entre la province de Nanquin et les îles du Japon, ayant plus de 30 lieues de circuit), mais s'étant mis en chemin pour s'y rendre, et s'étant arrêté dans la ville de Tai-Cam, où la dame Hiù avait acheté une belle maison, dont elle avait fait une église, il y tomba ma-

lade et mourut usé de travaux en 1676, âgé seulement de 52 ans.

Ce missionnaire était animé du zèle le plus vif pour la propagation de la foi ; ses manières douces et persuasives lui avaient concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine , sans en excepter les Mandarins. Nous avons de lui :

*Historia Tartaro-Sinica , authore P. Franc. de Rougemont, S. J. Belgæ evangelii apud Sinas præcone, curiosè complectens ab annis 1660 : aulicam bellicamque inter duas disciplinam : sacrorum jura et sacrificulorum : christianæ religionis prospera, adversaque, singulari fide, elegantia facili, idoneisque testimoniis breviter et clarè describens. Lovanii, Martinus Hulle-gard, 1673, in-12. It. traduite en portugais sur une copie manuscrite, par le P. Sébastien de Magalhaës-Lisboa, Juan a Costa, 1672, in-4°.*

Cette relation, qui va jusqu'en 1668, paraît écrite avec beaucoup de sincérité, et peut passer pour un des meilleurs morceaux de l'histoire chinoise. L'auteur la composa dans sa prison de Canton.

1676. REUSINGH (Vincent), écrivain du 17<sup>m</sup> siècle, était probablement de la ville ou des environs d'Aix-la-Chapelle, où il prit l'habit de chanoine régulier au monastère de St.-Jean-Baptiste. Il fut dans la suite prieur de cette maison et mourut en 1675, laissant les ouvrages suivans qui sont restés en manuscrit.

1° *Speculum divinum, quo hominis integra idea representatur et valdè conducibilia, ad cujusque, tam subditi quàm prælati, vita religiosa ac politicæ mores tam privatos quàm civiles etc., explicantur.*

Ouvrage utile.

2° *Examen parvum statûs religiosi ex materia, à patre Ewaldo Croppenberch insinuatâ, paucis in formam tractatûs redactum.*

3° *Formula tam ad praelatorum quàm subditorum statûs informationem.*

Ces traités étaient conservés dans le monastère dont on a parlé.

1676. MONIOT (*Thomas*), natif de Dinant dans le pays de Liège. Il entra dans l'ordre des Dominicains à Namur, et y prononça les vœux en 1659, à l'âge de 17 ans.

Ayant fini ses études à Douai, il alla à Bourges et prit le grade de bachelier dans l'Université de cette ville. De retour en son couvent, il fut chargé d'y enseigner la théologie morale; il joignit à cet exercice celui de la prédication, pour laquelle il avait du talent.

En 1675, il fit un voyage en Espagne pour les affaires de son ordre; mais à peine de retour, il mourut au couvent de Liège, le 19 janvier 1776, âgé seulement de 34 ans. Ce Père a publié :

*La vie du bienheureux Pape Pie V de l'ordre des FF. Prêcheurs.* Brux., François Foppens, 1672, in-12.

Cette vie est écrite d'un style pur et élégant.

1676. MANTEL (*Jean*), historien, physicien, géographe, ascétique, fils de Georges Mantel et de Marie Hermans, naquit à Hasselt au comté de Looz, en 1599. Il fit ses premières études à Liège, et étudia la philosophie et la théologie à Hasselt; il s'adonna dans sa jeunesse à la musique et à la géographie. Mantel passa par tous les grades de son ordre et termina sa carrière dans le couvent de Hasselt. Mantel fut successivement prieur d'Anvers, d'Ypres, de Cologne, de Hasselt, vicaire de Liège et visiteur de la province. Il est l'auteur des ouvrages suivans :

1° *Historiæ Lossensis libri decem, authore R. Patre Joanne Mantelio, augustiano, sacrae theologiæ doctore. Cui adjuncta sunt DIPLOMATA LOSSENSIA, privilegia, paces*



*pacta, donationes, infeudationes, etc., nec non RECOLLECTIO edictorum, constitutionum, declarationum, jurium, etc., cum topographiâ seu descriptione urbium, pagorum et locorum ejusdem comitatûs, labore et studio clarissimi consultissimique domini LAURENTII ROBYNS, J. U. D. et advocati Leodiensis. Leodii, Typis F. Alexandre Barchon. 1717, 2 vol. in-4°.*

2° *Manuale confraternitatis corrigiatae. Flandricæ. Leodii, 1627.*

3° *Dies devotarum mentium. Flandricæ. Antwerpiae, apud Henr. Aertesium, 1634.*

4° *Speculum peccatorum, sive admiranda S. Augustini conversio, historicâ narratione, discursibus moralibus, et emblematicis in æs incusis adornata. Flandricæ. Antwerpiae, apud Henr. Aertesium, 1637.*

5° *Oratio in laudem B. Mariæ Virginis occasione statuæ in templo Augustiano Thenis redivivis ei dedicate. Ibidem cum orationibus Nicasii Baxii, 1638.*

6° *Tabula chorographica principatûs Leodiensis et comitatûs Lossensis. Amstel., apud Henr. Houdium, 1639.*

7° *Ars artium, sive de regimine sanctimonialium diatribe. Antuerpiæ, typis Plantini, in-8°, 1640.*

8° *Feriarum academiæ, liber singularis.*

9° *Oratio in funere Henrici Lancelotti, ordin. Eremit. S. Augustini, S. Th. Doctoris Lovaniensis, habita Antuerpiæ; cum epicedio in mortem ejusdem. Typis Henr. Aertesii, in-4°.*

10° *De officio pastoralî, lib. II. Antuerpiæ, apud Aertesium, 1643.*

11° *Ægidii Albertini emblemata hieropoliticæ veribus et prosâ illustrabat nomine Joannis Melitani à Corylo, ejusdemque musæ errantes. Coloniae, apud Constant. Munich, 1647.*

12° *Thaumaturgi Physici Podromus. Coloniae, apud Constant. Munich, 1649.*

13° *S. Augustinus de venerabili Eucharistia, sive de augustissimo corporis et sanguinis Domini mysterio, quod sacrificium et sacramentum est, quid catholicus sanctæ ecclesiæ doctor senserit, libri duo.* Leodii, apud Henricum Tournay, 1655.

14° *Stemma comitum Lossensium.* Leodii, apud Henricum Tournay, 1655.

15° *Liber singularis de officio christiani juxta sanctissimos mores probatissimamque S. Augustini doctrinam, ad revocandam in usum veterem Sanctorum Patrum concionandi methodum.*

16° *Hasseletum, seu totius historię Lossensis compendium.* Lovanii, apud Andream Bouventium, 1663.

\* 1676. ENGEL (*Arnold*). Jésuite, nommé par Stowel, *Arnoldus Angelus*, traduction latine de ses nom et prénom, était né à Maestricht, en 1620. Il embrassa l'Institut des Jésuites en Bohême, l'an 1640, à l'âge de vingt ans, et professa pendant huit ans la rhétorique dans divers collèges de la société. Il y fut pendant cinq autres années préfet des études. Il se voua ensuite à l'œuvre des missions avec un grand zèle, et y fit beaucoup de fruit. Il mourut à Prague vers l'an 1676, et laissa les ouvrages suivans :

1° *Consignati de omni statu homines, etiã principes, hoc sæculo ad fidem romanam conversi*, in-4°.

2° *Indago monocerotis, ab naturâ humanâ deitatis sagacissimâ venatrice, per quinque sensuum desideria amanter adornatæ.* Prague, 1658, in-4°.

3° *Plenilunium marianum, sive oratio de Beatâ Virgine.* Prague, 1657.

4° *Elegantiarum libri duo.* On y trouve l'épithaphe de St. François-Xavier en vers. Prague, 1657.

5° Un *Eloge du même Saint.* Ibid.

6° *L'Oraison funèbre de l'empereur Ferdinand III.* Ibid. Ces cinq derniers ouvrages sont sortis des presses de l'Université de Prague.

7° *Virtutis et honoris ædes in heroibus et poëmatibus XXV, græco-latinis illustrata.* Prague, 1671.

1676. HAUZEUR (*Mathias*), Récollet, né à Verviers (Liège), en 1590, était un théologien fort savant et un commentateur de St. Augustin. Ce religieux est célèbre par le fameux colloque tenu à Limbourg, le 19 avril 1633, et qui dura quatre jours, entre lui et les ministres de la religion réformée. (Voir à ce sujet, le tome V des *Délices du Pays de Liège*, page 196).

Il mourut à Liège, le 12 novembre 1676. *Pla. laque 2. un. L'ancien en théologie du journal de Liège. 1634. in-8°. Apologie pour la cause de St. Joseph l'archevêque, par Jean de St. Joseph. Paris, 1739, in-8°.*

\* 1676. SAUVEUR (*Simon*), Liégeois; on lui doit le premier établissement des bains de Chaudfontaine, près Liège.

1677. TIRSAY (*Dom Georges*), professeur de philosophie à l'Université de Douai, mort à Verviers, en 1677.

1678. DAMERY (*Walter*), peintre, né à Liège, en 1614, dans le faubourg St.-Léonard. Il montra dès sa jeunesse, une passion pour l'art où il a excellé. Ses devoirs d'écolier et ses livres étaient toujours ornés de figures. Un peintre médiocre lui donna quelques principes. Il alla ensuite en Angleterre, en France et en Italie. Arrivé à Rome il fut admis par Pierre Beretini de Cortonne, au nombre de ses disciples; il ne tarda pas à saisir la manière et le goût de ce peintre célèbre, auprès duquel il resta plusieurs années. Damery, s'étant ensuite embarqué pour revenir dans son pays, fut pris sur mer par des corsaires et conduit à Alger. Il trouva le moyen de s'évader avec deux Récollets, ses compagnons d'esclavage. Il se rendit à Paris, où il s'y fit connaître par un magnifique ouvrage : *l'Enlèvement du prophète Elie dans un char de feu*, qu'il

peignit dans le dôme des Carmes-Déchaussés. Ce tableau, qui fut singulièrement applaudi à Paris, le retira de l'état misérable où sa captivité l'avait réduit, et est attribué à Bertholet, par l'auteur du *Dictionnaire des Artistes*, et par Descamps dans ses *Vies des Peintres*.

De retour dans sa patrie, cet artiste y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liège. Une manière aisée, tendre et gracieuse caractérise son pinceau. Il se maria deux fois. La dernière de ses femmes qui était douce, spirituelle et aimable, cultivait la poésie française. Il mourut de langueur et d'épuisement, occasionnés par des travaux trop assidus, en 1678, à l'âge de 64 ans. On l'enterra dans l'église des Carmes-Déchaussés de Liège, vis-à-vis de laquelle il avait sa maison.

Damery se plaisait surtout à tracer sur la toile des enfans nus qu'il peignait parfaitement; il entendait aussi très-bien le paysage, et ses tableaux d'histoire, genre auquel il s'est appliqué particulièrement, qui en sont embellis, ont un grand mérite de plus. Les ouvrages que ce grand peintre fit dans sa vieillesse ne sont pas aussi beaux que ceux qu'il exécuta dans la force de l'âge.

Walter Damery était honnête, modeste et d'une conversation agréable; il fut recherché des principaux personnages de la ville de Liège, entr'autres de Laurent de Méan, chanoine de la cathédrale et prévôt de l'église collégiale de Tongres, qui avait rempli une salle de sa maison de grands tableaux de Walter. Il était encore l'ami de Guillaume Natalis, abbé du monastère de St.-Laurent, pour lequel il fit plusieurs pièces, et de l'opulent Henri de Curtius surnommé le *patron des beaux-arts*. Damery aimait à encourager les jeunes peintres et leur donnait de bons conseils.

**DAMERY** (*Jacques*), frère du précédent, est peu

connu à Liège. Il ne ressemblait en rien pour le caractère à Walter ; il était d'une humeur volage et contrariante. Il entreprit , trop jeune encore , malgré les remontrances de son frère , le voyage de Rome ; aussi , ne retira-t-il aucun fruit de ce séjour dans la capitale des arts. De retour dans sa patrie , il s'en aperçut lui-même , et retourna en Italie où il s'appliqua avec plus de succès , et où il peignit avec beaucoup d'industrie des fleurs , des fruits et des vases. Jacques excellait surtout dans ce genre qu'il a poussé jusqu'à la perfection. Il disposait magnifiquement toutes les parties de ses tableaux ; son coloris est vif , agréable et très naturel : il acquit enfin une grande réputation à Rome , où ses ouvrages ornaient et ornent probablement encore les principaux cabinets des curieux.

Jacques Damery s'amusait aussi quelquefois à graver à l'eau-forte ; entr'autres morceaux , il exécuta une douzaine de vases qu'il dédia en 1657 , à Gualtier du Château , secrétaire des brefs et de la chambre du Pape Alexandre VII ; voulant par-là témoigner sa reconnaissance à Gualtier , qui fut l'un des plus grands protecteurs des Liégeois qui allaient étudier à Rome les beaux modèles de l'antiquité. Son neveu , Sluse , depuis cardinal , prodigua ses bienfaits à Jacques Damery.

Cet artiste mourut à Rome , célibataire , âgé de 56 ans. Après sa mort , on fit apporter quelques-uns de ses tableaux à Liège , *pour servir* , dit l'auteur contemporain d'un manuscrit sur les artistes liégeois , *de preuves de son talent*.

\* 1678. DINGHENS de *Dinghen* (Léonard-François), docteur en médecine et professeur royal à l'Université de Louvain , naquit dans la Campine Liégeoise. Il est auteur d'un ouvrage qu'il dédia à son cousin Jacques Emerix , docteur en droit et auditeur de Rote sous Innocent XI , et est intitulé : *Fundamenta physico-*

*medica ad scholæ acribologium studiosè adaptata. Accedit tractatus de Febris.* Lovanii , 1678, in-folio. On y trouve quelques opinions singulières, et en particulier, celle qu'il avance sur la formation du lait ; il prétend que cette liqueur descend immédiatement du canal thorachique vers les mamelles.

1678. DESCHAMPS (*Barthelemy*), né à Liège en 1615 , entra dans l'ordre de St. François , et fut successivement gardien des couvens de Verviers et de Bolland.

Ayant conçu un ardent désir de faire le pèlerinage de la Terre Sainte , son provincial lui donna par écrit la permission d'aller trouver le général de l'ordre, qui s'était réservé la faculté d'envoyer ses religieux dans les lieux saints.

Le P. Deschamps partit de Liège le 3 mars 1666 , accompagné du P. Macide de Rorde , autre confesseur Récollet; et tous deux se rendirent en Espagne par la France.

Arrivés le 15 juin à Benavente en Galice , ils y trouvèrent le P. Général, nommé Ildephonse Salizanes , qui leur donna la permission de passer dans la Terre Sainte, où ils seraient soumis au gardien du couvent de St.-Sauveur sur le Mont Sion.

A Barcelone , ils profitèrent de l'occasion de s'embarquer à la suite de l'Infante Marguerite, fille de Philippe IV, accordée à l'empereur Léopold, qui allait trouver ce prince en Allemagne ; ayant débarqué à Finale dans l'état de Gènes, le 21 août , ils partirent de ce port le 3 septembre, et abordèrent le 20 à Alexandrie en Egypte. Ils parcoururent ce beau pays et examinèrent Rosette, le Grand Caire, le puits de Joseph, la colonne de Pompée, les Pyramides, les Momies, etc.

Le 5 décembre, le P. de Rorde reçut une obédience pour se rendre du côté de Jérusalem par terre avec la

caravanne ordinaire. Pour le P. Deschamps , il monta à Damiette sur une sayque, espèce de bateau turc , aborda à St.-Jean d'Acre , et alla demeurer au couvent de Nazareth jusqu'au 12 janvier 1667 , qu'il retrouva son compagnon de voyage et eut ordre de passer à Seyde ou Sidon , pour y être supérieur de la résidence des Cordeliers et commissaire délégué dans ces quartiers.

Le 1<sup>er</sup> avril , il fut mandé à Rama, qui est à 8 lieues de Jérusalem , et après avoir fait le temps requis , par le service de 18 mois dans sa résidence, il fit son entrée dans cette ville. Il alla visiter les autres lieux de la Palestine consacrés par nos mystères ; mais le P. Gardien de Jérusalem le destinait pour le Grand Caire et voulait l'y faire curé des négocians français. Le P. Deschamps aurait accepté volontiers cette commission , parce qu'il avait résolu de finir ses jours dans la Terre Sainte ; mais une maladie qui le tint six semaines au lit à Jérusalem, l'obligea de repasser en Europe , aussitôt qu'il eut recouvré un peu de force. Il reçut son obédience à cet effet le 26 juillet 1667 , s'embarqua le 20 août sur un vaisseau français qui partait de Seyde ; et sans avoir pris terre en aucun autre port , il arriva à Marseille, le 8 octobre suivant , et revint à Liège , où dix ans après son retour, il donna au public la relation intitulée :

*Voyage de la Terre Sainte et du Levant , par P. F. Barthélemy Deschamps , Récollet de la province de Flandre.* Liège , Pierre Danthez , in-12 , p. 602 , d'un caractère médiocre.

Les approbations sont datées depuis le 18 décembre 1677 jusqu'au 3 août 1678.

L'ouvrage est écrit d'un style simple , coulant, précis et édifiant. L'auteur y montre un peu de crédulité par rapport à certaines traditions populaires ; à cela près , il est curieux et exact dans la description de l'histoire qu'il donne de la plupart des endroits qu'il a vus ,

aussi bien que dans la peinture qu'il fait des mœurs des Arabes , des Turcs et des chrétiens rénégats.

Mr. De Châteaubriand a omis , dans la liste des voyageurs qui ont visité avant lui la Terre Sainte (voir son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*), le P. Deschamps, dont il ignorait sans doute l'existence de son voyage ; car , certainement il en eût parlé, et aurait pu faire quelque usage de sa description de l'église si renommée du St. Sépulcre.

1679. HECHTERMANS (*Henri*), naquit en 1606 , à Bilsen, ou Munster-Bilsen, petite ville de la Campine Liégeoise, connue par son chapitre de chanoinesses nobles.

A l'âge de 15 ans , il entra chez les Dominicains de Maestricht et y fit profession, le 4 août 1622 ; après quoi , ses supérieurs l'envoyèrent faire son cours de théologie en Espagne. De retour dans les Pays-Bas , il enseigna cette science dans les couvens d'Aix-la-Chapelle , de Bruxelles , de Louvain et de Maestricht. Il fut honoré du grade de maître en théologie dans son ordre et de celui de licencié dans l'Université de Louvain. Il se livra aussi à la prédication, et se fit entendre avec applaudissement dans les principales villes de sa province , où il reçut le rang de définiteur. On l'élut trois fois prieur à Maestricht et une fois à Malines. Il fut aussi le premier vicaire de la maison de Tongres en 1643. L'électeur Maximilien Henri de Bavière , archevêque de Cologne et évêque de Liège, le chargea d'une mission auprès du roi d'Espagne , Philippe IV, qu'il exécuta à la satisfaction de l'un et de l'autre.

Le P. Hechtermans mourut le 4 mai 1679 , âgé de 73 ans , et fut enterré dans son couvent de Maestricht, auquel il avait fait beaucoup de bien , particulièrement en y élevant un logement commode pour les hôtes et pour les voyageurs.



1679. **NEESEN** (*Laurent*), né en 1611 à St.-Trond, ville de la principauté de Liège en Hesbaye.

Après ses études d'humanités et de philosophie, il prit l'habit ecclésiastique, étudia en théologie et se fit recevoir licencié en cette faculté dans l'Université de Louvain. Nicolas de Lanckvelt, président du séminaire archiépiscopal de Malines, étant mort en 1639, l'archevêque Jacques Boonen confia le poste vacant à Neesen, et le chargea en même temps d'enseigner la théologie dans cette maison. André Cruesen, qui succéda à Boonen en 1657, lui donna ensuite la théologie de sa métropole. Neesen eut là-dessus un procès à soutenir contre Jean Lacman, que la faculté des arts de Louvain nomma au même bénéfice en 1660; mais il triompha de son adversaire. Outre les fonctions déjà indiquées, il remplit celles d'examineur synodal et de censeur des livres dans le diocèse de Malines. Il trouva même du temps pour prêcher et pour confesser. Ce fut lui qui bâtit la vieille chapelle du séminaire archiépiscopal : il y éleva encore un autre bâtiment, et il y établit une discipline fort exacte. Après l'avoir gouverné l'espace de 40 ans, il y mourut le 22 mai 1679 dans la 68<sup>e</sup> année de son âge.

En mourant, il laissa tous ses biens au séminaire, à condition que les professeurs qu'on y mettrait, fussent toujours tirés du clergé séculier, à l'exclusion des religieux.

On représente Neesen comme un homme extrêmement désintéressé et d'une tendresse extraordinaire pour les pauvres, auxquels il abandonna tout le revenu de sa prébende. Il employa jusqu'à ses meubles pour secourir des étudiants et d'autres personnes dans leurs besoins.

On a de lui : une *Théologie* en 2 volumes in-folio. Lille, 1693. Les matières dogmatiques n'y sont qu'effleurées; quelques-uns le trouveront trop sévère sur quelques points de morale.

\* 1680. PIETKIN (*Lambert*), chanoine de St.-Martin dans l'église cathédrale de Liège, dirigea pendant 35 ans la musique de cette église. Il a joui d'une grande réputation justement acquise, et n'a pas peu contribué par des pensées brillantes et harmonieuses, à porter l'art musical à une perfection inconnue avant lui. Il mourut, chargé d'ans et de vertus, vers 1680, et a été enterré dans le couvent des pauvres Clarisses de la ville de Liège. Lambert Pietkin donna, en 1674, à la chapelle des Flamands qui faisait, en quelque façon, partie de l'ancienne église cathédrale de la même ville, une belle *Ste. Cécile*, peinte par Bertholet-Flémalle. Les musiciens liégeois célébraient autrefois, tous les ans, dans cette chapelle, la fête de cette sainte.

1680. STOCKEM (*Nicolas de*), doyen de la collégiale de St.-Jean l'Evangéliste, à Liège, est un des Liégeois, après les Liverlo, qui ont le plus contribué à répandre le goût des arts dans la principauté de Liège. Dès l'âge le plus tendre, il aima le dessin et la peinture; il en avait même appris les premiers élémens d'un peintre nommé de Brièz, qui était son voisin, et avec lequel il contracta une amitié très-étroite. Il forma une collection de tableaux, qui n'était pas moins précieuse que celle de Lambert de Liverlo: il la remplit surtout des plus beaux ouvrages des artistes liégeois, de quantité de dessins rares, et de plusieurs objets de curiosité. La mort enleva malheureusement Nicolas au milieu de sa carrière, vers 1680. Il disposa de sa nombreuse collection en faveur de son frère, Dom Bernard de Stockem, qui s'était consacré à Dieu dans la Chartreuse de Liège.

Dom Bernard, méprisant sans doute les biens de ce monde, ne sut pas apprécier cette riche collection à sa juste valeur; ce bon religieux, séduit adroitement, d'un autre côté, par un nommé Barthélemi Simonis, qui prenait la qualité de chanoine ducal de Nivelles,

la lui vendit pour peu de chose. Simonis la fit partir pour Bruxelles et la mêla avec beaucoup d'autres tableaux et avec plusieurs raretés qu'il avait en grand nombre. C'était un célèbre *brocanteur* non-seulement en peinture , mais aussi en joyaux , brillans , bijoux , dont il avait une quantité prodigieuse ; il passait pour un des plus curieux et des plus grands connaisseurs de son siècle. Barthélemi Simonis mourut en 1697 , laissant une femme et une fille qui firent imprimer un catalogue de tous les objets précieux du défunt et les mirent en vente publique à Bruxelles.

1681. MASENIUS (*Jacques*), Jésuite, poète distingué, né à Daelhem, aujourd'hui province de Liège, en 1606. Il professa avec un grand succès l'éloquence et la poésie à Cologne , où il mourut le 27 septembre 1681. Il est l'auteur des ouvrages suivans :

1° *Sarcotis* ou *Sarcothea* , poème en vers latins. C'est celui de ses ouvrages qui a fait le plus de bruit dans son temps. *Sarcothea* est le nom que Masénius donne à la nature humaine , qu'il représente comme la déesse souveraine de tout ce qui porte un corps. La perte de *Sarcothée* , ou de la nature humaine (c'est-à-dire , la chute du premier homme), en est le sujet. Ce poème a été tiré de l'oubli par M. Lauder , savant écossais , qui a prétendu que Milton avait beaucoup profité de cet ouvrage. Un homme d'esprit a répondu à ce reproche de plagiat , de la manière suivante : « Milton , dit-il , peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre des poèmes latins faits de son temps , sur ce sujet : de l'*Adamus exul* de Grotius , du poème de Masen ou Masénius , et de beaucoup d'autres , tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le Tasse la description de l'enfer , le caractère de Satan , le conseil des démons. Imiter ainsi , ce n'est point être plagiaire , c'est lutter , comme dit Boileau , contre son

» original ; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangères , c'est nourrir son génie et l'accroître » du génie des autres , c'est ressembler à Virgile , qui » imita Homère en l'embellissant. » Quant à ce qui regarde Masénius en particulier , il est vrai que l'on trouve dans son poème les richesses de l'imagination réunies à celle de la langue romaine , mais le plan de l'ouvrage n'est pas heureusement conçu et l'exécution en est languissante et monotone. Les vers en sont très-beaux , mais l'auteur entasse les mêmes idées sous différents mots , met tableaux sur tableaux , traits sur traits , nuances sur nuances , et épuise son sujet jusqu'à lasser la patience la plus intrépide. C'est un véritable abus de richesses ; c'est une imagination féconde qui ne sait s'arrêter. L'accusation de plagiat intentée contre Milton a produit plusieurs écrits rassemblés en un volume , in-12. Paris , chez Barbon , 1759. L'abbé Dinouart , éditeur de ce recueil , y a ajouté le poème de Masénius , avec une traduction paraphrasée , et les pièces de ce procès.

2° Une espèce d'art poétique sous le titre de : *Palæstra eloquentiæ ligatæ* , 4 vol. in-12.

3° Un traité intitulé : *Palæstra styli romani*.

4° *Anima historiæ , seu vita Caroli V et Ferdinandi*, in-4°.

5° Une édition des *Annales de Trèves* , de Brouwer. Liège , 1670 , in-folio. Masénius est l'auteur des trois derniers livres de cet ouvrage.

6° *Epitome Annalium Trevirensium* , etc. , etc. Trèves , 1676 , in-8°.

1686. BRIAS (*Charles , comte de*) , plus connu sous le nom du P. de l'*Assomption*, né à St.-Guislain en 1625 , descendait de l'illustre famille de ce nom , qui prenait le titre de *premier Pair de Liège*, attaché à la terre de Morialmés , dont les seigneurs étaient comptés parmi les douze vassaux de l'église de Liège.

Il était fils d'un comte de Brias , gouverneur de la petite ville de Mariembourg pour S. M. Catholique , et neveu d'un marquis de Molinghen. Touché vivement de la mort précipitée de ce dernier , il renonça aux avantages que sa naissance lui promettait , et prit l'habit des Carmes-Déchaussés à Douai. Ayant achevé le cours de ses études , il conçut le dessein de se rendre dans la Perse pour y travailler en qualité de missionnaire , et pria son général de le recevoir au séminaire des missions à Rome ; mais on trouva plus à propos de lui donner d'autres emplois.

Il fut longtemps lecteur en théologie, ensuite prieur de son couvent de Douai, puis définitif et provincial. Il n'y avait pas encore un an qu'il était pour la seconde fois dans cette dernière charge, lorsque la mort l'enleva le 23 février 1686 à l'âge de 61 ans.

\* 1683. LIMBOURG (*Guillaume van*) , né à Limbourg, duché de ce nom , ancien professeur de la faculté de médecine en l'Université de Louvain, est fort connu par un traité de matière médicale , intitulé :

*Medulla simplicium ex Dodonæo et Schrodero*. Louvain , 1693 , in-12. Bruxelles , 1724 , in-8°.

\* 1683. LIVERLO (*Lambert de*) , fils de Walter de Liverlo , ancienne famille de Liège , et de Jeanne Des-Fossés , était amateur et protecteur éclairé des arts ; son père lui en avait donné l'exemple : plusieurs églises de Liège étaient décorées de tableaux que ce dernier fit faire par les meilleurs peintres de cette ville. On cite , entr'autres , le *Martyr de Ste. Catherine* qui était dans l'église de la paroisse de ce nom , l'un des plus beaux tableaux de Gérard Douffet , qui fut consumé par les flammes , lors du bombardement de la ville de Liège , en 1691. Lambert était un des plus jeunes fils de Walter. Il embrassa l'état ecclésiastique , et devint

chanoine de Liège, archidiacre de la Hesbaye et prévôt du chapitre de Fôsses. Le prince Maximilien-Henri de Bavière le choisit pour son chancelier dans des temps difficiles et l'employa dans plusieurs négociations importantes, tant avec les ministres de France qu'avec ceux de Hollande. Louis XIV sut distinguer Liverlo, et lui accorda son estime.

Ses ancêtres avaient commencé une précieuse collection de tableaux, qu'il augmenta et enrichit de beaucoup d'autres des maîtres les plus renommés de son temps. Il indiquait lui-même les sujets et les distribuait aux artistes d'après leur genre et leurs forces, qu'il connaissait. Il présidait lui-même souvent à leurs travaux. Douffet et Bertholet-Flémalle nous ont laissé le portrait de Lambert, que Michel Natalis a parfaitement gravé sur cuivre. Son buste a été exécuté en marbre par le célèbre Delcour.

LIVERLO (*Gilles de*), frère du précédent, prieur de la grande Chartreuse de Liège. Il était, dit Loyens, grand architecte. C'est lui, en effet, qui jeta les fondemens du cloître et de l'église de sa maison, qui fut achevé au commencement du 18<sup>e</sup> siècle. C'est encore lui qui, d'après le même auteur, acheta les douze colonnes de marbre qui servaient de soutien au chœur : elles ne furent employées que longtemps après sa mort qui arriva en 1667. Ce chœur était un des plus beaux monumens d'architecture du pays ; c'est un Récollet, appelé le frère Paul Kourz qui en donna le plan et l'exécuta.

Walter de Liverlo, père des précédens, est le fondateur du couvent des Capucins, à Spa ; on voyait autrefois son portrait dans le réfectoire.

La famille de Liverlo fut éteinte vers l'an 1750. Son dernier rejeton épousa une demoiselle de la famille de Vanbuel, dont il n'eut point d'enfans, et il lui laissa

sa grande fortune et son riche cabinet. Cette veuve , déjà parvenue à un âge avancé , épousa un officier français, Mr. de Beauchamps, et lui légua ses grandes richesses. Celui-ci vendit à Liège , une partie des tableaux de cette magnifique collection , amassée avec tant de frais et de soins , et envoya l'autre à Paris où elle fut aussi vendue.

1684. DUMONT (*Henri*) , maître de musique de la chapelle du roi de France et abbé de Silly , né près de Liège , en 1610 , apprit dans cette ville la musique et à jouer de l'orgue. Étonnés de la rapidité de ses progrès , ses parens l'envoyèrent à Paris pour qu'il y perfectionnât ses talens. En 1639 , il obtint l'orgue de l'église St.-Paul dans cette capitale ; et peu de temps après le roi ayant entendu quelques morceaux de sa composition , en fut si content qu'il nomma Dumont l'un des maîtres de sa musique , où il remplaça Spirli et Gobert. Il remplit les fonctions de cette place pendant trente ans, conjointement avec son confrère l'abbé Robert ; la reine, qui aimait la musique de Dumont , donna à cet artiste, le même emploi dans sa maison, et le fit nommer à l'abbaye de Silly.

La musique quise chantait à la chapelle du roi avait été , jusques vers 1670 , composée seulement pour les voix , selon l'ancien système , avec une partie de basse instrumentale , qu'on appelait *basse continue* ; Louis XIV, porté vers tout ce qui a un air de grandeur, désira qu'à l'exemple de Carissimi et de ses imitateurs, les maîtres de sa musique joignissent à leurs motets des accompagnemens d'orchestre : il en parla à Dumont, qui , religieux observateur des décisions du Concile de Trente , répondit au roi qu'il ne pouvait se prêter à ce qu'il désirait. Louis XIV, pour tranquilliser la conscience de son musicien , consulta sur ce point Mr. de Harlay , archevêque de Paris , qui décida que

le Concile de Trente ne défendait pas la symphonie dans les églises , mais la musique qui n'était pas conforme au respect que l'on doit aux saints lieux. Soit que Dumont fût arrêté par un passage de ce Concile , qu'il avait interprété trop littéralement , soit qu'il n'ait pas voulu introduire une nouveauté qui n'était point en harmonie avec ses principes , ou qui renversait ses idées sur la musique , soit enfin , comme il est plus vraisemblable , que le Concile de Trente venait fort à propos pour cacher l'inhabileté du maître de chapelle à se servir d'un orchestre, on ne put vaincre ses scrupules ; et Louis XIV , qui voulait être obéi , lui accorda la vétérance , en 1674 , ainsi qu'il l'avait lui-même demandée , pour se tirer de ce mauvais pas.

Dumont mourut en 1684 , et fut inhumé dans l'église de St.-Paul , dont il avait été organiste pendant 45 ans.

On rapporte que Louis XIV , après avoir pris la ville de Maestricht , en 1673 , y rencontra cet artiste , auquel il demanda ce qu'il faisait dans une ville assiégée : *Sire* , lui répondit-il , *j'y composais un Te Deum pour l'heureux succès de vos armes.*

On a de Dumont cinq messes en plain-chant , connues sous le nom de *messes royales* , qu'on chante aux fêtes solennelles dans plusieurs églises de France.

Ses autres ouvrages sont :

1° *Mélanges à 2 , 3 , 4 et 5 parties avec la basse continue , contenant plusieurs chansons , motets , magnificat , préludes et allemandes pour l'orgue et pour les violes. Livre 1<sup>er</sup>. Paris , Robert Ballard , 1649 , in-4°.*

2° *Mélanges à 2 , 3 , 4 et 5 parties , etc. Livre 11<sup>e</sup>. Ibidem , in-4°.*

3° *Cantica sacra 2 , 3 , 4 voc. et instrumentis modulata , adjectæ itidem litanie 2 , vocibus ad libitum 3 et 4 , cum basso continuo. Liber primus. Paris , Robert Ballard , 1662 , in-4°.*



4° *Motets à deux voix avec la basse continue*. Ibid , 1668 , in-4°.

5° *Motets à 2, 3 et 4 parties pour voix et instrumens avec la basse continue*. Paris, Christophe Ballard, 1681, in-4°. Il est vraisemblable que ceux qui ont été publiés chez le même imprimeur, en 1686 , sous le titre de : *Motets pour la chapelle du roi , mis en musique par M. Dumont , etc.*, sont la seconde édition de ceux-ci.

1685. SLUSE (*Réné François de*), né à Visé , petite ville de la province de Liège , était frère du cardinal de Sluse et du baron de ce nom. Il fut abbé d'Amay , chanoine trésorier de Liège , conseiller et chancelier du prince Maximilien-Henri de Bavière.

« Sluse , dit l'abbé Bossut (*Hist. des Mathém.* , t. I, page 319) , mesura l'aire de la courbe par une méthode très-élégante. » Cette courbe est la *cycloïde*, dont les propriétés nombreuses occupèrent les premiers géomètres de cette époque , y compris Pascal. Dans un autre endroit de son *Histoire des Mathématiques*, l'abbé Bossut dit que ce savant Liégeois se distingua dans cette partie de la géométrie mixte (la construction géométrique des équations du troisième et quatrième degré , par l'extrême élégance de ses constructions.

La géométrie et les mathématiques furent principalement l'objet des méditations de René de Sluse. Il publia sur ces sciences , en 1668 , un ouvrage (son *Mesolabum*), dont les bibliographes français n'ont point parlé ; on ne trouve même pas la notice de ce savant dans la *Biographie Universelle* de MM. Michaud. La première partie de cet ouvrage avait déjà paru séparément. Peu de temps après sa publication , la Société royale de Londres s'empessa d'admettre René au nombre de ses membres. Il est le premier des mathématiciens qui ait écrit d'une manière satisfaisante et nouvelle sur le *cercle* et l'*ellipse* (*Dict. des Mathémati-*

ques de Lalande). Le philosophe Descartes, Sorbière et Saint-Evremond (*Œuvres* de St.-Evremont, tome 3<sup>e</sup>, p. 118), faisaient un cas tout particulier de René ; et le célèbre Viviani n'a pas hésité d'associer son nom à ceux des géomètres les plus renommés du dix-septième siècle (*Œuvres* de Fontenelle, tome 5, p. 74). Tant que Descartes vécut, il entretenait un commerce de lettres avec René ; et le savant Baillet, dans sa *Vie de Descartes*, assure que le philosophe français avait trouvé d'excellentes choses sur les mathématiques et la géométrie, dans les lettres qu'il en avait recues.

Il eut aussi l'honneur d'être en correspondance avec Pascal ; c'en est assez pour en concevoir une haute idée. On trouve une partie de sa correspondance, dans les *Œuvres* de l'illustre géomètre, auquel il fit parvenir quelques solutions des problèmes sur la *cycloïde* proposés aux géomètres de son temps.

René de Sluse avait une précieuse qualité, qui rehaussait le mérite de sa profonde science ; c'est la modestie, qui n'est pas toujours l'apanage des savans : on trouve l'éloge de cette belle union de la modestie à la science, dans ce que Pascal lui-même disait à Sluse, à propos des géomètres qui veulent se faire honneur des productions des autres : « Pour vous, monsieur, vous en êtes éloigné, puisque vous ne voulez pas même avoir l'honneur de vos propres inventions ; car je crois que pour faire savoir que vous avez trouvé, par exemple, cette parabole, qui est le lien des dimensions et des surfaces des solides de la roulette autour de sa base, il faudrait que ce fût moi qui le dise, aussi bien que les merveilles de votre nouvelle analyse et tant d'autres choses que vous m'avez fait l'honneur de me communiquer avec cette bonté que vous avez pour moi, qui m'engage d'être toute ma vie, etc. »

Les sciences abstraites n'occupaient pas tous les loisirs de René de Sluse ; il avait encore étudié à fond

l'histoire de son pays. Il avait fait aussi une étude longue et pénible du droit; c'est ce qui confirme Des Maizeaux dans la *Vie* de St. Evremond, où on lit que ce dernier s'en retournant à La Haye, passa par Liège, et ne manqua pas d'y avoir une entrevue avec René de Sluse, si célèbre, dit Des Maizeaux, par la grande connaissance qu'il avait du droit et des mathématiques; et c'est ce que confirme encore plus particulièrement ce passage de St. Evremond lui-même : « Après l'étude des belles-lettres.... j'aime la science de ces grands jurisconsultes qui pourraient être des législateurs eux-mêmes, qui remontent à cette première justice qui régla la société humaine; qui connaissent ce que la nature nous laisse de liberté dans les gouvernemens établis, et ce qu'on ôte aux particuliers pour le bien public : c'est dans l'entretien de Mr. de Sluse qu'on pourrait trouver ces instructions avec autant de plaisir que d'utilité. » (OEuvres de St.-Evremond, tome 3, p. 113).

A ces talens qui suffiraient seuls pour immortaliser un homme, René de Sluse joignait la connaissance de plusieurs langues; le grec, l'hébreu, l'arabe, etc., lui étaient familiers. Pendant son séjour à Rome, le pape l'employait souvent à traduire des lettres qu'il recevait des évêques grecs, arméniens et des autres prélats de l'Orient (Dict. de Moréri, tome 9<sup>e</sup>, p. 464). Le travail et l'application avaient pour René de Sluse un attrait singulier; il vivait au milieu de ses livres; ce n'était qu'avec une peine extrême qu'on l'en arrachait. Peu d'instans avant sa mort, il se fit transporter dans sa bibliothèque, où il mourut en jetant un dernier regard sur les compagnons de ses veilles laborieuses. Cet homme si distingué par ses connaissances profondes et variées, mourut à Liège, à l'âge de soixante-deux ans et quelques mois. L'épithaphe qu'il composa lui-même et qu'on grava sur sa tombe, atteste sa modestie

et ses sentimens de religion et de piété. On la trouve dans les *Délices du Pays de Liège*. On a de lui :

1° *Mesolabum, sive duæ mediæ proportionales inter extremas datas per circulum et per infinitas Hyperbolas et Ellipses et per quamlibet exhibitæ ac problematum omnium solidorum effectio per easdem curvas. Accessit pars altera de Analyysi et Miscellanea. Leod. Ebur. Apud H. Streeck, in-4°, 1668.* C'est dans cet ouvrage qu'il donne cette analyse dont parle Pascal ainsi que l'abbé Bossut.

2° *De tempore et causâ martyrii B. Lamberti Tungrensis episcopi diatriba chronologica et historica.* Liège 1679. Cette savante et curieuse dissertation est une réfutation de la manière dont le savant Godeau, évêque de Vence, raconte l'histoire du Martyr de St. Lambert dans son *Histoire de l'Eglise*. A en juger par cette dissertation, on doit regretter que Sluse n'ait pas laissé des ouvrages plus considérables sur l'histoire de son pays.

3° *Dissertatio de sancto Servatio, episcopo Trajectensi.* Liège, 1684, in-8°.

SLUSE (*Jean-Gualthier de*), frère du précédent, né comme lui à Visé, l'an 1626. Il fut appelé à Rome par *Jean Walther du Château*, son oncle, secrétaire des brefs, et de la chambre du pape Alexandre VII, et qui était un des plus zélés protecteurs des Liégeois qui allaient étudier les beaux-arts à Rome. Sluse s'y fit bientôt remarquer par sa science et son ardeur infatigable pour l'étude et le travail. Clément IX le reçut au nombre de ses prélats domestiques; il succéda ensuite aux emplois de son oncle. Le pape l'honora de la plus intime confiance, et le consulta dans les affaires les plus importantes. Innocent XI le décora du chapeau de cardinal, le 2 septembre 1686. Il imita son oncle dans son inclination à obliger ses compatriotes; et il se

faisait un plaisir de répandre ses faveurs sur ceux que le désir de s'instruire et de se perfectionner appelaient en Italie.

Sa trop grande application aux devoirs de sa charge et à l'étude , jointe à sa complexion délicate , avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1687 , à l'âge de 59 ans ; c'est le dernier Liégeois qui ait été décoré de la pourpre romaine. L'almanach de Mathieu Laensberg s'exprime ainsi à son sujet : « le cardinal de Sluse mourut à Rome dans sa 59<sup>e</sup> année, après une longue indisposition , universellement regretté , tant à cause de son savoir extraordinaire , que de sa piété et de toutes les grandes qualités qui lui avaient attiré depuis trente ans l'estime des papes et de toute la cour romaine , et qui depuis son élévation au cardinalat , l'avaient fait considérer comme un des principaux ornemens du sacré collège. »

Gualthier de Sluse remplit longtemps avec exactitude et beaucoup d'intelligence le poste important de secrétaire des brefs. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif , et montrent combien il était versé dans la discipline de l'Eglise , l'Ecriture-Sainte et les Saints Pères. Quelque recommandable qu'il fut par les qualités de l'esprit, il l'était davantage par celles du cœur. Détaché des richesses , il se contenta de son patrimoine et des revenus de sa charge , et refusa constamment tout bénéfice. Il laissa une superbe collection de livres, dont le catalogue qui a été imprimé, est encore aujourd'hui recherché par les amateurs. Rome , 1690, 5 vol. in-4<sup>e</sup> , avec le portrait du cardinal.

L'abbé Bouxhon , de St.-Jacques , dans son curieux journal manuscrit en latin , qui vivait alors , dit qu'on eut quelque soupçon que le cardinal de Sluse mourut empoisonné : son billet mortuaire même donne lieu à ce soupçon, puisqu'après avoir dit qu'il succomba plutôt sous le poids des grands travaux qu'il rendit à l'église

que sous celui de l'âge, on ajoute : *Aut aliquo alio morbo oppressus.*

1688. BAVIÈRE (*Maximilien-Henri de*), fils d'Albert VI, duc des Deux Bavières, et de Mathilde de Leuchtemberg, archevêque de Cologne et prince-évêque de Liège, succéda à son oncle Ferdinand, dont il avait été coadjuteur, en 1649, à la presque'unanimité des suffrages du chapitre cathédral de Liège, malgré les intrigues et l'opposition de quelques trésoriers partisans de la France et du prince de Conti. Maximilien est le quatrième prince bavarois qui ait occupé le siège épiscopal de Liège. Tout son règne ne fut qu'une série de malheurs et d'oppression pour le pays : surcroît d'impôts, vexations continuelles, occupation sans cesse renaissante du territoire, tantôt par la France, les Pays-Bas, la Hollande et l'Empire, mesures violentes et despotiques pour réprimer l'anarchie de la plus étrange démocratie, à laquelle le despotisme et les vues intéressées de ses ministres ne furent pas toujours étrangers. Maximilien a pu, dans son cœur, vouloir le bien du pays qu'il était chargé de gouverner, mais son éducation, ses préjugés, son entourage et son luxe y mirent sans cesse obstacle. Le pays était alors partagé en diverses factions : la noblesse désirait la sécularisation, de la principauté : le petit peuple était excité par les intrigues de la France : la bourgeoisie aspirait à l'égalité et à l'indépendance : le clergé primaire voulait la continuation de l'ancien état de choses qui lui était trop favorable pour en désirer le changement : le clergé secondaire qui n'était pas représenté, enviait le sort de l'autre : telle était à peu près l'esprit qui animait les diverses classes composant le pays.

Le jour même des obsèques de son oncle, Maximilien fit publier un édit portant que tous, sans exception, eussent à payer, conformément aux recès des états,

l'impôt sur les grains, pois, navettes et autres graines qu'on portait au moulin ou au pressoir. Pour ne point entendre les plaintes du petit peuple sur lequel cet impôt pesait le plus, il partit pour Bonn après le service funèbre, au grand étonnement de tous, et ne revint à Liège que le mois suivant, pour apaiser une révolte parmi ses troupes bavaroises : il fit pendre neuf des principaux instigateurs de cette émeute, après les avoir fait promener dans la ville avec cet écriteau pendu devant eux : *ainsi seront traités tous ceux qui seront rebelles à son Altesse, à ses ministres et officiers.*

Peu de temps après, il obtint de la reine régente de France, la reddition des château et duché de Bouillon, alors occupés par le vicomte de Turenne. Le cardinal Mazarin par l'entremise duquel il avait obtenu cette faveur, parvint adroitement à le détacher du parti de la maison d'Autriche et à l'attacher étroitement à la France ; ce qui fut une cause de ruine pour la principauté, qui ne tira jamais le moindre bénéfice de son alliance avec cet état, et s'attira au contraire tous ses voisins sur les bras.

Maximilien, à l'instar de ses prédécesseurs, résolu de contenir les Liégeois par la force, et d'empêcher le renouvellement des troubles de l'ancien règne ; assuré du silence du gouvernement français et s'appuyant du consentement de l'empereur, donna tous ses soins à la construction de la citadelle commencée sous le règne de Ferdinand, et continua à faire percevoir avec rigueur les impôts destinés à l'achèvement de ce grand ouvrage et à l'entretien des troupes bavaroises qu'il avait à sa solde et qu'il mit en garnison dans les places fortes de la principauté, au grand détriment des privilèges et franchises du pays.

Les troupes indisciplinées de Charles IV, duc de Lorraine, vivant à discrétion dans le plat-pays, sous la protection de l'archiduc Léopold, gouverneur des

Pays-Bas , Maximilien lui députa à Bruxelles , le comte de Furstemberg et le seigneur de Rosen , pour l'engager à les retirer ; mais , ce prince auquel on n'avait laissé pour tout bien , que ses troupes qu'il vendait à qui lui en donnait le plus , répondit d'un air enjoué à ses envoyés : que si son cousin Maximilien-Henri , qui était puissamment riche , voulait lui prêter une somme d'argent pour entretenir ses troupes , il ne l'inquiéterait pas : qu'au reste , il avait été appelé par la noblesse du pays pour l'assister à le délivrer d'un joug , qu'elle disait insupportable et préjudicier à la neutralité.

Maximilien s'aliéna le cœur de la noblesse liégeoise , et ne put parvenir à l'attirer dans son parti. Il fit décapiter (1651) le bourgmestre Bex , vieillard octogénaire , au grand regret de tous , et qu'il aurait bien voulu lui-même gracier ; mais ce magistrat dévoué aux intérêts du peuple , ne voulut jamais consentir à faire sa soumission à ce prince envers lequel il ne se croyait pas coupable. L'avocat Grandjean fut pardonné ; les autres furent amnistiés.

Cette même année , Maximilien s'étant fait ordonner prêtre à Bonn , revint à Liège s'y faire sacrer évêque. Il officia pontificalement dans l'église cathédrale la veille et le jour de la Toussaint ; cérémonie qui ne s'était pas pratiquée dans cette église depuis l'an 1580 , parce qu'il n'y avait plus eu d'évêques-prêtres.

Le duc de Lorraine (1653), étant venu établir son quartier d'hiver auprès de ses troupes , dans la ville de Waremme , Maximilien le fit prier de se retirer et de cesser enfin de commettre tant de violences et d'extorsions dans un pays qui ne lui était en rien redevable , et ne lui avait donné aucun sujet de guerre. A de si bonnes raisons , ce prince se contenta de répondre : qu'il connaissait trop bien le bon cœur de son cousin , pour croire qu'il voulût donner le moindre déplaisir à un prince dépouillé de ses états ; partant , qu'il le priait



de trouver bon qu'il logeât sur ses terres ; faisant toutefois savoir aux députés de l'évêque , que les troupes du prince de Condé et les siennes n'étaient venues prendre ce quartier d'hiver , qu'à la sollicitation des Espagnols qui les y avaient envoyées. Ne pouvant par ses propres forces espérer de chasser ces troupes , Maximilien s'adressa aux princes du cercle de Westphalie qui , menacés d'un pareil voisinage , envoyèrent leurs troupes qui mirent en retraite ces pillards.

Le grand prévôt de St.-Lambert , prétendument accusé d'avoir des intelligences avec les puissances étrangères , mais dont le véritable tort aux yeux de Maximilien était de parler hautement contre son alliance avec la France au détriment de la neutralité du pays , l'érection de la citadelle , et la multiplicité des impôts dont on accablait le peuple pour entretenir une garnison composée d'étrangers , sans s'inquiéter de la misère publique , fut enlevé et conduit par les ordres du prince , à Kayservaert , au-delà du Rhin. Un pareil trait peint le caractère et le despotisme de ce prince , qui ne pouvait souffrir d'opposition à ses moindres volontés.

Maximilien , en 1655 , obtint définitivement de l'empereur , en échange du territoire de la ville et du fort de Mariembourg , la terre et seigneurie de Herstal , situées aux portes de Liège , et qui étaient une possession de la maison d'Autriche , héritière de celle de Bourgogne et de Brabant. Il honora cette année , le *festin magistral* qu'on était dans l'usage de donner tous les ans , dans une des salles de la maison de ville. Il y fut reçu avec de grandes acclamations , auxquelles il répondit en jetant au peuple par les fenêtres des médailles d'or et d'argent. Une bague précieuse , qui s'échappa dans ce moment d'un de ses doigts , lui fut aussitôt rapportée.

Les Français , sous les ordres du maréchal d'Estrades ,

firent sauter la citadelle de Liège dont ils n'avaient plus besoin, malgré toutes les instances de Maximilien auprès de Louis XIV : la bourgeoisie, et même le clergé, ravis d'être enfin délivrés de cette forteresse uniquement élevée contre eux, la rasèrent de fond en comble. La joie fut telle, que Liège se crut un moment rendue à une liberté entière. Les clefs de la cité furent remises au magistrat : le petit peuple demanda et obtint la cessation de l'impôt sur le sel et la bière : la bourgeoisie réclama auprès du chancelier et du grand mayeur la restitution des anciens privilèges des 32 métiers ; lesquels obtinrent du chapitre cathédral d'assister en corps, et précédés de leurs bannières, selon l'ancien usage, à la procession de la Translation de St. Hubert. Les trente-deux métiers, le mois suivant, déclarèrent qu'ils voulaient remettre en vigueur le règlement d'Ernest de Bavière de l'an 1603, avec l'addition de 1631. L'empereur Léopold, informé de cette déclaration, exhorta les Liégeois, par un rescrit, à se conformer, pour l'élection magistrale, à la réforme de l'an 1649, qui parait aux inconvénients qu'apportait, chaque année, l'*assemblée* tumultueuse des 32 métiers. Sans égard à cette exhortation, et malgré l'exemple du passé, cette ville se replongea dans les troubles et l'anarchie. Charles d'Ans et Nicolas de Plenevaux (ce dernier avait reçu l'ordre du sous-diaconat, ce qui devait l'exclure, selon les lois de la magistrature), furent élus bourgmestres. La discorde ne fit dès-lors qu'augmenter ; l'élection magistrale se continua les années suivantes d'après le règlement de 1603.

Les nouveaux bourgmestres ayant, sans l'intervention du prince, établi un impôt de 30 sous sur le muid de braz, celui-ci le déclara nul. Six commissaires de la cité, dévoués aux intérêts de l'évêque, furent déclarés déchus du droit de bourgeoisie et de leur charge. Le magistrat obtint de la chambre impériale de Spire, une

citation pour que le prince eût à répondre sur le procès en litige depuis Gérard de Groesbeck, au sujet des droits contestés entre l'évêque et la ville de Liège ; ce dernier se plaignit, non sans raison, que dans cette affaire, le magistrat eût agi sans sa participation : qu'il voyait avec peine qu'on avait repris l'ancienne forme d'élection magistrale, et remis en vigueur d'anciens usages abolis en 1649.

Les ministres plénipotentiaires de France et de Hollande étant réunis (1678) à Nimègue, pour traiter de la paix, Maximilien y députa le conseiller Decharneux et Vandervreken, son résident à La Haye, pour y ménager les intérêts de la principauté, revendiquer le duché de Bouillon et les villes du pays de Liège dont la France et la Hollande s'étaient emparées, et demander un juste dédommagement pour les ravages et les extorsions dont le pays avait été victime. Ce prince soutint avec une grande énergie les intérêts de la principauté, et désavoua tout ce que ses envoyés eurent la faiblesse de signer, contradictoirement aux droits bien établis de l'église de Liège sur le duché de Bouillon.

La cité de Liège envoya aussi de son côté, au congrès de Nimègue, Jean Barthélemi de Plenevaux et Augustin Hanus, syndic de la cité, où ils furent reçus avec les mêmes honneurs que les députés des autres provinces ; mais ils trouvèrent quelques oppositions de la part des ambassadeurs de France et d'Angleterre, par suite des précautions prises à l'avance par le baron de Nesselrode, envoyé de Maximilien qui prétendait que le magistrat de Liège n'avait pas le droit d'envoyer des députés aux puissances étrangères, sans son consentement. Après la paix faite entre la France, l'Espagne et la Hollande, les députés de la cité se rendirent de Nimègue à La Haye, où ils conférèrent avec les ministres des états-généraux et en obtinrent la déclaration suivante : qu'ils reconnaissaient et tenaient pour neutre la

ville de Liège , et les manans du pays pour bons amis , voulant qu'ils jouissent de cette déclaration , sans qu'il ne fût apporté aucun empêchement au contraire.

Pour répondre aux plaintes de Maximilien , le conseil municipal et la bourgeoisie envoyèrent en 1677 , l'ancien bourgmestre de Grati , pour conférer avec les députés du prince , qui se trouvait alors à Bonn ; mais les incidens multipliés élevés par ces députés , et la précipitation du magistrat à révoquer la commission de de Grati , le força de rompre les conférences , et de revenir dans sa patrie , qui ne retira aucun fruit de sa légation.

Les gens sages et modérés eurent un moment l'espoir , en 1679 , qu'on pourrait arranger à l'amiable ces nouveaux différends. L'empereur exhorta encore les Liégeois par un rescrit , à suivre la réforme de l'an 1649 , en leur faisant savoir qu'il jugeait cette soumission nécessaire pour faciliter leur réunion avec Maximilien de Bavière , leur prince ; mais tout fut inutile. On continua de faire l'élection magistrale selon le règlement de l'an 1603. Le même empereur , considérant l'opiniâtreté des Liégeois , leur enjoignit en 1680 , dans un diplôme , d'abandonner ce règlement , et d'adopter enfin celui de 1649 , ordonnant à l'électeur de Trèves et au magistrat d'Aix-la-Chapelle de prendre connaissance des difficultés élevées entre le prince et le peuple , et de chercher *avec diligence et vigueur* à les assoupir. Il se plaint dans ce diplôme , du *mépris* que les Liégeois ont *pour les commandemens impériaux* ; il se plaint surtout de ce qu'ils *usurpent les droits* de leur évêque , etc. Cet attentat , ajoute-t-il , *ne devrait pas seulement être cassé , mais aussi devrait être puni par les armes et par les peines établies contre semblables réfractaires , avec l'assistance commune de l'Empire*. Léopold déclara néanmoins qu'il préférerait d'employer des moyens plus doux. On dé-

daigna les conseils et les exhortations de ce prince, qui ne pouvait voir sans inquiétude les troubles de Liège, ville frontière de l'empire, dont les regards se tournaient vers la France. En effet, les fauteurs de l'opposition aux vues de Maximilien, persuadés que la France ne les délaisserait pas, n'étaient pas très-enclins à faire leur paix avec le prince, qui la leur offrit cependant, en 1683, avec des conditions avantageuses. Maximilien accordait une amnistie générale : il laissait aux Liégeois les réglemens de 1603 et 1631, concernant l'élection magistrale, se contentant d'y ajouter quelques tempéramens qu'il jugeait utiles pour éloigner les brigues et les rixes souvent meurtrières, que ces élections entraînaient chaque année avec elles. Cette paix, conclue à Liège, contre toute attente, en 1683, y fut publiée dans le mois de février 1684. Elle était l'ouvrage de deux hommes de bien (Jean de Gaen et Nicolas de Remouchamps), que les trente-deux électeurs avaient mis à la tête du conseil municipal, et qui n'épargnèrent, mais bien inutilement, ni leurs soins, ni leurs peines, pour rétablir l'ordre dans leur malheureuse patrie.

Quoique cette paix fut favorable au peuple, quelques *esprits brouillons* la désapprouvèrent sous divers prétextes, pour échauffer la bourgeoisie et surtout la populace. Les Liégeois se partagèrent en deux partis : les uns pour la dernière paix : les autres contre. Nicolas de Remouchamps, qui en avait été le principal auteur, fut poursuivi et déclaré inhabile à la magistrature parce qu'il n'était pas marié ; Henri Pompée de Macors fut élu bourgmestre à sa place. On prit les armes, la guerre civile se ralluma, et le sang ruissela dans Liège.

Quelques ministres de la cour de Maximilien, qui penchaient du côté de la sévérité, et qui croyaient que ce traité était trop désavantageux au prince, ou plutôt à leurs propres intérêts, fomentèrent de nouvelles dis-

sentions, ou du moins ne s'y opposèrent que faiblement, afin que le peuple l'ayant rompu le premier, le prince fut déchargé de l'obligation de l'observer; tel est du moins le bruit, rapporté par l'historien Bouille, qui nous apprend qu'il était assez répandu et n'était pas sans fondement, quoique le prince n'y eut aucune part.

Renardi et Giloton, ennemis déclarés de Maximilien, ayant été élus bourgmestres selon la forme du règlement de l'an 1603, le prince les proscrivit comme perturbateurs du repos public. Ils s'adressèrent à Louis XIV, pour en obtenir du secours; ce monarque leur écrivit que de la Raudière, son ministre à Liège, leur ferait connaître ses intentions : celui-ci leur dit que son maître souhaitait qu'ils se soumissent à leur évêque. Le cardinal de Bouillon, grand prévôt de Liège, auquel ils avaient également écrit, leur fit les mêmes instances.

Macors, Renardi, Giloton et les autres chefs de la faction, sentant qu'il était urgent et de toute nécessité de se rapprocher enfin de Maximilien, dont le premier ministre, Guillaume Egon de Furstenberg, évêque de Strasbourg, s'était rendu près de Maestricht avec un corps de troupes qui pût le mettre à l'abri de toute surprise, ils lui écrivirent ainsi qu'à Maximilien. L'évêque de Strasbourg, sans vouloir lire leurs lettres, leur répondit qu'il ne pouvait traiter avec ceux qui s'étaient emparés de la magistrature, mais qu'il était prêt à écouter les députés dont la commission serait signée par la bourgeoisie et le corps des métiers. Il s'avança ensuite jusqu'à Visé, sachant bien que la bourgeoisie et les 32 métiers qui la représentaient, ne demandaient pas mieux que de traiter avec leur prince, étant fatigués du joug de la faction.

Les troubles et l'anarchie augmentant de jour en jour dans Liège, l'évêque de Strasbourg fit partir de

Visé un détachement de troupes qui, arrivé aux portes de la capitale, s'y introduisit sans la moindre résistance. Le peuple lui-même arrêta Renardi, Macors et les autres chefs; on fit leur procès; et ils furent décapités, malgré les instances du clergé et des personnes les plus distinguées. Ce ne fut qu'après leur supplice que Maximilien-Henri de Bavière entra dans Liège. Ce prince publia une amnistie générale. Se trouvant maître de Liège, il y établit une régence qui prit le gouvernement de la cité. On dressa par son ordre un nouveau règlement, qui fut publié le 28 novembre de la même année.

Par ce nouveau règlement, inconstitutionnel il est vrai, Maximilien établit sur une base solide la tranquillité de la ville de Liège. Il renferma, par cet édit, les trente-deux métiers dans seize chambres, et fixa le nombre des bourgeois dont chaque chambre devait être composée : les *composans* des chambres représentaient la *généralité* des citoyens de la capitale. Depuis lors, on se servit jusqu'en 1790, du mode d'élection magistrale indiqué par ce nouveau règlement qui assurait le repos public et procurait à chaque individu une parfaite sécurité dans ses foyers.

Maximilien qui avait fort à cœur qu'on eût démoli la citadelle, ne se vit pas plutôt maître de la cité, qu'il la fit reconstruire, quelques instances qu'on lui eût pu faire pour le détourner de ce dessein. Il fit faire aussi une espèce de redoute, appelée *Dardanelle*; au milieu du Pont-des-Arches, pour en cas de besoin, rompre la communication entre le quartier d'Outre-Meuse et le reste de la ville. Les états du pays, pressés par l'évêque de Strasbourg, premier ministre du prince, accordèrent les subsides nécessaires pour ces travaux, mais ce ne fut point sans murmurer.

Maximilien mourut le 3 juin 1688, dans son palais de Bonn, après avoir gouverné l'église de Liège l'es-

pace de 38 ans. Il fut enterré dans la chapelle des Trois-Rois de son église métropolitaine de Cologne. Sa mort ne fut point sensible aux Liégeois, auxquels il était devenu fort odieux.

1689. SCAILLE (*Henri*), né à Dinant dans la principauté de Liège en 1624, ayant fait ses humanités chez les Jésuites de cette ville, il vint étudier en philosophie au collège du Lys à Louvain, et il eut le septième rang à la promotion générale de 1643. Après cela, il prit l'habit ecclésiastique et fut reçu au grand collège de la même Université, où en servant de copiste au D<sup>r</sup> Jean Sinnich, président de cette maison, il employait le reste de son temps à l'étude de la théologie.

A peine eut-il achevé son cours, que Sinnich lui procura la présidence du collège de Divœus. Scaille prit possession de ce poste le 27 juillet 1651, et le garda jusqu'en 1679, qu'il fut choisi par l'étroite faculté de théologie pour succéder à André Laurent, président du grand collège, étant alors docteur en théologie. Il était aussi depuis 15 ans l'un des régens de cette faculté. Enfin, il fut professeur ordinaire en théologie et chanoine du 2<sup>e</sup> rang à St.-Pierre de Louvain depuis le 9 janvier 1663. Le 25 mai 1679, il obtint une chanoinie du 1<sup>er</sup> rang attachée à la chaire du catéchisme, dans laquelle il fut encore le successeur de Laurent. Il fut ensuite élu président des Sabbatines, et eut quelques voix pour être doyen du chapitre de St.-Pierre.

Il mourut le 15 mai 1689, et fut enterré à St. Pierre dans la chapelle de St.-Charles.

1690. PASMANS (*Barthélemi*), né à Maestricht, en 1641.

Docteur en théologie à Louvain, il obtint la place de président au collège d'Arras, où il forma d'excellens



sujets. Il servit très-utilement l'évêque de Ruremonde, dont il fut le conseil. Ce docteur mourut à Louvain en 1690 à 49 ans.

On a de lui, sur la règle des mœurs, un grand nombre de *thèses* qui renferment des leçons utiles.

1690. OTTEN (*Thomas*), ministre calviniste à Sittart, petite ville du Comté de Looz, vit, pendant la nuit du 26 au 27 septembre 1688, une femme en habit noir, avec une épée dont le pommeau était couché sous sa joue gauche. Il aperçut en même temps des charbons allumés dans l'air, des vaisseaux sans voiles et quantité d'autres choses. S'étant éveillé, il se rappella ce qu'il avait songé et ne douta nullement que ce ne fussent des visions prophétiques; ce qui le confirma dans sa pensée, c'est que dans le même temps, quelques Luthériens avaient eu des révélations semblables à Lunebourg, et que Simon de Vries en avait porté un jugement favorable dans son *Traité historique des démons, des spectres*, etc. Sur ce fondement, Otten appliqua depuis une partie de sa vision à la révolution arrivée en Angleterre en 1688; et le reste à l'établissement de la nouvelle Jérusalem, au règne de l'antéchrist, etc.

C'est ce qui a produit l'ouvrage intitulé :

*Vision des choses à venir jusqu'à la fin du monde, révélées par le Seigneur à l'un de ses plus indignes serviteurs en 1688*, publiée pour réveiller l'église de Dieu, avec des réflexions tant sur ladite vision, que sur les promesses contenues dans sa sainte parole et le temps de leur accomplissement. En flamand. Utrecht, Aut. Schouten, 1693, in-12.

L'auteur aspirait sans doute à un brevet de visionnaire, quand il fit part de ses rêveries au public. Il mourut en 1693.

**1690. WAIHA-BAILLONVILLE** (*Guillaume, baron de*), né en 1615, au château de Melreux, descendait des comtes de Duras. Destiné par ses parens à poursuivre la carrière militaire, mais rejetant les vues d'ambition que sa naissance pouvait lui inspirer, à l'âge de 20 ans, il se consacra à Dieu dans la compagnie de Jésus. Sorti de son premier noviciat, il fut employé suivant l'usage à régenter les basses classes, et en particulier la rhétorique. Six ans après, il fut chargé d'enseigner la philosophie à Douai. Il fut ensuite supérieur du séminaire de Notre-Dame à Mons, et recteur du collège de sa compagnie dans la même ville. Il fut depuis recteur du collège de Luxembourg. En 1675, il se trouvait à Lille; delà, il passa ses dernières années à Liège, où il mourut le 11 novembre 1690, à l'âge de 75 ans :

Guillaume, dans sa première jeunesse, d'un caractère impétueux et décidé, aimait avec excès les exercices violens; un précepteur sage dompta ses passions et fit changer ses goûts. Il se livra dès-lors à l'étude des langues avec ardeur. Il a publié l'ouvrage suivant, que l'abbé de Feller cite dans sa *Biographie* (art. Godefroi de Bouillon), comme étant d'une latinité pure et nerveuse.

*Labores Herculis Christiani Godefridi Bullionii.* Liège, Arnold de Bronckart, 1688, in-12 de 502 pag., suivi d'une *Historia Synopsis*. Cet ouvrage divisé en sept livres, est dédié à l'empereur Léopold I<sup>er</sup> qu'il compare à Godefroid de Bouillon, à la famille duquel les ancêtres de Guillaume avaient été alliés.

**1694. DELCOUR** (*Jean Gilles*), peintre, né à Hamoir, ancien comté de Logne, où il a fondé une chapelle. Il passa le temps de ses humanités à Liège près de son frère, qui n'épargna rien pour lui faire acquérir des connaissances utiles, et le mettre à même

de s'avancer. Dès l'âge le plus tendre , son inclination le porta vers la peinture , et il eut le bonheur de recevoir de Bertholet-Flémalle les premières notions de cet art : il suivit avec assiduité les leçons de cet habile peintre.

Delcour partit ensuite pour l'Italie, où il étudia avec soin les merveilles de l'art de ce beau pays , et où il acheva de se perfectionner en copiant les ouvrages des plus grands maîtres, entr'autres, la *Chûte de Simon-le-Magicien* , qui se trouvait dans l'église collégiale de St.-Pierre à Liège , et les grandes *Batailles de Constantin contre Maxence*, qu'il a copiées d'après les originaux à fresque de Raphaël. On les regarde comme les chefs-d'œuvre de notre artiste.

Ces tableaux , qui sont aujourd'hui en la possession de MM. Desoer de Liège et de Solières , ont d'autant plus de prix aujourd'hui , que les originaux de l'immortel peintre italien étant presque entièrement gâtés, nous en retrouvons une imitation parfaite dans les copies de Delcour.

C'est à Rome qu'il peignit encore le tableau de *l'Assomption de la Vierge* qui était sur le maître-autel de Guillelmins à Liège : on a critiqué dans le temps ce morceau , mais on a observé aussi que l'envie et l'intention de nuire ont eu beaucoup de part à cette critique.

De retour à Liège , il fit la *table d'autel* de l'église collégiale de St.-Pierre qui représente ce saint. On pouvait encore voir de sa façon un *Ange Gardien* dans le couvent des Anges à Liège , où il entreprit , vers 1690 , le *plafond* de l'église de Notre-Dame-aux-Fonts. Ce grand travail qui n'existe plus , l'épuisa beaucoup. Le cardinal de Bouillon qui était grand prévôt de St.-Lambert , voulut avoir quelques-unes de ses pièces , et les paya généreusement. Gilles Delcour , après avoir bien dîné , mourut subitement à Liège , en 1694. Il a été enterré dans l'église paroissiale de St.-Martin.

**DELCOUR** (*Jean*), célèbre sculpteur, frère du précédent, né à Hamoir, petit village sur la rivière d'Ourthe, vers le milieu du 17<sup>e</sup> siècle, de Gilles Delcour et de Gertrude Colette, s'attacha à la sculpture avec cette ardeur qui anime tout artiste, lorsqu'il est libre dans son choix. La ville de Liège, peu éloignée du lieu de sa naissance, fut celle où il reçut, ainsi qu'on le croit, les premiers principes de son art, et où il se fixa dans la suite : mais c'est à Rome, où il fit deux voyages, que l'étude de l'antique, et les leçons des plus habiles maîtres de ce temps, mirent le comble à sa réputation. Vanban, instruit de ses talens, voulut l'engager à faire la statue équestre de Louis XIV, qui devait être posée sur la place des Victoires à Paris, et qui a été exécutée depuis par Desjardin de Bréda ; Delcour s'en excusa sur son grand âge et ses infirmités. Il mourut à Liège, le 4 avril 1707. Les principaux ouvrages de ce célèbre artiste sont à Liège et dans le Brabant. On admire encore à Liège : 1<sup>o</sup> le *Sauveur au sépulcre*, en marbre blanc, qui était dans l'église des religieuses dites *Bons-Enfans*, et qui est placé aujourd'hui dans l'église cathédrale.

2<sup>o</sup> La *Statue de St. Jean Baptiste*, en bronze, au-dessus de la fontaine, rue Hors-Château. Ce beau morceau a essuyé quelques critiques, non du côté de l'art, mais parce qu'il donne l'idée d'un repos d'Hercule, plutôt que d'un St. Jean Baptiste dans l'action de baptiser. Cependant, si l'on considère qu'il s'agissait de décorer un massif d'architecture assez lourd, érigé depuis trente ou quarante années, et qu'on voulait conserver ; si l'on fait attention qu'on exigeait, selon toute apparence, qu'il représentât ce sujet préférablement à tout autre, tant à cause de l'allusion à une fontaine, que parce que cette fontaine était située dans la paroisse dédiée à ce saint, on comprendra facilement qu'une figure décharnée, assise sur un rocher, aurait fait un très-mauvais effet.

3° La *statue de St. Jean Baptiste*, en bois, *préchant dans le désert*, qui se voyait dans l'église paroissiale de ce saint. Cette belle statue, prouve son talent lorsqu'il n'était pas gêné par les circonstances.

4° La *Fontaine*, en marbre, de la rue Vinave-d'Ile. L'ordonnance en est très-belle, de même que la *statue* en bronze de la *Vierge*, et les *quatre lions* de ce métal qui la décorent. Mr. Dreppe, peintre, a gravé ce monument à l'eau-forte.

La modestie et la probité de Delcour ajoutaient encore à l'éclat de ses talens. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégans et ses draperies bien jetées.

1694. ELDEREN (*Jean-Louis d'*), évêque de Liège.

Il succéda au prince Maximilien-Henri de Bavière, mort le 3 juin 1688, après 38 ans d'un règne fort orageux, mais dont il appaisa la rigueur par la sagesse de ses édits, qui parvinrent à calmer l'irritation et les passions effrénées des partis.

Le nouvel évêque sut profiter du bon effet que produisit son règlement pour l'élection des magistrats. Les abus, qui se commettaient dans la principauté, ayant été extirpés par cette loi salulaire, son règne fut tranquille et ses sujets heureux et soumis. Cet état paisible fut quelque temps troublé par les puissances alors belligérantes, qui couvraient presque tout l'occident de leurs troupes. La ville de Liège fut même exposée à un bombardement pendant quelques heures.

Mais les soins que se donna ce prince pour garantir le pays, autant que les circonstances le lui permettaient; et les promesses qu'il fit de dédommager les propriétaires des édifices ruinés par le bombardement, furent des preuves incontestables de l'affection qu'il portait à son peuple.

Il mourut en 1694, dans la 6<sup>e</sup> année de son règne.

1694. **DESONKEUX** (*Jean*), religieux bénédictin de St.-Hubert en Ardenne, sous le nom de Dom Adalric, né à Verviers en 1655, fit ses études à Liège, dédia ses thèses sur la philosophie universelle qu'il soutint au séminaire de cette dernière ville, au comte Ferdinand de Linden, gouverneur du Franchimont, fut reçu religieux profès à Saint-Hubert en 1681, professeur de philosophie, en 1687. Il prêcha à Luxembourg, en présence de Louis XIV, qu'il avait été chargé d'aller congratuler au nom de toute la province, fut ensuite chargé de se rendre à la cour de Vienne, avec le titre de coadjuteur-abbé pour y mettre l'abbaye de Saint-Hubert sous la protection spéciale de l'empereur, en 1694, après la mort de Jean-Louis d'Elderen, prince évêque de Liège. Il fut député par son monastère pour assister aux cérémonies et fêtes qui eurent lieu lors de l'élection du prince Joseph Clément de Bavière. De retour dans son monastère, il fut attaqué d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours.

C'était, disent les mémoires du temps, un homme d'une vaste érudition et d'un profond savoir, grand ami du prince Joseph Clément comme il l'avait été de son prédécesseur.

Dom Jean François ne mentionne pas Desonkeux en sa *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de St.-Benoît*, 4 vol. in-4°.

**DESONKEUX** (*Henri*), frère du précédent, né à Verviers, en 1650, mort à Namur vers 1707, où il s'était retiré à la suite du prince Joseph Clément de Bavière, alors proscrit. Desonkeux a laissé des *Mémoires* encore inédits sur Verviers, Liège, Limbourg et le pays des environs, pendant la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle. Mr. l'avocat de Thier, de Theux, est possesseur de ces mémoires des plus curieux.

1697. **MIVION** (*Nicolas-François*), né à State près

Huy, en 1656. Son père, ancien officier de S. M. C. se trouvant à Huy pendant les guerres, y épousa Clémence Longrie dont il eut ce fils. Il eut le bonheur de se faire un protecteur et un ami dans la personne de Jean-Louis, baron d'Elderen, alors grand doyen de Liège, qui le reçut chez lui dès sa plus tendre jeunesse. Nicolas Mivion abandonna bientôt l'étude du latin, qu'il avait commencée, pour s'adonner entièrement au dessin, ensuite à la gravure et à la ciselure où une forte inclination l'entraînait et où il a particulièrement excellé. Ne trouvant pas alors dans son pays, de bons maîtres dans cet art, dans lequel il désirait se perfectionner, il alla à Paris, où il fit des progrès rapides. Ses ouvrages en orfèvrerie et en gravure lui ayant bientôt concilié les suffrages des gens de l'art et des amateurs, il fut employé à graver les coins des monnaies du roi. Il était décidé à s'établir à Paris, lorsque son bienfaiteur le rappela à Liège, vers l'an 1686; mais ne consultant que la reconnaissance, et méprisant le sort avantageux que de grands talens devaient lui procurer dans un lieu où le génie est toujours sûr d'avoir une récompense; il revint dans sa patrie. Le chapitre de St.-Lambert le choisit, peu de temps après, pour son orfèvre. C'est à cette époque que Mivion fit ces belles pièces, qui lui assurent une place distinguée entre les artistes liégeois. Jean-Louis d'Elderen, son protecteur, étant parvenu à la principauté de Liège, en 1688, le nomma son orfèvre et le graveur des coins de ses monnaies. Une application trop assidue au travail jointe à une complexion délicate, lui firent contracter une maladie de poitrine, dont il mourut en 1697. On a de Mivion, quoique mort jeune, une étonnante quantité d'ouvrages, comme *figures, coupes, calices, chandeliers*, etc., répandus dans les églises de la ville de Liège et dans celles des environs. Peu d'orfèvres ont porté l'art de la ciselure à un plus haut degré de perfection que lui. Ses ouvrages les plus remarquables sont :

1° Un *St. Joseph*, en argent, commencé par Henri Flémalle, mais qu'il a achevé et donné la dernière perfection.

2° Une *Vierge* que l'on voyait dans l'ancienne cathédrale de Liège.

3° Une autre *Vierge*, qui se trouve dans l'église de St.-Adalbert à Liège.

4° Le *grand devant d'Autel* de l'ancienne cathédrale.

Ces morceaux furent généralement applaudis et sont encore très-estimés.

1697. DESCHAMPS (*Bertholet* ou *Barthélemi*), juriconsulte estimé et l'un des greffiers du conseil ordinaire, né à Liège. Il avait rempli son portefeuille d'une prodigieuse quantité de *Mémoires* sur toutes les familles nobles et patriciennes du pays de Liège, mais sans avoir aucun dessein d'en faire part au public; il offrait sur presque toutes ces familles des détails très-curieux. Bertholet Deschamps mourut en 1697. Loyens, auteur du *Recueil Héraldique*, nous apprend que ses *manuscrits* ont passé dans la bibliothèque de Mr. Duchâteau, bourgmestre de Liège, en 1716.

1697. SILVIUS (*Jacques*), gardien du couvent des Récollets de Verviers, est l'auteur d'une relation très-curieuse, qu'il a publiée sous le titre : *Abrégé des changemens miraculeux arrivés l'an 1692, le 18 septembre, dans l'Image de la Ste. Vierge et de son Fils*, chez les PP. Récollets de Verviers. Liège, 1697, in-12, avec figures; plusieurs fois réimprimé.

1699. BLAVIER (*Jean-Antoine*), né à Liège, en 1620, entra chez les FF. Mineurs conventuels de la province de Liège, à l'âge de 19 ans. Il fit ses études de philosophie à Cologne, et celles de théologie à Munster en



Westphalie , où il soutint des thèses sur cette science avec un grand succès ; de retour à Liège , il l'enseigna avec une grande réputation dans le couvent de son ordre , depuis l'an 1647. Il succéda à son frère Jean Eustache dans la charge de provincial ; il fut encore élu commissaire-général de la province de Cologne ; et enfin Maximilien-Henri de Bavière le nomma son suffragant de Liège , le 30 janvier 1654. Il continua d'exercer le provincialat jusqu'au 9 juillet suivant , qu'il obtint sa confirmation du pape Innocent X , qui le créa évêque titulaire de Dionysie. Blavier avait été suffragant sous trois princes-évêques , savoir ; Maximilien-Henri de Bavière, Jean-Louis d'Elderen et Joseph-Clément de Bavière. Comme religieux , il avait toujours été un modèle pour ses confrères ; l'élévation aux grandes charges n'altéra en rien sa modestie ; il faisait toujours le premier ce qu'il commandait aux autres , et les entraînait tous par la force de son exemple. Devenu suffragant , il n'oublia pas ses anciens confrères , et exerça particulièrement ses largesses envers eux. Il vécut en paix et poussa très-loin sa carrière , n'étant mort que le 9 juillet 1699 , à l'âge de 79 ans , dans la 45<sup>me</sup> de son épiscopat. Ses obsèques furent célébrées avec magnificence par le grand-doyen et les chanoines de la cathédrale , dans l'église des Mineurs à Liège , où il avait demandé à être enterré dans le chœur , près du maître-autel.

1699. ARCIS (*Lambert d'*) , né à Liège , en 1625. Cet homme respectable , jeune encore , ayant quitté les lieux de sa naissance , et s'étant fixé à Rome , fut souvent témoin lui-même de la détresse de quantité de ses compatriotes qui , arrivés dans cette ancienne capitale du monde , y végétaient sans ressources et sans moyens , et ne pouvaient dans une pareille situation , faire germer les talens qu'ils avaient reçus de la nature.

Ce généreux citoyen laissa donc, par son testament, en date du 22 octobre 1696, la plus grande partie de ses biens pour fonder à Rome un collège qui fut destiné à y accueillir et à y bien traiter les jeunes gens de sa nation. Par ce testament, qui commence par ces mots assez remarquables : *Seigneur, ayez pitié de moi, car je suis devenu étranger à mes frères, et comme inconnu aux enfans de ma mère*, il exclut, dans un de ses articles, du bénéfice de sa fondation, les habitans du quartier d'Outre-Meuse de la ville de Liège, mais les habitans de ce quartier sont parvenus depuis quelque temps à éluder cet article.

Ce bel établissement est connu à Rome, sous le nom d'*Hospice Liégeois*. Il faut être né à Liège, ou dans les environs, pour avoir l'entrée du collège, où on a le droit de demeurer cinq ans et où on est exempt de toute dépense. C'est toujours un Liégeois qui en est le recteur. Les parens du fondateur, quand ils s'y présentent, jouissent de quelques prérogatives. C'est à ce collège, dit l'illustre Grétry, qui y était resté quelques années, que la ville de Liège doit, en partie, les bons artistes qu'elle a possédés et qu'elle possède encore (voir ses *Mémoires* sur la musique, tome I<sup>er</sup>, page 125).

Lambert d'Arcis passa toute sa vie à Rome où il mourut en 1699.

Par suite des troubles de la révolution française, ce bel établissement avait été abandonné; mais graces au roi Guillaume et à la sollicitude de la province de Liège, il est maintenant rétabli dans sa première vigueur; et depuis, bien des Liégeois y ont commencé leur carrière avec succès.

1699. ARDENNES (*Gilles d'*), né à Huy, vers l'an 1617, était orfèvre et ciseleur. Il resta plusieurs années en France et en Allemagne, où il acquit une réputation, surtout par ses *belles statues et autres morceaux des plus*

*importans*. Après une longue absence, il revint dans sa patrie pour y jouir tranquillement d'une fortune considérable qu'il avait acquise par ses travaux; il mourut à Liège en 1699, âgé de plus de 80 ans.

1703. BLONDEL (*François*), né à Liège en 1613. Ayant achevé ses premières études, il se tourna du côté de la médecine, qu'il étudia vraisemblablement à Cologne. L'ayant pratiquée quelque temps et y ayant acquis des connaissances assez étendues; il se rendit à la cour de Philippe-Christophe de Sateron, archevêque et électeur de Trèves, qui l'honora du titre de son médecin. Le prince étant mort en janvier 1652, Blondel alla s'établir à Aix-la-Chapelle, où il fut nommé médecin-pensionnaire de la ville. Il s'y fit estimer, non-seulement par le succès de ses cures, mais encore par les soins qu'il se donna pour mettre en vogue l'usage des bains chauds de cette ville et du voisinage; ce qui engagea la régence du lieu à le nommer sur-intendant de ces bains.

Blondel fit honneur à sa profession par l'âge auquel il parvint, car il avait 90 ans lorsqu'il mourut fort regretté à Aix-la-Chapelle le 9 mai 1703. On voit son portrait à la tête de la 3<sup>e</sup> édition latine du n° 2.

Nous avons de lui les opuscules suivans :

1<sup>o</sup> *Lettre de F. Blondel à Jaq. Didier, touchant les eaux minérales chaudes d'Aix et de Borset; et à Jean Gaen, sur les prémices de la boisson publique des mêmes eaux et les cures qui se sont faites par leur usage.* Bruxelles, Jean Mommart, 1662, in-12.

2<sup>o</sup> *Thermarum Aquis Granensium et Borcetianarum descriptio; congruorum quoque ac salubrium usuum balneationis et potationis elucidatio. Aquis Grani, Ant. Metternich, 1671, in-16, p. 233.—It. Trajecti ad Mosam, Jacobus du Preys, 1685, in-16, p. 208.—It. sous ce titre: Thermarum Aquis Granensium et Borcetianarum.*

*elucidatio et Thaumaturgia, sive admirabilis earumdem natura, et admirabiliores sanationes, quas producunt in usibus balneationis, potationis, opera Francisci Blondel, senioris, medici poliatri, et primi hujus Thermo-potationis promotoris et superintendentis : Editio tertia, sincerissima prioribus auctior et emendatior, sumptibus auctoris, Aquis Grani, typis Johannis Henrici Clemens, 1688, in-4°, p. 160. Dédié à la régence d'Aix-la-Chapelle. — It. traduit en Allemand et imprimé dans la même ville en 1688, par ordre de la dite régence. — It. en flamand, dans l'ouvrage qui suit :*

*3° Description de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle, et des fontaines minérales qui s'y voyent, ainsi que de ses environs, de ses édifices et de ses belles vues, par François Blondel — avec une instruction touchant l'usage qu'on y doit faire desdites eaux minérales à certaines heures du jour, pour rétablir la santé des personnes affligées de diverses maladies. — Ouvrage orné de figures, et imprimé par ordre de la régence d'Aix-la-Chapelle. En flamand. Leyden, Jean Duvivié, 1727, in-4°, p. 223.*

1703. MALTE (*Herman François de*), né à Liège en 1638, était fils de Nicolas de Malte et de Bertholine de Hults dit Hosset. Il emprunta moins de lustre de sa naissance qu'il n'en reçut des grandes qualités dont la nature l'avait favorisé. La beauté de son génie commença à se faire connaître par la rapidité de ses progrès dans la philosophie et dans les belles-lettres; rien n'égalait ceux qu'il fit dans la jurisprudence.

Décoré du bonnet de docteur dans l'Université d'Orléans, il revint à Liège, résolu de consacrer au bien de sa patrie le fruit de ses études et de ses talents. Son éloquence, sa profonde érudition, soutenues d'une précision d'esprit et d'une netteté d'expressions, qui

rendaient sensibles et aisées les questions les plus embrouillées et les matières les plus obscures, méritèrent des applaudissemens qui se renouvelaient chaque fois qu'il paraissait au barreau. Sa gloire ne demeura pas renfermée dans le sein de sa patrie ; la renommée prit soin de la publier ; bientôt il fut consulté de toutes parts, et les emplois les plus importants lui furent déferés. Son prince le fit conseiller de sa souveraine cour féodale et de son conseil privé ; Liège le choisit pour son bourguemestre, et les Etats du pays pour leur député perpétuel. Sa Majesté Catholique le nomma son résident ; Louis-le-Grand, dont la seule approbation est un éloge décisif, fit tant de cas des lumières et de l'habileté de ce fameux jurisconsulte, qu'il lui confia le soin de démontrer la solidité des droits de son auguste maison, et la nullité des prétentions de celle d'Autriche à la couronne d'Espagne. Ce grand prince, aussi généreux que juste et éclairé, fut si content de l'ouvrage de ce savant homme qu'il le gratifia d'une pension considérable et l'honora de son portrait en médaille d'or. Une distinction si glorieuse fixa en sa faveur l'estime et l'attention générale. Député vers les états-généraux des Provinces-Unies, il s'acquitta de cette commission avec une sagesse, qui fit autant d'honneur à son habileté qu'au discernement des Etats du pays de Liège qui l'avaient nommé. Leurs Hautes Puissances lui donnèrent les marques les plus flatteuses de leur parfaite estime, et lui firent présent d'une chaîne d'or en témoignage de la satisfaction qu'ils avaient de sa conduite.

Ce fut dans les momens de loisir que lui laissait la multitude de ses importantes occupations, qu'il composa cet ouvrage qui a pour titre : *Les Nobles dans les tribunaux*, etc., où les questions, qui concernent la noblesse, sont agitées et définies sur les matières les plus intéressantes. Cet ouvrage, qui a mérité l'appro-

bation des plus habiles jurisconsultes , et particulièrement de ceux de France , devait comprendre une seconde partie qui n'aurait traité que du criminel ; mais la mort de ce célèbre auteur , arrivée le 30 mai 1703 , a été cause que cet ouvrage est demeuré imparfait.

Il avait épousé Marguerite Jaquemin , dont le père , échevin de Dinant , avait été quatre fois bourguemestre. Bertholine , sa fille cadette , le suivit de près au tombeau , et fut enterrée comme lui à Namur dans l'église de Notre-Dame. On a consacré à leur mémoire et gravé sur leur tombeau les deux distiques suivans :

Terrestri domino vixit, divoque fidelis  
Mortuus, hic infra fidus utriusque jacet.  
Filia fida, suo nollens superesse parenti,  
Hic recubat, fidum, fida secuta patrem.

1708. RANNEQUIN ou RENNEQUIN. C'est par l'un ou l'autre de ces noms , qu'on désigne assez généralement en France, Suallem Renkin, auteur du projet et constructeur de la célèbre machine de Marli.

Renkin, né à Jemeppe près Liège, en 1644, était fils d'un charpentier et suivit la profession de son père. L'exercice pratique de son art fut , à peu de chose près, tout ce que son éducation lui fit acquérir. Le professeur Frédéric Weidler, qui a vécu de son temps, qui a visité et décrit sa machine peu de temps après sa mort, et qui s'est trouvé en relation avec ses collaborateurs, amis et parens, dit de lui : « *Erat interim Rannequinius fere analphabétos, sed manuariâ arte excellens.* » L'épithète grecque, qui rappelle le style bigarré des érudits des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, annonce que Renkin ne savait pas, ou savait à peine lire ; mais il était doué d'une intelligence peu commune ; et on l'avait, dès sa tendre jeunesse, constamment employé aux charpentes des machines en usage pour les épuisemens des eaux souter-

raines, qui gênent l'exploitation des houillères, parties importantes des produits du territoire liégeois.

Lorsque Louis XIV eut fait bâtir le château de Versailles, il donna ordre à Colbert d'aviser aux moyens de pourvoir cette demeure royale de l'eau qui y manquait. On trouva bien, dans les environs de Versailles, pour fournir aux embellissemens des jardins, des eaux supérieures propres à remplir l'objet particulier de décoration qu'on avait en vue. Les hommes les plus habiles du temps, dans la science du nivellement et de la conduite des eaux, furent employés au projet et à l'exécution d'un vaste système d'emmagasinement et de conduite d'eaux, digne de remarque, et qu'il est important de conserver et d'entretenir. Mais ces eaux, qu'on désigne par l'épithète de *blanches*, considérées relativement à l'hygiène, sont d'une mauvaise qualité; et il fallait, pour suppléer à ce défaut, se procurer de l'eau potable par l'établissement d'un second système hydraulique. Les renseignemens pris par Colbert, d'après les ordres du roi, le déterminèrent à s'adresser au baron de Ville, propriétaire de la terre de Modave, située aux environs de Liège, dont le château et les jardins, aussi élevés que l'aqueduc de Marli, recevaient de l'eau par le moyen d'une semblable machine, simple, assise sur la petite rivière du Hoyoux, et dont Rennequin était l'auteur. De Ville, dont la fille unique a épousé depuis un duc de Montmorency, ayant appris par lui-même à connaître les talens supérieurs de Rennequin pour les mécaniques, l'emmena avec lui à Paris.

Des examens et des opérations préliminaires avaient fait décider que les eaux potables de Versailles seraient fournies par la Seine, et que la prise d'eau serait établie dans le voisinage de Bougival, un peu au-dessous du village de Lachaussée et vis-à-vis Louvecienne. Il restait à trouver les moyens de faire franchir au fluide le seuil établi par la nature, entre les points de déri-

vation et d'affluence. Le projet de mécanisme fut présenté au ministre ; et pour avoir des données certaines sur la puissance motrice , on exécuta devant le roi , au château de St.-Germain , un essai en grand de l'effet dont est capable une roue hydraulique , mue par le courant de la Seine pour élever l'eau prise dans le lit même du fleuve. Le produit , obtenu sur la terrasse qui est en face du château , admiré par le roi et par les autres témoins de l'expérience , ne laissa aucun doute sur le succès de la vaste entreprise commencée en 1675, sous le ministère de Colbert , et terminée en 1682, sous celui de Louvois.

M. de Villenfagne , dans ses *Mélanges historiques et littéraires* , page 77 , nous apprend , qu'un vieillard qui avait connu particulièrement Rennequin , lui avait raconté l'anecdote suivante :

« Le jour qu'on devait faire jouer pour la première  
» fois cette machine , Louis XIV , voulant jouir d'un  
» spectacle aussi nouveau que surprenant , s'y rendit ,  
» accompagné d'une cour nombreuse. De Ville atten-  
» dait le signal du monarque : on le lui donne ; il fait  
» signifier à Rennequin , qu'il croyait présent , les ordres  
» du roi. On le cherche en vain : il avait disparu , en  
» emportant le secret de son ouvrage. Notre artiste ,  
» ayant à se plaindre du baron de Ville qui ne l'avait  
» satisfait qu'en paroles , voulait le forcer à remplir ses  
» engagements. Il y réussit. Le baron courut après lui ,  
» eut le bonheur de le rencontrer , lui assura la somme  
» promise , et la machine , mise en mouvement , étonna  
» la cour et la France.

« Le même vieillard m'a assuré , continue M. de Vil-  
» lenfagne , que Louis XIV fut enfin informé que le  
» baron de Ville devait l'invention de cette machine  
» merveilleuse à un Liégeois peu connu , que cet illustre  
» potentat voulut voir Rennequin , qu'il le combla de  
» bienfaits , et que souvent il l'appelait à Versailles , où ,



« entouré de ses courtisans, il se plaisait à entendre le langage dur et grossier de notre concitoyen, qui ne savait que le *liégeois*, dont la naïveté et les termes singuliers divertissaient ce grand roi. »

On a mis en question de savoir, si la gloire de la conception et de la composition du projet de la machine de Marli appartenait à Deville, ou à Renkin. Un portrait du premier, qui a été gravé, porte une inscription qui lui attribue l'invention; mais il est hors de doute qu'il a été seulement le promoteur, le négociateur de l'entreprise auprès du ministère et de la cour. Weidler, qui a recueilli à cet égard, les renseignemens les plus authentiques, donnés par les contemporains et les coopérateurs de Renkin, dit positivement (dans son *Traité des machines hydrauliques*, Wittemberg 1728) « *Iti, autem, qui initiis fabricæ interfuerunt, affirmarunt mihi ad unum omnes Rennequinium illius verum auctorem et fabricatorem, et Villanum (Deville) commendatorem apud aulam et veluti ergo dioctem extitisse.* » (Cette expression grecque, latinisée par Weidler, signifie : *affaire, négoce*).

Renkin a été inhumé dans l'église de Bougival. Le marbre, qui recouvrait sa tombe, déplacé pendant la révolution, se voit maintenant dans une auberge située près de la machine. Il porte une inscription dont voici les premiers mots. « Ci gissent honorables personnes, sieur Rennequin Sualem, seul inventeur de la machine de Marli, décédé le 29 juillet 1708, âgé de 64 ans; et dame Marie Ronelle, son épouse, décédée le 4 mai 1714, âgée de 84 ans, etc., » le surplus de l'inscription renferme des fondations pieuses.

On peut réunir à ces différentes autorités, la conduite du gouvernement envers la famille de Renkin, laquelle n'annonce pas qu'on le regardât comme un simple fabricant ou entrepreneur. Nous avons vu, en 1783, une demoiselle Lamboth, presque centenaire, logée

au bâtiment de la machine, et jouissant d'une pension payée sur les fonds affectés à l'entretien de l'établissement. Cette demoiselle était petite nièce de Renkin, du côté des femmes, et fille de M. Lamboth, inspecteur de la machine, qui devait vraisemblablement sa place à son alliance avec la famille Renkin.

Nous allons donner une idée sommaire de la composition de la machine, qui est maintenant entièrement démolie ; on en trouve une description dans le second volume de l'*Architecture hydraulique* de Belidor, copiée par Desaguliers dans son *Cours de physique* ; mais elle est plus complètement décrite encore dans un mémoire publié en 1801 avec des planches, et contenant le jugement porté par une commission, dont M. de Prony était rapporteur, sur les pièces d'un concours, ayant pour objet, la composition d'une nouvelle machine propre à remplacer l'ancienne.

Le barrage, qui procure la chute et la force motrice, a été formé entre la rive gauche du fleuve et les atterrissemens, ou îlots, Laloge et Gauthier réunis. Toute la longueur du fleuve, depuis le port de Marli jusqu'à Bezons était, avant le 17<sup>m</sup> siècle, presque entièrement divisée en deux bras par une suite d'îlots, qui ont été réunis pour ne former qu'une seule digue longitudinale de 10,150 mètres (environ 2 lieues et demie) et avoir, sur toute cette étendue, une grande partie des eaux de la Seine, exclusivement employée au mouvement de la machine. Par cette opération, on n'a laissé, du côté de la rive droite, qu'un canal difficilement praticable à la navigation. Au-dessous de la chute, étaient établies 14 roues hydrauliques de 36 pieds de diamètre chacune, mues par le fluide qui se précipitait du haut de cette chute. Ce système de roues mettait en jeu 64 pompes prenant immédiatement l'eau du fleuve et la refoulant à un premier puisard, placé sur le penchant de la montagne ; l'eau, élevée à ce premier pui-

sard, y était reprise par 79 pompes, et refoulée une seconde fois jusqu'à un second puisard supérieur du premier; là, 78 autres pompes achevaient d'opérer l'ascension de l'eau jusqu'au haut de la tour, dont la plate-forme supérieure est élevée au-dessus des eaux moyennes de la Seine de 154 mètres 7,10 (476 pieds), et se trouve placée à 1236 mètres (634 toises) de distance horizontale de la machine en rivière, ou du premier mobile. La tour est bâtie à l'origine d'un magnifique aqueduc de 643 mètres (330 toises) de longueur, que l'eau élevée parcourt avec la seule déclivité d'écoulement. Cet aqueduc fournit un très-beau point de vue au pays environnant; mais sa dépense, qui a dû être considérable; n'est motivée en aucune manière par des raisons hydrauliques. On voit, par ce qui précède, que le produit de la machine était le résultat de 221 pompes placées, tant dans le lit du fleuve, que dans les deux puisards établis sur le penchant de la montagne (sans parler des pompes auxiliaires, qui n'avaient pour objet que le jeu du mécanisme). Or, la complication apparente de cette machine, son aspect gigantesque, qui a principalement fait sa réputation, tenaient à ce que les deux systèmes de pompes, qui reprenaient à mi-côte, l'eau refoulée immédiatement de la Seine, ne pouvaient avoir de mouvement, qu'en vertu de la force motrice transmise du point inférieur du système général et émanant des eaux mêmes du fleuve. En conséquence les roues hydrauliques, tournant par l'impulsion de l'eau de ce fleuve, avaient deux fonctions : l'une était de faire mouvoir le système des 64 pompes fournissant l'eau reprise successivement par les deux systèmes supérieurs; l'autre, de mettre en jeu les longues suites de pièces de communication de mouvement; au moyen desquelles les pompes des deux systèmes supérieurs pouvaient faire leur service; ainsi les pompes du puisard le plus élevé agissaient en vertu

d'une impulsion donnée à des distances de ce puisard, l'une verticale de 100 mètres  $3\frac{1}{4}$  (310 pieds), l'autre horizontale de 671 mètres (344 toises). Cette transmission de mouvement s'opérait par l'intermède de plusieurs couples de chaînes de fer partant du fleuve, et aboutissant aux points où le mouvement devait être transmis. Chaque couple avait ses deux chaînes dans un même plan vertical, attachées d'espace en espace aux extrémités des balanciers, dont les axes de rotation, placés à mi-distance entre les deux chaînes, étaient posés sur des cours de lices établis sur des chevalets. Des manivelles en fer, fixées aux extrémités des axes des roues hydrauliques, agissaient sur les chaînes, dans le sens de leur longueur, par l'intermède de pièces de traction et de rotation, désignées par les noms de *bielles* et *varlets*; et, en résultat, lorsque la chaîne supérieure d'un couple était tirée et se mouvait dans le sens de la descente de la montagne, l'inférieure se mouvait dans le sens de la montée et réciproquement. Ces allées et venues oscillatoires, qui se répétaient plusieurs fois par minute, produisaient des oscillations correspondantes dans les pièces du mécanisme, auxquelles les points supérieurs des chaînes étaient attachés, et par suite l'ascension et la descente des pistons des pompes de reprise des puisards. Ces indications sommaires suffisent pour motiver l'énorme quantité de fer et de bois, dont la montagne se trouvait couverte sur une longueur d'environ 700 mètres. Les mouvemens bruyans de toutes ces masses, dont on ne pouvait pas, sans instruction et sans étude, saisir la correspondance avec le premier mobile, excitaient l'étonnement et l'admiration des hommes étrangers à la science des machines; et cependant le mécanisme, examiné dans ses détails, ne présentait au fond que des procédés assez simples.

Nous devons ajouter que ces procédés étaient connus et employés dans l'exploitation des mines, plusieurs

siècles avant Renkin. On les désignait en Allemagne, dans les mines du Harz, etc., par les noms de *Feldgestaenge* (tirailles) et de *Kreutz* (varlets). Les mineurs de Hongrie et de Suède s'en servaient et en tirent encore un parti très-utile, lorsqu'il s'agit de transmettre la force motrice de l'eau à de grandes distances par-dessus de hautes montagnes. L'application grande et mémorable, que Renkin en a faite, est le résultat manifeste des connaissances sur les travaux des mines, que cet homme avait acquises par une longue pratique, mais qui, de son temps, n'étaient pas répandues en France. Il était naturel, d'après la grandeur du système mécanique qu'offrait la montagne de Marli, de supposer qu'une immense quantité d'eau franchissait le sommet de cette montagne. Malheureusement, les curieux, qui avaient le courage de monter au haut de la tour, se trouvaient désenchantés à l'aspect du mince filet d'eau qui arrivait à l'aqueduc.

Nous pensons que les lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître ce produit effectif, et son rapport avec celui qu'on peut obtenir de la force motrice fournie par le bras inférieur de la Seine. D'après les opérations faites, le 21 juin 1794, par M. de Prony pour parvenir à cette connaissance; la chute du fleuve au barrage était de 1 mètre 615 millimètres; et d'après les méthodes de jaugeage les plus exactes, il a trouvé le volume d'eau qui tombait de cette hauteur, pendant une seconde de temps, égal à 55 mètres cubes 676 millièmes : en calculant d'après ces données, et avec les réductions convenables, l'effet utile dont serait capable une machine, qui mettrait à profit l'énergie entière de la force motrice due à la chute et au volume d'eau qui la franchit, il a reconnu que cette machine pourrait élever au sommet de la tour, ou à 155 mètres de hauteur, 6920 mètres cubes d'eau en 24 heures. Il conserve le manuscrit autographe d'une vérification de ce calcul,

faite par le grand géomètre Lagrange, qui était fort curieux de ces sortes de recherches. Or, d'après les relevés faits sur plusieurs dizaines d'années, le produit effectif moyen de l'ancienne machine n'excédait pas la sixième partie du produit possible, c'est-à-dire 1150 mètres cubes, ou 1,150,000 litres en 24 heures, quantité très-suffisante pour les besoins privés de 115,000 habitans dans un pays salubre. On a agité la question de savoir à quel prix monétaire revenait un volume d'eau déterminé, élevé par la machine de Marli. Un des auteurs, qui ont parlé de cette machine, prétend qu'elle faisait acheter l'eau aussichèrement que du vin, sans cependant rien prononcer sur la qualité de ce vin. La donnée importante, dans une pareille recherche, est le montant du capital primitivement dépensé pour la construction de la machine et pour tous les ouvrages et établissemens auxquels cette construction a donné lieu; mais cette donnée manque absolument, en sorte qu'on ne peut rien statuer sur les intérêts de la première mise de fonds, qui devraient être ajoutés aux frais annuels d'entretien et de régie; ces derniers frais portaient, 1° sur les réparations des digues et barrages établis dans le lit de la rivière entre Bezons et la machine; 2° sur les réparations de cette machine elle-même et de tous les objets compris entre la rivière et la tour, la direction des travaux et du mouvement des eaux; 3° sur l'entretien des réservoirs, conduits, fontaines, etc., existant entre la tour, sur laquelle les eaux sont élevées à Louvecienne, et à Versailles même. Nous avons été à portée de savoir à quoi se montait le second de ces trois derniers objets de dépense annuelle : on a reconnu qu'il ajoutait, seul, à tous les autres articles inconnus, neuf deniers six dixièmes par muid d'eau de 8 pieds cubes élevés au haut de la tour; cette évaluation est applicable aux années antérieures à 1788.

Après avoir exposé les résultats des conceptions du

génie sans culture, pour surmonter de grandes difficultés, on va dire, en peu de mots, comment ces difficultés ont été récemment vaincues par les moyens que fournit l'état perfectionné des sciences physico-mathématiques. L'immense attirail de mécanisme de puisards, réservoirs, équipages de pompes établis par Renkin sur le penchant de la montagne de Marli, n'avait d'autre motif que l'impossibilité où il croyait être de faire monter une colonne d'eau depuis la Seine jusqu'au haut de la tour d'un seul jet, c'est-à-dire par un tuyau unique qui ne fut interrompu nulle part entre ses points extrêmes. Ce n'est pas qu'on manquât de la force nécessaire pour refouler une pareille colonne; cette force aurait été moindre que celle qu'on dépensait avec un mécanisme surchargé de masses inertes; mais des raisons, tenant en grande partie à la capacité de résistance du fer en fonte avaient déterminé Renkin à sous-diviser la colonne ascendante : il fallait par conséquent appliquer à chaque point de sous-division, ou d'interruption, un appareil mécanique particulier pour faire continuer, à l'eau qui y arrivait, sa marche ascensionnelle; et les appareils intermédiaires ne pouvaient communiquer que le mouvement qui leur était transmis par l'action inférieure de l'eau du fleuve. Delà l'énorme quantité des pièces de mécanisme, dont cette transmission était la fonction unique, et qui couvraient la surface du sol sur plus de la moitié de la distance entre la machine inférieure, ou le premier mobile, et la tour. Plusieurs essais avaient été faits après la mort de Renkin, et dans le cours du siècle dernier, pour constater la possibilité d'élever l'eau d'un seul jet, depuis le bas de la chute de la machine jusqu'au haut de la tour, par Camus en 1738, Bockstaller en 1747, Trois, Bossut, Montucla et Deparcieux en 1775. Ces essais avaient laissé fort indécise la question importante dont on cherchait la solution, et qui n'a été résolue

par le fait, qu'au commencement du siècle présent. Nous sommes redevables de cet intéressant succès à feu M. Brunet aîné, qui, par un hasard singulier, était charpentier comme Renkin, mais qui avait été à portée de recevoir une éducation et une instruction dont son prédécesseur manquait absolument. Les charpentiers, comme Brunet, sont à Paris de gros entrepreneurs, dont plusieurs jouissent d'une fortune considérable. Un mémoire, qu'il a publié sur la charpente en fer de la Halle-au-bled, et plusieurs pièces manuscrites qui restent de lui, attestent qu'il n'était nullement étranger à la géométrie, à la mécanique et à la physique. Il avait choisi pour roue d'essai, la quatorzième de la machine, celle qui est tout-à-fait en aval, ou au-dessous du courant par rapport aux autres. Voici ce qui est dit dans un rapport rédigé par M. de Prony, comme rapporteur d'une commission, où il avait pour collègue MM. Monge et Coulomb, et qui a été lu à la classe des sciences de l'Institut le 16 juin 1806 : il s'agissait d'une visite qu'ils avaient faite de la machine de Marli, « Il est essentiel d'ajouter que, sur les 90 pouces de fontainier (produit de la machine le jour de la visite), il y en avait 16 ou 18 fournis par la 14<sup>e</sup> roue, qui les refoulait dans un seul tuyau sans aucune reprise le long de la montagne, et qui agissait de cette manière depuis 15 jours sans interruption. » Ce fait qui établit l'antériorité du mécanisme de Brunet, est cité dans un rapport postérieur du 12 décembre 1814, lu à la même classe des sciences, au nom d'une commission (de MM. de Prony, Carnot et Poisson) chargée de constater les améliorations, que MM. Cecile, directeur actuel de la machine de Marli et Martin, artiste mécanicien, avaient faites au mécanisme de Brunet, dont une des principales était d'assurer la continuité du mouvement de l'eau élevée, sans le secours d'un réservoir d'air. Ce sont deux roues ainsi perfectionnées qui,



remplaçant les 14 roues anciennes, faisaient alors depuis plusieurs années le service de la fourniture d'eau de Versailles; mais elles avaient perdu, en bruit et en aspect, ce qu'elles ont gagné en bonne construction; plus de tirailles, de longues chaînes de fer, de balançoires, de chevalets, etc. La montagne, qui en était couverte, s'en trouve tout-à-fait débarrassée. Nous ne serions pas étonnés (si l'on connaissait le capital dépensé pour l'établissement de l'ancienne machine, et pour la construction du magnifique et inutile aqueduc), de trouver qu'avec une année d'intérêts de ce capital, on aurait pu assurer la fourniture d'eau de Versailles, en employant les moyens mécaniques actuellement connus et mis en pratique; il est vrai qu'un mécanisme simple et silencieux aurait pu échapper à l'attention, à l'admiration du voyageur. Nous avons plus d'un exemple de l'enthousiasme excité par les produits de l'enfance de l'art, tandis que ceux de sa maturité restent inaperçus. Ajoutons à la digression précédente, sur un point curieux de l'histoire de la mécanique appliquée, que l'élévation d'un seul jet des longues colonnes d'eau, a été récemment poussée en Allemagne à des hauteurs surprenantes. M. Juncker, ingénieur du corps royal des mines de France, Berchtolsgaden nous a dit avoir vu à Jusang, près de Berchtolsgaden en Bavière, une machine construite, en 1821, par le célèbre Reichenbach, au moyen de laquelle l'eau est élevée d'un seul jet à une hauteur verticale de 1218 pieds du Rhin, par une chaîne de tuyaux, dont la longueur est de 3506 pieds. Cette machine est du genre de celles qu'on appelle *machines à colonne d'eau*. Les nouvelles roues hydrauliques de MM. Cecile et Martin n'avaient que des fonctions provisoires, attendu qu'une machine à vapeur, placée près de la machine hydraulique et dont la construction est terminée, fournit maintenant de l'eau potable à Versailles. Le bras droit de la Seine,

entre Bezons et le port de Marli, va devenir disponible. Un des premiers vœux à former dans une pareille circonstance, est celui de l'amélioration de la navigation, à laquelle les travaux de Renkin ont fait beaucoup de tort. On pourrait, en conservant aux arts industriels le barrage et la chute existants, franchir cette chute par une écluse, qui serait construite dans l'île, juxta posée au barrage. On a proposé plusieurs autres projets, sur lesquels on n'a pris encore aucune détermination définitive.

\* 1708. RONGÉ (*Jean*), libraire, au Palais de Liège, a publié un vol. petit in-8° en français et en flamand : *La petite Arithmétique française et flamande, où l'on trouvera tout ce qui est de plus nécessaire au commerce et orfèvres ; le tout à l'usage de la ville et du pays de Liège*. Sans date ; le privilège est du 17 décembre 1691. Dans son *Avis au lecteur*, Jean Rongé promet de publier sous peu, aussi dans les deux langues, un *Traité de la fortification* ; nous ne savons pas s'il a tenu sa promesse.

1714. LACROIX (*Claude*), Jésuite, né en 1652 à St.-André près de Herve, dans le duché de Limbourg, entra dans la Société en 1673, et enseigna la morale à Cologne et à Munster. Il mourut à Cologne le 1<sup>er</sup> juin 1714.

On ne connaît de lui : qu'un *Commentaire sur la théologie morale de Busembaum*. Cologne 1719, 2 vol. in-f°.

Ce commentaire, dont le père Montauzau donna une nouvelle édition en 1729, fut un des livres qui fournirent le plus aux plaintes des ennemis de la Société. Les Jésuites de Paris et de Toulouse le désavouèrent en 1757 : il en avait paru alors une édition qui portait la date de cette année ; mais il y a lieu de croire qu'on

avait mis seulement un frontispice nouveau. Zaccaria a entrepris de justifier plusieurs des décisions hasardées de ses confrères.

\* 1714. HANNOT (*J. B.*), Recollet, lecteur en théologie, est l'auteur d'un *Index*, ou *Catalogue des principaux livres condamnés et défendus par l'Eglise*, petit in-8°. Namur, Pierre Kinne. Liège, Barthélemi Collette, 1714.

\* 1714. DEHOS, instituteur français à Liège, a publié les : *Lettres missives*. Liège, in-18, 1614. On y trouve un abrégé historique de la ville de Liège, qui n'est pas sans intérêt.

\* 1714. MACQUINAY, de la ville de Verviers, fameux chef de partisans, qui, à la tête de 500 hommes, entra, le 10 juin 1710, par surprise dans Liège, et s'empara de l'hôtel du comte de Weltz, alors administrateur du pays, au nom de l'empire, ainsi que du commandant hollandais, à St.-Martin en Mont. Il fut repoussé par les troupes étrangères, et se retira, mais sans perdre un seul homme. M. Detrootz en parle dans son histoire du marquisat de Franchimont. Nous ignorons les détails de la vie de cet homme, dont la mémoire aurait dû être conservée.

\* 1717. CLOESQUET (*Nicolas*), mathématicien liégeois, a publié : *Les Fleurs et Pensées géométriques et La vraie et parfaite Arithmétique des négocians*.

\* 1717. MARTEL (*Nicolas*), prêtre séculier, a fait imprimer, en 1717, à Liège, chez Urbain Ancion : *Eclaircissement très-ample sur les règles fondamentales de l'arithmétique, etc., pour en faciliter l'intelligence et en rendre la pratique plus commode, tant aux apprentis qu'à ceux qui n'ont qu'une légère teinture de*

*cette science*, 2 vol. petit in-8°. A la page 2 de son *Avis au lecteur*, en tête du premier volume, l'auteur promet deux suites à son ouvrage : la première devant comporter trois volumes in-8° : la seconde trois volumes in-4°. Nous ignorons si elles ont paru.

1718. SÉBASTIEN, d'Aix-la-Chapelle, capucin profès du couvent de cette ville. S'étant distingué par ses talents, il remplit successivement les emplois de lecteur, de gardien, de définitéur, et enfin de provincial de sa province, qui était celle de Cologne.

On dit que ce religieux était doué d'une vertu particulière contre les vexations de l'esprit malin. S'étant aperçu à Dusseldorf, qu'un jeune homme, aveugle et muet, qui déchirait de ses dents tout ce qu'il rencontrait, était possédé, il l'envoya à la grotte de St.-Vitte à Gladbach, où il fut délivré de sa rage.

Après avoir fait beaucoup souffrir aux démons dans des personnes maléficiées, il fut lui-même tourmenté par ces esprits impurs. Il se trouva en un instant dépouillé de sa barbe et de sa chevelure, et il ne recouvra ni l'une, ni l'autre, jusqu'à la fin de ses jours. C'est le P. Hartzhein, Jésuite, qui rapporte ces faits, dont on abandonne le jugement aux lecteurs. Le P. Sébastien était fort avancé en âge, lorsqu'il mourut pieusement et tranquillement à Aix-la-Chapelle en 1718. Il a publié deux opuscules intitulés :

1° *Liber meditationum*. Peut-être en allemand. Cologne 1712, in-12.

2° *Renouveau spirituel*. En allemand. Cologne, 1718, in-12, à l'usage de ceux qui veulent faire une retraite annuelle.

1720. OPSTRAET (*Jean*), né à Béringhem, l'une des bonnes villes de l'ancienne principauté de Liège, en 1651, professa d'abord la théologie au collège

d'Adrien VI, à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. Humbert de Precipiano, archevêque de cette ville, instruit de son attachement à Jansénius et à Quesnel, le renvoya en 1690, comme un homme dangereux, à l'instigation des Jésuites. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les nouvelles erreurs, et fut banni par *lettre de cachet*, en 1704, de tous les états de Philippe V. Revenu à Louvain deux ans après, lorsque cette ville passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collège du Faucon. Il mourut dans cet emploi, en 1720, après avoir reçu les sacremens, moyennant une déclaration générale de soumission à l'église ; malgré cela, plusieurs collèges et corps de l'université refusèrent d'assister à son enterrement.

Opstract était un homme savant et spirituel, écrivant assez bien en latin lorsqu'il le voulait, et même en vers, comme on le voit dans quelques-unes de ses *Satyres* contre les Jésuites ; mais souvent il s'accommodait exprès au style, plus précis et moins pur, des scholastiques. Ses lumières l'avaient rendu l'oracle des Jansénistes de Hollande. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, recherchés avec avidité par les partisans de Quesnel. Les principaux sont :

1° *Theses theologicæ*, 1706, où l'on trouve ce sarcasme : *Missæ non refrigerant animas in purgatorio, sed in refectorio.*

2° *Dissertation théologique sur la manière d'administrer le sacrement de pénitence, contre Steyaert*, in-12.

3° *La vraie doctrine touchant le baptême laborieux*, 3 vol. in-12 ; contre le même.

4° *Instructions théologiques pour les jeunes théologiens.*

5° *Le bon Pasteur*, où l'on traite des devoirs des pasteurs. Ce livre a été traduit en français par Hermant, curé de Maltot près Caën, en 2 vol. in-12. En 1764,

l'évêque de Passau en fit faire une édition pour son clergé, mais avec différens changemens, corrections et additions; cette édition fut réimprimée à Bamberg, Wurtzbourg et Vicence.

6° *Le Théologien chrétien*, mis en français par Saint-André de Beauchêne, et imprimé à Paris en 1723, sous ce titre : *Le Directeur d'un jeune théologien*, in-12.

7° *Instructions théologiques sur les actions humaines (De actibus humanis)*, en 3 vol. in-12. ♣

8° *Théologie dogmatique, morale, pratique et scholastique*, 3 vol. in-12.

9° *Traité des lieux théologiques*, 3 vol. in-12. C'est un des ouvrages d'Opstraet le plus estimé.

10° *Dissertation théologique sur la conversion du pécheur*. Ce livre a été traduit en français, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de Natte, imprimé plusieurs fois sous ce titre : *Idée de la conversion du pécheur*. La dernière édition française est de 1732, 2 vol. in-12, avec un *Traité de la confiance chrétienne*; ouvrage plus propre à ruiner cette vertu qu'à l'établir.

\* 1720. DAGLI, né à Spa, artiste distingué. Il faisait les meilleurs vernis à l'épreuve de l'eau et du feu. Il est l'inventeur de ce beau *vernis des Gobelins*, qui est en usage depuis l'an 1713, à la manufacture de ce nom à Paris, et qui est connu sous cette dénomination. Il est possible, qu'on ignore même dans cet établissement, que c'est à un Liégeois que l'on doit cette admirable découverte, ou plutôt cette belle invention. Il employa, dit-on, 40 ans pour le trouver. Ce vernis ressemble beaucoup à celui de la Chine, et il a de plus la propriété de pouvoir être employé sur des *matières ployables*, comme les étoffes, la toile, le cuir, etc. Il avait obtenu en 1713, un privilège exclusif, qu'on appellerait aujourd'hui un brevet d'invention, pour établir des manufactures en plusieurs endroits de la France. On croit qu'il est venu finir ses jours à Spa.

**1720. PAIRE (G. de)**, docteur en médecine, pratiqua dans la ville de Huy, où il est né, et dont il était bourguemaitre. Il publia en 1720 :

*Quelques observations sur les eaux minérales de sainte Catherine à Huy.* Liège, F. Alexandre Barchon, 1720, in-12, 38 pages.

On voit ces eaux dans un faubourg de Huy; elles coulent dans une prairie à l'orient du Hoyoux, petite mais dangereuse rivière, qui se jette dans la Meuse en cette ville.

\* **1720. MALTE (Martin)**, professeur en arithmétique et géométrie, arpenteur général-juré, et examinateur des arpenteurs de la cité et pays de Liège, a publié :

1° *Traité de géométrie servant de règlement, à remédier aux abus dans les mesures des terres, prés, bois, pierres de taille, maçonnerie, pavé des chaussées; et des cors solides et jauges des tonneaux; le tout par des méthodes faciles qu'on peut apprendre sans maître. Un Traité des servitudes des bâtimens selon la coutume du pays de Liège, servant de règlement aux experts et très-utile aux prélocuteurs, avocats, et à ceux qui veulent bâtir.* Un vol. petit in-4°. Liège, sans date. Le privilège est du 14 novembre 1716.

2° *Recueil des mesures usitées dans le pays de Liège, par les arpenteurs-jurés tant d'ancienneté comme encore présentement,* petit in-8°. Liège, Urbain Ancion, 1720.

**1721. CORET (Jacques)**, Jésuite célèbre par ses vertus et son zèle pour le salut des âmes. Sa mémoire est encore en vénération à Liège, où il est mort le 16 décembre 1721. On raconte, qu'accablé de personnes qui désiraient se confesser à lui, il les absolvait en masse, ne pouvant plus les entendre. Il est l'auteur

de plusieurs ouvrages mystiques, qui ne respirent que la piété, mais qui ont en même temps quelque chose d'original et d'excessivement simple, qui empêche les esprits délicats de les goûter : tels sont : *le Journal des Anges* ; *la Maison de l'Eternité* ; *le Cinquième Ange de l'Apocalypse*, etc.

1721. LEDROU (*Pierre-Lambert*), né à Huy, religieux Augustin, docteur de Louvain, professa la théologie dans l'Université de cette ville avec beaucoup de réputation. Innocent XI, instruit de son mérite, le fit venir à Rome et lui donna la préfecture du collège de la Propagande. Les papes Alexandre VIII, Innocent XII et Clément XI, n'eurent pas moins d'estime pour lui. Innocent le nomma à l'évêché *in partibus* de Porphyre. Ayant eu quelque désagrément à l'occasion de l'affaire du P. Quesnel, dans laquelle il avait été nommé consultant, il se retira à Liège avec la qualité de vicaire-général de ce diocèse. Il y mourut le 6 mai 1721, à l'âge de 81 ans. On a de lui, quatre *Dissertations sur la contrition et l'attrition*. Rome, 1707, et Munich, 1768.

1722. WILDT (*Guillaume*), né à Eynatten, duché de Limbourg, en 1648.

Il fit son cours de philosophie à Louvain au collège du Château, et il eut le second rang à la promotion de 1668. Ensuite ayant embrassé l'état ecclésiastique, il étudia en théologie dans la même université, et demeura au grand collège sous la conduite du docteur André-Laurent jusqu'en 1674, qu'il fut nommé professeur en poésie au collège de la Ste.-Trinité. En 1675, il abandonna ce poste, auquel il n'était pas fort propre, et passa au collège du Château pour y enseigner la philosophie. Il remplit cette chaire jusqu'en 1687, que l'archevêque Alphonse de Berges l'appela à Malines et le fit professeur en théologie dans son séminaire. Wildt



fut en même temps chanoine de la cathédrale de cette ville, y ayant obtenu une prébende au moyen des privilèges de la faculté des arts. Leger Charles de Dekker, autrefois son collègue au Château, avait été pourvu par la même voie d'un canonicat de N. D. d'Aix-la-Chapelle, qu'il permuta contre celui de Wildt. Ainsi ce dernier alla résider en cette ville, où il passa les trente dernières années de sa vie, revêtu du titre de prêtre-cardinal de l'église dont il vient d'être parlé. Il s'en absenta quelque temps pour enseigner la théologie aux jeunes religieux de l'abbaye de Rolduc. Il présida longtemps aux conférences des curés du duché de Limbourg. Il se chargea pendant 19 ans de la direction des Annonciates d'Aix-la-Chapelle; confessant en même temps les fidèles dans leur église. Enfin, il aidait de ses lumières les ermites d'Achel près d'Hamont, chez lesquels il se mettait tous les ans en retraite. Ayant atteint sa 74<sup>e</sup> année, il mourut à Aix-la-Chapelle le 4 octobre 1722.

1723. BAVIÈRE (*Joseph-Clément de*), archevêque de Cologne, et prince-évêque de Liège, élu en 1694 concurremment avec Louis Antoine, prince palatin, et grand maître de l'Ordre Teutonique. On célébra sous son règne (1696), la millièame année du martyre de St. Lambert, avec grande magnificence, durant huit jours. Il fit à cette occasion dresser dans le palais, une espèce d'amphithéâtre, où tous les princes-évêques de Liège de sa maison, étaient représentés; une médaille nous a conservé le souvenir de cette cérémonie.

Sous Joseph Clément, le baron de Méan et le sieur Norff furent chargés d'assister au congrès de Ryswick, en qualité de plénipotentiaires, pour réclamer le duché de Bouillon, la ville de Dinant, le comté d'Agimont, et plusieurs bourgs et villages dont la France s'était emparé au détriment de la principauté. Le pays, malgré ces négociations, eut horriblement à souffrir des Fran-

çais et de l'empire. Les contestations élevées depuis longtemps, entre les évêques de Liège et l'archi-prêtre d'Aix-la-Chapelle, au sujet de la juridiction ecclésiastique, furent décidées à Rome, en 1700, en faveur des premiers.

Joseph Clément s'étant jeté dans les bras de la France, reçut les troupes de cet état dans ses états, et les introduisit, en 1701, dans la ville et la citadelle de Liège. L'empereur ayant mis au ban de l'empire ce prince-évêque, après la prise de la citadelle, en 1702, chargea Louis comte de Zinzendorff, de gouverner la principauté en son nom, fit des changemens notables dans les tribunaux et la magistrature, et délia les Liégeois du serment qu'ils avaient prêté à Joseph Clément de Bavière.

Ce fut sous le règne de ce prince (1710) que les bougmestres de Libert et Léonard introduisirent l'usage des lanternes qu'on allumait pendant l'hiver dans toutes les rues de Liège.

Par suite des traités de Rastadt et de Bade, Joseph Clément ayant été réintégré dans ses états, revint à Liège où il fut reçu avec la plus vive joie. Il fit réaccéder, malgré lui, en 1716, le pays au cercle de Westphalie; ce qui ne lui procura que des charges sans aucune espérance même d'utilité pour lui.

Deux ans après Pierre-le-Grand, empereur de Russie, après avoir parcouru la France, arriva à Liège en bateau, durant l'été de 1718. Il y fut reçu avec magnificence. Ce monarque visita les houillères, et demeura six semaines à Spa, pour y boire les eaux de la Geronster. Joseph Clément, attaqué depuis longtemps d'une maladie dangereuse, mourut à Bonn, le 12 novembre 1623, sans avoir pu obtenir du chapitre cathédral un coadjuteur; ce à quoi du reste, il n'avait pensé que depuis sa maladie.

1722. BRÉSMAEL (*Jean-François*), né à Tongres en 1660. Après ses premières études, il s'attacha à celle de la médecine sous les professeurs de Louvain pendant quatre ans. Il prit le bonnet de docteur en France.

De retour dans sa patrie, il se fixa à Liège, où il exerça son art avec distinction depuis 1698 jusqu'en 1722.

On a de lui les ouvrages suivans :

1° *La circulation des eaux, ou l'Hydrographie des eaux minérales d'Aix et de Spa*. Liège, Bronckart, 1699, in-12. Dédicée au baron de Méan, doyen de St.-Lambert. It. ibid. 1718, in-12.

2° *Descriptio, seu analysis fontis Sti. OEgidii, mineralis, ferruginei, propè Tongros. In quâ hic fons cum illo, quem descripsit Plinius, in totum convenire ostenditur : Morbi per illum, tanquàm potabilem, imò et balneum, sanabiles : et methodus utendi demonstrantur*. Leodii, Josephus Ludov. de Milst, 1700, in-16, p. 94. It. en français. *Description ou Analyse des eaux minérales ferrugineuses de la fontaine de St.-Gilles proche de la ville de Tongres*. Ib. ib. 1701, in-12. L'auteur avait avancé dans son ouvrage précédent, 2<sup>de</sup> partie, page 25, que Pline entend parler des eaux de Spa, lorsqu'il dit : L. xxxi, c. 2. *Tungri, civitas Gallie, fontem habet insignem*, etc. Ici, il soutient que ce passage regarde la fontaine de St.-Gilles près de Tongres; et c'est le sujet du premier des quatre discours, qui partagent son traité : Le 2° renferme l'analyse de cette fontaine; le 3° roule sur la vertu de ses eaux, où domine le fer; le 4° indique la manière d'en user. Les docteurs en médecine de Louvain, et ceux qui pratiquaient à Liège, Maestricht et Tirlemont, déposèrent en faveur de l'utilité de ces eaux, après les avoir bien examinées. Leurs approbations se trouvent à la fin du livre.

3° *Hydro-analyse des eaux minérales chaudes et froides*

de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle, divisées en deux parties. Partie 1<sup>re</sup> contenant la description des eaux minérales chaudes, les maladies qu'elles peuvent guérir, tant par la boisson que par les bains, et la règle et diète qu'on y doit observer. Partie 2<sup>de</sup> (page 107), l'analyse des eaux minérales froides, les maladies qu'elles peuvent guérir, la diète et la règle qu'on doit observer en les buvant. Liège, Joseph Louis de Milst, 1703, in-12, p. 176, gros caractère.

4<sup>o</sup> *Parallèle des eaux minérales actuellement chaudes et actuellement froides du diocèse et pays de Liège, divisé en deux parties. Avec un avis au public pour le préserver de la peste, des fièvres pestilentiellles et malignes, et d'autres maladies de pareille nature.* Liège, F. Alexandre Barchon, 1721, in-8<sup>o</sup>, p. 164 pour le 1<sup>er</sup> ouvrage, et 128 pour le second. Dédié aux bourguemestres de Liège.

5<sup>o</sup> *Description des eaux acides ferrugineuses des fontaines de Nivelet.* Liège, 1710, in-12.

1724. HÉRIS (Guillaume), plus connu sous le nom de frère Herman de Ste.-Barbe, naquit à Liège, en 1657. Après avoir été quelque temps incertain sur la profession qu'il adopterait, il entra, en 1676, chez les Carmes-Déchaussés. Il termina sa carrière à Namur, en 1724. M. de Villenfagne, dans un assez long et intéressant article (voir ses *Mélanges hist. et litt.*, p. 298), a donné des extraits des ouvrages singuliers de cet auteur inconnu avant lui aux biographes. Le P. Herman a publié :

1<sup>o</sup> *Carmelus triumphans, seu sacræ panegyres Sanctorum Carmelitarum ordine Alphabetico composite, et cum novâ et extraordinariâ methodo.* Louvain, 1688, in-8<sup>o</sup> de 400 pages. Cette méthode est en effet extraordinaire, mais elle n'était pas nouvelle, Placentius l'avait déjà employée. Le P. Herman dans une petite préface,

précédées de deux dédicaces à Jean Louis d'Elderen, prince-évêque de Liège, nous apprend ce qui l'a engagé à entreprendre son bizarre ouvrage, dont tous les mots de chaque panégyrique commencent par la lettre du saint qu'il célèbre : « La nouveauté, dit-il, a le droit de plaire, et quoiqu'il n'y ait rien de nouveau sous le soleil, cependant l'esprit changeant des hommes ne respire que la nouveauté. Les palais des rois, les maisons solées les plus précieuses, les pyramides les plus hautes, les productions les plus sublimes de la nature, les chefs-d'œuvre de l'art les plus admirés, tous ces objets cessent de nous affecter, quand ils se présentent souvent à nos regards : la nouveauté seule plaît aux mortels. » Si on me demande, continue-t-il, « le motif qui m'a porté à les composer, je répondrai, qu'après m'être appliqué à l'étude de l'Ecriture-Sainte et des Pères, j'ai cru pouvoir, pour me délasser, y consacrer mes momens de loisirs; ils m'ont bien plus amusé qu'occupé : et si quelques censeurs trop rigides me reprochaient le temps que j'y ai employé, qu'ils sachent que le premier de ces panégyriques ne m'a coûté que deux ou trois heures..... » Le P. Herman se fait un mérite de sa grande facilité. Il prie ses lecteurs de lire et relire son livre, qui ne contient pas moins de 34 panégyriques, consacrés presque tous à célébrer les saints du Mont-Carmel. L'auteur observe l'ordre alphabétique ; il donne d'abord ceux des SS. Albert, Ange, André, etc., puis ceux des SS. Brocard, Borromée, Cyrille, Denis, Elie, etc., etc., dont tous les mots commencent par la première lettre du nom de ces saints. Il parcourt ainsi toutes les lettres de l'alphabet, en terminant par le panégyrique de la Vierge Vénérande. Parmi les saints qui ne sont point de l'ordre des Carmes, on rencontre saint Louis, roi de France, dont notre auteur fait le portrait suivant :

*Ludovicus Lutetianorum Legislator Laudatissimus.*

*Lutetiam Liberali Lumine, Lugdunumquæ Locupletavit,  
Lepore Laudabilis, Litteraturâ Laudabilior, Libera-  
litate Laudabilissimus.*

Voici comme il dépeint la prise de ce grand roi par les Sarrasins :

*Lacrymabilem Luctam Lugete ; Ligatur Ludovicus,  
Lumbi, Latera, Lacerti, Laqueis, Ligaminibusquæ  
Ligantur Luxaticis, Luxuriantia Lacerantur Lilia,  
Lacessuntur Legiones, Languent Ludovisiani Lauri,  
Latinaquæ Labara Labefactantur.*

Les lettres qui ont le plus embarrassé le P. Herman, sont les B et les Q. Il convient que les panégyriques des SS. Berthold et Brocard clochent, *claudicant*, à cause de la rareté des mots qui commencent par des B. Quant à la lettre Q, l'auteur s'en est tiré, en avouant qu'il n'y a pas assez de mots de cette lettre pour faire une oraison.

2° *Patrocînum potentissimum divi Josephi totius imperii, civitatis ac patriæ Leodiensis protectoris et patroni Laconicis versibus exaltatum.* Liège, 1691, in-4°. Ce livre est dédié au chapitre de St.-Lambert. Le P. Herman, dans sa dédicace, fait l'éloge de ce chapitre et de la ville de Liège; il y rappelle les grands hommes qu'elle a produits; il donne à l'évêque Notger, le nom de saint; il rapporte enfin cette repartie de Pétrarque, qui, de retour de ses voyages, interrogé par le cardinal Colonna sur ce qui avait le plus fixé son attention, répondit : j'ai vu Liège, cette ville fameuse par son clergé, *Vidi Leodium, ingentem clero locum.* On trouve à la suite de cette dédicace, une liste de tous les tréfonciers dont le chapitre cathédral était alors composé. Herman a accompagné les noms de ces messieurs d'un anagramme et d'un distique à leur louange.

3° *Méditations*, en français, *sur le Pater.* Liège, 1705, in-12.

4° *Carmelo-Parnassus in ænium oblatuſ Eminent. ac Reverend. D. Joanni Gualterio Sluſio Leodiensi, etc. S. R. Ecclesiæ Cardinali.* Liège, 1687, in-4°. Ce titre annonce que ce livre est consacré presque entièrement à chanter les vertus du cardinal de Sluſe. A l'exception du panégyrique de St. Jean-Baptiste, patron du cardinal, composé de près de deux mille mots qui commencent par des I, une bonne partie des pièces de ce volume sont en vers latins. Parmi ces pièces, il y en a quelques-unes qui sont vraiment originales; on y trouve des distiques, des chronographes et acrostiches, et un poème de cent vers, adressé au cardinal, dont la première lettre commence par un S.

On peut assurer que le P. Herman a laissé loin derrière lui tous les auteurs qui se sont plus à s'exercer dans ce genre minutieux de composition.

Il a laissé quelques productions manuscrites que l'on conservait dans la bibliothèque des Carmes-Déchaussés à Liège :

1° Une *Histoire latine de la naissance de l'ordre des Carmes dans la principauté de Liège*, un vol. in-f°.

2° *Le Parfait supérieur*, un vol. in-4°. Il a dû coûter beaucoup de travail à l'auteur, à en juger par le grand nombre de passages des écrivains ecclésiastiques et profanes qu'il rapporte.

3° *Méditations et Prières*, 2 vol. in-4°.

1724. DETROOZ (*Hubert*), de Verviers, neveu du précédent, chanoine de St.-Paul à Worms, continuateur des *chroniques* manuscrites de son oncle sur l'histoire du marquisat de Franchimont et de la ville de Verviers.

1726. LAMBERMONT (*Jean*) et DAWANS (*Bonaventure*), surnommés les *Ermîtes* d'Ensival, parce qu'ils habitaient un petit ermitage dans la paroisse de ce

nom, située près de Verviers. Lambermont savait à peine lire, mais Dawans, chantre de l'église paroissiale, était assez instruit pour ce temps-là; il avait même composé un livre de théologie ascétique qu'il lisait tous les jours en commun et qui leur tenait lieu de *directoire de conscience*. Beaudouin Spirlet, doyen du concile de St.-Remacle et curé d'Ensival, vit ce livre et le dénonça au grand-vicaire, comme renfermant des propositions hérétiques; en conséquence, les deux ermites, ayant fait défaut aux trois citations à eux faites, pour comparaître devant le consistoire de Liège afin d'y rendre compte de leur conduite et d'y être interrogés sur le contenu dudit livre, Hinnisdael, alors vicaire-général du diocèse, par ordonnance du 12 novembre 1707, les condamna par contumace à être chassés de leur ermitage, dégradés et livrés au bras séculier.

On ne sait ce que devint Dawans depuis cette condamnation; et nous ignorons le sort de son manuscrit; quant à Lambermont, il termina sa carrière à Ensival, où il mourut le 10 janvier 1726, dans un âge très-avancé.

Ces cénobites étaient très-bien vus des habitants auxquels ils rendaient d'importants services, soignant avec zèle les malades, ensevelissant et veillant les morts; aussi, la conduite du curé Spirlet fut-elle grandement blâmée. Lambert Henrici, prêtre, pour la justifier, publia l'opuscule suivant : *Recueil de quelques propositions tirées hors d'un livre manuscrit appartenant aux jadis hermites d'Ensival, avec des Réflexions qui font voir qu'elles contiennent la doctrine de l'hérétique Molinos, et plusieurs choses contraires à la pratique de l'église*. Mayence, 1708, in-12, de 40 pages.

1727. EVRARD (*Perpète*), peintre en miniature, né à Dinant, ville de l'ancien pays de Liège, vers le



milieu du 17<sup>e</sup> siècle. On ignore quels ont été ses maîtres; on sait seulement qu'il fut appelé en Espagne pour y peindre la famille royale, qu'il alla ensuite à Vienne où ses ouvrages furent accueillis, et qu'il se fixa enfin à La Haye où il épousa une Hollandaise. Il y mourut en 1727. Evrard excellait dans le portrait, et surtout dans la miniature. Cet artiste avait un dessin correct, une touche spirituelle et délicate; on découvre dans ses productions, plus de travail et d'art que de génie. Quelques-uns de ses portraits ont été gravés. On conservait à Bruxelles, dans le cabinet de peinture de S. A. le prince Charles de Lorraine, gouverneur-général des Pays-Bas, plusieurs de ses miniatures.

1728. LIBOY (*Louis-François-Rossius de*), reçut une éducation soignée dans le monastère du Val-des-Ecoliers à Liège, sa patrie, lequel, après que les chanoines réguliers de la congrégation de France y eurent établi la réforme en 1667, devint comme un séminaire et donna d'excellens sujets à l'église et à l'état. Le père de Louis-François, était *Louis-Rossius de Liboy*, ancien bourgmestre de la cité de Liège, mort le 11 janvier 1702, lequel ayant embrassé l'état ecclésiastique, se vit dès 1691, chanoine de la cathédrale avec quatre de ses enfans, pendant plusieurs années; chose très-rare et même sans exemple, de voir un père qui, seul avec ses enfans, aurait pu faire l'office entier tant à l'autel qu'au chœur.

Le suffragant Blavier étant souvent, à cause de son grand âge, empêché d'exercer les fonctions épiscopales, Joseph Clément de Bavière, prince-évêque de Liège, lui donna, en 1696, pour coadjuteur, Louis-François-Rossius, alors chanoine de la cathédrale, prévôt de la collégiale de St.-Jean-Evangéliste, et qui fut depuis sacré sous le titre d'évêque de Thermopole, sous la métropole de Césarée en Cappadoce. Après la mort du

prince-évêque Joseph Clément, le siège étant vacant, Rossius de Liboy fut confirmé le 14 novembre 1723, comme suffragant par le chapitre, ainsi que par le successeur du défunt Georges-Louis de Bergh, qu'il ordonna diacre le 27 juillet 1724, prêtre le 17 décembre suivant, et évêque le 31 du même mois. Rossius de Liboy mourut le 25 novembre 1728, après avoir rempli dignement les fonctions de l'épiscopat pendant le long espace de 32 ans.

1728, RUTH D'ANS (*Ernest*), naquit à Verviers, ville du pays de Liège, le 23 février 1653, d'une famille noble, ancienne et patricienne. Il fut tonsuré à l'âge de dix ans, fit ses humanités au collège de Verviers; ensuite il alla faire sa philosophie et sa théologie à Louvain. Ses études théologiques furent interrompues par un voyage qu'il fit à Rome avec deux docteurs, dont l'un était le célèbre Huyghens, députés de l'Université pour défendre ses droits en cette cour. Ses talens et ses vertus le faisaient déjà distinguer; et quoiqu'il n'eut alors que 17 ans, ces deux envoyés lui donnèrent la préférence, pour cette honorable association, sur plusieurs autres gens riches qui offraient de se défrayer.

De retour à Louvain, Ruth d'Ans y continua ses études, et y prit le degré de bachelier. A l'âge de vingt-deux ans, on lui conseilla d'aller passer quelques années à Paris. La grande réputation du docteur Arnauld lui fit naître l'envie de le connaître. Ce savant lui fit beaucoup d'accueil, et lui donna de bons avis pour sa conduite et pour ses études. Le premier de ces avis, fut d'aller faire une retraite à Port-Royal des Champs, et de se mettre quelque temps sous la direction de M. de Sacy. Il y alla et y passa quelques années, uniquement occupé de la lecture des Saintes Ecritures et des monumens de l'antiquité ecclésiastique.

En 1677, les pieux et savans solitaires de Port-Royal

lui conseillèrent de prendre les ordres mineurs; il les reçut à Beauvais, de la main de M. de Buzenval qui en était évêque, sur un dimissoire du grand-vicaire de Liège. A la fin de cette année, il fit un second voyage à Rome, pour accompagner M. de Pontchâteau, qui y allait pour l'affaire de la *Régale*, et encore plus pour celle des *Casuistes relâchés*, pour laquelle deux députés de l'Université de Louvain y étaient allés de leur côté. Pendant que ceux-ci paraissaient officiellement, de Pontchâteau et Ruth d'Ans y étaient sous des noms empruntés. Le résultat de leurs négociations secrètes pour appuyer les courageux députés de Louvain, fut la condamnation de 65 propositions de ces Casuistes, par le pape Innocent XI. Cette censure déplut fort à la cour de France, ou plutôt aux aveugles partisans des Jésuites qui étaient tout-puissans dans cette cour, et elle ne servit pas peu à rallumer le feu de cette cruelle persécution que les Molinistes ont exercée avec tant d'acharnement contre la maison de Port-Royal et contre les prétendus Jansénistes, qu'on accusait d'avoir été les mobiles secrets de toute cette affaire, sous le manteau des deux députés de Louvain.

Ruth d'Ans revint en France, et retourna dans sa chère solitude de Port-Royal des Champs jusqu'à la dispersion des solitaires qui arriva en 1679, par les ordres de Louis XIV. Il suivit alors M. de Tillemont à son château, étudiant sous ses yeux l'histoire ecclésiastique. Ce fut là, qu'après la mort de Le Tourneux, arrivée en 1686, il continua l'*Année Chrétienne* de ce dernier, et en publia les 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> volumes. Durant son séjour à Tillemont, il fit quelques voyages aux Pays-Bas. Il alla à Louvain pour y prendre le degré de licencié; mais il trouva quelque opposition de la part du docteur Steyaert et de ses partisans, à cause de sa liaison avec les célèbres écrivains de Port-Royal; ce qui l'engagea à quitter Louvain. Il passa en Hollande, où

il reçut le sous-diaconat de l'évêque de Castorie, qui lui donna, en 1684, le diaconat. Enfin, en 1689, l'archevêque de Sébaste l'ordonna prêtre, ayant obtenu à cet effet, les dimissoires des grands-vicaires de Liège.

La vénération de Ruth d'Ans par Arnauld d'Andilly, le détermina, en 1690, à se fixer à Bruxelles, pour tenir fidèle compagnie à cet illustre docteur qui y était caché. Il ne le quitta pas jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 août 1694, à l'âge de 82 ans. Ce fut lui qui, accompagné de Des Essarts et de Guelphe, apporta secrètement à Port-Royal, dans un cœur d'argent, le cœur du respectable Arnauld, qu'il présenta, avec les solennités requises, à la mère Racine, abbesse, qui le reçut à la tête de toute sa communauté. Il fit à ce sujet un fort beau discours français que l'on trouve dans l'*Abrégé de la Vie d'Arnauld* par le P. Quesnel.

En 1695, peu de temps après être revenu de porter le cœur d'Arnauld à Port-Royal, il fut choisi pour aller avec l'évêque de Plocko recevoir la princesse royale de Pologne, au nom de l'électeur de Bavière, son futur époux. Il fut fait à cette occasion chapelain d'honneur de cette princesse, ou plutôt son aumônier.

Ruth d'Ans n'avait encore aucun bénéfice, et n'avait jamais pensé à en rechercher. Deux mois après cette commission, un canonicat de Ste.-Gudule à Bruxelles, étant venu à vaquer, l'électeur de Bavière, alors gouverneur-général des Pays-Bas, pour le roi d'Espagne, le lui conféra; mais à peine était-il en possession de ce bénéfice, que ses ennemis cherchèrent *saintement* à noircir sa réputation par des bruits calomnieux. Ils allèrent jusqu'à faire présenter au roi d'Espagne un *Mémoire* contre lui. M. de Précipiano, archevêque de Malines, l'accusant d'hérésie, obtint de la cour, un ordre au gouverneur, pour l'exiler.

Ruth d'Ans, pour échapper au coup qui le menaçait, publia une apologie de sa conduite et de ses sentimens.

L'électeur de Bavière, qui le protégeait hautement ; malgré les intrigues du parti jésuitique sous l'influence duquel se trouvait l'archevêque de Malines, tint ferme contre des ordres visiblement surpris au conseil d'Espagne. Malheureusement pour Ruth d'Ans, ayant fait présent d'un exemplaire de l'*Année Chrétienne* à l'électrice dont il était aumônier ; on lui en fit un crime, et de nouveaux ordres vinrent au gouverneur-général, qu'il fallut exécuter. Tout ce que ce prince put faire en faveur de Ruth d'Ans qu'il aimait, ce fut de lui donner une permission par écrit de voyager en Italie, de lui en faire donner une pareille par le chapitre de Ste.-Gudule, et d'y joindre une commission de son frère, Joseph Clément de Bavière, électeur de Cologne et prince-évêque de Liège, vers la grande Duchesse, sa sœur. Il le fit aussi porteur d'une lettre au pape Innocent XII, dans laquelle il le justifiait pleinement.

Ce prince ne pouvant sauver l'exil à Ruth d'Ans, sut au moins la lui rendre honorable. Il partit vers la fin de 1695. Il parut à Florence sur le pied d'envoyé de l'électeur de Cologne, en reçut à la cour et les honneurs et les présens. Passant par Naples, il fut traité de même par le duc Médina-Cœli, qui en était vice-roi. A Rome, il fut admis à l'audience du pape Innocent XII, qui l'accueillit très-favorablement, et ajouta une foi entière au bon témoignage de l'électeur de Cologne sur la catholicité de son envoyé. Ruth d'Ans eut l'adresse de déguiser ses sentimens et sut si bien gagner les bonnes grâces du Souverain Pontife, qu'à sa recommandation il eut le bonnet de docteur au collège de Sapience. Son exil finit par la mort du Jésuite, confesseur du roi d'Espagne, qui était son plus grand ennemi. L'électeur, voyant cet obstacle levé, sollicita auprès de S. M. C. le rappel de son ami et l'obtint. A son départ de Rome, Ruth d'Ans reçut du pape, un chapelet de pierres précieuses, orné d'une médaille d'or. Il revint triom-

phant à Bruxelles; mais ce triomphe fut de courte durée. Tous ses ennemis n'étant pas morts, il fut exilé de nouveau, en 1698, et s'en alla à Rome pour la quatrième fois. Le pape eut la bonté d'écrire au roi en sa faveur, et d'attester son innocence. Il fut bientôt rappelé chez lui; et revint à Bruxelles.

Philippe V étant monté sur le trône d'Espagne, les ennemis de Ruth d'Ans, qui l'étaient de tous les gens de bien, et qui avaient un grand crédit dans le conseil de ce prince, renouvelèrent leurs anciennes calomnies. N'ayant plus de protecteur à Bruxelles, depuis la mort de l'électeur de Bavière, en 1704, il lui fut signifié par une lettre de cachet, d'avoir à se retirer, dans la huitaine, des terres de la domination d'Espagne. Il choisit la ville de Liège pour son séjour, espérant être tranquille dans sa patrie. A peine y était-il arrivé, que le grand-vicaire du diocèse, à l'instigation du jésuite Glatté, confesseur du prince-évêque, Joseph Clément de Bavière, fit publier un mandement qui le déclarait hérétique. Ruth d'Ans en porta ses plaintes au prince lui-même, qui fut fort surpris de l'abus que l'on faisait de son autorité, et répara la faute de son grand-vicaire par un mandement contraire, dans lequel Ruth d'Ans est reconnu pour un homme parfaitement catholique. Néanmoins, comprenant bien, malgré cet acte de bienveillance, qu'il ne lui serait pas possible de vivre en paix dans son pays, après cet éclat scandaleux, il délibéra sur le parti qu'il devait prendre. Il était déjà âgé, et n'était pas trop en état d'entreprendre de nouveaux voyages. D'ailleurs, Rome ne lui offrait pas un asyle aussi favorable sous Clément XI que sous Innocent XII; ce pape l'ayant déclaré inhabile à posséder des bénéfices et des dignités ecclésiastiques. Ainsi il pensa à revenir à Bruxelles. Ses amis en obtinrent la permission, sous la condition qu'il se tiendrait renfermé dans une chambre. Il eut seulement un ordre

du gouverneur, qui l'estimait beaucoup, pour toucher les revenus de sa prébende, comme s'il assistait au chœur. Enfin, en 1706, les Pays-Bas étant passés de la domination espagnole sous celle de la maison d'Autriche, il fut rétabli en honneur par son chapitre même.

En 1711, son mérite connu de toute la France, lui procura, sans qu'il y pensât, la nomination au doyenné de Tournai, dont cependant il n'a jamais pris possession, à cause des obstacles qu'y mirent les mêmes hommes qui l'avaient sans cesse traversé. Au reste, ils le laissèrent tranquille à Bruxelles, pendant les dix-sept dernières années de sa vie. Mais leur haine se renouvela dans le temps de sa dernière maladie. Leurs turbulens émissaires allèrent le fatiguer dans son lit pour lui faire accepter la bulle *Unigenitus*, qui a causé tant de scènes scandaleuses dans l'église. Le refus persévérant qu'il fit de recevoir cette bulle lui attira le refus absolu des derniers sacrements, et même de la sépulture ecclésiastique. Un prêtre charitable et inconnu l'administra. Il mourut le 24 février 1728. Lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, son corps fut enlevé clandestinement et mis en lieu sûr. Ce qui en favorisa l'enlèvement, fut le transport qu'on faisait alors des livres de sa bibliothèque, qui était très-considérable; et qu'il avait heureusement vendue lui-même avant sa mort. Parmi les caisses qu'on déménagea, le cercueil passa sans qu'on s'en aperçût. Il eut, en tout, le même sort que son intime ami, le docteur Arnould, persécuté comme lui pendant sa vie, et enterré comme lui dans un lieu inconnu. La persécution alla même plus loin à son égard, car ses ennemis poussèrent la barbarie jusqu'à solliciter la permission de faire la perquisition et l'exhumation de son corps, mais elle leur fut refusée.

Ruth d'Ans était véritablement un homme distingué par ses qualités naturelles et acquises. Il était bon théologien, savant canoniste, homme de lettres, écrivain

habile; il avait l'esprit élevé, fin et délié; né pour les grandes affaires, il leur préféra la religion et tout ce qui s'y rattache; il était d'une humeur douce, agréable, polie, en même temps courageux et d'une fermeté à toute épreuve; ami généreux et actif pour le service du prochain. Arnauld l'aimait et le considérait, et Ruth d'Ans avait tant de vénération pour ce docteur, qu'il voulut en être le compagnon dans ses disgraces, le support dans sa vieillesse, le dépositaire de ses derniers soupirs. Outre les *dixième* et *onzième* tomes de l'*Année Chrétienne* de Le Tourneux, on a de lui, entr'autres ouvrages, aujourd'hui oubliés :

1° *Z. B. Van Espen propriis scriptis jugulatus, sive responsio ad quædam dubia concernentia hæresim Quesnellianam, denegationem Viatrici, etc. edit. sec. aucta et Synopsi actorum et scriptorum Car. Molinæi et Ernesti Ruth d'Ans locupletata.* Malines, 1728, in-4°. Catalogue de Van de Velde, n° 5320.

2° *Lettre au P. Cyprien, capucin, où pour le détourner du dessein d'apostasier, on lui représente ce qui s'est passé en sa présence dans une dispute entre un prêtre catholique et plusieurs ministres de la R. P. R.* Liège, in-12, 1697, peu connu. Catalogue de Van de Velde, n° 5320

3° *Réponse à l'examen d'une lettre écrite à un capucin qui a quitté la religion catholique, par l'auteur de cette lettre.* Bruxelles, 1697, in-12. Ces deux ouvrages sont anonymes.

4° *La Vie de Ste. Gudule, Vierge, patronne de l'église collégiale et de la ville de Bruxelles, par Ruth d'Ans.* Bruxelles, 1703, in-8°.

1729. JUPPIN (*Jean-Baptiste*), habile paysagiste, né à Namur en 1678. Son père, commerçant de cette ville, apercevant dans son fils, un goût naturel pour la peinture, ne voulut point contrarier son inclination;



il le plaça chez un peintre de Namur qui lui apprit le dessin ; delà , il l'envoya à Bruxelles , où il resta quelques années : Juppín avait un désir violent de se perfectionner : il crut , non sans raison , que quelque séjour en Italie , où il étudierait l'antique et contemplerait les chefs-d'œuvre de ce beau pays , pourrait y contribuer. Il en entreprit le voyage , demeura quelque temps à Rome , où il travailla un an et demi à l'Académie , et alla ensuite visiter les principales villes de cette contrée , entr'autres , Modène , Bologne , et Naples , dans laquelle il peignit plusieurs tableaux considérables pour les premiers seigneurs de la cour : il profita de son séjour dans cette ville , pour examiner le Mont-Vésuve dans toutes ses singularités.

De retour de ses voyages , Juppín resta quelque temps à Namur et vint enfin se fixer à Liège en 1717. Il s'y fit connaître par des paysages qui furent recherchés avec empressement. On regrettera toujours ceux qui étaient destinés pour les Etats de Liège et qui furent la proie des flammes , lors de l'incendie du Palais ; ces tableaux , parmi lesquels il en était un très-remarquable représentant une *Eruption du Vésuve* , passaient pour les chefs-d'œuvre de cet artiste. Il mourut à Namur en 1729 , où il était allé rejoindre un frère qu'il aimait tendrement. Juppín fut généralement regretté de ses amis qui chérissaient son caractère , et des personnes qui savaient apprécier ses talents. Ce peintre était d'une conduite irréprochable ; toujours guidé par un génie éclairé , il composait avec beaucoup de facilité ; la belle nature le dirigeait toujours dans ses ouvrages ; il ne consultait qu'elle. Ses sites sont très-heureusement choisis ; ses points de vue à travers les forêts admirables ; ses coups de lumière , d'un grand effet ; son feuiller délicat ; ses eaux presqu'inimitables. Les figures qu'on rencontre quelquefois dans ses tableaux , sont de Plumier. Juppín a fait plusieurs paysages , en 1727 , pour

le chœur de la Chartreuse de Liège, qui faisaient l'admiration des étrangers; il en a fait pour la famille des comtes d'Oultremont, pour le chœur de l'église collégiale de St.-Denis à Liège, pour celui de la collégiale de St.-Martin de la même ville, pour Georges-Louis de Bergh, prince de Liège, pour le chœur de l'église des Croisiers de Huy : ceux-ci ont perdu de leur beauté, depuis que ces religieux les ont fait laver, et y ont fait mettre un fort mauvais vernis. Il fit aussi huit tableaux pour décorer la chambre de l'état-primaire, qui sont les derniers grands ouvrages sortis de sa main.

1729. SLAUGHTER (*Edouard*), Jésuite anglais, passa la plus grande partie de sa vie au collège de sa nation à Liège, où ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la langue hébraïque vers 1677. Il y devint professeur en théologie en 1697. Il y professa aussi quelque temps les mathématiques, et y mourut dans un âge avancé en 1729. On a de lui :

1° *Grammatica hebraica, brevi et novâ methodo; quâ, citò, facilitè, solidè linguæ sanctæ rudimenta addisci possunt.* Amst., Allardus-Aaltsz, 1699, in-12, p. 139. Cette grammaire est assez commode pour les commençans.

2° *Arithmetica methodicè et succinctè tradita, adjunctâ ad praxim ratione. Editio secunda.* Leodii, Guill. Barnabé, 1725, in-12, p. 111.

1730. LOYENS (*Jean-Guillaume*), jurisconsulte, avocat et échevin de la haute cour et justice de Jupille, né à Liège. Il est l'auteur de l'ouvrage intéressant, intitulé : *Recueil héraldique des bourgmestres de la noble cité de Liège, où l'on voit la généalogie des évêques et princes, de la noblesse et des principales familles de ce pays, avec leurs inscriptions et épitaphes. Le tout enrichi de leurs armes et blasons. On y a joint quelques petits traits d'histoire, rapportés selon le temps de leur*

*évènement, depuis l'an 1200 jusques en 1720.* Liège, J. P. Gramme, 1720, un vol. in-f°. Cet ouvrage donne la généalogie de tous les bourgmestres de cette ville, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1719, et comprend les principaux évènements qui se sont passés de leur temps. M. J. Ch. Ophoven a continué cet ouvrage jusqu'en 1783. Même format. Liège, V° Bourguignon, 1783.

1731. NESSEL (*Edmond*), né à Liège vers l'an 1658. Il étudia la médecine à Leyde, et voyagea ensuite en France pour y perfectionner ses connaissances. Ce ne fut qu'après s'être mis au fait de celles qui décident de la réputation d'un médecin, qui se livre à la pratique de son art, qu'il prit la résolution de retourner dans sa patrie. Il s'y fit agréger au collège vers l'an 1690, et ne tarda pas à mériter l'estime de ses concitoyens, par les cures brillantes qui lui acquirent la considération qu'on ne peut refuser au vrai mérite et à la science. Georges-Louis de Bergh, alors évêque de Liège, le nomma son premier médecin. Comme l'estime, dont il jouissait à des titres aussi solides, n'est point sujette aux revers, ainsi que celle qui dépend du caprice de la multitude, elle l'accompagna pendant toute sa vie; elle lui survécut même par les regrets dont le public honora sa mort. On a de lui :

*Traité analytique des eaux de Spa et de leurs vertus et usages.* Liège, 1699, in-12. Il laissa encore deux manuscrits, dans l'un desquels il a recueilli ce que les meilleurs écrivains ont dit sur les propriétés des simples les plus en usage; il rapporte dans l'autre, la méthode qui lui a le mieux réussi dans les maladies rares qu'il a eu occasion de traiter. Ces deux manuscrits sont restés entre les mains de son fils, Mathieu Nessel, médecin et conseiller de la cour allodiale de Liège, auquel on doit :

*Apologie des eaux de Spa.* Liège, 1713, in-8°.

1733. HEYENDAL (*Nicolas*), né à Eupen , pays de Liège , selon les uns , ou à Walhorn , duché de Limbourg , selon d'autres , en 1658. Après avoir fait ses humanités à Aix-la-Chapelle , il alla en Italie pour y achever ses études ; mais ayant été enlevé en route par des soldats vénitiens , il fut contraint de servir près de quatre ans , parmi eux , dans l'île de Corfou. Il revint ensuite dans sa patrie , le jour même où sa mère , sur un rapport fort circonstancié de sa mort , lui faisait faire ses obsèques , auxquelles il assista sans savoir que c'était pour lui qu'on les faisait. Il se fit chanoine régulier de St.-Augustin , dans l'abbaye de Rolduc , en 1684 , dans laquelle la discipline venait d'être rétablie à peu près sur les constitutions de la Congrégation de Ste. Geneviève ; il s'y distingua par la régularité et la douceur de ses mœurs , y enseigna la théologie et l'Écriture-Sainte , fut fait abbé en 1712 , et mourut le 5 mai 1733. Il a laissé plusieurs ouvrages :

1° *Lettres ecclésiastiques sur la vie et les devoirs des ministres de l'église* , en latin. Liège , 1703 , in-12.

2° *Orthodoxie de la foi et de la doctrine de l'abbé et des chanoines réguliers de St.-Augustin , de l'abbaye de Rolduc* , etc. , en latin et en français.

3° *Le Jour évangélique , ou 366 vérités tirées de la morale du Nouveau Testament , pour servir de méditations chaque jour de l'année , par l'abbé de Rolduc* (N. Heyendal). Liège , 1700 , in-12.

4° *Defensio scriptorum theologorum de Gratiâ Christi quæ D. N. Heyendal , abbas Rodia-ducensis dictavit ; à Bern. Desirant actione epistolari et fraternâ denunciatione vindicta ; cum præfat. historicâ*. Louvain , in-4° , 1712.

5° *Dispunctio censuræ Coloniensis , ejusque justificationis adversus quasdam assertiones Nic. Heyendal , abbas-Rodia-ducensis , eodem abbate auctore. Acc. epistola ejusd. Super Appendice B. Desirant*. Bruxelles , 1714 , in-4°.

6° Quelques écrits latins et français sur les matières de la *grace*, suivant les principes de l'Université de Louvain, imprimés en 1710, 1712 et 1714.

7° Quelques *Mémoires* latins et français, imprimés en 1728, sur les *affaires politiques et de juridiction*.

1733. FISEN (*Englebert*), élève de Bertholet Flémalle, né à Liège en 1655. Sentant, comme la plupart de ses compatriotes, que l'Italie seule pouvait développer les talents que la nature lui avait donnés pour la peinture, il en fit le voyage, et ne fut point trompé dans son attente. Les tableaux qu'il peignit à son retour à Liège, furent admirés des connaisseurs. Le *Christ en croix avec la Vierge, St. Jean et la Magdelaine*, dans l'église paroissiale de ce nom à Liège, et la *Descente de Croix*, dans l'église collégiale d'Ama, entre Liège et Huy, paraissent être des premiers qui sortirent alors de ses mains, et sont preuve de la grande manière qu'il avait empruntée des Italiens. Les derniers ouvrages de Fisen sont plus froids, et n'ont plus la même force. Cet artiste mourut à Liège en 1733.

\* 1733. LILE (*de*), médecin à Liège, cultivait la littérature; il a laissé quelques ouvrages, entr'autres, une *Comédie*, et un petit livre sur le *Génie et le Caractère de la nation liégeoise*, que M. de Villenfagne avait promis de nous faire connaître, ainsi que beaucoup d'autres *livres singuliers*, composés par des Liégeois.

Le baron de Walef a publié une brochure contre ce médecin, sous le titre de : *Supplément aux Tableaux de Philostrate* prétendument imprimé à Paris, chez Cramoisi, un vol. in-8° de 40 pages, 1733. A la fin, on lit : *Cette brochure se vend à Coron-Meuse, à la Barbe d'Or*. Dans cet opuscule divisé en huit tableaux, ou contes satyriques, le baron de Walef y retrace différentes aventures de De Lile; le dernier de ces tableaux

finit par cette plaisanterie ; c'est De Lile lui-même qui parle :

L'autre jour, d'un auteur copiant l'ordonnance,  
Si je suis tombé dans l'erreur,  
On veut mal à-propos, m'en taxer d'ignorance,  
C'est la faute de l'imprimeur.

Il y raconte aussi que, lorsque ses remèdes emportaient ses malades, ce médecin donnait pour excuse :

Ce n'est jamais..... la faute du remède,  
Mais du malade qui le prend,

Voici le meilleur et le plus court de ces contes :

Ce matin, ne sachant que faire,  
Et, par le beau jour attiré  
Je fus me promener au pied du Mont-Sacré,  
Où j'entendis un âne braire.  
Quel bruit, me récriai-je, et quelle nouveauté ?  
Midas est-il ressuscité ?  
Serait-ce l'âne de Silène,  
Que par respect pour Apollon,  
Prêt à monter sur l'Hélicon,  
Le bonhomme a laissé pâturer dans la plaine ?  
Plus j'approchais, plus le bruit augmentait,  
Quand, au bord d'un noir marécage  
Qu'ombrageait un épais nuage,  
Je découvris De Lile qui chantait.

1734. LOUVREX (*Mathias-Guillaume de*), seigneur de Ramelot, naquit à Liège en 1665 ; il était fils du jurisconsulte Louis de Louvrex et d'Anne Corsélius : sa famille était patricienne. Elu bourgmestre de Liège en 1702, lorsque le pays, malgré sa neutralité, était le théâtre de la guerre entre la France et l'Empire, il se refusa, l'année suivante, aux sollicitations les plus pressantes du comte de Sinzendorff, alors gouverneur du pays au nom de l'empereur, qui voulait le continuer dans sa magistrature. Il fut membre du conseil privé tout le temps que dura la régence impériale. En 1709,

le fils du bourgmestre La Ruelle , convaincu de l'innocence de Théodore de Fléron dans l'assassinat de son père , remit à Louvrex la survivance de sa place d'échevin , afin de réparer par là dans la personne de son arrière-neveu , les injustices dont Théod. de Fléron avait été victime.

A la paix d'Utrecht , il fut chargé d'y aller défendre les intérêts de sa patrie. Durant le cours de sa vie , il fut honoré de plusieurs légations , tant pour les intérêts du pays que de la cité ; et il s'en acquitta à la satisfaction commune. Dans tous les emplois qu'il occupa , Louvrex rendit à sa patrie d'importans services , et mérita l'estime de ses concitoyens.

Louvrex était très-versé dans la jurisprudence civile , et passait pour l'un des plus grands canonistes de son temps : aussi était-il consulté , même des avocats étrangers , surtout dans les matières bénéficiales. Fénelon avait pour lui une estime particulière et le consultait. On raconte que ce grand homme , apprenant que dans un procès qu'il soutenait , Louvrex défendait la cause de son adversaire : il demanda communication de son mémoire , et qu'après l'avoir lu , non content de se désister de ses prétentions , il lui envoya la collection de ses ouvrages avec une lettre remplie des sentimens de la plus grande estime , et lui demanda son amitié. Si ce trait est exact , il fait honneur à l'un et à l'autre.

Doué de la mémoire la plus heureuse , il connaissait non-seulement tous les livres de sa bibliothèque qui était considérable , mais de plus il désignait souvent l'endroit du passage dont il avait besoin : par ce moyen , après avoir perdu entièrement la vue , il ne cessa de dicter avec la même présence d'esprit qu'auparavant. Il mourut à Liège le 13 septembre 1734 , estimé autant par la simplicité de ses mœurs , sa modestie , son désintéressement et sa charité envers les pauvres que par ses connaissances. DD. Martène et Durand en ont fait

un très-bel éloge dans leur *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, etc., tome 2<sup>e</sup>, p. 175. On a de lui :

1° *Dissertations canoniques sur l'origine, l'élection, les devoirs et les droits des prévôts et des doyens des églises cathédrales et collégiales*. Liège, 1729, in-f°, en latin.

2° *Recueil contenant les édits et paix du pays de Liège et comté de Looz, les privilèges accordés par les empereurs, les concordats et traités faits avec les puissances voisines*. Liège, 3 vol. in-f°, 1714-1735. Louvrex mourut avant d'avoir achevé la troisième et dernière partie de son travail. Ce recueil est incomplet et sans ordre ; on y trouve une exposition du principe cognostique de l'allure des roches et du gissement des mines de houille, ainsi que la législation du charbonnage. L'avocat B. Hodin, qui a donné une nouvelle édition de ce *Recueil* ; Liège, 1751, 4 vol. in-f°, plus considérable que la première, l'a défiguré en y introduisant dans les sommaires et dans un index général de sa façon, plusieurs choses contraires à la manière de penser de Louvrex, mais très-favorables à l'official de Liège.

3° D'excellentes notes sur l'ouvrage de Charles de Méan, intitulé : *Observationes et res judicatæ*, etc.

4° *Rerum Leodiensium sub Joanne Ludovico, Josepho Clemente, Georgio Ludovico gestarum Annales, in tres libros distincti, quos exiis quæ vidit, quibus interfuit, aut quæ testimoniis fide dignis didicit, summâ curâ conguessit M. G. de Louvrex, toparcha in Rame-lot, SS. principum Josephi Clementi et Georgii Ludovici in concilio privato consiliarius, scabinus et ex consul Leodiensis*. MS. in-f°. Cet ouvrage est resté inédit ; c'est aux recherches de M. Polain que nous en devons la connaissance.

5° On lui attribue aussi en grande partie, conjointement avec le baron de Crassier, le 3<sup>e</sup> volume de



*l'Historia Leodiensis* du Jésuite Foullon ; mais nous ignorons jusqu'à quel point cette assertion est vraie.

Louvrex avait une très-belle bibliothèque que l'on a vendue après sa mort ; on en a publié à Liège le catalogue. On y remarquait la collection des *manuscripts* de Henri Vandenberg.

1734. VALEF (*Blaise-Henri de Corte, baron de*), né à Liège en 1652, descendait des *Curtius*, famille liégeoise renommée pour ses richesses. Doué des plus heureuses dispositions, il quitta, encore très-jeune, le collège, après y avoir fait son cours d'humanités avec plus de succès que d'application. Plus laborieux par choix, raconte-t-il lui-même, qu'asservi à l'usage des écoles, qui fait consumer sans fruit la plus grande partie de la jeunesse, il s'était fait une étude particulière ; et toujours peu occupé des sciences qui lui étaient prescrites par ses maîtres, il avait lu les historiens, et surtout les poètes avec avidité. Telle est assez ordinairement l'origine de l'inclination des jeunes gens pour la poésie : ils s'y laissent entraîner par la cadence et l'harmonie des beaux vers.

Il s'adonna avec passion au jeu et aux femmes. Si l'on en juge par les vers suivans, cette fureur du jeu était alors plus répandue à Liège qu'à présent, et les dames de ce temps étaient plus coquettes et aimaient pour le moins autant les modes que celles d'aujourd'hui :

Chaque demeure ici cache un piège homicide,  
Où plus d'une Angélique, où toujours quelqu'Armide,  
Par des charmes puissans, plus souvent empruntés,  
Arrêtent les Médors, les Renauds enchantés :  
Dans quelque lieu qu'on aille, ou l'on aime, ou l'on joue.

Son imagination plutôt exaltée que féconde lui suggéra de marcher sur les traces de Boileau qu'il prit

pour maître, ainsi qu'il l'explique dans une épître, adressée à ce célèbre satyrique :

Oui, ce sont tes écrits, dont les charmes divers  
M'ont porté, jeune encore, au doux métier des vers :  
Né sous un ciel ingrat, où cette noble envie  
Vint troubler, à quinze ans, le repos de ma vie.

Il l'avait pris pour modèle, dans l'espoir que ses vers  
auraient un jour la même célébrité :

Je veux que, sur tes vers, mes tendres vers formés,  
Soient, dans plus d'un climat, quelque jour, estimés.

Le baron de Walef s'est malheureusement trompé. Cependant on trouve quelquefois, dans ses productions, cette cadence pittoresque, cette coupe heureuse de vers, ces hémistiches bien marqués qui caractérisent principalement le *Chantre du Lutrin*. Cette épître de Walef en offre quelques exemples; Boileau y répondit par la lettre suivante que l'on ne trouve ni dans la *Collection* de ses *OEuvres*, ni dans le *Recueil* de ses lettres publié après sa mort :

« Monsieur,

» Si l'histoire ne m'avait point tiré du métier de la  
» poésie, je ne me sens point si épuisé, que je ne trou-  
» vasse des rimes pour répondre à une si obligeante  
» épître, que celle que vous m'avez adressée; ce seroit  
» par des vers que j'aurois répondu à d'aussi excellens  
» vers que les vôtres. Je vous aurois rendu figure pour  
» figure, exagération pour exagération, et, en vous met-  
» tant peut-être au-dessus d'Apollon et des Muses, je  
» vous aurois fait voir que l'on ne me met pas impuné-  
» ment au-dessus des Orphées et des Amphions. Mais,  
» puisque la poésie m'est en quelque sorte interdite,  
» trouvez bon, monsieur, que je vous assure, en prose  
» très-simple, mais très-sincère, que vos vers m'ont  
» paru merveilleux, que j'y trouve de la force et de

» l'élégance, et que je ne conçois pas comment un  
» homme nourri dans le..... ait pu deviner tous les  
» mystères de notre langue.

» Vous me faites entendre, monsieur, que c'est moi  
» qui vous ait inspiré : si cela est, je suis dans mes ins-  
» pirations plus heureux pour vous que pour moi-même,  
» puisque je vous ai donné ce que je n'ai jamais eu ; je ne  
» sais si Horace et Juvénal ont eu des disciples pareils à  
» vous ; mais, quelque mérite qu'ils ayent d'ailleurs,  
» voilà un endroit par où je les surpasse.

» J'aurai toute ma vie une obligation très-sensible à  
» M. le marquis de Dangeau de m'avoir procuré l'hon-  
» neur de votre connaissance ; il ne tiendra qu'à vous  
» que cette connaissance se convertisse en une étroite  
» amitié, puisque personne n'est plus parfaitement que  
» moi, etc., etc. »

A l'époque où Walef commença à écrire, la langue française avait fait peu de progrès dans le pays. Un jargon ridicule était encore à Liège, la langue dominante ; on le parlait dans les meilleures maisons de cette ville ; et les écrits de ce temps, de la plus grande partie des auteurs liégeois, étaient du mauvais français traduit en phrases liégeoises. Il n'est donc pas surprenant que Despréaux s'étonne de voir un Liégeois s'exprimer quelquefois noblement en vers français.

De Walef lié d'amitié avec le marquis de Dangeau, courtisan aimable et spirituel qui s'était enrichi à la cour de Louis XIV, avait fait connaissance avec Boileau par ce dernier.

Depuis 1689 jusqu'en 1713, on rencontre des poèmes de Walef adressés à Louis XIV, au maréchal de Noailles, au marquis de Dangeau et à son épouse, à d'autres dames et seigneurs, au prince Eugène, à la reine Anne. Il était, en 1714, au service de l'Angleterre en qualité de lieutenant-général ; et peu de temps après colonel de dragons en Hollande.

Madame Du Noyer, qui avait sans doute connu le baron de Walef en Hollande, nous apprend, dans ses *Lettres Historiques* (tome 3, p. 104, tome 4, p. 130), qu'il y commandait un régiment au service des Alliés; et ajoute à cela, qu'il était aussi distingué par son bel esprit que par son rang et son mérite personnel.

Il figure dans les *Mémoires* de madame de Staal (tome 1, p. 147 et 151), comme un des agens de la conspiration des princes légitimés et des Espagnols contre le régent, en 1718. Nous laisserons parler cette dame :

« Quelle douleur, dit-elle, pour la duchesse du Maine, de voir l'abaissement de sa famille, la chute de l'édifice qu'elle avoit travaillé toute sa vie à élever, et le triomphe de ceux par qui il était renversé ! Dans un état si violent, il est comme impossible de se réduire à l'inaction. Madame la duchesse du Maine, maltraitée en France, songea à se procurer de l'appui auprès du roi d'Espagne. La dévotion du prince, dirigée par un Jésuite, lui fit naître la pensée de former quelque relation avec ce directeur. Elle me proposa de sonder sur cette vue le P. Tournemine, que j'avois vu autrefois en province, et qui lui faisoit de temps en temps sa cour.

» Je n'avois nul droit de représentation auprès de son altesse. J'obéis donc, et je fus trouver le P. Tournemine. Je lui présentai les idées dont il s'agissait, avec autant de dextérité qu'il me fut possible. Il le saisit vivement, et me dit qu'il avoit un ami, homme de condition, étranger, qui, pour des affaires personnelles, étoit obligé d'aller en Espagne; qu'on pouvoit prendre toute confiance en lui, et le charger des négociations les plus délicates; qu'il étoit capable de s'en bien acquitter; que, si cette voie agréoit à M<sup>de</sup> la duchesse du Maine, il me l'enverrait, et que je lui présenterois; qu'il lui donneroit des lettres pour l'Espagne,

et que son Altesse Sérénissime pouvoit le charger de tout ce qu'elle jugeroit à propos de faire tenir dans ce pays-là.

Je rendis cette conversation à madame la duchesse du Maine. La proposition du père lui plut, et je retournai l'en avertir. Il m'envoya son homme. C'étoit le baron de Walef. Il fut présenté à la princesse sur le pied d'un bel esprit qui souhaitoit de lui faire voir des ouvrages de poésie de sa façon. En effet, il se mêloit de faire des vers. Elle eut quelques entretiens particuliers avec lui ; le chargea de ses instructions et lui commanda expressément de ne pas aller au-delà. Elle ne vouloit alors qu'engager le roi d'Espagne à soutenir monsieur le duc du Maine, et sa famille opprimée. Le baron devoit voir le cardinal Albéroni, premier ministre, et pressentir jusqu'à quel point il vouloit prendre les intérêts dont il s'agissoit, et y affecter le roi son maître par le motif de la proximité du sang, et du respect pour les volontés du roi son aïeul, enfreintes sans aucun ménagement.

On convient de la manière dont le baron rendroit compte de sa négociation. Je proposai que les lettres qu'il écriroit me fussent adressées, afin que madame la duchesse du Maine y fût moins compromise. Elles ne devoient contenir que des nouvelles générales : mais on lui donna une encre blanche, pour écrire entre les lignes les matières secrettes. J'eus la pareille pour les réponses que je fus chargée de lui faire. Il dit que, pour plus de sûreté, il me feroit tenir les lettres par une femme qui demeurait à Paris, et qui lui étoit entièrement dévouée.

Toutes les mesures prises, lorsqu'on le croyoit déjà parti, il vint me retrouver, et me dit qu'il avoit compté sur une somme qui lui manquoit pour faire son voyage, et me proposa de lui faire vendre quelques bijoux qu'il avoit. Je le dis à madame la duchesse

» du Maine. Elle comprit qu'il vouloit de l'argent, et  
» lui donna cent louis. Il partit et prit la route d'Italie,  
» où il prétendoit avoir quelques préliminaires, et où  
» il devoit s'embarquer pour l'Espagne. Ce qui arriva  
» de cette belle ambassade se trouve à peu près dans la  
» déclaration que je fis sur ce sujet. J'observai de n'y  
» rien mettre que du vrai. »

Par quelle bizarrerie de la fortune, s'écrie M. de Villenagne, dans sa *Notice sur la vie et les ouvrages du baron de Walef*, dont celle-ci n'est qu'un extrait, le baron de Walef, qui était lieutenant-général au service d'Angleterre en 1714, n'avait-il, en 1718, ni argent, ni emploi? Un homme qui aurait eu quelque occupation, aurait-il voulu entreprendre une commission aussi périlleuse?

La duchesse du Maine, non contente de cette négociation, employa d'autres personnes encore; mais la vigilance du régent découvrit tout. Cette princesse fut renfermée dans la citadelle de Dijon, les *princes légitimés* exilés dans différentes places du royaume. Madame de Staal, la correspondante du baron de Walef qui était la comédienne Pruden, et tous ceux qui eurent part dans cette affaire furent mis à la Bastille.

Notre poète heureusement était resté en Espagne; car sans cette précaution, il eût éprouvé le même sort; et, par les difficultés qu'essuya madame de Staal, on peut conjecturer qu'il aurait eu beaucoup de peine à sortir de cette terrible prison. Madame de Staal n'en sortit que par une déclaration qu'elle fit.

On voit par cette déclaration, que le baron de Walef allait quelquefois chez la duchesse du Maine, et qu'il donnait à madame de Staal des vers pour les lire à sa maîtresse. C'est dans une de ces visites qu'il dit à la princesse qu'il songeait à partir pour l'Espagne, afin de faire revivre, s'il était possible, d'anciens droits sur une succession qui lui était échue dans ce pays; sans

doute celle de Jean de Curtius, fondateur des Capucins de Liège, mort à Lecanes en Espagne, en 1628. Cette princesse le chargea alors de sa négociation auprès d'Alberoni. Le baron de Walef, n'ayant point d'argent en ce moment, montra à la duchesse du Maine un cabinet de porcelaine très-rare, dont il voulait se défaire; mais elle lui fit présent de cent louis sans vouloir prendre le cabinet. Il partit, passa par l'Italie, et arriva enfin à Madrid, où il exécuta les ordres qu'on lui avait prescrits.

A son arrivée à Madrid, le baron de Walef rédigea un mémoire qu'il fit présenter au cardinal Alberoni. C'était, assure madame de Staal, *un tissu de choses bizarres, si confusément arrangé, qu'on n'y pouvait rien comprendre*. D'autres mémoires qu'il composa ne valaient pas mieux. La duchesse du Maine, en les lisant, se mit en colère : *il est tombé en démence*, s'écria-t-elle, *c'est un accident si ordinaire aux gens qui, comme lui, se mêlent de faire des vers, que j'aurais dû le prévoir...* Appréhendant qu'au lieu d'avancer cette affaire, il ne la fit échouer, elle lui écrivit qu'il pouvait revenir, et qu'elle tâcherait de lui procurer quelque emploi. Il répondit qu'il ne désirait pas mieux, mais que, manquant d'argent, et ne sachant même comment subsister, il ne pouvait revenir; il finissait par demander du service en Espagne. On ignore s'il en obtint, ou s'il l'accepta. Toutefois, il paraît plus certain, que ne pouvant faire valoir ses droits qu'il avait sur une succession, il ne fit pas grand séjour dans ce pays.

De tout ce qui précède, on peut conclure que le baron de Walef avait plus de talent pour la poésie que pour les négociations. Outre ses voyages en Italie, en Espagne et en France, il avait encore vu la Hollande, l'Angleterre et une partie de l'Allemagne; il demeura quelque temps à Vienne, où il fut dangereusement malade.

C'est probablement avant le départ de notre auteur pour l'Espagne, qu'il faut placer ce que madame de Staal dit encore de lui dans ses *Mémoires*, au sujet de la Bretagne, qui avait paru se révolter pendant la Régence. « Il est vrai, avance cette dame, que le baron » de Walef se trouvant désœuvré et mal à l'aise, se mit » dans cette intrigue, dont il s'imagina tirer parti. Il » eut, ajoute-t-elle, des correspondances avec les Bre- » tons révoltés. » Notre poète y employa cette femme nommée Pruden, dont il se servit dans l'affaire de la duchesse du Maine. M. de Villenfagne nous apprend qu'il n'a pas pu parvenir à mieux éclaircir cette particularité que celle qui lui enleva, en un seul jour, les dignités et les fruits de plusieurs années de service.

Le baron de Walef, continue-t-il, ne fut pas toujours le jouet de la fortune. Après quarante ans d'une vie ambulante et orageuse, il revint dans sa patrie, pour y jouir paisiblement d'un bien considérable. Il restait l'hiver à Liège, et l'été à Walef-St.-Pierre, superbe château dont les embellissemens, qu'on doit en partie à ses soins, sont encore admirés. « Il y a, dit » madame Du Noyer, dans ses *Lettres Historiques*, aux » environs de Liège, très-belles maisons de campagne, » dont une des plus magnifiques appartient au baron » de Walef. Son nom, continue-t-elle, est *Curcieux*, sa » maison est des meilleures du pays de Liège, et elle a » été si opulente, que, quand on vouloit, autrefois, » exagérer la richesse de quelqu'un, on disoit : *Riche » comme un Curcieux de Liège.* »

Le baron de Walef était lié avec plusieurs gens de lettres de son temps, tels que Boileau, Vergier, et quelques autres savans français qui s'étaient fixés en Hollande. L'auteur de la *Vie* de Bayle le range parmi les personnes distinguées qui étaient ou amies ou connues de cet illustre écrivain. On voit, en effet, dans la *Collection des Lettres* de Bayle, une lettre de notre poète



pour engager le philosophe, de la part de lord Albermarle, à venir rester à La Haye, où il trouverait toutes les commodités possibles; mais Bayle lui répondit que la bonne fortune se présentait, lorsqu'il ne pouvait plus en jouir, la faiblesse de sa santé, qui déperissait tous les jours, ne lui permettant pas d'accepter une offre aussi avantageuse.

Walef était marié; on trouve dans ses *Œuvres choisies*, une satire contre sa femme, où il règne une originalité piquante.

Une pasquinade liégeoise, qui parut sous le titre de : *Pasquée critique et calotène, sot les affaires de l'médecine*, nous fournit quelques anecdotes sur sa vie. Lorsque le Pasquin liégeois fit paraître son poème, le baron de Walef était parvenu à un âge avancé, et accablé des maux que donne la vieillesse, et qu'accélère une vie toujours agitée. Le portrait qu'il en fait, est très-plaisant. Mr. de Villenfagne le traduit ainsi :

« Ce Liégeois, aussi recommandable par son esprit que par ses connaissances; aussi intrépide et vaillant que César, ce Liégeois le favori de Vénus, le soutien d'Apollon et des Muses, l'amant de Bellone, le disciple de Mars; cet illustre Liégeois est affaissé sous le poids des fatigues d'une vie consacrée à ces dieux? Hé! qui peut longtemps, sans s'en ressentir, servir Vénus et Mars? Le culte d'une seule de ces divinités pourrait terrasser l'homme le plus robuste. C'est ce qu'éprouve en ce moment ce mortel infortuné; une débilité dans tous ses membres, si j'en excepte la langue, et la main qui trace encore des vers, voilà la récompense de ses longs services. Des infirmités nombreuses l'environnent de tous côtés; en vain on consulte les médecins les plus fameux : rien n'apporte de soulagement à ses douleurs....

Un charlatan d'une physionomie hideuse, errant pour des forfaits de pays en pays, était venu de Bruxelles

à Liège. On l'appelle ; le baron lui fait l'énumération de tous ses maux , le charlatan promet de le guérir , s'établit dans la maison et parvint à gagner sa confiance ; mais ses remèdes ne produisant aucun effet salutaire , on le congédia au bout de quelques mois.»

L'auteur , en introduisant sur la scène une magicienne , fait tenir ce langage au baron de Walef :

« Médecins ignorans , je veux vous montrer combien vous excellez peu dans votre art. Une femme , très-savante en médecine , vient d'arriver ici. Je ressemble à Eson , mais c'est une seconde Médée , qui va me rajeunir. Venez , docteurs ignorans , venez disserter avec elle sur mes infirmités , et bientôt vous lui céderez les armes....

» Le baron se préparait déjà à monter sur l'Hélicon pour célébrer en vers pompeux cette nouvelle Médée ; soins inutiles ! En vain elle mit en usage tous les secrets de la magie ; ils n'eurent pas plus de succès que les remèdes du charlatan ; on la chassa de même. Trompé par ces empiriques , le malade déchargea sa bile sur les enfans d'Esculape. La colère lui donna des forces , et bientôt ses satyres inondèrent le public. Le collège des médecins de Liège ne daigna pas y répondre : il crut qu'il était de l'honneur du corps , de ne voir dans cela , que l'effet des drogues de la trompeuse Médée , et de penser que , dans peu sans doute , le repentir succéderait à cette fureur poétique.

» L'auteur de ce *poème liégeois* , après s'être amusé à raconter quelques aventures assez risibles de nos médecins de ce temps , revient à notre poète : je crois , dit-il , que les remèdes de la nouvelle Médée lui ont tourné la tête : à peine le reconnaît-on , tant il est changé ; il est d'une humeur si chagrine , que personne ne sait rester chez lui ; il donne pour tout gage à ses domestiques des coups de pied aux uns , et des coups de bâton aux autres ; il intente six procès à un de ses parens , et paye d'ingratitude un avocat estimé qui l'avait servi fidèlement.

Un Janséniste essuya aussi son humeur volage ; il s'était introduit chez le baron de Walef sous le prétexte de lui montrer des livres défendus : vous y puiserez , lui disait-il, *des caractères bien tracés, de belles phrases et des termes choisis dont vous ornerez votre Catholicon.* Ce Janséniste fut, pendant quelque temps, très-bien reçu du vieillard moribon ; enfin il éprouva le même sort que tous les autres ; il fut renvoyé.

A sa dernière maladie , les médecins de Liège refusèrent de se rendre chez lui , parce qu'il avait fait une *satyre* contre l'un d'eux , qui attaquait le corps en général ; il y disait :

Que pour empêcher leur nombre de s'accroître ,  
Que sur chaque avenue , on dresse des gibets ;  
Et , que , si quelqu'un d'eux osoit encore paroître ,  
Sans autre forme de procès ,  
Qu'on me le pende au premier hêtre.

Ce médecin , héros de la *satyre*, s'était arrogé

La liberté d'aller partout *traîteusement* ,  
Tuer le monde impunément.

Après avoir fait saigner deux fois abondamment le baron de Walef, cet Esculape lui annonça *qu'il devait partir de la vie*. On ne souscrit pas volontiers à un tel ordre.

Quoi , sitôt ? ne peut-on adoucir cet arrêt ?  
Pour un tel voyage on a plus d'une affaire ;  
Je ne veux que demain , pour le plus nécessaire ;  
Un jour me suffira , demain je serai prêt ;  
Suspendez jusqu'alors la cruelle sentence !...

Il luttait contre un homme impitoyable ; il ne put rien gagner.

C'en est fait , me dit-il , l'instant fatal s'avance...

Il se confessa donc , en maudissant le médecin.

Qui ne craignant pour soi , ni juge , ni supplice ,  
Avoit formé , de sangfroid , par malice ,  
Le dessein de m'assassiner.

Soit que cette anecdote soit réelle, soit que le baron de Walef l'ait inventée à plaisir, les médecins de Liège, piqués de ces sarcasmes, ne voulurent pas le secourir. On courut à Louvain; cette satire, et quelques autres aussi mordantes, n'y avaient pas fait moins d'impression; cependant les médecins de cette ville, après plusieurs sollicitations se laissèrent enfin attendrir, et arrivèrent pour être spectateurs de sa mort. Walef mourut à Liège, le 22 juillet 1834.

Brusen de la Martinière, qui a eu quelque liaison avec notre poète, et qui a bien saisi le véritable caractère de ses ouvrages, explique ainsi la cause de l'oubli des productions du baron de Walef : « Lorsqu'il n'était » que colonel des dragons, il avait beaucoup de feu, » assez d'imagination et de verve pour faire des madri- » gaux et des chansonnettes où il y avait de l'esprit et » de l'enjouement; s'il se fût borné à donner un petit » recueil de ces bagatelles qu'il avait en assez grand » nombre, son volume aurait trouvé des lecteurs, mais » il donna dans la poésie grave ou dans la burlesque : » dans l'une, il est resté au-dessous de ses modèles. Il » n'est ni assez châtié dans ses vers, ni assez pur dans » son style, ni assez délicat dans le choix des pensées. » Hardi quelquefois jusqu'à l'excès, il ne se soutient » pas longtemps. Il savait par cœur l'*Art Poétique* de » Despréaux.... »

On trouve dans les *OEuvres* de Vergier, une lettre très-ingénieuse, adressée au baron de Walef, où ce jugement de la Martinière est confirmé. En le critiquant, Vergier sait rendre justice à notre auteur; il trouve que ses écrits ne sont pas sans beautés :

Mais souvent ces beautés,  
Souffrant à leurs côtés  
D'expressions lâches et mal rendues  
L'ennuyeuse froideur,  
Sont, malgré leur splendeur,  
Sous ce nuage, indignement perdues.

On a de lui :

1<sup>re</sup> *Collection des OEuvres du baron de Walef*. Liège, Ev. Kintz, 1731, 5 vol. in-8°. Le tome 1<sup>er</sup> contient des *Odes Héroïques et Galantes*, la *Description de la Hollande*, et d'autres poésies. Les tomes 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> ont pour titre : *Réflexions nouvelles*. Ce sont une critique d'Homère qui a eu peu de succès. On trouve à la fin une tragédie : *Electre*. Cette pièce, malgré quelques inégalités dans le style, n'est pas sans intérêt, et est, de tous les ouvrages de ce poète, celui où il se soutient le mieux. Le tome 4<sup>e</sup> renferme le siècle de Louis-le-Grand, poème en huit chants, et *Thémire, ou l'actrice nouvelle sur le théâtre d'Athènes*, en douze chants. Le tome 5<sup>e</sup> contient les *Rues de Madrid*, en six chants ; des *Dialogues*, *Satyres*, *Epîtres* et *Eglogues* ; l'*Histoire de la porcelaine* et la *Métamorphose de Clitie en fleurs*, poèmes qui fourmillent de traits charmans, de détails agréables, et attestent une imagination riante; enfin, le *Combat des Echasses*, poème héroïque en quatre chants, par lequel l'auteur avait débuté en 1669, et ne peut intéresser que les Namurois, qui y distingueront leurs noms.

2<sup>e</sup> *Annibal*, tragédie inédite.

3<sup>e</sup> *Les Titans*. Liège, 1724, in-12. Paris, même année. Cette édition a pour titre : *Les Géans, poème épique*. Composé en grec par Musée, et traduit en latin par Ovide Nason. Walef, dans la préface de l'édition de Paris, le donne comme une traduction du poème de Musée. Il assure qu'il a eu longtemps ce manuscrit en sa possession, que des voleurs le lui ont

enlevé dans un camp , mais que par bonheur , il en avait fait , à l'aide du jésuite Plumet , une traduction en prose française. Il est superflu de dire que ce conte ne mérite aucune attention ; on en peut dire autant de l'ouvrage.

4° *Les Jumeaux* , en douze chants et en vers libres.

5° *Le Catholicon de la Basse Germanie*. Cologne , Pierre Marteau , 1731 , in-8° ; dédié au comte de Sinzendorff , grand chancelier de la cour de l'empereur. C'est un recueil de pièces satyriques et morales dont les deux plus considérables , chacune en deux chants , ont pour titre : *les Nuées* et *Harpagon*.

6° *Supplément aux tableaux de Philostrate*. Liège (Paris), 1733, in-8°. Ce livre est divisé en huit tableaux, ou contes satyriques.

Mr. le baron de Villenfagne a publié : les *OEuvres choisies du baron de Walef*. Liège , Lemarié , 1779 , in-12 , de 213 pages ; précédées d'une *Notice sur la vie et les ouvrages* de cet auteur.

On trouve dans le *Journal Littéraire* , une critique assez superficielle des poésies de Walef.

1736. LAFABRIQUE (*Nicolas*), peintre, né à Namur, se fixa à Liège au commencement du siècle , et y mourut en 1736. Le long séjour qu'il a fait à Liège , permet de le ranger au nombre des artistes du pays. Nicolas Lafabrique témoigna , dès sa plus tendre enfance , un goût décidé pour la peinture : à peine âgé de dix ans , que , fatigué des reprimandes qu'il recevait sur son peu d'application à l'étude , il sollicita son père de lui faire apprendre le dessin. On le mit chez un peintre de Namur, nommé Bouge, qui lui enseigna les premiers élémens de son art. Deux autres élèves de ce maître résolurent un jour d'aller en Italie, et demandèrent par dérision à Lafabrique , beaucoup plus jeune qu'eux , s'il voulait être de leur compagnie.

Celui-ci qui croyait que ce n'était qu'une promenade de deux ou trois semaines, vole chez son père, et le prie, en l'avertissant qu'il partait pour l'Italie, de lui donner quelques chemises avec des provisions. Il avait ouï dire que ce n'était que dans cette belle contrée qu'on pouvait se perfectionner. On regarda ce projet dans sa famille comme un badinage dont on voulut s'amuser un instant. On lui accorde donc ce qu'il demandait ; et ne possédant que 30 sous, il courut, très-joyeux, rejoindre ses compagnons, qui avaient promis au père de le lui renvoyer à une certaine distance de Namur ; mais le jeune Nicolas, par ses prières et ses instances, parvint à leur faire changer de sentiment. Au milieu de la route, ses deux compagnons l'abandonnèrent pour s'enrôler. Lafabrique ne perdit point courage : seul sans ressource, et dans l'âge le plus tendre, il poursuivit son voyage, et arriva enfin à Rome, où, en peu de temps, il fit, sous un bon maître, des progrès si étonnans, qu'il gagna assez d'argent pour y vivre honorablement, et refuser celui que ses parens, inquiets de son sort, et qui, après bien des recherches, ayant appris où il était, lui envoyaient.

Ce peintre réussissait dans les *oiseaux*, les *figures* et principalement les *têtes*. On remarque dans ses productions un si beau goût de pinceau, un précieux si fini, des traits si vraisemblables et si naturels, que les princes de l'Europe s'empressèrent de placer dans leurs cabinets ses tableaux. Florent Le Comte en cite deux : l'un représentait la *tête d'un philosophe rieur*, qu'un amateur de Paris acheta fort cher ; l'autre, que possédait le roi de France, offre une belle *figure qui tient une coupe*. (*Mél. de litt. et d'hist.* de Mr. de Villenfagne, page 135).

1736. HANLET (*Henri*), religieux convers de l'abbaye d'Orval, naquit à Maestricht. Il eut le bonheur de recevoir une éducation chrétienne à Malines sous la

direction de Mr. *Witte*, alors curé et doyen du chapitre de Notre-Dame. Il alla par son avis se consacrer à Dieu dans l'abbaye d'*Orval*, où sa sagesse et ses vertus lui procurèrent l'inspection sur tous les frères convers. M. *Save*, médecin et solitaire de *Port-Royal*, qui s'était retiré dans cette abbaye, lui donna des leçons de chirurgie et de médecine, dont il profita si bien, qu'il se rendit en peu de temps très-utile aux malades de la maison et aux pauvres du voisinage. Sa régularité et sa douceur le firent aimer et estimer de tous ses confrères. En 1725, il donna une preuve de son attachement à la vérité, à l'occasion d'une visite que l'abbé de *Grimbergue* fit à Orval pour y faire recevoir la bulle; il aima mieux s'exiler lui-même, que de trahir sa conscience, il se retira lui quinzième en Hollande. Il mena à *Rhinwyck* une vie très-régulière et très-pénitente, jusqu'à ce qu'enfin épuisé de forces et accablé d'infirmités, il y consumma sa course le 30 octobre 1736, âgé de 80 ans, après avoir reçu les derniers sacrements de la main de l'évêque de *Babylone*. (Nouv. Eccl. du 28 juin 1736).

*Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité*, 7 vol. in-12, 1760, tome 1<sup>er</sup>, page 285.

1737. HOFFREUMONT (*Jean-Jacques*), prêtre, religieux de l'abbaye d'Orval, naquit à Verviers, ville du pays de Liège, le 9 octobre 1660. Il était entré dans cette abbaye dans les premières années du célèbre abbé de *Bentzeradt*, sous la conduite duquel il puisa les plus pures maximes de la religion, et les principes les plus solides de la vie monastique, qu'il a pratiqués le reste de sa vie. Il fut fait sous-prieur et maître des novices dans l'abbaye de *Beaupré*. De retour à Orval, il fut successivement maître des convers, prieur et maître des novices. Comme il était instruit, et par conséquent opposé à la bulle, il crut devoir précautionner les novices



contre l'acceptation de ce décret ; ce qui le fit déposer par dom *Henrion* qui était alors abbé. La visite que fit dans cette abbaye l'abbé de *Grimbergue* en 1725, pour y faire signer le *formulaire* et accepter la *bulle*, lui fit prendre le parti, avec plusieurs de ses confrères, de se retirer en Hollande pour éviter la persécution. M. *Barchman*, archevêque d'Utrecht, les reçut avec cordialité, et ils se réunirent tous dans une même maison, et le respectable Dom Hoffreumont en fut élu trois fois supérieur. Il fut adhérent à la cause de l'église d'Utrecht, à l'appel de l'archevêque et du chapitre, et à la cause de Mr. de *Senex*. Il mourut à *Rhinwyk* d'un abcès au poulmon, qui l'étouffa le 28 janvier 1737 : il avait communiqué la veille. Il fut enterré dans le cloître de l'église de Sainte-Marie. (Nouv. Eccl. du 28 juin 1737). Même *Nécrologe*, tome 1<sup>er</sup>, page 297.

1737. HOFFREUMONT (*Servais*), frère du précédent, né à Verviers, le 16 mars 1663, était curé à Grâce, près de Liège ; il fit ses études chez les Jésuites avec un tel succès, qu'ils tachèrent de l'attirer dans leur compagnie, mais échappé de leurs mains, il alla faire sa philosophie et sa théologie à Louvain, où il eut pour directeur le célèbre M. *Huyghens*. En 1690, il fut fait curé de Saint-Hubert et y enseigna en même temps la théologie aux jeunes religieux de l'abbaye ; il s'acquittait dignement des fonctions pastorales, lorsqu'au bout de 15 ans on le fit passer à la cure de Grâce, où il fallait un homme habile et zélé. Comme il était fortement attaché au Jansénisme, il résolut de s'opposer de toutes ses forces à ce que la *bulle* fut introduite dans le diocèse. Pour cet effet, il eut le courage en 1720 de faire le voyage de Vienne, et il obtint de l'empereur un rescrit qui défendait à l'évêque de Liège d'inquiéter personne au sujet de la *bulle*. Le prélat piqué de cette démarche, fit tant que le rescrit fut révoqué. M. Hof-

freumont prévoyant ce qui pourrait lui en arriver, prit le large, et se retira en Hollande, où M. de *Barchman*, archevêque d'Utrecht, le chargea de professer la théologie dans le séminaire d'*Amersfort*; ce qu'il fit pendant neuf ans. Enfin un épuisement réel et plusieurs attaques de paralysie l'obligèrent de se retirer dans la maison des orvalistes de *Rhinwyk*. Il renouvela son appel avant sa mort, qui arriva le 2 mai 1737, à l'âge de 75 ans. (Nouv. Eccl. du 5 juillet 1737). (*Nécrologe*, tome 1<sup>er</sup>, page 303).

Servais Hoffreumont a publié : *De la faillibilité des Papes*, 2 vol. in-12, 1720).

1738. PIERROT (*Antoine*), prêtre, religieux de l'abbaye d'*Orval*, ordre de saint Bernard dans le Luxembourg, naquit en seize cent cinquante-sept à *Margni* dans ce pays. Il entra dans cette célèbre abbaye à l'âge de vingt-un ans. On remarqua en lui une grande simplicité et beaucoup de candeur, une profonde humilité et une tendre charité. Il profita des premiers de la réforme qu'y introduisait en 1690 le célèbre abbé Charles-Henri de *Bentzeradt*, et fut très-lié avec M. de *Pontchâteau*, dont le séjour à *Orval* contribua beaucoup à son avancement dans la piété. Il rendit témoignage à la vérité dans la visite que fit dans l'abbaye en 1725 l'abbé de *Grimbergue*, prémontré en qualité de visiteur apostolique, en lui déclarant que sa conscience ne lui permettait pas de signer le *formulaire* ni d'accepter la *bulle*. Comme il craignait avec fondement les suites de sa déclaration, il prit le parti de la fuite et alla rejoindre ses confrères en Hollande. Il renouvela ses appels deux jours avant sa mort : il reçut les sacrements de la main de l'évêque de *Babylone* le jour de l'Epiphanie, et mourut à *Rhinwyk*, le 7 janvier 1738. (*Nécrologe*, p. 1-110).

1738. TOMBEUR (*Pierre*), prêtre du diocèse de

Liège , s'est toujours distingué par son cœur droit , son esprit solide et son amour ardent et courageux de la vérité. Elevé dans le séminaire de Liège , sous de bons maîtres , il y puisa les meilleurs principes , il résidait depuis plusieurs années dans ce séminaire , lorsque les Jésuites s'en emparèrent en 1699 , ce qui lui donna occasion de combattre avec force leur *morale relâchée*. Ces pères cherchèrent bientôt à s'en débarrasser ; ils prirent occasion du refus que fit l'abbé Tombeur de distribuer une de leurs thèses , qui était affreuse , pour le chasser du séminaire. Devenu quelque temps après vicaire de *Saint-Adalbert* à Liège , il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et un grand succès. Ses infirmités l'obligèrent de quitter cet emploi , et il se contenta de rendre quelques services à un hôpital et de vaquer à l'étude et à la prière. Comme il était appelant de la *bulle* et adhérent à M. de *Senex*, l'évêque de Liège le poursuivit , et le fit déclarer suspendu des fonctions de ses ordres. Pour éviter de plus grands maux dont il était menacé , il prit le parti de se réfugier à *Utrecht* en 1738. Attaqué d'apoplexie , il reçut ses sacremens des mains de monsieur l'évêque de *Babylone* en renouvelant ses *appels*, et mourut le 28 octobre 1738 , à l'âge de 69 ans et inhumé dans l'église de Sainte-Marie. (*Nécrologe* , tome 1<sup>er</sup> , page 346).

1738. KERKHERDÈRE (*Jean-Gérard*) , né vers 1678 à Fauquemont , près Maestricht , village de l'ancien duché de Limbourg. Il fit de bonnes études à Maestricht , étudia la philosophie et la théologie à Louvain , et se consacra ensuite à l'étude des langues savantes , de la critique sacrée et de l'antiquité ; il enseigna les belles-lettres durant plusieurs années , donna ses leçons d'histoire au collège des Trois-Langues. L'empereur Joseph I<sup>er</sup> le nomma en 1708 son historiographe. Il mourut le 16 mars 1738. On a de lui :

1° *Systema Apocalypticum*. Louvain, 1708, in-12. C'est l'essai d'un ouvrage plus considérable qui porte le titre suivant :

2° *De monarchiâ Romæ paganæ secundum concordiam inter SS. Prophetas Danielelem et Joannem : consequens historia à monarchiæ conditoribus usque ad urbis et imperii ruinam. Accessit series historiæ Apocalypticæ*. Louvain, 1727, in-12.

3° *Podromus Danelicus, sive novi conatus historici, critici, in celeberrimas difficultates historiæ Veteris Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipue Danielelem prophetam*. Louvain, 1711, in-12. Cet ouvrage ainsi que le précédent, est plein d'érudition : les hypothèses de l'auteur, assez vraisemblables, jettent beaucoup de jour sur les difficultés historiques, chronologiques et géographiques de l'Écriture-Sainte.

4° *De situ Paradisi Terrestris*. Louvain, 1731, in-12. Il place le paradis terrestre un peu au-dessus de la Babylonie, prend pour le Phison le bras occidental de l'Euphrate jusqu'à son embouchure, et pour le Gehon le bras oriental du même fleuve depuis la ville de Cipara, où il se mêle à un bras du Tigre jusqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville et de l'île de Charax. Ce système diffère de celui du savant Huet, mais il est tout aussi probable. Kerkherdère a fait précéder ce traité du *Conatus novus de Cephâ reprehenso* ; dans lequel il soutient que ce Céphas est différent de St. Pierre. On trouve encore dans ce même volume, une *Dissertation sur le nombre des années que le Sauveur a instruit le peuple* ; et une autre intitulée : *De Cephâ ter correpto*.

5° *Grammatica Latina*. Louvain, 1706, in-12 de 117 pages, où il y a plus d'érudition que dans la plupart des grammaires, même les plus volumineuses.

6° Un grand nombre de *poésies latines*, qui lui assurent une place distinguée sur le Parnasse.

7° Plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres :

1° *Quatuor Ætates*, pouvant servir à l'éclaircissement de plusieurs endroits de la Genèse.

2° *Opus quatuor monarchiarum*, auquel le *Monarchia Romæ Paganæ*, devait servir de 4<sup>e</sup> partie.

3° *Traité des LXX semaines de Daniel*, qui était entre les mains du censeur lorsque l'auteur mourut.

1740. XHROUET (*Warner*), médecin distingué, né à Spa, a publié :

1° *De trium humorum oculi origine, formatione et nutritione*. Leodii, 1688, in-8° et 1691, in-12. Il s'élève dans cet ouvrage contre la doctrine de Nuck, et prétend que les conduits aqueux de celui-ci sont de véritables artères. Il entre dans plusieurs autres détails, comme sur la structure celluleuse de l'humeur vitrée, sur l'analyse du cristallin et de l'humeur aqueuse, sur la membrane qui ferme l'iris. Nuck publia un ouvrage pour soutenir ses sentimens, qui parut à Leyde en 1691, in-8°.

2° *La connaissance des eaux minérales d'Aix-la-Chapelle, de Chaudfontaine et de Spa par leurs véritables principes*. Leyde, 1714, in-12. Liège, 1729, in-12. Cet ouvrage renferme beaucoup d'observations pour confirmer les vertus de ces eaux.

3° *Une traduction française du Spadacrène de Henri de Heers qu'il a enrichi de savantes notes*. La Haye, 1739, in-12. Il y a corrigé les fautes touchant la chimie, et il a établi par ses expériences, l'existence d'un acide, d'un esprit volatil, d'une terre alcaline et du fer dans les eaux de Spa.

Le *journal de Trévoux* a publié en 1707, une analyse de Xhrouet sur le *soufre commun*. Il y prétend, contre le sentiment de Lambert qu'il attaque, qu'il est possible d'avoir des fleurs de soufre sans aucun mélange d'acide.

XHROUET (*N.*), capitaine du bourg célèbre de Spa. N. Pilnitz, dans ses *Amusemens de Spa*, vante ses ouvrages en nacre de perles, qu'il travaillait, tant en gravure qu'en ciselure, ou en bas relief, avec une délicatesse surprenante. *Nous lui ordonnâmes*, dit-il, *des cachets de nacre, et je n'ai jamais rien vu de plus parfait.*

En 1736, on s'adonnait encore à Spa avec beaucoup de succès aux arts. C'est ce qu'atteste une *Dissertation inaugurale* sur les fontaines minérales de cet endroit, composée par le docteur De Presseux, et imprimée cette année. Ce médecin assure à la fin de sa *Dissertation*, qu'il y avait, de son temps, à Spa, de très-habiles peintres, des tourneurs admirables et des artistes qui façonnaient ingénieusement le nacre de perles.

XHROUET (*Lambert*), l'un des premiers tourneurs de son siècle, est né à Spa. Cet homme étonnant exécutait sur des tours qu'il avait inventés, des pièces merveilleuses par leur difficulté et leur finesse. La grande réputation qu'il acquit par la beauté de ses ouvrages, se répandit bientôt partout, et lui valut l'honneur d'être mandé à Vienne, en 1748, et d'y être retenu pendant six mois auprès de S. M. l'empereur François I<sup>er</sup>. Xhrouet s'était fait accompagner de son tour. Il donna des leçons de cet art agréable à ce prince, qui lui fit cadeau d'une belle tabatière de porcelaine de Saxe et de trois médailles d'or. Il fut aussi appelé à Bruxelles par le duc Charles de Lorraine, également amateur de cet amusement; il fit quelque séjour à sa cour. D'autres princes de l'Europe l'appelèrent de même et voulurent orner leurs cabinets des ouvrages de ce célèbre artiste.

Xhrouet, remarque le docteur Sandberg, dans son *Essai sur les eaux de Spa*, a été le digne émule de Plumier. Il exerçait encore son art à l'âge de 71 ans;

et malgré sa caducité, on voyait sortir de son tour des prodiges de goût et de délicatesse. Il a laissé un neveu du même nom, qui a suivi la même carrière que son oncle avec le même succès. Nous n'avons pas de renseignements sur lui.

XHROUET (*Joseph*), autre artiste de la même famille que le précédent, et né à Spa comme lui, s'est distingué dans la gravure. Il a gravé le *plandu Grand Marché de Liège*, de l'*Hôtel-de-Ville*, et de la *Fontaine* qui est vis-à-vis. Ce plan qui est inséré dans le 1<sup>er</sup> vol. p. 244 des *Délices du pays de Liège*, est admiré des connaisseurs.

XHROUET (*N.*), employé au service des Etats-Généraux de Hollande, ajustait avec beaucoup d'art et de solidité, des bouches aux canons de bronze encloués et des culasses à ceux qui étaient crevés. Ce Xhrouet était aussi sans doute de Spa et de la même famille.

\* 1740. GRISARD (*N.*), ouvrier liégeois, auquel on doit, dans le pays de Liège, suivant Saumery (*Délices du pays de Liège*, tome V), la première invention pour *fendre le fer et le réduire en baguettes fort minces*. Nous regrettons de ne pouvoir donner d'autres renseignements sur un homme qui a été si utile à l'industrie liégeoise.

\* 1740. LOUP (*Remacle le*), né à Spa, contemporain de Dagly. Il s'est distingué dans les *paysages* et les *perspectives*. C'est lui qui a dessiné et gravé les *vues des villes et châteaux* insérées dans les *Délices du pays de Liège*. Il eut un fils nommé *Antoine*, qui a réussi, ainsi que son père, dans les *paysages* tracés à l'encre de Chine.

1741. QUARREUX (*Gérard-Joseph de*), né en 1665, au hameau de Quarreux, sur la rivière d'Amblève, à 2 lieues de Theux et de Spa, pays de Stavelot, fut couronné *premier de Louvain* en 1685. Il fut reçu docteur en théologie à cette Université, chanoine de l'église collégiale de St.-Pierre, président du collège de Divœi et censeur apostolique et royal des livres à Louvain, il fut également examinateur des livres à Liège; c'était un homme instruit et un bon théologien.

1742. DRION (*Dieudonné*), originaire de Wanne, près de Stavelot, fut prince abbé de Stavelot; il était très-érudit, et se fit aimer et chérir des habitans de sa principauté.

1742. THIBAUT (*Nicolas*), né à Bouillon, vers 1680, prêtre et conseiller, clerk au bailliage de Sedan où il est mort, est l'auteur d'un livre intitulé : *Prières et instructions chrétiennes avec un Abrégé de l'Ecriture Sainte*.

1743. BERGHE (*Georges-Louis, comte de*), prince évêque de Liège. Il embrassa dans sa jeunesse le parti des armes, et devint lieutenant-colonel d'un régiment de cavalerie aux Pays-Bas. A l'âge de trente-cinq ans, il entra dans l'état ecclésiastique, et fut reçu chanoine de l'église cathédrale de Liège. En 1724, il fut élu évêque de Liège, à l'âge de 65 ans, à la grande satisfaction des Liégeois d'avoir enfin un prince qui résiderait parmi eux et auquel il pourrait avoir recours en toute occasion. Après son élection, il s'enferma plusieurs semaines dans le couvent des Capucins de Liège, pour se préparer saintement à recevoir l'épiscopat. Il prit pour chancelier le comte de Berlaumont, archidiacre de Hainaut, pour grand-vicaire, le comte de Rougrave, tous deux très-versés dans les affaires



spirituelles et temporelles ; et pour grand mayeur et souverain officier , le comte de Horion.

Aimant son peuple d'un amour véritablement paternel , ce prince ne voulut pas s'en éloigner , et fit , à cet effet , rebâtir à ses frais le château de Seraing-sur-Meuse qui tombait alors en ruines ; on lui doit , en partie , la construction de l'église de ce village.

Georges-Louis fut d'un si grand désintéressement , qu'à la réserve du seul donatif qui lui fut accordé pour subvenir aux dépenses de sa confirmation , il n'en voulut jamais accepter aucun autre des états , et n'imposa aucune charge à son peuple pour son utilité particulière , se contentant des revenus de sa mense épiscopale. Cette conduite est bien opposée à celle de ses prédécesseurs , qui sans égards aux impôts multipliés qui surchargeaient le pays , n'en exigeaient pas moins , sous les plus frivoles prétextes , de fréquens donatifs pour satisfaire à leur luxe et à celui de leurs courtisans.

Ce fut sous son règne , à sa sollicitation unie à celle des états , que la chambre impériale de Wetzlaer accepta et entérina les privilèges impériaux renouvelés et confirmés par un diplôme de l'empereur régnant , en date du 27 juin 1711 ; et que l'empereur n'accorda d'appel aux tribunaux de l'empire , que pour les actions judiciaires où il s'agirait d'un immeuble de 9000 fl. Brabant , ou d'un meuble de la moitié de cette valeur.

Voulant remédier aux abus , il ordonna qu'il fût au moins publié dans l'église un ban , avant le mariage ; ce qui ne se pratiquait point , les curés étant dans l'usage d'en dispenser tout le monde. Il exigea que toute personne qui aspirait aux ordres sacrés demeurât trois mois au séminaire de Liège , ou à celui de Louvain ; tant pour y pratiquer les exercices spirituels , que pour s'y instruire des cérémonies de l'église et y passer un examen sur la théologie. Il ordonna aux

curés de son diocèse , de prêcher et de faire le catéchisme les dimanches et fêtes , et défendit aux ecclésiastiques d'entrer au cabaret sous aucun prétexte , que dans le cas de voyage.

Georges-Louis fit travailler à la réformation des statuts et coutumes du pays , et de la cour de son official. Il fit publier un règlement sur la chasse , pour empêcher qu'on ne foulât les grains encore croissant. Il fit poursuivre les faux monnayeurs à outrance , et fit statuer par les états , la peine de mort contre eux.

Georges-Louis, dans une lettre, en date du 26 juillet 1725, fait la déclaration suivante à la chambre impériale de Wetzlaer, qui résume à elle seule l'esprit de la constitution liégeoise et prouve son excellence :... *dans nos contrées , dit ce prince , une nouvelle loi ne peut être portée , ni publiée autrement que par l'évêque et prince de Liège du consentement des trois ordres du pays , ni aussi les privilèges impériaux ne peuvent être publiés , avant qu'ils ne soient acceptés unanimement par les trois ordres du pays.*

Ce prince mourut à Liège , le 5 décembre 1743 , à l'âge de 81 ans et fut inhumé dans l'église cathédrale. N'ayant plus de parens , il institua par son testament , les pauvres héritiers de ses biens immenses.

1743. BOUILLE (*Théodose*), Carme-chaussé , bachelier de la Sorbonne , mort à Liège , en 1743. On lui est redevable de la première histoire du pays écrite en français : *Histoire de la ville et pays de Liège*. Liège , Guill. Barnabé , 1725-1732 , 3 vol. in-folio. Cette histoire se termine à l'année 1727. Le style en est très-négligé , les lacunes y sont nombreuses , les faits y sont rapportés sans examen , ni critique. Cependant , on la lit avec plaisir , à raison de la candeur et de la bonhomie qui y règnent , et qui concilient l'attention et la confiance. Le P. Bouille y raconte les évènements

avec une franchise bien estimable ; si parfois , à cause des ménagemens qu'il avait à garder en sa qualité de religieux , il est un peu réservé , il laisse apercevoir qu'il blâme intérieurement ce qu'il n'ose censurer ouvertement.

1745. LIMPENS (*Ferdinand*), né en 1682 à Bongard, village de la seigneurie de Fauquemont près d'Aix-la-Chapelle.

Ayant achevé son cours d'humanités et de philosophie dans cette dernière ville, il se fit Jésuite à l'exemple de son frère , et entra au noviciat de Trèves le 29 juin 1700. Après ses premiers vœux et son année de répétition, on l'envoya régenter les basses classes à Duren , et delà à Coblentz. Il étudia ensuite en théologie l'espace de quatre ans , fit son second noviciat, et fut chargé de la direction des philosophes du collège de St.-François-Xavier à Cologne. Après quoi, il enseigna la philosophie à Trèves, où il eut aussi l'emploi de prédicateur dans l'église des Jésuites, puis dans la métropole. Depuis, il fut successivement recteur des collèges de sa compagnie à Nuits, à Munster, à Coblentz, et deux fois à Cologne; enfin, il fut provincial de la province du Bas-Rhin.

Il partit pour Rome en 1730, et y assista à l'élection du général François Ketz, Bohémien. Il y retourna une autre fois en qualité de procureur de sa province. Le dernier poste qu'il remplit fut celui de principal du séminaire des nobles et de l'archevêché de Trèves, où il se rendit étant déjà fort caduc. Sentant approcher sa fin, il se fit transporter au noviciat de la même ville, et y mourut le 15 décembre 1745.

Ce père avait l'esprit vif, était éloquent, fort entendu dans la conduite des affaires, et plein de zèle pour l'avancement des belles-lettres et pour le bien public. La douceur de ses mœurs le fit aimer de tous ceux qui

le connurent, et quelque contre-temps qui lui survint, jamais on ne l'entendit pousser la moindre plainte; il s'est peint dans l'ouvrage qui nous reste de lui, et qui a pour titre :

*Vademecum : Sive praxis opera quotidiana, aliaque ritè peragendi, et per ea salutem et perfectionem propriam ac proximi, Instituto Societatis Jesu conformem, assequendi, indicata à quodam Societatis Jesu sacerdote, pars I, p. 179, pars II, p. 117, pars III (qui est intitulée : Analysis fidei, methodus Veroniana, et discursus cum hæretico. p. 306) Colon. offic. Noetheniana, 1744, in-8°.*

1746. DOSQUET (N.), laboureur de profession, mort dans la paroisse de Khigniesse, sur la rivière d'Ourthe, en Condroz, à l'âge de cent treize ans, ayant conservé son jugement jusqu'au jour de son décès.

1746. PRESSEUX (Philippe-Louis de), né à Theux, bourg célèbre de l'ancien marquisat de Franchimont, dont il fut élu bourgmestre. Il fit ses études à l'Université de Leyde et y reçut le doctorat en médecine, après y avoir soutenu une thèse savante sur les eaux minérales de Spa, qu'il publia la même année (1736), en anglais. Cette analyse, la meilleure qui ait paru sur les eaux de Spa, sous l'empire de l'ancienne chimie, a été depuis traduite en français par le docteur Jean Philippe de Limbourg, avec quelques notes de ce dernier. De Presseux s'est acquis un nom par ses connaissances et les divers ouvrages qu'il a publiés sur les sources minérales de Spa. Il est mort en 1746.

1746. ANTINE (François dom Maur d'), naquit le 1<sup>er</sup> avril 1688, de Claude d'Antine, cultivateur et propriétaire, et de Marie Lobet, à Gonrieux, village de l'ancienne principauté de Liège. Il fit ses études à

Douai, entra dans l'ordre de St.-Benoît si célèbre par les grands hommes qu'il a produits, et prononça ses vœux, à l'âge de 24 ans, dans l'abbaye de St.-Lucien de Beauvais. Des veilles assidues, une étude profonde et consciencieuse des antiquités et des langues anciennes lui procurèrent, en peu d'années, de vastes connaissances : la douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs et son zèle à remplir les devoirs de son état le firent chérir et respecter. A bien des titres, d'Antine, sans flatterie, peut être considéré comme l'un des hommes les plus marquans de son siècle. M. Polain, archiviste de la province de Liège, est le premier de ses compatriotes qui ait publié la biographie de ce savant et ait revendiqué tous ses droits à la postérité (voir cette *Notice* dans la *Revue Belge*, tome 1<sup>er</sup>, page 265).

Maur d'Antine professait la philosophie avec le plus grand éclat, dans l'abbaye de St.-Nicaise à Reims, lorsque par suite de son refus de souscrire à la bulle *Unigenitus*, le cardinal de Mailly, archevêque de Reims, tout dévoué aux Jésuites, exigea que ses supérieurs le retirassent de son diocèse.

Appelé à Paris, il entra à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, où se trouvaient alors réunis ces pieux et savans Bénédictins, occupés à mettre au jour les PP. de l'église et les monumens historiques les plus importants. Ses supérieurs l'employèrent pendant quelque temps à continuer la *Collection des Décrétales*, qui avait été interrompue par la mort de dom Constant et de dom Mopinot; mais il ne tarda pas à abandonner ce travail pour se livrer, sans relâche, à une nouvelle édition du *Glossaire* de Du Cange, projetée par les Bénédictins.

Nous laisserons parler M. l'abbé Boulliot (*Biog. ardennaise*, art. CARPENTIER), qui a le mieux résumé les discussions auxquelles a donné lieu cette célèbre publication :

« Nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur la nouvelle édition du Glossaire de Du Cange, et sur son Supplément, monument qui porte l'empreinte de la plus profonde érudition. Du Cange n'avait publié que 3 vol. in-f°, en 1678. Dom Guesnié avait projeté d'y en ajouter un quatrième, mais la mort ne lui permit pas de voir la fin de son travail. DD. Nicolas Toustain et Le Pelletier mirent en ordre et expliquèrent les mots de la moyenne et basse latinité qui répondent aux trois premières lettres de l'alphabet, et qui font le premier volume et les deux tiers du second. Ce fut dans cet état de choses que d'Antine prit le Glossaire. Il s'adjoignit D. Carpentier. Celui-ci se chargea des huit lettres F, H, K, M, P, S, V, W, et s'engagea à faire la préface. D. d'Antine eut en partage les treize lettres D, E, G, J, L, N, O, Q, R, T, X, Y, Z. Ils firent de concert des additions aux trois premières lettres.

» Les cinq premiers volumes ayant paru, D. d'Antine fut exilé à Pontoise en 1734, à l'occasion de ses opinions sur la bulle *Unigenitus*. D. Carpentier acheva la lettre T commencée par son collègue, et mit la dernière main au sixième volume qu'il publia en 1736. »

Ce savant ouvrage fut publié sous le titre suivant :

1° *Glossarium ad Scriptores mediæ et infimæ latinitatis, auctore Carlo Dufresne domino Du Cange, editio nova et locupletior et auctior; operâ et studio monachorum ordinis S. Benedicti à congregatione S. Mauri*. Paris, Osmond, 1733, 1736, 6 vol. in-f°. Le P. Carpentier ayant publié en 1766, 4 vol. in-f°, un *Supplément* dont il s'attribua exclusivement tout l'honneur, sans avouer les obligations qu'il avait à dom d'Antine, plusieurs de ses confrères et autres l'accusèrent ouvertement de plagiat : les journaux littéraires de cette époque ont rendu amplement compte de cette accusation.

Après la mort du P. Carpentier, dom Tassin, son

confrère, renouvela l'accusation de plagiat qu'il avait déjà dirigée contre lui en 1756, dans le *Journal des Savans* :

« D. d'Antine, dit il, avait fait de nouvelles recherches; il en avait reçu des provinces pendant le cours de l'impression, et il en avait formé un recueil capable de servir de supplément à la nouvelle édition de M. Du Cange. Au départ de D. Maur d'Antine, le P. Carpentier eut grand soin de tout recueillir. Dégouté de son état, revêtu d'un gros bénéfice que lui avait donné l'abbé de Pomponne, en faveur de son abbaye de St.-Médard, et appuyé du crédit d'un ministre et de quelques grands seigneurs, il quitta la Congrégation sous prétexte d'infirmités, et emporta avec lui les recueils dont il n'était que dépositaire. En 1738, il obtint une lettre de cachet pour avoir communication des registres du Trésor Royal des Chartes. Les archives de la chambre des comptes de Lille, de la collégiale de St.-Pierre de la même ville, et des principales églises d'Abbeville, lui furent ouvertes; il lut les manuscrits de la bibliothèque du roi et les livres anciens et nouveaux qui n'avaient point été consultés, et puisa dans toutes ces sources des matériaux, qui joints à ceux qu'il avait emportés de l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, lui ont suffi pour former les 4 volumes in-f° qu'il a publiés. » *Histoire littéraire de la Congrégation de St. Maur*, par dom Tassin, p. 633.

Durant son exil à St.-Martin de Pontoise, D. Maur d'Antine, tout en continuant les études philologiques qu'il avait commencées depuis longtemps, se livra avec ardeur à la lecture des livres saints. Il fit sur le texte hébreu même, une traduction des Psaumes, qui parut sous ce titre :

2° *Les Psaumes traduits sur l'hébreu avec des notes, par un religieux de la Congrégation de St. Maur*. Paris, Ch. Osmond, 1738, in-8°. Cette traduction fut extrê-

mement goûtée du public. Elle fut réimprimée trois fois. Paris, 1730, in-8°, *ibid.* 1740, in-12.

En 1737, D. d'Antine fut rappelé à Paris, pour travailler avec dom Bouquet à la *Collection des Historiens des Gaules et de la France*, ouvrage immense et des plus utiles. Il se chargea de l'époque des *Croisades*; mais son travail n'a pas été publié; il a laissé sur cet important sujet, plusieurs porte-feuilles de collections et de notes savantes.

Il entreprit ensuite l'*Art de vérifier les dates*, dont M. Polain, dans sa notice sur ce docte Liégeois (voir la *Revue Belge*, tome 1<sup>re</sup>, p. 267-269), explique ainsi l'origine :

« Les profondes connaissances historiques que d'Antine avait acquises, les observations qu'il avait recueillies en compulsant les chartes et en publiant la nouvelle édition du Glossaire de Du Cange, lui firent concevoir le projet d'une méthode pour aplanir les difficultés que présentent souvent les dates des anciens monumens. Ce fut alors qu'il composa l'excellente dissertation sur les chartes et les chroniques qui forme l'introduction à l'*Art de vérifier les dates*; ensuite, il dressa pour son usage particulier, une table chronologique à laquelle il joignit un calendrier perpétuel. Tels furent les commencemens de ce célèbre ouvrage qu'on peut regarder comme la clef de l'histoire; ouvrage qu'il n'était guère possible de composer que dans le silence du cloître et au milieu de riches et d'immenses archives, ouvrage unique, auquel aucune nation n'a rien à opposer de comparable. L'abbé Boulliot, dans sa *Biographie ardennaise*, en a rapporté l'origine d'une autre manière; quoique son opinion ne nous paraisse pas vraisemblable, nous croyons cependant devoir la mentionner ici.

» En 1737, D. d'Antine était venu se fixer à Paris dans la communauté des Blancs-Manteaux. Bornée dans son revenu, cette maison ne pouvait donner à



ses religieux ces petites douceurs qui contribuent à faire l'agrément et le charme de la vie. D. Bouquet tâchait de suppléer à ce vide. Jouissant d'une pension de 1500 livres que le roi lui avait accordée à titre de récompense et d'encouragement, son plus doux plaisir était de la partager avec ses confrères. Tous les jours après dîner, une petite société de savans Bénédictins se réunissait chez lui, pour y prendre le café. D. d'Antine était admis à ces réunions, où se confondaient le savoir et la gaité. Vers l'an 1743, on s'aperçut que les fonds manquaient et que la petite provision de sucre et de café tirait à sa fin. Chacun proposait des moyens de ravitaillement, lorsqu'un des habitués du cercle dit, que d'Antine seul était capable de prêter une vie nouvelle à la mèche près de s'éteindre. Ce savant qui s'occupait plus d'hébreu que de finances, surpris de ce qu'on recourait à lui dans cette circonstance, désira savoir comment il pourrait remplir les vues de la réunion, et devenir tributaire de ses besoins. Eh bien! reprit son confrère, n'êtes-vous pas du pays de Liège? Pourquoi donc, à l'exemple de Mathieu Laensberg, votre compatriote, ne mettriez-vous pas au jour un calendrier ou almanach? Cet ouvrage de courte haleine, et d'un prompt débit, procurerait à notre petite coterie les fonds dont elle a le plus pressant besoin. D. d'Antine goûta la plaisanterie, accepta cette espèce de défi, et conçut dès lors qu'il pourrait faire quelque chose de très-utile, en réunissant les différents articles de chronologie, tels qu'indictions, épactes, cycles, nombre d'or, etc., qu'il avait rédigés pour la réimpression du Glossaire de Du Cange. De la réunion de ces divers articles, il est résulté un traité de chronologie qui se trouve à la tête de l'*Art de vérifier les dates*. D. d'Antine résolut ensuite d'y ajouter des tables des papes, des empereurs, des rois, etc., et de puiser dans les sources mêmes, pour former une chronologie depuis J. C. jusqu'à nous. »

» En 1743, continue M. Polain, d'Antine avait déjà composé une bonne partie de cet important mais pénible labeur, c'est ce qui nous fait surtout douter de la vérité de l'histoire racontée par l'abbé Boulliot. A la même époque, le savant Bénédictin fut frappé d'une attaque d'apoplexie; il traîna depuis une vie languissante, mais ne laissa pas cependant de continuer l'ouvrage qu'il avait entrepris de publier. Déjà la table chronologique, le calendrier perpétuel, le catalogue des Saints et la liste des conciles étaient imprimés, lorsqu'une seconde attaque d'apoplexie l'enleva le 3 novembre 1746, à l'âge de 59 ans. »

Clémencet et Durand continuèrent le travail de d'Antine, et le firent paraître en 1750 sous ce titre bien connu des savans :

*3<sup>e</sup> Art de vérifier les dates des faits historiques, des chartes, des chroniques et anciens monumens, depuis la naissance de J. C. par le moyen d'une table chronologique, etc., avec un calendrier perpétuel, l'histoire abrégée des conciles, des papes, des empereurs, des rois, etc., par des religieux Bénédictins de la Congrégation de St. Maur.* Paris, 1750, in-4°. Ce livre obtint un immense succès; le Bénédictin Clément en donna deux nouvelles éditions avec beaucoup d'additions, en 1770, un vol. in-f°, et en 1783-1787, 3 vol. in-f°. M. de Saint-Allais l'a publié de nouveau à Paris en 1818, et années suivantes, in-8°. Ce livre est regardé avec juste raison, comme le plus beau monument d'érudition du dix-huitième siècle.

1748. HIEGARES (*Josse-Théodore*), curé d'Alsmeer près d'Amsterdam, naquit à Saint-Trond, diocèse de Liège, après y avoir fait ses humanités, il alla à Louvain faire sa théologie et sa philosophie. Il y prit les degrés de *maître-ès-arts* et de *bachelier*; ensuite de quoi il fut fait sous-principal du collège du Lys. Comme

il était alors peu instruit, il dut en conscience signer le *formulaire* et la *bulle*. Devenu chanoine d'une collégiale de Liège, sa sagesse et ses talens le firent estimer; on le chargea de la direction de plusieurs communautés. S'étant depuis mis au fait des affaires présentes, il revint de ses préventions. Il lisait avec avidité les *Nouvelles Ecclésiastiques* et était extrêmement touché des miracles du diacre *Paris*. Un paquet de livres lui ayant été adressé en 1738, il fut sur le point d'être inquiété; mais quelque temps après ayant refusé de signer le *formulaire* et d'accepter la *bulle*, on le poursuivit, et comme il s'était retiré à Maestricht, on l'excommunia par contumace. Il prit le parti au mois de mars 1740 de se réfugier en Hollande, où après avoir exercé avec applaudissement les fonctions de vicaire dans une paroisse considérable, on lui donna la cure d'*Almeer*. Il s'y distingua par son application à tous ses devoirs, par une vie pénitente et dure, et par un grand zèle pour les vérités contestées; il mourut fort regretté, le 14 octobre 1748, âgé de 46 ans (*Nouvelles Ecclésiastiques*, du 17 avril 1749. *Nécrologe*, tome 2, page 188).

1749. GÉRARD (*le frère*), religieux convers de l'abbaye d'Orval, naquit dans un faubourg de la ville de Liège. Il avait été instruit et dirigé par M. *Nandrin*, vicaire de sa paroisse, qui lui parlait souvent de la vie pénitente d'*Orval*. A peine eut-il passé quelque temps à Paris où il s'était transporté pour se perfectionner dans la menuiserie, qu'il se sentit touché de Dieu. Il alla aussitôt à *Orval*, où il fut reçu en qualité de *menuisier*, mais dans la suite on lui fit apprendre la chirurgie et l'apothicairie, en quoi il excella. Comme il était bien instruit de sa religion, il s'attacha à la vérité, et ne tarda pas à se rejoindre à ceux de ses confrères qui étant persécutés à cause de leur opposition à la *bulle*,

prirent le parti de se retirer en Hollande en 1725. Il leur fut d'un grand secours à *Rhinowick*, où ils s'établirent. Son habileté et sa charité le firent bientôt connaître de tous les gens de bien du pays, et c'est entre ses bras que M. *Varlet*, évêque de *Babylone* mourut. La maison de *Rhinowick* n'ayant pu se soutenir, le frère Gérard s'en revint en France avec son compagnon, le frère *Pernet*. Ils trouvèrent un asyle chez M. *Gaguey*, curé de Nettancourt, où ils vécurent en vrais religieux d'*Orval*. Le frère *Pernet*, qui cultivait le jardin et menait une vie pénitente, mourut le 6 janvier 1749. Le frère Gérard exerçait son art dans tout ce pays, et les pauvres ne peuvent oublier les bons offices qu'il leur a rendus. Il fut découvert et même décelé à l'abbé d'*Orval*, qui néanmoins, le laissa tranquille. Il lui survint un mal au genou, qui lui causa de vives douleurs qu'il supporta avec une grande patience. Quatre mois après, il en mourut, le 1<sup>er</sup> juin 1749. (*Nouvelles ecclésiastiques*, *Nécrologe*, page 311).

1750. RATZ DE LANTHENÉE (*le*), gentilhomme liégeois et mathématicien au 18<sup>e</sup> siècle, est resté si obscur malgré ces titres, qu'aucun biographe ne donne de détails sur sa vie. La *France Littéraire*, en 1756, lui consacra un article qui n'a point été conservé dans les éditions de 1759, ni dans les postérieures. Formey n'a fait que copier ce qu'en dit la *France Littéraire* de 1756. On a de Lanthénée :

1<sup>o</sup> *Elémens de Géométrie*, 1738, in-8°. Ouvrage écrit avec une clarté remarquable, et sur lequel on peut voir les *Mémoires de Trévoux*, mai 1739, p. 415.

2<sup>o</sup> *Lettre à M. de Voltaire sur son écrit intitulé : Réponse aux objections contre la philosophie de Newton*, 1739, in-8°.

3<sup>o</sup> *Examen et réfutation de quelques opinions sur les causes de la réflexion et de la réfraction, répandues dans*

l'ouvrage de M. de Banières contre la philosophie de Newton, avec un essai sur l'impulsion appliquée aux phénomènes de la lumière, et quelques autres attribués à l'attraction. Paris, Chaubert, 1740, in-8° de 50 pag. Jean Banières, zélé cartésien, avait publié un volumineux *Examen et réfutation des éléments de la philosophie de Newton*, où il disait que chaque corps est enveloppé d'une atmosphère particulière qui produit la réflexion et la réfraction de la lumière. C'est cette opinion que Lanthénée combat dans son *Examen* : quant à l'*Essai sur l'impulsion* qui le suit, il déclare que ce sont les idées d'une autre personne, et qu'il n'en est que le rédacteur.

4° *Nouveaux Essais de physique*, 1750, in-12.

1750. SNAKENBURG (*Henri*), littérateur hollandais, né à Fauquemont, en 1674, mort en 1750, à Leyde où il était recteur de l'école latine, a augmenté : 1° la collection hollandaise des *Variorum*, par Quinte-Curce, qu'il a publiée à Leyde en 1724, in-4°, et qui l'a fait connaître comme éditeur laborieux, plutôt que comme judicieux critique. 2° François de Haas a publié à Leyde, 1753, in-4°, les *Poésies Hollandaises* de Snakenburg, assez sévèrement jugées par M. de Vries, dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, tome 2, pag. 58 et suivante.

SNAKENBURG (*Théodore Van*), oublié par M. de Vries, est l'auteur de plusieurs productions poétiques assez estimées, qui se trouvent dans un recueil intitulé : *Proeve van Dichtoefening*, door A. L. F. et A. P. S. 1731. On lui attribue aussi de charmans contes en vers, qu'on lit dans le *Spectateur hollandais* de Van Effen.

\* 1750. LE CLERC (*le P. Nicolas*), auteur d'une

*carte topographique de la principauté de Liège et des pays voisins*, dédiée par l'imprimeur E. Kintz, à Théodore de Bavière et aux états de Liège.

1750. GOBART (*Laurent*), naquit à Liège en 1658. Après ses premières études, il entra dans la compagnie de Jésus en 1680, à l'âge de 22 ans, et passa la plus grande partie de sa vie dans les exercices de la chaire et du confessionnal. Ce père fit un fort long séjour à Liège et y mourut le 28 mars 1750 dans la 92<sup>e</sup> année de son âge. Beaucoup de gens lui confiaient le secret de leurs consciences, et la plupart des jeunes étudiants s'adressaient à lui. On a de lui :

*Tractatus philosophicus de barometro*. Amst. Steph. Roger, 1703, in-12, p. 188, avec quelques figures.

L'auteur suit dans ce petit traité la forme scolastique ; il propose ses raisons sur chaque difficulté, et répond ensuite aux objections. L'ouvrage est divisé en deux parties : dans la première, il explique les causes qui font monter et descendre le mercure dans le baromètre, et ne s'éloigne point du sentiment de Descartes, ou plutôt de Pascal, à cet égard. Dans la deuxième partie, il discute les conséquences qu'on peut tirer de la diversité des degrés auxquels le mercure s'arrête. Il parle aussi des thermomètres, et ensuite du flux et du reflux de la mer. Ce phénomène, qui a fait naître tant de systèmes, il l'attribue à certains *esprits*, qui émanent du soleil et de la lune, et qui se mêlant avec une matière propre à la fermentation, qu'ils rencontrent dans l'eau de la mer, agitent cette eau, et l'obligent à se répandre vers les rivages.

1751. BIDELOZ (*Gilles*), ecclésiastique liégeois, né en 1702, et mort le 16 décembre 1751.

Après avoir servi près de 23 ans, en qualité de vicaire, la paroisse de Notre-Dame-des-Lumières en Glain,

et édifié toute la ville de Liège par la sainteté de sa vie et par son assiduité au service du prochain ; on a rassemblé après sa mort les pensées et les avis qu'il avait écrits pour sa propre sanctification, et pour l'instruction de quelques personnes confiées à ses soins, et on les a publiés sous ce titre :

*Recueil d'instructions très-solides et de pratiques chrétiennes*, par feu M. G. Bideloz, etc. Liège, femme Charles Colette, 1755, in-12, p. 284 gros caractère.

Ce livre respire partout une piété tendre et solide ; ce n'est pas l'ouvrage d'un savant, mais c'est celui d'un prêtre selon le cœur de Dieu.

1751. DOLMANS (*Pierre*), Jésuite, né aux environs de Maestricht, mort le 29 septembre 1751. Il a travaillé aux *Acta Sanctorum*, depuis 1736 jusqu'en 1739.

1751. CRASSIER (*Guillaume, baron de*), naquit à Liège en 1662. Bernard de Montfaucon, Martène et Durand, Saumery le peignent comme un homme distingué par ses grandes connaissances et doué du plus beau caractère. Il avait beaucoup de goût pour la peinture et l'architecture, mais plus particulièrement encore pour les monumens de l'antiquité et la numismatique. Les étrangers venaient admirer à Liège sa précieuse collection de médailles qu'il était parvenu à rassembler avec beaucoup de soin, et dont il publia le catalogue très-recherché des amateurs. Il possédait aussi plusieurs morceaux de sculpture très-rares. Son cabinet, au jugement de dom Bernard de Montfaucon, était un des plus beaux de l'Europe et d'un prix inestimable. L'abbé de Feller, dans ses *Voyages*, nous apprend que le fils du baron de Crassier possédait encore à Maestricht, en 1773, une partie de cette collection, que l'on évaluait alors à la somme de 80,000 florins de Liège.

Crassier fut estimé des meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV et de celui de Louis XV ; pour s'en convaincre, il suffit de lire son éloge par dom Martène et Durand, dans leur *Voyage de deux Bénédictins*, t. 2, p. 175, ainsi que dans les *Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*.

Il fut honoré de l'estime et de la confiance de ses souverains et de ses concitoyens, et mourut à Liège, en 1751, à l'âge de 89 ans, quelques jours après son épouse. Il habitait dans cette ville, l'hôtel connu aujourd'hui sous le nom d'Oultremont de Wégimont, qu'il avait fait bâtir en 1706.

Le baron de Crassier possédait plusieurs anciennes monnaies des princes-évêques de Liège, entr'autres, une de Nithard, sur laquelle cette évêque est représenté tenant un étendard de la main gauche et une crosse de la droite. L'échevin Louvrex fit graver cette pièce de monnaie en 1732, pour une *Dissertation* intéressante qui se trouve au commencement du 2<sup>e</sup> vol. de l'*Histoire de Liège* du P. Bouille. Il a laissé quelques petits écrits en latin, qui sont devenus extrêmement rares aujourd'hui. M. Polain, dans sa *Notice* sur le baron de Crassier, nous en fait connaître quelques-uns. On a de lui :

1<sup>o</sup> *Series numismatum antiquorum tam Græcorum quàm Romanorum cum elenchogemmarum, statuarum, aliarumque id genus antiquitatum, quæ non minori sumptu quàm labore summo congeffit G. baro de Crassier. Leodius, Augustæ Eburonum.* Apud G. Barnabé, 1721, in-8<sup>o</sup> de 360 pages. Il existe un supplément de 10 pages in-8<sup>o</sup>, qui se trouve dans fort peu d'exemplaires, et est intitulé : *Addimenta ad seriem numismatum aliarumque antiquitatum D. B. de Crassier, editam, Leodii 1721.* Cet ouvrage est un simple catalogue, ou description sans commentaires, mais fait avec beaucoup de soin, des médailles grecques et ro-



maines qu'il possédait; il y a ajouté la liste de quelques autres objets d'antiquité qui formaient son cabinet.

2° *Descriptio brevis gemmarum quæ in musæo Guill. S. R. J. L. baronis de Crassier, etc., asservantur. Leodii*, 1740, in-4°. Ouvrage curieux et orné de plusieurs gravures qui représentent les morceaux les plus remarquables des pièces antiques de ce musée.

3° *Brevis elucidatio quæstionis jesuiticæ (nempè Godfridi Henschenii, ex una parte, ex altera verò Eg. Bucherii, J. E. Fullonii, Berth. Fisen, ac aliorum ejusdem societatis) de prætenso episcopatu Trajectensi ad Mosam, auctore G. L. B. de Crassier. Leodii*, 1738, in-8°. Il y combat l'opinion d'Henschenius et des Bollandistes sur l'existence de l'évêché à Maestricht, supposé fondé en l'an 380. Le P. Pierre Dolmans, Jésuite, réfuta les objections du baron de Crassier, dans une brochure qu'il publia sous ce titre : *Alteræ observationes apologeticæ pro episcopatu Trajectensi ad Mosam, auctore Petro Dolmans. Louvain*, 1742; mais ce Jésuite fut lui-même réfuté par son confrère le P. Bertholet, dans une *Dissertation* qui est à la fin du tome VII de son *Histoire du Luxembourg*, 1741, in-4°. Crassier publia lui-même un supplément à sa Dissertation, sous le titre suivant :

4° *Addimentum ad brevem elucidationem quæstionis jesuiticæ, de prætenso episcopatu Trajectensi ad Mosam. Auctore G. L. B. de Crassier. Leod., Kints*, 1742, in-8°. On trouve un précis de toute cette discussion dans le *Journal de Trévoux*, septembre 1740.

5° *Ecrits et preuves touchant Bouillon, recueillis par le B. de Crassier*, manuscrits.

On attribue assez ordinairement le 3° vol. de l'*Hist. pop. Leod.* du P. Foullon, au baron de Crassier et à l'échevin de Louvrex.

1752. HAMAL (Henri-Guillaume), né à Liège en

1685, fut élève de Lambert Pietkin, maître de musique de la cathédrale. Il fit en très-peu de temps des progrès rapides dans son art et acquit, fort jeune encore, une réputation méritée d'excellent chanteur, par la grace, le bon goût et l'expression qu'il savait mettre dans son chant. Après s'être marié en 1708, le conseil de la grande église de St.-Trond le nomma maître de sa musique, quoiqu'il fut à peine âgé de 23 ans; mais ses talens lui firent bientôt obtenir la sous-maîtrise de la cathédrale de Liège, en 1711; ce qui le fixa dans sa patrie. Sa conduite régulière et son savoir-vivre le firent bientôt rechercher par la meilleure société de Liège, où il acquit cette considération, qui est dans chaque état, le prix du mérite et de la probité. Il travaillait avec une merveilleuse facilité: il composait à l'impromptu, se trouvant en société, des morceaux qu'il chantait lui-même en s'accompagnant sur le violoncelle. Ces impromptus, rapporte M. de Villenfagne dans son *Discours sur les artistes liégeois*, étaient ordinairement d'un genre comique analogue à la gaîté naturelle de l'auteur; il en composait indifféremment sur toute sorte de paroles, françaises, italiennes, liégeoises, flamandes, etc. Quelquefois même, lorsqu'il voulait divertir ses amis, il cherchait dans les livres de voyages les mots les plus bizarres et il faisait sur ces mots, que personne n'entendait, les airs les plus agréables. Cet habile musicien est mort en 1752. Il eut la satisfaction, avant de mourir, de voir son fils lui succéder.

C'est à cet artiste, que les Liégeois sont redevables de l'introduction de la *musique italienne*, qui opéra une révolution dans l'art musical; aussi, depuis lors, vit-on surgir, parmi les Liégeois, une foule de bons instrumentistes.

Les principaux ouvrages de Hamal sont des *Motets à grand orchestre*, que l'on a exécutés pendant plus de

40 ans à la cathédrale et dans les autres églises. On a encore de lui des *cantates*, en *italien*, en *français* et en *liégeois*. La musique de Hamal, quoique d'un rythme vieux, offre cependant des chants pleins d'harmonie, qui ne seraient pas désavoués par les compositeurs modernes.

HAMAL (*Jean-Noël*), fils du précédent, naquit à Liège le 23 décembre 1709; son père lui donna les premiers principes du chant, et Henri Dupont, maître de chapelle de la cathédrale, ceux de la composition. Le jeune Hamal montra de telles dispositions, que ses parens se déterminèrent en 1728, à l'envoyer à Rome. Il y fit des progrès si rapides, que son maître, Joseph Amadori, faisait exécuter ses compositions dans les églises de Rome. Le chapitre cathédral apprenant les succès de Hamal, lui conféra en 1731, un bénéfice afin de se l'attacher, et en attendant que la maîtrise fût vacante. En 1738, il fut nommé maître de chapelle à St.-Lambert, les chanoines trésoriers secondèrent les vues de Hamal, en augmentant le nombre des musiciens et en devenant plus difficiles sur le choix des sujets, ce qui, sous le rapport de l'exécution, amena un véritable progrès. Ces nouvelles fonctions n'arrêtaient point cependant les études de Hamal, il se livra au contraire avec une ardeur nouvelle à la composition; et ses *messes*, ses *motets* et ses *psaumes à grand orchestre*, établirent bientôt sa réputation.

Ses nombreux succès ne l'éblouirent point, car il crut qu'un second voyage en Italie ajouterait à ses connaissances. Il partit donc pour Rome en 1749 où il trouva la musique complètement changée. C'est alors que Hamal se lia d'amitié avec plusieurs grands hommes, et surtout avec le célèbre Nicolas Jomelli, alors maître de chapelle de la basilique de St.-Pierre, qui l'accueillit avec la distinction la plus flatteuse. De

Rome, Hamal passa à Naples où il se lia d'amitié avec François Duranti, le plus savant musicien de son siècle, et sur lequel les compositions de l'artiste liégeois firent le plus grand effet. Duranti était si charmé d'avoir fait sa connaissance, qu'il l'introduisit dans les premières maisons de Naples, et lui fit présent de ses plus beaux morceaux de musique. Hamal quitta son ami à regret.

Il revint à Liège en 1750. Peu de temps après il composa deux Oratorio, *Jonathas et Judith*, qui eurent beaucoup de succès, ensuite *quatre opéras*, dont un, petit chef-d'œuvre, ne serait déplacé dans aucune littérature.

Hamal joignait à une facilité peu commune, un génie flexible, qui pouvait se plier à tous les tons et réussir dans tous les genres. Il travailla avec un égal succès dans le genre sérieux et comique. Son insouciance pour la célébrité l'empêcha de publier ses ouvrages; il n'a fait graver que *quatre OŒuvres de symphonie*. Le reste de ses nombreuses compositions est en manuscrits; ce qui est une véritable perte.

Attaché à sa patrie, Hamal résista à toutes les offres même les plus séduisantes pour l'attirer dans les pays étrangers, préférant à la fortune brillante qu'il aurait pu faire, la médiocrité dont il jouissait à Liège.

A l'âge de 61 ans, songeant à se faire soulager dans ses travaux par un adjoint qui put le remplacer à sa mort, il fit venir à Liège son neveu, M. le chanoine Hamal, qui étudiait depuis longtemps la composition en Italie, et obtint pour lui, du chapitre de St.-Lambert, la survivance de la place de maître de musique. Bien qu'il put dès lors se livrer entièrement au repos, il ne cessa de s'adonner au travail de la composition; sa fécondité naturelle le lui rendait facile, et le goût de son art, fortifié en lui par des succès et l'exercice, le suivit jusqu'au tombeau.

Dans la dernière année de sa vie, une paralysie oc-

casionnée par un régime trop sédentaire, l'empêcha de remplir ses fonctions ordinaires, mais cette espèce de mort anticipée n'éteignit point le feu de son génie, et le seul plaisir de produire fut, après la religion, sa seule consolation dans ses maux. Deux jours avant sa mort, arrivée en 1778, il avait commencé à mettre le *Miserere* en musique.

Hamal a composé une foule d'ouvrages d'église, tels que *messes, motets, psaumes à grand orchestre, quatre œuvres de symphonie* gravées à Paris en 1743, chez Lecler, et à Liège, chez Benoît André; enfin, un *Exitu Israël* à deux orchestres qui mit le comble à sa réputation.

Il a composé la musique des opéras suivans :

1° *Li voëgge di Chôfontaine; es treuz act.* Les paroles en furent composées par une société d'amateurs et d'amis qui se réunissaient chez M. Simon de Harlèz, chanoine de la cathédrale et prévôt de la collégiale de St.-Denis, qui en fut le principal rédacteur avec MM. de Cartier, de Marcienne et les bourgmestres de Vivario et de Fabry. Cet opéra fut représenté pour la première fois à Liège, en 1757, et obtint le plus grand succès.

2° *Li Liyeoi éyagi; es deux act;* par le bourgmestre de Fabry.

3° *Li Fiess di hoûte si plou; opera comic es treuz partieis;* paroles de M. de Vivario.

4° *Les Ypocontes; opera burless ez treuz act avou des grans kœurs;* par M. le chanoine de Harlèz.

Ces quatre opéras, dont la musique est brillante et pittoresque, offrent des saillies piquantes, plusieurs chansons charmantes, et quantité de bons mots, qui caractérisent le génie de la nation liégeoise.

Hamal a laissé inédit un ouvrage intitulé : *Annales des progrès du théâtre, de l'art musical et de la composition, dans l'ancienne principauté de Liège.* in-4° de 118 pages.

\* 1752. DELCLOCHE (*N.*), peintre liégeois. Les ouvrages de cet artiste sont très-spirituels; plusieurs de ses petits tableaux, entr'autres, ses *Attaques ou Batailles*, étincèlent de vivacité; on n'en peut dire autant de ses grands tableaux. Il a négligé la partie du coloris.

Delcloche peignait l'histoire avec beaucoup de feu, surtout dans ses tableaux de chevalet. On a de lui, entr'autres :

1° *Jean-Théodore de Bavière, prince-évêque de Liège, représenté avec toute sa cour.*

2° Deux grands tableaux qui sont dans l'église collégiale de St.-Jacques à Liège.

3° Un tableau d'autel qui se voyait autrefois dans une chapelle de l'église des Dominicains de la même ville.

1755. BERTHOLET (*Jean*), historien, né à Vieil Salm, bourg du pays de Stavelot, en 1688. Après avoir achevé ses cours d'humanités et de philosophie au collège des Jésuites à Luxembourg, il résolut d'embrasser leur institut, et se rendit à Tournay en 1708, pour y commencer son noviciat. On lui fit ensuite régenter les basses classes, durant sept ans, à Tournay et ailleurs. Il commença son cours de théologie à Douai, et l'acheva à Paris. Ayant alors reçu la prêtrise, il prononça ses vœux à Armentières en 1723.

Bertholet étant doué du don de la parole, fut destiné par ses supérieurs à la prédication. Pendant 14 années, il remplit avec beaucoup de zèle, les pénibles fonctions de missionnaire, dans la province Gallo-Belgique, qu'il n'abandonna que par suite de l'affaiblissement de sa santé, pour se livrer à la composition de divers ouvrages historiques, étudiant tour-à-tour les PP. Catrou, Rouillé, Longueval, et l'abbé Fleury, qu'il avait choisis pour ses modèles. Il mourut

à Liège , le 26 février 1755 , à l'âge de 67 ans. On a de lui :

1° *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et du comté de Chiny*. Luxembourg, 1741-1743, 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, vivement critiqué dès son apparition , est curieux , instructif , et renferme des faits peu connus.

2° *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu , avec la Vie des bienheureuses Julienne et Eve , toutes deux originaires de Liège*. Liège, 1646 , in-4°. Ce livre , dédié au prince-évêque , Jean Théodore de Bavière , est orné d'un grand nombre de gravures en taille-douce.

3° *Oraison funèbre de S. M. l'Impératrice-mère , Elisabeth-Christine , née duchesse de Brunswick-Wolfenbützel , etc. , composée en latin par le R. P. Jacques de Laet de la compagnie de Jésus , et traduite du latin en français par le R. P. Bertholet , etc.* Bruxelles, 1751, in-4°.

4° *Histoire de l'Eglise et la principauté de Liège*, 1749 , manuscrits in-f° de la bibliothèque de l'Université de Liège.

5° *Vies des Saints des Pays-Bas , selon l'ordre du Martyrologe Belgique , où sont rapportées les fondations des évêchés , des églises collégiales , des abbayes , des monastères et des couvents des différents ordres religieux , soit d'hommes , soit de femmes*. Manuscrit en 2 vol. in-f°, dont le premier se trouve à la bibliothèque du séminaire de Liège , et le second dans celle de l'Université de cette ville.

6° *La Vie des Saintes des Pays-Bas , ou les femmes illustres dans l'Eglise*, un volume manuscrit in-f° qui se trouve à la bibliothèque de l'Université de Liège.

7° *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et du comté de Chiny*, un vol. manuscrit in-f°. M. Lavalleye , de Liège , possède le manuscrit original de cet ouvrage , qui est de 635 pages.

M. F. V. Goethals, bibliothécaire de la ville de Bruxelles, a publié une notice intéressante sur le P. Bertholet (voir *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, etc.*, tome 3<sup>e</sup>), dont nous avons fait usage pour cet article.

1755. NEUHOFF (*Théodore-Etienne, baron de*), aventurier, qui régna quelque temps sur la Corse, était né à Metz en 1690.

Son père, Antoine, baron de Neuhoff, dans le comté de la Marck en Westphalie, avait été capitaine des gardes de l'évêque de Munster. Pauvre de patrimoine, il épousa, selon quelques-uns, la fille d'un négociant de Visé, au pays de Liège; selon d'autres, M<sup>lle</sup> Heun, née à Bullenge près de Malmédy, au pays de Stavelot; on montre encore dans cet endroit la maison qu'elle habitait, qui est bâtie en laves ou pierres volcanisées. Le baron de Neuhoff s'étant brouillé sans retour par cette mésalliance, avec sa famille et toute la noblesse westphalienne, il vint s'établir en France, où, grâce à la protection de la duchesse d'Orléans, il obtint un petit gouvernement dans le Messin. A sa mort, il laissa en bas âge, et presque sans ressources, son fils *Théodore*, et une fille nommée *Elisabeth*. La duchesse en prit soin et les attacha à sa maison.

Théodore fit partie des pages de cette princesse, et entra ensuite, en qualité de lieutenant, au régiment de la Marck. Ses goûts dispendieux et son caractère inquiet, l'empêchèrent de se soutenir dans ce corps, et il prit du service dans les troupes suédoises. Le baron de Goertz, ministre de Charles XII, et non moins entreprenant que son maître, reconnut dans le jeune officier, qui se disait un peu son parent, plus d'aptitude pour l'intrigue que pour le métier des armes. Il avait formé le projet de rétablir sur le trône d'Angleterre l'héritier des Stuarts; et il avait besoin, pour



concerter ses plans avec Alberoni, tout-puissant en Espagne, d'un agent secret qu'il put, dans l'occasion, désavouer sans conséquence. Théodore fut chargé de cette mission, et la remplit à la satisfaction des deux hommes d'état : il rejoignit ensuite son protecteur à La Haye, d'où il fit plusieurs voyages à Londres, comme intermédiaire entre Goertz et le comte de Gyllemborg, ambassadeur de Suède en Angleterre. La trame ayant été découverte, il réussit à se mettre en sûreté et reparut en Suède. La fin tragique du baron de Goertz le força de se retirer en Espagne. Il fut accueilli par Alberoni, qui n'avait point oublié sa négociation clandestine ; il trouva plus de faveur encore auprès du duc de Ripérda, successeur de l'éminence italienne. Ce ministre lui donna le brevet de colonel, et lui fit épouser Lady Sarsfield, fille de lord Kilmarnock, d'origine irlandaise, et attachée à la maison de la reine d'Espagne. Le baron de Neuhoff avait fondé, sur cette alliance, de grandes espérances de fortune : trompé dans ses calculs, il abandonna sa femme pour passer en France, où il connut Law, et spécula malheureusement, comme tant d'autres, sur les actions du Mississippi. Après avoir erré plusieurs années dans diverses contrées de l'Europe, fuyant ses anciens créanciers, et s'en faisant partout de nouveaux, il se rendit à Florence avec le caractère de résident pour l'empereur Charles VI. Les Corses luttèrent encore avec acharnement contre la tyrannie génoise ; et Gênes n'espérait les réduire qu'avec le secours de troupes allemandes commandées par le prince de Wurtemberg. Théodore se prévalut auprès d'eux du mérite d'avoir intéressé ce prince en leur faveur. Quatre chefs de ces insulaires étaient gardés prisonniers par les Génois, contre le droit des gens, il prit l'engagement de leur procurer la liberté ; et l'époque de leur élargissement ayant coïncidé avec le temps fixé par ses promesses, il parvint à faire croire qu'il avait

eu beaucoup d'influence sur cet évènement. Profitant de la confiance que ses prétendus services inspiraient aux Corses, il leur mit sous les yeux, comme unique moyen de salut, la nécessité de se donner un gouvernement, soit qu'ils préférassent une aristocratie, soit qu'ils inclinassent à choisir un roi qui put assurer leur indépendance, avec l'appui de quelqu'une des puissances de l'Europe; et il leur insinua que, dans ce dernier cas, il était, par son dévouement pour leur cause et par son crédit personnel, l'homme qui leur convenait le mieux. Les chefs corses, réduits à l'extrémité, ne balancèrent pas à lui promettre une autorité nécessairement précaire, en récompense des services très-réels qu'ils attendaient de lui. Théodore parcourut l'Europe, pressant avec importunité les dispositions de toutes les cours où il était connu. Rebuté partout, il fut, si l'on en croit son fils, plus favorablement écouté en Turquie. Ayant été secondé par Ragotszki et par le comte de Bonneval, deux hommes accoutumés à tout attendre de la fortune, il obtint provisoirement quelques gratifications du grand seigneur; mais trouvant que la Porte procédait avec trop de lenteur, il s'embarqua pour Tunis, et flatta le Dey de la possession de la Corse, si l'on voulait seulement fréter un vaisseau chargé de 10 canons, 4000 fusils, 300 pistolets, et de divers objets d'approvisionnement. La régence de Tunis accorda tout, et y joignit une somme de 1000 sequins. Les Corses, ne comptant plus sur Théodore, venaient de mettre leur île sous l'empire de la Ste. Vierge, et de prendre la résolution d'être libres par leurs propres efforts. Des lettres de Théodore leur annoncèrent enfin qu'il allait chasser les Génois, avec le secours des principales puissances de l'Europe. Il ne leur demandait, pour prix de tous ses sacrifices, que le titre de roi. Sa proposition fut acceptée avec enthousiasme. Le baron, embarqué sur un bâtiment portant un faux pavillon

anglais, aborda, le 15 mars 1736, au port d'Aleria, vêtu à la Turquie et coiffé d'un turban. « Il débuta, dit Voltaire, par déclarer qu'il arrivait avec des trésors immenses; et, pour preuve, il répandit, parmi le peuple, une cinquantaine de sequins, en monnaie de billon. Ses fusils, sa poudre, qu'il distribua, furent les preuves de sa puissance. Il donna des souliers de bon cuir, magnificence ignorée en Corse. Il apostades courriers qui venaient de Livourne sur des barques, et qui lui apportaient de prétendus paquets des puissances d'Europe et d'Afrique. » Pour ajouter à l'illusion, et pour paraître plus digne de la prérogative royale, il accumula, à la suite de son nom, les titres honorifiques de la plupart des états chrétiens, se donnant pour un grand d'Espagne, pair de France, baron d'Angleterre, chevalier de l'ordre teutonique, et prince de l'Etat de l'Eglise. Préconisé par le parti qu'il s'était formé depuis longtemps parmi les insurgés, il fut proclamé roi, le 15 avril, sous le nom de Théodore I<sup>er</sup> dans une assemblée générale tenue à Alezani. Son inauguration eut lieu avec toute la pompe que comportait un pays aussi agreste. On lui ceignit le front d'une couronne de lauriers; on le montra au peuple, en rase campagne, élevé sur les épaules des citoyens les plus considérables. Après qu'il eut rédigé des statuts très-succincts pour la police de l'île, sa première sollicitude fut de s'entourer d'un appareil monarchique : 400 soldats composèrent son régiment des gardes. Il fit frapper quelques pièces de monnaie d'argent et d'une bien plus grande quantité en cuivre; distribua de nombreux brevets de noblesse, institua un ordre de chevalerie sous la dénomination d'ordre de la délivrance, eut une cour et des secrétaires d'état; et, pour signaler sa fermeté, fit pendre trois individus alliés à des familles distinguées du pays. Il n'oublia pas cependant qu'il devait tourner surtout son activité vers l'affranchissement

du territoire. Dans les premiers momens de l'ivresse qu'avait excitée sa présence, il avait facilement rassemblé une armée considérable. Porto-Vecchio tomba en son pouvoir ; et il ordonna des attaques simultanées contre San-Fiorenzo, Algaïola, San-Pelegrino et Ajaccio, tandis qu'il marchait lui-même sur Bastia. Repoussé par les Génois, qui lui enlevèrent Furiani, il repassa les monts et s'établit à Sartène, où le baron de Drosth, son parent, vint le rejoindre avec de l'argent et des munitions. Il n'y avait que huit mois qu'il était investi du pouvoir ; et déjà les murmures de toute la population s'élevaient contre lui. Les manifestes des Génois avaient accrédité des bruits injurieux à sa personne ; le clergé prenait ombrage de ses discours libres sur la religion ; la sévérité, qu'il avait déployée, était transformée en cruauté : on refusait de lui obéir ; on lui faisait entendre des paroles insolentes ; on lui demandait compte de toutes les promesses dont il avait leurré la nation. Il vit que son autorité n'était pas seulement méconnue, mais que sa vie était en danger ; et il se hâta de convoquer à Sartène les députés de toutes les pièves (ou paroisses) que n'occupaient pas les Génois. Il leur déclara qu'il allait se séparer d'eux pour solliciter lui-même les secours dont on l'avait frustré, désigna 28 citoyens pour former un conseil de régence jusqu'à son retour, et conféra le commandement des cantons en deçà des monts à Giafferi et Hyacinthe Paoli, réservant à Luc d'Ornano celui des pièves ultramontaines. Ces mesures prises, Théodore partit pour Livourne sur un bâtiment provençal, séduisit quelques prêteurs crédules à Rome et à Turin, se montra dans Paris ; et, pour se soustraire à la police qui le menaçait du Fort-l'Evêque, il se rendit précipitamment à Amsterdam. Un de ses créanciers le découvrit, et le fit mettre en prison ; tous les étrangers, auxquels il avait emprunté, l'écrouèrent à leur tour ; mais un juif et ses

associés, dans l'expectative de faire seuls le commerce de la Corse, et de tenir pour sûreté de leurs fonds les ports d'Ajaccio ou de Porto-Vecchio, aidèrent dans sa détresse cet indigent souverain, payèrent ses dettes et lui avancèrent cinq millions pour équiper trois vaisseaux marchands et une frégate. On soupçonna les États-Généraux d'être de moitié avec ces spéculateurs. En 1738, Théodore mouilla au port de Sorraco (à deux lieues de Porto-Vecchio) : à cette nouvelle, les esprits s'ébranlèrent ; mais la contenance des troupes françaises qui occupaient l'île sous les ordres du comte de Boissieu, imposa aux habitans et prévint les insurrections. Théodore, intimidé par l'inaction de ses sujets, n'osa s'avancer dans l'intérieur, et se contenta de se présenter avec sa flotille devant Ajaccio, tandis que d'Ornano se préparait à le seconder par terre. Les vents contraires poussèrent le baron-roi dans le port de Naples ; il descendit chez le consul hollandais, y fut arrêté et envoyé à la forteresse de Gaëte. On lui rendit bientôt la liberté : il n'en profita que pour recommencer sa vie errante. Les Corses, dans une proclamation datée de Tavagna (1739), protestèrent qu'ils maintiendraient son élection. Maillebois, successeur de Boissieu, les contraignit, après une campagne rapide, à mettre bas les armes. Il eut soin de répandre le bruit de la mort de Théodore, et détruisit les restes de son parti, que ranimait le baron de Drosth. En 1742, Théodore, amené par un vaisseau anglais, se présenta sur la côte près de l'Isola-Rossa ; mais aucune piève ne répondit à son appel, quoiqu'il fût évident que le gouvernement britannique était d'intelligence avec lui. Les Génois, s'exagérant mal-à-propos le danger, mirent sa tête à prix. Un dernier revers attendait à Londres ce jouet de la fortune. Lorsqu'il se flattait de provoquer encore un armement en sa faveur, ses créanciers lui firent subir le même sort qu'en Hollande.

Il sortit enfin de sa prison, où il avait languï pendant sept ans dans la misère et le mépris, et déclara préalablement qu'il abandonnait son royaume pour hypothèque à ses créanciers. Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription, qui lui assura les moyens de subsister jusqu'à sa mort, arrivée le 11 décembre 1755. Théodore fut enterré sans distinction dans le cimetière commun de Ste.-Anne de Westminster; et Walpole chargea sa tombe d'une épitaphe qui finissait par ces mots : *La fortune lui donna un royaume, et lui refusa du pain.* On a débité beaucoup de contes sur ce fantôme de roi, qui, avec de l'esprit et de l'activité, ne sut jamais, dans sa jeunesse, mettre à profit les avances de la fortune, et dont les yeux ne se dessilèrent point sur l'extravagant projet de dominer sans moyens une population indocile et divisée, avec laquelle il n'eut pas l'habileté de s'identifier et de déposer la morgue et les forfanteries qui décélaient le baron allemand.

Nous avons suivi, dans cet article, le dernier historien de la Corse, Pommereul, dont le récit est assez conforme à celui de son devancier, l'abbé Germanes, et sauf quelques circonstances, à celui du colonel Frédéric, fils de Théodore.

Frédéric n'avait pas accompagné son père en Corse; il se proposait seulement d'y tenter avec lui une dernière fois la fortune : mais il n'arriva à Londres que pour voir l'auteur de ses jours dans les fers. Inexact à la fois par le défaut de documens et par les réticences que lui commandait sa position, il est un guide très-suspect pour ce qui concerne la Corse; mais il mérite plus de confiance dans ce qu'il rapporte sur les antécédens de son père.

On lui doit encore une *Description de la Corse*, en anglais, suivie d'une relation de la réunion de cette île avec la Grande-Bretagne, d'une *Vie* de Paoli, et d'un mémoire sur les bois de la Corse, présenté à l'assemblée nationale de France. Londres, 1795, in-8°.

NEUHOF (*Frédéric, le colonel*), était fils du fameux roi de Corse, Théodore et d'une Irlandaise de la noble famille de Lucan, et naquit à ce qu'il paraît en Espagne, où sa mère était alors attachée à la maison de la reine.

Il n'avait pas accompagné son père en Corse ; mais après avoir passé quelque temps dans le service militaire, il se proposait seulement d'y tenter avec lui encore une fois la fortune. Il vint donc en Angleterre en 1754 ; arrivé à Londres, il trouva l'auteur de ses jours en prison pour dettes, et lui-même tomba dans une telle détresse que, pour subsister, il fut obligé de donner des leçons d'italien. En 1768, il publia des *Mémoires pour servir à l'histoire de Corse*, 1 vol. in-8°, en français, traduits et publiés dans la même année en anglais, 1 vol. in-12.

Ces mémoires, qui offrent de l'intérêt et sont écrits dans un style naturel, s'étendent depuis l'origine connue de l'île de Corse, jusqu'en 1755, année de la mort de Théodore, dont l'ouvrage est en partie un pénégyrique. Frédéric ayant repris du service en Allemagne, reçut du duc de Wurtemberg, le brevet de colonel et la croix de mérite, et revint ensuite en Angleterre, en qualité d'agent de ce prince. En 1791, il alla à Anvers pour négocier un emprunt en faveur de quelques membres de la famille royale ; mais le secret de cette démarche ayant transpiré avant qu'elle eut un résultat, le roi refusa d'y accéder et fit même adresser des reproches à l'envoyé. Le colonel Frédéric, retombé dans l'indigence, se tua d'un coup de pistolet sous le portique de l'abbaye de Westminster, le 1<sup>er</sup> février 1797.

Une petite fille du colonel Frédéric, *Emilie Clarck*, a publié en anglais un roman intitulé : *Ermina Montrose, ou la chaumière du Vallon*. Londres, 1800, 3 vol. in-12.

**1756. MARNE (Jean-Baptiste de)**, fils d'un officier au service de Louis XIII, naquit à Douai le 26 novembre 1699, et fit en cette ville ses humanités et sa philosophie, ensuite il entra chez les Jésuites à Tournay en 1716. Sorti de noviciat, il employa un an au collège de Lille à se perfectionner dans les belles-lettres, qu'il enseigna avec distinction tant à Mons, qu'à Tournay. Ayant fait à Douai son cours de théologie en quatre ans, il fut chargé de régenter la philosophie dans la même ville. Il était dans cet emploi en 1733, lorsqu'il s'engagea à la Société par la profession solennelle des quatre vœux. Les affaires de la province wallonne demandant un habile homme à Paris, ses supérieurs lui ordonnèrent de s'y rendre. Le P. de Marne y demeura quatre ans, pendant lesquels il s'acquit l'estime et l'affection de plusieurs grands et de divers gens de lettres. De retour dans les Pays-Bas, il fut nommé recteur du collège de Nivelles et directeur de la première congrégation. Son terme était à peine expiré, lorsqu'on le renvoya à Paris, où il fit encore un séjour de quelques années. Enfin, sa commission finie, il revint de France avec une destination pour Namur, où il exerça pendant trois ans la charge de ministre. Il comptait se fixer en cette ville; mais le prince Jean-Théodore de Bavière, évêque de Liège et depuis cardinal, l'attira à sa cour en le prenant pour son confesseur, et en le nommant examinateur synodal de son diocèse. Ce père s'acquitta de ce double emploi plus de dix ans. Voyant alors sa santé dérangée, il demanda son congé, et se retira au collège de Liège, où il est mort le 9 octobre 1756, n'ayant pas encore atteint l'âge de 57 ans. On a de lui :

1° *Le martyr du secret de la confession, ou la vie de St. Jean Népomucène, chanoine de l'église métropolitaine de Prague.* Paris, Guérin, 1741, petit in-12, p. 288.



2<sup>e</sup> *Histoire du comté de Namur*. Liège, J.-F. Basompierre, et Brux. S. Vanden Berghen, 1754, in-4°, p. 520, gros caractère y compris une *préface historique* qui en tient 90. Cette préface est divisée en deux parties, dont la première comprend les événemens civils et politiques, avant les comtes héréditaires, et la seconde les événemens ecclésiastiques, qui ont précédé les mêmes comtes. Tous ces événemens se réduisent à peu de chose ; aussi le premier écrivain qui ait parlé de Namur (sous le nom de Namon) est l'anonyme de Ravenne, géographe du 7<sup>e</sup> siècle. L'histoire ecclésiastique de ce comté avant le 11<sup>e</sup> siècle, se borne à peu près à la fondation des abbayes de Moultier-sur-Sambre, de Brogne et de Hastiers. On est redevable de la première à St. Amand, évêque de Tongres, ou de Maestricht, dont les Bollandistes mettent la mort en 684. La seconde reconnaît pour fondateur St. Gérard, elle est du 10<sup>e</sup> siècle, de même que la troisième, qui est unie avec celle de Waulsor.

Page 91. Le corps de l'histoire, qui est bien écrite, et qui prend depuis Albert I, comte de Namur vers l'an 980, jusqu'à la mort de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne en 1467.

Pages 479-520. *Recueil chronologique des principaux événemens, arrivés depuis cette époque jusqu'à la paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle*. Ce journal est fort court, l'auteur aurait pu s'étendre davantage sur les évêques, sur les couvens, etc., de la ville et du comté de Namur. Il donne ensuite :

Page 1. *Dissertations historiques et critiques sur les premiers évêques des Tongrois*. Il y a ici une préface, puis :

Page 3. 1<sup>re</sup> *Dissertation, où l'on examine en quel temps St. Materne prêcha l'évangile dans les Gaules*. Le P. de Marne prouve que ce fut au commencement du 4<sup>e</sup> siècle, et qu'il ne faut reconnaître d'autre saint

de ce nom que l'évêque de Cologne , qui assista aux Conciles de Rome et d'Arles, assemblés contre les donatistes en 313 et 314.

Page 41. *Dissertation , où l'on examine s'il y a eu des évêques de Tongres avant St. Servais* , et si , après ce saint , le siège épiscopal de Tongres a été transféré à Maestricht. L'auteur soutient que St. Materne n'entendit ses travaux apostoliques jusqu'à la cité de Tongres, qu'en qualité d'évêque de Cologne; que Tongres ne devint une ville épiscopale, qu'après la mort de ce saint et vers l'an 335 ; que les huit évêques, qu'on lui donne pour successeurs, doivent être rayés des diptiques de Liège, et que St. Servais fut le premier évêque de Tongres. Il prétend même qu'il en a été l'unique évêque, et qu'ayant quitté cette ville pour celle de Maestricht, il attacha le siège épiscopal à la dernière, ce qui dura jusqu'au temps de St. Hubert.

Page 78. *Essai critique sur la position de différens peuples de la Belyique (les Atuatiques, les Eburons, les Cérèses, les Ségniens, les Condruses, les Pémans, et les quatre nations alliées des Nerviens, c. à. d. les Centrons, les Grudes, les Pleumoses et les Lévaques).* Le P. de Marne ne dit rien de fort lumineux sur cette matière : il est plus précis dans ce qui suit :

Page 83. *Recherches historiques et critiques sur l'ancien comté de Lomme.* Ce comté , nommé dans les siècles mitoyens Pagus Lomensis, Lomacensis, Lummensis, ou Laumensis, s'étendait du nord au midi depuis Walhain, château du Brabant wallon, jusqu'auprès de Mezières ; et du levant au couchant, depuis Corbion (proche Ciney en Condroz) jusqu'à Charleroy sur la Sambre. On donne ici une liste des villages que renfermait ce comté, tirée des chartes et autres monumens du moyen-âge. Il y a quelques endroits que le P. de Marne aurait pu redresser au moyen des archives de l'abbaye de Gembloux. Au reste , il aurait dû des-

joindre une carte du comté de Lomme et y joindre une carte du comté de Namur , tel qu'il est aujourd'hui.

Page 99. *Examen critique* de la charte pour la fondation du monastère d'Hastiers (ordre de St. Benoît sur la Meuse à une lieue de Dinant). Cette charte , datée de 656 , porte des marques de fausseté , qui sautent aux yeux.

Pages 105-112. *Examen de la question* , si la princesse Gerberge , comtesse de Louvain , a été la fille aînée du duc Charles de France , ou si ç'a été Ermengarde , sa sœur , comtesse de Namur. Le P. de Marne penche pour Ermengarde , et montre que Jean Charles Chifflet a raisonné pitoyablement sur ce sujet dans ses *Vindiciæ Hispanicæ*.

Les dissertations , dont on vient de parler , sont imprimées d'un caractère plus petit que le reste de l'ouvrage. L'auteur avait entrepris une histoire de la principauté de Liège , et les matériaux , qu'il avait assemblés en y travaillant , lui paraissant suffire pour celle du comté de Namur , il donna celle-ci pour pressentir le goût du public , en attendant qu'il fût en état de faire paraître l'autre.

1756. RODERIQUE (*Jean-Ignace de*), né à Malmedy, petite ville du pays de Stavelot en 1697 , n'avait que vingt ans , quand il entra dans l'ordre des Jésuites. Il n'avait , dit-on , pris ce parti que pour mieux connaître le régime et l'organisation de la société. Il la quitta au bout de huit années , fit plusieurs voyages en France , puis se rendit à Cologne. Il n'avait pas de fortune , et y épousa une veuve également sans biens , mais qui possédait le privilège impérial pour le journal politique français , intitulé : *Gazette de Cologne*. Sous la direction de Roderique , cette feuille prospéra. La guerre de 1741 lui donna quelque intérêt. Roderique avait des relations dans les différens partis , et recevait ainsi des

renseignemens précieux. Mais n'osant pas dire, dans sa *Gazette*, tout ce qui parvenait à sa connaissance, il y suppléait par des bulletins manuscrits, qu'il distribuait à certaines personnes. Très-versé dans la politique des cours, il fut consulté par le prince Charles de Lorraine, avant la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Il mourut le 6 avril 1756, et fut enterré dans le corridor du cloître des Pauvres Clarisses, ainsi qu'il l'avait demandé par testament. Outre sa gazette, on a de lui :

1° *Disputationes de abbatum origine, primævâ et hodiernâ constitutione abbatiarum inter se unitarum Malmundariensis et Stabulensis, oppositæ observationibus maximè reverendorum Edmundi Martène et Ursini Durand. Wurtzbourg, 1727, in-folio.* A cette attaque d'un passage de son *Voyage littéraire sur l'abbaye de Stavelot*, D. Martène opposa : *Imperialis Stabulensis monasterii jura propugnata. Cologne, 1730, in-folio.*

2° *De abbatibus monasteriorum Malmundariensis et Stabulensis disertatio tertia, prima adversus vindicias Stabulenses D. Edmundi Martène.* Cologne, chez l'auteur, 1731, in-folio. C'était, comme on voit, une réplique à la défense de D. Martène. En rendant compte de ces débats, les auteurs de l'*Histoire littéraire de la congrégation de St.-Maur* donnent le nom de Roderique à l'adversaire de leur confrère, et disent qu'il avait été chassé de la société des Jésuites pour ses mauvaises mœurs. Ils ajoutent que les religieux de Malmedy, en faveur desquels Roderique avait écrit, le blâmèrent hautement, et qu'il fut ignominieusement condamné, par sentence du juge civil, à rétracter tout ce qu'il avait avancé contre la juridiction et les anciens titres de l'abbaye de Stavelot, et, de plus, à payer une amende. Il est à croire que les Bénédictins ont été, dans leur récit, conduits par l'esprit de corps.

Ce n'est pas que l'opinion de Roderique n'ait trouvé contradicteurs ; car, sur ce qu'il dit que Cunibert n'avait point été archevêque de Mayence , un anonyme publia : *De initio metropoleos ecclesie Colonie Claudie Auguste Agrippinensium disquisitio*. Cologne , 1732 , in-4°.

3° *Coloniensis ecclesie de sue metropoleos origine traditio vindicata ab impugnationibus disquisitoris anonymi*, 1731 , in-4°. Cette fois, ce fut J. Hartzheim qui parut dans la lice. C'était l'auteur anonyme auquel avait répondu Roderique ; et il publia une réplique , 1732 , in-4°.

4° *Historie universalis institutiones*. Louvain, 1734, in-8°. Ce précis de l'histoire universelle va jusqu'au milieu du 10<sup>e</sup> siècle de l'ère vulgaire.

5° *Correspondance des savants*, in-12. Ouvrage périodique, paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine. Il a commencé à paraître en janvier 1743, et n'a pas existé au delà de cette année. C'était un journal littéraire. Cet auteur est appelé quelquefois Rodric , Rodrique et même Rodrigue. Le nom de Rodrique est celui que portent ses ouvrages.

On trouve dans le *Magasin Encyclopédique* , 1808 , l'anecdote suivante sur ce ex-jésuite : voulant éprouver la crédulité du médecin Béringer, professeur à Wurtzbourg, il fit fabriquer de prétendues pétrifications , dont il lui fit présent ; ce médecin, complètement dupe de cette mystification , s'empressa aussitôt de composer une thèse à ce sujet, et la publia comme soutenue , sous sa présidence, par Hueber, jeune docteur : *Beringer (Joan. Barth. Adam) litographiæ Wirceburgensis ducentarum lapidum figuratarum, à potiori insectiformium prodigiosis imaginibus exornatæ, Specimen primum à G. Lud. Hueber, Wirceburgi*, 1726, in-fol. *figuris*. Mais bientôt après , averti du mauvais tour qu'on lui avait joué , il retira tous les exemplaires qu'il put re-

couvrer et les garda chez lui. Après sa mort, un libraire de Leipzig les acheta et les fit paraître sous le nom du véritable auteur.

1758. LÉGIPONT (*dom Olivier*), Bénédictin de la Congrégation de Bursfeld, naquit à Soiron, village de l'ancien duché de Limbourg, au diocèse de Liège, le 1<sup>er</sup> décembre 1698. Le curé du lieu, nommé Jeanjot, son parent, le tint sur les fonts de baptême. Il fit de brillantes études, et entra en 1720, dans l'abbaye de St.-Martin de Cologne. Il y professa la philosophie, en devint prieur, et reçut le degré de licencié en théologie de la faculté de Cologne. Il enseigna à ses co-religieux le droit canonique dans un nouvel ordre.

Doné d'une pénétration rare, d'une mémoire prodigieuse et infatigable dans le travail, dom Olivier, secouant la poussière de l'école, parcourut presque toutes les branches des sciences et de la littérature, même des arts, et devint philosophe, historien, canoniste, politique, jurisconsulte, théologien, helléniste, latiniste, bibliographe, philologue, numismate, orateur, poète, musicien; et apprit plusieurs langues modernes.

Il se lia d'une étroite amitié avec dom Bernard Pèze, célèbre religieux de l'abbaye de Molck, qui lui inspira son goût pour les recherches savantes. Dès-lors, dom Olivier se donna tout entier à rechercher, dans les bibliothèques et les archives de l'Allemagne, les monumens qui pouvaient servir à compléter l'ouvrage de son savant confrère. En travaillant pour son ami, notre religieux fit de précieuses découvertes historiques et littéraires et s'acquit une telle réputation de science et d'habileté, que les plus fameux monastères de l'Allemagne le demandèrent, les uns pour rédiger leur histoire, les autres pour dresser le catalogue de leur bibliothèque et mettre de l'ordre dans leurs archives;

d'autres enfin , pour y enseigner la théologie et les autres sciences. Ce savant eut l'idée d'établir une *Académie Benedictine* en Allemagne; nous ignorons ce qui a mis obstacle à ce projet, qui eut rendu de si grands services aux sciences et à l'Europe entière.

C'est dans ces nobles occupations littéraires, que dom Olivier Légipont passa sa vie, admiré des savans, et décrié par ses envieux, qui ne cessèrent de le traverser, pour ne pas dire persécuter, jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1758, à l'abbaye de St.-Maximin de Trèves. Voici le jugement que portait, de dom Olivier Légipont et de ses écrits, Oddi, archevêque de Trajanople et nonce apostolique à Cologne, dans une lettre qu'il écrivait à l'abbé de St.-Maximin, le 3 septembre 1757 *Supervacaneum sanè foret, de hujus hominis (Oliverii Légipont) ingenio, doctrinâ, probitate, humanitate, plura scribere; ipsum enim tibi satis esse notum pluribus libris editis mirâ eruditione prælucentibus, arbitror. Vix eundem dominatio vestra reverendissima loquentem audierit, et de liberalibus facultatibus disserentem, maximi omnino facies :*

Voici le catalogue des nombreux ouvrages de ce savant Limbourgeois, tel que dom Jean-François nous le donne dans la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St. Benoît :*

1° *Dissertationum logicarum conclusiones decisivæ.* Cologne, 1727, in-f°.

2° *Sapientias studium Benedictino philosophicum.* Cologne, 1728, in-f°.

3° *Assertiones theologicæ de actibus humanis, conscientiâ, peccatis, legibus, etc.* Mayence, 1732.

4° *Historia monasterii Disibodibergensis in Palatinu, cum facti jurisque deductione pro ejus revendicatione.* Cologne, 1735, in-f°.

5° *Discursus paræneticus pro bibliothecâ publicâ et societate eruditorum Moguntia erigenda.....* Cologne, 1737, in-f°.

6° *Poëma epithalamicum in nuptiis illustrissimi D. Frederici de Dalberg, sub titulo : Regiæ amoris valles inter colles.* Mayence, 1738.

7° *Bibliographiæ Benedictinæ conspectus...* Mayence, 1738.

8° *Monasticon Moguntiacum, sive succincta monasteriorum in archiepiscopatu Moguntino notitia.* Prague, 1746, in-8°.

9° *Dissertationes philologico bibliographice, de ordinandâ et ornandâ bibliothecâ.* Nuremberg, 1726, in-4°.

10° *Conspectus operum Trithemianorum simul edendorum, etc.* Licinii in Austriâ, 1746, in-8°.

11° *Introductio ad studium Numismatum Romanorum pro illustri juventute...* Herbipoli, 1757, in-8°.

12° *Sacræ metropoleos Coloniensis antiquitas et prærogativæ adversus illius gloriæ æmulos asserta.....* Cologne, 1748.

13° *Votum anonymi submissaque mediorum insinuatio pro seminario benedictino unâ cum academiâ nobilium Heildelbergæ erigendo.* Cologne, 1748, in-8°. Il est inséré dans l'*Hist. Litter.* O. S. B., tome 1, page 282.

14° *Reverendi patris Magnoaldi Ziegelbaver, O. S. B. Cænobitæ presbyteri, elogium historicum, in ephemeribus Florentinis et alibi.*

15° *Itinerarium, sive methodus apodemica, peregrinationis nobilis et eruditæ benè instituendæ præcepta modumque exhibens, in usum cum primis illustris juventutis, etc.* Trèves, 1751, in-8°.

16° *Methodus studiorum.* Ratisbonne, 1752, in-8°.

17° *Systema erigendæ societatis litterariæ, etc.* Campidonæ, 1758, in-8°.

18° *Celebris ad Emin. cardinalem Quirinum... de summo uno, toti ord. Ben. hierarcha-constituendo, epistola, à Schyrensi cænobio VIII, calend. Julii ann. reparatæ salutis, 1754.*



19° *Historia rei litterariæ ordinis Sancti Benedicti in 4 partes distributa. Opus eruditorum votis diù, expetitum, ad perfectam historiciæ Benedictinæ cognitionem summè necessarium, et universim omnibus bonarum artium cultoribus non utilis minùs, quàm scitu, lectuque jucundum, à R. P. D. Magnoaldo Ziegelbaver, ejusdem ordinis inceptum quidem, sed recensitum, auctum, jurisque publici factum per reverendum felici recordationis domnum Oliverium. Trèves, 1754.*

Ouvrages manuscrits et inédits de dom Olivier Lé-  
gipont :

1° *Tractatus amplissimus de jure et justitiâ. Manusc. in-4°, 1721.*

2° *Philosophie françoise selon les principes des anciens philosophes, 1722, in-4°.*

3° *Abrégé de l'histoire du Concile de Trente, tiré de divers auteurs qui en ont fait le récit, où l'on fait voir l'important secret de Rome et de la Cour, in-f°, 1725.*

4° *Tractatus de Sacramentis in genere et in specie, 1725.*

5° *Recueil des matières les plus importantes touchant la discipline, les anciens usages et les cérémonies de l'Eglise, rédigées par ordre alphabétique, in-f°, 1726.*

6° *Methodica introductio in magnam artem disserendi de Deo rebusque divinis, in gratiam eorum qui theologiæ dogmaticæ studio tenentur, in-4°, 1726.*

7° *Jurium abbatiæ Sancti Martini maj. Coloniae; legales vindiciæ adversus cœdiles et parochianos S<sup>ta</sup>. Brigidæ, in-f°, 1726.*

8° *Clypeus veritatis et justitiæ, seu iteratæ vindiciæ juris amovendi parochum S. Brigidæ pro abbatiâ S. Martini, contra cœdiles ejusdem parochiæ, in-f°, 1727.*

9° *Universi juris canonici apparatus servato librorum decretalium ordine, novâ et facili methodo explanatus, in-4°, 1728.*

10° *Catalogus virorum illustrium et manuscip-  
torum abbatice S. Martini, variaque collectanea clar.  
P. Bempekio subministrata.*

11° *Abbreviatura privilegiorum et diplomatum pro  
Cong. Bursfeldensi, ex archivis desumpta, in-f°, 1729.*

12° *Historia congregationis Bursfeldensis in duas  
partes distributa, quarum prima continet chronolo-  
gicam rerum enarrationem, altera chartas et diplomata  
exhibet, 2 vol. in-4°.*

13° *Chronicon Abbatice S. Martini maj. Colonie,  
in duas partes distinctum, quarum prima Cœnobii ori-  
ginem, abbatum seriem, rerumque patriarum epitomem  
ab anno D CC ad nostra usque tempora complectitur;  
altera chartas, diplomata, bullas et reliqua antiqui-  
tatis monumenta, ad quorum fidem amussim exasciata  
est historia, representat, 2 vol. in-f°, 1730.*

14° *Fastorum abbatice S. Martini maj. Colonie  
O. S. B. exegesis historica per succinctam rerum enar-  
rationem et cœnobiarcharum seriem, herico epichere-  
mate deducta... anno 1730, refusa 1749.*

15° *Dissertatio epistolaris de benedictione abbati-  
ali ad clarum virum Ignatium Rodrique contra Marte-  
nium, 1730.*

16° *Catalogus virorum illustrium et manuscip-  
torum abbatice S. Jacobi Moguntice, variaque adver-  
saria Pezio suppeditata, 1731.*

17° *Catalogus bibliothecæ Gottuvicensis in Austria,  
nutu illust. Abbatis Godefridi Besseli, anno 1735 et  
seq. confectus, in-f°.*

18° *Catalogus bibliothecæ Dalbergicæ apud Mogonos,  
cum discursu prævio de ortu, fati et incrementis illius...  
1737, in-f°.*

19° *Disquisitio, genealogia et antiquitas vetustis-  
simæ ac illustriss. familiæ Dalbergicæ, ubi præ-  
sertim viri illustres recensentur. On en trouve un ex-  
trait dans les Acta erudit. Lipsiæ, 1737, p. 543.*

20° *Sciagraphia philologico-bibliographica de libris rarioribus et præstantioribus, ordine alphabetico digesta*, in-f°, 1737.

21° *Systema novum erigendæ et ornandæ bibliothecæ ejusque catalogum conficiendi methodus*, 1737, in-4°.

22° *Spicilegium antiquitatum Romanarum in agro Moguntiaco vicinisque locis repertarum*, in-f°, 1738. C'est l'œuvre d'une vaste érudition et de profondes recherches.

23° *Syntagma de bibliothecis Moguntinis, earum origines, incrementa, fata, cimelia representans*, in-f°, 1738.

24° *Dissertatio theologica in artem Heraldicam*, in-f°, 1738.

25° *Programma methodicum in rem genealogicam*, in-f°, 1738.

26° *Diascepsis juridico-statistica pro statu religioso adversus pseudo-politicos et novos constitutionistas de non transferendis bonis immobilibus ad manus, quas vocant mortuas*.

27° *Venerabilis Adami Mayer, abbatis S. Martini Colon. S. O. B. anno 1499, cum famâ sanctitatis functi vita et opera*. On la trouve dans l'*Hist. littér. O. S. B. part. III, § 29, p. 204*.

28° *Bibliographia benedictina, sive novus Scriptorum benedictinorum apparatus, ordine alphabetico digestus*, 2 vol. in-f°.

29° *Catalogus manuscriptorum et virorum illustrum Lacensis in agro Treverico abbatiz*, in-f°, 1741. Il est inséré dans le tome I<sup>er</sup> de l'*Hist. littér.*

30° *Vita Joannis Buzbachii Piemontani, prioris Lacensis, anno 1526, fatis functi, viri ob doctrinam immortalis lauro digni*.

31° *Dissertatio epistolaris ad clar. virum Ignatium Roderique de arâ Ubiorum, Joanni Oberanda Rav. opposita*, 1742, in-4°.

32° *Sacræ metropoleos Coloniensis antiquitas et prerogativæ adversus illius æmulos assertæ et propugnatæ.* 1742, in-4°.

33° *Selectus actorum ecclesiæ Coloniensis, summarium synodorum in illâ archidiocœsi vicinisque locis celebratarum notitiam exhibens,* in-4°, 1743.

34° *Hierarchia ecclesiastica Coloniensis opere quadripartito illustratata; quod insigne opus in obsidione Pragensi furto D. Oliverio tum in monasterio S. Margarethæ moranti, sublatum est.* 1744.

35° *Continuatio chronici Spanheimensis ab anno 1500, ad nostra usquæ tempora,* in-f°.

36° *Vita et apologia ven. Joannis Trithemii, Spanheimensis primum, deindè Sancti Jacobi Herbipoli O. S. B. abbatis, una cum ejus operum simul edendorum ichnographia,* in-4°. Voir l'*Hist. littér. O. S. B.* part. III.

37° *Tractatus ethico-politicus de verâ nobilitate generis et animi,* in-4°.

38° *Histoire du démêlé des Jésuites d'Allemagne avec les Bénédictins, pour enlever leurs monastères.* Manuscrit, in-f°.

39° *Lexicon monastico-Teutonicum, sive notitia monasteriorum per Germaniam, ordinè alphabetico.* Un gros vol. in-4°.

40° *Animadversiones historico-juridicæ in Gerardi Emesti Hammii rempublicam Ubio-Agrippinensem...* in-4°, 1748.

41° *Compendiosa ad S. Scripturæ studium, manuductio brevem utriusque testamenti ideam exhibens,* in-4°.

42° *Ars magna disserendi de Deo, rebusque divinis, ubi prima theologicæ dogmaticæ principia exponuntur,* in-4°.

43° *Discursus historico-dogmaticus de ortu, progressu, fati et cultoribus theologiæ ab orbe condito ad hanc usquæ ætatem.*

44° *Discours sur les sciences et les beaux-arts, où l'on enseigne la méthode de les apprendre et de s'en servir.....* On y trouve à la fin une bibliothèque pour les cavaliers.

45° *Illustris adolescens statûs imperii Romano-Germanici ejusque procerum notitiâ historico-genealogicâ, instructus.*

46° *Dissertatio epistolica de sacrâ veterum Liturgiâ, et de scriptoribus Liturgicis...*

47° *Discursus historico-didacticus de origine, progressu et fructu congregationum in ordine Benedictino.*

48° *Bullarium Cassino-Bursfeldense, constitutiones et decreta pontificum, conciliorum, etc., complectens.*

49° *R. P. D. Magnoaldi Ziegelbaver, elogium historicum, ejus vitæ synopsis et scriptorum elenchum exhibens, 1751, in-4°. Voir le frontispice du 3° tome de l'*Hist. litt. O. S. B.**

50° *Œdipus Ægyptiacus, sive ars punctuandi.* Ouvrage écrit en vers et très-curieux, 2 vol. in-4°.

51° *Analecta Oliveriana sive miscellanea opuscula, epistolæ, schediasmata, adversaria, etc., etc., simul compacta, 4 vol. in-f°. Dom Jean-François en a joint un cinquième.*

1758. NYPELS (*Denis*), prêtre bachelier en théologie, de la faculté de Louvain et chanoine de la collégiale de St.-Barthélemy de Liège, était un des précieux restes des saints ecclésiastiques liégeois que les Jésuites vinrent à bout de faire excommunier et chasser en 1739. L'abbé Nypels fut cité comme suspect en matière de foi au consistoire de l'évêque, et fut malgré son appel, déclaré suspens et excommunié le 19 décembre 1739. Les épreuves, le fanatisme et la fureur furent poussés si loin à l'instigation des Jésuites, qu'il fut forcé de se retirer d'abord à Maestricht et ensuite en Hollande, où il fut charitablement accueilli par le clergé catholique,

et où il a édifié jusqu'au dernier moment par sa piété et par son tendre amour pour la vérité. Il demeurait à *Viane* près d'Utrecht, occupé avec des ecclésiastiques édifiants à élever des jeunes gens dans l'étude des belles-lettres et dans la religion, lorsque Dieu le retira à lui le 23 janvier 1758, à l'âge de 75 ans. (*Nouv. Ecclés.* du 11 septembre 1758, *Nécrologe*, page 394).

1758. COLLART (*Antoine*), prêtre de l'Oratoire, naquit au *Châtelet* dans le pays de Liège en 1671. Après avoir fait ses humanités au collège des *Pères de l'Oratoire de Thuin*, il entra dans la congrégation et fut reçu à l'institution de Mons, où il étudia la philosophie et la théologie. Ses supérieurs l'envoyèrent au collège de Thuin pour enseigner les humanités, ce qu'il fit avec distinction, inspirant en même temps la crainte de Dieu et une solide piété à ses disciples. En 1704. Il fut fait supérieur du même collège qu'il mit en grande réputation. Il prêcha plusieurs *Avents* et *Carêmes* à Mons avec beaucoup d'édification et d'applaudissement; ce qui le faisait goûter, c'était le talent singulier qu'il avait pour parler de Dieu avec onction. Ses aumônes étaient si abondantes qu'il était universellement regardé comme le père des pauvres. Un prêtre si édifiant et si éclairé, ami particulier du père *Quesnel*, ne pouvait pas manquer d'être ennemi de la *bulle*; aussi fut-il vivement persécuté en Flandres par ses propres frères à l'occasion de ce décret. On lui fit tant de tracasseries qu'il prit la résolution de quitter son poste. Le père général l'envoya à Boulogne, où *M. de Langle* lui confia la direction des religieuses annonciades. Devenu inutile dans ce diocèse après la mort de ce prélat, il fut envoyé à Nevers. Il y a été supérieur pendant plusieurs années; et durant plus de 30 années, il a édifié toute la ville par sa piété et par ses bonnes œuvres. Il était adhérent à Mr. de Senez. Suivant les Jansénistes,

il mourut en odeur de sainteté, le 25 avril 1758, âgé de 87 ans. (*Nouvelles Ecclés., Nécrologe*, page 402).

1759. VILLERS (*Servais-Augustin de*), né à Huy sur la Meuse, le 28 août 1701.

Son père, Servais de Villers, major d'un régiment de cavalerie, fut trois fois bourgmestre de Huy, quoiqu'il n'eut pas d'inclination pour cette charge. Il fut aussi député de la part des moindres villes de la principauté de Liège auprès des états du pays; et c'est principalement à ses soins que sa ville natale est redevable de la restitution de ses privilèges, qu'il obtint du prince Joseph-Clément de Bavière. Sa mère était de Liège et se nommait Marie-Jeanne de Sarta.

Le jeune de Villers ayant achevé ses basses classes chez les PP. Augustins de Huy, se rendit à Louvain en 1720, et fit sa dialectique au collège de la Ste.-Trinité, et sa philosophie dans celui du Porc. Quoiqu'il eut été très-valétudinaire pendant un an entier, il ne laissa pas de remporter la huitième place de son cours à la promotion générale de 1722. Des écoles de philosophie, il passa à celle de médecine, et s'appliqua à cette science avec tant de succès, qu'après avoir rempli avec distinction les fonctions de fisco et de doyen des bacheliers de cette faculté, il reçut le grade de licencié, le 14 octobre 1725. Cet acte eut une circonstance favorable pour le candidat : l'archiduchesse, Marie-Elisabeth-Lucie, gouvernante des Pays-Bas, qui faisait alors sa première entrée à Louvain, honora S. A. de Villers du présent d'une chaîne d'or, ornée d'une médaille de son auguste frère l'empereur Charles VI.

Le nouveau licencié se rendit à Liège, et s'y exerça près de deux ans à la pratique de la médecine; ensuite il revint à Louvain pour prendre possession de la chaire des institutions, qui lui fut donnée par S. M. I., le 7 juillet 1727. Il prit le bonnet de docteur le 14 avril

1733. La chaire de langue française ayant vaqué plus de six ans, depuis la mort d'Antoine-François de Pratel, A. de Villers l'obtint le 5 juillet 1740. La même année, il fut député par l'archiduchesse gouvernante pour examiner et analyser les eaux minérales de la fontaine du château royal de Marimont en Hainaut, conjointement avec MM. Rega et Sassenus, professeurs de la même faculté; et ayant fait son rapport au ministre (M. le comte de Harrach), il fut fait professeur des eaux minérales, dont l'emploi fut créé en sa faveur. Enfin, après la mort de M. Narez, il lui succéda dans l'une des deux premières chaires de la faculté de médecine le 12 décembre 1744; il l'a rempli jusqu'à sa mort accélérée par une chute de cheval, et qui arriva le 3 décembre 1759.

M. Van Rossum, son collègue, prononça son oraison funèbre. Son corps repose dans le petit cimetière de St.-Pierre, où ses héritiers lui firent dresser une épitaphe.

M. de Villers s'était marié en 1725, avec Marie-Elisabeth de Rorive, demoiselle de qualité, natif d'Amay, petit bourg à une lieue de Huy sur la rive gauche de la Meuse; et il a eu de son mariage huit enfans. Deux de ses fils, Servais-Augustin et Ursmer ont prit le parti des armes: les deux autres Henri-Joseph et Théodore-Guillaume se sont mis dans la robe. Ses quatre filles, Anne-Catherine, bénédictine à Cortenberg, qui y a professé le 7 octobre 1749; Marie-Thérèse, Marie-Emilie-Joseph et Rose-Josephine.

M. de Villers était un homme de probité et d'honneur, assidu aux devoirs de la religion, et veillant avec soin sur sa famille, on peut juger de son savoir en médecine par les ouvrages suivans:

1° *Institutionum medicarum libri duo, complectentes physiologiam et hygienem, veterum placitis, recentiorum inventis, nec non solidis ac demonstrativis inde deductis ratiociniis innixi.* Lov. Mart. Van Overbecke, 1736, in-4°, p. 420.



2° *Ventilabri, per Cl. ac Ampliss. D. Favelet med. doct. et prof. prim... primâ hujus anni pro strenâ et antidoto exhibiti, inchoata ventilatio per S. A. de Villers, etc. Lov. Mart. Van Overbeke, 1736, in-12, It.* parmi les opuscules de M. Favelet mentionnées ci-devant, tome 3, p. 341, p. 113-132.

3° *Analyse des eaux minérales qui se trouvent au château royal de Marimont en Hainaut, faite par les ordres et sous les auspices de S. A. S. Marie-Elisabeth, gouvernante-générale des Pays-Bas Autrichiens, etc., où on examine la nature et les preuves des principaux principes qui caractérisent les eaux minérales en général, et celles de Marimont en particulier : on y joint une exposition succincte et raisonnée des cas auxquels les eaux minérales sont convenables, ou nécessaires, avec la manière de les boire, et le régime qu'il faut observer pour lors. Louv. Martin Van Overbeke, 1741, in-12, p. 95.*

4° *Supplément aux traités précédens des eaux de Marimont, où l'on confirme leurs qualités minérales et vertus salutaires, tant par de nouvelles preuves faites à Louvain, que par plusieurs cures communiquées par M. Delval, médecin et directeur de ces eaux. On y joint l'analyse des deux autres fontaines du même endroit, dont l'une est appelée le Roidemont et l'autre la Montagne, avec le détail des maladies auxquelles elles sont convenables. Dédié à son Ex. Mgr. le comte de Harrach, par les docteurs et professeurs Rega et de Villers. Louvain, Martin Van Overbeke, 1742, in-12, p. 96.*

5° *Dissertatio medica de hæmorrhoidibus, excerpta ex thesibus quondam compositis à S. A. de Villers... nunc ab eodem reviso, in gratiam studiosæ juventutis fac. medicæ Lovaniensis prelo commissa. Lov. OEgid. Pet. Denique, 1748, in-12, p. 99.*

VILLERS (*Charles de*), né en 1724, vint encore,

très-jeune , s'établir à Lyon , et y donner des cours de physique. Il s'était formé un très-beau cabinet de physique , qu'il vendit moyennant une rente viagère de 2000 francs. En 1788 , il forma un nouveau cabinet de physique et obtint une salle de l'hôtel-de-ville de Lyon pour y donner des cours de cette science. La révolution interrompit ses travaux , qu'il reprit cependant pour les interrompre de nouveau , à cause de son grand âge. Il mourut en 1809. Les biographes français ignorent le lieu de sa naissance et les noms de ses père et mère, mais il y a lieu de croire qu'il tire son origine du pays de Liège (si même il n'y est pas né), et qu'il est de la famille du médecin qui portait ce nom. On a de lui :

1° *Journée physique* , 1761 , 2 vol. in-8°. C'est une suite d'entretiens avec une comtesse , sur les diverses parties de la physique. Cet ouvrage est dans le même genre, et a été fait dans le même but que *les Mondes* de Fontenelles et les *Lettres à une princesse d'Allemagne* , par Euler.

2° *Le colosse aux pieds d'Argile* , 1784 , in-8°. Le colosse qu'attaque de Villers n'est autre chose que le magnétisme animal. Mr. Deleuze remarque que l'auteur « ne dit point d'injures à ceux dont il combat l'opinion. » De Villers était depuis 1764 membre de l'Académie de Lyon , et y a beaucoup lu de mémoires ou de rapports sur des objets relatifs aux sciences physiques. Il a eu une très-grande part à la *Théorie des trois élémens* ; mais son principal titre littéraire est l'édition qu'il a donnée de l'entomologie de Linnée , sous ce titre :

3° *Caroli Linnæi entomologia , faunæ Suevicæ descriptionibus aucta* , DD. Scopoli , Geoffroy , de Geer , Fabricii , Schranck , etc. , *speciebus , vel in systemate non enumeratis , vel nuperrimè delectis , vel speciebus Galliæ australis locupletata , generum specierumque*

*reriorum iconibus ornata, curante ac augente C. de Villers.* Lyon, 1789, 4 vol. in-8°. De Villers appelait lui-même ce travail *son grand ouvrage*. C'était, disait-il, le fruit de vingt-cinq années d'études, de courses, de recherches. Les planches qui accompagnent le livre sont estimées encore aujourd'hui. Les descriptions qu'il donne des insectes qu'il a observés dans le midi de la France sont exactes, mais il n'a décrit qu'un petit nombre d'espèces nouvelles, il n'éclaircit point la synonymie de celles qu'il insère dans son catalogue d'après Fabricius, de Geer, etc., et son livre ne peut être considéré que comme une compilation utile. De Villers a mis si souvent au bas des descriptions le mot *vidi*, que quelques entomologistes doutent qu'il ait réellement tout vu. La partie entomologique de la *Fauna Suecica* de Linnée étant ici refondue avec son *Entomologia*, fait aujourd'hui le plus grand mérite des quatre volumes de De Villers.

\* 1759. SAUMERY (*Pierre-Lambert*), religieux franciscain français, tour-à-tour calviniste ou catholique, se réfugia à Liège durant seize années, d'où il fut chassé par le magistrat pour sa conduite, et passa en Hollande. On lui est redevable de l'ouvrage suivant, qui, malgré ses défauts, est curieux et intéressant :

*Délices du pays de Liège.* Liège, 1758, 5 vol. in-fol., avec cartes, plans et figures.

1761. DURIVIER (*Jean*), graveur en médailles, né à Liège en 1687 et mort à Paris en 1761, s'est rendu recommandable dans la gravure; son goût pour cet art l'amena à Paris, où il étudia sous les meilleurs maîtres. Son mérite ne tarda pas à le faire connaître, et les distinctions les plus flatteuses devinrent en peu de temps la récompense de ses travaux. Il fut nommé graveur du roi, obtint un logement au Louvre et fut reçu à

l'Académie de peinture et de sculpture. C'est le graveur qui a le mieux trouvé la ressemblance de Louis XV. Delille a consacré quatre vers à la mémoire de cet habile artiste, dans le septième chant du *poème de l'imagination* :

Durivier, c'est à toi de tenter ces travaux ;  
Et si, dans nos remparts, des vandales nouveaux  
Brisent des monumens que le bon goût adore,  
Ton burin immortel les fera vivre encore.

Le czar Pierre-le-Grand, durant son séjour à Paris, ayant été visiter la monnaie royale des médailles, en ramassa lui-même une qui venait d'être frappée, et qui était tombée à ses pieds : c'était son portrait parfaitement bien fait par Durivier.

Après la mort de cet artiste, M. de Marigni, consulté par Louis XV, sur le choix d'un nouveau graveur en médailles, lui conseilla de différer ce choix, dans l'espérance qu'il se rencontrerait un Liégeois digne de remplacer Durivier, ajoutant qu'il n'y avait que des gens de cette nation pour bien saisir l'effigie des rois de France.

Si l'on ne trouve pas dans les ouvrages de Durivier, dit l'auteur du *Dictionnaire des Artistes*, l'élégance et la pureté de style qu'exige ce genre, on y remarque une touche mâle, fière, hardie, un dessin correct, de la vérité, de la chaleur et un effet piquant, qualités qui suffiraient pour transmettre à la postérité le nom de Jean Durivier. On a de lui, entr'autres :

1° Le *Portrait* de Bertholet Flémalle qu'il grava d'après l'original en 1711, avant de quitter Liège.

2° Le *Portrait* de Pierre de Gouges, avocat au Parlement, d'après le tableau de Tournière.

3° Une médaille dont le revers représente *Mars et Minerve*, l'un avec une couronne de laurier, l'autre avec une d'olivier; la légende porte : *Uni debemus utram-*

que, et l'exergue : *Victoria pacem fecit.* M D C C XIII.

On rapporte que cet illustre artiste gravait de temps en temps des vignettes pour les libraires.

1763. CACHARD *de* RISSAC (*Joseph-Dieudonné*), curé de Roncq, au diocèse de Tournay, naquit à Visé, ville de la principauté de Liège, en 1683. Après avoir terminé ses humanités à Visé ou à Liège, il alla faire sa philosophie et sa théologie à l'Université de Louvain, et il y prit le degré de bachelier. Il obtint d'abord, par la voie du concours, la cure de Genet près de Menin, dont il se démit après avoir eu celle de Roncq par résignation, en 1722. Il remplissait dignement ces fonctions, lorsqu'il reçut en 1726, une lettre de cachet qui l'exilait hors du diocèse de Tournay. Les motifs de cette persécution, furent, d'une part, son opposition à la bulle *Unigenitus*, et de l'autre, la haine des religieux mendiants du pays qu'il avait toujours éloignés de sa paroisse. Dès qu'il fut parti pour se retirer à Douai, on jeta ses meubles dans la rue, et plusieurs de ses paroissiens, excités par quelques fanatiques, firent une figure de paille pour le représenter, qu'ils promènèrent dans toute la ville et brûlèrent ensuite. Toutes les personnes qui lui étaient attachées, eurent beaucoup à souffrir de ce désordre occasionné par les desservans. Il demeurait à Douai depuis dix ans avec quelques jansénistes lorsqu'en 1736, il fut menacé d'une *lettre de cachet* qui l'exilait hors du royaume. Il en évita la signification en se retirant secrètement à Paris, où il obtint ensuite, du cardinal de Fleuri, la permission de rester, à cause de ses infirmités. Cachard était un saint prêtre, d'un caractère doux et affable, et fort studieux. Il a laissé plusieurs volumes manuscrits d'extraits de l'Écriture-Sainte et des SS. Pères. Etant tombé dangereusement malade au mois de juin 1762, le P. Regnault, curé de St.-Etienne du Mont, l'administra, quoiqu'avec

une espèce de répugnance. Il mourut peu de temps après, le 19 janvier 1763, à l'âge de 79 ans, et fut enterré dans le petit cimetière de St.-Severin, suivi d'un grand concours de personnes attachées comme lui aux opinions de Jansénius (*Mémoires du temps. Nécrologe*, tome 4, p. 341).

1763 JACQUET (*Pierre-Louis de*), chanoine de l'église de Liège, grand prévôt de St.-Jean Evangeliste en cette ville et de St.-Etienne à Mayence, archidiacre de Hainaut, naquit à Rochefort, petite ville de la province de Namur. Il alla de bonne heure à Rome, où sous la tutelle d'un de ses oncles qui y avait un emploi, il fit de bonnes études, et y resta jusqu'en 1737, que le prince George-Louis de Bergh l'ayant nommé son suffragant pour le diocèse de Liège, il vint se fixer dans cette ville et y fut sacré évêque d'Hippone. Jacquet porta la plus vive sollicitude à son archidiaconé de Hainaut, qu'il visitait souvent; attentif à ce que les pasteurs s'acquittassent exactement de l'instruction du peuple, et les maîtres d'école de celle des enfans. Le pape Benoît XIV, qui l'avait connu à Rome, le députa, en 1748, au congrès d'Aix-la-Chapelle, pour y soutenir les intérêts du St.-Siège; ce pape fut si content de sa conduite, qu'il en fit l'éloge dans une congrégation de cardinaux.

Ennemi du faste et des dépenses superflues, qui marchent presque toujours à la suite des richesses, Jacquet en fit largement part aux pauvres, non-seulement après sa mort, mais encore durant sa vie même. Il était très-charitable, et visitait les indigens dans leurs maladies. Avant de mourir, il fit construire et dota en 1763, une école publique à Rochefort, et fonda plusieurs bourses à l'Université de Louvain, en faveur de sa famille, et à défaut de parens, pour d'autres étudiants de sa ville natale, permettant d'en

employer deux pour faire apprendre à de jeunes gens des arts et métiers.

Jacquet fut un prélat tout dévoué à ses devoirs, et d'une conduite constamment exemplaire : sa gravité naturelle était tempérée par beaucoup de douceur et d'affabilité ; il mourut à son château d'Embour, le 11 octobre 1763, à l'âge de 72 ans.

\* 1763. ROMSÉE (N.), chanoine de Liège, savant canoniste, auteur d'un ouvrage sur les *rites*, 5 vol.

\* 1764. CHARNEUX (*Denis de*), né à Verviers le 28 juillet 1649, fit ses premières études chez les Récollets de cette ville, parcourut une bonne partie de la France, la Hollande, et surtout l'Allemagne, s'établit à Vienne en Autriche, où il reçut le titre d'*écuyer impérial*, s'appliqua à l'étude du droit, et reçut le doctorat en droit civil et canonique. Il acquit bientôt la réputation d'un profond jurisconsulte et mourut dans un âge très-avancé. Son nom était *Desmarets*, mais il le changea, après qu'un des membres de sa famille eût été décapité à Liège, pour cause de conspiration. De Charneux fut chargé de diverses missions diplomatiques.

1767. GRIFFET (*Henri*), savant Jésuite, au collège de Liège. Il a publié :

1° Une *Histoire des négociations secrètes de la France avec la Hollande, qui précédèrent le traité d'Utrecht*. Liège, 1767, in-12.

2° *L'histoire de Tancrede de Rohan*. Liège, 1767, in-8°, avec quelques pièces concernant l'histoire de France et l'histoire romaine.

\* 1767. PIERRE (N.), curé de Sansanruz, au duché de Bouillon ; on lui doit entr'autres, l'introduction dans le pays de Liège, des espèces de pruniers, dites de Reine-Claude, de Mirabelle et de Perdrigon.

**1767. VECRAI** (*dom André*), savant religieux de l'abbaye de Malmedy, né à Clause, près de Clermont, village de l'ancien duché de Limbourg. Il établit et dirigea, après avoir beaucoup voyagé pour cet objet, une papeterie célèbre à Malmedy et une fabrique de carton, d'une qualité supérieure, pour presser les draps.

**1767. GRADY** (*Charles-Antoine de*), issu de la famille patricienne de ce nom à Liège, chanoine de la cathédrale et de la collégiale de St.-Pierre, fut nommé l'an 1762, suffragant de Liège par le prince-évêque Jean-Théodore de Bavière, du vivant même de Jacquet, et comme adjoint à ce dernier. Il fut sacré le 21 décembre de la même année sous le titre d'évêque de Philadelphie. Après la mort de Jean-Théodore, arrivée le 27 janvier 1763, le chapitre de la cathédrale lui continua ainsi qu'à Jacquet, les pouvoirs d'exercer les fonctions épiscopales. Dans le courant de la même année, il fut élu unanimement prévôt de la collégiale de St.-Pierre. Le prince Charles d'Oultremont, successeur de Jean-Théodore de Bavière, le nomma son suffragant et reçut de lui les ordres sacrés. Ce digne prélat mourut le 9 juillet 1767, à son château de Brialmont près de Tilf; son corps fut transporté dans l'église cathédrale, et déposé dans la chapelle de Malonne.

\* **1768. COUNET** (*L.-B.*), arithméticien liégeois, a publié :

1° *Traité des changes, ou réduction générale des monnaies.* Liège, chez Bassompierre, 1768, 1 vol., petit in-12.

2° *La nouvelle et parfaite arithmétique des négocians, contenant tout ce qui est nécessaire et utile, tant pour les marchands de la ville et pays de Liège, que pour ceux des pays étrangers, ornée de questions, opérations et explications les plus courtes.* Liège, chez B. Collette, sans date, 1 vol. petit in-8°.



1770. FRANÇOIS (*Dom Jean*), savant religieux bénédictin, né au village d'Acremont, duché de Bouillon, enrichit de plus de 5,000 volumes la bibliothèque de St.-Clément. Il était très-versé dans la philosophie, la théologie et la prédication. On trouve une notice de ce savant dans la *Biblioth. gén. des Ecrivains de l'ordre de St. Benoît*. Il a publié :

1° Une *Histoire de Metz*. 2° Une *Histoire de Châlons-sur-Marne*. 3° Un *Code monastique régulier*. 4° Un *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque*.

Ses ouvrages inédits sont :

1° Un *Pouillé du diocèse de Metz*.

2° Un recueil de vieilles chartes, en 2 vol. in-folio, sous le titre de : *Chartres Austrasiennes*.

\* 1771 STAS (*Thomas*), de Tongres, est l'auteur d'une Analyse des eaux de sa ville natale indiquée par André Baccio, dans un ouvrage que ce dernier a publié à Venise, in-fol., en 1771, ainsi que celle du cardinal de Granvelle sur les mêmes eaux.

\* 1771. GERLACHE (*N.*), imprimeur à Liège, après avoir donné une nouvelle édition des *Droits coutumiers de Stavelot*, il établit une imprimerie à Malmedy, et y publia un *Almanach du pays de Stavelot*, fort utile et bien composé.

1771. OULTREMONT (*Charles-Nicolas-Alexandre, comte d'*), issu d'une des plus nobles et anciennes familles du pays de Liège, reçut le jour le 28 juin 1716. Il fut élu par la pluralité du chapitre cathédral, prince-évêque de Liège, le 20 avril 1763, en concurrence avec le prince Clément de Saxe, fils d'Auguste, roi de Pologne; ce qui occasionna un litige, que la cour de Rome décida en faveur du premier. L'élection de ce prince causa une joie universelle dans le pays,

parce qu'il était Liégeois. La cité se surpassa en fêtes, à cette occasion. Il eut pour chancelier, le comte de Hoensbroeck, depuis évêque de Liège ; pour vicaire-général, le baron de Stockem ; et pour grand mayeur, le comte de Lannoy. Il fonda l'adoration perpétuelle du St. Sacrement dans l'église de St.-Martin, à Liège, à l'instigation des barons de Hubens, frères, chanoines de cette église collégiale. Ce prince reçut la visite, en 1771, du Stadhouder de Hollande, accompagné des princes de Brunswick et de Hesse.

Charles d'Oultremont fut un bon prêtre, un évêque exemplaire, mais un prince faible et indolent. Il mourut d'un coup de sang, en revenant de la chasse, à son château de Warfusée, le 22 octobre 1771, très-regretté des Liégeois. Son corps fut inhumé dans le chœur de la cathédrale. Sa famille lui érigea un mausolée en marbre blanc, sculpté par Evrard.

\* 1772. EVRARD (N.), sculpteur liégeois, aujourd'hui presque ignoré de ses compatriotes. Ses ouvrages sont très-estimés en France. On avait de lui à Liège, les mausolées des princes-évêques Georges-Louis de Berghe, Jean-Théodore de Bavière et Charles d'Oultremont.

\* 1772. LEGROS (N.), né à Bovignes près de Dinant, se fixa à Malmedy. Il est l'inventeur du *miroir concave* que l'on admirait à l'Université de Bonn.

1772. FRANCK (Simon), né à Jemeppe, village sur la Meuse, près de Liège, en 1741, se distingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particulièrement dans l'éloquence et dans la poésie latine, comme on le voit par les pièces diverses insérées dans les *Musee Leodienses*, 1761 et 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils, on distingue un poème épique sur l'*Établissement du christianisme au Japon*, plein d'épi-

sodes, d'images et de comparaisons heureuses, et de très-beaux vers. Il a été réimprimé à la suite de la *Vie* de l'apôtre des Indes, Liège 1788. Parmi les pièces du second volume, on remarque l'ode : *In impios sæculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, et s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse qu'il avait contractée en visitant les malades avec un zèle égal à ses autres vertus.

\* 1773. SCHILLER (N.), riche industriel, fabricant de draps à Montjoie, établit des fabriques de draps fins à Fourn, Limbourg et Dalhem, qui devinrent bientôt florissantes. Il tenta d'en établir à Theux et à Savelot, mais les gouvernements de ces deux pays s'y opposèrent, par le motif qu'il était protestant,

1773. PHILIPS (N.), chanoine de Tongres, mort à Liège, est l'auteur d'une *Vie du cardinal Polus*.

1775. PONSARD (G.-B.), médecin consultant du prince de Liège, mort à Paris. On a de lui :

1<sup>o</sup> *Traité méthodique de la goutte et du rhumatisme, où l'on enseigne d'après l'expérience les vrais moyens de se délivrer et se préserver de ces maladies*. Paris, 1770, in-12.

2<sup>o</sup> *Traité de l'apoplexie et de ses différentes espèces, avec une nouvelle méthode curative, dont l'utilité est prouvée par l'expérience; on y traite également de la paralysie et de ses différentes espèces particulières : ouvrage à la portée de tout le monde, dans le goût de l'Avis au peuple du célèbre Tissot*. Liège, 1775, in-12.

Ponsard n'a point d'article dans la *Biographie médicale*.

1776. BERTHO (*Bertrand*), maître en arithmétique à Liège , a donné au public :

1<sup>o</sup> *Méthode très-facile de traiter par principes tous les changes étrangers , ornée de tables en ordre alphabétique, qui représentent les différens deniers du change de toutes les places de commerce en relation réciproque; avec un Abrégé très-instructif sur toutes les questions du trocque.* Liège, B. Collette , 1 vol. petit in-8°.

2<sup>o</sup> *Tarif pour le commerce de Liège , contenant des instructions sur l'origine du commerce de Hollande, avec des tarifs pour en réduire , à toute variation du change courant , l'argent courant et celui de banque en argent de Liège.* Liège, Gerlache , 1776 , 3 vol. petit in-8° , n'ayant qu'un seul ordre de pagination.

\* 1776. NEURAI (*N.*), né à Liège , obtint au concours, vers 1730 , la cure de Stembert , village près de Verviers , où il termina sa carrière vers 1776. Il s'adonna avec passion , dès sa plus tendre jeunesse , à la géométrie, et s'appliqua de même avec beaucoup d'ardeur , à l'astronomie , sciences dans lesquelles, dit-on , il avait fait des découvertes intéressantes ; mais Neurai, aussi simple que modeste , ne voulut jamais communiquer au public le fruit de ses études. Il ne fallut rien moins qu'une circonstance qui intéressait l'univers catholique, pour le décider à montrer ses connaissances. En 1743 , quelques doutes s'étant élevés pour savoir quel jour on devait fixer les Pâques en 1744 ; l'empereur invita tous les princes de l'empire germanique à envoyer à la Diète leurs avis sur cet objet important, dans le but d'obvier aux inconvéniens que pourrait produire la célébration des Pâques en différens temps. Georges-Louis de Berghe , alors évêque de Liège , chargea le curé de Stembert de s'occuper de cet objet. Dans son mémoire imprimé, qui est de huit pages in-fol., il y fait voir , après quelques réflexions sur le calcul

astronomique et sur les cycles, qu'il est impossible, en suivant le calcul astronomique, de se conformer au décret qui ordonne de célébrer les Pâques partout l'univers le même jour. Après avoir examiné ensuite, si l'usage des cycles n'offre pas une méthode infallible d'accorder tout le monde, il dresse, sur ce principe, une nouvelle table, au moyen de laquelle le jour de la célébration des Pâques peut être exactement désigné durant des milliers d'années, en rectifiant seulement de temps en temps, comme Neurai le propose dans cette table, le *cycle des Epactes*. Il fixe, selon l'épacte, la fête de Pâques pour l'année 1744 au 5 avril ; tandis qu'on aurait pu, selon le calcul astronomique, la placer au 29 mars. Ce savant mémoire est dédié au chapitre cathédral, par suite de la vacance du siège épiscopal.

Cette notice est extraite des *Mélanges hist. et litt.* de M. de Villenagne, p. 335.

\* 1776. DARCIS (*François-Joseph*), né à Paris, vers 1756, fut élève de Grétry pour la composition, et donna à la comédie italienne *la Fausse Peur*, opéra comique en un acte, et *le bal Masqué*. Les essais précoces de ce jeune homme semblaient promettre un compositeur distingué ; mais la fougue de ses passions ne lui permit pas de se livrer à des études sérieuses, et causa sa perte. Doué d'une figure charmante, brave, entreprenant, il aimait les femmes et était homme à bonnes fortunes. Ses désordres devinrent tels, que la police conseilla à son père de le faire voyager. On le fit partir pour la Russie ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il se battit avec un officier russe, qui le tua.

1776. DEMARTEAU (*Gilles*), graveur, né à Liège, en 1729, profita de l'invention de François, qui avait trouvé le moyen d'imiter en gravure les dessins au crayon, et perfectionna à un tel point cette découverte, qu'il est souvent difficile de distinguer ses gra-

vures de l'original. Actif et laborieux , il exécuta plus de 500 pièces en ce genre. Demarteau a rendu par ce moyen un grand service aux artistes , surtout dans les provinces où les élèves n'avaient pour modèles que de mauvaises copies , de médiocres dessins , ou des originaux encore plus faibles que ces copies. Ce service s'est étendu jusque sur les arts mécaniques , en multipliant par la gravure une infinité de modèles de meubles , ornemens , fleurs , qui mettent les ouvriers de toutes les classes à portée d'étudier et de sortir de la routine. Demarteau obtint une pension de Louis XV , et une place à l'Académie de peinture , qui le reçut sur son estampe de *Lycuryue blessé dans une sédition* , d'après Cochin. Il a gravé entr'autres pièces , d'après le même , la *Justice protégeant les arts* , et une *Allégorie* sur la mort du Dauphin ; le *Christ porté au tombeau* , d'après Stellaërt , et un grand nombre d'*études* d'après Raphaël , Venloo , Pierre , Boucher , etc. On a de lui aussi différentes *études* sur papier gris ou bleu , imitant plusieurs crayons de diverses couleurs. Cet artiste distingué mourut à Paris en 1776.

DEMARTEAU (*Gilles-Antoine*) , neveu et élève du précédent , a gravé aussi , et assez bien , un grand nombre d'*études* d'après différens maîtres modernes. Il est mort vers 1806 , à la fleur de l'âge.

DEMARTEAU (*P.A.*) , né à Theux , médecin très-distingué , se fixa à Amiens où il est mort.

1776. COSTER (*Jean-Louis*) , frère de Joseph-François , philologue distingué , né à Nancy , entra dans la compagnie de Jésus. Après la suppression de cette compagnie , il devint bibliothécaire de l'évêque de Liège. On a de lui deux *Oraisons funèbres* : l'une du Dauphin , père de Louis XVI , et l'autre de Stanislas I<sup>er</sup> ,

roi de Pologne , duc de Lorraine , etc. , toutes deux prononcées et imprimées à Nancy , en 1766 , in-4°. L'abbé Coster entreprit , en 1772, l'*Esprit des Journaux*, et s'occupa jusqu'en 1775 , de la rédaction de cet utile journal, dont la collection imprimée par Tutot , à Liège , forme 12 vol. in-12.

\* 1777. FERMIN (*Philippe*), médecin et voyageur , est né à Maestricht, aujourd'hui province de Limbourg. Il passa en 1754 , à Surinam , où il résida à peu près dix ans. A son retour en Europe , il séjourna quelque temps à Amsterdam , puis se fixa dans sa patrie , où il devint membre de la magistrature municipale. La profession qu'il avait exercée dans la colonie de Surinam lui avait fourni l'occasion de faire des observations et de recueillir des notes sur ce que ce pays offrait de curieux. Il communiqua le résultat de son travail à des amis , qui l'engagèrent à le publier. Fermin fit en conséquence paraître en français , l'*Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*, Amsterdam, 1765, 1 vol. in-8°. Ce livre essuya beaucoup de critiques de la part des naturalistes. On reprocha à l'auteur d'avoir en quelque sorte simplement esquissé son sujet , et de n'avoir pas donné plus de détails sur un pays qu'un assez long séjour l'avait mis à même de connaître. Fermin , en homme sage , profita des critiques qui lui étaient adressées , et convint de leur justesse dans la *préface* de la nouvelle édition de son ouvrage qui parut sous ce titre : *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam, avec figures et une carte topographique du pays*, Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°, traduit en allemand (par F.-H.-M. Martini), avec des *remarques* , Berlin 1775 , 2 vol. in-8°, fig. On trouve dans cette description tout ce qu'elle promet ; c'est un des meilleurs livres qui aient été publiés sur les colonies. Cependant l'auteur

n'ayant pu être présent quand on l'imprimait , il s'en était rapporté pour quelques descriptions locales à un de ses amis qu'il crut mieux en état que lui d'exécuter cette partie. La confiance de Fermin n'avait pas été très-bien placée ; il ne s'en aperçut que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Les critiques ne l'épargnèrent pas : on lui reprocha , tout en rendant justice au mérite de son ouvrage , d'avoir en quelque sorte renversé le terrain. Fermin , toujours docile , reconnut que sa description avait besoin d'additions et d'améliorations , et que notamment la partie historique demandait quelques développemens. Afin de ne rien négliger de ce qui pourrait donner à son travail le degré d'exactitude désirable , il consulta les livres hollandais qui pouvaient lui fournir des lumières , et publia son troisième ouvrage intitulé : *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam , et des causes de sa décadence*, Maestricht , 1778 , in-8° , traduit en allemand avec quelques augmentations , par F.-G. Canzler , Gottingue , 1788 , in-8°. Ce tableau peut servir de suite ou de supplément à la description qu'il rectifie en plusieurs endroits. Fermin s'est principalement attaché à raconter les principaux événemens qui avaient donné naissance à la colonie , à décrire son gouvernement , et à éclairer sur les vices qui nuisaient à la prospérité de Surinam. Il expose les moyens de prévenir la décadence de cet établissement , et se montre partout bon citoyen. Ces différens ouvrages sont écrits purement ; le dernier est assez fréquemment entremêlé de réflexions exprimées avec force et concision. On a encore de lui : *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam , etc. , avec une dissertation sur le fameux crapaud de Surinam , nommé Pipa* , etc. Maestricht , 1764 , in-8° , fig. ; Amsterdam , 1745 , in-8°. La dissertation a été traduite en allemand et augmentée par J.-A.-E. Gotze , Brunswick , 1776 , in-8° , fig.



**1776. REDOUTÉ** (*Charles-Joseph*), né le 24 juillet 1715, au village de Jamagne près Philippeville.

Ayant appris de son père les premiers élémens du dessin, il partit de Dinant le 12 juillet 1737, à l'âge de 21 ans pour aller se perfectionner à Paris. Il suivit ses études à l'Académie de St.-Luc, la seule qui existât alors dans cette capitale. Après un séjour de 7 ans à Paris, il fut engagé par son compatriote Célestin Dejonc, natif de Givet, abbé du monastère des Bénédictins de St.-Hubert, à aller décorer cette riche abbaye et achever les ouvrages commencés par Nicolas Thiery de Verdun, peintre de cette Académie de St.-Luc.

En conséquence, Redouté quitta Paris le 16 décembre 1743; il retourna d'abord à Dinant pour revoir sa famille et se rendit ensuite à St.-Hubert, où s'étant fixé, il s'y maria le 26 janvier 1750 avec Marguerite-Joseph Châlon, de cette ville. Il eut de ce mariage trois garçons et deux filles.

Indépendamment des ouvrages pour le monastère de St.-Hubert, il travailla aussi pour l'abbaye de Stavelot et pour les châteaux circonvoisins. Exerçant divers genres de peinture, il fit des tableaux d'église, des portraits, des paysages. Après une vie laborieuse, soutenu par un travail peu productif dans un pays pauvre et peu appréciateur des arts, sa santé s'altéra sensiblement.

Charles-Joseph Redouté mourut à St.-Hubert, le 23 décembre 1776, à l'âge de 61 ans, des suites d'un anévrysme au cœur.

**REDOUTÉ** (*Antoine-Ferdinand*), fils aîné du précédent, né à St.-Hubert, le 21 juin 1756.

Après avoir reçu de son père les premières leçons de son art, il se rendit à Paris en 1776, et y exerça la peinture de décors avec distinction. Il fit des progrès remarquables, qu'il justifia par ses belles décorations,

qu'on admire encore dans plusieurs palais , principalement à l'ancienne salle du tribunal au Palais Royal , à l'Elysée Bourbon , au château de Compiègne , etc.

Il mourut à Paris le 3 novembre 1809 , à l'âge de 53 ans , laissant une veuve avec quatre enfans , dont deux garçons et deux filles.

**REDOUTÉ** (*Pierre-Joseph*), frère cadet du précédent, né à St.-Hubert , le 10 juillet 1759 , devint un peintre célèbre et le premier des iconographes botanistes de l'époque.

Après avoir appris de son père les principes du dessin, il n'eut plus d'autres maîtres que son génie et ses propres inspirations. Il montra dès l'enfance des dispositions extraordinaires, et à l'âge de 8 ans, il ébauchait déjà des petits tableaux de genre : à 13 ans, il quitta sa famille pour voyager en Flandre et en Hollande, n'emportant avec lui, pour toute fortune, que sa palette et ses pinceaux. Il demeura pendant un an dans la petite ville de Vilvorde, près de Bruxelles, où il peignit des dessins de portes, des décors d'appartemens et des tableaux d'église. Il se montra habile dans tous les genres de peinture auxquels il se livra. A l'âge de 16 ans, il était assez renommé dans le pays pour être demandé par M. André, peintre, pour l'aider dans ses travaux au château de Calsbourg au duché de Bouillon ; mais son père étant tombé dangereusement malade, il revint aussitôt près de lui et acheva ses ouvrages.

Après la mort de son père, arrivée le 23 décembre 1776, il reprit ses voyages en Flandre pour étudier les productions de l'ancienne école flamande. Il travailla dans plusieurs villes et s'arrêta à Heyllisem, près Tirlemont en Brabant où il fut chargé de peindre de grands tableaux d'église.

Aussitôt son retour à St.-Hubert, il fut demandé à

Luxembourg pour y faire plusieurs portraits, entr'autres ceux du général Bender, gouverneur de la ville, du médecin Embinet et de quelques autres personnes marquantes. Ses talens lui valurent aussi la protection d'une princesse amie des arts, de la princesse de Tornaco, qui l'engagea à aller à Paris et lui donna des lettres de recommandation que le jeune peintre insouciant perdit en route. Après avoir revu son pays natal, il se rendit à Paris auprès de son frère aîné, Antoine-Ferdinand Redouté qui, depuis 1776, y exerçait la peinture de décors avec distinction. Pierre-Joseph Redouté se décida à prendre ce genre; mais, malgré ses progrès dans cette branche de l'art; il le quitta bientôt pour adopter celui des fleurs, auquel son goût de prédilection l'avait porté dès sa jeunesse.

En 1784, il essaya de faire d'après nature, quelques branches de fleurs pour M. Chereau, marchand d'estampes, qui les fit graver comme principes de dessin. Le hasard les fit tomber entre les mains du célèbre L'héritier, qui fut frappé de son talent et le détermina à s'y livrer exclusivement.

Le jeune peintre commença par dessiner les figures des ouvrages de M. L'héritier, qui obtinrent un succès d'autant plus remarquable qu'elles opérèrent une espèce de révolution dans l'*iconographie botanique*. Il accompagna ensuite L'héritier à Londres et dessina une partie des figures du *Sertum Anglicum*; il acheva pour le même botaniste plus de 500 dessins. Vers la même époque, M. Gérard Van Spaëndonck, peintre du cabinet du roi, ayant connu et apprécié le talent de Redouté, le chargea de peindre les 20 dessins de plantes nouvelles qu'en cette qualité il fournissait annuellement, et qui devaient entrer dans le *recueil des vélins* commencé sous Louis XIV.

Redouté, déjà connu par ses belles aquarelles, dont il était l'inventeur, perfectionna ce genre et en fit une

heureuse application aux travaux de la collection des vélins du Musée d'histoire naturelle , parce qu'il avait remarqué que la peinture à la gouache s'écaillait par le toucher et le frottement, tandis que sa manière délicate, sa couleur brillante et diaphane permettait de la manier, sans altérer aucune partie de ces détails si essentiels à leur conservation et à l'étude de l'histoire naturelle.

Redouté venait d'être nommé dessinateur du cabinet de la reine , lorsque la révolution arriva ; en 1792, il le fut de l'Académie des sciences ; et lors de la création de l'Institut , il devint dessinateur en titre de la classe de physique et de mathématiques.

Le 2 septembre 1793 , un décret de l'assemblée législative ordonna l'ouverture d'un concours à l'effet de choisir les artistes les plus habiles pour continuer la collection des plantes et animaux peints d'après nature sur velin , déposée à la bibliothèque du Musée d'histoire naturelle. Conformément à la loi, le concours eut lieu dans la galerie du musée et dura 48 heures. L'assemblée ayant examiné les dessins mis au concours, fit choix de Pierre-Joseph Redouté, de Henri-Joseph Redouté, son frère, et de M. Maréchal, pour travailler à compléter cette collection.

Pierre-Joseph Redouté a dessiné un grand nombre de plantes pour divers ouvrages de botanique qui sont gravées en noir, parmi lesquelles il faut citer les *figures* de la *Flora Atlantica* de M. Desfontaines ; celles des ouvrages de M. P. Ventenat , celles des plantes rares du jardin de Cels ; celles de l'*Astragalogie* de Decandolle , celles des ouvrages de Michaux père : *Flora boeoralis Americana* , et l'*Histoire des chênes de l'Amérique septentrionale* ; il a encore fait les dessins des quatre premiers volumes de la nouvelle édition des *Arbres et Arbustes* de Duhamel , et ceux de la *Botanique* de J.-J. Rousseau , etc. , etc.

Mais le plus magnifique ouvrage qu'ait publié P.-J.

Redouté sous la protection de l'impératrice Joséphine et sous les auspices de M. Chaptal, ministre de l'intérieur, ce sont les *Liliactes*. Cette seule famille de plantes a fourni 80 livraisons formant 8 volumes, grand in-folio, qui renferment chacun 60 planches, 486 figures de la plus parfaite exécution. Dès qu'il parut, il fut mis par le gouvernement au nombre des productions de l'art, qui pouvaient donner aux étrangers une haute idée de la supériorité de l'école française. En 1804, le ministre de l'intérieur souscrivit pour 80 exemplaires, qui furent envoyés en présens aux artistes et aux savans les plus distingués de l'Europe. Napoléon qui se plaisait à protéger tout ce qui illustrait la France, fit souscrire par le prince de Talleyrand, son ministre des affaires étrangères, par une lettre des plus flatteuses, à un certain nombre d'exemplaires pour être envoyés aux souverains étrangers.

Redouté a peint les *plantes* du jardin de la Malmaison, décrites et publiées par M. Ventenat. L'ouvrage, qui a paru en 20 livraisons, forme 2 volumes, grand in-folio de 120 figures. La *flore de Navarre*, du même format, fut ensuite publiée par M. Bompland avec les *figures* par Redouté.

En 1805, il reçut le brevet de peintre de fleurs de l'impératrice Joséphine.

Il est également auteur et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages d'iconographie botanique, dont plusieurs présentent 4 à 500 figures coloriées, dont les gravures des plantes sont imprimées en couleurs par le procédé d'une seule planche.

Cette nouvelle méthode, dont il est l'inventeur, date de 1796 par des essais qu'il fit sur l'*histoire des champignons*, cités dans les mémoires de Brûun-Nerrgard, savant Danois. Il commença ensuite par l'*histoire des plantes grasses* décrites par Decandolle, dont les premières figures furent imprimées de cette manière, bien avant la publication.

Quoique son procédé paraisse simple au premier abord, néanmoins il exige beaucoup de soins dans son application. Il s'agit de mettre au pinceau, sur la planche d'une gravure, les couleurs primitives sur chaque partie capitale, que l'on imprime ensuite, en répétant le même procédé à chaque tirage ; ensuite, les figures sont retouchées par des enlumineuses, au moyen d'une teinte plate transparente, qui laisse ressortir les ombres de la gravure et rend l'effet du coloris brillant et imitateur de la peinture. Depuis ce premier essai, M. Redouté a beaucoup perfectionné ce nouveau genre d'impression. Dans ses autres ouvrages, il l'a porté au dernier point de perfection.

Il a aussi dessiné une partie des figures en couleurs de l'ouvrage publié en 1810, par André Michaux fils : *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentrionale*, 3 volumes grand in-8°.

Divers ouvrages de Redouté, exposés au Louvre en 1819, répondirent à ses détracteurs qui lui avaient contesté l'invention de son procédé d'impression après s'en être servi. Une médaille lui fut décernée, à cette occasion, par le jury des arts du concours des produits de l'industrie nationale ; il obtint en outre l'approbation de tous les amis des beaux-arts.

Un des ouvrages, qui fait le plus d'honneur à l'artiste pour l'exécution et le fini, c'est la *monographie des Roses*, avec le *texte* par C.-Ant. Thory. Cet ouvrage, grand in-folio sur papier vélin, imprimé par Firmin Didot, est composé de 30 livraisons formant 3 volumes de 168 figures, non compris la couronne de roses du frontispice. Paris 1817 à 1824.

Après la mort de Gérard Van Spaëndonck, arrivée le 11 mai 1822, la place de professeur-administrateur, qu'il remplissait depuis l'organisation du Musée, fut supprimée par les professeurs. Ils partagèrent le cours d'iconographie entre MM. Redouté et Huet, non quant

au traitement de 5000 fr., dont jouissait ce professeur, mais à raison de 2000, et pour chacun avec obligation de faire un cours annuel de 30 leçons, sous le titre modeste de maîtres de dessin du Musée d'histoire naturelle. Redouté, malgré la gravité de l'injure, accepta néanmoins dans l'intérêt de l'art. Le premier cours fut annoncé pour le 15 avril 1824 ; il eut lieu dans la grande galerie de Buffon, et on compta plus de 150 élèves des deux sexes.

Redouté, outre ses ouvrages des plantes, a fait un nombre immense de tableaux de fleurs à l'huile et à l'aquarelle, dont la plupart ont été exposés au salon du Louvre. A l'occasion d'un de ces tableaux, Redouté reçut le 14 janvier 1825, de la main du roi Charles X avec les paroles les plus gracieuses, la décoration de la Légion d'honneur.

En mai 1827, Redouté a fait paraître un nouvel ouvrage sous le titre de *Choix des plus belles fleurs*, prises dans différentes familles du règne végétal, et de quelques branches des plus beaux fruits ; dédié à LL. AA. RR. les princesses Louise et Marie d'Orléans. Cet ouvrage a été terminé en 36 livraisons de 4 figures.

Redouté, qui avait d'abord donné des leçons à S. A. R. madame Adélaïde d'Orléans et aux jeunes princesses, en donna également à leur auguste mère, à son avènement à la couronne.

Ainsi, Redouté qui avait été peintre de fleurs de l'impératrice Marie-Louise, le fut également de la reine des Français.

En 1834, il a été nommé membre de l'ordre de Léopold par le roi des Belges.

Il continue le cours de ses travaux, quoiqu'âgé de 78 ans, et il publie en ce moment un nouvel ouvrage sous le titre de *Choix de soixante roses nouvelles non encore figurées*, avec un discours préliminaire par M. Jules Janin. Cet ouvrage est dédié à S. M. la reine des Belges, son auguste élève.

**REDOUTÉ** (*Henri-Joseph*), né à St.-Hubert, le 25 mai 1766, troisième fils de Charles-Joseph Redouté, qu'il perdit à l'âge de 10 ans et demi.

L'absence de ses frères l'ayant privé de leurs leçons de dessin, sa mère l'envoya à Bouillon à l'atelier d'un peintre fort médiocre, chez lequel il demeura pendant quelques années; mais ne pouvant faire de grands progrès sous un pareil maître, il fut appelé par ses frères à Paris, où il arriva en juillet 1785 à l'âge de 19 ans.

Libre de choisir le genre de peinture que chacun d'eux avait entrepris, son goût le porta à adopter celui de son frère, Pierre-Joseph Redouté, qui excellait déjà dans le genre de fleurs, et il devint son disciple.

Il commença, comme avait fait son frère, à peindre d'après nature quelques branches de fleurs pour un marchand d'estampes qui les fit graver en 1786, afin de servir d'étude aux élèves.

Il travailla, sous son frère, à plusieurs parties des ouvrages de M. L'héritier, célèbre botaniste, et dessina quelques plantes rares qui furent gravées et publiées en 1787.

En 1788 et 1789, il peignit sur vélin 8 bouquets de fleurs pour M. le duc de Nivernois, à son château de St.-Ouen près Paris.

En 1790 et 1791, il dessina pour M. Labillardière des plantes nouvelles qu'il avait rapportées de Syrie, et qu'il a publiées.

Il fit 10 dessins d'oiseaux du Sénégal peints en couleur sur vélin, format in-8°, pour M. Geoffroy de Villeneuve, qui les avait rapportés de son voyage, et qu'il a publiés.

Ayant accompagné M. Coquebert de Monbret, dans un voyage fait en 1791 et 1792, dans les provinces méridionales et occidentales de la France, pour l'aider



dans ses recherches d'objets pour l'histoire naturelle, il s'occupa particulièrement à peindre en couleur et à l'aquarelle sur vélin des poissons des côtes de la Méditerranée et de l'Océan au nombre d'environ 60 dessins, restés en la possession de M. Coquebert.

En 1792, il dessina 45 plantes pour l'Encyclopédie de M. Panckoucke père, sous la direction de M. Lamarck, professeur de zoologie au Jardin du roi, et plus de 450 coquilles pour le même ouvrage, dirigé par MM. Bruguière, Lamarck et Huucoss, consul danois. En même temps, il contribua pour la moitié des planches du *Journal d'histoire naturelle*, rédigé par MM. Lamarck, Bruguière, Olivier, Haüy et Pelletier.

En 1793, il travailla, conjointement avec son frère et M. Maréchal, sur la dissection du rhinocéros mort à la ménagerie de Versailles, et qui avait été transporté dans l'amphithéâtre du Musée d'histoire naturelle. Il y fit 10 dessins anatomiques de cet énorme quadrupède, sous la direction de MM. les professeurs Mertrud, chirurgien et Vicq-d'Azyr, médecin.

Plus tard, il fit encore 6 autres dessins d'anatomie d'une tortue disséquée et décrite par M. Mertrud. Ces 16 dessins coloriés sur vélin format in-folio, joints à ceux de ses collaborateurs, furent déposés parmi les collections de la bibliothèque du Musée pour servir de démonstration d'anatomie sur le squelette du rhinocéros, existant dans la galerie du Musée.

A la suite d'un concours public en septembre 1793, il fut nommé avec son frère et M. Maréchal, pour continuer la collection de plantes et d'animaux peints d'après nature sur vélin, commencée sous Louis XIV, qui devait être transportée de la bibliothèque royale où elle avait été déposée, dans celle du Musée d'histoire naturelle.

Depuis sa nomination de peintre du musée, il fit pour cette collection 26 dessins sur vélin, savoir : 18 de poissons, 2 de serpens et 6 de plantes nouvelles.

En 1795, il exposa au salon du Musée au Louvre deux tableaux de poissons.

Il dessina ensuite, d'après L'herbier, 71 plantes rares rapportées de Barbarie par M. Desfontaines, professeur de botanique au Jardin du roi, pour entrer dans la *Flora Atlantica*.

Il travailla aussi dans la *Flore des Pyrénées*, publiée par M. Picot Lapeyrouse, de Toulouse.

Il fit une copie du poisson *labrus pava* pour M. Bloch, zoologiste de Berlin, à qui il manquait pour son *Histoire des poissons*.

Il envoya en 1797, à Madrid, deux tableaux, l'un de fleurs et l'autre d'oiseaux peints sur vélin, pour être mis dans un concours public pour une place de peintre du cabinet royal. Il ne fut pas nommé et l'on garda ses tableaux.

Il fit pour M. le professeur Ventenat 24 dessins de détails pour un nouveau *Manuel de botanique*, 4 volumes in-8°, et 12 plantes rares pour entrer dans un nouvel ouvrage sur les plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de M. Cels, 1 volume grand in-4°.

## VOYAGE EN ÉGYPTE.

Une expédition maritime et scientifique se préparait dans le port de Toulon et sur toute la côte de la Méditerranée. Quoique sa destination fut secrète, et qu'elle présentât des dangers, la confiance qu'inspirait le général en chef Bonaparte, qui la commandait, excita l'enthousiasme de la jeunesse et sembla devoir surmonter tous les obstacles. Un grand nombre d'hommes célèbres dans tous les genres devaient en faire partie. On y attachait un corps de savans et d'artistes, qui au commencement, ne devait pas excéder 30 personnes, déjà désignées dans le *Journal de Paris*, mais qui par la suite s'éleva à plus de 150.

A la sollicitation du général du génie Caffareli Dufalga, de MM. Delacepède, Berthollet, Fourcroy, Van Spaëndonck, et de quelques autres professeurs du Musée d'histoire naturelle de Paris, Redouté accepta, avec l'agrément de ses frères, l'honorable mission qu'on lui proposait, de faire partie de cette expédition scientifique et militaire dans le corps des savans et artistes, qui plus tard fut organisé sous le titre de *Commission des sciences et arts d'Égypte*.

Avant son départ, l'administration du Jardin des Plantes assura à Redouté la garantie, pendant son absence, de ses droits en qualité de peintre du Musée.

Il partit de Paris, pour se rendre à Toulon avec M. Geoffroy St. Hilaire, l'un des professeurs de cet établissement; et arrivé dans ce port le 9 mai 1798, il s'embarqua le 13 à bord de la frégate La Diane, destinée avec deux autres à former l'avant-garde de l'armée navale.

L'escadre légère croisa devant la rade de Toulon le 19; la flotte appareilla pour sortir du port, et le lendemain tout était à la voile par un vent de Nord-Ouest, grand frais; on marcha avec ordre entre les côtes de l'Italie et de l'île de Corse, et le 9 juin on entra dans le canal de Malte. Après la prise de cette place importante, Redouté y descendit avec le contre-amiral Decrès, le 13, et le 17 il reprit la mer naviguant sur Candie.

La flotte française arriva le 17 juillet devant Alexandrie et on y débarqua le 6, sans avoir rencontré l'escadre anglaise qui était à sa recherche dans la Méditerranée.

Après le désastre de la flotte à Abou-Qyr, Redouté partit en caravane pour se rendre à Rosette, le 26 août, avec plusieurs membres de la commission. Ils cotoyèrent la plage d'Abou-Qyr, encore couverte des débris du combat naval dans un espace de plus d'une lieue; ils furent canonnés par une barque anglaise au passage de La Madié.

A leur arrivée dans cette ville, le général Menou, qui la commandait, les invita à l'accompagner dans une reconnaissance au Delta jusqu'au lac Bourlos; il appelait cette incursion une promenade scientifique.

Ils partirent de Rosette le 10 septembre. Parmi les voyageurs, se trouvaient le général Marmont, MM. Denon, Dolomieu, Delille, Savigny et autres. Ils marchèrent pendant quatre jours sans obstacle. Redouté montait un cheval ombrageux, qui s'effraya du bruit d'une manivelle d'arrosage, et l'emporta au grand galop au travers des champs et des canaux d'irrigation. Il chercha à le ramener au chemin qui borde le Nil, où la berge est élevée; mais le cheval se cabra de nouveau et recula dans le fleuve, où ils furent précipités tous les deux. Dans ce péril évident, Redouté lâcha son portefeuille, contenant plus de 40 dessins, qui fut perdu; il aurait lui-même infailliblement péri, s'il n'eût été secouru par un soldat de l'escorte.

Un autre danger les surprit le lendemain. Ils furent attaqués par les habitants du village Schonbas-Ammes, qui se présentèrent armés et massacrèrent Joly, peintre de paysage, dont ils jetèrent le corps dans l'inondation. On marcha contre eux jusqu'à leur village qui fut détruit; mais l'escorte étant trop faible pour les réduire, on battit en retraite sur Rosette pendant la nuit, après avoir perdu environ 20 hommes tués ou blessés; le général Menou eut un cheval tué sous lui.

De retour à Rosette, Redouté eut ordre de se rendre au Caire, où un Institut des sciences et arts venait d'être formé par le général en chef Bonaparte; et il avait été nommé dans la section des beaux-arts. En conséquence, tous les membres, qui en faisaient partie, quittèrent Rosette et s'embarquèrent sur un bateau couvert et armé pour remonter le Nil jusqu'au Caire, où ils arrivèrent le 22. Ils furent logés dans les maisons des beys, tués ou fugitifs, situées dans le quartier de Nasserieh, qui fut ensuite nommé quartier de l'Institut.

Redouté s'occupa aussitôt à peindre les poissons du Nil, que M. Geoffroy St. Hilaire décrivait; car leurs couleurs si variées dans leurs nuances ne peuvent pas se conserver par le procédé ordinaire de l'esprit de vin. Il avait beaucoup à faire dans son genre, étant le seul dessinateur d'histoire naturelle attaché à l'expédition. Il s'empessa de réparer la perte de ses premiers dessins dans le Nil. Pour augmenter sa collection, il ébaucha tous les objets sujets à changer de couleur, ou à se détériorer dans leurs formes. Malgré tant de travaux, il s'attacha à connaître l'industrie des habitans, si peu versés dans les arts mécaniques, dont il a consigné les notes dans son journal, qui contient à ce sujet des renseignemens très-exacts et très-curieux.

Redouté faillit d'être victime de la sédition du Caire arrivée le 21 octobre. Ayant été invité ce jour-là, avec M. Rigault, peintre, à déjeuner chez le général Caffareli, quelques momens de retard lui sauvèrent la vie. Comme ils se disposaient à s'y rendre, le canon d'alarme, tiré de la citadelle, annonça cette révolte; le général, au premier bruit du trouble, se rendit au quartier-général et laissa chez lui 14 membres de la commission des arts, qui furent tous massacrés.

Trois mois après cette révolte, une commission fut chargée de se rendre aux lacs de Natron dans la Lybie, pour y faire des recherches sur leur position géographique et sur le produit de leurs substances chimiques. Elle était composée de MM. Berthollet, Fourier, Duchanoy, Regnault et Redouté. Elle s'embarqua à Boulac le 17 janvier 1799, sur une barque armée d'une pièce de canon et montée par des marins français, pour descendre le fleuve jusqu'au village de Terronéh, où les attendait le général Andréossy avec une escorte. Elle n'y arriva que le cinquième jour après son départ, la navigation ayant été contrariée par les vents. Ce trajet se fait ordinairement dans une seule journée.

On partit de Terrónéh le 23, dans la direction à l'Ouest de la Lybie. On entra dans le désert, dont le chemin n'est tracé que par l'empreinte des pieds des chameaux et d'autres bêtes de somme qui le fréquentent. Pendant cette marche dans le désert, on ne remarqua point le phénomène de cette vapeur bleuâtre et diaphane, faisant paraître les objets à l'horizon comme dans l'eau à demi-corps, décrite par M. Monge sous le nom de *mirage*.

On arriva auprès des lacs après 14 jours de marche, à une distance de 10 lieues du Nil.

Redouté, placé sur une éminence près d'une ancienne ruine appelée Kars, prit une vue générale des lacs et des trois couvens chrétiens qui les environnent. Le 25, les voyageurs levèrent le plan topographique des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> lacs, qu'ils contournèrent en dessinant les bords. Pendant cette opération ils virent arriver une nombreuse caravane d'environ 100 chameaux, pour charger du natron.

Ils se dirigèrent ensuite vers les deux couvens des Syriens et celui d'Ambah-Bichoy. Les moines de ce dernier couvent, au nombre de 20 ayant le prieur à leur tête, vinrent au devant d'eux pour les complimenter et leur offrir de l'eau fraîche, dont chaque moine portait une *bardaque*, tandis qu'un autre moine, resté à la porte du monastère, sonnait une petite cloche pour célébrer leur arrivée. On chemina vers la porte d'entrée, qui n'était qu'un trou carré de deux pieds fermé par deux meules de granit. Le général désigna seulement quelques personnes pour visiter l'intérieur, pendant que la caravane dressait ses tentes auprès d'une citerne d'eau douce entre les deux couvens séparés d'environ 250 toises.

Après avoir visité l'intérieur de ces deux petites forteresses avec leurs chemins de ronde et leurs créneaux pour se défendre en cas d'attaque par les Arabes, Re-

douté prit du haut de la tour carrée, qui est le point le plus élevé, un plan géométral de toute la superficie.

Ces pieux cénobites vivent dans une grande austérité avec les aumônes des Cophtes d'Egypte. Leur nourriture ne consiste que dans un petit pain rond plein de son et mal cuit, des œufs et quelques légumes secs, comme sèves ou lentilles, assaisonnés d'huile. La plupart sont borgnes ou boîteux, et paraissent fort mal-propres.

Cependant, les voyageurs, manquant de vivres, furent obligés d'emprunter aux moines de cette grossière nourriture renfermée dans un magasin; on leur renvoya d'autres vivres en échange aussitôt le retour en Egypte.

Ils partirent des couvens le 26 pour aller voir le Fleuve-sans-Eau, éloigné d'environ une lieue et demie. C'est une large vallée de près de 2 lieues couverte d'un sable fin sans aucune consistance, qui fatigue beaucoup dans la marche. On y trouve une grande quantité de bois pétrifiés, ainsi que des vertèbres de gros poissons entièrement minéralisés.

On se remit en route pour se rendre au couvent de St.-Macaire. On y arriva de nuit, et les moines, qui étaient prévenus, brûlaient des torches sur la tour pour signaler leur présence. On campa sous les murs du couvent, et le lendemain on en visita l'intérieur, bâti dans le même genre que les premiers. Il est environné de beaucoup de ruines d'autres monastères, dont le nombre, dans l'an 793, s'élevait à 163 d'après le dire des moines. Ce couvent fut reconstruit quelques siècles après par les chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, dont on remarque en effet les croix de l'ordre sur les murs extérieurs de l'enceinte. Il est habité par une vingtaine de Cophtes, aussi malpropres et ignorans que les autres. Le supérieur a le titre d'Abou-y, qui veut dire *mon père*.

Après avoir quitté ce dernier couvent, on retourna vers les bords du Nil, à travers le désert sur Beny-Saloméh. On arriva à Omm-Dinâr, non loin du Nil. On campa le long d'un canal et près d'un petit pont de pierre à trois arches à cintre-ogive. On se rendit à Gyzéh, et le 29 on fut de retour au Caire.

A cette époque, le général en chef Bonaparte organisait une expédition contre la Syrie, et le 10 février il partit du Caire avec environ 13,000 hommes, laissant une faible garnison.

Redouté ne suivit pas l'expédition, ainsi que la majeure partie de ses collègues.

Il s'occupa à achever les dessins qu'il avait commencés dans son excursion : *la Carte topographique des lacs Natron*; les *vues et plans* des deux couvens des Syriens, de celui d'Ambah-Bichoy, de celui de St.-Maire à 3 lieues de distance des deux premiers; enfin, la *vue* du village Beny-Saloméh dans le désert; et de celui d'Omm-Dinâr près du Nil.

Le général en chef Bonaparte, ayant été informé en Syrie qu'une expédition turque devait débarquer pendant son absence sur les côtes de l'Egypte, revint au Caire le 14 juin. En effet, 14,000 Turcs débarquèrent le 14 juillet dans la rade d'Abou-Qyr; Bonaparte marcha aussitôt sur Rosette avec 10,000 hommes, mais avant son arrivée, le général Murat, à la tête de la cavalerie seule, culbuta l'ennemi dans la mer; 10,000 Turcs furent tués ou pris, et le pacha blessé fut fait prisonnier.

Rentré au Caire le 12 août, Bonaparte projetait déjà son retour en Europe. Il fit proposer aux membres de la commission des sciences et arts, par MM. Monge et Berthollet, de visiter la haute Egypte, de rechercher surtout les ruines de Thèbes, qu'il irait les rejoindre, et qu'ensuite il négocierait pour leur retour en France. En conséquence, deux commissions furent chargées d'explorer tous les monumens d'antiquité, et leur



mission fut insérée à l'ordre du jour du 14; mais le 17, la voiture de Bonaparte vint prendre clandestinement, à 11 heures du soir, MM. Monge et Berthollet, les deux chefs de la commission des arts. Quelques membres furent alarmés de ce départ mystérieux, qui annonçait l'abandon de leurs collègues à leur propre destinée.

Enfin, la première commission partit du Caire le 18, et la seconde, dont Redouté était membre, le 26. Les voyageurs naviguèrent sur trois barques, dont une armée, appelée la felouque l'Eléphantine. Ils remontèrent rapidement le fleuve jusqu'à Antinoï, à 57 lieues du Caire, où ils arrivèrent le 30. Après avoir visité les ruines, ils se rembarquèrent et passèrent devant Manfalout, et abordèrent sur le rivage de Syouth, où ils visitèrent les grottes creusées dans la montagne.

Le 2 septembre, ils arrivèrent au village de Gaw-el-Kibir, où sont les restes magnifiques d'un ancien temple égyptien; le 3, ils abordèrent à Akmim sur la rive droite du Nil, où l'on voit quelques ruines. Le 4, ils passèrent devant Girgé; et le 5, ils arrivèrent à Kennéh, où ils trouvèrent le général Desaix, qui préparait une expédition contre Mourad-Bey. Ce général leur témoigna la même bienveillance qu'à leurs collègues qui les avaient précédés, et leur fit payer sur sa caisse un mois d'appointemens, ressource nécessaire pour continuer leur route.

La ville de Kennéh est située sur la rive droite du Nil à 119 lieues du Caire. Elle est l'entrepôt des marchandises qui arrivent à Cosseir, port de la Mer Rouge, éloigné de 4 journées de marche par les caravanes. Les Français y avaient construit un fort occupé par une garnison.

Les voyageurs quittèrent Kennéh le 6, en même temps que le général Desaix, partant avec un régiment de dromadaires, pour aller à la poursuite de Mourad-Bey, qui était descendu du côté de Beni-Souef.

La chaleur de 32 degrés était insupportable; le Nil était couvert de radeaux chargés de poteries.

Le 7, les voyageurs traversèrent les ruines de Thèbes, et abordèrent à Luxor. Malgré leur projet de ne commencer leurs travaux qu'à partir de Syène en descendant le fleuve, ils ne purent résister à l'avidité curieuse de voir l'emplacement d'une partie de la fameuse ville de Thèbes aux cent portes, éloignée du Caire d'environ 130 lieues. Ils reprirent leur route, et abordèrent le 8 à Esneh, à 11 lieues de Luxor. Le 10, ils visitèrent les ruines d'Edfoo, à 10 lieues d'Esneh et à un quart de lieue du Nil. Le 11, ils passèrent devant le Gibel, Silseli, ou montagne de la Chaîne, parce que l'on prétend que le lit du fleuve, resserré dans cet endroit, était fermé autrefois par une chaîne. Ensuite, ils touchèrent à Coum-Ombos, et arrivèrent à Syène, qui était le terme de leur navigation.

La ville d'Assouân, ou Syène, est située sur la rive orientale du Nil. Sa position géographique est de 30° 34' 29" de longitude et de 14° 5' 25" de latitude boréale au méridien de Paris. La distance du Caire à Syène est de 174 lieues 1 toise, et en ligne droite 151 lieues 3 toises.

Syène, aux confins de l'Égypte et de la Nubie, qui la sépare au Midi, n'a rien de remarquable qu'un aspect triste et misérable. Elle est entourée d'une chaîne de rochers granitiques, qui forme la première cataracte. A environ une lieue, se trouve l'île d'Eléphantine couverte de monumens.

Le 12, les voyageurs partirent de Syène en caravane pour se rendre à l'île de Philoé, distante de deux lieues, où devait se terminer leur voyage. Pour commencer leurs travaux, ils marchèrent par un chemin tortueux couvert de sable et de débris de pierres. L'île de Philoé est fort petite, mais très-intéressante par la beauté et le grand nombre de ses monumens égyptiens

La chaleur y était extrême; le thermomètre de Réaumur marquait 34° à l'ombre et 36° au soleil. La chaleur du sable depuis Thèbes jusqu'à Philoé était de 50°.

Le général Belliard, récemment arrivé à Syène, écrivit le 15 à M. Costaz, l'un des voyageurs, pour lui annoncer, que le général en chef Bonaparte s'était embarqué à Alexandrie le 22 août, pour retourner en France.

Les deux commissions s'étant réunies pour travailler en commun, quittèrent Philoé dans la soirée du 15 pour regagner Syène et terminer leurs travaux commencés dans l'île d'Eléphantine. Ils explorèrent tous les monumens de l'antiquité, qui se trouvèrent sur leur passage en descendant le Nil. Ils campèrent plus d'un mois sur les ruines de Thèbes, et chacun s'occupa avec zèle de la partie qui le concernait : les architectes levaient les plans ; Redouté dessinait les bas-reliefs et les figures hiéroglyphiques.

Les deux commissions rentrèrent au Caire le 4 novembre 1799; elles furent parfaitement accueillies par le général en chef Kleber qui avait remplacé Bonaparte.

Enfin, après avoir subi un long blocus et de grandes privations dans le port d'Alexandrie, défendu par le général en chef Menou, successeur de Kleber, qui avait été assassiné par un turc fanatique, les Français furent obligés de se soumettre à leurs ennemis qui, d'après le traité d'évacuation de l'Egypte, les ramenèrent en France.

Aussitôt son retour à Paris le 8 janvier 1802, après un voyage de 3 ans, 8 mois et demi, Redouté fut nommé, comme ayant fait partie de l'Institut d'Egypte, membre associé de celui de France, et reçut une médaille d'argent pour lui servir de droit d'entrée aux séances.

Le 21 février, Redouté, accompagné de plusieurs de

ses collègues, fut reçu avec distinction à la Malmaison par le premier consul Bonaparte, qui examina avec attention les dessins faits en Egypte, et promit de les faire exécuter.

Le gouvernement ayant ordonné la publication de ces travaux, Redouté fut, sous les auspices de M. Chaptal, ministre de l'intérieur, l'un des collaborateurs de ce grand ouvrage, dont le nombre de planches, grand atlas in-f°, gravées d'après ses dessins en tous genres, s'élève à 52. Ainsi, dans cette composition de 900 planches, il y aura contribué à lui seul pour plus d'un dix-huitième.

Les objets variés, qui y sont entrés, se partagent en trois parties, savoir : celle de l'histoire naturelle compte 30 poissons du Nil, 7 poissons de mer, le crocodile et la tortue du Nil, le caméléon du désert, l'ibis et un autre oiseau; dans celle de la *botanique*, 12 plantes nouvelles et champignons; dans celle *des antiquités*, des bas-reliefs coloriés et des vases sculptés sur les monumens, des vases en terre cuite, un colosse de Thèbes, des sarcophages, différens fragmens et amulettes antiques, deux têtes de momies d'homme et de femme; dans *l'état moderne*, plans, topographies, vues de paysage, vases de toute espèce, meubles et instrumens modernes des habitans de l'Egypte.

Indépendamment de tous ces ouvrages parus, il reste encore à Redouté un grand nombre de dessins inédits sur l'Egypte, qu'il espère faire paraître un jour.

Les dessins originaux faits en Egypte, et surtout les poissons du Nil, ont été déposés parmi les collections de la bibliothèque du Musée d'histoire naturelle.

Redouté perdit son traitement à la chute de Napoléon, et fut par la suite le moins récompensé des membres de l'Institut d'Egypte, malgré les pénibles travaux qu'il a exécutés pour la gloire de son pays. Il n'a jamais été porté sur une liste de promotion pour la

décoration de la Légion d'honneur, qu'ont obtenue tous ses autres collègues.

Sur la présentation de leur honorable ami, M. de Gerlache, alors secrétaire-général de la Société d'Emulation de Liège, Redouté et son frère furent admis, dans la séance du 30 juin 1822, au nombre de ses membres correspondans, et le diplôme leur en a été expédié le 24 février 1823.

Encore riche de zèle et de souvenirs, Redouté consacre ses loisirs à rassembler tous les matériaux nécessaires pour composer la biographie de tous les membres de l'Institut d'Egypte, dont il ne reste plus qu'un tiers de vivans. Il accompagnera cet ouvrage de dessins, vues et plans encore inédits des lieux remarquables qu'il a explorés en Egypte, dans le désert de Lybie et en Nubie. Il a conservé avec soin tous ces documens intéressans pour la science et pour la gloire de ceux qui y ont contribué aux dépens de leur santé et même de leur vie pour quelques-uns.

REDOUTÉ (*Jean-Jacques*), aïeul des précédens, né en 1687, peintre de profession, épousa Jeanne Bouver, née en 1682. Ils étaient tous deux d'une famille estimable de Dinant. Redouté mourut le 18 octobre 1762, et son épouse le 31 janvier 1758 : ils furent tous les deux inhumés dans l'église des Croisiers de cette ville.

On a présumé que la famille paternelle de Redouté était issue d'anciens croisés, parce qu'on avait retrouvé dans les archives de Milan, contenant les armoiries généalogiques d'anciennes familles, un blason de chevalier sous le nom de Redouté, représentant une tour surmontée d'une croix, au bas de laquelle est inscrit : *Honor et patria*. Ce qui donne de la consistance à cette conjecture, c'est que les ancêtres de Jean-Jacques Redouté, originaires de la ville de Dinant, ont été égale-

ment inhumés dans cette église, qui a été aliénée, à l'époque de la révolution française, et a été convertie en une tannerie.

\* 1776. GEUNS (*Pierre*), né en 1706 à Maeseyck, petite ville du pays de Liège, se rendit jeune à Paris, où il apprit l'orfèvrerie sous de grands maîtres, et se fit remarquer par l'exactitude de sa gravure sur l'argent et le cuivre. De retour dans sa patrie vers 1731, il s'adonna entièrement à son goût pour les sciences pratiques et les arts. La géométrie, l'électricité, l'optique, l'art du tour, mais surtout les aimans artificiels faisaient alternativement l'objet de ses recherches. Les personnes les plus distinguées s'empressèrent de voir son laboratoire. Il était en relation avec les savans de Paris et de Hollande; mais trop d'application lui causa un épuisement, et il mourut le 6 février 1776. Parmi un grand nombre d'observations faites sur les objets de ses études favorites, il n'a fait imprimer qu'un *Mémoire sur la construction des aimans artificiels*, etc. Venloo, 1768, in-12. Ce petit livre, écrit en style dur et négligé, contient des choses neuves et curieuses. Ses pièces d'argenterie et de gravure, ses *instrumens de physique et d'optique*, ses *tabatières*, *médailles*, *pyramides d'ivoire*, etc., faites au tour, mais surtout les *aimans artificiels* sont encore très-recherchés des connoisseurs.

\* 1777. BRAGARDE (*F. J.*), maître d'école à Verviers, a publié à Liège chez B. Collette : *Principes de l'Orthographe avec la manière d'écrire correctement divers mots qui aiant une même ou presque semblable expression, ont néanmoins une différente signification, qui se distingue par une différente orthographe*. Liège, 1770, un vol. petit in-8°. Cet ouvrage contient l'un des premiers dictionnaires des homonymes français.

L'auteur avait aussi composé plusieurs *pièces de théâtre*, que l'on jouait lors de la distribution des prix au collège de St.-Bonaventure, tenu alors par les Recollets, à Verviers.

\* 1777. HEYLEN (*N.*), chanoine et archiviste de l'abbaye de Tongerlo, est l'auteur d'un *Mémoire* considérable et intéressant *sur les villes où les ducs de Brabant ont fait battre monnaie aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles*, qui a remporté le prix en 1777, à l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles.

\* 1777. JAY (*N.*), de Lyon, ingénieur, a publié un *Traité sur les mines du pays de Liège, Namur et Limbourg*.

GENNETÉ (*N.*), minéralogiste français; on a de lui : *Connaissance des veines de houille ou de charbon de terre, et leur exploitation dans la mine; avec l'origine des fontaines, et de là, des ruisseaux, des rivières et des fleuves; avec planches relatives au charbon de terre*. Nancy, 1774, in-4<sup>e</sup> de 149 pages. On y trouve un état très-curieux des veines de houille qui font partie du massif de la montagne de St.-Gilles, près de Liège; il comprend 61 veines, et est plus circonstancié que celui donné par Morand.

1777. MALHERBES (*dom Denis*), prévôt de l'abbaye de Stavelot, professa la philosophie et la théologie dans son monastère. Il est l'auteur d'un opuscule, pour prouver la supériorité du monastère de Stavelot sur celui de Malmedy : *Secundus Triumphus Sti. Remacii*.

\* 1778. RENSU (*Mathieu*), né à Liège, obtint cette année, à l'âge de 25 ans, le *premier prix de sculpture* à Rome.

\* 1778. HENRI (*Joseph*), né à Dinant, remporta cette année le *premier prix d'architecture* à Rome.

\* 1778. CLAIRVILLE (*N.*), littérateur, publia cette année une comédie intitulée : *Les Eaux minérales de Spa*.

\* 1779. MORAND (*N.*), docteur en médecine, minéralogiste et savant distingué, fut conseiller intime des princes-évêques d'Oultremont et de Velbruck, bibliothécaire et pensionnaire de l'Académie royale des sciences, à Paris; il mérita la reconnaissance du pays par ses grands ouvrages sur les houillères, qui lui firent obtenir le titre de *bourgeois de Liège*, dont le chevalier de Heusy, alors ministre du comte d'Oultremont, prince-évêque de Liège, à la cour de France, fut chargé de lui en remettre le diplôme. Ce même chevalier de Heusy, ainsi que MM. de Bury, père et fils, aidèrent singulièrement Morand dans ses travaux pour ce qui concerne les houillères du pays. Il a publié :

1° *L'Art d'exploiter les mines de charbon de terre*. Paris, 4 vol. in-8° avec planches, et un volume de tables; 1768-73-74-76-79. Cet ouvrage renferme un traité des plus complets sur les houillères tant du pays de Liège et d'Outre-Meuse, du territoire d'Aix-la-Chapelle, du duché de Limbourg, que de tous les Pays-Bas Autrichiens, etc., etc. La législation liégeoise et limbourgeoise, en matière de houillère, y est rapportée dans son entier; il en fait l'éloge et combat le jugement que Jars en a porté dans ses : *Voyages métallurgiques*, etc., etc., imprimés à Lyon, in-4°.

2° *Catalogue raisonné d'une collection d'échantillons des lits qui composent les montagnes par couches, auxquelles sont propres les charbons de terre, ainsi que des différens charbons de terre répandus parmi ces*



*mêmes couches.* Paris, un vol. in-<sup>8</sup>. Ce dernier ouvrage est le complément du premier.

\* 1779. SAIVE (*N. de*), pharmacien à Liège, est l'inventeur de divers procédés chimiques, entr'autres : 1° *Distillation de la suie du feu de houille pour en extraire avec économie de l'alcali volatil*; 2° *Sublimation de l'alcali volatil concret de la liqueur de suie de charbon de terre*; 3° *Sel ammoniac* (voyez Morand. *Art d'exploiter les mines*, 5° vol., p. 1402, 1522 et 1524. *Esprit des Journaux*, juin 1776).

\* 1780. BLACKKEY (*N.*), inventeur de soufflets pour être employés aux forges et fourneaux, dans lesquels il devait exécuter à Liège, *le secret de fondre la mine de fer au feu de houille.* Voir à ce sujet une *lettre* qu'il a publiée, imprimée et datée d'Amsterdam, le 20 octobre 1777.

1780. WALTHERY (*Jacques-François*), né à Dison, près de Verviers, le 6 mai 1733, de parens honnêtes, mais très-pauvres. Il acquit, sans le secours d'aucun maître, qu'il n'aurait pu payer, la connaissance des langues grecque, latine et hébraïque, des mathématiques, de la physique et de l'astronomie. Il fut chanoine de Tournay, professeur au collège de la dite ville, et y mourut le 11 mars 1780.

1780. RENEKIN (*Nicolas*), célèbre organiste de la collégiale de St.-Pierre, à Liège, naquit dans cette ville vers la fin de l'autre siècle. Il donna pendant deux ans des leçons d'harmonie à Grétry qui l'aidèrent singulièrement à développer ses talens précoces pour la musique; aussi, en fait-il le plus grand éloge dans ses *Mémoires ou Essais sur la musique*, tom. 1<sup>er</sup>, p. 27. Renekin, dit Grétry, était un homme qui avait beau-

coup d'esprit, de connaissances et de candeur ; il avait l'art d'entraîner son élève, par l'intérêt qu'il prenait lui-même à la chose ; et je puis dire avec vérité, ajoute-t-il, que chaque leçon qu'il me donna pendant ces deux années, fut pour moi un divertissement.

\* 1780. FERMIN (*Philippe*), médecin et voyageur, né à Maestricht. Il passa en 1754 à Surinam, où il résida à peu près dix ans. A son retour en Europe, il séjourna quelque temps à Amsterdam, et vint ensuite se fixer dans sa patrie, où il devint membre de la magistrature municipale. La profession qu'il avait exercée dans la colonie de Surinam lui avait fourni l'occasion de faire des observations et de recueillir des notes sur ce que ce pays offrait de curieux. Il communiqua le résultat de son travail à des amis qui l'engagèrent à le publier ; ce qu'il fit dans les ouvrages suivans écrits en français :

1° *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*. Amsterdam, 1765, un vol. in-8°. Ce livre essuya beaucoup de critiques de la part des naturalistes. On reprocha à l'auteur d'avoir en quelque sorte simplement esquissé son sujet, et de n'avoir pas donné plus de détails sur un pays qu'un assez long séjour l'avait mis à même de connaître. Fermin, en homme sage, profita des critiques qui lui étaient adressées, et convint de leur justesse dans la préface d'une nouvelle édition qu'il publia sous ce titre :

2° *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam, avec figures et une carte topographique du pays*. Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°, traduit en allemand par F. H. W. Martini, avec des remarques. Berlin, 1775, 2 vol. in-8°, fig.

On trouve dans cette description tout ce qu'elle promet ; c'est un des meilleurs livres qui ait été publié sur les colonies. Cependant, Fermin, s'en étant rap-

porté pour quelques descriptions locales et pour les soins de l'impression, à un de ses amis qu'il croyait plus capable que lui sur ces objets, s'aperçut, lorsqu'il n'en était plus temps, qu'il avait mal placé sa confiance. Les critiques ne l'épargnèrent pas : on lui reprocha, tout en rendant justice au mérite de son ouvrage, d'avoir en quelque sorte renversé le terrain. Reconnaissant la justesse de ces observations, et notamment que la partie historique demandait quelques développemens ; afin de ne rien négliger de ce qui pourrait donner à son travail, le degré d'exactitude désirable, il consulta les livres hollandais qui pouvaient lui fournir des lumières, et publia son troisième ouvrage :

3° *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam et des causes de sa décadence.* Maestricht, 1778, un vol. in-8°, traduit en allemand avec quelques augmentations, par F. G. Canzler, Gottingue, 1788, in-8°.

Ce tableau peut servir de suite ou de supplément à la description qu'il rectifie en plusieurs endroits. L'auteur s'y attache principalement à raconter les principaux événemens qui ont donné naissance à la colonie, à décrire son gouvernement, et à éclairer sur les vices qui nuisaient alors à la prospérité de Surinam. Il expose les moyens de prévenir la décadence de cet établissement.

4° *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, etc., avec une Dissertation sur le fameux crapaud de Surinam, nommé Pipa, etc.* Maestricht, 1764, in-8°, fig. Amsterdam, 1765, in-8°. La dissertation a été traduite en allemand et augmentée par J. A. E. Gotze. Brunswick, 1776, in-8°, fig.

Fermin écrit purement ; ce dernier ouvrage surtout est fréquemment entremêlé de réflexions exprimées avec force et concision.

1780. HUBENS (*Jacques-Joseph, baron de*), doyen de l'église collégiale de St.-Martin, à Liège, célèbre en Europe pour son zèle à propager l'adoration du St. Sacrement, mort le jour de la Fête-Dieu. Il est auteur de quelques ouvrages de piété.

\* 1780. COLLOZ (*dom Michel*), né à Offagne, duché de Bouillon, en 1722, prieur de l'abbaye de Beaulieu en Argonne, habile archiviste, grand amateur d'antiquités, auteur de l'*Histoire monastique des Gaules*, qui est précédée de savantes dissertations; il travailla aussi à l'*Histoire de Metz*.

1781. COLLIGNON (*Jacques*), célèbre missionnaire jésuite, né à Bièvre en Ardenne, en 1717, mort à Cambray.

1783. HESWICK (*Gaspard-François, chevalier de*), avocat à Liège, est l'auteur 1° du *Tableau de l'église de Liège*. Il fut jeté dans les prisons de l'Officialité, sans avoir pu obtenir, malgré un mandatum de la chambre impériale, un défenseur, ni être jugé, pour avoir proposé à l'empereur Joseph II, une nouvelle division du diocèse de Liège. On lui attribue, 2° *Déduction des droits incontestables de la maison de Looz*; 3° *Précis des droits des comtes de Looz, pour Guill. Joseph, comte de Looz*.

1783. DREPPE (*Louis*), né à Liège, était un bon graveur. Il fut l'élève de son père et prit pour modèle les médailles de Duvier. On a imprimé à Liège plusieurs livres ornés de ses estampes.

1783. BACHIÈNE (*Guillaume-Albert*), né à Leerdam en 1712, fit ses études à Utrecht, et fut nommé en 1733, prédicateur de la garnison de Namen, et en 1737,

ministre de l'évangile à Kuilenburg, où il resta jusqu'en 1759. Vers cette époque, il fut appelé à Maestricht; et y obtint une chaire d'astronomie et de géographie. Pendant les 19 ans qu'il occupa cette place, il publia plusieurs ouvrages géographiques et théologiques. Ceux qui ont rapport à la géographie, méritent d'être connus; ce sont :

1° Une *Description géographique de la Terre Sainte*, sous ce titre, *Aardryks Kundige Beschryving van het Ioodsche land*, etc., 1765, 9 cahiers avec 12 cartes. Cet ouvrage, qui traite de tous les lieux dont il est question dans la bible, est d'un grand secours pour l'intelligence de ce livre.

2° Une *Géographie ecclésiastique: Kerkelyke géographie*, etc., 1778, 5 cahiers, avec des cartes. On y trouve un peu moins d'exactitude que dans l'ouvrage précédent.

3° Une *Topographie de la Hollande: Nieuwe géographie van de vereenigde Nederlanden*, en plusieurs vol., pour faire suite à la *Géographie de Busching*.

4° Une nouvelle édition de la *Géographie de Hubner*, 1769, 6 vol.

Bachiène fut nommé, en 1758, membre de la société des sciences de Harlem. Il mourut en 1783, après une longue maladie.

Son frère, Bachiène, Jean Henri, né en 1708, fut également prédicateur et ministre. Il se distingua dans la littérature sacrée, et fut appelé successivement à Driel, Almelo, Amersfort et à Utrecht. Il mourut en 1789, âgé de 81 ans. Ses ouvrages, écrits en hollandais, roulent sur la morale et la théologie.

Son fils, Bachiène, Philippe-Jean, marcha sur les traces de son père; il fut pasteur à Jutphaas, puis à Utrecht, où il enseigna aussi la théologie avec beaucoup de succès depuis 1776 jusqu'en 1797, époque de sa mort.

1783. ROCOURT (*Jeanne de*), morte à Jehay près de Huy, à l'âge de 109 ans, ayant été baptisée à Ainay, le 23 juin 1674. Durant cette longue carrière, il est à remarquer qu'elle ne cessa de jouir d'une bonne santé jusqu'à son décès.

1783. DEMESTE (*Jean*), docteur en médecine, chirurgien-major des troupes de Liège,, membre de la Société d'Emulation de la même ville, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, fut l'ami de Buffon et de Valmont de Bomare; il mit dans l'exercice de sa profession un désintéressement et une noblesse qui méritent les plus grands éloges. Le zèle avec lequel il cultiva la chimie fut plus ardent qu'éclairé. Les idées bizarres, les opinions paradoxales, les hypothèses frivoles, fourmillent dans l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Lettres au docteur Bernard sur la chimie, la docisémase, la cristallographie, la lithologie, la minéralogie et la physique en général*. Paris, 1779, 2 vol. in-12. « En lisant ces deux volumes, dit un médecin distingué, on trouve que l'imagination de Paracelse » était sage et peu féconde. » Demeste mourut à Liège, sa patrie, le 20 août 1783, dans sa 38<sup>e</sup> année. Sa dépouille mortelle, c'est-à-dire ses os, furent réduits en verre et coulés sous la forme d'une petite urne que l'on a vue longtemps dans le cabinet de Robertson, son ami, et son compatriote.

1784. VELBRUCK (*François-Charles, comte de*), né le 11 juin 1719, près de Dusseldorf, était d'une ancienne famille. N'étant encore que trésorier, il demeura longtemps à la cour de Versailles, en qualité de résident du prince-évêque de Liège. Ce séjour, dans une cour si brillante alors, ne contribua pas peu à le rendre un des hommes les plus aimables de son temps.

Elu, en 1772, successeur du comte d'Oultremont,

Velbruck, par sa douceur, son esprit, son amour pour son peuple, se fit chérir des Liégeois, et mérita par sa bonté le surnom d'*ami de l'humanité*.

Il eut pour chancelier, le baron Vander Heyden de Blisia, pour vicaire-général, le comte de Rougrave, et pour grand mayer, le comte de Horion.

Ce prince aima et encouragea les sciences et les beaux-arts : les artistes, les gens de lettres furent reçus à sa cour. Les idées philosophiques se développèrent dès lors rapidement dans tout le pays.

Spa, sous son règne, devint le rendez-vous, ou plutôt comme le disait Joseph II, le *café de l'Europe*.

On lui est redevable à Liège de l'établissement de l'*Académie anglaise*, de celle de *peinture, sculpture, architecture*, et de la *Société d'Emulation*, dont il fut toujours le zélé protecteur. Chaque année, il venait y distribuer des médailles d'or et d'argent à ceux qui s'étaient distingués dans les arts ou dans les sciences. C'est au génie de Velbruck et à cette belle institution que l'on doit ce goût si général à Liège, pour la littérature, les sciences et les beaux-arts.

Convaincu que l'éducation de la jeunesse dans toutes les classes de la société est un bien pour l'état, et une assurance de tranquillité pour le gouvernement, Velbruck établit en conséquence des écoles de charité pour les enfans pauvres des deux sexes, où on leur enseignait la religion, la lecture et l'écriture; un cours public et gratuit de mathématiques, ainsi qu'une école gratuite de dessin pour les arts mécaniques.

A tant de bienfaits, on lui doit encore divers établissemens de bienfaisance, des dépôts de mendicité, des hospices, et une école gratuite d'accouchement pour les sages-femmes. Velbruck mourut à Liège, le 30 avril 1784, regretté de tous. On voit son buste dans la grande salle de la Société d'Emulation. Le poète

Reynier, secrétaire perpétuel de cette société, y prononça l'éloge funèbre de ce prince; c'est une brochure de dix pages in-4°. Liège, 1785.

\* 1784. DEMANY (*L. J.*), imprimeur à Liège, publia cette année le premier *Almanach ou Tableau ecclésiastique de la ville et du diocèse de Liège*.

\* 1784. FRÉON (*Laurent-Lambert*), né au village du Marché sous Franchimont près de Theux, fut avocat au parlement de Paris, inspecteur-général des études à l'école militaire de Paris, membre de la Société royale d'agriculture de cette ville. Fréon était naturaliste, agronome, publiciste. Louis XV, quoique étranger, le nomma en 1767, conseiller au conseil souverain de l'île Bourbon, où il acquit une très-belle plantation. On trouve dans l'*Espirit des Journaux*, août 1784, une notice sur l'histoire naturelle, l'agriculture et le commerce de l'île Bourbon, extraite de quelques fragmens des lettres de Fréon, écrites à son parent, M. l'avocat Dethier, à Theux.

\* 1784. CONINCKX, abbé, né à St.-Trond, est l'auteur d'un poème intitulé : *Les Quatre Parties de l'année, ou Nouveau Poème sur les saisons*. Liège, 1784. On y trouve un tableau fidèle des mœurs des Liégeois, de leurs usages et coutumes. Ce poème vraiment national est plein d'intérêt et de charmes pour tout cœur liégeois.

\* 1785. ANCION (*Pascal*), gardien du couvent des Recollets à Verviers, lecteur en théologie, né à Fraipont, mort vers 1785, érigea des *calvaires* dans tout le pays de Liège et dans l'Ardenne. Il a publié :

1° *Instruction historique sur les principaux points qui concernent les quatorze stations du saint Chemin*



*de la croix, avec les abrégés des bulles que les papes Benoît XIII et Benoît XIV ont accordées pour l'extension et la confirmation des indulgences des stations originaires de Jérusalem.* Liège, Kints, 1764, in-12.

*2° Réflexions sur divers points de Morale et des Mystères.* Liège, Plomteux, 1766, in-12.

*3° Le Chemin de la Croix divisé en XIV stations, depuis le prétoire de Pilate jusqu'au saint Sépulchre du Sauveur, avec un cantique sur les principaux mystères de l'enfance et de la vie de Jésus.* Liège, Plomteux, 1769, in-12.

*4° Méditations divisées en XII exercices sur les XIV stations du saint Chemin de la Croix, enrichies par les souverains Pontifes de toutes les indulgences des stations des Lieux Saints de Jérusalem, que l'on peut gagner dans les églises des PP. Récollets, ou ailleurs, où elles sont érigées ; avec 14 belles gravures de Belling.* Liège, Plomteux, 1773, in-8°.

1785. **CHÉRIN** (*Henri-Lambert*), né à Verviers le 17 mars 1731, prit très-jeune du service en France et commença sa carrière militaire dans les gendarmes du roi. Il servit ensuite avec distinction pendant toute la guerre de sept ans en qualité de capitaine dans le régiment d'Austrasie et en exprès sous le même grade dans le corps des chasseurs de Fischer comme aide-de-camp du marquis d'Amezaga.

Il reçut de ses chefs les certificats les plus honorables pour son expérience, bravoure et bonne conduite.

Il se distingua à la prise de Minden ; et à la bataille de ce nom en 1759, il reçut un coup de sabre à la tête. A l'affaire de Wetter près Marbourg, il eut un cheval tué sous lui. Ces certificats lui furent donnés par M. de Fischer, brigadier des armées du roi, par le colonel du régiment d'Austrasie et par le marquis d'Amezaga, pièces qui sont entre les mains d'un neveu de notre

**Chérin.** Au commencement de l'an 1764, il quitta les armées françaises et fut offrir ses services à Charles, roi d'Espagne, duquel il reçut par lettres patentes le grade de colonel dans le régiment des gardes wallonnes.

Il reçut de sa cour différentes missions comme consul à Hambourg, etc. Il s'embarqua ensuite pour l'Amérique, et resta en garnison à Porto Rico jusqu'au commencement de l'an 1785. Il revint en Europe, accablé d'une maladie de poitrine, et mourut peu de temps après son débarquement à Cadix, le 7 avril même année.

**CHÉRIN (Mathieu)**, né à Verviers, célèbre fabricant de draps de cette ville. On lui doit les draps dits *aux deux poissons*, renommés dans tout l'Orient, imités et contrefaits depuis en Allemagne. La maison Kaison lui a succédé.

**1786. LO-LOOZ (le chevalier Robert de)**, né dans le pays de Liège en 1730, fit ses premières armes au service de Suède, où il devint colonel; passa ensuite à celui de France, et se fixa dans ce pays, malgré les offres qui lui furent faites par d'autres puissances. Après avoir été blessé grièvement au siège de Berg-op-Zoom, il fut presque enseveli avec une grande partie de son détachement, dans une fougasse au chemin couvert de Maestricht; fut blessé de nouveau à l'expédition de Ham en Westphalie, et reçut la croix de St. Louis au siège de Meppen. La guerre terminée, il s'occupa de recherches sur la tactique ancienne et moderne; mais les désagréments qu'il essuya l'ayant fait renoncer à toute idée de se distinguer dans l'art de la guerre, il se livra tout entier à l'étude de la philosophie.

Lo-looz mourut à Paris le 16 avril 1786. On a de lui :

1° *Recherches sur l'art militaire.* La Haye, 1767, in-8°.

2° *Les militaires au-delà du Gange.* 1770, 2 vol. in-8°.

3° *Recherches d'antiquités militaires, avec une défense du chevalier de Folard.* Paris, 1770, in-4°.

4° *Défense du chevalier de Folard.* Bouillon, 1776, in-8°.

5° *Recherches sur les influences solaires et lunaires*, expliquées d'après Moyse et la Bible contre les systèmes de Copernic et de Newton; *sur les influences célestes du magnétisme universel*, et *sur le magnétisme animal*, que l'auteur trouve pratiqué de temps immémorial à la Chine; *sur l'instrument dit héliopt*, inventé par de Sornay pour donner astronomiquement la longitude en mer, par le soleil, au méridien, contre le sentiment de Lalande; enfin, *sur deux moyens*, déduits de faits historiques et d'analogies physiques pour puiser, en pleine mer, de l'eau douce et potable, 4 parties en 1 vol. in-8°, 1788.

Les deux dernières parties sont moins systématiques par leur objet, que les deux premières traitées hypothétiquement et conçues dans des termes d'une métaphysique qui fait tort aux notions de physique, mêlées aux idées de cosmologie ancienne, dont l'auteur s'appuie.

\* 1787. XHENEMONT (*Jacques*), peintre liégeois, remporta cette année, le premier prix de *dessin d'après nature*, à l'Académie de St.-Luc à Rome.

1787. HYCKMAN (*dom Robert*), religieux bénédictin de l'abbaye de St.-Hubert, diocèse et pays de Liège, né à Bruxelles le 13 novembre 1720, était originaire de Bohême. Il s'appliqua avec un égal succès à l'étude de la théologie, de la physique et de la médecine. Il se fit recevoir licencié dans cette dernière science, à l'Université de Louvain en 1760, et il la pratiqua avec autant de désintéressement que de succès. Il a laissé une prodigieuse quantité de manuscrits sur différens objets

de morale, métaphysique, politique, agronomie, et surtout de médecine.

Hyckman écrivait avec une facilité étonnante; ce qui est sans doute la cause du peu d'exactitude, de profondeur et de correction que l'on rencontre dans ses productions. Il remporta néanmoins plusieurs prix à l'Académie de Bruxelles et à celle de Munich dont il était membre honoraire.

Ce savant religieux consacra plusieurs années à faire des expériences sur l'électricité, et se forma un système particulier sur cette matière. Par des études et des réflexions profondes, il voulut essayer si la *manière électrique* d'agir relative aux corps, se vérifierait également, soit en détail, soit en grand; et découvrir s'il n'y avait pas une *analogie harmonique* entre la manière d'agir des êtres purement spirituels, et celle des êtres animées d'un principe actif.

Croyant apercevoir partout cette *analogie harmonique* de tous les êtres de l'univers, ils'appliqua d'abord à établir ce *mécanisme universel* pour tous les êtres de la nature, dans deux *Mémoires* sur deux *questions* proposées par l'Académie de Munich sur le *mécanisme du tonnerre et des orages, et sur les moyens de les détourner et de s'en garantir*. Ces deux mémoires de notre religieux remportèrent les prix.

Hyckinan développa son système dans un grand ouvrage qu'il avait intitulé : *Dissertation sur le mécanisme électrique universel de la nature, relativement à la physique, à la métaphysique, à la politique et à la morale*, dont il publia le *prospectus* en 1775; mais l'ouvrage n'a point été imprimé. Il mourut dans son abbaye de St.-Hubert, le 7 juillet 1787.

1788. DELAUNAY (le chevalier), littérateur, poète, retiré à Liège, rédigeait la *Gazette Anglo-Française-Américaine* qu'il fonda à Maestricht, ainsi que le *Courrier de la Meuse*, qu'il établit dans la même ville.

\* 1788. CAMBRÉSIS (N.), prêtre, né à Chênée près Liège, est l'auteur d'un *Dictionnaire wallon-français*.

\* 1788. GRISARD (A.), philanthrope liégeois, auteur du projet d'un *hôpital général*, dont le plan n'a pas été exécuté ainsi que les autres qu'il a proposés dans l'intérêt de l'humanité.

\* 1788. HÉNAUT (N.), de Liège, prêtre de la cathédrale, auteur d'un *Dictionnaire français-liégeois, et liégeois-français*.

1788. SPIRLET (*Nicolas*), abbé de St.-Hubert, né au village de Soiron, duché de Limbourg, homme instruit, agronome distingué, novateur. Il sollicita, pendant dix-sept ans, auprès des cours d'Allemagne, à l'effet d'obtenir que son abbaye fut déclarée indépendante de l'église de Liège. Il établit à St.-Hubert, un moulin à écorce, une tannerie, une fabrique de potasse, une scierie, un haut-fourneau, une platinerie, une fenderie, des forges, etc.; enfin un établissement de prairies artificielles et de vaches, à l'instar de ceux des Pays-Bas.

1789. AUBRY (N.), curé de Bellevaux près Bouillon, auteur d'*Observations* manuscrites *sur l'histoire et la statistique du duché de Bouillon*.

1789. LYONNET (*Pierre*), avocat pardevant les cours de justice, interprète, maître de patentes et déchiffreur de LL. HH. PP., titre qu'on lit au frontispice de son *Traité de la chenille*, mérite de nous arrêter, parce qu'il ne s'est pas moins rendu célèbre comme naturaliste, que comme anatomiste et comme graveur. Issu d'une famille lorraine que l'intolérance religieuse avait forcé de s'expatrier, il naquit le 21 juillet 1707,

à Maestricht, où son père exerçait les fonctions de pasteur à l'église française de Huesden. Comme on le destinait au ministère évangélique, son éducation fut dirigée dans cette vue ; mais quand il eut à faire lui-même un choix, il préféra l'étude de la jurisprudence à celle de la théologie. Après avoir pris ses grades à Utrecht, et suivi pendant quelque temps le barreau à La Haye, il obtint auprès des états-généraux des Provinces-Unies la place indiquée au commencement de cet article. Comme cette place lui donnait peu d'occupation, il employait ses loisirs à dessiner des objets naturels ; c'est ainsi qu'il parvint à former un *Recueil de dessins coloriés des insectes des environs de La Haye*, qui n'a malheureusement pas été publié, car on le dit admirable. Sa première publication consista en *remarques* sur ces animaux dont il enrichit, en 1742, la traduction française de la *Théologie des insectes* de Lesser, ouvrage dont le but est de rassembler les preuves nombreuses de la sagesse et de la puissance du créateur qu'offre cette classe d'animaux, et qui devait ainsi plaire à Lyonnet, doué d'un caractère éminemment religieux. Il y joignit même quelques dessins de sa façon, et enrichit tellement le livre, que Réaumur le jugea digne d'être réimprimé. Paris 1745, 2 vol. in-8°. Vers la même époque, après avoir dessiné les *figures* de l'ouvrage que son ami Trembley devait publier sur le *polybe à bras*, il entreprit de les graver lui-même, et pour son coup d'essai, produisit les *huit dernières planches*, qui ne sont pas moins remarquables par leur délicatesse que par leur exactitude, et qui parurent, avec le *Traité*, en 1744. Un essai aussi heureux encouragea Lyonnet, qui résolut d'appliquer son nouveau talent à perpétuer ses propres observations, et qui, après bien des incertitudes, se fixa enfin à l'*anatomie de la chenille* qui ronge le bois du saule (*phalana cossus*), sujet qu'il jugea capable de lasser toute autre

patience que la sienne. L'ouvrage qui fut le fruit de ses travaux immenses sur un animal aussi petit, a mérité d'être mis au nombre des chefs-d'œuvre les plus étonnans de l'industrie humaine ; mais ce qui ne l'est pas moins, et fait honneur à la sensibilité de Lyonnet, c'est que, malgré le nombre prodigieux d'observations qu'il a faites dans les dissections, et le temps qu'exigeait la confection de ses dessins, il assure n'avoir fait périr que huit ou neuf chenilles, et cela en raison de la répugnance qu'il avait à faire souffrir et à détruire des animaux. Ses observations sont si délicates qu'on refuse d'abord d'y ajouter foi, et que, pour gagner la confiance du public, il fut obligé d'en rendre témoins des hommes d'une probité et d'une habileté connues, comme Albinus et Allemand. Un accident qui lui affaiblit la vue vers l'âge de soixante ans, ne lui permit pas de suivre la chenille du saule dans son état de chrysalide et dans celui de papillon : cependant il avait assez avancé ce travail, pour qu'on regrette que ses héritiers ne l'aient point rendu public. Il mourut le 10 janvier 1789. L'ouvrage qui a rendu son nom immortel, est intitulé : *Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois du saule*. La Haye, 1740, in-4°; ibid. 1762, in-4°.

1789. SAINT-PÉRAVI (*Jean-Nicolas Marcelin Guérineau, chevalier de*), poète, né en France, où il a joui d'une certaine vogue. Il quitta sa patrie, se retira d'abord au Pays-Bas, où il fut accueilli de la manière la plus honorable par le prince de Ligne, et vint en 1778, se fixer à Liège. Il publia dans cette ville, un *Journal en vers et en prose*, 1783 et 1784. Il vécut sans conduite, ni économie, faisant des vers pour se procurer de quoi boire.

M. de Villenfagne, dans sa notice sur ce poète (voir ses *Mél. hist. et litt.*, p. 52), nous apprend qu'il était

d'une telle insouciance, que peu de temps avant sa mort, il lui adressa les vers suivans, pour en obtenir un secours ; après un compliment à M. de Villenfagne, il dit :

Au démon je ne croyois guères,  
J'en dis mon *meâ culpâ* ;  
Il se mêle de mes affaires  
Et me met souvent à *quia*.

Le poète se plaint dans la troisième stance, de ce *lutin, en ruses fertiles*, qui s'est emparé de sa *bourse* ; puis il ajoute :

Il se rit de mon catéchisme,  
L'eau bénite est pour lui de l'eau ;  
J'ai besoin de votre exorcisme  
Pour lui dire : *Vade retrò*.

Importun, je rougis de l'être,  
Plus que vous j'en suis las ;  
On est forcé de le paroltre,  
*Quandò cogit necessitas*.

De la fortune qui me joue  
Mes efforts triomphent déjà ;  
Encore un petit tour de roue,  
Ce sera le *non plus ultra*.

Alors à mon retour en France,  
Délivré de ce *déficit* ;  
Je dirai par reconnaissance,  
*Deus hæc otia fecit !*

Le pauvre St.-Péravi n'eut pas le bonheur, comme il s'en flattait, de revoir sa patrie, où il avait, dit-on, des parens dans l'opulence. Il avait été, un an ou deux, l'*orateur* de la Société d'Emulation, place qui était peu propre à lui donner du pain, c'était pour s'en procurer, ou plutôt pour avoir de quoi boire, continue M. de Villenfagne, qu'il barbouillait du



papier chez nous. Il mourut à Liège, en 1789, âgé de 57 ans, dans l'état le plus misérable et accablé d'infirmités.

On trouve dans l'*Almanach des Muses* plusieurs des pièces fugitives de ce poète. Sa romance de *Lucrèce*, morceau ingénieux, a été chantée dans toute l'Europe; et c'est là probablement la raison qui a engagé M. de La Harpe à en relever les défauts avec sévérité dans son *Cours de Littérature*. Saint-Péravi fit représenter sur le théâtre de Liège, un drame en vers intitulé : *Les deux Femmes*, qui n'eut point de succès; ce drame n'a pas été imprimé. Il a paru à Paris, en 1810, un *Choix des Poésies de Pezai, Saint-Péravi et la Condamine*, etc. *Le Publiciste*, journal publié à Paris, a rendu compte de ce *Choix*, dans son n° du 7 juin 1810, dont l'éditeur, en parlant de Saint-Péravi, le représente comme un *habile politique* et un *économiste sage*, et le fait revenir à Paris en 1789, époque de sa mort à Liège.

Voici le portrait que M. Henkart nous a laissé de ce poète :

Fidèle à l'amitié, mais parjure à l'amour,  
Il cueille en folâtrant les lauriers du Permesse;  
Il néglige Apollon et Plutus et sa cour;  
Et mollement bercé par la douce paresse,  
Vif et joyeux Silène, il chante, tour-à-tour,  
Son prince, ses amis, le vin et sa maîtresse.

1790. DUTZ (*Mathieu-François*), écuyer, artiste vétérinaire, né à Verviers le 5 juillet 1730, a publié : 1° *L'Anti-Maréchal, chirurgie complète et traité d'opérations en ce qui concerne les maladies des chevaux*. Liège, 1773, 2 vol. in-8°. 2° *Les ruses du maquignon-nage*. Liège, 1773, in-8°. Dutz est mort vers l'an 1790.

\* 1791. FABRITIUS (*N.*), Allemand, auteur d'un

excellent *Abrégé historique de l'Evêché de Liège*, imprimé à Leipzig, en allemand.

\* 1791. PECKE (N.), étranger, célèbre par son influence politique à Verviers et à Liège, lors de la révolution de 1789, mort à Aix-la-Chapelle.

\* 1791. VAN MUISSEN (N.), de Tongres, avocat, antiquaire, médailliste, homme aussi modeste que savant, était parvenu à se faire une collection de médailles, de vases, de statues et autres morceaux de la plus grande rareté, presque tous trouvés dans les campagnes qui entourent Tongres.

Ayant fait fouiller dans la montagne de l'Ysserborn, il y trouva des *urnes sépulcrales* bien conservées, contenant des cendres, quelques os qui n'étaient pas entièrement consumés, et des *foles lacrymales* en verre d'une forme singulière. Dans l'une de ces urnes, il y avait un *petit vase* où l'on mettait du parfum; dans une autre, une *ancienne médaille* et une belle *lampe* en terre d'une pâte très-fine sur laquelle était gravé le nom du fabricant. Il recueillit aussi des *patères*, des *vases rouges* de terre sigillée, des *guttum* d'une terre jaunâtre, et des *cruches à deux et trois anses*, plusieurs *petits vases* de diverses couleurs et de toute sorte de formes, sur lesquels on distingue ces mots : *vivat et ebibe*.

Quelques amateurs d'antiquités, à Tongres, découvrirent près de là des *dieux-lares*, plusieurs *ustensiles anciens*, entr'autres, une *cuillère d'argent* ornée d'une *Victoire en or émaillé*, quelques *styles* d'ivoire et d'argent, et quantité d'autres morceaux que l'on voyait dans le précieux cabinet de son frère, M. Van Muisen.

1792. REYNIER (*Augustin-Benoît*), poète distingué, secrétaire perpétuel de la Société d'Emulation, né à

Liège en 1750, est l'auteur d'*Idylles* remarquables et d'une excellente traduction de l'ouvrage de M. de Dohm, ministre du roi de Prusse à Liège, que celui-ci publia sous le titre : *De la révolution de Liège en 1789, et de la conduite du roi de Prusse en cette occasion*. Berlin, 1790, in-8°. Il fut un zélé défenseur de la liberté de son pays, et mourut à Cologne, durant son exil.

1792. BOUILLON (*Godefroid-Charles-Henri, duc de*), philanthrope, fondateur de l'hôpital de Bouillon, créa en 1774, une poste aux chevaux et une messagerie publique.

\* 1792. WASSEIGE (*Etienne-Joseph de*), chanoine trésorier de Liège, conseiller de la chambre des finances et ministre plénipotentiaire sous le prince Hoensbroeck, est l'auteur du *Coup-d'œil sur l'histoire et la constitution du pays de Liège*.

1792. LIMBOURG (*Robert de*), docteur en médecine, membre de l'Académie de Bruxelles, né à Theux, le 1<sup>er</sup> décembre 1731, d'une famille qui, depuis trois siècles, a produit plusieurs médecins très-versés dans leur profession. Il se fit de l'étude un plaisir plutôt qu'une occupation, et s'adonna particulièrement à l'histoire naturelle. Avant de partir pour Montpellier afin d'y faire ses études en médecine, il concourut en 1757, pour le prix déjà proposé par l'Académie des belles-lettres, sciences et arts de Bordeaux, sur la question suivante, et le remporta : *Quelle est l'influence de l'air sur les végétaux ?*

Après avoir terminé ses cours à Montpellier, il y fut reçu docteur en médecine, le 12 août 1760. Associé, en 1773, à l'Académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, il composa diverses *Dis-*

*sertations* qui ont été insérées dans les *Mémoires* de cette compagnie, dont entr'autres, une *sur l'hydraulique*, qui a été présentée à l'Académie des sciences de Paris, qui en fit une mention honorable, en invitant l'auteur à la perfectionner ultérieurement.

Limbourg avait un esprit très-inventif et porté à la mécanique ; il avait construit un charriot mécanique qui se mouvait par lui-même, et avec lequel il parcourait les rues de Theux. Il avait fait faire le plan en bas relief des environs de Spa et de Liège.

Ce savant est le premier qui se soit occupé de la géologie du pays de Liège. Il avait rassemblé un cabinet d'histoire naturelle qui, sans être vaste, ni en apparence fort précieux, contenait des objets remarquables et propres à fixer l'œil d'un observateur. Limbourg est mort à Theux, le 20 février 1792.

**LIMBOURG** (*Jean-Philippe de*), médecin célèbre, frère aîné du précédent, né comme lui à Theux, en 1726, fit des études brillantes et fut reçu, à l'âge de 20 ans, docteur en médecine à l'Université de Leyde; il se rendit ensuite à Paris, pour y profiter des leçons des Winslow, des Jussieux, des Rouelle, des Ferreind.

De retour dans sa patrie, il se distingua bientôt par la savante méthode avec laquelle il employait les différentes eaux minérales de Spa, dans la cure des maladies les plus opiniâtres et les plus rebelles aux autres remèdes. M. de Limbourg résidait à Theux, mais il exerçait particulièrement la médecine à Spa, dans la belle saison, où ce bourg célèbre attirait alors les hommes les plus distingués de tous les pays ; ce qui le mettait à même de bien observer les propriétés de ces eaux minérales.

Il s'acquit une réputation dont peu de médecins fournissent l'exemple. Il était consulté de toutes les parties de l'Europe et jouissait de pensions considérables dont le gratifiaient les premiers personnages de

l'Autriche, de la Pologne et de la Russie. On voulut l'attirer en Angleterre et en Pologne; mais il résista aux offres les plus séduisantes.

Deux ans avant sa mort, la vue de M. de Limbourg s'était beaucoup affaiblie; les autres organes ne tardèrent pas à éprouver un affaiblissement successif; enfin, après avoir honorablement exercé la médecine pendant soixante années, il termina sa carrière le 1<sup>er</sup> février 1811, au milieu d'une famille dont il était vénéré, et emportant avec lui les regrets des malheureux, auxquels, malgré les infirmités attachées à l'âge de la décrépitude, il ne refusait jamais le secours de ses lumières.

Il fit plusieurs savantes *Dissertations* qui remportèrent le prix dans plusieurs Académies. Il était membre de la Société Royale de Londres et de celle des Antiquaires de la même ville, de la Société Royale de médecine de Paris, de celle des sciences physiques de Lausanne, etc. etc. On a de lui :

1<sup>o</sup> *Dissertation sur les eaux de Spa soutenue à Leyde le 7 août 1736, par Philippe-Louis de Presseux, traduite du latin et augmentée par de Limbourg.* Liège, 1749, in-12.

2<sup>o</sup> *Traité des eaux minérales de Spa.* Leyde 1754, in-12. Liège, 1756, in-8°, avec une *Carte des environs de Spa*. L'auteur s'étend sur tout ce qui a rapport à la manière d'agir de ces eaux. Il donne à la tête de son discours préliminaire, une liste des *ouvrages* qui ont été publiés sur les eaux de Spa et qu'il a consultés. Il cite aussi ceux qu'il n'a pas eu occasion de voir, et même les *Traités* concernant d'autres eaux minérales froides, à l'aide desquels il a composé le sien.

3<sup>o</sup> *Dissertations sur les bains d'eau simple, tant par immersion, qu'en douches et en vapeurs.* Liège, 1757, 1766, in-12. Cette dissertation obtint, en l'an 1755, un accessit au jugement de l'Académie de Dijon.

4° *Caractères des médecins, ou l'idée de ce qu'ils sont communément et celle de ce qu'ils devraient être, d'après Pénélope de feu La Mettrie.* Liège, 1760, in-12. L'esprit de l'homme se replie de tant de façons pour parvenir à son but, il emploie tant de moyens, il use de tant d'intrigues et de détours, qu'il n'est pas surprenant de le voir s'éloigner des voies de la droiture et de la probité. Les médecins ne sont point exempts de ces défauts, eux qui ne devraient avoir d'autre objet en vue que la guérison de leurs malades. Ils paraissent quelquefois oublier ceux-ci pour ne s'occuper que de ce qui peut satisfaire, ou leur avidité, ou leur ambition. L'auteur de cet ouvrage entre là-dessus dans les plus grands détails, et s'applique partout à faire tomber le masque sous lequel certains médecins cachent les qualités qui les déshonorent dès qu'elles sont exposées au grand jour.

5° *Nouveaux amusemens des eaux minérales de Spa.* Liège, 1763, in-12. Liège, Desoer, 2 vol. in-12. Ce livre qui est des plus intéressans, a donné lieu à une polémique de la part de M. de Villenfagne, parce que M. de Limbourg, comme beaucoup d'autres écrivains, y prétend que c'est des eaux de Spa dont il est question dans le passage de Pline le naturaliste : *Tongri, civitas Galliarum, fontem habet insignem.*

6° *Dissertation sur les douleurs vagues, connues sous le nom de goutte vague et de rhumatisme goutteux.* Liège, 1763, in-12. Ce mémoire a remporté le prix, en 1763, à la faculté de médecine de Louvain.

7° *Recueil d'observations des effets des eaux minérales de Spa, de l'an 1764, avec des remarques sur le système de M. Lucas sur les mêmes eaux minérales.* Liège, 1765, in-8°.

8° *Dissertation sur les affinités chimiques.* Liège, 1761, in-12. Ce mémoire, qui fut couronné en 1758, par l'Académie de Rouen, est encore cité aujourd'hui

par les premiers chimistes français, comme un de ceux qui, dans ce temps, ont le plus concouru aux progrès de cette partie de la science.

9° *Mémoire sur l'influence des astres, et en particulier, de la lune sur les végétaux.* Il est inséré dans ceux de la Société des sciences physiques de Lausanne.

10° *Tableau de l'Univers;* petit in-24, publié par l'abbé de Feller.

M. de Limbourg, conjointement avec son frère cadet, Robert de Limbourg, entreprirent, à la recommandation et aux frais du prince d'Oultremont, de nombreux essais dans leurs forges à Theux, pour fondre le minerai de fer au moyen de la houille, au lieu de bois, seul moyen encore connu, pour cette opération, dans le pays de Liège. En 1770 et 1771, il envoya deux mémoires à ce sujet, à l'Académie royale des sciences de Paris.

Ce savant médecin a laissé quantité de notes manuscrites sur la médecine, la chimie, etc., qu'il avait eu l'intention de publier.

1792. HOENSBROECK (*César-Constantin, comte de*), il était le plus jeune de sa famille qui était la branche cadette du même nom. Ces deux branches étaient établies dans le Palatinat du Rhin et le duché de Juliers, où la branche aînée possédait de grands biens. Le comte de Hoensbroeck fit de bonnes études dans les Universités allemandes, et devint ensuite chanoine du chapitre cathédral d'Aix-la-Chapelle, et plus tard de celui de Liège. Hoensbroeck était bon, charitable : la simplicité de ses goûts lui faisait mépriser le luxe.

Ayant été élu évêque-prince de Liège en 1784, il montra, dans cette position difficile, les vertus qui faisaient le fond de son caractère. Véritable philanthrope, il chercha, pendant le court espace de tranquillité dont il put jouir, à introduire des améliorations dans l'ad-

ministration du pays. Il destina aux hospices le produit des jeux de hasard de la banque de Spa, qui précédemment, était partagé par les gens de la cour; aussi se fit-il des ennemis. Il s'occupait d'un projet de sécularisation de quelques couvens de religieuses, qui ne se conduisaient plus selon l'esprit de leur état, afin d'en faire des chapitres de chanoinesses bourgeoises; ce qui eût donné à la bourgeoisie les mêmes avantages dont jouissait la noblesse, pour l'établissement des demoiselles.

Après la suppression des Jésuites, ce prince conserva les biens de ces religieux intacts, et en affecta les revenus au séminaire de Liège, afin que cet établissement pût donner l'instruction ecclésiastique à un plus grand nombre de jeunes gens dénués des moyens pécuniaires pour étudier à leurs frais. Il proposa aux états du pays différens projets de loi utiles, entr'autres, une loi contre les *mariages à la suite d'enlèvement*; mais l'esprit d'opposition qui dominait alors les états, les leur fit rejeter; aussi quelques membres de ce corps furent bientôt après eux-mêmes victimes de leur mauvaise volonté; ils eurent le chagrin de voir, dans leur propre famille, des mariages disproportionnés *par suite d'enlèvement*; chose très-commune alors.

Ce prince avait mis sa cour sur le même pied que celle de ses prédécesseurs, mais sans recherche de luxe, ce qui lui mit encore à dos les courtisans qui ne cessaient de le blâmer, exaltant à dessein la magnificence de quelques-uns de ses prédécesseurs.

Malheureusement pour Hoensbroeck et son pays, il commençait à se faire dans ce temps, un changement dans les idées reçues jusqu'alors et qui avaient gouverné les esprits depuis tant de siècles. Ce mouvement, dont le centre d'action était en France, se communiquait rapidement aux contrées voisines, mais plus facilement encore à la Belgique et au pays de Liège, à



cause de la conformité de langage et de caractère qu'une partie des habitans ont avec les Français.

L'administration du pays de Liège, qui offrit, en tout temps, assez de difficultés à ses souverains, par suite de la forme compliquée de son gouvernement, devint plus difficile que jamais par l'esprit d'opposition que rencontrait continuellement le prince dans les autres pouvoirs de l'état, dont une grande partie des membres avait adopté les idées nouvelles, les uns par conviction, les autres par intérêt.

A l'instar de ce qui se passait alors en France, les novateurs, pour mieux assurer leur but, prodiguèrent les calomnies les plus absurdes, ne cessant de stimuler à l'opposition contre toutes les mesures que proposait le prince aux autres états, décriant le clergé, lui attribuant la faute des moindres choses dont on avait à se plaindre, telles que la cherté des vivres, etc. etc.; l'autorité du gouvernement fut même méconnue, à l'occasion du privilège de la tenue des jeux de Spa, que la compagnie Levoz voulait partager.

Les esprits exaltés par ces menées et les évènements mémorables qui venaient de se passer en France (en 1789), rendaient dès lors tout gouvernement impossible; et tout présageait une révolution prochaine. L'établissement de l'*impôt des 40 patars* en fut d'abord l'avant-coureur. Cet impôt n'était qu'un droit de 40 sous à acquitter sur le muid de malte destiné à faire la bière (le muid équivalait à 245 litres 70 cent.; et les 40 patars à 2 fr. 40 cent.); ce droit montait à peine à un demi-centime par litre de bière forte. Le pays ne payait, du reste, aucun autre impôt, si ce n'est un droit établi depuis longtemps, sur les objets de consommation, tant à l'entrée du pays qu'à celle des villes; encore, se prélevait-il sur la simple déclaration des contribuables, presque sans vérification, ni contrôle : il n'affectait que les objets de plus de valeur : sa per-

ception ne donnait point lieu aux vexations , et plus de la moitié en était toujours fraudée.

Cependant, le manque de revenus suffisans commençait à se faire sentir au gouvernement. Le pays de Liège avait une dette constituée, résultante des dépenses qu'il avait été obligé de faire, dans le temps des guerres des alliés de l'Empire Germanique contre la France, sous Louis XIV et Louis XV, ainsi que de quelques autres faites dans l'intérêt du pays, pour constructions de ponts, de chaussées, etc. L'intérêt seul de cette dette absorbait les revenus de l'état, et empêchait de subvenir aux autres nécessités, entr'autres, à l'entretien des gardes du prince, qui coûtait 40,000 florins de Liège à l'état, seule dépense à sa charge; celle de la cour étant faite par le prince-évêque, avec les revenus de sa mense épiscopale.

Pour parer à ces besoins pressans, les états proposèrent l'impôt des 40 patars, ou plutôt sa continuation; car son établissement remontait à plus d'un siècle. Les mécontents firent envisager cette mesure comme un surcroît de charges que le prince demandait aux états, criant à la dilapidation, au luxe. De ces imputations sans fondement, on fit entendre des cris de revendication de droits dont le peuple avait été prétendument privé; chose vraiment impossible à Liège comme pour tout le pays, possédant une institution beaucoup plus libérale qu'aucune de celles qui existent de nos jours; le *Tribunal des vingt-deux*, uniquement chargé de veiller au maintien des droits des citoyens, à celui des lois, et de protéger contre les abus de pouvoir. De plus, les états composés de trois ordres, dont l'un était les représentans du peuple, et le premier des trois (le clergé) comprenant beaucoup d'individus du peuple, concourait avec un pouvoir égal à celui du prince dans toute l'administration du pays : la nation liégeoise avait ainsi un grand nombre de défenseurs de ses droits dans les états.

Le 14 juillet, en France, et ses immenses résultats, amenèrent bientôt un éclat révolutionnaire à Liège et une imitation de ce qui s'était passé chez nos voisins. Le peuple se porta au château de Seraing, où le prince résidait alors, l'emmena à l'hôtel-de-ville à Liège, où on lui demanda de rétablir l'antique constitution liégeoise dans sa pureté primitive. Hoensbroeck adhéra à tout ce qu'on voulut; mais ne se croyant pas capable de tenir tête à l'orage qui le menaçait, ou peut-être intimidé par les conseils de sa cour, il prit la fuite et se rendit à Trèves. Il reclama l'intervention des princes du cercle de Westphalie, auxquels ce devoir incombait, le pays de Liège faisant partie de ce cercle. Mais la Prusse qui trouvait dans les troubles de Liège, un moyen facile de communiquer des secours aux révoltés de la Belgique, saisissant l'occasion de nuire à l'Autriche, retarda l'intervention de tout son pouvoir; et ne pouvant plus enfin l'empêcher entièrement, fit en sorte de s'en charger elle-même, l'exécutant plutôt à l'avantage des insurgés que dans l'intérêt du bon ordre.

Nous laisserons parler à ce sujet, le comte d'Allonville (*Mémoires secrets*, tome 2<sup>e</sup>, pag. 248-249), qui sauf quelques inexactitudes, a très-bien résumé l'histoire de cette révolution :

« De toutes les plaies du gouvernement autrichien, la plus saignante était l'insurrection du Brabant, à la tête de laquelle se trouvait le clergé et la noblesse.

» Ce qui la rendait principalement funeste, c'est que le cabinet prussien la favorisait. L'intervention toute secrète de ce cabinet dans les troubles des provinces belgiques avait pour point d'appui la ville de Liège.

• Or, il faut savoir qu'en 1684 les Liégeois, fatigués des divisions sans cesse excitées dans leurs murs par l'exercice du droit de nommer leurs magistrats, y renoncèrent solennellement pour échapper aux fréquentes scènes sanglantes qui en étaient résultées. Un

siècle de calme et de prospérité fut le fruit de cette délibération ; mais le roi de Prusse voulant en 1789 profiter des semences d'agitation dont l'empereur n'avait pas su étouffer les germes dans les provinces belgiques, et cherchant, pour affaiblir la puissance sa rivale, à se rapprocher assez des sujets mécontents du chef de l'empire pour lui inspirer des craintes, ou se faire payer soit sa neutralité, soit l'abandon de ceux qu'il aurait d'abord secourus, imagina d'engager par des agens secrets les Liégeois à réclamer contre le règlement de 1684. Dohm, qu'on ne cesse de rencontrer dans toutes les menées occultes de la Prusse, et l'abbé Tondu, journaliste à Herve, connu plus tard sous le nom du *ministre Lebrun*, précipitèrent dans cette voie Fabry, homme plein d'esprit et de talent, mais fougueux et très-ambitieux, qui sous couleur de patriotisme, devint l'instrument des vues perfides du cabinet de Berlin. Quant à Chestret, homme estimé et populaire, mais faible et propre uniquement au rôle d'agent aveugle d'intrigans adroits, il fut facilement déterminé à embrasser et à honorer la faction de Fabry, sans se douter des ressorts qui la faisaient agir. Le peuple s'arma donc et élut de nouveaux magistrats. Le roi de Prusse alors fait lancer par la chambre impériale de Wetzlar un décret contre les insurgés, et, chargé de son exécution, marche à cet effet avec six mille hommes au lieu de douze cents, s'établit dans Liège, y protège hautement ceux qu'il lui était enjoint de réfréner, sème les semences de trouble dans les provinces soumises à l'Autriche, fournit des secours et son général Schoenfeld aux Brabançons ; mais la convention de Rechemberg ayant réconcilié les deux souverains, l'abandon des insurgés belges et l'évacuation de Liège sont effectués par la Prusse. La chambre de Wetzlar envoie une nouvelle armée d'exécution, et les Liégeois, heureux, tranquilles, exempts d'impôts avant les troubles sont les

jouets de la politique des rois et payent chèrement les frais des armemens nécessités par les mouvemens inconsiderés, ruineux et désorganiseurs dont le roi de Prusse avait été l'ame, Fabry le principal ressort, et l'honnête Chestret le très-innocent agent. »

L'empereur Léopold termina la révolution liégeoise sans effusion de sang; ses partisans s'exilèrent volontairement en France; et la constitution du pays demeura en vigueur.

Hoensbroeck revint à Liège en 1791, fit les concessions qu'on lui demandait, et se remit dans les voies constitutionnelles et légales dont il s'était peut-être un peu écarté par le malheur des circonstances, mais jamais par esprit de despotisme; ce qui était loin de sa pensée. Ce prince mourut peu de temps après le rétablissement de la tranquillité de son pays, des suites des chagrins et peines que lui avait causés la révolution et son exil; laissant son pays obéré des frais occasionnés par l'intervention des troupes de l'empire.

1793. CHARTRAIN (N.), né à Liège, violoniste à l'Opéra, entra à l'orchestre de ce théâtre en 1772, et se fit remarquer au concert spirituel, par son exécution ferme et hardie, dans plusieurs concertos de sa composition. Il est mort en 1793. Comme compositeur, il est connu par les ouvrages suivans :

1° *Quatuors pour deux violons, alto et basse, œuvres 1<sup>re</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>.* Paris, Sieber.

2° *Concertos pour le violon, œuvres 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>.* Paris, Sieber.

3° *Six symphonies à huit parties, œuvre 6<sup>e</sup>.* Paris, Sieber.

4° *Six duos pour violon et alto, œuvre 9<sup>e</sup>.* Paris, Sieber.

La bibliothèque de l'École Royale de musique à Paris, possède la partition manuscrite d'un opéra

d'*Alcione* de cet auteur qui n'a jamais été représenté. En 1776, Chartrain a donné à la Comédie Italienne un opéra comique en un acte, intitulé : *Le Lord supposé*; cet ouvrage n'eut point de succès.

1793. JACOBY (*Philippe-Joseph*), né à Liège au commencement du 18<sup>m</sup> siècle, mort dans un âge très-avancé vers l'an 1793. Graveur distingué, il a été successivement graveur des princes Jean-Théodore de Bavière, de d'Oultremont et de Velbruck. Lors de l'institution de la Société libre d'Emulation établie à Liège par ce dernier, il a fait la médaille représentant les beaux-arts, par des génies groupés aux pieds du perron, destinée à récompenser les mérites des artistes : il a aussi gravé celle qui fut frappée en mémoire de l'élection du prince d'Oultremont.

Le genre qu'il a le mieux traité est la gravure sur pierre fine. L'anecdote suivante en est une preuve : le baron de Heusy, ministre du prince de Liège à la cour de Louis XVI, se trouvant à un dîner où tous les ministres des puissances étrangères se trouvaient réunis, on entama la conversation sur la gravure en cachets; après que chacun eut montré le sien, il fut généralement reconnu, que celui de M. le baron de Heusy était supérieur à tous les autres; il était gravé sur pierre fine par Jacoby.

1793. SIMONON (*Paschal*), réducteur juré de rente, notaire immatriculé de Liège, géomètre et arpenteur.

Dès sa plus tendre jeunesse, M. Simonon montra des dispositions pour l'étude des mathématiques; et ce goût, se fortifiant avec l'âge, devint le besoin de tous ses momens. Ses parents, qui jouissaient d'un certain bien-être, virent avec satisfaction l'aptitude de l'enfant, et applaudirent à ses premiers succès, moins pour stimuler son zèle que pour en diriger l'ardeur.

Après s'être montré humaniste distingué, le jeune homme mérita les applaudissemens de ses professeurs de philosophie : mais entraîné par sa vocation, il reprit ses études favorites. Il existe encore à Liège, plusieurs personnes qui l'ont connu, et toutes lui accordent un génie positif.

Nous allons donner une analyse succincte de ses productions littéraires :

1° *Traité de la réduction des rentes, ou méthode d'évaluer les capitaux des rentes et de connaître les différens prix des muids, des effractions et des anciennes espèces d'or et d'argent, mises en ordre alphabétique; avec des éclaircissemens sur la géométrie et les mesures du pays.*

Ce Traité jouit d'un succès d'estime, et commença la réputation de l'auteur, qu'on jugea capable de mieux faire. Si ses réductions échappèrent à la critique, on n'en remarqua pas moins que l'auteur s'était trop hâté de produire : nous aurons bientôt l'occasion de lui renouveler ce reproche.

2° *Traité historique et méthodique sur l'usage et la nature des anciennes monnaies d'or et d'argent et rehausse des capitaux; où on donne des tables qui font connaître les variations, les titres, toise et poid des espèces, les prix de marc d'or et d'argent; la valeur des pièces soit de monnaie, soit d'orfèvrerie en ce qu'il est essentiel d'observer tant en matière de rédemption des rentes que de réductions de toute sorte de grain en muids, setiers, etc., très-utiles aux receveurs.*

En parcourant ce traité on cesse d'être surpris, quand l'auteur nous apprend qu'il lui a coûté plus de 25 années d'application : ses nombreux calculs, les recherches qu'il a dû faire, ne laissent aucun doute sur sa sincérité. Si nous ajoutons à ces difficultés, l'aridité du sujet, nous resterons convaincus que M. Simonon était doué d'une patience à toute épreuve. Cet

ouvrage contient environ 497 pages, petit in-4°, dont les trois quarts se composent de tables d'évaluations, d'effractions, etc.

3° *Nouveau Traité des rentes et des monnaies avec des notes et des remarques qui intéressent le particulier qui paye ou perçoit des rentes.*

Ce nouveau traité fait suite aux précédens, pour en remplacer les lacunés; ce qui a conduit à une espèce de confusion; et si nous devons en juger par la sortie de M. Simonon contre les critiques *ignorans, ambitieux et jaloux*, il est probable que les reproches qui lui ont été adressés à cet égard, n'ont pas été faits dans un esprit de charité. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est mieux écrit que les deux autres; et si nous en exceptons plusieurs expressions ambitieuses, qui contrastent singulièrement avec son aimable simplicité, son style plaira à chacun par l'abandon que nous nommons aujourd'hui *laisser aller*. Nous ne le suivrons pas dans ses citations historiques, déjà connues de son temps, et répétées depuis jusqu'à satiété: nous dirons seulement qu'elles ont été puisées à des sources pures, et nous ajouterons que ses successeurs ont rendu justice à ses savantes dissertations et à ses calculs.

4° *Introduction à l'office de notaire.*

L'auteur aurait pu intituler ce livre: *Le parfait notaire*. Depuis 50 ans, nous avons eu tant de perfectionnements dans ce genre, qui ont été calquées en partie sur son *Introduction*, que ce titre n'aurait pas été déplacé. Malgré les suites progressives de la civilisation, cet ouvrage est encore consulté, moins cependant que ses divers traités.

5° *Introduction à l'office des arpenteurs.*

Un mot analyse cette production: *Elle est surannée.*

On remarquera, par la seule copie des titres des ouvrages de Paschal Simonon, que son style est souvent négligé; qu'il n'a pas assez étudié notre législation gram-



maticale, et que ses imprimeurs n'étaient que des ouvriers; mais on applaudira à ses efforts en se rapportant à l'époque à laquelle il écrivait : disons plus, avant lui personne n'aurait pu dire : *Je l'ai surpassé dans sa partie.*

Simonon dédia ses livres, selon la règle obligée, à *ses très-nobles, très-illustres et très-généreux seigneurs*; ne légua à ses enfans qu'une réputation sans tâche, et perdit le peu qui lui restait, quand les Autrichiens incendièrent le faubourg d'Amercœur.

Nous terminons cette courte notice en disant un mot de Mathieu-Joseph Simonon, le seul de ses enfans qui soit encore en vie.

Simonon fils, aujourd'hui presque nonogénaire, hérita des vertus et des talens de son père; il s'occupa de géométrie, d'arpentage, de planimétrie, fut nommé réducteur des rentes, et n'a jamais cessé de mériter la considération qui devient le prix du vrai mérite; de même que son père il ajoutait à ses décisions : *avec défi du contraire*; et le contraire ne lui fut prouvé dans aucune circonstance.

1794. CHAPUIS (*Grégoire-Joseph*), naquit à Verriers le 11 avril 1761; après avoir achevé ses études au collège de St.-Bonaventure de cette ville, il se rendit à Breda où il fut reçu garçon chirurgien dans les dragons de Mattha; bientôt il gagna l'estime et la protection du chirurgien-major par son application à ses devoirs et son assiduité à soigner les malades de l'hôpital militaire; de là il passa à Paris pour y recevoir les leçons des grands maîtres qui abondaient dans cette capitale et se perfectionner dans la pratique de la chirurgie; son père, chirurgien aussi, déjà vieux et accablé d'infirmités, le fit revenir au bout de dix-huit mois afin de l'aider, de le suppléer même au besoin dans ses opérations.

Après la mort de son père, Chapuis dût se rendre à Liège, au collège des médecins, pour y subir l'examen usité : il fut reçu chirurgien-accoucheur juré, et autorisé à pratiquer publiquement son art.

Estimé de ses concitoyens pour sa piété, ses connaissances et la douceur de ses mœurs, Chapuis acquit en peu de temps une nombreuse pratique et fut généralement suivi tant à Verviers que dans les communes environnantes.

Son amour pour le bien, sa passion pour la liberté et ses vertus, le firent élire officier municipal, lors de la révolution liégeoise : fonctions qu'il accepta malgré lui et seulement en considération du bien qu'il pouvait faire.

Forcé de quitter sa patrie, lors de la retraite de Dumourier, il ne put échapper à la recherche et à la surveillance de ses ennemis. Arrêté et conduit dans les prisons de Liège, il languit neuf mois dans les cachots, sous la férule des agens du dernier souverain des Liégeois : neuf mois pour lui forger des crimes qui, en violant toutes les règles du droit, conduisirent l'infortuné à l'échafaud ; et, qui le croirait, on ne put lui en trouver, on voulait faire tomber la tête de cet homme vertueux et il fut condamné pour l'exemple d'autres ; ainsi porte la sentence !!!.. la voici :

#### EN CAUSE.

*Monsieur de Fréron, procureur-général de son Altesse  
Celcissime, contre Grégoire-Joseph Chapuis, prisonnier.*

« Le trente décembre mille sept cent quatre-vingt-treize, vus les acts par nous les eschevins de la justice souveraine de la cité pays de Liège, condamnons Grégoire-Joseph Chapuis, prisonnier, à être conduit au lieu du supplice, pour illec avoir la teste tranchée jus des épaules pour l'exemple d'autres. »

Dès que l'on connut à Verviers cette inique condamnation, les personnages les plus influens par leur position sociale en sollicitèrent inutilement le rapport; monsieur l'abbé Lejeune, beau-frère du malheureux Chapuis, futse jeter aux pieds du prince-évêque Méan; implorer le pardon de l'homme à qui on n'avait pu trouver l'apparence même d'un crime, de l'innocente victime qu'il voulait immoler à sa vengeance, mais ce prêtre d'un Dieu de paix et de miséricorde lui répondit froidement : qu'il fallait donner un exemple aux philosophes : qu'on n'en voulait plus; et cet assassinat juridique fut ordonné.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1794, enchaîné sur un tombereau, Chapuis arriva à Verviers pour, le lendemain, à la vue de ses concitoyens, qui tous rendaient témoignage de ses vertus, de la douceur de ses mœurs, être offert en holocauste.

Le lendemain, 2, conduit sur la place des Récollets, lieu désigné pour le sacrifice, au milieu de la consternation générale, cette œuvre d'iniquité fut consommée : sept coups de tranchant n'ayant pas encore abattu sa tête, le bourreau qui, sans doute, avait reçu ses instructions, fut obligé de la scier, ce qu'il fit à deux mains.

Verviers était alors occupé par un régiment hollandais, et cette exécution présentait des caractères si horriblement atroces, l'indignation fut si grande parmi ces troupes, qui, elles-mêmes, excitaient les habitans à la vengeance, que l'on fut obligé de les faire partir, crainte de désordres.

L'année suivante à pareil jour, on célébra à Verviers l'anniversaire d'iniquités : les autorités civiles et militaires, les généraux Grenier, Boyer et Cacatte, leurs états-majors, une foule immense d'habitans de Verviers et des communes environnantes, assistaient à cette cérémonie, un cénotaphe fut élevé au lieu du supplice :

la place des Récollets reçut le nom de *place du Martyr*, des discours furent prononcés parmi lesquels on remarqua celui du général Grenier que nous transcrivons ici :

« Citoyens , vous venez de célébrer l'anniversaire de  
» Chapuis, martyr de la liberté. Vous n'avez payé que  
» le tribut dû à sa mémoire. Chapuis fut magistrat vertueux ; il a rempli son devoir avec honneur. Il fut  
» républicain , bon mari , bon père et bon ami ; il aima  
» la liberté, luttâ corps à corps avec la tyrannie, et voulut, d'un état soumis à un monstre initié aider à en  
» faire un état libre ; tel fut Chapuis : ses vertus le firent  
» immoler à la rage du tyran ; ses mânes attendent de  
» vous d'autres sacrifices ; vous les devez à sa famille,  
» vous les devez à cet enfant. Chacun de vous doit le  
» reconnaître comme le sien , suffire à son éducation,  
» et le pénétrer, ainsi que ses jeunes concitoyens, de  
» l'amour de la liberté, en leur inspirant une haine implacable contre les despotes. C'est en élevant vos  
» enfans à de pareils sentimens, que vous honorez la  
» mémoire du martyr , que vous leur ferez chérir les  
» causes de sa mort, que vous leur apprendrez à le  
» venger, ou que vous les rendrez dignes de mourir  
» comme lui. »

1794. BOULLANGER (*Baudouin*), général de la commune de Paris, né à Liège. Il habitait Paris, où il était joaillier avant la révolution, dont il seconda les excès. Il fut successivement membre des Jacobins et des Cordeliers, agent de Robespierre et du comité de salut public, et enfin général de brigade employé à Paris. A l'époque de la révolte du 31 mai 1793, il commandait la section de la Halle-aux-Blés, et fut nommé pour remplacer Santerre, dont la conduite, un moment incertaine, donnait de l'inquiétude aux chefs des factieux. Plusieurs sections de Paris ayant réclamé

contre son élection, Boullanger donna sa démission. Il devint, au mois d'octobre suivant, général de l'armée révolutionnaire, annonça à la société des Jacobins qu'il allait partir avec Rousin, et demanda à être accompagné d'une guillotine. Accusé ensuite à cette société par des Cordeliers, il fut défendu par Robespierre, et y dénonça lui-même Ferrière-Sauvebœuf, qu'il fit rayer et renvoyer devant le comité de sûreté générale. Le 27 février 1794, il excita Hébert à signaler des conspirateurs que celui-ci n'osait nommer, ce qui donna lieu contre lui, aux Jacobins, à une nouvelle accusation dont il fut encore défendu par Robespierre. Tant de services de la part de celui-ci méritaient de la reconnaissance; aussi Boullanger prit-il les armes en sa faveur au 9 thermidor, fut décrété d'abord d'accusation, puis mis hors de la loi, et exécuté trois jours après.

1794. SALM-KIRBOURG (*Frédéric Rhingrave de*), naquit à Limbourg, ancienne capitale du duché de ce nom, aujourd'hui ville de la province de Liège, d'une des familles les plus illustres de ce pays, en 1746. Né avec beaucoup d'ambition, il se jeta dans le parti patriote lors de la révolution de la Hollande en 1787, dans l'espoir, dit-on, de chasser le prince d'Orange, et de se mettre à la place de ce Stadhouder. Afin d'y parvenir, il se vanta à La Haye qu'il avait beaucoup de crédit à Versailles; et s'étant rendu à cette cour, il persuada qu'il jouissait d'une grande considération en Hollande. Son esprit et ses manières plurent au ministre Calonne, par le moyen duquel il obtint le brevet de maréchal-de-camp, avec des appointemens de 40 mille livres. Mais, soit que Salm-Kirbourg eût besoin d'argent pour remplir ses projets, soit que, vu l'état des finances de la France, il craignit que ses appointemens ne lui fussent pas longtemps payés, il osa

en demander le capital, et on eut la bonhomie de lui donner 400 mille livres. A son retour en Hollande, il apprit que le parti républicain réclamait la médiation de la France, ce qui, en faisant cesser les troubles, détruisait tous ses desseins. Il dépêcha alors des émissaires à Amsterdam et autres villes, pour y engager les patriotes à s'opposer à tout projet de médiation : il avait conçu l'espoir, en refusant cette médiation, d'être nommé généralissime des armées républicaines, et d'être ainsi investi d'une autorité suprême. Il voyait cependant la nécessité de dissimuler avec le parti du Stadhouder, et de crainte qu'il n'eut le dessus, il entretenait des intelligences secrètes avec ce parti. Un jour il dit au comte de Callamberg, Saxon très-consideré du prince d'Orange : *Croyez au reste, que je n'ai pas tellement le goût du citron, que je ne m'accommode très-bien de l'orange.* D'après ces fausses protestations, on lui confia la défense d'Utrecht, qui avait une garnison de 8,000 hommes, au moment de l'invasion de la Hollande par les Prussiens. Il rendit, sans coup férir, cette place importante, qui aurait pu se défendre longtemps. Une telle conduite le démasqua entièrement vis-à-vis du parti stadhoudérien, et il abandonna en même temps celui qu'il avait juré de servir. S'étant réfugié à Paris, il demeura dans le bel hôtel qu'il avait dans cette ville, embrassa ensuite les principes révolutionnaires, et fut nommé commandant de la garde nationale, mais il ne tarda pas à devenir suspect. Pendant le régime de la terreur, il fut impliqué dans la conspiration (supposée) ourdie dans la maison d'arrêt des Carmes, où on l'avait enfermé. Traduit au tribunal de Goffinhal, il y fut condamné à mort, et exécuté le 23 juillet 1794, âgé de 48 ans. Ses biens furent rendus à sa famille, en vertu d'un décret du 17 septembre 1795.

1794. FASSIN (V.), Récollet du couvent de son

ordre à Liège, né à Stembert près Verviers, théologien, chronologiste et géographe. Ce religieux portait le vatic à un malade dans la rue du Pont-d'Amercœur, à Liège, lorsqu'il fut atteint d'une balle, partie du rang des Antrichiens, duquel coup il mourut. Le père Fassin a publié 4 volumes de *Commentaires* sur l'Écriture-Sainte.

1794. HERMÈS-SERVAIS, manufacturier de poêles, établi à Sedan, né au village du Marché sous Franchimont, commune de Theux, en 1728, était du nombre de ces hommes courageux de la ville de Sedan, qui furent traduits au tribunal révolutionnaire de Paris, le 3 juin 1794 et périrent le même jour, victimes de leur noble dévouement à la monarchie légitime, pour avoir eu le tort de signer la déclaration suivante, après avoir mis en arrestation les députés de la Convention nationale, qui étaient venus à Sedan pour y faire enregistrer le décret de suspension du roi Louis XVI, avant de se rendre pour le même objet à l'armée du général Lafayette, campée sous les murs de cette ville.

« Le conseil général de la commune de Sedan, délibérant sur la validité des passeports présentés, ouï le procureur de la commune, considérant les circonstances où se trouve la patrie : arrête que MM. Kersaint, Antonelle, Péraldy et Klairval seront provisoirement mis en état d'arrestation. Délibérant ensuite sur la nature des pouvoirs (illimités), dont les soi-disants commissaires sont porteurs ;

• Considérant qu'au moment où ils auraient été conférés, l'assemblée nationale, obsédée par la horde des factieux, qui remplissaient la capitale de sang et de carnage, n'a pu agir avec liberté, et que ce n'est que pour éviter de plus grands crimes, qu'elle a pu consentir au décret qui viole de la manière la plus outrageante la constitution ; décret, ou plutôt acte mons-

trueux, qu'elle doit se faire un devoir de révoquer aussitôt que ses oppresseurs l'auront rendue à elle-même ;

» Considérant que tous actes émanés ou qui en émaneraient tant qu'elle se trouvera sous le glaive des assassins, sont frappés de nullité ;

» Considérant que, si les soi-disant commissaires étaient députés ainsi qu'ils s'en qualifient, ils n'auraient pas accepté une mission destructive de la constitution, qui tend à tromper le peuple, à soulever l'armée, et à lui retirer les braves généraux qui la commandent ; qu'on ne peut donc les regarder que comme des émissaires de la faction qui a usurpé les pouvoirs expressément délégués par la souveraineté nationale ;

» Considérant que le roi, son auguste famille, ainsi que les députés fidèles à leurs devoirs, sont encore au pouvoir des factieux, arrête :

» Que les soi-disant commissaires députés demeurent en cette ville sous bonne et sûre garde, y resteront en otage jusqu'à ce qu'il soit notoire que l'Assemblée Nationale et le roi soient libres et n'aient plus à craindre de leurs oppresseurs. »

1794. GODAR (*Guillaume-Lambert*), docteur en médecine, des Académies de Bruxelles, Dijon, etc., né à Verviers le 16 août 1717, fit ses études au collège de cette ville, d'où il passa à l'école de Reims, s'y fit recevoir docteur en médecine, en 1745, et publia sa thèse inaugurale sous le titre de : *Specimen animasticæ medicæ*, qu'il développa plus au long dans un ouvrage publié en 1755, à Berlin sous le titre de : *Physique de l'ame humaine*, 1 vol. in-12. L'Académie des sciences et belles-lettres de Dijon avait proposé pour le prix en 1764 : 1° De déterminer la nature des anti-spasmodiques proprement dits ; 2° d'expliquer leur manière d'agir ; 3° de distinguer leurs différentes espèces ; 4° de



marquer leur usage dans les maladies ; le mémoire de M. Godar fut couronné l'année suivante. L'auteur fit imprimer à Paris sa *Dissertation*, un vol. grand in-8°, dans laquelle il intercalla, sur le diabolisme, des articles qui ne se trouvent pas dans le mémoire couronné.

C'est à l'occasion de ces articles ajoutés que M. Marret, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, publia la lettre suivante :

« En faisant imprimer sa *Dissertation* sur les antispasmodiques proprement dits, que l'Académie de Dijon couronna l'année dernière, M. Godar, médecin à Verviers, près Liège, y a ajouté sur le diabolisme et sur les exorcismes, des détails qui n'étaient pas dans l'original. La compagnie vous prie, Monsieur, d'en donner avis au public, et de lui annoncer que tout ce qui est compris depuis la page 44 jusqu'à la page 51, et dans les pages 89 et 90, sont des additions dont elle n'a eu connaissance, qu'après l'impression de l'ouvrage, impression qui s'est faite à Paris, quoique par le frontispice, il paraisse que cette *Dissertation* ait été imprimée à Dijon. »

En 1769, il publia :

1° *Septicologie, ou Dissertation sur les antiseptiques, considérés dans le sens le plus étendu, qui a concouru pour le prix proposé par l'Académie de Dijon, en 1767 (a remporté l'accessit), 1 vol. in-8°. Le prix fut remporté par Boissieu. En 1770, il concourut encore pour le prix proposé par la même académie sur les méthodes rafraîchissantes, et son mémoire remporta le premier accessit. On en trouve un extrait dans un vol. intitulé : Mémoire sur les méthodes rafraîchissantes et échauffantes, qui a remporté le prix proposé par l'Académie de Dijon, en 1770, par Boissieu, auquel on a joint l'extrait d'une Dissertation sur le même sujet qui a eu le premier accessit ; par Godar, in-8°, Dijon, 1772. Dans les nouveaux mémoires de*

*l'Académie de Dijon*, partie des sciences et arts, second semestre de 1784, se trouve un *mémoire sur l'origine des glaces que les fleuves et les grandes rivières charient dans le temps des grandes gélées*, par Godar.

Dans les anciens *mémoires de l'Académie de Bruxelles*, M. Godar a publié : *Explication de la cause des vides que l'on observe sous les glaçons des chemins raboteux*, tome 1<sup>er</sup>. *Dissertation sur l'usage des noix de galle en médecine*, tom. 2. *Réflexions sur quelques moyens de la contagion*, tom. 4. *Sur l'origine des butins des fleuves, ou des glaces qu'ils charrient. Sur les fomentations antiseptiques. Sur l'ouverture des fenêtres des salles des malades*, tom. 5. M. Godar est mort à Verviers, le 2 mars 1794, d'une fièvre hectique à la suite d'une fluxion de poitrine.

2° Dans le *Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie*, Godar a publié : *Observations sur une fièvre urticaire ou érysipélateuse de la plus rare espèce*, 1759, tom. 10, pag. 316-319.

3° *Marque singulière de la grosseur du sexe*, tom. 11, pag. 529-532 (1759).

4° *Observation sur une excroissance à la racine de la langue, extirpée par la ligature*, 1760, tom. 13, pag. 66-67.

5° *Histoire d'une plaie accompagnée de différens symptômes*, 1760, tom. 13, pag. 250-264.

6° *Guérison d'une épilepsie qui rendait les yeux microscopiques*, 1760, tom. 13, pag. 393-408.

7° *Histoire d'une fièvre continue qui dégénéra en intermittente anormale*, 1761, tom. 14, page 203-211.

8° *Mort subite causée par le trop d'embonpoint*, 1761, tom. 14, pag. 401-410.

9° *Hydropisie guérie par une attaque d'apoplexie*, 1761, tom. 14, pag. 499-503.

10° *Observation sur une fièvre cachectique*, 1763, tom. 18, pag. 324-329.

11° *Dissertation sur la vertu des noix de galle, prises intérieurement*, 1778, tom. 49, pag. 242-266 et pag. 367-372.

Dans son *Dictionnaire historique de la médecine*, M. Dezeimeris, à propos de la *physique de l'ame humaine*, qu'il prétend avoir deux volumes in-8°, quoi qu'elle n'ait qu'un vol. in-12 de 392 pages, préfaces et tables comprises, dit : quoique cet ouvrage soit attribué par divers biographes au médecin Godar, nous doutons qu'il soit de Guillaume Lambert.

Sicelui qui a écrit ces lignes s'était seulement donné la peine d'en lire la préface, il n'aurait pas élevé ce doute, il aurait vu que ce livre n'est que le développement d'une *thèse inaugurale* soutenue à Reims, par l'auteur en 1745 ; cette préface est datée de Verviers le premier de l'an 1755.

1795. TASKIN (*Paschal*), né en 1723, à Theux, bourg du pays de Liège. Il devint l'élève du célèbre Blanchet, facteur de clavecins à Paris, rue de la Verrerie.

Après la mort de son maître, qu'il devait bientôt surpasser, il prit la direction de l'établissement et donna l'essor à son génie par d'importantes améliorations dans la facture de ces instrumens, dont la combinaison offrait encore beaucoup de défauts, tant sous le rapport des sons, que pour l'exécution.

Il était réservé à Paschal Taskin de triompher des obstacles que ses prédécesseurs n'avaient pas su vaincre avant lui.

Après avoir inutilement essayé tous les corps élastiques jusqu'à la corne du pied de cheval, il avait reconnu, dans la peau de buffle, la qualité nécessaire pour en tirer des sons convenables. Il recueillit, de la répétition de ses expériences, tout le succès qu'il avait espéré. Voici comment il les avait dirigées.

Parmi les trois rangs de sautereaux ordinaires aux

clavecins, il en choisit un dans lequel il substitua aux plumes de corbeau des morceaux de peau de buffle, qu'il introduisit dans les languettes à peu près de la même manière que les plumes. Cette peau produisit un tel effet sur la corde de l'instrument qu'il en résulta des sons veloutés, moëlleux, suaves et vraiment voluptueux, qu'on pouvait enfler, ou diminuer à volonté en appuyant plus ou moins fort sur le clavier. Le buffle obéissait à la pression du doigt, et le tact seul du claveciniste suffisait pour opérer ces transitions admirables sans changer ni de clavier, ni de registre.

Taskin ne s'était pas borné à cette précieuse découverte; il voulut encore faire servir les registres emplumés pour étendre davantage les moyens d'exécution sur son instrument. Il imagina donc des baguettes de fer qui perçaient perpendiculairement le sommier du clavier du haut en bas; le bout supérieur faisait mouvoir les registres emplumés; le bout inférieur venait se terminer un peu au-dessus des genoux du claveciniste. Par cet ingénieux et simple mécanisme, on pouvait, avec le plus léger mouvement des genoux, faire parler un jeu quelconque de plumes, ensemble ou séparément, ou le jeu de buffle seul, ou tous les jeux du clavecin réunis; de sorte que, si l'on voulait imiter l'effet d'un grand chœur, d'un écho, et dans toutes les nuances possibles, cette exécution devenait facile sans déplacer la main du clavier. Quelle prodigieuse variété de jeux dans un instrument auparavant si ingrat !

Le premier clavecin à buffle fut fait, en 1768, pour M. Hebert, trésorier-général de la marine et des menus plaisirs du roi. On remarqua, depuis, que la peau de buffle conservait sa même égalité de force et d'élasticité pendant plus de cinq ans.

Cette découverte mit le sceau à la réputation de Taskin; elle devint plus qu'européenne sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

En 1772, M. Chiquelier, facteur des instrumens du roi, étant mort, Louis XV fit demander Paschal Taskin pour le remplacer ; mais celui-ci ne voulant pas accepter un emploi , qui l'aurait privé de continuer ses recherches pour de nouvelles inventions, proposa d'envoyer à sa place son jeune neveu , qui fut accepté.

À partir de cette époque, P. Taskin sut ajouter à sa propre découverte. Ayant porté la plus profonde attention sur les effets du tact , des claviers et des buffles , il imagina de placer , sous le pied du claveciniste , un tirant qui faisait mouvoir imperceptiblement le jeu des buffles , ainsi que celui des plumes. Ce tirant recevant du pied une pression plus ou moins légère , enflait ou diminuait les tons à volonté , qu'on parvenait aisément à varier de toutes les manières. Depuis les tailles jusqu'à l'extrémité des buffles , les clavecins imitaient parfaitement le son des basses du prestant de l'orgue ; et depuis les tailles jusqu'à l'extrémité des dessus , ils imitaient celui de la flûte traversière.

Cette addition rendait le clavecin à buffle bien supérieur aux clavecins piano-forté inventés en 1760 à Freyberg, en Saxe, par Silbermann. De la Saxe, l'invention de ces instrumens passa à Londres , d'où venaient presque tous ceux qui se vendaient à Paris ; mais on ne pouvait adapter le mécanisme de ces piano-forté à nos clavecins français.

Comme le mécanisme de M. Taskin s'y adaptait facilement, il inventa, en 1776 , un piano-forté en forme de clavecin. L'Académie des sciences envoya plusieurs députations chez lui , pour l'engager à soumettre son instrument au jugement de cette société ; mais Taskin , aussi modeste que savant , se refusa longtemps à cette demande ; enfin , il fut tant pressé qu'il fit transporter son instrument à l'Académie. Les commissaires, MM. Vandermonde , Haüy et le baron de Districhen firent un rapport très-avantageux.

Cette découverte lui mérita les suffrages unanimes des connaisseurs. Les premiers artistes de Paris, Couperin, Balbâtre et autres, ne tardèrent pas à vouloir jouir des puissans et gracieux effets de ce nouvel instrument, qui depuis ce temps a subi différentes modifications.

Taskin avait épousé la veuve de M. Blanchet, son prédécesseur, et il n'en eut pas d'enfans.

Cet homme célèbre termina sa longue et glorieuse carrière à Paris en 1795.

**TASKIN** (*Paschal-Joseph*), neveu du précédent, né à Theux le 20 novembre 1750, était le fils d'un riche manufacturier de ce bourg.

Placé en 1763 chez son oncle Paschal, il en devint promptement le meilleur élève; et, quoiqu'agé seulement de 22 ans, il jouissait déjà d'une réputation honorable, puisqu'il fut jugé capable de remplir, au lieu de son oncle, la place de facteur des instrumens du roi, qu'il alla occuper à Versailles en 1772.

Depuis cette époque jusqu'à la révolution de 1789, il ne cessa de s'occuper du perfectionnement des instrumens. C'était un artiste digne de soutenir la grande renommée de son oncle.

Il épousa, en 1777, Marie-Françoise-Julie Blanchet, fille du célèbre facteur de ce nom. Il eut de ce mariage quatre enfans, dont deux fils et deux filles.

Il mourut à Versailles en 1829.

**TASKIN** (*Antoine-Paschal*), fils aîné du précédent, né en 1778, embrassa la carrière militaire. Il entra à 19 ans comme adjoint au corps du génie; il fut fait lieutenant à 20 ans et capitaine à 23 ans. Sa première campagne fut en Egypte; il assista au combat d'Aboukir, et obtint ses grades sur le champ de bataille par des actions d'éclat. Revenu d'Egypte, il fit la campagne

d'Amérique avec le général Lauriston. Au retour de cette expédition, il assista au combat de Trafalgar. Plus tard, il ouvrit la tranchée au siège de Saragosse en Espagne; delà, il passa en Allemagne et se trouva à la bataille de Wagram.

Quelque temps après, il succomba le 26 février 1810 à l'âge de 32 ans, par suite des fatigues de la guerre. Outre les qualités militaires qui distinguaient ce jeune homme, il possédait un grand talent sur le violon, sur le piano, et il chantait avec un goût remarquable.

**TASKIN** (*Henri-Joseph*), frère du précédent, né en 1779, se livra exclusivement à la musique. Ses dispositions précoces furent développées par sa mère avec un tel succès, qu'à l'âge de 9 ans il se fit entendre en public.

Il étudia la composition; et parmi ses œuvres, on compte trois opéras inédits, dont deux comiques et un sérieux; mais les poèmes n'ayant pas été reçus, la musique n'a été entendue que dans des réunions particulières, où elle fut très-applaudie.

Il est membre de plusieurs sociétés savantes, et il s'occupe en ce moment à rassembler les matériaux d'un ouvrage sur *l'État de la musique en France, en Allemagne et en Italie depuis le 11<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*.

**1795. BEAUFORT** (*Louis de*), de la société royale de Londres, mort à Maestricht en 1795, avait été quelque temps gouverneur du prince de Hesse-Hombourg. On a de lui :

1<sup>re</sup> *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, 1738, in-8°, réimprimée en 1750, 2 vol. in-12.

2<sup>e</sup> *Histoire de César Germanicus*, 1741, in-12.

3<sup>e</sup> *La République romaine, ou Plan général de l'ancien gouvernement de Rome*, 1766, 2 vol in-4°, 1767, 6 vol. in-12.

Cet ouvrage, le meilleur de l'auteur, est justement estimé; il est, pour la forme du gouvernement, ce que Montesquieu est pour les causes morales et politiques, et Vertot, Kooke et Ferguson, pour la partie historique. L'ouvrage de M. A. Adrien de Texier : *Du Gouvernement de la République romaine*. Hambourg, 1796, 3 vol. in-8°, n'a pas fait oublier celui de Beaufort.

\* 1795. BEAUFORT (N.), horloger de Liège, offrit le 2 brumaire an 11, à la Convention nationale, une montre décimale de son invention, qu'elle accepta, et accorda à son auteur, une mention honorable dans le procès-verbal de la séance de ce jour. L'aiguille de cette montre indiquait, en même temps, l'heure et la minute d'après la nouvelle et l'ancienne division.

1795. THYS (Célestin), né à Verviers, est le dernier des princes-abbés de l'abbaye de Stavelot : à la révolution, il s'expatria et finit ses jours à Hanau.

\* 1795. MÉLOTTE (Antoine), sculpteur, né à Liège. On a de lui les *Batailles d'Alexandre* d'après Lebrun, sculptées en bas-relief, morceaux pleins de chaleur et d'expression.

1795. JALHEAU (N.), chanoine à Liège, est l'éditeur d'une nouvelle édition du *Miroir des nobles de Haisbaye*. Liège, Bassompierre, 1791, un vol. in-f°, orné de plusieurs gravures. La dédicace au prince Hoensbroeck est de M. Reynier; c'est une pièce ingénieuse et élégante. M. le comte d'Oultremont de Wégimont, qui s'était appliqué particulièrement à l'histoire du pays, et avait recueilli avec soin tout ce qui pouvait contribuer à répandre sur elle quelque jour, fournit au chanoine Jalheau les fonds nécessaires pour cette édition, dont on trouve peu d'exemplaires en circulation.



Jalheau a dédaigné le texte de Hemricourt, et s'est contenté de la traduction de Salbray, en la reproduisant sous une forme nouvelle; il y a ajouté seulement quelques notes.

Cet éditeur se proposait de publier un *Recueil d'épigraphes*. Il avait parcouru, à cet effet, toutes les églises du pays, et y avait ramassé une prodigieuse quantité d'inscriptions funéraires. Ce recueil allait être imprimé, lorsque forcé par le malheur des temps à s'expatrier en 1794, le chanoine Jalheau mourut de froid, au commencement de l'année suivante, dans une petite ville de la Westphalie.

1796. RANSONNET (*Jean-Pierre*), né à Liège le 13 octobre 1744, descendait d'une ancienne famille de robe de la Guyenne, qui était venue s'établir à Soumagne, pays de Liège, en 1559. Son père qui avait été commissaire de la cité de Liège en 1631, lui donna une éducation distinguée. Après avoir terminé ses études, il entra, à l'âge de 15 ans, comme cadet dans le régiment de cuirassiers de Kleinhofz au service de l'Autriche. Trois ans après, il passa au régiment de Modène, avec le grade de lieutenant, et en sortit capitaine, l'année suivante, pour venir se marier dans son pays, avec sa cousine, Anne-Marie-Joseph Magnée. Il s'embarqua, un peu avant 1785, pour les États-Unis d'Amérique, fit le voyage avec l'illustre Franklin, et se lia dans le Nouveau-Monde avec le général Lafayette.

A son retour dans sa patrie, il trouva le pays de Liège divisé en deux partis à l'occasion des affaires de Spa, et ne tarda pas à se ranger du côté des opposants à l'arbitraire.

Les états de Brabant réunis à Bréda, lui proposèrent de prendre du service dans l'armée brabannonne. Malgré sa répugnance à aller combattre contre des troupes dont il avait porté l'uniforme, la violation

du territoire liégeois, à Hasselt, par les Autrichiens, dissipa ses scrupules; il se rendit dès lors aux vœux des états de Brabant; se sacrifia corps et biens pour la cause des patriotes brabançons.

Lieutenant-colonel au service de Liège, il obtint le même grade dans l'armée brabançonne, avec promesse, après le rétablissement de la constitution, d'avoir un régiment de cavalerie.

Son premier début fut un coup d'éclat, Ransonnet, après avoir quitté Bréda, se rendit maître, les 24 et 25 octobre 1789, des forts de Sanfvllet, Lillo et Liefkenshoeck, et d'un brigantin armé de huit pièces de canon qui stationnait dans l'Escaut. Pour le récompenser de ses services et de sa valeur, les états de Brabant, qui le laissaient manquer de tout, le nommèrent colonel, et le chargèrent, sans lui donner d'argent, d'aller lever un corps étranger dans le pays de Liège et de soulever le Limbourg et le pays d'Outre-Meuse.

Accusé de trahison par les états dont il ne pouvait obtenir le remboursement de ses avances et un emploi actif, il chargea le bourgmestre Fabry et le conseiller Lesoinne de poursuivre ses réclamations. Les troupes des cercles d'Allemagne marchant alors contre le pays de Liège, pour y rétablir l'autorité du prince-évêque, Ransonnet quitta Bruxelles et accourut pour défendre ses compatriotes. Il leva des recrues à ses propres frais, s'avança contre les Palatins et les Munstériens réunis qu'il tint en échec. Mais les Autrichiens étant survenus et ayant envahi le pays de Liège en ramenant le prince et ses conseillers, Ransonnet n'eut plus d'autre ressource que de prendre promptement la fuite. Ses propriétés furent envahies, sa femme fut plongée dans un cachot d'où elle ne sortit que pour se voir, comme ses enfans, bannie à perpétuité.

Dans son exil, Ransonnet s'adressa à Lafayette qui

l'accueillit avec distinction, l'employa d'abord dans son état-major, et lui donna ensuite le commandement d'un corps franc de chasseurs qu'il fut chargé de lever à Givet,

Ayant organisé ce corps, qui reçut le nom de *chasseurs de la Meuse*, il obtint avec lui de brillans succès à l'affaire de Sténay. Il fut employé à l'avant-garde, dans les défilés de l'Argonne, sous les ordres du général Arthur Dillon, et s'y fit remarquer par sa valeur et son activité. Il passa de là à l'avant-garde de l'armée de la Moselle commandée par Kellerman, qui le nomma colonel effectif, le 7 novembre 1792, avant de le laisser partir pour le pays de Trèves, où il fit la campagne sous les ordres de Beurnonville. En 1793, Dampierre le nomma général de brigade et commandant des flancueurs de gauche de l'armée du Nord.

Ransonnet se distingua à la levée du siège de Condé, aux combats d'Hanon, de St.-Amand, à la bataille du Bois d'Anzin, à la prise de Marchiennes sur la Scarpe, où il fut blessé à la joue, au camp retranché d'Arleux.

A l'armée de la Sambre, Jourdan voulant essayer de faire une reconnaissance à l'aide d'un aérostat, Ransonnet se chargea de cette mission périlleuse avec un officier de génie. Dans toutes les circonstances, il montrait un courage et un sangfroid à toute épreuve. Il contribua à la prise des villes de Louvain et de Halle ainsi qu'à celle de Liège dont il chassa les Autrichiens du quartier d'Outre-Meuse.

Victime des délations et des intrigues, comme tant d'autres, sous le régime de la terreur, Ransonnet fut plusieurs fois suspendu de ses fonctions par les représentans du peuple à l'armée du Nord. Il avait même été arrêté, conduit à Paris et incarcéré au Luxembourg, d'où il n'était sorti, pour retourner à l'armée du Nord, qu'après six mois de captivité. Après la prise de Louvain, qui était son ouvrage, ayant été subitement des-

titué, justement irrité d'une pareille injustice, il vint à Paris, réclama avec sa franchise accoutumée et parvint à se faire réintégrer immédiatement, sans subir pour cette fois la détention.

Envoyé à l'armée d'Italie avec son ancien ami le général Kellerman, avec mission d'abord, d'aller organiser la cavalerie dans le midi de la France; il se rendit ensuite dans la rivière de Gênes où Masséna le chargea de défendre la position de Borghetto. Sa belle conduite dans le combat qu'il soutint à Loano, fut l'objet d'une dépêche spéciale que les représentans du peuple à l'armée d'Italie adressèrent à la Convention nationale. Le rapport fait par le citoyen Doulcet était ainsi terminé :

« Le général de brigade Ransonnet, qui faisait la reconnaissance et qui commandait les troupes, a donné dans cette occasion de nouvelles preuves de bravoure, de sang-froid et de talens. »

Il fut ensuite employé à la gauche du Col-de-Tende, et y commanda le camp de Sabions.

A l'entrée de l'hiver, au lieu de soigner ses blessures et de prendre quelque repos, Ransonnet toujours infatigable, suivit Kellerman à l'armée des Alpes, et se chargea, pour la défense du Mont-St.-Bernard, de la deuxième division de l'aîle gauche à Montiers en Tarentaise, où il succomba d'une maladie occasionnée par ses blessures, le 13 ventôse an IV (3 mars 1796), à l'âge de 51 ans, sous les yeux de ses deux fils aînés qui l'avaient toujours suivi dans ses campagnes depuis 1789.

**RANSONNET** (*Jean-François*), fils aîné du précédent, né à Liège le 9 septembre 1776, fit ses premières armes sous son père qu'il accompagnait dans l'armée des patriotes en 1789. Proscrit avec lui, lors de l'occupation du pays de Liège par les Autrichiens, il le suivit en France, où il acheva d'abord son éducation.

En 1792, il ne quitta plus son père et combattit presque toujours sous ses ordres. Il fut successivement soldat, sous-lieutenant, lieutenant, et enfin capitaine en 1797. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il ne put y aller par suite de contretemps.

En 1798, il se rendit à l'armée du Rhin en qualité d'adjoint à l'état-major-général. Il fut employé au siège de Philisbourg, sous les ordres du général Bernadotte, et fit ensuite les campagnes de 1799 et 1800 sous les ordres immédiats du général Baraguay d'Hilliers. Il fut ensuite employé comme premier aide-de-camp du général Klein en 1800. L'année suivante, le premier consul le nomma chef d'escadron. En 1802, il fut nommé premier aide-de-camp du général Leval, auquel il resta attaché jusqu'à la paix de Tilsitt. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 14 juin 1804, et reçut le brevet de membre du collège électoral du département de l'Ourthe, le 1<sup>er</sup> août 1806.

Après la paix de Tilsitt, il fut nommé adjudant-commandant, attaché à la division du maréchal Soult, et quelque temps après, chargé du commandement supérieur des bouches de l'Oder et des îles d'Usedom et de Wollin. Napoléon, pour le récompenser de son dévouement, le gratifia d'une terre, en Westphalie, de 2,000 fr. de rente.

Au renouvellement de la guerre contre l'Autriche, il fut nommé chef de l'état-major-général de la cavalerie du quatrième corps d'armée, aux ordres du duc de Rivoli. En 1809, nommé officier de la Légion d'honneur, il fut emporté par un boulet, dans une charge qu'il fit à la bataille d'Essling, le 21 mai 1809, à l'âge de 32 ans.

Des trois autres fils du général Ransonnet, il ne reste plus que Jacques-Joseph, né à Liège en 1778, qui est aujourd'hui capitaine de frégate au service de France. *Barthélemy-Gustave*, à son retour de l'expédition de

St.-Domingue, mourut, en 1803, sur le vaisseau de M. Querangal, à l'âge de 21 ans, ayant déjà le grade d'enseigne provisoire. *Louis-Joseph*, sur le point d'être promu au grade de capitaine, eut la jambe emportée par un obus, à la bataille de Friedland, et mourut à Neurapin, des suites de l'amputation, à l'âge de 21 ans.

M. Van Hulst, avocat distingué de Liège, a publié une excellente *Notice* sur le général Ransonnet et ses quatre fils. Liège, Jeunehomme Frères, 1836, in-8°. Celle que nous donnons ici n'en est qu'un extrait.

1797. HAKIN(*Jean-Laurent*), docteur en médecine, à Clermont, bourg de l'ancien duché de Limbourg, tué à Battice par la chute d'une solive devant la maison Leruth. On a de lui :

1° *Traité de l'Hémoptysie, ou du crachement de sang*. Liège, Dessain, 1779, un vol. in-8° de 320 pag.

La même année, le docteur Marbaise de Herve, publia à Liège, sous le titre de *Coup-d'œil sur le traité de M. Hakin*, opusc. in-8° de 92 pag., une critique amère de l'ouvrage de son confrère de Clermont, à laquelle celui-ci répondit par des :

2° *Observations sur le Coup-d'œil du médecin de Herve*. Liège, Dessain, in 8°. M. Marbaise y répondit par le petit opuscule suivant : *Lettre à un ami pour justifier le Coup-d'œil*. Liège, 1780, in-8° de 58 pag.

1797 OUTREPONT (*Gilles d'*), dit le père Mathieu, religieux carme de Liège, où il est né en 1691, doyen des moines du pays de Liège, mourut à l'âge de 106 ans.

\* 1797. CLERMONT (*Jean-Arnold*), fabricant de draps, créateur des beaux établissemens de Vaëls près Maestricht.

1798. STEPHANI (*le père*), bibliothécaire des Carmes-Déchaussés de Liège, est auteur d'une *Dissertation curieuse et savante sur l'origine certaine et les progrès de l'ordre des Carmes dans la Terre-Sainte*, imprimée en 1798. Ce respectable religieux a contribué par ses recherches et ses travaux à la composition de quantité d'ouvrages publiés, tant par les Bénédictins que par quelques hommes de lettres de la Belgique. Il fut l'ami de M. de Villenfagne. Le père Stéphani était possesseur du manuscrit inédit des *vieilles chroniques des anciens historiens liégeois* de Daniel Raimond.

1798. LEVOLZ (*Noé-Joseph*), né à Liège, fut un des principaux moteurs de la révolution de 1789, par son énergique opposition contre le gouvernement au sujet de la salle de jeux qu'il avait fait construire à Spa et qui porte encore son nom. Il a fait paraître un *mémoire* plein de recherches *sur l'ancienne constitution du pays*, ainsi qu'un *précis historique de la révolution du 18 août 1789, et des causes qui y ont concouru*.

\* 1799. JACOB (*N.*), né à Berneau, village près de Visé, fut prêtre, précepteur des enfans des archiducs d'Autriche et professeur d'histoire générale à l'école centrale du département de l'Ourthe.

1799. PAUW (*Corneille de*), chanoine de Xanten, au duché de Clèves, savant écrivain et philosophe paradoxal du 18<sup>e</sup> siècle, né à Amsterdam, en 1739, était petit-neveu, par sa mère, du grand-pensionnaire de Witt. Issu de pareils ancêtres, il n'est pas étonnant qu'il en ait hérité le goût de l'indépendance, et qu'il ait montré des idées libérales, non pas celles qu'étaïa dans Paris, son neveu le baron de Cloutz, dit Anacharsis, mais les idées fondées sur la bonne foi, qui peuvent le mieux assurer aux peuples et aux souverains

leur félicité réciproque, et qu'il serait fâcheux de ne pouvoir appeler du nom de libérales, parce que cette épithète est devenue synonyme de révolutionnaires. De bonne heure orphelin, le jeune Pauw fut envoyé à Liège où il avait des parens. Un chanoine de la cathédrale prit soin de son éducation, et vit avec un grand plaisir ses progrès dans les études. Il favorisa le penchant de ce jeune homme pour les sciences, et l'adressa à quelques membres distingués de l'Académie de Goettingue, qui le prirent en amitié, et lui procurèrent tous les moyens de s'instruire. De retour à Liège, le bon chanoine, dans l'intention de lui laisser son bénéfice, engagea Pauw à embrasser l'état ecclésiastique. Celui-ci par reconnaissance, ne s'y refusa point, et devint sous-diacre. Il s'en tint, toutefois, à ce degré de la hiérarchie. Sur ces entrefaites, le prince-évêque de Liège, ayant quelque contestation avec le roi de Prusse, chercha un bon négociateur pour la défense de ses droits à la cour de Berlin. On lui désigna Pauw ; et celui-ci, arrivé à Berlin, plut en effet au grand Frédéric, et le différend fut bientôt arrangé. Ce prince apprécia d'abord le mérite de l'envoyé de Liège. Charmé de son esprit, de son savoir et de sa philosophie, il ne négligea rien, pendant huit mois qu'il le retint à Postdam, pour l'engager à se fixer près de lui. Il lui offrit une pension de trois mille francs, une des premières places dans son académie, des bénéfices; enfin il le tenta même par l'expectative de l'évêché de Breslau. Mais rien ne put séduire le sous-diacre philosophe. Au bout de quelques mois, dit-il, dans une de ses lettres, le son du tambour et le bruit continuel des armes et des bâtons m'inspirèrent une telle mélancolie, que j'en perdis tout-à-fait le sommeil. Il préférerait aux honneurs et aux richesses, une retraite paisible, et l'*aurea mediocritas* d'Horace. Peut-être voyait-il, avec plus de sagacité que d'autres gens de lettres attirés à la même cour, ce



qu'il avait à y craindre de la jalousie et des intrigues des courtisans et de la faveur inconstante du monarque. Il borna son ambition à jouir d'un canonicat dans la petite ville de Xanten, non loin de son beau-frère, le baron de Clootz, qui résidait dans les environs. C'est là qu'il put se livrer à sa passion pour les lettres et pour les sciences. Il y acheva ses *Recherches sur les Américains*, avant d'avoir atteint sa trentième année, ce qui parut étrange aux hommes instruits, en raison de la variété et de l'étendue des connaissances que suppose un tel ouvrage. Il fut lu avidement dans toute l'Europe, et fut l'objet d'une foule de critiques. On traita de paradoxal un livre où l'on voyait un jeune homme combattre, avec tant de force, des idées assez généralement reçues d'après les relations des voyageurs. Diderot et d'Alembert, jugeant bien autrement de l'ouvrage et de l'auteur, engagèrent Pauw à les seconder dans le *Supplément à l'Encyclopédie*; et en effet, il l'enrichit de plusieurs articles. En 1774, parurent ses *Recherches sur les Egyptiens et les Chinois* : elles lui attirèrent de nouvelles critiques, surtout de la part des partisans des Jésuites, qui ne virent pas, sans indignation, le peu de cas qu'il faisait des *Lettres édifiantes*. Des Français résidant à Canton voulurent avoir cet ouvrage de Corneille de Pauw; et nous avons vu d'eux, quelques *Mémoires* qui confirment presque en tout ses opinions sur les Chinois. Longtemps après, il donna les *Recherches sur les Grecs*, livre non moins savant et curieux que les précédens, où l'on apprend, entre autres choses, qu'il y a beaucoup à rabattre de la haute idée qu'on se forme ordinairement des Lacédémoniens. Après la publication de ce livre, il entreprit des *Recherches sur les anciens Germains*. Elles furent, pendant dix ans, le principal objet de ses travaux; il se disposait à les publier, lorsqu'il apprit que M. Smith, de Manheim, venait de mettre au jour les premiers

volumes d'un *Traité* sur le même sujet : il désira de le voir complet, pour juger si le sien n'en deviendrait pas tout-à-fait inutile ; mais la révolution française vint l'obliger à renoncer à ses études et à tout ce qui avait fait jusqu'alors le charme de sa vie. La subversion d'un pays qu'il aimait le consterna ; elle rendit bien déplorables les dix dernières années de son existence, et causa sa fin prématurée. Il se vit pressé entre deux partis acharnés l'un contre l'autre et jaloux de mettre ce savant et laborieux écrivain de leur côté. Ennemi de tous les excès, il se flatta de pouvoir conserver quelque tranquillité en restant complètement neutre entre ces partis : les uns le revendiquaient comme leur compatriote, comme ecclésiastique, comme un auteur estimé, faisant honneur à sa patrie ; les autres qui se croyaient philosophes en bouleversant la France, comptaient sur lui comme philosophe, comme écrivain français et partisan des idées nouvelles. Mais il ne voulut jamais se départir de son plan de neutralité. Qu'en arriva-t-il ? C'est qu'il se rendit suspect à tous, et dut craindre la vengeance des uns ou des autres. Le directoire de Paris, qui voulait en faire son commissaire dans le pays de Clèves, alors envahi par ses troupes, fut piqué du refus qu'il lui opposa. Il y avait, sans doute, du danger à résister à de telles volontés, et le philosophe de Xanten ne se le dissimulait pas : d'un autre côté, plusieurs de ses compatriotes et de ses voisins, le supposant incliné pour les Français, se défiaient de lui chaque jour de plus en plus. Enfin des chagrins domestiques vinrent se joindre à tant d'autres désagréemens. Son neveu, le baron de Clootz, venait d'être égorgé à Paris avec appareil, et par ceux-mêmes dont il s'était fait le complice. Pauw, plus accablé à la vue de tant de crimes et de tant de malheurs qu'alarmé de son propre péril, tomba dans une mélancolie profonde ; il dépérit insensiblement, et mourut à Xanten, le

7 juillet 1799, à l'âge de soixante ans. Il fut, dans tout le cours de sa vie, un modèle de simplicité, de modération, de régularité. Personne, sans le connaître intimement, n'eût soupçonné en lui tant de savoir et de profondeur d'esprit. Quelque temps avant sa mort, dans l'excès de sa tristesse, il avait brûlé tous ses papiers, entre lesquels, on doit regretter particulièrement les *Recherches sur les Germains*. C'est une perte réelle pour quiconque préfère dans ses lectures le solide et l'utile à ce qui n'est qu'agréable. Pauw, dans ses discussions, est toujours plus occupé du fond que de la forme. Son style, quoiqu'énergique et souvent éloquent, n'a point le naturel et la pureté des bons écrivains français. On y rencontre assez souvent des tournures qui ont quelque chose d'étranger, et qui, la première fois, étonnent le lecteur, sans toutefois le choquer ni l'arrêter; car, loin d'obscurcir le sens, elles tendent à l'exprimer plus qu'il n'est nécessaire, par une certaine redondance de mots superflus. Au reste on est bientôt accoutumé à ce style; et l'attention entraînée par la pensée de l'auteur, aperçoit à peine la manière dont il l'exprime. C'est l'importance et la variété des sujets qu'il a traités, la profondeur et la sagacité qu'il a su mettre dans leur discussion, qui assignent à cet auteur un rang distingué dans la république des lettres. On lui a fait des reproches auxquels l'intérêt de l'amour-propre et la jalousie nous paraissent avoir eu quelque part. On a dit que ses ouvrages, dont plusieurs savants ont refuté les assertions, n'étaient que des systèmes ingénieux, remplis de brillans paradoxes: qu'en citant des passages d'anciens auteurs grecs ou latins, il en dénaturait le vrai sens pour les faire mieux cadrer avec ses vues: que ses décisions étaient trop souvent tranchantes, et sa critique outrée. Il n'y aurait guère moyen, sur ce dernier point, de le disculper entièrement; mais le premier reproche ne nous

paraît pas également fondé, et ceux-mêmes qui n'adoptent pas les opinions de Pauw ne peuvent disconvenir qu'il a su les étayer d'un appareil de preuves qui leur donne un grand air de vraisemblance. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Les Recherches philosophiques sur les Américains*, Berlin, 1768-69, 2 vol. in-8°; Clèves, 1772, 3 vol. in-8°. Cette dernière édition est fort augmentée, indépendamment de la réponse à Pernetty, qui forme le 3° volume, bon morceau de critique qui avait paru en 1770. 2° *Recherches sur les Egyptiens et les Chinois*, Berlin, 1774, 2 vol. in-8°. 3° *Recherches sur les Grecs*, Berlin, 1788, 2 vol. in-8°. Quant aux *Recherches sur les anciens Germains*, nous avons dit qu'elles avaient péri avec ses papiers; il en fut de même d'un *poème didactique* sur la langue française en trois chants, dont il avait envoyé un fragment d'environ cinquante vers, à l'auteur de cet article, qu'un bon poète français n'aurait pas désavoués. Ce morceau a été perdu avec d'autres manuscrits dans une des tourmentes de la révolution française. Ses *Dissertations* sur Corneille se trouvent dans le *Recueil des Antiquités* de Cassel, tome premier. On a donné à Paris, en 1785, une édition de ces trois grands ouvrages en 7 vol. in-8°. Il est important d'observer que l'éditeur a réimprimé les *Recherches sur les Américains*, d'après la première édition de 1770, n'ayant pas connu apparemment celle de Clèves de 1772, revue et considérablement augmentée par l'auteur. Une espèce d'*Ana*, extrait de ses divers ouvrages, a paru en anglais sous ce titre : *Selections from M. Pauw, with additions by Daniel Webb*. Londres, 1795, in-8° : voyez-en l'extrait dans le *Magasin Encyclopédique*, 1<sup>re</sup> année, an VI, p. 196.

1799. GRESNICK (*Antoine-Frédéric*), compositeur dramatique, né à Liège, en 1752, fut envoyé fort

jeune comme pensionnaire au collège liégeois de Rome, y fit de bonnes études musicales, et alla les terminer à Naples, sous la direction de Sala. Il paraît qu'il écrivit pour les théâtres de Naples avant 1780, car il est compté au nombre des compositeurs dramatiques de l'*Almanach des Théâtres* de cette année ; cependant on ne trouve point de traces de ses premiers travaux. On sait seulement qu'il alla à Londres une première fois avant 1784. Dans cette même année, il retourna en Italie et y composa *Il France bizzarro*, opéra bouffe, qui fut joué à Sargono. Rappelé à Londres en 1785, il y écrivit *Demetrio, en trois actes*, *Alessandro nell' Judia, en trois actes*, et *La Donna di cattiva umore*. Le succès de ces ouvrages le fit choisir pour être directeur de la musique du prince de Galles. En 1786, il écrivit *Alceste* pour la célèbre cantatrice Mara. Après un séjour de six ans en Angleterre, il vint à Paris en 1791, ne put y trouver l'emploi de son talent et se rendit à Lyon comme chef d'orchestre du Grand Théâtre. Il y écrivit un grand opéra intitulé : *L'Amour à Cythère*, qui fut représenté en 1793. Le succès de cet ouvrage, qui fut joué dans la même année sur six théâtres de Paris, le ramena dans cette ville. Il travailla d'abord pour le théâtre de la rue de Louvois, rival des théâtres Favart et Feydeau, et y donna : 1° *Le Savoir-Faire, en 2 actes*, 1795. 2° *Les Petits Commissionnaires, un acte*, 1795. 3° *Eponine et Sabinus, 2 actes*, 1796. 4° *Les Faux Mendians, un acte*, 1796. 5° *Le Baiser donné et rendu, un acte*, 1796 ; joli ouvrage dont la partition a été gravée. Au théâtre Montensier : 6° *Les extravagances de la vieillesse, un acte*, 1796 ; même sujet que le *Jeune Sage et le Vieux Fou*, de Méhul. 7° *La Forêt de Sicile*, 1797, 2 actes, la partition a été gravée. 8° *Le Petit Page, ou la Prison d'État, un acte*, 1797. 9° *Les Faux Monnoyeurs, ou la Vengeance, drame en 3 actes, mêlé de chant*, 1797. 10° *Le Tuteur original*,

un acte , 1797. 11° *La Grotte de Cévennes, en un acte*, 1708. 12° *L'heureux procès, ou Alphonse et Léonore, en un acte*, au théâtre Feydeau, 1798. La partition a été gravée. 13° *La Tourterelle dans les bois, en un acte*, au théâtre Montensier, 1790. 14° *Rencontres sur rencontres, en un acte*, au même théâtre, 1799. 15° *Le Rêve*, au théâtre Favart, *en un acte*, 1799, joli ouvrage; la partition a été gravée. 16° *Léonidas, ou les Spartiates, en un acte*, à l'Opéra, en société avec Persuis. Cet ouvrage ne réussit pas. Gresnick avait écrit depuis près d'un an : *La Forêt de Brahma, en 3 actes*, pour l'Opéra, sur un poème de M<sup>me</sup> Bourdic Viot, mais au moment où il espérait qu'on allait jouer cet ouvrage, il apprit que sa musique n'était reçue qu'à correction; cette déception et la chute de *Léonidas* lui causèrent un profond chagrin qui le conduisit au tombeau, le 16 octobre 1799, à l'âge de 47 ans. Indépendamment des ouvrages cités précédemment, on a gravé de sa composition : 1° *Amusement social, recueil d'ariettes avec acc. de piano*. Paris. 2° *Récréations nouvelles, ariettes, duos et romances*, idem, ibid. 3° *Dix romances et ariettes avec acc. de piano ou harpe et violon, ou flûte*. Paris, 1797. 4° *Duo italien : Queta è la bella face*, avec accompagnement de *piano ou harpe et violon ou flûte*, ibid, 1797. 5° *Symphonie concertante pour clarinette et basson, avec orchestre, exécutée aux concerts de Feydeau*. Paris, Pleyel, 1797. Il y a du goût et une certaine grace mélancolique dans la musique de Gresnick, mais elle manque de verve et d'effet scénique; de là vient qu'elle n'a point obtenu de succès populaires.

\* 1799. MARIOTTE (*Thomas-Dieudonné*), docteur en médecine, naquit à Liège, vers 1720. Ses parens le destinant à la profession de médecin, l'envoyèrent étudier à Montpellier, après qu'il eut fait ses huma-

nités dans sa ville natale. Il fit des progrès rapides dans ses études ; et après avoir reçu le bonnet de docteur en cette célèbre école, il revint dans sa patrie, où bientôt il acquit une nombreuse pratique et la réputation d'un savant médecin. En 1765, il fit imprimer dans le *Journal de Médecine*, tome 23, page 545, une *Dissertation* sur un cas particulier d'épilepsie, qu'il attribue à l'usage du *persil*. Il était grand amateur de livres et s'était formé une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qui a été vendue publiquement à Liège, en 1803. Toute sa vie, il s'était occupé de recherches bibliographiques, des quelles, il a laissé plusieurs volumes in-folio manuscrits. Médecin du comte de Méan, alors prince-évêque de Liège, Mariotte émigra avec lui, lors de l'arrivée des Français, ne demeura que quelques mois dans l'exil, revint à Liège, où il mourut quelques années après, âgé de 80 ans. Il est le grand oncle du docteur Lejeune, de Verviers, botaniste distingué.

1800. PYRARD (*Henri-François*), connu sous le nom d'*abbé du Val Pyrau*, naquit à Verviers le 4 octobre 1737 de parens honnêtes, mais peu avantagés du côté de la fortune, qui pourtant ne négligèrent rien de ce que leur état pouvait leur permettre d'employer, pour donner à cet enfant l'éducation convenable à celui qu'ils voulaient lui faire embrasser, l'ayant voué à l'église presque dès le berceau.

La nature ne tarda pas à révéler les dispositions précoces du jeune Henri ; et comme presque tous les hommes célèbres, il eut bientôt surpassé tous ses compagnons d'études qu'il laissa bien loin derrière lui. A seize ans, il avait fini ses classes au collège de Verviers, à dix-sept, il entra dans l'ordre des Carmes au couvent de cette ville, où il se fit remarquer de ses supérieurs par l'étendue et la variété de ses connaissances, la jus-

tesse de ses raisonnemens , la profondeur de ses vues et la perspicacité de son esprit , ce qui étonna et même aigrit contre lui plusieurs de ses anciens , qui se voyaient , pour ainsi dire , éclipsés *par un enfant* (ainsi qu'ils l'appelaient) qui ne comptait pas encore vingt ans.

Quatre ans après son entrée dans l'ordre , Pyrard fut envoyé au collège des Carmes à Paris , pour y prendre ses grades. Il partit pour cette ville avec la persuasion intime de faire honneur à son ordre et à la ville qui l'avait vu naître , et avec la promesse que ses supérieurs fourniraient à tous ses besoins. Sa confiance en leur parole fut plus grande que leur exactitude à la tenir ; dès la seconde année ils lui refusèrent tout secours ; il fut obligé d'implorer celui de sa famille , qui ne l'abandonna pas et qui pourvut comme elle put , aux frais immenses qu'exigeait la carrière brillante dans laquelle il ne faisait que d'entrer et qu'il parvint depuis avec tant d'éclat. Dégagé alors de toutes entraves et se croyant quitte avec les Carmes , Pyrard donna un libre cours à son amour pour l'étude des sciences et de la philosophie , à cette époque où les esprits semblaient électrisés par les écrits de *Voltaire* , de *Rousseau* , de *Montesquieu* , de *Condillac* , et de tant d'autres qui ont immortalisé la dernière moitié du dix-huitième siècle. Bientôt il passa bachelier , et dédia la thèse qu'il soutint avec éclat , au premier ministre de sa patrie comme celle de ses licences le fut au prince qui en tenait les rênes.

Reçu docteur en droit et en philosophie , Pyrard enseigna gratuitement pendant six ou sept ans , dans le collège de son ordre à Paris , avec la plus grande distinction et rendit aux Carmes tous les services que sa position pouvait le mettre à même d'obtenir sans que ceux-ci lui en tinssent aucun compte.

Pendant qu'il honorait ainsi sa patrie et son ordre , qui depuis longtemps l'avait abandonné et ne lui four-



nissait plus rien, sa famille s'épuisait, sa santé s'affaiblissait, et se trouvant réduit presque à rien, il sollicita et obtint du pape une *bulle* qui le sécularisait et lui donnait le pouvoir de posséder un *bénéfice*. Il était encore à Paris lorsque le *diocésain*, sous les ordres duquel il était, reçut la grace du Saint Père. La loi qui défendait de rien publier venant de Rome, sans être revêtu des lettres patentes du roi, ne lui permit pas de la présenter à l'archevêque.

Ses ennemis, dont le nombre paraissait augmenter en raison de ses succès, furieux de voir désertier un sujet qui promettait de faire honneur à l'ordre des Carmes, lui suscitèrent des tribulations de plus d'un genre : l'astuce, le mensonge, la calomnie, tout fut employé pour le perdre ; écoutons Pyrard raconter lui-même un piège lui tendu par une main occulte et duquel il eut de la peine à se tirer, tant était grande la puissance de Beaumont, archevêque de Paris.

« Un jour, j'allais dîner dans une auberge au faubourg St.-Germain, un homme assez mal vêtu, dans le costume d'un cuistre de collège, vint se placer à côté de moi, me dit quelques mots auxquels je répondis laconiquement. Il faisait chaud, j'avais sorti mon mouchoir de la poche ; cette homme glissa une fourchette dans cette poche, la servante vint relever mon couvert, me remit mon mouchoir, que cet homme en s'en allant, avait fait tomber du banc où nous étions assis, et que je remis dans cette poche ; elle me dit, en faisant son ouvrage, que cet homme était un coquin ; il est plus que probable qu'elle l'avait vu faire le coup ; je ne fis que peu ou point d'attention à ce propos que je mis sur le compte de quelqu'indécence commise par cet homme envers cette fille. Je sortis : arrivé dans la rue, je revis à quelques pas ce même homme parlant avec un autre qu'il quitta quand il m'aperçut. Cet autre me laissa passer, me suivit quelques

» pas, et m'arrêta quand il vit la garde qui descendait ;  
» la garde et lui me conduisirent chez le commissaire ,  
» j'y étais que je ne savais encore pourquoi ; on me  
» fouilla et sous mon mouchoir se trouva la fatale four-  
»chette ; on envoya chercher l'aubergiste avec une  
» autre servante ; la fourchette fut reconnue, le procès-  
» verbal en fut dressé. Atterré par cette aventure, le  
» dépit, le désespoir m'avait ôté tout moyen de réflé-  
»chir. Revenu à moi, je demandai de me lire ce  
» procès-verbal et d'envoyer chercher cette autre ser-  
» vante qui avait nommé ce scélérat un coquin : on me le  
» refusa ironiquement et l'on me conduisit au séminaire  
» St.-Lazare, maison de force, où M. de Sartine prési-  
» dait et où l'archevêque avait plus d'une victime. »

Pendant son séjour à Paris, Pyrard fit de nombreuses recherches dans les archives de la marine pour tâcher de récupérer quelques débris de la fortune de son grand oncle, François Pyrard de la Val, célèbre navigateur, auteur d'un Voyage aux Maldives, publié par le savant Jérôme Bignon. Un jour que de Sartine faisait sa tournée à St.-Lazare, il demanda à notre Pyrard s'il était le même pour lequel M. de la Janière lui avait parlé, et sur la réponse affirmative de notre compatriote, il lui dit : *Eh bien donc la pénitence est assez longue, le coupable se trouvera, mais vous ne pouvez rester à Paris, M. l'archevêque ne le veut pas.*

Après un séjour de quinze années à Paris, desquelles cinq furent employées au collège des Carmes, sept autres à professer la philosophie, trois autres encore à ses licences, Pyrard revint dans sa patrie où des nouvelles persécutions l'attendaient, au lieu du repos et de la tranquillité qu'il croyait y trouver.

Dès que son retour fut connu, les Carmes, secondés par l'abbé Marcy, curé de Stembert, dans laquelle paroisse ses parens étaient retournés demeurer, firent citer Pyrard au Synode, où l'on exigea sa bulle de sécu-

larisation , qu'il produisit et qu'il n'a jamais pu récupérer ainsi que d'autres pièces à l'appui ; il fut condamné pour défaut de publication et le 30 juillet 1774, décrété de prise de corps ; mais averti à temps du danger dont il était menacé et pour s'y soustraire , Pyrard se constitua prisonnier chez les pères *Capucins* de Verviers, croyant que l'orage s'apaiserait et que là il serait plus à portée de se défendre contre ses ennemis qui paraissaient tous les jours plus acharnés à sa perte , mais trompé dans son attente, et voyant qu'aucun accommodement n'était possible , Pyrard quitta sa prison , se retira d'abord à Francfort où il fut accueilli favorablement ainsi que dans d'autres villes d'Allemagne. Nommé successivement conseiller du prince de Hesse-Hombourg, de l'ordre de l'Étoile polaire de Suède , distinction que n'avait encore obtenu aucun prêtre catholique, des Académies de Stockholm, de Munich, de Gothenbourg, de Brunswick Lunebourg, des sociétés littéraires de Burghausen , de Hombourg et d'autres sociétés savantes , partout accueilli avec la plus grande distinction, Pyrard parcourut une grande partie de l'Allemagne , fut se fixer en Prusse où Frédéric-le-Grand le reçut de la manière la plus honorable, ainsi qu'il conste des lettres lui écrites par ce monarque philosophe et où Pyrard s'acquit une réputation distinguée et vécut dans la plus grande intimité avec le prince Henri de Prusse.

En 1777 , Pyrard , plus connu sous le nom d'abbé du Val Pyrau , publia l'*Eloge de Nicolas Sahlgren* , commandeur de l'ordre de Vasa et directeur de la compagnie des Indes , 1 vol. in-4° , Berlin , lequel fut grandement loué dans les journaux , voir l'*Esprit des Journaux* le compte rendu de cette production. Au sujet de cet éloge, Frédéric II lui fit écrire ce billet :

« M. l'abbé Duval Pyrau. Les vrais citoyens méritent bien que leur nom passe à la postérité. C'est un juste

» tribut qu'on doit à leurs vertus ; et il est honorable à  
» l'humanité de le leur offrir. Vous venez de vous ac-  
» quitter de ce devoir par l'éloge du sieur Sahlgren , et  
» tout le monde sage applaudit à vos soins. Je me mets  
» de ce nombre , et je suis bien sensible aux hommages  
» que votre cœur m'offre de nouveau, à cette occasion.  
» Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne  
» garde.

» Postdam, ce 6 d'octobre 1777 (*Signé*) **FRÉDÉRIC.** »

En 1780, le roi de Prusse lui fit une pension annuelle de six mille florins pour les services importants qu'il avait rendus à la Prusse, est-il dit. Cette pension lui donna le moyen de reconnaître en partie les avances considérables que lui avait fait sa famille, pendant son séjour en France, son emprisonnement et son départ pour l'Allemagne, pension qui lui fut exactement payée jusqu'en 1796, époque de son retour définitif dans sa patrie.

En 1782, Pyrard obtint du roi la permission de revenir dans son pays jouir paisiblement de l'état d'aisance qu'il devait à la munificence de ce souverain et à ses honorables travaux, mais la rage de ses ennemis qui n'était qu'assoupie par le défaut d'objet sur lequel elle put s'exercer, se reveilla avec plus de force encore ; et les Carmes, espérant recouvrer une proie leur échappée, renouvelèrent leur persécution avec plus de force que jamais, ce qui força Pyrard de quitter de nouveau sa patrie jusqu'à l'époque de la révolution de 1789 ; mais ses principes déplurent également aux patriotes, il fut menacé, injurié et poursuivi. Il se retira pendant quelque temps à Hodimont (Limbourg), et delà à Aix-la-Chapelle, où il publia quelques brochures contre le congrès franchimontois.

Pyrard ne jouit de quelque repos que pendant le séjour des troupes prussiennes dans le pays de Liège, et l'on peut dire que ce court espace fut un temps de

bonheur et de prospérité pour son village (ses parens s'étaient établi à Heusy depuis plusieurs années) qu'il édifiait par sa piété et par ses vertus, ne laissant aucun malheureux sans lui porter du secours ; mais les Prussiens ayant quitté le pays, ses ennemis recommencèrent leur poursuite, voulurent même lui interdire la célébration de la messe, débitant sur son compte les calomnies les plus révoltantes, l'un entr'autre (Marcy, curé de Stembert) ne rougit pas de dire dans la sacristie de son église que le *père Pyrard* avait été *maître d'école à Postdam*, qu'il était rappelé en Prusse, que peut-être il y serait *pendu*, que les meubles qu'il avait amenés avec lui à Heusy étaient des dépouilles de la Hollande *qu'il avait pillées*.

En 1795, lorsque la paix fut conclue entre la république française et le roi de Prusse, Pyrard revint encore une fois à Heusy, muni d'un passeport du maréchal de Mollendorff, à dessein de lui faire garantir ses propriétés qu'on disait avoir été pillées et détruites pendant le séjour des Français ; mais de nouveaux chagrins l'attendaient : à peine est-il arrivé, que des mal intentionnés l'attaquent et lui font de violens outrages ; il n'en fut délivré que par la protection que lui accorda le français Lamarche, ensuite de la lettre que lui écrivit Pyrard et qui est ainsi conçue :

« Citoyen général ; depuis quinze ou seize ans, je suis au service de Frédéric l'Unique et de son auguste successeur Frédéric Guillaume. Ces monarques payèrent dans tous les temps mon respect, mes services et surtout mon attachement, par des bienfaits que je partageais avec mes proches. Ces services, toujours avoués par la probité, jamais rendus aux dépens de mon pays, m'honorent comme homme et ne blessèrent jamais ma qualité de citoyen. Si la France est aujourd'hui en mésintelligence avec ces princes, la France n'avait rien à me prescrire quand je reçus ces

» bienfaits , et si la France a acquis des droits à mon  
» obéissance , elle n'a sûrement pas acquis celui de me  
» rendre injuste. Non, citoyen général, jamais ce que  
» l'honneur défendit ne fut une vertu , et jamais lois  
» sacrées ne prescrivirent le crime : ma patrie, quelle  
» qu'elle soit , n'a besoin ni de lâches ni d'ingrats , ni  
» ne peut forcer à le devenir , et quelles que soient les  
» lois , elles couvriront de leur ombre , l'honneur de  
» ses enfans , où elles ne seront pas longtemps intactes.  
» Ainsi le veut la nature , ainsi l'ordonne le ciel. Si la  
» patrie me rejette , quand je lui offre un pain que le  
» roi de Prusse me donne , je pleurerai sans doute sur  
» l'erreur de ma mère , mais mon devoir parle pour mon  
» père. Je ne trahirai jamais mon pays , mais je resterai  
» fidèle à Frédéric Guillaume , tant que ce monarque  
» daignera me réclamer. Je serai honnête pour être  
» juste et reconnaissant pour être Liégeois , n'est-ce  
» pas cela que Paris veut que Liège soit pour la France. »

En 1799 Pyrad , accusé d'entretenir une correspondance criminelle avec le cabinet de Berlin , fut arrêté et conduit dans les prisons de Verviers. Cette affaire qui n'était pas de la compétence d'un tribunal correctionnel , le conduisit sur les bancs des accusés au criminel à Liège et après des débats qui durèrent près de deux jours , dans lesquels lui-même lut un long mémoire apologétique qu'il avait rédigé , le jury prononça un verdict d'acquittement. Mis en liberté le 11 octobre , Pyrad retourna à Heusy , où il porta avec lui le germe de la maladie qui le conduisit au tombeau le 8 juin de l'année suivante 1800 , âgé de 62 ans 8 mois.

Outre l'*Eloge de Sahlgren* ci-devant mentionné , l'abbé Duval Pyrau a publié :

1° *Accord de la Religion et des rangs* , un vol. petit in-8°. Francfort et Leipsig 1775. Discours prononcé par l'auteur à l'occasion de sa réception à la société électorale des mœurs de Bavière.

2° *Discours philosophique sur le principe et la nature de nos hommages à la mère de Dieu*, petit in-8°. Francfort-sur-le-Meyn, 1775.

3° *L'Education virile donnée en peinture par quatre tableaux inventés par M. Riviera traduite de l'italien, par M. l'abbé du Val Pyrau, de plusieurs académies et sociétés savantes*, in-4°. Francfort, imprimerie d'Andrée, 1776.

Depuis le supplément à la *France Littéraire* de 1769 jusque compris Barbier et Querard, tous ceux qui ont mentionné ce livre lui donnent le format in-8°, mon exemplaire est in-4°.

4° *Catéchisme de l'homme social*, 2 parties, un vol. petit in-8°. Francfort, 1776. Ouvrage accueilli avec distinction par l'impératrice de Russie, et que l'on met sur la même ligne que les célèbres *Entretiens de Phocion*, quelques-uns même le placent au-dessus du livre de Mably.

5° *Aristide*, in-8°. Yverdun, 1777.

Livre que l'on a comparé à *Bélisaire* auquel il est inférieur pour le style, mais qu'il laisse bien loin derrière lui pour le raisonnement et les grands traits de vertu qu'il mentionne.

*Agiatis*, in-8°. Yverdun, 1778. Nouvelle édition sous ce titre : *Agiatis, reine de Sparte*, histoire morale, in-8°. Lausanne, 1782.

6° *Le Patriotisme en action, ou Eloge historique de Jonas Alstromer, conseiller de la chambre de commerce de Suède, chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire, membre de l'Académie des Sciences de Stockholm*, in-4°, avec le portrait d'Alstromer. Berlin, 1784. Livre d'un mérite inférieur à l'éloge de *Nicolas Sahlgren*.

M. Querard attribue à l'abbé du Val Pyrau le : *Journal du Voyage et anecdotes de M. le comte de Falkenstein en France*, in-8°. Francfort, 1777. Je doute que cette production soit sortie de la plume de notre savant Verviétois.

Cette notice est due à l'obligeance de M. Massau, père, de Verviers, qui possède l'original de la lettre du grand Frédéric ci-dessus relatée.

1800. **ANSIAUX** (*Emmanuel-Antoine-Joseph*), littérateur, naquit à Liège le 1<sup>er</sup> janvier 1761. Son père qui occupait la place de syndic de la chambre des comptes de S. A. C. le prince de Liège, l'ayant destiné à la magistrature, il s'adonna de bonne heure, avec assiduité, à l'étude de la jurisprudence. Le droit romain et le droit coutumier de sa patrie lui devinrent familiers, et en peu d'années, on put le classer parmi les avocats les plus distingués de Liège. Hoensbroech, voulant se l'attacher, lui conféra les emplois honorables de conseiller de sa chambre des comptes et du conseil ordinaire. Forcé de quitter les foyers paternels en 1794, il se retira en Allemagne. Il obtint durant son exil, le titre d'historiographe de l'Ordre noble de St. Hubert, et S. A. la princesse de Wurtemberg le nomma son conseiller ordinaire. Miné par une maladie lente déterminée par une mauvaise constitution, la mort l'enleva dans la ville de Munster, le 27 février 1800, à peine âgé de 40 ans. On a de lui :

1<sup>o</sup> *L'Heureuse Délivrance* (1780), comédie en prose, qui est une satire assez ingénieuse et trop mordante peut-être, quoique vraie, contre St.-Péravi, poète français, qui mourut à Liège, de misère et dans la crapule.

2<sup>o</sup> *Éloge historique de Vazon, évêque de Liège au 11<sup>e</sup> siècle*; couronné par la Société d'Émulation en 1785.

3<sup>o</sup> *Aperçu des motifs des réclamations contre l'organisation actuelle de l'ordre équestre du pays de Liège et du comté de Looz*, 1792.

Emmanuel Ansiaux est encore auteur de quelques *petits opuscules*, qui ont été insérés dans l'*Esprit des journaux*, entr'autres d'un *Éloge* intéressant, de Charles de Méan, jurisconsulte.



**ANSIAUX** (*Nicolas-Antoine-Joseph*), né à Ciney, docteur en médecine de l'ancienne Université de Louvain dans laquelle il se distingua. Il acquit en peu de temps une des plus belles renommées du pays de Liège; il fut nommé médecin du prince-évêque de Liège où il vint s'établir vers l'année 1784. Il s'occupa constamment de son art, et remplit les fonctions de président de la société libre des sciences physiques et médicales de Liège; il était, en outre, membre de plusieurs sociétés savantes. Il fut nommé président du bureau central de vaccine. Il a longtemps occupé la place de médecin en chef des hospices civils de Liège. Le docteur Ansiaux est mort en avril 1825, âgé de 80 ans.

**ANSIAUX** (*Nicolas-Gabriel-Antoine-Joseph*) est né à Ciney le 6 juin 1780.

En 1794, il suivit son père en Allemagne. De retour de cette émigration, il résolut de se livrer à l'exercice de la chirurgie. Liège manquait d'école; N. Ansiaux chercha, dans les hôpitaux et les études privées, à s'initier aux premières connaissances de l'art de guérir. Il se rendit bientôt à Paris, y suivit les leçons des grands maîtres et ne tarda pas à se signaler par divers travaux. En 1803, il subit, d'une manière peu commune, les examens qui conduisent au doctorat, et défendit une thèse *sur l'opération césarienne et la section de la symphyse des pubis*.

Revenu à Liège, N. Ansiaux se livra avec ardeur à la pratique de l'art chirurgical : il eut de nombreuses difficultés à vaincre; la médecine opératoire étant à peine connue à Liège, il chercha tous les moyens de triompher de la répugnance qu'éprouvaient les malades pour se laisser guérir, répugnance qui provenait en grande partie, de ce que jusqu'alors on n'avait pas osé

pratiquer les opérations difficiles et que l'inhabileté des chirurgiens de cette époque faisait échouer celles que l'on essayait parfois.

N. Ansiaux recueillit chez lui des malheureux, les guérit en lessoumettant à des opérations inconnues dans son pays. Ses nombreux succès lui acquirent bientôt la confiance générale, et lui firent obtenir la place de chirurgien en chef du grand hôpital civil de Liège, dit *de Bavière*.

Il introduisit dans cet établissement, et avec le concours de l'administration, de grandes améliorations, parmi lesquelles on peut citer les suivantes :

*Séparation entière du service chirurgical et du médical.*

*Nomination d'un élève interne*, emploi qui n'existait point.

*Cahier de visite pour la prescription des médicaments et des alimens.*

N. Ansiaux fonda avec monsieur le professeur Comhaire, une *école de chirurgie* à laquelle un grand nombre d'élèves vinrent puiser les connaissances nécessaires au praticien. L'instruction donnée dans cette école attira l'attention du gouvernement français, qui admit aux examens devant la faculté de médecine de Paris, les étudiants munis de certificats prouvant qu'ils avaient fait un temps d'étude double de celui exigé pour les élèves de l'école du gouvernement : les jurys médicaux, les commissions d'examen pour le service sanitaire des armées reconnaissaient la valeur des certificats délivrés par ces deux professeurs ; cette école n'a cessé que lors de l'installation de l'Université de Liège, en 1817, où N. Ansiaux fut nommé professeur ordinaire, chargé de l'enseignement de la chirurgie et de la médecine légale.

N. Ansiaux remplit successivement les fonctions d'ins-

pecteur de salubrité publique et de membre de la commission médicale provinciale; il ne se borna pas à remplir des emplois qui avaient du rapport avec l'art qu'il professait avec distinction, il aimait les arts, il s'en occupa constamment d'une manière active; il était membre de la commission de surveillance du Conservatoire royal de musique.

Les divers emplois qui furent confiés à N. Ansiaux ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ardeur à l'étude des sciences médicales; parmi ses travaux on peut citer avec éloge les suivants :

*Nouvelle opinion sur la rupture du plantain grêle (en 1800), basée sur l'expérience;* elle consiste à démontrer qu'on prenait pour la rupture du plantain grêle, celle de quelques fibres des jumeaux ou solaires; cette opinion a été adoptée par les chirurgiens les plus distingués de la France.

*Dissertation sur l'opération césarienne et la symphysiologie (1803).* Cette thèse, qui a eu deux éditions, renferme des faits et des expériences propres à l'auteur, et qui ont été cités par ceux qui ont, depuis cette époque, écrit sur l'art des accouchemens. N. Ansiaux peut être considéré comme un de ceux qui ont le plus contribué à déterminer les cas où il couvient de pratiquer l'opération césarienne et ceux qui exigent la symphysiologie.

En 1806, il fit connaître un nouveau procédé pour opérer la *fistule lacrymale*, cette méthode est peu différente, quant au mode opératoire, de celle que le célèbre Dupuytrein adopta plus tard; mais il existe cette différence que Dupuytrein, après avoir opéré, pensait avoir tout fait, tandis que N. Ansiaux, convaincu qu'il fallait, en outre, guérir les parties malades, dirigeait un traitement local contre l'affection qu'il voulait combattre.

En 1813, il administra, le premier, contre les ma-

ladies vénériennes, le *deutoxide de mercure, en frictions*. Ce mode de traitement compte de nombreuses guérisons, il a l'avantage d'être fort peu coûteux. La même année, il conseilla l'emploi de la *potion dite de Chopart, contre la gonorrhée commençante*.

En 1816, N. Ansiaux publia la première édition de sa *Clinique chirurgicale*; cet ouvrage a généralement été fort estimé, les Allemands l'ont traduit dans leur langue.

En 1829, N. Ansiaux a publié une deuxième édition de ce travail.

Cette *clinique chirurgicale* renferme des observations importantes et des réflexions judicieuses qui ont fixé l'attention des hommes les plus distingués de notre époque.

N. Ansiaux a cherché à approfondir l'étude de la *médecine légale*: il se proposait de publier un ouvrage sur cette matière et attendait que de nouvelles lois promises fussent promulguées.

Tant de travaux ne pouvaient rester sans récompenses scientifiques.

En 1811, le gouvernement français lui décerna une médaille pour récompenser son zèle à propager la vaccine.

La société minéralogique de Jéna lui décerna le titre de membre honoraire.

Les sociétés de médecine de Liège, de Paris, de Toulouse, d'Amsterdam, de Groningue, de Bruxelles, de Louvain, etc., l'inscrivirent au nombre de leurs associés correspondants.

N. Ansiaux a succombé à une affection du foie, le 24 décembre 1834. On s'est empressé de lui rendre les honneurs qu'il avait si justement mérités.

Ses collègues et ses amis firent frapper en son honneur une médaille destinée à rappeler les services qu'il a rendus à son pays et dont un des plus grands,

sans doute, est d'avoir élevé, à Liège, par son seul talent, la chirurgie au point où elle est placée dans les villes les plus célèbres de l'Europe.

Ses deux fils, aussitôt après sa mort, firent prendre l'empreinte de ses traits; un masque dont des exemplaires ont été donnés aux amis d'Ansiaux, a été achevé par M. Herman, sculpteur. Cet artiste a terminé avec beaucoup de talent le buste du chirurgien liégeois. Il a su vaincre les difficultés presque insurmontables qui l'entouraient. M. Herman n'avait vu qu'une seule fois M. Ansiaux, il a dû se diriger pour faire ce travail, demandé par les fils de notre professeur, d'après le masque des portraits peu ressemblans, si ce n'est la lithographie que l'on doit à M. Jehotte de Paris, et enfin d'après les conseils des parens et des amis de N. Ansiaux.

Un modeste monument, hommage de ses fils, lui est élevé au cimetière de Robermont. La partie supérieure de cette pierre tumulaire présente une urne funéraire, la partie moyenne est réservée pour une simple inscription, et la partie inférieure offre une couronne de lauriers avec le flambeau de la vie et le bâton d'Esculape renversés.

L'Université, les hospices, le Conservatoire de musique, la Société d'Emulation, ont reçu des modèles du buste dont il vient d'être parlé. La commission administrative des hospices a décidé que celui qu'elle possède sera placé dans la salle de chirurgie (celle des hommes) de l'Hôpital de Bavière.

La Société d'Emulation a résolu de faire inscrire son nom dans la grande salle à côté de ceux des hommes qui ont illustré notre pays.

Les publications faites par N. Ansiaux sont les suivantes :

1° *Dissertation sur l'opération césarienne et la section de la symphyse des pubis* (deux éditions).

2° *Clinique chirurgicale* (deux éditions).

3° *Oratio de chirurgiæ studio ejusque dignitate et gravitate*, 1817.

4° *Précis des mémoires du docteur Pfeffer* (conjointement avec M. le professeur Destriveaux, 1821).

5° *Discours sur la médecine légale*, 1824.

6° *Divers articles de journaux de médecine*.

**ANSIAUX** (*Nicolas-Joseph-Victor*), fils du précédent, né à Liège en 1802, fut reçu docteur en médecine, en chirurgie et en accouchemens, à l'Université de Liège. Après avoir soutenu une *thèse sur la fistule lacrymale*, il se rendit à Paris pour y acquérir des connaissances plus vastes. Présentant à Dupuytrein son diplôme de docteur afin d'obtenir une carte d'entrée pour l'Hôtel-Dieu, le célèbre professeur de Paris lui demanda à trois reprises son nom, son lieu de naissance indiqués dans le diplôme, et exigea sa dissertation dont le titre était aussi transcrit sur le diplôme.

Dupuytrein était probablement désireux de savoir de quelle manière avait été traité par Ansiaux fils, un sujet dont Ansiaux père et lui s'étaient spécialement occupés à des époques différentes.

De retour de Paris, Ansiaux se livra à la pratique de son art. Il fut nommé en 1825, chirurgien-adjoint des hôpitaux civils de Liège. Dès-lors, il donna des cours particuliers sur la chirurgie jusqu'en 1828, époque à laquelle il fut appelé à remplir les fonctions de lecteur près la faculté de médecine de l'Université de Liège, faculté dont il est membre et près de laquelle il enseigne une partie de la chirurgie. On lui a confié, depuis la mort de son père, les fonctions de chirurgien en chef de l'Hôpital de Bavière.

Il a publié en 1827 un *Manuel des bandages et appareils*. Liège, Desoer, 1827, in-18.

Il est membre de la Société d'Emulation de Liège et des Sociétés de médecine de Louvain, Bruxelles et Gand.

**ANSIAUX** (*Jean-Joseph-Eléonore-Antoine*), peintre d'histoire, membre des sociétés philanthropique et des enfans d'Apollon de Paris, et membre honoraire de la Société d'Emulation de Liège, né à Liège, en 1764, d'une famille distinguée dans le barreau, est un des nombreux exemples d'enfans qui ont contrarié le vœu de leurs parens dans le choix d'un état, et dont les succès ont justifié la vocation. Après quelques études préparatoires, il s'appliqua à la science du barreau, qu'il quitta bientôt pour prendre des leçons de dessin, où le portait un goût invincible. Ses succès furent aussi rapides qu'étonnans; et, dès l'âge de 17 ans, il reçut des mains du prince de Liège, qui venait de fonder une académie de peinture dans sa capitale, la médaille d'or destinée au premier prix de dessin. La réputation, dont jouissait l'école flamande, le détermina à faire le voyage d'Anvers pour l'étudier. Il y fit la connaissance d'un jeune français qui lui vanta l'école de Paris, et le décida à y terminer ses études. Enchanté des chefs-d'œuvre des David, des Vincent et des Regnault, il voulut étudier les principes de ces grands maîtres et s'attacha à l'école de Vincent. Les médailles qu'il remporta dans différens concours attestèrent et son application et ses succès. Il ne lui manquait, pour perfectionner son talent, que de voyager en Italie; il était prêt à partir, lorsque des obstacles invincibles s'y opposèrent. Il s'en dédommagea en étudiant les chefs-d'œuvre amenés dans la capitale par les victoires des armées françaises. Des *portraits en pied* commencèrent la réputation de M. Ansiaux. Entr'autres *portraits de femmes*, on distingua surtout celui de M<sup>lle</sup> Mezerai; on cita encore celui du *maréchal Kellermann* comme un des meilleurs de la collection des portraits des *maréchaux*. Cet artiste ne marcha plus ensuite que de succès en succès. Après avoir été cité par l'Institut comme un des peintres qui méritaient le plus d'être

employés par le gouvernement, il fit le *Retour de l'enfant prodigue*, placé à l'hôtel-de-ville d'Hoye, pour lequel il reçut une grande médaille. Il exposa, au salon de 1821, un tableau de grande dimension représentant *Saint Jean reprochant à Hérode sa conduite licencieuse*; un second tableau *Jésus bénissant les enfans*; et enfin une troisième composition, où l'on voit *Moyse sauvé des eaux*. Il exposa encore les *portraits* de plusieurs hommes célèbres, où l'on remarqua la plus frappante vérité jointe à la plus parfaite ressemblance. On a vu aussi à la même époque, dans l'atelier de M. Ansiaux, une *Flagellation* de grande proportion pour la cathédrale de Metz, et un petit tableau de l'*Annonciation de la Vierge* pour l'infirmerie de Marie-Thérèse. L'exposition de 1824 doit aussi à M. Ansiaux le tableau de *Saint Paul à Athènes*; ce tableau, de grande dimension, produit l'effet le plus pittoresque. C'est saint Paul, qui, allant à l'Aréopage, rencontre sur son chemin un autel sur lequel était écrit *au Dieu inconnu*. Ces mots furent le texte de la harangue du saint apôtre. Cet artiste infatigable a fait dans le genre gracieux une foule de tableaux qui ont été recueillis dans des cabinets d'amateurs, et dont quelques-uns se trouvent peut-être encore dans son atelier. Ils lui assurent, ainsi que ses tableaux de grande dimension, un rang distingué parmi les peintres de l'époque.

Voici la liste de ses autres ouvrages :

1° *St. Paul haranguant les Athéniens*; pour la chapelle de l'école polytechnique, placé maintenant à St.-Etienne du Mont, 1824

2° *L'Adoration des Mages*; pour la cathédrale du Mans, 1826.

3° *La Résurrection de N. S.*; pour la cathédrale d'Amiens, 1826.

4° *L'Élévation en Croix*; pour la cathédrale d'Angers, 1827.



5° *Le Crucifiement de N. S.*; pour l'église de Saint-Germain en Laye, 1828.

6° *La Clémence de Napoléon envers la princesse de Hartzfeld*; qui lui mérita la croix de la Légion d'Honneur en 1833.

7° *Jésus expirant sur la Croix*; pour l'église de Villeneuve-St.-Georges près Paris.

8° *Assomption de la Vierge*; pour l'église de Lône, département de l'Aine, 1835.

9° *La Peste de Milan*; pour l'église de Gorée au Sénégal.

10° *Assomption de la Vierge*; pour les dames Sainte Marie, au faubourg St.-Honoré, à Paris.

11° *Ste. Marthe apparaissant aux religieuses de Ste. Marthe*; 1836.

12° *Quatre Muses*; pour Constantinople.

13° *Une Ste. Ursule*; pour la ville de Thorn.

14° *Le Réve de Paris*, 1833.

1801. DELLE PLANQUE (N.), né à Liège, en 1746, fut professeur de harpe à Paris, et mourut dans cette ville en 1801. Il a fait graver plusieurs ouvrages de sa composition, depuis 1775 jusqu'en 1796. Les plus connus sont :

1° *Sonates pour la harpe*. Op. 1.

2° *Sonate avec accompagnement de violon*. Op. 2.

3° *Airs variés pour la harpe*. Op. 4.

4° *Marche variée*.

5° *Pot-pourri*.

6° *Sonate avec accompagnement de violon et basse*.

1801. THÉROIGNE de MÉRICOURT, courtisane fameuse par le rôle sanguinaire qu'elle a joué dans la révolution française, reçut le jour, en 1760, d'un riche cultivateur des environs de Liège. Cette fille jeune, jolie, brune, de taille moyenne, portait sur

son visage les caractères de la vivacité et de l'audace , elle avait une éducation soignée , était musicienne , et ne lisait que des ouvrages de politique. Par suite d'une première faiblesse dans son village , elle s'enfuit de la maison paternelle et vint à Paris , où livrée aux plus grands désordres , elle ruina plusieurs courtisans. Sa dernière conquête fut le financier M. de Percans , qui , dès l'an 1788 , la délaissa. Théroigne joua un certain rôle pendant les premières années de la révolution française ; avec son costume de drap bleu , son chapeau sur l'oreille , sa badine à la main , et quelquefois des pistolets dans ses poches , on la voyait d'habitude assister aux séances de la Convention nationale , dans les clubs , surtout aux Jacobins , chez lesquels elle fit la motion d'accorder les droits politiques à son sexe. Elle figurait partout où éclataient des troubles. Liée avec divers chefs du parti populaire , elle les servit utilement dans la plupart des émeutes , et contribua surtout , le 5 octobre 1789 , à Versailles , à corrompre le régiment de Flandre , en conduisant , dans les rangs , d'autres filles dont elle avait la direction , et distribuant de l'argent aux soldats. Veitard , prêtre de Clermont , déposa l'avoir vue , le 5 au matin , vêtue d'une redingotte rouge , s'acquitter de cette commission , en puisant dans une corbeille des paquets préparés d'avance. En 1790 , on l'envoya dans le pays de Liège , pour travailler avec Bonbecarère à y soulever le peuple , mais les Autrichiens l'arrêtèrent en janvier 1791 , et elle fut conduite à Vienne , accompagnée de deux officiers. On l'enferma d'abord dans une forteresse , et , sur le rapport des commissaires chargés de l'interroger , l'empereur Léopold désira la voir , l'entretint quelque temps , et la fit remettre en liberté dans le courant de novembre , avec défense de reparaitre sur le territoire autrichien.

Au mois de janvier 1792 , elle revint à Paris , et se

montra de nouveau sur la scène de la révolution. On la remarqua , le 26 et le 27, dans les tribunes et sur la terrasse des Tuileries, où elle harangua les groupes avec audace, pour les ramener au modérantisme et aux principes de la constitution ; mais les Jacobins d'alors , qui crurent pouvoir s'en servir, l'endoctrinèrent à leur tour, et lui firent oublier bien vite les maximes constitutionnelles qu'elle avait reçues de ses premiers instituteurs. Dès-lors, on la vit paraître, la pique à la main, à la tête d'une armée de femmes , haranguer souvent dans les clubs, et se signaler surtout , le 10 août 1792. Ce fut elle qui fit massacrer ce jour-là Suleau et cinq autres personnes dans la cour des Feuillans. Voici comment Prudhomme s'exprime à ce sujet :

« La trop fameuse Théroigne , en habit d'amazone ,  
des pistolets à la ceinture, un sabre nu à la main ,  
était venue dans le corps-de-garde réclamer ses six  
victimes, au nom du peuple, pour être immolées. »

Les journaux attachés à la monarchie lui ont donné une grande réputation , par les nombreuses plaisanteries dont ils l'ont rendue l'objet. Ils la représentèrent comme aspirant à la main de M. *Populus* , puis ils célébrèrent cette union , qui n'a jamais existé. La *Biographie des femmes célèbres* rapporte, que notre héroïne ayant été fouettée par des femmes dont elle voulait contenir la fureur, cet affront lui fut si sensible, qu'elle renonça entièrement à la révolution , et que ses facultés intellectuelles en furent altérées ; en effet , elle fut mise , pendant la terreur même , dans une maison de folles au faubourg St.-Marceau, et l'on trouva, dans les papiers de St.-Just , une lettre d'elle, sous la date du 26 juillet 1794 , dans laquelle on voit le dérangement d'une tête égarée. Elle mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris , en 1801 , âgée de 41 ans.

Durant sa carrière politique, Théroigne de Méricourt ne fréquentait que des hommes, et surtout les mem-

bres les plus distingués de l'Assemblée nationale. Dans son accent liégeois, elle disait : *Je n'aime pas les femmes franssesses*, etc.

Toutes les Biographies parlent de cette femme malheureusement célèbre. Consulter à son sujet : *La jolie Liégeoise, correspondance recueillie par le vicomte de V...y*. Paris, chez Allardin, 1836, 2 vol. in-8°.

1802. GRANDJEAN (*Henri*) ; chirurgien oculiste, né au village de Blegné, commune de Trembleur, comté de Dalhem, le 23 décembre 1725, d'un père, chirurgien distingué, qui lui donna les premiers élémens de son art. Grandjean vint à l'âge de 17 à 18 ans faire ses cours à Paris, et entra à l'Hôtel-Dieu, comme gagnant maîtrise, en 1752, sous le célèbre Moreau, dont il se fit remarquer par son aptitude et ses dispositions. Il s'adonna particulièrement à la chirurgie oculaire, et devint l'élève et l'ami du savant Daviel, qui le premier a fait l'opération de la cataracte par extraction. Grandjean la simplifia, et fut le premier qui fit l'extraction de la membrane cristalline sans extraire le cristallin. Ses qualités personnelles et ses talens extraordinaires lui attirèrent la confiance de ses maîtres, l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connaissaient. Il devint l'ami intime de La Martinière, premier chirurgien du roi, qui le fit connaître à Louis XV. Ce monarque le nomma son chirurgien oculiste et celui de toute sa famille. Il fut continué dans les mêmes fonctions par Louis XVI, qui le décora du cordon de l'ordre de St. Michel, en récompense des services qu'il rendait à l'humanité. Une circonstance, à laquelle cette nomination donna lieu, prouve combien Grandjean avait de déférence et de vénération pour celui à qui il devait ses premières leçons. Aussitôt qu'il eut reçu le cordon, il partit pour Versailles, où il arriva avant le retour du courrier ; et s'adressant d'abord

à La Martinière , il lui observa qu'il ne pouvait porter le cordon noir avant que M. Moreau, son ancien maître et son ami, en eût été décoré. M. La Martinière l'approuva et l'accompagna chez le roi, à qui M. Grandjean dit avec sa franchise ordinaire : « Sire, vous avez eu la bonté de m'envoyer le cordon de l'ordre de St. Michel, mais j'observe à votre majesté que le célèbre Moreau n'en est pas encore décoré, et qu'il m'est impossible de le porter avant lui. » Le roi admirant cette délicatesse, le chargea de remettre lui-même le cordon à M. Moreau, et lui promit que la première nomination serait pour lui : ce qui se réalisa en 1782. C'est par lui que le collège de chirurgie fut ouvert. Grandjean fit avec succès trois opérations de cataractes à trois aveugles-nés, conjointement avec son frère Guillaume. Ces enfans furent présentés au roi, qui leur fit donner à chacun 25 louis. Grandjean a donné la lumière à 114 aveugles-nés, et traitait gratuitement les pauvres deux fois par semaine, et même tous les jours, lorsqu'il s'agissait de maladies graves. Il a laissé différentes pommades très-précieuses pour les maladies des paupières. Il est mort à Paris en 1802, âgé de 78 ans. On lui doit un *Recueil inédit d'observations*. Il a laissé pour son successeur M. Masson-Grandjean, son élève et son parent.

GRANDJEAN (*Guillaume*), frère puîné du précédent, mort le 28 octobre 1796, à 66 ans, apprit de son frère les premiers élémens de son art, l'exerça concurremment avec lui, et y acquit aussi, à l'aide de ses conseils, beaucoup de réputation. Il avait été nommé son survivancier, en 1782, par Louis XVI.

1803. CORSWAREM de LOOZ (*Guillaume-Joseph, duc de*), issu d'une des plus nobles et anciennes familles du pays de Liège, entra au service de l'Autriche.

Il se distingua dans la guerre de sept ans , et obtint , de l'impératrice , qui était bien aise de récompenser son dévouement , le titre de duc et la croix de Marie-Thérèse. Sous le consulat , il se fit admettre parmi les princes qui devaient être indemnisés pour les pertes qu'ils avaient faites sur la rive gauche du Rhin , et obtint , à ce titre , dans l'évêché de Munster , quelques baillages en souveraineté.

Il a publié : 1° *Recherches sur le légitime gouvernement des comtés de Looz, de Horne et de Nyel*, 1 vol. in-8° de 300 pages, traduit en allemand, par Gœll. Hoffman ; 2° *Notes historiques sur la maison de Looz*.

1803. PAQUOT (*Jean-Noël*), l'un des hommes les plus érudits de la fin du 18<sup>e</sup> siècle, naquit à Florennes, petite ville de la principauté de Liège, le 22 juillet 1722, de Noël Paquot et de Jeanne-Isabelle d'Aval. Il commença ses études dans sa ville natale, et alla les achever au collège des Jésuites à Liège. Il fit son cours de philosophie et de théologie à l'Université de Louvain, reçut l'ordre de la prêtrise en 1746, et prit le grade de licencié en théologie en 1751. Paquot, doué d'une mémoire prodigieuse, parcourut avec éclat les diverses branches de l'enseignement ecclésiastique ; mais il s'appliqua plus particulièrement au droit canonique, aux langues orientales et aux études historiques.

L'Université de Louvain s'empessa de le recevoir parmi ses professeurs : il obtint une prébende de l'église collégiale de St.-Pierre, et fut nommé professeur de langue hébraïque au collège de Busleyden.

Versé dans le droit canonique et les antiquités ecclésiastiques, il s'adonna également à l'histoire littéraire, se proposant de donner celle de la Belgique et des Provinces-Unies.

Marie-Thérèse, qui s'efforçait alors de faire reflourir les études dans les Pays-Bas, voulant récompenser le

mérite et les travaux de Paquot, le nomma, en 1762, son historiographe. Cette place, créée en 1595, pour Juste-Lipse par Philippe II, était vacante depuis vingt ans.

Son premier soin fut d'éclairer le gouvernement sur le mode le plus convenable pour la publication des documens historiques du pays, qui était, selon lui, de former un recueil de diplômes, de rédiger par ordre de temps les actes des saints de la Belgique, et de publier par ordre géographique des provinces, un choix de chroniques belges ; mais ce conseil ne fut point suivi.

Lors de la publication de ses *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas et de la principauté de Liège*, on en critiqua amèrement le style et le défaut d'ordre, sans lui tenir compte de son impartiale véracité et de ses immenses recherches, n'osant pas avouer que les véritables torts de Paquot, étaient à leurs yeux, d'exposer, avec une minutieuse érudition, le catholicisme primitif et de publier la biographie des écrivains de l'ordre des Jésuites dont la suppression était déjà arrêtée.

Désirant encourager les études historiques et mathématiques, le gouvernement des Pays-Bas forma, en 1769, à Bruxelles, une Société Littéraire dont il nomma Paquot membre. La même année Corneille de Nélis ayant donné sa démission, Paquot fut nommé bibliothécaire de l'Université de Louvain, sans pour cela abandonner sa chaire de langue hébraïque.

En 1771, par suite des intrigues de ses ennemis, le malheureux Paquot, sur une fausse dénonciation d'un prêtre nommé Van der Maësen, fut traîné, à minuit, hors de son lit, chargé de chaînes et jeté à demi-nu dans un cachot obscur et humide par ordre de J. G. Moulan, recteur de l'Université de Louvain. Malgré son innocence, le prince de Kaunitz, obsédé par la cooterie qui avait juré la perte de Paquot et craignait

surtout qu'il ne voulût être traduit devant le conseil de Brabant, obtint du gouvernement le décret suivant :

« S. A. R. ayant eu rapport de l'action intentée contre  
» le professeur Paquot, elle a par bonnes considéra-  
» tions, imposé silence perpétuel au dit professeur sur  
» les faits qui font l'objet de sa poursuite, moyennant  
» que le professeur Paquot paye les frais et mise de jus-  
» tice, 15 décembre 1771. »

Six jours après, Paquot sortit de la prison de l'Université, où il était renfermé depuis sept mois, environ, abandonné de tous ses amis, à l'exception du comte de Limminge, du président Petit et du professeur en médecine Jacquelaert. Après six mois de séjour à Louvain, pour mettre ordre à ses affaires, Paquot descendit à Bruxelles chez le duc d'Aremberg, qui l'avait nommé son bibliothécaire et chargé de composer l'histoire de sa famille ; mais il n'y demeura que deux ans.

Sa malpropreté habituelle l'empêcha d'habiter plus longtemps l'hôtel de ce duc. Il fut delà à l'abbaye de Gembloux, dont les religieux l'avaient prié de rédiger les annales de leur abbaye. M. le bibliothécaire Goethals, auquel nous empruntons tous ces renseignemens sur Paquot, doute qu'il ait fait ce travail.

De retour à Bruxelles, il ne descendit pas chez le duc d'Aremberg, préférant se loger chez un petit bourgeois de la rue des Tanneurs, où il se trouvait plus à son aise.

L'infortuné Paquot, accablé de plus en plus de ses malheurs, perdit jusqu'au goût de l'étude dans laquelle il avait passé les momens les plus heureux de sa vie ; il abandonna son projet de publier un recueil des historiens belges, et ne prit aucune part aux travaux de l'Académie de Bruxelles dont il était membre. Sa lettre du 24 juillet 1778, au ministre plénipotentiaire, dans laquelle il lui dévoile l'esprit et la fausse marche de cette société, lui attira des désagrémens. Tout ce qu'il fit



en guise de passe-temps, fut d'annoter les nouvelles éditions d'ouvrages historiques publiées alors par le bibliophile Joseph Ermens.

Il se décida à quitter Bruxelles pour toujours, à cause des ennuis qu'il y éprouvait, et vint demeurer quelque temps chez son ami, M. Lys, curé de Herve.

L'impératrice Marie-Thérèse, avait fait remettre à son historiographe, plusieurs cahiers de chartes et d'archives, en lui ordonnant de les examiner et de s'en servir pour appuyer les prétentions de la maison d'Autriche sur le bourg de St.-Hubert et quelques villages situés dans la principauté de Liège, dont cette maison s'était emparés. Paquot, après une exacte révision des pièces, déclara franchement qu'elles constataient les droits des Liégeois, dont les réclamations avaient toujours été étouffées. Le rapport du savant ne répondant point aux vues de la cour de Bruxelles, Paquot fut disgracié depuis lors; et l'on pourrait avancer, que c'est à cette déclaration que se rattache en partie la cause de ses malheurs. Étant à Liège, en 1782, il apprit la fatale nouvelle que l'empereur, dont il ne partageait point les opinions, venait de supprimer sa pension. Il ne lui restait guères pour toute fortune, que sa part de prébende canonique de St.-Pierre à Louvain.

Après bien des tergiversations, sur les remontrances de sa famille, Paquot, malgré l'accueil glacial qu'il avait reçu à Liège, se détermina enfin à demeurer dans cette ville. Le prince Hoensbroeck le nomma, en 1787, professeur d'Écriture-Sainte et bibliothécaire du séminaire, où il eut son logement sans y avoir la table; ce qui l'obligea de chercher son dîner à l'auberge et dans les restaurants, dont il changea assez souvent.

Cette nouvelle position rendit enfin Paquot à lui-même, disputant sans cesse avec une chaleur qui amusait quelquefois ses commensaux : son ardeur dans les discussions était telle qu'il oubliait souvent de dîner,

accumulant sur la même assiette tout ce qu'on lui apportait, et soutenant son opinion avec opiniâtreté et sans souffrir de contradiction. Un pareil caractère ne pouvait guères se faire d'amis et devait lui attirer au contraire bien des inimitiés. Il était le fléau des jeunes gens partisans des idées nouvelles.

Malgré son talent et sa vaste érudition, il n'eut qu'un petit nombre d'auditeurs à ses leçons, quoiqu'il y admit les étrangers. Le nonce de Bruxelles venait souvent l'écouter, et l'abbé Pey, auteur du *Traité des deux puissances*, fut tellement ravi, qu'au sortir de sa leçon, il s'écria : *Vidi Petavium dicentem*.

Lors de la révolution du 18 août 1789, les bourgeois et conseil de la cité de Liège ayant exigé un serment des professeurs du séminaire, Paquot déclara à ses collègues qui l'avaient consulté sur le mérite de ce serment, qu'il préférerait mourir que de le prêter; tous suivirent son exemple, à l'exception d'un seul, le professeur Laruelle, et prirent le parti d'émigrer.

Après le retour du prince-évêque Hoensbroech dans sa capitale, Paquot rentra au séminaire, où il continua ses leçons jusqu'en 1794. Depuis lors, il vécut tranquille à Liège, tout en y remplissant ses devoirs, malgré le nouvel ordre de choses; et grâce aux sentimens de modération de Bassenge, commissaire du pouvoir exécutif, il ne fut point inquiété pour le serment exigé des ecclésiastiques.

Quelques années avant sa mort, il vint demeurer chez un boulanger, près l'église de St.-Hubert, nommé Lomme, dont le fils, jeune prêtre, ne l'a presque jamais quitté.

Vers la fin de ses jours, sa tête s'affaiblit sensiblement; mais il n'en conserva pas moins la passion de parler et de discuter jusqu'à son dernier moment.

Par respect pour son opinion à l'égard du serment des prêtres, ce fut un ecclésiastique non-assermenté,

qui, avec l'autorisation du curé de la paroisse, lui administra les sacrements. Il rendit le dernier soupir, le 8 juin 1803, à l'âge de 81 ans, en chantant un morceau de préface.

Paquot, outre une mémoire étonnante et une érudition profonde, savait plusieurs langues vivantes, et possédait à fond le latin, le grec et l'hébreu : il manquait de goût, écrivait pesamment le français ; mais les défauts de l'écrivain étaient rachetés par d'excellentes qualités. Ami de la vérité, mais passionné pour la polémique, et d'une opiniâtreté inflexible dans ses sentimens, il s'isola de tout le monde, et fut lui-même la première cause de ses malheurs.

En 1812, M. le baron de Villenfagne fit paraître dans le *Journal du département de l'Ourthe*, n° du 25 avril, une notice sur cet homme célèbre par son étonnante mémoire et l'étendue de ses connaissances ; il y avait joint le *Catalogue raisonné de tous ses ouvrages*, qui en était la partie essentielle, mais le rédacteur ne jugea pas convenable de le publier.

Le tome VI du catalogue de M. Van Hultheim contient la liste des productions inédites de Paquot ainsi qu'une notice sur ce savant professeur.

M. F. V. Goëthals, bibliothécaire de la ville de Bruxelles, vient aussi d'en publier une très-détaillée dans le 3<sup>e</sup> vol. de ses *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique en Belgique*, etc. ; ouvrage plein de recherches et d'intérêt, et dont la notice de Paquot est presque entièrement extraite. Voici la liste des publications de cet érudit liégeois.

1<sup>o</sup> *Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège et de quelques contrées voisines*. Louvain, 1763-1770, 18 vol in-12, ou 1765-1770, 3 vol. in-folio ; ouvrage peu agréable à lire, mais utile. L'auteur n'y

a suivi aucun ordre, mais des tables alphabétiques à la fin de chaque volume en facilitent les recherches.

2° *Histoire générale de l'Europe depuis la naissance de Charles V, jusqu'au cinq juin MDXXVII, composée par Robert Macquereau, de Valenciennes, sous le titre de Traité et Recueil de la maison de Bourgoigne, en forme de chronique, lequel commence à la nativité de Charles V, empereur des Romains, roy des Espagnes, etc., et publiée pour la première fois sous les auspices de S. Exc. Mons. le comte de Cobenzl, avec de courtes notes pour l'intelligence des termes surannés.* Louvain, 1765, in-4°. La seconde partie de ces mémoires est encore inédite : M. Barrois en est possesseur aujourd'hui.

3° *Simeonis de Muis commentarius litteralis et historicus in omnes Psalmos Davidis et selecta Veteris Testamenti Cantica, ad editionem optimam Parisiensem anni MDCL recusus. Accesserunt J. B. Bossuet Nota in Psalmos et aliquot Cantica : ejusdem supplenda in Psalmos, et Dissertatio gallica in Psalmum XXI.* Louvain, 1770, 2 vol. in-4°.

4° *De historiâ S. S. Imaginum et Picturarum, præ verâ earum usu contra abusum, lib. IV; auctore Joanne Molano, regio th. et cive Lovaniensi. Ejusdem Oratio de Agnis Dei et alia quædam. J. N. Paquot recensuit, illustravit, supplevit.* Louvain, 1771, in-4°. C'est la meilleure édition qui ait paru de cet ouvrage utile ; Paquot s'y est surpassé lui-même : elle est la dernière que cet érudit ait soignée à Louvain. La bibliothèque nationale à Bruxelles possède l'exemplaire de Paquot, chargé de notes et d'additions.

5° *Generalis temporum Notio brevissimè exhibens vicissitudinem rerum humanarum : ab orbe condito usque ad ætatem nostram, annum nempe MDCCXXXVI. deducta, auctore P. L. Danes, et nunc ad annum MBCCCLXXII producta, recensita et suppleta ab J. N. Paquot.* Louvain, 1773, in-8°. Ce dernier ne s'y

montre pas tout-à-fait impartial sur les travaux littéraires des derniers bollandistes. Il est bon à ce sujet , et si l'on veut avoir une notion exacte de l'histoire littéraire de cette époque , de lire une petite brochure de Philippe Baert , bibliothécaire du marquis de Chasteler , qui est devenue très-rare : *Lettre d'un ami de la vérité, adressée à M. Paquot , au sujet de son Supplément du GENERALIS TEMPORUM NOTIO. Nouvellement publié à Louvain , avec permission , 1774 , in-8° de 8 pages.*

6° *Catéchisme historique , contenant en abrégé , l'Histoire Sainte et la Doctrine Chrétienne. Nouvelle édition précédée d'un avertissement où l'on rend compte de quelques corrections qu'on a faites au texte de l'auteur. Bruxelles , 1778 , in-12.* Ces corrections très-importantes sont de Paquot et de M. Lys.

7° *Historia Flandriæ Synopsis ab anonymo scriptore , Flandriæ Generosæ titulo , circa annum MCLXII exhibita : anno MDCXLIII , cum brevissimis Georgii Galopini scholiis , primum edita : cum iisdem nunc , aliisque amplioribus , et perpetuo usque ad annum MCCCCLXXXII supplemento luci reddita studio , etc. Bruxelles , 1781 , in-4°.*

8° *Histoire du comté de Namur , publiée en 1754 , par J. B. de Marne. Nouvelle édition , augmentée de la vie de l'auteur , d'une liste chronologique des comtes de Namur et de quelques remarques historiques et critiques. Bruxelles , 1781 , 2 vol. in-12.*

9° *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant et des charges palatines héréditaires , avec une réponse à la défense des fleurs de lys de France par le P. Feraud ; par J. B. de Vaddere , avec des remarques historiques , 1784 , 2 vol. in-12.*

10° *Une critique des thèses sur la Bible du père Thaddée , professeur à Bonn , en 1789.*

La bibliothèque nationale possède de Paquot les manuscrits suivans :

1° *Commentaires français sur Jérémie , Baruch , Ezéchiel , etc. , 2 vol. in-4°.*

2° *Notæ in Genesin et in Psalmos , in-4° , à la fin desquelles on trouve une traduction française de plusieurs psaumes.*

3° *Discours sur les langues anciennes et modernes , reçues dans les contrées qui forment aujourd'hui les XVII provinces des Pays-Bas et la principauté de Liège ; in-folio. Ce mémoire a été lu à la Société Littéraire de Bruxelles , le 26 avril 1770. Paquot l'avait retiré pour le corriger et l'augmenter, mais ne l'a pas reproduit.*

4° *Natales sanctorum Belgii et eorumdem Chronica Recapitulatio , auct. J. Molano. Louvain , 1575, 2 vol. in-4° , interfolié de papier, chargé de notes et d'additions ; ouvrage savant et curieux dont Paquot préparait une nouvelle édition en 1783.*

5° *De Canonicis libri tres : auctore J. Molano , J.-N. Paquot recensuit , illustravit , supplevit ; in-4°.*

6° *J. Meyeri , Annales Rerum Flandricarum. Anvers, 1561 , in-folio , avec notes.*

7° *Fasti academici Lovanienses , 2 vol. in-folio.*

8° *Matériaux pour l'Histoire Littéraire des Pays-Bas , 4 vol. in-fol. Ce sont des notes imparfaites dont il se servait pour la rédaction de ses Mémoires Littéraires. La plupart ont été imprimées, et il ne reste que quoi faire tout au plus un vol. in-12.*

On doit aussi à cet auteur la rédaction du *Catalogue des livres de la bibliothèque de l'abbaye de St.-Jacques*, à Liège, ainsi que de celui de la bibliothèque de M. le chanoine de Saroléa de Chératte. Liège , 1785 , in-8°.

1805. DEFRANCE (*Léonard*) , peintre liégeois des plus distingués.

Charles-Jean Defrance , grand-père de Léonard Defrance , était un petit abbé qui était destiné à manger

les produits de son patrimoine , dans les béatitudes de l'état qu'il avait d'abord embrassé ; mais d'autres goûts lui firent jeter loin, les habits d'abbé, dans une course qu'il fit à Bombay, village près de Liège, où il y rencontra une jeune personne, nommée Gerardy, qu'il épousa.

Par reconnaissance, cette digne compagne lui donna douze enfans, cinq garçons et sept filles.

L'un de ces garçons nommé aussi *Charles-Jean*, après avoir mené une vie très-aventureuse , épousa Marie-Agnès Clermont ; de ce mariage naquirent onze enfans, dont le second fut Léonard Defrance , né à Liège, le 5 novembre 1735.

Les premières années de Defrance furent consacrées aux jeux et aux plaisirs de l'enfance ; rien n'annonçait une propension naturelle vers la peinture.

A dix ans, on le mit chez un peintre , nommé J.-B. Coclers, pour apprendre un peu à dessiner et passer ensuite chez un orfèvre ; c'était l'état qu'on lui destinait ; mais son maître , qui ne manquait pas de talens , crut trouver dans son élève, quelques dispositions pour la peinture , et proposa au père de Defrance , de lui laisser son fils. Après neuf mois d'épreuve , Coclers l'engagea pour sept ans, qui se passèrent à jouer , dessiner , peindre , broyer les couleurs , imprimer les toiles , et, tous les jours, nettoyer les pinceaux du maître.

Malgré son amour pour les jeux de l'enfance , ses espiègleries et même sa paresse n'empêchèrent pas Defrance de faire quelques progrès dans la peinture ; il copiait passablement un tableau sur la fin de ses sept années d'apprentissage (quand , à la vérité , tout était à peu près dessiné, soit par le moyen de carreaux, s'il s'agissait de copier de petit en grand ou de grand en petit , soit par le moyen d'un voile noir).

Peu de mois après que le terme de son engagement fut expiré , il fallut songer à partir pour Rome ; alors

ses parens avaient décidé qu'il prendrait pour état, la peinture.

Defrance partit donc le 3 septembre 1753, accompagné d'un nommé Ernote, et arriva le 13 octobre suivant à Rome, après avoir fait ce long voyage à pied, vu que ses ressources pécuniaires se bornaient à 5 pièces de 24 francs, 2 sequins (dont l'un à remettre à un frère Récollet), un peu de monnaie blanche, et enfin une tabatière en argent donnée par son maître Coclers; cela joint à quelques vêtemens contenus dans un hâvresac, composait tout son avoir; encore ce petit pécule fut-il bien diminué par la fourberie d'un nommé Grosjean qui lui changea à Milan, trois louis pour chacun desquels il lui donna trente-six pièces de dix sous, tandis qu'ils en valaient 45 à 46 chaque; ensuite un individu voyageant avec lui, passa la nuit dans la même chambre à Sinégalia et lui déroba ses deux sequins, pendant qu'il dormait, et y substitua deux liards.

Defrance entra à l'Hospice liégeois, pour y demeurer pendant cinq ans; ses camarades lui firent les honneurs de la capitale du monde chrétien et lui firent voir les chefs-d'œuvre de peinture que renferme le Vatican.

Coclers l'ayant chargé d'aller faire ses complimens au chevalier Benefiali, peintre distingué, il s'y rendit et le trouva occupé à peindre une *Madelaine pénitente*; après quelques momens de conversation, Benefiali, s'apercevant que son jeune visiteur était blond, lui proposa de servir de modèle pour peindre les cheveux: Defrance accepta et fut bientôt mis en position, une main posée sur la poitrine; le respect que lui inspirait ce grand peintre le fit tenir tellement immobile pendant près de trois heures, qu'après la séance, ce ne fut qu'avec peine qu'il put remuer le bras.

Defrance dans des notes qu'il a rédigées, dit que ce



Benefiali était le critique le plus mordant qu'on pût trouver : que sa figure et sa physionomie étaient assez remarquables ; elles se trouvent parfaitement rendues, dit-il, dans la courte et grosse figure du devant d'un tableau de Rubens, représentant la tête de Cyrus que l'on plonge dans un vase rempli de sang.

Le premier hiver se passa à dessiner assez machinalement et à peindre quelque peu ; ses finances étant réduites de beaucoup, il résolut d'aller chez un de ces marchands de tableaux et de copies de portraits de papes et de cardinaux

En conséquence, il se présenta à l'un de ces peintres, avec une tête peinte de grandeur naturelle et copiée d'après un bon tableau ; à la vue de cet œuvre, le marchand le fit entrer dans son atelier où plusieurs peintres ou barbouilleurs étaient occupés à faire des copies : on lui donna un chevalet, une toile et une très-mauvaise image de St. Philippe de Néri, de la grandeur de la paume de la main, pour être transportée à demi-corps de petite nature.

Malheureusement Defrance ne faisant que calquer, ignorait presque entièrement le dessin, aussi fut-il fort novice dans cette circonstance ; il crayonnait, effaçait et crayonnait encore les traits de son malheureux saint sans rien faire qui vaille : ses compagnons chuchotaient et disaient que la tête qu'il avait présentée comme preuve de son savoir-faire, ne provenait pas de son pinceau ; Defrance souffrait de tous ces propos. quand tout à coup, un de ses confrères se lève, lui prend le crayon de la main, efface tout et trace un ensemble assez juste du bienheureux saint : après cela, la grande difficulté étant disparue, Defrance reprend la palette et se met à plaquer et barbouiller de couleurs le malencontreux saint : insensiblement les chuchotemens firent place à l'étonnement, les rieurs voyant qu'il était possible, qu'il eût fait la tête qu'il

avait présentée. Il travailla ainsi toute la semaine à 23 bajocchi par jour ; ensuite on le renvoya jusqu'au lundi ; mais Defrance sentant bien que ce n'était pas à pareille école, qu'il pouvait développer les dispositions qu'il avait pour la peinture , ne retourna plus à l'atelier ; toutefois cette aventure lui fit beaucoup de bien, car elle lui démontra, que sans la science du dessin, un peintre n'est qu'un barbouilleur : aussi pendant trois ans , ne laissa-t-il pas un jour sans se consacrer au dessin.

Ce fut peu de temps après avoir quitté son marchand, que le hasard lui fit voir un dessin que faisait le célèbre Pêcheux de Lyon , d'après le *Laocoon* , à l'Académie de France.

Ce dessin qu'il vit de dessus l'épaule de Pêcheux, le frappa tellement, qu'il croyait que personne ne put lui être comparé : la netteté , l'expression , le plus grand détail sans nuire à l'ensemble , tout l'étonna : cet œuvre était au crayon rouge , sur papier blanc sans fond , dès-lors Defrance ne rêva plus qu'à l'idée d'avoir quelques leçons de ce grand maître ; pour de l'argent , il n'en avait pas ; il imagina donc de le captiver en cherchant à lui être utile ou agréable.

Se remuait-il ou semblait-il chercher quelque chose, aussitôt de lui présenter crayon, couteau, mie de pain, Defrance se félicitait si son idole acceptait ; tout ce manège finit par l'enhardir assez pour lui demander son avis sur une figure qu'il dessinait d'après la statue de Cincinnatus ; Pêcheux lui signala bien des défauts, Defrance les corrigea en peu de temps selon ses forces et se hasarda de nouveau à lui montrer son travail ; alors Pêcheux prenant le crayon , corrigea l'ensemble quoique le tout fut déjà ombré et finit une partie de la tête de la manière qu'il dessinait son *Laocoon* et tout en raisonnant sur ce qu'il faisait ou ne faisait pas : cette leçon fit sur Defrance l'effet que produit l'opéra-

tion de la cataracte sur les aveugles. Dès-lors ses progrès furent si rapides , que Pêcheux lui-même lui proposa de travailler pour lui dans les dessins de toutes les belles statues de Rome ; il accepta avec joie : Pêcheux faisait les contours et Defrance avait pour modèle à ombrer , un dessin fait sur du papier teint rehaussé de blanc.

Dès-lors Defrance vit grandir ses idées, et malgré les privations qu'il éprouvait, il se livra entièrement à ses travaux , résolu de ne rentrer dans sa patrie , qu'après avoir acquis un talent qui lui permit de rivaliser avec les peintres distingués auxquels Liège avait donné le jour.

Il travailla plus d'un an chez Pêcheux , et ne le quitta que parce qu'il en avait été trompé : Pêcheux avait promis à Defrance 10 sous par jour quand il serait payé du prix des dessins qu'il avait faits pour le nommé Adam ; mais Pêcheux n'en fit rien sous prétexte qu'il avait d'autres dettes.

Defrance se mit à son tour , à dessiner les belles statues antiques ; il les étudiait, les finissait beaucoup, et acquit ainsi une certaine réputation parmi les artistes étrangers , bien qu'il ne fut pas très-fort dans les ensembles de ses figures, parce qu'il avait trop longtemps ombré dans les figures de la collection de Pêcheux.

Rendu à lui-même et abandonné à ses propres forces, Defrance ne se borna point à dessiner machinalement ; la conversation de ses camarades lui avait fait sentir que l'astéologie , l'anatomie étaient indispensables ; il s'appliqua à cette étude avec ardeur, étudia les formes du corps humain , les fonctions des muscles dans toutes les attitudes possibles ; et comparant les plus belles statues entre elles, il cherchait à se rendre compte de la différence qui existait entre le *Gladiateur combattant* et l'*Apollon du Belveder* ; entre celui-ci et

*l'Hercule de Farnèse* ; d'abord son esprit ne put saisir des beautés si différentes ; et ce n'est qu'à force d'étude et en lisant l'histoire , la mythologie et les poètes , qu'il put se convaincre que ces ouvrages immortels étaient le fruit du génie.

Defrance éclairé par l'expérience lisait et lisait beaucoup , mais cette nouvelle passion faillit lui coûter bien cher et eut des conséquences bien graves pour celui qui lui prêtait ses livres.

Un nommé Gely , parisien , sculpteur , était son fournisseur de livres : un jour il prêta à son camarade Defrance , un ouvrage intitulé : *l'Espion turc* ; bientôt ce malheureux livre passa de main en main jusqu'à ce que Gely fût enlevé par des sbires avec tous ses livres et conduit au St.-Office.

L'espionnage était tel à Rome que le croyant qui allait à Pâques ou pendant l'année dire à un confesseur qu'il avait lu ou entendu quelque chose contre la religion , la sainteté du Pape , etc. , etc. , n'avait pas l'absolution , s'il ne déclarait à l'Inquisition , de qui il tenait le livre , de qui il avait entendu les propos , qui était présent , les opinions des uns et des autres , etc.

En conséquence , Defrance alla à ce St.-Office , pour se confesser ; après l'avoir fait passer par plusieurs chambres , on l'introduisit dans un cabinet où il s'assit dans un fauteuil près d'une table. En face de lui , s'assit un dominicain , entra ensuite un abbé qui s'établit à un des côtés de la table et le quatrième contre le mur.

Le moine lui demanda qui il était , son âge , son état , sa religion , celle de ses parens et pourquoi il était venu là : Defrance répondit que son confesseur ne voulait pas lui donner l'absolution , si préalablement , il n'était venu déclarer qu'il avait lu un livre défendu — quel livre ? — *l'Espion turc* ! — où l'avez-vous eu ? — à Rome ! — de qui ? — d'un nommé Gely ! —

qui est cet homme ? — français, sculpteur de profession ! enfin , comme s'il s'agissait d'un crime atroce , toutes les formalités furent remplies. Le dominicain lut ensuite sa déclaration , la lui fit signer et lui dit de revenir huit jours après. DeFrance y retourna , on lui relut encore sa déclaration qu'il signa de nouveau : ensuite on lui ordonna de suivre le père , qui allait lui donner l'absolution : il entra dans une grande salle où se trouvait une espèce de confessionnal sans porte, et un instant après , parurent trois hommes en rochet ; les deux premiers portaient de gros cierges allumés , le troisième avait un livre à la main et une étole sur le rochet ; l'homme à l'étole monta sur les trois gradins du confessionnal , et s'y assit ; les autres en firent autant ; et après beaucoup de cérémonies, on lui fit jurer de ne rien écrire ou dire de tout ce qu'il avait vu , et on le mit à la porte ; ainsi se termina cette aventure , qui tout en peignant les moyens singuliers pour paralyser toute pensée , ne fut que ridicule pour DeFrance mais bien fatale pour le malheureux Gely , qui entré plein de santé dans cette prison affreuse, en sortit huit mois après, malade et le corps couvert de pustules.

Les jeunes artistes liégeois ne peuvent rester que cinq ans à l'*Hospice liégeois* ; ce temps étant écoulé , DeFrance en sortit et fut loger à ses frais dans une maison bourgeoise , où il se lia particulièrement avec un nommé Robert de Limbourg, du bourg de Theux, étudiant en médecine et qui devint un homme d'un grand mérite, mais peu connu dans sa patrie. C'est avec lui qu'il fit le voyage de Naples.

En mars 1759, DeFrance quitta Rome avec son ami Robert , passa par Florence , Bologne, Venise, Padoue, Milan , traversa de nouveau les Alpes ; et après un voyage à pied , fort pénible , il arriva à Montpellier.

Là, ses finances étant épuisées, il fit un dessin d'après un bas relief, et un ami le porta chez un cha-

noine nommé Montesus , amateur , qui dessinait un peu à la plume ; ce chanoine fut si enchanté de ce travail qu'il voulut voir l'auteur , le logea chez lui et le prêna tellement , que chacun voulait avoir son portrait et des leçons du peintre liégeois.

La position de Defrance s'était dès-lors embellie : il se serait peut-être établi en cette ville , lorsque l'évêque de Castres venu à Montpellier pour assister aux états de Languedoc , lui proposa de venir chez lui y faire des tableaux pour les églises de son diocèse : Defrance accepta , mais au lieu de tableaux d'églises , l'évêque ne lui donna à faire que son portrait , celui de son frère le grand vicaire , et de sa sœur ; cet insipide travail et ses insipides protecteurs l'ennuyèrent tellement que huit mois après , il quitta Castres et se rendit à Toulouse , où il débuta par faire le portrait du nommé Raspide : l'effet de ce tableau était fort beau ; Defrance avait posé la figure ne recevant la lumière que par la sixième partie de la fenêtre assez resserrée : ce portrait n'ayant que  $\frac{3}{4}$  de mètre de grandeur , fut exposé à l'hôtel-de-ville en 1763 , le jour de la St. Louis , avec tous les tableaux des peintres de la ville et de leurs élèves. Celui de Defrance attira tous les regards : tous admirèrent la beauté et l'effet de cette peinture : c'était d'ailleurs une nouveauté de voir un portrait faire tableau ; aussi eut-il beaucoup d'ouvrages à faire.

Ce fut vers cette époque , que Defrance vit périr le malheureux Calas ; cette catastrophe laissa sur son esprit une profonde impression ; toujours il eut devant les yeux , ce respectable vieillard , que la fureur des partis religieux avait conduit au supplice.

Defrance se voyait à Toulouse au milieu des plus grands avantages , et pouvait s'y créer un fort bel avenir , mais l'amour de la patrie l'emporta sur toute autre considération ; comme il avait des engagements

pour la confection de sept tableaux, et voulant les terminer ainsi qu'il en était convenu, il se mit à travailler avec tant d'ardeur, qu'il les acheva en moins de temps qu'il n'en eut fallu pour en faire un ; aussi, dit-il dans ses notes sur ses ouvrages, qu'ils sont mauvais.

Tout étant terminé, il dit adieu à Toulouse et revint à Liège. Il comptait retourner dans la capitale de la France, pour s'y fixer ; mais ayant trouvé dans sa patrie, une femme digne de son cœur, il l'épousa et s'établit irrévocablement dans sa ville natale. Rentré à Liège, il se rendit auprès de l'archidiacre de Trappé qui le présenta à la famille d'Oultremont. Il fut chargé de faire le portrait du prince-évêque d'Oultremont ; malheureusement Defrance n'était pas flatteur et ne connaissait que la vérité dans ses portraits comme dans tous les actes de sa vie ; aussi fit-il monseigneur très-ressemblant, lui donna une tête enfoncée dans les épaules, une physionomie pleine de bonhomie, enfin une tournure telle qu'il l'avait.

Les adulateurs trouvèrent que ce portrait était loin de répondre à la dignité d'un prince-évêque, et résolurent de dissimuler à cet effet les caractères de cette trop grande ressemblance ; en conséquence, on fit faire au portrait, une perruque à la mode avec des marrons bien relevés derrière les côtés bien lises avec 3 ou 4 de ses cheveux par-dessus, tandis qu'avant ce changement, il était représenté avec une perruque qu'il enchassait sur sa grosse tête, comme un bonnet de nuit ; enfin on lui donna de belles couleurs, chose que Defrance avait négligé parce qu'il n'en avait pas trouvé sur le visage du prince. Bref, pour avoir été vrai, Defrance fut disgracié de la cour et y fut remplacé par un barbouilleur de Malmédy et plusieurs autres qui se succédèrent avec les goûts et dégoûts de cette cour.

Malheureusement dans ce temps, le goût de la peinture était loin d'être encouragé par les acquisitions ou

les sacrifices de ceux qui par leur fortune étaient à même d'encourager cet art; aussi Defrance n'avait pas encore eu l'occasion alors de faire de tableaux étudiés, car on n'en faisait faire que pour autant qu'on eût besoin de remplir un devant de cheminée, un dessus de porte, etc., et encore le prix en était arrêté d'avance; et si l'on demandait trois ou quatre louis, les amateurs jetaient les hauts cris; aussi fut-il obligé de se livrer à tous les genres de peinture, de se plier à toutes les exigences et de faire des tableaux au prix courant et à tout prix (et, ainsi qu'il le disait lui-même, il les faisait comme des *petits pâtés*).

D'après ce système, il se mit à peindre l'histoire en petit et en grand, des grotesques, des paysages, des gibiers, des fleurs, des fruits, de l'architecture et jusqu'à des décorations de spectacle; il faisait de tout et comme on le voulait, à l'huile, à la colle, à fresque, etc. Or, qu'en résulta-t-il? C'est que tout cela était fort mauvais, parce que Defrance n'avait aucune expérience dans tous ces genres, et surtout, parce que son esprit et ses goûts l'ayant toujours porté vers des sujets familiers, se refusaient à tous ces traits d'histoire relatifs aux miracles et dans lesquels on faisait entrer, selon le goût de l'époque, des hommes, des anges et des têtes d'enfant avec deux, quatre ou six ailes.

Cependant il se soumettait par nécessité à ces absurdités qui détruisaient en lui les germes du génie qu'il avait reçu de la nature et qu'il était allé cultiver en Italie. Peut-être ne se serait-il jamais fait distinguer d'une manière aussi remarquable, si en 1772, Henri de Fassin, peintre paysagiste de Liège, et qui s'était fait déjà un nom célèbre dans la peinture, n'était venu lui conseiller de faire des tableaux de cabinet. Il fit avec de Fassin un voyage en Hollande pour y étudier les écoles flamande et hollandaise, dont il n'avait aucune idée, ou pour mieux dire, contre lesquelles il avait une forte



prévention qui lui avait été suggérée à Rome, où l'on ne s'adonnait qu'au genre de l'histoire.

Ce fut pendant ce voyage qu'eut lieu la vente des tableaux du cabinet du bourgmestre Vandermarck. De France étudia avec soin ces tableaux et tint note de leurs prix ; le résultat de cet examen fut qu'il se crut capable d'en faire autant, et de lui inspirer plus de confiance dans son talent.

De retour à Liège, il copia, en petit, trois tableaux qui étaient des copies faites par Fassin d'après Tenier et Waverinans. Satisfait de ces essais en petit, il se mit à composer des tableaux assez bien finis, quoique peints du premier jet, c'est-à-dire sans ébauche préalable. Il les envoyait en Hollande à des marchands qui lui en donnaient un prix avantageux.

Encouragé par ce succès, il en emporta avec lui à Paris ; là, il retrouva un ami de Rome, Fraganard, qui lui-même était un artiste distingué : ce Fraganard lui procura un prompt débit de ses tableaux.

Dès-lors De France se rendit presque tous les ans dans cette capitale et ne manquait jamais les années non paires, pour y voir les salons d'exposition de peinture, sculpture, etc., qui étaient ouverts à la St. Louis. Ce fut dans ce temps, qu'il composa ce charmant tableau représentant la *Suppression des couvents par Joseph II*, et qui fut gravé en 1782 par Guttenberg : cette composition, fruit d'une imagination à la fois piquante et philosophique, est remarquable par la distribution des groupes, la vérité dans les figures, les effets de perspective et de lumière, enfin par la vie et l'intérêt qu'il a su répondre sur toute cette scène, dans laquelle on retrouve tant de personnages de caractère et de positions diverses : outre ce genre, qui était celui auquel il se livrait avec le plus de succès, parce qu'il suivait en cela l'impulsion de son génie, il en cultivait d'autres qui ne le cédaient en rien au premier ; c'était tantôt la

*bambochade*; et alors imitateur heureux de Tenier, il retraçait nos joyeux cabarets de villages, les scènes familières, les plaisirs, les malices de nos paysans avec cet esprit, cette vérité qui séduisent : parfois même, outrant le sujet, il représentait quelques scènes érotiques, et le comique qu'il savait y répandre, lui faisait pardonner ce que la pudeur aurait pu reprocher à son esprit si porté à la gaîté et non à ses mœurs qui toujours furent rigides et irréprochables autant que son caractère fut doux et plein d'aménité.

Tantôt ennoblissant son sujet, il représentait nos manufactures, nos forges, nos usines avec ces effets de lumière qu'il savait si bien rendre et avec ces accessoires qui animent et vivifient le sujet : c'est alors surtout qu'il est éloquent et qu'on voit son génie inspiré par les scènes de vie que l'on retrouve dans les fabriques de notre pays.

Fassin, à son retour à Liège, conçut l'idée d'établir dans sa patrie, une académie de dessin ; il fit toutes les démarches propres à faire adopter ses idées à cet égard, et échauffa tellement l'imagination des artistes, qu'il leur fit partager son enthousiasme ; mais bientôt ce feu s'éteignit ; et peut-être jamais ce projet n'aurait-il été mis à exécution, si un prince, ami des arts et de son peuple, un prince qui connut, protégea, encouragea tous les talens et le goût naturel des Liégeois pour la peinture, si Velbruck`enfin, à peine monté sur le siège épiscopal de Liège, n'eut pris à tâche d'établir lui-même une académie de dessin. Defrance en fut nommé premier professeur par la voie du concours et vit bientôt des élèves distingués faire l'ornement de son académie.

Defrance se livrait avec ardeur à son art, dont il faisait ses délices et cultivait avec tant de distinction, lorsqu'éclata en juillet 1789 la révolution française et dans le mois d'août suivant celle de Liège.

Dès-lors, une nouvelle ère s'ouvrit pour Defrance; il négligea la palette et les pinceaux pour s'adonner entièrement aux intérêts de sa patrie.

Plein de patriotisme et indigné des actes de violence et de despotisme commis sous le règne du prince Hoensbroech, il salua avec enthousiasme le mouvement révolutionnaire qui devait régénérer les institutions politiques de Liège. Déjà longtemps, avant que ce mouvement éclatât, Defrance, profondément affecté des actes arbitraires précédents, avait fait contre les tréfonciers et quelques nobles, divers écrits qui furent imprimés et distribués à son insçu par l'abbé Jehin, sous le titre de *Cri du peuple liégeois* : cet écrit plein de force et d'âme faillit conduire à l'échafaud l'auteur et l'éditeur.

Non content d'écrire, Defrance faisait partie d'une société patriotique, composée de sept à huit personnes, qui avait répandu dans le public l'avis qu'elle prendrait la défense de quiconque serait vexé par les gens du prince; cette société publia même plusieurs brochures contre l'administration épiscopale, et Defrance toujours en était l'ardent distributeur.

L'évêque avait fait publier de son côté et distribuer avec profusion, une brochure rédigée par l'avocat Piret, et dans laquelle il prétendait établir par l'usage, que ses prédécesseurs avaient depuis l'an 1316 exercé une souveraineté absolue *en matière de police*, distinguant cette souveraineté de celle relative à la justice, laquelle il ne revendiquait pas.

Nicolas Bassenge, invité par le comité patriotique à le réfuter, s'en acquitta avec le plus grand succès et avec ce talent, cette force de logique qui le distinguait; cette réfutation fut publiée sous le titre de *Lettres adressées au tréfoncier de Paix*.

La première partie de ces lettres fut répandue dans le public sans obstacles; mais leur effet, leur influence

sur le peuple furent tels que l'autorité en fut alarmée et résolut d'arrêter la suite de cet écrit ; Defrance ayant été averti que le gouvernement devait faire enlever les feuilles sous presse, fit transporter le tout chez lui et avec quelques amis brocha pendant la nuit 800 exemplaires qui furent distribués le lendemain avant que la police n'eût pu s'y opposer. Bassenge n'en continua pas moins à répandre le pamphlet de Piret ; et Defrance, malgré les espions qui l'entouraient, répandait ces écrits au fur et mesure que les feuilles étaient imprimées.

Enfin il n'est point de métier et de sacrifice qu'il n'eût fait dès qu'il s'agissait de servir sa patrie et d'attaquer les actes inconstitutionnels du gouvernement. C'est en 1789, pendant qu'il était à Paris avec son ami Henkart, que Defrance apprit la révolution qui venait d'éclater dans sa patrie et la nomination d'une municipalité populaire. Ces deux ardents patriotes se hâtèrent de retourner à Liège où ils trouvèrent l'évêque en fuite et apprirent les décrets fulminans de la Chambre impériale de Wetzlaer, qui constituait une commission chargée de rétablir par les armes, l'ancien ordre des choses dans le pays de Liège.

Les électeurs de Cologne, Palatin et de Clèves furent chargés de mettre à exécution les décrets de la cour de Wetzlaer, et l'électeur de Clèves entra dans Liège où il resta pendant cinq mois avec ses troupes.

Les Liégeois s'armèrent et se préparèrent à résister aux deux autres électeurs : en conséquence on construisit des fortifications ; et Defrance, bien qu'il n'entendit rien aux travaux du génie, fut chargé d'en faire exécuter de très-importantes au-dessus du faubourg Ste.-Walburge.

La municipalité de Liège avait fait le dénombrement de tous les citoyens ; Defrance fut chargé de les former en 60 sections ou *assemblées primaires*, afin d'élire les magistrats d'après le plan de constitution adopté provisoirement par la municipalité révolutionnaire.

À la première assemblée du peuple, Defrance fut élu président dans sa section et officier municipal, lors de l'élection générale. Parmi les nombreuses commissions dont il fut chargé, il eut celle de procéder concurremment avec son collègue Cralle, à la démolition de la citadelle de Liège; ce qui lui attira beaucoup de désagremens et même des procès de la part des officiers militaires de l'évêque et des soumissionnaires de ces travaux.

Cette démolition n'était pas complètement achevée, quand les troupes de l'empereur vinrent à Liège secourir celles des électeurs Palatin et de Cologne qui n'avaient pu soumettre les Liégeois.

A leur approche, la municipalité dut quitter la ville pour exciter la réaction dont elle était menacée : cet exil dura 23 mois, c'est-à-dire jusqu'à ce que les victoires de Gemmappe et de Waroux près Liège en 1792, permirent aux Liégeois en fuite, de rentrer dans leur patrie.

L'ancienne municipalité élue en 1790, reprit ses fonctions, mais elle fut bientôt en butte aux calomnies de certains intrigants qui entouraient le général Dumouriez et faisaient passer ces ardens patriotes pour des hommes suspects et indignes des fonctions qu'ils remplissaient.

Ces hommes pervers se donnèrent auprès du général pour les organisateurs d'une assemblée générale du pays; et en conséquence on leur adjoignit le citoyen Boncarrère.

Le pays fut ensuite assemblé d'après une espèce de matrice de rôle de contributions que l'on appelait alors *matricule du pays*.

La commune de Liège avec sa banlieue élit dans cette assemblée, Defrance au nombre de ses représentans; mais les élus dès qu'ils voulurent exercer le pouvoir législatif qui venait de leur être conféré par le

peuple , furent arrêtés tout court par les décrets que portèrent les représentans du peuple français qui bornaient le pouvoir de l'assemblée liégeoise à l'administration du pays, encore ne fut-elle en activité que pendant environ 17 jours.

Après les revers qu'éprouva l'armée française sur la Roër, DeFrance dut fuir de nouveau avec sa famille; il quitta Liège le 5 mars 1793 et se réfugia à Paris, où beaucoup d'autres Liégeois étaient allés chercher un asyle : ce fut à cette occasion, que la municipalité de cette ville donna à ces exilés une fête qui fut nommée *la fête de l'Hospitalité*; elle assigna aussi aux autorités fugitives un local pour y tenir ses séances. Mais bientôt cette fraternelle réception changea : les mêmes hommes, qui à Liège, avaient cherché à renverser l'ordre et les administrations pour y substituer un système de bouleversement et de sang, calomnièrent près du gouvernement français, ces purs et intègres patriotes liégeois, en les représentant comme des amis des prêtres, des nobles, des modérés, etc. : ils profitèrent surtout d'une circonstance qui vint tout-à-coup leur fournir un motif puissant d'ancener une séparation d'avec leurs collègues qu'ils haïssaient.

Le ministre Lebrun venait de perdre son portefeuille par suite des intrigues de ses ennemis : l'assemblée liégeoise voulant lui donner une marque publique de son estime, arrêta qu'il lui serait adressé une lettre pour rendre hommage au patriotisme qu'il avait montré pendant son séjour à Liège : les mêmes individus qui avaient attaqué avec tant d'acharnement les élus de 1790, profitèrent de cette circonstance ; et poussés par les ennemis particuliers du ministre Lebrun, ils firent dénoncer publiquement et en masse les auteurs de la lettre et y ajoutèrent, comme Liégeois, un désaveu formel.

Dès-lors, la désunion fut complète, et tout Liégeois

un peu raisonnable, se vit forcé de se retirer de l'assemblée.

Ce fut à la suite de cette scission, que Defrance se retira dans une petite maison de la rue d'Enfer à Paris avec sa famille, celle de Fabri et de Henkart : ils y vivaient éloignés des hommes violents qui les avaient tant attaqués; et ils croyaient y trouver la paix, lorsque la calomnie vint les en faire sortir : on répandit le bruit que là s'y tenait des conciliabules de modérés contraires à la liberté générale et tendant à favoriser les prêtres et les nobles.

De tels propos étaient trop dangereux pour s'exposer à leurs conséquences, aussi Defrance se hâta-t-il de quitter Paris et de chercher un asyle à Charleville où il fut s'établir le 29 août 1793; mais il n'était pas partisan du système de sang des Marat et des Robespierre, aussi y fut-il dénoncé comme suspect; cependant grâce au genre de vie modéré qu'il menait, il put y rester onze mois à l'abri des vexations. Il quitta enfin cette ville le 17 thermidor an II et arriva le 23 à Liège où il trouva une douzaine d'hommes, qui de leur propre mouvement, s'étaient emparé de l'autorité municipale sous le titre de comité d'urgence.

Le représentant du peuple Gillet supprima par arrêté du 5 fructidor an II ce comité et nomma une municipalité dont Defrance fit partie.

Dans son sein on forma un comité de surveillance composé de six membres et Defrance en fut du nombre; mais il n'exerça ce pouvoir que pendant 17 jours, attendu que ce même Gillet avait pris un arrêté, enjoignant à tous les membres de l'administration générale du pays de reprendre leurs fonctions, ce qui força Defrance à se retirer de la municipalité.

Cette administration était composée primitivement de 120 membres; elle fut réduite peu après à 50 par arrêté du représentant Fresine et ainsi composée, elle

dura jusqu'au 14 frimaire an III, époque à laquelle elle fut remplacée par une administration d'arrondissement dépendante d'une administration centrale siégeant à Bruxelles : elle subsista jusqu'au 3 frimaire an IV et fut de nouveau recomposée selon les formes et les institutions républicaines de la France à laquelle la Belgique venait d'être réunie; De France fut encore de cette nouvelle administration.

C'est pendant qu'il exerçait ces dernières fonctions qu'il s'attira tant d'invectives et de qualifications odieuses à cause, soit des jalousies, soit surtout de la démolition de la cathédrale de St.-Lambert dont il passait pour l'auteur.

Le fait est cependant, qu'il ne fit qu'exécuter la résolution qui avait été prise dès 1790 par l'autorité communale de cette époque et dont De France faisait partie; cette résolution n'eut pas d'exécution par suite des revers de la Roër et ne fut reprise qu'après que cet édifice eût été dépouillé de ses planches, et l'intérieur de tous ses ornemens en cuivre ou en fer, de ses objets d'art, etc.; on nomma alors une commission chargée d'aviser aux moyens de tirer le meilleur parti de la carcasse de ce vaste bâtiment; et pour mieux parvenir à son but, elle mit le projet au concours : une douzaine de plans furent présentés, mais avant qu'on en eût choisi un, les requisiteurs et l'inspecteur des domaines Bourgoing, enlevèrent ou firent vendre à l'enchère les tableaux, les mausolées, autels, argents, stalles, boiseries des chapelles et sacristies, les bâtimens en dépendant, les marbres, pavés, etc., enfin ils ne laissèrent que les murailles nues. Telle était la situation de cet antique temple et il devenait tellement dangereux pour les alentours, qu'on se vit dans la nécessité de procéder sans retour à sa démolition; on y mit donc la main et bientôt disparut cet édifice si riche en souvenirs historiques, si remarquable par les beautés de l'art qui le



constituaient ou qu'il renfermait et dans lequel tant de scènes religieuses ou politiques s'étaient passées depuis nombre de siècles !

Les ennemis de DeFrance profitèrent de cette circonstance pour le traiter de vandale , et le signaler à la vindicte publique ; cependant il n'était pas l'auteur de cette destruction , il ne faisait que partie de l'administration qui l'avait décidée ; mais il n'en fallait pas davantage pour fournir des armes à ceux qui le poursuivaient , lui qui dans toute sa carrière politique avait toujours été si intègre , si loyal , si modéré et qui pour ce dernier motif même , avait été signalé en 1793 à Paris. Mais la haine ne connaît pas de justice et tous les moyens sont bons quand des êtres méchans veulent perdre un homme qui leur porte ombrage et qui avait eu le grand tort à leurs yeux de s'opposer de toutes ses forces à ces mesures violentes et sanguinaires qui avaient couvert la France de terreur et de deuil.

Quoiqu'il en soit , toutes les calomnies qui avaient été débitées contre DeFrance , soit par les ennemis qu'il s'était fait par trop d'intégrité dans ses fonctions , soit par l'envie qu'on portait non aux places peu ou point rétribuées dont il avait été revêtu par ses concitoyens sous les divers gouvernemens qui s'étaient succédés , mais aux places à donner , par suite de la nouvelle organisation que devait amener la réunion du pays de Liège à la France , décrétée le 9 vendémiaire an IV ; quoiqu'il en soit , dis-je , ces calomnies tout absurdes qu'elles étaient furent accueillies par des masses aveugles et passionnées ; et lors des élections populaires de l'an V DeFrance ne fut pas réélu soit comme représentant soit comme fonctionnaire dont la nomination appartenait alors au peuple ; d'autres individus cachés pendant les momens d'orage et de tourmente vinrent se présenter aux Liégeois et par leurs intrigues éloignèrent ces citoyens courageux et vertueux , qui n'avaient pas hésité

à se mettre à la tête des affaires, dans ces temps où la mort était là toute menaçante, pour les récompenser de leur dévouement et de leurs sacrifices. Defrance, rentré dans la vie privée, reprit ses pinceaux et se livra avec une nouvelle ardeur à cet art qui faisait son bonheur et qui devait bien mieux servir à sa gloire.

La loi du 3 brumaire an IV avait établi des écoles primaires et centrales dans tous les départemens de la république, et pour la première fois de sa vie Defrance demanda une place de professeur : pour titres, il présenta ses ouvrages, il devait être accueilli en s'offrant sous de tels auspices : aussi fut-il nommé professeur de dessin à l'école centrale du département de l'Ourthe.

Il organisa cette école avec ce tact, cette justesse de vue que donne l'expérience et le talent ; une foule d'élèves vint s'asseoir sur les bancs de cet athénée pour y recevoir les leçons de ce maître savant : les plus beaux résultats couronnèrent les efforts que Defrance faisait pour rendre à sa patrie ces artistes distingués qui l'avaient honorés jadis.

Déjà il entrevoyait le plus bel avenir, et ses élèves répondant aux peines qu'il se donnait pour leur inculquer les principes de son art, offraient déjà les plus brillans résultats, lorsqu'un asthme dont il était accablé depuis longtemps vint mettre fin à sa carrière le 5 ventôse an XIII (le 24 février 1805).

Ce qui justifia Defrance mieux que tout ce qu'on pourrait dire, c'est qu'après avoir rempli tant de fonctions dans lesquels il aurait pu se créer des richesses, il est cependant mort ne laissant à sa famille que peu de fortune et dont la source était d'autant plus honorable qu'il la devait à ses travaux : c'est que surtout il se vit regretté de ses concitoyens et d'une foule d'amis qui toujours lui étaient restés attachés et dont les noms seuls, respectés de leurs compatriotes, étaient un des plus beaux ornemens à sa mémoire.

Ses restes mortels ont été déposés à Huy dans le jardin de son ami Henkart, et sur la demande de sa famille.

Defrance a beaucoup écrit : outre les *feuilletons* qu'il répandait contre les excès et l'intolérance du pouvoir sacerdotal qui régissait Liège avant la révolution, il a aussi fait une foule de rapports pendant l'exercice de ses fonctions; dans les premiers l'on y voit cette verve, cet entraînement que donnent la conviction et l'indignation d'une âme généreuse contre les abus d'un pouvoir despotique; dans les seconds nous y retrouvons cette lucidité, cette impartialité qui toujours l'avaient signalé.

\* Mais ce qui le recommande bien plus comme écrivain et observateur distingué, c'est le mémoire qu'il écrivit en 1789 sur cette question posée par l'Académie des sciences de Paris : — « *La recherche des moyens par lesquels on pourrait garantir les broyeurs de couleurs des maladies qui les attaquent fréquemment et qui sont la suite de leur travail.* » Son mémoire portant l'épigraphe de : *Être utile est mon but*, fut couronné par l'Académie. C'est en faire suffisamment l'éloge, si l'on remarque surtout que cette question posée une première fois, valut à Defrance *seul* une mention honorable et que ce ne fut qu'après avoir lutté contre une masse de concurrents des plus distingués qu'il emporta enfin la palme.

Defrance a encore laissé d'autres écrits, entre autres, un mémoire intitulé : *Réflexions sur le dessin*, dans lesquels on y retrouve les vues les plus sages et pleines de justesse; un autre *sur la nécessité d'établir une académie de peinture dans le pays de Liège*; c'est ce mémoire qui amena la réalisation des idées de Fassin sur cet objet et détermina Velbruck à créer cet établissement avec les fonds pris sur les biens des Jésuites supprimés; un troisième *sur la littérature française*

*dans le pays de Liège et les moyens de la propager et de l'épurer.*

Tous ces écrits si remarquables par la profondeur des idées, la justesse et la philosophie que l'on y rencontre, sont d'un style d'autant plus remarquable que Defrance n'avait fait aucunes études littéraires et que ce n'est que sous les impulsions de son cœur que sa plume retrace sa pensée.

Il est à regretter que ces écrits et surtout celui relatif aux dangers des couleurs ne soient pas imprimés, l'humanité y trouverait beaucoup de leçons salutaires.

Ce qui serait aussi bien précieux pour les artistes qui se livrent à la peinture, ce sont les notes qu'il a laissées sur ce sujet; il y traite du dessin et surtout du *clair-obscur* dont lui-même connaissait et appliquait si bien les effets : le peintre en les lisant y puiserait des notions dont il pourrait tirer un bien grand parti pour surmonter les difficultés que ce genre présente surtout, lorsqu'il y a deux effets de jours comme on le voit dans deux de ses principaux tableaux, l'un représentant *l'Intérieur d'un Cabaret* (tableau qui a obtenu la distinction à l'exposition à Paris), l'autre qui est son *portrait* fait par lui-même. (Article communiqué).

1805. DEBOUCHE (*Henri-Joseph*), jésuite, géomètre, géographe du duché de Gueldre, né à Grand-Rechain près Verviers, en 1738, desservit la succursale de Dison; il est l'auteur d'une *traduction* inédite de *l'Illyade* et de *l'Odissée* d'Homère, de *l'Optique* du P. Hell et d'une *Nouvelle carte chorographique des pays de Liège et de Stavelot*, petit in-folio.

1806. LISSOIR (*Remacle*), abbé de la Valdieu, ordre de Prémontré, naquit à Bouillon le 12 février 1730, et fut élevé par les soins du président de la cour souveraine de cette ville, qui l'avait pris en amitié. Ses études fi-

nies, il entra à l'abbaye de la Valdieu au diocèse de Reims, et y fit profession en 1749. Dès qu'il fut prêtre, on le fit maître des novices et successivement professeur de théologie, prieur, et enfin abbé en 1766. Son premier soin fut d'augmenter la bibliothèque du couvent. Il mit au concours les cures à sa nomination, et établit une pharmacie pour distribuer des remèdes aux pauvres du voisinage. Dans la même année qu'il devint abbé, il publia un livre intitulé : *De l'état de l'église et de la puissance légitime du pontife romain*. Wurtzbourg (Bouillon) 1766, 2 vol. in-12. C'est un abrégé du *Febronius* de l'évêque Hontheim, que Lissor, dans son avertissement, qualifie de second Gerson, aussi orthodoxe, aussi savant, mais peut-être plus hardi que le premier. Lissor s'approprià l'ouvrage, le refondit et le rendit sien, comme il le dit lui-même. Il assure qu'il a adouci des expressions trop dures, et qu'il a omis entièrement des sorties trop vives contre la cour de Rome; mais il n'a pas porté assez loin les corrections et les suppressions. Ainsi il soutient avec Hontheim, contre les auteurs français, que le pape n'a point une juridiction proprement dite sur toutes les églises; que la convocation des Conciles généraux ne lui est point réservée; qu'un décret du pape, accepté par le plus grand nombre des évêques dispersés, ne forme point un jugement irréfutable et final. Il essaye de répondre sur ce dernier point aux arguments de Bossuet, et ne voit pas quelle porte il ouvre par là aux disputes et aux erreurs. Dans les deux derniers chapitres, il expose sérieusement les moyens les plus propres à produire un schisme dans l'église; le tout est accompagné d'expressions aigres et offensantes pour la cour de Rome. « Je le dis sérieusement, dit-il dans son avertissement, si j'étais théologien ultramontain, je n'oserais seulement sourciller en présence de l'auteur d'Emile. » Lissor ne manquait d'ailleurs, ni de connaissances, ni de talent.

Il fut utile à son ordre , dont les chapitres nationaux l'avaient nommé visiteur ; il refondit les livres liturgiques des Prémontrés , en surveilla la réimpression , et composa , entr'autres , l'*Office de la translation de St. Norbert*. Privé de son abbaye lors de la révolution , il desservit la cure de Charleville , sous l'évêque constitutionnel des Ardennes , fut enfermé pendant la terreur et , après ces temps funestes , vint dans la capitale , où il s'attacha au *Journal de Paris* , comme rédacteur. Il assista au Concile des constitutionnels en 1797 ; et l'on y voit son nom comme député du presbytère des Ardennes. Il est l'auteur de plusieurs articles insérés dans le *Journal d'Economie politique , de Morale et Politique* , par Rœderer. Paris, 1796 à 1800.

Après le concordat , il obtint une place d'aumônier de l'hôtel royal des Invalides , à Paris , et il en exerça les fonctions jusqu'à sa mort , arrivée le 13 mai 1806.

C'était un homme instruit , laborieux , attaché à ses devoirs , et auquel il n'a manqué peut-être que des idées plus exactes sur les règles du gouvernement ecclésiastique.

Son frère aîné *Théodore* , bénédictin , a donné une *Table géographique du martyrologe romain*. Paris, 1776 , in-12.

1807. **BRIXHE** (*Jean-Guillaume*) , naquit le 27 juillet 1758 , à Spa , bourg célèbre de l'ancienne principauté de Liège. Dès sa plus tendre jeunesse , il manifesta un goût passionné pour l'étude des belles-lettres , mais bientôt la jurisprudence devint l'objet spécial de ses travaux. Il fit des progrès si rapides dans cette science , qu'à l'âge de dix-neuf ans , il fut admis procureur à la cour de Spa. et en février 1780 , immatriculé notaire public du pays de Liège. Une lecture assidue des productions philosophiques du 18<sup>e</sup> siècle , les réflexions que lui suggéraient les évènements importans qui se préparaient en

France, donnèrent à son esprit une tendance toute libérale, et firent germer dans son cœur les semences du patriotisme le plus vif et le plus éclairé.

La lutte qui venait de s'engager chez nos voisins eut d'autant plus d'attrait pour lui, que le pays de Liège se trouvait à la veille d'une commotion violente. Là, aussi, le pouvoir se débattait dans une longue agonie; une discussion peu importante, impure même à sa source, féconda les germes du mécontentement. Sous des questions d'un intérêt secondaire, l'évêque de Liège cachait des vues ambitieuses et cherchait à priver les citoyens des droits que leur accordait la constitution. On rechercha alors si le prince pouvait seul porter des édits en matière de police, ou si, pour ces édits comme pour toutes les autres modifications à apporter aux lois existantes, la délibération et le consentement des trois ordres de l'état étaient nécessaires.

Des démonstrations hostiles de la part du prince, une plainte *en foule* portée au tribunal des XXII, par le citoyen que ces démonstrations avaient lésé, le rétablissement de *l'impôt des quarante patars*, aboli dans la journée d'état de 1787, eurent bientôt nationalisé la querelle et mis les partis en présence; d'autres incidents propagèrent l'agitation.

La fermentation des esprits était grande à Liège; il ne fallait qu'une secousse pour hâter un éclat que l'on pouvait retarder encore peut-être, mais qu'il n'était plus possible d'empêcher. La prise de la Bastille et le retentissement que ce fait important eut en Europe, vint enthousiasmer tous les cœurs et détermina le mouvement liégeois. Le peuple osa désirer hautement que le clergé, propriétaire de près des deux tiers du territoire, contribuât aux charges de l'état; il demanda une représentation véritablement constitutionnelle, et, comme préalable, l'abolition du fameux édit de 1684, qui avait presque anéanti le tiers-état en mettant la repré-

sensation des villes sous la dépendance du pouvoir exécutif. Quelques hommes, et Brixhe fut de ce nombre, secondèrent ce mouvement qu'avaient préparé les fameuses *Lettres* de Bassenge à l'abbé de Paix.

La révolution éclata le 18 août 1789, et la magistrature de Liège fut renouvelée selon les anciennes formes populaires; les autres villes ayant suivi cet exemple, Brixhe fut élu bourgmestre dans la commune de Spa. Il fut ensuite nommé membre et secrétaire perpétuel de l'assemblée représentative de Franchimont; c'est en cette dernière qualité qu'il a publié : *Journal des séances du congrès du marquisat de Franchimont, tenu au village de Polleur, commencé le 26 août 1789*; Liège, J. J. Tutot, 1789, in-4°, avec les suites; inséré en partie dans le *Journal patriotique* qui paraissait à Liège à cette époque. Ce congrès du marquisat de Franchimont, sous la présidence de M. Dethier, se distinguait par les opinions ultra-libérales et le radicalisme de tous ses membres. On doit applaudir, sans doute, au vif patriotisme, à la dignité qui régnaient dans plusieurs de ses arrêtés, à la noble énergie qui dictait ses réclamations lorsque le succès de la révolution n'était rien moins que certain; mais hâtons-nous de dire aussi que les mesures un peu irréfléchies et quelquefois violentes, prises dans le sein de cette assemblée, auraient pu nuire aux progrès de la cause révolutionnaire.

Dethier et Brixhe furent souvent députés par l'assemblée franchimontoise près la municipalité de Liège, afin de lui proposer l'exécution de différens arrêtés du congrès. Ils rédigèrent aussi plusieurs adresses remarquables dans lesquelles ils réclamaient vivement le droit de représentation pour les campagnes, mesure importante et libérale que les Franchimontois furent les premiers à demander; on trouve ces adresses dans les différens recueils périodiques de cette époque.

En 1790, Brixhe fut élu député suppléant à l'état



tiers du pays de Liège ; cette même année , il publia : *Plan de municipalité pour le bourg et la communauté de Spa , à suivre provisoirement à la prochaine élection , et dont la ratification finale est laissée aux cinq élections*. Spa , Badon et C<sup>e</sup> , 1790 , in-4<sup>e</sup> de 20 pages. Ce plan a été rédigé d'après celui qui fut publié à Liège vers la même époque.

Une réaction violente suivit de près cette courte époque de liberté. L'invasion autrichienne ramena le prince fugitif ; et le peuple vit tout-à-coup ses foyers envahis , ses magistrats , ses principaux citoyens exilés. Brixhe fut proscrit par la commission impériale , comme étant l'un des quatorze premiers chefs de la révolution liégeoise ; il se réfugia en France avec J. N. Bassenge et quelques autres , et y devint membre du *comité général des Belges et des Liégeois unis*.

Son caractère ardent lui fit sans doute embrasser avec ardeur les opinions de l'un ou l'autre des clubs qui dictèrent successivement des lois à la capitale de la France. Cependant , quoique le nom de Brixhe figure sur les *listes des bons patriotes* trouvées dans les papiers de Robespierre , et insérées dans le rapport que Courtois fit à la Convention , en brumaire an III , il s'en fallait de beaucoup qu'il partageât les idées de Robespierre et des terroristes ; car un jour qu'il avait , dans un discours prononcé aux Jacobins , émis des idées qui étaient loin de cadrer avec celles du comité de salut public , à peine avait-il fini de parler , qu'un de ses collègues (on croit que c'était le fameux peintre David) , le prit par le bras , lui exprima combien il s'exposait , et ajouta : *Sais-tu que tu frises la guillotine ?*

Lors de l'invasion de la Belgique et du pays de Liège par l'armée républicaine , Brixhe fut réintégré dans la municipalité de Spa , et nommé par le peuple , député à l'administration générale du pays de Liège ; il s'y montra l'un des plus chauds partisans de la révolu-

tion française , et de la réunion pure et simple du pays à la France.

A la retraite de Dumouriez, Brixhe fut de nouveau forcé de se réfugier à Paris ; il y fut employé dans les bureaux de la vérification générale des assignats. En prairial an II, le comité de salut public réuni à celui des finances et des assignats, le nomma vérificateur dans les départemens du Nord et des Ardennes. Par divers arrêtés des représentans du peuple, il fut envoyé en cette même qualité à la suite des armées dans les pays conquis, emploi qu'il a rempli jusqu'à la suppression des assignats.

A cette époque, il commença à exercer les fonctions de défenseur officieux près les tribunaux civils et criminels des départemens de l'Ourthe, Sambre-et-Meuse et Meuse-Inférieure. Une ame passionnée, une éloquence vive, jointe à une logique serrée, une connaissance approfondie des lois, lui firent bientôt obtenir dans cette carrière, les succès les plus brillans. En l'an VI, l'assemblée électorale scissionnaire le nomma administrateur du département. En l'an VII, il fut envoyé au conseil des Cinq-Cents ; il en fut exclu par la loi du 19 brumaire an VIII. Il revint à Liège et y continua la profession de défenseur officieux. Le 27 frimaire an IX, il fut nommé par le premier consul, avoué près le tribunal d'appel séant à Liège, et le 18 fructidor an XIII, l'école de droit de Paris lui délivra un diplôme de *licencié*. Les agitations continuelles qu'il n'avait presque jamais cessé d'éprouver, avaient considérablement altéré sa santé ; il mourut le 25 février 1807.

On a de Brixhe quelques plaidoyers remarquables par les questions importantes qu'il a su y soulever et par le talent avec lequel il les a traitées. Il a aussi travaillé à la rédaction de plusieurs recueils périodiques ; nous citerons entr'autres : *La tribune publique du département de l'Ourthe*. Liège, Latour, an V, in-8° dont

il n'a paru, croyons-nous, que 18 numéros formant 312 pages. (Extrait des *Esquisses biographiques de l'ancien pays de Liège* par M. Polain, conservateur des archives de la province).

1808. LOM (*Philippe de*), agronome, né en Espagne, vint s'établir à Verviers, dont il contribua singulièrement, par l'étendue de ses vues, à augmenter la prospérité industrielle. Il parcourut presque toutes les parties de l'Europe, et entretint toute sa vie des relations avec les savants les plus distingués en tout genre. Il fut l'ami et le conseiller de M<sup>me</sup> veuve Biolley. Désirant affranchir les fabriques de draps de Verviers, qui étaient tributaires de l'Espagne pour la matière première, il conçut l'idée de la possibilité de naturaliser et d'acclimater la race des *moutons-mérinos* sous d'autres latitudes que celles que l'ignorance et les préjugés lui assignaient comme exclusive. Il visita, à cet effet, dans les plus grands détails, les principaux établissemens d'agriculture de la Saxe, de l'Angleterre et de la France, et obtint des agronomes les plus instruits de ces pays, les lumières dont il avait besoin pour réaliser son projet. Assuré dès-lors du succès, et secondé dans ses vues par le zèle et l'amitié de Madame de Plomteux, il établit à Hodbeaumont, commune de Theux, un troupeau de mérinos qu'il fit venir à grands frais. Il fut l'un des fondateurs de la *Société pastorale de la sénatorerie de Liège*, dont il devint président. Ses relations d'amitié et de parenté avec la famille Simonis, de Verviers, conque dans toute l'Europe commerçante par ses importantes fabriques et ses beaux produits, assuraient à l'établissement de M. de Lom le plus haut degré de prospérité, lorsque la mort vint le surprendre à Hodbeaumont, en 1808. Il mourut dans les sentimens les plus religieux. Le noble caractère de M. de Lom, ses manières distinguées, son excessive générosité et son

patriotisme éclairé le firent vivement regretter de tous ceux qui l'avaient connu. M. le baron de Surlet-Chokier a prononcé son éloge, que l'on trouve dans le *Procès-verbal des séances de la société pastorale de la sénatorerie de Liège* (6 mars 1808).

1809. VILLETTE (*François*), physicien, né à Liège, le 1<sup>er</sup> janvier 1729, était petit-fils du célèbre François Villette, physicien-artificier de Louis XIV, et opticien, né à Lyon, le 6 octobre 1621, et décédé dans cette même ville, le 11 octobre 1698; il fabriquait d'excellents *microscopes* et est l'inventeur du *miroir ardent*. Louis XIV, qui l'estimait beaucoup, fit graver ces huit vers sous son portrait, dont Mad. V<sup>e</sup> Jalbeau, de Liège, possède une copie :

De la main du fameux Villette,  
On recherchait de toutes parts,  
Miroir ardent, loupe, lunette,  
Il étoit né pour les arts;  
De plus, homme adroit et sans vice,  
Habile, sans être orgueilleux,  
Il n'employoit d'autre artifice  
Que l'artifice de ses feux.

Son fils, né aussi à Lyon, mourut trop tôt pour s'occuper du soin d'élever sa famille. Son épouse, qui avait deviné de bonne heure l'aptitude de son fils, le jeune François Villette, pour les sciences, le fit voyager. Les voyages qu'il fit, dans sa jeunesse, développèrent ses dispositions et son goût naturel pour les sciences exactes, et surtout pour la physique. Il s'attacha à l'abbé Nollet, dont il fut bientôt distingué, et avec lequel il correspondit jusqu'à la mort de ce physicien célèbre.

Revenu à Liège, le désir d'éveiller le génie de ses compatriotes et de le diriger vers des sciences trop négligées jusqu'alors par eux, lui donna l'idée de donner

des cours publics de physique expérimentale. Il lui fallait pour cela un cabinet complet ; mais ayant eu le loisir de s'assurer combien les machines, qui composaient alors celui du roi à Paris, étaient défectueuses, il résolut de s'en former un lui-même, et de simplifier et perfectionner la construction de la plupart de ses instrumens. Pour parvenir à ce but, Villette dut commencer d'abord par instruire et former des ouvriers de tout genre. Après les avoir mis à même d'exécuter ses dessins, il se créa, en quelques années, un cabinet aussi complet qu'il pouvait le désirer. Il avait apporté une telle perfection dans la construction de ses machines, que pendant la durée des deux cours complets qu'il donna, il ne fut pas obligé une seule fois de recommencer une expérience.

Les bourgmestres de la cité de Liège lui prêtèrent deux salles de l'hôtel-de-ville pour y donner ses cours de physique. Il enseignait avec clarté et faisait les démonstrations des expériences les plus compliquées avec simplicité. Il livrait à ses élèves, avec le plus noble abandon, les découvertes les plus importantes, sans avoir seulement jamais l'air de se souvenir qu'elles étaient le fruit de ses propres méditations. Il avait fixé à 24 livres ses leçons ; mais il les donnait gratis à ceux qui, désireux d'apprendre, n'auraient pu le payer qu'avec peine.

Après avoir donné deux cours complets de physique expérimentale, Villette se vit obligé de les cesser, par le dégoût que lui faisait éprouver le peu d'empressement de ses concitoyens pour ses leçons. Il vendit une partie de ses instrumens ; le prince Velbruck lui acheta son microscope, que l'on voit aujourd'hui dans le cabinet de S. M. l'empereur de Russie. Ce microscope, précieux et unique dans son genre, qui lui avait coûté plusieurs années d'un travail constant, se trouvait oublié, sous le règne du prince Hocnsbroech, dans le

grenier d'un hôtel à Liège, avec quelques machines de physique; et sans les soins que se donna S. M. l'impératrice de Russie, pour découvrir et se procurer ce chef-d'œuvre, de l'existence duquel elle était informée, il eût été probablement oublié.

Les découvertes de Villette, sur l'électricité et d'autres parties de la physique, ont fait assez de bruit dans le monde savant, pour qu'il soit inutile d'en parler. L'abbé Nollet, Paulian et autres, les ont relatées dans leurs ouvrages. Mais une découverte plus récente, est celle de l'*électricité papyracée*, fluide absolument semblable, quant aux effets, à celui produit par l'*électricité vitrée*; ce qui l'a conduit à démontrer, que les *fluides électriques produits par des matières dissemblables, ont réciproquement la propriété de s'entre-détruire*.

Il épousa M<sup>lle</sup> de Marnette, et ne vécut qu'un an avec elle : elle mourut sans lui laisser d'enfans. Affligé de cette perte, il se voua dès-lors au célibat et à la solitude, sans renoncer cependant aux sciences qu'il aimait et à la physique surtout dont il s'occupa jusqu'à la fin.

Villette fut l'un des fondateurs de la Société libre d'Emulation de Liège. C'était, dit M. Robertson, un homme fort instruit, d'une conversation intéressante, et d'une aimable philosophie.

Doué de patience et d'un courage inaltérable, il le montra bien, durant les six derniers mois de sa vie, qu'il passa dans de vives douleurs. Il mourut à Flémalle-Grande, près Liège, le 22 octobre 1809.

Né avec les plus heureuses dispositions, à l'âge de 20 ans, la rectitude de son jugement fut tellement fixée, que dans le cours de sa longue et honorable carrière, il ne fut jamais dans le cas de s'écarter du plan de vie qu'il s'était tracé. Il était ferme, mais juste et doux, équitable et indulgent pour les autres; ne se permettant jamais une raillerie.

Les souvenirs qu'il a laissés à Liège, honorent en

lui l'homme de bien autant que le savant. Sa modestie fut telle, qu'il abandonna souvent à d'autres, la gloire des découvertes qui lui appartenaient

1809. TITEUX (*Philippe-Joseph-Hyacinthe*), maire de Frenois, près de Sedan, né à St.-Hubert, en Ardennes, en 1744, embrassa l'étude de la sculpture dès sa plus tendre jeunesse, entraîné vers cet art par un penchant irrésistible. A l'âge de 17 ans, il quitta sa patrie, et vint travailler à Paris sous les plus grands maîtres. Leurs leçons jointes à la vue des chefs-d'œuvre de l'art, développèrent ses talens, et le tirèrent prématurément de la classe où sa jeunesse semblait devoir encore le retenir. La construction de la nouvelle église de Ste.-Geneviève (le Panthéon) lui fournit l'occasion d'étendre sa réputation naissante. Il fit les *modèles* de la sculpture de ce temple magnifique, sous les ordres du sculpteur en chef Desart, auquel il succéda, et sous l'inspection de l'architecte de Puisieux, Ardennais. Il entreprit ensuite la *sculpture* de la salle de spectacle de Bordeaux, de celle des Variétés de Paris, du Palais-Royal, du Raincy, et de l'église de St.-Eloy de Dunkerque, dont il fit de ses propres mains la *chaire* à prêcher. Ce fut de concert avec l'architecte Louis, qu'il exécuta la plupart de ces travaux.

Retiré au commencement de la révolution dans sa maison de campagne de Frenois, il fut nommé administrateur du département des Ardennes. Persécuté et emprisonné par les anarchistes, il soutint ces maux avec courage. Depuis, il exerça avec honneur, plusieurs fonctions administratives gratuites. Il était sur le point d'entreprendre de nouveaux travaux à Paris, et il venait d'assister à deux sessions du collège électoral des Ardennes, lorsque de retour au Frenois, il fut atteint d'une paralysie qui l'enleva le 9 février 1809, à l'âge de soixante-cinq ans. Il mourut avec les sentimens d'un chrétien pieux et éclairé.

1809. OUTREPONT ( *Charles-Lambert d'* ), né à Herve , ville du duché de Limbourg , le 16 septembre 1746 , fit de bonnes études , et oommença , en 1771 , à exercer la profession d'avocat au conseil souverain de Brabant , carrière dans laquelle il ne tarda pas à se faire connaître avantageusement. En 1780, il publia un écrit intitulé : *Essai historique sur l'origine des dîmes*, tendant à repousser les prétentions exorbitantes qu'élevait à ce sujet le clergé de la Belgique. Il y développa l'instruction la plus étendue, jointe à une saine logique , en même temps qu'il fit preuve d'un véritable courage, en osant attaquer , dans ses plus chers intérêts, un corps si puissant à cette époque. Cet ouvrage, qui obtint les honneurs de la traduction en plusieurs langues , fut attaqué par l'abbé Ghesquières, membre de l'Académie de Bruxelles (*Lettres hist. et crit. pour servir de réponse*, etc. Utrecht, 1784, in-8°), qui soutint les prétentions du clergé comme fondées sur le droit divin. M. D'Outrepont ne tarda pas à répliquer par une défense de son écrit, dans laquelle il réfutait avec esprit, quoiqu'avec un peu d'âcreté, les assertions de son adversaire.

En 1783 , pour répondre à une question mise au concours par l'Académie, il publia une autre brochure ayant pour titre : *Discours sur l'autorité du droit romain dans les Pays-Bas*, qui lui valut l'accessit.

Lorsque la révolution belge vint à éclater , il se montra favorable aux principes sur lesquels elle était fondée , mais la fausse direction que lui fit bientôt prendre la toute puissante influence du clergé, trouva, dans M. D'Outrepont , un adversaire d'autant plus dangereux que ses lumières égalaient son patriotisme. La franchise avec laquelle il manifesta ses opinions à cet égard, le mit en butte à la haine des principaux meneurs, et il se vit un jour entouré par un attroupement populaire , à la fureur duquel il eut peine à échapper.



Au retour des Autrichiens , qui eût lieu quelque temps après , il reprit l'exercice de sa profession d'avocat , qu'il continua jusqu'à la seconde entrée des troupes françaises , époque à laquelle il fut nommé membre de l'administration centrale de la Belgique , puis de la commission chargée de la division des provinces ci-devant autrichiennes et du pays de Liège en départemens ; enfin , il fut appelé successivement aux fonctions de commissaire du gouvernement près le tribunal criminel de la Dyle, de commissaire au congrès de Rastadt pour la liquidation de la dette belge, et , en l'an VI, de député de son département au conseil des Cinq-Cents. Dans ce dernier poste, il soutint la réputation qu'il s'était acquise , tant par la droiture de son caractère que par l'étendue de ses connaissances en matière de législation. Il donna de nouvelles preuves de ces deux qualités dans le discours qu'il prononça au corps législatif le 1<sup>er</sup> fructidor de la même année , contre le principe du droit de successibilité entier et absolu , accordé aux enfans nés hors mariage , concurremment avec les enfans légitimes , par les lois des 4 juin 1793 , et 12 brumaire an II. Dans le cours de la même session, il se fit encore remarquer par un discours sagement et fortement pensé sur la question de la liberté de la presse , et dans lequel il envisagea , avec une sagacité peu commune , les différentes faces de cette épineuse question , tant de fois agitée depuis.

Enfin , après le 18 brumaire an VIII , la manière honorable dont il s'était acquitté des diverses fonctions qu'il avait remplies , et surtout la confiance qu'inspirait son savoir reconnu en jurisprudence , lui valurent la place de conseiller à la Cour de cassation , à laquelle il fut appelé par le Sénat-Conservateur. Il continua d'y mériter l'estime et la considération générale jusqu'à sa mort , arrivée à Paris , le 4 mars 1809.

Il fut remplacé par M. Benvenuti, membre de la Cour d'appel de Florence. Son oraison funèbre fut prononcée par le premier président de la Cour de cassation. M. D'Outrepont a laissé deux fils, dont l'un, par divers traits de la plus audacieuse bravoure, s'est élevé à un grade supérieur dans un régiment de hussards. Voici la liste des ouvrages publiés par ce Hervien : ils ont tous été proscrits par le clergé, à raison des principes qu'ils contiennent :

1° *Essai historique sur l'origine des dîmes* ; 1780, in-8°. anonyme et sans nom de lieu ni d'imprimeur.

2° *Défense de l'Essai historique sur l'origine des dîmes, à l'abbé de Ghesquières*. Liège, 1785, anonyme. C'est la réponse à la réfutation faite par ce dernier sous le titre de : *Lettres historiques et critiques pour servir de réponse à l'Essai historique sur l'origine des dîmes*. Utrecht, 1784, in-8°.

3° *Discours sur l'autorité du droit romain dans les Pays-Bas, pour servir de réponse à la question : Depuis quand le droit romain est-il connu dans les Pays-Bas Autrichiens, et depuis quand y a-t-il force de loi?* Bruxelles, 1783, in-4°. Ce discours a obtenu l'accessit à l'Académie de Bruxelles en 1782.

4° *Des empêchemens dirimant le contrat de mariage dans les Pays-Bas Autrichiens, selon l'édit de l'empereur Joseph II, du 26 septembre 1784*. Bruxelles, 1787, in-8°.

D'Outrepont a encore publié plusieurs brochures de circonstance.

1809. BAUDUIN (*Dominique*), prêtre de l'Oratoire, né à Liège le 14 novembre 1742, décédé dans cette ville, le 3 janvier 1809. Il se consacra longtemps à l'instruction de la jeunesse. Ami de l'étude, il cultiva les lettres avec plus de persévérance que sa santé ne le lui permettait : la faiblesse de ses yeux l'obligea même d'abandonner la place de professeur d'histoire qu'il

occupa plusieurs années à Maestricht, alors chef-lieu du département de la Meuse-Inférieure. Sa conversation était douce, sage et enjouée quelquefois, quoique le plus souvent fixée sur des sujets sérieux, tels que la morale, la politique et l'histoire. En 1789, lorsque le nonce, depuis cardinal Zondadari, était à Liège, ce prélat allait souvent le voir, aimait à s'entretenir avec lui, et se plaisait à l'entendre pincer de la harpe, en chantant les psaumes de David. Bauduin vécut toute sa vie dans la retraite, et ne rechercha pas la célébrité. Il a laissé :

1° *De l'Immortalité de l'homme, ou Essai sur l'excellence de sa nature.* Dijon, 1781, in-12; réimprimé à Liège, 1805, in-12.

2° *La Religion chrétienne justifiée au tribunal de la politique et de la philosophie.* Liège, 1788, in-12, ibid. 1797.

3° *Discours sur l'importance du ministère pastoral.* Liège, in-8°.

4° *Considération sur les guerres de commerce.* Liège, in-8°.

Ce dernier ouvrage est assez remarquable et prouve une grande connaissance des choses de ce monde. Ses ouvrages sont pleins d'intérêt et d'un style clair, net et précis. On les trouve à Paris, chez Ch. Villet, libraire, rue Haute-Feuille, n° 1.

1809. JARDON (*Henri-Antoine*), général de brigade au service de France, né à Verviers, le 3 février 1768. Son père, qui était boulanger, l'envoya à l'école ; le jeune Jardon y apprit à signer son nom.

Lors de la révolution liégeoise, il embrassa avec ardeur la cause de la liberté, et entra comme sous-lieutenant dans le régiment commandé par le général Fyon. Elu par ses compatriotes commandant de l'avant-garde des volontaires Franchimontois, il fit en cette

qualité la campagne de Zuttendaël contre les troupes du cercle de Westphalie , s'y fit remarquer par son courage et fut bientôt nommé lieutenant par le général Fyon. Lors de l'invasion du pays de Liège par les Autrichiens, Jardon se réfugia en France, et entra, en qualité de lieutenant, dans la légion liégeoise qui se formait à Givet ; il y obtint l'année suivante le grade de capitaine.

Il prit une part active aux campagnes de Champagne et de Belgique et fut nommé, en 1793, chef de bataillon, puis chargé du commandement de la légion liégeoise, pendant la retraite de Dumouriez.

Nommé, malgré lui, en 1794, général de brigade, il fit la campagne de Hollande et s'y couvrit de gloire. Au combat d'Oude-Watering, il sauva la vie à 60 émigrés français malgré le décret de la Convention nationale.

Après la prise de Nimègue, le représentant du peuple Bellegarde, voulant nommer Jardon général de division, celui-ci s'y refusa, ne se croyant pas l'instruction nécessaire pour bien s'acquitter d'une pareille fonction.

Jardon fit toutes les campagnes de Flandre, d'Allemagne, de Suisse, de Pologne, etc., durant lesquelles on le vit constamment aux avant-postes, étonnant les vieux soldats par sa bravoure et par sa témérité. Après la paix conclue entre la république française et la Prusse, il fut chargé du commandement du département de la Dyle qu'il conserva jusqu'au moment où il fut mis en non-activité en 1796. Cette disgrâce non méritée, donna lieu à plusieurs officiers et soldats qui avaient fait trois campagnes sous ses ordres, de publier dans le *Républicain du Nord* qui s'imprimait à Bruxelles, l'*Exposé de quelques semaines de la vie du général Jardon* (19 messidor, an IV).

Remis en activité en 1799, son énergie et sa loyauté

contribuèrent puissamment à la répression des troubles de la Belgique. Il passa ensuite à l'armée du Danube sous le général Jourdan, et fit les campagnes de Suisse sous Masséna et de Souabe sous Moreau, dont il ressentit bientôt le contre-coup de sa disgrâce ; mais Bonaparte, alors premier consul, ne tarda pas à revenir sur le compte de Jardon, qui, quoique ami de Moreau, n'en partageait nullement les sentimens. Présenté à Bonaparte en 1803, lors de son passage à Liège, Jardon, pour tout discours, lui dit : *Général, je ne sais pas parler, mais je sais me battre ; donnez-moi du service.* Ce langage plut sans doute au premier consul, car il lui rendit justice, le nomma commandant du département des Deux-Nèthes.

En 1804, il se rendit au camp de Boulogne, où il commanda une brigade sous les ordres du général Brune. Après le départ de ce dernier pour l'Allemagne, son successeur, Gouvion-Saint-Cyr, lui confia la deuxième division de l'armée des côtes de l'Océan.

Nommé le 17 pluviôse an XII, commandant de la Légion-d'honneur, Napoléon le nomma encore le 14 août 1806, membre du collège électoral du département de l'Ourthe.

En 1808, il fit partie de l'armée d'Espagne, où il servit pour la première fois sous l'empereur, et en 1809, il entra en Portugal sous les ordres du maréchal Soult. A la prise de la Corogne, 16 mars 1809, il débuisqua, à la tête du 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, l'ennemi du village d'Elvina, et fut cité avec de grands éloges dans le 30<sup>e</sup> bulletin. Il périt au combat de Barcelos, le 25 mars 1809, après s'être emparé, avec quelques tirailleurs du 17<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, du pont de Negrelos défendu par 900 Portugais. Jardon, atteint d'une balle au-dessus de l'œil droit, <sup>par un seul coup</sup> tomba mort aux pieds de son neveu, Henri Jardon, <sup>à qui il venait d'accorder la</sup> simple sergent de grenadiers qu'il venait d'ériger en aide-camp. <sup>vie</sup> En s'affaissant, Jardon s'écria : *Voilà un jeune volontaire nommé Jardon qui luttait à ses côtés ! Va dire au Colonel M... de prendre le commandement de l'avant-garde de son régiment !* L'indignation des soldats contint le paysan qui l'avait tué qui ils le haïssent en morceaux.

Jardon mourut vivement regretté de ses chefs et pleuré amèrement des soldats avec lesquels il n'avait jamais affecté d'autre supériorité, que celle de les précéder au feu.

Il avait reçu de la nature un sang bouillant , un esprit ardent, un corps robuste, dont la force semblait s'être accrue au milieu des fatigues de la guerre; un cœur bon , franc, sensible à la reconnaissance et fidèle à l'amitié. Son amour pour sa mère était tel, que se trouvant au camp de Boulogne , lorsqu'une lettre vint lui apprendre qu'elle se mourait , sans demander de congé , de crainte du moindre retard , il accourut en poste à Verviers, pour y embrasser une dernière fois celle qui lui avait donné le jour, et ce devoir sacré rempli , il se remit en route , pour rejoindre de suite son drapeau.

Il eut plusieurs chevaux tués sous lui, en différentes occasions , plus de douze de ses aides-de-camp furent tués à ses côtés, de sorte que ne pouvant trouver d'officier qui consentit à faire ce service auprès de lui, il fut obligé de les remplacer par des sergents de grenadiers que l'on mettait à cheval.

La grande jouissance de Jardon était de faire la petite guerre ; on le voyait marcher en avant des tirailleurs, le fusil sur l'épaule, et avec une ceinture garnie de cartouches. Lorsqu'il se trouvait serré par un ennemi trop supérieur en nombre, il demandait un renfort de douze hommes commandés par un sous-officier. Si ce renfort était d'une compagnie entière, il ne calculait plus la force de ses adversaires.

Ce général, mûri par l'expérience , se distingua encore plus en Espagne et en Portugal , où le caractère de la guerre rendait son genre de courage précieux dans un chef.

Son portrait a été gravé à Paris par Chrétien et retouché depuis par M. Jehotte de Liège.

On a publié plusieurs notices sur le général Jardon; voir la *Biographie des Contemporains*, la *Biographie des Pays-Bas* de M. Delvenne. Notes historiques de M. Siter, greffier du canton de Verviers, in-8°, 1809.

M. Hubau en a fait une qui est inédite et qui a servi aux rédacteurs des ouvrages précédens. M. Van Hulst, avocat distingué à Liège, en a publié une très-exacte et très-détaillée; Liège, 1835, in-8° de 24 pages, avec le portrait du général Jardon, lithographié par M. Mathieu.

1809. CLOSON (*Guillaume-Joseph-Célestin*), naquit à Liège, le 3 juillet 1786, de parens honnêtes mais peu fortunés, qui secondèrent de tous leurs moyens les heureuses dispositions de leur fils. Son éducation fut l'objet de leur constante sollicitude. Entré à l'école centrale du département de l'Ourthe, il s'y distingua par sa supériorité, et y obtint les premiers prix de langues anciennes, d'histoire naturelle, de physique, de chimie et de dessin. Il mérita la bienveillance de ses professeurs et l'amitié de ses condisciples. Son goût naturel le portant vers la médecine, M. Lonhienne-Grognard, son protecteur, l'encouragea à aller à Paris, pour y étudier cette science, et lui en facilita les moyens. Clososon ne tarda pas à se faire remarquer à l'école de médecine de cette ville, et y remporta la seconde année, deux premiers prix. Tout présageait en lui de brillans succès et un nom illustre dans son art, lorsque sa santé s'altéra tout-à-coup à Paris : une fièvre putride l'emporta bientôt en onze jours. Clososon mourut le 26 juin 1809, vivement regretté de ses professeurs et de ses condisciples, dont un grand nombre accompagnèrent son convoi, entr'autres, Raikem et Nysten.

Clososon avait une physionomie douce. Il était d'un caractère enjoué, d'un commerce agréable et sûr. Il avait une franchise, une discrétion à toute épreuve.

1809. HÉNOUL (*J.-B.*), avocat , littérateur , publiciste , né à Liège. On a de lui : *Annales du pays de Liège, depuis les Éburons jusqu'au règne de Georges-Louis de Bergh*. Liège , 1 vol. in-8°. Ces annales sont d'un meilleur style que la plupart des ouvrages historiques qui ont paru précédemment ; on ne peut que reprocher à l'auteur une affectation de bel-esprit , et de se montrer le flatteur des puissans du jour.

1810. DELLOYE (*Henri*), littérateur , poète satyrique , publiciste , né à Huy.

Il a publié : l'*Almanach Liégeois* , le *Troubadour Liégeois* , l'*Annuaire Liégeois*.

1811. SOHET (*Dominique*), jurisconsulte liégeois , né à Chooz , près Givet , en 1728 ; il a publié : les *Institutes de droit , ou sommaire de jurisprudence canonique , civile , féodale et criminelle , pour le pays de Liège , de Luxembourg et de Namur*. Liège , 1772 , 3 vol. in-4°. L'auteur y fait preuve de recherches étendues et profondes.

1811. BASSENGE (*Jean-Nicolas*) , né à Liège , le 24 novembre 1758 , d'une famille de la haute bourgeoisie , fit ses études au collège de Visé que dirigeaient les PP. de l'Oratoire. Un des professeurs passionné pour la poésie française , en inspira le goût à ses élèves , parmi lesquels se distinguaient Bassenge et deux autres Liégeois , Henkart et Reynier. Il se forma bientôt entre ces trois jeunes gens une amitié constante dont la mort seule a pu rompre les nœuds.

Les talens de Bassenge prirent un rapide essor. Il se signala d'abord par quelques épîtres à ses amis , dont une entr'autres , qu'il adressa à notre célèbre paysagiste Fassin. *La Nymphe de Spa à l'abbé Raynal* , épître pleine de verve , mais dans laquelle l'auteur se mon-



trait l'apologiste de la philosophie moderne , parut en 1781 , donna une célébrité à Bassenge et lui attira des tracasseries de toute espèce ; mais le prince-évêque Velbruck , qui lui accordait l'honneur , ainsi qu'à Reynier , Henkart et autres , d'être admis dans ses petits comités où l'amitié et les muses avaient seules entrée , le protégea néanmoins ; ce qui lui permit de rester à Liège jusqu'à la mort de ce prince.

Depuis lors , en but aux persécutions que lui suscitaient ses opinions politiques et religieuses , Bassenge crut devoir abandonner sa ville natale. Il alla demeurer à Paris , où il se lia avec les plus célèbres littérateurs de son temps , et put , à son aise , se livrer à son goût naturel pour les lettres et les arts.

La mésintelligence entre le nouveau prince-évêque (le comte de Hoesbroeh) et le peuple liégeois , ne tarda guères à se manifester. Un conflit s'éleva entre les états du pays et le prince-évêque : quelques actes de son gouvernement , considérés comme illégaux et inconstitutionnels , aigrirent les partis. La discussion , obscure à sa naissance , impure peut-être à sa source , fut portée en litige à la chambre impériale de Wetzlaer , et devint par une singulière complication d'événements , la cause de graves discussions dans lesquelles on eut à examiner les lois fondamentales de l'existence politique du pays de Liège ; et dans un pareil conflit , Bassenge ne pouvait rester impassible , ni muet. A peine alors âgé de 25 ans , il consacra sa plume énergique et rapide au soutien des libertés publiques : en réponse aux mémoires publiés par les défenseurs du prince , il publia diverses brochures qui respirent le plus ardent patriotisme , mais qui portent presque toutes l'empreinte d'un travail trop précipité.

Ses *Lettres à l'abbé de P...* (Depaix), 5 vol. in-8° de 1787 à 1789 , renferment des pages d'une éloquence vraiment remarquable. Cet ouvrage estimable et qui

mériterait d'être plus connu , bien que trop souvent l'enthousiasme y prenne la place d'une judicieuse critique , contient des fragmens écrits avec chaleur , et dénote dans son auteur une prédilection particulière pour l'histoire de son pays , dont il avait une connaissance approfondie.

Les Liégeois aigris par les fausses démarches de la cour , ses persécutions et ses vengeances inutiles , animés d'ailleurs par l'exemple récent de la France , prennent tout-à-coup les armes , s'emparent de la citadelle , désarment les soldats du prince et changent le conseil de ville. Bassenge , ainsi que tous les hommes sages qui étaient regardés comme les chefs du parti populaire , était loin d'approuver ce mouvement ; mais la révolution étant faite (le 18 août 1789) , il crut , comme tant d'autres , à la sincérité du prince qui avait tout approuvé ; et il ne fallait rien moins que cette conviction , pour lui faire accepter les fonctions publiques qui lui furent déférées par ses concitoyens. Député du tiers-état pour assister aux conférences des trois ordres en 1789 , Bassenge prit une part très-active dans la direction des affaires. Les états le chargèrent de plaider leur cause à la chambre impériale de Wetzlaer , à Berlin , puis au congrès de Francfort. La mission était difficile à remplir , et le diplomate manquait absolument de cette souplesse indispensable pour réussir auprès des cours ; aussi ne réussit-il pas.

Le prince-évêque , rétabli par les troupes impériales , dans la plénitude de son pouvoir , en décembre 1790 , exclut de l'amnistie Bassenge qui , dans une *Adresse à l'empereur Léopold , au nom des Liégeois* , 1 vol. in-8° , Sedan , septembre 1791 , réclama vivement contre l'esprit de réaction et les actes arbitraires qui se manifestaient à Liège ; mais le gouvernement autrichien resta sourd à sa voix , et Bassenge se réfugia à Paris. En 1792 , il fit une courte apparition dans sa patrie à la suite de l'armée de Dumouriez.

Franc et généreux , Bassenge ne pouvait voir de sang-froid les horreurs qui se commettaient sous le régime de la terreur , au nom de la liberté. Désenchanté de la révolution française, il exprimait son opinion sans détour, même en présence des hommes les plus exaltés de la capitale ; ce qui faisait souvent trembler ses amis pour ses jours. Une pareille conduite le fit signaler comme *modéré*, qualification terrible dans ces momens d'anarchie , puisqu'elle était seule un motif suffisant pour être envoyé à la guillotine.

Sa franchise à l'égard des terroristes lui attira la haine de certains exaltés, qui du haut des tréteaux de Paris , excitaient les passions du peuple. A ce sujet, on cite de Bassenge, un trait de présence d'esprit qui le sauva d'une mort certaine. Un de ses concitoyens était à pérorer du haut d'un de ces tréteaux et se livrait aux discours les plus violents contre les *modérés*. Dans ce moment , Bassenge passe ; l'orateur le reconnaissant , s'écrie : *Voilà encore un de ces maudits modérés !* Bassenge sentant tout le danger qui le menace , s'élance sur le tréteau , donne à son interlocuteur un soufflet qui le fait rouler de sa tribune , et se retournant ensuite vers le peuple : *Suis-je si modéré qu'on le dit , citoyens ?* L'auditoire se prit à rire ; et Bassenge fut sauvé.

La haine de ses ennemis n'en devint que plus violente ; ils réussirent à le priver de sa liberté : il fut jeté dans l'une des prisons de Paris. Mais loin de se laisser abattre par le désespoir , il ne songea qu'à soulager , aider et consoler les malheureux qui étaient renfermés avec lui. Une si noble conduite lui mérita d'être transféré dans une autre prison et mis au secret. Il aurait vraisemblablement porté sa tête sur l'échafaud , sans la courageuse intervention de ses amis, qui , après de longs efforts, parvinrent auprès de Robespierre. Celui-ci les reçut et n'osa pas se refuser à leurs instances.

Bassenge eut sa liberté , et sortit de son cachot trois jours avant la chute du sanguinaire dictateur.

A l'entrée des Français dans Liège , 27 juillet 1794, le comte de Méan , alors prince-évêque de Liège , sa cour , les nobles et le clergé s'enfuirent : un grand nombre d'habitans , dans l'appréhension des suites du gouvernement révolutionnaire, émigra en Allemagne. Bassenge revenu dans sa patrie, en sa qualité de membre de l'administration générale du pays de Liège, fit déclarer avec quelques-uns de ses collègues , que les fugitifs liégeois n'étaient que des *absents*. Par cette mesure , il frappa d'inertie ces lois contre les émigrés qu'on appliquait avec tant de cruauté en France : il sauva leurs propriétés, et prépara le retour des *absents* dans leurs foyers.

Après la réunion du pays de Liège à la république française, Bassenge fut nommé commissaire du gouvernement près de l'administration centrale du département de l'Ourthe. Chargé de veiller à l'exécution des lois , il sut en adoucir les plus rigoureuses et faire prévaloir les plus favorables. Loin de se venger de ceux qui l'avaient persécuté, il leur fit tout le bien possible. Sa bonté et sa générosité se montraient en toutes choses et envers tous les partis.

Député au conseil des Cinq-Cents en l'an VI (1798), il s'y fit remarquer par la modération de ses principes. Les événemens du 18 brumaire qu'il favorisa, le firent siéger au corps législatif ; il y fut appelé de nouveau par le sénat en l'an VIII.

Ses opinions républicaines, qui se faisaient jour dans la *Décade philosophique* (journal scientifique et littéraire rédigé par MM. Ginguené et Amauri Duval), l'en éloignèrent en 1802; néanmoins l'admiration qu'il avait pour Bonaparte , qu'il considérait comme le sauveur de la France , ne s'est jamais refroidie; et son opinion , à cet égard , n'a pas varié jusqu'au dernier instant de sa vie.

Rentré dans la vie privée , il fut nommé bibliothécaire de la ville de Liège. Depuis lors il se consacra exclusivement à la culture des sciences et des arts. Il répandait partout l'émulation et encourageait tous les talens.

Il passa les dernières années de sa vie au milieu de ses amis , dans sa ville natale, où il mourut célibataire, le 16 juillet 1811 , à l'âge de 52 ans. Les principaux magistrats et les habitans les plus distingués de la ville de Liège , se réunirent le 12 septembre de la même année , dans la grande salle de la Société d'Emulation, dont il était membre , et son éloge y fut prononcé par le secrétaire perpétuel.

« En lui , dit le docteur Ansiaux , son intime ami , la gaiété était sans apprêt , l'épigramme sans fiel , la louange sans faveur ; sa brusque bonhomie n'était jamais brutale , et celui qu'auraient intimidé les vives saillies de son esprit , se sentait sur-le-champ rassuré et retenu par l'indéfinissable simplicité de ses manières. »

Bassenge poussait la bienfaisance , au point que plus d'une fois , on l'a vu subir les plus dures privations de l'usure pour secourir des malheureux.

La plupart de ses poésies ont été réunies avec celles de ses amis Henkart et Reynier , sous le titre de : *Loisirs de trois amis*. Liège, 2 vol. in-8°, sans indication de l'année (1822). « On y distingue plusieurs épîtres semées de charmans détails et de quelques fables où des longueurs et des négligences sont rachetées par le naturel et par une certaine naïveté piquante, l'ame de l'apologue, à laquelle rien ne peut suppléer. »

On trouve aussi des vers et de la prose de Bassenge dans les *procès-verbaux* de la Société d'Emulation de Liège, dans l'*Almanach des Muses* , dans l'*Annuaire poétique de Bruxelles* , etc.

M. le docteur Ansiaux a publié une notice sur Bas-

senge qui se trouve dans les *Loisirs de trois amis*. M. le baron de Stassart en a publié une autre, que l'auteur de la *Biographie Liégeoise* a presque entièrement copiée ; elle se trouve dans le 57<sup>e</sup> vol. de la *Biographie Universelle*, etc. *Supplément*, page 264.

**BASSENGE (N.)**, frère puîné du précédent, adopta les mêmes principes, siégea comme lui au conseil des Cinq-Cents, et le remplaça dans ses fonctions de commissaire du directoire. Il passa à la sous-préfecture de Malmédy en 1802, et fut, en 1804, présenté et admis au corps législatif, dont il faisait encore partie en 1814, lors de la déchéance de Napoléon à laquelle il adhéra. Supprimé aussitôt après la capitulation de Paris, comme député d'un département qui n'appartenait plus à la France, il obtint un emploi dans les contributions indirectes, et continua d'habiter ce pays.

\* 1811. **BRIZÉ-FRADIN**, né à Liège, en 1767, a publié :

1<sup>o</sup> *La loi physique appliquée à l'artillerie de la marine*, in-8°, 1811.

2<sup>o</sup> *Chimie pneumatique appliquée aux travaux sous l'eau*, in-8°, 1811.

Il indiqua, dans ce dernier ouvrage, les moyens de secourir les personnes submergées sous la glace.

1811. **FASSIN (Nicolas-Henri-Joseph de)**, fils de Jean-Jacques de Fassin et de Marguerite de Latour, naquit à Liège, le 20 avril 1728. Son père, descendant d'une famille patricienne, bourgmestre, échevin de Liège, premier ministre du prince-évêque Georges-Louis de Bergh, destinant son fils à la haute magistrature, l'envoya d'abord faire ses humanités au collège de Laheys en Ardenne, où un goût décidé pour le dessin, le portait de préférence à ses études, à char-

bonner sur les murailles les animaux qu'il rencontrait , et à crayonner sur ses livres et ses cahiers.

Rappelé à Liège , on lui fit encore étudier le latin pour lequel il se sentait fort peu de goût , ne rêvant sans cesse que chevaux , ânes , moutons qu'il dessinait en dépit des remontrances et des férules. Son père , pour l'engager à continuer ses études , lui permit d'aller passer ses heures de récréation et de congé chez le peintre Coclers , qui , enthousiaste de son art , développa encore davantage , dans le jeune Fassin , son goût pour la peinture.

A l'âge de 20 ans , il entra dans les mousquetaires gris du roi de France. En 1754 , il quitta son corps pour organiser une compagnie de cavalerie , dans un régiment que le maréchal de Belle-Isle avait créé peu après son entrée au ministère. Son exactitude rigoureuse pour la discipline et son incorruptible droiture mettant obstacle aux déladations et aux concussions dont se rendaient journellement coupables les officiers du régiment : ceux-ci résolurent de s'en défaire ; mais il fut sauvé par un autre régiment , témoin de la violence qu'on voulait lui faire. Calomnié par tous les officiers de son régiment , qui avaient intérêt à le perdre pour cacher leur infamie , ils l'accusèrent auprès du maréchal de Belle-Isle d'avoir voulu passer à l'ennemi et d'avoir tenté d'embaucher plusieurs d'entr'eux pour les entraîner dans sa trahison. Il se justifia dans un mémoire qu'il adressa à la cour ; et le maréchal de Biron , colonel des gardes françaises , frappé de ses raisons , obtint du roi qu'une commission spéciale fut chargée de cette affaire. Son jugement lui fût entièrement favorable ; elle condamna les officiers de son régiment , en présence de quatre autres , les uns à vingt , à quinze et à douze ans de détention.

Rentré en grace , on lui offrit une autre compagnie , mais dégoûté du service , et la paix venant d'être conclue , il préféra revenir dans son pays.

De retour à Liège, il sentit renaître son premier goût pour la peinture et résolut de s'y livrer entièrement. Il prit quelques arrangemens avec sa famille, et alla à Anvers étudier les nombreux chefs-d'œuvre de peinture qui abondaient alors surtout dans cette ville célèbre où Rubens avait fondé son école. A la vue de quelques tableaux de Van Dyck, de Rubens, mais particulièrement de ceux de Berghem, Teniers, Both, Wouvermans dont il affectionnait le genre, sentant vivement sa profonde ignorance, quoique parvenu à l'âge de 34 ans, il recommença à dessiner comme un jeune écolier, suivit assidûment les leçons des académies, et se mit à copier les grands-maîtres de l'école flamande, durant près de six années.

Jaloux d'ajouter à un talent déjà mûri par des exercices si longs et si multipliés, ce que l'on peut puiser d'inspiration dans l'étude d'une autre école, sous le plus beau ciel de l'Europe, Fassin partit à 40 ans pour l'Italie, tant était vif son goût pour la peinture et son désir d'acquérir un nom dans son art.

Il employa le temps de son séjour à Rome et à Naples, à copier les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et parcourut ensuite les montagnes de la Suisse et de la Savoie pour y observer les beautés de la nature.

Fassin se fixa alors quelque temps à Genève, où sa réputation d'habile peintre paysagiste ne tarda pas à se répandre au loin. Il fit, pour l'impératrice de Russie, l'un de ses plus jolis paysages, au jugement de De France, dont cette souveraine fut si contente, qu'elle lui écrivit de sa main, pour le remercier, et lui envoya une superbe tabatière d'or enrichie de son portrait. Il fut reçu avec distinction de Voltaire, à son château de Ferney; celui-ci lui permit de faire son portrait en négligé, portrait que possède aujourd'hui M. l'avocat Henkart, à Liège. M. Rouveroy nous apprend dans son charmant poème, intitulé : *Promenade à la Boverie*, que



le philosophe de Ferney chargea le célèbre Tronchin , qui devait , dans un de ses voyages , passer par Liège , d'y aller voir Fassin de sa part.

Rappelé dans sa patrie , Fassin revint à Liège , précédé de la réputation qu'il s'était acquise par ses ouvrages. « Tous les peintres et *peinturiers* du pays , dit De France , tous les connaisseurs , amateurs ou soi-disants tels accoururent le saluer à l'envi. »

Il forma bientôt de concert avec De France le projet d'une académie de dessin de peinture et de sculpture , que le prince Velbruck agréa et dont il se chargea seul des frais , y affectant une partie des biens des Jésuites qu'on venait de supprimer. De France , par la voie du concours , en fut nommé directeur.

La grande Catherine fit alors les offres les plus séduisantes à Fassin pour l'attirer à sa cour. Il reçut des sollicitations plus pressantes encore du prince et de la princesse d'Anhalt , qui auraient voulu l'emmener à Dessau , et de plusieurs riches Anglais qui lui garantissaient une fortune rapide dans leur pays ; mais Fassin résista à toutes ces séductions pour rester en Belgique. Après avoir habité tour-à-tour Bruxelles et Liège , il alla se fixer à Spa.

« Parmi les illustres et riches étrangers que la saison des eaux attirait dans ce bourg , c'était à qui obtiendrait le premier une *pastorale* du peintre , mais cet empressement , ainsi que l'observe judicieusement M. Van Hulst , dont nous empruntons les paroles , favorable au rétablissement de la fortune de Fassin , nuisit un peu au fini de ses compositions , surtout dans les détails des figures humaines , dont il animait ses paysages avec une délicatesse de choix , qui rappelle parfois la manière du Poussin. C'est ce qui fait aussi qu'il y a beaucoup plus de ses tableaux en Allemagne et en Angleterre qu'en Belgique. Le prince de Kaunitz , ministre de l'empereur , obtint l'un des plus beaux , et

témoigna sa reconnaissance à l'artiste, par l'envoi d'une superbe montre enrichie de brillans. »

Les orages politiques interrompirent les travaux de Fassin. A l'arrivée des troupes françaises, il fut chargé du commandement militaire du bourg de Spa, où il sut maintenir l'ordre et la discipline.

« A l'époque de la réunion du pays de Liège à la France, dit M. Henkart dans sa notice nécrologique sur notre artiste, il rentra pour toujours dans le sein de sa patrie : c'est aussi l'époque de ses meilleurs ouvrages. Ils plaisent aux connaisseurs par un *faire facile* un dessin correct, un coloris naturel et pur, ses compositions originales sont riches et variées; ses copies de Both, de Berghem, etc., trompent les plus habiles : ce sont des chefs-d'œuvre. Ces grands maîtres eussent été fiers sans doute de le reconnaître pour leur élève : peut-être lui eussent-ils ordonné de s'en fier davantage à son talent et de s'élever seul de ses propres ailes. »

« Jamais artiste, dit M. Henkart, ne fut plus spirituel, plus aimable. A 80 ans, il n'avait pas abandonné ses pinceaux, il jouissait de toute la vivacité de son esprit, de toute sa mémoire; il racontait toutes les anecdotes d'un siècle, avec cet art qui sait les rajeunir. »

Fassin, qui avait toujours joui d'une excellente santé, mourut presque subitement, le 21 janvier 1811, à Liège, à l'âge de 83 ans.

M. Henkart, son intime ami, a publié sa notice nécrologique qui se trouve dans les *Loisirs de trois amis*. M. l'avocat Van Hulst a publié la *Notice biographique* de cet artiste. Liège, 1837, in-8°. Cet opuscule est bien écrit, plein d'intérêt; on y trouve une description des principaux tableaux de notre artiste, qui se trouvent à Liège.

M. Desoer possède, à son château de Solières, trois paysages de Fassin. M<sup>lle</sup> Kepenne, de Liège, possède aussi plusieurs tableaux et études de cet artiste. On voit

aussi dans le cabinet de M<sup>me</sup> Henkart, à Liège, quatre *pastorales* de grande dimension, et le *portrait* de Fassin peint par lui-même.

1812. DÉWEZ (*Laurent-Benoît*), architecte limbourgeois.

En attendant l'exécution du projet que nous avons

~~fait de d'...~~ Puis un bourg, ou bien un village....

Mais, n'en disons pas davantage,

Tu me devines à présent.

Le mot de la charade n<sup>o</sup>. 267, est *Brunet*.

*Compt. des Effets publics à Paris, le 7 novembre.*

|                                                                     |    |    |
|---------------------------------------------------------------------|----|----|
| Cinq pour cent. Jouiss. du 22 septembre 1812,                       | 86 | 60 |
| <i>Idem</i> . Jouissance du 22 mars 1813,.....                      | 77 | 60 |
| Act. de la Banque de France. Jouiss. du 1 <sup>er</sup> juill. 1842 | 50 | 11 |

Change de Liège sur Paris, . . . . . 99  $\frac{1}{2}$  fr.

Amsterdam, . . . . . 205 fr.

**AVIS.**

~~M. les~~ *M. les* *Abonnés* sont invités à faire renouveler d'abord leur abonnement afin d'éviter tout retard dans l'envoi de ce Journal.

architecture dans sa patrie, Déwez, passionné pour son art, visita successivement l'Italie et la plupart des autres contrées de l'Europe pour consulter, non les maîtres vivans, ni l'art moderne alors également corrompu partout, mais les monumens de l'antiquité ou ceux qu'avait élevés le génie des *Bramante*, des *Sarbio*, des *Palladio*, des *Santovino*, des *Scamozzi*, des *Vignoles* et d'autres grands maîtres des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles.

témoigna sa reconnaissance à l'artiste, par l'envoi d'une superbe montre enrichie de brillans. »

Les orages politiques interrompirent les travaux de Fassin. A l'arrivée des troupes françaises, il fut chargé du commandement militaire du bourg de Spa, où il sut maintenir l'ordre et la discipline.

« A l'époque de la réunion du pays de Liège à la

## NECROLOGIE.

La mort vient de nous enlever un architecte distingué par son mérite & ses profondes connaissances dans son art. M. Laurent-Benoît Dewez, né à Rechain, dans le Limbourg, a terminé sa carrière, le 1<sup>er</sup> novembre, au Grand-Bigard, près de Bruxelles. Il avait été architecte de feu le prince de Lorraine, gouverneur-général des Pays-Bas. Après avoir fréquenté long-temps l'académie de Rome, levé les plans des plus beaux monumens antiques de cette ville & de ses environs, il vint successivement en Grèce, la Syrie, les ruines de Palmyre, la Suède, la Danemark, l'Angleterre & l'Allemagne, pour acquérir de nouvelles connaissances; vingt ans de sa vie furent consacrés à ces voyages. Bientôt le roi de Portugal le nomma son architecte; mais les religieux d'Orval, près de Luxembourg, l'ayant appelé pour donner le plan général de leur abbaye, il quitta l'étranger, afin de se fixer dans sa patrie: on lui doit plusieurs monumens qui font honneur à ses talens.

Quand les arts font tous les jours des progrès nouveaux dans l'ancienne Belgique, c'est un devoir de jeter quelques fleurs sur la tombe des hommes qui les ont honorés par leurs travaux.

M. l'avocat Van Hulst a publié la *Notice biographique* de cet artiste. Liège, 1837, in-8°. Cet opusculé est bien écrit, plein d'intérêt; on y trouve une description des principaux tableaux de notre artiste, qui se trouvent à Liège.

M. Desoer possède, à son château de Solières, trois paysages de Fassin. M<sup>lle</sup> Kepenne, de Liège, possède aussi plusieurs tableaux et études de cet artiste. On voit

Journal politique de Liège, 12 nov. 1837

aussi dans le cabinet de M<sup>me</sup> Henkart, à Liège, quatre *pastorales* de grande dimension, et le *portrait* de Fassin peint par lui-même.

1812. DÉWÈZ (*Laurent-Benoît*), architecte limbourgeois.

En attendant l'exécution du projet que nous avons formé de donner une biographie de nos architectes célèbres, nous ferons une courte notice sur celui de nos artistes qui fut sans contredit le plus grand et le plus remarquable en Belgique pendant le siècle dernier.

L. B. Déwèz naquit en 1731 à Rechain, village du Limbourg. L'architecture, comme la peinture et la sculpture, étaient à cette époque tombées à un degré de barbarie et de décadence digne des siècles les plus ignares. Partout de lourds enroulemens, des roccailles, des coquillages et autres ornemens de mauvais goût avaient remplacé les beautés simples et sévères des *Vitruve* et des *Palladio*. Ce genre d'architecture maniéré et corrompu est connu aujourd'hui sous le nom vulgaire de *style roccoco*, expression basse mais caractéristique. Ce n'était pas à une telle école que pouvait se former un architecte, et le mérite de Déwèz est d'autant plus grand qu'il sut, comme *Soufflot* s'affranchir de règles aussi vicieuses et élever l'art de l'architecture en Belgique à un point auquel celle-ci n'avait pas encore atteint jusqu'alors.

Après avoir acquis les premiers principes de l'architecture dans sa patrie, Déwèz, passionné pour son art, visita successivement l'Italie et la plupart des autres contrées de l'Europe pour consulter, non les maîtres vivans, ni l'art moderne alors également corrompu partout, mais les monumens de l'antiquité ou ceux qu'avait élevés le génie des *Bramante*, des *Sarbio*, des *Palladio*, des *Santovino*, des *Scamozzi*, des *Vignoles* et d'autres grands maîtres des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles.

De retour dans sa patrie qu'il devait illustrer par son nom et embellir par les monumens de son génie, Déwèz alla s'établir à Bruxelles en 1760. A cette époque, Bruxelles commençait un peu à perdre sa physionomie gothique et espagnole, grace à la protection que l'archiduc Charles accordait aux arts. Le mérite de Déwèz fut promptement connu et apprécié par ses concitoyens et par l'archiduc, qui le nomma son premier architecte. Le comte de *Cobenzell*, cet excellent ministre et ce grand protecteur des sciences et des arts, ne pouvait manquer d'encourager un si beau talent. Grace à sa recommandation et à celle du célèbre et savant comte de *Neny*, notre artiste fut employé pour la plupart des riches abbayes de la Belgique. C'est dans les monumens religieux qu'il a pu déployer le plus avantageusement ses talens. Les nombreux et importants travaux dont il fut chargé valurent promptement à Déwèz une fortune considérable et le mirent en état d'acheter les seigneuries de *Steen d'Atewort* et d'*Overberck*. Cependant le sort ne continua pas à lui être favorable : les états de Brabant, ayant trouvé un déficit dans la somme destinée pour la construction de la maison de force de *Vilvorde*, dont Déwèz avait été chargé, l'accusèrent, sans doute à tort, de malversation. Depuis lors Déwèz disgracié cessa d'être employé par les états et le gouvernement (1). Il se retira en 1778 dans le château de *Steen* qu'il s'était bâti. Depuis, il alla demeurer au grand *Bigard*, où il mourut en 1812, avec la douleur d'avoir vu démolir plusieurs des monumens magnifiques dont il avait embelli sa patrie, mais avec la réputation du plus grand architecte belge du 18<sup>e</sup> siècle et la gloire de

(1) « Dewez, écrivait en 1782 l'auteur du *Voyageur dans les Pays-Bas* (l'avocat Dérival, tom. 1, pag. 319), Dewez ne travaille plus au grand regret des amateurs de l'architecture, qui l'ont vu avec douleur se retirer et cesser d'exercer son art. »

régénérateur de cet art en Belgique, gloire que la postérité lui confirmera toujours.

Nous allons parler des principaux monumens élevés sur ses plans :

1° La salle du dais de l'ancienne cour, aujourd'hui le *Musée* à Bruxelles. 2° Un château pour l'archiduc à *Tervueren* ; ce château appelé *château Charles* fut bâti en 1765 et démoli en 1783. Il était situé au coin de la forêt à un quart de lieue nord-ouest de *Tervueren* (1). 3° L'hôtel du *conseil privé* à Bruxelles. 4° Le *phare* d'Ostende, bâti en 1772 en forme de colonne triomphale d'ordre dorique, d'environ cent pieds de hauteur et construit entièrement en pierres de taille. 5° La maison de force de *Vilvorde*, bâtie en 1776.

Ses monumens religieux sont : 1° l'église et l'abbaye d'*Orval* dans le Luxembourg ; on regardait ce monument superbe comme le chef-d'œuvre de *Déwèz*. Les bâtimens de l'abbaye étaient immenses et d'une grande beauté, et l'église décorée de riches colonnes de marbre. Voici ce que *Feller* dit de l'abbaye d'*Orval* qu'il visita en 1775, à l'époque où l'on travaillait aux nouveaux bâtimens : « L'ancien bâtiment ressemble à une ville, et le nouveau à une résidence royale ; quoiqu'il ne soit pas achevé, il est aisé de voir que ce sera la plus belle abbaye du monde ; l'architecture en est noble et simple. Les caves ne sont pas ce qu'il y a de moins remarquable dans ce vaste édifice. Elles répondent parfaitement à la distribution des appartemens : celles qui sont sous l'église forment une vraie église souterraine. Enfin, les trois conditions que l'institut de notre défunte société exigeait dans la construction des maisons, sont ici excellemment exécutées : *sint sana, fortia, commoda*. L'élégance s'y trouve jointe à ces trois qualités. La sculpture, la peinture,

(1) L'abbé Mann, Histoire de Bruxelles, tome 2, page 231.

le marbre , les moulures et surtout un admirable travail en fer qui paraît particulièrement dans le treillage du grand escalier , y sont employés avec autant de richesse que de goût. ( *Itinéraire* , tome 2 , page 301. Voyez aussi le *Dictionnaire géographique* de Feller , article Orval). » En 1793 , les Français firent sauter les bâtimens de l'abbaye et de l'église , après en avoir enlevé les colonnes de marbre et le grand orgue qui était magnifique. 2° L'église et l'abbaye de *Gemblour* , existantes encore l'une et l'autre. La première a été transformée en église paroissiale , et dans la seconde est établi un pensionnat de demoiselles. Les bâtimens de l'abbaye qui sont immenses et l'église portent tous deux le caractère grandiose et magnifique que Dèwèz savait imprimer à ses ouvrages. Situés sur une éminence , ils se présentaient de loin comme un palais superbe. 3° L'abbaye et l'église de *Bonne-Espérance* , d'une superbe construction, dont on peut juger d'après les plans qu'en a donnés M. *Goetghebuer*. 4° L'église de l'abbaye de *Vlierbeeck* , près de Louvain , achevée en 1790. J'ignore pourquoi M. *Goetghebuer* n'a pas donné le plan de ce magnifique monument, digne de l'admiration de tous les connaisseurs. Le corps de cette église forme une superbe rotonde , terminée en dôme et décorée de colonnes corinthiennes de plus de trente pieds d'élévation. Le pavé du chœur , le rond point de l'église décoré de deux grandes colonnes corinthiennes s'élevant jusqu'à la corniche de l'église et derrière lequel se voyent dans trois niches les statues de la *Foi* , de l'*Espérance* et de la *Charité*, le grand autel en forme de tombeau antique : toutes ces décorations sont admirables. Rien de plus imposant que la vue de l'église prise de la grande entrée. Les autres monumens religieux , élevés par Dèwèz sont : l'église et l'abbaye d'*Hélissem* , l'abbaye d'*Affligem* , dont notre artiste a restauré également l'église ; l'abbaye *St.-Martin* à



Tournay, transformée depuis en hôtel-de-ville; l'abbaye de *Rolduc* dans le Limbourg; l'abbaye de *Florival* et les églises ci-devant collégiales d'*Harlebeck* en Flandre et d'*Andenne*. Nous ne dirons rien de particulier sur chacun de ces monumens; il suffit d'observer que tous portent l'empreinte du génie d'invention et du goût exquis de notre célèbre architecte.

. Parmi les autres constructions nombreuses, élevées sur les dessins de Déwèz, les plus remarquables sont la *Salle du concert noble* de Bruxelles et le *château de Seneffe*. Le premier a la forme d'une basilique antique et est soutenu par deux rangs de colonnes doriques en stuc. Ce monument se fait remarquer par le luxe et la beauté de ses décors. Le château de *Seneffe*, bâti en 1760, est sans contredit le plus beau de toute la Belgique. Il est entièrement exécuté dans le genre des anciennes *villas* romaines et de quelques-unes élevées par *Palladio*. Le château forme un carré long à deux étages, terminés en terrasse, ornés d'une ballustrade; au centre est un avant-corps de quatre colonnes corinthiennes surmontées d'un fronton. Deux galeries ouvertes d'une grande longueur partent de droite et de gauche du grand corps de logis pour aboutir à deux charmans pavillons surmontés par des coupoles élégantes: l'un de ces pavillons sert de logement au portier, l'autre est une chapelle ornée d'un bel autel en marbre de Gênes; toutes ces constructions sont en granit. Dans l'intérieur du château, on admire le grand salon, long de soixante pieds et pavé en marbre varié, l'escalier en acajou et dont la rampe est magnifique, un des grands salons orné de pilastres en marbre de St.-Remi, la galerie de tableaux, etc., etc. Les principaux embellissemens du parc sont également exécutés sur les dessins de Déwèz. On peut voir les plans du château de Seneffe dans l'ouvrage de M. *Goetghebuer* et dans la *Notice des principaux châteaux, grottes et mausolées de la Belgique*, par Charles de Tyborchamps,

qui en donne de plus une description détaillée. Le château de *Brugelette* dans le Hainaut est aussi une des belles constructions de Dêwèz.

Voici l'inscription placée sur son tombeau , élevé dans le cimetière du *Grand Bigard*, canton d'*Anderlecht* , arrondissement de Bruxelles. Elle est précieuse en ce qu'elle renferme des choses inconnues jusqu'ici : nous nous empressons donc d'en faire part à nos lecteurs ; la voici :

D. O. M.

Hic jacent

Dominus *Laurentius Benedictus Dewez* ,  
Ex Rechain Ducat. Limburg. Celsi quondam Ducis Caroli  
Lotharingiæ Belgii Austr. gubernatoris architectus  
Obiit 1 novembris 1812, ætat. 81.

Incomparabilis hic vir Romæ ac Neapoli sub van Vitelli  
Ad summum artis sæ pertiget apicem , quo non abstante  
Per multum temporis in frequentandis urbibus academicis  
Fuit assiduus , ibique ac in terris vicinis antiquitatum  
Perlustravit monumenta , dein ardenti architecturæ  
Perfectionis æstuans zelo per 20 annos , Græciam  
Syriam , Egyptum , Suesiam , Daniam , Angliam , variasque  
Hujus orbis plagas peragravit , hocce tempore à Portugalliæ

Rege primus in regno suo nominatus est architectus.

Tandem à terra evocatus alienâ reversus est in  
Patriam inquâ post mortem adhuc vivit , nec vivere  
Desinet in illustribus quibus illiam ditavit ac  
Decoravit architecturæ monumentis.

Et illius conjux Domina *Francisca Maria Mertens*

Obiit anno 1812 die ætat.

Nec non eorum filii et poster

R. J. P.

Notice extraite du *Messenger des arts et sciences de Gand*.

1812. TISCHBEIN (*Jean-Frédéric-Auguste*), d'une famille de peintres distingués, naquit à Maestricht le

9 mars 1750, fit ses premières études près de son frère (Jean-Henri-Guillaume) et se rendit à Cassel pour se perfectionner à l'école de son oncle (Jean-Henri). Par la protection généreuse du prince de Waldeck, il se vit en état d'aller, pendant sept ans, fréquenter les écoles de France et d'Italie. Le nom de sa famille étant déjà connu à la cour de Naples, la reine se fit peindre par lui et le chargea d'aller à Vienne remettre à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, le portrait qu'il avait fait. Revenu près de son protecteur, le prince de Waldeck, il fut nommé peintre de sa cour, avec le titre de conseiller. Il passa plus tard en Hollande. Il se trouvait en 1795, à Dessau, et en 1800, il fut nommé professeur et directeur de l'Ecole des Beaux-Arts à Leipsig. Il mourut à Heydelberg le 21 juin 1812. Ses portraits sont très-recherchés.

1813. GRÉTRY (*André-Ernest-Modeste*), né à Liège, le 11 février 1741, reçut le jour d'un musicien pauvre, qui était violoniste à la collégiale de St.-Denis. Une constitution faible, que divers accidens graves ébranlèrent encore, semblait le rendre peu propre au travail, et ne lui promettre qu'une existence courte et valétudinaire; cependant il vécut longtemps, fut rarement malade, et produisit un grand nombre d'ouvrages.

Dans son enfance, on ne connaissait guère d'autre éducation musicale que celle qu'on recevait dans les maîtrises de cathédrales; aussi fut-il placé à la collégiale comme enfant de chœur, à l'âge de six ans. Cette condition était fort pénible autrefois, parce que les maîtres de musique, nourris dans le préjugé d'une éducation despotique, croyaient ne pouvoir user de trop de sévérité envers leurs élèves; dans la maîtrise de Liège, l'existence d'un enfant de chœur était un supplice continuel.

Une dureté excessive et déraisonnable de la part des

maîtres n'est pas propre à hâter les progrès des élèves; il ne faut donc pas s'étonner si ceux de Grétry furent bien lents. On le crut incapable d'apprendre la musique, et son père fut obligé de le retirer de la maîtrise pour le confier aux soins d'un professeur habile, nommé Leclerc, qui fut depuis maître de musique à la cathédrale de Strasbourg. Celui-ci, aussi doux que le premier était brutal, rendit bientôt Grétry bon lecteur. Mais l'arrivée à Liège d'une troupe de chanteurs italiens qui jouait les opéras de Pergolise, de Baranello, etc., fut l'événement qui contribua le plus à développer en lui l'instinct de la musique; c'est en assistant aux représentations de ces ouvrages, qu'il prit un goût passionné pour l'art dans lequel il s'est fait ensuite une grande réputation.

Comme tous ceux que la nature a destinés à être compositeurs, Grétry commença à écrire presque dans l'enfance, et sans avoir les premiers élémens de la composition. Ses premiers ouvrages furent un motet à quatre voix, et une espèce de fugue instrumentale qu'il fit en suivant pas à pas une autre fugue dont il retourna le sujet. Ces premières productions parurent des merveilles aux amis de sa famille; mais le fruit le plus avantageux qu'il en retira, fut qu'on sentit la nécessité de lui donner un maître d'harmonie. Renekin, organiste de la collégiale, lui en enseigna les principes, et peu de temps après le maître de chapelle de St.-Paul, Moreau, commença à lui donner des leçons de contrepoint. Mais déjà il était trop tard pour qu'il pût donner à ses études l'attention nécessaire; la fermentation de son imagination y mettait un obstacle invincible. « Je n'eus pas assez de patience pour m'en tenir à mes leçons de composition, dit-il; j'avais mille idées de musique dans la tête, et le besoin d'en faire usage était trop vif pour que je pusse y résister. Je fis six symphonies; elles furent exécutées dans notre ville

succès. » (*Essais sur la musique*, t. 1<sup>er</sup>, p. 33). Cette histoire est celle de tous les musiciens qui ont entrepris l'étude de leur art dans l'âge des passions, et lorsque le besoin de produire se fait déjà sentir ; elle explique les causes de l'ignorance, où Grétry est resté toute sa vie, des procédés de l'art d'écrire la musique, et son peu d'aptitude à s'en instruire.

Un chanoine de la cathédrale de Liège avait suggéré au jeune compositeur la pensée d'aller à Rome. Le désir d'étudier n'était pas le motif le plus puissant pour l'engager à faire ce voyage. L'attrait d'un pays nouveau, le besoin de mouvement et d'agitation qu'on éprouve à dix-huit ans, et la persuasion qu'on est appelé à de hautes destinées, occupent surtout à cet âge. Quoiqu'il en soit, il fallait, pour entreprendre ce voyage, obtenir des secours du chapitre de Liège, car les parens de Grétry n'étaient pas riches. Une messe qu'il fit exécuter décida les chanoines à lui accorder ce qu'il désirait, et il partit en 1759, pour la capitale du monde chrétien. Arrivé à Rome, il fit choix de Casali pour maître de contrepoint, et étudia pendant quatre ou cinq ans sous la direction de ce professeur distingué, dont il ne paraît pas avoir apprécié le mérite. Sa manière d'écrire l'harmonie dans ses opéras, et son embarras visible lorsqu'il parle de cette science dans ses *Essais sur la musique*, prouvent que son temps fut assez mal employé. Ce n'était pas à être harmoniste qu'il était destiné : son génie le portait surtout à la musique dramatique et à l'expression des paroles.

Il avait composé quelques scènes italiennes et des symphonies qui furent entendues avec plaisir, et qui lui procurèrent un engagement pour le petit théâtre d'Aliberti, à Rome. L'intermède qu'il écrivit était intitulé : *Le Vendémiaire* : il fut bien accueilli par le public romain. Ce premier essai était de bon augure,

et présageait au jeune musicien les succès qu'il a obtenus depuis. Ce fut peu de temps après que le hasard lui fit connaître le genre qu'il était appelé à traiter. Un secrétaire de la légation française lui avait prêté la partition de *Rose et Colas*. Charmé par la musique naturelle et gracieuse de Monsigny, et par le genre de l'ouvrage, Grétry sentit tout-à-coup sa véritable vocation : il s'éprit de passion pour l'opéra comique français : Paris pouvait seul lui offrir les moyens d'utiliser le talent qu'il tenait de la nature, il le comprit et partit de Rome avec d'heureux pressentimens.

Grétry quitta l'Italie au mois de janvier 1767, après y avoir passé neuf ans, et se dirigea sur Genève. Il s'y arrêta dans l'intention de voir Voltaire et d'en obtenir un poème d'opéra comique. Quoique bien accueilli par ce grand homme, il n'en eut qu'une promesse vague pour un temps éloigné. Il y avait alors à Genève un opéra comique français, Grétry voulut y essayer son talent pour ce genre, et refit la musique d'*Isabelle et Gertrude*. L'ouvrage fut joué avec succès et eût six représentations, ce qui est beaucoup pour une petite ville comme était alors Genève. La nécessité de pourvoir à son existence l'obligeait à donner des leçons ; les femmes les plus distinguées de la ville voulurent l'avoir pour maître, en sorte qu'il jouissait d'une certaine aisance. Mais près d'une année s'était écoulée sans aucun résultat pour sa gloire ; il avait vingt-huit ans et n'était pas connu : Voltaire lui conseilla d'aller directement au but et de se rendre à Paris, seul endroit, disait-il, où l'on peut aller promptement à l'immortalité. Il suivit ce conseil et arriva bientôt dans la grande ville, plein d'espérances et d'illusions qui ne tardèrent pas à être dissipées.

Ce qu'il y a de plus difficile pour un musicien qui veut travailler pour le théâtre, et qui n'est pas connu, c'est d'inspirer assez de confiance à quelque poète pour

qu'il consente à hasarder le sort d'une pièce entre ses mains. Près de deux années furent perdues par Grétry en sollicitations infructueuses. Enfin du Rozay, dont le nom était aussi ignoré que le sien, écrivit pour lui *les Mariages Samnites*, ouvrage en trois actes, destiné à la comédie italienne, mais qu'on trouva d'un genre trop noble pour ce spectacle ; et qu'on fut obligé d'arranger pour l'opéra. Après bien des délais, on indiqua la première représentation. « C'est ici, dit le compositeur, qu'il faudrait une plume exercée pour décrire ce que j'entrevis de fâcheux sur la mine des musiciens rassemblés, un froid glacial régnait partout : si je voulais, pendant l'exécution, ranimer de ma voix ou de mes gestes cette masse indolente, j'entendais rire à mes côtés et l'on ne m'écoutait pas. » Ce fut encore pis le soir où la cour s'était rassemblée chez le prince de Conti pour entendre l'ouvrage avec l'orchestre; tout alla au plus mal, et chacun sortit persuadé que Grétry n'était point appelé à faire de la musique dramatique. Heureusement le comte de Creutz, envoyé de Suède, ne partagea pas l'opinion générale : il prit l'auteur des *Mariages Samnites* sous sa protection et obtint de Marmontel, qu'il lui confiât la petite comédie du *Huron*. La pièce, représentée le 20 août 1768, alla aux nues. La mélodie des airs du *Huron* est agréable et facile, et déjà l'on y remarque le talent naturel de l'auteur pour l'expression des paroles; mais le peu d'élégance des formes musicales y est d'autant plus frappant que ce musicien arrivait d'Italie, où il avait passé près de dix ans, à l'époque où Piccini, Jomelli, Alajo et Galuppi produisaient des modèles de perfection en ce genre. On ne vit peut-être pas alors tout ce que Grétry pourrait faire par la suite ; mais on put juger de ce qui lui manquerait toujours.

Quelques mois après le *Huron*, parut *Lucie*, où l'on trouve un quatuor (*Où peut-on être mieux qu'au sein de*

*sa famille ?*) que tout le monde connaît, et qui est le seul morceau qu'on ait retenu. Mais le *Tableau Parlant*, qui fut donné presque dans le même temps (1769), plaça dès ce moment Grétry au rang des meilleurs compositeurs français. Cet ouvrage a survécu aux diverses révolutions que la musique a éprouvées. Malgré les conditions désavantageuses de la comédie lyrique, où les airs se succèdent rapidement, et dans laquelle la même scène en contient même plusieurs, malgré l'instrumentation faible et les formes vieilles de cette pièce, on l'écoute encore avec plaisir parce que les mélodies en sont charmantes, naturelles, expressives. Rien de plus gracieux que le cantabile du duo de Colombine et de Pierrot ; ce morceau serait un chef-d'œuvre, si la modulation en était plus variée, et si Grétry n'avait maladroitement parcouru deux fois la même série de tons, au lieu de transporter la réponse du motif principal à la dominante.

Trois opéras, *Sylvain*, *les Deux Avars* et *l'Amitié à l'épreuve*, furent composés par Grétry dans l'année 1770. On a beaucoup vanté le premier, dans sa nouveauté ; le duo : *Dans le sein d'un père*, a eu surtout grand nombre d'admirateurs ; néanmoins cet ouvrage m'a toujours paru languissant et l'un des moins remarquables de l'auteur. Le duo même, quoiqu'on y trouve une belle phrase, manque de plan et n'est pas écrit dans les limites naturelles des voix. Le *Sylvain* est une des compositions de Grétry qui ont le plus vieilli ; il a disparu du théâtre depuis quelques années, et tout porte à croire qu'il n'y sera plus entendu. On ne joue plus les *Deux Avars*, parce que le genre de la pièce n'est plus à la mode ; mais on y trouve un duo du meilleur comique, c'est celui : *Prendre ainsi cet or, ces bijoux*, un chœur de janissaires excellent (*Ah ! qu'il est bon, qu'il est divin*), et plusieurs autres morceaux agréables. *L'Amitié à l'épreuve* n'a point réussi ; néan-



moins la musique en est fort bonne : c'est un des ouvrages les mieux écrits de l'auteur.

Le succès de *Zémire et Azor*, qu'on joua dans l'automne de 1771, fut éclatant ; l'imagination de Grétry s'y montra dans toute sa fraîcheur ; jamais il n'avait été plus riche de motifs heureux que dans cet opéra. Rien de plus piquant que l'air : *Les Esprits dont on nous fait peur* ; rien de plus suave que le rondo : *Du moment qu'on aime*, etc. Malgré les transformations de certaines parties de la musique, de pareilles inspirations ne peuvent cesser d'être belles ni d'intéresser les artistes sans préjugés. Il y a aussi une multitude de phrases charmantes dans *l'Ami de la Maison* : c'est un tour de force que d'avoir pu intéresser par la musique dans une comédie aussi froide, aussi longue. En voulant répéter cette pièce de défi dans le *Magnifique*, Grétry fut moins heureux. On a donné souvent des éloges à la scène de la rose, ce qui n'empêche pas cette scène d'être longue et ennuyeuse. Il n'en est pas de même de *La Rosière de Salency*, qui fut jouée en 1774 ; là, tout est frais, élégant, dramatique. On connaît l'air : *Ma Barque légère* ; l'ouvrage fourmille de jolis traits qui ne le cèdent pas à celui-là. *La Fausse Magie* est une des mauvaises pièces que Marmontel a écrites pour Grétry. Il s'en attribuait tout le succès, et ne s'apercevait pas qu'elles ne devaient leur existence qu'à la musique. C'est l'esprit du musicien qui a soutenu *La Fausse Magie* et non celui du poète. Que de fois on est retourné entendre le duo : *Quoi ! c'est vous qu'elle préfère !* Sans ce duo et quelques jolis motifs, personne n'aurait eu le courage de voir la pièce.

Grétry n'était pas né pour la tragédie lyrique. Il ne manquait cependant pas de force d'expression ; mais il ne pouvait soutenir un ton élevé pendant trois ou cinq actes. *Céphale et Procris*, qu'il donna au mois de mai 1775, *Andromaque*, joué en 1780, *Aspasie et Denys-*

*le-Tyran*, tous représentés sans succès à l'Opéra, en sont la preuve. Le duo : *Donne-la-moi dans nos adieux*, est cependant célèbre ; on y trouve plusieurs belles phrases, mais le morceau est mal disposé pour les voix et généralement mal écrit. D'ailleurs ce n'est point assez qu'un duo dans un opéra en trois actes.

La renommée de Grétry s'augmentait à chaque production de sa plume ; *Le Jugement de Midas* (1778), *l'Amant Jaloux* (même année), *Les Événemens imprévus* (1779), *Aucassin et Nicolette* (même année), *l'Épreuve Villageoise* (1784), et surtout *Richard Cœur-de-Lion* (1785) mirent le comble à sa gloire, et dès-lors il n'eut plus de rivaux en France pour l'opéra comique. Ces ouvrages sont si connus qu'il est inutile de s'étendre sur leur mérite. Quant aux défauts que les musiciens peuvent y trouver, ils prennent en partie leur source dans le goût français de l'époque où leur auteur écrivait, et dans les moyens d'exécution dont il pouvait disposer. *La Caravane du Caire*, *Panurge* et *Anacréon chez Polycrate*, introduisirent à l'Opéra le genre de demi-caractère, et même le genre bouffe, car *Panurge* n'est qu'un opéra bouffon. Grétry était plus apte à traiter ces deux styles que celui de la tragédie ; aussi réussit-il complètement. Peu d'ouvrages ont été joués aussi souvent que ceux qui viennent d'être nommés ; *La Caravane* a été longtemps la ressource des administrateurs de l'Opéra.

Au milieu des succès dont l'auteur de tant de productions voyait couronner ses travaux, un nouveau genre de musique, créé par Méhul et par Chérubini, s'était introduit sur la scène de l'Opéra-Comique. Cette musique, plus forte d'harmonie, plus riche d'instrumentation, et beaucoup plus énergique que celle de Grétry, devint tout-à-coup à la mode au commencement de la révolution, et fit oublier pendant plusieurs années le *Tableau Parlant*, *l'Amant Jaloux* et *La*

*Fausse Magie*. Il n'y a point d'auteur qui se résigne de bonne grace à l'oubli du public : Grétry fut très-sensible à cette sorte de disgrâce, à laquelle il n'était pas préparé. Il n'aimait pas la musique nouvelle, mais il regrettait que des études plus fortes ne l'eussent point mis en état de lutter avec ses nouveaux adversaires : toutefois, comme on ne se rend jamais justice sur ce qui touche l'amour-propre, il ne se considéra pas comme vaincu, et il voulut rentrer dans la carrière en imitant, autant qu'il le pouvait, un genre qu'il dédaignait au fond de l'ame. C'est à ses efforts pour y parvenir qu'on dut *Pierre-le-Grand*, *Lisbeth*, *Guillaume Tell* et *Elisca*. Quoiqu'on retrouve dans ces ouvrages des traces de son ancienne manière, on aperçoit facilement le tourment qu'il se donne pour être autre que la nature ne l'avait fait. Les mélodies de ces productions n'ont plus l'abandon, le naturel ni la verve qui distinguaient les œuvres de la jeunesse de Grétry ; en un mot, il n'est plus qu'imitateur timide au lieu d'inventeur qu'il était.

La musique de Grétry était presque abandonnée, lorsque le célèbre acteur Elleviou entreprit de la remettre à la mode, et de la substituer aux grandes conceptions harmoniques alors en vogue, qui n'étaient pas de nature à faire briller ses facultés personnelles. Le talent dont il fit preuve dans *Richard*, dans *l'Ami de la Maison*, dans *Le Tableau Parlant*, et dans *Zémire et Azor* fut tel, que l'on ne voulut plus voir que ces ouvrages, qui étaient neufs pour une partie du public. Depuis lors les œuvres de Grétry n'ont cessé de plaire au public français jusqu'à la nouvelle révolution qui, dans ces derniers temps, s'est opérée dans la musique dramatique. Les effets de celle-ci ont été d'accoutumer les spectateurs à des riches effets d'harmonie et d'ins-trumentation et conséquemment de les rendre plus exigeans sous ces rapports. Rien ne pouvait nuire da-

vantage à la musique de Grétry ; car ces parties de l'art musical sont précisément le côté faible de ses ouvrages. Le dédain qu'on affecte aujourd'hui pour les productions d'un homme de génie qui s'est illustré par de belles mélodies et par l'expression des paroles n'en est pas moins injuste. Au reste, Grétry attachait si peu d'importance à l'instrumentation de ses ouvrages, qu'il en chargeait ordinairement quelqu'un de ses amis. L'*Orchestre* de ses vingt derniers opéras a été écrit par M. Panseron, père.

*Matroco, Colinette à la cour, l'Embarras des richesses, Le Comte d'Athert et sa Suite, Le Rival Confident, Les Méprises par ressemblance, Le Prisonnier Anglais, Amphitryon*, et plusieurs autres opéras, n'ont pas été mentionnés dans leur ordre chronologique parce que, si l'on y trouve quelquefois le musicien spirituel, si même ces partitions contiennent quelques airs remarquables, ils n'ont cependant rien ajouté à la réputation de leur auteur.

On a vu que la musique de Grétry brille surtout par le chant et par l'expression des paroles ; malheureusement toute qualité exagérée peut devenir un défaut : c'est ce qui a lieu dans les productions de ce musicien original. En s'occupant trop des détails, il négligeait l'effet des masses ; delà vient que sa musique, bonne pour les Français, n'a pas réussi chez les étrangers. Les observations minutieuses qu'il a faites sur ses propres ouvrages, dans ses *Essais sur la musique*, prouvent qu'il était bien moins préoccupé des formes musicales que du soin de rendre avec justesse un mot qui lui paraissait important. On en peut juger par ce qu'il dit d'un air de *l'Amant Jaloux*. « L'endroit qui me paraît » le mieux saisi dans l'air suivant : *Plus de sœur, plus* » *de frère*, est la suspension après ces vers :

» Mais si quelque confidente,  
» Malicieuse, impertinente,  
» Cherchait à tromper mon attente...

» Les deux notes suivantes que fait l'orchestre en montant par semi-tons, expriment la mine que fait » Lopez : j'aurais pu lui faire chanter ces deux notes sur » une exclamation, Oh ! mais le silence est plus éloquent. » Méhul disait avec justesse, en parlant de ces détails, que c'est de l'esprit, mais que ce n'est pas la musique. On a dit spirituellement de Grétry que c'est un homme qui fait les portraits ressemblans mais qui ne sait pas peindre. Ce qui a pu contribuer à empêcher ce compositeur de suivre les progrès de l'art dans l'effet musical, c'est le dédain qu'il avait pour toute autre musique que la sienne, dédain qu'il ne prenait même pas la peine de dissimuler. Un de ses amis entra chez lui en fredonnant un motif. « Qu'est-ce que cela ? » demanda-t-il. — C'est lui, répondit son ami, un rondo de » cet opéra que nous avons vu l'autre jour dans votre » loge. — Ah ! oui je m'en souviens ; ce jour où nous » sommes arrivés trop tôt à Richard ! » Il s'agissait d'un des meilleurs ouvrages du répertoire de l'Opéra-Comique. L'excès de son amour-propre et ses opinions sur les œuvres des autres musiciens prenaient leur source dans sa manière absolue de concevoir la musique dramatique. Le savoir profond dans l'art d'écrire, la pureté de style, la qualité des idées mélodiques, abstraction faite de l'expression dramatique, enfin le coloris musical, n'étaient rien pour lui. On dissertait un jour, au foyer de l'Opéra-Comique, sur les instrumens qui produisent le plus d'effet et en général sur les moyens d'exciter de fortes émotions par la musique de théâtre. Plusieurs compositeurs distingués assistaient à cette discussion ; chacun proposait ses vues et disait son mot ; les opinions étaient partagées. « Messieurs, dit l'auteur » de *l'Amant Jaloux*, je connais quelque chose qui fait » plus d'effet que tout cela. — Quoi donc ? — La vérité. » Ce mot peint Grétry d'un seul trait ; il est rempli de justesse ; mais celui qui le disait ne voyait pas que la

vérité dans les arts est susceptible d'une multitude de nuances, et que pour être vrai il faut être coloriste autant que dessinateur; il n'était donc pas inutile de chercher à augmenter l'effet des couleurs musicales.

On connaît quelques mots de Grétry qui indiquent de la finesse dans l'esprit, il aimait à en dire, mais ses saillies manquaient quelquefois de justesse. Par exemple, interrogé par Napoléon sur la différence qu'il trouvait entre Mozart et Cimarosa, il répondit : « Cimarosa met la statue sur le théâtre, et le piédestal » dans l'orchestre; au lieu que Mozart met la statue dans » l'orchestre et le piédestal sur le théâtre. » On ne sait ce que cela veut dire. Il faut que la statue et le piédestal ne soient point séparés. Grétry, qui n'était pas assez musicien pour concevoir la mélodie et les parties d'accompagnement d'un seul jet, séparait toujours deux choses qui ne doivent en faire qu'une. Nul doute qu'il n'ait voulu dire que l'instrumentation de Mozart l'emporte sur ses chants et sur l'expression dramatique : mais il se trompait. Il ne comprenait pas cette musique trop forte pour lui, et n'était pas plus avancé à cet égard que le public de son temps. Malgré ses prétentions à l'esprit, sa conversation était plus fatigante qu'agréable, parce qu'elle n'avait et ne pouvait avoir que lui ou ses ouvrages pour objet. Il y revenait sans cesse, et l'habitude qu'il avait de vivre entouré d'amateurs passionnés de sa musique, qui ne l'entretenaient que de chose dont son amour-propre était flatté, lui rendait tout autre entretien insupportable. Bien qu'il attachât beaucoup d'importance à sa qualité d'écrivain, son ignorance en ce qui concerne l'histoire, la littérature et le mécanisme du style, était complète. En 1789, il publia à Paris un volume in-8°, sous le titre de : *Mémoires ou Essais sur la musique*. Ce volume contenait l'histoire de sa vie et celle des ouvrages qu'il avait fait représenter jusqu'alors. En 1797 (an V), il

obtint du gouvernement français la réimpression gratuite, à l'Imprimerie nationale, de cet ouvrage, auquel il joignit deux nouveaux volumes. On a dit avec justesse que Grétry aurait dû appeler son livre *Essais sur ma musique*; il n'y parle en effet que de ses opéras. Quoiqu'il en soit, Grétry n'a point écrit les trois volumes qui portent son nom; il n'en a jeté que les idées informes sur le papier : ce fut un de ses amis, nommé Legrand, ancien professeur au collège du Plessis, qui leur donna la forme qu'ils ont aujourd'hui. Le premier volume, qui contient la partie historique de la vie et des ouvrages de Grétry, est le plus intéressant. Les autres ne renferment que de longues et faibles dissertations sur une métaphysique de l'art dont les musiciens ne sauraient rien tirer d'utile. M. Mees, professeur de musique à Bruxelles, a donné une nouvelle édition des *Mémoires de Grétry*, avec des notes, Bruxelles, 1829, 3 vol. in-18. En 1802 (an X), Grétry a publié une *Méthode simple pour apprendre à préluder en peu de temps avec toutes les ressources de l'harmonie* (Paris, de l'imprimerie de la république, in-8° de 95 pages). Ce livre est celui d'un écolier, et démontre la profonde ignorance de l'auteur sur la matière qu'il voulait traiter. Il lui prit aussi fantaisie d'écrire vers le même temps un livre qu'il publia sous le titre de *La Vérité, ou ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous devrions être* (Paris, 1802, 3 vol. in-8°). Il avait cru s'y montrer profondément versé dans les sciences politiques; mais on a dit avec justesse qu'il y a justifié le proverbe : *Ne sutor ultra crepidam*. Ayant renoncé à la musique dans ses dernières années, il ne s'en occupait plus que d'une manière spéculative, et avait consigné ses réflexions sur cet art ainsi que sur beaucoup d'autres objets dans un ouvrage auquel il donnait le titre de *Réflexions d'un solitaire*. Deux ans avant sa mort, il en avait annoncé la publication prochaine

à un de ses amis, et assurait qu'il travaillait au sixième volume. Soit qu'on n'ait point retrouvé son manuscrit, soit que, soigneux de sa gloire, ses amis l'aient condamné à l'oubli, ce livre n'a point paru.

Des honneurs de tout genre ont été accordés à Grétry, même pendant sa vie. Dès l'année 1785, la ville de Paris avait donné son nom à l'une des rues qui avoisinent le Théâtre Italien, et ce nom lui est resté. Son buste fut placé vers le même temps au grand foyer de l'Opéra. Le comte de Livry lui fit ériger vers 1809 une statue en marbre qui a été placée sous le vestibule du théâtre de l'Opéra-Comique. Son portrait fut gravé en 1776, et copié plusieurs fois. Plus tard, M. Isabey dessina de nouveau un portrait fort ressemblant de ce compositeur célèbre, qui fut gravé par Simon; enfin, un autre portrait fut lithographié par M. Maurin, en 1829, d'après celui qui avait été peint par Robert Lefèvre pour la salle d'assemblée de l'Opéra-Comique, et fut publié dans la deuxième livraison de la *Galerie des musiciens* avec une *notice* par l'auteur de ce dictionnaire. A l'âge de vingt-six ans, Grétry fut admis dans l'Académie des philharmoniques de Bologne. Lors de la formation de l'Institut, en 1796, on le choisit pour remplir une des trois places de compositeur dans la section de musique de la classe des beaux-arts. Plus tard il fut nommé correspondant de la Société d'Émulation de Liège, membre de l'Académie de musique de Stockholm, et de plusieurs autres sociétés savantes. Le prince-évêque de Liège lui avait donné le titre de conseiller intime en 1784; une place de censeur royal pour la musique lui fut accordée vers le même temps, et à plusieurs époques il fut membre du jury de l'Opéra. Ayant été nommé, en 1795, inspecteur de l'enseignement au Conservatoire de musique, il en remplit d'abord les fonctions; mais au bout de quelques mois le besoin de recouvrer sa liberté lui fit



demander sa démission. Napoléon lui accorda la décoration de la Légion-d'Honneur à la création de cet ordre.

Recherché par quelques hommes puissans de l'ancienne cour, il en fut comblé de bienfaits. En 1782, il lui avait été accordé une pension de mille francs sur la caisse de l'Opéra; le roi lui en donna une autre de mille écus, vers le même temps, et la comédie italienne le mit au nombre de ses pensionnaires en 1786. A ces revenus assez considérables se joignait le produit de diverses sommes qu'il avait placées sur l'état : la révolution de 1789 détruisit l'édifice de sa fortune. Le succès éclatant de ses ouvrages, à l'époque où ils furent remis en scène par Elleviou, et le produit considérable qu'il en retirait, joint à une pension de quatre mille francs qui lui avait été accordée par Napoléon, lui rendit l'aisance qu'il avait perdue, et il en jouit jusqu'à la fin de ses jours.

Grétry avait été marié et avait eu plusieurs enfans : l'une de ses filles, qui s'est fait connaître par la musique de deux petits opéras, annonçait d'heureuses dispositions ; mais elle mourut jeune (voyez l'article suivant), et son père eut le malheur de survivre à toute sa famille.

L'acquisition de l'Ermitage de J.-J. Rousseau, à Montmorency, que Grétry avait faite, le détermina à se retirer à la campagne, et y passer la plus grande partie de ses dernières années. Il s'y plaisait et y retrouvait une gaîté qui l'abandonnait aussitôt qu'il se trouvait à Paris. Un événement funeste lui fit quitter brusquement ce séjour. Un de ses voisins, meûnier de profession et au-dessus de son état par son éducation, fut assassiné dans son moulin, le 30 août 1811. Dès ce moment, Grétry ne fut plus tranquille chez lui. De retour à Paris, il eut recours aux soins de la médecine pour rétablir sa santé, fort affaiblie depuis quelque temps, mais les soins de ses médecins ne firent que

prolonger ses souffrances. Il ne se dissimulait pas que sa fin approchait ; il voulut qu'au moins elle fût douce, et demanda qu'on le ramenât à l'Ermitage ; ses forces s'affaiblirent insensiblement, et il cessa de vivre le 24 septembre 1813. Les poètes et les compositeurs, les professeurs du Conservatoire de musique, et les acteurs des principaux théâtres de Paris se joignirent aux membres de l'Institut pour honorer ses funérailles ; elles furent dignes de la renommée d'un tel artiste. Le 6 octobre, sa *messe de requiem* fut exécutée à grand orchestre à l'église St.-Roch. Le convoi parcourut une partie des rues de Paris, et s'arrêta devant les deux premiers théâtres lyriques avant de se rendre au cimetière de l'Est. Plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe ; son éloge, par Mehul, ne fut pas le moins remarquable de tous ces morceaux. Le soir même, on exécuta à l'Opéra-Comique une sorte d'apothéose qui excita une vive émotion parmi les spectateurs. Pendant plusieurs jours, on ne joua à l'Opéra et à l'Opéra-comique que des ouvrages composés par Grétry ; enfin rien ne manqua aux honneurs qui lui furent accordés. Déjà, dès le mois de février 1809, la société académique des *Enfans d'Apollon* avait rendu hommage aux talens remarquables de ce compositeur, en le nommant l'un de ses membres. Au mois de mars suivant un concert composé seulement de morceaux de Grétry, fut exécuté par les membres de cette société savante, et des discours furent prononcés par Guichard et par M. Bouilly. Les détails de cette séance ont été imprimés dans une brochure de 20 pages in-4°, sous le titre d'*Hommage rendu à M. Grétry*. Joachim le Breton, secrétaire de la classe des beaux-arts de l'Institut Royal de France, lut, dans la séance publique du 1<sup>er</sup> octobre 1814, une *notice* sur la vie et les ouvrages d'André-Ernest Grétry, qui a été imprimée dans la même année, par Firmin Didot. (Paris, 1814, in-4°

de 34 pages). Divers autres notices ont été publiées dans la *Biographie universelle de MM. Michaud*, dans la *Biographie des contemporains*, publiée par MM. Arnaud de Jouy, etc., dans la *Biographie universelle et portative des contemporains* et dans plusieurs autres ouvrages du même genre ; l'auteur de ce dictionnaire en a donné une accompagnée du *portrait* de Grétry et d'un *fac-simile* de sa notation, dans la deuxième livraison de sa *Galerie des musiciens célèbres*. Paris, 1828, grand in-folio. André-Joseph Grétry, neveu du célèbre compositeur, a publié : *Grétry en famille, ou anecdotes littéraires et musicales relatives à ce célèbre compositeur* (Paris, 1815, in-12). Le comte de Livry avait fait paraître auparavant un *Recueil de lettres écrites à Grétry ou à son sujet*. Paris, Ogier, sans date (1809), in-8° de 157 pages. M. Flamand (voyez ce nom), époux de la nièce Grétry, dans le dessein d'honorer la cendre de son illustre parent, avait offert son cœur aux magistrats de la ville de Liège ; un procès fameux fut la suite de cette offre. M. Flamand, dans un volume qui a pour titre : *Cause célèbre relative au procès du cœur de Grétry* (Paris, 1825, in-8°), ainsi que dans plusieurs mémoires et brochures, a rendu compte des circonstances de ce procès, et a donné aussi l'*Itinéraire historique, biographique et topographique de la vallée d'Enghein à Montmorency, précédé des mémoires de l'auteur et de l'histoire complète du procès relatif au cœur de Grétry* (Paris, 1826, in-8°). Enfin M. Fremolle, de Bruxelles, a fait imprimer une brochure sous ce titre : *Hommage aux mânes de Grétry au moment de la restitution du cœur de ce grand homme à sa patrie* (Bruxelles, 1828), opuscule qui contient des *Réflexions historiques* sur le compositeur.

Voici la liste des ouvrages de Grétry :

POUR L'ÉGLISE.

1° *Messe solennelle à quatre voix*, à Liège, en 1759.

2° *Confiteor à quatre voix et orchestre*, à Rome, en 1792.

La bibliothèque du Conservatoire de musique de Paris possède le manuscrit autographe de cet ouvrage.

3° *Six motets à deux et trois voix*, à Rome, 1763 et années suivantes.

4° *De profundis* (voyez les *Essais sur la musique*, t. 1, p. 78 et 79).

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

5° *Six symphonies pour orchestre*, à Liège, en 1758.

6° *Deux quatuors pour clavecin, flûte, violon et basse*, gravés à Paris, 1768, et ensuite à Offenbach, comme œuvre premier.

7° *Six sonates pour le clavecin*, Paris, 1768.

8° *Six quatuors pour deux violons, viole et basse*, œuvre troisième, Paris 1769. Les thèmes de ces œuvres de musique instrumentale se trouvent dans le 9° *Supplément du Catalogue de Breitkopf*, Leipsick, 1774.

OPÉRAS.

9° *Le Vendémiaire*, intermède, au Théâtre d'Alberti, à Rome, en 1765.

10° *Isabelle et Gertrude*, à Genève, 1767, à Paris, à la Comédie Italienne.

11° *Le Huron*, en deux actes, 1768.

12° *Lucie*, en un acte, 1769.

13° *Le Tableau Parlant*, 1769.

14° *Sylvain*, en un acte, 1770.

15° *Les Deux Avides*, 1780.

16° *L'Amitié à l'épreuve*, en deux actes, 1771, réduit en un acte, 1776, et remis en trois actes, en 1786.

17° *Zémire et Azor*, en trois actes, 1771.

- 18° *L'Ami de la maison* , en trois actes , 1772.  
19° *Le Magnifique* , en trois actes , 1773.  
20° *La Rosière de Salency* , en quatre actes , puis en trois , 1774.  
21° *La Fausse Magie* , en deux actes , 1775.  
22° *Les Mariages Samnites* , en trois actes , 1776, repris en 1782 , avec changemens.  
23° *Matroco* , en quatre actes , 1778.  
24° *Le Jugement de Midas* , en trois actes , 1778.  
25° *Les événemens imprévus* , en trois actes , 1779.  
26° *Aucassin et Nicolette* , en trois actes , 1780.  
27° *Thalie au Nouveau Théâtre* , prologue pour l'ouverture du théâtre Favart , en 1783.  
28° *Théodore et Paulin* , en trois actes , représenté sans succès , le 18 mars 1783 , remis au théâtre avec beaucoup d'effet , le 24 juin de la même année , sous le titre de *l'Épreuve Villageoise* , en deux actes.  
29° *Richard Cœur-de-Lion* , en trois actes , 1784.  
30° *Les Méprises par ressemblance* , en trois actes , 1786.  
31° *Le comte d'Albert* , en deux actes , 1787.  
32° *La suite du comte d'Albert* , en un acte , 1787.  
33° *Le Prisonnier anglais* , en trois actes , 1787 , remis au théâtre , en 1793 , avec des changemens sous le titre de *Clarice et Belton*.  
34° *Le Rival Confident* , en deux actes , 1788 , sans succès.  
35° *Raoul Barbe-Bleue* , en trois actes , 1789.  
36° *Pierre-le-Grand* , en trois actes , 1790,  
37° *Guillaume Tell* , en trois actes , 1791.  
38° *Basile , ou à trompeur trompeur et demi* , en un acte , 1792.  
39° *Les Deux Couvens* , en deux actes , 1792.  
40° *Joseph Barra* , en un acte , 1794.  
41° *Callias , ou Amour et Patrie* , 1794.  
42° *Lisbeth* , en trois actes , 1797.

43° *Elisa*, en un acte, 1799, au théâtre Feydeau.

44° *Le Barbier de village*, en un acte, 1797, à l'Opéra.

45° *Céphale et Procris*, en trois actes, 1773.

46° *Les trois âges de l'opéra*, prologue dramatique, en 1778.

47° *Andromaque*, en trois actes, 1780.

48° *Emilie*, en un acte, 1781.

49° *La double Epreuve*, ou *Colinette à la Cour*, en trois actes, 1782.

50° *L'Embarras des richesses*, en trois actes, 1782.

51° *La Caravane du Caire*, en trois actes, 1783.

52° *Panurge dans l'Ile des Lanternes*, en trois actes, 1785.

53° *Amphitryon*, en trois actes, 1788.

54° *Aspasie*, en trois actes, 1789.

55° *Denis-le-Tyran*, maître d'école à *Corinthe*, en trois actes, 1794.

56° *Anacréon chez Polycrate*, en trois actes, 1797.

57° *Le Casque et les Colombes*, en un acte, 1801.

58° *Delphis et Mopsa*, en trois actes, 1803. Outre ces ouvrages, Grétry a écrit pour la cour en 1777 :

59° *Les Divertissemens d'Amour pour Amour*, comédie de Lachaussée, sur des paroles de Laujon.

60° *Les filles pourvues*, compliment de clôture pour la Comédie Italienne.

61° *Momus sur la terre*, prologue donné au château de la Rocheguyon. Il a laissé aussi en manuscrit les partitions d'opéras non représentés dont le noms suivent :

62° *Alcindor et Zaïde*, en trois actes.

63° *Ziméo*, en trois actes.

64° *Zelmar ou l'Asile*, en un acte.

65° *Electre*, en trois actes.

66° *Diogène et Alexandre*, en trois actes.

67° *Les Maures d'Espagne*, en trois actes.

L'auteur de l'article Grétry , dans la *Biographie universelle et portative des contemporains* , dit que M. Frey, éditeur de musique, a fait graver de nouveau, en 1823, trente-deux des meilleures partitions de ce compositeur célèbre ; c'est une erreur. Les planches dont on s'est servi pour cette publication sont celles des anciennes éditions ; on a seulement rafraîchi les frontispices. M. Castile-Blaze a donné, en 1827, un *Choix de morceaux des opéras de Grétry*, arrangé avec accompagnement de piano, sous le titre de : *Grétry des concerts*.

GRÉTRY (*Lucile*), fille du précédent, naquit à Paris vers 1770, et apprit la musique sous la direction de son père. Elle n'était âgée que de treize ans, lorsqu'elle composa la musique du petit opéra intitulé : *le Mariage d'Antonio* ; cet ouvrage fut joué avec succès à la Comédie Italienne, en 1786 ; l'année suivante, cette jeune fille donna au même théâtre : *Toinette et Louis*, qui fut moins bien accueilli. Elle se maria vers le même temps, ne fut point heureuse avec son mari, dont elle n'eut point d'enfans, et mourut à la fleur de l'âge, en 1794. La partition du *Mariage d'Antonio* a été gravée.

GRÉTRY (*André-Joseph*), neveu du compositeur, naquit à Boulogne-sur-Mer, le 20 novembre 1774, aveugle presque de naissance, et littérateur sans talent, il passa presque toute sa vie dans un état de malaise et de souffrance dont son oncle aurait pu le garantir si, moins complètement égoïste, celui-ci avait voulu faire usage de son crédit, pour lui faire accorder par le gouvernement quelque portion des secours destinés aux gens de lettres malheureux. Tombé dans la plus affreuse misère, cet infortuné est mort à Paris, d'hydropisie, le 17 avril 1826. On a de lui plusieurs comédies jouées sur les théâtres secondaires, quelques

romans bientôt oubliés , et des livrets d'opéras mis en musiques par son oncle , mais non représentés. Il n'est cité ici que pour une détestable rapsodie intitulée : *Grétry en famille , ou anecdotes littéraires et musicales , relatives à ce célèbre compositeur* , qu'il publia à Paris , en 1815 , 1 vol. in-8°. On connaît aussi sous son nom quelques romances dont il avait fait les paroles et la musique.

**FLAMAND-GRÉTRY** (*Louis-Victor*) , né le 26 novembre 1764 , à Fère en Tardenois (Aisne), commença ses études à Mantes (Seine-et-Oise), puis entra chez les religieux de Sainte Genevièvre, qu'il quitta pour passer chez les frères de la doctrine chrétienne. Bientôt dégoûté de cette carrière , il l'abandonna pour le commerce , et finit par se faire marchand de meubles et tapissier. Il s'était marié en 1787 , mais son caractère difficile et tracassier le conduisit à demander le divorce après sept années d'union conjugale , et quoiqu'il fut père de sept enfans. Il l'obtint en 1794 , se remaria peu de temps après , divorça encore , reprit sa première femme dont il se sépara de nouveau , puis sa seconde , qui eut le même sort , et enfin épousa la nièce du compositeur Grétry , dont il joignit le nom au sien. Fier de cette alliance , il finit par se croire lui-même artiste et poète. Après la mort de l'oncle de sa femme , il acheta l'Ermitage , petite propriété située près de Montmorency , et illustrée par le long séjour que J. J. Rousseau et Grétry y avaient fait tour-à-tour. M. Flamand conçut le projet d'offrir le cœur de l'artiste renommé aux magistrats de la ville de Liège , sa patrie. Par une incurie qu'on a peine à comprendre , les autorités municipales de cette ville laissèrent plusieurs mois sa lettre sans réponse , et finirent par lui écrire que son offre était acceptée , et qu'on le priait d'envoyer la relique par le prochain courrier. Irrité de cette irrévérence , M. Fla-



mand prit la résolution de faire élever à l'Ermitage un monument où ces précieux restes devaient être déposés, et fit de grandes dépenses pour la réalisation de ce projet, mais sept ans après, et lorsqu'il ne songeait plus à l'offre qu'il avait faite aux habitans de Liège, ceux-ci se réveillèrent et firent réclamer l'exécution de l'engagement qui leur semblait avoir été pris envers eux par M. Flamand. Celui-ci mit alors autant de chaleur dans ses refus qu'il avait mis d'empressement dans son offre. Des plaidoiries s'ensuivirent, un jugement du tribunal civil de Pontoise, plusieurs arrêts de la cour royale de Paris, un arrêté de conflit du préfet de police, une ordonnance du roi qui maintint le conflit, des nouveaux arrêts de la cour royale de Paris, des ordonnances de référé, une décision du ministre de l'intérieur en faveur de M. Flamand, et enfin un arrêt du conseil d'état qui lui fit perdre sa cause en dernier ressort, donnèrent lieu à des dépenses considérables qui lui enlevèrent la plus grande partie de ce qu'il possédait. Environ quinze ans après l'offre qui en avait été faite par lui, le cœur de Grétry fut enlevé de l'Ermitage pour être transporté à Liège. M. Flamand a fait imprimer un long récit de toutes les tribulations que lui ont causé ce singulier procès, sous ce titre : *Cause célèbre relative à la consécration du cœur de Grétry*, ou précis historique des faits énoncés dans le procès intenté à son neveu Flamand-Grétry par la ville de Liège, auquel sont jointes toutes les pièces justificatives. Paris, 1824, in-4° de 63 pages, avec 31 pages de pièces justificatives. On trouve dans ce volume le portrait de Grétry, le *fac simile* de son testament et d'une de ses lettres, enfin des vues lithographiées de l'Ermitage et du monument qui s'y trouvent. On a aussi de M. Flamand un poème en huit chants intitulé : *l'Ermitage de J. J. Rousseau et de Grétry, avec un prologue, des notes historiques sur le compositeur*, etc. Paris, 1820, un vol. in-8°.

Ces quatre notices sont extraites littéralement du tome IV<sup>e</sup> du grand ouvrage de M. Fétis, qu'il publie sous le titre de : *Biographie universelle des musiciens*, etc., etc.

On trouve un éloge historique de Grétry prononcé à la Société d'Emulation de Liège, par M. de Gerlache, qui est inséré dans les procès-verbaux de cette Société.

1813. DENYS (*Mathieu*), né à Liège en 1738, était à peine âgé de huit ans, lorsqu'il perdit son père qui était organiste de la collégiale de Saint-Denis de la même ville. Le jeune Denys, témoignant avoir les plus heureuses dispositions, les chanoines ne balancèrent pas, malgré son bas âge, de lui accorder la place que son père et son aïeul avaient successivement occupée avant-lui. Il ne démentit point la bonne opinion que ses bienfaiteurs avaient conçue de lui, et il s'appliqua avec tant de soin et de persévérance, qu'il devint, en peu d'années, l'un des plus célèbres organistes du pays de Liège. Il possédait la *basse-continue* au premier degré; il charmait les connaisseurs par la délicatesse de son toucher, et par la grande variété de ses idées qui étaient brillantes et majestueuses. Denys avait embrassé l'état ecclésiastique; il était curé de la paroisse de Saint-Gangulphe, dans sa ville natale, et en remplissait dignement les fonctions, lorsque, par suite de la révolution, qui devait tout bouleverser, il fut privé de cet emploi. Il mourut à Liège, le 9 avril 1813, à la suite d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 75 ans. Il a laissé en manuscrit plusieurs *messes* de sa composition, et une quantité considérable d'autres morceaux de musique qu'on se plaît encore à répéter.

1813. DONY (*Jean-Jacques-Daniel*), naquit à Liège, le 24 février 1759. Il mérite la reconnaissance de ses compatriotes, comme auteur de la découverte du zinc,

à l'état métallique, et par l'établissement d'une industrie nouvelle, dont son pays recueille les nombreux avantages.

Avant lui, on n'avait point essayé d'extraire le zinc de la calamine. Devenu en 1805, concessionnaire de la mine de la Vieille-Montagne (au village de Moresnet, sur la route de Liège à Aix-la-Chapelle), il s'empressa de restaurer les bâtimens, canaux, bures et machines de cette importante exploitation, et lui imprima une activité remarquable. À la calcination de la calamine, au feu de bois, il parvint à substituer la calcination au feu de houille; ce procédé plus économique, fut reconnu, en même temps, préserver mieux la substance du zinc, qui se volatissait et s'évaporait moins que par l'ancienne méthode. Déjà, avant d'obtenir cette concession, Dony avait réussi, dans divers essais, à extraire du véritable zinc métallique de la calamine et était parvenu à la fusion et au coulage en grand. Rien ne fut épargné par lui; il sacrifia, en expériences répétées, et pendant plusieurs années, des sommes considérables, et ne se rebuta point d'une infinité d'accidens. Il essaya, à grands frais, des fours et des creusets, d'une quantité de formes et dimensions; il s'entoura des conseils des meilleurs fondeurs et chimistes, qu'il encouragea et salaria généreusement; sa persévérance fut extrême; elle ne fut couronnée d'un entier succès, que vers le mois de septembre 1808; c'est alors, que par ses procédés particuliers, le zinc sortit, enfin, pur, de ses fourneaux, à l'état de métal parfait. La qualité malléable de ce zinc fut aussitôt constatée; on le passa avec facilité au laminoir et il fut livré au commerce, en lingots et en feuilles, ou lames, ainsi qu'en fil, pour servir à des emplois divers et multipliés. Son usage s'est, depuis, accru à l'infini; et l'importance de cette fabrication n'a fait que s'accroître par l'extension donnée aux expéditions de ses produits dans toute l'Europe et les autres parties du monde.

Le 19 janvier 1810, le gouvernement accorda à l'inventeur de cette précieuse découverte, un brevet d'invention, pour le terme de quinze ans, et Dony reçut des félicitations de plusieurs savans distingués.

D'accablans revers de fortune, contre lesquels il s'efforça de lutter, mais qui allèrent en augmentant, obligèrent Dony, dès 1813, d'abord, de s'associer avec d'autres personnes, pour l'exploitation de ses superbes établissemens, à Liège et à Moresnet, ensuite de les abandonner entièrement, à l'époque où ils commençaient à fleurir et promettaient de lui restituer, en peu d'années, les capitaux qu'il avait dépensés, pour les créer, les augmenter successivement et les soutenir, dans un temps difficile et de stagnation commerciale.

Le chagrin qu'il en ressentit, altéra rapidement et sensiblement sa santé, et il mourut le 6 novembre 1819.

Cet homme recommandable était connu par la bonté de son cœur, son excessive obligeance et sa libéralité; la classe ouvrière de Liège, parmi laquelle il répandait beaucoup de bienfaits, le chérissait généralement. Il fut, pendant longtemps, membre du conseil municipal de cette ville.

1813. WARZÉE (*Charles-François-Joseph de*), jurisconsulte, député des États de Liège en 1785, avocat fiscal du conseil ordinaire de Liège jusqu'en 1794, nommé membre à vie du collège électoral du département de l'Ourthe en 1803, bâtonnier de l'ordre des avocats de la cour impériale de Liège en 1811 jusqu'à sa mort, naquit à Liège, le 17 avril 1750, d'une ancienne famille de cette ville dont il existait déjà un échevin en 1326.

Cet homme de génie étonnait par la rectitude de son jugement, par la vivacité de son esprit, par l'étendue et la variété de ses connaissances, et surtout par sa vaste et profonde érudition dans les matières de

droit , sur lesquelles il était fréquemment consulté par les avocats les plus distingués de la Belgique , de la France et de l'Allemagne : on regardait ses décisions comme des règles sûres.

Doué de la mémoire la plus heureuse , il connaissait si bien les livres de sa nombreuse bibliothèque , qu'il indiquait , dans l'improvisation , le volume et la page où se trouvait le passage qu'il citait. Son ame était aussi belle que sa tête était fortement organisée.

En 1785 , les officiers de police du gouvernement liégeois , étant accusés d'avoir voulu empiéter sur les libertés publiques , les trois états du pays députèrent unanimement de Warzée , à l'effet de se rendre auprès de la chambre impériale de Wetzlaer , tribunal suprême de l'empire germanique , pour y soutenir le maintien des droits de la nation. Il s'acquitta de cette honorable tâche avec zèle et dignité. Il se montra en homme impartial et en vrai mandataire de la représentation nationale , tout à la fois incapable de faiblir en faveur du pouvoir ou de céder aux influences de l'esprit révolutionnaire qui commençait déjà à s'agiter.

Durant sa mission , il fut accusé en 1786 , dans un mémoire imprimé , d'avoir , dans une note remise à la chambre impériale , émis l'opinion que le prince de Liège était souverain *en matière de police* , que sa volonté seule faisait loi en cette matière , et qu'il avait le droit de régler tout ce qui regardait la police , sans l'avis ni le consentement des trois états , et d'avoir fait ainsi des *reconnaisances* contraires à la loi fondamentale du pays et subversives de la constitution. L'auteur de ce mémoire prétendait même , que c'était de connivence avec le prince-évêque Hoensbroech , qu'il en avait agi de cette manière , afin de lui fournir par là une *reconnaissance* , devant le tribunal suprême de l'empire , sur laquelle ce prince put , à défaut de titres , appuyer sa souveraineté en matière de police.

De Warzée , dans un mémoire justificatif qu'il publia la même année , se lava complètement de ces inculpations calomnieuses , et prouva par la reproduction des termes de cette note remise par lui à l'empire , qu'on lui donnait un sens qu'elle n'avait pas , en tronquant et rendant un compte infidèle de ses expressions. Il convint cependant qu'il avait reconnu que toute loi émanée de l'autorité légitime , était obligatoire : que le tribunal des XXII devait juger selon les lois et non pas des lois , et qu'il fallait obéir aux édits des princes en matière de police.

La note de ce célèbre jurisconsulte prouvait qu'il parlait en ce sens : que toute loi , émanée de l'autorité légitime , oblige à son observance tous ceux sur lesquels elle exerce son empire , et que c'est le devoir du juge , selon le droit romain , de juger selon les lois , mais qu'il ne lui appartient pas de juger des lois : qu'enfin , les édits des princes émanaient de l'autorité légitime lorsqu'ils étaient mis en garde de loi , après avoir obtenu le concours et l'assentiment des trois états qui formaient le corps législatif du pays. Mais il prouva , en même temps , que jamais il n'avait énoncé que la volonté du prince seul faisait loi en matière de police.

Quoiqu'il en soit , ces tracasseries le dégoûtèrent des affaires publiques. Il ne rechercha et ne voulut point des faveurs de la cour , pour ne point donner des armes à ses calomniateurs. De Warzée voulait le maintien des libertés de son heureuse patrie , mais il ne voulait pas de révolution : aussi , lorsqu'elle éclata , il n'y prit aucune part ; il resta depuis lors complètement étranger aux événemens politiques qui survinrent dans sa patrie , et mourut d'un coup d'apoplexie à Liège , le 10 juin 1813 , à l'âge de 63 ans , universellement regretté , et autant estimé par la pureté de ses mœurs , par son aménité , sa modestie , sa délicatesse et son désintéressement que par son immense savoir.

On a de lui de nombreux *plaidoyers* en latin et en français, écrits avec pureté et élégance, dont un grand nombre a été imprimé, et où les questions de droit les plus ardues sont traitées avec une profondeur et une méthode dignes d'admiration.

Le docteur Dejaër prononça son éloge à la Société d'Emulation (voir le *procès-verbal* de 1817). Le *Journal de la Province* (N<sup>os</sup> des 14 et 15 juin 1813), contient une notice nécrologique sur ce savant jurisconsulte dont le procureur-général près la cour impériale de Liège, fit un éloge remarquable dans son discours à l'ouverture de la rentrée de cette cour en novembre 1813.

**WARZÉE D'HERMALLE** (*Charles-Nicolas-Joseph, baron de*), fils du précédent, licencié en droit, membre du collège électoral du département de l'Ourthe, de l'ordre équestre de la province de Liège, chevalier de l'ordre du Lion Belgique, naquit à Liège, le 5 juillet 1776. Il fut successivement conseiller-auditeur à la cour d'appel de Liège, avocat-général auprès de la cour impériale, et exerça les mêmes fonctions à la cour supérieure de justice de Liège, jusqu'au 30 octobre 1830 ; il se distingua, dans ces charges, par son intégrité, son zèle et son amour pour la justice. Il était nommé conseiller à la haute-cour du royaume des Pays-Bas, dont l'installation devait avoir lieu à La Haye, le 15 novembre 1830, sans la révolution. Le roi Guillaume, en 1831, lui conféra le titre de commissaire du roi des Pays-Bas pour le Grand Duché de Luxembourg ; mais M. le baron de Warzée ne crut pas devoir accepter cette fonction ; depuis lors, il vit retiré dans l'une de ses terres.

**1815. DETROZ** (*Remacle-Joseph*), issu d'une des plus anciennes familles de la ville de Verviers, naquit

le 4 janvier 1731. Ayant achevé ses humanités à l'âge de 16 ans environ, il fut nommé notaire par dispense d'âge, et obtint ensuite le diplôme de notaire impérial, pouvant instrumenter dans tout l'empire germanique. Cette charge est exercée depuis un temps immémorial à Verviers par la famille Detrooz et l'est encore aujourd'hui.

Lors de la distraction du district de Verviers des autres bans du marquisat de Franchimont, Detrooz en fut nommé lieutenant-gouverneur. Malgré les difficultés nombreuses qui rendaient pénible l'exercice d'une pareille charge, dans un temps de révolution, il y déploya la fermeté naturelle de son caractère, toujours tempérée cependant par une sage indulgence.

A l'invasion du pays de Liège par les armées et les doctrines de la France républicaine, il abandonna tout ce qu'il y possédait pour rester fidèle à son souverain et à ses principes. Emigré en Allemagne, il ne revit ses foyers détruits qu'après la paix de Lunéville : il vécut à Liège dans la retraite, et y mourut à l'âge de 85 ans. Il a publié :

1° *Histoire du marquisat de Franchimont, et particulièrement de la ville de Verviers et de ses fabriques.* Liège, 1809, un vol. in-8°. Cet ouvrage, assez mal écrit et sans ordre, contient une foule de particularités pleines d'intérêt, c'est le premier monument écrit sur ce pays qui mériterait, à bien des titres, d'être plus connu.

2° *Dissertation touchant l'antiquité de Spa et de ses fontaines.* Petit opuscule de 31 pages. Liège, 1812.

1815. HENKART (*Pierre-Joseph*), né à Liège, le 13 février 1761. Son père, qui était procureur de la cour épiscopale de Liège, et jouissait d'une honnête aisance, résolut de ne rien négliger pour l'éducation et l'instruction de son fils : il l'envoya à Visé, au collège tenu par les Oratoriens; c'est là qu'il connut Reynier



et Basseuge , avec lesquels il forma ces liens d'amitié si vraie, si intime , et qui ne cessa qu'avec leur existence.

Le jeune Henkart se distingua dans ce collège, d'une manière remarquable , y remportant chaque année la palme dans les diverses branches d'étude qu'on y cultivait. A 16 ans , il fit son cours de rhétorique dont il obtint le premier prix , malgré ses nombreux concurrents. A son retour à Liège , un grand concours de ses compatriotes vinrent à sa rencontre et le ramenèrent en triomphe dans la ville , où il fut reçu cordialement par le prince-évêque.

Ses parens qui le destinaient au barreau, l'envoyèrent à l'Université de Louvain pour y étudier la jurisprudence ; mais la littérature et la poésie faisaient tous ses délices. C'est à son goût pour la poésie pour qu'il dut d'être connu du prince Velbruck , résidant alors à Bruxelles , et d'être admis dans ces petits comités que ce prince aimait de préférence , et dans lesquels on ne s'occupait que d'arts et de littérature.

Henkart , à cette époque, composa plusieurs pièces de vers à l'occasion desquelles son ami Reynier disait :

Salut au gentil candidat  
Et de Cujas et de Barthole !  
Son esprit vif et délicat  
N'est point formé pour cette école ;  
Qu'il la quitte sur ma parole ,  
Et qu'au Parnasse seul il devienne avocat :  
Au tribunal des neuf pucelles ,  
Je lui promets plus de succès ;  
En ne plaidant que devant elles  
Il sera toujours sûr de gagner son procès.

Après avoir fini ses études à l'Université de Louvain, il revint dans sa ville natale , et fut attaché à la chancellerie du conseil privé : il se distingua si bien dans l'exercice de son emploi, que le prince Velbruck qui ne laissait échapper aucune occasion de récompenser

le mérite, le nomma chanoine de l'église collégiale de St.-Martin, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge requis pour jouir de cette distinction purement lucrative et qui n'imposait point l'obligation de se vouer au célibat; mais il obtint de Rome, par faveur spéciale, la dispense d'âge.

Les premiers symptômes d'une révolution prochaine commençaient à éclater alors à Liège. Naturellement porté à l'indépendance, et sentant combien il était urgent de réformer les abus qui s'étaient introduits, au préjudice des libertés du peuple, Henkart s'associa de cœur aux hommes sages et modérés qui, comme lui, demandaient une réforme pacifique qui aurait concilié tous les intérêts et calmé les esprits. Pour atteindre ce but, Henkart, Bassenge et Reynier fondèrent un journal (le *Journal général de l'Europe*), dans lequel ils développèrent les principes de liberté qu'ils voulaient voir renaître dans leur patrie. Ce journal, dont l'établissement fut en partie cause des vicissitudes que Henkart éprouva dans la suite, exerça une grande influence dans le pays.

L'assemblée du tiers-état du pays de Liège ayant décrété le 24 avril 1790, l'établissement provisoire d'un conseil de régence de neuf personnes pour remplacer le conseil privé, nomma Henkart membre et secrétaire de cette régence, le 8 mai suivant.

Le dévouement et la probité, dont il avait donné tant de preuves pour la chose publique, furent récompensés par une nouvelle marque de confiance de la part de ses concitoyens. Depuis nombre d'années, le pays de Liège réclamait de la France une créance considérable, à titre de paiemens et fournitures faits à l'armée française, pendant les années 1757 à 1763. Le conseil municipal de la cité chargea Henkart, Bassenge et Reynier de se rendre à Paris, pour y poursuivre le recouvrement de cette créance. C'est à cette

occasion , que fut rédigé le discours auquel Henkart avait contribué pour la plus grande partie , et qui fut prononcé par Reynier , le 18 septembre 1790 , dans l'enceinte même de l'Assemblée nationale. Dans ce discours remarquable, les députés liégeois faisaient éclater par expressions énergiques leur enthousiasme pour la révolution française et celle de leur patrie ; après avoir retracé , par les faits de l'histoire , le noble caractère des Liégeois, ils peignaient en traits de feu les maux qui accablaient leur pays et demandaient que la France adoptât les Liégeois comme ses enfans et vint seconder leurs efforts pour maintenir leur liberté menacée par les ennemis : enfin , abordant la question qui avait plus spécialement trait à leur mission, ils réclamaient les millions qui étaient si légitimement dus à leur patrie.

Si leur mission resta sans résultat, malgré les promesses faites à nos députés dans la réponse de M. Jessé, qui présidait ce jour-là (18 septembre 1790) l'Assemblée nationale , les événemens politiques qui surgirent bientôt dans le pays de Liège en furent principalement cause ; mais les députés liégeois n'en furent pas moins remerciés officiellement par leurs commettants pour leur conduite ferme et honorable.

De retour à Liège, Henkart fut chargé d'aller rejoindre Bassenge à Francfort, afin de le seconder dans sa mission auprès du comte de Metternich ; mais tous leurs efforts en faveur de la révolution furent infructueux auprès de ce diplomate.

Les Autrichiens étant entrés à Liège, le 11 janvier 1791, Henkart dut prendre la fuite. Après deux mois d'exil à Givet, il put revenir dans sa patrie ; mais la commission impériale de Wetzlaer lança bientôt contre lui un décret de proscription , ce qui le força de nouveau à se sauver : il ne revint dans ses foyers qu'à la suite des armées françaises. Il vivait tranquillement à

Sclessin près de Liège, lorsque les désastres de l'armée française sur la Roër ayant forcé les républicains à battre en retraite et à abandonner le pays de Liège, les partisans de l'ancien régime se portèrent vers la modeste retraite de Henkart pour l'y saisir, ce qui l'obligea à quitter pour la troisième fois le sol de sa patrie. Il se réfugia à Paris avec ses anciens amis, Bassenge, Fabry et Defrance, exilés comme lui.

Là, il se trouva à l'abri des réactions qui avaient lieu dans sa patrie, mais il y fut en butte aux intrigues et aux calomnies de quelques-uns de ses concitoyens dont il était loin de partager les opinions exaltées et n'approuvait point les discours furibonds. Lebrun était alors ministre des affaires étrangères. Lebrun et Henkart s'étaient connus à Liège, à l'époque où le premier y rédigeait le *Journal Patriotique* : une grande conformité d'humeur, d'opinions et de goûts avait établi entre eux une étroite amitié.

Lebrun, accusé de *modérantisme* par ses ennemis, fut privé de son porte-feuille et incarcéré. Les Liégeois alors réfugiés à Paris, où ils tenaient leurs assemblées dans une salle que la nation leur avait donnée à cet usage, se divisèrent en deux camps : l'un, composé de Bassenge, Defrance, Fabry, Henkart et quelques autres, voulait la liberté sans excès et pactisait avec le *modérantisme* du ministre Lebrun : l'autre était formé des hommes, qui eux-mêmes se qualifiaient de *jacobins*, de *sans-culottes*, et voulaient la révolution dans toutes ses conséquences.

Lors de la disgrâce de Lebrun, Henkart ne ménagea aucune démarche pour sauver son ami. Il provoqua et rédigea la fameuse lettre du 6 juin 1793, adressée à Lebrun au nom du comité des Liégeois dont il faisait partie, et dont la teneur est un éloge de la vie, de la conduite, et des opinions politiques de ce ministre. Le parti adverse, loin de souscrire au contenu de cette

lettre , dénonça Lebrun et ses partisans. Henkart se réfugia à Charleville , ne se croyant plus en sûreté à Paris. Lebrun ayant été rendu à la liberté , Henkart , qui s'était justifié des calomnies répandues contre lui , revint à Paris.

Les victoires des armées françaises sur le sol belge contre les coalisés , permirent enfin à Henkart de rentrer à Liège et d'y vivre tranquille à l'abri du nouveau régime.

Sa probité , son noble dévouement à la chose publique , le zèle et la capacité qu'il avait montrés dans toutes les missions dont il avait été chargé , lui avaient acquis la confiance de ses concitoyens. En l'an II , il avait été nommé à l'administration générale du pays. Il fut successivement chargé de diverses fonctions. En l'an III , il fut nommé archiviste à Liège ; et ce fut à son zèle infatigable et par ses soins incessants que tous ces documens précieux sortirent du cahos dans lequel ils semblaient devoir rester à jamais. Bien des améliorations ont été faites depuis , surtout graces aux travaux infatigables de M. Polain , mais c'est toujours Henkart , qui le premier , a donné le plan et la vie à ces archives. Il donna sa démission le 14 fructidor an III , et fut cette même année , président de l'administration centrale provisoire. Lors de la première organisation des tribunaux dans le pays de Liège , en l'an IV , il fut nommé juge au tribunal civil du département , et l'année suivante , membre du jury des arts. En l'an IX , il passa de la vice-présidence du tribunal civil aux fonctions de juge au tribunal criminel de Liège.

On admirait la clarté , l'ordre et la précision de sa rédaction dans les rapports dont , en qualité de juge , il était chargé à la cour criminelle.

En qualité de juge , il était souvent chargé de faire le rapport sur les affaires qui étaient soumises au tribunal : c'était dans ce travail surtout , que Henkart faisait

briller cette clarté , cette précision , cette élégance de style qu'on remarquait dans tous ses écrits.

Dans ces temps où les tribunaux criminels étaient en quelque sorte en permanence pour juger ces nombreux malfaiteurs qui , à la faveur des bouleversements de la révolution , s'étaient propagés dans le pays , Henkart eut souvent l'occasion de sentir fléchir son cœur naturellement bon et porté à l'indulgence ; mais un sentiment plus fort , la conscience de son devoir , le rappelait bientôt à lui-même : il savait faire taire ce penchant de son cœur ; et jamais il n'eut à se reprocher d'avoir blessé les intérêts de la justice.

Un de ses amis , qui a rédigé la notice biographique de Henkart , insérée dans les *Loisirs de trois amis* , cite à ce sujet un trait bien honorable pour lui : « Je lui parlais un jour en faveur d'un homme , que lui-même il affectionnait , et que je croyais innocent. Je ne parvenais point à le convaincre , et lorsqu'entraîné par ma propre conviction , je rendis mes sollicitations plus pressantes : *mon ami*, me dit-il , *je dors avec ma conscience ; je ne veux pas qu'elle m'éveille..... Je me tus.* »

Il fut porté par ses concitoyens , en l'an VII et l'an XII , parmi les candidats au corps législatif. Le 9 décembre 1808 , il fut enfin proclamé candidat au corps législatif par le collège électoral de l'Ourthe ; distinction qu'il ne dut , ni à l'intrigue , ni au crédit , mais seulement à l'amitié , à son amour pour ses devoirs et à son dévouement pour son pays.

Lors de la réorganisation des tribunaux en 1810 , Henkart , qui fidèle à ses principes et à son indépendance , n'avait voté ni pour le consulat à vie , ni pour l'empire , fut éliminé de la liste des magistrats , et resta sans emploi jusqu'à l'entrée des alliés.

En 1814 , il fut nommé par le gouvernement prussien , aux fonctions de procureur du roi à Liège ; il

remplissait encore cette charge , lorsqu'à la suite d'une maladie grave et cruelle il expira le 9 septembre 1815.

Henkart écrivait avec une rare facilité : son style pur, élégant et plein de grace se faisait remarquer par une élévation , une chaleur extrême , lorsque quelque cause venait frapper puissamment son imagination. Sa lettre au comité à Paris pour disculper Lebrun , le discours lu , en 1790 , par les députés liégeois à l'Assemblée nationale , sont des pages d'une rédaction vraiment remarquable.

Sa plus grande jouissance était de faire des vers ; il en composa beaucoup auxquels il n'a pu mettre la dernière main. L'amitié lui en inspira de charmans ; comment en aurait-il été autrement, ce sentiment remplissait son ame toute entière.

La plus grande partie de ses poésies n'ont pas été publiées. Son *Epître aux femmes* est de ce nombre, quoique pleine de détails piquants.

Son goût , ou plutôt sa passion pour la poésie et les arts en général était la source de cette amitié intime qui existait entre lui , Reynier, Bassenge , Velèz , De-france , Fassin , et tant d'autres. Il avait formé avec ces deux derniers une association pour l'acquisition d'un Musée commun.

Henkart avait eu aussi des rapports très-intimes avec le général de Sciffen , qui même lui avait offert d'être son secrétaire d'ambassade à Constantinople. Grétry entretenait avec lui une correspondance suivie dont les arts et l'amitié faisaient tous les frais.

Il aimait à encourager tous les talens. Le malheureux était toujours assuré de trouver en lui secours et conseil.

1817. ERNST (*Simon-Pierre*) , curé d'Afden , naquit à Aubel , bourg de l'ancien duché de Limbourg , le 2 août 1744 , de Guillaume Ernst , avocat , et de

Marie-Jeanne Doel. Il fit ses études à l'Université de Mayence , dont le recteur était alors , Jean-Thomas Einonts , son cousin-germain. Il fut chanoine régulier et bibliothécaire de l'abbaye de Rolduc , et y professa , plusieurs années , l'Ecriture-Sainte et la théologie. En 1787 , il obtint la succursale d'Asden , près d'Aix-la-Chapelle , où il resta curé jusqu'à sa mort , arrivée le 11 décembre 1817 , à l'âge de 73 ans , après avoir souffert , durant plusieurs semaines , les douleurs d'une fièvre nerveuse et d'une hydropisie de poitrine. Il fut nommé , en 1814 , membre de l'Institut des Pays-Bas. Ernst se rendit recommandable par ses qualités et sa conduite ; ses connaissances étendues l'ont rendu célèbre parmi les savans. On a de lui :

1° *Mémoire sur la question : vers quel temps les ecclésiastiques commencèrent-ils à faire partie des États de Brabant ? Quels furent ces ecclésiastiques , et quelles ont été les causes de leur admission ?* Ce mémoire a remporté le prix de l'Académie impériale et royale des sciences et belles-lettres , en 1783. Bruxelles , de l'imprimerie académique , 1783 , in-4° , 177 pages. L'analyse s'en trouve au *Journal des Savans* , octobre 1784 , pag. 643-652 , édit. in-4°.

2° *Observations historiques et critiques sur la prétendue époque de l'admission des ecclésiastiques aux États de Brabant , vers l'an 1383 , par M<sup>re</sup>. Maestricht* , chez P.-L. Lekens , 1786 , in-4° , p. 78.

3° *Ordines apud Brabantos ejusdem eorum principibus esse ætatis.... Trajecti ad Mosam* , P.-L. Lekens , 1788 , in-8° , p. 52.

4° *Histoire abrégée du Tiers-État de Brabant , ou Mémoire historique dans lequel , après un coup-d'œil sur la constitution des villes en général au moyen-âge , on voit l'origine des communes en Brabant , l'époque et les causes de l'intercession de leurs députés aux assemblées de la nation , etc.* Maestricht , chez P.-L. Lekens , 1788 , in-8° , p. 206.

5° *Examen impartial des observations sur la constitution primitive et originaire des trois États de Brabant* ,



publiées par les commissaires de la société des (soi-disant) amis du bien public, établie à Bruxelles. A Maestricht (Bruxelles), 1791, anonyme, in-8°, p. 90.

6° *Le Masque Limbourgeois se lève*. Liège 1791, in-4°. C'est un écrit anonyme sur les troubles du duché de Limbourg.

7° *Observations sur l'instruction, en forme de catéchisme, publiées par le professeur Eulogius Schneider à Bonn, par un ami de la vérité*. Cologne 1791, in-8°, p. 98, en allemand.

8° *Traduction en allemand de la lettre pastorale de S. A. l'évêque et prince de Liège, en date du 7 septembre 1793*. Cologne, chez J.-G. Schmitz, 1794, in-8°, p. 50.

9° *Observations sur la déclaration exigée des ministres des cultes, en vertu de la loi du 7 vendémiaire an IV*. Maestricht, chez Lekens, in-8°, p. 44.

10° *Apologie des ministres des cultes qui ont prêté la déclaration exigée par la loi du 7 vendémiaire an IV, contre les critiques de MM. Dedoyar et Vanhoeren, les Motifs de Malines et autres brochures*. Maestricht, 1797, in-8°, p. 170.

11° *Réflexions sur la lettre de M. l'archevêque de Malines, relativement au serment exigé des ecclésiastiques, par un ancien professeur de théologie*. Liège, 1797, in-12, p. 11.

12° *Entretien d'un curé et d'un laïque, sur la question : est-il permis d'assister aux messes des prêtres assermentés en vertu des lois du 7 vendémiaire an IV et du 19 fructidor dernier, et quel est le sens de ces sermens ?* Maestricht, chez Th. Nypels, an V, in-8°, p. 33. — Le même en allemand, à Aix-la-Chapelle, in-8°, p. 53.

13° *Explanatio formulæ jurisjurandi de odio in regium potestatem, etc., gallicè Parisiis editam latinam fecit, adjunctâ præfatione apologeticâ, adversus epistolam pastoris anonymi, S. P. Ernst, etc.* Trajecti ad Mosam, apud Nypels, an VI, in-8°, p. 30, pour la

préface , et 21 pour la traduction des éclaircissemens sur ce serment de haine à la royauté , attribuées à l'abbé de Malaret.

14° *Réflexions sur le décret de Rome et la décision de quelques évêques, relativement au serment de haine, etc., par un ami de la vérité et de la paix.* Maestricht, chez Th. Nypels , an VII , p. 124.

15° *Examen de la seconde lettre du jurisconsulte français au ci-devant notaire des Pays-Bas , sur la communication , en fait de religion , avec les prêtres qui ont prêté le serment de haine à la royauté, etc.* Maestricht , in-8° , p. 54.

16° *Pensées diverses d'un bon et franc catholique , à l'occasion du bref de N. S. P. le Pape à M. l'archevêque de Malines, sur le serment de haine à la royauté.* Maestricht, chez Nypels , an VII , p. 78.

17° *Encore un mot sur le serment de haine à la royauté, etc., et la rétractation ordonnée par les réponses de M. de Petro, évêque d'Isaure, etc., par un homme de sang-froid.* A Anvers (Maestricht), an VIII, in-8° , p. 56.

18° *Le Triomphe de la vérité, ou le serment de haine à la royauté, justifié par un bref de N. S. P. le Pape Pie VI, et par la déclaration du corps-législatif, par le citoyen Astère.* Bruxelles (Maestricht), an VIII, in-8° , p. 56.

19° *Trois lettres d'un homme à trois grands vicaires : Corneille Lemaigre de Namur , J.-H. Landheere de Malines , et Titius de Liège , pour les prêtres nommés fidèles , relativement au serment de haine, à la promesse de fidélité, et au schisme.* Maestricht , chez Nypels , an VIII , in-8° , p. 100.

20° *Réflexions pacifiques et catholiques sur l'instruction importante , par demandes et réponses , relativement au serment de haine , et à la promesse de fidélité.* Maestricht , Th. Nypels , an VIII, in-8° , p. 70.

21° *La mauvaise foi dévoilée, ou réponses aux brochures intitulées : Notice sur l'abbé Sicard, etc., et Défense légitime, etc., relatives au serment de haine et au schisme, avec quelques observations sur les lettres pastorales de M. l'évêque de Liège.* Maestricht, chez Nypels, an IX-1800, in-8°, p. 76.

22° *Le serment de haine et le schisme, considérés dans une lettre de M. le Nonce de Cologne, du 2 janvier 1801, à quelques prêtres sermentés.* En Europe, an IX ou 1801, in-8°, p. 38.

23° *Tableau historique et chronologique des suffragans ou co-évêques de Liège, etc., où l'on a joint des notices sur l'origine des maisons religieuses.... dans la ville et sa banlieue, par S. P. Ernst.* Liège, 1806, in-8°, p. 410.

24° Il se trouve plusieurs *chronologies historiques* de la composition de M. Ernst dans le 3° vol. de *l'Art de vérifier les dates*, publié à Paris, par dom Clément, bénédictin de St.-Maur.

25° Il composa en 1807, à la demande de M. l'évêque de Liège, son supérieur, un écrit apologétique du nouveau catéchisme, publié par ordre de Napoléon ; le titre de cet écrit est : *Observations pacifiques sur quelques écrits anonymes contre le catéchisme, à l'usage de toutes les églises de l'empire français.* Le ministre des cultes, feu M. Portalis, ayant demandé à le voir avant qu'il fût imprimé, M. l'évêque de Liège le lui fit passer au mois de juillet 1807 ; ce ministre étant mort peu après, M. Ernst n'a plus eu de nouvelles sur son écrit.

26° *Histoire du Limbourg, suivie de celle des comtés de Daelhem et de Fauquemont, des Annales de l'abbaye de Rolduc, par M. S. P. Ernst, publiée avec notes et appendices et précédée de la vie de l'auteur, par Ed. Lavalleye, agrégé à l'Université de Liège.* Liège, 1<sup>er</sup> vol. 1837, in-8° ; 2° vol. *ibid.* 1838. L'ouvrage complet aura 6 vol. in-8°. L'éditeur, malgré sa pro-

messe , n'a pas encore donné la notice biographique de M. Ernst.

27° *Histoire généalogique et critique des comtes d'Ardenne, ducs bénéficiaires de la Haute et Basse Lorraine dans le X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècle.*

Cette nomenclature bibliographique des écrits du savant et laborieux curé d'Asden, est tirée de l'*Examen critique et complément des dictionnaires historiques* de M. Barbier. La *Galerie historique*, imprimée à Bruxelles , ne cite de tous les ouvrages de M. Ernst , que son *Histoire des comtes de Limbourg*.

1818. NYSTEN (*Pierre-Hubert*), docteur en médecine , naquit à Liège , le 30 octobre 1771. Ses parens , qui le destinaient au barreau , ne négligèrent aucun sacrifice pour lui donner une excellente éducation ; mais le jeune Nysten était né pour la médecine. Après avoir achevé son cours d'humanités à Liège , il se livra dans sa patrie aux sciences physiques et médicales , et alla ensuite à Strasbourg y poursuivre quelque temps ces mêmes études. Avidé de connaissances , pour mieux les acquérir , il se rendit à Paris , en 1794 , qu'il ne quitta plus et où il s'attacha à ses occupations avec une ténacité des plus énergiques.

Nysten s'empressa d'accumuler tous les genres de notions qui avaient trait à la science médicale : sacrifiant tout son temps aux expériences physiques et chimiques et à des essais multipliés en physiologie , fuyant toute distraction purement agréable , oubliant souvent sa santé , dont il était prodigue pour son art ; il consacrait toutes ses ressources aux dépenses qu'exigeaient les travaux auxquels il s'adonnait ; se condamnant aux plus dures privations , par amour pour la gloire.

Il ne tarda pas à se faire distinguer par les professeurs de l'École de médecine de Paris. Il fut d'abord nommé , en 1798 , *prosecteur* à l'École de médecine ,

place qu'on n'obtenait qu'après avoir fourni beaucoup de preuves d'assiduité dans les exercices anatomiques , et montré d'heureuses dispositions à savoir un jour en tirer parti pour la science. Cette récompense fut assez tôt suivie d'une autre ; la satisfaction qu'il ne cessait de donner à ses professeurs, et l'esprit pénétrant qu'il décélait dans ses conceptions , lui méritèrent le titre de docteur en médecine , titre que lui accorda gratuitement la faculté de Paris , en 1802.

Nysten ne tarda pas à répondre avec éclat , à l'attente qu'on avait de son génie observateur , qui se livrait sans relâche à des recherches aussi méthodiques que lumineuses , pour rectifier et éclaircir les idées émises par Volta , Valli , Bichat et Humboldt , sur les propriétés excitables du cœur. Il publia l'année suivante le résultat de ses nouvelles expériences galvaniques *sur le rapport et la durée de l'irritabilité des organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge* par lesquelles il démontre clairement , que le cœur est celui qui conserve le plus longtemps cette propriété. Cette première production de notre compatriote fu accueillie par les savans.

Occupé de toutes les études qui intéressent les sciences naturelles, Nysten, pendant plusieurs années, fut entraîné par les attrait de la chimie : aussi habile à saisir l'ensemble de cette belle partie de l'art , qu'à faire les préparations qu'elle comporte , il fut désigné pour la place d'aide au laboratoire de l'école, fonction qu'il remplit avec une rare activité. A ces travaux multipliés, se ralliaient des vues particulières et sans cesse poursuivies par Nysten , dont le but était d'acquérir une connaissance intime des propriétés des médicamens.

La matière médicale devint l'objet principal de ses méditations ; et il en donna bientôt un cours public qui fut suivi par un nombreux auditoire. Ses profondes connaissances en physique, en chimie, en histoire na-

turelle et en médecine , lui acquirent la réputation d'un des professeurs les plus distingués de Paris. Ses leçons firent suite au *Traité de matière médicale* du docteur Schwilgné , ouvrage qu'il a presque rendu le sien , par les corrections et les additions nombreuses qu'il y a faites.

Nysten , étonné des lacunes que laissaient à remplir tous les *Dictionnaires de médecine* en France, entreprit en 1805, de concert avec le docteur Capuron, de faire un nouveau *Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires de l'art*, dont il a , seul , corrigé et augmenté la deuxième édition , qui est encore à présent le meilleur ouvrage que nous possédions en français sur ces matières.

Sur la présentation de Teissier et de Vauquelin, il fut chargé par le ministre de l'intérieur , en 1804, d'aller dans le midi de la France , à l'effet d'y observer et d'y combattre diverses maladies qui exerçaient les plus grands ravages parmi les vers à soie. Après s'être livré aux plus minutieuses investigations, il parvint à accomplir sa mission avec un tel bonheur , qu'il s'avouait lui-même flatté de ses succès , lorsqu'on lui en parlait. Ce fut à cette occasion qu'il publia une brochure ayant pour titre : *Recherches sur les maladies des vers à soie, et sur les moyens de les prévenir*, dont ceux qu'elle intéresse directement font le plus grand cas.

Le mérite de Nysten lui procura la confiance du gouvernement impérial; sa réputation d'homme savant et laborieux lui concilia l'estime des chefs des administrations supérieures de la capitale : ils s'attachèrent à lui, comme à la personne qui pouvait le plus utilement servir l'état et l'humanité.

Depuis 1805 jusqu'en 1812 , il fut chargé de six missions par le ministre de l'intérieur , et les remplit toutes avec honneur. Il fit d'abord partie de la commission , composée des célèbres Desgenettes et Duméril ,

que le gouvernement français envoya dans le midi de l'Espagne pour arrêter les progrès de la fièvre jaune. A son retour, il remit au ministre un mémoire sur cet objet qui prouva qu'il était digne de la confiance dont on l'honorait.

Il donna des preuves égales de savoir et de dévouement dans tous les emplois qui lui furent confiés. En 1808, il fut encore l'intrépide adjoint de Desgenettes et de Duméril, lorsqu'il fut question de se rendre à Bayonne et sur les lignes suivies par les prisonniers espagnols, pour s'opposer aux progrès rapides d'une fièvre nerveuse contagieuse, qui entassait victimes sur victimes.

En 1809, il se transporta seul dans le département de l'Yonne, près de Joigny, où il donna des preuves éclatantes d'une sagacité rare, en combattant les maux d'une épidémie terrible qui moissonnait presque tous ceux qui en étaient atteints. *On comptait*, disait-il, *dans la contrée autant de morts qu'il y avait eu de malades*. Le traitement qu'il institua, dans cette circonstance effrayante, fut couronné du plus brillant succès : il en reçut des éloges particuliers dans un discours public, prononcé par le savant professeur Desgenettes.

Hallé, l'un des plus savans médecins dont la France s'honore, et l'intime ami de Nysten, se l'adjoignit pour la rédaction de son *Dictionnaire des sciences médicales*, pour lequel Nysten a écrit un grand nombre d'articles d'hygiène et de physique expérimentale, remarquables par leur érudition, la justesse des raisonnemens et le nombre des idées ou des vues particulières à leur auteur.

En 1811, il fit paraître ses *Recherches de physiologie et de chimie pathologiques*, dans lesquelles il traite des effets que produisent les différens gaz introduits dans le système circulatoire des animaux vivans. Si la réputation de Nysten n'eût été déjà établie chez les savans,

cette production aurait suffi pour lui assigner parmi eux une place éminemment distinguée. Les journaux du temps sont remplis des éloges qu'un grand nombre de médecins en ont faits. Le savant docteur Savary, (*Journal de médecine* de Corvisart, Leroux et Boyer, février 1811, pag. 146) en rend ainsi compte :

« On voit par-là que Nysten n'a pas suivi des sentiers rebattus et qu'il s'est frayé une route nouvelle en parlant de ce qui est connu : mais dans le cas où les expériences tentées précédemment, laissaient des incertitudes, ou offraient d'apparentes contradictions, il n'a pas craint de les répéter ; et c'est de cette manière qu'il est parvenu à éclaircir plusieurs points douteux ; ses expériences portent l'empreinte d'une exactitude sévère et d'une rare sagacité ; les discussions qu'il se permet de temps en temps sont fort intéressantes et décèlent un esprit juste et un judicieux observateur. » Cet important *Traité* fut jugé digne d'être accolé à celui de Bichat *sur la vie et la mort*.

Pénétrer dans les secrets les plus voilés de notre économie, en tâchant de surprendre la nature dans ses combinaisons chimiques les plus mystérieuses, était le but constant des travaux et des recherches de Nysten.

Fourcroy avait formé des vœux par la création d'un établissement chimico-clinique, afin d'éclairer le physiologiste et le médecin par la chimie, en leur procurant, à l'aide de cette science, de nouvelles connaissances sur les élémens diversement combinés de nos organes et de leurs produits. Nysten, dont la conception était égale à celles des Berthollet, des Hallé et des Fourcroy, résolut d'exécuter ce grand projet, malgré les difficultés presque insurmontables qu'il présentait : il s'associa de savans collaborateurs, avec lesquels il commença ses travaux qui furent couronnés de succès, et qui lui auraient acquis une nouvelle gloire, si la mort n'était venue les interrompre ; mais



on ne lui doit pas moins d'avoir ouvert le premier la route à ses successeurs en chimie pathologique.

Outre les observations nombreuses que Nysten a consignées, soit dans les *Journaux*, soit dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, il a composé un *mémoire* bien remarquable *sur l'opium*, dont il fit lecture dans une classe de l'Institut national de France.

En 1811, Nysten, qu'un grand nombre de sociétés savantes avaient déjà adopté comme membre correspondant, fut porté sur la liste des personnages distingués qui devaient entrer dans le corps célèbre de l'Institut de France.

Malgré ses talens et sa grande réputation, la fortune, qu'il ne savait flatter en aucune circonstance, était loin de lui sourire : il était même dans le besoin, lorsque son ami Hallé lui fit enfin obtenir la place de médecin en chef de l'Hospice des Enfans à Paris ; jusqu'alors, il n'avait été attaché qu'aux dispensaires de cette ville. Mais il ne jouit pas longtemps de l'aisance que lui procurait sa nouvelle position. Il mourut peu de temps après d'une attaque d'apoplexie, le 3 mars 1818, à l'âge de 46 ans, vivement regretté des nombreux amis que lui avait procurés la douceur de son caractère. Les docteurs Guilbert, Esquirol et plusieurs autres prononcèrent son éloge sur sa tombe.

Il est à regretter que la carrière de Nysten ait été si courte : ses ouvrages l'ont mis sur la même ligne que les Aldini, les Volta, les Bichat et les Hallé : Alibert, Esquirol, Desgenettes, Richerand, le citent tous comme savant, comme expérimentateur ingénieux, comme observateur judicieux : nul doute que si la Providence eût accordé à un tel homme une plus longue existence, il se fût illustré de plus en plus dans l'art utile dont il faisait ses délices, et que la société en eût retiré des fruits aussi solides que précieux.

M. le docteur Comhaire a. publié une *notice histo-*

rique de Nysten , qui est insérée dans le *procès-verbal de la séance publique du 25 avril 1821, de la Société d'Emulation de Liège*, dont celle-ci n'est à peu près qu'un extrait. On trouve aussi une *notice* sur Nysten dans la *Biographie médicale*, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, ainsi que dans la *Biographie du royaume des Pays-Bas*, par Delvenne. Il a laissé les ouvrages suivans :

1° *Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge, dans lesquelles, en classant les diverses organes sous le rapport de leur excitabilité galvanique, on prouve que le cœur est celui qui conserve le plus longtemps cette propriété.* Paris, 1803, in-8°.

2° *Recherches sur les maladies des vers à soie.* Paris, 1808, in-8°.

3° *Nouveau Dictionnaire de médecine, chirurgie, pharmacie, sciences accessoires et art vétérinaire.* Paris, 1810; 2° édition (avec le docteur Capuron seul auteur de la première. Paris, 1806, in-8°). Paris, 1814, in-8° (avec le nom de Nysten seulement). Paris, 1824, in-8°, augmenté par Bricheteau, qui en a donné ensuite plusieurs autres éditions.

4° *Traité de matière médicale, par Schwilgué.* Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Les additions seules sont de Nysten.

5° *Recherches de physiologie et de chimie pathologique pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort.* Paris, 1811, in-8°.

6° *Manuel médical de Schwilgué.* Paris, 1814, in-12; ibid. 1816, in-8°. Cet ouvrage, revu et augmenté par Nysten, est un modèle de concision et de clarté.

7° *Mémoire sur l'opium*, lu à l'Institut de France, n'a pas été publié.

1818. MILLON (*Charles*), né à Liège le 13 septembre 1754, vint jeune encore à Paris, et était avant la ré-

volution française sous-bibliothécaire du prince de Condé; il fut successivement depuis professeur de législation à l'école du Panthéon, professeur de langues anciennes au Lycée Napoléon, membre de la Société libre des sciences, lettres et arts de Paris, et enfin attaché à la faculté des lettres, où il a fait un cours de *l'Histoire de la philosophie ancienne*. M. Millon a publié :

1° *In obitum Ludovici XV Carmen*. 1774, in-4°.

2° *Vers sur l'avènement de Louis-Auguste au trône*. 1774, in-8°.

3° *Épître en vers à Frédéric, roi de Prusse*. 1775, in-8°.

4° *L'Eventail*, poème en quatre chants. Maestricht, 1781, in-8°. Nouvelle édition augmentée de quelques *poésies* et de *l'Esprit du jour, ou de la littérature et des mœurs*, satire. Paris, an VI, in-12.

5° *Histoire de la Révolution et de la contre-révolution d'Angleterre*. Paris, an VII, in-8°. Paris, 1800, in-12.

6° *Histoire des descentes qui ont eu lieu en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, et îles adjacentes, depuis Jules César jusqu'à nos jours*, suivies d'observations sur le climat, le commerce, etc., avec cartes. Paris, an VI, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs réimpressions.

7° *Histoire des voyages des Papes, depuis Innocent I<sup>er</sup> jusqu'à Pie VI, en 409*, avec des notes. Vienne, 1782, in-8°.

8° *Introduction à l'histoire des troubles des Provinces-Unies, depuis 1777 jusqu'en 1787*. Londres 1788, in-8°.

9° *Notice historique sur l'état actuel, les mœurs et les productions des îles de Malte et de Gozzó*. 1799, in-8°.

10° *Charlotte Belmont*. Amsterdam, 1789, in-8°.

Depuis 1769 jusqu'en 1778, Millon a fourni des pièces tant en vers qu'en prose, à divers journaux, et notamment à *l'Esprit des journaux*, depuis 1775 jusqu'en 1793.

Il a donné de nouvelles éditions des :

1° *Éléments de l'histoire d'Angleterre, depuis la conquête romaine, par l'abbé Millot. 6<sup>e</sup> édition revue, corrigée et augmentée des règnes de Georges II et Georges III, par Ch. Millon. Paris, 1800, 3 vol. in-12.*

2° *Éléments de l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XV, par l'abbé Millot. 7<sup>e</sup> édition corrigée et augmentée d'observations sur le règne de Louis XV, concernant les mœurs de la cour, le ministère, les finances et les progrès de l'esprit humain, et continuée jusqu'à la mort de Louis XVI, par Ch. Millon. Paris, 1800, 3 vol. in-12.*

3° *Oeuvres de Dumarçais. Paris, 1797, 7 vol. in-8<sup>e</sup>.*  
Il en est l'éditeur conjointement avec Duchoral.

Ch. Millon a traduit :

1° *Tableau sommaire et philosophique du génie, du caractère, du gouvernement et de la politique des Bataves, traduit de l'anglais. La Haye, 1789, in-8<sup>e</sup>.*

2° *Les Soirées de Windsor, ou les loisirs d'une famille anglaise, traduites de l'anglais. Paris, 1798, in-8<sup>e</sup>.*

3° *Voyage en Irlande, traduit de l'anglais de Twiss. Paris, 1798, avec figures.*

4° *Voyage en Irlande, contenant des observations sur l'étendue de ce pays, le sol, le climat, les productions, les différentes classes d'habitans, les mœurs, la religion et le commerce, par Arthur Joung, traduit de l'anglais par Millon. Paris, 1798, 2 vol. in-8<sup>e</sup> avec figures. Nouvelle édition avec des Recherches sur l'Irlande et un Essai sur le commerce de cette nation par le traducteur. Paris, 1800, 2 vol. in-8<sup>e</sup> avec figures. Joung avait mis beaucoup de confusion dans l'ordre et la distribution des matières de son livre; le traducteur l'a ramené à une forme plus méthodique.*

5° *Politique d'Aristote, traduit du grec, avec des notes et des éclaircissemens. On a joint à cet ouvrage une Notice sur Aristote et sur ses écrits; une liste*

*chronologique des éditions de ses Oeuvres*; plusieurs *Extraits de Platon* et les deux *Traités de Xénophon sur les républiques de Sparte et d'Athènes*; ornée d'un *portrait d'Aristote*. Paris, Artaud, 1803, 3 vol. in-8°. Cette traduction est imparfaite, quoique supérieure à beaucoup d'autres.

1819. SÉRIEYS (*Antoine*), publiciste français, mort à Paris; on lui attribue l'ouvrage suivant : *Histoire ecclésiastique et politique de l'état de Liège par le comte de B...* Paris, 1806, in-8°. Cette histoire, qui se termine au règne de Joseph-Clément de Bavière, est bien écrite; mais elle n'est pas exempte de partialité et ne prouve pas toujours de la part de son auteur, une profonde connaissance des institutions du pays.

1822. DANDRIMONT (*Toussaint*), premier président de la cour supérieure de justice de Liège, chevalier des ordres du Lion-Belgique et de la Légion-d'honneur, magistrat intègre, jurisconsulte éclairé, naquit à Theux en 1757.

Dandrimont se fit toujours remarquer, même dans les temps les plus difficiles, par son calme, sa modération et son impartialité. Il aimait la vérité et la recherchait avec bonne foi et candeur : dans les questions épineuses, malgré sa supériorité, il n'émettait son opinion qu'avec la retenue du sage, qui craint toujours de se tromper. Travailleur infatigable, sa régularité était telle, que durant sa longue carrière judiciaire, il ne manqua qu'à quelques audiences de la cour, encore fût-ce pour remplir d'autres devoirs attachés à sa place. Il mourut à Liège, le 28 juin 1822, à l'âge de 65 ans.

M. Leclercq, procureur-général près la cour de Liège, termina son discours, à l'audience de rentrée, le 1<sup>er</sup> octobre 1822, par un éloge remarquable de Dandrimont.

1822. ADRIEN (*Martin-Joseph*), ou plutôt *Andrien*, dit *Laneuville*, ou *Adrien L'ainé*, naquit à Liège, en 1766. Après avoir étudié la musique à la maîtrise de la cathédrale de cette ville, il vint à Paris et fut admis à l'école royale de chant, qui avait été formée aux Menus-plaisirs par le baron de Breteuil. Le 20 juin 1785, il entra à l'Opéra aux appointemens de 1500 frs. et 30 francs de gratification par chaque représentation. En 1786, il fut reçu au même théâtre, pour y jouer, en partage avec Chéron, les rôles de basse, tels que ceux de roi, de grand-prêtre, etc. Comme acteur, il obtint du succès, parce qu'il avait de la chaleur et de l'intelligence; mais sa voix était dure et ingrate. Personne, d'ailleurs, n'était plus infatué que lui du système de déclamation exagérée qui régnait sur ce théâtre, et qui en éloignait quiconque avait une oreille délicate. Adrien en fut la victime. Doué de la constitution la plus robuste, il ne put néanmoins résister à ses cris perpétuels; sa santé se déranger, et quoique jeune encore, il fut obligé d'abandonner la scène et de se retirer en 1804. L'administration de l'Opéra le nomma alors chef du chant; l'expérience ne l'avait pas éclairé, et il enseigna aux débutans les erreurs qu'il avait mises lui-même en pratique. A la mort de L'ainé (mars 1822), Adrien fut appelé à remplir sa place de professeur de déclamation lyrique à l'École royale de musique; mais il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle position, car il mourut le 19 novembre de la même année. Adrien a composé la musique de l'*Hymne à la victoire*, sur l'évacuation du territoire français (vendémiaire an III) et de l'*Hymne aux martyrs de la liberté*.

ADRIEN ( *N.* ), frère du précédent, chanteur et compositeur de romances, né à Liège, vers 1767, s'est fait connaître à Paris en 1790, par la publication de quelques recueils de romances, dont voici l'indication.

1° *Recueil de romances , paroles de Regnier.*

2° *Second et troisième recueils d'airs avec acc. de clavecin , paroles de Florian.*

3° *Quatrième recueil*, id. Paris 1799.

4° *Cinquième recueil*, id. Ib. 1802.

On trouve aussi une *Invocation à l'Être suprême*, musique d'Adrien , dans le *Recueil de chansons et de romances civiques* , publié à Paris , en 1796.

Adrien fut chef des chœurs au théâtre Feydeau , en 1794 ; mais il ne garda pas longtemps cette place.

**ADRIEN** (*Ferdinand*), frère des précédens , professeur de chant à Paris , entra à l'Opéra comme maître des chœurs en 1799 , et fut renvoyé en 1801 pour cause d'inexactitude dans son service.

Il a composé quelques pièces détachées pour le chant.

**LAMBRECHTS** (*Charles-Joseph-Mathieu, comte de*), né à St.-Trond , le 20 novembre 1753. Il prit ses grades de licencié en droit en 1774 , et obtint, trois ans après, une place de professeur en droit à l'Université de Louvain. Après toutes les épreuves requises , il reçut le grade de docteur, et fut élu recteur de l'Université en 1786.

En 1788 et 1789, il eut mission de l'empereur Joseph II , de visiter les différentes Universités de l'Allemagne. A son retour, il fut chargé d'enseigner une matière jusqu'alors négligée à Louvain : le droit naturel, le droit public universel, et le droit des gens.

Trop dévoué aux intérêts de Joseph II auquel il avait les plus grandes obligations , il ne pouvait approuver les motifs de la révolution brabançonne ; aussi sa manière d'en parler, le fit proscrire, et il ne rentra en Belgique qu'après le rétablissement de la maison d'Autriche.

En 1793 , il se fixa à Bruxelles pour y exercer la profession d'avocat. Les Français étant entrés en Belgique , après la chute de Robespierre dont la mort venait de mettre fin à cet épouvantable système de terreur qui décimait la France , Lambrechts adhéra depuis lors aux maximes de la révolution française. Il remplit successivement les fonctions d'officier municipal de la ville de Bruxelles , de membre et de président de l'administration centrale et supérieure de la Belgique , de commissaire du gouvernement près de l'administration centrale du département de la Dyle et de président de la même administration.

Il remplissait encore ces fonctions , lorsque le Directoire l'appela au ministère de la justice , le 4 septembre 1797 , en remplacement de Merlin , de Donay , qui entra lui-même au Directoire avec François de Neufchâteau. M. Thiers, dans son *Hist. de la révolution franç.*, rend ainsi compte de cette nomination : « On remplaça les deux ministres appelés au Directoire par deux administrateurs excellents , pris dans la province. » Le Directoire espérait ainsi composer le gouvernement d'hommes plus étrangers aux intrigues de Paris , et moins accessibles à la faveur : il appela à la justice Lambrechts , commissaire près l'administration centrale du département de la Dyle , magistrat intègre , et à l'intérieur Letourneur , administrateur capable , actif et probe , etc. »

Dans sa nouvelle position , Lambrechts y conserva la simplicité de ses mœurs. Il resta au ministère jusqu'au 30 juillet 1799 , et fut mis sur les rangs pour entrer au Directoire , lorsque Rewbel en sortit pour faire place à Syès. Lambrechts , qui n'avait pris aucune part aux événemens du 18 fructidor et 18 brumaire , entra au Sénat , lors de sa première formation ; il ne tarda pas à former avec Volney , Destutt-Tracy , Garat , Cabanis et Lanjuinais , cette minorité courageuse , qui



ne cessa depuis de protester contre les actes arbitraires du gouvernement impérial, malgré le titre de commandant de la Légion-d'honneur qu'il reçut en 1804, le titre de comte qu'il dut se résigner à porter, et les cajoleries que Napoléon savait si bien distribuer aux hommes de mérite.

Lambrechts vota , avec la majorité du Sénat, pour la déchéance de Napoléon , dont il rédigea seul le fameux décret. Il fut aussi chargé, par le gouvernement provisoire , le 4 avril 1814 , conjointement avec ses collègues, le duc de Plaisance, Destutt-Tracy, Emmery et Barbé-Marbois, de rédiger une constitution , qui , après avoir été soumise à l'acceptation du peuple , appelait au trône de France la famille des Bourbons ; mais ce projet n'eut pas de suite. Il n'en fit pas moins tous ses efforts, pour que Louis XVIII reconnût tenir ses droits du peuple ; néanmoins il adhéra au rappel des Bourbons et se rangea sous leur bannière de bonne foi et sans arrière pensée.

Rentré dans la vie privée durant les cent jours , il y resta après la seconde restauration , jusqu'au moment où il se vit porter à la fois en 1819 , par les départemens du Bas-Rhin et de la Seine-Inférieure, à la représentation nationale , où il vota constamment , dit la *Biographie des contemporains* , avec les amis des droits nationaux consacrés par la charte, s'opposa à toutes les lois d'exception et fut l'un des 95 députés qui se prononcèrent contre le nouveau système électoral.

Lambrechts, affaibli par ses travaux continuels , se retira des affaires publiques ; il mourut à Paris , le 3 août 1823 , au grand regret des vrais amis de la liberté et de tous ceux qui le connaissaient. Ses adversaires en politique rendirent toujours, même de son vivant, justice à ses sentimens et principes. ( Consulter à ce sujet le *Censeur Européen* , 5<sup>e</sup> vol.)

Il légua , en mourant , 12,000 fr. de rente , pour la

fondation d'un hospice, destiné aux protestans aveugles, et 2,000 fr. pour servir de prix au meilleur discours sur la liberté religieuse.

On trouve une notice sur Lambrechts dans la *Biographie des contemporains*, l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul, et la *Revue Encyclopédique*, tome XIX, page 515. M. Van Hulst de Liège en a publié une très-remarquable, qui est insérée dans la *Revue Belge*, tome 2, p. 201-228. On a de Lambrechts :

1° *Principes politiques*. Paris, Marchand et Delaunay, mars-mai, 1815.

2° *Quelques réflexions à l'occasion du livre de M. l'abbé Frayssinous, intitulé : Les vrais principes de l'église gallicane, par le comte Lambrechts, ancien sénateur, ancien professeur de droit canonique à l'Université de Louvain*. Paris, Alex. Eymery et Delaunay, 1818.

1823. DEFRANCE (*François-Noël*), conseiller à la cour supérieure de justice de Liège, né dans cette ville, en 1756, fit de très-bonnes études. Ayant été proclamé, le 19 août 1777, *premier* des quatre pédagogues de la célèbre Université de Louvain, il fit son entrée triomphante à Liège, le 24 du même mois, au bruit de douze coups de canon de la citadelle, des boîtes du magistrat et au son des cloches. Le *Te Deum* fut chanté dans l'église de St.-Martin-en-Ile, sa paroisse; on le conduisit ensuite à l'hôtel-de-ville, où le magistrat lui rendit les mêmes honneurs qu'à MM. Forgeur et Mayence, qui avaient été aussi, quelques années avant, *premiers de Louvain*. Cette cérémonie, si touchante et si belle, est relatée tout au long dans la *continuation du Recueil Héraldique*, etc., par Ophoven, page 171.

Defrance était un jurisconsulte distingué et un magistrat intègre : il aimait à rendre service. Il fut

pendant plusieurs années , président du comité d'agriculture établi à Liège , fonction qu'il remplit à la satisfaction de tous , par son zèle et son empressement à accueillir les projets d'amélioration et de prospérité générale. Il mourut dans sa ville natale, le 8 avril 1823, à la suite d'une attaque d'apoplexie.

1824. VANBLOTAQUE (*Pierre-Nicolas*), ex-jésuite, connu sous le nom d'abbé de Saint-Pard , né à Givet-Saint-Hilaire, diocèse de Liège, le 9 février 1734, mort à Paris, chanoine honoraire de Notre-Dame, le 1<sup>er</sup> novembre 1824, a publié :

1<sup>o</sup> *L'âme chrétienne formée sur les maximes de l'Evangile, ouvrage de piété, en faveur des personnes qui aspirent à la perfection, par l'auteur de la connaissance de l'amour de J.-C... du père Saint-Jure et de la retraite de dix jours.* Paris, 1774, in-12.

2<sup>o</sup> *Conduite intérieure du chrétien, petit ouvrage de piété.* Paris, 1778, in-24. Paris, 1819, in-32. Paris, 1825, in-32.

3<sup>o</sup> *De la Connaissance et de l'Amour de J.-C., pour servir de suite au livre des élus.* Paris, 1772, in-12, souvent réimprimé.

4<sup>o</sup> *Exercice de l'amour du pénitent, suivi d'un essai sur l'ordre.* Paris, 1819, in-16.

5<sup>o</sup> *Le Jour de communion, ou J.-C. considéré sous les différens rapports qu'il a avec l'âme fidèle dans l'Eucharistie, suivi de sentimens affectueux.* Paris, 1776-1778-1819, in-12.

6<sup>o</sup> *Le Livre des élus, ou Jésus crucifié, ouvrage du père de Saint-Jure, revu et mis dans un meilleur ordre.* Paris, 1771, in-12, souvent réimprimé.

La dernière édition de Paris, 1832, in-12, contient une *Notice sur l'abbé Saint-Pard*.

7<sup>o</sup> *Retraite de dix jours, à l'usage de MM. les ecclésiastiques et des religieux, d'après l'Ecriture-Sainte et*

*les pères de l'église*. Paris, 1773, in-12. Seconde édition. Paris, 1805, in-12.

8° *Vie et Doctrine de J.-C., rédigées en méditations pour tous les jours de l'année*. Paris, 1775, in-12. Presque tous ces ouvrages ont paru sous le voile de l'anonyme.

1826. ANSIAUX (H.), né à Huy, ville du pays de Liège, en 1781. Dès sa plus tendre jeunesse, il se livra avec ardeur à l'étude de la musique, et acquit, dans cet art une réputation, tant en Belgique qu'à l'étranger. Ses productions décèlent l'homme de goût et le savant harmoniste.

Grétry ayant entendu son *Te Deum*, plusieurs fois exécuté dans les concerts spirituels à Paris, en fit un bel éloge par ces paroles : *Je voudrais bien en être l'auteur*. Ansiaux était membre honoraire de la Société d'Emulation de Liège. Il est mort dans sa ville natale, en 1826, à l'âge de 45 ans.

1826. LECLERC (*Jean-Baptiste*), né à Chalonne en France (département de Maine et Loire) en 1755. Député par son département à la Convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Il donna sa démission lorsque la Montagne triompha des Girondins, et reparut en 1796 au conseil des Cinq-Cents, où il fut réélu par son département. Partisan de la *Théophilanthropie*, religion nouvelle que la Reveillère-Lepaux voulait introduire en France, Leclerc présenta au conseil une motion pour l'établissement de ce culte : l'assemblée adopta la question préalable ; et lorsque, quelques jours après, il reprit son projet en lui donnant de nouveaux développemens, quoiqu'un peu mieux accueilli, il ne put obtenir que les honneurs stériles de l'ajournement. Il proposa par la suite de ne délivrer des patentes qu'aux marchands qui prêteraient

le serment de tenir leurs magasins ouverts les dimanches et jours de fêtes de l'ancien calendrier, et s'opposa, peu de temps après, à la déportation des prêtres insermentés. Élu président du conseil des Cinq-Cents, le 21 janvier 1799, il pronouça la harangue d'usage de cet anniversaire. Il sortit de la carrière législative à la fin de cette même année, et s'ensevelit dans la retraite. Exilé de France par suite de la loi du 12 janvier 1816, il se réfugia à Liège, et y passa près de dix ans, en s'occupant de la rédaction de quelques ouvrages de littérature, dont quelques-uns en société avec M. le baron de Villenfagne. Enfin, il lui fut permis de revoir sa patrie; il mourut, peu de temps après son retour, à Chalonne, en novembre 1826, à l'âge de 71 ans.

Leclerc fut un citoyen intègre, un homme de bonne foi, même dans le système religieux qu'il avait embrassé, et n'a pas cessé, jusqu'à son dernier jour, d'être républicain sincère.

Il était correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France depuis son établissement. Il a publié :

1° *Mes Promenades champêtres, ou Poésies pastorales*, 1787, in-8°; nouvelle édition, sous le titre de *Idilles et Contes champêtres*, 1798, 2 vol. in-12.

2° *Essai sur la propagation de la musique en France, sa conservation et ses rapports avec le gouvernement*, 1796, in-8°.

3° *Abrégé de l'Histoire de Spa*. Liège, 1818, in-18 (anonyme).

1826. LEFEBVRE (N.). jeune peintre, né à Visé, province de Liège, élève de David, se fit remarquer par plusieurs ouvrages qui promettaient un talent distingué, s'il n'avait été victime d'une mort prématurée, que l'on attribua principalement à un travail excessif qui avait épuisé ses forces. On distingue parmi les

compositions de ce jeune artiste, le *portrait en pied du roi des Pays-Bas*. Ce tableau, largement peint, est d'un bel effet et d'une touche moëlleuse, le dessin en est très-correct et la pose pleine de noblesse. Lefebvre avait fait une étude particulière du style de Rubens et de Paul Véronèse ; il reproduisait avec succès les principales qualités de ces grands maîtres.

1826. VILLENFAGNE D'INGIHOUL (*Hilarion-Noël, baron de*), bourgmestre de Liège, en 1791, membre du conseil privé du prince-évêque en 1792, était à l'époque de sa mort, arrivée le 23 janvier 1826, député de l'ordre équestre aux états de la province, l'un des curateurs de l'Université de Liège ; membre honoraire de la Société libre d'Émulation de la même ville, de l'Institut royal des Pays-Bas, et de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles.

Villenfagne, né à Liège en juin 1753, appartenait à une famille honorable et ancienne. Il reçut une éducation soignée, et plus littéraire que celle que l'on avait coutume de donner à cette époque à la plupart des gentilshommes liégeois. Ses parens l'envoyèrent ensuite à Reims pour y achever ses études. Il rapporta de son séjour dans cette ville pleine d'urbanité, et patrie de beaucoup d'hommes de mérite, le goût de la littérature française, et ces manières polies et aisées qu'il a conservées jusqu'à ses derniers momens.

De retour dans sa ville natale, il se sentit entraîné par une passion dominante vers les recherches d'érudition, surtout vers celles qui se rattachaient à l'histoire littéraire, ou politique de sa patrie.

Le premier fruit de ses doctes veilles fut la publication des *OEuvres choisies du baron de Walef*, poète liégeois qui avait été en relation avec Boileau et les plus beaux esprits de la cour de Louis XIV, et qui, à certains égards, ne méritait pas l'oubli dans lequel il

était tombé, même chez ses compatriotes. Villenfagne exhuma avec discernement, de la trop volumineuse collection de Walef, ses meilleures pièces, qu'il fit paraître en 1779, 1 vol. petit in-8°. Il y joignit un discours préliminaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur, et une notice des artistes liégeois. La même année, quelques bons citoyens, qui ne pouvaient demeurer indifférens au mouvement imprimé alors à toute l'Europe, fondèrent à Liège, sous la protection du prince-évêque Velbruck, une Société d'Émulation, dans le but de répandre le goût des lettres et des sciences, de propager les nouvelles découvertes, de deviner et d'encourager les jeunes talens. Villenfagne, qui fut, dès les premiers temps de la société, l'un de ses membres les plus actifs, lui communiqua beaucoup de mémoires intéressans, qui furent successivement insérés dans l'*Esprit des journaux*, et qu'il réunit dans ses premiers *mélanges de littérature et d'histoire*, imprimés à Liège, en 1788, in-8°. Ce recueil renferme, entr'autres, trois lettres sur d'anciens poètes français, inconnus aux éditeurs des *Annales poétiques*; un essai historique sur la vie du prince Notger, couronné par la Société d'Émulation, le 25 février 1785; une notice sur Jacques de Hemricourt, auteur du *Miroir des nobles de Hesbaye*; un essai historique sur les guerres d'Awans et de Waroux au 13<sup>e</sup> siècle. Cet épisode des annales liégeoises pourrait fournir à la plume d'un Walter Scott la matière d'un ouvrage piquant, où l'histoire serait mise en action avec tout l'intérêt du roman, et ce charme indécible que conservent encore aujourd'hui les traditions chevaleresques du moyen-âge.

Villenfagne qui, par sa position sociale, était appelé à servir son pays dans les emplois de la haute magistrature, ne s'était pas contenté de regarder les lettres comme un simple délassement : il les avait envisagées sous un point de vue plus relevé. S'attachant à démêler

tous les fils de la constitution liégeoise qui, à travers ses obscurités et ses incertitudes, renfermait tant d'élémens de bonheur public, il publia, en 1792, pendant qu'il était bourgmestre : ses *Recherches historiques sur l'ordre équestre de la principauté de Liège*, in-8°. Cet opuscule savant est très-rare, parce que l'auteur, pour des raisons particulières, ne le mit pas dans le commerce, et se réserva les exemplaires pour les donner à ses amis. On en peut dire autant de ses *Éclaircissemens sur Raes de Dammartin, chevalier français*, qu'il fit imprimer in-8° en 1793, à une époque d'effervescence, où de semblables recherches étaient mal accueillies.

Bientôt, la marche rapide de la révolution française, qui atteignait tous les peuples, et l'envahissement du pays de Liège par les troupes républicaines, vinrent arracher Villenfagne à ses paisibles occupations. Pour se soustraire aux persécutions que redoutaient surtout les nobles qui s'étaient prononcés contre le nouvel ordre de choses, il chercha un asyle sur la terre étrangère. Il emporta avec lui sa bibliothèque, précieuse par le choix des ouvrages et des éditions. Elle fut la proie d'un incendie, allumé par quelques bombes que les Français lancèrent sur la ville de Dusseldorf.

Après le retour de l'ordre et de la paix dans sa patrie, Villenfagne s'empressa d'y rentrer, pour recueillir les débris de sa fortune, et se consacrer à l'éducation de trois enfans en bas-âge que lui avait laissés une épouse chérie, trop tôt ravie à sa tendresse. Il se retira dans son château d'Ingihoul-sur-Meuse, non loin de l'antique manoir (le château de Ramioul) qu'avait habité Godefroi de Bouillon. Dépouillé, par suite des événemens politiques, d'une partie considérable de son patrimoine, il supporta cette perte sans se plaindre, puisant des consolations dans ses livres et dans ses études. Il mit sous presse, en 1803, son *Histoire de*



*Spa*, 2 vol. in-8°, où il prouva contre le savant docteur de Limbourg, que Pline, par les mots : *fons Tongrorum*, a entendu les sources minérales de Tongres, existantes encore aujourd'hui et qu'il n'a pu désigner celles de Spa, totalement inconnues aux Romains, qui n'avaient pas éprouvé leur vertu et leur efficacité, et auxquelles notre auteur se plait d'ailleurs à rendre justice. Il a refondu dans ce nouvel écrit, qu'il a peut-être eu le tort d'intituler : *Histoire, ses Recherches historiques sur Spa*, insérées à la fin de ses *Mélanges*, publiés en 1788. Comme les partisans de Spa continuèrent à soutenir leur système avec chaleur, Villenfagne est encore revenu sur ce point dans ses *Mélanges*, imprimés en 1810 ; on y trouve de nouveaux détails sur Spa, ainsi que dans le second vol. de ses *Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège*. La palme de cette lutte érudite est définitivement décernée à Villenfagne, depuis que J.-B. Leclerc, ancien correspondant de l'Institut de France, réfugié à Liège par suite de la loi du 12 janvier 1816, y a publié, en 1818, sous le voile de l'anonyme, un petit vol. in-18, court de mots et fort de choses, intitulé : *Abrégé de l'histoire de Spa*. Cet homme d'esprit et de goût a simplifié cette question si longtemps controversée, en la dégageant du luxe d'érudition qu'avait prodigué Villenfagne, et il a su intéresser par un style animé, correct et facile. Il a adopté presque toutes les opinions de son guide, dont il a apprécié la sagacité et la patience infatigable. Celui-ci reçut avec reconnaissance cet hommage à son érudition, et applaudit au zèle et aux lumières de son modeste abrégiateur. Leclerc a complété, quoiqu'en la réduisant à de plus petites proportions, la liste de toutes les sources minérales du pays de Liège, qui se trouve dans l'ouvrage de Villenfagne. Ce dernier a mis à la fin du 2<sup>e</sup> vol. de l'*Histoire de Spa* une *Lettre* fort curieuse sur *deux Prophètes* (Nostradamus et

Mathieu Laensbergh) et une *Notice sur Breuché-de-la-Croix*, curé de Flémalle, près de Liège, poète et littérateur, omis jusqu'alors dans tous les dictionnaires historiques. Cet écrivain, supérieur à l'époque où il composait ses vers (1635-1644), méritait d'être tiré de l'oubli dans lequel tous les biographes l'avaient laissé.

Villenfagne donna au public en 1808, ses *Essais critiques sur différens points de l'histoire civile et littéraire de la ci-devant principauté de Liège*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage renferme, entr'autres, des dissertations très-savantes sur les anciens comtes de Looz, de Horne, de Moha, et sur le duché de Bouillon.

L'auteur publia en 1810, un vol. in-8° de nouveaux *Mélanges pour servir à l'histoire civile, politique et littéraire du ci-devant pays de Liège*. Ils sont remplis de recherches intéressantes et variées, et offrent aux gens du monde une lecture plus attrayante que celle des *Essais*, qui ne peuvent convenir qu'aux érudits de profession.

Enfin, Villenfagne, dont l'âge semblait accroître le zèle et redoubler les forces, mit au jour en 1817, 2 forts vol. in-8°, qui sont le produit de dix années d'un travail pénible et assidu. Ces *Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège*, embrassent l'origine, les accroissemens successifs de cet état, le tableau de sa constitution, le récit de ses guerres civiles, enfin des notices sur plusieurs artistes et auteurs de la même nation. Le *Mercure Belge*, tome II, p. 54-61, en a rendu compte.

Les changemens survenus aux Pays-Bas en 1814 et 1815, ramenèrent Villenfagne sur la scène politique. Depuis l'organisation de la province, il fit constamment partie de la Députation des États et du collège des curateurs. Son affabilité, son esprit de justice et son désir d'obliger, le firent chérir de tous ceux qui eurent des relations avec lui, à cause de ses nouvelles fonc-

tions. Redevenu homme public, il resta ce qu'il avait toujours été, bon, modeste, communicatif. Il partagea son temps entre les détails de l'administration et son goût pour l'étude, qui ne l'abandonna qu'avec la vie. Il paya son tribut à l'Académie de Bruxelles, dont il était membre depuis la restauration en 1816, en lui adressant des *Recherches sur la découverte du charbon de terre dans la principauté de Liège*, insérées au tome second des *Nouveaux Mémoires* de cette compagnie savante. Il publia aussi, dans le *Courrier de la Meuse*, du 21 septembre 1825, une *Notice sur un beau manuscrit de la vie de St. Hubert, qui a appartenu à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne*. On a tiré à part quelques exemplaires de cette notice curieuse, formant 8 p. in-8°.

On voit, par ce résumé rapide, que la vie de Villenfagne fut laborieusement remplie, et que l'amour de la patrie guida toujours sa plume dans le choix de ses recherches. Il laissa des écrits posthumes, des additions pour ses ouvrages imprimés, et des notes nombreuses, fruits de ses immenses lectures.

Il travaillait depuis plus de 30 ans à une *Biographie liégeoise*, ou *éburone* (qui est sans doute le *Dictionnaire raisonné et critique des Liégeois qui se sont distingués dans les sciences, les belles-lettres et les arts*; ouvrage assez considérable et inédit dont il parle à la page 272 du tome 2° de ses *Recherches historiques sur la principauté de Liège*), destinée à faire connaître les hommes distingués en tous genres que le pays de Liège a produits. Nous formons des vœux pour que tous ses manuscrits soient remis en des mains sûres et intelligentes, qui se chargent d'en tirer le parti le plus honorable pour sa mémoire et le plus utile au public. Un homme de goût pourrait faire un choix précieux dans les nombreuses productions de Villenfagne imprimées et inédites, et rendre à cet auteur le service que le baron de Walef a reçu de lui.

Un abrégiateur habile généraliserait ce bienfait en épurant le style du savant antiquaire , en élaguant les répétitions et les digressions trop fréquentes , en coordonnant ces matériaux , en lui donnant enfin cet ensemble, cet *operis summa* d'Horace , qui est le secret des bons écrivains. Le catalogue des livres composant la bibliothèque de Villenfagne a été publié en 1826. Parmi plusieurs manuscrits précieux , on distinguait un in-8° du *Micrologus Guidonis Aretini*, du onzième siècle, qui a été acquis à la vente par M. de Chénédollé. M. Al. Riffart , peintre , a lithographié le portrait de Villenfagne , peu de temps avant sa mort.

Cette notice, dont l'auteur est M. le professeur de Chénédollé , savant estimable de Liège , a été publiée dans le *Journal de la province de Liège*, n° du 29 janvier et des 1, 2 et 3 février 1826. Elle est insérée également dans la *Biographie universelle* de MM. Michaud.

Voici la liste des productions connues du baron de Villenfagne.

1° *Œuvres choisies du baron de Walef*. Liège, Lemarié , 1779 , in-12.

2° *Mélanges de littérature et d'histoire*. Liège, Desoer, 1788, in-8°. Cet ouvrage contient : 1° *Trois Lettres sur plusieurs poètes français inconnus aux éditeurs des Annales poétiques*. 2° *Un Essai historique sur la vie de Notger*, prince-évêque de Liège. 3° *Une Notice sur Jacques de Hemricourt*, généalogiste et historien liégeois peu connu. 4° *Un Essai historique sur les guerres d'Avans et de Waroux*. 5° *De l'origine de plusieurs familles nobles du pays de Liège*. 6° *Des recherches historiques sur Spa*. 7° *Une Notice sur la vie et les ouvrages du baron de Walef*. 8° *Discours sur les artistes liégeois* , lu à la séance publique de la Société d'Emulation de Liège , le 25 février 1782.

3° *Histoire de Spa*. Liège , 1803 , 2 vol. in-12.

4° *Essais critiques sur différens points de l'histoire*

*civile et littéraire de la ci-devant principauté de Liège.* Liège , Latour , 1808 , 2 vol. in-12.

5° *Recherches historiques sur l'ordre équestre de la principauté de Liège.* Liège , 1792 , in-8°.

6° *Mélanges historiques et littéraires.* Liège , Duvi-  
vier , 1810 , in-8°. On y trouve , entr'autres choses  
curieuses : 1° De l'influence des guerres d'Awans et de  
Waroux sur les troubles qui ont agité le pays de Liège.  
2° L'extrait d'un poëme latin sur la prise et le sac de la  
ville de Liège , par Charles-le-Téméraire , d'Angelus  
de Curribus. 3° Un article sur le manuscrit inédit de  
Guillaume de Meeff , dit Champion , contenant la rela-  
tion de la conjuration des habitans du rivage de la  
Meuse , sous Erard de la Marck , en 1531.

7° *Recherches sur l'histoire de la ci-devant princi-  
pauté de Liège.* Liège , Collardin , 1817 , 2 vol. in-8°.  
Cet ouvrage , qui a coûté dix années de travail et de  
recherches à son auteur , est un de ses plus beaux titres  
à la reconnaissance de ses concitoyens.

1826. RAMOUX (*Gilles-Joseph-Evrard*) , ecclési-  
astique respectable , né à Liège , le 21 janvier 1750. Doné  
d'un esprit précoce , il entra fort jeune en 1761 , au  
collège que les Jésuites possédaient à Liège. Il s'y dis-  
tingua par la rapidité de ses succès et par la bonté de son  
caractère , et remporta constamment les premiers prix.  
Après ces études préliminaires , il répondit à sa voca-  
tion pour l'état ecclésiastique , en suivant avec le plus  
grand fruit , les leçons de philosophie et de théologie  
au séminaire de Liège , où il obtint une bourse au  
concours.

Lorsque la société fameuse dans le sein de laquelle  
M. Ramoux avait puisé sa première instruction eût été  
supprimée par le Pape Clément XIV , Velbruck , prince-  
évêque de Liège , qui sentait tout le prix de bonnes  
études , s'empressa d'établir un grand collège , destiné

à remplacer celui qui avait été jusqu'alors dirigé par les Jésuites. Ce prince , juge éclairé du vrai mérite qu'il recherchait avec ardeur , n'hésita pas à confier à M. Ramoux , bien jeune encore , la place de principal et de professeur de rhétorique. Ce dernier justifia , par son zèle et par ses talens , le choix flatteur du prince-évêque. Il fit fleurir le collège , les esprits les plus prévenus durent reconnaître que les études n'avaient rien perdu de leur force et de leur éclat , en passant dans des mains étrangères à la congrégation puissante qui , pendant deux siècles , les avaient dirigées dans presque tous les états catholiques. L'habile professeur s'attacha à former des élèves instruits sans pédanterie , religieux sans fanatisme , dévoués également au prince et à la patrie.

Peu de temps après , au commencement de 1779 , quelques bons citoyens , qui ne pouvaient rester étrangers au mouvement général de civilisation imprimé alors à toute l'Europe , formèrent le projet de fonder à Liège une Société d'Emulation dans le but de répandre le goût des lettres et des sciences , de populariser les connaissances utiles , de découvrir et d'encourager les jeunes talens. Le prince Velbruck , qui accueillait avec enthousiasme toutes les idées généreuses et patriotiques , applaudit à cette heureuse création , et pour entourer cette institution naissante de considération et de force , il s'en déclara le protecteur. La société fut installée solennellement le 2 juin 1779 , et le 18 juillet de la même année , M. Ramoux prononça , dans une séance publique , un discours pour l'inauguration du buste du prince protecteur. Il n'a pas cessé , depuis cette époque , d'être inscrit sur le tableau des membres résidents de cette association utile , et de s'intéresser vivement à ses travaux et à ses succès.

Quelques années plus tard , en 1784 , M. Ramoux , qui avait parcouru avec distinction la carrière de l'en-

seignement , la quitta , pour accepter la cure de Glons , qui lui fut offerte avec des instances si honorables , qu'il ne put la refuser. Dans ces nouvelles fonctions , il déploya un zèle , une activité et une intelligence peu communes. Il ne se contenta pas de donner les secours spirituels à ses paroissiens : il se montra aussi administrateur habile , et magistrat de paix et de concorde. Il tourna d'abord ses regards vers la salubrité publique et l'industrie. Il détermina les paysans à assainir leurs habitations , et il s'occupa à extirper la mendicité. Il propagea , sur les rives du Jaer , les bienfaits de la vaccine , et la défendit contre ses nombreux ennemis. Il ouvrit une nouvelle source de travail et de prospérité , en montrant aux habitans de Glons et des villages voisins les avantages qu'ils pourraient retirer de la fabrication plus soignée des chapeaux de paille. Ceux-ci dociles à la voix de leur pasteur , dont ils appréciaient la sollicitude paternelle , se sont rendus en peu de temps habiles dans la confection de ces tissus élégans , qui rivalisent déjà avec ceux d'Italie.

M. Ramoux parvint aussi , par son influence morale et par la sagesse de ses conseils , à rétablir l'union entre ses paroissiens divisés d'intérêts. Il les détourna de la funeste manie des procès , plus commune encore dans les campagnes que dans les villes : grâce à ses soins , il n'exista plus à Glons un seul débat judiciaire , un an après l'arrivée de ce digne apôtre de l'évangile. Orné de toutes les vertus , plein de charité , animé d'un zèle pur , il s'attachait à gagner les cœurs par la douceur et par les bienfaits , et à les ramener par la persuasion. M. le baron Desmousseaux , alors préfet du département de l'Ourthe , l'avait surnommé avec raison le législateur du Jaer. M. Ramoux se contenta toujours de ce titre patriarcal , et n'en ambitionna jamais de plus relevé.

Malgré les orages de cette terrible révolution , qui

avait déplacé les hommes et les choses, il n'abandonna point le troupeau dont la garde lui était confiée. Lorsque le calme fut rétabli, il résista aux prières de M. Desmousseaux et de Mgr. l'évêque Zaepfell, qui lui offrirent successivement les cures primaires de St.-Jacques et de St.-Barthélemy à Liège ; il leur répondit : « J'ai épousé la cure de Glons, lorsqu'elle était riche, et je la garderai pauvre. » Il continua ainsi à faire le bonheur de ses ouailles, qu'il jura de ne jamais quitter.

Pour occuper ses loisirs, il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens, et se livra avec succès à son goût pour l'étude de la botanique. Il aimait aussi à composer des pièces fugitives de poésie latine et française, des prônes où se montre toute la beauté de son ame. Enfin M. Ramoux, ce digne et vertueux pasteur, est mort à Glons, le 8 janvier 1826, sans douleur, sans peine d'esprit ni de corps, âgé de 76 ans. Les regrets universels, les larmes sincères de tous les habitants du canton de Glons, et surtout celles que versent encore journellement sur sa tombe les personnes qui ont eu le bonheur de le connaître, sont un témoignage frappant et sensible de l'amour et du respect qu'on avait pour sa personne.

(Notice publiée par M. de Chênedollé. Liège, Desoer, 1826, in-8°).

**RAMOUX** (*Pierre-Michel*), frère du précédent, naquit à Liège, le 6 mars 1752. Doué de beaucoup d'intelligence, d'un esprit précoce et surtout d'un ardent amour de l'étude, il avait fini ses humanités à l'âge où d'autres les commencent à peine. Il fit ensuite sa philosophie à l'Académie anglaise, où il soutint sa thèse et obtint le diplôme de maître-ès-sciences, philosophie et lettres, le 15 juillet 1769, à l'âge de 17 ans. Il se rendit alors à Paris pour faire ses études médicales. Il



y suivit aux écoles de chirurgie et dans les hôpitaux , les cours de Sabattier, de Fabre , de Deshaïs-Gendron et de Péan , accoucheur de la reine. Après quatre ans d'études assidues , on lui décerna le diplôme de maîtres-ès-arts en chirurgie et en accouchemens ; et il fut immédiatement nommé chirurgien aide-major au régiment de Custines-Dragons. Un mémoire qu'il écrivit alors *sur les plaies d'armes à feu* , lui valut le titre d'associé libre de la société des sciences de Montpellier et d'agréé à l'Institut de Bologne. Après quatre années de service , il éprouva un accès de nostalgie qui le fit résister aux sollicitations et aux offres brillantes de ses chefs ; il demanda vivement et obtint enfin sa démission , le 15 septembre 1777. Il revint alors dans sa patrie où l'attendait la protection de l'évêque régnant , le prince de Velbruck qui l'attacha à sa cour en le choisissant pour son chirurgien et en l'honorant d'une bienveillance toute particulière. Ce prince le chargea de la mission d'aller à Rome avec le savant dom Nicolas Crahay , pour y régler différentes affaires relatives à la fondation Darcis. Ces deux jeunes gens , aussi avides l'un que l'autre d'acquérir des connaissances , profitèrent largement de la munificence du prince et de l'occasion qui leur était offerte ; et pendant ce voyage , qui dura sept mois , ils visitèrent tous les grands établissemens et tous les Musées dignes de quelque attention.

Naturellement porté vers tout ce qui pouvait contribuer aux progrès de la civilisation , Ramoux , dès son retour à Liège , se lia d'amitié avec quelques autres amis des sciences , parmi lesquels se trouvait M. Villette le docte correspondant de Francklin ; ils conçurent le projet de fonder à Liège une société dans le but de répandre le goût des arts et d'encourager les jeunes artistes. Au nombre de sept , ils jetèrent les premières bases de cette belle association que le prince Velbruck ,

qui s'en était déclaré le protecteur, installa solennellement, le 2 juin 1779, sous le titre de *Société libre d'Émulation*.

S'étant créé une position telle qu'il lui fut permis de penser à s'établir définitivement; le 25 mai 1782, Ramoux épousa M<sup>lle</sup> Marie-Thérèse Dumont avec laquelle il eut trois enfans dont un seul lui a survécu.

En venant exercer son art à Liège, Ramoux y introduisit une quantité considérable de modifications heureuses dans la méthode d'élever les enfans en bas-âge; il proscrivait impitoyablement le pernicieux abus de l'enmaillotement, il obtint des succès inouis, il devint la providence des femmes enceintes et l'accoucheur à la mode; avantage qu'il conserva jusque dans les dernières années de sa vie. Ses profondes connaissances anatomiques, son sang-froid, la dextérité et la légèreté de sa main lui donnèrent aussi bientôt une vaste renommée pour les grandes opérations chirurgicales qu'il exécutait avec une habileté et un bonheur extraordinaires. Éprouvant un besoin inexprimable d'acquérir des connaissances: il consacrait ses veilles à l'étude des publications nouvelles; et jusqu'à ses derniers jours, il sut ainsi se tenir au courant des progrès de la science.

Lorsqu'après la révolution de 1789, le collège de chirurgie, institué à Liège, fut dissout, Ramoux ouvrit des cours d'anatomie, de chirurgie opératoire, etc., etc., et de cette école sont sortis des élèves qui se sont ensuite rendus célèbres dans la pratique et dans le professorat.

Il fut le premier à Liège, qui osa hasarder de pratiquer la vaccine; et aussitôt qu'il en eut constaté l'efficacité, il devint un des plus zélés propagateurs de cette utile découverte. Il parcourait à ses frais toutes les communes rurales pour en répandre gratuitement le bienfait. Il fut nommé membre correspondant de la société

de vaccine de Paris, et président du comité du département de l'Ourthe.

Le 7 thermidor an VIII, il fut nommé conseiller municipal de la cité de Liège, fonctions qu'il a exercées jusqu'en 1817. Un arrêté du 15 vendémiaire an XI le nomma membre de la commission médicale. Lors de son installation, le 12 juin 1806, la société libre des sciences physiques et médicales le comptait au nombre de ses fondateurs. Enfin il était membre de toutes les institutions qui avaient pour but la propagation des sciences.

Mais un de ses plus beaux titres à la reconnaissance publique, c'est l'organisation de l'hospice de la Maternité : il en fut en quelque sorte le fondateur à cause de la part active qu'il prit à son érection qu'il avait provoquée par la lucidité et la chaleur d'un rapport qu'il remit à l'autorité, après en avoir donné lecture à la Société d'Emulation. Un arrêté du 27 thermidor an XII le nomma professeur d'accouchemens et directeur de cet hospice, qui ne fut pourtant en pleine activité qu'au mois de nivôse an XIII. Ses soins assidus et l'ordre admirable qu'il introduisit dans cet asyle de la maternité en ont fait un des établissemens les mieux administrés de la ville. Dans les trois dernières années de sa vie, alors que son grand âge ne lui permettait plus de donner ses cours à l'hospice, M. Ramoux, tout en conservant ses titres de directeur et de professeur, s'y fit remplacer par son élève, M. le docteur Simon, qui en a obtenu la survivance, et qui s'est montré le digne continuateur de son respectable maître.

C'est encore le docteur Ramoux qui, par une chaleureuse allocution qu'il prononça dans une séance publique de la Société d'Emulation, fut la première cause de l'institution de la *Société Maternelle*, de cette noble association de dames charitables que l'on voit se dévouer au soulagement des femmes indigentes accou-

chées à domicile. Ce discours fut tellement entraînant, que l'enthousiasme fut porté au comble et que le préfet, qui présidait l'assemblée, se mit à applaudir en s'écriant : « *Je m'inscris et comme homme et comme femme.* » En quelques minutes les listes de souscriptions furent couvertes de signatures.

Le docteur Ramoux était doué d'un esprit très-vif, même un peu caustique, d'un caractère très-gai et d'un cœur excellent; *philanthropie et gaieté*, telle était sa devise; aussi il avait pour amis tous ceux qui le connaissaient. Il était surtout révééré par les indigens auxquels il prodiguait gratuitement les soins les plus assidus de son art, indépendamment des secours pécuniaires qu'il se plaisait à leur distribuer pour qu'ils pussent se procurer les médicamens ou les alimens que réclamait leur état. Deux ou trois ans avant sa mort, il était retenu chez lui par des douleurs rhumatismales qui ne lui permettaient guères de sortir autrement qu'en voiture; cela ne l'empêchait pas de recevoir de nombreux visiteurs, qu'il égayait par ses reparties, et beaucoup de personnes auxquelles il donnait des consultations; car il conserva toutes ses facultés intactes jusqu'au moment de sa mort qui arriva le 7 décembre 1829; au moment où il allait être décoré de la croix du Lion-Belgique qu'il avait méritée à tant de titres, et que l'autorité provinciale avait demandée pour lui comme une récompense légitimement due à ses talens et aux services importans et multipliés qu'il avait rendus à l'humanité et à son pays. Car peu de ses contemporains furent plus dignes que lui de la couronne murale. Il a laissé :

- 1° *Mémoire sur les plaies d'armes à feu.*
- 2° *Annotations sur le cours d'accouchement.*
- 3° *Observations sur les maladies des bêtes à laine et sur la gale des troupeaux.*

**RAMOUX** (*Alphonse*), petit-fils du précédent, né à Jemeppe sur Meuse, le 5 juillet 1817, et décédé à Liège, le 14 septembre 1835. Il serait devenu une des illustrations de son pays, si une mort prématurée ne l'avait ravi à l'art dans lequel il avait déjà fait de si immenses progrès. Dès l'âge le plus tendre, il manifesta un penchant irrésistible vers la musique, pour laquelle il était doué d'une organisation des plus heureuses. Son père, alors bourgmestre de Jemeppe, cultiva ces heureuses dispositions, et dès l'âge de huit ans, Alphonse se fit applaudir en public par l'exécution, sur le piano, des brillantes et difficiles variations de Moscheles. Aussitôt après l'établissement du Conservatoire de musique à Liège, le jeune Ramoux y fut admis et y étudia le piano dans la classe de l'habile professeur Jalheau; il ne tarda pas à s'y faire remarquer, et il obtint les plus beaux succès dans les grands concerts des Sociétés Grétry et d'Emulation. Mais, son inclination le poussait surtout vers les hautes études harmoniques; il suivit les cours de composition du savant directeur de l'école, M. Daussoigne-Méhul, dont il devint le meilleur élève: la loyauté et la gaieté de son caractère, l'esprit et l'originalité de ses reparties le faisaient aimer de tous ses camarades, de même que sa rare intelligence, son imagination féconde et surtout son amour pour le travail, le faisaient distinguer et chérir par ses professeurs. A ces qualités il en joignait de plus précieuses encore, de la franchise, un cœur excellent et une fervente piété filiale. Ses études étaient terminées, sa famille se disposait à l'envoyer en Italie pour achever de s'y former à l'école des grands maîtres, lorsque la tombe engloutit tant d'espoir et d'avenir. Sa mort fut le résultat du chagrin violent qu'il éprouva en se voyant la victime d'une ignoble intrigue, qui lui enleva le premier prix au fatal concours du 26 août; il fut si sensible à cette injustice qu'il en perdit le repos, et

que vingt-un jours après, il succombait aux accès d'une fièvre cérébrale. La pompe touchante de ses funérailles fut un témoignage bien flatteur de l'estime et de l'intérêt qu'on lui portait : quoique l'on fut en temps de vacances, tout le Conservatoire en corps se réunit aux amis de la famille, pour accompagner le convoi jusqu'aux confins de la commune de Liège. Arrivés à la barrière du Val-Benoît, ses deux professeurs M. Daussoigne et M. Jalheau prirent alternativement la parole pour exprimer les regrets de l'école et dire un dernier adieu à l'élève sur lequel ils avaient fondé de si brillantes espérances. Sa dépouille mortelle a été inhumée à Amay où ses parents ont une propriété.

1827. LONHIENNE (*Pierre-Godefroid*), né à Verviers, ville de l'ancien marquisat de Franchimont, le 20 mai 1750, était doué d'un esprit observateur, d'un jugement sûr ; il compléta, dans les Universités d'Allemagne, des études qui le placèrent au rang des hommes distingués. Son goût le porta vers la carrière des armes.

En 1774, il entra en qualité de cadet dans le régiment de *Biland-dragon-wallon*, au service de Hollande. En peu de temps il y parvint au grade de capitaine, et sut se concilier l'estime de ses chefs et l'affection de ses camarades.

Lors de la révolution liégeoise, ses compatriotes réclamèrent le secours de ses talents et de son patriotisme; ils obtinrent du stadhouder qu'il passerait des rangs de son armée sous les drapeaux de son pays. Ce souverain lui donna une marque flatteuse de satisfaction en lui conservant le grade de capitaine au service des Provinces-Unies, tandis qu'il recevait celui de lieutenant-colonel des *chasseurs-liégeois*. Les finances du pays ne suffisant pas, dans ce moment de troubles, à tous les besoins publics, il employa une partie de sa fortune et de celle de sa famille à l'équipement du

corps qu'il commandait. Le pays de Liège ayant été conquis, Lonhienne conduisit son régiment en France, où il fut licencié.

Revenu dans sa patrie, il reçut une nouvelle marque de la confiance du gouvernement hollandais, qui le nomma son consul dans le pays de Liège. L'estime générale et son patriotisme désintéressé le placèrent depuis à la tête des députations envoyées à différentes époques auprès des souverains. Jusqu'à l'entrée des alliés, il a été commandant de la garde nationale.

En 1815, il fut choisi comme mandataire de la représentation nationale, au couronnement du roi des Pays-Bas. Son âge avancé et surtout une vive oppression de poitrine, suite d'une blessure reçue pendant qu'il était au service, l'obligèrent de se retirer du conseil de régence de la ville de Liège, dont il faisait partie, et l'empêchèrent d'accepter dans la suite d'autres fonctions qui lui furent offertes à diverses reprises.

Lonhienne sentait, protégeait vivement toute idée généreuse, tout projet utile; son nom figure en tête de toutes les souscriptions avantageuses à son pays; toujours il y prenait part pour des sommes assez fortes. Il alliait aux vertus de l'homme public, les vertus privées et les qualités brillantes qui font le charme de la société.

En 1801, il épousa M<sup>lle</sup> Benjamin de Heusy, qui réunissait une éducation peu commune, un esprit éclairé à une naissance distinguée et à toutes les qualités privées qui font une épouse-accomplie. Jamais lien ne fut mieux assorti; une heureuse sympathie les portait également à secourir les infortunés. Cette union fut trop tôt rompue par la mort de madame Lonhienne, dont la perte amère fut pour son époux une source continuelle de regrets, qu'il ne tempérât que par des actes de bienfaisance.

Lonhienne est mort à Liège , le 26 novembre 1827, et il a légué aux hospices de cette ville le tiers d'une fortune considérable qu'il avait si noblement employée pendant sa vie : l'homme de bien meurt comme il a vécu !

1828. SARTON (*Dieudonné-Hubert*), horloger-mécanicien , et ancien commissaire de la ville de Liège , où il est né le 3 novembre 1748. Il eut dès son âge le plus tendre , une prédilection particulière pour tout ce qui concernait la mécanique. Il apprit l'horlogerie sous la surveillance d'un de ses parens ; mais bientôt le travail manuel qu'il exerçait dans sa ville natale ne suffit plus à l'élan de son esprit inventif ; il forma le projet d'aller étudier cette partie de la mécanique à Paris où il se rendit , et fut reçu avec plaisir , à cause de ses bonnes dispositions , chez Julien Leroy , premier horloger du roi de France , ancien directeur de la société des arts. Il fit sous ce maître des progrès étonnans dans l'art qu'il voulait exercer , et revint ensuite à Liège , faire jouir ses concitoyens , ainsi que les étrangers du fruit de ses études et de ses veilles. La première pièce d'horlogerie qu'il inventa et exécuta , fut présentée à S. A. R. le duc Charles de Lorraine , gouverneur-général des Pays-Bas Autrichiens , ce qui lui valut le titre honorable d'horloger-mécanicien de ce prince , qui plaça ce *chef-d'œuvre* dans son cabinet de physique. Successivement plusieurs pièces de son invention furent présentées et toujours acceptées par le même prince. LL. AA. RR. le duc de Saxe-Teschen et son auguste épouse et d'autres princes voulurent aussi se l'attacher et lui accordèrent le même titre honorable que S. A. R. , le duc Charles de Lorraine , lui avait donné. A l'avènement du comte Charles de Velbruck à la principauté de Liège , Sarton fut accueilli comme il le méritait par ce prince ami des arts , qui tout en le choisissant pour



son premier mécanicien, l'engagea à former le noyau d'une société des sciences qu'il se proposait d'établir (la Société d'Emulation actuelle) ; ce qu'il accepta avec le plus grand plaisir. Dès-lors , son zèle pour tout ce qui avait rapport à son art, prit un élan tel que chaque jour y voyait , pour ainsi dire , une nouvelle production de son génie. Nombre de certificats et approbations de l'Académie royale des sciences de Paris, de l'Académie impériale et royale de Bruxelles, de la Société d'Emulation de Liège, de l'Académie anglaise de la même ville, du comité consultatif des arts et manufactures de Paris, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, etc., etc., sont des preuves convaincantes de son savoir. A l'âge de 70 ans, il fit part à S. M. le roi des Pays-Bas de plusieurs nouvelles machines de son invention, et dont la munificence royale le récompensa en lui envoyant la décoration de frère de l'ordre du Lion-Belgique. Toute sa vie a été employée à donner ses soins à sa nombreuse famille et à l'étude des sciences, et jusqu'à ses derniers momens il ne rêvait qu'aux moyens de porter des améliorations aux arts utiles. Il est décédé dans sa patrie, le 18 octobre 1828, âgé de 80 ans. On peut voir, dans une petite brochure que Sarton publia en 1822, imprimée chez Latour, à Liège, in-8°, p. 32, la description d'une partie de ses inventions, dont les principales sont :

1° Sa grande *pendule* achetée par le prince Charles de Lorraine ; 2° Un nouveau mode d'*échappement* pour les pendules ; 3° Une *montre* qui se remontait en la portant ; 4° Un projet d'une *machine hydraulique*, avec *modèle*, pour remplacer avec économie celle de Marly ; 5° Un *régulateur de compensation* ; 6° Une *pendule d'après le système décimal* ; 7° Un *fauteuil mouvant à volonté* ; 8° Un *chronomètre autographe* ; 9° Un *moulin à vent* d'une nouvelle construction ; 10° Ses *électromètres* ; 11° Ses *montres chronométrographiques*, etc., etc.

1830. COMHAIRE (*M.-N.*), poète, fils d'un négociant, naquit à Liège le 3 octobre 1772 et fit ses humanités en cette ville. De bonne heure, il éprouva pour la littérature, un goût très-déterminé, et qui à son époque, n'était guère partagé dans sa patrie. La poésie en général faisait ses délices ; mais très-sensible aux beautés de la nature champêtre, il conçut pour le mode lyrique une passion qui ne se démentit jamais, et qui l'occupant tous les momens de la vie, contribua beaucoup à diminuer l'acéribité des maux qu'il eut à subir dans ses dix dernières années.

Peu enclin pour les sciences qui tendent au perfectionnement de l'industrie, ou du commerce, M. Comhaire n'attachait aucun prix aux richesses ; il resta toujours simple dans sa manière d'être et dans ses habitudes ; ami du beau, de l'instruction, d'un langage pur surtout, il gémissait souvent sur la négligence que l'on apportait en son pays, dans la culture de la langue qui devait y dominer : il exprimait des vœux constans pour l'établissement des écoles uniquement chargées de répandre le goût et l'habitude de la bonne locution française. Le charme le plus fixe de la société, disait-il, réside dans la pureté et l'amabilité du langage qu'on y tient.

Des *pastorales*, des *descriptions de sites pittoresques*, des *scènes champêtres*, firent les sujets variés des poésies de M. Comhaire, divers journaux en ont rendu compte ; c'est en France spécialement et en Belgique qu'on les a jugées et qu'on a fait l'éloge de leur mérite littéraire. Un recueil de ses œuvres a été publié d'abord à Paris, en 1807 ; une autre édition beaucoup augmentée, parut en 1824, à Liège, chez J.-A. Latour : on en trouve une sorte d'analyse dans la *Revue Encyclopédique*, imprimée à Paris, 24<sup>me</sup> volume, 70<sup>me</sup> livraison, octobre 1824, p. 162. En voici l'essence. « Quelques-unes des idylles dont se compose le

» trésor poétique de M. Comhaire avaient été réunies  
» dès l'année 1807 , en un petit volume in-18 , sorti  
» des presses de M. Firmin Didot , et le public leur a  
» fait un accueil assez favorable, pour faire bien augurer  
» du succès de l'in-8° que nous avons sous les yeux. Le  
» discours préliminaire présente une galerie à peu près  
» complète de nos écrivains bucoliques.... L'auteur en  
» général se montre juge sévère pour ses devanciers....  
» Mais si l'on ne partage pas toujours sa manière de  
» voir les hommes et les choses, on ne s'avisera pas de  
» lui refuser une connaissance très-approfondie du  
» genre de littérature , auquel il a consacré ses loisirs.  
» On ne lui contestera pas davantage l'art de peindre  
» en beaux vers, les objets les plus brillans de la nature:  
» Quel poète ne s'applaudirait de ce magnifique por-  
» trait du cygne ! *Un cygne y flotte en paix*, etc. Les  
» traits distinctifs du paon sont rendus, ce me semble,  
» d'une manière non moins heureuse. *Le paon noble*  
» *attribut de la magnificence*, etc. Peut-être M. Com-  
» haire abuse-t-il un peu de son talent pour la poésie  
» descriptive, il négligea trop de parler à l'ame : voici  
» néanmoins des vers qui prouvent combien le langage  
» du sentiment pourrait lui devenir familier. *Ici je*  
» *foule en paix des pelouses fleuries*.... Si les idylles de  
» M. Comhaire manquent parfois d'action, de mouve-  
» ment, de variété, l'on doit convenir que des beautés  
» du premier ordre s'y font remarquer en grand  
» nombre.... Les pièces les plus remarquables du recueil,  
» sont l'*Étang*, l'*Invitation*, le *Verger*, le *Lis*, le *Lever*  
» *de la Lune*, la *Matinée d'hiver*. »

Le *Journal des arts, des sciences et de la littérature*  
de Paris, 20 octobre 1811, p. 82, s'exprime dans les  
termes suivans, en parlant des œuvres de M. Comhaire.  
« La patrie de Grétry pourrait-elle manquer de goût  
» pour les arts ? il suffirait pour prouver le contraire,  
» de citer cette description du *cygne*, extraite d'une

» idylle fort agréable de M. Comhaire aîné, qui a pour  
» titre : l'*Étang*. »

Le *Messenger des sciences et des arts*, recueil publié  
par la société royale des beaux-arts et des lettres et par  
celle de botanique et d'agriculture de Gand, août 1824,  
4<sup>me</sup> livraison, p. 169, retrace des pensées très-flatteuses  
pour l'auteur dont nous parlons, en disant « les meil-  
» leurs journaux de Paris et de la Belgique ont déjà  
» rendu un compte très-favorable des idylles de M. Com-  
» haire ; c'est une justice qui leur a été rendue : le  
» genre bucolique est de sa nature un peu ennuyeux,  
» surtout quand on y prend pour texte, les contes re-  
» battus de la mythologie et le bonheur usé de l'âge  
» d'or. Notre compatriote, heureusement pour le succès  
» de son livre, a suivi une autre marche ; il n'a pas eu  
» besoin d'Aréthuse pour peindre les fontaines ; de  
» Mincio, pour se reposer aux bords d'une rivière, des  
» vallons de la Thessalie, pour se promener, de la pas-  
» sion de Polythème pour exprimer l'amour. Proprié-  
» taire d'une jolie campagne sur la Meuse, sans recourir  
» à sa mémoire, il a représenté ce qu'il voyait, il a ex-  
» primé ce qu'il sentait, et le lecteur entraîné par un  
» sentiment toujours pur, toujours vrai, le suit avec  
» plaisir dans la description des lieux qu'il connaît,  
» qu'il aime, et au milieu desquels il croit se retrouver. »

L'auteur du court article de nécrologie, inséré dans  
le *Journal de la province de Liège*, 20 mars 1830,  
s'exprime comme il suit : « un langage constamment  
» pur, délicat, une touche élégante, conservent une  
» place très-distinguée aux œuvres poétiques de M. Com-  
» haire, et le rangeront à côté de celles de nos Regnier,  
» de nos Henkart, de nos Bassenge, etc., la fraîcheur  
» d'un bocage, la soleunité du soir, d'un beau jour,  
» les jeux d'un papillon, les labeurs d'une abeille,  
» devenaient sous sa plume les sujets heureux de char-  
» mans tableaux. »

Dans le temps, un journal français, fort sobre d'éloges en général, paraissant sous le titre du *Nain Jaune*, se complût à en accorder aux poésies de M. Comhaire; il citait particulièrement sa petite pièce, intitulée le *Papillon*, dans laquelle il reconnaissait un chef-d'œuvre, quoique bien court, d'élégance et d'aimable légèreté.

Peut-être quelques personnes dédaigneuses du genre bucolique, disposées à y trouver trop de futilité, trop peu de sévérité surtout sous le rapport des mœurs; peut-être, dis-je, quelques-unes, d'une oreille excessivement chatouilleuse, trouvent-elles dans les poésies de notre auteur, des pensées, qui à leur jugement, rappellent plutôt la licence, que cette simplicité douce, cet heureux abandon, auxquels prêtent si facilement la vie et le langage champêtres; mais il faudrait être farouche à l'excès, pour se trouver heurté des expressions de notre poète. Les Kératry, les Parny se sont permis des tableaux plus hardis que les siens; et sont toutefois regardés comme des modèles dans la pastorale.

M. Comhaire, membre de plusieurs académies, se montra toujours d'un commerce sûr à tous ceux qui l'ont connu; bon ami, bon époux, incapable de jamais blesser les lois de la probité, il donna l'exemple sévère de la franchise et de la droiture; principes sacrés, qui dans sa philosophie douce, constituaient les éléments les plus précieux de l'harmonie sociale.

Vers 1820, il sentit sa santé décliner, en proie aux symptômes d'une affection anévrismatique du cœur, il supporta pendant dix années, avec courage, tous les tourmens attachés à cette maladie, il y succomba le 17 mars 1830, âgé de 58 ans.

Cet homme ne pouvait qu'être profondément regretté des siens et de ses amis; il fut longtemps pleuré par une épouse vertueuse autant que tendre et admirée pour sa constance à vouloir rester seule chargée de

tous les soins qu'exigeaient nuit et jour, les maux sans cesse renaissant de son malheureux époux.

COMHAIRE (*Joseph-Nicolas*), frère du précédent, reçut le jour à Liège, le 30 janvier 1778. Il commença ses humanités au collège de cette ville, où il ne put les continuer durant quelque temps, par suite de la suppression de cet établissement et des diverses écoles, en 1792. M. Comhaire, dont le goût pour les langues anciennes et l'histoire naturelle était déjà très-prononcé, résolut, malgré les évènements et les difficultés de cette époque désastreuse, de poursuivre assidûment ces deux genres d'études.

Il parvint à gagner l'amitié de deux de ses compatriotes, hommes recommandables par leurs talens, et auxquels il ne cessa de rendre durant sa vie un tribut sincère de reconnaissance, pour les soins qu'ils lui avaient donnés. Le premier, M. Charmant, depuis professeur de littérature au collège de Liège, lui apprit les langues anciennes : le second, qui était M. Christian, de Verviers, physicien et chimiste remarquable, depuis directeur du Conservatoire des arts et métiers à Paris, lui enseigna les sciences naturelles. Lié avec le docteur Ansiaux et M. Destriveaux, homme d'une rare et forte trempe d'esprit, leur courage et leur exemple furent pour lui un stimulant bien utile, dans un temps où la jeunesse liégeoise, distraite de ses études par les secousses révolutionnaires, ne pensait plus qu'à la gloire des armes.

Après avoir acquis les connaissances préparatoires à l'art médical, M. Comhaire se rendit à Paris en 1800, où il suivit avec ardeur les leçons des savans professeurs qui illustraient alors l'École de médecine de cette capitale. Quatre ans après, il y reçut le grade de docteur, et fut inscrit au procès-verbal des examens, comme *anatomiste très-versé*, par les docteurs Duméril et Husson,

ses examinateurs. Il soutint, avec distinction, sa thèse, sous la présidence du célèbre Dupuytren, qui lui portait beaucoup d'affection et auquel il dédia sa thèse, dont le sujet assez neuf, *l'extraction des reins et des conséquences anatomico-physiologiques qui s'y rattachent*, produisit une certaine impression sur les élèves de l'école. M. Rullier, savant médecin de Paris, à l'art. *Reins*, de son *Dictionnaire des sciences médicales*, en a rendu un compte assez flatteur.

Quelques mois avant sa promotion, M. Comhaire avait déjà donné, à Liège, des leçons d'anatomie et de physiologie. Après son doctorat, il revint dans sa ville natale, où il trouva un collaborateur ardent, qui se réunit à lui; c'était le docteur N. Ansiaux, cet homme qui devint si célèbre en Belgique, dans la médecine opératoire, et qui, jusqu'à l'érection des Universités en Belgique, fut le maître et l'oracle de la jeunesse studieuse, et jusqu'à sa mort, l'un des hommes les plus éminens de notre époque.

Unissant leurs efforts, ils obtinrent de l'autorité locale, en 1806, d'enseigner chacun publiquement et gratuitement, à Liège, deux parties essentielles de la médecine. Dès-lors, leur école fut montée sur une plus grande échelle. La ville établit, à ses frais, des prix qui furent accordés aux concurrens, lors des assemblées générales de la Société d'Emulation. Enfin, ces deux professeurs obtinrent une telle considération par leur mode d'enseignement, que les élèves sortant de leur école, dite *de Liège* ou *de St. Clément*, étaient admis, sur leurs certificats, dans les diverses écoles de médecine, mais particulièrement à celle de Paris, au grade de docteur.

Cette école de *St. Clément*, qui est la première érigée à Liège, fut, pendant dix années, le foyer unique des connaissances médico-chirurgicales de la province. Les officiers de santé furent admis à l'examen du jury, sur les certificats des deux professeurs.

Une pareille création , dont les conséquences ont été si heureuses pour le pays , a mérité à leurs auteurs la gratitude nationale. On ne comptait à Liège , lors de la naissance de cette école , que trois ou quatre anciens docteurs reçus à Leyde , à Louvain , ou à Montpellier ; mais une nuée d'officiers de santé , sans titre , sans notions , et dangereux pour la société , courait le plat-pays. Depuis , tout a changé , grâces au patriotisme éclairé d'Ansiaux et de Comhaire ! et un grand nombre de docteurs , et même de professeurs actuels de l'Université de Liège , se souviennent avec reconnaissance de l'*École de St. Clément*.

En 1811 , M. Comhaire , désirant mettre à profit , pour l'avantage qu'en devaient retirer les étudiants , les observations nombreuses des cas de médecine qu'offrait l'Hospice civil de Bavière , obtint du préfet du département , le baron de Micoud , l'autorisation d'établir une *médecine clinique* , qu'il eut le bonheur de voir bientôt fréquentée par l'étranger comme par l'indigène.

Secondé dans ses vues , par l'administration des hospices , qui le laissait libre d'user de toutes les ressources que réclame l'observation médicale , il en obtint la permission d'ouvrir les cadavres ; ce qui lui procura un fonds riche de clinique.

Lors de l'érection des Universités en Belgique par le roi Guillaume , il fut d'abord nommé professeur ordinaire d'une chaire supérieure de la faculté de médecine de celle de Liège : il fut chargé d'enseigner , en hiver , l'anatomie et la physiologie ; et , en été , la matière médicale et la clinique. Il devint ensuite doyen de cette même faculté.

M. Comhaire mourut à Liège , en 1837 , vivement regretté de tous ses concitoyens. Il était premier secrétaire du comité de vaccine , inspecteur de salubrité et membre de la Société d'Émulation de Liège , membre honoraire de la Société de médecine de cette ville ,



associé de l'Académie de Louvain et de la Société de médecine de Bruxelles. On a de lui :

1° Plusieurs *observations* consignées dans les *Journaux de médecine* de Paris.

2° *Constitution météorologico-médicale* de 1816.

3° *Recherches physico-médicales sur l'emploi et l'action du sulfate de quinine*, 1830. Dédié à M. Andral, professeur à l'Université de Paris.

M. Comhaire est aussi l'auteur d'un *recueil* important et inédit d'*Observations météorologico-médicales*, depuis 1804 jusqu'en 1819. Le docteur Courtois, dans sa *Statistique de la province de Liège*, et les *Almanachs* de cette ville en ont publié un résumé.

1831. BIOLLEY (*Madame veuve*), femme remarquable par la supériorité de son esprit, l'étendue de ses vues et l'énergie de son caractère. Née à Verviers, elle y exerça une heureuse influence sur le commerce et l'industrie de cette ville, dans laquelle son nom qui rappelle tout ce que la philanthropie a de plus délicat et de plus généreux, se trouve dans toutes les entreprises d'utilité publique et de bienfaisance qui distinguent cette ville.

Madame veuve Biolley est décédée le 21 novembre 1831, à Hodbaumont près Theux, chez sa nièce la comtesse de Pinto.

MM. Raymond et Edouard Biolley, ses neveux, ont hérité de son immense fortune, et marchent sur ses traces.

1831. MÉAN (*François-Antoine, comte de*), né à Liège, en 1757, d'une famille des plus distinguées de cette ville. Il fit ses études à Douay et à Utrecht et les acheva à l'Université de Mayence. Neveu du prince-évêque Hoensbroeck; il en fut le coadjuteur et lui succéda dans la principauté. A peine élu prince-évêque

de Liège , en 1792 , sans concurrence et à l'unanimité des suffrages du chapitre-cathédral , il dut émigrer , par suite de l'invasion des armées françaises dans le pays. Il y revint un moment, lors des succès obtenus par les Autrichiens ; mais les victoires de la république française en Belgique, l'obligèrent bientôt à s'exiler de nouveau.

Durant huit années , il resta en Allemagne , dans l'incertitude du sort réservé à sa principauté , vivant en simple particulier avec la plus stricte économie, afin de pouvoir secourir ceux qui avaient partagé sa mauvaise fortune.

Le pays de Liège ayant été cédé à la France par le traité de Luneville , le prince de Méan , en vertu des arrangemens pris entre l'empire et la république française , dut se contenter d'une pension viagère très-inférieure aux revenus dont il jouissait précédemment , et qui fut mise à la charge de plusieurs princes de l'empire germanique , lesquels avaient obtenu des accroissemens de territoire sur la rive droite du Rhin. Il fit de vains efforts pour obtenir , en faveur de ses fidèles serviteurs qui avaient suivi sa destinée et perdu tous leurs moyens d'existence par les évènements politiques , des indemnités équivalentes à leurs pertes : le résultat de ses réclamations et de ses démarches , après bien des années de persévérance , fut l'allocation d'une somme assez modique , une fois payée.

A l'époque du concordat de 1801 , le prince de Méan donna sa démission : son diocèse reçut une circonscription nouvelle , et M. Jean Evangeliste Zaepfel , en fut nommé évêque en 1802.

En 1816 , le roi des Pays-Bas lui ayant offert le siège archiépiscopal de Malines , il crut devoir l'accepter , pour concourir au bien-être de la religion. M. de Méan sacrifia à ce devoir , l'indépendance que les traités de paix lui avaient conservée , ainsi que le repos dont il

commençait à jouir , après tant d'années passées dans les fatigues et les peines.

Son acceptation à cette dignité fut bientôt pour lui le sujet de nouveaux chagrins. Après avoir soutenu de tout son pouvoir l'établissement du trône du nouveau roi des Pays-Bas ; résistant, par la fermeté de son caractère et la justesse de son esprit , aux intriguans , qui sous l'apparence d'un zèle religieux , ne cherchaient qu'à troubler inconsidérément un nouvel ordre de choses qu'il était impossible alors de changer , il devint bientôt , après l'objet de persécutions , à cause de l'inflexible fermeté qu'il opposa aux entreprises hostiles du nouveau gouvernement des Pays-Bas à l'égard de la religion catholique.

Durant plusieurs années , il eut à supporter les injures , les vexations de tous genres qu'on lui prodigua : il y fut insensible et n'y opposa qu'un juste dédain : les attaques contre la religion excitant seules son attention , il les repoussa constamment avec autant de vigilance que de fermeté. M. de Méan , durant la lutte , fut ce qu'il devait être , par le rang qu'il occupait dans la hiérarchie du clergé belge : le chef , le point de ralliement. Il sut lui communiquer ses sentimens , et établir une harmonie parfaite dans sa conduite. Le gouvernement persécuteur se vit par-là obligé de fléchir ; mais encore le fit-il de mauvaise grâce , et sans qu'on pût compter sur sa bonne foi ; de nombreuses expériences autorisant à bon droit , à s'en défier.

Ce premier triomphe n'était que le présage d'un autre plus complet , que de nouveaux combats devaient amener , lorsque la révolution belge survint , et qui plaçant la religion dans l'état libre où elle doit être , accorda enfin un moment de bonheur et de repos à celui qui avait si courageusement défendu ses intérêts. Ce moment fut trop court pour le dédommager des longues souffrances qu'il avait eues à endurer. M. de

Méan termina sa carrière le 15 janvier 1831 , à l'âge de 74 ans.

Ce prince, calomnié par l'esprit de parti , avait le cœur bon , une extrême bienveillance pour ses serviteurs et ses amis ; il était magnanime , indulgent ; il avait un caractère ferme , l'esprit pénétrant et cultivé , une application infatigable à ses devoirs , des sentimens élevés , un coup-d'œil juste , une patience et une résignation remarquables ,

1832. CHRISTIAN (*Gérard-Joseph*), mathématicien, chimiste , physicien , mécanicien , né à Verviers en 1776 , décédé à Argenteuil , près Paris en 1832. Lors de la création des écoles centrales dans chaque chef-lieu de département , il fut nommé professeur de mathématiques et de chimie à celle du département de Sambre et Meuse. On lui doit plusieurs inventions et perfectionnemens mécaniques qui ont été très-utiles à l'industrie. Il succéda à M. Molard , dans la direction du Conservatoire des arts et métiers à Paris ; fonctions qu'il remplit jusqu'à la fin de ses jours , avec distinction. M. Christian avait des manières douces et aisées qui le faisaient aimer et rechercher. Charles X le décora de la croix de Légion-d'honneur. Il a laissé un fils qui marche sur ses traces. On a de lui :

1° *Description des machines et des procédés spécifiés dans les brevets d'invention , de perfectionnement et d'importation , dont la durée est expirée* , 13 vol. in-4°, avec 390 planches. Paris, M<sup>me</sup> Stuzard , 1812-1827. Le premier volume a été publié par M. Molard et les suivans par M. Christian.

2° *Des impositions et de leur influence sur l'industrie agricole , manufacturière et commerciale , et sur la prospérité publique*. Paris, V° Courcier , 1814 , in-8°.

3° *Instruction pour les gens de la campagne sur la manière de préparer le lin et le chanvre sans rouissage*. Paris , M<sup>me</sup> Stuzard , 1820 , in-4° , avec 6 planches.

4<sup>e</sup> *Traité de mécanique industrielle, ou exposé de la science de la mécanique, déduite de l'expérience et de l'observation; principalement à l'usage des manufacturiers et des artistes.* Paris, Bachelier, 1822, 3 vol. in-4<sup>e</sup> et atlas de 60 planches doubles.

5<sup>e</sup> M. Christian était le rédacteur d'un journal mensuel intitulé : *l'Industriel*.

1833. RENESSE-BREIDBACH (*Clément-Wenceslas, comte de*), naquit à Liège, en 1774. Issu d'une ancienne famille qui descendait par les femmes d'un frère de Florent III, comte de Hollande, il entra fort jeune au service de l'électeur de Trèves, son oncle. Sa carrière militaire fut courte mais honorable. Il épousa en 1796, la baronne de Schutz-Holtzhausen, dont il eut plusieurs enfans : l'aîné est aujourd'hui sénateur, et le quatrième à la Chambre des Représentans.

Retiré dans son magnifique château de S'Heeren-Elderen près de Tongres, il s'adonna à la numismatique, aux antiquités et aux sciences naturelles. M. de Renesse, qui depuis 1815, ne cessa de faire partie des états-généraux, savait concilier ses goûts avec ses devoirs : il se distingua dans sa carrière politique, par une noble indépendance et un sage patriotisme. Après chaque session, il n'en revenait que plus empressé à ses occupations favorites et au milieu des trésors littéraires dont il avait fait de son château d'Elderen, un véritable musée.

En 1831, il fit paraître *l'Histoire numismatique de l'Evêché et Principauté de Liège, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réunion de ce pays à la république française, enrichie des dessins des principales médailles, médaillons, jettons et monnaies.* Bruxelles, Remy, 1831, 2 vol. in-8<sup>e</sup>. Le premier contient 203 pages; le second 78, plus les planches lithographiées. L'auteur a lui-même dessiné toutes les planches.

M. de Renesse avait presque entièrement terminé l'Histoire numismatique des électors ecclésiastiques d'Allemagne, et fait, sur la numismatique en général, des travaux immenses, lorsque la mort vint le surprendre le 26 avril 1833, à son château de S'Heeren-Elderen.

Son cabinet, qui se composait de neuf collections principales dont on a publié les catalogues, a été vendu par ses fils.

La 1<sup>re</sup> se composait d'ouvrages précieux sur les arts et la numismatique. On y remarquait, entr'autres, un *Codex Evangeliorum* du neuvième siècle, des *chroniques* inédites de Wurtzbourg et de Nuremberg, des *mémoires* importans sur le règne du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire.

2<sup>e</sup> Parmi les tableaux, on y voyait un *portrait* sur bois de Franck van Borselen, avec la date de 1470, et un *tableau* ancien sur toile, représentant Charles-le-Téméraire avec toute sa cour.

3<sup>e</sup> La collection de dessins et d'estampes, au nombre de plus de 20,000, était une des plus riches que l'on connaisse. L'*OEuvre* de Rembrandt renfermait 149 pièces, dont plusieurs de la plus grande rareté.

4<sup>e</sup> Les antiquités romaines, celtiques, germaniques et gauloises, offraient plus de 1300 objets en bronze, terre cuite, camées, anneaux, bas-reliefs, etc.

5<sup>e</sup> Les antiquités du moyen-âge, formaient plus de 2000 pièces en ivoire, argent, or, émail, bronze, tapisseries, cristaux, corail, nacre de perle, cire, porcelaine, etc.

6<sup>e</sup> Numismatique : on y trouvait 800 médailles anciennes et 45,000 modernes.

7<sup>e</sup> Cabinet chinois, japonais et indien. Vieilles armes et armures.

8<sup>e</sup> Histoire naturelle; plus de 17,000 pièces.

9<sup>e</sup> Sceaux, cachets; 3000 diplômes, dont deux du neuvième siècle, et deux du dixième.

1833. HAREL *du Tancrel (Auguste)*, médecin, né à Liège, d'un officier français, mort à Paris en 1833, fit à Strasbourg ses études de droit et de médecine. Incrédule dans sa jeunesse, il se convertit, et ramena même à la religion catholique, sa mère, qui était née protestante. Harel fut précepteur des enfans du riche négociant Humann, député et ministre des finances; c'est à la sœur de ce négociant qu'il dut sa conversion. Ses relations avec l'abbé Bautain y contribuèrent aussi. Harel vint à Paris pour y fonder la *Clinique*, journal de médecine qui ne réussit pas, malgré le talent spécial et vraiment remarquable de son auteur. Bientôt l'abbé de La Mennais, avec lequel il avait été en correspondance, l'attacha à l'*Avenir* en qualité de rédacteur en chef. Harel adopta donc la devise : *Dieu est la Liberté*; puis tombant avec le journal, il se trouva dans un état de profonde misère. L'amitié vint à son secours. Quelques *articles* insérés dans le *Moniteur des villes et des campagnes*, sont les dernières productions de sa plume. L'infortuné mourut presque isolé, laissant le souvenir d'un beau talent uni à trop de présomption. Harel, dans les illusions qui l'égarèrent souvent, s'imaginait avoir reçu d'en haut une mission politique, et il devait l'accomplir en publiant le *Réparateur*, journal dont il ne composa que le prospectus.

1833. URBAN (*Louis-Joseph*), décédé à Bruxelles, le 18 mai 1833, le plus ancien imprimeur et journaliste du royaume de Belgique. Il s'est doucement éteint à l'âge d'environ 90 ans, et après une longue maladie. Né à Dinant, il fit ses études à Liège : il créa et rédigea l'*Esprit des Gazettes*, pendant un quart de siècle. Ce recueil est presque le seul qui réunisse des documens complets pour l'*histoire de la Belgique*, quelques années avant l'invasion française. M. Urban laisse un manuscrit curieux sur les *étymologies* des noms des

rues de Bruxelles, et un plus récent sur les boulevards de cette ville.

\* 1833. GÉRARD (*Henri-Philippe*), né à Liège, en 1763, a fait à l'église cathédrale de cette ville ses premières études de musique comme enfant de chœur. Envoyé plus tard à Rome, au collège liégeois, il y séjourna cinq ans, et reçut pendant ce temps des leçons de Grégoire Ballabene, savant musicien de l'école romaine (voyez ce nom). Arrivé à Paris, vers 1788, M. Gérard y enseigna le chant d'après les principes des anciennes écoles d'Italie, et s'y fit une réputation honorable comme professeur de cet art. A l'époque de la formation du Conservatoire de musique, il y fut appelé, et pendant plus de trente ans il y enseigna. Quelques romances ou autres petits morceaux de chant avec accompagnement de piano furent longtemps les seules productions connues de cet artiste; quoiqu'il eût composé des *Cantates* et des *Scènes* avec orchestre, tout cela était resté en manuscrit. Ce n'est que dans sa vieillesse que M. Gérard s'est fait connaître comme un musicien instruit et penseur, par trois ouvrages, dont le premier est une *Méthode de chant, divisée en deux parties*, Paris, sans date. Le deuxième a pour titre : *Considérations sur la musique en général, et particulièrement sur tout ce qui a rapport à la vocale, avec des observations sur les différents genres de musique, et sur la possibilité d'une prosodie partielle dans la langue française, entremêlées et suivies de quelques réflexions ou observations morales*. Paris, Kieffer et Desoer, 1819, in-8° de 125 pages. Nonobstant les éloges pompeux qui ont été récemment donnés à cet opuscule dans un article du *Lexique universel de musique* publié en Allemagne, par M. Schilling, je dois dire (rapporte M. Fétis, auquel nous empruntons cette notice) que les premiers chapitres ne renferment guère que des idées



communes ou superficielles , et de peu d'utilité pour l'art; mais de bonnes observations sur le chant, et des aperçus , qui ne manquent pas de justesse , sur la possibilité d'un mètre symétrique et régulier dans la poésie lyrique française ( mètre improprement désigné par l'auteur par le nom de prosodie partielle), recommandent ce petit ouvrage à l'attention des musiciens et des poètes dramatiques. Les réflexions morales répandues dans le livre , particulièrement dans les derniers chapitres , indiqueraient que l'auteur est un honnête homme , si la vie honorable et pure de M. Gérard n'avait levé tous les doutes à cet égard. Le troisième ouvrage de ce professeur a pour titre : *Traité méthodique d'harmonie où l'instruction est simplifiée et mise à la portée des commençans*. Paris, Launer, 1833, in-fol. Ce livre qui est un retour à la théorie de Rameau pour la génération des accords par supposition ou superposition d'intervalles, n'a point eu de succès , et ne pouvait en avoir à l'époque actuelle, où la théorie de l'harmonie est établie sur des bases plus rationnelles; toutefois, on y remarque dans la manière d'écrire de M. Gérard une connaissance pratique de l'art fort estimable. J'ai donné une analyse étendue de l'ouvrage dans le 14<sup>e</sup> volume de la *Revue musicale*. On a aussi de M. Gérard une fugue imitative intitulée : *les Moulins de Fervaques*; ce morceau est en quelque sorte le complément de la brochure qu'il a publiée sous le titre de *Lettre descriptive à M. le comte Adolphe de Custine, renfermant une description partielle des jardins et de la situation du château de Fervaques*, etc. Paris, Kleffer, 1821 , in-8<sup>e</sup> de 60 pages.

1834. PIELTAIN (*Dieudonné-Pascal*), violoniste du plus grand mérite , né à Liège en 1754 , fut un des élèves les plus remarquables de Jarnowick sur le violon. Après avoir joué six années de suite aux con-

certs spirituels ; il se rendit à Londres, où il fut pendant neuf ans premier violon des concerts de lord Abington : il quitta l'Angleterre , séjourna plusieurs années en Allemagne, en Pologne, en Russie, se fit admirer dans les principales cours de l'Europe, vint passer les dernières années de sa vie à Liège, au sein de sa famille, consacrant ses loisirs aux arts, dont il était un des plus beaux ornemens. Il est mort en 1834.

M. Pieltain a composé et fait graver treize *concertos de violon*, six *sonates*, douze *quatuors*, six *duos* et douze *petits airs pour le violon*. Il laisse en manuscrits cent cinquante *quatuors*, trente *concertos et airs variés* et trente-deux *études pour le violon* ; ces manuscrits ont été donnés par l'auteur à M. Rouma, son élève, et l'un des artistes les plus remarquables de l'orchestre de Liège.

1834. LAURENTY (*Remacle-Joseph*), né à Verviers, le 14 janvier 1766, d'un fabricant de couvertures de laine, s'appliqua à la peinture en détrempe et au pastel, excella dans *le portrait et le paysage faits à la plume*, lesquels égalaient, s'ils ne surpassaient pas les plus belles gravures. Ses pâturages se font particulièrement remarquer. En 1793, Laurenty fut en Hollande, alla à Amsterdam, passa delà à Londres, où il demeura deux ans, pendant lesquels il donna des leçons de dessin et continua à se perfectionner dans la peinture, peignit plusieurs portraits, et revint alors à Verviers, où il ne resta que six mois, retourna à Paris, s'y fixa, et y mourut célibataire en décembre 1834.

1834. SALÉE (*Jean-Lambert*) et non SALAIE, comme on l'a écrit, et s'est signé lui-même, sculpteur, né à Ans près Liège, le 21 mars 1788. Il reçut les premiers principes de son art du sculpteur Franck, et fréquenta ensuite l'école centrale. Protégé par le baron

de Micoud, alors préfet à Liège, Salée partit pour Paris, où il travailla dans les ateliers du célèbre Lemot.

En 1811, il remporta le deuxième prix de sculpture, et l'année suivante, le premier prix. Il fit le buste de Grétry, qu'il envoya à Liège, en 1813, pour y être mis à l'exposition de la Société d'Émulation de cette ville. Ce buste, qui est d'une parfaite ressemblance, obtint le prix de sculpture à son auteur.

En 1815, M. Lemot présenta Salée à l'école spéciale des beaux-arts de Paris, où il fut admis comme premier et second médailliste.

Durant son séjour dans cette capitale, il fit plusieurs bustes en marbre, qui furent jugés dignes de l'exposition publique du Musée. Il travailla sous la direction de son maître à l'exécution de la statue de Henri IV, en bronze, qui se voit sur le terre-plein du Pont-Neuf.

Il revint à Liège, en 1818, à l'effet d'y obtenir la place de professeur à l'école gratuite de dessin. Sorti seul victorieux du concours, près l'Académie des beaux-arts d'Anvers, exigé par le gouvernement, son peu d'aptitude aux affaires contentieuses le détermina à se laisser adjoindre M. Dewandre, moyennant partage du traitement.

En 1824, il fit, pour l'exposition de la Société royale des beaux-arts d'Anvers, un *Philoctète*, qui remporta la médaille d'or. Cette pièce est restée à ladite société.

En 1828, il prit aussi part au concours de l'Académie d'Anvers en y exposant *Achille pleurant Briséis*; le prix ayant été décerné à un artiste anversois, il n'obtint qu'un accessit. Ce morceau ainsi que son *Philoctète blessé*, furent exposés au salon de Liège de 1834. On lui doit aussi un buste, très-ressemblant et bien exécuté, de M. le comte de Hamal de Neufchâteau. Il a fait également celui de M. le comte de Rougrave, et celui de son fils; ce dernier est en marbre.

Après la mort de Salée, arrivée à Liège en 1834,

ses héritiers vendirent les statues d'*Achille* et de *Philoctète* à M. le comte de Rougrave, [qui les a transportées en France.

1835. DEWANDRE (*François-Joseph*), né à Liège, le 4 septembre 1758. Il eut dès sa plus tendre jeunesse, un goût prononcé pour le dessin qu'il cultiva, en même temps qu'il faisait son cours d'humanités au collège des Jésuites de Liège. Il s'appliqua ensuite à la sculpture, et fréquenta, durant deux années, l'atelier de Jean Latour, peintre, sculpteur et architecte, auprès duquel il apprit à modeler. Ses premiers essais furent accueillis par le prince Velbruck, qui l'encouragea et le détermina à se rendre en Italie, pour y continuer ses études et se perfectionner dans son art.

A peine âgé de 20 ans, Dewandre se rendit à Rome, où il travailla successivement dans les ateliers de Pompée Battoni et de Thomas Conca, peintres d'histoire du plus grand mérite. Il s'y appliqua exclusivement au dessin. Il fréquenta aussi les académies de France et du Capitole. Ayant remporté, en 1783, le premier prix de sculpture, ce succès l'anima d'un nouveau zèle pour poursuivre ses études.

Les états du pays de Liège, instruits officiellement du triomphe du jeune artiste, lui envoyèrent, en témoignage de leur satisfaction, une honorable gratification. Pénétré de reconnaissance pour ce noble encouragement, Dewandre se mit de suite à exécuter le *buste* de Marc-Aurèle, dans l'intention d'en faire hommage à ses protecteurs : ce tribut de gratitude fut accueilli par les états : ils le firent placer dans leur salle de réunion, et donnèrent à l'artiste une nouvelle marque de leur munificence.

Après sept années d'étude à Rome, Dewandre se rendit à Naples, visita ensuite une partie de l'Italie, et revint à Liège à la fin de 1784.

De retour dans sa patrie , il fut chargé de différens travaux, entr'autres, du *monument* élevé dans le chœur de la cathédrale de St.-Lambert , à la mémoire du prince Velbruck, décédé le 30 avril de la même année. Ce mausolée représentait l'*Immortalité* appuyée sur une urne funéraire , adossée à une pyramide sur laquelle on voyait le portrait du prince ; un *Génie*, assis à côté de l'urne sur des livres groupés avec les attributs de la peinture et de la sculpture, exprimait les regrets que la mort du prince faisait éprouver aux amis des sciences et des arts. On lisait sur le piédestal de ce monument , l'inscription suivante :

Artes protectorem munificum ;  
Inopes patrem ;  
Boni vini socium ;  
Patriæ columen ,  
Immortalitati commendant.

Plusieurs des statues qui composaient ce mausolée, ont été rachetées par la famille de ce prince ; les dessins en ont été recueillis dans les *Annales de l'école moderne des Pays-Bas*. Gand , 1823.

Après l'exécution de ce monument, Dewandre se livra à plusieurs autres ouvrages en marbre, qui lui valurent, de la part de la Société d'Émulation , une médaille d'honneur. Ces divers ouvrages lui avaient été commandés par la famille des comtes d'Ansembourg, le bourg de Spa et par le lieutenant-général , baron de Reischbach, grand commandeur de l'Ordre-Teutonique, résidant alors à Maestricht , qui les avait fait exécuter pour la galerie de son frère, grand chambellan de l'empereur qui résidait à Vienne.

La révolution survenue à Liège en 1789, et les orages politiques qui suivirent cette époque, ayant détruit toutes ses espérances, Dewandre eut l'idée de s'expatrier et d'aller s'établir en Italie ; mais la crainte de perdre

pour toujours le droit de rentrer dans sa patrie , le décida à y rester malgré le malheur des temps.

Lors de l'établissement des administrations centrales dans chaque chef-lieu des départemens en Belgique, celle du département de l'Ourthe, à peine organisée, s'occupa de réunir tous les objets d'art éparpillés dans l'étendue de son ressort, et nomma, à cet effet, une commission temporaire pour recueillir ce qui restait encore de statues et de tableaux, qui n'avaient pas été mutilés par la hache révolutionnaire, détruits ou vendus à vil prix par le vandalisme.

Dewandre, l'un des membres les plus zélés de cette commission, mit beaucoup de soin dans ses recherches; et on lui doit, en grande partie, la conservation de beaux tableaux et de statues qui ornent aujourd'hui plusieurs églises de Liège.

Le gouvernement français ayant créé des écoles centrales dans les départemens, Dewandre fut chargé d'aller solliciter à Paris, auprès de François de Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur, les objets nécessaires, tels que bibliothèque, cabinets de physique, chimie et d'histoire naturelle, pour former celle du département de l'Ourthe; accueilli favorablement de ce ministre, il en obtint tout ce qu'il lui demanda en faveur de son département.

Defrance, nommé professeur de dessin à l'école centrale de Liège, ne pouvant, à raison de son âge et de la faiblesse de sa santé, continuer ses fonctions, désigna lui-même Dewandre pour lui succéder et le fit nommer à sa place. Ce dernier s'acquitta de cette tâche avec la plus grande exactitude, et ne quitta l'école centrale qu'à l'époque de la suppression de ces établissemens auxquels ont succédé les lycées et les académies.

Nommé premier adjoint du maire de la ville de Liège, en 1800, il eut en cette qualité, la direction

des travaux publics. Le gouvernement le chargea ensuite de l'inspection générale des bâtimens civils du département de l'Ourthe, de la sénatorerie de Liège, du lycée et de l'académie ressortissant de l'Université Impériale. En sa qualité d'architecte-inspecteur de ces divers établissemens publics, il fit exécuter, d'après ses plans, tous les ouvrages d'art ordonnés par le gouvernement et les diverses autorités compétentes.

Sous le gouvernement du roi des Pays-Bas. Dewandre fut nommé professeur à l'académie de dessin de Liège, dont sont déjà sortis : MM. Raimont, architecte, Honoré, professeur au collège, Decoux, Renard et Renardy, peintres-dessinateurs, Jéhotte et Simonis, statuaires, Halleux, élève-sculpteur à l'Académie d'Anvers, et Maréchal, élève-architecte à Rome.

Dewandre, plus que sexagénaire, partageait dans les derniers temps, ses occupations entre les soins qu'il donnait aux élèves de l'Académie et la direction des travaux de la cathédrale et des autres établissemens publics dont il était l'architecte. Doué d'un caractère affable et obligeant, laborieux et fidèle à remplir ses devoirs, il était affectueux comme un père envers ses élèves. Son zèle pour la chose publique s'est soutenu jusqu'à son dernier jour arrivé le 29 juin 1835.

1835. CALÈS (*Jean-Marie*), docteur en médecine, agronome, membre de plusieurs sociétés savantes, né au village de Césanne en Languedoc, près de Caraman, étudia la médecine et prit le grade de docteur à Toulouse. Lors de la révolution française, il fut nommé procureur-syndic à Revel, puis député à la Convention nationale. Républicain ardent et pur, il contribua de tout son pouvoir à l'établissement du nouvel ordre de choses qui surgissait en France.

Membre de la Convention nationale lors du procès de Louis XVI, il vota sa mort; néanmoins, Calès ne

partagea jamais les idées de Robespierre et de ses sectateurs ; car , après la mort de ce dernier , chargé de lever les scellés apposés sur ses papiers et ceux de St.-Just , il trouva chez le premier une liste des membres de la Convention nationale (liste très-nombreuse , parmi lesquels il figurait lui-même) , destinés par ce dictateur à être envoyés à la guillotine.

Calès fut deux fois envoyé en mission par le comité de salut public : d'abord à l'armée des Ardennes dont il contribua puissamment à l'organisation , et ensuite à Dijon , après la chute de Robespierre , pour y réprimer les terroristes qui s'agitaient encore. Seul représentant du peuple en Bourgogne , il parvint néanmoins à pacifier cette province en peu de jours.

Rentré , en l'an VI , dans la vie privée , il se fit agriculteur dans la Beauce , près de Dourdans , où il exerça en même temps sa profession de médecin. Il s'acquit bientôt , dans toute la contrée , une grande réputation , comme agriculteur et comme médecin.

Après les cent-jours , exilé comme tous les régicides , il parcourut d'abord l'Allemagne et la Suisse , et vint ensuite se fixer à Liège. Les Bourbons , peu de temps après , sur les instances d'un ami auquel il avait sauvé la vie durant la terreur , consentirent à le laisser rentrer en France , mais Calès refusa , alléguant qu'exilé par une loi , il ne pouvait y rentrer que par une loi.

Calès était savant , et ne cessa à Liège , de s'occuper de divers travaux très-intéressans pour l'agriculture. La Société d'Émulation de cette ville lui accorda le prix , dans sa séance du 21 avril 1821 , pour son *Mémoire* sur la question proposée par cette société : *Quels sont les obstacles qui ont nui dans nos climats à la propagation des mérinos ? Quels sont les moyens de les surmonter et d'y élever ces animaux , ainsi que les races croisées qui en proviennent ?* Voir le procès-verbal de cette séance.



Il a fourni au *Journal d'agriculture du royaume des Pays-Bas*, plusieurs articles d'économie rurale.

Le docteur Calès termina sa carrière à Liège, au mois de février 1835, à l'âge de plus de 70 ans, laissant un peu de fortune, fruit de 20 années de travail. Sa perte fut vivement sentie dans sa patrie adoptive.

1835. COURTOIS (*Richard-Joseph*), docteur en médecine, naturaliste distingué.

La biographie des hommes qui ont rendu des services à l'humanité et illustré leur patrie par des travaux scientifiques est pleine d'enseignemens utiles. C'est un livre où les événemens contemporains ont bien souvent leur reflet, comme si la société, si progressive de sa nature, avait néanmoins et des vertus immuables et des vices incorrigibles. Tel savant, et la chose n'est pas rare, qui lutte aujourd'hui contre l'infortune et des maladies opiniâtres, trouvera dans l'histoire de la science des circonstances analogues à sa position; tel autre qui nage dans l'opulence et jouit de tous les plaisirs de la vie, y apprendra bien qu'à plus d'une époque, la fortune sourit au talent et que plus d'une fois, hélas ! elle en a compromis les succès. Et quand on se demande de quel côté est le plus de mérite, ou chez celui-ci aux vœux duquel rien ne s'oppose, ou chez celui-là dont la patience invincible lutte toujours pied à pied avec les obstacles, la réponse est facile..... Aussi la relation des malheurs qu'un ami de la science a dû subir durant sa vie a-t-elle souvent ranimé l'ardeur des savans qui n'ont pas à se louer du sort; ils y ont trouvé un motif suffisant pour ne pas délaisser l'étude, qui nous met si souvent au-dessus des travers de l'humanité. L'histoire des sciences a son martyrologue et cela n'empêche pas une foule de victimes de se dévouer pour la même cause. C'est que cette cause est en effet sainte par elle-même et divine dans son but; les

hommes ne sont guère que des instrumens qui obéissent à des vues providentielles.

C'est sous ce point de vue philosophique que la vie de Courtois se présentera à nous, comme une lutte incessante entre l'amour de la science et les poursuites de l'infortune.

Richard-Joseph Courtois naquit à Verviers le 17 janvier 1806, d'une famille d'industriels peu aisée. Son père était un petit fabricant de draps, chargé d'une famille nombreuse et ne pouvant donner à ses treize enfans une éducation soignée. Mais le doigt de Dieu était là, et comme la chose arrive souvent, la plus vulgaire circonstance déterminait la carrière du jeune Richard. L'étoile de Courtois devait luire vite et s'éteindre bientôt; une vie si pleine devait être courte. Placé dans une petite école d'enfans, à 4 ans il savait lire correctement; hors des heures des classes, il allait jouer avec ses camarades aux abords si pittoresques de sa jolie ville natale. On sait que Verviers est l'habitation du Nestor de la botanique belge, de M. le docteur Lejeune, qui préparait vers ces années sa *Flore de Spa*, publiée en 1811. Dans ses visites médicales, il descendait souvent de cheval pour herboriser et recueillir les nombreuses espèces de plantes que produit un aussi beau pays, tout boisé, tout entrecoupé de montagnes, de vallons, de ruisseaux et de rivières. Le jeune Richard, tout enfant qu'il était, avait remarqué ce manège; sa curiosité fut vivement piquée; son intelligence naissante, mais si précoce, se demandait ce qu'on pouvait voir de si attrayant dans les fleurs. Rencontrant souvent M. Lejeune, il quitte ses compagnons de jeu, longe les berges des chemins et se hasarde enfin à demander un jour à notre botanographe la permission de tenir la bride de son cheval. Son but n'était que de voir de plus près pourquoi et comment les fleurs occupaient tant M. Lejeune. Il comprit alors que leur

diversité, leurs formes si gracieuses se multipliaient en quelque sorte par leur dissection; la curiosité, si naturelle aux enfans, si utile à l'homme fait, fournit dès lors à Courtois d'interminables jouissances dans la contemplation de tant de beautés. Il n'osait pourtant souffler mot; mais M. Sister, l'instituteur, avait remarqué le goût qu'il portait désormais aux fleurs et la constance qu'il mettait à suivre, de loin, le botaniste qui bientôt devait devenir son protecteur; il en parla à M. Lejeune; celui-ci interrogea le petit Richard et le prit en affection. Richard avait alors six ans; M. Lejeune le fit entrer au collège, et un an après, son protégé remportait le prix, dit *du drapeau*. M. l'abbé Roland, qui dirigeait ses études, le destinait à l'état ecclésiastique.

Les honneurs font beaucoup sur le jeune âge. Les deux Flandres doivent sans doute le grand nombre d'hommes remarquables qu'elles ont produits dans les sciences, dans les arts et dans les lettres, aux démonstrations publiques de l'approbation que les succès ont obtenus de temps immémorial dans ces provinces. Les arbres plantés dans les rues, les arcs de triomphe, les guirlandes de fleurs, les inscriptions qui rappellent les noms des vainqueurs, les illuminations, les sérénades, les banquets du doyen de la rue où habite le lauréat, ces fêtes du voisinage enfin, ces honneurs spontanés, que des concitoyens rendent sans le devoir, laissent dans la mémoire de ceux qui en sont l'objet, des souvenirs qui font diversion aux mauvais jours de la vie et entretiennent dans l'ame une ardeur toujours nouvelle. Le prix du drapeau ressemble à Verviers à une tradition flamande, c'est un prix d'excellence accordé à celui qui l'emporte sur ses condisciples dans tous les concours; on conduit le lauréat chez lui, en cortège; un grand drapeau porté en tête ouvre la marche.

Ce premier succès enflamma de zèle notre jeune Richard. A 14 ans, il avait fini ses humanités et remporté les premiers prix des classes supérieures au collège municipal de Liège, où il était venu achever ses études. Ses parens étaient loin de pouvoir suffire à l'instruction universitaire de leur fils aîné. M. Lejeune, qui avait en quelque sorte adopté Courtois, unit ses efforts à ceux de M. Genin, marchand de laines, à qui Vieuxtemps, cette autre précocité musicale, doit aussi en partie son avancement; quelques amis généreux secondèrent les intentions de ces philanthropes et Richard Courtois résolut, en 1820, de faire ses études à l'Université de Liège. Le peu d'inclination qu'il avait pour les études théologiques, lui ayant fait porter ses vues vers la carrière médicale, c'est à la louable bienveillance de ces hommes éclairés que la botanique moderne de la Belgique doit un de ces plus beaux noms et la province de Liège en particulier une de ses plus honorables illustrations.

A peine arrivé à Liège, Courtois fut remarqué par le professeur de logique, M. Ignace Denzinger; on se rappelle toujours avec plaisir la tendre vénération, et je pourrais dire l'amour paternel que cet homme instruit portait à ses études. Richard, qui se distinguait autant par son jeune âge, puisqu'il n'avait alors que quatorze ans, que par ses connaissances, eut une large part à cette paternité professorale. M. Denzinger l'accueillit chez lui comme son enfant, et c'est là qu'il apprit à manier avec facilité et élégance la langue latine alors en usage dans l'enseignement supérieur. La connaissance de cette langue, outre qu'elle devait être d'une nécessité absolue pour le jeune botaniste, devenait entre ses mains un moyen de faire quelques économies, car il fut mis, par la libéralité active et soigneuse de ses bienfaiteurs, à l'abri du besoin, il composait, lui si jeune, des thèses latines pour ses con-

disciples. Plus tard, lorsque le malheur vint assiéger son foyer domestique, le papier de ces thèses lui servait de feuilles d'herbier et j'ai trouvé sur les marges de ces publications des notes fort intéressantes sur la flore du pays. Pouvait-il imaginer, le jeune Courtois, qu'alors qu'il serait devenu professeur, il serait à court d'argent pour acheter du papier et que les mêmes pages qu'il vendait à des élèves incapables deviendraient le dernier véhicule de sa pensée ?

A peine fut-il reçu candidat en médecine qu'il fut nommé chef de la clinique interne à l'Hôpital de Bavière à Liège, où il resta pendant deux ans. Mais quoiqu'il se destinât à la profession médicale, l'art de guérir n'avait pas toutes ses sympathies. C'est du reste un fait que la biographie des naturistes nous révèle presque partout. Une fois que l'homme, porté vers les sciences naturelles, a goûté de leur étude, toutes les autres branches des connaissances humaines, quelque lucratives qu'elles puissent être pour ceux qui s'y adonnent, perdent de leur intérêt, et le naturaliste, s'il se fait médecin, ne l'est jamais qu'à demi. La nature est si vaste, ses merveilles si nombreuses, ses mystères si difficiles à connaître et à expliquer, qu'en effet il faut une attention de tous les momens, un travail opiniâtre, toujours continué pour saisir, je ne dirai pas l'ensemble, mais même une des parties des sciences naturelles. Elles dévorent tout le temps. En philosophie, en mathématiques, en littérature, l'esprit crée, invente, l'imagination joue son rôle, mais, dans les sciences naturelles, les observations forment la base des connaissances et la nature est loin d'offrir à point nommé ce que l'on cherche; on doit être à la piste des phénomènes, tantôt les produire, tantôt les attendre, et ce seul moyen d'acquérir le savoir exige de celui qui y aspire toute une vie de patience et de travail. Son activité est donc tout absorbée.

Aussi Courtois eut-il peu de succès comme médecin. Pendant qu'il était à l'hôpital, il eut l'occasion de signaler les connaissances qu'il avait acquises en botanique, grâce à l'amitié de M. Lejeune et aux leçons de Gaëde, professeur de sciences naturelles à l'Université de Liège. L'université de Gand avait mis au concours de 1821 la question suivante : *on demande une exposition succincte de nos connaissances actuelles sur l'origine, la situation, la structure et la fonction des organes servant à la propagation chez les plantes phanérogames?* Il y eut trois concurrents, et Richard Courtois remporta la médaille d'or, le 7 octobre 1822. Il avait alors 16 ans, et ce mémoire lui avait coûté un an de travail. Cette dissertation décèle déjà le genre d'écrit propre à son auteur. Une logique serrée, un classement d'idées très-clair, un langage froid, un style concis, bref, une érudition profonde, peu de paroles et beaucoup de faits. Ce n'était là qu'un travail d'élève pourtant, sans découvertes nouvelles, mais renfermant une exposition complète, comme l'exigeait la question, de tout ce que l'on savait alors sur la propagation des plantes et les amours des fleurs. Il est facile de s'apercevoir que ses relations avec MM. Denzinger et Gaëde, tous deux Allemands, avaient donné à l'esprit de Courtois une teinte germanique; ce qui, certes, en histoire naturelle, n'est pas à dédaigner, car on sait combien l'étude de la nature a fait de rapides progrès en Allemagne et quelle profondeur, mêlée d'une vaste érudition, distingue les écrits de cette partie de l'Europe. Ce n'est pas une chose neuve dans l'histoire des sciences en Belgique, de voir plusieurs de nos compatriotes professer pour les écrits allemands un amour particulier. Adrien Spiegel, né à Bruxelles en 1578, et qui mourut professeur d'anatomie et de chirurgie à Padoue, dédia ses *Isagoges in rem herbariam*, à la jeunesse allemande pour témoigner tout l'intérêt qu'il

portait à la marche des sciences naturelles en Allemagne, pays dont les habitans, disait-il, ont une aptitude particulière à l'étude des sciences naturelles. Liège, par son voisinage des provinces rhénanes et ses relations avec les différens états germaniques, favorisait encore cette tendance. La bibliothèque publique, contenant un grand nombre d'ouvrages de nos voisins, n'a pas peu contribué à donner aux jeunes gens sortis de notre faculté des sciences, un cachet particulier qui les rapproche de l'Allemagne par le fond et la forme des pensées. Courtois reçut vivement cette empreinte que nous retrouverons dans ses écrits ultérieurs.

A 19 ans, le 20 juin 1825, il fut reçu docteur en médecine avec la plus grande distinction. Il avait toujours conservé avec M. Lejeune des relations suivies où la botanique tenait, après la reconnaissance et l'amitié, le premier rang; son protecteur, à l'exemple de plusieurs savans de l'Allemagne, avait conçu l'idée de publier une flore du pays en plantes sèches, un herbier mis en fascicules; et en 1825, l'année même où Courtois devint docteur, il commença avec son jeune ami la publication de cet ouvrage, sous le nom de *Choix des plantes de la Belgique*. Chaque livraison fut composée de 50 plantes et l'ouvrage, qui a cessé de paraître en 1830, mit ainsi en circulation 1,000 plantes (20 livraisons) parfaitement classées et étiquetées, quelquefois décrites par les deux auteurs. Ce mode de publication nécessitait de fréquentes et de copieuses herborisations; il forçait le jeune docteur à visiter toutes les localités au moins de sa province. Ces visites pouvaient devenir utiles sous un autre point de vue: elles lui offraient l'occasion de rassembler tous les faits statistiques intéressans. M. Lejeune donna à Courtois l'idée de rendre plus utiles encore ses courses si variées et il l'engagea à s'occuper de la statistique de la province de Liège. Ce fut cette circonstance qui lui fit prendre pour sujet de

sa thèse, la *topographie physico-médicale de la province de Liège*. Il y examine successivement la position géographique, la constitution géologique et minéralogique, les marais et les fleuves, les eaux minérales, dont la liste est très-complète, les produits végétaux et animaux, la météorologie, la constitution physique et morale des habitans, l'hygiène, les maladies et les épidémies, la population et les hospices alors établis. Cette dissertation devenue rare mériterait d'être traduite en français et reproduite, car elle renferme une foule de faits curieux et peu connus.

Les renseignemens que Courtois avait rassemblés sur la statistique de la province de Liège, lui permirent de publier en 1828, son ouvrage en deux volumes sur cette matière. Les études de l'auteur devaient le porter de préférence vers la topographie, la géographie physique et en général vers l'histoire naturelle. Aussi prit-il la statistique dans le sens restreint du mot et nullement comme Say l'avait entendue; une foule d'éléments variables, ayant leur influence sur la situation sociale de l'homme, n'ont pas été examinés par lui, comme le nombre des crimes et délits, le mouvement de l'instruction publique, celui des consommations, etc. Mais tout ce qui tient aux productions du sol, toutes les parties où la connaissance des sciences naturelles est une nécessité, ont été traitées avec habileté et, on doit le dire, aucune province en Belgique ne possède un recueil plus complet et plus exact. Si l'auteur avait vécu plus longtemps, la seconde édition de cet ouvrage, à laquelle il travaillait sans relâche, comme nous l'ont prouvé les notes manuscrites que nous avons examinées, aurait rempli les lacunes qu'on avait signalées dans la première.

Après avoir obtenu le grade de docteur en médecine, Richard Courtois fut nommé, le 1<sup>er</sup> décembre 1825, sous-directeur du Jardin botanique de Liège, sous



le professorat et la direction de Gaëde. Cette fonction, créée pour lui, le mettait à même de se vouer exclusivement à son étude favorite, à ses chères plantes, les objets de ses plus anciennes affections. Son herbier s'augmentait considérablement, ses relations avec les botanistes régnicoles et étrangers devenaient de plus en plus fréquentes. Aussi dès 1827, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait encore que 21 ans, commença-t-il, de concert avec M. Lejeune, le *Compendium floræ Belgicæ*, dont le second volume parut en 1831 et le troisième en 1836, après la mort du jeune et infatigable naturaliste.

La botanique indigène a toujours compté dans notre pays de nombreux scrutateurs; le royaume étendu alors aux provinces de la Hollande, était exploré dans la partie septentrionale, par MM. Van Hall, Kops, Bergsma, etc., et dans la partie méridionale par MM. Roucel, Lejeune, Dumortier, Kickx, Tinant, Marchand, Krombach, M<sup>lle</sup> Libert, etc. Cependant les fruits de leurs investigations étaient épars dans plusieurs ouvrages, mémoire ou notes. MM. Lejeune et Courtois résolurent de tout réunir et de joindre à ces données les résultats de leurs propres recherches. Le royaume eut ainsi sa première flore un peu complète. La description des espèces y est souvent originale; les localités y sont indiquées avec soin, les synonymies revues aux sources mêmes; et, après tout, cet ouvrage mérite encore la préférence sur tous ceux que nous possédions déjà. Le nombre des espèces qui y sont décrites est de 1791, les cryptogames cellulaires comprises.

Les fonctions de sous-directeur du Jardin botanique que Courtois remplissait à cette époque, n'étaient que faiblement rétribuées. Il crut que son sort pouvait s'améliorer par l'exercice de la médecine, et ne prévoyant pas qu'il lui serait impossible de s'adonner à la fois aux études prolongées qu'exige la botanique et à celles

non moins ardues de l'art médical, il chercha à se créer une position indépendante, mais qui devait avoir de tristes suites pour sa santé, minée par un développement prématuré et par des travaux au-dessus de son âge. Le 25 septembre 1828, il épousa une jeune personne de Verviers, M<sup>lle</sup> Louise Caro. Cette union, loin de le mettre au-dessus des premiers besoins de la vie, le força à tourner ses vues vers une carrière plus lucrative que ne pouvait l'être une petite charge qui le mettait presque au niveau de jardinier en chef du Jardin botanique; ce fut alors que, pour se faire connaître comme médecin, il publia la traduction de deux mémoires allemands, l'un *sur la dysenterie* du docteur Friedereich, et l'autre *sur l'auscultation appliquée à la grossesse* du savant médecin M. Haus, de Wurzburg, dont le frère est aujourd'hui recteur de l'Université de Gand. Ces traductions attestent que la langue allemande lui était très-familière; dans les sciences naturelles, il est impossible d'atteindre à quelque profondeur sans son secours.

Richard Courtois était loin d'avoir goûté jusque-là les douceurs de la vie de famille. Éloigné dès l'âge de quatorze ans de ses parens, il avait, malgré les secours qu'il recevait de M. Lejeune, éprouvé plus d'une fois les angoisses de la pauvreté. Modèle de piété filiale et victime de l'amour qu'il portait aux auteurs de ses jours, il ne se serait jamais permis de leur adresser le moindre reproche. « Je ne reçois de la maison que les habillemens, disait-il, dans une de ses lettres à M. Lejeune, mais laissons cela : ils ont encore assez de peine sans moi; je m'estime heureux comme je suis et je peux dire que tous mes herbiers et mes autres collections sont le fruit absolu de mes épargnes..... J'aurai ma chambre et le déjeuner pour 20 fr. par mois et j'ai 35 fr. de ma bourse universitaire. Quant au souper, du pain et de la bière, je passe ainsi; je n'y attache pas grande

importance; mais je suis libre ! » Voilà ce qu'il pensait et faisait étant étudiant. Mais plus tard, toujours pauvre malgré sa science, avec cette grande liberté, ce rêve creux d'un jeune homme de quatorze ans, il ne pouvait aller bien en compagnie d'une jeune femme et des enfans qu'elle lui donnerait. Son logement au jardin botanique était des plus modestes pour ne pas dire moins, et son train de vie n'était guère propre à ne pas lui faire désirer un meilleur sort. C'était l'époque où la Belgique commençait à murmurer hautement contre l'injuste répartition des emplois publics, accordés presque exclusivement aux Hollandais. La Belgique, qui avait fourni naguères des professeurs de botanique justement célèbres aux universités de l'Italie et même à l'école la plus renommée de la Hollande, à Leyde, l'Athènes de la Batavie, comme l'appelait Meursius, la Belgique voyait à cette époque les six chaires de sciences naturelles alors existantes dans les universités du royaume, occupées par trois Allemands et trois Hollandais. L'excessive médiocrité du professeur de l'une des universités de la partie méridionale était devenue proverbiale. Cet état de choses devait naturellement apporter dans l'esprit de Courtois un mécontentement que malheureusement il ne sut ni déguiser, ni tourner de manière à ne pas lui donner l'apparence de l'ingratitude. A l'approche d'une révolution, les hommes se méfient les uns des autres et la froideur fait quelquefois place, dans ces temps d'exaltation, à des sentimens plus énergiques, mais aussi plus condamnables. C'est ce qui arriva entre Courtois et Gaëde à l'époque de la révolution. Après que Liège se fut ralliée au mouvement général de la Belgique, l'Université de cette ville fut, comme toutes les autres, morcelée par la suppression de la faculté de philosophie et de lettres. MM. Denzinger et Bronn, professeurs d'économie forestière, retournèrent en Allemagne, l'un immédiatement après les évé-

nemens , l'autre l'année suivante, et quoique la faculté des sciences fût conservée. L'arrêté du 16 décembre 1830 , qui opérait de si grands changemens , oubliée par une circonstance inexplicable , dans les nouvelles nominations , celle d'un professeur de sciences naturelles ; Courtois en conclut que Gaëde avait reçu par cela même sa démission , et plein de confiance dans ses sympathies pour la régénération politique de son pays, il courut demander à Bruxelles la place de son ancien professeur. Cette démarche malencontreuse indisposa vivement contre lui ce dernier , que le gouvernement provisoire avait réintégré dans ses droits peu de jours après l'arrêté dont nous avons parlé. Depuis ce moment, il n'y eut plus que des rapports légaux entre le directeur-professeur du jardin botanique et le sous-directeur. Ces malheureuses dissensions continuèrent jusqu'au 2 janvier 1834 , jour où mourut le professeur Gaëde, le dernier naturaliste allemand que la Belgique ait conservé dans l'enseignement supérieur. Alors les demandes pour le remplacer devenaient légitimes ; mais le gouvernement , qui se proposait d'organiser par une loi longtemps attendue les Universités de l'État, s'était interdit en quelque sorte des nominations nouvelles. Le collège des curateurs de l'Université, d'accord avec le gouvernement, partagea l'héritage de Gaëde, en plusieurs chaires, auxquelles on nomma provisoirement Courtois pour la botanique ; M. Carlier, remplacé plus tard par Schmerling , pour la zoologie ; Fohmann , pour l'anatomie comparée , et M. Davreux pour la minéralogie. Par une circonstance fatale, il est à remarquer qu'en moins de trois années deux de ces savans, tous jeunes et pleins d'espérance, ont été moissonnés par la mort. Depuis la révolution nous avons vu la tombe engloutir Vanderlinden, Kickx, Engelspach, Larivière, Gaëde, Courtois, Schmerling, Fohmann, Desvignes, Roucel, Bombeke, Van Hulthem, Mussche,

tous naturalistes , tous dignes de figurer noblement dans l'histoire des sciences de notre patrie. Un écrivain a récemment publié , dans un aperçu sur l'état actuel des sciences mathématiques chez les Belges , que les sciences naturelles présentaient chez nous un état plus prospère que les premières , parce qu'elles n'avaient pas eu à supporter depuis la révolution la défection qu'on a remarquée chez les physiciens et les mathématiciens. Nous avons eu à subir la plus pénible des défections , celle de la mort , et l'histoire naturelle , à aucune époque connue , n'a été dans notre pays plus souvent veuve de ses plus chers adeptes. Si les sciences naturelles ont l'apparence d'être plus cultivées , dans nos provinces que leurs sœurs , les sciences mathématiques , cela se doit , non au nombre plus grand d'hommes qui les cultivent , mais à l'activité plus féconde de la plupart d'entre eux.

Courtois ne put longtemps contribuer à répandre le goût de la botanique par l'enseignement. Lorsqu'il alla à Gand , le jour de l'exposition jubilaire de la société royale d'agriculture et de botanique , pour assister au jugement des concours ouverts à cette fête mémorable , il portait déjà dans sa trop frêle organisation le germe de la maladie qui devait nous l'enlever. La phthisie pulmonaire le consumait , et les leçons qu'il donnait avec beaucoup de soin n'étaient pas propres à calmer ses maux. Il ne discontinuait pas d'ailleurs de travailler sans relâche à l'avancement des sciences ; il commençait à recueillir même les fruits de ses travaux. L'Académie impériale des curieux de la nature , siégeant à Breslau , cette ancienne et célèbre institution de l'Allemagne , l'avait , en 1833 , admis au nombre de ses membres. On connaît le singulier mode de nomination de cette illustre institution. Chaque membre porte le nom d'une célébrité ancienne , dont les études et les sciences ont quelque analogie. Courtois y fut reçu

comme un Dodonée II , remplaçant à notre époque ce célèbre Malinois que Cuvier fait naître à tort en Frise , et qui , médecin de Maximilien II et de son fils Rodolphe II , alla mourir à Leyde , n'ayant pu , comme Courtois , enseigner la science des plantes que pendant très-peu de temps. Le botaniste verviétois publia , à ce sujet , une élégante dissertation , intitulée : *Commentarius in Remberti Dodonæi pemptades* , dans laquelle il établit une synonymie complète entre les noms que portaient les plantes au seizième siècle , tels qu'on les trouve dans les ouvrages de Dodonée et ceux que la nomenclature actuelle leur attribue. Il a joint à ce mémoire l'énumération des espèces indigènes et exotiques cultivées au jardin de l'infirmerie de la célèbre abbaye de Dillighem , en 1633 , d'après l'herbier du frère Bernard Wynhouts , herbier aujourd'hui en possession de M. Kickx. Ce travail est fort curieux pour l'histoire du commerce et de l'horticulture ancienne de notre pays , car il démontre , comme son auteur l'a fait remarquer , que la Belgique voyait cultiver à cette époque une foule de plantes très-rares , surtout de Curaçao , des Molluques , du Brésil , etc. Les pères de cette abbaye possédaient déjà l'ananas dans ce temps , quoique Dodonée ne parle pas de cette plante. Comme je trouve que ce fruit , le meilleur de tous , n'a été introduit en Angleterre qu'en 1690 , on voit , ainsi que je l'ai établi ailleurs pour les légumes et une foule de plantes , que très-probablement c'est encore une fois la Belgique qui a doté la Grande-Bretagne de cette production exquise.

Le 6 décembre 1834 , Courtois présenta à l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles un mémoire sur les tilleuls de l'Europe , qui lui valut le titre de membre correspondant de cette compagnie.

A la même époque , je dirais au même jour , M. Edouard Spach remit à Paris , aux directeurs des *Annales des*

*sciences naturelles* , un travail sur la même matière , et l'histoire de ce bel arbre , si abondamment cultivé dans les sites pittoresques de la province de Liège , n'en deviendra que plus difficile. L'un et l'autre de ces botanistes ont , comme on le pense bien , créé des espèces nouvelles. M. Host , premier médecin de l'empereur d'Autriche , décédé en avril 1834 , avait déjà précédé ces auteurs dans la détermination des espèces , confondues par Linné sous le nom de tilleul d'Europe. Cet arbre méritait sous tous les rapports une attention particulière. Courtois le regardait , d'après M. Decandolle , comme celui qui , en Europe , pouvait acquérir les plus grandes dimensions.

On cite cependant des pins sylvestres et des frênes (*Fraxinus excelsior*) de 150 pieds de hauteur , tandis que la plus longue branche du tilleul de Neustadt dans le Wurtemberg , dont on estime l'âge à 700 ou 800 ans , ne mesure que 106 pieds de longueur. Il est très-remarquable que les espèces nouvelles citées par Courtois ont toutes été trouvées dans la même avenue d'une petite ferme des environs de Verviers.

Ce mémoire sur les tilleuls fut le dernier de ses ouvrages ; il le fit paraître en 1835. Le 14 avril de cette année il expira à l'âge de vingt-neuf ans , après quatorze mois d'une maladie qui n'avait que trop décimé sa famille ; il laissa trois petites filles en bas âge ; et sa veuve , devenue aujourd'hui institutrice d'une des écoles fondées par la régence de Liège , propage les premiers élémens de l'instruction publique , à laquelle son époux était destiné à rendre de si grands services. J'ai fait placer son portrait parmi ceux des grands botanistes qui ont illustré notre pays , sur le diplôme de la société royale d'horticulture de Liège , entouré de ces tilleuls qu'il a si savamment décrits , et qui orneraient sa tombe , si , dans cette province comme à Gand , comme dans tous les jardins botaniques quelque peu remar-

quables de l'Europe , on se plaisait à rappeler à la reconnaissance publique le souvenir de ceux qui se sont voués avec succès aux progrès des sciences et au bonheur de l'humanité.

Courtois mourut donc avant l'époque où les Universités furent organisées par une loi nouvelle ; il ne put voir son sort s'améliorer , et même il éprouva quelques difficultés pour conserver sa place qui fut sur le point d'être supprimée , à cause d'une circonstance qui se rattache à des dissensions d'une politique anti-nationale à laquelle on soupçonnait même à tort qu'il avait prêté la main.

On conçoit que le malheur , qu'une longue maladie ne pouvaient guère donner à Courtois une grande aménité de caractère : d'ailleurs le sien était en quelque sorte moulé sur son genre d'études ; il était sec , comme une phrase spécifique de Linné , mais aussi comme elle , précis et juste , frappant d'aplomb et allant au cœur de la vertu s'il avait à la louer , du vice s'il devait le combattre. Ce genre de précision dans l'esprit , exprimée par une parole parfois un peu âpre , ne devait pas lui concilier l'amitié de tout le monde ; mais si le botaniste de Verviers n'eut pas ce bonheur , souvent peu désirable en lui-même , du moins il fut honoré de l'estime de tous ceux qui le connurent. Sa vie est peut-être semée de quelques traits , sur l'appréciation desquels on n'est pas précisément d'accord ; mais je dois à la vérité de déclarer ici que Courtois mettait l'amour filial au-dessus de tous les devoirs. Des banqueroutes et la révolution avaient détruit l'industrie de son père , qui expédiait ses draps en Hollande ; cette nombreuse famille souffrait d'une gêne continue. Richard seul venait à son secours , et à peine avait-il recueilli quelque récompense de ses travaux , que , sans s'inquiéter du lendemain pour lui-même , il allait de gaité de cœur donner à ses parens ce qu'il



avait reçu. Les dernières années de sa vie sont pleines d'actions touchantes et qui devraient à jamais fermer la bouche à ses détracteurs. Ce n'est pas sans doute le dehors qui doit nous donner l'estime de nos concitoyens, et si quelque chose est tout l'homme, ce ne doit être que le cœur, que l'âme, que la conscience enfin dont la moralité est celle des actions elles-mêmes.

Parmi les écrits importants qu'a laissés Courtois, nous ne devons pas passer sous silence sa *Bibliographie générale de botanique*, à laquelle il travailla plus de dix ans, et qui se compose aujourd'hui de près de 60 cahiers cartonnés, conservés par M. Fiess, bibliothécaire en chef de l'Université de Liège. Dierbach, Von Miltitz, Banks, Schweigger Seidel, etc., ont, il est vrai, en Allemagne et en Angleterre, publié des bibliothèques de botanique excellentes, mais, d'après ce que nous avons vu, Courtois, ayant profité de toutes ces sources, son ouvrage est infiniment plus complet. Les littératures belge et hollandaise, trop négligées par les étrangers, y sont admirablement traitées. C'est un vrai malheur pour la science que les personnes qui ont pris intérêt à la mémoire de Courtois et au progrès des sciences dans notre pays, n'aient pas fait publier jusqu'à présent un livre comme celui-ci qui intéresse l'Europe entière, et qui serait pour notre nation un titre des plus honorables. Depuis la mort de l'auteur, sans doute, une foule d'ouvrages ont paru, mais ce travail, complété par un homme habile, ne perdrait rien de son prix intrinsèque.

A dessein je n'ai point parlé dans cette notice de l'influence exercée par Courtois sur l'horticulture et l'industrie des jardins, industrie si particulière au peuple belge. C'est que je voulais présenter tout d'un trait l'utile impulsion que notre jeune naturaliste sut donner dans la province de Liège à cette branche si lucrative de commerce. Un homme d'un caractère de fer, d'un

esprit entreprenant et décidé, fatigué d'arracher des profondeurs de la terre la houille qu'elle cache dans ses entrailles, trouva un jour l'occasion d'échanger son pileus de mineur contre la serpette. Sous les auspices du conseiller M. Fresart, il apprend les premières règles de l'état du jardinage. En peu d'années il réalise quelques bénéfices et monte les premières serres modèles que Liège ait connues. Cet homme, sans savoir un mot de latin, retenait avec une précision remarquable cette nomenclature botanique si ardue qui fait le désespoir de plus d'un érudit; il n'avait pas lu comme Mussche, le type des jardiniers d'après le pompeux éloge de Van Hulthem, encore moins savait-il par cœur la *Philosophia botanica* de Linné. N'importe, M. Jacob-Makoy, car c'est de lui que je veux parler, créa l'établissement le plus vaste qui soit dans le pays et dans les états qui nous environnent, à l'exception de l'Angleterre, il devint le premier jardinier du continent. En peu d'années son commerce immense s'est étendu à la France et aux provinces rhénanes, à la Prusse, à l'Autriche, à toute l'Italie, à la Suisse, à la Russie, aux Amériques, etc. Sa carrière s'est liée à celle de Courtois, et l'existence de ce dernier s'était comme identifiée avec celle de M. Jacob-Makoy, le Cockerill de l'industrie horticole de la Belgique; tous deux ils résolurent, à l'instar de ce qui s'était passé en 1809 à Gand, lors de la création de la société dite de Botanique de cette ville, de populariser à Liège le goût des fleurs. Ils créèrent la société, modestement mais justement appelée d'horticulture, en 1830; Courtois avait trop de jugement pour joindre au titre de l'institution qu'il cherchait à fonder une dénomination fausse qui ne fût en harmonie ni avec l'occupation de ses membres, ni avec le respect qu'on doit à la science des Jussieu et des Linné; il savait bien qu'en réalité c'est uniquement de la culture d'agrément et non de la

science des plantes qu'on s'occupe dans ces sociétés , et le règlement constitutif qu'il rédigea, qu'il fit adopter par la commission d'installation et approuver par l'autorité, est une preuve de sa manière de voir à ce sujet. Il fut nommé secrétaire de cette société , et ce fut lui qui rédigea les procès-verbaux des expositions et les notes qui parfois terminent les catalogues de ces exhibitions. La présidence était occupée par M. Gaëde. Cette institution répandit bientôt le goût paisible de la culture , et une foule d'établissements horticoles surgirent de toutes parts à Liège et dans ses environs. Au milieu d'eux primait toujours celui de M. Jacob-Makoy, que le roi S. M. Léopold visita à son premier voyage à Liège , et qu'il revit depuis à chacun de ses passages par cette ville avec un nouveau plaisir. Cette visite avait donné à Courtois un vif désir de voir Claremont , les jardins et les serres de l'Angleterre , et grâce à la libéralité (de M. Jacob-Makoy , il se rendit dans ce pays avec lui , au commencement de juin de l'année 1833 et il consigna dans le *Magasin d'horticulture* , les observations qu'il fit dans ce voyage extrêmement fructueux pour son herbier , puisqu'il y recueillit un nombre considérable de plantes rares. De plus , il remarqua les différens modes de culture et il se rendit par les judicieux aperçus qu'ils firent naître en lui aussi utile aux Anglais eux-mêmes qu'aux Belges. Ses remarques sur la mauvaise manière de tailler les pommiers et les poiriers en Angleterre furent promptement traduites en anglais , dans la Grande-Bretagne et aux Etat-Unis. J'ai publié ailleurs que Courtois était plus connu en Amérique que dans son pays ; et qu'un bon nombre de ses précieux articles ou mémoires avaient mérité l'honneur de la traduction dans le *Nouveau-Monde* , c'est ici l'occasion de dire que son *Mémoire sur la géographie botanique* est connu dans tous les pays où le goût des cultures savantes a pénétré.

En rendant compte de son voyage, il eut l'occasion de parler des établissemens d'industrie horticole qu'il avait visités en Angleterre. Le jardinier de l'un d'entre eux, dont il n'avait pas cru devoir louer les méthodes, se vengea de cet oubli par un article fort injuste publié à Londres et à Paris et dirigé surtout contre les cultures du jardin botanique de l'Université de Liège. Courtois y répondit par deux pages, qui contiennent l'état du jardin à cette époque, et qui seront utilement consultées pour l'histoire de nos jardins publics.

Richard Courtois était correspondant de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, membre de l'académie impériale Leopoldino-Caroline des curieux de la nature, de la société royale de botanique et d'agriculture de Gand, de la société d'horticulture d'Anvers, de flore de Bruxelles et secrétaire de la société d'horticulture de Liège.

Mourir à vingt-neuf ans, à un âge où tant d'hommes n'ont rien légué encore à l'admiration de la postérité, et avoir publié à cet âge onze ouvrages beaux et utiles; vivre pendant vingt-neuf ans dans l'infortune et lutter sans cesse contre des obstacles qui détruisent l'avenir, et ne jamais se laisser abattre et redoubler toujours de courage et de patience; voir autour de soi les places et les honneurs donnés aux hommes inactifs qui nommant leur silence de la modestie, paraîtront aux autres d'autant plus savans qu'ils auront moins dit; et pour des travaux sans relâche, ne trouver de récompense nulle part... aimer les autres pour tant et ne pas en être aimé.... ! Telle fut la carrière de Courtois. Puisse le récit de sa vie rendre plus circonspects et plus justes ceux qui, par leur position ou leur influence, décident du sort des hommes capables d'honorer leur époque et leur pays ! Ces leçons ne devraient jamais être stériles.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES DE RICHARD-JOSEPH COURTOIS.

1822. *Richardi Courtois, Ververiensis, Responsio ad quæstionem botanicam ab ordine matheseos et philosophiæ naturalis in academia Gandavensi, anno 1821, propositam : Queritur concinna expositio eorum, quæ de organorum propagationi interven-tium phanerogamicarum ortu, situ, fabricâ et functione innotuerunt.* Pag. 113 in-4°. *Annales academiæ Gandavensis, anni 1821-22.*
1825. *Conspectus topographiæ physico-medicæ provinciæ Leodiensis quem publico examini submittit die 20 men. junii 1825, auctor Richard Courtois.* In-4°, pag. 35. Typis D. Stas et Kersten.
1827. *Compendium floræ Belgicæ conjunctis studiis ediderunt A. L. S. Lejeune et R. Courtois.* Tom. 1, 1827, p. 264, in parv. oct. — Tomus 2, 1831, 320 p. — Tomus 3, 1836, post obitum Courtoisii, p. 423. — Tom. 1 et 2 Leodii, apud Collardin. — Tom. 3, Verviæ, apud Remacle.
1828. *Recherches sur la statistique physique, agricole et médicale de la province de Liège, par R. Courtois;* 2 vol. in-8°. Verviers, Ch. Beaufays.
- Nota.* Au 2<sup>m</sup>e volume, après la page 281, s'ajoutent 14 tableaux non numérotés et un supplément de 23 pages avec une pagination particulière.
- M. Lavalleye de Liège possède l'exemplaire de l'auteur avec une foule d'annotations et de corrections, surtout au premier volume, destinées à une seconde édition.
1829. *Mémoire sur la population des villes de la province de Liège, par R. Courtois.* Seize pages in-8°.
- Nota.* Ce mémoire est sans nom d'imprimeur. Je crois que c'est la collection des 14 tableaux ajoutés aux deux volumes de la Statistique, tirés à part.
1828. *Mémoire sur la dyssenterie, par le professeur Friedereich de Wurzbourg, traduit de l'allemand d'après la 2<sup>m</sup>e édition, par Courtois.* Liège, in-8°.

1828. *Mémoire sur l'auscultation appliquée à la grossesse*, par G.-S. Haus, D. M. à Wurzburg, traduit de l'allemand, par R. Courtois. Liège, in-8°.

1830. *Catalogues et procès-verbaux de la société d'horticulture de Liège*, continués jusqu'en 1834.

1832. *Magasin d'horticulture*, par R. Courtois. Un volume ou 12 livraisons in-8°. Liège, Collardin, 1832-33.

*Nota.* La première livraison du second volume (1-2) a paru en 1834.

1833. *Commentarius in Remberti Dodonæi pemptades*; in-4°, 80 pages.

*Acta Acad. Cæs. Leop. Car. nat. curios.*, vol. XVII, p. 4.

*Nota.* Des pages 65 à 80 est le second commentaire.

1834. *Lettre au directeur du Journal d'horticulture de Paris.*

*Journal de l'académie d'horticulture de Paris*, tom. 2, nov. 1834, pag. 97-98.

*Nota.* C'est une réponse intéressante pour l'histoire de l'horticulture en Belgique, à une attaque fort injuste d'un jardinier de Londres.

1835. *Mémoire sur les tilleuls d'Europe*. In-4°, 18 pag. et 4 planch. Bruxelles, chez M. Hayez.

Tom. IX des *Mémoires de l'académie royale des sciences de Bruxelles*.

#### MANUSCRITS.

1. *Bibliotheca botanica, auctore Rich. Courtois. Circiter fasciculi LX.*

2. *Tableaux d'organographie végétale*. In-fol. plano. Notice présentée à l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles (séance du 2 décembre 1837), par M. Ch. Morren, professeur ordinaire à l'Université de Liège.

(Extrait de l'*Annuaire de l'Académie pour 1838*).

**1835. DELHAISE** (*Nicolas-Joseph*), professeur de violon et compositeur, naquit à Huy, ville du pays de Liège, en 1770. Sa profession fut d'abord celle de tailleur de pierres; mais le goût de la musique se développa en lui avec tant de force, qu'il prit la résolution de se livrer à sa vocation, et de renoncer à son premier état. Le violon était l'instrument qu'il avait choisi; d'abord il n'eut d'autre ressource pour vivre que de jouer des contredanses; mais il mit tant de persévérance dans ses études, qu'il parvint à acquérir un talent fort agréable, et qu'il devint le maître à la mode dans la ville de Huy et dans les environs.

Doué d'une rare intelligence, il apprit seul et par la lecture de quelques traités de musique les élémens de l'harmonie, et parvint à écrire avec assez de correction quelques compositions qu'il a publiées à Liège et à Bruxelles. Delhaise est mort à Huy en 1835. Les ouvrages de sa composition qui ont été publiés sont :

1° *Contredanses pour clarinette et violon, liv. I.* Bruxelles, Plouvier.

2° *Quadrille en quatuor pour deux violons, alto et basse; ibidem*, et Paris, Richault.

3° *Duos très-faciles et progressifs pour deux violons.* Bruxelles, Plouvier.

4° *Etudes faciles pour violon, avec basse; ibid.*

Delhaise a laissé un fils, qui est imprimeur à Huy, et qui possède un talent assez distingué sur la flûte. Il est maintenant directeur de musique d'une société d'harmonie dans sa ville natale. On a publié sous son nom:

1° *Thème varié pour la flûte avec orchestre.* Bruxelles, Plouvier.

2° *Airs variés pour la flûte seule.* Liv. I; ibid.

3° *Douze walses pour le même instrument; ibid.*

**1835. NICOLAÏ** (*Pierre-Thomas*), premier président de la cour d'appel de Liège, naquit à Aubel,

bourg de l'ancien duché de Limbourg , le 8 octobre 1763.

Son père , échevin de la justice seigneuriale, sous le régime autrichien , et plus tard , sous le régime français , juge-de-paix d'Aubel jusqu'à sa mort , avait été un magistrat intègre , un homme capable de diriger les fortes études de son fils et de lui donner tous les exemples.

Pierre-Thomas Nicolai , après ses cours d'études à Herve , à Liège et à Rheims en France , se fixa au siège du conseil souverain du duché de Limbourg , où il se consacra à la défense de la justice. Il attira bientôt sur lui l'attention du gouvernement du pays qui le nomma juge à la cour féodale.

Le gouvernement français , établi dans ces contrées , l'appela aux fonctions de juge au tribunal de Limbourg , ensuite aux mêmes fonctions au tribunal civil du département de l'Ourthe à Liège.

A l'organisation de l'école centrale de ce département , il obtint au concours la chaire de législation qu'il occupa jusqu'à sa nomination au tribunal d'appel.

Sous l'empire , conseiller ; puis , en 1808 , président à la cour d'appel , il conserva le même rang à l'organisation de la cour impériale.

La mort de M. le 1<sup>er</sup> président Dandrimont , en 1822 , laissait vide , dans ce corps , un siège , jusque-là dignement occupé , et d'autant plus difficile à remplir , que M. Dandrimont emportait les regrets universels , justement mérités par l'accomplissement de tous les devoirs du véritable magistrat. La compagnie qui le pleurait , rendit alors , au mérite de M. Nicolai , le plus bel hommage , en adressant au chef de l'état , l'expression du vœu , généralement formé de voir M. Nicolai nommé à ces éminentes fonctions.

Cette promotion , si dignement , si honorablement provoquée , eut lieu en janvier 1823.



Désormais tous les instans de sa vie furent consacrés à justifier cette haute marque de la confiance du souverain et de l'estime de ses collègues. Il imprima au cours de la justice un mouvement régulier, calme, facile et prompt.

Aussi les absences forcées de M. Nicolaï étaient toujours une cause de regrets à la cour et au barreau. Ces absences de son siège magistral furent commandées d'abord par les travaux législatifs de la commission de révision des codes qui siégeait dans la capitale, commission dont il était l'un des membres le plus actifs, le plus éclairés, et qui dut beaucoup à son zèle et à ses lumières; ensuite par le mandat de député aux états généraux du royaume des Pays-Bas, mandat qui lui fut confié deux fois en 1820 et en 1823 par la province de Liège.

L'assemblée des états-généraux ne tarda pas à apprécier les talens et les profondes connaissances de cet homme supérieur. Elle lui décerna, à deux sessions successives, l'honneur de la présidence, hommage flatteur, rendu à son mérite, à l'indépendance de son caractère, à la sagesse de ses opinions.

Le gouvernement auquel tant de titres recommandaient M. Nicolaï, le décora en 1816 de la croix de l'ordre du Lion Belgique, et, en 1823, du cordon de commandeur du même ordre. A la fin de la session de la 2<sup>e</sup> chambre en 1824, le roi le nomma membre de la première chambre des états-généraux; nouveau témoignage de l'indépendance dont M. Nicolaï avait donné la preuve à ses concitoyens et dont il eût sans doute obtenu cette fois encore la récompense par une réélection à la représentation nationale.

En 1832 l'organisation définitive de l'ordre judiciaire, si longtemps promise, fut l'occasion pour le nouveau gouvernement de la Belgique de sanctionner par une nomination à vie les titres si souvent re-

connus, si bien justifiés de M. Nicolaï, à la dignité de premier président de la cour. Il reçut du roi des Belges, en 1835, la décoration de l'ordre de Léopold.

Comme magistrat, comme chef de la cour, exemple constant d'impartialité, d'application, d'assiduité, de fermeté bienveillante et d'égale cordialité, on le vit sans cesse tempérer la sévérité de ses importantes fonctions, l'autorité du savoir et de l'expérience par la simplicité, par la bonté, par une facilité souvent gaie, toujours spirituelle, par l'art, qu'il possédait au plus haut degré, d'obtenir de la conviction seule, ce que d'autres seraient souvent forcés d'exiger du devoir.

Sa vie entière le prouve, il préféra l'avantage d'être utile à l'honneur d'être grand. Tout entier aux obligations, aux travaux, aux études de ses fonctions diverses, homme de bien avant tout, il a dû à son profond et modeste savoir, à son impartialité, à la simplicité, à la douceur, à l'aménité de ses mœurs, à la modération de ses opinions, à la sagesse de son libéralisme, à sa constante indépendance au milieu des partis, à son inaltérable amour du travail, de la justice et de la vérité, à ses talens, à ses vertus, au mérite seul enfin, cette estime générale des gouvernemens, de ses collègues, des membres du barreau et de ses concitoyens.

M. Nicolaï, à l'âge de 72 ans, termina sa vie, après avoir subi avec une résignation exemplaire, l'amputation d'une jambe; il vécut encore quelques jours après cette douloureuse opération.

1836. SCHMERLING (*Philippe-Charles*), naturaliste, à Liège.

Le hasard est, on l'a dit cent fois, le père des plus grandes découvertes, mais il n'a d'influence heureuse que lorsqu'il est lui-même fécondé par le talent ou par le génie; c'est une vérité que prouverait au besoin l'histoire entière des progrès de l'esprit humain. La vie,

dont nous allons tracer une rapide esquisse , ne fera que confirmer la justesse de cette réflexion générale. Un spirituel auteur de notre pays a dit un jour que « quelque obligation qu'on ait au hasard, on rougit d'en convenir » et que « c'est de tous les bienfaiteurs, celui qui fait le plus d'ingrats. » Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que la modestie , au moins chez les savans, qui font de la recherche de la vérité le but constant de leurs efforts, est parfois plus juste et plus reconnaissante. Celui dont nous nous proposons de rappeler les travaux et la réputation , se plaisait à redire qu'il devait tout au concours fortuit des événemens. Il reconnaissait avec ingénuité que ce concours était la cause première de ses succès ; il savait à quelles faibles circonstances remonte souvent l'origine de vérités précieuses entrées aujourd'hui dans le domaine de la science. Il avait, chose moins commune , que , sans un bonheur inattendu , sa vie se serait écoulée modeste et ignorée de tous, ne laissant après elle que le souvenir , hélas ! bien fugitif qui suit la mort des gens de bien. Il se rangeait lui-même au nombre de ces hommes qu'une éducation ordinaire ne destine point à une carrière glorieuse dont la renommée se propage au loin et qui attire les regards du monde savant. Aussi cette appréciation de ce qui pouvait lui manquer en connaissances, ne l'a-t-elle pas fait rougir de commencer à tout âge l'étude de plusieurs sciences ; il est mort savant et écolier à la fois , recevant des lumières d'autrui et propageant les sciences , reconnaissant aux autres plus de savoir qu'il n'en avait, en faisant aimer et respecter celui que dans sa spécialité il prodiguait en retour , se montrant ainsi le modèle de cette philosophie toujours modeste et toujours vraie qui reconnaît le mérite dans autrui et qui trouve dans la culture des sciences , non pas la satisfaction d'un vain amour-propre , mais ce contentement intérieur, intime , qui naît de l'amour et de la possession de la vérité.

N'ayant jamais espéré pour lui-même cette brillante illustration qui s'attache au nom des savans distingués, il ne s'étonnait pas que le génie de la science ne fût venu le visiter que très-tard. Il avait accompli sa quarante-deuxième année avant de songer à fournir sa quote-part aux archives des sciences naturelles ; jusque-là sa vie n'offre aucun trait digne de figurer dans l'histoire de ces sciences. C'est une vie toute bourgeoise, toute paisible, toute ordinaire que nous n'allons retracer en peu de mots que pour être fidèle à la vérité.

Philippe-Charles Schmerling naquit à Delft, en Hollande, le 24 février 1791, d'une famille originaire de Vienne en Autriche, et qui avait embrassé la religion réformée. Son père, qui était médecin, destina son fils, à la même carrière. Celui-ci fit ses premières études à Delft. Au sortir du collège, il se rendit à Leyde, où il ne séjourna que pendant deux ans. De là il partit pour La Haye, où il fut confié à la direction du fameux docteur De Riemer, homme savant et singulier, qui avait employé une partie de sa fortune à construire un grand cabinet de pièces anatomiques, parfaitement exécutées, conservées et disposées avec cette recherche luxueuse que l'on sait être le caractère distinctif des musées hollandais. Il était difficile dans ce pays de faire un cabinet de ce genre qui méritât quelque attention auprès des riches collections de Bleuland, de Camper, de Vrolick et des musées colossaux de Leyde. De Riemer se distingua pourtant par une circonstance fort curieuse : c'est qu'il ne laissait jamais tomber la lumière du jour sur ses préparations ; son musée était une chambre obscure dans toute la rigueur du mot ; le soleil ne pouvait y faire pénétrer un seul de ses rayons. Aussi, quand il s'agissait de visiter cette collection, fallait-il l'éclairer aux bongies. On ne s'y rendait donc que le soir, après avoir sollicité de son heureux possesseur l'honneur insigne de jeter un regard sur ces ri-

chesses scientifiques, et si l'on n'était pas porteur de l'un de ces grands noms qui accompagnent plus souvent la fortune que le mérite; si l'on n'avait pour toute recommandation que la science et le désir d'en acquérir davantage, on était éconduit avec une sorte de morgue qui, heureusement, je le sais, ne saurait être reprochée à tous les savans de la Hollande.

Il est probable que travaillant avec De Riemer, Schmerling a puisé l'amour des collections dans le goût favori de ce dernier. On peut avoir ce désir de rassembler les choses curieuses, sans être un malhonnête homme, du moins nous nous donnons la liberté grande de le penser, contrairement à l'avis de certaine touriste qui est venue dernièrement d'Albion en Belgique, pour représenter ensuite un de nos grands collectionneurs de Bruxelles comme un nouveau Schindermannes, tourmenté de la rage d'acquérir; ce sont les termes de sa charitable comparaison. Quelques personnes sont beaucoup plus à plaindre sans doute, ce sont celles qui, pillant l'esprit des autres, ne s'avisent pas même d'acquérir le bon sens. Il n'y a pas en Hollande de ville un peu remarquable qui ne possède ainsi de précieuses collections, soit publiques, soit particulières. Cette contrée faisait alors partie de l'empire français, et ce fut l'année même où Schmerling étudiait chez De Riemer que Cuvier fut chargé de faire son voyage dans les provinces bataves. Je possède une lettre autographe de ce célèbre naturaliste, en date du 11 juin 1811, où il exprime son admiration pour ce goût de tout réunir. « Je vois ici, dit-il, un pays superbe qu'on détruit à plaisir. Ces gens-ci avec leur esprit d'économie ont accumulé des collections immenses de toutes choses. Les jardins, les cabinets, les bibliothèques, tout y est riche... Les pauvres savans attendent tout de nous, mais nous avons bien peur que ce qu'on nous laissera faire ne se réduise à bien peu de chose. » Ce

goût de l'arrangement méthodique , Schmerling l'importa plus tard dans sa ville d'adoption , où sa galerie d'ossemens fossiles est encore la collection la plus remarquable de tout l'ancien pays de Liège.

Schmerling fut reçu officier de santé à La Haye vers 1812, et à la fin de 1813 , lors de la formation de l'armée des Pays-Bas , il y entra comme médecin militaire. Il fut envoyé en garnison à Venloo. En 1816, il donna sa démission de cette charge et pratiqua la médecine civile dans cette petite ville du Limbourg. En 1821 , il y épousa une dame d'une noble extraction , M<sup>lle</sup> Sara-Henriette-Caroline De Douglas, de la branche de l'ancienne famille écossaise de ce nom , fixée depuis longtemps en Hollande. A la fin de la même année, il vint s'établir à Liège , dont l'Université jouissait déjà d'une belle réputation. Schmerling voulut avoir le diplôme de docteur en médecine ; il se mit à l'étude , et le 6 septembre 1825 , il obtint le titre qu'il ambitionnait. Il exerça la profession de médecin à Liège jusqu'à sa mort. Son origine allemande , sa naissance hollandaise et son alliance avec une famille anglaise devaient naturellement le porter vers la littérature étrangère ; aussi fut-il l'un des médecins qui en Belgique résistèrent le plus avec ceux des Flandres , à l'envahissement des doctrines de Broussais , poussées à l'excès par de maladroits adeptes. Tandis que, dans leur exaltation, ceux-ci proscrivaient la pharmacie tout entière , qu'on devait, disaient-ils, expulser à coups de balais, Schmerling , qui n'était pas, comme il l'avouait lui-même, un praticien à l'eau gommée , ne cessait d'employer les moyens curatifs que des siècles d'expérience avaient reconnus comme efficaces, et sa réputation de médecin n'en souffrit pas ; sa clientèle devint bientôt fort nombreuse : c'est qu'en tout temps la meilleure médecine est celle qui guérit. Ce fait ne doit pas être perdu pour l'histoire de cet homme remarquable , parce que la

pratique de la médecine fut la cause occasionnelle de sa plus grande découverte , et lui donna mille occasions de prouver la bienveillance généreuse de ses affections. Il donnait ses soins gratuitement à une foule de malheureux auxquels il faisait distribuer les remèdes nécessaires , ne comptant que sur les bénédictions que tant de générosité devait lui attirer. Il était aimé du pauvre comme un père !

C'est à sa manière de voir en médecine que nous devons l'opuscule intéressant qui porte pour titre : *Quelques observations sur la teinture de colchique* ( Liège , 1832). Il avait constaté les puissans effets de cette préparation dans les affections rhumatismales et goutteuses. Ce petit écrit, où Schmerling donne l'histoire littéraire et médicale du colchique , prouve une grande érudition et beaucoup de sagacité. La seconde partie renferme une foule d'observations neuves ; elles ont grandement contribué à attirer l'attention des praticiens sur un moyen héroïque dans les circonstances indiquées par le médecin de Liège. J'ai fait remarquer ailleurs que « si une science plus attrayante et plus générale , puisqu'elle mène aux études philosophiques de l'ordre le plus élevé , n'avait absorbé tous ses momens de loisir , la science médicale aurait dû sans doute à un homme aussi laborieux un grand nombre de travaux utiles. »

Mais abandonnons la médecine , l'homme bienfaisant, l'ami des infortunés pour parler spécialement du naturaliste , de l'auteur d'une des plus belles découvertes dont la Belgique puisse s'enorgueillir. J'ai déjà fait pressentir que le hasard ici jouera le premier rôle. Rien n'est plus instructif que d'étudier dans la vie des hommes utiles , les moyens qu'ils ont employés pour faire éclore des plus petites circonstances les plus grands résultats. Outre l'intérêt historique que la relation des découvertes nous offre en elle-même, cette

appréciation des causes exerce son influence sur l'observateur lui-même ; elle le rend plus apte , en développant son attention , à produire des choses utiles quand des occasions favorables se présentent.

Schmerling comptait, comme nous l'avons vu, parmi ses malades bon nombre de pauvres. Un acte de sa bienfaisance ordinaire le détermina à consacrer désormais son activité et son talent à l'étude du globe que nous habitons. Les bouleversemens que la terre a dû subir, les cataclysmes qui en ont élevé les montagnes, la distribution et la destruction des races nombreuses d'animaux et surtout l'intéressante, mais si obscure question de la création de l'espèce humaine, tels sont les épisodes dont il va s'occuper et qui se rattachent autant à l'histoire passée, aux époques les plus anciennes, qu'aux destinées de notre globe terrestre. Un pauvre ouvrier des carrières de Chockier, village à deux lieues et demie de Liège, était malade. Schmerling se transporta dans sa cabane ; surpris de voir les enfans de cet homme jouer avec des os dont les dimensions et les formes lui paraissaient extraordinaires, il interroge le malade, qui lui apprend que la carrière mettait à découvert un nombre considérable de ces os ; le pauvre homme ne trouvait à cela rien de remarquable ; c'était, disait-il, un ancien cimetière de la commune. Mais son docteur lui promit tous les soins, s'il se donnait la peine de conserver tous les ossemens qu'il découvrirait avec ses compagnons. En attendant, Schmerling emporta ceux qu'il avait trouvés dans la cabane et aux environs de la carrière. Peu d'heures lui suffirent pour y reconnaître des ossemens fossiles du plus haut intérêt. Ce premier fait se passa au mois de septembre 1829. Schmerling n'eut, dès ce moment, plus un jour de repos. Il avait découvert à Chockier la première grotte ou plutôt la première excavation à ossemens qui fut connue en Belgique. Ses courses se



multiplièrent , et en moins de quatre ans il signala plus de quarante grottes semblables dans les seules provinces de Liège et de Luxembourg. Cette découverte était d'autant plus digne d'attention , que de jeunes et ardents géognostes avaient fait connaître la constitution géologique de la première de ces provinces, ses richesses minéralogiques et les débris d'animaux fossiles qu'on y découvre, sans qu'aucun eût même soupçonné l'existence de ces énormes cavités, vraies catacombes du monde ante-diluvien. Schmerling ne négligea rien pour recueillir tous les fruits de sa mémorable trouvaille. Soins , travaux , études , argent , il mettait tout en œuvre pour amasser les richesses paléontologiques de ces cavités souterraines; il affrontait mille dangers pour pénétrer le premier dans ces routes tortueuses et sombres ; sa patience ne se fatiguait jamais ; son fidèle domestique le suivait partout, si bien instruit par son maître à reconnaître les gîtes des ossements, qu'il savait dire à point nommé si les travaux devaient être couronnés de succès ou demeurer stériles ; il reconnaissait les os et les raccommoait avec beaucoup d'art, quand ils étaient brisés. Schmerling dépensa à ses recherches d'énormes sommes , dont le chiffre peut être porté à 20,000 ou 30,000 francs.

Ce qu'il y a de non moins remarquable , c'est que jusqu'alors , il n'avait pas fait d'étude spéciale de la géologie ni de l'anatomie comparée. Mais rien ne le rebutait. A trente-neuf ans , il apprend à connaître la structure des animaux. Liège ne possédait pas alors un bien grand nombre de squelettes, il s'en faut de beaucoup ; mais si les objets y manquaient, il y avait un homme qui pouvait remplir bien des lacunes par sa vaste science ; je veux parler de Fohmann , notre immortel anatomiste. Schmerling le pria de lui donner des leçons d'anatomie comparée, et le professeur aimait trop les sciences et ceux qui les cultivent avec

amour pour se refuser à ses désirs. Pour bien connaître les fossiles , il fallait les comparer aux os d'animaux vivans , et bien que les points de comparaison fussent fort peu nombreux , ils parvinrent ensemble à déterminer tous les os anciens de ces cavernes. Il faut soi-même avoir tenté de résoudre de tels problèmes pour savoir combien la solution en est difficile quand on manque des objets les plus nécessaires pour y parvenir. Cuvier avait à sa disposition les prodigieuses collections de Paris ; Buckland avait celles de l'Angleterre ; Goldfuss le musée de Bonn ; mais ici , au milieu d'une pénurie déplorable , il fallait classer les ossemens et reconstruire des animaux de race éteinte par la seule puissance de l'analogie , en s'aidant des planches publiées par les auteurs. Il y a peu d'exemples d'un si grand succès obtenu avec si peu de moyens.

Schmerling partagea ses travaux en trois ordres : l'étude des cavernes elles-mêmes , celle des animaux et celle des ossemens humains qu'il eut le bonheur de rencontrer. Ces objets intéressent trop notre curiosité , pour négliger de dire en peu de mots ce qu'il en pensait.

Les cavernes s'annoncent au-dehors par des trous ordinairement surbaissés , irréguliers et sans caractère bien fixe. On dirait des trous peu profonds. Aussi le peuple nomme-t-il ces cavités des *Trous de Sottais*. Les Sottais étaient de petits hommes , des nains ou des pygmées fort adroits , restaurant les objets brisés qu'on déposait à l'entrée de leurs grottes ; on devait y joindre quelques victuailles. Il arriva un jour qu'au Fond-de-Forêt , à trois lieues de Liège , on mit au devant de la caverne un pain dont on avait ôté la mie ; les Sottais , indignés de cette conduite , dit Schmerling , quittèrent leur demeure et se retirèrent dans un autre pays. On voit que notre naturaliste ne dédaignait pas ces contes populaires qui révèlent si souvent un fond de vérité ,

mais dans sa prudence il n'avait garde de tirer de celui-ci aucune conséquence, scientifique. L'histoire des cavernes devait se révéler à lui par l'examen de leur mode de construction. Remarquons qu'il découvrait lui-même ces cavités et qu'il les étudiait à l'état vierge, avant que des mains téméraires et inhabiles vinssent en détruire les beautés. Il ne pensait pas que les eaux ou les gaz eussent creusé ces souterrains, mais observant qu'ils se trouvent dans les couches relevées du calcaire intermédiaire, il voyait dans le repli de ces couches la cause du creusement. Loin de ces replis point de cavernes. Les couches se sont relevées, redressées et les vides résultant de ces redressements, résultant eux-mêmes des cataclysmes terribles qui ont soulevé les montagnes, sont aujourd'hui ce que nous nommons des grottes. Beaucoup de géologues avaient pensé qu'elles étaient dues à des courans d'eaux acides qui avaient rongé les montagnes. Notre paléontologiste croyait aussi que lorsque ces soulèvemens avaient eu lieu, les couches avaient déjà une dureté comparable à celle qu'elles nous offrent aujourd'hui. La terre où sont ensevelis les os, a été amenée, charriée par les eaux diluviennes avec tout ce qu'elle contient; aussi les os sont-ils pêle-mêle et souvent arrondis. Buckland avait soutenu que les hyènes avaient vécu dans ces cavités et qu'elles s'y entredévoraient quand elles ne trouvaient pas d'autre proie que leur propre espèce. Schmerling voit dans les érosions des os, non pas l'effet des dents, mais le résultat de maladies rachitiques auxquelles ces animaux auraient été sujets; il n'a point, du reste, trouvé dans ces grottes de coprolithes ou *fèces* fossiles de ces races carnassières. Il nous expliquait un jour ce que nous avons vainement cherché dans son ouvrage, comment il comprenait pourquoi certaines grottes manquaient d'ossemens, et comment d'autres en étaient remplies. Il avait remarqué que

celles de la première catégorie avaient une direction commune ou des ouvertures dirigées du même côté, tandis que celles de l'autre avaient aussi entre elles une similitude analogue. Cela venait donc des courans d'eaux, charriant les os et les boues ossifères qui dans une direction donnée, étaient entrées dans les ouvertures creusées longtemps auparavant par les bouleversemens des couches.

Relativement aux animaux eux-mêmes, les recherches de Schmerling ont encore été des plus utiles. La célèbre caverne de Kirkdall, examinée par M. Buckland, n'avait offert que vingt-et-une espèces; les grottes du midi de la France seulement trente-deux. Or, dans les provinces de Liège et de Luxembourg, on en a signalé plus de soixante. Ce beau résultat provient surtout de ce que les petits os ont été étudiés comme les grands. Ainsi, on y a trouvé des restes de chauve-souris, de hérisson, de musaraignes, de taupe, d'une nouvelle espèce d'ours nommée par l'auteur *Ours gigantesque*, d'autres restes de l'*Ours des cavernes* (*Ursus spelæus*), de l'ours ancien (*Ursus priscus*), un squelette presque complet d'une nouvelle espèce nommée *Ours liégeois* (*Ursus leodiensis*) et des ossemens de deux autres plus petites, de blaireau, de glouton, de martres, de putois, de belette, d'un putois de race inconnue, de chien, de loup, de renard, d'hyène, de *felis antiqua*, d'une nouvelle espèce : *felis engiholiensis*, d'une autre aussi nouvelle : *cattus minuta*, et du *cattus magna*; les débris de castor, de lièvre, de lapin, d'éléphant, de cochon, de sanglier, de rhinocéros, de cheval, de cerf gigantesque, d'une nouvelle espèce de cerf, du cerf commun, de trois espèces de rennes, du chevreuil, d'une espèce d'antilope, d'une espèce voisine de la chèvre, d'un mouton et de trois espèces de bœufs; d'un oiseau de proie, de deux espèces de passereaux, de corbeau, de deux gallinacées, de deux palmipèdes, d'un serpent et

de plusieurs poissons. On remarquera dans cette énumération très-peu d'espèces éteintes; aussi le travail de notre paléontologiste l'a-t-il conduit à émettre cette grande idée que, lors du dernier cataclysme, le règne animal était formé comme aujourd'hui. C'est en cela que son système est extrêmement curieux, parce qu'il se rallie ainsi aux vérités du livre inspiré qui nous décrit le déluge mosaïque. Il est vrai que l'auteur a admis aussi que des espèces, et même des genres, ont été entièrement détruits à cette époque de désastre, quoique la majeure partie ait échappé et se soit propagée depuis. Mais ici sa théorie devient confuse, car il n'établit pas quelles sont les espèces qui appartiennent aux races détruites par ce dernier cataclysme, et celles qui doivent leur disparition complète aux bouleversemens antérieurs. Cette distinction était pourtant essentielle.

Tous ces os sont entassés sans ordre dans le limon qui, comme nous l'avons vu, aurait été entraîné par de grands courans d'eau. Schmierling combattait en cela le système du docteur Buckland, contre lequel d'ailleurs Guillaume Penn s'était déjà élevé en soutenant la même opinion que le naturaliste de Liège. L'éloquent et consciencieux professeur Wiseman a demandé récemment, dans son précieux ouvrage : *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, si l'on a trouvé des ossemens humains, « tellement mêlés avec les débris d'animaux, que nous puissions en conclure que l'homme a été sujet à la même catastrophe qui les a enlevés à l'existence? » Si ce docte prêtre avait eu connaissance de l'ouvrage de notre célèbre concitoyen, il aurait trouvé dans le fait extraordinaire qu'il signale, la réponse péremptoire à sa demande, et justement celle qui confirme l'éclatante vérité de la Génèse.

On sait que l'un des plus beaux titres de Cuvier à l'admiration du monde savant est d'avoir découvert que l'*homo diluvii testis* était une Salamandre colossale, et

d'avoir déterminé d'avance la figure des os que personne n'avait vus, puisqu'ils étaient enfouis dans la pierre. On a reconnu ensuite que les os humains des brèches osseuses de la Méditerranée, signalés par Spallanzani et Fortis, n'étaient pas plus fossiles que le squelette de la Guadeloupe. MM. Boué et le comte Razounovsky trouvèrent sur le bord du Rhin et en Autriche des ossements humains, mêlés à ceux de races animales éteintes. Le comte Von Sternberg et Von Schlotheim dans les plâtrières de Costritz en rencontrèrent aussi. On en signale dans les grottes du midi de la France, et MM. Tournal, de Christol et Marcel de Serres les décrivirent avec beaucoup de soin; les tourbières des Flandres contiennent aussi des restes fort anciens de l'espèce humaine, mais tous ces faits avaient néanmoins laissé des doutes dans l'esprit. Ces os pouvaient avoir été amenés dans des temps postérieurs au remplissage des cavités, comme M. Noeggerath de Bonn l'avait du reste constaté pour ceux qu'il avait découverts dans les cavernes d'Hohlerstein en Westphalie, mêlés avec des restes d'hyènes, d'ours, etc. Ce fut à Engis et à Engihoul que le docteur Schmerling trouva, à un mètre et demi de profondeur et sous une brèche osseuse, le dessus d'un crâne humain avec des dents de rhinocéros, de cheval, d'hyène et d'ours. Une mâchoire inférieure fut exhumée à côté d'une dent de mammoth; le crâne était entier quand il fut découvert; des dents humaines, des os maxillaires, des vertèbres, une clavicule, deux fragmens de radius, d'autres de cubitus, des os des mains et des pieds gisaient au même endroit. Ils furent soigneusement conservés. Ceux-ci venaient d'Engis. A Engihoul, il trouva des pariétaux, des mâchoires, des omoplates, un humérus, des radius et des cubitus, des os du bassin des femmes, des tibia, etc. En tout, il trouva certainement des restes de six individus, dont la taille moyenne devait avoir été de cinq pieds et demi, quoiqu'une dent

ait indiqué une taille bien plus élevée. D'après tous les détails, Schmerling ne doutait nullement que ces os ne fussent réellement fossiles et qu'ils ne dusseut avoir été ensevelis dans les grottes, non pas postérieurement à la cause qui y avait entraîné les ossements des animaux de race anté-diluvienne, mais en même temps qu'eux. On sait comment Blumenbach juge des races humaines par l'inspection du haut du crâne. Schmerling soumit à une pareille étude les deux crânes qu'il possédait. Il n'hésita pas à admettre que l'intelligence de ces deux hommes anté-diluviens devait avoir été fort bornée, et de plus il leur reconnut des analogies frappantes avec la race éthiopienne. Ce résultat est unique dans la science, mais M. Noeggerath se demanda avec raison si l'on peut bien se prononcer sur une chose si délicate par deux exemples? Nous répondrons que le premier jalon est planté et que c'est à la suite des temps à décider cette question. Schmerling ne se dissimulait pas l'objection qu'on pouvait lui faire; il le dit lui-même, mais il a signalé cette analogie pour ne rien négliger dans un problème de si haute importance. Là ne devait pas se borner le résultat de ses recherches. A Poudres et à Souvignargnes (Hérault), M. Christol et Marcel de Serres avaient rencontré des poteries avec des os humains et d'autres os d'hyènes, d'ours, de rhinocéros, etc. On en avait conclu que le charriage de ces os pouvait avoir entraîné le squelette d'une tombe voisine, dans laquelle on supposait avec quelque raison que des vases avaient été enterrés. Mais Schmerling découvrit, dans les limons ossifères de Liège, des os taillés en aiguille et troués, des os à perforer, des cornes également taillées et des silex polis à deux faces, l'une plate et l'autre triangulaire. M. Noeggerath a exprimé, depuis, l'opinion que ces pierres sont analogues à celles dont les anciens Mexicains se servaient en guise d'instrumens tranchans. Quoiqu'il en soit, le

naturaliste de Liège n'hésitait pas à voir dans ces instrumens des restes de l'industrie anté-diluvienne. Il ne doutait donc pas que l'espèce humaine n'eut existé avant le dernier cataclysme, et de plus que les hommes ne fussent alors réunis en société, et ne possédassent quelques arts qui, quelque imparfaits qu'ils pussent être, n'en attestaient pas moins une intelligence progressive. Remarquons que nulle part dans son ouvrage il ne cite les textes sacrés, et que la question de mettre en rapport la science et la foi semble ne s'être nullement présentée à son esprit. Les raisons sont toutes géologiques, toutes scientifiques, et c'est là principalement ce que le savant Wiseman cherche avec le plus de ferveur dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut.

Ainsi, Schmerling a non-seulement rendu de grands services à la géologie, à la paléontologie, mais il a été par ses travaux un savant éminemment utile à l'histoire des temps primitifs, à la science des dogmes, par conséquent à tout ce qui intéresse au plus haut degré l'homme et la société.

En 1832, l'Académie royale des sciences de Bruxelles commença à publier ses utiles Bulletins, publication prompte et fort convenable au savant qui veut prendre date de ses découvertes. Le 3 mars de cette année, le docteur Schmerling communiqua à cette compagnie sa *Description détaillée des ossemens humains fossiles*, dont nous venons de parler. Le 12 octobre 1833, il lui fournit la première partie de son grand ouvrage imprimé, ou *Recherches sur les ossemens fossiles découverts dans les cavernes de la province de Liège*. Le 5 avril 1834, il fut nommé membre correspondant de l'Académie. Le 8 août 1835, il communiqua des renseignemens sur une caverne à ossemens qu'il venait de découvrir dans le Luxembourg. C'est le seul travail envoyé à cette institution qui ne se trouve pas dans son grand ouvrage. La grotte nouvelle



était le trou de Hogheur, situé sur l'Aisne, petite rivière qui se jette dans l'Ourthe; elle est située à un quart de lieue de Villers S<sup>t</sup>-Gertrude. Il y découvrit encore des animaux, mais semblables à ceux des cavernes de la province de Liège, et qui le confirmèrent dans son opinion qu'ils y avaient été charriés avec le limon, sans que les animaux aient vécu dans les souterrains.

Le 7 novembre 1835, justement un an jour pour jour avant sa mort, et alors qu'il souffrait déjà de la maladie qui devait terminer une carrière si utile, il envoya à l'Académie un mémoire des plus originaux. C'est ce dernier travail qui lui a valu en Allemagne une réputation populaire, parce que c'est en effet une idée qui, aux yeux des gens du monde, doit paraître un vrai rêve de savant, quoique rien ne soit pourtant plus simple et plus vrai.

Les immortels travaux de Cuvier ont familiarisé les hommes instruits avec la connaissance de ces races nombreuses, à jamais éteintes. Le peuple même n'est plus entièrement étranger aux faits généraux que cette archéologie naturelle a fait découvrir. Mais jusque-là, on ne pensait qu'à augmenter de jour en jour, par des recherches, le nombre de ces habitans des mondes anciens.

Schmerling eut tout-à-coup une idée des plus ingénieuses. Il était médecin; il voulut savoir si ces animaux si anciens n'avaient pas été malades, et il résolut d'étudier leurs maladies. En effet, il découvrit plusieurs altérations morbides auxquelles ils avaient été sujets, et comme tout se lie dans les sciences, il tira des faits nouveaux que sa sagacité venait de lui révéler, des inductions utiles à la médecine des vivans. Il avait reconnu des fractures, des caries, des nécroses et, chose plus singulière, des os rachitiques, des exostoses. Or, la médecine a tâché d'expliquer ces dernières

altérations par l'usage de boissons chaudes, comme le thé, le café ; par celui d'alimens mauvais, par l'abus des pâtisseries, par l'effet de l'air humide ou de la malpropreté, toutes causes qui n'ont pu agir sur les animaux anté-diluviens. Schmerling concluait de là que le rachitisme est aussi ancien que les races elles-mêmes. Le docteur Buckland, connu par l'originalité de son esprit, autant que par sa science profonde, disait un jour dans un congrès scientifique : *Il faut bien que nous croyons à l'histoire des animaux fossiles, telle que nous la donne M. Schmerling, puisqu'il a été le médecin des hyènes anté-diluviennes.*

Depuis que notre collègue s'était fait connaître par ses travaux paléontologiques, il recevait des savans, et surtout des savans étrangers, des preuves multipliées d'estime. M. De Humboldt l'encourageait noblement. Les notabilités scientifiques se rendaient à Liège uniquement pour le voir et pour admirer sa collection. Lui-même se rendit au congrès de Bonn et à ceux qu'avait établis la société géologique de France, dont il était membre. Cependant, l'assiduité de ses recherches, les courses qu'il était obligé de faire avec trop de vitesse pour ne pas négliger ses malades, et la fatale habitude qu'il avait contractée de travailler depuis 9 heures du soir jusqu'à 3 heures de la nuit, au milieu d'un nuage de fumée de tabac, avaient miné sa constitution. Depuis 1834, il souffrait de la poitrine et du cœur. Au mois d'août 1836, il alla à Strasbourg pour voir ses deux filles, seuls enfans issus de son mariage, mais il revint plus mal que jamais. Malheureusement il ne suivait les conseils d'aucun de ses collègues et en consultait beaucoup. Le 6 novembre, il avait fait descendre son lit et travaillait encore à la classification de ses fossiles. Le lendemain, après que son domestique l'eût laissé un instant sur son lit, dormant légèrement, il expira. M. Habets, jeune et savant médecin auquel il

avait confié le soin de ses malades, trouva, une demi-heure après ce fatal moment, un écrit sur les fémurs qu'il avait rédigé peu d'instans avant sa mort.

Tel fut le sort d'un homme aussi instruit que modeste. Son ouvrage sur les fossiles est un des plus beaux livres que la Belgique ait produits dans ces dernières années. Ce n'était pas le seul travail que son auteur eût l'intention de publier. Depuis quelques années, n'ayant plus de grottes à explorer, il s'occupait de la recherche des polypiers fossiles du terrain de Maestricht. Il était parvenu à en découvrir un nombre prodigieux, si j'en juge par les détails qu'il nous communiqua au congrès scientifique de Liège, le 1<sup>er</sup> août 1836 et jours suivans.

Schmerling, après la mort de Gaëde et la retraite de M. Carlier, fut chargé pendant un an du cours de zoologie à l'Université de Liège. Sa diction difficile, à cause de son éducation hollandaise, ne lui permit pas de réussir dans la carrière si épineuse de l'enseignement. D'ailleurs, les travaux de cette carrière n'auraient pu qu'abrégé des jours trop précieux. Un grand nombre de professeurs de l'Université, des médecins, des députés des sociétés savantes de Liège, du corps du génie militaire et beaucoup d'étudiants vinrent, avec ses nombreux amis, lui rendre les derniers devoirs au cimetière public, où il repose à côté de tant d'illustrations scientifiques et littéraires que notre ville a perdues depuis si peu de temps.

Schmerling avait reçu, peu de jours avant sa mort, le diplôme de membre de l'institut des Pays-Bas ; il fut extrêmement sensible à ce témoignage d'estime que lui accordait la première institution savante de sa patrie ; il était correspondant de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, de la société géologique de France et de plusieurs autres institutions.

Une commission désignée par le gouvernement a été,

depuis sa mort, chargée d'examiner son cabinet qui, pour l'honneur du pays et pour la haute utilité qu'en peuvent retirer l'instruction publique et l'avancement des sciences, devrait être acquis par l'État. Ce cabinet est un des plus riches qui existent : il renferme les ossemens de 56 espèces de mammifères, de 8 espèces d'oiseaux et d'autres ossemens de reptiles et de poissons; le nombre des gros objets est d'environ 900, et si l'on énumère les petits débris, qui sont loin d'être sans mérite, il y a de 18,000 à 20,000 ossemens. Il s'y trouve au moins 450 canines d'ours et un nombre au moins égal de molaires de ces animaux. Les ossemens d'ours sont si nombreux et si diversifiés, qu'il serait possible d'en faire deux ou trois squelettes complets ou à peu près. On ne doit pas oublier les débris si rares de l'homme et les restes de l'ancienne industrie humaine, qui donnent à cette collection un mérite tout particulier.

*Bibliographie des ouvrages et travaux de Philippe-Charles Schmerling.*

1832. *Quelques observations sur la teinture de colchique.* Liège, chez Collardin, in-8° de 64 pages.

1833-36. *Recherches sur les ossemens fossiles découverts dans les cavernes de la province de Liège;* 2 vol. in-4°, avec 2 volumes d'atlas in-folio. Le premier volume a 167 pages et XXXIV planches. Le second volume 195 pages et XL pl.

1835. *Renseignemens sur la caverne à ossemens le trou de Hogheur, dans le duché de Luxembourg.* Bulletins de l'Académie de Bruxelles, tom. II, pag. 271-275. Voyez pour le discours prononcé sur la tombe, par M. Morren, *l'Espoir*, journal de Liège, 1<sup>re</sup> année, n° 273, 10 novembre 1836.

M. Ch. Morren, professeur ordinaire à l'Université de Liège, est l'auteur de cette notice.

(Extrait de l'Annuaire de l'Académie pour 1838.)

Nous regrettons d'avoir été forcé, par le cadre de cet ouvrage, de n'avoir pu joindre à cette notice ainsi qu'à celles de MM. Courtois et Fohmann, que nous devons également à l'extrême obligeance de M. Morren, les notes intéressantes qui les accompagnent.

1836. LYS (*Léonard-Adolphe-Marie*), fils de Pierre-Emmanuel Lys, avocat et substitut du procureur-général pour le duché de Limbourg, est né à Herve, le 2 novembre 1751, acheva ses humanités à *Louvain*, et y professa la rhétorique. L'Université de cette ville lui a conféré les grades de docteur ès-arts et de bachelier formé en théologie. Connu par son attachement aux gouvernemens qui ont successivement pesé sur la Belgique, il fut souvent en butte à des persécutions de plus d'un genre. Lors de la révolution brabançonne, en 1789, il fut arrêté, et accompagné des huées et des menaces d'une populace effrénée, traîné dans les prisons de la ville, d'où il fut transféré à celles de l'Université. Après plus de deux mois d'une très-rigide détention, il en sortit par les bons offices de M. de Nélis, évêque d'Anvers; comme membre de la faculté des arts de l'Université de Louvain, il obtint la cure de Soiron, en 1791, et administra cette vaste paroisse jusqu'à sa division en quatre succursales, au mois de décembre 1803. A propos du schisme qui, pour le *serment de haine à la royauté*, a désolé l'église de Liège, le curé de Soiron fit imprimer en 1800, à Liège, chez Desoer : *Instruction familière d'un curé à ses paroissiens pour les prémunir contre le schisme*, brochure de 62 pages in-12, réimprimée la même année. En 1801, il fit paraître chez le même imprimeur un *Dialogue pour servir de suite à l'instruction familière contre le schisme*, in-12 de 264 pages. La même année il publia à Aix-la-Chapelle, chez Beaufort, le *Catéchisme anti-schismatique*, in-12 de 65 pages.

Constant dans ses principes de soumission aux puissances de la terre, principes empruntés à l'Ecriture-Sainte et à la tradition, M. Lys, malgré son âge avancé, ne discontinua point de donner des preuves de son application continuelle à l'étude, de son zèle pour l'instruction et le salut de ses ouailles, de sa soumission envers le souverain, de la nécessité d'acquitter les charges, qu'il ne cessait de recommander aux fidèles confiés à ses soins; à cette fin il publia en 1824, à Liège, chez Bassompierre : *Discours chrétien, recueilli de différens sermons sur les devoirs des sujets à l'égard du souverain, prononcés les jours anniversaires de la naissance de Sa Majesté le roi des Pays-Bas*, distribué en cinq parties, où l'on traite du respect, de l'obéissance, de la fidélité et des subsides dus aux puissances séculières, etc., 1 vol. in-8° de 228 pages.

Outre les ouvrages ci-dessus mentionnés M. Lys est auteur de *poèmes* en vers latins inédits composés à l'occasion des quatre *premiers consécutifs* de philosophie du collège du *Porc* à Louvain : MM. De France, à Liège, le baron de Sécus, à Mons, Van Gils et Oomen, Hollandais.

Quoiqu'agé de près de 84 ans, M. Lys n'en continuait pas moins de remplir avec zèle et exactitude, ses pénibles fonctions pastorales, lorsque la mort vint le surprendre en 1836.

M. Lys a travaillé avec Paquot aux corrections importantes qui se trouvent dans le *Catéchisme historique contenant en abrégé l'Histoire Sainte et la doctrine chrétienne. Nouvelle édition précédée d'un avertissement où l'on rend compte de quelques corrections qu'on a faites au texte de l'auteur*. Bruxelles, 1778, in-12.

1837. FOHMANN (Vincent), né le 5 avril 1794, à Assamstadt, petite ville du grand duché de Bade, fils d'un médecin distingué, fit ses études à l'Université de

Heidelberg, sous le célèbre Tiedemann, où il reçut, *pro meritis*, les grades de docteur en médecine et en chirurgie. Il remplissait alors, à cette Université, les fonctions de chef des travaux anatomiques et de professeur agrégé pour le cours d'ostéologie, lorsqu'à la recommandation de Tiedemann, le gouvernement des Pays-Bas le nomma, à la fin de 1826, professeur ordinaire d'anatomie humaine à l'Université de Liège, en remplacement de M. Cornhaire, nommé à la chaire de physiologie. Il s'occupa sans relâche, de 1827 à 1832, de la création d'un musée anatomique, que le gouvernement belge a depuis acheté. M. Fohmann, mourut à Liège, le 25 septembre 1837, victime de l'art des injections. M. Morren a publié une excellente notice sur ce savant. On a de lui :

1° *Recherches anatomiques sur la communication des vaisseaux lymphatiques avec les veines, précédées d'une préface par M. F. Tiedemann; traduit de l'allemand par M. Breschet.* Insérées dans les *Mémoires de la société médicale d'Emulation*. Avril 1822, p. 136. Cet ouvrage écrit en allemand a été publié par l'auteur. Heidelberg, 1821, in-8°.

2° *Das Saugadersystem der Wirbelthiere. Erstes Heft, das Saugadersystem der Fische, mit XVIII Steindrucktafeln;* in-folio. Heidelberg und Leipzig, 1827. La seconde partie de cet ouvrage, annoncée dans la préface, n'a pas paru.

3° *Sur l'état présent de nos connaissances relativement au système lymphatique.* Paris, page 123-137 du *Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*. Tome 27, 1827.

4° *Sur le mécanisme de l'absorption, d'après la disposition anatomique du système lymphatique des poissons.* Pag. 226-239 du *Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*, tome 27. Paris, 1827.

5° *Notice sur la texture de la cornée transparente,*

1831. Les recherches qui font l'objet de cet écrit ont été publiées dans le tome VI de la *Correspondance mathématique et physique* de M. Quetelet, qui les a reproduites dans les notes de la traduction du *Traité de la lumière*, par Herschel, tome 2, p. 407.

6° *Mémoires sur les communications des vaisseaux lymphatiques avec les veines et sur les vaisseaux absorbans du placenta et du cordon ombilical*. Liège, Desoer, 1832, in-4°, avec pl. lith. et color.

7° *Mémoire sur les vaisseaux lymphatiques de la peau, des membranes muqueuses, séreuses, du tissu nerveux et musculaire*. Liège, Desoer, 1833, in-4°, avec 10 planches gravées par L. Jehotte.

8° *Considérations sur l'œil de l'homme relatives à l'ophtalmie*. Elles font suite aux *Recherches sur les causes, l'histoire et le traitement de l'ophtalmie militaire*, par H. Vandermeer. Liège, Dessain, in-8°.

9° *Note sur l'acrochordus javanicus*. Bruxelles, Hayez, 1835, in-8°. Insérée dans le tome 2°, p. 17-20 des *Bulletins de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, 1835.

10° *Sur l'organe de la vue des animaux et de l'homme*. Bruxelles, Hayez, 1836, in-8°. Inséré au tome III° des *Bulletins de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, pag. 275-279.

11° Rapport sur un mémoire de M. Van Beneden, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'Université catholique de Louvain, intitulé : *Remarques sur le siège du goût dans la carpe*. *Bulletin de l'Acad.* Tome II, p. 103-107, 1835.

12° Rapport sur un mémoire de M. Desvignes *sur l'odorat des poissons*. *Bulletin de l'Académie*. Tome II, p. 169-174, 1835.

13° Rapport sur un mémoire de M. Morren, professeur de botanique à l'Université de Liège, intitulé : *Observations ostéologiques sur l'appareil costal des*



*batraciens. Bulletin de l'Académie. Tome II, p. 238-248, 1835.*

14° Rapport sur un mémoire de M. Van Beneden , sur l'*Helix alghira. Bulletin de l'Académie. Tome II, pag. 376-379.*

15° Rapport sur un os fossile trouvé à Tuyvenberg. *Bulletin de l'Académie. Tome III, p. 40-42, 1836.*

16° Rapport sur les mémoires de M. Burggraeve , professeur d'anatomie humaine à l'Université de Gand, relatifs aux *monstruosités humaines. Bulletin de l'Académie. Tome III, p. 240-241, 1836.*

17° Rapport sur le mémoire de M. Lambotte , candidat en médecine à l'Université de Liège, sur la question proposée par l'Académie : *Déterminer les modifications que subissent les appareils sanguin et respiratoire dans les métamorphoses des batraciens anoures ;* mémoire qui a remporté la médaille d'argent. *Bulletin de l'Académie, 1837. Tome IV, p. 180-196.*

1837. RUXTHIEL (*Henri-Joseph*), né en 1775 , au village de Lierneux , au pays de Stavelot. Il s'occupait, dès son enfance en gardant les vaches et les moutons , à sculpter avec un canif, des têtes et des fleurs en bois. Il avait 22 ans, lorsque déjà artiste sans connaître le nom de l'art , il fut trouvé, au milieu de ses moutons imitant en bois, avec autant de talent que de patience , des fleurs qui croissaient autour de lui et qu'il avait artistement groupées. M. M....., passant par hasard dans cet endroit, admira le talent naturel du jeune pâtre , l'emmena avec lui , et le fit entrer à l'école centrale de Liège, où il laissa bientôt derrière lui ses condisciples dans les arts du dessin. M. Dewandre, son professeur de dessin, lui donna les premiers principes de sculpture.

Envoyé à Paris par le baron Desmousseaux, alors préfet du département de l'Ourthe , qui le plaça chez le célèbre Houdon , Ruxthiel fit en peu de temps des progrès rapides sous un pareil maître.

En 1804, il obtint au concours de l'Institut, le second grand prix de sculpture, et en 1808, le prix d'expression fondé par le comte de Caylus.

Après avoir débuté par le *Génie des arts et des sciences* et celui de la guerre, qui lui avaient été commandés pour le palais de la Légion-d'honneur, dont le grand chancelier, vrai appréciateur, en fut si content, qu'il doubla le prix convenu. Ruxthiel fut chargé d'exécuter une partie des *bas-reliefs* de la colonne de la place Vendôme.

En 1809, il exposa au grand concours de l'Académie de France, un bas-relief, représentant *Dédale et Icare*, qui lui valut le premier grand prix et la pension à l'Ecole de Rome.

Il fit les statues de *Léda* et de *Pandore* que le gouvernement impérial lui acheta : les bustes de l'astronome *Lalande*, du sénateur *Monge*, du secrétaire d'état *Maret* et de son épouse. Il exécuta pour la ville de Liège et la bibliothèque publique de Gand le buste de *Grétry*.

Il fit aussi avec un grand succès le buste de *Napoléon*, celui de *Marie-Louise* et celui du *roi de Rome*, pour lequel l'empereur lui envoya une gratification de 3000 francs avec le brevet de *sculpteur des enfans de France*.

Il fit la statue de *Bossuet* pour la cathédrale de Meaux : celle de *St. Charles Boromée*, pour la duchesse de Berry : quatre statues représentant la *prudence*, la *force*, la *justice* et la *charité* : un bas-relief représentant la *foi* et l'*espérance* : un autre bas-relief, pour l'église de l'hôtel des Invalides, représentant *Jehova entouré d'anges*.

La banque de France le chargea d'exécuter un buste de *Napoléon*, et son pendant : *Bonaparte ordonnant d'achever le Panthéon* ; mais le changement de gouvernement en 1814, fit suspendre ce dernier ouvrage.

En 1814 , il exposa au musée du Louvre , *Zéphir enlevant Psychée* qui fut acheté par le gouvernement : le buste de M. Weist, premier peintre du roi d'Angleterre : celui de l'empereur Alexandre. En 1817 , ceux de Louis XVI et Marie Antoinette , qui lui étaient commandés pour le Palais-Bourbon et la conciergerie ; ceux des ducs d'Angoulême et de Berry : en 1819 , une figure allégorique en marbre : le buste , en marbre , du duc de Richelieu pour la ville d'Odessa : celui du duc de Feltre en plâtre. En 1824 , le buste de Louis XVI , la statue en pied du duc de Bordeaux dont il était sculpteur. En 1827 , l'Apothéose de madame Elisabeth , et le buste de Mademoiselle.

Il a fait aussi les bustes de Charles X, de la duchesse d'Angoulême , du duc de Wellington , et de beaucoup d'autres grands personnages, tels que MM. le comte Jaubert , De Lambre , le général Jobbert , l'abbé De Lille , les barons Micoud d'Umons et Desmousseaux , tous les deux préfets du département de l'Ourthe , Marchangy , Van Hulthem de Gand , le comte Mercier d'Argenteau , M. et M<sup>me</sup> Léon Simonis de Verviers.

Lors de la révolution de juillet , il était chargé du monument de M<sup>me</sup> Elisabeth , pour l'église de la Madeleine.

M. Ruxthiel , fixé depuis longtemps à Paris , y est décédé , à son logement au Palais de l'Institut , le 15 septembre 1837 , à l'âge de 62 ans.

1837. ROBERTSON (*Etienne-Gaspard*) , dont le véritable nom est ROBERT , physicien et aéronaute distingué , né à Liège en 1763. Sa famille est de Chênée près Liège , dont l'un de ses neveux , riche et estimable négociant , est bourgmestre : l'autre , jeune naturaliste , plein d'espérance , membre de la société des sciences naturelles de Liège , est mort à la fleur de l'âge , en 1837.

Ses parens le destinant à l'état ecclésiastique , il fit ses études à l'Université de Louvain ; mais doué , dans

sa jeunesse, d'une vivacité extraordinaire, il préféra la peinture. Il y fit des progrès si rapides, qu'il remporta le prix à l'école de peinture, dont le sujet de composition était *Apollon tuant le serpent Python*. Ce fut le prince Velbruck qui lui remit de ses propres mains, dans une séance solennelle de la Société d'Emulation de Liège, la médaille d'or. Son ami, M. Vilette, physicien à Liège, ayant remarqué dans son jeune compatriote une grande facilité pour les inventions, lui inspira le désir de cultiver la physique. Robertson s'y appliqua avec d'autant plus d'ardeur qu'elle excitait sa curiosité et sa propension naturelle pour le merveilleux.

Lorsque la Belgique fut réunie à la France, il concourut et fut nommé à la chaire de physique de l'école centrale du département de l'Ourthe. Il fut envoyé à Paris pour offrir au gouvernement un *miroir d'archimède* de son invention enrichi d'un mécanisme si simple et si ingénieux que la main d'un enfant suffisait pour faire coïncider à un même foyer mille miroirs planes, et pour en varier la distance à volonté. MM. Monge, Le Fevre-Gineau et Guyton-Morveau furent nommés, dans les momens les plus orageux de la révolution, pour l'examen de ce mécanisme dont un petit modèle a existé longtemps au Louvre dans le cabinet de physique de M. Charles.

Quand le célèbre Volta vint à Paris pour y établir la véritable théorie du galvanisme, Robertson avait déjà appliqué à cette science quelques appareils nouveaux. On peut assurer qu'il fut le premier à faire connaître le galvanisme en France, tant par les feuilles périodiques (*Journal de Paris*, 2<sup>e</sup> jour complémentaire an VIII), que par les expériences publiques, qu'il faisait dans son cabinet de physique à l'ancien couvent des Capucins près de la place Vendôme.

Lorsque Volta entreprit à l'Institut devant le premier consul Bonaparte, ses démonstrations galvaniques, Robertson fut appelé pour y faire une expérience

nouvelle , dont il était l'auteur ; l'inflammation du gaz hydrogène par l'étincelle galvanique. Cette expérience était d'autant plus importante à cette époque , qu'elle ne laissait plus aucun doute sur l'identité du fluide galvanique avec le fluide électrique. Les recherches de Robertson dans cette partie le firent admettre à la société galvanique, dont les séances avaient lieu au local de l'Oratoire à Paris. C'est là, qu'il fit publiquement des expériences qui tendaient toutes au triomphe de la théorie de Volta , avec lequel il fut dans la suite lié d'amitié. L'*Histoire du galvanisme*, par M. Sue , rap-pela les travaux de Robertson à ce sujet.

On lui attribua l'invention de la *fantasmagorie*, parce que , dès 1787 , il avait déjà offert ces illusions devant les magistrats de Liège ; et il est vraisemblable qu'il ne les eut jamais exposées publiquement si des circonstances particulières ne l'eussent pas déterminé ; cependant , ces expériences , pour lesquelles il fut breveté d'invention, eurent un grand succès à Paris et à Londres. Son cabinet offrait certainement la réunion la plus complète de ce que les sciences et les arts avaient de plus intéressant. Ses démonstrations de physique répandaient le goût de cette science et attirèrent longtemps à ses séances la meilleure société de Paris. On y admirait son *automate trompette* , une *gondole mécanique* , que des aîles mues par un mouvement d'horlogerie dirigeaient à volonté, moyen qui paraissait applicable aux aérostats ; enfin , un *télégraphe* , pour correspondre à une grande distance , même dans l'intérieur d'un appartement.

Ces expériences variées contribuèrent beaucoup à étendre la réputation de Robertson ; mais il est bien plus connu dans les principales cours de l'Europe par les 59 voyages aérostatiques qu'il a exécutés avec succès. Possédant sept langues étrangères , il s'est plu à faire connaître , depuis la capitale le plus au nord jusqu'au midi de la Péninsule, une découverte qui honore le

génie et le courage français. Le voyage aérostatique le plus remarquable qu'ait fait Robertson, est celui qu'il exécuta à Hambourg avec son condisciple, M. Lhoest, le 18 juillet 1803 ; voyage, dans lequel il s'éleva à 3670 toises, le point le plus élevé de l'atmosphère, où aucun homme soit parvenu avant lui. Ce fut à l'occasion de cette expérience qu'il devint membre de la société des sciences et des arts de Hambourg. Deux ans plus tard, M. Gay-Lussac s'éleva environ à la même hauteur. En 1804, l'académie des sciences de St.-Petersbourg chargea Robertson et M. Zacharof, l'un de ses membres, d'exécuter une ascension destinée à des recherches scientifiques ; elle se prolongea une partie de la nuit. Toujours zélé pour augmenter ses connaissances physiques, il osa s'élever à Wilna, le 15 janvier 1809, par un froid de 18 degrés au thermomètre de Réaumur. Lorsque la Russie forma le projet d'envoyer M. le comte Golofkin comme ambassadeur à la Chine, Robertson, qui habitait la Russie depuis longtemps, fut choisi pour offrir dans le palais de l'empereur à Peking une ascension aérostatique et d'autres expériences capables de lui donner une haute idée des arts et des sciences en Europe.

Lors de la première expérience faite avec un *parachute* à Mouceaux près Paris, il oscillait d'une manière effrayante à cause de son poids et de son volume de 40 pieds de diamètre. Robertson perfectionna ce parachute en ne lui donnant que 20 pieds de diamètre et le poids de dix livres ; il en assura le succès par 12 expériences publiques ; sa légèreté est telle qu'il peut servir dans un incendie. C'est par erreur que l'on a attribué à J. Garnerin la belle expérience de parachute qu'a offerte Robertson à St.-Petersbourg. On lit avec intérêt, dans un ouvrage de M. Kotzebue, un article intitulé *Robertson*, où cet auteur dépeint la sécurité et la confiance que répand l'instruction sur une expérience aérostatique. (*Souvenirs d'un voyage en Italie par Kotzebue*.)

chap. 8, vol. 1<sup>er</sup>). Ce fut le même littérateur qui réconcilia Robertson avec le malheureux comte Zambeccari, que son système des courans opposés et sa prédilection pour les montgolfières avaient divisés.

Robertson est auteur d'un mécanisme ingénieux auquel il a longtemps travaillé. Cet instrument appelé *Phonorganon* imite la parole de l'homme. Il offre l'apparence d'un enfant assis sur une chaise oblongue, dans laquelle le physicien introduit les mains pour toucher théoriquement un clavier avec lequel il forme des mots et des phrases très-distinctes. Robertson, qui a fourni des articles à différens journaux scientifiques, est auteur d'un manifeste en espagnol et en allemand sur le danger des montgolfières; et d'une brochure en français intitulée : *la Minerve*, vaisseau aérien destiné aux découvertes et proposé à toutes les académies de l'Europe.

Avant l'établissement du gaz hydrogène, Robertson inventa, pour l'académie royale de musique, un ventilateur et une nouvelle lampe donnant *la nuit et le jour*, avec les différens sons que présente la lumière du soleil, quand il se lève et quand il se couche.

Il composa aussi une *boîte magique* un *mégascope*, un *polyscope*, et beaucoup d'autres appareils d'optique appliqués la plupart à la fantasmagorie et à la physique amusante.

Si par ses talens, Robertson a des droits à l'estime publique, il peut y joindre le titre de bon Français. Dans l'hiver de 1807, 6 officiers français faits prisonniers par les Russes à la bataille de Friedland, passèrent par Moscou le 2 janvier, et reçurent secrètement de lui des secours importans pour supporter 22 degrés de froid.

Après avoir habité longtemps la Russie, parcouru l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et visité les côtes d'Afrique, Robertson se retira aux Batignoles près Paris pour y soigner sa santé délabrée et jouir en paix d'une fortune honorablement acquise. Ses nombreux amis se plaisaient à y venir entendre les récits curieux

et piquans de sa vie aventureuse. Les matériaux pour le 3<sup>e</sup> volume de ses *mémoires* étaient en grande partie rédigés ; il préparait ceux pour un *manuel sur l'aérostation*, quand la mort vint l'atteindre le 2 juillet 1837 à 6 heures du soir. Assisté par son ami intime, M. Julia de Fontenelle, savant distingué, connu par une foule d'écrits sur la physique et la chimie (secrétaire et rédacteur du journal de la société des sciences physiques, chimiques et arts agricoles et industriels de France), Robertson rendit le dernier soupir entre ses bras, en répétant le nom de son dernier fils, Demetri, digne héritier de ses talens qu'il fait admirer, en ce moment, dans les diverses parties de l'Inde.

M. Robertson était vice-président de la société des sciences physiques et chimiques de France, membre de la société des sciences de Hambourg, et de celle d'Emulation de Liège. Il avait obtenu deux médailles d'honneur, l'une de l'empereur Alexandre, et l'autre de cette dernière société savante. Il a publié :

1<sup>o</sup> LA MINERVE, *vaisseau aérien, destiné aux découvertes, et proposé à toutes les académies de l'Europe*. Vienne, 1804, in-8<sup>o</sup> de 35 pages avec figures. Paris, 1820, in-8<sup>o</sup>.

2<sup>o</sup> *Mémoires récréatifs, scientifiques et anecdotiques du physicien aéronaute E. G. Robertson*. Paris. Rig-noux, 1831, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> vol. in-8<sup>o</sup>, ibid. 1837, 3<sup>e</sup> vol. in-8<sup>o</sup> avec pl. et fig.

ROBERTSON (*Eugène*), fils aîné du précédent, débuta avec honneur dans la carrière parcourue par son père.

Il fit des expériences de physique et des ascensions aérostatiques à Lisbonne, à Porto et à Madrid. La descente en parachute de ce physicien à Lisbonne, le 12 décembre 1819, étonna par son élévation et par le sang-froid avec lequel elle fut exécutée. L'aérostat était élevé à 2500 toises, lorsque Eugène Robertson s'en sé-



para et descendit tranquillement et sans oscillation dans un parachute de 22 pieds de diamètre. Pour donner une preuve de sa sécurité, l'aéronaute joua du cor pendant tout le temps de sa descente et vint heureusement prendre terre à l'Orangeras à une demi-lieue de Lisbonne.

Après avoir continué ses expériences dans plusieurs contrées de l'Europe et en Amérique, la mort le frappa à Mexico, en novembre 1836. On a publié la *Relation de son premier voyage aérostatique à Mexico*, le 12 février 1835. Paris, 1835, brochure de 26 pages in-8°.

1837. SÉLYS-LONGCHAMPS (*Michel - Laurent*, baron de), né à Liège en 1759. Il prit une part active à la révolution liégeoise de 1789. Membre de la convention liégeoise, nommée à l'arrivée de Dumouriez à Liège, en 1793, lors de la retraite de l'armée française, en mars 1793, il fut banni comme tous ses collègues, et ne rentra au pays, qu'à la seconde arrivée des Français, le 27 juillet 1794. Il fut successivement membre de l'administration du pays de Liège, et en cette qualité, chargé de l'organisation du canton de St.-Trond, membre de l'administration du département de l'Ourthe lors de l'organisation des neuf départemens de la Belgique; délégué à l'administration centrale de ces départemens, dont le siège était à Bruxelles; et président de la municipalité de Liège, même après la déposition de la municipalité intermédiaire en 1796.

A partir du 18 brumaire, il fut consécutivement, durant sept années, membre du corps législatif à Paris; et fut l'un des sept votans contre la *prolongation à vie* du premier consul.

En 1814, il fut député avec deux de ses collègues et ceux des anciens départemens de la Meuse-Inférieure et de la Roër, auprès du baron de Sach, commissaire de S. M. le roi de Prusse, à Aix-la-Chapelle, pour réclamer contre une contribution de trois millions imposée à ces trois départemens.

L'année suivante, il fut nommé membre des états provinciaux de la province de Liège, et de 1815 à 1821, membre du conseil de régence de Liège. En 1830, à l'époque de la révolution belge, il fit partie d'une commission administrative près la régence de Liège, et fut envoyé par ses concitoyens au congrès national. Ses votes principaux sont consignés dans l'ouvrage de MM. Nothomb et Rodenbach.

M. de Sélys se montra, durant tout le cours de sa carrière politique et administrative, ami de son pays; jamais on ne le vit fléchir devant le pouvoir; aussi la confiance de ses concitoyens ne s'éteignit qu'avec lui.

Il mourut à Liège; après une pénible maladie, le 25 avril 1837, à l'âge de 78 ans.

**SÉLYS-LONGCHAMPS** (*Michel-Edmond, baron de*), fils du précédent, membre de plusieurs sociétés scientifiques, né à Paris en 1813. Il a déjà publié :

1° *Un catalogue raisonné des oiseaux du pays de Liège, classés d'après une nouvelle méthode, inséré dans le Dictionnaire géographique de la province de Liège de M. Van der Maelen.*

2° *Essai monographique sur les campagnols des environs de Liège, 1836.*

3° *Plusieurs mémoires présentés à la société des sciences naturelles de Liège, notamment :*

4° *Mémoire sur les lépidoptères diurnes de la province de Liège (1829).*

5° *Observations ornithologiques sur un bec croisé leucoptère, oiseaux d'Amérique, tué à Longchamps sur Geer. — Etablissement du genre Brachyrhynque (mésange à longue queue, etc. (1832).*

6° *Essai d'une classification naturelle des oiseaux. 1<sup>re</sup> partie : divisions primaires (1833).*

7° *Notice sur les mutations de couleur qu'éprouve l'espèce du coucou d'Europe, etc.*

M. De Sélys rassemble une collection d'animaux indigènes de la Belgique.

## VIVANTS.

ANGENOT (*Thomas-Joseph*), instituteur, né à Verviers, le 30 novembre 1773, a publié :

1° *Amusemens poétiques, ou recueil de poésies amusantes sur divers sujets*, in-8°. Verviers, Loxhay, 1815.

2° *Bertholde à la cour de Vérone, ou le philosophe rustique, poème en six chants, traduit de l'italien de Jules César Croce, surnommé la Lyre de Bologne, première partie*, in-8°. Verviers, Loxhay, 1816.

De cette traduction en vers la première partie seule a paru.

3° *Oraison funèbre de mademoiselle de Pellenera, morte à Quercia, le 5 avril 1804, imitée de l'italien de monsieur Nessuna*, in-8°. Verviers, Loxhay, 1816.

En 1815, lors du passage à Verviers du prince royal de Suède (Bernadotte), deux personnes de mauvaise vie, l'héroïne de ce petit poème, surnommée *Noire Coëne*, et un homme de même acabit, furent les seuls qui poussèrent quelques vivat. Le prince, dit-on alors, leur fit donner à chacun une pièce de vingt francs. C'est pour célébrer cette munificence royale qu'Angenot composa cette bluette.

4° *Grammaire élémentaire de la langue française*, in-12. Verviers, Charles, 1823.

5° *Mélange poétique*, in-8°. Verviers, Loxhay, 1825.

6° *Chansonnier Verviétois, ou recueil de chansons*, in-12. Sans nom de ville ni d'imprimeur, mais imprimé à Verviers, chez Loxhay, en 1826.

7° *Notes grammaticales et exercices propres à faciliter l'analyse*, in-12. Verviers, Loxhay, 1827.

8° *Le qui proquo, ou le char-à-banc, autrement voyage de Verviers à Liège*, in-8°. Verviers, Loxhay, 1828.

9° *Conseils d'un célibataire sur le mariage*, in-18. Verviers (Liège, Dessain), 1833.

10° *Journée du poète chrétien sanctifiée par la prière et la méditation*, in-12, papier vélin, titre gravé. Verviers, Remacle, 1835.

**BEKKER (Georges-Joseph)**, né à Waldurn, professeur de littérature ancienne à l'Université de Liège, membre de l'Académie royale de Bruxelles, correspondant de l'Institut d'Amsterdam, etc. Il a publié :

1° *Specimen variarum lectionum et observationum in Philostrati vitam Apolloniæ : accedunt annotationes*. Heidelberg, 1817, in-8°.

2° *Oratio de lectione auctorum græcorum politicæ eloquentiæ et forensis duce ac magistra*. Lovanii, 1822-24.

3° *Rudimenta linguæ hebræicæ*. Lovanii, 1826-28.

4° *Isocratis oratio ad Demonicum, cum indice verborum*. Lovanii, 1827-28.

5° Beaucoup d'articles aux *Annales Littéraires de Heidelberg*.

**BELLEFROID-VANHOVE**, à Freloux près Liège, agronome, membre de plusieurs sociétés savantes. Il a publié, dans le *Journal d'agriculture du royaume des Pays-Bas*, les mémoires suivans :

*Sur la culture et la propagation du Phormium tenax, appelé vulgairement lin de la nouvelle Zélande* (*Journal d'agriculture*, 1<sup>re</sup> série, tom. VII).

*Lettre sur la suppression du pivot et de la tête des arbres* (id. t. XV).

*Sur les arbres fruitiers soumis à l'incision circulaire* (id. t. VIII).

*Sur l'incision annulaire* (id. t. XV).

*Lettre sur la cloque du pêcher. — Sur la culture du pêcher et du coignassier* (id. 2<sup>e</sup> série, t. IV).

*Lettre sur les plantations* (id. t. XI).

**BOSET (Charles-Joseph)**, à Liège, docteur en médecine, professeur au collège de cette ville, né à Limerné, province de Luxembourg. Il est auteur :

1° D'une thèse inaugurale de *hypostheniâ*, 1830.

2° *De l'importance sociale et politique du médecin, mémoire lu à la société de médecine de Liège*, 1832.

3° De différens articles insérés dans le journal *le Citoyen*.

publié à Liège, au commencement de la révolution, entr'autres : *du salaire des prêtres , système électoral rationnel.*

4° D'un mémoire lu à la Société d'Émulation *sur la nécessité et la facilité d'une réforme radicale de l'orthographe , analogue à celle qu'avait proposée Domergue.*

5° De quelques pièces de vers insérées dans le *Journal de Liège.*

BOVY (*Jean-Paul*), né à la citadelle de Liège , le 20 novembre 1779 , est fils de Séverin Bovy , né à Verviers , chirurgien sédentaire de la citadelle de Liège. Quoique très-jeune , il obtint la survivance de son père. Il émigra , en 1794 , avec le régiment du prince de Liège , en qualité de chirurgien-aide-major , fit les premières campagnes du Rhin dans le régiment des hussards de Rohan , comme simple volontaire : il en fit deux autres en Italie dans les chasseurs à cheval de Bussy. Fait prisonnier par les Français , à la bataille de la Trébia , il entra dans le 7<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval , et quitta le service militaire huit mois après la bataille de Marengo , pour reprendre son premier état. Fixé dans sa ville natale , M. Bovy ne tarda pas à y acquérir la réputation d'un excellent chirurgien. Il est encore à présent chirurgien des Hospices de Liège. Il vient de publier :

*Promenades historiques dans le pays de Liège.* Liège , 1<sup>er</sup> vol. in-8° , 1838. Ce premier volume est bien écrit et plein d'intérêt : le public est impatient d'en lire le second.

BRADÉ (*W.-C.*), à Liège , peintre amateur. Il a exposé : *un Hiver en Hollande.* Bruxelles , 1830.

CARLIER (*Brutus-Alexandre-Servais-Joseph*) , à Liège , conservateur du Musée et membre de la société des sciences naturelles de cette ville. Il est l'auteur d'un *Mémoire sur les animaux appartenant à la classe des reptiles qu'il a observés dans la province de Liège.*

CLOSSON (*François*), à Liège , peintre paysagiste. Il a peint : *Vue du Vésuve.*

*Vue de la chaussée d'Airice , près de Rome.*

*Vue de l'intérieur du Colysée.* Bruxelles , 1833.

*Une chute d'eau à Tivoli.*

*Hermitage sur la route de Tivoli.*

*Vue des environs de Tivoli.* Gand , 1832,

COCKERILL (*John*), industriel de Liège, fit son apprentissage sous son père, qui exigea de lui le même travail que d'un simple ouvrier; c'est ainsi qu'il passa sa première jeunesse à Liège.

Son père, M. William Cockerill, mécanicien anglais, quitta sa patrie vers 1797, dans l'espoir de faire fortune sur le continent. Il se rendit d'abord en Suède; mais n'ayant pu y faire adopter ses procédés mécaniques pour la *préparation* et la *filature* de la laine, il vint à Verviers en 1799. Il proposa, à deux des principaux fabricans de cette ville manufacturière, MM. W. Simonis et Biolley, de leur construire des machines à *carder* et à *filer* la laine grasse. Jusqu'alors, à Verviers comme sur tout le continent, on ne connaissait encore pour ces opérations, que les anciens procédés à la main.

La proposition de M. W. Cockerill, qui ne tendait rien moins qu'à opérer une immense économie de main-d'œuvre et de temps dans l'industrie drapière, ne pouvait être refusée par de pareils hommes qui en pressentaient tout l'avantage: aussi, s'empressèrent-ils de l'accueillir, et de lier par contrat M. W. Cockerill, afin de s'assurer le monopole de ses procédés. Ce dernier, qui avait amené avec lui sa nombreuse famille, se trouvait alors tellement dénué de ressources pécuniaires, qu'il stipula dans une des clauses de ce contrat, qu'on lui fournirait le fer qu'il devait mettre en œuvre, etc.

Ces premières mécaniques à carder et à filer la laine grasse, une fois construites et essayées, ne tardèrent pas à fonctionner bientôt, au grand bénéfice de ceux pour le compte desquels elles avaient été exécutées. Tous les industriels de Verviers et des environs, appréciant les avantages incontestables de l'emploi de ces machines dans la fabrication des draps, s'adressèrent successivement à M. W. Cockerill pour en obtenir à tout prix. Celui-ci, pour se soustraire au danger de la concurrence, dut restreindre ses travaux à ceux auxquels il pouvait suffire avec le secours de sa famille.

Ne pouvant accéder aux désirs des fabricans, par suite de l'une des clauses de son contrat avec MM. W. Simonis et Biolley, et pressentant tout ce qu'il y avait à espérer à Verviers dans cette industrie, M. W. Cockerill engagea M. James Hodson à venir le rejoindre, et lui fit épouser M<sup>lle</sup> Nansy Cockerill, sa fille.

M. James Hodson, né à Nottingham, capitale du Nottinghamshire, de parens peu fortunés, avait quitté sa famille, à l'âge de quinze ans, pour parcourir l'Angleterre et s'y instruire

dans la partie mécanique. Après un long et dur apprentissage dans divers ateliers de la Grande-Bretagne, il était venu se fixer à Londres, où il était parvenu à se créer un petit établissement, qu'il se détermina à abandonner, en 1802, pour se rendre aux sollicitations de M. W. Cockerill. Les fabricans de Verviers lui accordèrent bientôt leur confiance et lui commandèrent des mécaniques à préparer et à filer la laine, afin de pouvoir soutenir la concurrence avec les maisons Simonis et Brolley, dont les établissemens prospéraient d'une manière étonnante, grâce à l'emploi de ces machines. M. Hodson, mécanicien habile, rendit un immense service à l'industrie du pays de Liège, en formant une masse d'ouvriers mécaniciens, et en ouvrant, à Verviers, de beaux et vastes établissemens pour la construction des machines et pour la filature de la laine. En 1817, il perdit son épouse et resta veuf avec six enfans, auxquels il laissa à sa mort, arrivée à Verviers le 10 juin 1833, une fortune considérable, acquise par des travaux utiles au pays et une carrière honorable.

En 1807, M. William Cockerill vint se fixer à Liège avec ses fils. Il monta d'abord, au pied du Pont-des-Arches, un atelier de construction pour les machines à carder et à filer la laine grasse et autres mécaniques pour la fabrication des draps. Bientôt après il transféra ses établissemens au pied du Pont-des-Jésuites où ils existent encore aujourd'hui. C'est dans ces ateliers que M. W. Cockerill et ses fils, commencèrent à donner de l'extension à la fabrication de ces diverses mécaniques. En peu de temps, ils en construisirent une telle masse, qu'ils en inondèrent la France et les principales contrées de l'Europe. Cependant, l'établissement au pied du Pont-des-Jésuites n'occupait tout au plus que 150 ouvriers ! mais un grand nombre de pièces étaient confectionnées au dehors et n'y entraient ensuite que pour être assemblées et compléter ainsi ces machines. M. John Cockerill, alors à peine âgé de 14 ans, dirigeait seul cet établissement sans le secours d'aucun contre-maitre et lui imprimait une activité sans exemple.

A cette époque d'immense prospérité pour le commerce de la draperie, la fortune de M. William Cockerill fut rapide ; mais il n'en fut pas de même pour sa réputation ; car, dans le concours des prix décennaux de 1810, le jury passa complètement son nom sous silence, et décerna toutes les distinctions à un autre Anglais, nommé Douglas, lequel, arrivé sur le continent postérieurement aux Cockerill, avait, avec les fonds du gouvernement, élevé des ateliers à Paris même, dans l'île des Cy-

gnes, où il avait pu fixer plus promptement l'attention. Quoiqu'il en soit, des réclamations s'élevèrent : les machines de M. Cockerill furent soumises à un nouvel examen ; et le jury, dans un rapport supplémentaire, dans lequel il mettait les machines construites à Liège dans les ateliers de M. Cockerill, pour la supériorité du confectionnement, au moins sur la même ligne que celles sortant des ateliers de M. Douglas, lui reconnaissait un mérite de plus, celui de l'invention. Ce fut vers cette époque que M. Cockerill, père, reçut de Napoléon la grande naturalisation française. Deux ans après, il se retira des affaires : ses deux fils Ch. James et John lui succédèrent.

En 1814, après la chute de l'empire français, ceux-ci unirent leurs efforts pour ravir à l'Angleterre le monopole de la construction des machines à vapeur : conquête bien précieuse pour le continent et à laquelle l'industrie belge doit en partie sa prospérité actuelle. Les frères Périer avaient prélué, dès le commencement de ce siècle, à des essais de construction dans leurs ateliers de Chaillot près Paris ; mais ces machines rotatives à vapeur rendaient peu de services. Il était réservé à M. John Cockerill de monter en Belgique (1815), les premiers ateliers où se construisirent les machines à vapeur, avec les perfectionnemens que le génie de Watt et d'Olivier Evans y avait introduits et qui les rendaient en quelque sorte méconnaissables.

En 1816, MM. Charles James et John Cockerill obtinrent du gouvernement des Pays-Bas la cession du château de Seraing, ci-devant résidence des princes-évêques de Liège, transformé depuis en hôpital par la révolution française. Ils y établirent des ateliers de construction pour les machines à vapeur, les mécaniques à filer le lin et la laine peignée, ainsi qu'une filature de lin. Cet établissement, qui ne prit sa grande extension qu'à partir de 1823, n'en fut pas moins dès-lors bien supérieur à ceux de ce genre qui existaient déjà en Belgique, tant sous le rapport du confectionnement que de l'importance.

M. John Cockerill, devenu seul propriétaire de Seraing par la cession que son frère lui fit de sa part en 1819, y construisit deux ans après le premier *haut-fourneau au coke*, connu dans la province de Liège.

Il entreprit en 1822, la réalisation de ses vastes plans. Depuis lors, l'établissement reçut des accroissemens successifs ; mais les améliorations récentes, qui relèvent la grandeur de Seraing, s'encadrent et se fondent d'une manière si intime avec ce qui y existait précédemment, qu'il semble que dès le premier jour tout ait été prévu et combiné.



Par la création de Serning, œuvre de génie, par sa grandeur et l'ensemble admirable de toutes ses parties, M. John Cocke-rill a donné la mesure de sa capacité et s'est fait le premier et le plus grand producteur de forces mécaniques du monde entier.

Un simple aperçu de cet établissement en dira plus que tout ce qu'on en pourrait écrire :

## 1<sup>re</sup> DIVISION. ATELIERS DE CONSTRUCTION.

|                                                                                                                            | Longueur<br>mètres. | Largeur.<br>mètres |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------|--------------------|
| Bâtiment de façade du côté de la Menise<br>comprenant les quartiers d'habitation<br>et les magasins d'expéditions. . . . . | 80                  | 20                 |
| Id. Aile droite de la première cour (éca-<br>ries et remises). . . . .                                                     | 35                  | 12                 |
| Id. en face du premier comprenant les<br>bureaux . . . . .                                                                 | 60                  | 14                 |
| 1 <sup>re</sup> cour. . . . .                                                                                              | 53                  | 35                 |
| Bâtiment de l'aile droite de la 1 <sup>re</sup> cour.                                                                      | 78                  | 10                 |
| Id. gauche id. . . . .                                                                                                     | 78                  | 12                 |
| Id. en face de la 1 <sup>re</sup> cour. . . . .                                                                            | 58                  | 22                 |
| 2 <sup>e</sup> cour. . . . .                                                                                               | 78                  | 32                 |
| Bâtiment de l'aile droite de la 3 <sup>e</sup> cour. . .                                                                   | 115                 | 26                 |
| Id. gauche id. . . . .                                                                                                     | 112                 | 20                 |
| 3 <sup>e</sup> cour. . . . .                                                                                               | 140                 | 12                 |

Ces vastes bâtimens forment onze ateliers divisés dans l'ordre suivant :

1<sup>er</sup> Atelier du grand-allésoir; 2<sup>e</sup> des tourneurs; 3<sup>e</sup> des mode-  
leurs ou menuisiers; 4<sup>e</sup> des cardes; 5<sup>e</sup> des mulls-Jenny; 6<sup>e</sup> des  
cannelés; 7<sup>e</sup> des ajusteurs; 8<sup>e</sup> des locomotives; 9<sup>e</sup> des grandes  
forges; 10<sup>e</sup> de montage de machines à vapeur; 11<sup>e</sup> fonderie à  
cuivre.

Cette première division occupe 125 tours, 9 machines à  
planer, 20 à percer, 1 à faire des mortaises, 3 à tarauder, et  
4 scies circulaires. L'atelier des grandes forges se compose de  
42 feux de forgeron, d'un martinet pour forger les grosses  
pièces et de 4 fours à reverbères pour les chauffer. L'atelier des  
locomotives possède 11 feux de forgeron, et 9 autres sont di-  
visés dans les autres ateliers pour leur service. 25 grues de  
fortes dimensions sont établies dans ces divers ateliers pour  
soulever les gros fardeaux.

## 2<sup>e</sup> DIVISION. FABRIQUE DE FER.

La fabrique de fer renferme une masse de bâtimens de toutes dimensions occupant un espace de 300 mètres de longueur sur 230 mètres de largeur.

Cette deuxième division se compose de deux *hauts-fourneaux* au coak, de deux *fonderies*, dont l'une a 70 mètres de longueur sur 30 de largeur, de 5 *laminoirs*, 2 *gros marteaux*, une *grosse forge*, 36 *fours à calciner la houille*, 28 *fours à chauffer et à pudler le fer*, 2 *affineries*, 19 *fours de forgeron*, 9 *tours*, une *briqueterie réfractaire* activée au moyen d'une machine à vapeur.

Les *houillères* forment une troisième division. Ces trois divisions couvrent une superficie de 18 bonniers métriques. A gauche de l'établissement, longeant les trois divisions susdites, se trouve le pré, dit du Prince, d'une contenance de 25 bonniers, formant une extension aux trois divisions primitives. Cette dernière partie comprend les *ateliers de chaudières*, les *ateliers de scieurs de long*, et de nombreux *magasins de bois*.

Seize *machines à vapeur*, formant ensemble une force totale de 695 chevaux (équivalente à celle de 4865 hommes), fonctionnent presque nuit et jour, pour le service de tout l'établissement, dont le produit brut, par année, peut s'élever à quinze millions de francs environ.

Un canal, partant de la Meuse, se terminant par un port, pouvant contenir 50 bateaux de la grande espèce qui puisse naviguer sur cette rivière, permet d'arriver, avec les nombreuses marchandises, au centre de l'établissement. A ce port aboutit une quantité de chemins de fer qui sillonnent, en tous sens; la superficie de l'établissement de ces chemins de fer forme une longueur totale de 9000 mètres.

Le personnel de Seraing s'élève actuellement à 2500 ouvriers; mais, au-dehors, il occupe un grand nombre de bras.

Cet établissement, dont les ingénieurs mécaniciens, dirigeant les travaux, ont été uniquement : MM. John Cockerill, Martin Poncelet, ancien directeur, et M. Gustave Pastor, neveu de M. Cockerill, a coûté depuis sa création jusqu'à présent, la somme de *quatorze millions* environ. En prenant pour base le prix d'autres établissemens de ce genre, acquis récemment dans le pays par la société de commerce de Bruxelles et la Banque de Belgique, Seraing avec ses dépendances vaudrait plus de *seize millions*.

Les principaux objets que l'on construit à Seraing, sont : les

*machines à vapeur applicables aux fabriques et usines , à la marine ; les machines à vapeur pour les chemins de fer , dites locomotives , les roues hydrauliques , presses hydrauliques , transmissions de mouvement ; machines pour la fabrication du sucre , soit de betterave , ou aux colonies ; machines pour les fabriques de coton , pour la fabrication du fer en barre ou en tôles ; moulins à blé ; chaudières à vapeur et autres ; enfin , une masse d'autres objets et machines employés dans les arts et métiers.*

Outre les diverses machines et objets qui occupent au moins la moitié des bras , on y construit , terme moyen , par mois , 150 chevaux-vapeur , ou 1800 chevaux par année.

Les plus fortes machines à vapeur qu'on ait construites à Seraing , n'ont été jusqu'à présent que d'une force de 500 chevaux , mais on en peut construire avec avantage de 800 , tout ayant été calculé et monté pour cette force.

M. John Cockerill possède encore à Liège , au pied du Pont-des-Jésuites , cette belle et vaste fabrique-modèle de machines , d'où sortent toutes celles qu'il emploie dans ses divers établissemens , qui occupe près de 800 ouvriers. Il possède de plus , à Liège , un tissage mécanique , une fabrique de mérinos ainsi qu'à Verviers et à Aix-la-Chapelle ; à Andennes , près de Namur , une papeterie et une fabrique d'étoffes ; à Cottbus en Prusse , une fabrique de filets ; à Stolberg , des mines de zinc ; à Przelborg en Pologne , une fabrique de draps ; à Barcelone , une fabrique de coton ; à Surinam , des moulins à vapeur ; à Berlin et à Guben , des filatures pour les draps ; à Aix-la-Chapelle , une filature pour la laine peignée ; à Liège , une filature de coton sous la raison Yates et Co ; à Tilleur , une fonderie pour le moulage ; au Val-Benoît , un établissement pour la fabrication des chaudières ; à Amsterdam , une maison pour la vente des étoffes de coton ; à Spa , une filature de coton.

M. Cockerill est intéressé pour de fortes parts dans les hauts-fourneaux du département du Gard ; dans quatre houillères ; dans les hauts-fourneaux d'Ougrée , de l'Espérance et de Chatelineau ; dans une fabrique de fusils de guerre , et à St.-Denis près Paris , dans une grande manufacture pour la filature et le tissage du lin.

Il élève , en ce moment , près de Pétersbourg , des ateliers pour la construction des machines à vapeur , locomotives et wagons ; et commence l'exploitation d'une houillère dans les environs de St.-Etienne , où il se propose d'établir des hauts-fourneaux et une fabrique de fer par cylindres.

Cette nomenclature est loin de comprendre tous les divers

établissements auxquels M. Cockerill est intéressé. Répandre partout l'industrie, peupler le monde de mécaniques, telle est la mission que M. Cockerill se croit appelé à remplir et à laquelle il a consacré jusqu'à ce jour sa vie et sa fortune.

Doné des plus précieuses qualités du cœur et de l'esprit, il sait se faire aimer de tous ses ouvriers qui le regardent comme leur père : il sait choisir les hommes qu'il emploie, leur inspirer à tous du dévouement à sa personne et les identifier en quelque sorte à sa fortune.

COLSON (F.-H.), à Liège, littérateur, a publié : *Le Cimetière*, pièce de vers insérée dans la *Revue Belge*, tome III<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> livraison.

CONSTANT (J.-F.), agronome, à Verviers; auteur des mémoires suivans :

1<sup>o</sup> *Sur les avantages que présentent la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie dans le royaume des Pays-Bas* (*Journal d'agriculture*, 2<sup>e</sup> série, t. IX).

2<sup>o</sup> *De la nécessité de répandre en Belgique l'art d'élever les vers à soie et d'encourager les fabriques de soieries*, 2<sup>e</sup> série, t. IV.

3<sup>o</sup> *Essais sur l'instruction publique des peuples libres*. Bruxelles, 1836, in-8<sup>o</sup>. Ouvrage rempli d'aperçus neufs et dans lequel l'auteur fait preuve de sagacité et de jugement.

DAVREUX (Charles-Joseph), pharmacien, né à Liège, le 10 septembre 1806., l'un des fondateurs de la société des sciences naturelles établie dans cette ville en 1822. Reçu pharmacien en 1825, il fut nommé, deux ans après, professeur de chimie et de minéralogie à l'Ecole industrielle de Liège. L'administration de cette école a fait publier au profit de l'instruction populaire, la première partie de son cours, sous le titre suivant :

*Leçons sur la minéralogie et la chimie, données à l'Ecole industrielle de Liège, sept livraisons*. Liège, H. Dessain, 1828 et 1829.

En 1830, il obtint la médaille d'argent et les honneurs de l'impression dans les *Annales de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles* pour un *Essai sur la constitution géognostique de la province de Liège* (avec carte, coupes et planches), en réponse à la question suivante, mise au concours par cette Académie : « Faire la description géologique de la » province de Liège ; indiquer les espèces minérales et les fos-

« siles accidentels que l'on y rencontre , avec l'indication des localités et la synonymie des noms sous lesquels les substances déjà connues ont été décrites. » Ce mémoire a été imprimé chez Hayez , Bruxelles , 1833 , 1 vol. in-4°, avec 3 planches.

En 1834 , M. Davreux fut chargé par interim du cours de minéralogie et de géologie à l'Université de Liège. Depuis lors, il est professeur suppléant au collège de Liège, pour la physique , la chimie et l'histoire naturelle.

DAUSSOIGNE (*Joseph*) , directeur du Conservatoire royal de Liège , né à Givet (Ardennes) , le 24 juin 1790 , fut admis comme élève au Conservatoire de musique de Paris au mois de frimaire an VII , eut pour maître de piano M. Adam , et après avoir fait un cours d'harmonie sous la direction de Catel , reçut des leçons de composition de Méhul , son oncle. Dix années d'études sérieuses et suivies avaient fait de M. Daussoigne un musicien instruit dans toutes les parties de son art , et avaient développé les dispositions qu'il avait reçues de la nature ; en 1807 , il concourut à l'Institut de France , et obtint le second grand prix de composition : le sujet du concours était la scène d'*Ariane à Naxos*. Deux ans après , le premier grand prix lui fut décerné , et à ce titre , il obtint du gouvernement une pension pour aller terminer ses études en Italie.

Arrivé à Rome , et n'y trouvant plus de vestiges des anciennes écoles , il se demanda , comme tous les pensionnaires musiciens qu'on y avait envoyés , ce qu'on y pouvait faire. Comme ceux qui s'y étaient trouvés dans la même situation , il éprouvait le désir impatient de produire , et ce désir n'était pas la moindre cause de l'ennui qu'il ressentait. Enfin , agité par le souvenir de sa patrie et par l'espoir de s'y faire un nom distingué , il confia ses chagrins au célèbre artiste dont il était le neveu , et qui n'était pas moins pour lui un ami qu'un parent ; celui-ci le tira de peine en lui envoyant le poème d'un opéra en trois actes intitulé : *Robert Guiscard* ; ce poème , ouvrage de M. Saulnier était reçu à l'Opéra depuis sept ans. M. Daussoigne en écrivit rapidement la partition , et revint à Paris , tout ému de l'espoir d'un succès ; mais alors commença pour lui une suite de déceptions qui n'a que trop souvent été celle des jeunes compositeurs en France ; carrière où l'on voit se dissiper une à une toutes les illusions d'une première ferveur , et qui n'est pour la plupart qu'un affreux cauchemar. Qui le croirait ? Il s'agissait d'un lauréat de l'Institut , d'un jeune artiste dont le début avait eu de l'éclat , d'un homme que la renommée de Méhul semblait

devoir protéger, d'un opéra reçu à l'académie royale depuis longtemps, et dont le droit de représentation ne pouvait être contesté; le règlement du théâtre prescrivait d'entendre préalablement la musique; eh bien! rien de tout cela ne servit! M. Daussoigne ne put jamais obtenir cette audition de son ouvrage qu'on ne pouvait lui refuser! personne ne contestait ses droits; mais on lui opposait cette force d'inertie contre laquelle les plus fermes volontés sont venues échouer dans nos théâtres, et le résultat de toutes ses démarches fut qu'on n'eut pas même la fantaisie de savoir si son ouvrage était bon ou mauvais, et que l'auteur seul a connu sa production.

La mauvaise fortune semblait s'être attaché à M. Daussoigne dans ses travaux. En 1817, il écrivit la musique du *Faux Inquisiteur*, opéra comique en trois actes, de M. Viennet; une nouvelle lecture du poème ne lui fut pas favorable, et l'œuvre du musicien fut perdue. L'année suivante, nouveau désappointement. Marsolier avait laissé en mourant un petit opéra comique en un acte intitulé : *le Testament*. Poète accoutumé aux succès, et connu par des pièces charmantes, Marsolier paraissait offrir des garanties à M. Daussoigne qui fut choisi pour écrire la musique de l'œuvre posthume, mais après qu'il eut terminé sa partition, les comédiens du théâtre Feydeau s'avisèrent que la pièce était ennuyeuse, et ne voulurent pas la jouer. Il y avait dans cette succession de mésaventures de quoi décourager la persévérance la plus opiniâtre, et le cœur commençait à défaillir à l'artiste, quand M. Viennet vint le ranimer en lui confiant un second ouvrage en trois actes dont le titre était *les Amans corsaires*. Celui-là est lu au comité de l'Opéra-Comique, reçu par acclamation, et l'enthousiasme va jusqu'à promettre à M. Daussoigne ce qu'on appelle au théâtre un *tour de faveur*. Mais, par une fatalité inexplicable, M. le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre de S. M. Louis XVIII, chargé de la haute administration de l'Opéra-Comique, imagine d'ordonner une nouvelle lecture de toutes les pièces reçues au moment où l'on allait mettre à l'étude *les Amans corsaires*. Le comité de lecture était accusé d'indulgence pour les pièces qu'il avait reçues; il crut devoir se montrer sévère dans la nouvelle épreuve; vingt ouvrages furent rejetés, et de ce nombre fut le livret des *Amans corsaires*, reçu naguère aux applaudissemens de l'assemblée.

Enfin, l'espèce de proscription qui semblait poursuivre M. Daussoigne cessa, il écrivit une *Aspasie* en un acte pour le théâtre de l'Opéra, et cet ouvrage fut représenté au mois de

juillet 1820. On y remarque un style large et noble ; mais le sujet était froid ; la manière de chanter des acteurs de ce temps, mise en parallèle avec celle des chanteurs italiens qui exécutaient le *Barbier de Séville* de Rossini et les compositions de Mozart et de Paër, avait peu de charme pour le public ; l'ouvrage n'eut pas de succès. Peu de temps après, l'administration de l'Opéra imagina de faire mettre en récitatif le dialogue de *Stratonice*, opéra de Méhul, et M. Daussoigne fut chargé de ce travail, où il mérita les applaudissemens des artistes, par l'analogie de son style avec celui de l'illustre auteur de l'ouvrage. Méhul avait laissé imparfait un opéra en trois actes intitulé : *Valentino de Milan* ; le poète qui avait fourni le livret de cet ouvrage ne crut pas pouvoir le mieux faire terminer que par l'artiste qui venait de faire preuve de tant de sagacité dans l'arrangement de *Stratonice* : un tiers environ de la partition restait à faire, M. Daussoigne l'écrivit, et dans ce travail, il ne resta point au-dessous du compositeur dont il terminait l'ouvrage. *Valentino de Milan*, jouée au théâtre Feydeau, le 28 novembre 1822, obtint un beau succès. Le 12 juillet 1824, M. Daussoigne fit jouer à l'Opéra *les Deux Salem*, en un acte. Cette pièce ne fut point heureuse ; le poème avait peu d'intérêt ; les efforts du musicien ne purent la soutenir. Toutefois, le mérite qui se faisait remarquer dans la partition décida M. Bouilly, auteur de l'opéra comique *Les Deux Nuits*, à confier son ouvrage à M. Daussoigne ; mais des intrigues de coulisses lui firent ôter cette pièce dont Boïeldieu a depuis lors écrit la musique. Dès ce moment, M. Daussoigne prit la résolution de renoncer à la carrière du théâtre, qui n'avait eu pour lui que des déceptions. Les dégoûts lui inspiraient le désir de s'éloigner de Paris, nonobstant la position honorable qu'il avait au Conservatoire de musique de cette ville, comme professeur d'harmonie. Des propositions lui étaient faites pour la direction du Conservatoire de Liège ; il les accepta, et au mois de janvier 1827, sa nomination à cette place fut signée par le ministre de l'intérieur, M. Van Gobelschroy. C'est ainsi que M. Daussoigne s'éloigna de Paris et du Conservatoire où, depuis 1803, il avait rempli des places de répétiteur, de professeur adjoint, et enfin de professeur en titre pour le solfège, le piano et l'harmonie. C'est lui qui fit établir dans cette école la *classe d'harmonie et d'accompagnement pratique pour les femmes*, et c'est à lui qu'on doit la manifestation de la singulière aptitude de jeunes filles pour cette science ; aptitude telle qu'on les vit presque toujours depuis lors l'emporter sur les hommes dans les concours.

Arrivé à Liège, M. Daussoigne s'est immédiatement occupé de l'amélioration de toutes les branches de l'enseignement, et s'est réservé l'harmonie et la composition. Peu d'encouragemens lui ont été donnés; néanmoins son zèle et sa persévérance ont triomphé des obstacles, et lui ont fait produire déjà de beaux résultats dans l'école dont la direction lui est confiée. Comme compositeur, il a eu peu d'occasions de mettre en œuvre ses talens dans sa position actuelle: cependant, en 1828, il a écrit une belle *cantate à grand orchestre* pour la fête qui fut donnée à Liège, à la réception du cœur de Grétry, et depuis lors il a composé une *symphonie avec chœurs*, dont le sujet est une *Journée de Révolution*. Cet ouvrage, après avoir été entendu au Conservatoire de Liège, a été exécuté au mois de septembre 1834 à Bruxelles, dans le grand concert donné à l'église des Augustins, avec un orchestre et des chœurs d'environ 500 exécutans, et y a fait beaucoup d'effet. C'est une belle et large composition. (Extrait de la *Biog. Music.* de M. Fétis).

En 1834, M. Daussoigne a été nommé membre correspondant de l'Institut de France, en remplacement du célèbre Meyerbeer, promu au titre d'associé étranger, le 16 décembre 1834.

DECORTIS (*Louis*), professeur de violoncelle au Conservatoire de Liège, est né dans cette ville le 15 septembre 1793. Fils d'un violoncelliste habile, il reçut d'abord des leçons de son père, puis fut successivement élève de MM. Hus-Desforges, Benazet et Norblin, pendant le séjour qu'il fit à Paris. Comme professeur et comme exécutant, M. Decortis s'est acquis l'estime de ses compatriotes. Il a publié pour son instrument : 1° *Air varié pour violoncelle, avec quatuor ou accompagnement de piano* op. 1. publié en Allemagne; 2° *Polonaise pour le violoncelle*, op. 2; 3° *Thème varié* idem op. 3. Mayence, Schott. M. Decortis a en manuscrit un *concertino*, une *fantaisie*, et plusieurs *airs variés*.

DEFOOZ (*Charles*), à Liège, docteur en médecine. Il a publié une *Série d'observations de médecine pratique*. (*Encyclographie des sciences médicales*. 1<sup>re</sup> série, n° 40).

DEHESELLE (*Nicolas-Joseph*), né à Charneux, canton de Herve, le 4 juillet 1789. Il a fait ses humanités au collège de Herve, ses études théologiques au séminaire épiscopal de Namur. Ordonné prêtre, à Namur, le 21 juin 1812, il fut



nommé vicaire à St-Nicolas à Liège et il en exerça les fonctions jusqu'en 1817. Depuis 1817 jusqu'en 1833, il fut président du séminaire épiscopal de Liège. En 1833, il devint vicaire-général du diocèse de Liège, en remplacement de Mgr. Barrett, auquel il succéda ensuite dans l'évêché de Namur. Il fut sacré évêque le 13 mars 1836 et prit le même jour possession de son siège.

**DELVENNE (N.)**, père, instituteur à Glons, a publié la *Bio-graphie du royaume des Pays-Bas, ancienne et moderne, etc.* Liège, Desoër, 1828, 2 vol. in-8°.

**DELCHÉF (J.)**, à Limbourg, professeur dirigeant le bureau de commerce au collège de cette ville. Il a publié :

*Manuel des sciences commerciales, mises à la portée de tous les commerçans.* Bruxelles, Tarlier, 2 vol. in-8°.

**DEL VAUX (Henri-Joseph-Barthélemi)**, bourgmestre de Fourn-le-Comte, où il est né le 10 février 1796; auteur des ouvrages suivans :

1° *Epitome de l'Histoire des sciences et des arts*, 1 vol. in-8°. Liège, 1820.

2° *Grammaire hollandaise*, 1 vol. in-8°. Liège, 1823. Cet ouvrage élémentaire, composé dans la forme de la *Grammaire Française* de Lhomond et de Letellier, et approuvé par le jury de l'instruction moyenne et primaire de la province de Liège, dans sa séance du 19 janvier 1821, fut adopté dans un grand nombre d'écoles.

3° *Dictionnaire géographique et statistique de la province de Liège*, 1 vol. in-8°. Liège, 1835. Pour les jugemens qui en ont été portés, voyez le journal *le Politique* du 1<sup>er</sup> juillet 1835, le *Journal de Liège* du 23 et du 24 octobre 1835, et la *Revue Belge*, 1<sup>re</sup> année, 6<sup>e</sup> livr. page 384.

**DESPA (L. J.)**, à Liège, chef de division au gouvernement provincial.

Il a publié :

*Nomenclature alphabétique des villes, bourgs, villages, hameaux et maisons isolées de la province de Liège, avec l'indication du ressort dont dépend chaque localité, tant sous le rapport judiciaire et hypothécaire, que sous celui administratif; suivie de notices sommaires sur les rivières, les ruisseaux et les routes dans cette province.* Liège, Latour 1835, in-8°.

DESTRIVEAUX (P. J.), à Liège, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'Université de cette ville. Il a publié :

1° *Essai sur le code pénal*. Liège, 1817, in-8°, conjointement avec feu M. Ansiaux :

2° *Mémoires du docteur Pfeffer sur une accusation d'homicide*. Liège, 1821, in-8°.

Ce jurisconsulte a été l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque du jurisconsulte et du publiciste*, 1826.

DETHIER (L. F.), à Theux, ancien membre du conseil des Cinq-Cents, du corps législatif et du congrès national. Il a publié :

1° *Souvenirs patriotiques, ou fragmens d'essais analytiques sur la nature et le système du monde, les principes consécutifs des sociétés civiles, l'histoire politique de l'Europe en général, de la France en particulier, et surtout de quelques-uns de ses départemens dans le nord-est*. Paris an IX.

2° *Essai sur la liberté de la presse, ou notice chronologique des principales discussions et propositions qui ont eu lieu sur cette matière importante, et des dispositions constitutionnelles et législatives qui ont été prises dans les diverses assemblées nationales de France, depuis 1789*. Paris an VII, in-8°.

3° *Notice chronologique des révolutions opérées sur la fin du 18<sup>e</sup> siècle, chez les divers peuples compris dans les limites naturelles de la France, séparés d'elle depuis l'asservissement des Gaules, et de leur réunion sociale à la grande république une et indivisible*. Paris, an VII, in-8°.

4° *Coup-d'œil sur les anciens volcans éteints des environs de la Kyll-supérieure (départemens de l'Ourte et de la Sarre), avec une esquisse géologique d'une partie d'Entre-Sambre-et-Meuse, Moselle et Rhin*, an IX, 1802.

M. Dethier s'est beaucoup occupé de minéralogie et de géologie ; on lui doit la découverte de l'ottrélite, pierre ainsi nommée parce qu'il l'aperçut pour la première fois en 1809, au village d'Ottre, dans le duché de Luxembourg.

Son fils aîné, M. Aristide Dethier, consul de Belgique à Smyrne et pour l'anatolie est l'auteur d'un excellent mémoire sur la Turquie, qu'il a publié sous le titre suivant : *Renseignemens pour le commerce de la Belgique avec la Turquie*. Verviers, Coumont, 1835, in-4°. C'est à lui qu'on est redevable de la connaissance des avantages que ce vaste empire offrait à l'industrie belge.

DEVILLE-THIRY (Jean-Baptiste-Honoré) né à Bay (département des Ardennes), professeur de dessin géométrique à l'école

industrielle de Liège, secrétaire-général de la société des sciences naturelles de Liège, membre de l'Académie royale de l'industrie française. Il a publié :

1° *Un essai de mythologie, ou premier guide, pour donner aux élèves l'intelligence des statues, tableaux, etc., et faciliter leur initiation à l'étude de l'histoire ancienne et du dessin, suivi d'un vocabulaire technologique*, etc, Liège 1832.

2° *Abrégé de l'histoire ancienne à l'usage des écoles primaires.*

3° *Abrégé de l'histoire romaine, au même usage.*

4° *Abrégé de l'histoire de France, au même usage.*

5° *Essai historique sur l'économie politique avec des détails statistiques, depuis Philippe-Auguste jusqu'en 1835, présenté et lu à la Société des sciences naturelles de Liège, le 4 décembre 1835.*

6° *Notice historique et dessin d'un parallélimètre de l'invention de l'auteur, à l'usage des graveurs, lithographes, dessinateurs, etc., présenté et lu à la même société le 16 octobre 1835.*

7° *Cours de dessin géométrique, appliqué aux arts, à l'usage des écoles primaires et industrielles de la Belgique, un vol. de texte et atlas in-folio, dédié au roi.*

DIZI (François-Joseph), né à Namur, le 14 janvier 1780. Son père était professeur de musique à Dinant, ville de la principauté de Liège, qu'il quitta pour aller s'établir à Namur. Le jeune Dizi fit voir dès son enfance les dispositions les plus heureuses pour la musique, et la sévérité de son père développa ses facultés par des études laborieuses. La harpe était l'instrument pour lequel il avait le plus de penchant ; malheureusement il n'y avait pas de maître à Namur qui pût lui enseigner à en jouer ; les leçons de son père, qui était violoniste, furent les seules qu'il reçut, et ce fut en lui-même qu'il dut chercher les moyens d'acquérir du talent. Il avait à peine atteint sa seizième année, lorsqu'il conçut le projet de se rendre en Angleterre.

Il voyageait alors en Hollande pour s'y faire entendre ; il s'y embarqua. Arrivé dans un port où le vaisseau fut obligé de relâcher, il se promenait sur le pont ; tout-à-coup il vit un matelot tomber à la mer, et poussé par un mouvement d'humanité, il s'y précipita lui-même pour le sauver, oubliant qu'il ne savait pas nager. Il perdit bientôt connaissance, et lorsqu'il revint à lui, il se trouva dans une maison sur le port, où on lui donnait des soins. Dès que ses habits furent séchés, il voulut retourner au vaisseau, mais ce bâtiment dont il ne savait pas même le nom, avait continué sa route, parce qu'on ne s'était pas aperçu de l'accident de Dizi, qu'un ouvrier du port avait sauvé. La situation du jeune artiste était des plus pénibles, car

sa harpe et les malles qui contenaient ses habits, son linge, ses lettres de recommandation et son argent étaient sur le vaisseau qui s'éloignait de lui. Sa bourse ne renfermait que quelques écus à peine suffisans pour le conduire à Londres, et il ne savait pas un mot d'anglais. Il se décida pourtant à sacrifier le peu qui lui restait pour arriver jusqu'à la capitale de l'Angleterre, dans l'espoir d'y retrouver le navire qui contenait toutes ses richesses, et l'espoir de son avenir.

Arrivé à Londres, il ne put jamais découvrir ce bâtiment, n'ayant aucun renseignement qui pût l'aider dans ses recherches au milieu de l'immense quantité de vaisseaux qui stationnaient sur la Tamise; il se trouva donc dans cette grande ville sans ressources, et n'y connaissant personne. Après quelques semaines passées dans la situation la plus pénible, le hasard le conduisit près d'une maison où il entendit jouer de la harpe; il se décida à y entrer, exposa sa situation à ceux qui l'habitaient, et demanda qu'on l'entendit sur son instrument. Cette maison était celle de Sébastien Erard, célèbre facteur de harpes et de pianos. Le chef de cette maison apprécia le talent du jeune Dizi, comprit qu'il avait de l'avenir, et l'aida à se poser convenablement dans le monde, en lui procurant des élèves. Clémenti lui fut aussi utile par l'estime qu'il témoigna pour ses talens. Bientôt Dizi devint le harpiste le plus renommé de Londres, et pendant trente ans, il jouit en Angleterre d'une brillante réputation comme virtuose, et comme compositeur pour son instrument.

La nature l'avait doué de dispositions naturelles pour la mécanique, et de beaucoup d'adresse. Il voulut appliquer ces facultés au perfectionnement de son instrument, et inventa, avec l'assistance d'un Polonais, une harpe à double action qu'il appela *harpe perpendiculaire*, parce que les cordes, placées au centre de la console, étaient dans une position exactement verticale avec le centre de la table. L'élévation de ces cordes, à un demi ton ou à un ton plus haut que l'accord naturel, se faisait par ses bascules placées à l'intérieur de la console. La difficulté du placement des cordes, et les dérangemens fréquens du mécanisme, ont déterminé plus tard M. Dizi à renoncer à ce système de construction, pour se rapprocher de celui d'Erard, qu'il a seulement voulu simplifier en substituant aux mouvemens particuliers de chaque note, des mouvemens généraux de communication d'octave en octave. M. Dizi est aussi le premier qui a imaginé de doubler les tables d'harmonie des harpes, pour leur donner plus de résistance aux vibrations des cordes. Enfin, il a disposé les pédales de l'instrument dans un ordre

plus régulier que celui qui est généralement adopté; mais cette innovation a eu peu de succès, parce qu'elle contrariait les habitudes des harpistes.

En 1828, M. Dizi a quitté Londres pour s'établir à Paris, où il a formé une association avec la maison Pleyel, pour l'établissement d'une fabrique de harpes. Depuis son arrivée en France, il a été nommé professeur de harpe des princesses de la famille royale.

Les compositions de M. Dizi pour la harpe sont :

1° Une *grande sonate*, publiée à Londres.

2° *Air saxon de Cramer, varié*. Paris, Janet.

3° *Danse du Châlo, variée*. Ibid.

4° *Trois thèmes originaux variés*. Ibid.

5° *Douze exercices ou fantaisies pour la harpe à deux rangs de pédales, première et deuxième suite*. Paris, Pleyel.

6° Une grande quantité de *romances françaises, d'airs anglais et italiens, variés pour la harpe*. Londres, Paris, Erard, Pleyel et autres.

DUMONT (*André-Hubert*), docteur en sciences, professeur de géologie et de minéralogie à l'Université de Liège, membre correspondant de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, membre correspondant de la société géologique de France, membre de la société des sciences physiques, chimiques et arts agricoles et industriels de France, et de plusieurs autres sociétés savantes, né à Liège. Il est auteur d'un *Mémoire sur la constitution géologique de la province de Liège*, couronné par l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles en 1830, 1 vol. in-4° de 374 pag., avec *cartes géologiques et coupes*. Bruxelles 1832, imprimerie de M. Hayez.

On lui doit aussi une *Notice sur les cônes volcaniques de l'Eifel*, lue à l'Académie dans la séance du 22 novembre 1834, imprimée dans le bulletin, N° 26, de 1834.

DUPONT (*E.*), à Liège, professeur ordinaire à l'Université de cette ville, et recteur pour l'année scolaire 1836-1837. Il a publié :

*Disquisitiones in commentarium IV institutionum Guji, recenter repertarum*. Lugduni Batavorum 1822, in-8°.

*De præscriptionibus, dissert. inaug.* Leodii, 1823.

FANTON (*Ferdinand*), peintre, né à Liège, en 1791, fut d'abord élève de Vivroux qui lui apprit le dessin; il étudia en-

suite la peinture chez Hennequin et ensuite chez Verboeckhoven. Il obtint à une exposition au salon de la Société d'Emulation de Liège, une médaille pour ses *dessins de paysage*; et reçut de l'Académie royale de Bruxelles et de l'Institut des beaux-arts d'Amsterdam, des certificats de capacité pour être admis professeur dans une académie. On a de lui, entr'autres :

- 1° *Vue prise dans les environs de Chaudfontaine.*
- 2° *Paysage avec bestiaux, coucher du soleil.* Bruxelles, 1830.
- 3° *Clair de lune.* Gand, 1832.
- 4° *Deux autres paysages.* Bruxelles, 1833.
- 5° *Paysage, coucher du soleil.* Gand, 1835.

FORIR (*Henri-Joseph*), né à Herstal, près de Liège, le 20 novembre 1784. De 1799 à 1802, il fit ses études à l'Ecole centrale de Liège; de 1802 à 1805, il enseigna les mathématiques dans une institution particulière; de 1805 à 1808, il fut employé en qualité de géomètre au cadastre du département de l'Ourthe; de 1808 à 1813, il a rempli successivement les fonctions de professeur de mathématiques aux collèges de Verviers (Liège) et d'Eupen (Prusse), puis celles de principal au collège de Hasselt (Limbourg); il resta dans ce dernier établissement jusqu'en 1817, époque à laquelle il fut appelé au collège royal de Liège, où il occupe maintenant la chaire de mathématiques supérieures. Il a publié cinq éditions consécutives d'une *Arithmétique élémentaire*, trois éditions d'une *Algèbre* et une de *Géométrie élémentaire*; plus une pièce de vers en patois liégeois, intitulée : *Li K'tapé manèche* (le ménage en désordre).

FRANKINET, né à Liège, docteur en médecine, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'Université de cette ville, a publié :

*Observationes ad pharmacopeam belgicam.* Maestricht, 1835, in-8°.

FUSS (*Jean-Dominique*), professeur ordinaire à l'Université de Liège, né à Duren près de Cologne. Il a publié :

1° *Joannis Laurentii Lydi de magistratibus reipublicæ romanæ libri tres, etc.* Parisiis, ex officinâ J. M. Eberharti 1812. — Ad C. B. Hase, in quâ J. L. Lydi, de magistratibus reipublicæ romanæ opusculi textus et versio emendantur, loci difficiliores illustrantur. Leodii, 1820, typis P.-J. Collardin.

2° *Ambulatio elegia Fred. Schiller, etc.* Coloniz Agrippinzæ. apud M. Dumont-Schauberg, 1820.

3° *Carmina latina, etc. Præcedit de linguæ lat. cum ad scribendum tum ad poesiæ usu, etc.* Dissertatio, Colonix Agrip. Ap. M. Dumont-Schauberg, 1822.

4° *Ad Lycocriticum epistola, in quâ loci metam. et fast. Ovidii, neo non alii nonnulli defenduntur, etc.* Leodii, 1823, typis P.-J. Collardin.

5° *Goethei elegiæ XXIII, et Schilleri campana latinè reditæ, adhærent epigrammata nec non oda tres, etc.* Leodii, typis P.-J. Collardin.

6° *Antiquitates romanæ compendio lectionum in usum erratæ, editio secunda.* Leodii, 1826, typis P.-J. Collardin; prostat et Lipsiæ ap. Fred. Fleischer et Lugd. Bat. ap. H.-W. Hasenberg.

7° *Dissertatio versuum homæoteleutorum sive consonantia in poesi neolatina usum commendans, adhærent Schilleri festum victoriæ.* Leodii, typis P.-J. Collardin, 1824.

8° *Dissertatio versuum homæoteleutorum in poesi neolatina et alia et Schilleri nonnulla latine reddita, variarumque ætatum consonantia carmina selecta, etc.* Leodii, typis P.-J. Collardin, 1828, præstat et Lugd. Bat. ap. H.-W. Hasenberg et Lipsiæ ap. Car. F. Tauchnitz.

9° *Réflexions sur l'usage du latin moderne en poésie, et sur le mérite des poètes latins modernes, suivies de poésies latines, en partie traduites du français.* Liège, chez P.-J. Collardin, 1829.

10° *Carminum latinorum pars nova.* Leodii 1830; prostat Bonnæ ad Rhenum ap. A. Marcum.

11° *Carminum latinorum pars nona.* Leodii, typis P.-J. Collardin, 1833.

12° *Antiquitates romanæ, editio tertia multâ quàm secunda emendatior inserto etiam Dirkseniano, XII tabularum conspectu auctior.* Leodii, typis P.-J. Collardin, 1836.

13° *Prælectionibus exhortatione ad alumnos prælusit J.-D. Fuss accessit versio latina carminis elegiaci sermone germanico compositi ab Aug. Guil. Schlegel.* Leodii, typis P.-J. Collardin, 1818.

14° *Badekus in Aachen, seine umgebung, und in dieser der Frankenberg mit dem Mährhem vom Zauberinge.* Aachen 1833, Gedruckt bei M. Urlichs Sohn (c'est une traduction faite par l'auteur de l'un de ses poèmes latins).

15° *Hæc placeant, patriæ quæ pia dona fero,* à Liège.

16° *Un mot, touchant l'usage du latin dans les leçons académiques,* à Liège.

17° *La cloche de Schiller, traduite en français, suivie d'observations sur la cloche de Schiller et sur la traduction de ce poème.* Liège.

Depuis la publication du recueil de ses vers latins en 1833, M. Fuss a composé encore un nombre considérable de morceaux de poésie latine et il a traduit en allemand plusieurs morceaux déjà publiés. — Il a encore coopéré à la rédaction du *Magasin encyclopédique de Millin* ; ses articles , parmi lesquels plusieurs étaient cachés sous le voile de l'anonyme, ont été insérés dans les volumes des années 1814-1816.

Quelques feuilles littéraires , imprimées en Allemagne , ont reçu de lui des articles allemands. La plupart sont des critiques de traductions latines faites par différens auteurs.

GERLACHE (*Etienne-Constantin de*), à Ixelles-lès-Bruxelles, député de la province de Liège aux Etats-Généraux du royaume des Pays-Bas , de 1824 à 1830 ; président du comité de constitution belge en octobre 1830 ; président du congrès national en 1831 ; président de la députation chargée d'offrir la couronne au prince Léopold à Londres , en juin 1831 , président de la Chambre des Représentans en 1831 et 1832 ; actuellement premier président de la cour de cassation ; directeur annuel de l'Académie royale de Bruxelles ; président de la commission d'histoire pour la publication des chroniques belges inédites ; officier de l'ordre de Léopold , décoré de la croix de fer , né en 1785 dans le duché de Luxembourg.

En 1812, M. de Gerlache a publié à Paris une traduction du *Catilina* de Salluste , suivie de notes et d'observations sur cet écrivain , considéré comme politique , comme moraliste et comme historien.

Retiré à Liège en 1815 , il y fit paraître , en 1821 et 1822 , plusieurs *mémoires* adressés aux Etats-Généraux et au roi sur les changemens à apporter aux tarifs du royaume dans l'intérêt de l'agriculture , du commerce et des manufactures de la Belgique , et spécialement de la province de Liège , alors encore très-souffrante. Il y publia en 1821 un *Essai sur Grétry*, ouvrage semé de détails et d'anecdotes littéraires et musicales , etc. , et plutôt biographique que scientifique. — Un *Rapport*, en qualité de secrétaire-général de la Société d'Emulation , suivi de notes historiques sur l'origine , la fondation et le but de cette société , 1823. — *Des extraits de mémoires* dans le procès de la ville de Liège contre un neveu de Grétry , pour obtenir la possession du cœur de ce célèbre musicien qui avait légué ce souvenir à sa patrie. — *Divers Fragmens de littérature nationale* , tels que : *les souvenirs historiques du pays et de la principauté de Liège* , pour servir d'introduction à son histoire



générale, 1825. — *Les guerres d'Avans et de Waroux*, épisodes de la chevalerie liégeoise aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, traduits de Hemricourt et d'autres vieux chroniqueurs, 1828. — *Le récit de la remise solennelle du cœur de Grétry à la ville de Liège, comme envoyé de cette ville à Paris.* — *Discours prononcé à cette occasion*, au milieu d'une fête publique et d'un immense concours du peuple, septembre 1828. La plupart de ces opuscules littéraires sont éparés dans les *procès-verbaux* de la Société d'Emulation. L'auteur avait entrepris une histoire complète de l'ancien état de Liège, mais interrompu par les événemens politiques, il n'en a publié jusqu'ici qu'un fragment intitulé : *Révolutions de Liège sous Louis de Bourbon*, travail en partie fondé sur des pièces inédites ou peu connues ; vol. in-8°. Bruxelles, Hayez, 1821.

M. de Gerlache a donné pour les mémoires de l'Académie (année 1836), une notice sur une curieuse chronique latine, manuscrite et inédite du XIV<sup>e</sup> siècle, intitulée : *Suite de Li Muisis*, avec des extraits et fragmens de traduction.

Il publie maintenant un *Essai sur l'histoire du royaume des Pays-Bas*, depuis 1814, jusqu'à l'époque actuelle, suivi des pièces justificatives et des discours parlementaires de l'auteur, 2 vol. in-8°. Ces discours roulent sur les principales questions politiques, religieuses et autres agitées aux chambres, depuis 1824 jusqu'en 1832, auxquelles l'auteur a pris part, soit comme membre, soit comme président du Congrès et de la Chambre des Représentans.

GODET (*Victor-Emmanuel*), à Liège, docteur en droit, agrégé à la faculté de droit de l'Université de cette ville, professeur de droit commercial et d'économie politique à l'École spéciale de commerce, membre de la commission de l'association nationale pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique. Il a publié :

1<sup>o</sup> *Essai sur l'histoire externe du droit dans la Gaule, dans la Belgique, sous la période franque et la période féodale*, 1830, in-8°.

Divers articles dans la *Thémis* et la *Revue Belge*.

GRANDGAGNAGE, à Liège, où il est conseiller à la cour supérieure, membre de l'Académie royale de Bruxelles, a obtenu un prix de cette académie pour sa réponse à la question :

*De l'influence de la législation française sur celle des Pays-Bas, pendant le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles*, 1830 (vol. 8 des mémoires couronnés).

Il a aussi donné une *Notice sur un ancien manuscrit concernant Pierre l'Hermite*, lue à la séance du 1<sup>er</sup> mars 1834.

Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique, par Justin* \*\*\*.  
Bruxelles, Leroux, 1835, 2 vol. in-8°.

**GRAVEZ** (*Philippe*), à Liège, inspecteur du cadastre de 1<sup>re</sup> classe de la province de Liège. Il a publié :

*Considérations sur le cadastre du royaume des Pays-Bas*.  
Liège, Dessain, 1834, 22 pages in-8°.

**GUIOTH** (*Jacques-Léon*), ingénieur des ponts et chaussées, à Liège, fils d'un capitaine d'artillerie, s'occupe sans relâche, depuis 18 ans, d'un cabinet de médailles dont voici le résumé :

|                                                                                                                                                           | Or.       | Arg.       | Bronze.     | Ensemble    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|------------|-------------|-------------|
| Grecques, romaines et gauloises .                                                                                                                         | 11        | 223        | 784         | 1018        |
| Cette série contient entre autres médailles rares, une de la ville de Thèbes, une de l'île de Crète, etc.                                                 |           |            |             |             |
| Monnaies de France de la 1 <sup>re</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> race, etc., jusqu'aujourd'hui.                                                 | 11        | 80         | 141         | 231         |
| Monnaies rares, de Charlemagne, de Louis IV, Louis VIII, St. Louis, (Louis IX), Charles VII en or, Charles IX, Charles X du temps de la ligue, etc., etc. |           |            |             |             |
| Médailles et jettons de France depuis 1500 jusqu'aujourd'hui. .                                                                                           | "         | 34         | 469         | 503         |
| Plusieurs médailles rares du règne de Napoléon, frappées en Italie, en Allemagne, en Angleterre.                                                          |           |            |             |             |
| Monnaies d'Allemagne, depuis 1200 jusqu'aujourd'hui. . . . .                                                                                              | "         | 82         | 455         | 537         |
| Un bracteat de 1228, plusieurs monnaies du XV <sup>e</sup> siècle.                                                                                        |           |            |             |             |
| Médailles d'Allemagne . . . . .                                                                                                                           | 1         | 19         | 41          | 61          |
| Un petit médaillon d'Otton.                                                                                                                               |           |            |             |             |
| Médailles et monnaies de Liège. .                                                                                                                         | 2         | 29         | 131         | 160         |
| Monnaies d'Angleterre. . . . .                                                                                                                            | "         | 7          | 60          | 67          |
| <b>A REPORTER.</b>                                                                                                                                        | <b>25</b> | <b>474</b> | <b>2081</b> | <b>2577</b> |

|                                                                                                     | <u>Or.    Arg.    Bronze.</u> |            |             | <u>Ensemble.</u> |  |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------|------------|-------------|------------------|--|
| REPORT.                                                                                             | 25                            | 474        | 2081        | 2577             |  |
| Monnétaire Edmond I <sup>er</sup> , Henri III,<br>Alexandre III, roi d'Écosse, Eli-<br>sabeth, etc. |                               |            |             |                  |  |
| Médailles et jettons d'Angleterre . .                                                               | »                             | 1          | 133         | 134              |  |
| Monnaies de Russie . . . . .                                                                        | »                             | 3          | 41          | 44               |  |
| Médailles de Russie. . . . .                                                                        | »                             | »          | 11          | 11               |  |
| Monnaies et médailles de Pologne.                                                                   | »                             | 3          | 8           | 11               |  |
| Monnaies et médailles de Suède. .                                                                   | »                             | 7          | 47          | 54               |  |
| Monnaies et médailles d'Espagne .                                                                   | 1                             | 17         | 89          | 107              |  |
| Monnaies de Portugal (de Jean III<br>et de Sébastien), rares. . . .                                 | 2                             | »          | 12          | 12               |  |
| Monnaies des Papes et d'Italie, doges<br>de Venise, etc. . . . .                                    | »                             | 7          | 19          | 26               |  |
| Médailles de Papes et d'Italie . .                                                                  | »                             | 6          | 164         | 170              |  |
| Monnaies suisses. . . . .                                                                           | »                             | 3          | 24          | 27               |  |
| Monnaies turques. . . . .                                                                           | 1                             | 6          | 2           | 9                |  |
| Hommes illustres de tout pays . .                                                                   | »                             | »          | 20          | 20               |  |
| Grands médaillons romains . . .                                                                     | »                             | »          | 12          | 12               |  |
| Médailles sans date, maçonnique,<br>des Templiers, etc. . . . .                                     | »                             | 11         | 1           | 12               |  |
| Médailles et jettons des Pays-Bas,<br>depuis 1400 jusqu'aujourd'hui .                               | »                             | 109        | 949         | 1058             |  |
| Dans ces 1058 sont comprises les<br>médailles frappées depuis 1829<br>(révolution belge).           |                               |            |             |                  |  |
| Monnaies des Pays-Bas . . . . .                                                                     | 1                             | 39         | 68          | 108              |  |
| Monnaies de Hollande. . . . .                                                                       | 1                             | 44         | 93          | 137              |  |
| <b>TOTAUX.</b>                                                                                      | <b>31</b>                     | <b>730</b> | <b>3774</b> |                  |  |
| <b>TOTAL GÉNÉRAL.</b>                                                                               |                               |            |             | <b>4529</b>      |  |

M. Guioth est l'auteur d'un mémoire intéressant, ayant pour titre : *Du rapport des anciennes monnaies chez quelques peuples avec la monnaie décimale*, qu'il a lu, en 1834, à une séance de la société des sciences naturelles de Liège dont il est membre.

Il a fait insérer dans la *Revue Belge*, la *Description des médailles frappées depuis le commencement de la révolution belge de 1830, jusqu'aujourd'hui*.

**HOHENZOLLERN-HECHINGEN** (*Frédéric-Xavier, prince de*), feld-maréchal au service d'Autriche, conseiller intime actuel, chambellan et capitaine des gardes de S. M. l'empereur, colonel propriétaire du 2<sup>e</sup> régiment de chevaux-légers, grand'croix de l'ordre de St.-Léopold et autres, né le 31 mai 1757, au château de Geul, près Maestricht, fils du comte de Hohenzollern et de dame Hoensbroech-Geul. Sa famille alliée à toutes les familles souveraines est l'une des plus nobles et des plus anciennes de l'Europe. La branche cadette, dite de Brandebourg, occupe le trône de Prusse : les autres branches possèdent les principautés souveraines de Sigmaringen et de Hechingen.

Hohenzollern passa sa première jeunesse à Geul et à Maestricht. Lors de la révolution française, il entra au service de l'Autriche, en qualité de colonel de cuirassiers et fit la guerre, dans les Pays-Bas, contre les troupes de Dumouriez. En 1796, il fut employé en Italie comme major-général du corps d'armée de Provera, dont il commandait l'avant-garde, à l'attaque du faubourg St.-Georges, qui couvrait la ligne de blocus de Mantoue : peu s'en fallut, que les hussards-Hohenzollern dont l'uniforme était le même que ceux de Berchiny, n'entrassent par surprise dans ce poste si important défendu par le brave Miolis. Toutes les histoires du temps racontent à l'envi cette affaire dont le succès eût dérangé tous les plans du général en chef de l'armée d'Italie. Peu de jours après, Hohenzollern fut fait prisonnier sous les murs de Mantoue, avec tout le corps d'armée autrichien du général Provera, chargé de ravitailler cette place.

En 1799, ayant rempli les conditions de son échange, Hohenzollern fut envoyé de nouveau en Italie, où il concourut aux succès éphémères des Autrichiens sur Gènes, en occupant le poste de Bocchotta.

En 1805, après la capitulation d'Ulm, il fut fait prisonnier par le corps aux ordres du maréchal Murat.

Durant la campagne de 1809, il eut le commandement du 3<sup>e</sup> corps d'armée sous les ordres de l'archiduc Charles. Battu, à la bataille de Thann, par le maréchal Davoust, il ne put, malgré ses efforts, empêcher la jonction de ce dernier avec les troupes bavares. Après la prise de Ratisbonne par les Autrichiens, il reçut, à la tête de ses troupes, des mains de l'empereur François II, la grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse.

Le prince de Hohenzollern, dont le corps formait le centre de l'armée du prince Charles, combattit vaillamment à la bataille d'Eckmühl. Dans toutes les affaires qui précédèrent la

célèbre bataille d'Essling, ce général se fit remarquer par sa présence d'esprit et la précision de ses mouvemens. Ses exploits, dans ces journées à jamais mémorables, dans les attaques et reprises des villages d'Essling et d'Aspern, furent récompensés par la donation que lui fit l'empereur d'Autriche de la terre de Neutra-Appathy, en Hongrie, et de la naturalisation autrichienne.

Après la bataille de Wagram, il fut nommé général de cavalerie, et il eut bientôt après le commandement général de la Styrie et de la Carinthie. Le roi de Prusse le nomma grand'croix de ses ordres de l'aigle noir et rouge.

Élevé au commandement supérieur de l'Autriche intérieure, il fut envoyé, en même temps, en Pologne, avec un corps de cavalerie qui faisait partie du contingent de l'Autriche, lors de la campagne de Russie; mais, suivant les ordres de son gouvernement, il resta complètement inactif et ne se lia à aucune des opérations militaires de la grande armée. L'année suivante, après la défection de l'Autriche, il commanda la cavalerie autrichienne et se battit contre les Français, durant la campagne de Saxe.

En 1814, Hohenzollern suivit les armées alliées, et prit part à toutes les affaires, qui leur ouvrirent les bords du Rhin. Les départemens français qu'il parcourut, eurent à se plaindre bien plus encore des exactions de ses troupes, que de ses opérations militaires.

Lors du retour de Napoléon en 1815, il eut le commandement du 2<sup>e</sup> corps de la grande armée, et fut chargé du blocus de Strasbourg, qu'il ne leva que le 27 septembre.

Depuis la paix, le prince de Hohenzollern a été promu à la dignité de général feld-maréchal et à celle de président du conseil aulique de guerre de l'empire, après avoir eu longtemps le commandement général des provinces de Souabe, Styrie, Carinthie, Tyrol et Illyrie. Aujourd'hui, parvenu à l'âge de 82 ans, il vit dans la retraite, honoré et estimé.

**JANSSENS** (*Jean-Herman*), à Engin, près Liège, prêtre, ancien professeur ordinaire d'exégèse, d'histoire ecclésiastique, de théologie, etc., actuellement professeur ordinaire de philosophie en non-activité de l'ancienne Université de Louvain, né à Maseick (province de Limbourg), en 1783. On a de lui :

1<sup>o</sup> *Herméneutique sacrée*. Liège 1818, 2 vol. in-8<sup>e</sup>, en latin.

2<sup>o</sup> *Thèse sur l'herméneutique, sur l'exégèse et sur l'histoire ecclésiastique*. Fribourg, 1816, in-12, en latin.

Sont prêts pour la presse :

1° *Histoire de l'Eglise* ; 2° *Exégèse de la Genèse* ; 3° *Harmonie philologique et critique des quatre évangiles* ; 4° *Démonstrations de la vérité de la religion chrétienne* ; 5° *Prolegomènes de la philosophie et anthropologie somatologique et psychologique* ; 6° *Logique* ; 7° *Métaphysique générale* ; 8° *Métaphysique particulière* ; 9° *Philosophie morale*.

Ces ouvrages sont écrits en latin.

JÉHOTTE (*Léonard*), graveur , né en 1772 , à Herstal , près de Liège.

En 1785 , il reçut les premiers principes de cet art , de Philippe-Joseph Jacoby , artiste très-distingué à cette époque , et qui fut successivement graveur des princes , Jean-Théodore de Bavière , de d'Oultremont et de Velbruck ; au bout de 4 ans d'une constante application , et ayant fait un grand dessin à la plume , représentant la *Peste* , qui fit l'admiration des connaisseurs , il obtint , au commencement de l'année 1789 , le titre de graveur du chapitre cathédral , en survivance de son maître.

Il a gravé la dernière monnaie du pays de Liège , pendant le *sede vacante* de 1792. A l'avènement de François-Antoine comte de Méan à la principauté , qui eut lieu cette année , il fut honoré du titre de son graveur , par lettre patente , en date du 16 septembre même année. Il a exercé plusieurs genres de gravures , entr'autres , on remarque les ouvrages suivants en *taille-douce* : 1° le *portrait* de Napoléon Bonaparte , premier consul , en bas du portrait , une *vue* représentant le faubourg d'Amercœur , incendié par les Autrichiens. *Lambert Buttange* représentant au corps législatif , dans la séance du 7 nivôse an XIII , en présenta un exemplaire au nom de l'auteur ; l'assemblée ordonna qu'il en serait fait mention honorable au procès-verbal et le dépôt dans une des salles du corps-législatif. 2° *Hubert Goffin et son fils dans la houillère Beaujean* , portrait historié.

*Numismatique*. 1° *Médaille* pour consacrer la régénération belge , à l'effigie de Charlier dit la *Jambe de Bois* ; 2° une *médaille* pour la ville de Liège , pour prix aux institutions publiques , représentant la ville personnifiée , distribuant des couronnes ; pour légende , *au mérites*. 3° Une autre , frappée à l'effigie d'*Ansiaux* , chirurgien distingué , professeur à l'Université de Liège , inédites. 4° Le *roi Guillaume* , pour revers , le *Génie des lumières* , descendant sur une terre chargée de fabriques , etc. , vient déposer une branche d'olivier , symbole de la

paix , de l'abondance et de la sagesse , avec cette légende : *Floreat pacis artes fugiant tenebræ.*

*Cachets particuliers.* On peut voir dans son atelier une grande collection d'*empreintes de cachets* emblématiques et à armoiries, faits pour les premières familles du royaume.

*Sur pierre fine.* 1° Le *Lion de Waterloo* , gravé sur une topaze, déposée au cabinet du roi à La Haye. 2° Le *portrait du roi Guillaume* , sur cornaline , offert à la reine ; l'auteur a reçu de S. M. une lettre très-flatteuse accompagnée d'une bague enrichie de brillants. 3° Sur un jaspé un *Esculape*, et 4° sur un amétiste une *Hygie*, sous la figure d'une jeune nymphe.

*Gravure en bois.* 1° Le *Lion Belgique* , d'après Eugène Verboeckhoven , placé en tête du *Recueil encyclopédique belge*.

Il est auteur d'un *procédé* à l'aide duquel il a coulé en cuivre, sous le dernier gouvernement , tous les *cachets à timbre en noir*, pour les autorités administratives des provinces de Liège, du Limbourg et du Luxembourg ; ainsi que ceux de l'ordre judiciaire, frappés à l'aide d'un type , pour une grande partie des autorités du royaume.

JÉHOTTE (*Louis*), à Bruxelles, sculpteur-statuaire, né à Liège, en 1805 , fils du précédent, après avoir fait ses études en Italie , où il eut pour maîtres Kessels et Thornwaldsen , il a obtenu le prix de sculpture en 1824 à l'Académie de St. Luc à Rome. Cet artiste a exécuté à Rome plusieurs figures de grandeur naturelle, entr'autres : un *Faune* pour le roi de Hollande ; les événemens de 1830 ont empêché son exécution en marbre. — Un *Zéphir* faisant voltiger un papillon , exécuté en marbre. — Il a modelé à Florence, en 1834, une *Baigneuse* de grandeur naturelle, dont il acheva le marbre à Bruxelles. — Il a sculpté aussi le *monument* du prince de Méan, dernier prince-évêque de Liège, mort archevêque de Malines, lequel est placé dans l'église métropolitaine de St.-Rombaud. — L'architecture de ce monument est traitée dans le style de la renaissance en marbre blanc. Il a 7 mètres 50 centimètres d'élévation. L'archevêque est représenté à genoux faisant sa prière, lorsque l'ange du seigneur lui apparait et vint lui annoncer sa dernière heure. — Au-dessus du groupe en marbre blanc , se détachant sur un fond noir, est placée cette inscription : *Fiat voluntas tua.*

M. Jéhotte vient de terminer le modèle en grandeur naturelle d'une *Madone*, qui sera exécutée en marbre petite nature pour la chapelle de Mgr. l'évêque de Liège.

Ce même artiste a encore fait une trentaine de *bustes* ,

entr'autres : celui du *Roi des Belges*, de l'*archevêque Charles d'Argenteau*, du *général Despres*, du *baron de Slassart*, etc., la plupart en marbre.

JÉHOTTE (*Arnold*), graveur en taille-douce, né à Herstal, en 1789, après avoir reçu de son frère Léonard les premiers principes de cet art, il alla se perfectionner à Paris et s'y fixa. Il a fait une grande quantité de jolies *vignettes* ainsi que des *portraits* de grands hommes, pour la librairie; on remarque surtout un *héros d'armes* que le gouvernement le chargea de graver pour la *Collection des costumes des cérémonies du sacre de Charles X*. Il avait fait le dessin du tableau représentant le *Baptême du Christ par St. Jean-Baptiste*, peint par notre célèbre Carlier, qui est maintenant à la cathédrale de St.-Paul, à Liège; dans l'intention de le graver en taille-douce d'une grande dimension, il en avait déjà fait l'eau-forte lorsque, malheureusement une longue maladie, qui l'a empêché de le terminer, l'a mis au tonbeau au mois de mars 1836; en voyant une épreuve de cette planche, on doit augurer que cet ouvrage aurait fait honneur à cet artiste.

Sa plus belle production est une estampe représentant *Psyché et l'Amour*, d'après le célèbre Gérard.

KERSTEN (*Pierre*), imprimeur à Liège, né à Maestricht, le 19 janvier 1789; à cette époque cette ville se trouvait encore sous la co-souveraineté des princes-évêques de Liège. Son goût pour l'étude, dès sa plus tendre jeunesse, le mit à même d'enseigner plus tard ce qu'il n'avait appris que dans des livres, sans autre secours que lui-même. Devenu maître d'études au collège de Maestricht, à l'âge de 16 ans, il y occupa ensuite successivement toutes les chaires, et devint professeur de littérature grecque à l'Athénée de cette ville, lors de son érection, jusqu'en 1821, qu'il vint s'établir à Liège, pour y travailler au *Courrier de la Meuse*, feuille qui languissait déjà, quoiqu'à la seconde année de publication. M. Kersten soutint ce journal, et n'en quitta la rédaction qu'au bout de quatorze ans, 1<sup>er</sup> septembre 1835.

Le *Courrier de la Meuse*, créé par ses fondateurs, dans un but religieux, pour combattre l'impiété et l'anarchie, devint peu-à-peu, par la marche du gouvernement des Pays-Bas, un journal de l'opposition et d'une grande influence en Belgique.

Le gouvernement concevant des craintes de cette opposition toute patriotique et religieuse, fit traduire, en juillet 1830,



devant les tribunaux M. Kersten conjointement avec M. Stas , propriétaire-éditeur de ce journal , pour quelques articles sur M. Van Maanen ; mais la révolution de septembre vint mettre fin à ce procès. En récompense de son opposition , on lui décerna la croix de fer , mais il crut devoir refuser cette distinction.

M. Kersten a commencé le 1<sup>er</sup> mai 1834 , un journal mensuel qui paraît à Liège , sous le titre : *Journal historique et littéraire* , format in-8° , qui se tire aujourd'hui à 3500 exemplaires.

En 1835 , malgré les plus vives instances de M. le ministre de l'intérieur qui le sollicitait d'accepter la chaire de philosophie à l'Université de Liège , il s'y refusa , préférant le soin de son journal et ses études favorites , la philosophie , surtout celle qui s'occupe des premières connaissances de l'homme. Il a publié et imprimé :

1<sup>o</sup> *Epitome novi Testamenti*. Liège , 1824. C'est un abrégé du nouveau Testament en grec , accompagné d'un dictionnaire grec-latin. Ce petit ouvrage , fait avec soin , est assez généralement employé dans les collèges. Il en est aujourd'hui à sa 7<sup>e</sup> édition.

2<sup>o</sup> *De rebus belgicis libri XV, ab ortu gentis ad hæc tempora*. Liège , 1828 , in-12 , id. 1830 , in-18. Les changemens politiques survenus peu après cette deuxième édition , en ont empêché la propagation ; il est à regretter , que dans l'intérêt de l'instruction publique , l'auteur n'ait pas adapté à notre situation actuelle , cet ouvrage plein de faits et purement écrit. C'est une histoire résumée des Pays-Bas.

3<sup>o</sup> *Petites instructions à l'usage de MM. les curés des villes et des campagnes*. Liège , 1831 , 5 vol. in-12. C'est une analyse des sermons de Massillon et de Bourdaloue.

4<sup>o</sup> *Entretiens d'un père avec sa fille , lorsqu'elle se préparait à sa première communion*. Liège , 1834 , in-12.

M. Kersten est l'éditeur de plusieurs livres liturgiques de plain-chant , entr'autres , le *Vesperale Romanum* et le *Graduale Romanum*.

LEBEAU (*Jean-Louis-Joseph*) , né à Huy , province de Liège , le 3 janvier 1794.

Il exerça la profession d'avocat , d'abord à Huy , ensuite à Liège. Il fonda , vers 1824 , avec MM. Devaux , Rogier frères , Van Hulst et Lignac , le journal le *Mathieu Laënsberg* , qui prit plus tard le titre de *Le Politique*. M. Lebeau créa , à peu près à la même époque , un établissement typographique et publia ,

entr'autres réimpressions , l'*Histoire de la révolution française*, par M. Thiers et les *OEuvres de M<sup>me</sup> de Staël*. Il publia aussi, en 1829 , sous le titre de *Recueil politique et administratif pour la province de Liège* , 1 vol. in-12 , la collection complète des réglemens électoraux et administratifs , documens fort peu connus encore à cette époque. Deux éditions de ce recueil furent rapidement enlevées. On trouve dans la seconde une *Notice historique* contenant des détails sur les formes de la prétendue acception de la loi fondamentale par les notables du nouveau royaume.

Presqu'en même temps , il sortit des presses de M. Lebeau un recueil non moins utile , le *Manuel électoral des campagnes*, par M. Ch. Rogier, petite brochure où sont exposés avec beaucoup de méthode et de lucidité les rouages d'un mécanisme électoral si compliqué et où l'on trouve d'excellens conseils adressés à une classe d'électeurs peu initiée aux nombreuses formalités des élections des campagnes. On vit assez , par la nature de ces publications , qu'une pensée politique , et non une idée exclusivement mercantile , avait présidé à l'établissement fondé par M. Lebeau.

C'est du *Politique* et à propos des élections aux États-Généraux , que partit le premier appel aux catholiques , appel que vinrent bientôt appuyer et développer les pamphlets remarquables de M. De Potter et qui eut pour résultat la fameuse coalition si connue sous le titre d'*Union catholico-libérale*.

Vers la même époque , M. Lebeau , de commun accord avec les rédacteurs du *Courrier de la Meuse* et plusieurs membres des états de la province de Liège , organisa une *association constitutionnelle* destinée à diriger les élections et le pétitionnement. Le succès qu'obtinrent les efforts de cette association ne tarda pas à porter ses fruits : la majorité de l'assemblée provinciale fut , en deux renouvellemens d'élection , complètement changée. A la vue d'un tel résultat , l'opposition constitutionnelle créa des associations analogues dans presque toutes les provinces du midi.

Vers le commencement de 1830 , M. Lebeau publia ses *Observations sur le pouvoir royal*. Ce livre , dont le principal objet est de démontrer que la responsabilité ministérielle est la base , la condition d'une monarchie limitée , et qu'elle est dans la loi fondamentale , parut quelque temps après la condamnation de MM. De Potter , Tielemans , etc. La terreur que cette condamnation avait inspirée aux libraires de Bruxelles était telle que M. Lebeau ne put , pendant plus de quinze jours , en

trouver un seul qui osât annoncer son livre. Vainement représentait-il qu'étant à la fois auteur, éditeur et imprimeur, la responsabilité de cette publication retomberait sur lui seul, rien ne pouvait triompher de l'espèce d'épouvante sous laquelle cette monstrueuse condamnation avait placé les libraires de la capitale. M. Lebeau s'adressa enfin à M. Rampelberg, éditeur du *Journal de la Belgique*, qui consentit sans hésiter à annoncer les *Observations sur le Pouvoir Royal* (\*). Cette publication ne donna lieu à aucune poursuite.

Vers le milieu de 1830, les rédacteurs du *Politique* furent assignés devant le tribunal correctionnel de Liège, du chef de plusieurs articles dans lesquels on prétendait trouver des attaques contre le pouvoir royal. Quoique le *Politique* eût toujours apporté la plus grande mesure dans son opposition et se fût constamment abstenu de toute personnalité surtout envers le roi, il était à craindre, d'après la position précaire de ses juges, que le journal inculpé ne vit envoyer ses rédacteurs en prison, lorsqu'éclatèrent la révolution de juillet et bientôt après celle de septembre.

Dès les premiers jours de l'insurrection, M. Lebeau fut appelé par le gouverneur de la province de Liège, à faire partie d'une commission de sûreté publique destinée à suppléer à l'autorité municipale dont l'influence était plus ou moins paralysée. Il fut député par cette commission à l'effet de se rendre avec plusieurs de ses collègues et des membres de la régence, auprès du prince d'Orange, pour insister sur la nécessité de faire promptement droit aux griefs les plus impopulaires et sur le danger de toute collision entre l'armée et le peuple.

Le 30 septembre 1830, M. Lebeau fut nommé premier avocat-général près la cour supérieure de justice de Liège. Quelques jours après, il fut appelé par le gouvernement provisoire à faire partie de la commission chargée de rédiger un projet de constitution. Ce projet, qui a été rendu public, fut modifié par le congrès, qui en a cependant conservé les bases et les principales dispositions. La commission de constitution fut chargée en outre de rédiger un projet de décret électoral pour la formation du congrès. Le gouvernement provisoire ne fit subir à ce projet que de légers changemens en le publiant comme loi.

M. Lebeau fut nommé membre du congrès national par le district de Huy. Il prit une part active aux travaux de cette as-

(\*) *Observations sur le pouvoir royal, ou examen de quelques questions relatives aux droits de la couronne dans les Pays-Bas*, par J. Lebeau, avocat à la cour de Liège, 214 pages in-8°. Liège, Lebeau-Ouwerx, 1830.

semblée, y défendit les principes de liberté proclamée par l'opposition, tout en se prononçant fortement en faveur du système monarchique qu'il présenta, à la différence de presque tous les orateurs qui parlèrent en faveur de ce régime, comme une forme de gouvernement plus avancée, plus parfaite que toutes les autres, sans en excepter la république fédérative. Il s'y montra zélé partisan de la prérogative royale qu'il soutint devoir être forte dans l'intérêt commun de l'ordre et de la liberté; défendit le droit d'ajournement et de dissolution, le droit de grâce, le droit de paix et de guerre et s'opposa à un sénat électif.

Lors de la discussion sur le choix du nouveau roi, il combattit vivement la proposition d'appeler au trône le duc de Nemours dont l'acceptation, qu'il présenta comme très-douteuse, était à ses yeux le signal d'une guerre européenne. On sait qu'une voix de moins faisait manquer l'élection du prince.

M. Lebeau avait opposé à cette candidature celle du duc de Leuchtenberg, regrettant que le cercle des candidats ne pût s'étendre avec quelque chance de majorité, car, disait-il, si la guerre est certaine par le choix du duc de Nemours, elle est possible, probable peut-être, avec le duc de Leuchtenberg.

Après le refus du duc de Nemours, M. Lebeau, accompagné de M. Nothomb et de M. le comte Duval de Beaulieu, ce dernier voisin de campagne et ami du prince de Ligne, se rendit auprès de ce personnage pour connaître ses dispositions, dans le cas, où la majorité du congrès l'appellerait soit à la régence, soit à la lieutenance-générale, dignité qu'on songeait à créer en remplacement du gouvernement provisoire. On comprend que la régence confiée au prince de Ligne prenait un tout autre caractère que dans les mains de M. le baron de Surlet, et qu'une fois en possession de ce poste, le prince, avec un peu d'habileté, devenait facilement roi des Belges. Ce choix d'ailleurs ne pouvait blesser, ni les susceptibilités nationales, ni celles des cabinets étrangers.

Les ennemis politiques de M. Lebeau lui ont reproché cette démarche; il est juste de considérer toutefois que le découragement du pays, après le refus du duc de Nemours, était extrême et que la nécessité de constituer un gouvernement définitif comme garantie de l'indépendance et des résultats de la révolution, était généralement proclamée.

M. Lebeau vota contre la régence de M. Surlet de Chockier, ce qui n'empêcha pas celui-ci, à qui, dit-on, M. Lebeau fut toujours antipathique, de lui confier, à la fin de mars 1831, le porte-feuille des affaires étrangères.

M. Lebeau ne perdit point de temps; à peine eût-il fait face aux premières discussions parlementaires, qu'il envoyait à Londres, en mission, quatre membres du congrès, chargés de se mettre en relation avec le prince de Saxe-Cobourg et de pressentir ses intentions pour le cas où le congrès lui déférerait la couronne.

La composition de cette députation frappa l'attention publique, même à l'étranger. Il parut étrange qu'on eût chargé de négocier avec un prince protestant, le comte de Mérode, l'un des chefs du parti catholique et un prêtre catholique, l'abbé de Foëre. On ne comprenait rien à cette démarche d'un gouvernement que ses ennemis représentaient à l'étranger comme dominé par un aveugle fanatisme.

On connaît les résultats de cette négociation. M. Lebeau était entré au ministère à la fin de mars. Dès le 7 juillet il avait quitté le ministère. M. Lebeau avait dit, faisant allusion à la question du chef de l'état et au règlement des limites : *le rôle de la diplomatie doit être court, très-court* : dès les premiers jours de juillet, on avait adopté les 18 articles qui posaient les bases de cette délimitation, et le 21 du même mois Léopold était inauguré sur la Place Royale. Nous concevons difficilement comment on a pu reprocher à M. Lebeau de n'avoir pas tenu sa promesse.

Dans les premiers jours du mois d'août 1831, les hostilités avaient été reprises par le gouvernement hollandais. La nouvelle en parvint au roi à Liège. M. Lebeau s'y trouvait; le roi le fit appeler et ce fut de là que partit l'invitation adressée aux cours de France et d'Angleterre d'intervenir en vertu de la clause de garantie insérée dans les 18 articles.

M. Lebeau se trouvant ainsi mêlé de nouveau aux affaires, il accepta le titre de membre du conseil des ministres et participa à toutes les résolutions du cabinet jusqu'à la fin des événements du mois d'août. Il se retira alors du ministère.

Retourné à son banc de député, M. Lebeau y défendit, en toute circonstance, la cause du pouvoir royal dont il s'efforça constamment de renforcer la prérogative qui lui paraissait trop faiblement constituée par le congrès. Il soutint presque continuellement le ministère de ses discours et de ses votes.

L'administration, dont on pouvait considérer M. de Muele-naere comme le chef, s'étant dissoute, et le général Gublet ayant reçu le portefeuille des affaires étrangères, M. Lebeau fut appelé au ministère de la justice à la fin d'octobre 1832.

Le premier acte du nouveau cabinet fut une sommation

adressée aux gouvernemens français et anglais, pour en obtenir l'exécution du traité du 15 novembre 1831, ajoutant que si au 3 novembre 1832, cette exécution n'était pas commencée, le gouvernement belge essaierait d'obtenir, par ses propres armes, l'évacuation de la partie de son territoire encore occupée par les troupes hollandaises. Cette note se terminait ainsi : « C'est » par ces motifs et dans ce but que le ministre plénipotentiaire » de Sa Majesté le roi des Belges a l'honneur de confirmer à son » Ex. M. le duc de Broglie, la déclaration qu'il lui a faite, que » son gouvernement sera dans l'impossibilité absolue de pro- » longer l'attente dans laquelle il se trouve *au delà du 3 novembre* » *prochain* ; que si ce jour arrive, sans que la garantie stipulée » ait reçu son exécution *ou au moins un commencement d'exé- » cution*, Sa Majesté se verra dans la nécessité de prendre posses- » sion par ses propres forces du territoire belge encore occupé » par l'ennemi.

» Telle est donc la condition d'existence du nouveau minis- » tère : évacuation du territoire pour le 3 novembre ou un com- » mencement actif d'exécution, soit par l'action des puissances, » soit par celle de l'armée nationale. Il ne peut se soutenir au » delà de ce terme si l'une ou l'autre de ces deux hypothèses ne » se réalise pas ; ce n'est là de sa part ni une volonté arbitraire, » ni un vain engagement ; c'est la loi irrésistible de sa position ; » c'est celle qu'imposent aujourd'hui en Belgique à tout minis- » tère quel qu'il soit l'état intérieur du pays et la force des » choses.

» S. Ex. M. le duc de Broglie saura apprécier combien est sé- » rieuse la rigueur de ce terme ; combien sont absolues, inflexi- » bles. les nécessités d'une pareille position.

» Il n'hésitera sans doute pas à reconnaître qu'en cette circons- » tance ce que réclame l'intérêt de la Belgique est en parfaite » harmonie avec tout ce que commandent aussi l'intérêt général » de l'Europe, la foi des engagements et l'honneur des puissances » qui les ont contractés. »

Cette note fut remise à Paris le 23 octobre et à Londres à peu près en même temps.

Le 27 octobre fut expédiée de Londres une sommation du cabinet de St-James à la Hollande et à la Belgique, d'évacuer les territoires qui cessaient de leur appartenir, aux termes du traité du 15 novembre. Le gouvernement français fit signifier, de son côté, la même sommation. Elles se terminaient toutes deux par la déclaration que si réponse formelle et satisfaisante n'était pas faite pour le 2 novembre, les mesures nécessaires seraient prises pour amener ce résultat.

Les résolutions des deux gouvernemens anglais et français avaient donc pris, dès le 2 novembre, le caractère d'un commencement d'exécution.

Bientôt le siège et la prise de la citadelle d'Anvers apprirent que ce n'était pas là une vaine démonstration.

Pendant que M. Lebeau prenait part aux discussions parlementaires, qu'il défendait avec ses collègues le droit de dissolution exercé contre la chambre des représentants, le droit de destitution appliqué à plusieurs fonctionnaires, le droit d'expulsion envers les étrangers qui lui paraissaient violer les lois de l'hospitalité, et en général les diverses mesures proposées par ses collègues et spécialement la création des chemins de fer décrétée par la loi du 1<sup>er</sup> mai 1834, il provoquait une meilleure législation sur les établissemens de bienfaisance, notamment sur les mendians et les enfans trouvés, et il publiait un grand nombre d'arrêtés destinés à améliorer le régime des prisons.

En se retirant du ministère, à la fin de juillet 1834, il a présenté à la chambre un projet de révision du code pénal, consistant en une série d'adoucissemens aux rigueurs de la législation impériale.

Quelque temps après sa retraite, M. Lebeau a été nommé gouverneur de la province de Namur. Il continue à siéger à la chambre des représentants pour le district de Bruxelles qui l'a réélu, à une grande majorité, après sa nomination aux fonctions administratives dont il est revêtu.

**LEJEUNE** (*Alexandre-Louis-Simon*), né à Verviers le 23 décembre 1779, docteur en médecine, membre de l'académie de Bruxelles; de la société des curieux de la nature d'Allemagne; correspondant de la 1<sup>re</sup> classe de l'institut royal des Pays-Bas, etc. Il a publié les ouvrages suivans :

1<sup>o</sup> *Flore de Spa*, 2 vol. in-8°. Liège, 1811 à 1813.

2<sup>o</sup> *Revue de la Flore de Spa*. Liège, 1824.

3<sup>o</sup> *Compendium floræ Belgicæ*, conjointement avec feu R. Courtois. Liège, 1827 à 1831, 2 vol. in-12.

4<sup>o</sup> *Choix des plantes de la Belgique*, 20 cahiers folio, renfermant chacun 80 plantes desséchées avec étiquettes imprimées. Liège, 1825 à 1830.

5<sup>o</sup> *Agrostologie Belgique*, publiée par P. Michel, revue par M. Lejeune pour les deux premiers volumes in-folio, renfermant chacun 50 plantes.

6<sup>o</sup> *Notice sur le croup*, consignée dans le *Journal de Corrisart et Boyer*, pour 1811.

7° *Recherches sur les propriétés de plusieurs plantes indigènes dans les annales de Bory, etc.*, 1820.

8° *De libertia, novo graminum genere commentatio in nov. act. Academia C. L. C. naturæ*; et d'autres mémoires consignés dans les journaux scientifiques.

LEMARIÉ (*Alexandre*), imprimeur-libraire, à Liège, a publié : *Télémaque à Ithaque, faisant suite aux Aventures de Télémaque de Fénelon*. Liège, 1833, 2 vol. in-12. Les journaux de Liège en ont rendu compte lors de sa publication.

LEROY (*J. A.*), à Liège, docteur en médecine, professeur ordinaire à l'Université de cette ville, membre de la société de médecine de Louvain. Il a publié :

*Coup-d'œil sur la réplique de M. Capuron à la réponse de M. A. Van Solingen* (bibliothèque médicale, tom. II, 1825).

Avec son confrère, M. le docteur Lanthier :

*Phlegmon à la marge de l'anüs* (Journal de médecine, tom. I, 1830).

MALAISE (*L.*), à Liège, docteur en médecine, a publié : *Des observations sur l'homœopathie* (*Encyclographie des sciences médicales*, 1<sup>re</sup> série n° 28).

MARCELLIS (*Charles*), né à Liège, a publié :

*Les Germains, essai épique*. Paris, imprimerie de Selligue, 1829, in-8°.

*Aux Belges, septembre 1831*. Bruxelles, Remy, brochure in-8°, 1831.

MARLIN (*Désiré*), né à Liège, directeur de l'athénée royal de Namur, docteur en philosophie et ès-lettres, et docteur en médecine. On lui doit les ouvrages suivans :

1° *La Voix de l'humanité et Réveil de la liberté en Grèce*, poèmes. Bruxelles, 1826.

2° *Dissertation latine, couronnée sur cette question : Prouver par des raisonnemens principalement fondés sur l'histoire, que l'état le mieux constitué ne peut être florissant, s'il n'est soutenu par la vertu des citoyens et l'opinion publique*. Liège, 1828.

3° *Discours sur l'utilité de l'instruction industrielle*. Huy, 1826.

4° *Méthode pour l'enseignement des langues anciennes*. Namur, 1832.

5° *Quelques articles insérés dans le Recueil encyclopédique Belge*.

6° *Aperçus sur l'histoire de la civilisation*. Bruxelles, 1834.

7° *Examen de la méthode d'enseignement ordinaire*. Huy, 1835.



**MODAVE** (*Jean-Georges*), né à Liège, contrôleur du timbre. Il est auteur de beaucoup de pièces de poésie insérées dans l'*Almanach des Muses*, le *Chansonnier des grâces*, l'*Almanach belge*, et autres recueils littéraires, qu'il se propose de réunir et de publier.

Il est aussi auteur d'un *prologue* sur l'inauguration de la salle de spectacle de Liège, suivi de l'*Apothéose de Grétry*, en vers, imprimé à Liège chez Latour en 1820; et de plusieurs articles sur les beaux-arts, insérés dans différents journaux.

Il s'occupe depuis longtemps de la traduction du poème de *Silius Italicus*, sur la seconde guerre punique, dont il a lu un fragment à la séance publique de la Société d'Émulation de Liège, le 12 juin 1828, et qui a été inséré dans le *procès-verbal* de cette séance.

**MOENS** (*Grégoire*), prêtre, né à Saint-Trond. Il a publié les ouvrages suivants :

1° *Exposition élémentaire de la Religion*. Liège, 1833, in-12.  
*Abrégé* du même ouvrage. Liège, 1834, in-24.

2° *Revue du Saint Simonisme, ou réfutation de la doctrine de Saint-Simon*. Liège, 1832, 2 vol. in-18.

3° *La Légimité, l'ordre et le progrès, ou la lettre encyclique de Grégoire XVI*. Liège, 1832, in-12.

4° *Considérations sur la révolution belge de 1830*. Liège, 1836, 2 vol. in-18.

5° *Le Retour des Nassau*; poème. Liège, 1837, in-12.

**MORREN** (*Charles-François-Antoine*), à Liège, professeur ordinaire de botanique et de physiologie végétale à l'Université de cette ville; docteur en sciences physiques et mathématiques, en philosophie naturelle et en médecine; président honoraire de la société d'horticulture de Liège; membre honoraire de celle d'Anvers; membre associé de la société royale d'agriculture et de botanique de Gand; correspondant de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, de la société royale d'agriculture et des sciences d'Angers, de la société des sciences naturelles de Strasbourg, de la société géologique de France, de l'Institut historique de Paris, de la société provinciale des sciences et arts d'Utrecht, de la société de médecine de Gand, de la société physiophile de la même ville, de la société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, etc., né à Gand. Auteur des ouvrages suivants :

*Orchidis latifoliae descriptio nec non anatomia*. Gandavi, 1827,

1 vol. in-4°, *accedunt tabulae VI* (ouvrage couronné par l'Université de Gand). — *L'Horticulteur belge*, journal mensuel avec planches, tom. 1 et 2, années 1833, 1834. Bruxelles, in-8°, une partie du 1<sup>er</sup> vol. avec M. Vanhoutte. — *Esquisses des premiers principes d'horticulture*, par Lindley, traduit de l'anglais, et augmenté de notes explicatives ou additionnelles, par Ch. Morren, 1 vol. in-12, Bruxelles, 1835. — *Tentamen biozoogenie generalis*, 1 vol. in-4°. Bruxelles, 1829. — *Essai sur l'influence de la lumière dans la manifestation des êtres organisés*, 1 vol in-8°. Paris, 1835. — *Observations sur la flore du Japon*, par Ch. Morren et Decaisne, un vol. in-8°, avec planches. Paris, 1836. — *De humbrici terrestris historia naturalis nec non anatomia tractatus*, 1 vol. in-4°, *accedunt tabulae aeri incisae XXII*. Gandavi, 1829. — *Descriptio polypariorum fossilium in regno belgico repertorum*, 1 vol. in-4°, *accedunt tabulae XXII*. Groningæ, 1829 (ouvrage couronné par l'Université de Groningue). — *Revue systématique des nouvelles découvertes d'ossements fossiles faites dans le Brabant méridional*, in-8°, avec une planche, 2<sup>e</sup> édition. Bruxelles, 1831. — *Mémoires pour servir aux éloges biographiques des sages de la Belgique*, avec portraits. Gand, 1832, in-8° (1<sup>er</sup> fascicule). — *Mémoire sur les ossements humains des tourbières*, avec une planche. Gand, 1832. — *Mémoire sur les ossements fossiles d'éléphants trouvés en Belgique*, in-8°, avec 2 planches. Gand, 1834. — *Sur les restes fossiles de deux Cirrhipèdes*. Gand, 1827, avec 1 planche. — *Sur l'âge relatif des moules intérieurs des mollusques et d'autres animaux*. Amsterdam, 1829, avec une planche. — *Remarques sur la formation des pseudomorphoses et sur l'origine des silex cornés*. Amsterdam, 1829. — *Lettre sur les animaux fossiles de la Flandre orientale*. Paris, 1832. — *Lettre sur les fossiles de la tourbe de Destelberghe*. Bruxelles, 1835. — *Mémoire sur la progression des Orchis*. Amsterdam, 1829. — *Observations sur la fragilaria lineata de Lyngbye*. Gand, 1829, avec une planche. — *Mémoire sur les vésicules du tissu cellulaire et sur leur accouchement*. Amsterdam, 1830. — *Mémoire sur la Crucigénie et le Microsoter*. Paris, 1830. — *Lettre à l'Académie royale des sciences de Paris sur l'influence des rayons colorés sur la germination*. Paris, 1832. — *Notice sur le Lilium Speciosum*. Gand, 1833, avec planche coloriée. — *Mémoire sur cinq nouvelles espèces de lis*, avec planche coloriée. Bruxelles, 1835. — *Sur les plantes qui marchent*. Bruxelles, 1833. — *Sur une monstruosité régulière du pépin de pomme*. Bruxelles, 1833. — *De l'utilité des vers luisans en horticulture*. Bruxelles, 1833. — *Histoire des expositions horticulturelles en Belgique*. Bruxelles, 1833.

— *Notice historique sur les jardins botaniques de Bruxelles*. Bruxelles, 1833. — *Notice historique sur le jardin botanique de Gand*, avec une planche. Bruxelles, 1835. — *Observation sur la Dionœa mucicapa*, 1834. — *Remarques sur le Doryanthes excelsa*. Bruxelles, 1834, avec une planche. — *Notice sur les pucerons*, 1834. — *Mémoire sur l'émigration du puceron du pêcher, Aphis persice et sur l'anatomie de cette espèce*, avec une planche. Bruxelles, 1835. — *Notice sur les plantes qui se percent*. Bruxelles, 1835. — *Remarques sur la culture de la garance*. Bruxelles, 1835. — *Sur une racine de garance*. Bruxelles, 1835. — *Recherches physiologiques sur les hydrophytes de la Belgique, histoire d'un genre nouveau de conservées, nommé Aphanizomène*. Bruxelles, 1835, in-4°, avec une planche. — *Recherches physiologiques sur les hydrophytes de la Belgique, observations sur les closteries*, in-4°, avec 3 planches, 1835. *Notice historique sur F. A. Roucel, botaniste d'Alost*. Bruxelles, 1835. — *Remarques sur la fissure iridienne avec figures*. Bruxelles, 1835. — *Observations ostéologiques sur l'appareil costal des Batraciens*. Bruxelles, 1835, avec une planche. — *Notice sur les droits de la Belgique à revendiquer pour M. Minkeliers l'honneur de l'invention de l'éclairage au gaz*. Bruxelles, 1835. — *Observations sur la fécondation artificielle chez les Orchidées*. Bruxelles, 1836, avec une planche. — *Sur la récolte du houblon*. Bruxelles, 1835. — *Note sur les eaux de la Belgique*. Bruxelles, 1835. — *Sur le semis du lin, sa culture mise en rapport avec celle de la garance*. Bruxelles, 1835. — *Réflexions sur le marnage en Belgique*. Bruxelles, 1835. — *Mémoire sur le baleinoptère à bec de fabricius*. Amsterdam, 1829. — *Mémoire sur les vibrions lancellinaires*. Gand, 1830, avec planches. — *Remarques sur les léiodines et les Dekinies*. Amsterdam et Paris, 1830, avec planches. — *Sur l'emploi de la nêpe cendrée dans la peinture*. Bruxelles, 1832. — *Effets de l'éclipse de soleil du 15 mai 1836 sur la respiration végétale et le sommeil des plantes*; notice envoyée à l'académie de Bruxelles le 1<sup>er</sup> octobre 1836.

M. Morren a encore donné des analyses et comptes rendus de divers ouvrages, imprimés dans le *Bulletin des sciences naturelles* de M. le baron de Ferussac; les *Annales des sciences naturelles*, de MM. Audouin, Dumas et Brongniart; le *Messenger des arts et sciences*, l'*Encyclopédie belge*, le *Cultivateur*, le *Mémorial encyclopédique*, etc.

MOULAN (Charles), avocat à Liège. Il a publié :

*Fragment d'une histoire du pays de Liège*.

*Histoire d'un évêque de Liège et des premiers bourgmestres élus par le peuple de cette ville. Liège, 1833, in-8°.*

OMALIUS D'HALLOY (*Jean-Baptiste-Julien, baron d'*), né à Liège en 1783, savant distingué, membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Il fut d'abord sous-intendant de l'arrondissement de Dinant en 1814 ; l'année suivante le roi Guillaume le nomma gouverneur de la province de Namur, fonctions qu'il exerça jusqu'en 1830, avec tant de zèle et de discernement qu'il y acquit la réputation d'un parfait administrateur. Un goût décidé pour les sciences naturelles les lui fit cultiver dès sa jeunesse avec un grand succès ; plus tard, il s'appliqua aux sciences politiques sans abandonner cependant les autres auxquelles il consacre encore son existence. On lui doit :

1° Plusieurs *mémoires de géologie, de minéralogie et de zoologie*, insérés dans le *Journal des mines*, le *Journal de physique*, et dans les *Annales des mines*, qu'il a écrit de 1806 à 1813. L'un de ces mémoires qui avait pour objet la description géologique des pays situés entre le Rhin et le Pas-de-Calais, a paru sous le titre suivant : *Essai de géologie du Nord de la France*. Paris, 1809. Un autre de ces mémoires était accompagné d'une *carte géognostique* des contrées qui formaient alors l'empire français.

2° *Code administratif de la province de Namur*. Namur, 1827.

3° *Mémoires pour servir à la description géologique des Pays-Bas, de la France et de quelques contrées voisines*. Namur, 1826. C'est une collection des mémoires que l'auteur avait précédemment publiés.

4° *Éléments de géologie*. Paris, 1831 (2<sup>e</sup> édition, 1835).

5° *Introduction à la géologie, contenant des notions d'astronomie, de météorologie et de minéralogie*. Paris, 1833.

6° *Classification des connaissances humaines*, insérée dans les *Mémoires de l'académie de Bruxelles*.

On doit encore à M. d'Omalius divers mémoires, notes, rapports sur diverses questions de géologie, de minéralogie, de zoologie, etc., qui ont été insérés dans le *Journal des mines*, le *Journal de physique*, les *Annales des mines*, le *Bulletin de la société géologique de France*, les *Mémoires de l'académie de Bruxelles* et autres recueils.

PEURETTE (*l'abbé L. S. M.*), fondateur du journal *Le Siècle*, devenu depuis *l'Union*, né à Liège. Il a édité :

Un *Abrégé de la théologie morale de Liguori*, ainsi que la première réimpression des articles du journal *l'Avenir*.

Il se propose de publier des *réflexions sur l'Italie*, où il est resté pendant deux ans et demi, sur la *Belgique*, etc.

POLAIN (M. L.), né à Liège en 1808. conservateur des archives de la province, secrétaire de l'administration provisoire de la ville de Liège, lors de la révolution de 1830, membre de plusieurs académies, et l'un des fondateurs de la *Revue Belge*. Il a publié :

1° *De la Souveraineté indivise des évêques de Liège et des États-Généraux sur Maestricht*. Liège, 1831, in-8° de 41 pages.

2° *Notice* sur Arnold de Wachtendonck, 1835, in-8°.

3° *Recherches* sur la vie et les ouvrages de Jean Des Prez, dit d'Outremeuse, chroniqueur liégeois du XIV<sup>e</sup> siècle. 1<sup>er</sup> MÉMOIRE. Gand, 1834, in-8°.

M. Polain a donné dernièrement (Liège, 1839, in-18) une nouvelle édition de ces *Recherches*, considérablement augmentée; cette édition, dédiée à la société des Bibliophiles belges, dont M. Polain est l'un des membres, n'a été tirée qu'à 50 exempl. tous sur papier de couleur.

4° *Notice* sur Guillaume de Meeff, dit de Champion (historien liégeois). Gand, 1835, in-8°.

5° *Notice* sur Dom Maur d'Antine, premier auteur de l'Art de vérifier les dates, 1835, in-8°.

6° *La Mal Saint-Martin, ou le peuple et les Nobles*, scène de la lutte communale au pays de Liège (1312). Liège, 1835, in-8°.

7° *La Mutinerie des Rivageois*, épisode du règne d'Erard de la Marck (1531). Liège, 1835, in-8°.

8° *La Mal Saint-Jacques ou les Chiroux et les Grignoux* (1646). Liège, 1835, in-8°.

9° *Le banquet de Warfusée, ou le meurtre de Sébastien La Ruelle*, 1637. Liège, 1836, in-8°. Ce travail tiré à un nombre considérable d'exemplaires, obtint beaucoup de succès, et fut épuisé en moins de quinze jours.

10° *La Mal Saint-Gilles, ou la capitulation de 1649*. Liège, 1836, in-8°.

11° *Esquisses biographiques de l'ancien pays de Liège*. Adelbold, XI<sup>e</sup> siècle; Amelgard, XV<sup>e</sup> siècle. Gand, 1836, in-8°.

12° *Jean sans Pitié ou la bataille d'Othès*, 1408. Liège, 1836, in-8°.

13° *Liège et Bourgogne, ou les six cents Franchimontois*. Liège, 1836, in-8°.

14° *Les derniers Grignoux ou le règlement de 1684*. Liège, 1836, in-8°.

15° *Esquisses historiques sur l'ancien pays de Liège*. Bruxelles, 1837, in-18 de 265 pages.

16° *Le jour des Rois ou la conspiration de Wathieu d'Athin*. 1433. Liège, 1838, in-8°.

17° *Notice sur Lambert Darchis*, fondateur de l'hospice liégeois à Rome. Liège, 1838, in-8°.

18° *Guy de Kanne, ou le Vendredi de Pâques de l'an 1486*. Bruxelles, 1838, in-12.

19° *Assassinat de Charles-le-Bon, comte de Flandre*; scène du XII<sup>e</sup> siècle. Liège, 1838, in-8°.

20° *Massacre des Magistrats de Louvain, 1379*. Liège, 1838, in-8°. Publié sous le pseudonyme de LÉON VAN DER VUYTEN.

21° *La Wardé de Steppes, ou le triomphe de St. Lambert*. 1212-1213. Liège, 1839, in-8°.

Ce travail est dédié à M. Augustin Thierry.

22° *Notice sur Godefroid de Bouillon*. Bruxelles, 1838, in-12, 2<sup>e</sup> édition. Liège, 1838, in-8°.

23° *Les seize chambres de la cité de Liège; leur histoire. Ce qu'elles devinrent à l'époque de la révolution liégeoise, en 1790*. Liège (1837), in-12.

24° *Esquisses biographiques de l'ancien pays de Liège*. Denis Coppée, écrivain tragique, XVII<sup>e</sup> siècle. — Foullon, historien, XVII<sup>e</sup> siècle. — Brizhe, XVIII<sup>e</sup> siècle. Gand, 1837, in-8°, 2<sup>e</sup> édition. Liège, 1837, in-8°.

25° *Joyeuse Entrée de Ferdinand de Bavière à Liège, 1613*. Liège, 1839, in-8°.

La plupart de ces ouvrages n'ont été tirés qu'à un fort petit nombre d'exemplaires (25 ou 50) et n'ont pas été mis dans le commerce.

M. Polain publie en ce moment une collection de *chroniques liégeoises inédites*, dont le 1<sup>er</sup> volume renfermant la *chronique de Guillaume de Meeff*, XVI<sup>e</sup> siècle, a paru en décembre 1836. En outre, il a fourni un grand nombre d'articles à la *Revue Belge*, au *Messager des sciences et des arts de la Belgique*, au *Journal de l'Institut historique de France*, à la *Revue de Bruxelles*, aux *Archives du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, et au *Supplément à la Biographie universelle* des frères Michaud, à Paris.

PRUME (Hubert-François), violoniste remarquable, né à Stavelot, en 1816. Dès l'âge le plus tendre, son père, qui était

musicien , trouvant dans son fils de grandes dispositions pour le violon , les cultiva avec soin. M. Fisbach-Malacord , de Stavelot , le prit sous sa protection et l'envoya , durant une année , à Malmédy , pour y prendre des leçons musicales.

En 1827 , lors de l'érection du Conservatoire de musique à Liège , M. Fisbach s'empessa d'y conduire le jeune artiste. Admis au Conservatoire , M. Wanson , professeur de violon à cet établissement , lui donna ses soins.

M. le docteur Ansiaux , si connu par son talent et son amour pour les arts , obtint d'être son protecteur : avec l'agrément de M. Fisbach , il prit chez lui M. Prume et le traita à l'égal de ses propres enfans.

Durant plusieurs années , ce jeune artiste se fit entendre dans les concerts à Liège ; et composa , à l'âge de douze ans , un *rondeau pastoral* pour le violon , qu'il exécuta à un des concerts du Conservatoire où il devait recevoir le premier prix de son instrument.

En 1830 , M. Daussoigne , directeur du Conservatoire de musique à Liège , emmena avec lui M. Prume à Paris , et le présenta aux illustrations musicales de cette capitale qui l'accueillirent avec enthousiasme. Il entra l'année suivante au Conservatoire de Paris , où il reçut pendant deux années les leçons du célèbre professeur Haboneck.

Nominé , en 1833 , professeur de violon au Conservatoire de Liège , il vint y remplir les fonctions auxquelles il était appelé. Depuis , cet artiste emploie ses vacances à faire des excursions dans les pays étrangers où il y est toujours écouté avec enthousiasme.

M. Prume est un artiste brillant : il est peu de violoniste aussi remarquable sous le rapport du mécanisme ; et depuis , Paganini , peut-être , il n'est point de virtuose qui se joue avec plus d'audace et de bonheur des diverses sortes d'arpèches , des doubles sons harmoniques et des traits vulgairement nommés *casse-cou* , qui ne satisferont jamais à eux seuls les gens éclairés sur les vraies beautés de l'art , mais doivent inspirer un juste étonnement aux vrais appréciateurs de la difficulté de jouer du violon. A cette faculté , M. Prume joint une grande puissance de son , et le mérite si rare de *bien chanter sur son instrument*. Nul doute qu'il ne se place bientôt au rang des plus grands violonistes de notre époque , si toutefois , il n'y est pas déjà.

Ce jeune homme a déjà composé , pour son instrument , un grand nombre de *morceaux* qu'il se refuse à faire graver , vou-

lant les conserver pour ses voyages. Au dire des plus habiles violonistes, sa musique est d'une telle difficulté qu'il est très probable que lui seul pourra l'exécuter.

RAIKEM (*Ant.-Fr.-Jos.*), né à Liège, docteur en médecine, ancien médecin de la princesse Pauline Borghèse, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'Université de Liège. Il a publié :

Plusieurs ouvrages estimés sur l'art médical, entr'autres, une *Monographie sur l'arin cultivé*; et des *Mémoires sur la pneumonie chronique, sur les maladies du cœur consécutives à celles des poumons*.

RENARDY, peintre d'histoire, né à Liège.

Il a fait plusieurs bons tableaux, entr'autres, une excellente copie du *Pie VII* de David.

ROUVEROY (*Frédéric*), naquit à Liège le 19 novembre 1771. Il fit ses études au collège de Liège jusqu'au 18 août 1789, jour où éclata la révolution liégeoise, un mois après la prise de la Bastille. Il avait alors dix-huit ans. C'était le moment de choisir la carrière dans laquelle il voulait entrer. Son père, greffier du magistrat, le destinait à la profession d'avocat, et il fit travailler auprès de lui son unique enfant. Mais un secret penchant l'entraînait vers la poésie. La poésie avait plus d'attraits pour lui que l'aridité des lois; et, afin d'échapper à une étude pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, il crut qu'il lui conviendrait mieux de devenir médecin. Il était sur le point de quitter son pays natal pour aller étudier dans les écoles étrangères, lorsque l'approche d'une armée française, sous le régime de la terreur, détermina ses parens à passer Outre-Rhin. Ils partirent avec leur fils le 21 juillet 1794, peu de jours avant la chute de Robespierre.

Ces évènements décidèrent de l'avenir de Frédéric Rouveroy. Durant l'exil volontaire auquel il s'était soumis, il put donner un libre cours à son goût pour les vers. Il composa une partie des *fables* qu'il a publiées longtemps après et qui ont été honorées des suffrages du public. Son père ne prévoyait pas la place honorable que son fils occuperait un jour dans le monde littéraire, car il le raillait de ses essais. Il dut imaginer un moyen de lui cacher en quelque sorte ses rêveries; et, ce moyen, difficile d'abord à employer, lui donna ensuite une grande facilité pour la versification. La nuit il composait une, deux ou trois



fables, qu'il écrivait le lendemain lorsqu'il était un instant seul.

Déjà il pressentait, dans ses travaux de jeune homme, le but vers lequel tendraient tous les efforts du reste de sa vie. Il prêchait la morale au peuple, à sa manière ; il l'amusait en l'instruisant. C'est d'instruire le peuple, en effet, que nous le verrons plus tard constamment occupé. Il sentit de bonne heure qu'il avait des devoirs à remplir envers ses semblables, et le zèle non plus que le talent ne lui manquèrent pas pour les accomplir. Il ne voulait pas seulement indiquer le bien qui pouvait être fait, il essaya de le réaliser.

Ainsi lorsqu'il quitta l'Allemagne, en mai 1795, après la mort de son père, il se rendit avec sa mère, dans la commune de Horion-Hozémont, où il demeura une douzaine d'années. Il se chargea pendant sept à huit ans de l'administration de cette commune, en même temps qu'il administra encore deux autres communes voisines. Il y propagea la vaccine, et il fit tout ce qui était en son pouvoir pour y organiser une bonne instruction primaire. Bientôt en 1808, contre son attente et contre sa volonté, il fut nommé adjoint au maire de Liège. Il accepta néanmoins et vint habiter cette ville, en disant adieu à sa vie tranquille, en s'éloignant avec regret de la solitude des champs qui lui avait laissé le loisir de composer le reste des fables qu'il publia en 1822, et quelques autres essais de poésies qui ne verront point le jour.

Après 1814, il fut porté par le conseil municipal au nombre des trois candidats pour la place de bourgmestre en remplacement de monsieur Lesoinne, dévot ; et il devint l'un des premiers magistrats de la commune. Lors de l'organisation des régence, il fut nommé échevin, et il continua à être chargé des fonctions d'officier de l'état civil, qu'il a remplies pendant 21 ans. De 1809 à 1830, il fit successivement partie de différens collèges ; il fut membre des états, curateur de l'Université, et il fut l'un de ceux à qui l'on confia le soin de réorganiser l'instruction primaire et moyenne dans la province de Liège. C'est alors que l'occasion s'offrit à lui mieux que jamais d'accomplir sa noble tâche ; il se mit à l'œuvre au milieu des préoccupations de ses graves et nombreuses fonctions, et il employa ses veilles à composer les ouvrages qui lui ont acquis l'estime de ses concitoyens. Il fit imprimer *ses fables* ; il écrivit un *Manuel des plantations*, *l'Emploi du temps*, *Monsieur Valmore ou le maire de village*, *l'Essai de physique et le petit Bossu* ; ce dernier ouvrage dirigé contre les préjugés populaires. Le style clair, vif, saisissant de l'écrivain, mit à la portée de toutes les

intelligences, des connaissances, des choses utiles, des vérités qu'il était bon de propager. Le succès fut plus grand même qu'on ne l'avait espéré, car, en peu d'années, plusieurs de ses ouvrages sont parvenus à leur 5<sup>e</sup> édition (1835).

Les services que M. Frédéric de Rouveroy rendit ainsi, lui valurent en 1828 l'honneur d'être nommé chevalier de l'ordre du Lion-Belgique; et, cet honneur, il ne l'avait pas plus sollicité qu'il n'avait sollicité en aucun temps les charges auxquelles il fut appelé.

La révolution de 1830 vint clore sa vie publique où il ne cessa de montrer le plus complet désintéressement, car ce ne sont certes pas des emplois lucratifs qu'il a occupés, et il n'a jamais tiré aucun profit des ouvrages qu'il a publiés. Le peuple montra qu'il avait bonne mémoire des services rendus par cet homme honorable, et en 1830, l'assemblée des électeurs le choisit encore pour échevin de la ville. Mais son âge, les époques difficiles qu'il avait traversées, les diverses fonctions administratives qu'il avait remplies, l'empêchèrent d'accepter le mandat que l'on voulait lui confier. Il rentra dans la vie privée. Mais il fallut employer cette grande activité dont il fit toujours preuve, et il sut, même dans son éloignement des affaires, la rendre utile aux plaisirs de ses concitoyens. Il fit réédifier entièrement la *salle des spectacles* où se donnèrent des représentations théâtrales jusqu'au moment où fut ouvert le nouveau théâtre construit vers 1819; et maintenant la ville de Liège jouit d'un lieu de plaisirs de plus.

Tel a été, tel est M. Frédéric de Rouveroy, moins désireux d'acquérir de la renommée que d'être utile à ses concitoyens, il employa les belles facultés dont il fut doué, son instruction, ses talens à augmenter le bonheur de son pays. Voici la liste de ses productions :

1<sup>o</sup> *Abrégé des principes de la plantation des arbres fruitiers, champêtres et d'alignement*. Liège, Latour, un vol. in-12.

2<sup>o</sup> *Fables nouvelles*. Liège 1822, 2 vol. in-12, et id. un vol. in-8<sup>o</sup> de 400 pages : ouvrages publiés pour les écoles. Ces fables, dont le mérite a été apprécié, dans le temps, en France comme dans les Pays-Bas, ont acquis à leur auteur un rang distingué parmi les fabulistes. Nous regrettons de n'en pouvoir donner l'analyse des principales. Consultez *La Causeuse*, journal publié à Paris, N<sup>o</sup> du 24 août 1822. *Le Journal de la Belgique*, N<sup>o</sup> du 14 novembre 1824. *Almanach belge*, année 1826.

3<sup>o</sup> *Emploi du temps*, ou moyen facile de doubler la vie en devenant meilleur et plus heureux. Liège, 1825, 2 vol. in-18,

avec fig. id. 2<sup>e</sup> édit. 1828, 1 vol. 3<sup>e</sup> édit. 1834. Ce petit ouvrage ferait à lui seul la réputation d'un auteur. Tous les journaux et les revues en ont fait un éloge unanime. Consultez *Revue encyclopédique*, tome 29<sup>e</sup>, mars 1826. *Journal de Belgique*, N<sup>o</sup> du 15 septembre 1825. *Le Courrier de la Meuse*, N<sup>o</sup> du 9 octobre 1825. *Journal de Bruxelles*, N<sup>o</sup> du 7 novembre 1825. *Mathieu Laensbergh*, N<sup>o</sup> du 8 octobre 1825.

4<sup>o</sup> *Fables choisies, à l'usage des écoles primaires*, in-18; la 5<sup>e</sup> édition a paru en 1832.

5<sup>o</sup> *Fables anciennes et nouvelles*. Seule édition complète. Liège 1839, 2 vol. in-12.

6<sup>o</sup> *M. Valmore, ou le maire de village*. 1827, in-8<sup>o</sup>, édit. épuisée.

7<sup>o</sup> *Essai de physique élémentaire*, etc., dont la 5<sup>e</sup> édition a paru en 1835. M. Quetelet, tout en relevant quelques erreurs contenues dans cet ouvrage, en a fait l'éloge: (Voir *Correspondance mathématique*, tome IV<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> liv. p. 199).

8<sup>o</sup> *Le petit Bossu, ou les voyages de mon oncle*, ouvrage dirigé contre les croyances superstitieuses, les préjugés et les erreurs populaires; avec cette épigraphe: *La crédulité des sots est le patrimoine des fripons*. Liège, 1827. (5<sup>e</sup> édition, 1835). Cet ouvrage a été traduit en hollandais et en allemand.

9<sup>o</sup> Une quantité d'articles insérés dans les journaux de Liège: des fables dans les *Annales poétiques de Bruxelles*; des discours prononcés dans diverses circonstances.

SAUVAGE (de), à Bruxelles, président de la chambre criminelle à la Cour de cassation; ministre de la justice en 1831; chevalier de l'Ordre de Léopold; décoré de la croix de fer. Il a publié, en collaboration avec M. Lebeau:

*Recueil politique et administratif pour la province de Liège*. Liège, 1819, in-12, Lebeau-Ouwerx.

Un grand nombre d'articles dans divers journaux de Liège.

SAUVEUR (B.), à Liège, docteur en médecine, professeur de pathologie interne, nosographie et thérapeutique à la faculté de médecine de l'Université de cette ville; membre de la société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut. Il a publié dans la

*Correspondance mathématique et physique* de M. Quetelet, tom. 3, un *Catalogue des principaux météores observés à Liège*.

SAUVEUR (D.), né à Liège, docteur en médecine à Bruxelles, membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de

cette ville ; de la commission administrative du Musée ; chef de bureau au ministère de l'intérieur. Auteur d'un mémoire contenant des *Recherches sur les végétaux fossiles des terrains houillers de la Belgique*, présenté à l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles ; et de nombreux *rapports* sur des mémoires présentés à cette Académie.

SIMONIS (*Eugène*), à Liège, statuaire, né à Verviers. Ses principaux ouvrages sont :

- 1° Une *Statue de Bacchus, caressant un jeune tigre*.
- 2° Un *Adolescent pressant contre son sein un lapin pour le garantir des poursuites d'une levrette*.
- 3° *Groupes* en marbre.
- 4° *Héros combattant pour la patrie*. Statue en plâtre.

TAHAM, né à Spa, peintre d'histoire à Paris.

Le plus grand nombre de ses tableaux se trouvent à Paris, à Bayonne, ou à Bordeaux.

Un de ses chefs-d'œuvre, le *Martyre de St. Lambert*, orne l'église de St.-Paul à Liège.

TANDEL (*Emile*), à Liège, professeur à l'Université de cette ville, docteur en droit ; né à Luxembourg. Il a publié :

1° *Théorie de la statistique, traduite de l'allemand de Mene et du latin, avec additions*. Louvain, 1834.

2° *Grammaire allemande*, 1<sup>re</sup> partie, 2<sup>e</sup> édition, in-8°. Louvain, 1835.

3° *Grammaire allemande*, 2<sup>e</sup> partie, in-4°. Louvain, 1833.

Il a en outre fait insérer plusieurs *articles* dans le *Messenger des sciences de Gand*, et dans la *Correspondance mathématique* de M. Quetelet.

TASKIN (*Henri-Joseph*), né à Versailles le 24 août 1779, petit-neveu du célèbre facteur de pianos, Pascal Taskin, né à Theux et mort à Paris en 1795.

Il se livra exclusivement à la musique ; ses dispositions précoces furent développées par sa mère (fille du fameux facteur de pianos Blanchet, dont Pascal Taskin fut l'élève) avec un tel succès, qu'à l'âge de neuf ans il se fit entendre en public. Il étudia la composition ; et, parmi ses œuvres, on compte trois *opéras* inédits, dont un sérieux et deux comiques. Les poèmes n'ayant pas été reçus, la musique n'a été entendue que dans des réunions particulières, où elle fut appréciée et applaudie.

Il est membre de plusieurs sociétés savantes. Il s'occupe à rassembler les matériaux d'un ouvrage sur l'état de la musique en France depuis le 11<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

Il professe la musique et le piano à Paris, où il demeure rue Bourbon-Villeneuve, n<sup>o</sup> 39.

TOMBAY (*Mathieu de*), à Liège, au pont du Quai d'Avroy, sculpteur né en cette ville. Ses principaux ouvrages sont :

1<sup>o</sup> Une *grande décoration* en bois ornée d'arabesques et de bas-reliefs, dans une des salles du château de M. le comte d'Ansembourg, sénateur, 1789.

2<sup>o</sup> Deux statues colossales, le *Commerce* et l'*Agriculture*, en pierre de sable, dans un fronton, place d'armes à Maestricht, 1809.

3<sup>o</sup> Buste colossal de *Napoléon*, en zinc, au Musée à Paris, 1810.

4<sup>o</sup> *Mausolée en marbre*, de feu Mad. Hardy, placé dans la chapelle à Ruson, 1817.

5<sup>o</sup> Le *Baptême de notre Seigneur*, grand groupe dans l'église primaire, à Herve, 1828.

6<sup>o</sup> Une *pièce sépulchrale* en marbre noir, de feu M. Servais Grisard et de ses trois filles, placée au cimetière de Chénée près de Liège, 1832.

7<sup>o</sup> *Autel romain* orné de statues et d'ornemens, placé dans la chapelle épiscopale de Liège, 1832.

8<sup>o</sup> Deux statues colossales, en pierre, *Vénus Marine*, l'*Abondance*, dans un fronton à Aix-la-Chapelle, 1833.

9<sup>o</sup> Le buste du général lord Crewe, 1835.

UBAGHS (*Gérard-Casimir*), prêtre du diocèse de Liège, ancien professeur de philosophie au séminaire épiscopal de cette ville ; actuellement professeur ordinaire de philosophie à l'Université catholique à Louvain, doyen de la faculté de philosophie et lettres, membre suppléant du jury d'examen. On lui doit les ouvrages suivans :

1<sup>o</sup> *Compendiaria introductio in philosophiam universam*, 1<sup>re</sup> édition. Louvain, 1835, 2<sup>e</sup> édition, ibid, in-8<sup>o</sup>.

2<sup>o</sup> *Logicæ seu philosophiæ rationalis elementa*, 1<sup>re</sup> édition, ib. in-12, 2<sup>e</sup> édition, 1836, in-8<sup>o</sup>.

3<sup>o</sup> *Ontologiæ sive metaphysiæ generalis specimen*, ibid 1835, in-12.

4<sup>o</sup> *Précis de logique élémentaire*, ib. 1836, in-8<sup>o</sup>. L'auteur s'occupe de la publication d'une anthropologie et d'une nouvelle édition de son ontologie.

VANDERHEYDEN (*Jean-Baptiste*), à Liège, professeur-émérite à la faculté des sciences de l'Université de cette ville.

Il a fait insérer un long mémoire sur l'électro-magnétisme dans le *Journal de physique*, publié par Ducrotay de Blainville, année 1822, cahier de mai et juin.

• VANDER MEER (*Henri-Joseph*), né à Liège, docteur en médecine, attaché au service de l'hôpital militaire de cette ville, et décoré de la croix de fer, a publié : *Recherches sur les causes, l'Histoire et le traitement de l'ophthalmie militaire*, auxquels il a joint les *Considérations anatomico-physiologiques sur l'œil* de M. Fohmann, professeur à l'Université. Liège, Dessain, 1835, in-8°.

M. Vander Meer établit une théorie nouvelle sur l'étiologie de l'ophthalmie, basée sur la lésion du système nerveux ganglionnaire, résultante de la compression du cou et de la tête inhérente au mode d'habillement adopté dans l'armée. Il indique aussi, comme cause d'ophthalmie, l'âge peu avancé (18 ans) auquel on appelle en Belgique, les miliciens sous les drapeaux.

L'auteur fait preuve de science et d'érudition dans cet écrit, par les nombreuses et utiles recherches auxquelles il s'est livré, remontant aux plus anciens auteurs qui ont traité de cette maladie et s'appuyant même sur les modernes, pour prouver que son apparition date d'un temps immémorial, et qu'on peut la prévenir (voir le *Messenger des sciences et des arts de la Belgique*, 3<sup>e</sup> livraison, 1835; et le *Journal de la Province de Liège*, n° du 20 juillet; *l'Emancipation*, même année, n° du 18 novembre, fait mention des remerciemens que M. le baron Evain, alors ministre de la guerre, adressa à l'auteur.

VAN HULST (*Félix-Alexandre*), à Liège, avocat à la cour supérieure de justice de cette ville. Il a publié :

1<sup>o</sup> *Notice sur Servan*, imprimée en tête de l'édition des *OEuvres choisies* de cet orateur.

M. Van Hulst est un des fondateurs du *Mathieu Laensbergh*, devenu depuis le *Politique*, journal dans lequel il a donné, de 1824 à 1830, un grand nombre d'articles sur les publications littéraires de l'époque, sur la politique générale, l'économie politique, et particulièrement sur les projets de code pénal, d'instruction criminelle et d'organisation judiciaire.

Il a publié aussi divers *mémoires* juridiques, entr'autres la consultation du barreau de Liège en faveur de M. Ducpétiaux,

qu'il a rédigés avec M. Doreye, avocat-général à la cour de Liège; et le mémoire sur lequel le tribunal de Liège a donné gain de cause aux journalistes contre le gouvernement hollandais, relativement à l'élévation du droit de timbre.

Il a coopéré aux publications de la société pour l'encouragement de l'instruction élémentaire, à la rédaction de la *Revue Belge*. Il a fait insérer dans ce dernier recueil périodique des *notices* et des *analyses* d'ouvrages, entr'autres, l'*Analyse des premiers volumes du Répertoire de droit administratif*, de MM. De Brouckère et Tielemans, et les *notices* étendues sur le général Jardon et l'ex-ministre de la justice Lambrechts, etc.

VAN MARCKE (S.), à Liège, paysagiste, né à Bruxelles en 1797. Ses principaux tableaux sont :

1° *Deux vues de la forêt de Compiègne*, exposées à Paris en 1827.

2° *Une vue prise dans la vallée du bourg d'Oisan (Hautes Alpes)*, exposée à Bruxelles en 1833.

3° *Un Moulin, près de Clermont en Auvergne*.

4° *Un site des Alpes, soleil couchant, et une étude de chaumière*, à Anvers en 1834.

5° *Un effet de soleil couchant, faisant partie de l'exposition de Gand en 1835*; ainsi qu'un *Souvenir des environs de Hay*.

Il a exposé en 1836 à Bruxelles : *Vue prise à Jupille près de Liège*, et deux *paysages*.

VIEILLEVOYE (J. B. de), à Liège, où il est directeur de l'Académie de peinture, né à Verviers. Outre un grand nombre de portraits, il a peint :

1° *Philopémen, général des Achéens, au moment de prendre le poison qui doit le tuer*.

2° *Mort de Timophane, tyran de Corinthe*. Bruxelles, 1824.

3° *Cain assassin de son frère, rentrant dans sa cabane*. Gand, 1829.

4° *Salmacis et Hermaphrodite*.

5° *Scène d'inondation*.

6° *Une Madelaine repentante*. Bruxelles, 1830.

VISSCHERS (Auguste), à Liège, avocat, on lui doit :

1° *Statistique administrative de la province de Liège, dressée sur des documens officiels* (recueils de documens statistiques publiés en 1833 par l'établissement géographique de Bruxelles).

2° *Tableaux du mouvement de la population de la ville de Liège, depuis 1802 jusqu'à 1831* (mêmes recueils).

3<sup>e</sup> *Mémoire* lu à la section des sciences morales, philosophiques et législatives, sur la question : *quelles doivent être les bases d'une bonne législation sur le duel*, inséré dans la *Revue Belge*, 2<sup>e</sup> année, septembre 1836.

Quelques articles sur la répression du duel, dans la *Revue Belge*, tom. 2.

WANSON (*François-Antoine-Alphonse*), à Liège, compositeur de musique, né à Liège le 11 octobre 1809. Il a publié :

1<sup>o</sup> *Le Garde de nuit*, opéra comique en 3 actes, paroles de MM. Melesville et Masson.

2<sup>o</sup> *Une Quintette pour 2 violons, 2 altos et violoncelle.*

3<sup>o</sup> *Huit quatuors pour 2 violons, alto et violoncelle.*

4<sup>o</sup> *Fantaisie pour violon et piano.*

5<sup>o</sup> *Fantaisie pour flûte et piano.*

WELLEKENS (*Charles*), à Liège, l'un des inspecteurs des machines à vapeur dans le voisinage de cette ville; ingénieur des mines et chef de service dans le 5<sup>e</sup> district. Auteur d'un *Mémoire sur le 7<sup>e</sup> district des mines*, inséré dans le *Dictionnaire géographique de la province de Liège*, publié par M. Ph. Vandermaelen en 1830; et d'un *état des machines à vapeur*, en activité dans la partie de l'arrondissement judiciaire de Liège, située à la rive gauche de la Meuse, inséré dans le *Recueil de documents statistiques*, publié en 1833 par l'établissement géographique de Bruxelles.

*Tableaux statistiques des mines de houille de la province de Liège* pour 1828 dans le même recueil.

WEUSTENRAAD (*Théodore*), à Liège, auditeur-militaire pour la province, décoré de la croix de fer, secrétaire-général de l'association nationale pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique; l'un des principaux rédacteurs de la *Revue Belge*. Il a publié :

*La Ruelle, ou le banquet de Warfusée*, drame en 5 actes, représenté à Liège en 1835.

On lui doit en outre un grand nombre de *poésies* et d'*articles* insérés dans divers recueils littéraires, notamment dans la *Revue Belge*.

WODON (*L.*), à Liège. On a de lui une *Ode* intitulée *Jules Janin et Nina Lassave* dans la *Revue Belge*, tom. III, livre 4<sup>e</sup>.



**WOLF (J. L.)**, à Spa, marchand de minéraux. Il a publié :  
*Résumé de l'histoire des eaux minérales de Spa*. Bruxelles, in-18.  
*Itinéraire des environs de Spa*. Liège, 1816, in-12.

**WURTH (J. F. Xavier)**, professeur à Liège, né à Luxembourg.  
Il a publié :

1° *Leçons hollandaises de littérature et de morale*. Liège.

2° *Lettre respectueuse d'un catholique sincère à Mgr. Van Bommel*, à l'occasion d'un sermon sur les avantages de l'obéissance et sur l'abus du pouvoir, prononcé le 20 janvier 1833; suivie d'un canevas d'un *Cours vraiment populaire d'histoire universelle*. Liège, 1833, 90 pages in-12.

3° *Histoire abrégée des Liégeois et de la civilisation dans le pays des Eburons et des Tongrois*, suivi d'un petit guide de l'étranger à Liège, et d'un tableau sommaire des élémens de moralité, de puissance intellectuelle et de bien-être que possède la cité de Liège à l'époque actuelle. Liège, Collardin, 1833, 338 pages in-18.

---

Nous avons cru que nos compatriotes parcourraient peut-être avec intérêt la liste de tous les natifs de l'ancien pays de Liège, et du comté de Looz, couronnés à Louvain. Nous avons consulté pour ce travail la *Continuation du Recueil héraldique* (de J.-G. Loyens), par le *Procureur-général Ophoven*, Liège, 1783, in-folio, et surtout le *Catalogus omnium primorum Universitatis lovaniensis*, Mechliniæ, 1824, in-12, qui nous a aidé à rectifier plusieurs erreurs et à réparer des omissions du *Recueil héraldique*. Voici cette nomenclature, dont les Liégeois peuvent s'enorgueillir pour les détails biographiques, nous renvoyons au *Catalogus*.

*Noms des Premiers.*

ANNÉES.

MM.

1429. Jean de Wydoe, de Herck. (Il n'y eut pas cette année-là de concours général, chaque collège proclama ses premiers. De Wydoe fut du nombre.)

1497. Gilles Ranssi, ou Rauassi, de Liège.

1521. François Titelmans, de Hasselt. (V. sur cet écrivain, *Miræus*, *Elogia belgica*, Antuerpiæ, 1609, in-4°, p. 62, *Foppens*, *Bibliotheca belgica*, Bruxellis, 1739, in-4°, I, 314, et Paquot, *Mémoires*, édition in-12, t. XI, p. 239).

1531. Pierre Titelmans, de Hasselt, frère du précédent. (V. *Foppens*, *ibidem*, p. 315).

1538. Lambert de Castro, ou Duchâteau, de Liège.  
1539. Denis S'Groots, de St-Trond. (V. *Catalogus*, p. 28.)  
1567. François Oranus, de Liège. (V. *Catalogus*, p. 35. Il ne faut pas le confondre avec deux autres savans liegeois du même nom, Jean et Nicolas Oranus, dont Foppens fait mention, t. II., p. 706 et 917).  
1578. Gisbert Danielis, ou Mossis, de Tongres. (V. *Catalogus*, p. 37. Le *Recueil héraldique* le nomme Hubert Mossis).  
1593. Jean Huberti, de Hasselt.  
1594. Louis Walteri, de Liège.  
1597. Jean a Fraxinis, (sans doute Defresne), de Liège. (V. *Catalogus*, p. 43).  
1601. Laurent Briet, de Liège.  
1608. André Mantels, de Tongres.  
1615. Barthelemi Bolsée, de Borlez, aujourd'hui district de Huy.  
1619. André Mennekens, de Solder, entre Hasselt et Beeringen. (V. *Catalogus*, p. 49).  
1628. Henri Mohius, ou Moha, de Liège.  
1630. Henri Werpæus, ou Werpın, de Huy. (V. *Catalogus*, p. 50).  
1638. Simon Servaes, de Beeringen. (V. *Catalogus*, p. 52).  
1642. Adrien-Conrard Prévôt, de Spa. (V. *Catalogus*, p. 53).  
1654. Arnold Eyben, de Hasselt. (V. *Catalogus*, p. 56).  
1655. Théodard Cochez, de Thuin. (V. *Catalogus*, p. 56).  
1659. Louis de Frémalle, d'Esneux, aujourd'hui district de Liège. (V. *Catalogus*, p. 56).  
1662. Henri Michiels, d'Achel, près de Beeringen. (V. *Catalogus*, p. 57).  
1664. Guillaume Pelsers, de Beeringen. (V. *Catalogus*, p. 58).  
1673. Jean Bertrand, de Châtelet. (V. *Catalogus*, p. 61).  
1688. Augustin Hendrickx, de Rhety ou Campine. (V. *Catalogus*, p. 65).  
1691. Sébastien van de Cruys, de Peer. (V. *Catalogus*, p. 66).  
1716. Jean-Gérard de Preit, de Huy. (V. *Catalogus*, p. 73).  
1733. Jean Delloye, de Huy. (V. *Catalogus*, p. 78).  
1737. Jean Hemelaerts, de Heusden, près de Beeringen. (V. *Catalogus*, p. 78).  
1738. Jean-Baptiste van Namen, de Niel, près de St-Trond. (V. *Catalogus*, p. 79).  
1747. Gilles Goossens, d'Aelat, près de St-Trond. (V. *Catalogus*, p. 80).  
1750. Jean Lauvaux, de Wancenne. (V. *Catalogus*, p. 81).

1757. Pierre-Adrien Leblanc , de Lixhe , près de Visé. (V. *Catalogus* , p. 83).
1763. Joseph Forgeur , de Liège , aujourd'hui vicaire-général du diocèse de Malines. (V. *Catalogus* , p. 84).
1768. George-Jacques-Joseph Mayence , de Liège. (V. *Catalogus* , p. 85).
1769. Gaspard-Joseph Gilot , de Haneffe , aujourd'hui district de Waremme. (V. *Catalogus* , p. 86).
1777. François-Noël Defrance , de Liège. (V. *Catalogus* , p. 87).
1783. Jean-Hubert Vincent , de Liège , aujourd'hui avocat à la Cour supérieure de la même ville.
1785. Charles-Louis Verdbois , de Solre sur Sambre , aujourd'hui avocat à la Cour supérieure de Liège , et membre de l'Association nationale pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique.
1786. Jean-Michel Vanderheyden , de Maeseyck , aujourd'hui professeur à la faculté des sciences physiques de l'Université de Liège.

La *Continuation du recueil héraldique* , p. 130, 171, 185 , 228 et 255 , renferme des détails curieux sur la réception très-honorable que le prince de Liège et les magistrats de la cité faisaient aux Liégeois , *Premiers* de Louvain.

## LISTE

*Des Liégeois qui ont remporté des prix à l'Université de Liège.*

BOUCHEZ (*Pierre*) , docteur en médecine à Verviers. Mémoire sur cette question :

Exponatur doctrina crisiurn nec-non dierum criticorum à scholâ Hippocraticâ tradita, et opinionum recensio tûm veterum tûm recentiorum medicorum, qui eam doctrinam vel admiserunt, vel rejecerunt, vel mutârunt. Faculté de médecine. Année 1823-1824.

DEFOOZ (*Jean-Henri*) , de Liège , professeur à l'Université , obtint deux fois le prix à la faculté de philosophie sur les questions suivantes :

1<sup>o</sup> Postulatur commentatio, definiitionem *pulchri*, à clar. Hemsterhûs datam, cum reliquorum philosophorum definiitionibus comparans atque dijudicans. Année 1824-1825.

2<sup>o</sup> Quemnam fructum è studio philosophiæ moralis in studio doctrinarum politicarum percipere possumus? Année 1825-1826.

DUPONT (*Evarard*) , de Liège , professeur à l'Université , mémoire couronné sur cette proposition :

Cum genuini institutionum Gaji jurisconsulti commentarii jam vulgati sint ; disquiratur , quanam debeamus huic operi circâ jus actionum et circâ rationem , procedendi in causis privatis apud Romanos notitias hactenus desideratas ; quæ inquisitio ita instituat , ut judiciorum privatorum

ordo historicè illustretur. Judicetur denique in quantum in hac juris parte Gajum secutus sit, vel ab es recesserit in suis institutionibus componendis Justinianus. Fac. de droit. Année 1821-1822.

**FRAIKIN (Jean-Joseph)**, de Liège, docteur en médecine, obtint le prix à la faculté de médecine, année 1818-1819, pour sa réponse à cette question :

Quæritur peritonæi structura usumquæ quibus inservit, accurata descriptio; porro morborum quibus hæc membrana afficitur, sive à causis internis, sive externis producantur, expositio, tandem optima eisdem morbis curandi ratio?

**GÉRADON (Jean-Joseph)**, de Horion-Hozémont. Réponse couronnée à la faculté de philosophie, année 1821-1822, sur la question suivante :

Quæ differentia inter colonias veterum et recentiorum populorum, et rerum sive institutorum publicorum, et cum metropoli nexus habita ratione?

**GODIN (Léopold)**, de Huy, médecin et fabricant de papier. Prix obtenu à la faculté de médecine, année 1822-1823, pour un mémoire sur cette proposition :

Detur accurata Metastaseos descriptio exponaturque, experientiâ duce, quibusnam in morbis frequentius metastases observantur; proponatur denique rationalis earum theoria.

**HENNAU (Victor-Napoléon)**, de Liège, mémoire couronné par la faculté de médecine, année 1821-1822, sur la question suivante :

Enarretur historia opinionum circa sympathias, à celeberrimis medicinarum auctoribus usque ad nostra tempora emissarum, et systema sympathiarum, quale hodiè scientia exigit, conscribatur.

**HORION (Philippe)**, de Visé, docteur en médecine, remporta le prix à la faculté des sciences, année 1826-1827, sur cette proposition :

Conciennè et accuratè exponantur phænomena electro-chimica, atque judicentur theoriæ, quæ ad ea explicanda fuerant excogitata.

**KRANS (J.-G.)**, de Vaux en Hesbaye, docteur en médecine; réponse couronnée par la faculté des sciences, année 1824-1825, sur la question suivante :

Postulatur ut accuratè examinentur variæ sulphuris consociationes, atque principiorum hæc componentium exactè definiantur proportionēs.

**LECLERQ (D.)**, de Liège, professeur à l'école industrielle;

réponse couronnée par la faculté des sciences, année 1823-1824, sur cette proposition :

Limitum theoria perspicuè exponatur, ejusquè usus exemplis nonnullis, ex geometriâ et analysi sumptis illustretur.

LEMOINE (*Pierre-Joseph*), de Liège ; son mémoire obtint le prix, à la faculté de philosophie, année 1826-1827, sur ce sujet :

Anne Ciceronis preceptum : « *Sic est faciendum, ut contra universam naturam nihil contendamus ; ea tamen conservata, propriam naturam sequamur.* » (*De officiis*. 1. 31.) Universis hominibus rectam agendi rationem præscribit, atque majori cum commodo ac similes aliorum, tum antiquorum, tum recentiorum philosophorum formulæ in capite ethices, principii loco, poni protest ?

MARLIN (*François-Henri-Désiré*), de Liège, directeur du collège de Namur, remporta le prix, année 1825-1826, à la faculté de philosophie, sur cette proposition :

Monstretur rationibus, præcipuè historicis, nullum vigere imperium, etiamsi optimè constitutum sit, nisi civium virtute et opinione sustineatur.

MAQUINAY (*Thomas*), de Theux ; son mémoire, en réponse à la question suivante, fut jugé digne du prix par la faculté des sciences, année 1829-1830 :

Describendæ sunt calcarii lapidis magnesiferi mineralicæ proprietates et ejusdem, præ saxorum vicinorum situ, positiones, variis informationibus, cum priscais, tum recentissimis.

La distribution des prix de l'année académique 1829-1830, n'ayant pas eu lieu par suite des événemens politiques, le jeune Maquinay est mort sans recevoir la médaille que le sénat académique lui avait dévolue.

Son mémoire n'a pas été imprimé.

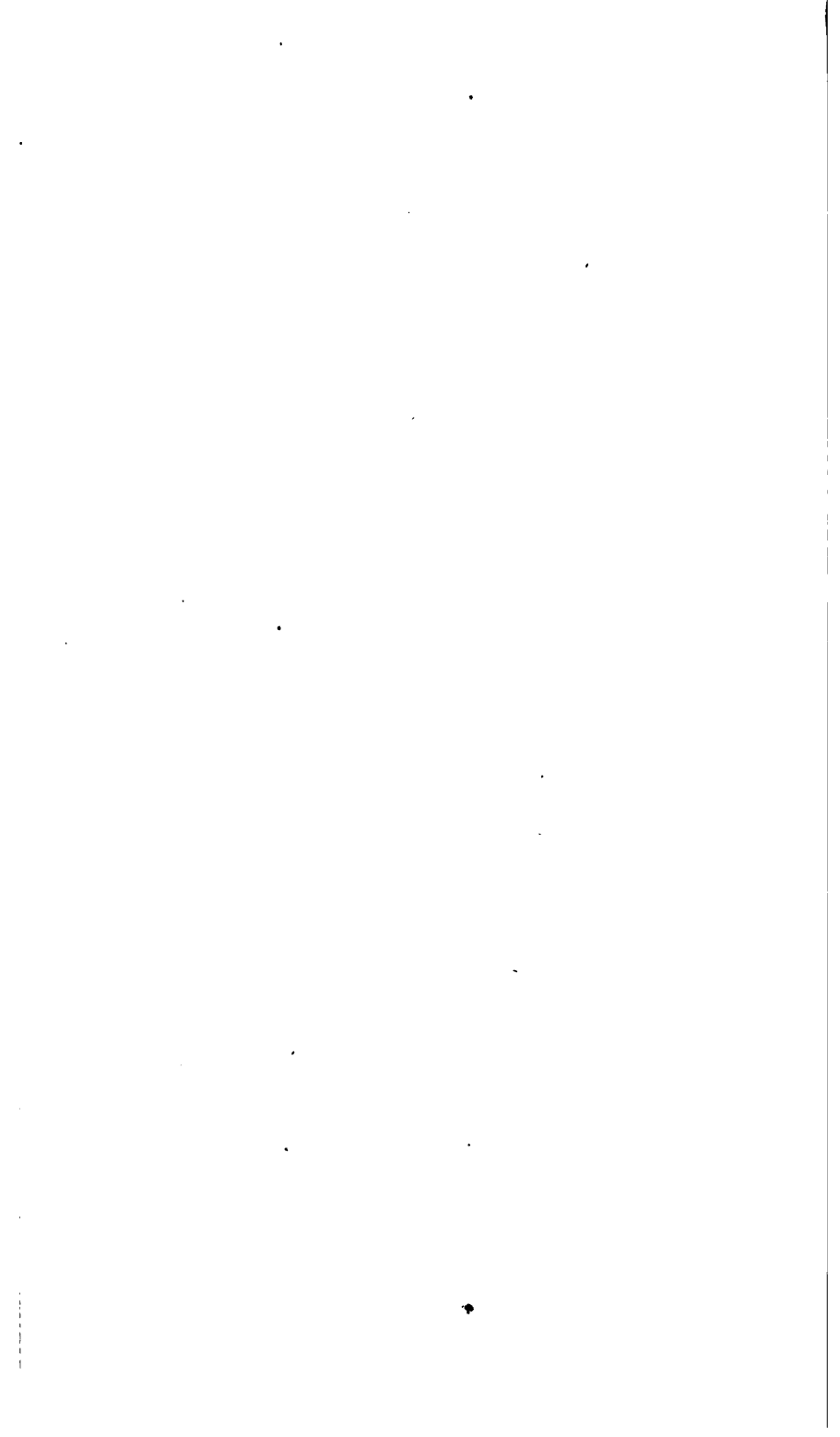
MARQUET (*M.-J.*), de Jemeppe, docteur en médecine ; réponse couronnée par la faculté de médecine, année 1822-1823, sur la question suivante :

Quæritur historia formationis et evolutionis foetus in animalibus vertebratis ; quæ succinctè sed ità tractanda est, ut duorum præcipuè membrorum, allantoidis nempè et vesiculæ umbilicalis usus appareat ?

TILMAN (*M.-J.*), de Cras-Avernas, près Landen ; son mémoire sur cette proposition :

Exponantur phænomena physica fluidorum acriformium quæ vapores nuncupantur, eorumque detur theoria ; fut couronné par la faculté des sciences, année 1822-1823.

FIN.



# TABLE ALPHABÉTIQUE.

*Époques  
Chronologiques.*

## A.

|                              |                              |           |
|------------------------------|------------------------------|-----------|
| Ade                          | 1220. Amand, S <sup>t</sup>  | 662.      |
| Adelart                      | 1060. Amauri I <sup>er</sup> | 1173.     |
| Adelbode                     | 1027. Ambiorix               | avant 50. |
| Adelman                      | 973. Amelgard                | 1483.     |
| Adelman                      | 1048. Ammien-Marcellin       | 370.      |
| Adolphe de Clèves            | 1392. Ammonius               | 1524.     |
| Adolphe                      | 1297. Ancion.                | 1785.     |
| Adoule Porette               | 1297. Andrichomius           | 1585.     |
| Adrien M. J.                 | 1822. Anthin, Wathieu d'     | 1457.     |
| Adrien                       | 1822. Antine, dom Maur d'    | 1746.     |
| Agilfride                    | 784. Angelus de Cambis       | 1430.     |
| Agrippa avant l'ère vulgaire | 11. Angelus de Cursibus      | 1470.     |
| Aigletine                    | 1269. Anségise               | 834.      |
| Aimon                        | 738. Anselme                 | 1056.     |
| Albéric                      | 1120. Anselme                | 1137.     |
| Albéric de Trois Fontaines   | 1163. Ansfrid                | 985.      |
| Albéric de Neufmoustier      | 1241. Ansiaux, E. A. J.      | 1800.     |
| Albéron I <sup>er</sup>      | 1128. Ansiaux, N. A. J.      | 1800.     |
| Albéron II                   | 1145. Ansiaux, N. G. A. J.   | 1800.     |
| Albert                       | 980. Ansiaux, N. J. V.       | 1800.     |
| Albert de Louvain            | 1191. Ansiaux, J. J. E. A.   | 1800.     |
| Albert de Cuyck              | 1200. Ansiaux                | 1826.     |
| Alestan                      | 1060. Arcis, Lambert d'      | 1699.     |
| Alexandre                    | 1135. Arckel, Jean d'        | 1378.     |
| Alexandre                    | 1167. Ardennes, Gilles d'    | 1699.     |
| Alexandre, Jérôme            | 1532. Aremberg, Guill. d'    | 1484.     |
| Alger                        | 1130. Aremberg, God. d'      | 1488.     |
| Alpaïde                      | 718. Argobaste               | 394.      |

|                    |                  |      |
|--------------------|------------------|------|
| Arnoul             | 891. Arnoul VIII | 136. |
| Arnoul II          | 1014. Arsenne    | 145. |
| Arnoul V           | 1070. Aubry      | 178. |
| Arnoul de Gembloux | 1149. Auguste    | 14.  |
| Arnoul VII         | 1256. Augustino  | 154. |

B.

|                          |                                  |       |
|--------------------------|----------------------------------|-------|
| Baccio                   | 1571. Bersélin, Pasc.            | 1535. |
| Bachiène G. Alb.         | 1783. Berthaud, Florent          | 1343. |
| Baldric                  | 1017. Berthe                     | 783.  |
| Balen P.                 | 1656. Berthe                     | 802.  |
| Bassenge J. N.           | 1811. Bertho                     | 1776. |
| Bassenge N.              | 1811. Bertholet, Laurent         | 1637. |
| Baudouin I <sup>er</sup> | 1118. Bertholet, Jean            | 1753. |
| Baudouin I <sup>er</sup> | 1204. Berthuin, St.              | 641.  |
| Baudouin d'Orchimont     | 1236. Bideloz, Gilles            | 1751. |
| Baudouin d'Avesnes       | 1289. Bilevelt, Antoine          | 1666. |
| Baudouin, Dominique      | 1809. Biolley, veuve             | 1831. |
| Bavière, Jean de         | 1424. Blackey                    | 1780. |
| Bavière, Ernest de       | 1612. Blavier, J. Ant.           | 1699. |
| Bavière, Ferdinand de    | 1650. Bles, Henri de             | 1550. |
| Bavière, Max. Henri de   | 1688. Blondel, François          | 1703. |
| Bavière, Jos. Clément de | 1723. Bloisius, J. Fr.           | 1566. |
| Bavon, St                | 657. Bogaert, Adam               | 1483. |
| Beaufort, Louis de       | 1795. Bogaert, Jacq.             | 1520. |
| Beaufort                 | 1795. Bogaert, Adam              | 1550. |
| Bebius Philip.           | 1637. Boileau, Gilles de Bullion | 1558. |
| Becan                    | 1572. Bollaud, Henri de          | 1334. |
| Beeck, Jean              | 1516. Bollandus, Pierre          | 1455. |
| Beeckman, Guillaume      | 1631. Bollandus, Sébastien       | 1645. |
| Beelde                   | 1409. Bollandus, Jean            | 1605. |
| Begghe, St               | 698. Bologne, Jean de            | 1654. |
| Belgius                  | 380. Bonfrérius, Jacq.           | 1642. |
| Belarmie, Léonard        | 1524. Bonnet                     | 1215. |
| Bérard                   | 1461. Bonomi, J. Fr.             | 1587. |
| Béréglise, St.           | 678. Bononius                    | 1558. |
| Berghe, G. Louis de      | 1743. Borre, Nic. de             | 1670. |
| Bernard, St.             | 1147. Bosche, Jean               | 1578. |
| Bernard de Guy           | 1331. Bouchard et Guillaume      | 1281. |



|                          |                           |       |
|--------------------------|---------------------------|-------|
| Bouchy, Philippe         | 1657. Bresmal, J. Fr.     | 1722. |
| Bouille, Pierre          | 1641. Breuché de la Croix | 1644. |
| Bouille, Théodose        | 1743. Brias, Ch. de       | 1685. |
| Bouillon, Fréd. Maur. de | 1652. Brixhe, J. Guill.   | 1807. |
| Bouillon                 | 1792. Brizé-Fradin        | 1811. |
| Boullanger, Baudouin     | 1794. Bruges, Hilgers de  | 1452. |
| Bouilliot                | 1503. Bruhésius, Pierre   | 1571. |
| Boulogne, Oliv.          | 1560. Brunchaut           | 613.  |
| Boulongne, Jacq. de      | 1555. Bruno, St.          | 1180. |
| Bourbon, Louis de        | 1482. Brusthem, Jean      | 1542. |
| Bourgogne, Marie de      | 1481. Bruxelles, Jean de  | 1452. |
| Bourgogne, Herman de     | 1625. Bry, Thiry de       | 1590. |
| Bourgogne, Fr. de        | 1625. Bry, Théod. de      | 1598. |
| Boussut, Nic. de         | 1528. Bry, Jean Théod. de | 1598. |
| Boyens, Adrien IV        | 1523. Budel, René         | 1595. |
| Boxhorn, M. Z.           | 1653. Buache, H. M.       | 1666. |
| Brachélius, Adolphe      | 1659. Busleyden, Jér.     | 1517. |
| Bragarde                 | 1777. Busleyden, Fr.      | 1517. |
| Brechtus, Levinus        | 1558.                     |       |

C.

|                     |                                  |       |
|---------------------|----------------------------------|-------|
| Cachard de Rissac   | 1763. Charles Martel             | 741.  |
| Calenus             | 1651. Charles-le-Chauve          | 877.  |
| Calès               | 1835. Charles-le-Gros            | 888.  |
| Cambrésis           | 1783. Charles-le-Simple          | 929.  |
| Carausius           | 291. Charles IV                  | 1378. |
| Carlier, J. Guill.  | 1675. Charles V                  | 1558. |
| Carloman            | 770. Charles-le-Téméraire        | 1477. |
| Carloman            | 870. Charpentier                 | 1467. |
| Castro, Louis à     | 1632. Chartrain                  | 1793. |
| Cativulque          | avant 52. Châteauneuf, Bertr. de | 1327. |
| César               | avant 45. Chefneux, Mathias      | 1670. |
| Chaboteau Watelet   | 1478. Chérin, H. L.              | 1785. |
| Charlemagne         | 814. Chérin, Mathieu             | 1785. |
| Charneux, Denis de, | 1764. Chimay, Jean de,           | 1479. |
| Chapeauville        | 1617. Chokier-Surlet, Erasme de, | 1625. |
| Chapuis             | 1794. Chokier-Surlet, Jean de,   | 1625. |

|                              |                              |           |
|------------------------------|------------------------------|-----------|
| Chokier-Surlet , Gilles de), | 1625. Conrad                 | 1225.     |
| Chokier-Surlet , J. Fréd. de | 1625. Constantin-le-Grand    | 337.      |
| Christian                    | 1832. Conte, Michel le       | 1648.     |
| Christine, Ste.              | 1224. Coppée, Denis          | 1632.     |
| Cicéron                      | avant 52. Corbeau ,Humbert   | 1301.     |
| Civillis                     | avant 72. Corbesier , Gilles | 1309.     |
| Clarius , Jean               | 1569. Cordier , Guill.       | 1544.     |
| Clarius                      | 1611. Coret , Jacq.          | 1721.     |
| Clairville                   | 1798. Corwarem-de-Loos       | 1863.     |
| Claude                       | avant 54. Coster , J. Louis  | 1776.     |
| Clénard, Nic. de             | 1542. Cotta et Sabinus       | avant 53. |
| Clermont                     | 1797. Counet                 | 1768.     |
| Clodion                      | 448. Counotte , Gertrude     | 1620.     |
| Cloesquet                    | 1717. Courselle, Gérard de   | 1636.     |
| Closon , G. J. Célestin      | 1809. Courtois               | 1835.     |
| Clovie                       | 511. Couvin de Courcelles    | 1648.     |
| Collart                      | 1758. Crabbe                 | 1554.     |
| Collignon                    | 1781. Crassier , Guill. de   | 1751.     |
| Collos                       | 1780. Cruesen                | 1629.     |
| Colomban                     | 870. Cunégonde               | 1024.     |
| Comhaire, M. N.              | 1830. Currimosanus , J.      | 1513.     |
| Comhaire, J. N.              | 1830. Curtius, Jean de       | 1628.     |
| Commines, Philip. de         | 1509. Curtius , Heuri de     | 1628.     |
| Coninckx                     | 1784. Cusa , Nicolas de      | 1464.     |
| Conrad                       | 954.                         |           |

D.

|                         |                           |       |
|-------------------------|---------------------------|-------|
| Daelhem, Melchior van   | 1636. Debouche            | 1805. |
| Dagli                   | 1720. Decker de Walhorn   | 1646. |
| Damery , Simon          | 1640. Defoux , Marie      | 1312. |
| Damery , Walter         | 1678. Defraigne , Pierre  | 1660. |
| Damery, Jacq.           | 1678. Defrance , Léonard  | 1805. |
| Dandrimont, T.          | 1822. Defrance , Fr. Noël | 1823. |
| Daniel de Liége         | 1337. Dehos               | 1714. |
| Darcis , F. Jos.        | 1776. Delaunay , le chev. | 1788. |
| Dawans , Bonav.         | 1726. Delbrouck           | 1571. |
| Debefve, Cloes Polis    | 1652. Delcloche           | 1772. |
| Debefve, Cloes          | 1652. Delcour , J. Gilles | 1644. |
| Debefve , F. Franck     | 1652. Delcour, Jean       | 1644. |
| Debefve, Gilles et Jean | 1652. Delhaise            | 1835. |

|                                        |                            |          |
|----------------------------------------|----------------------------|----------|
| Delloye, Henri                         | 1810. Didier               | 774.     |
| Delmont, Déod.                         | 1634. Dinghens             | 1678.    |
| Delvaux, Jean                          | 1597. Dioclétien           | 314.     |
| Delvaux, André                         | 1636. Dirok vander Aar     | 1214.    |
| Demarteau, Gilles                      | 1778. Dolmans, Pierre      | 1751.    |
| Demarteau, Gilles Ant.                 | 1778. Domitian, St.        | 561.     |
| Demany, L. J.                          | 1784. Dony                 | 1813.    |
| Demestre, Jean                         | 1783. Dorlan               | 1507.    |
| Denys-le-Chartreux                     | 1470. Dorpuis              | 1525.    |
| Denys, Mathieu                         | 1813. Dosquet              | 1746.    |
| Depresseux, Baudouin                   | 1504. Douffet, Gérard      | 1660.    |
| Depresseux, Godefroid                  | 1530. Douffet, Gérard      | 1660.    |
| Depresseux, Philippe Louis             | 1746. Drepe                | 1783.    |
| Deschamps, Guill.                      | 1466. Driedo               | 1535.    |
| Deschamps, Barthélemi                  | 1650. Drion, Dieud.        | 1742.    |
| Deschamps, Barth.                      | 1678. Dromal               | 1637.    |
| Deschamps, Barthélemi                  | 1697. Drusus               | avant 9. |
| Desonckeux, Jean                       | 1694. Duban                | 1547.    |
| Desonckeux, Henri                      | 1694. Dubosc de Mont-André | 1659.    |
| Desprès d'Outremeuse, Jean             | 1399. Duës                 | 1644.    |
| Detroz, Hubert                         | 1724. Dumont de Rochefort  | 1630.    |
| Detroz, Remacle                        | 1815. Dumont, Henri        | 1684.    |
| Dewandre, Fr. Joseph                   | 1835. Durant               | 1025.    |
| Dewèz, Laur. Benoît                    | 1812. Durivier, Jean       | 1761.    |
| Dévouement des 600 Franchi-<br>montois | Dutz                       | 1790.    |
|                                        | 1468. Dynter               | 1448.    |
|                                        | E.                         |          |
| Eginhard                               | 839. Erme, St.             | 737.     |
| Elderen, Jean Louis d'                 | 1694. Ermesinde            | 1143.    |
| Eléonore de St.-Bernard                | 1639. Ernst, Simon Pierre  | 1817.    |
| Enchevoort, Guill.                     | 1555. Esckius              | 1578.    |
| Engel, Arnold                          | 1676. Etienne              | 920.     |
| Englebert de Liège                     | 1218. Etienne de Liège     | 1061.    |
| Enguerrand de Bar                      | 1215. Etienne              | 1138.    |
| Eracle                                 | 971. Evergiste             | 431.     |
| Erckebert                              | 1050. Evrard, Perpète      | 1727.    |
| Erembert                               | 1050. Evrard, N.           | 1772.    |
| Erlebalde                              | 1166. Eyck, Hubert van     | 1426.    |

|                       |                     |       |
|-----------------------|---------------------|-------|
| Eyck , Marguerite van | 1426. Eynde, vanden | 1537. |
| Eyck , Jean van       | 1441. Eselon        | 1109. |

F.

|                      |                             |       |
|----------------------|-----------------------------|-------|
| Fabrice , André      | 1581. Folquin               | 990.  |
| Fabricius.           | 1791. Foran , St.           | 931.  |
| Falcomont , Th. de   | 1346. Foullon , Erard de    | 1669. |
| Farabert             | 240. Foullon, Erasme de     | 1669. |
| Farabert             | 953. Foulques               | 1027. |
| Faramond             | 427. Four , Pierre de       | 1610. |
| Farnèse              | 1619. Franck , Simon        | 1772. |
| Fassin , le père     | 1794. Franchimont ,         | 1659. |
| Fassin , Nicolas de  | 1811. Franchomme , Eust. de | 1315. |
| Félem , Gér. de      | 1437. François , dom Jean   | 1770. |
| Fermin , Philippe    | 1780. Franco                | 1066. |
| Fisen , Barth.       | 1649. Francon               | 903.  |
| Fisen , Englebert    | 1723. Francon               | 1129. |
| Flamand-Grétry       | 1813. Frédégaire            | 658.  |
| Flémalle , Bertholet | 1675. Frédégonde            | 658.  |
| Flémalle , Henri     | 1675. Frédéric              | 1058. |
| Flémalle , Guill.    | 1675. Frédéric              | 1226. |
| Flémalle , Renier    | 1675. Fréon , L. I.         | 1784. |
| Flémalle , Renier    | 1675. Froidmont , Libert    | 1653. |
| Fléron , Adr. de     | 1633. Froissard             | 1404. |
| Florus               | 850. Frojus                 | 1586. |
| Fohmann , Vincent    | 1837.                       |       |

G.

|                     |                               |       |
|---------------------|-------------------------------|-------|
| Gaguin              | 1501. Gérard de Loos          | 1190. |
| Galas , Mathias     | 1647. Gérard-le-Grand         | 1384. |
| Galien              | 254. Gérard , le frère        | 1749. |
| Gammeren            | 1580. Gérard , Henri Philippe | 1833. |
| Gauzechin           | 1075. Gerbalde                | 801.  |
| Gavor               | 1214. Gerlache                | 1771. |
| Gayant              | 1673. Gertrude , Ste.         | 659.  |
| Geer , Louis de     | 1654. Gertsude de Moha        | 1225. |
| Gennepius           | 1568. Geuns , Pierre          | 1776. |
| Genneté             | 1777. Ghénart , Ant.          | 1595. |
| Gérard de Bourgogne | 1061. Gheine , Albert         | 1651. |
| Gérard              | 1104. Ghérincx , Philippe     | 1604. |

|                             |                                |       |
|-----------------------------|--------------------------------|-------|
| Gilbert                     | 1196. Grandjean , Henri        | 1802. |
| Gilles, de Liège            | 1248. Grandjean , Guillaume    | 1802. |
| Gilles , de Huy             | 1460. Grégoire , St.           | 593.  |
| Giselbert                   | 935. Grombert , Guill. de      | 1609. |
| Gislain                     | 1430. Gromnick, Ant. Fréd.     | 1799. |
| Gislebert, Remi et Rodulphe | 1027. Grétry                   | 1813. |
| Glen , Jean-Baptiste de     | 1613. Grétry, Lucile           | 1813. |
| Glen , Jean de              | 1613. Grétry, André Joseph     | 1813. |
| Gobart                      | 1750. Gréz , Idelette de       | 1636. |
| Godar, Guill. Lambert       | 1794. Griffet                  | 1767. |
| Godefroid, l'Ancien         | 1007. Grimoald                 | 713.  |
| Godefroid III               | 1076. Grisard, N.              | 1740. |
| Godefroid de Bouillon       | 1100. Grisard , A.             | 1788. |
| Godefroid de Féroustrée     | 1204. Groënsbeck , Gérard de   | 1580. |
| Godefroid d'Estamet         | 1215. Gualtier                 | 1082. |
| Godèle                      | 1427. Guernés , Ant. de        | 1652. |
| Goderan                     | 975. Guibert , St.             | 922.  |
| Godescald ,                 | 770. Guilbert                  | 1167. |
| Godescald, Jean             | 1428. Guichardin               | 1582. |
| Goltsius                    | 1583. Guillaume                | 1150. |
| Gonthier                    | 1588. Guillaume                | 1297. |
| Gontran                     | 1039. Guillaume, dit le Riche, | 1359. |
| Gonson                      | 1055. Guillon , Gilles         | 1612. |
| Gossart, Ant.               | 1636. Guioz , Jean             | 1589. |
| Gossuin , Gérard            | 1650. Guise , Jacq. de         | 1398. |
| Grace, Thierry de           | 1636. Guy                      | 1204. |
| Grady , Ch. Ant. de         | 1767.                          |       |

H.

|                     |                                  |       |
|---------------------|----------------------------------|-------|
| Hadelin , St.       | 669. Happart, Adulphe            | 1535. |
| Hakin               | 1797. Harchées , Jean de         | 1372. |
| Hallet, Gilles      | 1609. Hardy , François et Gilles | 1550. |
| Hamal, Henri Guill. | 1752. Harel du Tancrel           | 1833. |
| Hamal, Jean Noël    | 1752. Harigère                   | 1007. |
| Han , François du   | 1667. Harpius                    | 1478. |
| Hanlet, Henri       | 1736. Hasech                     | 1526. |
| Hannot              | 1635. Hassels , Jean             | 1552. |
| Hausot, J. B.       | 1714. Hauzeur , Mathias          | 1676. |
| Happart             | 1185. Haym , Gérard              | 1588. |

|                       |                                   |       |
|-----------------------|-----------------------------------|-------|
| Haym, Gilles          | 1647. Heselou et Thesclin         | 1130. |
| Haym, Nic. Fr.        | 1649. Hésius, Jean                | 1396. |
| Hayons, Th. des       | 1670. Hessels                     | 1566. |
| Hechtermans, Henri    | 1679. Heyendal, Nic.              | 1733. |
| Heers, Raës de        | 1477. Heylen                      | 1777. |
| Heers, Henri de       | 1636. Hidgarea                    | 1748. |
| Heeswick, G. Fréd. de | 1783. Hilduin                     | 941.  |
| Heinsberg, Jean de    | 1459. Hillin                      | 1113. |
| Helbert               | 1150. Hiucmar                     | 882.  |
| Hemricourt            | 1282. Hinnisdael                  | 1650. |
| Hemricourt, Jacq. de  | 1403. Hocsem, Jean de             | 1348. |
| Hénaut                | 1788. Hoensbroeck, César Constan- |       |
| Henkart               | 1815. tin de                      | 1792. |
| Hénoul, J. B.         | 1809. Hoffreumont, J. J.          | 1737. |
| Henri de Verdun       | 1091. Hoffreumont, Servais        | 1737. |
| Henri IV              | 1106. Holonius, Grég.             | 1556. |
| Henri de Lorraine     | 1112. Honoré, Barthélémi          | 1586. |
| Henri V               | 1125. Horion, Jean de             | 1641. |
| Henri de Leyen        | 1164. Horion, Alexandre de        | 1659. |
| Henri de Castrea      | 1186. Horne, Herman               | 1427. |
| Henri II              | 1214. Horne, Jean de              | 1515. |
| Henri de Hainaut      | 1216. Horne, Léonard              | 1520. |
| Henri de Dinant       | 1253. Hornes, Arnould             | 1378. |
| Henri de Gueldro      | 1284. Hornes, Philippe II de      | 1568. |
| Henri, Joseph         | 1778. Houbart, Jean               | 1540. |
| Henriquès, Alphonse   | 1185. Huart, Ignace               | 1661. |
| Hentenius, Jean       | 1561. Hubald                      | 1026. |
| Herbert               | 1027. Hubens, Jacq. Frédéric de   | 1780. |
| Hérenthals            | 1390. Hubert, St.                 | 729.  |
| Herkenroye            | 1632. Hubert                      | 1049. |
| Héribrau              | 1130. Hugon                       | 884.  |
| Héris, Guillaume      | 1724. Hugues                      | 1127. |
| Herman                | 1088. Hugues de Pierrepont        | 1229. |
| Herman à novâ Aquilâ  | 1530. Hustin, Jean                | 1652. |
| Hermès-Servais        | 1794. Hyckman, dom Robert         | 1787. |
|                       | I.                                |       |
| Ide d'Ardenne         | 1114. Imbercourt, Ghuyt d'        | 1477. |
| Ide de Nivelles, Ste. | 1213. Immon                       | 961.  |

|                           |                              |       |
|---------------------------|------------------------------|-------|
| Induciomare               | avant 52. Itte ou Itturberge | 653.  |
| Innocent II               | 1132. Ivère, Ste.            | 1185. |
| Isabelle de Hainaut       | 1180.                        |       |
| J.                        |                              |       |
| Jacob, de Berneau         | 1799. Jean                   | 1014. |
| Jacoby, Philippe Joseph   | 1793. Jean                   | 1215. |
| Jacquemont                | 1343. Jean I <sup>er</sup>   | 1313. |
| Jacquet, P. Louis de      | 1763. Jean IV                | 1425. |
| Jalheau                   | 1795. Jean le Bel            | 1346. |
| Jamar, Henri              | 1619. Jehain de Waremmé      | 1360. |
| Jamolet, Jean             | 1535. Jonghe, Adrien de      | 1575. |
| Jardin, Jacq. du          | 1633. Jonghen, Henri de      | 1669. |
| Jardon, H. Antoine        | 1809. Julienne, Ste.         | 1258. |
| Jaupen                    | 1608. Junius, Hadelin        | 1649. |
| Jay                       | 1777. Juppín, J. B.          | 1729. |
| K.                        |                              |       |
| Kanne, Ghuyts de          | 1486. Kerkhédère, J. Gérard  | 1738. |
| Knaeps, ou Servilius      | 1545. Kerkhem, Arnold de     | 1662. |
| L.                        |                              |       |
| Lacroix, Claude           | 1714. Lambrechts, E. J. M.   | 1823. |
| Laensberg, Mathieu        | 1600. Lampson, Dominique     | 1599. |
| Laet, Jean de             | 1482. Lampson, Nicolas       | 1599. |
| Laet, Gaspart de          | 1551. Landelin, St.          | 639.  |
| Laet, Jean de             | 1551. Landrade, Ste.         | 694.  |
| Lafabrique, Nic.          | 1736. Langerenus             | 1547. |
| Lairesse, Renier          | 1667. Langhe, Charles de     | 1573. |
| Lairesse, Jacques et Jean | 1667. Lannoy, Charles de     | 1527. |
| Lairesse, Hubert          | 1667. Lannoy, Raoul de       | 1527. |
| Lairesse, Gérard          | 1667. Lapidé, Cornelius à    | 1637. |
| Lambermont                | 1726. La Ramée               | 1650. |
| Lambert, St.              | 696. Laurent de Liège        | 1145. |
| Lambert                   | 1047. Laurent                | 1480. |
| Lambert de Liège          | 1066. Laurenty, Remy Jos.    | 1834. |
| Lambert le Bègue          | 1183. Leclerc, le père Nic.  | 1750. |
| Lambert-le-Petit          | 1194. Leclerc, J. B.         | 1826. |
| Lambert de Liège          | 1240. Ledrou                 | 1721. |
| Lambert, Jean             | 1427. Lefebvre               | 1826. |
| Lambert, dom Mathias      | 1595. Légipont, dom Olivier  | 1758. |
| Lamboy, Guillaume de      | 1659. Legros                 | 1772. |

|                             |                                          |       |
|-----------------------------|------------------------------------------|-------|
| Leloup , Collin             | 1327. Lobbet , Jacq.                     | 1672. |
| Leloup , Remacle            | 1749. Lo-Loos , Robert de                | 1786. |
| Lens                        | 1561. Lora , Philippe de                 | 1808. |
| Léou III                    | 795. Lombart , Lambert                   | 1565. |
| Léou                        | 970. Lonein , Albert de                  | 1672. |
| Léonard , Hubert            | 1470. Loushienne , P. Godefroid          | 1827. |
| Leroi , Alard               | 1653. Loase, Jean                        | 1528. |
| Leumont , Thiry de          | 1450. Louis-le-Débonnaire                | 840.  |
| Levoz , Noé Joseph          | 1798. Louis l'Ancien                     | 1066. |
| Lewold de Nortoff           | 1343. Louis II                           | 1171. |
| Libermé , Jacq. de          | 1427. Louis , de Loos                    | 1336. |
| Liboy, L. Fr. Rossius de    | 1728. Louis XI                           | 1483. |
| Lile , de                   | 1733. Louis, le père                     | 1660. |
| Limbourg , Henri de         | 1313. Louvrex , Mathias Guill. de        | 1734. |
| Limbourg , Jean de          | 1346. Loyaerts                           | 1614. |
| Limbourg, N.                | 1535. Loyens , J. G.                     | 1730. |
| Limbourg, Gilbert de        | 1567. Luo                                | 1157. |
| Limbourg, Remacle de        | 1587. Lude , Arnould de                  | 1540. |
| Limbourg, Guillaume van     | 1683. Luxembourg, P. de                  | 1387. |
| Limbourg, Robert de         | 1792. Luxembourg , Josse de              | 1411. |
| Limbourg , Jean Philippe de | 1792. Luxembourg-Ligni, Waléran de       | 1417. |
| Limpens                     | 1745. Luxembourg, Jean de                | 1440. |
| Lissoir , Remacle           | 1806. Luxembourg-St.-Pol, Louis de       | 1443. |
| Liverlo , Walter de         | 1645. Luxembourg , Louis de              | 1475. |
| Liverlo , Gilles de         | 1645. Lymborck, Albert van               | 1627. |
| Liverlo , Lambert de        | 1645. Lymborck , Aloysius de             | 1636. |
| Liverlo , Lambert de        | 1682. Lyounet, Pierre                    | 1789. |
| Liverlo , Gilles de         | 1683. Lys , L. A. M.                     | 1836. |
| Livineus , Jean             | 1598.                                    |       |
| M.                          |                                          |       |
| Macquinay                   | 1714. Mandeville, Jean de                | 1372. |
| Maeropédus                  | 1571. Mantel , Jean                      | 1676. |
| Maigret , Georges           | 1633. Marc-Antoine et Labiénus avant 51. |       |
| Maigret, Athanase           | 1633. Marcelis , Jean                    | 1623. |
| Malherbes , dom Louis       | 1777. Marcelis , Pierre                  | 1623. |
| Malte , Herman François de  | 1703. Marchant, Jacques                  | 1648. |
| Malte , Martin              | 1720. Marchant , Pierre                  | 1648. |
| Manassès                    | 1096. Marchin , J. Gaspar de             | 1673. |



|                            |                                   |       |
|----------------------------|-----------------------------------|-------|
| Marchin, Ferdinand de      | 1673. Maximilien                  | 286.  |
| Marchinelle, Jean          | 1410. Maximilien d'Autriche       | 1519. |
| Marqhon                    | 1540. Méan, Charles de            | 1674. |
| Marck, Adolphe de la       | 1344. Méan, François Antoine de   | 1831. |
| Marek, Adolphe de la       | 1381. Meeff, Guillaume de         | 1557. |
| Marek, Englebert de la     | 1393. Mela, Pomponius             | 43.   |
| Marek, Robert II de la     | 1536. Mélart, Laurent             | 1641. |
| Marek, Robert III de la    | 1536. Mélotte, Antoine            | 1798. |
| Marek, Evrard de la        | 1538. Ménapius                    | 1561. |
| Marek, Robert IV de la     | 1550. Mérian, Mathieu             | 1598. |
| Marok, Henri Robert de la  | 1574. Mérovée                     | 458.  |
| Marck, Guill. Robert de la | 1588. Metz, Gilles de             | 1465. |
| Marculfe                   | 677. Meuse, Jean de               | 1470. |
| Marée Valentin, le père    | 1656. Meyers, Mathieu             | 1640. |
| Marie d'Oignies, Ste.      | 1213. Millon, Charles             | 1818. |
| Marie de Brabant           | 1321. Mivion, Nic. François       | 1697. |
| Marguerite de Luxembourg   | 1324. Moby, Renuacle              | 1621. |
| Mariotte, Th. Dieud.       | 1799. Moby, Henri                 | 1621. |
| Marne, J. B. de            | 1756. Molanus                     | 1585. |
| Martel, Nicolas            | 1717. Monceau, Jacques du         | 1651. |
| Martin, St.                | 264. Moniot, Th.                  | 1676. |
| Martin, Thierry            | 1533. Monstrelet                  | 1453. |
| Masénus, Jacques           | 1681. Montgaillard                | 1628. |
| Materne, St.               | 328. Monulfe                      | 1597. |
| Mathias, de Malmedy        | 1540. Morand, N.                  | 1779. |
| Mathias à Coronâ           | 1675. Morbérius, Gualtier         | 1592. |
| Mauritius                  | 1251. Moringius, Gérard           | 1556. |
|                            | N.                                |       |
| Natalis, Henri Noël        | 1637. Nicolas                     | 1134. |
| Natalis, Michel            | 1670. Nicolas                     | 1274. |
| Navonius, Michel           | 1620 Nison                        | 1160. |
| Navonius, Mathias          | 1620. Nithard                     | 1042. |
| Navonius, Joseph           | 1620. Nivar, Jean                 | 1560. |
| Neesen, Laurent            | 1679. Nivelles, J. Montmorency de | 1477. |
| Nessel, Edouard            | 1731. Nizet, Denis                | 1448. |
| Neuhoff, Théod. Etienne de | 1755. Norbert, St.                | 1117. |
| Neuhoff, Frédéric de       | 1755. Notger                      | 1007. |
| Neurai, N.                 | 1776. Nypels, Denis               | 1758. |
| Nicolai, P. Thomas         | 1835. Nysten, Pierre-Hubert       | 1818. |

O.

|                        |                                     |       |
|------------------------|-------------------------------------|-------|
| Obert                  | 1119. Ostract, Jean                 | 1720. |
| Ode, Ste.              | 720. Orbeau, Thoiuet                | 1588. |
| Odin                   | avant 70. Othon Ier                 | 973.  |
| Odon, St.              | 1010. Othon III                     | 1002. |
| Oger le Danois.        | 824. Othon                          | 1204. |
| Oger des Viviers       | 1613. Othon                         | 1231. |
| Olbert                 | 1048. Otten                         | 1690. |
| Oldéric-Vital          | 1145. Oultremont, Ch. Nic. Alex. d' | 1771. |
| Omalius, Jean Fabre d' | 1622. Outrepont, Gilles d'          | 1797. |
| Only, Jean d'          | 1583. Outrepont, Ch. Lambert d'     | 1809. |

P.

|                     |                               |           |
|---------------------|-------------------------------|-----------|
| Paire, G. de        | 1720. Picart, Jean            | 1440.     |
| Paludanus, Henri    | 1610. Pieltain, Diend. Pascal | 1834.     |
| Pantaléon, Jacq.    | 1264. Pierre de Cluny         | 1157.     |
| Panvino, Onufrio    | 1562. Pierre, Erasme delle    | 1427.     |
| Papius, André       | 1581. Pierre l'ermite         | 1115.     |
| Paquot, Jean Noël   | 1803. Pierrot, Antoine        | 1738.     |
| Pasmans, Barthélemy | 1690. Pierre, N.              | 1767.     |
| Pasturá, Joannes de | 1561. Pietkin, Lambert        | 1680.     |
| Patenier            | 1515. Pin, Jean du            | 1372.     |
| Pauli, Mathias      | 1651. Pirard de la Val        | 1652.     |
| Pauli, Gautier      | 1672. Piron                   | 1067.     |
| Paulin              | 54. Pironnet, Nicolas         | 1560.     |
| Pauw, Corneille de  | 1799. Placentius, Jean Léon   | 1548.     |
| Pecke, N.           | 1791. Platea, Jean de         | 1490.     |
| Pelte, Théodore de  | 1584. Playoul, Pierre de      | 1409.     |
| Pepin de Landen     | 639. Plectrude, Ste.          | 725.      |
| Pépin de Herstal    | 714. Plinc                    | 79.       |
| Pepin-le-Bref       | 768. Poleur, J. J.            | 1555.     |
| Persin, Jean        | 1581. Polite, Jean            | 1598.     |
| Petershem, Henri de | 1319. Pompée, Trogue          | avant 40. |
| Petri, Suffridus    | 1597. Ponsard, G. B.          | 1775.     |
| Peutinger, Conrad   | 1547. Pontanus, Jacq.         | 1668.     |
| Philippe de Liège   | 1158. Ponteau, Michel         | 1650.     |
| Philippe II         | 1208. Poppon, St.             | 1040.     |
| Philippe-le-Bon     | 1467. Porette, Marguerite de  | 1326.     |
| Philippe II         | 1598. Probus                  | 282.      |
| Philips             | 1773.                         |           |

|          |                             |       |
|----------|-----------------------------|-------|
| Procope  | 550. Pyrard, Henri François | 1800. |
| Ptolomée | 140.                        |       |

Q.

|                        |                       |       |
|------------------------|-----------------------|-------|
| Quarreux, G. Joseph de | 1741. Quento, Nicolas | 1460. |
|------------------------|-----------------------|-------|

R.

|                            |                                  |       |
|----------------------------|----------------------------------|-------|
| Radu, de Liège             | 1224. Renekin, Nicolas           | 1780. |
| Radulphe                   | 1191. Renesse-Breibbach          | 1833. |
| Raës de Dammartin          | 1130. Rensu, Mathieu             | 1778. |
| Raimond, Abacuc de         | 1597. Ressius, Rutger            | 1545. |
| Rameyo, Jean               | 1612. Reusingh, Vincent          | 1676. |
| Ramoux, Gilles Jos. Pvrard | 1826. Reynier, Augustin Benoît   | 1792. |
| Ramoux, Pierre-Michel      | 1826. Richard                    | 950.  |
| Ramoux, Alphonse           | 1826. Richer                     | 1102. |
| Rampen, Henri              | 1641. Rickel, Paul de            | 1560. |
| Ramus, Pierre              | 1572. Ricomet                    | 384.  |
| Rannequin, Sualème         | 1708. Rivo, Radulfus de          | 1403. |
| Ransonnet, J. P.           | 1796. Rivo, Pierre de            | 1534. |
| Ransonnet, J. F.           | 1796. Robert, de Verdun          | 1266. |
| Rathère                    | 974. Roberti, Jean               | 1651. |
| Ratz de Lanthénée, Le      | 1750. Robertson, Eugène          | 1837. |
| Rausin, Etienne            | 1641. Robertson, Etienne Gaspard | 1837. |
| Ravestein, Josse           | 1571. Rocourt, Jeanne de         | 1783. |
| Redouté, Ch. Joseph        | 1776. Rodérique, J. Ignace de    | 1756. |
| Redouté, Ant. Ferdinand    | 1776. Rodulphe                   | 1158. |
| Redouté, P. Hubert         | 1776. Roger, Pierre              | 1342. |
| Redouté, H. Joseph         | 1776. Rolly, Barbe de            | 1620. |
| Redouté, J. J.             | 1776. Rombauld, St               | 759.  |
| Reginald, de Olne          | 1470. Romsée                     | 1763. |
| Reginard                   | 1014. Rongé, Jean                | 1708. |
| Reginard                   | 1038. Rosenthal, Jean            | 1655. |
| Reimier                    | 877. Rougemont, François de      | 1676. |
| Reinaert, ou Renard        | 940. Ruelle, Sébastien de la     | 1637. |
| Reinier-le-Vieux           | 1130. Rupert                     | 1124. |
| Reinier                    | 1182. Rupert                     | 1135. |
| Reinier II                 | 1212. Rupert                     | 1532. |
| Reinier                    | 1230. Ruremonde, Mathias de      | 1500. |
| Remacle, St.               | 675. Ruremonde, Jean Guill. de   | 1559. |
| Remouchamps, Martin de     | 1600. Russelius, Henri           | 1635. |

|                            |                                     |       |
|----------------------------|-------------------------------------|-------|
| Ruth d'Ans, Ernest         | 1728. Rye, Thomas de                | 1604. |
| Ruxthiel                   | 1837.                               |       |
|                            | S.                                  |       |
| Saint-Péray                | 1789. Saket, Dominique              | 1811. |
| Saive, N. de               | 1779. Sommalins, Henri              | 1619. |
| Salée, Jean Lambert.       | 1834. Spierinck, Jean               | 1499. |
| Saligast                   | 430. Spirlet, Nicolas               | 1788. |
| Salm-Kirbourg, Frédéric de | 1794. Sprimont, Jean                | 1556. |
| Samérius, Henri            | 1610. Stas, Thomas                  | 1771. |
| Sarton, Dieud. Hubert      | 1828. Stasius, Herman               | 1571. |
| Saumery, P. Lambert        | 1759. Stavelot, Jean de             | 1449. |
| Sauveur, Simon             | 1676. Stéphanie, le père            | 1792. |
| Scaille, Henri             | 1689. Stéwart, Pierre               | 1624. |
| Schiller                   | 1773. Stockelpport                  | 1465. |
| Schmerling, Phil. Ch.      | 1836. Stockem, Nicolas de           | 1680. |
| Sébastien                  | 1718. Stockis, Lambert de           | 1416. |
| Sérieys, Antoine           | 1819. Stoutem, Thomas               | 1522. |
| Sélye-Longchamps, de       | 1837. Strabon                       | 15.   |
| Sélye-Longchamps, Edm. de  | 1837. Stravius, Rich. Pauli         | 1653. |
| Servais, St.               | 384. Stravius, Georges              | 1653. |
| Séverin, André             | 1673. Streax                        | 1590. |
| Sigefroid                  | 1822. Stroignart, André             | 1615. |
| Sigebert de Gembloux       | 1112. Strel, Josse de               | 1468. |
| Sigovèse                   | avant 614. Strechies, Etienne       | 1628. |
| Silvius, Jacques           | 1697. Stuyker, Herman               | 1566. |
| Simon-le-Grand             | 1561. Suavius, Lambert              | 1540. |
| Simon                      | 1243. Succa, Marie de               | 1625. |
| Simonon, Paschal           | 1793. Surlet, Baré de               | 1468. |
| Slaughter, Edmond          | 1729. Surlet-Chokier, J. Ernest de  | 1625. |
| Sluse, R. Fr. de           | 1685. Surlet-Chokier, Erasme de     | 1625. |
| Sluse, J. Gualtier de      | 1685. Surlet-Chokier, Gilles Fr. de | 1625. |
| Snakenburg, Henri          | 1750. Surlet-Chokier, J. Ignace de  | 1625. |
| Snakenburg, Théodore       | 1750.                               |       |
|                            | T.                                  |       |
| Tacite                     | 79. Taskin, H. Joseph               | 1795. |
| Taskin, Pascal             | 1795. Tachelin                      | 1125. |
| Taskin, Pascal Joseph      | 1795. Taulier, Jean                 | 1640. |
| Taskin, Ant. Pascal        | 1795. Tausius                       | 193.  |

|                         |                                  |       |
|-------------------------|----------------------------------|-------|
| Théodore de Celles      | 1211. Thys, Célestin             | 1795. |
| Théodose-le-Grand       | 395. Tielman, François           | 1537. |
| Théoduin                | 1075. Titeux, P. Jos. Hyac.      | 1809. |
| Thésoigne de Mériscourt | 1801. Tirsay, Georges            | 1877. |
| Theudemere              | 412. Tischbein, J. Fréd. Aug. de | 1482. |
| Thibaud, ou Grégoire X  | 1276. Tite-Live                  | 17.   |
| Thibault, Nicolas       | 1742. Tolvis, Henri de           | 1420. |
| Thierry                 | 1086. Tombeur, Pierre            | 1738. |
| Thierry                 | 1107. Torrentius, Lievin         | 1595. |
| Thierry de Weissemburg  | 1210. Tour d'Auvergne, H. de la  | 1623. |
| Thomas, Hubert          | 1541. Trond, St.                 | 1655. |
| Thourin, Georges        | 605. Trouvé, Richard             | 1622. |

U.

|                           |                  |      |
|---------------------------|------------------|------|
| Ultan et Feuillien, S. S. | 653. Urmard, St. | 690. |
| Urban, Louis Joseph       | 1833.            |      |

V.

|                           |                                  |       |
|---------------------------|----------------------------------|-------|
| Valdor, Jean              | 1640. Velbruck, Fr. Charles de   | 1784. |
| Valdor                    | 1640. Velroux, Jean de           | 1309. |
| Valef, Bl. H. de Corte de | 1734. Velroux, Amel de           | 1468. |
| Valenrode, Jean de        | 1419. Veteri Busco, Adrien de    | 1483. |
| Vanblotaque, P. Nicolas   | 1824. Ville, Jean de             | 1468. |
| Van-Muissen               | 1791. Villenfagne d'Ingihoul     | 1826. |
| Vandenberg, Hubert Henri  | 1663. Villers, Serv. Augustin de | 1759. |
| Varin, Jean               | 1672. Villers, Ch. de            | 1759. |
| Varin, Joseph             | 1672. Villette, François         | 1809. |
| Varron                    | avant 70. Vitry, Jacques de      | 1244. |
| Vaulx, Baudouin de        | 1601. Vlierden, Lambert de       | 1640. |
| Vecrai, dom André         | 1767. Vossius, Gérard            | 1609. |

W.

|                              |                                  |       |
|------------------------------|----------------------------------|-------|
| Wachtendonck, Arnold de      | 1605. Warfusée, Raës de          | 1326. |
| Wachtendonck, Arnold de      | 1605. Warnant, Joannes Presbyter | 1350. |
| Waha-Baillonville, Guill. de | 1690. Wasseige, Et. Joseph de    | 1792. |
| Walbodou, St.                | 1021. Warzée, Ch. Fr. Joseph de  | 1813. |
| Walcand                      | 832. Warzée d'Hermalle           | 1813. |
| Walcher                      | 1080. Wazelin-Momale             | 1149. |
| Walescart, Jean              | 1675. Wazon                      | 1048. |
| Walthéry, Jacques Fr.        | 1780. Weerdt, Sébald de          | 1603. |
| Wamèse, Jean                 | 1590. Weerdt, Gérard de          | 1603. |

|                     |                            |       |
|---------------------|----------------------------|-------|
| Weert, Jean de      | 1652. Wilbade              | 1158. |
| Wendelin, Godefroid | 1660. Wildt, Guill.        | 1722. |
| Weenen, Fr.         | 1647. Winni de Pommerio    | 1343. |
| Werp, Charles       | 1666. Wirotte, Georges     | 1625. |
| Werp, Henri         | 1666. Wissocch, Giabert de | 1650. |
| Werth, Jean de      | 1480.                      |       |

X.

|                    |                        |       |
|--------------------|------------------------|-------|
| Xhénémont, Jacques | 1787. Xhrouët, Lambert | 1740. |
| Xhrouët, Warner    | 1740. Xhrouët, Joseph  | 1740. |
| Xhrouët, N.        | 1740. Xhrouët, N.      | 1740. |

Z.

|                    |                     |       |
|--------------------|---------------------|-------|
| Zantfiet, Corn. de | 1462. Zutman, Henri | 1540. |
| Zneptebold         | 900.                |       |

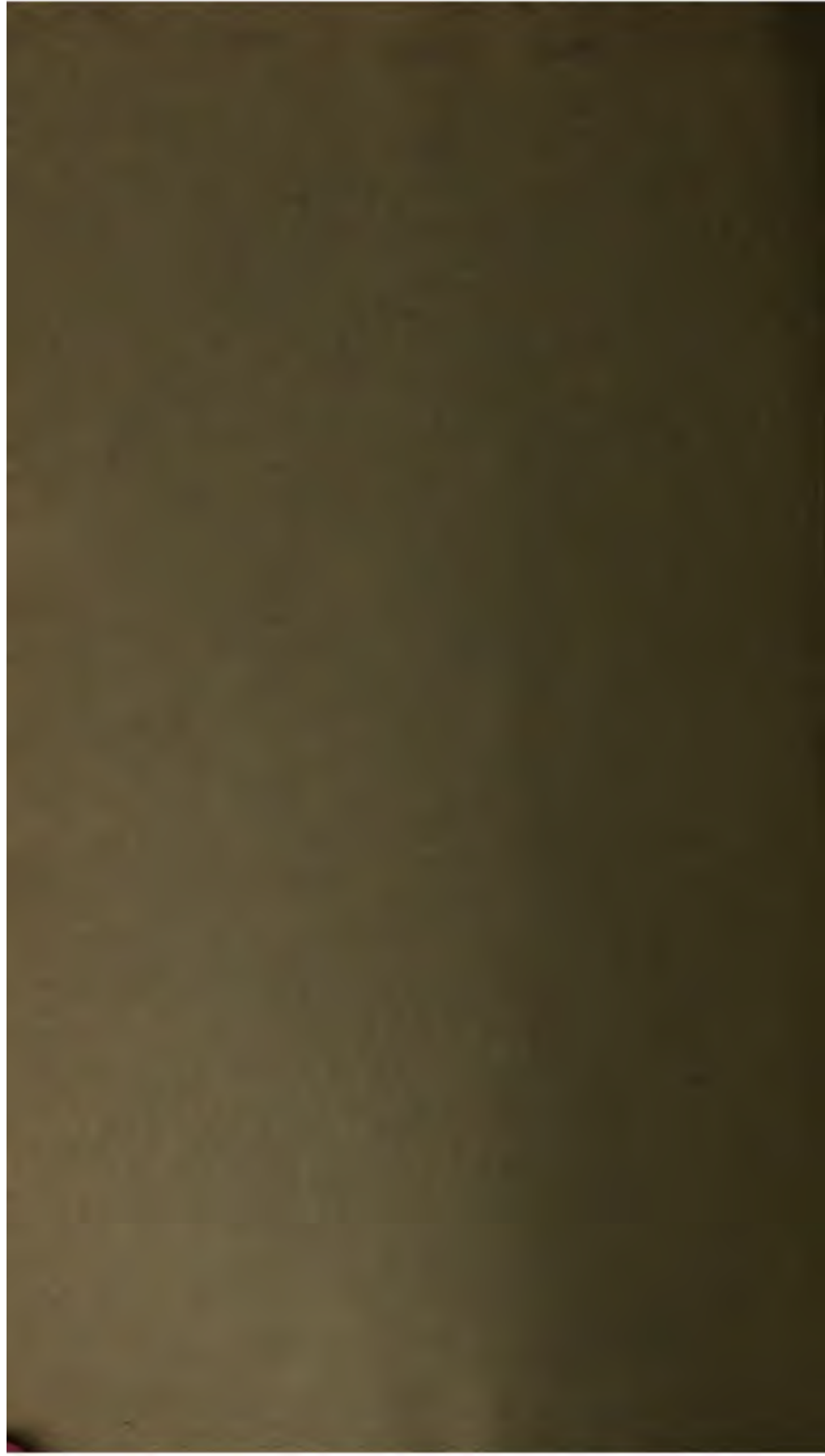
FIN DE LA TABLE.











MAR 5 - 1929

